3743

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TREIZIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1906

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1906

LES

SYNDICATS D'INSTITUTEURS

La liberté d'association, supprimée, mutilée ou entravée au cours du XIXe siècle par les lois issues de la Révolution et par les dispositions du Code pénal, n'a pas conquis d'un seul coup son existence légale. Il ne lui a pas fallu moins de deux étapes, séparées l'une de l'autre par une distance de dix-sept ans, pour devenir le droit commun des Français. La loi du 21 mars 1884, imposée par les nécessités de l'évolution économique, a reconnu et réglementé les associations professionnelles entre patrons, ouvriers ou employés, qui étaient depuis longtemps tolérées dans la pratique. La loi du 1er juillet 1901 a proclamé la liberté générale d'association.

Si l'on veut établir entre ces deux lois — l'une d'exception et l'autre de droit commun — une comparaison qui en fasse ressortir les différences, il faut rapprocher des *syndicats*, organisés par la loi de 1884, les associations *déclarées*, dont la loi de 1901 règle les conditions et les droits. On arrive à constater, soit au point de vue des formalités imposées, soit au point de vue de la capacité reconnue, qu'il n'y a pas entre les deux régimes des différences très sensiblement appréciables. Leur situation juridique est, à quelques nuances près, assez exactement la même. Elle procède du même esprit de libéralisme confiant. Les syndicats et les associations acquièrent l'existence légale par des déclarations presque semblables.

152067

Seulement, tandis que les associations déclarées doivent, pour recevoir des dons et des legs, obtenir la reconnaissance d'utilité publique, les syndicats tiennent ce pouvoir de la loi elle-même. L'avantage, malheureusement, est jusqu'ici resté théorique. Les modifications projetées à la loi de 1884 auront pour conséquence, si les conclusions de la commission du Travail de la Chambre des députés sont définitivement adoptées, d'augmenter les droits juridiques et la capacité d'acquisition des syndicats. Elles donneront un intérêt sérieux à la préférence que montrent certaines associations pour la forme syndicale. Mais cet intérêt suffirait-il à justifier cette préférence et serait-il loisible à toutes les catégories sociales, quelles qu'elles fussent, de se réclamer, uniquement parce qu'elles y trouveraient un bénéfice, de la loi du 21 mars 1884 ?

Après les ouvriers et les employés des établissements industriels de l'État, qui usent depuis de nombreuses années du droit syndical, les agents des postes, les instituteurs publics, les douaniers et les préposés des contributions indirectes ont émis et même, quelques-uns, exercé la prétention d'y recourir. Les associations *amicales*, qu'ils ont constituées en vertu de la loi de 1901 et qui se sont développées sous l'œil bienveillant des pouvoirs publics, ne leur suffisent plus. Ils réclament une autre forme et d'autres moyens d'action. Les uns, respectueux de la loi, dont l'interprétation, même la plus libérale et la plus large, se refuse à leurs revendications, attendent les modifications annoncées et sollicitent, avec une courtoisie déférente, la satisfaction de leurs désirs. Les autres tiennent des meetings retentissants, rédigent des manifestes, formulent des sommations ou même, indifférents aux observations de leurs chefs et aux décisions des tribunaux, usurpent, dans des associations illégales, les droits qu'ils veulent conquérir. Ils ne dissimulent pas leur volonté de forcer la loi par le fait et d'imposer par la menace ce qu'ils n'espèrent pas de la libre discussion.

La loi du 21 mars 1884 oppose à ces prétentions ses origines, son caractère et son objet propre. Même améliorée par des modifications qui visent à la perfectionner, non à la dénaturer et à la détruire, elle restera, ce qu'elle est aujourd'hui, une loi d'exception. Il n'est pas impossible que cette loi spé-

ciale sur les syndicats et la loi générale de 1901 soient fondues un jour dans une sorte de charte commune qui abritera et organisera, sous toutes ses formes, le droit d'association. Mais, en attendant l'heure, lointaine peut-être, où ces intentions deviendront une réalité, il faut appliquer les lois existantes dans l'esprit selon lequel elles furent faites et ne pas se prêter à des extensions abusives. Les syndicats d'instituteurs, auxquels cet article est plus particulièrement consacré, prétendent se justifier par des considérations pédagogiques ou sociales que j'examinerai. Mais n'est-il pas nécessaire de rechercher tout d'abord s'ils sont conformes aux principes, aux dispositions et au but de la loi de 1884, dont je ne saurais trop redire que les modifications promises, en visant des améliorations particulières, n'altèrent pas le caractère initial?

*
* *

La loi du 21 mars 1884 indique, dans son article premier, les dispositions antérieures qu'elle abroge ou qui ne sont pas applicables aux syndicats *professionnels*. Elle débute ainsi par une énumération qui, d'ordinaire, trouve sa place dans le dernier article des lois votées. Cette sorte de frontispice a pour objet de déterminer le but de la réforme et de caractériser l'institution nouvelle. Il faut surtout en retenir l'abrogation de la loi des 14-17 juin 1791 et de l'article 416 du Code pénal. La loi de 1791, conséquence de la suppression des corporations et des jurandes, interdisait les arrêtés ou délibérations, pris *sur leurs prétendus intérêts communs*, par des citoyens *d'un même état ou profession*. L'article 416 du Code pénal punissait *tous ouvriers, patrons et entrepreneurs d'ouvrages* qui auraient, par des moyens exactement énoncés, porté atteinte au libre exercice de *l'industrie ou du travail*.

Par opposition à ces textes abrogés, l'article 2 de la loi du 21 mars 1884 proclame la liberté, sans autorisation préalable, des syndicats ou associations professionnelles, même de plus de vingt personnes, exerçant la même profession, des métiers similaires ou des professions connexes, qui concourent à l'établissement de produits déterminés. Aux termes de l'article 3, les syndicats professionnels ont exclusivement pour

but l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles.

Ces deux textes, surtout si on les rapproche de la législation révolutionnaire, précisent avec une clarté décisive les intentions et les conséquences de la loi de 1884. Il suffit de dire, pour la caractériser, qu'elle autorise et organise, sur les bases de la liberté la plus large, les associations professionnelles. C'est pour les professions et les métiers que la loi est faite. Qu'est-ce donc qu'une « profession »? Littré la définit, « un état, un emploi, une condition ». C'est remplacer une difficulté par une autre. Toute définition est incertaine et dangereuse, et ne conduit qu'à des difficultés insolubles. Peut-être la portée de la loi de 1884 se dégagera-t-elle avec plus de netteté des intentions et des déclarations de ceux qui l'ont proposée, rapportée ou discutée.

Si l'on prend, tout d'abord, l'exposé des motifs du projet de loi déposé le 22 novembre par MM. Tirard et Cazot, on constate qu'il n'y est question que de patrons et d'ouvriers et du droit qui leur sera reconnu « de se concerter pour la défense de leurs intérêts communs ». On veut favoriser « le besoin de s'unir et d'étudier en commun les intérêts professionnels d'une même industrie ». Le placement, le chômage, l'apprentissage, les contestations entre patrons et ouvriers, telles sont les questions ouvertes à l'activité des syndicats professionnels.

Le rapporteur de la loi devant la Chambre, M. Allain-Targé, s'exprime ainsi : « La politique est donc d'accord avec la justice et conseille aux législateurs d'accorder aux associations ouvrières les garanties et les droits civils dont elles ont besoin pour se trouver dans une situation aussi favorisée et aussi facile que celle des patrons, d'accorder en un mot au travail ce que le capital et l'entreprise ont su déjà conquérir. »

Les intentions du législateur apparaissent à la Cour de cassation si précises et si claires que, dans un arrêt célèbre, du 29 juin 1885, elle dénie aux médecins le droit de recourir au syndicat pour défendre leurs intérêts professionnels :

Attendu que la loi sur les syndicats professionnels n'a point été rendue applicable à toutes les professions, que les travaux préparatoires ont constamment affirmé la volonté du législateur d'en res-

treindre les effets à ceux qui appartiennent, soit comme patrons, soit comme ouvriers ou salariés, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture, à l'exclusion de toutes autres personnes, de toutes autres professions...

Cette jurisprudence, si rigoureusement attachée au texte de la loi et à sa lettre la plus sévère, a provoqué, dans la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, une disposition spéciale de l'article 13, qui reconnaît aux médecins, chirurgiens, dentistes et sages-femmes, le droit de se syndiquer. Mais cette disposition ne fut votée qu'en seconde lecture, et après un débat dont les circonstances et les déclarations sont d'une importance considérable pour l'interprétation de la loi de 1884.

Le droit pour les médecins de se constituer en associations syndicales fut le plus vivement combattu par M. Tolain, qui, précisément devant le Sénat, avait été le rapporteur très convaincu, très ardent et très autorisé à la fois par ses origines et par ses opinions, de cette même loi de 1884. Il n'est pas excessif de dire qu'elle fut, en partie, son œuvre. C'est à ce titre qu'il en contestait l'application à des catégories pour lesquelles, selon lui, elle n'avait pas été faite.

Qu'a-t-on voulu, disait-il, lorsqu'on a voté la loi sur les syndicats professionnels? On a voulu donner à des hommes qui avaient besoin de se réunir en collectivité la force nécessaire pour résister à une puissance supérieure. Telle a été l'intention, le but du législateur : les syndicats professionnels constituent une arme de défense.

S'il entrevoyait, dans un temps plus ou moins prochain, une loi générale sur la liberté d'association, dont les médecins pourraient profiter comme tous les autres citoyens, il maintenait à la loi de 1884 son caractère d'exception et de faveur :

Quant à présent, étendre la loi sur les syndicats professionnels au corps médical, je dis que c'est entrer dans une voie très dangereuse; *c'est généraliser l'idée des syndicats, sans se rendre compte ni des raisons, ni des motifs qui l'ont fait adopter par le Parlement; c'est la dénaturer et la faire dégénérer...*

Ces raisons convainquirent le Sénat, qui, dans la séance du 21 mars 1892, repoussa par cent onze voix contre cent dix, l'article du projet de loi relatif au droit syndical des médecins.

MM. Tirard et Cazot, dont l'initiative avait provoqué la loi de 1884, se prononcèrent, avec la majorité, en faveur du refus. La bataille recommença en seconde lecture. M. Tolain prit de nouveau position contre la Commission. Cette fois il rencontra le concours de M. Goblet qui, lui aussi, avait joué un rôle considérable dans la discussion de la loi de 1884. M. Goblet, comme M. Tolain, était partisan de la liberté générale d'association et il avait même rédigé et proposé un projet qui en reconnaissait le bénéfice à tous les citoyens. Mais il s'opposait à une confusion qu'il jugeait regrettable et dangereuse. Il déclarait que la loi de 1884 était une loi spéciale qui ne pouvait s'appliquer à toutes les situations :

Sans doute, disait-il, la loi de 1884 a été faite d'abord pour permettre aux ouvriers de se grouper, de se réunir, de se concerter entre eux sur leurs intérêts. Mais elle a eu un autre but... Pourquoi, alors qu'on ne donnait pas aux autres la liberté d'association, a-t-on cru devoir l'accorder sous cette forme aux ouvriers? C'est parce que tout le monde a compris qu'en face de l'industrie actuelle, de l'industrie capitaliste, l'ouvrier isolé, individualisé, était sans force, qu'il était à la merci du patron. Il n'est donc pas douteux qu'à côté de ce premier intérêt, qu'on vous rappelait fort justement, il y en avait un autre, qui était le principal, et qui consistait à donner à l'ouvrier le moyen, par l'association, d'opposer une force légitime à la force en face de laquelle il se trouvait placé : la loi de 1884 a considéré qu'il n'était pas possible de laisser l'individu sans défense en face des capitaux réunis de l'industrie.

Et il concluait que la loi de 1884, faite pour donner une arme de défense aux ouvriers, ne devait pas être étendue aux médecins. Si le Sénat ne se rendit pas, en seconde lecture, à ces observations, qui avaient déterminé son premier vote, et s'il consacra, le 1er avril 1892, le droit syndical des médecins, il faut en rechercher la cause dans la modification importante que le texte proposé avait subie entre les deux délibérations. M. E. Loubet, ministre de l'Intérieur et président du Conseil, avait donné son adhésion, lors de la première lecture, au principe des associations syndicales entre médecins. Mais il avait fait observer que les médecins sont souvent investis de missions ou de mandats, qu'ils reçoivent de l'État, des départements ou des communes, et que « à

toutes les époques, à la Chambre des députés et au Sénat, on avait reconnu qu'il n'était pas possible d'étendre à une catégorie quelconque de fonctionnaires le droit de bénéficier de la loi du 21 mars 1884 ». C'est pour tenir compte de cette observation que la Commission introduisit dans son texte une disposition — elle figure actuellement dans la loi — en vertu de laquelle le droit syndical des médecins pouvait être exercé *à l'égard de toutes personnes autres que l'État, les départements et les communes.*

Aucune discussion n'éclaire mieux les intentions du législateur et la continuité des interprétations que le Parlement a données à la loi de 1884. On peut objecter que M. Waldeck-Rousseau, dans une consultation célèbre, avait repoussé une distinction entre les professions libérales et les professions non libérales. « Il est difficile d'apercevoir — dès que la profession implique la stipulation d'un salaire, d'une rémunération — où elle commence et où elle cesse d'être libérale. » Mais il ne faut pas forcer et dénaturer la réponse de M. Waldeck-Rousseau. La consultation de l'avocat n'a pas démenti la circulaire interprétative que le ministre adressait aux préfets le 25 août 1884. « ... Du silence de la loi ou des discussions qui ont eu lieu dans les Chambres, il faut conclure que la loi est faite pour tous les individus exerçant un métier ou une profession, par exemple les employés de commerce, les cultivateurs, fermiers, ouvriers agricoles, etc. »

Cette énumération de la circulaire a pour but de ne pas restreindre la loi aux ouvriers du travail manuel et d'indiquer que l'industrie agricole, avec ses éléments divers, n'est pas exclue de son bénéfice. Mais pas plus que les autres auteurs de la loi de 1884, M. Waldeck-Rousseau n'a voulu en étendre l'exercice aux fonctionnaires de l'État ; toutes ses interprétations l'ont maintenue dans l'ordre et dans le domaine exclusivement professionnels.

*
* *

Le mouvement syndicaliste parmi les instituteurs est né dans le département du Var. Ses promoteurs, qui avaient étudié sans doute l'interprétation traditionnelle des pouvoirs publics

dans l'application de la loi de 1884, sentirent, dès les premiers jours, l'objection qui en résultait contre leur prétention. Le *Bulletin Mensuel* du Cercle des Instituteurs, paru en décembre 1903, publiait les lignes suivantes :

On pourrait justifier l'exclusion (du syndicat) dont seraient frappés ceux qui détiennent une parcelle de l'autorité. La force publique est une chose trop grave pour qu'on ne fasse pas à ceux qui peuvent l'appliquer ou la transmettre une situation à part. Dans notre régime essentiellement capitaliste et bourgeois, il y a des raisons qui justifient le refus du droit syndical aux fonctionnaires détenant l'autorité ou une parcelle de l'autorité. Mais il est évident que les membres de l'enseignement ne sauraient être classés dans cette catégorie de fonctionnaires.

Il s'en faut que la chose soit évidente. Il n'est pas moins difficile de définir, en droit, la fonction que la profession : une définition semblable ne peut pas comprendre toutes les catégories et toutes les espèces. L'idée de fonction dérive de l'idée même d'État. Qu'est-ce que l'État, envisagé comme puissance publique? Bastiat proposait de donner un prix considérable à celui qui trouverait une formule parfaite. En fait, les instituteurs eux-mêmes n'ont pas manqué, quand ils ont cru cette affirmation utile, de revendiquer la qualité de fonctionnaires. Comment, après une si longue expérience, pourraient-ils répudier une doctrine et une jurisprudence dont ils ont souvent invoqué et exercé le bénéfice?

L'article 31 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse prévoit la diffamation commise, à raison de leurs fonctions ou de leur qualité, par les fonctionnaires publics, par les dépositaires ou agents de l'autorité publique. Ce délit est justiciable de la Cour d'assises. Or les commentateurs les plus autorisés de la loi sur la presse font entrer les instituteurs soit dans l'une, soit dans l'autre de ces catégories. Ainsi, M. Fabreguettes[1]. Ainsi M. Barbier : « L'exercice de l'enseignement donné au nom de l'État implique l'exercice d'une fonction publique[2]. » Ainsi M. Le Poitevin déclare qu'il faut entendre par citoyens chargés d'un service public « non seulement les personnes qui exercent, dans une mesure plus ou

1. *Traité des infractions de la parole, de l'écriture et de la presse*, I, p. 464.
2. *Code de la Presse*, p. 477.

moins étendue, la puissance publique, mais encore celles qui, bien que n'ayant aucune part d'autorité sur les citoyens, bien que restant étrangères à l'administration publique, exercent des fonctions créées dans un but d'utilité générale ou sont chargées de la défense d'intérêts généraux... L'article 31 de la loi du 29 juillet 1881 est certainement applicable aux instituteurs, car ils sont évidemment chargés d'un service public[1]. »

La jurisprudence en a décidé ainsi. On peut consulter les arrêts de la Cour de cassation, du 25 juillet 1884, du 4 février 1886, du 18 mai 1893 et enfin du 5 décembre 1901 qui, tous, ont attribué aux instituteurs la qualité de fonctionnaire public. Et voici enfin une loi formelle, celle du 17 août 1876, relative à la retraite de divers fonctionnaires de l'enseignement primaire, dont l'article premier range les instituteurs communaux, titulaires ou adjoints, parmi les *fonctionnaires du service actif*.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que tous les ministres de l'Instruction publique, les plus avancés comme les plus modérés, aient refusé aux instituteurs, considérés comme fonctionnaires, le droit de se constituer en syndicats. La question paraît s'être posée pour la première fois en 1887. La préfecture de la Seine reçut le 28 mars les statuts d'un *syndicat des instituteurs et institutrices laïques associés pour l'organisation des congrès d'instituteurs*. Le premier article de ces statuts était ainsi conçu : « Le syndicat a pour objet d'étudier les intérêts professionnels des instituteurs au moyen de congrès d'instituteurs, de servir de lien entre les sociétés d'instituteurs et d'appliquer à l'égard des membres de l'enseignement primaire toutes les dispositions de la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels. » Un congrès tenu à Paris en septembre 1887 donna mandat aux instituteurs de la Seine d'organiser l'*Union Nationale des Instituteurs de France*, sur les bases de sociétés autonomes et amicales, instituées dans chaque département. M. Spuller, ministre de l'Instruction publique, adressa aux préfets et aux recteurs, à la date du 20 septembre, une circulaire magistrale — l'expression est de M. Léon Bourgeois — qui précisait les vues et les intentions du Gouvernement.

1. *Traité de la Presse*, pp. 848 et 861.

M. Spuller n'était pas hostile aux congrès, — « il est toujours bon et il n'est jamais dangereux de donner la parole au corps enseignant », — mais il repoussait le vote qui, « sous une forme un peu voilée, semble ouvrir une voie où il ne serait pas possible de laisser les instituteurs s'engager ». D'une façon moins générale, s'il acceptait comme légitimes, et comme répondant « à un libre et fraternel échange d'idées », les réunions professionnelles d'instituteurs, tantôt locales et tantôt générales, il se refusait à laisser « transformer des réunions d'un caractère exclusivement professionnel en associations politiques permanentes ». Très nettement, il proclamait que « les instituteurs publics sont des fonctionnaires », ayant des garanties et des responsabilités, des droits et des devoirs qui n'appartiennent pas à tous les citoyens. « L'autonomie des fonctionnaires, ajoutait-il dans une phrase où l'on pourrait voir une prophétie, a un autre nom, elle s'appelle l'anarchie; et l'autonomie des sociétés de fonctionnaires, ce serait l'anarchie organisée. » On s'exposerait, en particulier, à commettre une confusion dangereuse et une erreur grave si l'on voulait appliquer la loi sur les syndicats professionnels aux instituteurs publics. « Une fonction publique n'est pas une profession, de même qu'un traitement n'est pas un salaire. » Le salaire est débattu entre le patron et l'ouvrier, de gré à gré, sous l'empire de la loi de l'offre et de la demande, tandis que les traitements sont fixés par la loi.

N'est-il pas évident que, devenu membre d'une administration nationale, l'instituteur public ne peut pas tour à tour se présenter comme fonctionnaire, et en cette qualité recevoir un traitement fixe, réclamer des garanties de stabilité, ou, pour mieux dire, d'inamovibilité, sauf le cas de peine disciplinaire, avoir droit à une pension de retraite, et puis tout à coup, changeant de rôle et de caractère, se présenter comme travailleur libre et demander au droit d'association le moyen de défendre ses intérêts contre l'État, comme un ouvrier défend les siens, à ses risques et périls, contre ceux d'un patron ?

Cette instruction ministérielle a posé des principes que se sont appropriés, jusqu'à ces derniers jours, tous les successeurs de M. Spuller. M. Léon Bourgeois, à l'occasion d'un congrès projeté à Avignon, rappelait, dans une circulaire du

3 août 1892, la doctrine et la pratique suivies par ses prédécesseurs depuis l'établissement en France du régime républicain. « Je suis heureux, déclarait-il, de n'avoir à mon tour qu'à les confirmer en interdisant ce qu'ils ont tous interdit, en approuvant ce qu'ils ont tous approuvé. » Il s'opposait notamment à « laisser s'introduire dans l'enseignement public, sous prétexte de groupement des instituteurs, une organisation permanente telle qu'un syndicat professionnel, une ligue ou fédération aboutissant à un comité central ou tout autre mode de concentration illégale de pouvoirs aux mains de mandataires officieux quels qu'ils soient ».

M. Combes soutenait la même doctrine dans une lettre du 13 décembre 1893 au vice-recteur de l'Académie de Paris, relative à une demande d'autorisation pour une association de professeurs de dessin de l'Université. « En ce qui concerne spécialement les associations de fonctionnaires de l'Instruction publique, mon Administration est disposée à en favoriser la création, lorsqu'elles ont un but philanthropique ou pédagogique ; mais il importe que leur action ne s'exerce pas en dehors de ces limites. » Il invitait, en conséquence, le vice-recteur à obtenir de l'association projetée la modification de l'article premier des statuts.

M. Rambaud, dans une circulaire du 30 janvier 1897, refusait au fonctionnaire public « le droit d'être assimilé à l'individu qui mettrait ses services à la disposition de l'Etat en vertu d'un contrat et moyennant un salaire, comme un ouvrier qui traite avec un patron. Le fonctionnaire public est celui qui, choisi par un représentant de l'État, conformément aux lois, accomplit, au nom de l'État et par ordre de l'État, des actes qui correspondent à l'une des fonctions ou attributions de l'État ». Enfin M. Bienvenu Martin, le 7 novembre 1905, a lu à la Chambre la circulaire envoyée aux préfets des départements dans lesquels des associations d'instituteurs avaient mis à l'étude leur transformation en syndicats. D'accord avec le ministre du Commerce, dans les attributions duquel rentre l'application de la loi du 21 mars 1884, le ministre de l'Instruction publique déclarait que « les instituteurs publics ne sont pas compris dans les catégories visées par la loi et ne peuvent constituer un syndicat professionnel ».

Après avoir observé qu'au contraire les associations déclarées leur sont permises sous le couvert de la loi de 1901, le ministre ajoutait : « En portant les dispositions qui précèdent à la connaissance du bureau de l'association des instituteurs, je vous prie d'insister sur l'intérêt même qu'ont les instituteurs à rester sur le terrain professionnel qui leur est propre et dans les limites que la loi leur a tracées. Les instituteurs, qui ont mission d'enseigner aux enfants le respect de la loi, doivent être les premiers à en donner l'exemple. »

La circulaire de M. Bienvenu Martin a-t-elle produit tout l'effet qu'il en attendait et les instituteurs, ainsi avertis de l'illégalité de leurs syndicats, se sont-ils inclinés, en attendant que la loi projetée réglât leur sort? Examinons les origines, les conditions et l'étendue du mouvement qui a, depuis quelques années, poussé les *Amicales* à se transformer en syndicats.

*
* *

Ce sont les instituteurs du Var qui ont pris l'initiative du premier syndicat. Leur cercle, fondé le 24 février 1893, existait depuis près de onze ans, lorsque l'idée vint à certains de ses membres de recourir aux dispositions de la loi de 1884. Cette idée provoqua, tout d'abord, quelque surprise. Dans le *Bulletin mensuel* de décembre 1903, un article tâchait de dissiper ces préventions. On y faisait valoir les avantages que les instituteurs retireraient de la loi de 1884, soit pour ester en justice, soit pour recevoir des dons et legs. Mais le syndicat permettrait :

surtout de nommer des représentants au Conseil supérieur du Travail. Un syndicat est affilié aux Bourses du Travail, en un mot, il est la forme parfaite du prolétariat organisé, et les revendications d'une catégorie de travailleurs, soutenues par les travailleurs des autres catégories, prennent une importance et une signification que ne peuvent leur donner nos Amicales.

Mais le syndicat projeté est-il légal et, au contraire, n'est-il pas à craindre que l'administration, fidèle à sa jurisprudence constante, ne s'oppose à sa formation? Le *Bulletin* répond :

Le droit au syndicat ne peut être légalement refusé aux instituteurs et aux institutrices. La loi de 1884 ne spécifie pas nettement que notre corporation y a droit, mais elle ne nous exclut pas non plus du bénéfice de cette loi. Nous sommes donc décidés à poursuivre notre but... Si M. le Ministre essaye de dissoudre notre syndicat, nous lui demanderons en vertu de quel article de loi il prend cette mesure. Au besoin, avec le concours du groupe socialiste de la Chambre, que nous nous sommes assuré, nous demanderons qu'en réponse à une interpellation, il s'arroge le droit de dissoudre un syndicat d'instituteurs.

Le Cercle des Instituteurs du Var tient son assemblée générale le 29 mai 1904. On y compare, à divers point de vue, les différentes lois auxquelles les instituteurs peuvent faire appel pour défendre leurs intérêts. Le « progrès démocratique », dont la loi de 1901 est l'expression, n'y est pas méconnu, mais « elle demeure une loi d'esprit bourgeois, en limitant trop le fonctionnement des associations ». Cet examen conduit l'assemblée au syndicat. Elle en décide la création. Les statuts sont déposés le 16 juin. Il est entendu, d'ailleurs, que les délégués à la Bourse du Travail seront convoqués à la prochaine réunion des délégués syndicaux.

Pour que le mouvement réussisse, il ne faut pas qu'il se limite aux seuls instituteurs de Toulon : il est nécessaire de gagner à la cause syndicale, par la transformation de leurs Amicales, tous les instituteurs et institutrices du département. On agit aussitôt auprès des cercles de Draguignan et de Brignoles. Le 21 juillet 1904, la section de Draguignan accepte sa transformation et approuve les statuts déposés. On fait allusion à une dissolution, née « d'une décision inattendue et mal fondée ». Mais ne va-t-il pas suffire pour dissiper cette crainte de la présence de l'inspecteur d'académie et de l'inspecteur primaire au banquet qui suit la réunion? L'inspecteur d'académie y prend la parole et y dialogue avec le secrétaire général du syndicat.

Ce succès remplit de confiance les promoteurs du mouvement. « Il est permis d'envisager, si, comme nous l'espérons, le mouvement se propage, la fusion syndicale de toutes les Associations formées par le corps enseignant ; nous sommes cent vingt mille, quelle puissance formidable résulterait de notre parfaite cohésion ! »

Des statuts, il n'y a lieu de retenir que trois articles :

Article premier. — Il est formé entre les instituteurs et institutrices du Var une association qui a pour but de poursuivre leurs justes revendications et de resserrer les liens de solidarité qui les unissent entre eux, en leur accordant aide et protection en toutes les circonstances. Les discussions politiques et religiéuses y sont interdites.

Art. 2. — L'Association prend le nom de Syndicat des Instituteurs et Institutrices du Var et son siège social est à la Bourse du Travail.

Art. 3. — Le Syndicat est affilié à la Bourse du Travail de Toulon et y a les trois délégués désignés à l'article 12 (président, secrétaire général et trésorier).

Les relations s'établissent tout de suite avec la Bourse du Travail. Le secrétaire général du Syndicat des Instituteurs se réjouit de l'accueil qu'il y a trouvé et il indique les conséquences, toutes heureuses à ses yeux, de ce rapprochement : « L'entrée des instituteurs à la Bourse du Travail est aujourd'hui utile, nécessaire. L'expérience nous prouve que le corps enseignant n'a pas à gagner à coqueter avec les partis bourgeois : il est de son devoir et de son intérêt d'aller à son allié naturel : le prolétariat manuel ». En octobre 1904, le *Bulletin du Cercle* s'appelle le *Bulletin du Syndicat*. Il constate que cette transformation a eu un vif écho dans toute la France et provoquera de nouveaux syndicats d'instituteurs. Mais il semble que le ministre de l'Instruction publique ne l'a pas accueillie avec la même satisfaction. Pourtant, on ne désespère pas de le convaincre : « Il est permis de croire que M. le Ministre, tenant compte de l'approbation des revues pédagogiques et de l'appui des grands journaux républicains, acceptera notre transformation avec plus de bonne grâce qu'il n'a paru en manifester en l'apprenant » (février 1905).

Le préfet du Var, l'inspecteur d'Académie et les deux inspecteurs primaires assistent, le 24 février 1905, au banquet organisé à Draguignan pour fêter la constitution du syndicat. A l'heure des toasts, le président associe leur éloge à celui de l'institution nouvelle et il ajoute « au milieu de l'hilarité générale » disent les comptes rendus : « Je suis persuadé que si M. le Ministre de l'Instruction publique pouvait voir notre fête de sympathie réciproque, il crierait avec nous ! Vive le syndicat des Instituteurs et Institutrices du Var ! » Le secré-

taire du syndicat venait de faire valoir, parmi les avantages du syndicat, son affiliation à la Bourse du Travail et la force que donnerait aux revendications des instituteurs le concours du prolétariat organisé. Le préfet se déclare heureux d'assister à cette fête du syndicat. « Le mot ne m'effraie pas, mais je dois inviter les instituteurs et les institutrices à ne poursuivre leur idée qu'en y mettant toutes les prudences nécessaires pour ne pas effrayer ceux qui ne désirent peut-être que se dire effrayés. On peut être pour le fond en se réservant sur la forme. » Cette réserve faite, le préfet se réjouit de voir le syndicat à l'avant-garde des instituteurs, comme le département du Var est à l'avant-garde de la démocratie, et il boit à son succès. L'inspecteur d'Académie, auquel la salle fait une ovation sympathique, lève lui aussi son verre en l'honneur du syndicat.

C'est la consécration officielle. A partir de ce jour, le Syndicat des instituteurs du Var est constitué en violation de la loi et avec l'appui de l'administration. L'exemple ne tarde pas à être suivi. Le 9 mars 1905, peu de jours par conséquent après le banquet de Draguignan, l'*Amicale* et l'*Autonome* des Pyrénées-Orientales décident, par 123 voix contre 3, leur transformation en syndicat. Les statuts sont déposés le 21 mars 1905. Le bureau du syndicat entre en relations le 14 avril avec la Bourse du Travail. Le 11 mai, il se rend chez l'inspecteur d'Académie, auquel son président tient un discours qui débute ainsi : « J'ai l'honneur de vous présenter MM. les membres du bureau du syndicat des instituteurs et institutrices du département, ainsi que les membres du conseil départemental, qui sont les élus de cette assemblée... » L'inspecteur d'Académie ne proteste pas.

Le mouvement syndical se dessine à peu près vers le même temps parmi les instituteurs de la Seine. En décembre 1905, leurs élus au Conseil départemental avaient fait, dans leur profession de foi, une déclaration caractéristique : « Nos *Amicales* prennent le chemin des Bourses du Travail pour y recevoir, au contact des associations ouvrières, de belles leçons de vertus syndicales et leur donner l'exemple de notre conscience professionnelle. Nous réclamerons pour elles ce droit s'il leur était contesté. » La transformation de ces *Amicales* en syndicat

fut demandée en mars 1905 par le conseil d'administration de l'*Émancipation*, ou fédération nationale des Instituteurs et Institutrices de France, qui décida la réunion d'une assemblée générale pendant les vacances pour discuter la question. Cette réunion se tint le 13 juillet 1905. Elle vota l'ordre du jour suivant :

Les instituteurs et institutrices, membres de l'*Émancipation*, réunis en assemblée générale,

Convaincus que l'amélioration de la situation de l'instituteur ne saurait résulter que de l'action d'une forte organisation syndicale des instituteurs et institutrices de France ; et qu'une telle organisation constituerait pour tous et pour chacun la force défensive la plus puissante ;

Votent la transformation de l'*Émancipation de l'instituteur* en fédération nationale des syndicats d'instituteurs et d'institutrices publics de France et des colonies.

Suivent les statuts, comprenant 48 articles, de la fédération projetée qui était moins, comme il est aisé de s'en rendre compte par le préambule, un syndicat qu'une union de syndicats s'étendant à la France tout entière. Ces statuts furent déposés le 12 octobre à la préfecture de la Seine avec la liste des quarante administrateurs du syndicat. Aucun récépissé ne fut délivré au moment du dépôt, et, le 19 octobre, le préfet fit avertir les intéressés que l'état de la législation ne lui permettait pas d'effectuer cette délivrance. Le 28 octobre, les administrateurs furent convoqués chez M. Berthelot, commissaire de police aux délégations judiciaires, qui procéda à une enquête sur leur identité. Enfin, le 4 novembre, ils reçurent une assignation à comparaître devant la neuvième chambre du tribunal de la Seine sous la prévention d'avoir, « étant fonctionnaires publics », formé illégalement un syndicat.

Trois jours plus tard, le 7 novembre, un débat s'engagea devant la Chambre sur ces poursuites. Le gouvernement, au nom duquel se firent entendre M. Rouvier, président du Conseil, M. Bienvenu Martin, ministre de l'Instruction publique, et M. Dubief, à ce moment ministre du Commerce, démontra que le texte de la loi de 1884 n'autorisait pas les syndicats d'instituteurs. Il expliqua que les poursuites n'avaient pas pour objet d'obtenir des répressions pénales, mais seulement

une interprétation claire et nette de la loi : 305 voix contre 35 et 235 abstentions approuvèrent ces explications. M. Gauthier (de Clagny) déposa, aussitôt après la proclamation de ce scrutin, une proposition d'amnistie pleine et entière pour tous délits et contraventions à la loi de 1884 sur les syndicats professionnels. Cette proposition, renvoyée à la commission des réformes judiciaires, fut l'objet d'un rapport favorable que M. Cruppi déposa le 13 novembre. Le lendemain, jour fixé pour la discussion des poursuites devant la neuvième chambre, le substitut du procureur de la République prit acte de ce rapport pour demander et obtenir du tribunal, « par déférence pour le Parlement », l'ajournement *sine die* de l'affaire.

Au cours du débat devant la Chambre, le ministre de l'Instruction publique avait déclaré que, si, dans beaucoup de départements, les *Amicales* avaient projeté de se transformer en syndicats, il n'y en avait en réalité de vraiment constitués, après dépôt des statuts, que dans la Seine, dans le Var et dans les Pyrénées-Orientales[1]. Ces syndicats ont continué à fonctionner, à se réunir, à prendre des décisions et à publier des bulletins. D'autres se sont constitués à leur suite et sur leur exemple. Mais tandis que dans le Var et dans les Pyrénées-Orientales, les syndicats paraissent avoir englobé tout le personnel des *Amicales*, ils ne sont, dans les autres départements, que des sections plus ou moins fortes de l'*Émancipation*. Celle-ci, dans sa réunion du 5 novembre, ne faisant pas entrer en ligne de compte des sections « trop rudimentaires », comprenait cinq syndicats : Bouches-du-Rhône, Deux-Sèvres, Maine-et-Loire, Morbihan et Seine. Si l'on ajoute à cette liste, outre le Var et les Pyrénées-Orientales, le syndicat de la Loire-Inférieure, constitué le 19 décembre, on constate qu'il n'y a de syndicats que dans huit départements.

Mais il y a eu de nombreux départements dans lesquels des tentatives ont été faites, qui n'ont pas abouti : notamment le Vaucluse, le Calvados, les Côtes-du-Nord, l'Aude, le Cher,

1. Dans les Pyrénées-Orientales, le referendum, provoqué par l'intervention du préfet, a donné, le 16 novembre, les résultats suivants : 193 voix pour la dissolution, 149 contre. Mais le nombre des voix demandant la dissolution n'ayant pas atteint les trois quarts du nombre des votants (342), le bureau a décidé que le syndicat restera *debout*. (*Émancipation* de novembre 1905.)

la Vendée, l'Aisne, l'Aube, le Rhône, les Bouches-du-Rhône. Cette énumération n'est pas limitative. Les bulletins de *l'Émancipation* ont publié, en effet, après les poursuites intentées contre ses administrateurs, en décembre et en janvier, de nombreux ordres du jour par lesquels des *Amicales* non encore syndiquées se solidarisaient avec eux : les instituteurs et institutrices de Blida, l'assemblée générale de *l'Amicale* de la Gironde, *l'Union* de Lille, *l'Union* Dunkerquoise, la sous-amicale de Lens, le comité administratif de *l'Amicale* de la Sarthe, l'assemblée générale extraordinaire de la Somme.

C'est dans les départements du Rhône et des Bouches-du-Rhône que la transformation des *Amicales* en syndicats a été le plus sérieusement discutée. Les deux votes y ont fait l'objet d'un échange de vues approfondi qui témoigne de la volonté de résoudre la question, non sur un parti pris et à la légère, mais après avoir mûrement pesé les avantages et les inconvénients. Les bulletins de ces associations ont publié, dans les deux sens, des rapports vraiment remarquables.

Il n'est pas à ma connaissance que *l'Union pédagogique* du Rhône ait pris une décision. Mais *l'Union des Instituteurs et des Institutrices* des Bouches-du-Rhône s'est prononcée par un referendum qui mérite d'être signalé. Les instituteurs avaient à se prononcer ou pour le maintien de *l'Amicale* ou pour sa transformation en syndicat avec adhésion à la Confédération Générale du Travail. Voici les résultats du scrutin du 4 janvier. Votants : 544. Pour l'*Amicale :* 414 ; pour le syndicat : 125. Il serait d'autant plus difficile de nier l'importance de ce vote que, pendant six mois, la question avait été librement examinée sous toutes ses faces et qu'elle se posait, d'un commun accord entre les deux camps, avec une netteté absolue, après deux rapports contradictoires et trois assemblées générales :

Dans ces conditions, dit le Bulletin de *l'Union*, il devenait impossible de s'abriter derrière une équivoque. Il s'agissait de dire, d'une façon catégorique si, oui ou non, l'on désirait aller à la Confédération Générale du Travail... En aucun cas, dût-on nous y autoriser, nous n'adhérerons à la Confédération Générale du Travail. Voilà ce qu'ont affirmé avec netteté 414 membres de *l'Union* sur 544 votants... Quoi qu'il arrive, en tout cas, personne

ne parviendra à nous faire sortir de notre rôle. Nous saurons résister avec énergie à tous les entraînements irréfléchis. Nous voulons demeurer Instituteurs et rien qu'Instituteurs.

C'est à ce sentiment, si louable et si sage, qu'avait déjà obéi, le 2 novembre 1905, la Commission permanente des *Amicales* de France en refusant de demander aux *Amicales* s'il y avait lieu de poursuivre par les voies légales la transformation en syndicats. On peut faire honneur de ce même souci à *l'Amicale* de l'Aube, qui a repoussé la transformation.

*
* *

Que faut-il conclure de cet ensemble de faits? D'abord, que le mouvement syndicaliste dans l'enseignement primaire n'est ni aussi général ni aussi profond qu'on pourrait le croire ou le craindre. Ensuite, que si tous les ministres de l'Instruction publique, fidèles à la lettre et à l'esprit de la loi de 1884, se sont réclamés de la même doctrine pour en refuser l'extension au corps enseignant, ils n'ont pas tous su, au même degré, en imposer à leurs subordonnés le respect nécessaire. Il y a eu, dans la pratique, des hésitations et des incertitudes fâcheuses, une absence regrettable de direction et d'autorité, des contradictions qui ont jeté le désarroi dans l'administration. Ce n'est pas sans raison que M. Cruppi a pu parler, pour justifier les conclusions de son rapport d'amnistie, « de la bonne foi des uns, des encouragements dont les autres peuvent se prévaloir, de l'existence non dissimulée de syndicats analogues à ceux actuellement déférés à la justice ».

Sans doute les circulaires ministérielles, appuyées sur la force décisive d'une jurisprudence constante, ne pouvaient pas permettre aux instituteurs de croire à la légalité des syndicats. Mais que devaient-ils penser de l'appui prêté, dans certains départements soit par le préfet, soit par les inspecteurs d'Académie ou les inspecteurs primaires aux associations naissantes? Pourquoi ici un excès de tolérance et là un excès de rigueur? L'application de la loi ne doit pas comporter de privilèges. Ce qu'elle défend à Paris ne peut pas se justifier à Toulon. Et peut-être eût-on été plus fort pour empêcher la création des syndicats projetés si l'on avait, au préalable, provoqué la

dissolution de ceux qui, illégalement maintenus, paraissaient être un exemple et presque un encouragement.

J'ajoute, d'ailleurs, que le sursis des poursuites aurait dû imposer aux instituteurs syndicalistes une réserve que tous n'ont pas su garder. Cette mesure d'indulgence, qui couvrait le passé, laissait intact l'avenir, jusqu'au jour où le Parlement se serait prononcé sur les modifications à la loi de 1884. On aurait voulu constater un arrêt dans cette agitation entreprise par une minorité de l'enseignement primaire. Il faut regretter que cette minorité n'ait pas eu le sentiment de ce devoir de prudence. Mais il y aurait une injustice brutale à incriminer tout le corps enseignant. Celui-ci attend sans impatience, avec courtoisie et dignité, la décision du Parlement. Que sera-t-elle? Je serais surpris que la revision de la loi de 1884 eût pour conséquence d'en attribuer le bénéfice, — dangereux pour eux et pour l'ordre public, — à des fonctionnaires pour lesquels elle n'est pas faite et qui invoquent, à l'appui de leur thèse, ou des raisons insuffisantes ou des intentions inacceptables. C'est d'eux-mêmes que nous allons tenir ces raisons et ces intentions.

*
* *

Je ne crois pas qu'il faille s'arrêter, plus qu'ils ne s'y arrêtent eux-mêmes, aux avantages plus étendus que la loi de 1884 donnerait aux instituteurs syndiqués, par comparaison avec la loi de 1901 sous laquelle s'abritent et se développent les *Amicales*. Il n'y a entre les deux régimes que des nuances et, si les deux lois diffèrent profondément dans leur conception et dans leur objet, elles accordent à leurs bénéficiaires une capacité juridique assez sensiblement égale. Le secrétaire d'un syndicat d'instituteurs l'a écrit avec franchise. « Pourquoi les instituteurs veulent-ils se syndiquer? Est-ce pour faire profiter leurs groupements des avantages que procure la loi de 1884 aux associations régies par elle? Non. Ces avantages sont pour nous d'importance secondaire. »

La réforme de la loi de 1884, si elle aboutit dans les conditions que j'ai proposées et rapportées au nom de la commission du Travail, en accroîtra les avantages au profit des

ouvriers. Mais ces modifications ne peuvent pas intéresser les instituteurs. Qu'importe à ceux-ci l'abrogation des articles 414 et 415 du Code pénal, ou la disposition qui a pour objet d'assurer le respect de la liberté syndicale, ou même l'accroissement d'une capacité juridique à laquelle leur manqueront les occasions d'avoir recours? Je n'imagine pas davantage qu'ils désirent acquérir le pouvoir de faire des actes de commerce, que leur interdit, avec tant de sagesse, la loi scolaire du 30 octobre 1886.

Ces raisons, si elles étaient invoquées, ne seraient que des prétextes. Il faut en chercher et en examiner d'autres, qui sont sérieuses — je veux dire sincères et discutables. — Pédagogiques ou sociales, elles n'ont été exprimées nulle part avec plus de franchise et de force que dans le *Manifeste* publié il y a trois mois par les instituteurs syndicalistes. C'est là un document capital, auquel la quantité et la qualité des signatures recueillies donnent une singulière importance. Il a tout dit, ou presque. Je compléterai, par d'autres documents également précieux, ce qu'il ne dit pas. Ce *Manifeste* comprend deux parties distinctes : une sorte de préambule avec des considérants, et une déclaration de principes.

Le préambule affirme que ni le texte de la loi ni la jurisprudence n'interdisent aux instituteurs le droit de se syndiquer. On sait ce qu'il faut penser d'une semblable affirmation. La justice ne s'est pas prononcée sur le cas particulier des instituteurs, dont le premier syndicat, formé en 1904, n'a pas été déféré aux tribunaux. Mais le sens général de la loi, la jurisprudence de la Cour de cassation et les circulaires administratives ne peuvent être ignorés des auteurs du manifeste. Leur raisonnement s'appliquerait, avec la même force, aux magistrats eux-mêmes : y a-t-il en effet, dans la loi de 1884, un texte qui leur dénie le droit de former des syndicats et peut-on citer une seule décision de justice qui le leur refuse?

Les auteurs du *Manifeste*, mieux inspirés sur ce point, observent qu'un projet est en instance devant le Parlement et c'est en vue de cette discussion qu'ils font une déclaration « dans le but d'éclairer l'opinion publique et le pouvoir législatif ». Comme les instituteurs du Var, et sous une forme plus

prudente, ils admettent qu'il est « dans la nature des choses et de l'intérêt supérieur de l'État que la capacité syndicale soit refusée aux agents qui détiennent une portion de la puissance publique ». Mais les instituteurs disent qu'ils ne rentrent pas dans cette catégorie.

Notre enseignement n'est pas un enseignement d'autorité. Ce n'est pas au nom du Gouvernement, même républicain, ni même au nom du peuple français, que l'instituteur confère son enseignement : c'est au nom de la vérité. Les rapports mathématiques, les règles de grammaire, non plus que les faits d'ordre scientifique, historique, moral, qui le constituent, ne sauraient dès lors être soumis aux fluctuations d'une majorité. Il découle de ces principes que le corps des instituteurs a besoin de toute son autonomie, et les instituteurs eux-mêmes de la plus large indépendance. Or, cette autonomie du corps enseignant primaire et cette indépendance de ses membres ne peuvent être pleinement réalisés que par la constitution en syndicats des associations professionnelles d'instituteurs.

Nul ne saurait prétendre que la vérité, scientifique, historique ou morale, ne soit indépendante des fluctuations de la majorité parlementaire. Sur ce point, les instituteurs syndicalistes enfoncent une porte ouverte : ils ont aisément et inutilement raison. Mais, s'ils sont et s'ils ne doivent être dans leur enseignement que les esclaves de la vérité, leur prétention devient plus téméraire quand ils veulent se soustraire, pour conquérir leur autonomie, au contrôle et à l'action du « gouvernement, de l'État ou du peuple... »

Ils sont nommés, au nom de l'État, par un gouvernement qui est le mandataire du peuple. Leurs écoles sont des écoles *publiques* dont la fréquentation est, dans le plus grand nombre des communes, obligatoire en fait pour tous les enfants soumis au régime scolaire. Elles ne sont pas leur chose propre. Elles appartiennent à la Nation qui conserve sur elles des droits souverains et inaliénables. Or, la Nation est représentée à la fois par le Parlement, qu'elle élit, et par le gouvernement, auquel le Parlement confie les initiatives et les responsabilités nécessaires du pouvoir exécutif. En vertu de quelle loi mystérieuse les instituteurs de l'enseignement primaire seraient-ils soustraits aux règles de direction et de contrôle qui régissent l'enseignement secondaire? On sait les modifications impor-

tantes que celui-ci a subies, dont le Parlement a été saisi, sur lesquelles il a délibéré. Ses professeurs ont été consultés et ils ont pris leur part, légitime et utile, de la vaste enquête ouverte par la commission de la Chambre. Mais les a-t-on vus revendiquer, au nom de la vérité, qu'ils enseignent aussi, une autonomie négative et destructive des droits de l'État? Que dirait-on si les magistrats, qui rendent la justice, prétendaient se constituer en syndicats pour affirmer leur indépendance et pour soustraire le *droit* « aux fluctuations des majorités parlementaires »?

Les instituteurs syndicalistes, en faisant appel à la loi de 1884, n'ont pas le souci de défendre les intérêts professionnels dont cette loi est la sauvegarde. J'entends bien que le syndicat, « substitué à l'autorité administrative, qui avoue son impuissance devant les ingérences politiques » leur apparaît comme le moyen de mettre fin à ces influences et aux « injustices » dont elles sont l'occasion. Mais, si louable que soit ce but, qu'il est d'ailleurs possible d'atteindre autrement, il n'est de leur propre aveu, que le moindre effet que l'on espère de l'action syndicale. Le syndicat est, pour eux, ni plus ni moins, l'instrument d'une révolution pédagogique :

Nous avons, de la forme syndicale, la plus haute conception. Le syndicat ne nous apparaît point créé uniquement pour défendre les intérêts immédiats de ses membres, mais il nous semble qu'il doit se soucier autant de rendre plus profitable à la collectivité la fonction sociale que ses membres remplissent.

Les syndicats doivent se préparer à constituer les cadres des futures organisations autonomes auxquelles l'État remettra le soin d'assurer, sous son contrôle et sous leur contrôle réciproque, les services progressivement socialisés.

La pensée est claire. Pourtant je ne saurais me dispenser d'emprunter à un syndicaliste autorisé, M. Gustave Rodrigues, un court passage qui en précise, plus nettement encore, la signification.

A la direction étrangère, venue d'en haut, tend à se substituer progressivement une direction autonome, venue d'en bas. Les syndicats en fourniront les cadres, et, grâce à leurs efforts, on n'attendra plus longtemps l'heure où les administrateurs universitaires seront les délégués de l'Université elle-même, soumis au contrôle

de leurs collègues et directement responsables devant eux. Le socialisme qui veut, selon les expressions classiques, la mine au mineur, la terre au paysan, ne peut moins faire que de vouloir aussi l'Université aux universitaires. Il faut socialiser l'enseignement comme le reste. La direction du travail, ici comme ailleurs, doit être confiée aux travailleurs eux-mêmes[1].

On ne saurait reprocher ni au *Manifeste* des instituteurs syndicalistes ni à cet article, dont il s'est visiblement inspiré, de dissimuler les tendances d'une fraction du corps enseignant primaire. Ceux qui, par faiblesse, par peur ou par illusion, favorisent cette évolution sous le prétexte que la loi de 1884 doit permettre à tous les travailleurs, intellectuels ou manuels, agents de l'État ou employés de l'industrie privée, de défendre les intérêts de leur profession, savent désormais à quoi s'en tenir. S'ils ne voient pas et s'ils n'entendent pas, c'est qu'ils ne veulent ni voir ni entendre. La socialisation de l'enseignement est le but qu'on poursuit et qu'on avoue hautement. Ce sont les instituteurs eux-mêmes qui deviendront les maîtres de l'école, de sa direction, de sa discipline et de ses programmes. Ils constitueront une fédération autonome à laquelle sera remis l'enseignement primaire. On ne désespère pas d'entraîner l'enseignement secondaire dans un mouvement qui doit s'étendre à l'Université entière. Chacun des deux enseignements aura sa *corporation*, distincte, indépendante et toute-puissante.

Corporation : il n'est pas de mot qui définisse avec plus d'exactitude l'entreprise qui se poursuit sous nos yeux. Ce sont les grandes Compagnies et les Corporations, exclusives et oppressives, de l'ancien régime, qui tendent à se reconstituer. Faite pour défendre les ouvriers isolés contre les abus de la puissance patronale, la loi de 1884, détournée de son sens, sert d'instrument à des tentatives d'autonomie qui ne sont, au fond, qu'une insurrection des agents de l'État contre l'État. Ce que vaut la thèse, audacieuse et imprévue, de la socialisation de l'enseignement, je n'ai pas à le rechercher ici. Il me suffit d'avoir établi, par des documents qui se suffisent à eux-mêmes, que le mouvement syndicaliste, parmi

1. *Revue socialiste*, octobre 1905, p. 499.

les instituteurs, ne se justifie que par la volonté d'y aboutir. Les intérêts professionnels du corps enseignant ne sont qu'un prétexte. Le Syndicat des instituteurs ne tend à rien moins, comme l'a écrit le directeur de l'*École Nouvelle*, M. Devinat, — qui a eu le courage de la combattre, — qu'à « amorcer toute une révolution pédagogique et administrative ». Il n'est pas excessif de dire qu'il s'agit en même temps d'une sorte de révolution économique et sociale. C'est la seconde raison que font valoir les rédacteurs du *Manifeste*.

C'est enfin, pour des raisons morales de l'ordre le plus élevé, que les instituteurs réclament le droit de se constituer en syndicats : ils veulent entrer dans les Bourses du Travail. Ils veulent appartenir à la Confédération Générale du Travail.

Par leurs origines, par la simplicité de leur vie, les instituteurs appartiennent au peuple. Ils lui appartiennent aussi parce que c'est aux fils du peuple qu'ils sont chargés d'enseigner.

Nous instruisons les enfants du peuple, le jour. Quoi de plus naturel que nous songions à nous retrouver avec les hommes du peuple, le soir ? C'est au milieu des syndicats ouvriers que nous prendrons connaissance des besoins intellectuels et moraux du peuple. C'est à leur contact et avec leur collaboration que nous établirons nos programmes et nos méthodes.

Nous voulons entrer dans les Bourses du Travail pour y prendre de belles leçons de vertus corporatives et y donner l'exemple de notre conscience professionnelle.

On ne saurait qu'applaudir à la noblesse et au désintéressement de ces intentions. Qui pourrait reprocher aux instituteurs de vouloir établir ou développer avec les ouvriers manuels des relations de confiance réciproque, de camaraderie loyale, de belle émulation dans l'exercice du devoir social ? La démocratie a besoin, pour réaliser ses destinées, de dissiper les malentendus et d'opérer des rapprochements entre toutes les forces vives de la nation. Mais si le but poursuivi par les instituteurs est louable, le syndicat est-il le seul moyen, et le meilleur, de l'atteindre ? L'entrée dans les Bourses du Travail et l'affiliation à la Confédération Générale du Travail ne répondent-elles pas à un dessein d'un autre ordre ? Il faut savoir gré à certains syndicalistes de nous renseigner sur leurs intentions véritables dont les déclarations du *Manifeste* ne sont qu'une expression trop atténuée.

La Commission exécutive du Syndicat des Instituteurs de la Seine a adressé, quelques jours après le *Manifeste*, un appel pressant aux *Amicales*, où la pensée se précise et s'accentue :

Nous sommes convaincus, camarades, que vos intérêts sont étroitement liés à ceux de la classe ouvrière et que l'organisation syndicale nous offre, au point de vue de la sauvegarde de nos intérêts professionnels, sur les autres formes d'association, des garanties supérieures de sécurité et d'indépendance. Si nous voulons entrer dans les Bourses du Travail, c'est pour y faire l'apprentissage de la vie syndicale, pour nous y pénétrer des besoins du prolétariat, pour y étudier les questions économiques qui intéressent la classe ouvrière, afin d'adapter notre enseignement aux conditions de la vie moderne. Au delà de nos revendications immédiates, nous voulons affirmer les sentiments d'étroite solidarité qui nous lient à la classe ouvrière et manifester notre sympathie pour le vaste mouvement d'organisation et d'émancipation prolétarienne qui doit transformer le monde. C'est là le sens profond de l'évolution qui pousse nos Amicales vers le syndicalisme. C'est là aussi, il faut bien le dire, la cause de l'hostilité croissante qui, dans certains milieux modérés ou bourgeois, se manifeste contre les instituteurs.

Les instituteurs du département de l'Aisne, réunis en assemblée générale à Château-Thierry, le 7 décembre 1905, ont donné à la même intention une forme encore plus franche :

L'organisation syndicale est l'acheminement naturel et sûr vers le régime socialiste qui doit être cher aux instituteurs. Leur syndicat sera le premier exemple, ou plutôt le type de l'association professionnelle normale et légale qui peut devenir un des plus grands agents de transformation de la société.

Ces documents et ces aveux ne laissent plus rien à deviner des desseins qui s'abritent derrière le prétexte, si faiblement invoqué d'ailleurs, des intérêts professionnels. La loi de 1884, déjà trop souvent détournée de son objet par les ouvriers, pour lesquels elle est réellement faite, est réclamée comme un instrument de révolution sociale par des catégories auxquelles ses auteurs n'eurent jamais la pensée de la destiner et de l'appliquer. Les Bourses du Travail, qui exercent sur certains instituteurs une fascination irrésistible, sont devenues,

pour la plupart, des centres d'agitation politique. Elles n'ont rien de commun avec le marché de la main-d'œuvre qu'elles devraient être.

Les « belles vertus corporatives », dont les instituteurs veulent trouver l'exemple et recevoir la leçon, y sont le plus fréquemment remplacées par le désordre, la violence et la lutte des classes. Quant à la Confédération Générale du Travail, qui comprend 155 Unions ou Bourses et près de 350 000 syndiqués, elle est devenue un véritable foyer d'anarchie.

Si mon jugement paraît suspect, il sera plus difficile de récuser l'opinion d'un socialiste militant, M. Eugène Fournière. Il a écrit dans la *Revue socialiste* du mois de janvier : « Les anarchistes gouvernent, sous le nom de syndicalistes révolutionnaires, la Confédération Générale du Travail. Les syndicats révolutionnaires, anarchistes, abstentionnistes y sont en majorité. » — A quoi je pourrais ajouter, en me fondant sur des documents : ce sont eux qui prêchent l'antimilitarisme et la désertion, l'insurrection et la lutte des classes, la révolution et la grève générale. Ce sont eux qui recommandent dans le syndicat « l'organe de lutte », qui deviendra « la base sur laquelle s'érigera la société normale, expurgée d'exploitation et d'oppression ». Ce sont eux, pour tout dire, qui « rendront possible et prochain l'acte primordial d'émancipation intégrale, l'expropriation capitaliste ».

Sans doute les instituteurs syndicalistes, dans leur *Manifeste*, et, tout récemment, les instituteurs du Var, ont déclaré répudier la grève. Mais, s'ils entrent à la Confédération Générale du Travail, leur « conscience professionnelle », dont ils veulent donner l'exemple à la classe ouvrière, ne sera-t-elle pas soumise à la plus redoutable épreuve ? Ou ils se laisseront entraîner dans le courant de la grève générale, qui est le dogme et le moyen d'action de la Confédération, et ils prendront ainsi leur part d'une insurrection qu'ils réprouvent. Ou, fidèles à eux-mêmes, ils résisteront et seront accusés de trahison. Déjà les ouvriers se méfient des « maîtres d'école », par lesquels ils ne veulent être ni conduits ni conseillés. Ils ont en horreur ce que d'aucuns appellent déjà « leur *sacerdoce* ». Ils s'estiment assez grands pour se diriger eux-mêmes.

sans avoir besoin d'une idéologie sentimentale dont l'effet serait d'affaiblir et non d'exalter, de compromettre et non de servir, *l'action directe* dont ils attendent la réalisation de leur plan social. Déjà on fait savoir aux instituteurs sous quelles conditions le prolétariat manuel, dont ils se disent issus et solidaires, acceptera leur concours.

L'*antipatriotisme* fait partie intégrante du socialisme ; celui qui ne possède rien ne saurait avoir de patrie ; celui qui combat pour son émancipation contre la classe bourgeoise exploiteuse ne peut porter les armes contre son frère d'au delà les frontières qui souffre les mêmes maux. La *lutte des classes* se substitue à la lutte des races et des peuples...

Pour être antipatriotes, les instituteurs devraient être révolutionnaires : on ne peut imaginer un cosmopolitisme sceptique se glissant dans un grand corps social, et il est assez difficile d'admettre la formation prochaine d'un grand parti révolutionnaire chez les employés de l'État. Il est très important d'organiser sérieusement une campagne pour intéresser les instituteurs au mouvement autonome de la classe productrice ; ils arriveraient ainsi à interpréter la pensée ouvrière et à comprendre et connaître tous les besoins des travailleurs. Ils pourraient par là se soustraire à l'influence des bourgeois humanitaires et rendre leur enseignement vivant et concret. A ce moment seul, les instituteurs pourront conquérir leur autonomie, s'affirmer antipatriotes et révolutionnaires [1].

Tels sont, qu'ils le veuillent ou non, affirmés avec une autorité incontestable, les conditions et le but assignés à la campagne des instituteurs en faveur de leur autonomie par le moyen du syndicat. Il se rencontre des esprits subtils, ingénieux et conciliants pour prétendre, avec un désintéressement plus ou moins affecté de ce redoutable problème, qu'entre les associations et les syndicats il n'y a qu'une vaine querelle de mots. M. Gustave Lanson, qui a accueilli, quoique avec de sages réserves, l'idée des syndicats d'instituteurs, n'est pas, et il a grandement raison, de cet avis. « Je ne crois pas, a-t-il écrit, les hommes si sots. On ne se bat pas toujours pour les choses que les mots désignent, et, si l'on s'en tient aux significations littérales, la raison pour quoi l'on se bat n'apparaît pas toujours. Mais on se bat toujours pour quelque chose.

1. H.-T. Laurin, *Mouvement socialiste*, nos 166-167, pp. 318 et 319.

Les mots sont des drapeaux sous lesquels on marche : leur sens alors n'est pas dans les définitions des dictionnaires ou des juristes, mais dans les associations d'idées et de sentiments, dans les dispositions morales qui en accompagnent l'emploi. »

*
* *

C'est à ce point de vue que je me suis efforcé d'étudier les origines et les tendances de l'évolution qui a poussé certains instituteurs à se constituer en syndicats. Leurs « dispositions morales » se dégagent avec une netteté parfaite de leurs manifestes et de leurs déclarations. Quant « au drapeau sous lequel ils marchent », il faut leur rendre cette justice qu'ils rendent impossible toute équivoque. Ils veulent prendre leur rang de combat, contre la société dont ils sont les fonctionnaires, dans l'armée du prolétariat révolutionnaire. Partisans d'une transformation radicale qui a pour but l'appropriation collective des moyens de production, ils avouent leur intention de contribuer au « fédéralisme économique » par la socialisation de l'enseignement à tous ses degrés.

Leurs intérêts professionnels, dont personne ne songe à leur refuser la défense légitime, mais auxquels leurs *Amicales* si prospères suffisent largement, sont, de leur propre aveu, hors de cause. Quel gouvernement, d'ailleurs, en a, plus que la République, montré le souci constant?

Ce n'est que par une exagération de langage et de tactique que les instituteurs peuvent comparer leur situation à celle des ouvriers. D'un côté, longues heures de travail, chômage, insécurité du lendemain; de l'autre, « traitement assuré, avancement régulier, pension de retraite, congés payés en cas de maladie, repos légal du jeudi et du dimanche, petites et grandes vacances, sécurité administrative... » C'est M. Devinat, le directeur de l'École normale des Instituteurs de la Seine, qui énumère ainsi les avantages des instituteurs. Sans doute, il reste encore à faire. Mais peut-on reprocher au Parlement de se désintéresser des revendications qu'expriment dans leurs Congrès, et parfois devant leurs supérieurs hiérarchiques, les instituteurs?

Il y a quelques jours à peine, le ministre de l'Instruction publique, cédant à des vœux légitimes, déposait un projet de loi qui, supprimant les déplacements d'office, soustraira les instituteurs aux ingérences politiques dont ils sont trop souvent les victimes. D'autre part, sur le rapport de M. Cruppi, la Chambre a été saisie d'une modification à l'article 1384 du Code civil, dont l'effet sera de libérer les maîtres de la responsabilité, excessive et injuste, qui leur incombe à la suite des accidents arrivés dans les écoles. N'est-ce pas la preuve, empruntée aux débats les plus récents, d'une sollicitude active, généreuse et constante ?

Le Syndicat n'est pas une arme de défense faite pour les instituteurs. Il risquerait de compromettre leurs intérêts plutôt que de les servir, d'alarmer les parents sollicités par des influences et des concurrences toujours en éveil, de dépeupler les écoles publiques et de discréditer l'enseignement laïque. L'immense majorité des instituteurs s'en rend compte et se tient en dehors d'un mouvement dont elle sent les inconvénients redoutables. La parole est désormais aux pouvoirs publics. Il dépend de leur clairvoyance et de leur courage d'arracher l'école républicaine et l'État laïque au péril qui les menace.

LOUIS BARTHOU

APRÈS LE PARDON

— ROMAN D'AMOUR —

Traduit de l'italien par G. Hérelle [1].

IV

Les chuchotements des voix humaines, tantôt plus rares, tantôt plus fréquents, bourdonnaient dans tout le haut de l'église, dédiée à Sainte-Marie-du-Peuple, où se trouvait réunie devant le maître autel l'aristocratique assistance invitée au mariage, tandis que le reste de la nef principale, jusqu'au portail, conservait la profonde solitude et le profond silence des temples romains.

Autour du maître autel étaient disposés en bouquets et en corbeilles de larges palmiers, des touffes de bananiers aux feuilles somptueuses, veinées de rose, des azalées blanches si richement fleuries qu'on ne voyait qu'une blancheur de neige, sans le moindre feuillage entre les fleurs. Des tapis moelleux, de couleur sombre, descendaient depuis les degrés de l'autel jusqu'à la limite où commençaient les files des chaises destinées aux invités. Toutes les autres parties de l'église, c'est-à-dire l'église presque entière, qu'il aurait été inutile d'arranger et de décorer, gardaient leur aspect nu, froid, marmoréen et

1. *Published, March first, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* du 15 février.

imposant d'édifice où avait passé, en y laissant des traces majestueuses, la grandeur des Borgia.

De temps à autre les invités, réprimant leur impatience sous les dehors de la courtoisie traditionnelle, se retournaient vers le portail lointain, ouvert sur un limpide ciel de printemps, et ils épiaient si les époux, déjà en retard, n'arrivaient pas : une forte sensation de vide, de froid, de silence les envahissait, à considérer l'ampleur déserte et muette de cette église où, malgré leur nombre, ils semblaient n'être qu'un petit groupe réfugié près du maître autel, dans une étroite oasis de plantes et de fleurs qu'entourait l'immense étendue de cette architecture aux luisantes colonnes de marbre étrangement veiné, au pavé luisant comme une eau immobile. Tous les parents des Fiore étaient là, et aussi tous ceux des Casalta, — lesquels ne sont pas Romains, mais, issus de vieille souche napolitaine, se sont fixés à Rome depuis deux ou trois générations. — Beaucoup de ces gentilshommes et de ces nobles dames étaient donc venus des environs de la capitale, de l'Ombrie, de la Campanie, quittant leurs résidences pour ce mariage de Marco Fiore et de Vittoria Casalta, mariage si contrarié par le sort que, pendant longtemps, on l'avait cru défait, mais qui enfin s'était raccommodé, qui devenait une chose réelle, qui s'accomplirait tout à l'heure. Et sur cette singulière histoire, sur le retard des époux, sur la vaste église où les invités se sentaient perdus, les chuchotements recommençaient, tantôt rares et tantôt fréquents.

— Comment le marié a-t-il été, pour ces secondes fiançailles ?

— Parfait ! parfait !

— Très amoureux ?

— Plein d'affection.

— Amoureux ?

— D'une délicatesse idéale.

— Elle est trop vaste, cette église !

— Mais elle est belle.

— C'est l'église de Lucrèce Borgia, n'est-il pas vrai ?

— Oui... Vous savez que Gregorovius a réhabilité Lucrèce.

— Vous n'avez pas froid, vous ?

— Très froid Je partirais volontiers.

— Ils finiront bien par venir !

— Trente-cinq minutes de retard...

— Cela vous semble beaucoup ? Au mariage de Giovanella Farnèse, nous avons attendu les époux une heure entière.

— Avouez qu'il n'est guère poli de faire ainsi attendre les gens.

— Est-ce que la mariée est très heureuse ?

— Diantre ! Elle a langui quatre ans après l'infidèle.

— Il n'y a que les femmes patientes, en ce monde, pour avoir raison.

— Et elle laisse paraître sa félicité ? Je suis curieux de voir son visage, lorsqu'elle entrera dans l'église.

— Vous ne vous apercevrez de rien. Vous savez que Vittoria est très réservée.

— Trop réservée, glaciale : comme cette église !

— Mais pourquoi n'a-t-on pas fait le mariage à Sainte-Marie-de-la-Victoire ? C'est une église petite et jolie.

— Sainte-Marie appartient aux Colonna, et les Colonna la gardent pour leurs propres mariages.

— Chut ! chut ! les voici !

Soudain tous les chuchotements se turent, et les notes d'un orgue résonnèrent, graves et touchantes, réveillant les échos de l'église. Cet orgue était placé dans le haut, sur le côté droit du maître autel, de sorte que l'organiste ne pouvait apercevoir ce qui se passait dans le bas. On devait donc lui avoir fait un signe : en effet, sous ses doigts invisibles jaillissait la mélodie profonde et solennelle de la *Marche nuptiale*. Les assistants se mirent debout, se préparèrent à faire la haie sur le passage des époux, arrivés sans doute à la porte de l'église et prêts à s'avancer vers l'autel aux accents de cette musique de Beethoven qui est un noble salut et une noble invitation, qui exprime un généreux désir et le contentement d'un amour calme et fort. Les notes touchantes, chargées de hautes pensées, se propageaient sous les arceaux ; muet et attentif, chacun attendait debout, derrière sa chaise ; mais personne n'apparaissait encore. Toute la *Marche* se déploya dans sa beauté et dans sa gravité ; puis les sons se dissipèrent, s'éteignirent, et de nouveau régna le silence. Les assistants, les Ottoboni, les Savelli, les Farnèse, les Aldobrandini, les Caracciolo del Sole, les Carafa se rassirent parmi

un bruit de chaises remuées, avec des chuchotements. La partie haute de l'église reprit plus que jamais l'aspect familier d'un salon : il se forma même des groupes ; quelques chaises avaient été retournées ; on riait un peu. Et tout à coup, au milieu de la distraction générale, les époux et leur cortège entrèrent dans l'église et arrivèrent au maître autel sans que nulle musique les accompagnât.

— C'est une entrée manquée ! — fit observer Gianni Provana, avec un léger et aimable sourire.

*
* *

Dans un nuage de blancheur vive et scintillante, — le satin de la robe nuptiale, — dans un nuage de blancheur vaporeuse et diaphane, — le voile nuptial, — l'épouse était agenouillée sur un prie-Dieu de bois sculpté, brun, où l'on avait mis un coussin de velours rouge sombre. Elle avait déposé sur ce coussin un petit bouquet de fleurs d'oranger, au long ruban de satin blanc ; et, pendant que la cérémonie religieuse se poursuivait, elle lisait son petit livre de prière, un petit livre enveloppé dans une gaine de brocart blanc et argent. Sa tête blonde, où les cheveux relevés et ondulés composaient sous le voile fin une masse luisante, se penchait un peu pour lire. A côté d'elle, sur la même ligne, l'époux aussi avait quitté son fauteuil et s'était pieusement agenouillé sur le prie-Dieu, courbant un peu sa tête fine et élégante, pensif, recueilli. Dans la famille Fiore, il y avait une longue tradition de piété ; peut-être qu'aussi ému par la solennité de la circonstance, il priait simplement comme un chrétien.

Deux ou trois fois depuis que l'office était commencé, il avait regardé à la dérobée la jeune femme, d'un air presque interrogatif. Selon l'usage, ce n'était pas lui qui l'avait conduite à l'autel ; c'était le frère aîné de Vittoria, car elle n'avait plus son père ; et, à la maison, les futurs époux n'avaient échangé qu'un salut rapide, en présence de tout le monde. Il la regardait maintenant pour tâcher de lire ce qu'elle avait dans l'esprit et dans le cœur, de surprendre le fond de sa pensée et le fond de ses sentiments. Mais le visage de Vittoria Casalta, d'une inexprimable pureté, blanc, délicat, virginal, extraordinaire-

ment pur, avait la vertu de ne révéler jamais ou presque jamais les secrètes émotions qui se condensaient dans son âme. Elle tenait toujours les yeux fixés sur les petites pages de son livre ; et c'était à peine si ses lèvres, jolies, sinueuses, mais habituées au silence et au mystère, remuaient un peu en prononçant les paroles de l'oraison.

Enfin arriva la minute solennelle. L'officiant interrompit la messe après le premier évangile et avant l'élévation, se tourna vers les époux, les appela près de lui. Ils se levèrent du prie-Dieu, montèrent les deux marches de l'autel, s'agenouillèrent ; près d'eux vint se placer Fabrizio Ottoboni, « parrain du mariage », un vieillard de haute stature, maigre, avec des favoris blancs et tombants, très distingué, se tenant droit, malgré l'âge. Et les pratiques ordinaires s'accomplirent, très lentement. Vittoria Casalta avait la main droite encore gantée ; sur un mot que lui dit à l'oreille Fabrizio Ottoboni, elle essaya bien vite d'ôter ce gant, n'y réussit pas, le déchira, l'arracha de ses doigts ; enfin la petite main nue, d'après les indications murmurées, — car Vittoria hésitait, ignorante et confuse, — alla se poser sur la main de Marco Fiore.

Le prêtre disait les paroles sacrées, d'abord celles qui demandent le consentement des époux, puis celles qui, ce consentement obtenu, déclarent unies au nom de Dieu les deux personnes qui l'ont donné ; et la petite main était enfermée dans celle de Marco ; et il sentit que cette petite main tremblait, tremblait comme une feuille ; et il la serrait, comme pour la fortifier par une promesse, comme pour la rassurer par un serment, mais en vain : la petite main avait un tremblement invincible. Alors il regarda sa femme avec une attention pénétrante : et, sur ce pur visage, dans chacune de ces lignes belles, suaves et délicates, dans le pli de cette bouche taciturne et jolie, dans ces yeux limpides et sincères, il lut, il lut soudain une telle anxiété d'espérance, de perplexité, d'incertitude, de doute, il lut un tel effroi et un tel désir que tout son cœur d'homme déborda de pitié pour celle qui aimait, qui souffrait, qui craignait, qui se savait en la puissance d'un destin inconnu, peut-être terrible, et qui demandait qu'on la sauvât, qui demandait à vivre et à être aimée. Une pitié infinie déborda du cœur de Marco Fiore ;

et, comme il ne pouvait, en ce moment, dire une seule parole à la pauvre femme, il baissa la tête et se mit à prier de toutes ses forces, à prier pour que Dieu lui accordât le pouvoir de consoler cette femme qui l'aimait.

Le mariage terminé, tandis que le prêtre remontait vers l'autel et que les époux, désormais liés pour la vie, retournaient à leurs places et s'asseyaient derrière les prie-Dieu, sur les grands fauteuils, l'orgue fit entendre une musique bien connue de toutes les âmes sensibles. Après les premiers accords vint se placer près de l'invisible organiste un chanteur dont on n'apercevait pas la personne, mais dont la voix sonore, modulée et expressive, se répandit dans l'église entière, accueillie avec un soupir de satisfaction par tous ceux qui avaient reconnu le timbre sympathique et touchant d'un fameux artiste. Il chantait l'*Aria di chiesa*, d'Alessandro Stradella. C'est, à la vérité, une prière, une prière qui s'adresse à un Dieu de clémence et de miséricorde; mais c'est une des prières musicales les plus navrantes de mortelle tristesse que puisse exhaler la voix humaine. Avec une complaisance de virtuose et peut-être aussi avec un sentiment sincère, le fameux chanteur prêtait à la plainte, au cri de Stradella une emphase plus douloureuse, plus déchirante que jamais; tous les auditeurs étaient pris et subjugués, et quelques hommes, beaucoup de femmes pâlissaient d'émotion; des yeux se mouillaient de larmes.

Derrière son léger voile abaissé, muette, blême, Vittoria laissait couler les siennes, une à une, le long de ses joues, ne les essuyait pas, ne faisait pas le moindre mouvement; son époux seul pouvait voir les pleurs silencieux de cette femme immobile. Il se pencha un peu vers elle et lui dit :

— Vittoria, ne pleure pas.

Sans répondre, elle fit avec la main un geste presque imperceptible qui signifiait : « Tais-toi, ne t'occupe pas de mes larmes. » Il se tut. Mais, là-haut, le chanteur invisible gémissait passionnément cette prière étrange en un jour de mariage, dont les paroles inattendues et lamentables gémissent : *Pietà, Signore, di me dolente*[1]... Tous les cœurs blessés,

1. « Pitié, Seigneur, de moi qui souffre... »

toutes les âmes secrètement meurtries, — et il n'en manquait pas, dans cette société si riche, si étincelante de bonheur apparent, parmi ces femmes aux toilettes exquises, chargées de joyaux, — tous ceux qui avaient souffert ou qui souffraient ressentaient la puissance de cette mélodie où l'âme implore son Dieu en larges clameurs de détresse. L'épouse pleurait silencieusement.

— Vittoria, — reprit Marco Fiore, tout bas, mais avec une énergie virile, — *tu ne dois pas* pleurer.

Elle fit un léger signe d'obéissance ; et, peu à peu, les larmes se séchèrent sur ses joues pâles, tarirent dans ses yeux ; tout son visage se recomposa dans sa dignité virginale, dans son mystère doux et impassible. L'air de Stradella était fini ; le chant avait poussé ses derniers sanglots : ce fut de nouveau le silence. Çà et là quelques soupirs d'affliction, partis d'une poitrine oppressée ; dans toutes les autres poitrines, une sensation de soulagement ; des chuchotements à demi-voix :

— Quel chanteur, ce Narisco !

— Divin, divin !

— Il me fait une impression trop forte, à moi.

— La musique de Stradella est si belle !

— Singulière idée de chanter cet air à un mariage !

— On le chante partout.

— Mais il est profondément triste.

— Croyez-vous que le mariage soit une chose gaie ?

— Le mot vous semble de circonstance ?

— Et vous, pourquoi avez-vous pleuré ?

— Les pleurs font du bien, de temps en temps.

— Dans ma jeunesse, on riait aux mariages.

— Aujourd'hui, nous valons mieux.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! Voici l'élévation.

L'officiant, sur un avis qu'on lui fit parvenir, expédia la fin de la messe. Il était tard : les époux s'étaient beaucoup fait attendre, toute la journée en serait désorganisée. Un baryton chanta à la hâte, presque sans être écouté, le *O Salutaris hostia* ; les oraisons spéciales pour les mariages, dites avant le second évangile, furent récitées quatre à quatre ; et chacun faisait mine de se lever, sans même attendre l'achèvement de la cérémonie, parce qu'on était dans cette église depuis deux

heures. Les chaises grinçaient : déjà quelques pas résonnaient sur le marbre. Près du maître autel, le cortège se reforma pour le départ.

Cette fois, selon l'usage, l'époux avait à son bras l'épouse, après le baiser donné sur le visage aux parents les plus intimes et le baiser donné sur la main aux parents les plus âgés ; ils descendaient ensemble les degrés de l'autel. La beauté de Marco Fiore, un peu grêle, avait pris depuis quelques mois un aspect plus viril, comme si une tempête déjà lointaine en avait détruit les grâces les plus tendres, mais en avait accru la robustesse. Toute sa physionomie, naguère gentille et douce, avec quelque chose de féminin, s'était reposée et raffermie, avait acquis une expression de tranquillité pensive. Et l'épouse, à son côté, grande, mais pas trop, très svelte, avec ce visage blanc sous un flot de cheveux blonds, avec ces yeux clairs, mais vifs, où, de temps à autre, semblait passer un nuage qui les éteignait, avec cette bouche pareille à une petite fleur close, avait l'air d'être faite pour que cet homme la protégeât, la soutînt, la défendît.

Comme ils s'avançaient dans l'église vers la sortie, d'un pas plutôt lent, afin de recueillir les saluts, les compliments, les félicitations, l'orgue résonna encore une fois pour les reconduire jusque sur le parvis. C'était l'autre marche, celle avec laquelle les chevaliers et les dames de Thuringe accompagnent à la chambre nuptiale Elsa de Brabant et Lohengrin, fils de Parsifal. Spontanément, tout le cortège régla son pas sur le rythme de la musique wagnérienne, tandis qu'après le passage des mariés les chuchotements recommençaient en sourdine.

— Toujours sympathique, ce Marco Fiore.

— Il ne semble pas au comble du bonheur.

— Voudriez-vous qu'il se mît à danser ?

— La mariée est charmante !

— Pauvre petite !

— Pourquoi la plaignez-vous ?

— Je plains toujours les filles qui se marient.

— Jolie comme un cœur, n'est-ce pas ? Mais je préférais l'autre.

— L'autre ? Quelle autre ?

— Eh ! vous savez bien ! Maria Guasco !

— Chut! Si on allait vous entendre...

— Mais non, mais non!... L'autre me plaisait beaucoup : une vraie femme, celle-là.

— Ne parlez pas si fort!

— Celle-ci est une figure de tableau. Je la mettrais dans un cadre et... je l'y laisserais.

— Vous êtes méchant.

— Tout est fini avec Maria Guasco, je suppose?

— Tout est fini depuis six ou sept mois.

— Et vous croyez, vous, à cette fin?

— Moi? Ce n'est pas mon affaire, de croire ou de ne pas croire. Cela regarde Vittoria Fiore.

— Pauvre fille!

— Vous voyez bien que j'avais raison de la plaindre!

La musique, se dilatant par toute la grande nef, suivait de ses notes larges, précises et sonores, les époux et le long cortège des invités qui se pressait derrière eux: le salut et le souhait au « couple fidèle » escortaient de leur rythme l'ondoiement de la foule aristocratique. Les deux époux ne s'étaient rien dit l'un à l'autre: ils se contentaient de répondre avec empressement aux congratulations qu'ils recevaient sur leur passage. A un certain moment, Vittoria crut s'apercevoir que le visage de Marco était troublé par quelque idée subite qui lui aurait traversé l'esprit; et aussitôt la petite main gantée de blanc serra imperceptiblement le bras sur lequel elle s'appuyait, la jolie bouche demanda avec un filet de voix :

— Qu'est-ce que tu as, Marco?

— Rien, — fit-il, distrait de son idée obscure, ignorée.

Une joie grave et digne émanait de la musique de Wagner, berçant pour ainsi dire l'amour d'Elsa et de Lohengrin et leur annonçant un avenir d'amour suave et constant, jusqu'à la mort! Mais le visage de Marco s'assombrissait de plus en plus, comme si l'idée secrète s'était emparée de lui et le dominait.

— Qu'est-ce que tu as, Marco? — demanda-t-elle encore, sur le seuil de l'église, en l'arrêtant presque, comme si elle ne voulait pas aller plus loin sans avoir une explication.

— C'est cette musique, — répondit-il, d'une voix sourde, imprégnée de tristesse.

Et il n'ajouta rien, baissa les yeux, détourna la tête.

— Ah ! — s'écria-t-elle, très pâle.

Et Vittoria, dévorée en secret par un cruel soupçon, fut réduite à imaginer que cette musique rappelait à son époux un autre temps, une autre situation, une autre personne. Sa bouche mince et délicate se ferma hermétiquement, comme scellée ; ses paupières mirent un rideau sur ses yeux qui s'étaient soudain assombris ; elle prit son aspect de fleur décolorée et close, cet aspect qui ne peut inspirer qu'une pitié fugitive et stérile.

Cependant, au dehors, le paysage se déployait sous la belle et caressante lumière d'un soleil d'avril finissant. Un ciel immense, d'un bleu clair et frais comme une étoffe de soie chatoyante, s'arquait sur la majestueuse Place du Peuple ; à droite, la Voie Flaminia fuyait vers la campagne ; en face, dans le lointain, très nets, les cyprès du Mont Mario dressaient leurs pointes vers l'azur tendre et radieux, dominant les vertes ondulations de la Farnesina que lèchent les sinuosités invisibles du Tibre ; à gauche, sur la hauteur, parés de leur verdure neuve, s'élevaient les bosquets déjà fleuris du Pincio dont les terrasses aériennes étaient égayées, entre les pyramides vertes des arbres, par les coupoles blanches et rouges des ombrelles féminines ; au bas des rampes, la grande fontaine érigeait ses marbres monumentaux où le temps avait mis sa noble patine et où l'eau retombait en écume neigeuse dans les grandes vasques circulaires, tandis que, tout au fond de la place, sous l'azur jeune et riant du ciel, s'ouvraient comme un éventail les trois rues qui pénètrent dans l'intérieur de la ville : au milieu, le Corso ; à droite, la rue de Ripetta ; à gauche, la rue du Babuino.

L'allégresse de cette matinée était si vive et si débordante que la place et les rues voisines, souvent solitaires à certaines heures et en certaines saisons, montraient une animation singulière, un singulier mouvement de promeneurs et d'équipages ; des bandes de touristes passaient, les yeux pris et enchantés par cette journée merveilleuse, par ce merveilleux paysage. Une douce et croissante ivresse de vivre semblait émaner du ciel bleu, de la stimulante finesse de l'air, de la transparence de la lumière, de la netteté de toutes les choses,

et elle exaltait les nerfs et l'âme de tous les étrangers qui étaient à Rome ce jour-là et que Rome grisait et fascinait.

Les époux, eux aussi, en sortant du temple trop vaste et glacial où les Borgia, après avoir, dans le monde, abusé de toute leur force et de toute leur puissance, avaient cherché la miséricorde de Dieu, les époux, eux aussi, en sortant à l'air libre, sous la voûte admirable de ce ciel cristallin, sentirent une exaltation soulever leurs cœurs; cette atmosphère de fête les enveloppa, si bien assortie à leur jeunesse florissante, cadrant si bien avec leurs espérances légitimes; le splendide leurre du printemps les attira, les fit tomber dans son aimable piège; tous les fâcheux souvenirs disparurent, comme si c'était pour toujours; toutes les blessures ténues et saignantes semblèrent se cicatriser; de nouveau ils eurent foi en la vie.

Toute rose, Vittoria entendait les exclamations admiratives du peuple, tandis qu'elle montait en voiture, dans sa robe blanche, avec son voile rejeté en arrière et un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres mignonnes et fleuries. A la pitié que Marco éprouvait pour la délicieuse jeune fille épousée par lui tout à l'heure, selon le rite que nulle main d'homme ne peut délier avant la mort, s'ajoutait un sentiment d'orgueil masculin, quelque chose comme le sentiment d'une grande mission à remplir, digne d'un cœur droit et aimant, digne d'une âme belle et aimante. Tous les deux, en présence de ce paysage où la majesté se mêlait à la grâce, sous le charme de ce matin de printemps, s'abandonnèrent de nouveau, sans réserve, à la confiance dans la vie. Leurs mains, au fond de la voiture close que parsemaient et qu'embaumaient les bouquets de fleurs d'oranger, s'étreignirent, et leurs regards se dirent la commune espérance.

La voiture s'engagea dans le Corso; le vaste paysage enchanteur disparut, et l'on ne vit plus qu'une étroite bande de ciel entre les hautes maisons. Les mariés allaient au palais Casalta, rue des Botteghe-Oscure. Ils se taisaient maintenant. Peu à peu, les deux mains relâchèrent naturellement leur étreinte, se séparèrent, ne se réunirent plus. A travers la glace de la portière, chacun d'eux regarda dehors. Vittoria dit, comme si elle parlait en rêve :

— Cette musique, la dernière, est-ce qu'elle t'a plu, Marco?

Il tressaillit et répondit aussitôt :

— Oui.

— Veux-tu me dire pourquoi ? — pria-t-elle, caressante.

— A quoi bon me demander tant de choses, petite Vittoria ! fit-il avec douceur. Il vaut mieux ne pas demander tant de choses.

— Dis-moi, Marco, dis-moi ! — insista-t-elle, avec une anxiété sur le visage.

— Tu es comme Elsa, — murmura-t-il en hochant la tête.

— Qu'a-t-elle fait, Elsa ? Elle a aimé Lohengrin passionnément.

— Oui, petite Vittoria, passionnément ; mais elle ne s'est pas contentée de l'aimer : elle a voulu savoir.

— Ah ! — s'écria la jeune femme, en pâlissant un peu.

— Au lieu d'aimer seulement, elle a voulu connaître qui était son époux.

— N'avait-elle pas raison ? — dit Vittoria, un peu tremblante.

— Non, elle avait tort, — affirma gravement Marco. — Il faut aimer, voilà tout ; aimer aveuglément et humblement. C'est parce que l'amour d'Elsa fut imparfait qu'il l'a conduite au mensonge et à la trahison.

La mariée, en silence, mordait sa petite lèvre comme pour retenir un sanglot secret.

— Tu n'as jamais entendu *Lohengrin*, petite Vittoria ? — chuchota Marco Fiore, comme s'il s'adressait à un être imaginaire. — Il y a un moment où, dans la chambre nuptiale, à côté de son épouse chaste, amoureuse et fidèle, le preux chevalier découvre l'embûche dont Elsa même est complice... Tu n'as jamais entendu la lamentation de Lohengrin trompé et trahi, une heure après les noces ? son cri sourd de désillusion et d'amertume : *Le rêve d'amour est fini, est disparu* ?... O Vittoria, moi, je n'ai jamais pu entendre ce cri sans que mon cœur se brisât !

— Et c'est pour cela, Marco, c'est pour cela que tu as souffert, quand tu as entendu cette musique qui nous accompagnait au sortir de l'église ?

— Oui, c'est pour cela.

— Mais pourquoi donc a-t-on joué cette marche nuptiale ?

C'est une marche funèbre, Marco! Dis, pourquoi l'a-t-on jouée? — interrogea-t-elle convulsivement, inclinée vers lui.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien!

V

Le train de Florence venait d'entrer en gare de Rome Descendue parmi la foule que les wagons déversaient tumultueusement sur le quai, Donna Maria Guasco s'arrêta; derrière la fine voilette noire, ses yeux semblaient chercher quelqu'un. A deux ou trois pas d'elle se tenait sa femme de chambre, droite, silencieuse, portant les châles et les sacs: cette fille avait fait le voyage avec sa maîtresse, et elle attendait les ordres. Donna Maria, n'apercevant personne, eut un mouvement de résolution et s'ouvrit un passage dans la foule. Mais, au même instant, un homme élégant s'approcha d'elle, la salua, lui prit et lui baisa la main.

— Soyez la bienvenue, Donna Maria.

— Bonsoir, Provana, — répondit-elle avec une froide politesse. — Que faites-vous ici?

— J'arrive à votre rencontre, — expliqua-t-il, surpris de la question.

— Très aimable, — fit-elle, en remerciant de la tête.

Et elle se dirigea vers la sortie, accompagnée par Provana et suivie par la femme de chambre. Un domestique du palais Guasco se tenait à la porte; il se découvrit devant Donna Maria, lui demanda ce qu'il devait faire pour les bagages: elle le renvoya sèchement à la femme de chambre.

— Votre voiture est là, — dit Provana, empressé.

— Vous êtes tous très aimables, — murmura-t-elle, à fleur de lèvres.

De grosses lampes électriques éclairaient la cour de la gare, et Gianni Provana observait cette femme à la dérobée, mais attentivement. La grâce tendre et un peu fière de ce visage paraissait intacte, avec la blancheur rosée de sa carnation, avec les grands yeux volontiers mi-clos et comme absorbés dans leur vie intérieure, avec cette lourde masse des

cheveux châtains ; même dans ces vêtements de voyage sombres et très simples, la haute taille onduleuse conservait son charme. Moins vif peut-être était le regard, moins décidées les lignes du visage, moins ferme l'expression de la bouche superbe : petits changements qui semblaient causés par une lassitude, par une légère torpeur de l'existence ; mais, en somme, cela donnait à cette femme un air d'alanguissement, nouveau chez elle et qui séduisait d'une façon différente.

Elle ne parlait pas à son compagnon. Lorsqu'elle se fut avancée un peu, elle rencontra devant elle le coupé du palais Guasco, voiture toute neuve et très élégante, avec le valet de pied qui tenait la portière ouverte. Avant d'y monter, elle eut un imperceptible mouvement d'hésitation, et elle se retourna pour prendre congé de Gianni Provana. Celui-ci s'inclina, toujours correct, et dit :

— Permettez-vous que je vous accompagne jusqu'au palais ?

— Cela vous semble nécessaire?

— Je remplirais ma mission, — déclara-t-il avec une instance dissimulée.

— Si c'est une mission, soit ! — consentit-elle froidement.

La portière se referma sur eux. A la clarté des lampes électriques, Maria Guasco aperçut un bouquet dans le porte-fleurs, en face d'elle.

— Des fleurs de vous ? — demanda-t-elle à Provana.

— Non... Je ne me serais pas permis..., — murmura-t-il avec un sourire. — Elles sont d'Emilio... Il a pensé à tout. Depuis plusieurs jours, il ne s'occupe que de votre arrivée.

— Vous vous en occupez ensemble, à ce qu'il paraît ! — dit-elle avec une fugitive nuance d'ironie.

— Si vous voulez. Emilio me considère, sans que je l'aie mérité peut-être, comme un des auteurs de votre retour. Est-ce qu'il a tort ?

— Oui, il a tort, — répondit-elle avec une brusque franchise.

Il y eut un silence. En dépit de son esprit et de son scepticisme, Gianni Provana souffrait toujours de la distance à laquelle le tenait cette femme et de la vague répulsion qu'il lui inspirait, répulsion parfois signifiée crûment.

— Eh bien, — reprit-il d'une voix humble, — c'est en vertu

de cette idée fausse qu'Emilio a voulu organiser avec moi votre retour...

— Et il vous a envoyé à la gare ?

— Il m'a envoyé à la gare.

— C'était inutile.

— Deviez-vous donc n'y trouver personne ?

— C'est lui que je devais y trouver, — répondit-elle à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même.

Suivit une minute de pénible silence.

— Une pareille rencontre... en public?... après ce qui s'est passé?... — murmura-t-il. — Vous comprenez, Donna Maria...

— Je comprends ; taisez-vous ! — ordonna-t-elle avec un geste impérieux.

Pendant quelque temps, le coupé roula vers sa destination sans que les deux interlocuteurs échangeassent une parole. Peut-être, malgré sa ténacité cachée sous les dehors les plus gracieux et les plus indifférents, cet homme regrettait-il d'être mêlé à cette histoire intime ; et peut-être aussi la conception perverse qu'il avait de la vie lui conseillait-elle de ne rien dire, de patienter. Ce fut Donna Maria qui, lorsque l'on fut près d'arriver, rompit le silence.

— Emilio est à Rome ?

— Oui.

— A la maison ?

— Il vous attend.

— Vous me quitterez à la porte, — déclara-t-elle sèchement.

— Bien entendu. Pas n'était besoin de m'en donner l'ordre. Je viendrai demain vous présenter mes respects.

— Non, Provana.

— Dans quelques jours, alors.

— Le plus tard possible, ou, ce qui vaudrait encore mieux, jamais.

— Jamais est un grand mot, Donna Maria !... Pourquoi ne voulez-vous plus me voir ?

— Croyez-vous, Provana, que je suis celle que je suis, celle que je serai toujours, c'est-à-dire une créature de vérité? Croyez-vous que je rentre, ce soir, chez Emilio Guasco, mon mari, pour accomplir une réparation sérieuse? Alors, pourquoi voulez-vous faire de moi une créature de mensonge ? Pourquoi

voulez-vous rendre ridicules, deux fois ridicules, mon acte d'humilité et le pardon de mon mari ?

— Mais que supposez-vous donc, Donna Maria? — dit-il, — un peu déconcerté.

— Je suppose ce qui est ; et ce qui est, le voici : il vous plairait beaucoup d'avoir pour maîtresse la femme de votre meilleur ami ; il vous plairait de posséder en même temps l'amitié du mari et l'amour de la femme. Et je sais bien que vous avez horreur du scandale, du tapage, de la trahison ouverte, cela est indéniable ; mais il vous plairait de pratiquer la misérable et ignoble trahison de tous les jours, avec tous ses mensonges et toutes ses transactions. Voilà ce que vous méditez de faire avec Emilio et moi, depuis que vous nous connaissez. Malheureusement, ce beau plan avait été fort dérangé par... un certain événement ; mais, à cette heure, vous recommencez à espérer qu'il pourra réussir.

— Chacun a le droit d'espérer ce qu'il souhaite avec ardeur ! — répondit-il d'une façon vague.

— Sachez-le : je n'aurai eu, moi, qu'un seul amour et un seul amant !... Adieu, Provana.

La voiture avait fait le tour de la cour et s'était arrêtée devant le péristyle. Gianni Provana s'inclina et s'éloigna, tandis que Donna Maria, précédée par le valet de pied et par la femme de chambre, montait lentement l'escalier.

Très lentement ! — Une agitation sourde frémissait dans l'âme de cette femme qui, après une furieuse folie d'amour, après une passion dévorante où elle avait jeté tout ce qu'il y avait de meilleur et de pire dans son existence, comme sur un bûcher, revenait en arrière et acceptait le pardon de celui qu'elle avait fatalement, mais injustement offensé. Ah ! non, jamais, jamais elle ne serait retournée près de cet homme honnête et fidèle, si elle n'avait pas vu éteint le bûcher magnifique de sa passion, si elle n'avait pas vu muette et déserte sa vie ravagée par l'amour.

D'ailleurs, elle avait voulu se réserver le temps de calmer son chagrin, de mûrir dans sa conscience l'acte de soumission, l'acte d'humilité qu'elle venait accomplir. Elle avait passé loin de Rome, sans demander et sans donner de nouvelles à personne, cinq mois entiers dans une villa voisine de Florence ;

et son cœur et son esprit s'étaient humiliés dans une contrition profonde, avaient senti tout le poids du mal fait à autrui, de la douleur infligée à un innocent. L'idée de la réparation s'était faite, chez elle, si haute et si urgente que, dans les derniers temps de son exil, tout ce qu'elle demandait, c'était de subir les plus pénibles sacrifices personnels, pourvu qu'elle réussît à consoler, à guérir et à rendre heureux celui qui, par sa faute, avait enduré toute la honte et toute l'amertume. Dans cette solitude qu'elle s'était imposée et où elle se préparait à la grande œuvre, la plus grande et la plus belle qu'une âme humaine puisse entreprendre, celle de donner du réconfort, de donner du sourire, de donner du bonheur, la figure d'Emilio Guasco, en raison de ses souffrances et de la dignité avec laquelle il les avait supportées, de la longanimité qui lui permettait de rappeler la coupable, de pardonner, de tendre les bras, lui apparaissait noble, d'une noblesse jusqu'alors inconnue. De loin, l'amour qu'Emilio Guasco avait eu pour elle lui semblait immense, puisqu'il avait résisté à la trahison, à l'abandon, au déshonneur ; et elle s'imaginait que c'était un amour différent, supérieur, inébranlable, éternel, un amour qu'elle-même n'avait su éprouver ni pour lui ni pour l'autre, un amour enfin qu'elle ne se croyait pas digne d'inspirer : — et la contrition détruisait, pulvérisait, volatilisait l'orgueil de Maria, cet orgueil qui était le secret, la force, le péché et la vertu de sa vie.

Très lentement, elle arriva en haut de l'escalier ; son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, tandis qu'elle rentrait en ces lieux connus où elle avait vécu aimée et honorée, d'où elle s'était enfuie sous la poussée d'une volonté d'amour plus forte que toute autre chose humaine et céleste. La minute suprême approchait, où elle allait revoir ce visage connu, réentendre cette voix connue ; et elle sentait qu'en aucun autre moment de sa vie elle n'avait tenu comme en ce moment-là deux existences dans sa main convulsée, elle sentait que sa voix, qui ne sortait pas de ses lèvres, serait tremblante comme la voix d'une personne qui se meurt. Et, lorsque Maria Guasco posa le pied sur le seuil de cet appartement qui avait été et qui redevenait le sien, il n'y avait en elle aucun autre sentiment que l'humilité du pécheur repenti, du

pécheur qui, à vrai dire, n'éprouve pas d'horreur pour son péché, un péché immensément cher et qu'il lui est impossible de haïr, mais qui éprouve l'horreur du mal fait par son péché à ceux qui n'avaient pas fait de mal. Il n'y avait en elle que cette humilité sans réserve, sincère, absolue, de la personne qui ne saurait maudire son péché, parce qu'elle l'a aimé et adoré, mais qui veut essuyer les larmes versées par des innocents pour le péché d'un autre, mais qui veut s'immoler pour que les innocents ne souffrent pas, pour que les innocents oublient jusqu'au souvenir de leur souffrance. Tout son être n'était qu'humilité, implorait le pardon du péché commis, et offrait en échange du pardon la donation d'une âme, la donation d'une vie entière.

Les appartements du palais Guasco étaient éclairés, mais semblaient vides et silencieux. Dans la vaste antichambre aux sombres boiseries sculptées, les deux serviteurs, comme à un signal convenu d'avance, quittèrent leur maîtresse et se retirèrent. Elle se trouva seule dans cette antichambre, et son tremblement secret s'accrut : il lui sembla qu'elle allait tomber. Où était Emilio, son mari et son juge, son mari et sa victime, qui n'avait pas eu le courage de venir la prendre à la gare, mais qu'elle espérait trouver du moins au seuil de l'appartement ? Par un effort de volonté, elle raffermit son pas, traversa un grand salon, puis un petit salon, déserts, puis le boudoir, son cher boudoir. Où donc était Emilio ? Il vint à l'esprit de Maria une idée singulière, qu'elle accueillit et repoussa dans le même instant : car, par une porte ouverte, elle aperçut Emilio dans son cabinet de travail, debout près du large bureau, tenant à la main un livre qu'il ne lisait pas. Cette pièce était moins éclairée que les autres : les lampes y étaient voilées de gaze verte ; mais, eût-elle été inondée de soleil, Maria n'y aurait rien distingué au premier abord, tant ses yeux étaient troubles et ses sens égarés. Elle s'avança vers l'homme qui, dans cette pièce reculée où ils étaient seuls, la regardait venir, muet, attendant d'elle la parole qui convenait. Et elle, malgré son horrible tremblement, émue du repentir le plus sincère, se tourna vers lui, courba la tête, lui tendit les mains, et, toute blanche, avec une inexprimable humilité :

— Emilio, — dit-elle, — je te demande pardon.

Et, si les genoux ne s'étaient pas pliés, si le corps ne s'était pas prosterné, l'âme s'était prosternée dans l'espérance du pardon, de la parole qui absout, du geste qui relève. Humblement, les yeux baissés, la femme prêta l'oreille.

— Je te pardonne, Maria, — dit l'homme.

Elle leva les yeux, les fixa sur ceux d'Emilio, attendit le regard, attendit le geste. Ni le regard ni le geste ne vinrent. Et, tout à coup, il sembla que cet homme et cette femme étaient séparés par un énorme silence et par une distance énorme.

*
* *

Après l'avoir aidée à endosser un peignoir de molle soie blanche et à mettre des pantoufles, Chiara, la chambrière fidèle, regarda Donna Maria, pour demander les ordres. Il était tard, plus de onze heures; elles avaient voyagé: elles étaient lasses toutes les deux. Pourtant, après une minute de réflexion, la maîtresse dit à Chiara :

— Tresse-moi les cheveux.

— Oh! — fit simplement la servante, avec un petit sursaut de surprise.

Chiara avait oublié l'ancienne habitude. Autrefois, à une époque déjà lointaine, lorsqu'elle était entrée au service de Donna Maria Guasco Simonetti, six mois environ après le mariage de la jeune femme, tous les soirs, soit que sa maîtresse sortît, soit qu'elle restât à la maison, quelquefois après le théâtre, quelquefois après un bal, Chiara devait défaire la masse épaisse et fine des cheveux châtains, en retirer les peignes et les épingles, arranger cette magnifique chevelure par un glissement du démêloir et de la brosse doux comme une caresse, puis en former une longue tresse qu'elle attachait par-dessous avec un ruban de soie blanche, tandis qu'un autre ruban de soie blanche entourait la tête et se nouait dans le haut. Cela donnait à Maria un air très jeune, presque de fillette ; et, grâce à cette coiffure, une expression de chasteté se répandait sur son visage et sur toute sa personne. Mais, plus tard, lorsque Donna Maria eut quitté le palais Guasco parce qu'elle ne pouvait supporter l'obligation de tromper et de mentir,

pendant qu'elle avait voyagé avec Marco Fiore et enfin pendant qu'elle avait cloîtré son existence dans la petite villa de Sainte-Marie-Majeure, jamais plus Chiara, qui l'avait suivie partout avec un dévouement aveugle, n'avait, le soir, défait de ses mains expertes l'abondante chevelure, ni ne l'avait arrangée avec amour, ni n'en avait formé cette grosse tresse que nouait un ruban de soie blanche, comme celle d'une fillette de quinze ans. Pourquoi? Peut-être cette mode ne plaisait-elle plus à Donna Maria Guasco, à qui elle rappelait la maison abandonnée dans un élan de sincérité et d'orgueil ; ou peut-être était-ce l'amant à qui elle ne plaisait pas, l'amant qui, sans cesse, aux heures les plus tendres et les plus passionnées, faisait ses délices de plonger ses mains et son visage dans les ondes soyeuses, sombres et odorantes de cette chevelure.

— Arrange-moi ma tresse comme autrefois, — murmura la maîtresse, les yeux mi-clos.

Les peignes et les épingles tombèrent avec un léger grincement sur le limpide cristal qui recouvrait la table de toilette, dans cette petite pièce éclairée par une lampe que recouvrait un large abat-jour de soie jaune ; et ce bruit connu frappait les deux femmes comme si toute la vie d'autrefois renaissait. La tresse faite, Chiara chercha quelque chose, parmi les flacons aux bouchons d'argent et les boîtes d'ivoire.

— Voici le ruban, — dit-elle à voix basse.

Il était là, le ruban blanc, frais et virginal, comme si Maria Guasco l'y eût laissé la veille au soir, comme si quatre ans bientôt ne s'étaient pas écoulés, ou comme si une main mystérieuse avait disposé toutes choses à la manière de jadis pour que cette résurrection singulière eût l'apparence d'être une simple continuation de la vie.

Autour d'elle, dans les moindres particularités, Donna Maria retrouvait le même soin secret et profond, attentif à faire que, de toutes les lignes, de toutes les nuances, de tous les objets vînt l'impression apaisante et persuasive d'une existence qui n'aurait pas eu d'interruption, qui continuerait à se développer, sans lacune, sans hiatus, aujourd'hui comme hier, comme l'année précédente, comme sept ans auparavant, et qui se déroulerait demain et plus tard comme hier et comme aujourd'hui.

Non seulement aucun des meubles n'avait été déplacé, non seulement, les tapis, les portières, les tentures conservaient leur aspect habituel, mais rien de tout cela ne semblait vieilli ; non seulement les cent bibelots connus, chers, vus toujours au même endroit et aimés à cet endroit, attiraient le regard par leur fidélité de choses immobiles, mais ils donnaient plus que jamais la sensation du temps non écoulé, la sensation d'avoir été vus hier à cette même place, d'y être retrouvés aujourd'hui avec plaisir ; et, à certains détails où, pour ainsi dire, palpitait la vie, il semblait que la vie n'eût jamais cessé de palpiter là. Donna Maria retrouvait près de son lit, sur une petite table, cette mignonne pendule ancienne, aux heures marquées en bleu, qu'elle y avait laissée quand elle était partie, et qui, avec un léger tic tac, indiquait alors onze heures et demie, comme si elle ne s'était jamais arrêtée depuis le départ de sa maîtresse. Dans quelques vases, il y avait de grandes bottes d'herbes et de feuillages verts, sans une seule fleur, comme cela lui avait toujours plu pour sa chambre à coucher, où elle mettait volontiers les herbes les plus bizarres et les plus gracieuses de forme, les feuillages les plus variés de dessin : elle n'aimait pas, dans cette chambre, les parfums des fleurs, dont elle craignait le poison subtil et perfide ; mais le vert des jardins et des prairies, le vert des champs et des montagnes, le vert salubre des feuillages et des herbes agréait à son esprit simple et ingénu, à sa jeunesse saine et belle. Eh bien, comme si elle était sortie de cette chambre, non depuis un jour, mais depuis trois ou quatre heures, comme si elle y rentrait après une visite ou après une soirée passée au théâtre, voilà qu'elle retrouvait autour d'elle ce doux symbole de la campagne, ce don gracieux du printemps.

Toutes les choses d'alentour avaient cette même palpitation d'une vie jamais interrompue : les tiroirs de la commode étaient mi-clos, comme si une main négligente venait de les repousser ; sur le petit bureau, il y avait de l'encre fraîche dans l'encrier et des feuilles de papier éparses, comme si la dernière lettre avait été écrite un instant auparavant ; et, à côté, il y avait un livre dans sa gaine de soie vert sombre, un livre qu'elle n'avait pas fini de lire, *Salammbô*, de Flaubert, avec la liseuse d'argent sur la page commencée... Donna Maria, debout

dans son blanc peignoir, avec ses cheveux réunis en tresse et retombant par derrière, sous le ruban de soie blanche, eut la sensation que le temps était aboli.

— Votre Excellence n'a plus besoin de rien ? — dit machinalement Chiara, qui répétait les paroles de jadis.

— De rien, Chiara. Bonne nuit.

Quand elle salua la servante fidèle, sa voix trembla d'une émotion tendre. Depuis sept ans, cette fille s'était consacrée tout entière au service de Donna Maria et, peu à peu, elle était devenue pour sa maîtresse comme une ombre amie et dévouée, qui semblait n'avoir plus d'existence propre ; durant cette période de sept ans où s'étaient produits des événements si étranges, Chiara, sans parler, sans murmurer, sans juger, sans penser peut-être, avait continué à servir, à obéir, attachée à Donna Maria comme une ombre. Et, en ce jour si rempli de sentiments divers et contraires, elle aussi, elle était rentrée silencieusement, humblement, le cœur timide, dans cette maison d'où elles s'étaient enfuies ensemble, d'où elles avaient été absentes si longtemps ; et, puisque Donna Maria recommençait de cette façon étrange sa vie au point où elle l'avait interrompue, puisque pour Donna Maria le temps et les événements semblaient tout à coup abolis, la pauvre petite ombre de Chiara redevenait ce qu'elle avait été autrefois, naturellement, silencieusement, comme il convient à une ombre fidèle.

Et, quand la servante eut disparu et que sa maîtresse l'eut suivie par la pensée, avec ce petit émoi d'affection et de reconnaissance pour tant de dévouement et pour une servitude si délicate, Donna Maria s'assit dans un fauteuil, comme jadis, reprit le roman carthaginois à l'endroit où elle l'avait laissé, retira méthodiquement la liseuse de la page et se mit à lire en attendant que son mari vînt la rejoindre, comme il faisait autrefois, lorsqu'ils étaient rentrés ensemble ou lorsqu'il rentrait seul.

« Il va venir », pensait Donna Maria, tandis que ses yeux lisaient les curieux raffinements de la toilette que porte Salammbô, lorsque la fille d'Hamilcar se rend au camp des insurgés pour enlever à Mathô le voile de Tanit que celui-ci a dérobé. Mais la lecture fut brève. Dans l'âme de Maria renais-

sait et grandissait l'agitation sourde qui s'était apaisée un moment, parce qu'elle avait eu l'illusion que *rien n'était arrivé* et que sa vie s'était continuée sans lacune. Tout ce qui, dans ce milieu si calme, si paisible, suggérant l'idée d'une sérénité jamais interrompue, lui avait donné autrefois un long et caressant bien-être, se réveillait comme d'un rêve et tressaillait en face de la réalité. Comment lire ? *Salammbô* glissa de ses genoux sur le tapis, presque sans bruit ; et Maria se leva, traversa la grande chambre, s'approcha de la porte entr'ouverte et tendit l'oreille, écoutant si Emilio venait comme autrefois, non pas peut-être de la même façon, mais enfin s'il venait ; et elle palpitait du désir qu'il vînt dans cette chambre qui avait été pendant des années leur chambre, qu'il y vînt, qu'il s'avançât droit vers elle, que leurs regards pussent s'unir et se fondre, et qu'il lui offrît la main, serrât la sienne, et qu'il se rappelât l'ancienne habitude, la tendre et gentille habitude de lui ouvrir les bras, de l'attirer tendrement sur sa poitrine,

« Je pleurerai sur sa poitrine, — se dit-elle à elle-même, presque tout haut, — et il pleurera avec moi. Rien n'est meilleur que de pleurer ensemble, quand l'un a dû pardonner, quand l'autre a obtenu le pardon et quand tous deux invoquent l'oubli. »

Mais le silence était profond dans le palais Guasco ; et Donna Maria avait beau écouter ; elle n'entendait aucun pas. Le boudoir qui précédait sa chambre, n'ayant qu'une seule lampe allumée, était noyé dans la pénombre ; de l'autre côté se trouvait le cabinet de son mari, où ils s'étaient rencontrés une heure auparavant et où il était resté muet, sans l'accompagner quand elle était sortie. La porte de ce cabinet était close. Aucun bruit n'en venait « Il travaille peut-être », pensa-t-elle. Mais aussitôt une objection se présenta : « Travailler ?... à quoi ?... si tard ?... »

Pareille à un spectre, Donna Maria rentra dans sa chambre, invoquant mentalement le calme pour son esprit qu'un grand trouble bouleversait de nouveau. Elle s'assit près de sa table à écrire, pressa entre ses paumes fraîches son front brûlant, essaya de se dominer, de se vaincre. Le sentiment d'humilité où s'était mortifié son cœur superbe, pendant les mois de solitude et de repentir qu'elle avait passés dans la villa voisine de Flo-

rence, inonda encore son âme, la fit vibrer de pitié, d'émotion, de tendresse aimante. Elle songea à ce que devait être le cœur d'Emilio ce jour-là, ce soir-là, cette nuit-là, où il avait accompli un acte de générosité et d'amour en pardonnant la longue et l'atroce offense, où il avait si noblement témoigné sa magnanimité en reprenant sous son toit la traîtresse, la fugitive, celle qui avait rompu les saintes promesses, rompu le pacte sacré: elle songea à tout ce qu'il avait dû souffrir durant ces trois éternelles années, dans le même pays, dans la même société, sans aucune sorte de consolation, sans enfants, seul dans sa maison déserte, à sa table déserte, et combien il avait dû maudire son propre destin et le nom de sa femme, nom adoré, puis exécré: elle songea à tout ce qu'avait dû lui coûter de cruelle souffrance morale, de courageux sacrifice moral, ce pardon offert depuis longtemps et qu'elle n'avait accepté que lorsqu'il lui avait convenu à elle-même.

Encore une fois le caractère de son mari, comparé à son propre égoïsme, à sa propre folie d'amour, à l'ivresse de sa propre passion, lui parut grandir en bonté, en bonté humaine, en bonté héroïque: elle se sentit misérable et lâche par comparaison avec lui, et elle éprouva le besoin de le voir, de lui dire sa gratitude et son admiration: car lui seul possédait toutes les inclinations bonnes, toutes les énergies bonnes, et elle-même n'était qu'une créature fragile et pécheresse. Ainsi, dans la solitude, dans le silence, elle invoqua, évoqua la présence de son mari, si proche d'elle, de l'autre côté d'une muraille, derrière une porte; elle l'invoqua, l'évoqua, pour dire à cet homme généreux que toute une vie de dévouement récompenserait son héroïque pardon. Et, après l'invocation, après l'évocation, elle resta les yeux fixés sur cette porte, ardemment, impatiente de le voir apparaître.

Elle se leva de nouveau, resta longtemps debout sur le seuil qui séparait sa chambre du boudoir, les yeux braqués vers la porte close, sombre et comme impénétrable du cabinet où était Emilio. Tout son visage, contracté maintenant, exprimait une angoisse douloureuse; son corps, flexible sous le large peignoir blanc, se contractait, se raidissait dans l'attente. De ne pas le voir apparaître comme elle l'avait cru, espéré, désiré, de cet effrayant silence qui régnait dans la

maison, de ce désert que semblait être l'appartement, de cette solitude mortelle, mais surtout de sa mortelle désillusion, elle souffrait, souffrait horriblement.

Elle ne résista pas davantage à la torture de cette attente qui l'exaspérait dans tous ses instincts contrariés, dans tous ses sentiments paralysés; elle voulut qu'en cette longue nuit le destin fût contraint de changer, par son impérieuse initiative.

— J'irai le chercher! — se dit-elle tout bas.

Et, résolue, elle traversa le boudoir, s'avança jusqu'à la porte de ce cabinet où elle supposait que son mari était enfermé, se pencha pour frapper, pour ouvrir, presque violemment. Mais sa main levée n'obéit pas à l'impulsion de la volonté : une pensée foudroyante avait frappé son cerveau fiévreux et lui avait inspiré une horreur, un effroi immenses.

— S'il allait croire... s'il allait croire... — balbutiait-elle, se parlant à elle-même dans une sorte de délire.

Et, d'un pas léger, prenant toutes les précautions pour ne pas faire le moindre bruit, retenant son souffle, elle revint en arrière, palpitante, frémissante, mais s'efforçant de réprimer cette palpitation et ce frémissement, se mordant les lèvres pour vaincre son angoisse; et, revenue ainsi dans sa chambre, elle se jeta sur son lit, cacha sa face, enfonça sa bouche dans l'oreiller, afin que ses sanglots d'effroi, d'horreur et de terreur ne fussent pas entendus. C'était toute la pudeur de la femme qui, subitement, venait de lui signifier une vérité brutale, — à savoir qu'elle était toujours jeune et belle, que l'homme qu'elle allait chercher était jeune encore, que cet homme était son mari, que la nuit était profonde, qu'elle-même était vêtue comme pour un rendez-vous d'amour; et que, comme son mari qui l'aimait, sans doute, qui l'aimait, certainement, — car il lui avait pardonné, et on ne pardonne que quand on aime, — n'était pas venu vers elle, alors elle, femme, était allée frapper à la porte de son mari, comme si elle mendiait, non plus un entretien de tristesse, de repentir et de larmes, l'entretien de deux âmes transpercées qui cherchent la guérison morale de leurs blessures, mais un entretien d'amour!

— Non, non, non! — se disait-elle, d'une bouche qui

respirait à peine sur la toile fine de l'oreiller, en se débattant contre cette injuste accusation de sa conscience.

Injuste, en effet ! Elle se sentait parfaitement innocente d'une telle faute, — une de ces fautes misérables et laides qui, dans la vie intime des femmes, souillent et abaissent jusqu'au mépris d'elles-mêmes celles qui les commettent. — Maria n'avait eu, comme elle l'affirmait, qu'un seul amour et un seul amant ; elle n'avait vécu de cette passion entière et fervente que pendant les trois années où elle avait abandonné le palais Guasco ; et tout à coup, mais pour toujours, son cœur et ses sens étaient devenus un monceau de cendres. De même qu'elle n'avait pas voulu, au temps de son délire amoureux, partager son âme et sa personne entre Emilio Guasco et Marco Fiore, de même qu'elle avait tout jeté là, tout délaissé, pour appartenir à un seul, et qu'elle avait brûlé dans une seule flambée tout ce que la vie lui avait accordé d'amour, de même, en revenant chez elle, pour vivre encore une fois près de son mari, elle n'avait pas un seul instant pensé que sa personne dût être offerte et livrée comme un gage réel et tangible, comme un holocauste à la nouvelle existence conjugale. Et l'idée que son mari, l'entendant frapper à la porte et la voyant apparaître dans son moelleux peignoir blanc, avec le même aspect qu'autrefois, lorsqu'il venait la trouver à une heure avancée de la nuit, aurait pu croire qu'elle obéissait à un désir sensuel, cette idée-là lui avait donné une violente crise de dégoût, de honte et de peur.

Ah ! comme l'amante était finie, était morte en Maria Guasco, morte avec l'amour, cette expression si limitée, si brève, hélas ! de l'être humain, la plus brève de toutes les choses brèves dont est faite la vie, et où l'homme a le tort de vouloir absolument mettre de l'éternité ! L'amour était fini, l'amante était morte, et Maria Guasco sentait qu'en elle toute la gloire des sens était éteinte. Et, si son âme et son corps, à Venise et à Rome, avaient éprouvé l'immense, l'inconsolable douleur d'être impuissants à s'émouvoir pour l'amant adorable, jamais, non, jamais plus elle n'aurait d'amour ni d'amant, pas même son mari.

« Dieu m'a anéantie et pacifiée, — se disait-elle, maintenant que l'angoisse de son esprit se calmait peu à peu. —

Je puis être fidèle au passé, puisque j'ai été touchée par la mort et que je suis entrée dans le repos véritable. »

Mais l'homme qui, dans une chambre voisine, respirait, agissait, vivait sa vie ignorée mais forte, l'homme qui, le premier, avait serré dans ses bras Maria, sa femme, sa légitime épouse, et qui avait conservé sur elle, même pendant la trahison, même pendant l'abandon, tous ses droits d'époux, l'homme dont elle ne connaissait que ce droit positif et indéclinable, cet homme était-il, lui aussi, fini pour l'amour et ses sens étaient-ils morts? Ces trois années l'avaient-elles rendu indifférent aux ivresses de la volupté, avaient-elles détruit en lui toutes les ardentes impulsions de la vie, à un âge où il était dans la plénitude de sa vigueur? Était-il mort? Et, s'il était vivant, que pensait-il? que désirait-il? que pouvait-il, à cette minute ou plus tard, exiger de Maria?

« Il m'aimait alors, il m'aimait! » se disait-elle, dressée sur l'oreiller, absorbée dans ses réflexions, le cerveau en travail.

Et maintenant encore Emilio devait l'aimer. Un instinct féminin le lui disait, à cette femme pensive, dans cette profonde et solitaire nuit de printemps; une intuition précise, nette le lui révélait; tous les menus faits de la réalité quotidienne le lui avaient démontré, et la magnanimité même de cet homme en portait témoignage :

« Pour pardonner, il faut aimer », se répétait-elle, en proie à une secrète torture qui s'insinuait peu à peu dans son âme.

C'était la torture étrange de tous ceux qui n'aiment pas, qui sont impuissants à aimer, qui pourraient briser leur cœur, mais qui ne pourraient pas y mettre de l'amour, tandis qu'au contraire ils sont aimés avec tendresse et avec enthousiasme; — torture que la vie inflige à des milliers et des milliers de misérables hommes et de misérables femmes qui, étant eux-mêmes incapables d'aimer, doivent subir l'amour de « l'autre », le subir froidement, glacialement, en comprendre toute la grandeur sans y participer, et, finalement, en sentir tout le poids, tout l'ennui, toute l'exécration. Torture indicible qui, à une certaine minute, donna aux nerfs surexcités et trop sensibles de Maria un sursaut d'effroi. Et alors, debout,

regardant la porte avec épouvante, elle trembla qu'Emilio n'y apparût, ne vînt à elle, amoureux comme autrefois, plus amoureux encore, surexcité par cette longue absence, brûlant de tout ce veuvage, enflammé d'un désir qui n'attendrait pas: et, dans sa fièvre morale qui la faisait flotter entre les sentiments les plus atroces, elle recula jusqu'au fond de sa chambre, se tordit les mains de désespoir, ne sachant où fuir un tel péril. Et tout ce qu'elle avait invoqué, évoqué tout à l'heure, cette présence de l'homme honnête et bon qu'elle avait rendu si malheureux, cette présence qu'elle avait désirée pour entendre la voix d'Emilio lui redire les paroles du pardon, pour prononcer elle-même, encore une fois, les paroles de la contrition et de l'humilité, cette présence de celui qui n'était ni un frère ni un ami ni une âme souffrante à consoler et à guérir, cette présence d'un homme, d'un époux fort de son amour, fort de son droit, l'épouvanta comme un abîme d'abjection et de perdition où elle risquait de tomber avec toute sa fierté et sa dignité de femme.

— Que faire? que faire? — s'écriait-elle, comme une malheureuse qui implorerait du secours.

Mais le silence était si profond, si absolu dans le palais Guasco! Surmontant sa terreur, elle traversa de nouveau la chambre et, machinalement, avec la démarche raide d'une personne soumise à une volonté qu'elle ne discute pas, alla dans le boudoir et tourna la clef de la lumière électrique: l'ombre se fit dans ce petit salon clair, tout fut plongé dans les ténèbres. Derrière elle, en retournant dans sa chambre, elle ferma la porte sans bruit; mais elle n'osa pas mettre le verrou. Vêtue comme elle l'était, laissant la lampe allumée, mais baissée, elle se jeta sur son lit, demandant à ses forces épuisées de la soutenir, à ses fibres lasses de ne pas défaillir, tant elle craignait d'être endormie alors que, peut-être, quelqu'un pénétrerait dans cette chambre où elle n'avait pas eu le courage de se clore. Deux ou trois fois, dans la torpeur qui finit par envahir son esprit et ses membres, elle eut un sursaut, se dressa sur son lit, retomba sans avoir rien entendu, rien vu; puis le sommeil s'appesantit sur elle, un sommeil de plomb.

*
* *

La femme de chambre, entrant à l'heure habituelle et, comme toujours, sans avoir été appelée, trouva sa maîtresse qui dormait toute vêtue sur le lit ; la lampe brûlait encore, et déjà le soleil était haut. Chiara éteignit la lampe, entre-bâilla avec précaution les volets, remit un peu d'ordre dans la pièce, sachant que la lumière ne tarderait pas à éveiller sa maîtresse. Quand elle se retourna, elle vit Donna Maria les yeux ouverts, très pâle ; elle lui souhaita le bonjour, obtint une faible réponse : puis Donna Maria referma les yeux, renfonça la tête dans l'oreiller, comme si elle avait besoin de se soustraire au spectacle de tout ce qui vivait autour d'elle. Un engourdissement la retenait sur ce lit défait, une obscure volonté de ne rien savoir, de ne rien voir, de ne rien entendre. Chiara sortit, rentra deux ou trois fois, de son pas rythmique et silencieux. Enfin Donna Maria leva la tête et demanda :

— Il est tard ?

— Presque neuf heures, — dit Chiara en montrant la pendule ancienne où les heures étaient marquées en bleu. — Faut-il que je prépare le bain de madame ?

— Tout à l'heure, tout à l'heure, — soupira Donna Maria, d'une voix éteinte.

Chiara regarda sa maîtresse avec une telle pitié tendre que celle-ci lui fit un signe, pour la rassurer.

— Non, je n'ai rien, je n'ai rien, — dit-elle.

Et elle lui fit encore un autre signe, un signe interrogatif, vague, incertain, que comprit pourtant cette âme humble, mais aimante.

— Monsieur n'est pas là...

— Il n'est pas là ! Où est-il allé ?

— A Velletri, pour une affaire. Il reviendra ce soir.

— Quand est-il parti ?

— Ce matin, à sept heures. Il a appelé de très grand matin Gasparo, son valet de chambre.

Un silence profond suivit. Assise sur son lit, blême, les yeux chargés d'ombres, les mains croisées sur les genoux,

Donna Maria hochait la tête, lentement, comme si le front lui pesait, lui faisait mal.

Chiara, debout, attendait les ordres.

— Il n'y a pas de lettres pour moi? — reprit Donna Maria, d'une voix faible.

— Non, Excellence.

— Monsieur n'a pas laissé un billet pour moi?

— Non, Excellence. Mais il a veillé toute la nuit.

— Qui te l'a dit?

— Son valet de chambre.

— Ah!

Les deux femmes n'échangèrent pas un mot de plus. En commençant sa première journée, après le pardon, Donna Maria lut en elle-même cette sentence, nette, indélébile : « Mon mari m'a pardonné, mais il me fuit ; il m'a pardonné, mais il ne m'aime pas ; il m'a pardonné, mais il me hait ; il m'a pardonné, mais il me méprise.

VI

Vittoria Fiore était seule dans le petit salon de l'Hôtel de la Paix, à Florence. En robe de promenade, en chapeau, gantée, tenant sa bourse d'or et son ombrelle blanche, elle allait et venait du balcon à la porte, attendant son mari ; et, chaque fois qu'elle se retirait du balcon faisant saillie sur le blanc Lungarno et sur le fleuve clair, chaque fois qu'elle allait vers la porte pour regarder dans le corridor si Marco arrivait, une douloureuse impatience contractait sa face juvénile.

Deux ou trois fois, en passant devant un grand miroir, elle y avait jeté un coup d'œil rapide, puis elle avait tristement hoché la tête. Sur ce visage de jeune épouse ne resplendissait pas le sourire aimable et enivré que donne l'amour mutuel, satisfait, confiant dans un long avenir de joie sereine ; elle était pensive, agitée, tourmentée, comme si son âme cherchait en vain la paix intérieure.

Il y avait près d'une heure qu'elle attendait. « Où donc était-il ? Que faisait-il ? A qui parlait-il ? Pourquoi ne reve-

nait-il pas? Oui, pourquoi ne revenait-il pas ?... » Depuis une heure, elle était prête pour aller avec lui dans ces belles rues de Florence, si gaies et si coquettes, où les maisons et les églises ont des lignes si harmonieuses, pour sortir à pied, comme il aimait à le faire; et Marco ne revenait pas. « Où donc était-il? où? » Pendant un instant, le supplice de l'attente fut si fort que son pâle visage de blonde se fit livide et qu'elle posa la main sur son cœur, comme si elle se trouvait mal.

Mais un pas connu résonna dans le corridor, et quelque chose d'imprévu, de surprenant se produisit chez Vittoria : en une seconde, les traits de son visage se recomposèrent, une onde légère de sang monta à ses joues et jusqu'à la racine de ses cheveux; l'expression de sa physionomie devint si tranquille, si souriante qu'elle aurait trompé l'œil le plus exercé ; — et, pour compléter l'illusion, elle feignit de boutonner un gant.

Marco Fiore entra, portant une grosse botte de lilas blancs et de roses rouges veloutées : un parfum délicat se répandit dans la pièce.

— Je me suis fait attendre un peu, — dit-il. — Mais, pour te dédommager, je t'ai apporté des fleurs.

— Oui, un peu; mais je ne m'en suis pas aperçue! — répondit-elle,

— J'avais quelque chose à faire ! ajouta-t-il vaguement. Est-ce que ces fleurs ne te plaisent pas?

— Elles me plaisent beaucoup, beaucoup, — se hâta-t-elle de répondre, mais sans nul enthousiasme. — Je te remercie, Marco. Ces fleurs sont belles.

Et elle y plongea son visage, comme pour le cacher. Quant à lui, il s'était jeté sur un fauteuil, d'un air las, comme s'il avait fait une course très longue ou comme s'il avait eu quelque ennui, comme s'il avait oublié qu'il était venu pour la prendre, pour sortir avec elle, pour faire une promenade sur la rive de ce beau fleuve que tant d'yeux d'amants et d'époux ont regardé en s'absorbant dans une pensive contemplation. Vittoria elle-même, qui d'abord était restée debout près du guéridon où étaient les fleurs, s'était assise maintenant, et elle avait déposé près des fleurs sa bourse et son ombrelle.

— Quelles fleurs magnifiques on trouve à Florence ! — continua Marco, avec un sourire distrait. — Chaque fois que j'y reviens, c'est comme une folie, comme un délire qui me vient, d'en avoir beaucoup, d'en avoir une multitude, de les avoir toutes, si c'était possible, entre mes bras, dans ma chambre...

— Tu es venu souvent à Florence ? — demanda-t-elle froidement, comme si elle faisait une question quelconque.

— Oui, — répondit-il, sans prendre garde ni à la demande ni au ton. — Nombre de gens ne comprennent pas ce pays-ci et, par conséquent, ne peuvent l'aimer...

Et il ajouta comme pour lui-même, avec une expression qui paraissait correspondre à un lointain souvenir :

— C'est un pays d'amour et de poésie...

Silencieuse, sereine sous la petite couronne de myosotis qui ornait son chapeau de tulle blanc, Vittoria semblait ne pas écouter. Et, comme son mari ne se levait pas de son fauteuil, n'avait pas l'air de vouloir sortir, elle ôta ses gants, l'un après l'autre, lentement, très lentement, les déposa sur le guéridon, à côté de la bourse et de l'ombrelle.

— Toi, tu ne l'as pas vu le soir, la nuit, Vittoria, — dit-il encore, toujours un peu distrait. — Mais je t'assure que c'est un pays de rêve... Nous irons au Lungarno, ce soir, si tu veux ?

— Soit, nous irons ! — répondit-elle tranquillement, tandis que ses mains blanches, longues et fines retiraient les deux grosses épingles de perles qui fixaient son chapeau de tulle blanc.

— Si la soirée est belle, il faut y aller, — insista-t-il, se complaisant à ce projet. — Il y aura de la lune... Crois-tu qu'il y ait de la lune, ce soir, sur Florence la belle ?

— Je crois que oui... je crois, — répondit-elle, en redressant avec ses doigts blancs et fuselés les fleurs de son chapeau, sans paraître accorder grande attention au discours de son mari.

— S'il y a de la lune et si la lune se lève tard, il faut aller, vers minuit, sous la *loggia* d'Orcagna. Tu te la rappelles, cette *loggia* ? Tu l'as vue hier.

— Oui, je l'ai vue, — dit-elle en repliant soigneusement sa voilette blanche.

— A minuit, il n'y a plus personne dans les rues de Florence : car c'est une ville rangée, un peu triste aussi... Alors on peut s'asseoir sur les degrés de la *loggia*, au-dessous de la statue de Judith qui tourne les yeux vers le ciel en tenant dans ses mains la tête coupée d'Holopherne; et on regarde, on regarde devant soi, sur la Place de la Seigneurie, et toutes les visions se présentent à qui sait rêver.

— Quelles visions? quels rêves? — demanda-t-elle froidement, en jouant avec les breloques de sa chaîne d'or.

Marco la considéra, un peu étonné.

— Tu ne rêves donc jamais, toi, petite Vittoria? — fit-il avec une nuance d'ironie.

— Jamais, — répondit-elle, d'une voix sèche.

— Pas même à moi, quand je suis absent?

L'ironie était devenue plus sensible.

— Quand tu es absent, je t'attends, voilà tout! — murmura-t-elle.

— C'est peu, mais n'importe! — répliqua-t-il, se mettant à rire.

Elle baissa les paupières, comme quand elle voulait cacher le trouble de ses yeux, et elle pinça ses lèvres fines, comme quand elle voulait réprimer sa parole: mais cela était si imperceptible que Marco ne s'en apercevait presque jamais.

— Tu ne mets pas les fleurs dans l'eau?... Est-ce que les fleurs ne te plaisent pas? — dit-il, revenant à son premier propos.

— Tout de suite, tout de suite! — répondit-elle.

Et, posément, elle prit les fleurs, les délia, presque sans les regarder; puis, avec un machinal travail des mains, elle les étala sur le guéridon.

— Il est onze heures, — annonça-t-il en regardant sa montre. — Je me reposerais volontiers un peu : je suis si las!... C'est le printemps, peut-être...

— Eh bien, va dormir : tu as une heure et demie avant le déjeuner, — répondit Vittoria, sans se retourner vers lui.

— Et toi, tu n'es pas lasse?

— Moi, non. Je ne suis pas sortie.

— C'est vrai. Le printemps ne te fatigue pas?

— Non.

— Moi, je me sens épuisé... Je vais dormir. Et toi, que feras-tu?

— J'écrirai à ta mère.

— Très bien! Écris aussi pour moi. Dis-lui mille choses.

— Tu ne lui as pas écrit une seule lettre, — fit-elle observer.

— Je suis très paresseux pour écrire, petite Vittoria.

— Est-ce que tu as toujours été ainsi?

La question fut posée d'un air négligent, comme si ce n'était qu'une formule banale et insignifiante. Marco tomba dans le piège.

— Non, pas toujours! — avoua-t-il. — Au revoir, Vittoria. Occupe-toi de ces fleurs.

— Oui.

— Et, ce soir, nous irons rêver sous la *loggia* d'Orcagna.

— Oui.

— Au revoir, au revoir!

Il disparut dans la pièce voisine. Pendant quelques minutes, elle continua d'arranger automatiquement les branches de lilas blanc, à l'odeur si capiteuse, et les branches de roses rouges, au parfum si suave; puis, sur la pointe des pieds, elle vint au seuil de la chambre à coucher, regarda, écouta. Marco dormait et son visage était exténué de lassitude. Alors elle retourna près du guéridon, se laissa choir sur une chaise, abandonna sur le guéridon sa tête, ses mains, tout son corps, à bout de forces, épuisée.

— Mon Dieu! mon Dieu! — gémissait-elle en serrant les dents, pour ne pas être entendue.

Mais les fleurs fraîches, les branches de lilas et les opulentes roses caressaient son visage, ses mains; et elle les sentit, les repoussa avec une sorte d'horreur; et les fleurs tombèrent, demeurèrent gisantes, tandis qu'elle gisait aussi, invoquant Dieu avec désespoir, étouffant sa voix, pour ne pas être entendue.

*
* *

Depuis quelques jours, Vittoria et Marco étaient à Milan.

— Décide, petite Vittoria, — lui dit-il, dans le grand *hall*,

en déployant sur une table de marbre une petite carte géographique. — C'est à toi de décider. Nous avons visité le Dôme, le Musée Brera, le Château des Sforza. Il n'y a plus rien à voir. Décide!

— Je décide de partir, puisque tu n'aimes pas Milan, — répondit-elle avec sa réserve ordinaire.

— Mais par quelle route irons-nous à Paris? Directement, par le Gothard? Ou monterons-nous à Turin et passerons-nous par le Mont Cenis? Regarde la carte, étudie bien; et décide, ensuite.

Depuis qu'ils étaient en voyage, il conservait toujours avec elle ce ton aimable, un peu tendre, un peu badin, celui d'un compagnon de voyage déjà blasé, qui a tout vu, mais qui consent par complaisance à être le *cicerone* d'un voyageur novice, ingénu et candide; et toutes ses attentions étaient protectrices, tous ses soins étaient ceux d'une personne qui se dépense pour une autre, pour l'amusement, le bien-être et la félicité d'une autre, mais sans participer ni à cet amusement, ni à ce bien-être ni à cette félicité. Cette nuance de sa tendresse très douce, il lui était impossible de ne pas la laisser transparaître; et Vittoria, fort sensible, en avait compris la grave signification.

Florence, Pise, Sienne, Bologne, n'intéressaient en aucune façon Marco Fiore, et peu lui importait d'être dans un hôtel plutôt que dans un autre, de partir par tel train de luxe ou par tel autre train de luxe. Mais que sa petite Vittoria vît tout, qu'elle jouît de tout, qu'elle passât une journée très occupée, sans trop se fatiguer, que tous les *Palace-Hotels* lui donnassent l'hospitalité, que tous les « wagons-lits » lui fissent paraître le voyage moins ennuyeux et moins pénible, c'était la continuelle occupation et préoccupation de Marco. Quant à lui, tous les spectacles et tous les déplacements, à l'arrivée comme au départ, le laissaient dans l'indifférence, comme quelqu'un qui a tout vu et qui ne se soucie plus de rien voir.

— Allons, décide, Vittorietta! Par le Gothard ou par le Cenis?

Ne la traitait-il pas comme une fillette dont il aurait été l'affectueux tuteur? Ces diminutifs mêmes, d'amicale puérilité, mais non de passion amoureuse, ne le démontraient-ils

pas ? Vittoria regardait la petite carte géographique, sans y rien comprendre. Et elle lui dit, relevant les yeux :

— Toi, Marco, par quelle route irais-tu ?

— Oh ! — s'écria-t-il. — Moi, j'ai passé je ne sais combien de fois par l'une et par l'autre route.

— Ah ! — dit-elle. — Et tu n'as pas de préférence?

— Personnellement, non. Mais la route du Gothard est la plus belle.

— Prenons l'autre, alors.

— Pas possible !... Vous avez donc l'esprit de contradiction, Vittorietta? Pourquoi choisissez-vous la route la moins belle ?

— C'est comme ça ! — répondit-elle froidement, en haussant les épaules.

Il fronça les sourcils. A chaque instant, les réponses glaciales de sa femme l'étonnaient, paralysaient le désir empressé qu'il avait de la voir contente, de la voir heureuse. Quand ce visage délicat se fermait, quand ces lèvres closes devenaient plus semblables à une petite fleur non épanouie et que nul rayon de soleil ne pourra jamais épanouir, il éprouvait un sentiment de désillusion et de mélancolie. L'effort qu'il faisait sur lui-même était si grand ! Pour montrer cet affectueux abandon, il avait besoin d'une telle force morale ! Et elle ne comprenait rien, et, par un mot, par un geste, elle coupait court à toutes les velléités tendres de Marco ! Mais, ne s'était-il pas voué à la consolation, au bonheur de Vittoria ? N'était-ce pas à lui d'obtenir peu à peu, par un effort quotidien de sympathie cordiale, d'amitié prévenante, de tendresse persévérante, la guérison de ce cœur blessé par un long délaissement, par une cruelle trahison ? Tout ce qu'elle avait souffert pour lui, n'était-ce pas à lui de faire qu'elle l'oubliât ? Et, si cette âme jalouse et offensée ne se rassurait pas encore complètement, si cette âme dédaignée, qui s'était martyrisée dans l'attente, ne s'ouvrait pas encore et ne tressaillait pas de joie, peut-être avait-elle raison ; et il fallait avoir pour elle de la longanimité, il fallait être patient et doux, comme avec un malade qui entre à peine en convalescence et qui garde le frisson de la maladie dans les nerfs et dans les os.

— Allons, petite Vittoria, fais fondre toute cette glace qui enveloppe ton âme; aie un désir et une volonté, pour que ton époux et serviteur puisse t'obéir! — recommença-t-il, sur ce ton d'aimable badinage qu'il prenait volontiers avec elle.

La pauvre âme glacée ne sentit que l'affection dans ces courtoises paroles; et un regard brillant des yeux limpides interrogea le doux maître.

— Que veux-tu donc, Marco?

— Je veux que tu exprimes une idée, que tu exposes un projet, que tu développes un plan pour la suite de notre voyage!... Tu ne sais pas? Tu ne peux pas prendre une décision? Eh bien, je t'aiderai, petite Vittoria. Veux-tu aller à Paris?

— Oui.

— Tout de suite?

— Partons ce soir.

— Très bien. Nous partirons ce soir, et par le Saint-Gothard. Tu ne verras pas la plus belle partie du trajet; mais n'importe. Combien de temps veux-tu que nous restions à Paris?

— Le temps que tu jugeras nécessaire, — dit-elle avec un sourire incertain.

— Eh bien, nous y resterons de dix à quinze jours... Dans quel hôtel veux-tu descendre?

A cette question, elle eut un petit sursaut et baissa les yeux.

— Peut-être que cela t'est indifférent? Si cela t'est indifférent...

— Non! — murmura-t-elle, avec un manifeste effort de volonté pour exprimer sa pensée, — non, cela ne m'est pas indifférent! Je voudrais... je voudrais descendre dans un hôtel nouveau... où tu ne serais jamais allé...

Et une grande pâleur couvrit son visage, parce qu'elle avait osé dire une fois toute sa pensée secrète; puis son visage rougit et ses yeux limpides se voilèrent de larmes.

— Si ce n'est que cela, — dit lentement Marco, ému, — c'est très facile. Nous descendrons à l'*Élysée-Palace*.

— Merci, — dit-elle, — merci!

Elle n'osa pas lui tendre la main, serrer la sienne, parce qu'ils étaient dans le *hall* de l'Hôtel de Milan, parmi un va-et-vient continuel de voyageurs; et chacun d'eux, en pas-

sant, jetait un regard à ce jeune couple, surtout à la femme blonde et rose dont l'exquise beauté attirait.

— Et à Paris, — reprit-il, — quelle vie te proposes-tu de mener, Vittorietta ?

— Oh ! pour cela. je n'en sais rien ! — déclara-t-elle, sereine. — Depuis mon enfance, j'ai sans cesse entendu parler de cette ville fascinante et terrible ; mais jamais personne n'a voulu m'en rien dire de précis. Tu sais qu'à Rome on nous laisse dans une grande ignorance, nous autres jeunes filles. Et, par instants, Marco, tu dois me trouver bien sotte !

— Je vais t'expliquer en quelques mots comment on peut vivre à Paris, quand on y passe dix ou quinze jours. Il y a deux méthodes. Tu sais que nous avons là-bas des parents et des amis ; tu sais que notre mariage a été annoncé dans le *Figaro* et dans le *Gaulois* ; tu sais que, de Rome, on y a envoyé des lettres de faire-part à foison ; bref, que tout le monde y connaît notre arrivée prochaine.

Et il s'interrompit pour reprendre, sur un ton emphatique :

— Fais bien attention à la gravité de ce que je t'explique, Vittoria !

— J'en suis profondément pénétrée, — fit-elle, souriante, entrant dans la plaisanterie.

— Il y a plus. A Paris habite ma grand'tante, la tante de tous les Fiore, la tante de toute la lignée, que nous respectons et vénérons depuis notre naissance et qui, je crois, a quatre-vingts ans : la duchesse d'Altomonte, la légitimiste qui, depuis quarante ans, s'est exilée de l'Italie : une femme redoutable avec laquelle on nous faisait peur, la nuit, quand nous étions petits et que nous ne voulions pas dormir.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-elle, souriante.

— Eh bien, chère Vittoria, « ô toi, la fleur des Fiore[1] » comme l'a dit ce poète de Spello, à notre mariage, la première méthode est d'arriver à Paris officiellement, d'adresser une supplique à la duchesse d'Altomonte pour être admis à lui baiser la main... ou le pied, peut-être ; d'avertir tous les oncles de moindre importance, les cousins, les amis, les amies ; d'accepter toutes les invitations à déjeuner, à dîner, à goûter,

1. Dans le texte, « *fiore dei Fiore* », jeu de mots difficilement traduisible : — on sait que *fiore* signifie « fleur. »

à souper, au théâtre ; — d'avoir, chaque jour, une douzaine d'invitations ; — de ne plus disposer d'un instant de paix, de liberté ; de pouvoir à peine causer ensemble une minute, le soir, quand nous tomberons de sommeil, et une autre minute, le matin, avec l'effroyable perspective des corvées mondaines de la journée. Naturellement, tu mettras toutes tes belles robes de visite, de théâtre, de *garden party*, de bal, tous tes joyaux, en grand tralala ; et le peu de temps qui te restera disponible, tu l'emploieras à changer de vêtements, de gants et de chapeaux, cinq fois par jour.

— Tout cela te semble amusant ? — demanda-t-elle, sans battre des paupières.

— Et à toi, chérie ?

— Dis-moi l'autre méthode, Marco, pour que je puisse comparer...

— Et choisir, ma chère Minerve ! L'autre méthode, la voici : on arrive absolument *incognito* ; on garde l'*incognito* ; on lâche la superbe et farouche duchesse d'Altomonte ; on lâche tous les parents, tous les amis, toutes les amies ; on ne fait annoncer son arrivée par aucun journal, on évite autant que possible cette indiscrétion ; et on vit en parfaite sécurité et en parfaite indépendance, on ne va qu'où l'on a plaisir d'aller, on ne fréquente que les lieux où l'on s'amuse tout de bon, on fait des excursions aux environs de Paris, qui sont des poèmes de fraîcheur et d'élégance fleurie, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Enghien, à Chantilly. De véritables idylles, tu sais, Vittoria ! Bien autre chose que le salon Empire, sec et dur comme la duchesse qui l'infeste depuis quarante ans ! En somme, on mène une vie gaie, agréable, libre surtout, sans un seul ennui, sans un seul devoir pénible !

Les yeux baissés, Vittoria Fiore restait close dans ses réflexions. Enfin elle demanda :

— Je suppose que, quand tu es venu à Paris, tu y as presque toujours vécu selon la seconde méthode ?

— « Presque toujours » ?... Tu peux dire « toujours » !

— Alors, — déclara-t-elle froidement, sèchement. — je choisis la première. Elle me semble plus convenable.

— C'est juste, Minerve. Ainsi soit-il ! — conclut Marco, plus froid encore qu'elle.

*
* *

Dans le compartiment du *sleeping-car*, vers neuf heures et demie du soir, à la lumière d'une petite lampe électrique, toute mignonne, que Vittoria Fiore avait reçue en présent lors de son mariage, — un joli bibelot inventé pour éclairer mieux le wagon, en voyage, — et qui était accrochée au dossier de velours, la jeune femme, en route pour Paris, lisait avec attention un livre à couverture de toile rouge. Marco Fiore, debout dans le couloir, fumait une cigarette en regardant, à travers les glaces des portières, le paysage nocturne qui fuyait rapidement. Ils avaient fini de dîner, dans le wagon-restaurant, depuis un quart d'heure, et Marco fumait en silence, avec délices.

— Vittoria ? — demanda-t-il, à la porte du compartiment.

— Marco ?

— As-tu sommeil ? Veux-tu que je fasse préparer les lits ?

— Non, je n'ai pas sommeil encore.

Elle reprit sa lecture. C'était le Baedeker de Paris : tranquillement, méthodiquement, avant d'arriver là-bas, elle tâchait de dissiper son ignorance par une lecture attentive de toutes ces descriptions minutieuses, arides, banales, mais précises. Elle avait ôté son chapeau de voyage, sa jaquette de drap bleu foncé ; elle avait une chemisette d'une soie blanche très souple, un peu transparente autour du cou, un peu transparente sur les bras ; sa jupe à plis, serrée, courte, de drap bleu foncé, laissait voir les pieds fins et cambrés, chaussés de bottines de chevreau noir, qu'elle appuyait devant elle, si bien que le cou-de-pied se trouvait découvert ; de sa ceinture molle de cuir blanc, arrêtée par une jolie boucle d'or, pendaient à une chaîne d'or huit ou dix breloques, presque toutes des porte-bonheur ; sa main gauche n'avait à l'annulaire qu'un simple jonc d'or, l'anneau de mariage ; mais sa main droite était ornée d'un énorme saphir astérie, entouré d'une poussière de diamants. La masse légère et fine de ses cheveux très blonds était relevée sur la tête en ondulations naturelles et luisantes ; son profil, penché sur le livre, avait une pureté inexprimable, et sa jolie bouche, un peu entr'ouverte, ressemblait, comme toujours, à un bouton de fleur qui va s'épanouir.

Marco jeta le bout d'une seconde ou d'une troisième cigarette, et vint s'asseoir près d'elle. Vittoria poursuivit sa lecture, presque sans remarquer qu'il était là.

— Vittoria ! Vittoria ! — chuchota-t-il en se rapprochant un peu d'elle. — Tu l'apprends donc par cœur, ce guide ?

— Je t'assure qu'il est très intéressant, — répondit-elle, sérieuse.

— Il n'y a que toi, Minerve, pour trouver un guide intéressant !

— Mais les étrangers, les étrangères...

— Oui, les *misses* anglaises, les *Fräulein* allemandes : d'horribles et déplaisantes filles, froides comme la glace...

— Et blondes comme moi... Continue, Marco ! — dit-elle avec un sourire bon enfant.

— Dieu me garde de vous offenser, divine Vittoria ! — reprit-il, en jouant avec les breloques d'or qui pendaient à la ceinture de sa femme. — Vous êtes blonde et blanche, c'est vrai ; mais vous êtes Italienne et vous me paraissez une créature fort plaisante...

Elle jeta un regard de côté vers la porte du compartiment, d'un air timide. Pour la rassurer, il fit un geste de désinvolture et demanda :

— Qui donc t'a donné ces breloques, chérie ?

— Oh ! Marco... C'est ma sœur... ma mère... ton frère... toi-même.

— Oui, oui, Vittorietta, — poursuivit-il d'une voix caressante, après s'être encore plus rapproché d'elle et lui avoir passé un bras autour de la taille. — C'est moi qui t'ai donné ce vieux chapeau, avec une toile d'araignée et une araignée dedans ; c'est moi qui t'ai donné cette clochette, avec la petite perle ; et c'est moi encore qui t'ai donné ce vieux soulier, symbole de l'amitié fidèle... Êtes-vous l'amie du brillant et sympathique gentilhomme Marco Fiore, Donna Vittoria ?

Tandis qu'il parlait ainsi, la voix de Marco s'alanguissait et prenait une séduction irrésistible. Il avait attiré Vittoria tout contre lui, la serrait dans une molle étreinte ; et sa main caressait la taille élastique et mince.

— On nous voit, Marco ! — fit-elle, d'un ton qui implorait, en regardant la petite porte ouverte avec des yeux effa-

rés. — A chaque instant, des gens passent... On nous voit... Je t'en prie!...

— Mais je ne veux rien faire de mal, Vittoria! — répondit-il de sa voix harmonieuse où vibrait une volupté tendre. — Au surplus, les conducteurs de *sleeping-cars* ne voient que cela : des amants, des époux, des couples, en somme...

— Mais les autres, Marco, les autres!... — murmura-t-elle timidement.

— Je ne me suis jamais préoccupé des autres, quand une chose me plaisait, — affirma-t-il avec un sourire. — Du reste, pour te contenter...

Et, sans quitter la taille de Vittoria, il fit un mouvement rapide, referma à demi la porte; puis, gracieux, câlin, il lui prit la main droite et se mit à jouer avec les doigts souples, les baisant l'un après l'autre, à petits baisers brefs et frôleurs. Vittoria, comme toujours aux moments où Marco lui témoignait ces velléités amoureuses, avait une expression étrangement troublée, la confusion et l'agitation d'un cœur neuf à ces joies puissantes ; et, quelquefois, cette agitation lui ôtait la faculté de parler, de faire un geste : elle demeurait immobile, raidie par une émotion trop violente, tandis que lui, amoureux mais toujours maître de lui-même, amoureux mais songeant plus à donner qu'à recevoir le bonheur, jouait sur l'âme et sur les sens de Vittoria comme sur une harpe.

— Eh bien, — lui dit-il en mettant un peu d'ironie au ton amoureux de sa voix, — tu n'es plus Minerve? tu ne lis plus Baedeker?

— Tu ne veux pas..., — murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Le bras de Marco n'entourait plus la taille de Vittoria, et sa main, taquinant la nuque blanche, tirait les cheveux follets, blonds, très fins, qui s'enroulaient en petites boucles, sans que rien pût les tenir relevés : Vittoria fermait à demi les yeux, un peu pâle, taciturne. Deux ou trois fois il tira plus fort, comme s'il mêlait de la cruauté à son plaisir...

— Je te fais mal, n'est-ce pas? Je te fais mal?

— Non, non, — disait-elle, oppressée.

— Je peux continuer, alors? Je peux t'arracher tous tes cheveux?

— Tous, tous ! — répondait-elle, les yeux clos.

Il plongea sa main caressante dans le flot blond et soyeux : quelques épingles tombèrent. Il souriait avec tant de grâce qu'elle, éperdue d'amour, se sentait mourir. Puis, d'un geste léger, il fit incliner vers lui la jolie tête, posa derrière l'oreille un baiser rapide. Un soupir profond sortit de la poitrine de la jeune femme dont Marco Fiore comprenait bien l'égarement ; et il continuait à sourire, très tranquille, maître de lui-même et surtout maître de cette femme, pour la vie et pour la mort. La main toujours plongée dans le flot des cheveux blonds, il tourna de nouveau le visage de Vittoria vers le sien, l'attira contre le sien, et un baiser unit leurs lèvres.

— M'aimes-tu ? — dit-elle, avec un filet de voix, comme en rêve.

— *On t'aime* ! — répondit-il.

Quelqu'un frappa à la porte : c'était le conducteur du *sleeping* qui demandait s'il fallait préparer les lits. L'esprit libre, avec une entière désinvolture, Marco Fiore se leva, sortit du compartiment. Vittoria resta debout, contre la paroi de cuir. Elle avait appuyé son petit mouchoir sur ses lèvres et le mordait. « *On* t'aime ? » Pourquoi ce mot ? Que signifiait ce mot ? Marco ne le lui avait jamais dit. « *On* t'aime ? » Un mot nouveau pour elle, mais non pour lui ; un mot de passion, dont il avait l'habitude ; un mot inoublié, inoubliable. « *On* t'aime ? » A qui l'avait-il dit ? Vittoria mordait son mouchoir.

*
* *

Assise sur un fauteuil de pur style Empire, — une chaise curule aux lignes courbes, en acajou d'un rouge sombre, avec des clous et des ornements de bronze doré, le siège garni de brocart vert myrte, — Vittoria, droite, immobile, sans s'appuyer au dosssier, était en face de sa grand'tante et se taisait, dans une attitude de respect profond.

La jeune épouse, en cette troisième et dernière visite faite à la duchesse d'Altomonte, cérémonieuse visite de remerciement et d'adieu, portait un somptueux costume de crêpe gris argent, orné d'élégantes broderies ; elle avait à ses petites oreilles

d'énormes solitaires ; sur ses cheveux blonds, un grand chapeau, garni de plumes gris argent ; entre les dentelles de son corsage, un collier ancien de brillants et d'émeraudes. Elle était vêtue avec tout ce luxe parce que, lors de sa première visite à la fière et sévère dame bourbonienne, celle-ci avait tout de suite signifié à son neveu Marco Fiore que sa femme était habillée trop simplement, d'une façon qui ne s'accordait ni avec sa condition d'épouse et de grande dame, ni avec la visite qu'elle venait faire.

— Vittoria est très simple dans sa toilette. — avait répondu philosophiquement Marco.

Et aussitôt la duchesse d'Altomonte avait répliqué :

— Cette affectation de simplicité est une des erreurs de notre monde, à l'époque présente.

C'est pourquoi, à un dîner de cérémonie offert par la duchesse aux jeunes époux, et où elle avait invité toutes les nobles dames et tous les vieux gentilshommes qui, restés fidèles au roi légitime des Deux-Siciles, l'avaient suivi en son exil de Paris, dîner auquel avaient également pris part quelques légitimistes français, non seulement Vittoria Fiore avait mis sa robe de soirée la plus fastueuse, mais elle portait dans ses cheveux le diadème que lui avait donné sa mère, Fiorenza Casalta, elle portait à son cou le collier de diamants que lui avait donné sa belle-mère, Arduina Fiore ; et, sous le poids de ces joyaux resplendissants, parmi cette société respectable, mais singulière, la gracieuse jeune femme n'avait pas prononcé une seule parole.

Aujourd'hui, à la veille du départ, elle était venue avec son mari présenter ses hommages à la grand'tante ; et, intimidée par le milieu et surtout par la duchesse, elle était là, sur la chaise curule, bouche close, immobile, attendant que la parente vénérable daignât lui adresser la parole.

Donna Giulia de' Masi, née Castropignano, duchesse d'Altomonte, avait quatre-vingts ans accomplis. Les abondants cheveux qu'elle avait conservés étaient tout blancs, très luisants ; disposés avec beaucoup de soin, à la mode ancienne, ils encadraient un visage où, dans la jeunesse et dans l'âge mûr, avait dû resplendir une beauté majestueuse, une beauté impérieuse ; mais, à dire vrai, il ne subsistait plus de tout cela

qu'une indélébile habitude de domination dans les grands yeux encore vifs et dans le sourire superbe, admirable d'énergie à cet âge; le reste était sénile, quoique non décrépit. Certes les épaules étaient un peu voûtées et le pas un peu lourd; mais, dans le déclin des années, la duchesse d'Altomonte avait su donner à ces signes de caducité un caractère imposant; et le vaste fauteuil Empire où elle se tenait volontiers assise pendant des heures et des heures, avec un large coussin brodé à la manière de l'époque, sous ses pieds chaussés de prunelle noire, ce siège solennel avait quelque ressemblance avec un trône; et le bâton d'ébène noir, à crosse d'argent, sur lequel elle appuyait son pas mal assuré, faisait penser à un sceptre. Tout, en elle, exprimait un regret immense et un dévouement muet au passé, rappelait une longue existence d'honneur et de fidélité à toutes les promesses et à tous les serments, un passé de sacrifice consommé en silence, sans qu'elle eût jamais demandé de compensation, une vie entière, droite, rigide, à laquelle avait peut-être manqué le sens de la bonté et de l'indulgence, mais où toutes les autres vertus avaient triomphé. La duchesse d'Altomonte avait vu disparaître successivement tous les siens, les uns ravis par la mort, d'autres emmenés par leur destinée, ne revenant qu'à de longs intervalles, d'autres éloignés pour toujours; son roi légitime était mort, enseveli dans une église solitaire, dans un solitaire pays d'Autriche; chaque année, elle allait présenter son hommage à sa reine, la reine de toutes les tristesses supportées avec le courage le plus fort et le plus admirable; et leur entretien était bref, triste et austère. Ainsi, toutes les choses du passé et toutes les choses du présent contribuaient à grandir la figure de Giulia de' Masi, duchesse d'Altomonte.

— Marco? — dit-elle, de sa voix nette qui gardait toujours le ton du commandement.

— Ma tante? — répondit-il aussitôt.

— N'as-tu pas quelques préparatifs à faire, pour votre départ? Va les faire et laisse-moi ta femme. Tu reviendras la prendre.

Il s'inclina sans mot dire, en signe d'obéissance, baisa la main de la duchesse, lourde de gros anneaux où scintillaient

des améthystes et des topazes, baisa légèrement la main gantée de Vittoria qui lui jeta à la dérobée un regard inquiet, et il sortit.

— Ma fille, — dit gravement la duchesse d'Altomonte, en maniant le lacet d'or qui faisait deux tours sur le taffetas violet de sa robe et dans les dentelles de guipure noire qui la garnissaient, — je voulais te dire quelque chose, à toi seule ; et c'est pour cela que j'ai renvoyé Marco.

Sans répondre, Vittoria fixa ses yeux sur ceux de l'imposante dame, attendant, non sans une secrète émotion, ce que celle-ci voulait lui dire.

— Il me plaît beaucoup que tu aies épousé mon neveu Marco Fiore. Dès le moment où, il y a trois ou quatre ans, vos fiançailles me furent annoncées, j'ai approuvé ce mariage, parce que j'avais entendu dire beaucoup de bien de toi et de ta vertu. Les Fiore sont assurément de plus grande maison que la tienne, et ta dot n'a pas été considérable, ce me semble ; mais n'importe. En t'épousant, Marco a tourné le dos à un passé de folie et a commencé une vie nouvelle.

Une profonde expression de souffrance apparut sur le blanc visage de la jeune femme ; mais elle ne dit rien.

— D'ailleurs, ne te fais aucune illusion à cet égard, — poursuivit la majestûeuse dame, sur un ton glacial. — Ce n'est pas toi qui as opéré ce miracle. J'imagine qu'il devait avoir assez de l'autre. Tu sauras plus tard comment les hommes se lassent de leurs amours les plus passionnées. Cette Maria... Maria Guasco, oui, c'est bien le nom... est, m'a-t-on dit, une femme très belle, très séduisante, et Marco était fou d'elle. Maintenant il est guéri.

Ses yeux scrutateurs de femme, qui avaient lu sur mille visages, dans mille cœurs, dans mille âmes, et à qui la vie avait révélé ses plus profonds secrets, reconnurent sur le visage de Vittoria le doute profond, torturant et incurable. La noble vieille fronça légèrement les sourcils, en découvrant la vérité cachée, effrayante, et elle secoua la tête.

— Tu ne crois pas à cette guérison ? Tu te tourmentes à cause du passé, ma fille ? Les premières joies de ton mariage en sont empoisonnées ?

Se voyant devinée jusque dans les plus intimes replis de

son âme, Vittoria se troubla, se décomposa ; ses yeux se fermèrent à demi, comme si elle allait s'évanouir.

— Eh bien ? eh bien ?... — reprit d'une voix plus forte et plus ferme la duchesse d'Altomonte. — Pourquoi as-tu honte de me confesser tes chagrins ? Serais-tu, par hasard, un caractère timide ? Aurais-tu, par hasard, un cœur jaloux et clos ?

— Oui, oui, — murmura la jeune femme, avec une voix qui n'était qu'un souffle.

— Alors tu te prépares une triste existence. Les caractères timides, les cœurs clos et jaloux sont destinés à languir de chagrin, à périr de douleur sans que le monde s'en aperçoive. Fais un puissant effort sur toi-même ; arrive à te vaincre ; dis ta pensée, si elle vaut la peine d'être dite et comprise. Manifeste ton sentiment, si ton sentiment est conforme à la justice.

— Oh ! je ne peux pas, je ne peux pas ! — s'écria Vittoria en mettant son mouchoir sur sa bouche, comme pour se contenir.

— Pourquoi ne peux-tu pas ?

— Parce que je l'aime ! — avoua-t-elle d'une voix vibrante.

— Il t'aime aussi, j'imagine ! — répliqua la duchesse, redevenue glaciale.

Ah ! ces yeux incertains, dolents, éperdus, qui se fixèrent sur ceux de la duchesse d'Altomonte !

— Tu ne crois pas qu'il t'aime ? — insista l'autre, non sans dureté.

L'épouse, humblement, faiblement, répondit :

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien !

— Tu te trompes : Marco a de l'amitié pour toi.

Une désillusion profonde se révéla dans la physionomie de Vittoria Fiore : une désillusion mêlée d'effarement et de tristesse.

— Il ne te suffit pas, ma fille, qu'il ait pour toi de l'amitié ? Que veux-tu de plus ? que prétends-tu ? que désires-tu ? que cherches-tu ?

— Oh ! ma tante, ma tante ! — osa-t-elle dire, avec la familiarité soudaine de la douleur. — Ce que je veux, c'est qu'il m'aime, qu'il m'aime d'amour, avec ardeur, avec passion, comme je l'aime, moi !

— Comme il a aimé *l'autre*, enfin ?

— Oui, comme il a aimé l'autre !

— C'est impossible.

— Impossible ?... impossible ?...

Et les deux petites mains serrées se tordirent.

— Impossible. Marco ne peut avoir pour toi une vraie et forte passion ; et tu ne dois pas le lui demander.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?... Ne suis-je pas jeune ? ne suis-je pas belle ? ne suis-je pas à lui ? Et je l'adore !

— Tout cela ne te sert à rien. Apprends, ma fille, que l'on n'a jamais deux passions l'une après l'autre ; qu'il y a des existences entières qui n'arrivent pas à en éprouver une seule ; que d'autres existences, beaucoup d'autres, s'écoulent sans avoir même connu le semblant d'une passion, l'ombre d'une passion... La passion, comme tu vois, est un cas exceptionnel, étranger à la vie ordinaire.

Consternée, livide, la malheureuse jeune femme écoutait cette voix qui paraissait être celle de son destin : une voix grave, pure de tout intérêt qui ne fût pas celui de la vérité, une voix cruelle, mais dont la cruauté avait une haute raison de bienfaisance.

— Ne te plains pas, du reste. Tu reconnaîtras plus tard, quand tu seras calme et sage, combien il est rare qu'un homme qui se marie aime sa femme à la passion, soit moralement, soit physiquement. Presque toujours les hommes se marient pour être tranquilles, à l'abri de toutes les tempêtes amoureuses. C'est ce que Marco a fait. J'ajoute, afin de te consoler, que, dans les cas très rares où le mariage a pour objet de contenter une passion, il aboutit presque toujours au malheur.

Vittoria écoutait, accablée, sans pensée et sans parole.

— Dieu le veut ainsi, — prononça la duchesse, d'une voix plus profonde et plus touchante. — Le mariage chrétien, celui que la foi et l'Église consacrent pour la vie et pour la mort, ne peut pas, ne doit pas servir à satisfaire la vorace ardeur de notre âme et de nos sens. Et même, si cela était, ce serait un état de péché. Nous ne nous marions pas pour l'ivresse d'un jour, Vittoria ; ce n'est pas à cela que le Seigneur nous appelle et nous destine, lorsqu'il bénit notre union ; et, si nous réduisions ce sacrement à un plaisir profane, nous foulerions aux pieds une loi divine.

— Oh ! c'est horrible, horrible ! — gémit Vittoria, qui se sentait suffoquer.

— Non, ce n'est pas horrible. Sois plus chrétienne que femme dans le mariage, et plus femme qu'amoureuse. Ne commets pas le vilain péché, l'erreur grossière d'être la maîtresse de ton mari. Ne t'avilis jamais jusqu'à vouloir être *comme l'autre* ! Languis de chagrin, péris de douleur ; mais n'essaie pas d'être *comme l'autre* ! Tu serais bientôt trahie et méprisée. Des milliers de femmes ont essayé d'être les maîtresses de leurs maris, des milliers de femmes l'essaieront après toi ; mais c'est un piège où le sentiment les fait choir ; et toutes, ma fille, toutes ont eu et auront le même sort : elles seront trahies et méprisées.

— Mais le monde a-t-il toujours été ainsi ? Sera-t-il toujours ainsi ? Mais vous, ma tante, — osa demander Vittoria, — n'avez-vous pas été aimée avec ardeur par votre mari, vous si belle, vous qui resplendissiez de toutes les vertus, vous qui étiez de haute lignée, vous qui étiez puissamment riche ? Et n'avez-vous pas aimé avec ardeur votre mari, le duc d'Altomonte ? C'est cela que l'on croit : eh bien, dites-moi si c'est la vérité !

Donna Giulia de' Masi, duchesse d'Altomonte, née princesse de Castropignano, fit avec la main un geste vague et lent ; et, pour la première fois, un fugitif sourire effleura ses lèvres.

— Tout cela est si loin, si loin ! (Et il sembla qu'une émotion rendait moins ferme sa voix dominatrice.) Depuis le jour où il m'a connue jusqu'au jour de sa mort, le duc d'Altomonte a toujours eu pour moi une tendresse égale et paisible, une forte sympathie morale, un tranquille et sûr attachement.

— Rien de plus ? rien de plus ?

— Rien de plus.

— Et cela vous a suffi, ma tante ?

— Cela m'a suffi ; je me suis tenue pour satisfaite de cette affection ; j'en ai remercié Dieu, chaque jour ; et, maintenant encore, c'est le plus doux et le plus cher souvenir de ma vie, désormais trop longue.

— Et vous ? et vous ? Comment l'avez-vous aimé ?

— En chrétienne, Vittoria. Je l'ai aimé avec tendresse, avec respect, avec dévouement, avec fidélité.

— Pas davantage?

— Pas davantage.

— Et cela a suffi à votre mari?

— Il ne m'a jamais demandé autre chose; je l'ai toujours vu serein; il est mort avec sérénité, sa main dans la mienne.

La blonde épouse resta silencieuse pendant une minute; puis, relevant la tête avec une résolution désespérée :

— Moi, — dit-elle, — je n'aurai pas la force d'une telle renonciation, jamais, jamais!

— Demande la force, et tu l'auras.

— Qui me la donnera?

— Prie Dieu, et tu l'auras de lui.

— Bénissez-moi, ma tante! — murmura la malheureuse, en se laissant glisser sur ses genoux devant cette auguste figure de femme et en courbant le front.

Le visage de la duchesse parut s'éclairer d'une lumière très pure. Elle toucha légèrement, avec la main, le front de Vittoria, et, les yeux levés vers le ciel :

— Bénissez, Seigneur, ma fille bien-aimée! Accordez-lui la force, et elle aura la paix.

Puis ses lèvres violacées se posèrent sur le front de la jeune femme. Vittoria se redressa; mais ni la prière ni la bénédiction n'avaient consolé sa douleur, et elle avait l'âme en détresse.

***

— Modane! Modane! — criait-on de tous côtés, tandis que le « rapide » venant de Paris s'arrêtait en gare avec un fracas sourd.

— Enfin! — dit Marco Fiore en poussant un soupir de soulagement. — Nous allons rentrer dans notre patrie!

Et, sans attendre la réponse de Vittoria, il prit sa casquette de voyage, l'enfonça sur sa tête et sortit du compartiment.

— Dois-je aller avec toi? — demanda, tout bas, sa jeune femme qui l'avait rejoint dans le couloir.

— Si tu veux faire quatre pas, oui. Sinon, ce n'est pas nécessaire. Cette gare est si terne, si maussade!

— Oui, elle est triste, — répéta-t-elle à voix basse.

— Mais notre patrie est si belle ! N'es-tu pas contente de retourner à la maison ?

— Oui, je suis contente, — répondit-elle, sans rien ajouter.

Il la regarda d'un œil scrutateur, comme il faisait de temps à autre. Mais le pur visage avait cet aspect clos et inexpressif contre lequel échouait toute investigation. Il haussa imperceptiblement les épaules et dit :

— Je vais descendre pour me dégourdir un peu. La visite des bagages se fera dans le train, tout à l'heure.

Et il disparut au fond du couloir. Quelques instants après, Vittoria le vit se promener de long en large, sur le quai de cette gare que ne réussissait pas à égayer un matinal soleil de mai. Alors elle se leva et alla se mettre de l'autre côté, contre la glace du compartiment, regarda un train qui, se dirigeant vers Paris, stationnait sur la voie montante. Elle tenait les yeux fixés sur ce train ; elle cherchait à distinguer les visages des voyageurs assis dans ces wagons, à interroger, s'il était possible, leurs physionomies et à deviner ce qu'ils pensaient. Elle respira profondément, comme si elle était oppressée, et ce fut la seule manifestation de sa peine secrète : elle enviait passionnément ces gens qui s'éloignaient de l'Italie, qui s'en allaient vers la France, vers l'Angleterre, au bout du monde, peut-être pour ne jamais revenir ; et elle aurait voulu être un de ces voyageurs inconnus, rebrousser chemin, abandonner pour toujours sa patrie, emporter avec elle l'homme qu'elle adorait, dans des régions lointaines, sur des terres ignorées, perdre jusqu'à la mémoire de son pays et des siens.

« Oh ! ce retour, ce retour ! » — pensa-t-elle, si désespérément qu'elle faillit répéter ces mots à haute voix.

Elle se laissa tomber sur le coussin, chercha parmi les fleurs, parmi les livres qui étaient devant elle, sur la tablette, quelque chose pour se distraire, un volume, une brochure de réclame, un indicateur ; elle prit et rejeta deux ou trois de ces objets ; elle appuya sa tête au dossier, ferma les yeux, s'efforça de ne plus penser à rien, d'anéantir en elle cet invisible et dévorant travail de taret qu'y faisait sa réflexion.

— On part, on part... Enfin ! — dit Marco, qui était rentré dans le compartiment.

Le train gronda, s'ébranla, sortit des ombres de la gare, courut entre les prés verts, parsemés de fleurs qui tapissent les montagnes autour du Cenis.

— Nous rentrons chez nous, petite Vittoria ! Nous allons retrouver notre maison, notre lit, où d'autres n'ont pas dormi la nuit précédente, où d'autres ne dormiront pas le lendemain !... Chez nous, chez nous !... Nous ne coucherons plus à l'hôtel, Vittorietta ; nous ne dînerons plus au restaurant, où la cuisine est de provenance et de composition douteuses ! Je t'assure, ma chérie, qu'au palais Fiore il y a un excellent cuisinier, dont la cuisine est sans mystères. Quel plaisir de dîner et de coucher au palais Fiore, rue Bocca-di-Leone !

Vittoria avait écouté attentivement toute cette tirade gaie en apparence, où frémissait néanmoins une sourde irritation.

— Ce voyage t'a fatigué, Marco, — dit-elle, du même ton dont elle eût fait quelque remarque insignifiante.

— Physiquement, peut-être, — avoua-t-il aussitôt, avec plus de courtoisie que de tendresse. — Je ne suis plus très jeune.

— Tu as trente-deux ans.

— Mais j'ai vécu beaucoup pour mon âge, — répondit-il avec loyauté.

— En effet ! — dit-elle, d'une voix tranquille. — Au lieu de voyager, nous aurions dû aller à Spello.

— Spello, ma chère, n'est pas très réjouissant. Tu verras, cet été... Et puis, et puis, ne devais-tu pas faire un grand voyage de noces ?

— Moi ! moi ! — s'écria-t-elle, en sursautant.

— Oui, toi ! Ne fallait-il pas, ma belle, que tu fisses un agréable, un amusant, un délicieux voyage de noces ? Tu l'avais mérité, mon trésor. Et j'espère que je me suis bien conduit ?

— Très bien ! — répondit-elle, de façon ambiguë.

— J'ai été un bon compagnon de voyage, intelligent, zélé, aimable ?

— Tu as été tout cela, Marco ! — répondit-elle avec froideur.

— Ai-je accompli heureusement cette partie de ma mission, Vittoria ? l'ai-je accomplie comme je le devais ?

— Tu as donc une mission, Marco ?... laquelle ? — interrogea la jeune femme, non sans âpreté.

— Celle que m'a donnée le prêtre, à Sainte-Marie-du-Peuple; celle que m'a donnée le maire, au Capitole; celle que je me suis donnée à moi-même...

— C'est-à-dire... ? — demanda-t-elle durement.

— Celle de te rendre heureuse, ma chérie ! — conclut-il avec une sorte de mignardise caressante, pour atténuer la solennité de la phrase.

— Ah ! — s'écria-t-elle, sans plus.

— Eh bien, me l'accordes-tu, ce premier certificat, madame mon épouse ? As-tu été heureuse, oui ou non, pendant ce voyage ? Ai-je tout fait pour te rendre heureuse ?

— Tu as fait tout ce que tu as pu, — repartit-elle, d'une voix sans accent.

— Tout, par conséquent ? — insista-t-il, en l'observant avec attention.

— Tout ce que tu as pu.

Il fronça les sourcils, ne dit plus rien. Elle se tut également, tourna la tête de l'autre côté. Un instant après, du ton d'un homme ennuyé, il reprit :

— Maintenant, je suis un peu las et je rentrerai avec plaisir à la maison.

Le train courait, courait à travers les campagnes qui descendent vers Suse et vers Turin.

— Tu as écrit à ta mère, à ta sœur, que nous revenions ? — ajouta-t-il distraitement.

— Non, — répondit-elle.

— Ah !... Et quand te proposes-tu de le faire ?

— Je ne sais... Je croyais à un contre-ordre, à une prolongation de voyage, à un retard... Je ne sais.... — balbutia-elle, confuse.

— Alors, nous télégraphierons de Turin. Il y a deux heures d'arrêt, — dit-il, un peu agacé.

— Et nous reviendrons directement à Rome? — demanda-t-elle d'un air timide.

— Sans doute, sans doute !... Nous y serons demain matin, à dix heures.

— Ah !

Malgré sa puissance de dissimulation, elle ne réussit pas à cacher un peu d'effroi.

— J'ai idée, Vittoria, — reprit-il, devenu de très mauvaise humeur, — que notre retour à Rome n'est pas pour toi un grand plaisir.

Il avait pris un ton d'une sévérité si imprévue que Vittoria se troubla beaucoup.

— Tu te trompes... tu te trompes...

— Non, je ne crois pas que je me trompe. Toutes les jeunes mariées sentent vivement le besoin d'être chez elles, dans leur maison. Toi, au contraire, tu l'éprouves peu, ce besoin, du moins en apparence.

— Mais si, mais si, je l'éprouve...

— Fais-moi l'honneur de ne pas me prendre pour un sot! répliqua-t-il brusquement. Peut-être que le palais Fiore ne te semble pas digne de ta présence?

— Oh! Marco! — protesta-t-elle, avec des larmes dans la voix.

— Rome te semble une capitale trop petite? Le pays qu'habitent ta mère et la mienne te semble mesquin et vide, peut-être?

— Marco! Marco! — supplia-t-elle.

Mais il était exaspéré. La première dispute, aigre, violente, avait éclaté entre eux; et c'était en vain que la jeune femme, éperdue, s'efforçait de l'apaiser. Son émoi l'empêchait de prononcer une parole: sa gorge s'étranglait; elle suffoquait.

— Peux-tu le nier? — répliqua-t-il, d'une voix où sifflait, non plus l'ironie, mais la colère. — Oses-tu nier que tu ne partages en aucune façon le plaisir que j'ai de rentrer à Rome?

Elle, sans rien dire, joignit les mains, comme pour le conjurer en silence de ne pas la torturer davantage.

— Je regrette d'avoir à te faire cette observation, ma chère Vittoria, — poursuivit-il, implacable; — mais il t'arrive quelquefois de mentir...

— Oh! oh! — gémit-elle, avec un mouvement d'horreur, en couvrant son visage avec ses mains.

— Ou de dissimuler. C'est la même chose.

Il la voyait livide, serrant les dents, comme si une convulsion la bouleversait; mais sa colère n'avait plus de frein.

— Vittoria! — prononça-t-il très haut, comme pour la tirer de cette crise. — Veux-tu me répondre?

Épouvantée, elle le regardait avec des yeux hagards.

— Les femmes que j'ai connues m'ont habitué à la sincérité et à la fierté. Veux-tu me parler avec franchise?

— Oui! — affirma-t-elle, comme si cette allusion l'eût offensée cruellement et lui eût rendu toute son énergie.

— Pourquoi n'es-tu pas contente de revenir à la maison? Pourquoi ne te réjouis-tu pas d'embrasser les tiens? Pourquoi n'es-tu pas heureuse de te retrouver demain à Rome et d'y commencer ta nouvelle vie? Réponds. Ne cache rien. Ne feins pas. Dis la vérité, comme on me l'a toujours dite.

— Je déteste Rome! — déclara-t-elle, sous le coup de l'offense, faisant un mortel effort pour énoncer son secret.

— Tu détestes Rome? Pourquoi?

— Tu le sais bien. Ne m'oblige pas à t'en dire la raison! ajouta-t-elle, avec l'accent digne et douloureux de la prière.

Soudain, toute la fureur de cet homme tomba, s'évanouit. De nouveau la charité humaine, la pitié fraternelle l'émurent.

— Tu es malade, Vittoria, — lui dit-il. — Il faut que tu guérisses.

Elle fit un geste vague pour signifier que non, que c'était impossible; et elle courba la tête, cessa de parler. Il n'essaya plus de rompre ce lourd silence.

MATHILDE SERAO

(A suivre.)

LETTRES

DES

ANNÉES ROMANTIQUES[1]

LVII

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 27 février 1837.

Chère sœur,

C'est à grand' peine que je puis trouver cinq minutes pour t'écrire quelques lignes : au milieu de l'instrumentation de mon opéra, de mes maudits articles et des courses qu'ils me forcent à faire, tu peux penser si j'ai des loisirs.....

Il paraît que vous avez été rudement *influencés*[2], toi et les tiens ; pour Henriette et moi, la grippe a été assez discrète, elle s'est bornée à nous faire enrager pendant huit ou dix jours. J'étais obligé de travailler dans mon lit, ce qui est fort incommode. J. Janin m'a depuis peu cédé de fort bonne grâce le feuilleton des théâtres lyriques dans les *Débats* (le Théâtre-Italien et les ballets seulement ne sont pas de mon domaine), de sorte que je tiens sous ma férule l'Opéra et l'Opéra-Comique ; mais c'est une position bien difficile à conserver sans de vilaines concessions. Ainsi, dans quelques jours,

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1905, 1er janvier, 1er et 15 février 1906.

2. C'est la deuxième fois, à notre connaissance, que l'on voit paraître dans les écrits de Berlioz le nom d'une maladie réputée plus moderne. Le chapitre XLII des *Mémoires (Voyage en Italie)* parle en effet de l'*influenza* qui sévissait à Rome : « Une sorte d'*influenza* plus ou moins contagieuse désole la ville; on meurt très bien, par centaines, par milliers. »

je vais avoir à dire passablement de bêtises *indulgentes* pour une *énorme niaiserie* musicale appelée *Stradella*, dont j'ai vu la répétition hier soir, à l'Opéra. Mille raisons m'y obligent, indépendamment de l'inconvenance qu'il y aurait dans ma position à éreinter un jeune compositeur[1] qui s'est trouvé longtemps dans la position où je me trouve vis-à-vis du théâtre. Mais je te préviens de ne rien croire de ce que je dirai de la musique, car, depuis quinze ans que j'en entends, je n'ai encore rien rencontré d'aussi *tranquillement plat*. Cela fait terriblement ressortir l'œuvre de cette pauvre mademoiselle Bertin, cent fois plus virile, et forte, et neuve, que cette musique suisse qui n'est ni allemande, ni italienne, ni française, mais touche un peu à toutes ces écoles comme le pays de son auteur touche aux trois autres.

Par habitude, je retombe dans le feuilleton en t'écrivant : pardonne-moi, car j'aimerais infiniment à m'en corriger et, Dieu aidant, nous y parviendrons bien tôt ou tard. Adieu, adieu, mille choses à ton mari que j'aime beaucoup, beaucoup plus qu'il ne croit peut-être, et embrasse pour moi ta petite Mathilde.

Ton ami et frère,

H. BERLIOZ

LVIII

A SON PÈRE

Paris, 8 mars 1837.

Cher papa,

J'ai reçu hier soir la lettre de Nanci, avec le billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; bien que cet argent me soit très utile, à présent qu'il s'agit de m'équiper pour la garde nationale, j'aurais pu, à la rigueur, m'en passer, et je crains que vous ne vous soyez imposé quelque privation pour m'aider encore.....

Je travaille toujours beaucoup, de toutes manières ; ma position au *Journal des Débats* s'agrandit et se consolide ; je suis assiégé par une foule d'autres journaux qui me demandent ma collaboration. Je crois que j'accepterai celle de la *Chroni-*

1. Niedermeyer.

que de Paris[1] et de *l'Encyclopédie du XIXe siècle*, à cause de la puissance que ces feuilles me donneront pour aider encore à l'influence si énergique des *Débats*. Cependant tout cela me prend un temps énorme, et si je composais une bonne symphonie, elle me rapporterait, *positivement parlant*, dix fois plus que tous mes articles d'un an réunis. Mais il faut arriver à l'Opéra et c'est là ma machine de guerre pour battre la porte de cet immense théâtre. *Stradella* est une œuvre morte sans rémission ; c'est du dernier médiocre, ou plutôt c'est exécrablement plat, quoi que j'en aie dit dans mes articles des *Débats* et de la *Gazette musicale*, dimanche dernier. A présent je n'ai plus que deux ouvrages à voir monter avant le mien: Halévy et Auber, qui n'ont pas fait la moitié de leur partition, ne veulent pas se désister de leur droit et laisser jouer la mienne, qui est finie. A leur aise. — En attendant, je sors de chez le ministre de l'intérieur, qui veut me charger de faire une grande composition pour l'anniversaire de la mort du maréchal Mortier, etc., aux Invalides[2]. J'allais le voir pour autre chose ; il m'a appris cette nouvelle à l'improviste : j'ai demandé une certaine latitude pour mes moyens d'exécution, qu'il paraît disposé à m'accorder. En tout cas, l'affaire se terminera incessamment, et il le faut pour que j'aie le temps d'écrire mon ouvrage d'ici au 28 juillet. Seulement, j'ai peur de la fièvre que l'idée du sujet et des cinq ou six cents exécutants que j'aurai à mes ordres va me donner. Quel *Dies iræ* ! ! !

Voilà, cher papa, toutes mes nouvelles. Vous savez déjà que la loi de disjonction a été rejetée hier par la Chambre[3], le gouvernement en est dans la stupeur.....

Votre affectionné fils,

H. B.

1. Berlioz donna en effet quelques articles à la *Chronique de Paris*, en 1837-1838.

2 Première mention du *Requiem*. — On sait que le maréchal Mortier était tombé aux côtés de Louis-Philippe, le 28 juillet 1835, frappé mortellement par la « machine infernale » de Fieschi, pendant la revue que passait le roi pour commémorer les Journées de Juillet.

3. D'après ce projet de loi, — inspiré par l'affaire de Strasbourg, qui avait éclaté l'année d'avant, — toutes les fois que, pour un même crime, on poursuivrait des militaires et des civils, les militaires seraient renvoyés devant le conseil de guerre et les civils devant le jury. Ce projet fut combattu par Dupin et Chaix d'Est-Ange, attachés fermement à l'unité de juridiction. Le vote de la Chambre détermina la retraite du premier ministère Guizot.

LIX

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 17 avril 1837.

..... Je réponds tout de suite à la question que tu me fais au sujet de mon oncle : *Il ne m'a jamais emprunté un sou.* Ainsi soyez bien rassurés là-dessus. Je le verrai ce soir..... Il est fort bien en cour; il a dîné chez le roi, il y a quelque temps, et la reine a été pleine de prévenances pour lui.

Tes détails sur ta seconde visite à Meylan[1] m'ont tristement ému. Avant d'avoir reçu ta lettre, je m'étais bien souvent figuré les mêmes impressions pour mon propre compte, quand je reverrai cette campagne pittoresque où notre pauvre grand-père était si heureux de nos premières joies. Ces souvenirs-là ne s'effaceront jamais.....

[Je ne puis faire aucune visite; mon *Requiem*[2] m'occupe exclusivement du matin au soir et me permet à peine le travail obligé des feuilletons. Cette affaire, après quelques traverses suscitées par Cherubini, qui voulait faire exécuter aux Invalides un nouveau *Requiem* qu'il vient de composer, s'est terminée cependant d'une manière honorable pour lui (Cherubini) et pour M. de Gasparin, qui m'avait OFFERT de faire cet ouvrage.

Le ministre m'a demandé si je voulais accepter *quatre mille francs*; je n'ai pas cru devoir *liarder* à cette occasion, bien que ce soit payé d'une façon assez mesquine, parce que les frais d'*exécution* seront énormes : j'ai exigé cinq cents musiciens et j'en aurai *quatre cent trente*.

Enfin l'arrêté ministériel est signé depuis trois semaines, et je le tiens dans mon secrétaire; il n'y a plus de danger de ce

1. Où son grand-père Marmion était mort, le mois précédent.

2. Commandé à Berlioz par le ministre de l'intérieur, M. de Gasparin, pour être exécuté au prochain anniversaire des Journées de Juillet. — Voir la lettre précédente.

côté-là. Dans deux mois j'aurai fini, je l'espère. J'ai eu de la peine à dominer mon sujet : dans les premiers jours, cette poésie de la *Prose des morts* m'avait enivré et exalté à tel point que rien de lucide ne se présentait à mon esprit, ma tête bouillait, j'avais des vertiges. Aujourd'hui l'éruption est réglée, la lave a creusé son lit, et, Dieu aidant, tout ira bien. C'est une grande affaire! Je vais encore sans doute m'attirer le reproche d'*innovation*, parce que j'ai voulu ramener cette partie de l'art à une *vérité* dont Mozart et Cherubini m'ont paru s'éloigner bien souvent. Puis il y a des combinaisons formidables qu'on n'a heureusement pas encore tentées et dont j'ai eu, je pense, le premier l'idée.

Adieu, adieu.

Ton affectionné frère[1].]

H. BERLIOZ

LX

A FRANZ LISZT[2]

Paris, 22 mai 1837.

Cher ami,

J'ai deux ou trois choses à te demander :

1° Fais-moi le plaisir d'analyser, pour la *Gazette musicale*, les œuvres de Schumann que je t'ai envoyées : ce sera d'un très grand intérêt sous tous les rapports, car tu es le seul, ce me semble, qui puisse le faire d'une manière complète. Schlesinger est arrivé depuis huit jours, la *Gazette* ne me regarde plus, mais je voudrais bien ne pas manquer de parole à Schumann, à qui j'avais fait espérer une critique de ta façon sur ses œuvres[3] ;

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 17 janvier 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

2. Cette lettre à Liszt et la suivante (du 20 juillet) sont adressées à *Monsieur Liszt, chez Madame Dudevant, à La Châtre (Indre)*.

3. Nous verrons Berlioz insister deux fois encore (lettres du 15 juin et du 20 juillet) pour obtenir de Liszt l'envoi de cet article, qui parut enfin dans la *Gazette musicale* le 12 novembre 1837.

2° Si tu en as le temps, arrange donc l'ouverture du *Roi Lear* : je n'ai pas de raisons comme pour les symphonies de retarder la publication de ce morceau ; au contraire, je serais bien aise qu'il parût[1] ;

3° Dis-moi si, décidément, tu viendras à Paris au mois de juillet, car ta dernière lettre semblait indiquer le contraire. Mon *Requiem* est fini, je me débats avec la matière. Ce sont les copistes, les lithographes, les charpentiers qui *se me* disputent, sans compter CAVÉ[2].

Tu feras bien d'envoyer le plus tôt possible ton travail sur *Esmeralda* à mademoiselle Bertin : elle venait justement, quand j'ai reçu ta lettre, de me prier de t'écrire à ce sujet.

Je viens de lire *Mauprat* ; fais-en mon compliment à l'auteur. C'est d'un extrême intérêt ; et puis quelle vitalité endiablée de style ! ! ! Si jamais madame Sand fait un drame, on ne s'y endormira pas, j'en réponds. A propos, dis-moi quelque chose de l'idée dont nous avions parlé : qu'en pense-t-elle réellement ? A ce sujet, je dois avouer que, la semaine dernière, Henriette a joué le cinquième acte de *Jane Shore* chez M. de Castellane, et que vraiment c'était beau, très beau ! Je ne crois pas que l'alliance de la vérité et de la poésie dramatique ait encore été aussi intime chez une actrice[3].

Adieu ; mes hommages à madame d'Agoult[4] et à madame Sand. A toi ma vive et solide affection.

H. BERLIOZ

1. Nous n'avons pas connaissance que la transcription de l'ouverture du *Roi Lear* par Liszt ait été publiée. (Voir, ci-après, lettre du 8 février 1838 : « Richault... ne s'en soucie pas. »)

2 Chef de bureau au Beaux-Arts, que Berlioz accusait de lui être hostile.

3. Après avoir lu ce paragraphe, si l'on se souvient de la démarche antérieurement faite par Berlioz et sa femme auprès de Victor Hugo pour le prier d'écrire un drame dont un rôle pourrait être confié à Henriette (voir la lettre du 17 avril 1835), on supposera que, n'ayant pas réussi à persuader le poète, ils recommencèrent la tentative auprès de George Sand, et que tel est le sens, la raison principale de cette lettre adressée à Liszt, et de la suivante à madame d'Agoult, — l'un et l'autre, à ce moment, hôtes de Nohant. — On voit, en tout cas, par les dernières lignes que, même à cette époque, Henriette Smithson n'avait pas encore renoncé définitivement au théâtre.

4. La comtesse d'Agoult, connue en littérature sous le pseudonyme de Daniel Stern, l'une des compagnes de Liszt, mère de madame Cosima Wagner et de madame Émile Ollivier.

LXI

A MADAME D'AGOULT

Paris, 15 juin 1837.

Madame,

Nous sommes bien reconnaissants, ma femme et moi, de l'intérêt que vous voulez bien prendre au projet qui nous préoccupe[1]; sans manquer de confiance dans la bonté et le sentiment artiste de madame Sand, il ne fallait rien moins, je l'avoue, que l'appui d'un intermédiaire tel que vous pour me décider à lui faire une demande pareille. Puisque notre idée ne lui paraît pas inadmissible, et que déjà même au milieu de ses travaux elle a pu trouver quelques instants pour y songer, je vais l'en remercier et en causer avec elle directement.

Le voyage d'Italie vous sourit beaucoup, madame, et pourtant ce sera, je crois, votre première visite à ce beau pays; si vous en étiez à la seconde, votre joie de le retrouver dépasserait de beaucoup l'empressement que vous montrez de le connaître. Dieu vous garde seulement des *ciceroni*, des douaniers, des Autrichiens, des touristes, des conversations romaines, des traductions de Scribe et des opéras de Vaccaï!

Je ne saurais en vouloir à Liszt de ne pas venir à Paris au mois de juillet, comme il me l'avait fait espérer : les séductions qui l'entraînent au delà des Alpes sont trop fortes, et je suis heureux de son bonheur. Quand vous serez à Naples, quand Liszt sentira le besoin d'une de ces grandes émotions à la poursuite desquelles nous nous sommes tant fatigués l'un et l'autre, et que l'art italien ne donnera jamais, qu'il gravisse un soir le Pausilippe, que, du sommet de cette colline chère à Virgile, il écoute les arpèges infinis de la mer, pendant que le soleil, ce fastueux soleil si différent du nôtre, descendra lentement derrière le cap Misène, colorant de ses derniers rayons les pâles oliviers de Nisida... voilà un concert digne de vous et de lui, et le seul que je vous recommande.

Vous avez bien raison, madame, de regarder la vie de Paris comme une lutte désespérée; mais quelques heures de calme passées à Caprée ou à Amalfi vous auront bientôt fait

1. Voir la lettre précédente.

oublier et la *Grand'Ville* et les pauvres galériens que vous y laissez.

Ils n'en forment pas moins des souhaits bien sincères pour votre voyage.

J'ai l'honneur d'être, madame, votre dévoué serviteur,

H. BERLIOZ

P.-S. — Je prie Liszt de ne pas oublier mon manuscrit du *Roi Lear* en m'envoyant le sien. J'attends son article sur Schumann avec impatience.

LXII

A SA MÈRE

Paris, 17 décembre [1837].

Voilà où j'en suis, chère maman. Quant au moral, on ne m'a pas encore payé, mais l'ordonnance du payement est faite, elle sera signée demain, et je sais que M. de Montalivet s'est cru obligé d'ajouter aux quatre mille francs promis par l'arrêté de M. de Gasparin, une gratification de quinze cents francs. A présent il s'agit de m'acheter mon ouvrage[1], qui deviendrait propriété nationale : les chefs de bureau du ministère m'ont confié cela ce matin ; je ne sais à cet égard rien de positif. J'ignore également combien on compte m'offrir de ma partition et si l'on entend la garder en manuscrit ou la faire graver aux frais du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, tout va assez bien. Je vous ai envoyé une vingtaine de journaux en deux fois : je pense qu'ils vous sont bien parvenus. La presse anglaise a aussi été très bonne, de sorte que nous pouvons nous flatter de faire un tapage d'enfer dans les quatre parties du monde. Tout cela arrange fort bien mes affaires à l'Opéra et je suis à peu près sûr à présent, quand cet interminable opéra d'Halévy[2] qu'on répète depuis huit mois sera monté, d'être mis à l'étude. La seule chance contraire est peu probable : il faudrait qu'Auber

1. Le *Requiem*, finalement exécuté, aux Invalides, le 5 décembre 1837.

2. *Guido et Ginevra*.

(qui a un engagement antérieur au mien) fît un opéra en cinq actes en quatre mois.

Votre triple lettre m'a fait bien plaisir, chère maman : remerciez bien pour moi Nanci et Camille de leur bon souvenir ; j'écrirai à Nanci prochainement. Adèle est toujours la même charmante enfant que je connaissais, et *je l'embrasse à tout rompre* comme elle m'applaudit. Je suis fâché que personne ne m'ait dit un mot de Prosper ; il est, je pense, devenu raisonnablement grand et grandement raisonnable. S'il veut me faire plaisir, il m'écrira une longue lettre sans régler son papier et sans endimancher ses phrases.

Mon père avait été fort contrarié des incidents qui ont retardé l'exécution de mon *Requiem*, il est sans doute content aujourd'hui : nous n'avons rien perdu pour attendre. Cherubini a été un peu étrangement surpris de voir le bibliothécaire de son Conservatoire énoncer dans la *Gazette musicale* des opinions aussi audacieuses à mon sujet ; toutefois il paraît que la lettre du ministre de la guerre lui a *déplu* bien davantage. Les académiciens de la section de musique, en général, ne sont pas gais.....

Adieu, chère mère, mille bonjours à tous mes amis de la Côte ; je charge Adèle d'embrasser mon père et vous et même Prosper, dont on ne me dit rien.

H. BERLIOZ

LXIII

A SA MÈRE

Paris, 18 janvier 1838

Chère maman,

..... [La semaine est mauvaise : je n'entends parler que de catastrophes dont je ne vous entretiendrai pas, parce qu'elles ne vous touchent pas, fort heureusement. En revenant de conduire le jeune de Roger au cimetière, j'apprends la mort d'un de mes amis qui habitait Francfort ; puis l'horrible incendie du Théâtre-Italien, — des familles riches hier, aujourd'hui sans un sou, le directeur qui se brise le crâne en tombant sur le pavé pour échapper aux flammes, — et, pour compléter tout cela, mes tracasseries interminables avec le ministre de l'intérieur.

Je sais que mon père et vous, chère maman, attendiez impatiemment de savoir si j'avais été payé. Eh bien, je n'ai rien reçu encore. Le ministre de la guerre (un brave et digne homme) m'a remis les dix mille francs destinés à payer l'exécution de mon ouvrage, de sorte qu'à cette heure tout le monde est payé, *excepté moi*, parce que j'ai le malheur d'avoir affaire au ministre de l'intérieur.

Hier je suis allé dans ses bureaux faire une scène comme on n'en a, je crois, jamais vu en pareil lieu : j'ai fait dire à M. de Montalivet par son chef de division *que je serais honteux d'agir avec mon bottier comme il se comporte avec moi, et que si je n'étais pas payé dans le plus bref délai je raconterais tous les infâmes tripotages qui se sont faits à mon sujet au ministère, de manière à donner aux journaux de l'opposition ample matière à scandale*. Il paraît qu'on a voulu, avant l'exécution du *Requiem*, ANNULER l'arrêté de M. de Gasparin et qu'on a *disposé* de mes quatre mille francs, ou, pour parler français, qu'on les a volés. Les quinze cents francs de gratification ont disparu de la mémoire des chefs de bureau des Beaux-Arts : ils disent à présent que c'était *une erreur*. Jamais on n'a vu plus complet ramas de gredins et de voleurs. Mais je serai payé, il n'y a pas à s'en inquiéter ; ce n'est qu'un retard : ils ont trop peur de la presse. On m'a parlé de la croix d'honneur pour l'époque de la fête du roi, au mois de mai. Nous verrons si ce sera encore une mystification. Au reste, c'est le moindre de mes soucis[1].]

..... Nous allons tous les trois assez bien. Louis grandit et se forme ; c'est lui qui est venu m'apporter « la lettre de la tante Adèle, la sœur de toi, tu sais ». Nous pensons à lui trouver dans quelques mois une école pour commencer à le dépayser, car, entre nous, il est parfaitement gâté, et ne fait à peu près que ce qu'il veut. Henriette le gâte pourtant moins que moi qui n'ai guère le temps d'être sévère.....

Je vous embrasse tendrement.

H. B.

P. S. — Ne faites pas attention à la malpropreté de ma

1. Le passage mis entre crochets a paru dans le *Ménestrel* du 24 janvier 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

lettre : je ne puis écrire sans raturer horriblement. Vous n'avez pas d'idée de ce que sont les manuscrits de mes articles : c'est effrayant.

LXIV

A FRANZ LISZT[1]

Paris, 8 février 1838.

Ta lettre m'a fait un bien grand plaisir, mon cher et bon ami; d'autant plus grand que je ne l'espérais presque pas. On accuse les habitants de Paris d'oublier le reste du monde; mais il me semble que le reste du monde a des velléités de rendre à Paris son indifférence et son oubli. Je me rappelle le temps où je parcourais comme toi l'Italie: rien ne me paraissait plus fatigant alors que de prendre ma plume et de porter ma pensée sur cette grande, boueuse et dédaigneuse ville, si différente de la paisible capitale des États romains, où je n'aimais qu'à dormir, et de mes villages favoris des Abruzzes et de la Sabine, où j'ai tant chassé, pêché, dansé, chanté et joué de la guitare. Je conçois donc à merveille que tu m'aies délaissé si longtemps, et qu'il ait fallu le canon des Invalides pour te rappeler mon souvenir. Je n'ai jamais vu Como ni ses lacs, mais je m'en fais une idée ravissante, et tu dois t'y trouver heureux. J'ai su par d'autres que par toi la grande sensation que tu as produite à Milan; j'en ai dit quelques mots dans les *Débats* et ailleurs; j'aurais bien voulu avoir quelques détails, faute desquels je n'ai pas osé m'aventurer. Notre ami Heine a parlé de nous deux dans la *Gazette musicale*, avec autant d'esprit que d'irrévérence, mais sans méchanceté aucune toutefois; il a, en revanche, tressé pour Chopin une couronne splendide, qu'il mérite au reste depuis longtemps[2].

1. Lettre adressée à Milan, chez l'éditeur Ricordi.

2. Henri Heine a publié dans la *Gazette musicale* des 21 janvier et 4 février 1838, sous le titre de *Lettres confidentielles* (traduction d'une série de lettres adressées à Auguste Lewald, directeur de la *Revue dramatique* de Stuttgard), deux articles sur le mouvement musical à Paris. La partie consacrée à Berlioz, toute sympathique en sa forme humoristique, a été reproduite ou résumée dans plusieurs biographies du compositeur (voir notamment J. Tiersot, *Hector Berlioz et la Société de son temps*, p. 76).

C'eût été, je t'assure, un grand bonheur pour moi de t'avoir là quand on a exécuté le *Requiem*. Je crois que cette grande machine musicale t'aurait semblé fonctionner assez bien; il y a eu réellement des pleurs et des grincements de dents: les *pleurs* étaient *pour* l'ouvrage, les *grincements* étaient *contre*. Habeneck s'est tout à fait *rallié* (comme on dit en politique de certains légitimistes). Cherubini m'exècre et m'appelle *son cher ami*. On grave la partition: tu l'auras dans trois mois si la graveuse me tient parole. A propos de cette publication, si tu me trouves des souscripteurs à Milan, chez Ricordi ou ailleurs, tu me feras grand plaisir; le prix de la souscription est de *trente francs*. J'ai eu toutes les peines du monde à me faire payer de Montalivet; si je ne m'étais mis enfin dans une de mes colères bleues, et sans une scène des plus violentes que j'ai faite au ministère, je courrais encore après mon argent.

J'ai parlé à Richault de la gravure de mes deux ouvertures que tu as réduites pour le piano: il ne s'en soucie pas. Pour la symphonie, si Hofmeister veut m'en donner un prix raisonnable, je ne demande pas mieux que de la lui laisser publier, ainsi que les deux autres manuscrits que tu m'as envoyés: fais la négociation toi-même, je te confie mes intérêts absolument. J'ai essayé d'écrire un morceau de chant sur des paroles que m'a faites Brizeux, je comptais prier madame d'A... d'en accepter la dédicace, mais je n'ai rien pu trouver encore qui me parût digne de lui être offert: mon Pégase est rétif pour ces petites compositions. Il y a longtemps d'ailleurs que je cherche à écrire quelque chose sur l'*Erigone* de Ballanche[1], — admirable poète! — C'est là ce que je voudrais présenter à madame d'A...; si j'en viens à bout, ou si je trouve le temps d'y travailler, tu auras de mes nouvelles.

L'Opéra m'a demandé ma partition de *Cellini*, elle est à la copie. Auber cependant a le droit de passer avant moi, mais comme il n'aura pas fini, à beaucoup près, quand *Cosme de Médicis* sera joué, on l'*obligera* de me céder le pas. En atten-

1. La Bibliothèque du Conservatoire possède, dans sa précieuse collection d'autographes de Berlioz, un fragment inachevé d'*Erigone*. — Madame d'Agoult a reçu plus tard de Berlioz la dédicace de la poétique romance : *la Mort d'Ophélie*, dont les paroles sont d'Ernest Legouvé.

dant, je viens de faire mon ouverture et je l'instrumente à loisir.

Hiller voyage donc avec *son ami Rossini*, au dire des journaux? Qu'il prenne garde de ne pas être le Bertrand de ce Robert Macaire.

Adieu. Mille amitiés.

H. BERLIOZ

LXV

A SON PÈRE

Paris, 19 mars 1838.

Mon cher père,

Votre lettre, celle d'Adèle et de Camille m'ont affligé presque en même temps d'une façon tout à fait inattendue. Adèle me parle de certaines dispositions faites en sa faveur par notre excellente mère[1], d'un air à me faire croire qu'elle redoute l'effet de ce léger avantage sur l'esprit de ses frères et sœurs... Vous ajoutez des détails sur vos intentions personnelles à notre égard qui indiquent le découragement profond avec lequel vous envisagez votre avenir. Au nom de tout ce qui nous est cher, ne parlez plus ainsi, rien n'est plus inutile. D'après les lettres de mes sœurs, vous auriez supporté notre malheur avec votre courage ordinaire : se sont-elles trompées?...

Nous parlerons plus tard, beaucoup plus tard, de ces questions d'intérêt que vous me proposez avec un si triste sang-froid; et, en tout cas, pour ce qui me regarde, ce que vous ferez sera toujours bien.

..... Mon esclavage continue, ou, pour mieux dire, il devient plus dur de jour en jour. J'ai l'espérance fondée, mais sans aucune certitude, d'être nommé directeur du Théâtre-Italien[2]. Les hommes d'affaires qui m'ont choisi et m'ont fait demander le privilège en mon nom m'assurent des appointe-

1. La mère de Berlioz était morte le 18 février 1838. Vers la même époque, sa sœur Adèle s'était fiancée avec M. Suat, notaire, — ancien camarade de Berlioz, — qu'elle épousa l'année d'après..

2. La *Gazette musicale* du 10 juin 1838 annonça cette nomination comme faite. On verra par la lettre du 28 juin ce qu'il advint de ce nouvel espoir.

ments fixes de dix mille francs et un cinquième dans les bénéfices de l'exploitation du théâtre. D'un autre côté, on m'a engagé à me mettre sur les rangs pour une place de professeur d'harmonie, vacante en ce moment au Conservatoire; celle-là n'est que de deux mille francs. Je n'y compte pas du tout: Cherubini poussera toujours de préférence ses créatures; d'ailleurs, depuis le succès de mon dernier ouvrage, sa haine, obligée d'emprunter les formes d'une obséquieuse amitié, n'en est que plus intense.

[Enfin on monte mon opéra[1]. Les intrigues se croisent autour de moi depuis mes deux premières répétitions, au point de me donner des vertiges; il faut les suivre cependant, avoir l'œil sur tout et ne s'effrayer de rien[2]].

Je vous parlerai plus au long de tout ceci dans une prochaine lettre, quand ma situation sera plus nettement dessinée.

Adieu, cher père; ne vous inquiétez pas de mon avenir et songez davantage à vous-même. De tous les témoignages d'affection que vous puissiez donner à vos enfants, le soin de votre santé et de votre repos est celui dont ils ont le plus besoin.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ

LXVI

A SA SŒUR ADÈLE

20 mai 1838.

Chère Adèle,

Je n'ai que trois minutes pour te donner des nouvelles de mes affaires. Tout commence à marcher : mon opéra sera *su* par les acteurs et les chœurs dans un mois; le succès se montre à l'horizon; du moins, l'effet musical des points culminants de l'ouvrage paraît certain. Déjà les exécutants commencent à s'échauffer, on applaudit aux répétitions; enfin je

1. *Benvenuto Cellini.*

2. Le paragraphe mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 19 février 1905. (*Berlioziana* de J. Tiersot.)

suis content, tout en observant de l'œil les bêtes venimeuses qui m'entourent. Duponchel fait de son mieux, les acteurs sont bien disposés; quand Duprez sera revenu de son congé, c'est-à-dire au mois de juillet, nous commencerons les répétitions d'orchestre. Ce sera prêt pour le commencement du mois d'août.

Henriette va bien, Louis aussi; sois tranquille, tout marche bien. On me parle toujours de la croix, j'ai su que j'étais sur la liste présentée par M. de Montalivet.

La direction du Théâtre-Italien n'est pas encore nommée. Il y a cinq jours, Félix Réal triomphait, il allait faire nommer son cousin Robert; aujourd'hui, ses actions baissent : nous lui avons donné une passade (comme on dit en terme de natation), voyons s'il reviendra sur l'eau.

Adieu, chère sœur, embrasse Nanci et Mathilde pour moi, et écris-moi le plus souvent possible. Mon père va bien, n'est-ce pas?... Mais il doit se trouver bien abandonné, seul dans ses champs.

H. BERLIOZ

LXVII

A LA MÊME

[Paris], 28 juin 1838.

Chère sœur,

Si je ne t'ai pas écrit pour l'affaire du Théâtre-Italien, c'est qu'elle n'était pas sûre. La suite l'a bien prouvé : *la Chambre a rejeté le projet de loi présenté par le ministre*. Tout cela m'a donné un tel tracas et des ennuis de telle nature que je suis bien déterminé à ne pas poursuivre l'année prochaine ce lièvre-là. Je ne suis pas né pour m'occuper d'affaires d'argent, et la question de la *reconstruction* de la salle qu'on s'obstine à imposer au futur directeur en est une des plus graves et des plus compliquées. Montalivet est très contrarié, et beaucoup plus que moi, de cet échec de son projet de loi, *échec dont il est seul la cause*; il manifeste les meilleures

intentions de me dédommager : nous allons voir à quoi cela aboutira.

En attendant, je ne sais où donner de la tête avec mes répétitions qui m'occupent du matin au soir.

Duprez n'est pas encore de retour, je suis obligé de répéter son rôle. Je l'attends dans six jours. Mon opéra sera joué dans la première quinzaine d'août, tout se présente mieux que je n'avais osé l'espérer. Mais ces répétitions me tuent, et nous n'avons pas encore abordé l'orchestre.

[On vient d'exécuter le *Requiem* à Lille, avec cinq cents musiciens, et Habeneck m'écrit que le succès a été immense et l'exécution parfaite ; il faut que cela soit plus que vrai pour que ce vieux loup se soit laissé prendre d'enthousiasme au point de me l'écrire[1].] Je l'attends en même temps que Duprez pour commencer mes répétitions d'orchestre.

Dis à Camille de ne pas manquer de faire ce qu'il a la bonté de me promettre pour le milieu de juillet, car je ne fais presque rien pour les journaux. On m'accable de lettres, de diplômes, de compliments, d'Allemagne ; on me croit *ici même* parfaitement heureux sous le rapport de la fortune ! Quelle belle chose que le gouvernement représentatif, pour l'art et pour les artistes ! Si j'étais Russe, j'aurais cinquante mille livres de rente.

H. BERLIOZ

LXVIII

A LA MÊME

Paris, 12 juillet 1838.

Chère Adèle,

Je ne t'écris que pour t'annoncer la réception de ta lettre et du billet qu'elle contenait. Je passe ma vie à l'Opéra. Nous faisons à présent deux répétitions par jour : j'y vais de ce pas. Dans quelques jours, les répétitions d'orchestre commence-

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 7 février 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

ront ; le dénouement approche. Mais j'ai un acteur malade, ce qui m'inquiète beaucoup. Du reste, tout marche à souhait. Duprez-Cellini est superbe : on ne peut se faire une idée de l'énergie et de la beauté de son chant. La censure nous a ôté le pape, il a fallu mettre à la place un cardinal-ministre. C'eût été curieux, pourtant, de voir Clément VII aux prises avec ce bandit-homme de génie de Cellini. Les autres acteurs mettent beaucoup de zèle, à quelques exceptions près, dans l'accomplissement de leur tâche. Les chœurs vont à merveille!

[Tu sais (je t'en ai déjà parlé) mon succès à Lille, au festival. J'ai été exécuté par *six cents* musiciens devant *cinq mille* auditeurs. Tu as lu les journaux du département du Nord : ils ont été copiés par ceux de Paris. J'ai vu beaucoup de personnes qui assistaient à cette fête musicale ; au moment de la péroraison de mon *Lacrymosa*, il y a eu des larmes et même, à ce que disent plusieurs lettres, deux ou trois bons évanouissements ! Certes je sais beaucoup de gré à ces dames de s'être si bien trouvées mal en mon honneur.

Habeneck, le chef d'orchestre de l'Opéra, était à Lille et conduisait tout ça : il m'a donné des détails qui m'ont fait bien regretter de n'y être pas allé. Il m'avait écrit après le premier concert (mon morceau a été redemandé pour le second), et, à son retour à Paris, Cherubini, dont on avait exécuté un *Credo*, lui a fait des reproches assez aigres, relativement à la lettre que j'avais reçue de lui [1]]

Nous avons encore un feu à soutenir avant la représentation de *Cellini*, celui des répétitions d'orchestre ; après quoi viendra la fusillade des journaux et celle des ennemis intimes cachés dans les coins du parterre. Mais je suis armé de pied en cap contre eux.

Adieu, chère sœur. Nous allons tous bien. Embrasse Nanci et Mathilde pour moi. Mon père va bien, Dieu merci ?... Dis à Camille qu'il est un *bon beau*-frère et que je l'aime sincèrement.

Mon père va bien, Dieu merci ?

H. B.

1. Les paragraphes mis entre crochets ont été cités dans le *Ménestrel* du 7 février 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

LXIX

A SON PÈRE[1]

Paris, 20 septembre 1838.

Cher père,

Il y a dix jours que j'aurais dû vous écrire; mais le moyen dans une tourmente comme celle d'où je sors? Vous avez vu les journaux, du moins les mauvais, car c'est toujours sur ceux-là que l'on tombe en pareil cas. Les bons sont *la Quotidienne*, *le Messager*, *le Journal de Paris*, *la France musicale*, *la Gazette musicale*, *l'Artiste*, *la Presse*. Le fait est que la seconde et la troisième représentation ont marché à merveille grâce à la suppression des scènes qui avaient le plus indisposé le public. Si je me trouve arrêté cette semaine, c'est l'amour-propre géant de Duprez qui en est cause. Le succès ne s'est pas trouvé concentré sur lui, et les deux cantatrices, au contraire, ont eu les honneurs du chant et de l'action. En conséquence, il n'a plus voulu jouer ce rôle, et c'est A. Dupont qui va le remplacer; mais, comme il ne s'y attendait pas plus que moi, il est obligé d'apprendre toute cette musique, et nous de patienter jusqu'à ce qu'il la sache. Ce sera huit ou dix jours d'interruption. Après quoi, par la combinaison du répertoire, je serai représenté *plus souvent* que je n'aurais pu l'être si Duprez avait gardé son rôle[2].

Vous dire toutes les menées, intrigues, cabales, disputes, batailles, injures auxquelles mon ouvrage a donné lieu est impossible. C'est un miracle d'en être resté le maître; la fureur de certains journaux contre ce qu'ils appellent *mon système* peut vous donner une idée très affaiblie de l'acharnement de la lutte. On en est à faire des brochures pour et contre[3]. C'est une mêlée dans laquelle mes défenseurs disent

1. *Benvenuto Cellini* avait été représentée pour la première fois, à l'Opéra, le 10 septembre 1838.

2. Encore une illusion!

3. On fit même un livre de 350 pages : *De l'école musicale italienne et de l'Académie royale de musique, à l'occasion de l'opéra de M. H. Berlioz*, par Joseph d'Ortigue (1839).

presque autant de folies que mes détracteurs. Il faut laisser faire : tout ce trouble disparaîtra avec le temps. Les Français ont la rage de disputer sur la musique sans en avoir les premières notions ni le sentiment. Cela fut au siècle dernier, cela est, et cela sera. L'important est qu'on m'entende souvent, *très souvent*; je compte sur ma partition pour me tirer d'affaire plus que sur tout ce qu'on dirait en sa faveur. Les deux représentations qui ont suivi la première me font voir que j'ai droit de l'espérer.

Il a fallu tant de remaniements, occasionnés par les changements apportés dans la pièce, que j'en suis tout hébété de fatigue. Cependant le mauvais moment est passé. J'espère que ni vous ni mes sœurs ne vous tourmenterez de cet orage plus qu'il n'y a lieu. Vous aviez dû le prévoir comme je le prévoyais. C'était inévitable. Il ne s'agissait que de rester maîtres du terrain, et nous y sommes parvenus plus aisément que je n'espérais, eu égard aux ennemis enragés que mes feuilletons, la protection que m'accordent *les Débats*, ma tendance musicale et les jalousies de métier m'ont suscités depuis de longues années. Et ils s'étaient tous donné rendez-vous à l'Opéra, ce jour-là.

Adieu, cher père, je vous embrasse tendrement ; j'attends de vos nouvelles.

H. BERLIOZ

(La fin prochainement.)

L'INKYO

Kyôto

Nous rendons visite à un Japonais âgé dans une maison semblable à toutes les maisons japonaises; mais, comme il est riche, les bois bien ajustés sont lisses, les nattes blondes de fraîcheur. Le jardin quoique petit est mystérieux ; un rideau d'arbres dissimule la palissade de la rue ; le ruisseau semble se perdre très loin.

Au bout d'un promenoir qui, frêle comme un rayon d'étagère, court le long de la maison, on se trouve dans un bois de bambous grêles et pressés, bois sacré en miniature ombrageant la pagode de bronze, que cet homme a choisie pour orner sa tombe quand il mourra. On le dirait lui-même en vieux bois, aussi sec, aussi bien ajusté et luisant que sa maison. Après des salutations et des silences alternés, il consent à nous montrer deux ou trois kakémonos de sa collection qui, empaquetée, dort dans la poussière et le mystère, car en Extrême-Orient tout art est prétexte à mystère et à ésotérisme. Ce sont des imitations japonaises de paysages chinois : les montagnes échafaudées, dont la base plonge dans la brume, ruissellent de cascades, se hérissent de rocailles, de pins, de kiosques, de temples et de promeneurs; l'effet en est éparpillé, l'exécution timide; mais pour un collectionneur japonais, scènes et paysages chinois ont la même noblesse traditionnelle qu'ont encore pour nous les imitations de l'antique.

Presque sans nous laisser le temps de regarder les œuvres elles-mêmes, il se hâte de nous faire admirer une des boîtes où, roulées, on les serre : « Elle est rare, dit-il, et à elle seule vaut cent yens. » Et il ajoute : « Ce qui fait le prix de ce kakémono, c'est qu'il a appartenu il y a soixante ans à un noble, qui était un fin poète ; voici la poésie que ce kakémono lui inspira. » Ces vieux amateurs extrême-orientaux mêlent toujours des considérations littéraires ou des anecdotes à leurs émotions esthétiques.

Soigneusement, il remet dans leurs boîtes les peintures enveloppées de leurs linceuls de vieilles soies, rentre ces boîtes dans d'autres boîtes et raccroche dans l'alcôve un kakémono, qui représente une montagne couverte de neige et une cascade, parce que les impressions de fraîcheur sont agréables en cette chaude saison ; puis il nous prépare le thé, un thé vert en poudre que, rituellement et solennellement, il dose et bat ; nous le buvons mousseux dans des grès craquelés, cerclés d'or.

Ce collectionneur paisible, cet heureux amateur des belles manières d'autrefois, est *inkyo*, c'est-à-dire vit dans la retraite. A l'âge de quarante ans, début de la vieillesse pour un Japonais, il a résilié sa charge de juge, donné tous ses biens à ses enfants. Il vit de leur générosité et emploie ses loisirs à célébrer des cérémonies de thé avec d'autres amis également *inkyo*, et à réunir des œuvres d'art.

*
* *

Survivance du vieux Japon, ce vieillard nous apparaît comme une pièce de musée, qui est bien en valeur à Kyôto, la vieille capitale. Par les rues, dans les champs, la vie populaire continue d'y bruire, à l'entour d'enclos silencieux : palais, temples, jardins, coins de ville entrés depuis longtemps dans la retraite. Eux aussi, on les dirait *inkyo*, volontairement détachés et retirés du monde, mystérieux collectionneurs des bibelots, des manières, des traditions du vieux Japon.

Au milieu des maisons pressées, s'étendent sur une clairière de plus de dix hectares les cours désertes et les bâtiments vides du palais impérial, inhabité. Dans le vide des grandes salles

officielles, solennelles et froides, blasonnées des chrysanthèmes aux seize pétales, l'étiquette chinoise est maîtresse. Voici le trône où derrière les rideaux clairs, brodés d'oiseaux, le Mikado s'asseyait invisible, et voici le perron qui, sur chacune de ses dix-huit marches, portait chacun des grades officiels. Aux murs, on voit la scène peinte : les nobles admis dans la salle, les nobles sur les marches et ceux qui s'échelonnent dans la cour, engoncés dans leurs vêtements aux plis raides, coiffés d'un petit chapeau, — véritable parade d'uniformes dans une cour de caserne. De chaque côté de l'escalier, un cerisier et un oranger sauvages, anoblis de vieux titres, montent la faction.

Tout proche est le château Nijô où s'abritait le Shôgun de Tôkyô, quand il venait à Kyôto. Au temps où ce château fut construit par Ieyasu, la mode n'était pas tant aux manières de la vieille Chine, qu'aux arquebuses et aux forteresses des Portugais et Espagnols nouveaux venus. Fossés remplis de lotus, murs cyclopéens portant à leurs angles des guettes, porte boulonnée et cuirassée de ciselures ; par-dessus, ondulés et retroussés, les toits du donjon. Les appartements vides sont tout en harmonies chaudes de vieux ors patinés, craquelés, encadrés de bois sombres et luisants, où s'appliquent des anneaux, des écussons, des cabochons ciselés, où se nouent les lourds glands de soie rouge. Sur le calme de l'or, des aigles s'ébattent, des tigres grincent, des branches de pins se tordent ; bambous et fleurs de cerisiers ploient ; les cimes des montagnes pointent au dessus des bandelettes de nuées qui les ceignent. Sans surcharge, une branche ou un oiseau suffit à décorer une grande surface. Les étagères dans les alcôves profilent lignes grêles et pures.

Retraite chinoise du Mikado, retraite féodale du Shôgun, silencieuses au centre de la ville. En dehors, au pied des montagnes, dans les arbres, marquant encore les limites de cette Kyôto du moyen âge, deux ou trois fois plus peuplée qu'aujourd'hui, les grands monastères bouddhiques de la secte Zen, Tofukuji, Nanzenji, Daitokuji, Kinkakuji, Sokokuji, Myôshinji, tracent un cercle trop large autour de la capitale maigrie.

Pour gagner ces monastères dans la campagne, nous traversons la ville. Au sortir de ces enclos aristocratiques et glacés,

la vie populaire monte vers nous en murmures. Charme de Kyôto que cette alternance de visions archaïques et de visions familières! Dans les temples de la ville, l'animation est grande : femmes et enfants montent et descendent les marches, leurs *getas* à la main, ou rôdent autour des petites boutiques pleines de bibelots, de jouets, de reliques, et près des auberges en plein vent.

Au temple de Tôji, c'est le festival mensuel, une foire dans l'enceinte, comme un pardon japonais. Nous songeons à ces marchés normands où les campagnards sur le parvis ont une oreille pour la messe et l'autre pour leurs affaires. On vend de tout, kimonos, getas, serviettes, mouchoirs, allumettes, — les innombrables marques d'allumettes que les Japonais exportent dans tout l'Extrême-Orient. Des camelots ont le débit rapide, le bagout de tous les camelots du monde. Recroquevillés dans leurs pots, des arbres nains, comme tordus par les rhumatismes, ressemblent à des impotents dans des fauteuils trop larges. Partout s'étale en images l'ambition de la Russie : pieuvre qui, de ses tentacules et de ses ventouses, suce l'Asie, énorme araignée qui, de sa toile soyeuse, l'enserre; sur son île, dans un coin de la carte, le petit Jap se dresse vengeur — tel saint Georges — contre l'énorme bête. Partout des scènes de guerre : malgré les shrapnels qui éclatent et les fils barbelés qui déchirent, les Japonais bien en ordre égorgent sur les glacis de Port-Arthur les Russes en pagaïe.

Gens de toutes sortes, femmes au type fin, le nez busqué, le profil allongé et mince, femmes du peuple à la face ronde, au nez camus, Japonais imberbes, Aïnos plus grands à longue barbe, pressent leurs figures curieuses devant les autels, où fument, derrière une balustrade, des prêtres indifférents. Les *ris*, fragments de sous que les marchands vendent liés par une ficelle, sont lancés par-dessus les têtes ou résonnent dans les escarcelles. Devant un autel rouge et doré, où brûle un cierge, des bonzes et de vieilles femmes sont accroupis; un bonze lit les versets et le chœur des vieilles psalmodie les répons qu'elles scandent de coups de marteau sur de petites enclumes. Elles paraissent anesthésiées par le rythme ou la foi ; mais pendant les loisirs de la récitation alternée, elles se querellent pour attraper du thé dans leurs tasses.

Dans les rues de Kyôto, vraies rues de village, c'est la bonne vie populaire d'autrefois : point de fonctionnaires déguisés en Européens, ni de diplomates européens, comme à Tôkyô; très peu d'industries modernes; aucun nouveau riche; mais de bonnes vieilles familles qui, malgré leurs pertes d'argent, ont gardé le goût des belles étoffes, des beaux laques, des beaux bibelots. Les petits boutiquiers, nuées de vrais flâneurs par les rues, n'hésitent jamais à s'arrêter pour causer, à se retourner pour regarder passer les lutteurs célèbres, paquets de graisse et de muscles, ou les précieuses, mignonnes et fluettes geishas et maïkos, lèvres rouges, cheveux noirs, vêtues de clair. — « Kyôto, ville de bonzes »... prêtres ou nonnes, le crâne rasé, en surplis jaunes, bruns, blancs ou verts passent près des temples ; et des moines mendiants sous un chapeau qui cache le visage, agitent leurs clochettes devant les maisons, tapent leurs enclumes, — demandes lancinantes d'aumônes. « Kyôto, ville de bouses... » dit encore le proverbe. Sous le trait, peu de chevaux, mais des buffles : sandales de paille aux pattes, un écran sur le dos contre le soleil, un anneau au travers du museau, ils vont, menés au bout d'une longe par des paysans qui cheminent, jupes retroussées, et ombrelles ouvertes: parfois ils charrient de petits haquets d'engrais humain.

Nous sortons de la ville. Entre les montagnes cendrées de brumes la vallée est lumineuse. Sous le grand soleil, les rizières sont frisées et les bambous frisent aussi, qui par bouquets coupent les rizières. Diluées par les brumes qui en longues bandes prennent leur essor, les verdures s'attendrissent. La plaine est toute bruissante d'insectes, d'oiseaux, de vie populaire, et les voix sonnent claires dans les champs où les femmes travaillent. Sur le lit desséché de la rivière, des chapeaux de paille énormes grouillent ; c'est comme une poussée soudaine de champignons dans cet air chaud et humide. Le baluchon au bout d'un bâton, des hommes cheminent, bavards, et, jacasses, de vieilles femmes aux dents noircies ouvrent des bouches d'ombre comme des masques de théâtre; les jeunes, en kimonos bleus, ceinturées de rose, casquées de cheveux noirs qui luisent d'huile de camélia, traînent derrière elles un parfum de musc et de rire.

La plaine traversée, nous voici au pied des montagnes près des grands monastères : l'ombre et l'humidité des hauts arbres nous saisissent, et le silence aussi. Qu'il est gai cet intermède de vie populaire entre nos visites aux vieillards *inkyo*, aux temples et aux palais déserts, entrés, eux aussi, dans la retraite! Même plaisir qu'à entendre, après une solennelle récitation de *nô*, bavarder gaiement les spectateurs, ou qu'à voir après de hiératiques kakémonos, bouddhiques ou chinois, des estampes de l'école populaire, ou qu'à lire des contes de fée après les histoires glorifiant les samuraïs. Langue parlée et langue écrite, jargon populaire et littérature savante, animation de la rue et calme des sanctuaires — deux Japons différents, deux vies japonaises...

*
* *

De hautes portes à deux étages marquent l'entrée des monastères. A travers les bois de bambous, par des cours au sable si blond et si bien ratissé qu'on les croirait couvertes de nattes, on suit de larges avenues dallées ou jalonnées de grosses pierres. C'est une succession de bâtiments vides : temples où sont peints d'énormes dragons, où trônent des Bouddhas ; halls consacrés aux fondateurs ; bibliothèques tournantes, contenant une collection complète des Ecritures bouddhiques, des milliers de *Sutras*, et qu'il suffit de faire tourner trois fois sur leur axe grinçant, pour gagner les mêmes indulgences qu'à les lire ; puis des monuments pour les cloches et les tambours ; des appartements habités jadis par des nobles et des empereurs devenus *inkyo* ; enfin trente ou quarante bâtiments qu'emplissaient autrefois les bonzes.

Chaque demeure de l'énorme monastère silencieux est un petit domaine secret, caché au regard, clos par une belle porte sculptée. Les appartements somptueux ouvrent sur des jardins du plus pur style japonais. Depuis des siècles, des bonzes, accroupis dans la même pose, contemplent les mêmes rocailles, les mêmes formes d'arbres et les aiguilles noires appliquées sur le ciel vert. Dans la chaleur de ces enclos si calmes, des pins parfois aussi vieux que le temple, vieux de plusieurs siècles, plient sur leurs étais de bambous et allongent vers le

sol, au-dessus d'araucarias vivaces et de camélias en fleurs, leurs longues branches inquiètes et tâtonnantes comme des bras d'aveugles.

De quel mystère s'enveloppent ces coins du passé enfouis derrière des murs et des arbres ! A franchir les enceintes du monastère, casiers qui s'emboîtent, séparés par des rideaux de bambous, de pins toujours verts, d'érables et de cerisiers aux teintes changeantes, c'est le même plaisir qu'à tirer et à dérouler un bibelot ancien hors de ses boîtes et de ses soies.

Au Daitokuji, où nous allons voir les fameux kakémonos, que l'on sort des boîtes une ou deux fois l'an, la vue des appartements est délicieuse; dans la lumière, les bonzes vêtus de surplis blancs, le crâne rasé, glissent sans bruit le long des *fusumas* dorés, ou sont affairés à rouler, à dérouler, à brosser, à pendre les précieux kakémonos. Accroupi devant un pupitre bas, l'un d'eux peint de hautes lettres chinoises — tels jadis nos moines enlumineurs. On songe aux intérieurs des monastères que représentent nos miniatures, au temps où les trésors d'art y étaient déposés. C'est le calme du cloître. Les chambres, dont on a tiré les cloisons mobiles de papier, pleines d'air et de clarté, ouvrent directement sur une petite cour close ; un puits, un pin, un oiseau qui chante ; par-dessus le mur bas, se découvrent des plaines, les terres du temple où s'agitent très loin des chapeaux de paille courbés sur les rizières; au fond, une chaîne de montagnes limite la vue. Notre pavillon s'appelle le *Violet-Pourpre, Mura saki*, — nous dit un bonze, — parce que, matin et soir, les vallées que l'on voit s'insérer là-bas, dans l'épaisseur de la chaîne, deviennent violettes.

Voici déroulées des images chinoises ou japonaises de Bouddha : Bouddha en robe verte, en manteau rouge, trônant sur un lotus bleu, les yeux mi-clos, les paupières aux pointes retroussées ; Bouddha aux ongles longs, prêchant, la main droite levée, la gauche baissée, le pouce précieusement appliqué contre l'index ; Bouddha entouré de Bodhisattvas, divinités aux couleurs claires, qui n'ont plus à subir qu'une renaissance avant d'atteindre à la parfaite béatitude; Bouddha mort, entrant dans le Nirvaña, le *Nehanno Shaka*, scène partout reproduite chez les cinq cents millions de bouddhistes : il est

là, couché sur son côté droit, entouré des disciples, des fidèles, des bêtes, des arbres, de la nature entière qui se lamente.

A côté de l'image du Maître, des portraits de saints et de bonzes sont exposés : crânes rasés, oreilles au lobe allongé, visages osseux au teint de cire, cous maigres où la pomme d'Adam saille; leurs kimonos jaunes et leurs manteaux grenat tombent à longs plis sur les estrades basses où ils sont accroupis ; ils tiennent parfois la roue bouddhique dans leurs mains grasses d'hommes d'église ; de leurs yeux calmes, ils vous fixent. En ces temples silencieux, retraites pour tant d'hommes qui renoncèrent au monde, ces yeux du Maître et des disciples disent la joie que donne « la cessation du périssable ».

Ils paraissent contempler parmi les paysages chinois ou les paysages classiques japonais, pendus au mur opposé, l'œuvre d'un artiste de la dynastie Sung, une chute d'eau : au premier plan, un rocher et une petite touffe de fleurs dominant l'abîme ; entre deux brouillards montant des rapides et du ravin, la masse d'eau qui vient on ne sait d'où, qui tombe on ne sait où, épaisse, lisse, luisante, emportée d'un glissement vertigineux. Et l'on a l'impression d'une forme éternelle ; la même chute d'eau avec la même courbe, composée pourtant de milliards de molécules toujours différentes.

*
* *

C'est dans ces temples que l'art classique du Japon, bouddhique et chinois, s'est surtout développé. Les artistes de l'école Tosa et de l'école Kanô y peignirent leurs *fusumas* et leurs paravents les plus beaux. Au Tofukuji, travaillait le fameux Cho Densu; au Daitokuji, vivait l'esthète Kobori Enshu, qui au xve siècle dessina les plus beaux jardins de Kyôto, et fut un des plus célèbres amateurs des cérémonies de thé. Il y est enterré, lui et les siens, et les amateurs de cérémonies de thé, les *cha-gin*, viennent faire des pèlerinages sur sa tombe, où ils entendent encore, dit-on, l'eau bouillir ; les jardins, les ponts, les arbres, les appartements du temple portent la marque de son goût affiné. Dans ces monastères, travaillèrent la foule de ces bonzes artistes, qui n'ont signé ni peintures, ni sculptures, et sans doute aussi ceux qui écri-

virent la grande poésie lyrique des *nô*. L'art du vieux Japon y est encore en partie conservé, bien que les musées de Nara, de Kyôto tiennent déjà leurs chefs-d'œuvre de ces monastères de Kyôto, et aussi du temple d'Hôryûji et du monastère de Koya, dans le Yamato.

Au XVe et au XVIe siècle, c'étaient de très riches communautés au temporel qui, profitant de l'anarchie créée par la faiblesse du pouvoir central et par les guerres féodales, s'étaient fortifiées. Chaque temple avait ses hommes d'armes et ses samuraïs : aussi Nobunaga dut-il faire avec toutes ses forces un siège en règle du grand monastère de Hieizan, qui domine le lac Biwa, à l'est de Kyôto, et où vivaient des milliers de bonzes. On menait dans ces temples une vie de luxe. Des cadets de famille s'y réfugiaient pour faire fortune ; au XVIIe siècle, les bonzes du Daitokuji portèrent quelque temps des draperies de pourpre rouge.

Les murs d'enceinte de ces monastères indiquent encore à leurs rayures blanches que des mikados y vécurent — au Myôshinji l'empereur Hanazono, au Nanzenji l'empereur Kameyama (XIIIe siècle), mikados déposés par de puissants ministres et ne gardant que l'ombre du pouvoir. Des shôguns aussi, comme Ashikaga Yoshimitsu (XIVe siècle), Ashikaga Yoshimasa (XVe siècle), cherchèrent une retraite au Kinkakuji et au Ginkakuji, tout en continuant à diriger les affaires. Suivant la mode, des têtes de maisons nobles abdiquaient aussi : ils devenaient *inkyo*, ils entraient dans la retraite, — gardant tout de même leur autorité, car souvent au Japon ce ne sont pas ceux qui ont les titres qui ont réellement l'influence.

Pendant tout le moyen âge japonais, une longue période de guerres, et de misères avait contribué à détacher du monde bien des guerriers. L'histoire de Kumagai Naozane, à la fin du XIIe siècle, est célèbre au Japon. Dans un combat, comme il arrachait le casque de son adversaire terrassé, pour lui mieux couper la tête, il reconnut Atsumori, un jeune homme, et fut pris de pitié, car son propre fils était déjà tombé dans la bataille. S'il épargnait le jeune Atsumori, c'était le livrer à des mains plus brutales, c'était aussi ne pas recueillir la gloire d'avoir dépouillé un tel ennemi. Atsumori accepta son sort avec courage ; mais Naozane, pris de remords, jeta ses

armes, remit au père d'Atsumori les dépouilles et la tête de son fils, puis, pour prier, se retira au temple de Kurodani à Kyôto.

Après la pacification du pays au XVIIe siècle par les shôguns Tokugawa, l'étiquette tirée de l'éducation chinoise, qui fut imposée aux daimyos et aux samuraïs, devint si pesante de détails minutieux que, pour échapper à cette tyrannie, beaucoup d'entre eux se firent *inkyo*. On a comparé la violence faite alors au tempérament japonais, à ces déformations que leurs jardiniers infligent aux pins nains. Des nobles abandonnant noms et titres se rasèrent la tête, prirent la robe jaune du bonze et profitèrent de leur retraite pour suivre leurs goûts et se livrer aux plaisirs. Tels furent les esthètes qui, comme compagnons des shôguns et autres personnages de marque, développèrent les cérémonies de thé, conçurent le plan de la plupart des beaux jardins de Kyôto et contribuèrent au progrès des arts[1].

Alors au Japon, comme en Italie pendant la Renaissance, shôguns et tyrans, parvenus par leurs talents à supplanter princes, ducs ou mikados, donnèrent à la noblesse loisirs et occasions de se créer une vie d'insouciance et de plaisirs délicats. Sous le maître absolu, les partis politiques chômaient. On n'avait pas le souci d'amasser de grandes richesses, qui auraient pu exciter l'envie du maître. A défaut de gloire et d'argent, restait la culture. En dépit des distinctions féodales de classes, sous le poids d'une autorité tyrannique, un nivellement se produisit dans les goûts qui, définis par une élite, se diffusèrent ; dans les manières des gens de toute classe, il y eut une ressemblance, un certain ton égalitaire. Les classes japonaises, au reste, n'avaient jamais été absolument fermées : les conseils des grands daïmyos et du shôgun avaient toujours été ouverts à des parvenus capables. Hideyoshi et Ieyasu, les deux lieutenants de Nobunaga qui, pendant un demi-siècle, gouvernèrent le Japon, étaient des parvenus. Entre les gens de peu et les nobles, au Japon comme en Italie, le talent imposait une certaine égalité. Le raffinement des goûts aussi. Pour pratiquer les cérémonies de thé, Yoshimasa,

1. Chamberlain. *Bashô and the Japanese Epigram. Transactions of the Asiatic Society of Japan.* Septembre 1902.

après avoir abdiqué sa charge de shôgun, avait comme favoris deux moines, Shukô et Shinuô, et, dans l'automne de 1587, quand Hideyoshi convoqua pour une grande cérémonie de thé tous les amateurs de l'empire, des marchands et des paysans étaient réunis avec des nobles.

Au surplus, chez tous, par-dessus toutes les autres occupations, se développa l'idée de la dignité de l'étude ; il se forma une société qui éprouvait le besoin de cultiver son intelligence, qui en avait le temps et les moyens. Le shôgun comme le tyran encourageait ce goût des arts : il y voyait une garantie de vie paisible, une occasion de rehausser son règne personnel. Un grand besoin de sociabilité se développa, et aussi, avec le désir amoral de jouir de l'existence, le goût des fêtes. De 1688 à 1704, pendant la période dite *genroku*, l'activité artistique fut intense. C'était l'époque des beaux laques, des faïences de Kutani. Kôrin décorait, Moronobu dessinait... Dès 1603, Tôkyô, dont Ieyasu avait fait sa capitale, devient un centre d'art et de littérature ; les auteurs écrivent pour un public plus large, et l'école d'art nouvelle, dite populaire, rompt avec les habitudes ésotériques des écoles classiques... L'éducation se développe. Ieyasu, surtout après sa retraite comme *inkyo* à Shizuoka, favorise l'impression de vieux textes. En Italie, comme conséquence d'un semblable état politique et social, il y eut une Renaissance de l'antiquité ; au Japon, ce fut une Renaissance chinoise. La civilisation chinoise fut pour le Japon d'alors, comme l'antiquité latine et grecque pour l'Italie, un trésor de vérité objective et lumineuse qui répondait à tous les problèmes ; la langue chinoise est demeurée pour les Japonais, comme pour nous le latin ou le grec, un répertoire inépuisable de mots nouveaux, qui servent à désigner tous les phénomènes matériels ou scientifiques nouvellement connus. Les Kangakouça, philologues et érudits en matière chinoise furent, les humanistes du Japon.

Tout ce mouvement de culture et d'art fut grandement aidé par l'habitude de se retirer du monde, de devenir *inkyô*, qui, adoptée d'abord par les grands et les nobles dans les temples, fut imitée par les gens de toute classe : ils se retiraient des affaires à quarante ans pour vivre selon leurs goûts, bibe-

loter, s'amuser, et faire des collections. La nation entière formait un public d'amateurs avertis.

*
* *

C'est de l'Inde qu'est venue au Japon cette coutume de l'*inkyo*. La vie du brahme est divisée en quatre périodes. A la fin de l'enfance, on lui passe le fil sacré du deux fois né ; jeune homme et adolescent, il apprend par cœur les *Veda*, offre le feu sacré à un brahme plus âgé, et le sert. Dans la deuxième période de sa vie, il se marie et fonde une famille. Puis il se retire dans la forêt, comme un reclus, pour la troisième étape de sa vie, se nourrissant de fruits et de racines, pratiquant ses devoirs religieux avec une dévotion croissante. La quatrième période est celle du mendiant ascète et religieux, tout à fait retiré des affaires terrestres ; il tâche de devenir indifférent aux joies, aux chagrins, aux besoins du corps : il se soucie seulement de l'absorption finale dans la divinité. Sans gîte fixe, il vit de dons non sollicités.

De même pour le moine bouddhique, « c'est un étroit assujettissement que la vie dans la maison, un état d'impureté ; la liberté est dans l'abandon de la maison. » — « Abandonnant toute possession, il faut s'en aller de là[1]. » C'est ainsi que « l'ascète Gôtama, jeune, en ses jeunes années, dans la force et la fleur de la jeunesse, au printemps de sa vie, a quitté sa maison pour mener une vie errante ; l'ascète Gôtama, malgré la volonté de ses père et mère, malgré les larmes qu'ils versaient et répandaient, s'est fait raser les cheveux et la barbe, a pris des vêtements jaunes et a quitté sa maison pour mener une vie errante[2]. » Peu de temps après, sous l'arbre de la science, il devient Bouddha. Pour quêter sa subsistance, le moine doit entrer dans les maisons, « silencieux, comme la lune, tenant en bride corps et esprit ». Il n'habite pas la ville, il va dans la forêt chercher la solitude. « Quand donc habiterai-je dans une grotte de montagne, seul, sans compagnons, avec l'intuition de l'instabilité de toute existence ?... » — « Les lieux qui réjouissent le cœur, que des buissons de

1. Cité par Oldenberg. *Le Bouddha*, trad. de A. Foucher, pp. 347-348,.
2. *Id.*, p. 108.

kareris couronnent, ces lieux charmants où s'élève la voix des éléphants, les rochers me remplissent d'aise... Là où bruit la pluie, les lieux charmants, les montagnes, où errent les sages, où résonne le cri du paon, les rochers me remplissent d'aise[1]... » — « Quand devant moi, quand derrière moi, mon regard n'aperçoit plus personne, certes il est doux de demeurer seul en la forêt. Allons! je veux m'en aller dans la solitude, dans la forêt que loue le Bouddha : c'est là qu'il fait bon être pour le moine solitaire qui aspire à la perfection. Seul, sûr de mon but, en hâte je veux entrer en la forêt charmante, délices des pieux lutteurs, séjours des ardents éléphants. Dans la forêt Sita, la fleurie, dans une fraîche grotte de la montagne, je veux baigner mon corps, et je veux marcher seul. Seul, sans compagnon, en la forêt vaste et charmante, quand aurai-je atteint mon but? Quand serai-je libre de péchés? » — « Quand au ciel les nuages d'orage battent le tambour, quand les torrents de pluie emplissent les chemins de l'air et que le moine dans un creux de montagne s'abandonne à la méditation, non, il ne peut y avoir de joie plus haute. Sur le bord des rivières parées de fleurs et que couronne la guirlande diaprée des forêts, il est assis, joyeux, plongé dans la méditation : il ne peut y avoir de joie plus haute[2]. » C'est de tels hymnes à la solitude que clamaient dans l'Inde le brahme vêtu de blanc et le moine bouddhiste drapé de voiles jaunes, devenus *inkyo*, — hymnes d'adoration naturaliste pour la forêt, au bord du Gange, fleuve sacré, ou pour la jungle qui borde les dernières pentes de l'Himalaya, séjour des dieux. L'ascète Gôtama, comme les brahmes qui l'avaient précédé, quitta sa famille et sa maison pour mener la vie nomade du religieux mendiant. L'idéal religieux de l'Inde n'a pas changé, et le renoncement au monde y apparaît toujours comme la seule voie du salut.

*
* *

Kinkakuji, Ginkakuji, Katsura, jardins célèbres de Kyôto, évocations des paysages les plus aimés de l'empire, lieux

1. *Le Bouddha*, p. 360.
2. *Id.*, l. 310.

de retraite aménagés et dessinés près de la ville, à la fin du XIVe et du XVe, et au XVIIe siècle, pour les shôguns Yoshimitsu et Yoshimasa de la famille Ashikaga et autres nobles qui, la tête rasée, vêtus de la robe bouddhique, quittaient le monde et devenaient *inkyo*.

Le lac, duveté de mousse, est encombré de feuilles de lotus; entre des fleurs jaunes, tortues, poissons rouges, carpes vaseuses passent, et par moments, avec des claquements secs de queues et des glissements mous d'écailles, hors de l'eau dont les grands cercles s'étalent, de leurs yeux ronds, de leurs gueules rondes, se battent pour attraper de petits ballons de sucre rose. Des îlots rocailleux pèsent sur l'onde, ventrus ou effilés comme des nefs, et, quand la brise souffle dans leur grément de pins, ils paraissent voguer sur le lac, évocation de Matsushima ou de la mer Intérieure. Basse, une longue lagune sablonneuse, qui s'étire jalonnée de pierres et de pins esquisse la presqu'île fameuse d'Amano Hashidate. Rivières, ruisselets; grosses pierres qui sertissent les rives ou qui servent à franchir les ruisseaux; ponts de bambous arqués; bouquets de houx ou de buis taillés, pins en massifs, pins isolés, tordus ou penchés, tout cela est bosselé, contourné, tourmenté. Et sur la mousse blonde des talus, au-dessus des arbres nains, les gros arbres, qui étalent leurs racines, ressemblent à de hauts daimyos accroupis sur des nattes, dans les cassures raides de leurs robes à plis.

Partout des coins, des recoins, des trompe-l'œil : du lac et de la rivière, d'où qu'on les regarde, on ne voit jamais les deux bouts. Il n'est point de détail en cette composition, qui ne soit choisi, voulu. Dans le silence chaud de cette fin d'automne, c'est une litanie de noms de pierres, d'arbres, de ponts, qu'un jeune bonze nous énumère d'une voix blanche. Telle pierre de forme rare, apportée d'un point éloigné de l'empire, est la pierre de la contemplation extatique; tel ruisseau, la fontaine où se baigne la lune. Sans cesse, en cette œuvre d'art, des évocations de nature, des symboles d'abstractions. Une visite à ces jardins se passe, comme une pêche aux crabes, à soulever chaque pierre pour découvrir une intention.

De ce paysage construit, toutes les parties restent propor-

tionnées à la taille et à l'œil humains. Vu de trop haut, le jardin perd son dessin, son relief; tout s'y aplatit; il faut être au niveau du lac pour goûter les proportions, la forme, le volume des pierres, des ponts, des arbres. Tout de même, le charme du site évoqué n'est point affaibli, tant l'imitation reste libre et respectueuse des proportions. Le paysage est là, entier, de même que la silhouette et la robustesse des plus gros arbres subsiste entière dans des arbres nains. A mi-côte, enfoui en pleine verdure forestière, loin du monde, le jardin, enclos secret, est comme une clairière soigneusement aménagée pour la retraite méditative; replié sur soi, on peut y rêver de prolongements infinis; la vue se repose sur des rideaux d'arbres et sur un cadre de collines. Au Kinkakuji, on vous montre la montagne à la capuche de soie : par un jour chaud de juillet, le mikado Uda devenu *inkyo* ordonna qu'elle fût couverte de soie blanche pour que ses yeux pussent éprouver une fraîche sensation d'hiver.

Par le jardin, disséminés, des pavillons, Kinkaku, Ginkaku, pavillons d'or et d'argent, simples maisons japonaises, aux bois bien ajustés et de profils purs, rehaussés d'appliques de métal; sur les toits jadis dorés ou argentés, un oiseau de bronze aux plumes ébouriffées fait la roue. Dans les appartements presque nus, des étagères et aussi des fusumas où sont peints des sages, des fleurs, des bêtes. Il faut se pencher pour goûter les détails de cette élégance sobre. En ces jardins, simples suggestions de paysages, ces pavillons, suggestions de palais, sont ornés de peintures qui suggèrent plus qu'elles n'expriment. Voici les chambres de dimensions réglées où l'on pratiquait les cérémonies de thé, où l'on s'exerçait à reconnaître les divers crus des encens respirés, où l'on composait des bouquets selon des règles tirées de Confucius. Les kiosques du jardin se prêtaient à la vie de société; les sièges étaient disposés pour que, sans gêne, chacun eût un point de vue sur le jardin ouvert devant lui. Plaisirs sociaux et joies de nature étaient habilement combinés.

Devant le pavillon, se dressent encore les plate-formes de sable argenté où l'on se divertissait, et les plate-formes de bambou, où, par les nuits claires de fin d'été ou d'automne, on se réunissait pour regarder la lune monter derrière les

pins noirs et pour composer des vers. Et, quand on contemplait la lune d'automne et sa couleur de rouille, on l'imaginait boisée d'érables. En face, de l'autre côté de l'étang, dans une lanterne de pierre, on glissait une veilleuse. La lumière se reflétait sur l'eau ; dans le reflet vacillant, par moments passaient des lucioles, et les bêtes lumineuses paraissaient frémir, retenues par un mouvant fil d'or.

*
* *

Quel étrange rêve vécurent ces esthètes devenus *inkyo*, dans ces jardins de Kyôto, et qu'ils sont loin des brahmes ou des bouddhistes *inkyo* à qui fut empruntée à travers l'Asie cette habitude de retraite et de détachement de la vie vers la quarantaine. Assis, « les jambes croisées, le corps droit, s'environnant le visage d'une pensée vigilante », goûtant dans le calme de son moi, loin de la douleur comme du plaisir, la cessation du périssable, l'Hindou, las de vivre, détaché de l'action, cherche la solitude absolue. En son climat de l'Inde qui déprime, hanté par le scrupule religieux, écrasé par le mur de l'Himalaya, bercé par la grande houle monotone de la jungle, purifié par l'eau du Gange, il adore et glorifie cette nature vierge, accablante par son énormité et son exubérance ; il l'aime dans ses orages, ses crues, ses cataclysmes ; en lui, hors de lui, l'énorme, l'illimité, l'infini le hante ; toujours il veut plus de solitude, plus de nature sauvage, plus d'espace, tandis qu'indéfiniment son imagination, avide du vertige de la durée, entasse des nombres pour concevoir des cycles sans fin et que son scrupule exige plus d'ascétisme corporel, plus de perfectionnement moral.

Au Japon, les gens qui quittent le monde par pessimisme ne croient pas que la vie soit radicalement mauvaise, mais la société est vraiment trop troublée de guerres, trop compliquée d'étiquette. Ce n'est pas une croyance métaphysique, c'est une expérience sociale, qui les détache du monde. On préfère s'isoler, on fuit la ville, on gagne la campagne aux portes de la ville ; le climat est tempéré, les paysages sont proportionnés à la taille et à l'action humaines, et l'on se ménage un coin où se nicher dans une nature petite, que

l'on remanie et retouche, que l'on humanise. Plus d'Himalaya, mais des chaînettes de collines familières; leur Gange n'est qu'un ruisselet, et la jungle s'est apprivoisée en jardin. Là on goûte la sérénité sèche, lumineuse, sonore des automnes, le glissement des nuées, les changements de teintes aux feuilles et aux fleurs avec les saisons, le calme et la fraîcheur des nuits lunaires. L'énorme, l'illimité, l'indéfini ne sont ni familiers, ni recherchés : on n'aime pas les grandes vues découvertes de montagnes ou de forêts, on préfère les horizons limités, tout proches. La solitude est chère, mais avec quelques amis, quelques initiés. L'intime besoin de sociabilité de la race n'est jamais sacrifié. On ne s'embarrasse point de métaphysique, de grands jugements radicaux sur la nature, sur la vie; on n'est point hanté de perfection impossible; on ignore l'ascétisme. Commodément, on tâche d'arriver au repos, au détachement plus esthétique que moral. Les petites maisons de bois et de papier — frêles suggestions de maisons — où l'on se réunit pour les cérémonies de thé, et les jardins que l'on regarde et que l'on parcourt à divers moments réglés de la cérémonie, symboles d'abstraction ou esquisses de paysages, conviennent bien à des hommes vivant dans un monde d'impressions et d'abstractions, plutôt que de réalités et de faits.

Dès les premiers temps de la propagation du Bouddhisme au Japon, vers la fin du VIIIe siècle, et lors du grand mouvement de prédication populaire au XIIIe siècle, les apôtres, comme Kôbô Daishi et plus tard comme Hônen, Shinran, Nichiren, parcouraient le pays, errant en vrais moines bouddhistes. Ils fondèrent des monastères dans la solitude, en pleine forêt des montagnes du Yamato comme à Koya, ou à Minobu près du Fuji. Dans le Yamato, on trouve encore des ermites vivant sur des sommets. Au XVIIe siècle, le moine-poète Bashô parcourait le Japon suivi de ses disciples, mêlant toujours à ses préceptes poétiques des sermons moraux. Un jour à Kanazawa, dans le nord, il refusa d'assister à une fête que la société littéraire de l'endroit avait préparée en son honneur, parce qu'elle était trop luxueuse. Il avait coutume, dit-il, de faire sa sieste sur un étang, de s'asseoir sous un arbre pour s'abriter des averses, de mendier

sa nourriture; il ne pouvait s'accommoder que d'une parfaite sobriété et simplicité. Sa vie était vraiment celle du moine hindou, mais teintée d'esthétisme.

Quand dès le XIVe siècle, et surtout au XVIIe siècle, de hauts personnages, des nobles se retirèrent près de Kyôto dans des temples et des palais pour trouver le calme, le loisir au milieu de gens de goût, eux aussi prétendaient en bouddhistes rompre avec le monde. Presque tous, ils étaient partisans de la secte bouddhiste Zen et vivaient dans les sanctuaires de cette secte. Mais « la philosophie ou la religion Zen est un système qui adoucit le Bouddhisme primitif par de sages concessions au sens commun, aux besoins et limites de la vie commune; on y échange l'ascétisme corporel pour une sorte de détachement mental qui ne répugne pas aux relations sociales, et, tout en reconnaissant l'essentielle vanité de tout ce qu'on poursuit sur terre, on met en bonne place, dans sa vie, quelques occupations qui tentent le plus fortement l'esprit cultivé, principalement les branches variées de l'art, parce que l'on peut en user comme de moyens pour passer à des sphères encore plus hautes de pensée et de conduite[1] ». Le mot Zen est une contraction du mot sanscrit *dhyâna* « contemplation » : mais bien vite, au Japon, on cessa de rechercher ces états d'inconscience que l'on atteint, par exemple, en fixant très longtemps un objet, et on leur préféra les divertissements esthétiques: la croyance Zen fut tolérante et avenante : dans un demi-isolement, on essayait de méditer.

Comme la règle de cette secte bouddhique avait des points communs avec le *Bushi-do*, la règle de vie des guerriers japonais, elle sut réconcilier bonzes et samuraïs. L'une et l'autre recommandaient un certain dédain de la vie, une manière d'ascétisme, l'habitude de la retraite, l'effort pour dresser la volonté, toutes pratiques pouvant entraîner au danger et à la mort.

Le divertissement favori était la cérémonie de thé. D'origine religieuse, elle fut toujours spécialement pratiquée par les adeptes de la secte Zen. Quand, vers la fin du XVe siècle, Shukô, le moine bouddhiste, favori du shôgun Yoshimasa, devenu *inkyo*, décréta quelques-uns des rites de ces cérémo-

1. Chamberlain. *loc., cit.*, p. 291.

nies, observés depuis par tous, il eut l'idée qu'elles offraient un moyen d'insinuer des habitudes d'esprit, qui ressemblaient à la méditation religieuse, de donner aussi le goût de certaines vertus : pureté, courtoisie, fermeté. Puis après deux siècles, pendant lesquels les cérémonies de thé pratiquées par les hautes classes, développées par Nobunaga et Hideyoshi, étaient devenues des prétextes à réunions luxueuses, Sen-no-Rikyû profita de l'appauvrissement de la contrée, après les guerres nationales de la fin du XVIe siècle, pour prêcher la simplicité, et pour établir un code strict d'étiquette. Depuis cette époque, ce divertissement esthétique, nuancé de préoccupations religieuses, a respecté ce canon simple et austère. Il fut le divertissement japonais par excellence : pratiqué par tout le monde, il sut concilier la méditation bouddhique et l'ascétisme samuraï, avec l'esthétisme de la race entière. Dans toutes les classes sociales, ce divertissement qui, à cause de sa simplicité, pouvait être goûté selon les mêmes rites, contribua à développer l'habitude de se contenter de peu, de se montrer simple, sociable, aimable et modéré. En art, les Japonais prirent la haine de la surcharge, le goût de la sobriété, de la pureté, de la brièveté qui suggère plus qu'elle n'exprime. Le style du pavillon ou de la chambre qui servaient de cadre à la cérémonie, l'esthétique du jardin sur lequel la vue se reposait, la composition du bouquet, la manière du kakémono déroulé dans l'alcôve, la forme du vase de bronze et des instruments de la cérémonie, du pot pour conserver le thé en poudre, du brûle-encens, des vieux bols pour boire, tout cela fut déterminé, précisé, pour plusieurs siècles, par ces assemblées de moines et de nobles.

C'est vraiment dans ces jardins de Kyôto et dans ces grands temples de la secte Zen que le goût japonais fut défini, codifié par une élite d'*inkyo*; de proche en proche il s'imposa au reste de la nation, trouvant dans toutes les classes un égal respect de cette habitude de devenir *inkyo* : à tous, les traditions transmises convenaient naturellement. Un goût organique, national est dès lors formé, et c'est alors le vrai Japon, le Japon original, émancipé de la tradition chinoise, avec son amour de la nature, de la nature japonaise, le Japon des poésies de dix-sept syllabes, des hakkai à qui

Bashô, bouddhiste de la secte Zen, par une influence analogue à celle de Sen-no-Rikyû sur les cérémonies de thé redonne une portée sérieuse et morale, le Japon des jardins, création la plus caractéristique de l'esthétique nationale, faite spécialement pour des hommes qui avaient quitté la vie active.

*
* *

C'est donc toujours l'habitude bouddhique venue de l'Inde, mais tempérée par le climat, adoucie par le caractère japonais que l'on retrouve comme condition de la vie et de l'art pendant ces derniers siècles.

Les mikados étaient souvent contraints d'abdiquer et les chefs de maisons nobles les imitaient. Puis toutes les classes adoptèrent la mode de se démettre vers quarante ans des affaires, publiques ou privées. Cette coutume en se généralisant se laïcisa; le renoncement au monde ne consistait même plus à se retirer dans un couvent, mais à se retirer des affaires, et à l'abri des tracas, comme rentier, à vivre chez ses enfants. On leur donnait ses biens, on vivait de leurs générosités. Leur ingratitude n'était pas à craindre ni leurs reproches en cas de vieillesse prolongée; la coutume Hindou de l'*inkyo* put d'autant mieux se généraliser dans toutes les classes au Japon que l'idée chinoise de la famille si implantée dans les mœurs imposait aux jeunes obéissance et respect envers les vieux. Avoir le loisir vers la quarantaine de pratiquer les cérémonies de thé, de bibeloter, collectionner, versifier, dessiner fut pendant des siècles le rêve de tout Japonais qu'il fût noble, guerrier, bonze, marchand ou paysan. Voyez ce gentilhomme du temps jadis : « un tableau ancien pendait au mur de sa chambre et durant la saison, quelques fleurs étaient placées dans un vase. Il passait des journées à les contempler. Il peignait en blanc et noir, n'aimant pas les couleurs[1]... » Encore aujourd'hui, les campagnards occupent les loisirs que leur laisse la vie des champs à dessiner. Au XVIIe siècle, le poète Bashô, un jour qu'il traversait un district de campagne fort reculé, ren-

1. Hakouséki, érudit du XVIIe siècle cité par Aston. *Histoire de la littérature japonaise.*

contra dans un village un groupe d'hommes installés en plein air avec du saké et des victuailles, qui se réjouissaient au clair de lune à composer des poésies de dix-sept syllabes. Invité à joindre la compagnie, au premier hakkai qu'il composa, il fut reconnu, fêté par ces campagnards comme un homme « dont le nom odoriférant est connu du monde entier ».

Tous ces oisifs, non bousculés par la vie, de génération en génération, sont demeurés les conservateurs du goût pour l'ancien art classique, longtemps pleins de mépris pour les estampes de l'école populaire; ils estimaient les bonnes manières, les formules et saluts cérémonieux et gardaient l'habitude de mêler des préoccupations littéraires à leurs émotions de nature et d'art. Ils ont formé ce public d'art incomparable que fut et qu'est encore le peuple japonais. Collectionneurs enthousiastes et soigneux de céramiques qui servaient aux cérémonies de thé, de kakémonos, de bronzes coréens et chinois, ils ont contribué à faire du Japon le musée de l'Asie et, comme patrons d'écrivains, ces hommes retirés du monde ont joué un grand rôle littéraire. C'est à la protection de daimyos que l'on doit les recherches des Vagakouça ou savants en antiquités japonaises pour exhumer les vieux textes de légendes primitives, Ko-ji-ki, Nihon-Gi, dont l'influence devait être si grande, par leur réveil du shintoisme et du patriotisme, sur le mouvement de restauration impériale de 1868. Protecteurs et amateurs oisifs aidèrent aussi au développement de l'art décoratif. Dans toutes les classes, c'était entre gens de même rang, entre supérieurs et inférieurs une habitude d'échanger des cadeaux en toute occasion : premier jour de l'an, fêtes de famille, mariages, maladies, incendies, départs, retours, réunions de thé ou assemblées poétiques. On patronnait des artistes, on leur commandait des grès, des bronzes et des laques.

*
* *

Se retirer des affaires à quarante ans reste encore le rêve de tout Japonais. Je me souviens d'un industriel important, très européanisé par un séjour de huit années en France. Il avait

fondé des usines. En lui, les méthodes d'affaires à l'américaine avaient développé l'habitude de songer à l'avenir, l'ambition de posséder pour jouir et agir. Il représentait bien la classe des nouveaux riches d'Osaka, et déclarait avec orgueil que la guerre victorieuse ferait avancer le Japon d'un siècle.

Par moments, tout de même, il se prenait à regretter le vieux temps. Comme ses ancêtres il aurait bien voulu jouir largement de la vie; à quarante ans, il parlait déjà de sa vieillesse et raillait la manie nouvelle, étrangère, si peu japonaise, de capitaliser de l'argent et des joies pour plus tard. Mais il ne pouvait se retirer des affaires, il devait rester pour diriger ses usines qu'il avait montées avec un matériel européen; trop peu de gens encore avaient la compétence pour le remplacer. Parfois tout de même, il s'échappait pour courir aux ventes et bibeloter; il avait déjà réuni une collection de grès et de kakémonos. Aussi souvent qu'il pouvait, il quittait Osaka pour sa maison de Kyôto, retraite cachée en plein Japon d'autrefois.

— Comme tout était plus simple alors! disait-il. Nous n'étions pas troublés, dans nos îles écartées, par le désir d'imiter Européens ou Américains; nous n'avions pas la manie de nous comparer aux autres peuples, ni l'angoisse de nous inquiéter de leurs jugements. Inutile de chercher à amasser de grosses fortunes, car le shôgun désirait niveler les conditions; on accomplissait ses volontés en ne s'occupant pas de politique, en se retirant jeune, du monde et des affaires, pour s'amuser. Chacun restait dans sa classe et, dans sa classe, ne cherchait point à s'élever : on avait peu de mérite à se résigner ainsi, car les oppositions de classes n'étaient pas nettes ni provocantes comme aujourd'hui qu'il y a des riches et des gens très pauvres. Tout le monde avait à peu près mêmes manières, mêmes goûts, mêmes divertissements, même idéal de vie. Les vieux en abandonnant leurs biens étaient sûrs que leurs enfants les soigneraient et ne leur reprocheraient pas une vieillesse trop robuste. Les jeunes aussi étaient contents, on leur faisait place. Affaires publiques, affaires privées étaient toujours menées par des énergies neuves. C'est ainsi que sur toute notre histoire japonaise, règne un optimisme confiant. Dirigés par des jeunes, nous avons su sacrifier le passé quand

il nous entravait ; une expérience trop chargée, trop prudente, ne nous a jamais détournés d'expériences inédites.

Mais maintenant que la morale familiale est moins forte, les appétits individuels plus hardis, plus ambitieux, la condition des vieux est moins bonne, l'état d'*inkyo* moins sûr. Le gouvernement ne le favorise pas et l'exemple ne vient plus d'en haut comme autrefois. Le mikado actuel, bien qu'il ait cinquante-quatre ans, ne songe pas à abdiquer comme le faisaient ses ancêtres. Le Japon est encore gouverné par les *Genro*, les Ito, les Yamagata, des hommes âgés, et le marquis Ito, au lieu de se retirer comme les shôguns d'autrefois, vient d'accepter le gouvernement de la Corée. Les jeunes ne sont pas contents, la tradition est changée, ils protestent. La guerre contre le Russe fut imposée aux vieux du gouvernement qui résistaient, par les jeunes des Universités, et la révolte après la conclusion de la paix fut en partie une protestation contre les conditions qu'avaient accepté les *Genro*, Ito surtout.

Le gouvernement combat l'habitude de l'*inkyo* : ce n'est pas une habitude européenne. Puis dans la lutte internationale, politique et économique que le Japon engage, la flânerie, le repos ne sont plus de mise comme dans le vieux Japon fermé. Le luxe de se retirer jeune des affaires pouvait subsister dans un pays qui s'était retiré lui-même des affaires. C'en est fini maintenant du Japon vivant dans la retraite, et par conséquent aussi des temples, des jardins, enclos silencieux du passé, et des retraites paisibles qu'on y faisait. De la nation, il faut tirer le maximum de rendement. La guerre a multiplié les charges, diminué les jeunes. Les vieux doivent continuer de marcher. La nation est trop engagée dans les affaires mondiales pour que, lâchant les affaires publiques ou privées, des hommes de quarante ans puissent se retirer du monde.

LOUIS AUBERT

LA PETITE MADAME DE THIANGES[1]

VII

Mademoiselle Mélanie de Poméran était morte au commencement de l'été : inconsolable de la perte d'une amie sans laquelle il ne pouvait concevoir qu'il vivrait, M. d'Hercourt alla chercher auprès de Suzanne, sur le conseil de mademoiselle Isabelle, plus courageuse, et à qui tenait compagnie M. Le Bintel, une illusoire distraction de sa mélancolie. Il voyait pour la première fois Suzanne chez elle, auprès de son mari. Il s'aperçut vite du divorce déguisé qui séparait les deux époux, bien que toutes les apparences fussent gardées. La tristesse continuelle de madame de Thianges l'étonna surtout.

A la Martinie, au chevet de mademoiselle Mélanie, il avait cru que la mort d'un être cher causait cette douleur si déchirante. Cette douleur, il espérait néanmoins que très tôt le temps la dissiperait, car il ne s'aveuglait pas sur la durée des regrets qu'on accorde à ceux qui ne sont plus. Avenue Henri-Martin, il retrouva Suzanne telle qu'il l'avait quittée, peut-être plus désolée encore. Son visage portait les marques d'une lassitude infinie et d'un chagrin volontairement

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

Published, March first, nineteen hundred and six, Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by Calmann-Lévy.

dissimulé : confinée dans une solitude étroite, elle subissait la pire détresse.

Quinze jours passèrent et M. d'Hercourt constata que M. de Brineuse, dont il savait l'intimité quotidienne, n'avait pas rendu une seule visite à Suzanne. Il demanda de ses nouvelles : on lui apprit son mariage, et, comme M. de Thianges louait l'agrément du jeune homme et le charme de mademoiselle Dorémond, le trouble mal contenu de Suzanne ne put lui échapper. Les questions indifférentes qu'il posa plus tard et les réponses embarrassées qu'il reçut lui découvrirent toute la vérité.

Jamais M. d'Hercourt n'éprouva plus vivement quelle tendresse profonde l'unissait à madame de Thianges. Il rêvait pour elle une existence heureuse, et ne pensait pas le bonheur possible pour une jeune femme sans l'amour ni la fortune. Suzanne avait la fortune, elle avait eu l'amour ; elle avait connu seulement quelques jours de bonheur. Assailli de remords, il se reprocha de n'avoir nourri son âme que de belles chimères.

Sans doute, élevée autrement, n'aurait-elle réclamé que des joies légères et banales. Et quand, à la Martinie, il la devinait attirée vers M. de Brineuse, pourquoi ne lui avait-il pas révélé l'inquiétude que lui inspirait l'amour fragile d'un jeune homme ? Elle l'eût écouté peut-être, et, à repousser M. de Brineuse, n'eut pas souffert ce qu'elle souffrait maintenant pour lui avoir cédé. Oui, toute la misère de madame de Thianges, c'était lui qui l'avait, pour ainsi dire, longuement préparée. L'ironie du destin s'ingéniant à tout consommer au contraire de ses prévisions, il n'avait réussi qu'à rendre à Suzanne la douleur plus facile. Triste expérience que celle d'un vieillard qui prend ses imaginations pour des réalités !

Pourtant il ne parvenait pas à se blâmer absolument : un cœur meurtri lui paraissait plus précieux qu'un cœur insensible; la propre torture de Suzanne la grandissait. Il s'accusait, il la plaignait, il l'admirait. Qu'est-ce qu'une femme qui n'a jamais aimé, et qu'est-ce qu'une femme qui n'a jamais souffert d'amour ?... Que ne pouvait-il lui parler ! A deux ou trois reprises, il la jugea incapable de se dominer davantage, et, redevenue la fillette de naguère, prête à lui confier enfin son secret. Elle ne le fit pas cependant.

Par un après-midi d'automne sans soleil, M. d'Hercourt emmena madame de Thianges à Versailles. Les cris des enfants qui jouaient sur la terrasse, autour des eaux vertes du bassin, s'évanouissaient dans l'immensité silencieuse. Le ciel était bas, avec des lueurs colorées. A peine madame de Thianges regarda-t-elle les clairières rousses qui s'étendaient sous les arbres, peuplées de marbres blancs, comme des jardins mythologiques où fréquentent des demi-dieux. Ses yeux se fixèrent tout de suite sur les bois lointains qu'enveloppait une brume violacée. Quelques instants, une pension d'orphelines, qui défilaient deux par deux, tristes et muettes sous leurs capelines noires, les lui déroba. C'était déjà presque l'hiver. Indifférente à la noble discipline du parc qui l'écrasait, elle contemplait seulement, sans pouvoir s'en distraire, cet horizon voilé, dont le froid mystère semblait cacher un deuil comparable au sien. M. d'Hercourt, qui l'avait devancée, descendait l'escalier de pierre, quand elle le rejoignit.

Devant eux, derrière le Char embourbé, le canal s'allongeait, resserré entre les arbres et confondu à l'extrême limite avec le ciel. Elle marchait un peu en avant de lui, tout près des statues qui se penchent au bord du chemin, poussant les feuilles du bout de sa bottine, songeuse et retirée en elle-même.

— Vous souvenez-vous — dit M. d'Hercourt — que jadis, quand vous étiez petite fille et que nous nous promenions ensemble, si vous m'en vouliez, vous alliez ainsi sans vous préoccuper de moi. Mais cela ne durait pas longtemps, il me suffisait d'un mot pour regagner votre affection... Un mot suffirait-il aujourd'hui ?

Elle fut émue, tourna la tête, et sourit faiblement.

— Je n'ai aucune raison de vous en vouloir !... — dit-elle.

Elle l'attendit et régla le pas sur le sien. Les simples phrases de M. d'Hercourt réveillaient tout un passé endormi... Elle se rappelait, en effet, cette fillette aux cheveux dénoués, qui parfois boudait sans raisons, mais qu'une tendre parole jetait toujours repentante aux bras de son vieil ami... Spontanéité de l'enfance que détruit la vie ! Suzanne ne pouvait plus maintenant dominer sa douleur ; les forces lui manquaient ; seule une pudeur dernière réprimait encore cet ardent besoin d'une consolation.

— Vous n'êtes plus la même, Suzanne! — reprit M. d'Hercourt.

— Mais si, mais si, je vous assure.

Ils avaient franchi la grille du parc, et foulaient sous les hêtres courbés vers le canal un chemin que le lit épais et doré des feuilles mortes rendait éblouissant. Nul bruit, nul souffle ; l'eau morne entre les pierres grises, et, au-dessus du gazon vert, des feuilles qui tombent dans l'air froid. Cette mort régulière, éclatante et calme que la nature accepte, de quel émoi peut-elle secouer une âme bouleversée et qui pleure ! La nature sait qu'il lui faut mourir, afin de revivre, et la mort n'est pour elle qu'une suprême beauté. Un cœur qui a battu d'amour ne veut pas s'arrêter : s'il s'arrête, ne sera-ce pas pour toujours? Ainsi, devant la décomposition de toutes choses, le cœur de Suzanne battait plus fortement.

— M. de Brineuse est-il heureux, depuis son mariage? — demanda M. d'Hercourt d'un ton indifférent.

Surprise que ce nom si cher fût juste prononcé au moment où il occupait sa pensée, elle ne put que répondre d'une voix qui tremblait :

— Je l'espère.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez rencontré ?

— Il a voyagé.

Elle se tut, puis ajouta :

— Il m'a fait ensuite une visite avec sa femme.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— C'était votre amie, n'est-ce pas, mademoiselle Dorémond? — fit M. d'Hercourt.

Elle inclina la tête, et il vit ce qu'elle disait plus qu'il ne l'entendit.

— Oui, c'était mon amie.

— Ma pauvre petite! — murmura-t-il.

Elle voulut se défendre contre elle-même, demeurer impénétrable.

— Pourquoi me plaignez-vous? — dit-elle. — Je n'ai rien perdu en perdant mademoiselle Dorémond.

Il l'attira contre lui :

— Ne suis-je pas votre ami, le vieil ami de votre enfance, Suzanne, et, si vous souffrez, ne dois-je pas souffrir, moi aussi?

— Je me figurais que j'en mourrais, — balbutia-t-elle.

Doucement, M. d'Hercourt abaissa la main qu'elle portait à son visage et, appuyé à son bras, il laissait, muet, couler les premiers pleurs qu'elle n'eût pas versés dans une entière solitude.

— Mais comment savez-vous? — interrogea-t-elle enfin.

— Oh! — dit-il, — à la Martinie, je m'étais bien aperçu de ce qui se passait... il n'y avait pas grande peine... Mais vous me détestiez presque, à cause de votre mariage... En vous conseillant d'épouser M. de Thianges, je désirais vous procurer. non pas le bonheur, mais les moyens de chercher le bonheur... Quand j'ai deviné l'inclination qui naissait en vous, je suis resté à l'écart. Que serait venu faire entre deux jeunes gens le vieillard que je suis? J'ai eu tout ensemble de la tristesse et de la joie. Je prévoyais ce qui arriverait : l'ardente flamme des premières semaines, et puis, très vite, la lassitude et la rupture; mais je m'obstinais à me persuader que je me trompais... C'était un enfant. Il ne faut pas trop lui en vouloir. A son âge, sait-on ce qu'on dit et ce qu'on fait? On croit aimer, on est anxieux de l'amour, on n'aime pas; les plus sincères s'illusionnent, et le premier amour n'est jamais l'amour.

— Oh! non, — supplia-t-elle, — ne dites pas cela : il m'a aimée. Pour moi, il est tout l'amour de ma vie. Il est le premier homme que j'aie aimé, il sera le seul que j'aimerai.

Ils avaient quitté le chemin et suivaient lentement le bord du canal. La robe de madame de Thianges traînait sur l'herbe humide. Ils étaient seuls.

— Oui, oui, — répondit M. d'Hercourt, — j'admets que vous me disiez cela. Pourtant il ne faut pas le dire, Suzanne. A peine commencez-vous à vivre. La souffrance ne tue pas l'amour : au contraire, ceux qui n'ont pas souffert ne savent pas, ne peuvent pas aimer, et ce n'est qu'en des cœurs déjà éprouvés que peut surgir une passion durable. Je n'aurais pas consacré la moitié de mon existence à mademoiselle de Poméran, si dans ma jeunesse je n'avais sondé en souffrant la vanité de mes premières amours.

Et, souriant, il continua :

— Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, vous ne vous souviendrez même plus de lui...

Elle l'interrompait, mais d'un geste il la retint :

— Et si l'homme que vous aimerez alors se montre jaloux de ce passé, vous ne comprendrez pas sa jalousie, parce que ce passé ne subsistera même plus dans votre mémoire. Vous irez le soir par les mêmes rues sombres, vous entendrez les mêmes mots, vous recevrez et vous donnerez les mêmes caresses, vous marcherez, pour ainsi dire, dans l'empreinte marquée par vos pas de naguère... et cependant tout sera nouveau... il vous semblera que vous n'avez jamais aimé auparavant. Vous l'affirmerez, vous ne mentirez pas. Les femmes qui aiment ne vivent que dans le présent.

Madame de Thianges pleurait encore, mais plus doucement... Elle pensait que M. d'Hercourt voulait la consoler, et que, pour y réussir, il essayait de l'abuser. Elle ne repoussait pas les paroles qu'il prononçait, mais ne les croyait pas, trop sûre que son amour à elle différait de tous les autres.

— Ne parlez pas ainsi, — fit-elle. — Depuis qu'il est marié, j'ai pleuré chaque jour. Comment ne suis-je pas morte? Je ne pourrai jamais l'oublier.

— Une nouvelle affection efface tous les souvenirs, — répliqua un peu brusquement M. d'Hercourt.

Et comme, blessée de sa vivacité, Suzanne levait vers lui des yeux pleins de reproches, il reprit, d'une voix si bonne que soudain elle n'eut plus de colère :

— L'amour vous guette, mon enfant, à chaque minute; mais il n'est pas impatient... Il sera toujours le maître... une femme jeune et jolie lui appartient. L'amour, c'est la vie, et, comme il est la vie, il ne tolère pas longtemps qu'on se flétrisse dans les regrets inutiles. Vous pleurez en pensant au passé, et c'est tout à l'heure peut-être que votre cœur va battre comme jamais il n'a battu.

Un instant, elle ferma les paupières afin de recueillir une image chère et disparue :

— Quand il m'aimait, j'étais si heureuse! Et maintenant je suis si triste!

Le jour déclinait, et l'ombre s'avançait.

— Il faudrait rentrer, Suzanne, — dit M. d'Hercourt.

— Votre bras, voulez-vous? — fit-elle, — je suis si lasse!

Comme ils sortaient du château, un *coach* débouchait sur

l'avenue, — caisse et train rouges, rechampi de vert sur les roues, le trompette debout à l'arrière et sonnant un refrain. — Devant les chevaux de timon, robustes et calmes, les chevaux de volée, gais, braves, nerveux, trottaient haut, avec l'air de tout casser. Trois jeunes femmes riaient sur les sièges, et, le chapeau gris un peu à droite, un bouquet à la boutonnière, la couverture bien serrée sur les genoux, le fouet horizontal, le *coachman* immobile conduisait en ne remuant que les mains. Des gamins accouraient et l'on distinguait aux fenêtres des visages curieux.

— Mais — dit madame de Thianges — c'est M. des Fannoises!

M. des Fannoises, lui aussi, la reconnaissait; il arrêtait les chevaux, et saluait :

— Vous voyez, — dit-il, — un des derniers *coachmen* français.

Et, tout aussitôt après que madame de Thianges l'eût présenté à M. d'Hercourt, il ajouta :

— Montez donc, nous vous ramènerons à Paris. Ce sera très amusant.

Madame de Thianges montra sa robe noire :

— Je ferais triste figure au milieu de vos amies.

Le *coach* repartit, puis disparut.

— Qui est ce M. des Fannoises? — demanda M. d'Hercourt.

— Un ami de M. de Thianges, — répondit-elle, — une relation de cercle; ils sont très intimes.

— Et que fait-il?

— Oh! rien... C'est un homme du monde... il s'occupe de chevaux.

— Les hommes de chevaux, — dit M. d'Hercourt, — aiment beaucoup les femmes.

VIII

A se replier sans cesse sur elle-même, dans le désœuvrement des journées, madame de Thianges avait laissé d'abord la

Martinie accroître sa tristesse. Rentrée à Paris, et M. d'Hercourt parti, elle fut ressaisie, malgré elle, par les devoirs d'une existence que son mari ne trouvait jamais assez variée ni assez turbulente. M. de Thianges n'aurait pas accepté que sa femme voulût subitement renoncer aux plaisirs mondains et si, flegmatique, il lui permettait, par ailleurs, toutes libertés, il ne consentait pas sur ce point à lui épargner sa tyrannie. Démissionnaire récemment, il ne sortait pas de l'armée, qu'il déclarait condamnée à une paix perpétuelle, pour se terrer chez lui et se refuser tous les avantages de l'indépendance. Aussitôt terminé le deuil qu'imposait la mort de mademoiselle Mélanie, Suzanne dut l'accompagner partout.

Elle ouvrit son petit salon le lundi, comme le désirait son mari. Les femmes venaient y prendre le thé vers cinq heures, et les hommes arrivaient un peu plus tard... Son mari lui demanda bientôt d'y accueillir, tous les jours, les amis intimes, à la fin de l'après-midi. Elle n'eut même plus ainsi dans tout l'appartement un asile où s'assurer la solitude et rêver. Pourtant elle avait réuni là tout ce qu'elle aimait. Elle avait roulé à côté de la fenêtre, pour voir sans se pencher le ciel bleu, les pelouses et les grands arbres, une bergère profonde, où son père s'endormait le soir à la Martinie ; une petite bibliothèque abritait, à portée de sa main, les livres dont M. de Brineuse, amateur délicat, avait choisi les reliures. Comme elle s'y tenait toujours, les fauteuils et les chaises, des styles les plus divers, gardaient la place dernière que leur donnaient les visiteurs. Elle laissait fermé le clavecin Empire que lui avait offert pour sa fête M. des Fannoises, parce que les touches jaunies affectaient ses yeux désagréablement ; mais le secrétaire en marqueterie aux fermoirs de cuivre, dont les tiroirs conservaient les billets de M. de Brineuse, était toujours chargé de lettres, de billets, de cartes, de notes, de prospectus. Les fleurs qu'elle préférait, œillets doubles, roses sombres, iris pâles et hautains, dressaient sans méthode hors des vases leur grâce vaniteuse. Au fond, un divan, dont la soie blanche rayée de vert ornait jadis les épaules de mademoiselle Mélanie, s'encombrait de coussins, juste assez long pour que trois personnes pussent s'y asseoir, et une console supportait une lampe faite d'un landier provençal.

A gauche de la cheminée, un haut paravent, où s'accrochaient des miniatures, protégeait une causeuse, et, dans le coin de droite, une vitrine étalait sur le velours éteint de ses tablettes des bibelots anciens, flacons de sels, bourses, bonbonnières, bagues, camées. Sur la cheminée, une photographie s'appuyait contre la glace : celle de M. de Thianges, en grande tenue d'officier de cuirassiers.

Tant de visiteurs troublaient une harmonie composée avec un soin si élégant, et violaient les souvenirs les plus chers à Suzanne. C'était là qu'elle recevait naguère Pierre de Brineuse, c'était là qu'elle songeait à lui, qu'elle lui écrivait !... C'était là qu'elle avait poussé ses premiers sanglots de femme trahie... Et maintenant des indifférents profanaient ce salon de leurs petites histoires, de leurs petites futilités et le transformaient par leur présence en lieu de rendez-vous agréable et commode.

Madame de Thianges espérait au moins que la tristesse répandue sur son visage et la certitude où l'on était qu'elle avait passionnément aimé M. de Brineuse détourneraient les galanteries... La tristesse parait sa beauté d'un nouveau charme : elle n'avait plus rien de naïf, de frêle et de léger ; elle était réfléchie et grave. Le premier soir où Suzanne pénétra dans un salon, vêtue d'une robe très simple, elle devina trop clairement ce que disaient les regards de tous les hommes. Son amour, loin de répri merles désirs, en augmentait seulement le nombre et l'ardeur. Ces hommages la froissaient, l'irritaient. Suzanne les écarta en feignant de ne pas les comprendre, sans pouvoir cependant s'en délivrer. Elle rencontrait parfois M. de Brineuse. Elle l'avait revu tout d'abord chez elle, à un goûter où son mari ne faillit pas à l'inviter. Quand madame de Brineuse entra, Suzanne se leva, s'empressa au-devant de sa perfide amie, l'embrassa. Si fort qu'elle se raidit, il lui sembla que son cœur s'arrêtait. M. de Brineuse était un peu en arrière : d'un geste aisé, trop soudain peut-être, madame de Thianges lui tendit la main ; fière de tant de courage, elle cherchait ses yeux, afin qu'il lût sa parfaite quiétude ; mais il évita son regard, posa les lèvres sur ses doigts, puis gagna un groupe d'amis. Elle eut avec bonheur payé d'une souf-

france plus grande encore l'orgueil de ne pas témoigner qu'elle souffrait. Pour lui, elle savait qu'il était heureux, qu'il ne regrettait jamais un passé détruit par lui-même et qu'il en parlait comme d'une jolie et courte aventure.

Il eut un enfant : elle aperçut M. de Brineuse un matin de printemps, aux Champs-Élysées, courbé vers le bébé en colère, et qui réprimandait la nounou. En le saluant, elle ne put retenir une larme. Ce n'était pas M. de Brineuse pourtant qu'elle pleurait, mais l'amour qu'elle avait eu pour lui, l'amour qui naguère emplissait sa vie et dont sa vie maintenant était dépouillée.

Parmi tous les hommes qui lui rendaient visite, seul Georges Fréret l'intéressait un peu. Il venait assez souvent chez elle ; il s'asseyait dans un coin du salon, se taisait longtemps, disait deux ou trois mots que personne n'écoutait, redevenait muet, puis s'en allait. Il était de ceux qui n'attirent pas l'attention, et d'ailleurs il fréquentait peu le monde.

L'hiver qui suivit le mariage de M. de Brineuse, il arriva chez madame de Thianges très tôt dans l'après-midi. Elle fut surprise, et n'eut pas d'amabilité.

— Je vous prie de m'excuser, — dit-il en rougissant, — il est à peine deux heures... Je me présente à une heure, vraiment...

Elle lui répondit avec contrariété : « Mais non, mais non », et lui désigna en face de sa bergère un fauteuil. Il s'excusa encore, de plus en plus embarrassé :

— Je ne me doutais pas de l'heure... c'est votre petite pendule qui m'a renseigné. Si j'avais su...

— Mais je vous assure... — fit-elle, agacée par cette insistance.

Il cherchait une phrase, il n'en trouvait pas, et, les yeux fixés à terre, il tournait son chapeau de feutre entre ses mains gantées de jaune. Il portait comme toujours un veston noir avec une cravate flottante, mais le vêtement, tout neuf, le gênait. Il avait voulu faire toilette, et il paraissait plus gauche. Madame de Thianges l'observait, avec un sourire ironique, sans lui parler.

— M. de Thianges va bien ? — dit-il enfin.

— Mais oui.

— Il est toujours très occupé ?

— Oui, très.

— Vous avez quitté Paris, cet été ?

— Comme tous les ans.

— Vous êtes allée en Auvergne ?

— Oui.

— Vous avez là une propriété, la Martinie.

— C'est cela.

Il y eut un long silence. Tant de questions épuisaient la science mondaine de Georges Fréret, et les réponses de madame de Thianges ne l'exhortaient pas à persévérer dans une conversation si difficile. Il n'oubliait pas la raison de sa visite, mais n'osait pas la confier.

La veille, dans son atelier, il avait retiré d'un rayon, parmi d'autres toiles, le portrait inachevé de madame de Thianges. Il n'ignorait pas ce qu'avait souffert Suzanne : aussi ne lui avait-il jamais demandé, durant les derniers mois de sa liaison avec Pierre de Brineuse ni après le mariage de mademoiselle Dorémont, de lui accorder encore quelques heures de pose : il ne voulait pas ranimer de cruels souvenirs. Maintenant tout son tempérament de peintre protestait : il pouvait exécuter une belle œuvre, il lui en coûtait d'y renoncer. Il lutta, à vrai dire, contre des scrupules très vifs : ne serait-ce pas évoquer le passé, rappeler comment ce portrait avait été décidé, commencé, puis abandonné ? ne serait-ce pas réveiller une douleur qui peut-être s'endormait ? Son désir triompha : il verrait madame de Thianges avant qu'il y eût personne dans son salon, il la convaincrait...

Et toutes ses hardies résolutions tombaient subitement devant la froideur de Suzanne. Madame de Thianges cependant se reprochait de ne pas mieux masquer son ennui, et plaignait Georges Fréret du supplice qu'il devait endurer. Elle n'avait, du reste, aucune antipathie pour lui ; il ne lui était pas non plus sympathique : il ne comptait pas à ses yeux. Elle fit un effort :

— Vous êtes rentré très tard à Paris ?

— Hier seulement, — dit-il. — Une fois à la campagne, je ne peux plus m'en aller. Ah ! je ne suis pas un Parisien.

— C'est en Normandie que vous passez l'été, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Je ne connais pas la Normandie... Je ne devrais pas l'avouer !

— Vous ne connaissez pas la Normandie ! — s'écria-t-il. — Ah ! c'est un merveilleux pays, si riche en contrastes, mélancolique, véhément, tendre, épanoui, terrible. Il n'existe pas de nature plus belle. Mes parents possédaient une petite maison entre Villerville et Honfleur, sur une hauteur d'où l'on domine la mer... oh ! une petite maison... une sorte de ferme à un étage, avec un verger et des prés. C'est là que je suis né.

— Vous n'avez plus vos parents?

— Non... ils sont morts toux deux, à très peu d'intervalle, il y a deux ans... Je n'ai plus qu'une vieille cousine, aux environs de Bayeux, et encore je ne l'ai pas vue depuis des années ; d'ailleurs elle ne veut voir personne. C'est une avare farouche : comme je suis peintre, elle craint que je ne sois pauvre et ne lui demande de l'argent. Aussi, je ne lui écris même pas.

Madame de Thianges, étonnée, ne reconnaissait plus Georges Fréret : il ne tournait plus son chapeau entre ses mains, il ne fixait plus ses yeux à terre, sa voix était chaude, ses yeux vifs, il animait du geste ses paroles. En quelques minutes il lui avait raconté plus de choses que durant toutes ses visites et les séances de pose. Suzanne ne remarqua plus ses gants jaunes, ni son veston neuf, ni son feutre mou, — et le sourire un peu railleur, qu'elle n'avait pas essayé de dissimuler, s'évanouit de lui-même.

— Mais — dit-elle — vous devez être très seul à la campagne?

— Ah bah ! — répondit-il, — je suis un campagnard, et c'est à Paris que je suis seul... Oh ! s'il ne fallait qu'admirer le ciel, les quais, les faubourgs, les églises, les vieux monuments, j'aimerais Paris. Quand je monte les Champs-Élysées en automne, alors que les enfants jouent sous les arbres défeuillés, ou en été, à l'heure où le soleil se couche derrière l'Arc de Triomphe, oui, une émotion profonde m'étreint le cœur... Et, en même temps, je suis plus léger, mais oui, plus léger... je marche plus gaiement, j'ai de la

joie, j'ai de la tendresse... de la fierté aussi... Mais il y a tous ceux qui habitent Paris, et qu'il faut voir... Les visites! je tremble, quand j'entre dans un salon... J'ai peur des tapis sur lesquels je trébucherai peut-être, des fauteuils qui embarrasseront mon chemin... Et les petites mines des visiteurs, devant la gêne du nouveau venu, ce coup d'œil qui juge les manières et la toilette, découvre le ridicule du corps ou la faute de goût!... Et puis, qu'est-ce qu'on dit dans ces visites?... des médisances, des calomnies... Il y a des femmes et des hommes qui n'ont d'autre occupation que de jeter sur leurs amis de la boue... Avec quel bonheur je m'éloigne de Paris! Je vis, dans ma petite maison, comme un paysan : avec deux ou trois journaliers, je fauche mes prés, je fais mon cidre, j'entretiens le jardin... Je parle du blé qu'on moissonne, du foin qui sèche, des pommes qu'on a récoltées. Je fréquente des hommes brutaux, grossiers peut-être, mais francs et malicieux. Je vis au soleil, au grand air; l'odeur de la mer se mêle au parfum des champs... Et si je peins, c'est pour moi-même, sans souci de l'acheteur... Oh! je n'envie pas les baigneurs qui défoncent les routes avec leurs autos.

Madame de Thianges ne répondit rien. Attentive, elle revoyait la petite maison de la Martinie, sur le coteau; les collines pelées et les vallées étroites qu'elle parcourait toute enfant; le jardin et le mur coiffé de tuiles; la ferme prochaine avec ses bassines lourdes de lait, son lard fumé pendu au plafond, ses deux chiens hérissés qui aboyaient.

— Et, le soir, — continua Georges Fréret, — quand j'ai travaillé, quand je suis fatigué, j'ai, pour me délasser, pour m'enchanter, le coucher du soleil... Ah! oui, les couchers de soleil sur la mer, c'est idiot, c'est banal, c'est usé. Eh bien, moi, je reste étendu sur la grève, je regarde, et mes yeux ne sont pas assez grands pour contempler. C'est le silence d'abord... avec des frémissements, des souffles... les mouettes qui glissent au ras de l'eau, les dernières flèches du soleil, toutes rousses dans les arbres... des barques inclinées au loin... Un silence religieux et plein de fraîcheur... Et puis, à l'horizon, le soleil énorme, sanglant, tout le ciel rouge, incendié, avec de longues barres rutilantes... Je suis tout seul sur la

grève : le ciel, la mer, le soleil emplissent mes yeux... ils emplissent mon cœur... je le sens gonflé d'enthousiasme... Cependant les premières ombres descendent, la côte s'embrume; en face, ce sont les lumières innombrables du Havre, les feux des phares commencent à briller... Et, dans la nuit qui vient, les vagues meurent sur les galets avec des plaintes plus mystérieuses.

Il s'interrompit brusquement:

— Je dois vous paraître bien ridicule.

Elle voulut parler, mais ces paroles ardentes la bouleversaient, réveillant les joies les plus précieuses de son enfance, en réveillant aussi de plus récentes, que les mensonges de l'amour faisaient aujourd'hui si douloureuses... Elle porta la main à ses yeux. Georges Fréret se taisait.

— Je vous comprends bien plus que vous ne le supposez, dit-elle, et vous ne devez pas redouter de me paraître ridicule. J'ai vécu, jusqu'à mon mariage, en province, et beaucoup à la campagne : moi aussi, j'aime les couchers de soleil. Seulement, je n'en ai jamais vu sur la mer... J'en ai vu dans les bois, sur des étangs...

— Ah! oui, — balbutia-t-il, — ah! oui...

— Et alors, à vous entendre, je suis très émue... Je revoyais des paysages qui me sont chers, des lieux où se sont écoulées les plus belles heures de mon existence... Mon pays pourtant ne ressemble guère au vôtre : il est pauvre, il est sauvage... Ah! j'y pense souvent!...

— Mais vous y allez chaque année!

— Sans doute; mais ce n'est pas la même chose. J'ai perdu une de mes tantes; le vieil ami qui m'éleva, M. d'Hercourt, est très vieux, il ne peut plus se promener longtemps. Et moi-même j'ai changé un peu... En faisais-je des courses avec lui, autrefois! J'étais une petite fille; il m'apprenait les noms des fleurs et des plantes; nous nous reposions dans les fermes, en buvant une tasse de lait et mangeant une tranche de pain bis, nous regagnions la maison au crépuscule... Je connaissais tous les paysans des environs, je les aimais.

— Ah! comme je suis heureux! — s'écria-t-il. — C'est la première fois qu'à Paris une femme me parle ainsi. Et moi qui vous jugeais si différemment!... mais oui!... vous ne

m'en voulez pas de ma franchise?... De votre côté, vous deviez avoir de moi une très mauvaise opinion. Quand j'étais en visite chez vous, je ne disais rien.

Elle se mit à rire.

— Eh bien, — continua-t-il, — s'il entrait quelqu'un maintenant, je redeviendrais cet être taciturne. Aussi vais-je partir... Et puis il y a plus d'une heure que je suis ici.

— Mais restez!

— Non, — fit-il en secouant la tête, — mais autorisez-moi à venir chez vous plus tôt que les autres, afin que je puisse causer avec vous.

— Très volontiers.

Il tortilla la pointe de sa barbe, la figure soucieuse :

— A quoi songez-vous? — dit-elle.

— Laissez-moi vous adresser une prière. J'avais commencé votre portrait... Ce pourrait être un beau portrait.

— Alors vous voudriez que je vienne poser.

— Oui, c'est cela, — fit-il timidement.

— Mais ce sera avec plaisir! Quand faut-il que je vienne? C'est aujourd'hui lundi... Jeudi vous va-t-il?... vers deux heures de l'après-midi?...

Il eut à peine le temps de la remercier. Une jeune femme ouvrait la porte du salon. Il n'osa pas baiser la main que lui offrait madame de Thianges, et s'en alla.

Georges Fréret occupait, au coin du boulevard Gouvion-Saint-Cyr et de la rue Aumont-Thiéville, un atelier très modeste, meublé très simplement, avec de vieux meubles normands dont il adorait les ferrures, les ventres renflés, les courbes souples. Des pochades et des études s'accrochaient aux murs, et, sur des planches, s'entassaient des toiles. Aucun de ces bibelots, ni de ces étoffes, qui parfois abondent chez les peintres : c'était un atelier uniquement consacré au travail, et les photographies qui reproduisaient les plafonds du Louvre, *le Triomphe d'Apollon* de Delacroix, *les Titans* de Véronèse, un petit crayon de Manet, indiquaient tout de suite les tendances de l'artiste. Seul, un divan, un peu démoli, révélait que les rêveries paresseuses n'étaient pas proscrites.

Madame de Thianges arriva, comme elle l'avait dit, le

jeudi, à deux heures précises. Georges Fréret l'attendait avec une impatience fébrile. Il ne pouvait se persuader encore qu'elle n'eût pas pour lui l'antipathie un peu méprisante d'une femme très fêtée pour un pauvre peintre si peu mondain. Elle enleva son manteau, apparut dans la même robe noire qu'au printemps, les épaules et les bras nus. Il la regardait comme un homme ébloui; elle fut émue de cette admiration muette, qui était très pure, et, pour la première fois, examina son portrait avec curiosité.

Ce portrait n'était encore qu'une ébauche. Fréret, tout d'abord, ne voulait peindre que la tête et les épaules naissantes; mais, dès la seconde séance, les lignes harmonieuses des bras, de la nuque et du corps exaltant sa passion de la forme, il avait reporté sur une plus grande toile l'esquisse primitive. Maintenant la tête seule était peinte, avec des moyens volontairement restreints et une merveilleuse recherche dans les oppositions de couleurs; tout autour, un léger frottis tachait d'une coloration rose les épaules, les bras, les mains, la robe.

Il devina madame de Thianges un peu effrayée : pour la rassurer, il exposa, avec beaucoup de gestes, les yeux brillants, comment il concevait la peinture... Elle l'écoutait, de nouveau intéressée et séduite, car toutes ses explications étaient claires... Elle le tranquillisa et s'assit dans le fauteuil qu'il avait préparé.

Elle vint ainsi durant deux semaines, régulièrement, chaque jour. Une camaraderie charmante les unit très vite. Madame de Thianges se rappelait parfois avec peine son ancien jugement. Maintenant la nature ardente de Fréret, sa franchise, sa rudesse, jusqu'à son inélégance, tout lui plaisait. Pour lui, il goûtait un ravissement presque puéril à découvrir une âme qu'il ne soupçonnait pas et des prédilections pareilles aux siennes; il s'attachait aussi à Suzanne parce qu'elle avait souffert d'amour. Jamais cependant il n'échappa à Fréret un mot qui fit croire à madame de Thianges qu'il la courtisait, et madame de Thianges ne songeait même pas qu'il pût inspirer autre chose que de l'amitié.

Un après-midi, on frappa à la porte. Georges Fréret voulait ne pas ouvrir. Madame de Thianges s'y opposa; il lui

obéit à regret. Afin de ne pas le gêner dans la courte conversation qu'il devrait engager peut-être, elle s'en alla au bout de l'atelier, près de la fenêtre, et, agenouillée au bord du divan, se pencha vers une miniature qui était pendue au mur. Une voix joyeuse cria :

— Ah! mon cher ami, quel contentement de vous voir!

Georges Fréret répondit à voix basse. La porte se referma. Madame de Thianges se retourna : un homme la salua, d'une trentaine d'années, de taille moyenne, râblé, avec une figure mate et un peu brutale, un menton osseux, et des yeux impertinents.

— Je vous présente, madame, — dit Georges Fréret, — monsieur Pierre Doizat.

Pierre Doizat s'inclina :

— Je vous ai rencontrée, madame, l'an dernier, plusieurs fois, au théâtre, au Bois... Je suis très lié avec un ami de M. de Thianges, M. des Fannoises. Il devait, à cette époque, me présenter à vous : je n'étais à Paris que pour quelques jours, et sur le point d'entreprendre un lointain voyage; j'ai préféré retarder cet honneur. En venant chez mon ami Fréret, j'apprends que vous êtes là : je l'ai prié de m'accorder les mêmes bons offices que M. des Fannoises.

Un peu à l'écart, Georges Fréret s'impatientait. Il s'avança brusquement :

— Pardonnez-moi, cher monsieur, je vous ai promis de vous présenter à madame de Thianges, j'ai tenu ma promesse. Tenez la vôtre : il faut que nous travaillions encore une demi-heure... ce sont nos dernières minutes de clarté.

Pierre Doizat lui tapa amicalement sur l'épaule :

— Très bien, très bien... je m'en vais. Montrez-moi cependant votre portrait... Ah! merveilleux!... Quelle vérité, quelle intimité! Et comme vous avez exprimé tout le mystère de la bouche!... Ah! tous mes compliments : un chef-d'œuvre.

Il plaçait la main sur le front, baissait les paupières, puis reculait, puis se rapprochait, fermait un œil, encadrait l'autre du pouce et de l'index réunis.

— Un chef-d'œuvre, — répétait-il, — un chef-d'œuvre!

Enfin il partit.

— Qui est-ce? — interrogea madame de Thianges.

Georges Fréret haussa les épaules :

— Je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez !

— Mais oui. Personne ne sait au juste ce qu'est Pierre Doizat : il voyage et il fait des affaires ! Quelles affaires ? voilà ce qu'il n'explique pas. Pendant trois ou quatre mois il sort beaucoup, puis il disparaît... Il revient, il publie qu'il a été en Belgique, en Allemagne, en Italie, ou en Russie. On le craint, on se défie de lui... et il a tout de même deux ou trois amis qui l'aiment bien.

— On pense de lui beaucoup de mal ?

— Sans doute ! Mais un renom de vertu l'irriterait : il porte hautement tout le mal qu'on dit de lui.

— Comment le connaissez-vous ?

— On me l'a présenté l'année dernière... il m'a acheté une étude, il m'en a fait vendre d'autres. Nous n'avons jamais eu des relations d'amitié... Il ira chez vous dès la semaine prochaine.

— Oh ! à la façon dont je le recevrai...

— Il est intelligent, il est spirituel, il est instruit, et il raconte à la perfection. On l'invite partout : c'est ce qu'on appelle un « dîneur »... Mais nous parlons trop de lui... Il faut travailler, maintenant...

Le portrait fut terminé ; M. de Thianges et M. des Fannoises affirmèrent d'un air un peu dédaigneux que c'était de la peinture anarchiste ; mais tous ceux qui avaient quelque sentiment de l'art le louèrent avec ferveur. Il manqua beaucoup à madame de Thianges de ne plus voir Georges Fréret aussi souvent. Cependant il lui rendait visite fidèlement, chaque lundi, et à une heure où il ne rencontrait personne. Leur amitié s'accrut encore. Il ne venait presque jamais, par exemple, les autres jours, à la fin de l'après-midi : il s'y risqua une fois, trouva M. des Fannoises et Pierre Doizat, entendit, sans se mêler à la conversation, les niaiseries de l'un et les méchancetés de l'autre, et s'affligea que madame de Thianges subît une semblable compagnie.

Il n'avait jamais dîné chez elle : il refusait toujours, alléguant un caractère insociable et son ignorance des belles manières,

Suzanne insista, n'admettant pas de tels prétextes. Il confessa qu'il ressentirait du chagrin à ne pas pouvoir se la figurer uniquement sous les traits de la femme simple et sincère à laquelle il était habitué. Elle se fâcha, il accepta.

Du bout de la table où il se morfondait, il apercevait à travers les fleurs du surtout madame de Thianges, en robe blanche, décolletée. Elle souriait à ce que disait M. des Fannoises, d'un sourire un peu las, mais elle souriait, et ce sourire fut insupportable à Georges Fréret. Elle n'était plus la même : c'était, en effet, une autre femme pour qui il n'existait pas. Un moment, il voulut développer une idée qu'il estimait originale ; mais, confus de discourir devant une douzaine d'invités, il s'embrouilla, bredouilla, et se tut. Un geste moqueur de madame de Thianges, dont il ne pénétra pas la gaminerie, acheva de le consterner.

Il ne s'attarda pas, et comme, dans la rue, il pensait tout haut qu'il n'était pas de ces hommes qu'elle pût aimer, il comprit que c'était lui qui l'aimait éperdument. Une découverte si imprévue l'atterra. Il savait tout l'amour que madame de Thianges avait eu pour M. de Brineuse, et son âme très tendre compatissait à sa douleur : il souhaitait la consoler par un dévouement silencieux. Jamais, dans leurs entretiens, il n'avait prononcé le nom de son ami. L'idée que peut-être elle distinguait dans son affection le prélude d'un sentiment plus violent, et l'idée aussi qu'il aimait une femme qui avait appartenu à M. de Brineuse, blessait au plus vif son honnêteté native. Ni ingénieux ni subtil, il répugnait à toute équivoque. Il décida qu'il fallait arracher de l'esprit de madame de Thianges tout soupçon qu'il la courtisait.

Le lendemain, il courut chez elle : elle était sortie en *coach*, avec M. des Fannoises.

Il revint : elle jouait au Cercle de Puteaux, et encore avec M. des Fannoises. Il ne s'était jamais inquiété de ses occupations, persuadé qu'elle ne pouvait avoir dans son malheur de frivoles divertissements. Il se railla, pour se cacher à lui-même la peine subite que lui causait une nouvelle pourtant si banale : qu'allait-il supposer que madame de Thianges pût une seule minute réfléchir sur la fréquence de ses visites et s'en alarmer ! Il dissipait l'ennui qu'elle avait, voilà tout : elle

voulait bien, une fois par semaine, se prêter au jeu amusant d'approfondir un caractère très différent des autres, et à l'image duquel elle arrangeait le sien, mais la véritable distraction de sa tristesse, M. des Fannoises la lui procurait. Qu'avait osé espérer Georges Fréret? L'amitié même lui était défendue.

Accoutumé à voir madame de Thianges toute seule et détestant le monde, Georges Fréret ne pouvait, en effet, connaître la vie qu'elle menait, — d'abord contre son gré, puis volontairement, — la transformation de son naturel et les influences qui agissaient sur elle. Mais, avec cette clairvoyance soudaine de l'amour jaloux, il ne se trompait pas sur le rôle de M. des Fannoises.

Veuf et sans enfants, âgé de quarante ans, M. Armand des Fannoises était homme du monde, comme d'autres sont artistes, diplomates ou militaires. Assez joli garçon, avec sa figure régulière, sa taille cambrée, ses yeux bruns, sa moustache conquérante, très riche et répandu dans les sociétés les plus fermées, il tranchait du bon ton en maître souverain, avec toute la solennité d'un sacerdoce. Certains jeunes gens copiaient ses vêtements et imitaient ses allures, sans réussir d'ailleurs à l'égaler; mais, comme il déplorait la mauvaise éducation des générations nouvelles, il condescendait, afin d'y remédier, à leur communiquer, avec quelques avis, l'adresse de son bottier, de son chemisier ou de son chapelier, merveilleux artisans de toute distinction. Il alléguait que l'habit, s'il ne fait pas le moine, contribue puissamment à le faire, et qu'une jaquette de coupe irréprochable développe toujours chez celui qu'elle habille le sentiment des bienséances. Il manifestait du mépris pour ceux qui ne partageaient pas ses opinions et s'égaraient à priser plus les dons personnels que les qualités mondaines : il les accusait de précipiter la France aux abîmes. Habile à tous les sports, il en pratiquait deux avec fanatisme, le tir au fusil, par quoi il assouvissait ses instincts guerriers en tuant, toutes les semaines, au Cercle du Bois, une cinquantaine de pigeons, et le *coaching*, qu'il aurait voulu, pour imposer son nom à la postérité, restaurer dans son ancienne splendeur.

M. des Fannoises, qui avait eu de nombreuses maîtresses,

prétendait connaître les femmes aussi bien que les chevaux, et, de même qu'il ne résistait pas au désir d'acheter un joli cheval, il considérait comme nécessaire qu'une jolie femme fût à lui. Madame de Thianges l'avait captivé tout de suite. Suzanne aimait alors M. de Brineuse : assez déconcerté qu'elle pût chérir un homme aussi jeune que M. de Brineuse, M. des Fannoises la plaignait en lui-même de se laisser aller en des bras trop inexpérimentés. Que pouvait entendre à une créature si fine, et, comme il disait, « si racée », un amant hier encore adolescent ? Cependant, comme la femme de l'un de ses amis, madame Lirray, le retenait à cette époque, et comme, par envie de singularité, il s'interdisait de posséder à la fois deux maîtresses, il voulut rompre une liaison qui lui pesait déjà. Madame Lirray s'y prêta difficilement ; M. des Fannoises n'y parvint qu'à force de reproches, de colères et d'injures même. Il fut dégagé comme M. de Brineuse épousait mademoiselle Dorémond. Il respecta une douleur qui lui semblait exagérée, et accrut encore son intimité avec M. de Thianges : c'était une nature prévoyante. Il pensait bien qu'une heure sonnerait où, madame de Thianges se déterminant à se distraire, il serait l'homme indispensable. Entraînée par son mari, et obéissant au besoin de s'étourdir, Suzanne réalisa peu à peu, d'elle-même, ce qu'il souhaitait : elle accepta, elle rechercha une existence remuante, où elle pourrait ne se souvenir de rien. M. des Fannoises, dès lors, fut partout où elle était. Serviteur diligent de ses moindres caprices, le matin, il montait aux Acacias avec elle ; l'après-midi, souvent il l'emmenait avec des amis en *coach* à Saint-Germain, à Ville-d'Avray, ou à Versailles, organisant un lunch en quelque carrefour, champêtre, à moins qu'il ne l'accompagnât à des expositions de peinture et même chez le couturier; le soir, il la retrouvait au théâtre, à un dîner, à une table de *bridge*. Au printemps, il lui révéla, autour de Paris, des asiles verdoyants qui, dans un cadre charmant, où l'artifice corrigeait la simplicité de la nature, groupaient tous les attraits des assemblées mondaines : elle goûtait, un jour, à Bagatelle, au Cercle du Polo; le lendemain, à Puteaux; un autre jour, au Cercle de Saint-James. M. de Thianges ne quittait sa femme et son ami que pour les endroits de fête où il préférait aller seul. M. des Fannoises

ne se hâtait point d'avouer à Suzanne un amour qu'elle eût peut-être encore repoussé. Il abhorrait les défaites et reculait sa déclaration tant qu'il n'était pas certain du succès.

Si cruelle que soit la première blessure d'un jeune cœur, une femme qui aime l'amour ne s'éternise pas dans les regrets. Élevée dans l'espérance de l'amour, déçue et meurtrie par la brutalité d'un mari, puis emportée avec M. de Brineuse dans l'éclat éphémère d'un rêve, madame de Thianges ne pouvait pas vivre sans amour, tout au moins sans l'illusion de l'amour. Elle avait pleuré d'abord sur M. de Brineuse; M. de Brineuse s'effaça peu à peu de sa mémoire; elle pleura sur l'amour perdu. Pleurer sur un amour perdu, n'est-ce pas désirer un nouvel amour? Tout autour d'elle, on aimait. Souvent, la nuit, en rentrant d'une soirée où les hommes, et surtout M. des Fannoises, s'étaient empressés à la flatter, Suzanne se rappelait les voluptés de naguère. Une fois éveillé, le besoin des caresses ne s'endort pas; il s'exaspère, s'il n'est pas satisfait.

M. des Fannoises comptait pour la troubler sur la fièvre où elle s'agitait, et attendait le retour de cette sensualité, d'autant plus impétueuse que rien de sentimental ne s'y ajoutait. Quand il le constata, il ne douta plus que madame de Thianges ne fût bientôt sa maîtresse : les femmes lui paraissaient plus faibles contre leur sens que contre leur cœur; et comme il ne prétendait pas à inspirer de lyriques passions, il poursuivait ces faiblesses qui lui livraient au moins leur corps.

Un soir d'été, comme il avait dîné avec elle et son mari, à Neuilly, au Fronton basque, elle voulut, tandis que M. de Thianges applaudissait les joueurs, se promener à travers le parc voisin. Des violons chantaient, les petites bougies électriques brûlaient encore sur les tables désertes; par delà un étroit pont de planches, le parc s'étendait, silencieux et profond, avec des ombres épaisses et, soudain, des clartés pâles où se profilait la forme indécise d'une statue. L'air était tout parfumé, le ciel laiteux; des rires invisibles fusaient, mêlés à des voix lointaines. M. des Fannoises marchait tout près de madame de Thianges; ils s'engagèrent dans une allée plus sombre... La douceur de la nuit les attira l'un vers l'autre; elle renversa la tête, il n'eut qu'à se pencher...

IX

Par une de ces fins de journées un peu molles dont octobre est prodigue à Paris, madame de Thianges, en s'éloignant du petit hôtel de Passy où habitait M. des Fannoises rencontra Georges Fréret. Comme elle rentrait par le chemin le plus long, elle l'aperçut, en descendant les marches du Trocadéro, dans la grande allée. Il l'avait vue, mais il feignait d'être absorbé, pour ne pas la voir. Depuis des mois, il n'était plus venu chez elle : elle lui avait écrit, s'inquiétant gentiment de son absence, il avait répondu une lettre assez confuse où il parlait de son travail, de la campagne, de son caractère, et elle ne s'était plus embarrassée de penser à lui. Maintenant que le hasard les mettait en présence, il tâchait d'éviter Suzanne : désireuse de ne pas laisser s'enfuir cette occasion subite d'une explication, elle alla droit à lui :

— Tiens, — dit-elle, — monsieur Fréret!... un revenant!

Il releva la tête, salua :

— Comment! vous, madame!... quelle surprise, quel bonheur!

— Mon pauvre Fréret! — dit-elle, — vous ne pouvez pas dissimuler. Vous n'êtes ni surpris, ni heureux : vous m'aviez vue : donc pas de surprise... Vous ne songiez qu'à vous dérober : ainsi vous n'êtes pas heureux que j'aie déjoué votre petite ruse.. Vous n'êtes donc pas mort?

— Mais j'ai beaucoup travaillé, — fit-il, — je n'étais pas à Paris, j'ai...

— Ne me récitez pas la lettre que vous m'avez écrite en avril dernier. Où alliez-vous?

— Chez moi, à mon atelier.

— Au fait! vous êtes toujours rue Aumont-Thiéville?

— Oui.

— J'ai envie de suivre les quais jusqu'à la place de la Concorde. Le temps est délicieux. Accompagnez-moi.

Il s'excusait, refusait :

— Mais, c'est que... je dois absolument... Si je ne suis pas à mon atelier...

— Vous n'avez donc plus d'amitié pour moi ?

— Eh bien ! — dit-il, — j'irai où vous voudrez... Il ne faut pas juger de mon amitié, madame, comme des autres, d'après le nombre de visites, l'habileté des compliments, la grâce des hommages. Je suis peut-être votre ami le plus dévoué, et l'on ne me voit guère dans votre salon... Il est vrai que les amis dévoués, on n'en a guère besoin dans la vie que vous menez.

— Mais je mène la vie de toutes les femmes de la société ! — fit Suzanne, avec un petit rire ironique.

— Sans doute ! Mais cette vie, précisément, ne permet que des amis spirituels et ingénieux en plaisirs, habiles à distraire... L'ami dévoué, le véritable ami, mais il n'arrive qu'aux heures d'ennui, aux heures de peine !

— Alors je suis indigne de posséder un véritable ami !

— Je ne dis pas cela ; mais vous n'en avez pas le temps.

— Je ne vous ai pas donné lieu de parler ainsi.

— Mais si !

— « Mais si !... » comment cela ? Ne vous ai-je pas autorisé à me rendre visite très tôt dans l'après-midi, afin que nous puissions causer tranquillement, en toute confiance ? Mais vous avez disparu, sans crier gare. Me direz-vous maintenant pourquoi ?

Ils longeaient les serres du Cours-la-Reine. Derrière eux le couchant s'empourprait ; une ombre légère les entourait ; des passants leur jetaient un coup d'œil curieux.

— Cela vous amusait d'écouter, seulement par amour des contrastes, mes divagations campagnardes quelques minutes par semaine.

— Comme vous êtes méchant ! — fit-elle.

— J'ai su que vous aviez choisi une existence très agitée, toujours en fête, que vous étiez liée aux hommes justement qui me ressemblent le moins. Je n'étais pour vous qu'un jouet : j'ai préféré regagner une retraite d'où je n'aurais jamais dû sortir.

— Mais vous êtes fou ! quelles inventions !... J'ai beau avoir cette existence agitée, qui vous effraie ; j'apprécie une nature simple, franche, comme la vôtre. Non, vous n'avez pas le droit de me juger ainsi.

Il eut un geste découragé.

— Je ne suis pas un homme du monde.

— Vous le regrettez ?

— Parfois. Si j'étais un homme du monde, je jouirais d'une foule de joies que je ne goûterai jamais. Tout d'abord, je serais parfaitement à l'aise au milieu de vos amis. Un homme du monde a tout ce qui me manque : il sait s'habiller, il sait entrer dans un salon, il sait briller dans un dîner, il sait dire aux femmes des fadaises... il a même de l'esprit, et il connaît des potins; c'est admirable... Tout naturellement, il sait encore un tas de choses : il monte à cheval, il joue au tennis, au golf, au polo, il a pour chaque jeu un costume spécial, et l'on ne discerne pas s'il joue pour l'attrait même du jeu ou pour l'orgueil d'un nouvel habit. Moi, j'ignore tout cela. Je n'existe pas à côté de lui, avec mon veston, mon mutisme, ma rusticité. Et pourtant, c'est un idiot, j'en suis certain. J'aime mieux rester chez moi que le fréquenter.

Georges Fréret s'exprimait d'une voix assez forte, presque irritée, dont s'étonna madame de Thianges. Elle admettait avec peine qu'une simple différence de conditions déterminât une colère si mal étouffée, et cherchait à cette irritation des motifs personnels.

— Qui visez-vous ainsi ?

— Mais je vous assure...

— Si ! si ! le portrait est trop exact...

— Je pourrais citer cent noms.

— N'en citez qu'un... Vous ne voulez pas ?...

Sept heures sonnaient : ils étaient au bas des Champs-Élysées, près des chevaux de Marly.

— Vous ne me répondez pas, — dit madame de Thianges.

— Mais je n'ai rien à vous répondre !

Elle arrêta une voiture :

— Vous reviendrez à la maison ? — dit-elle.

Une vague mélancolie envahit dans la voiture madame de Thianges. Malgré M. des Fannoises, les quelques instants où Georges Fréret l'avait accompagnée étaient les seuls agréables de cette journée. Pour la première fois, Suzanne se demanda quelles raisons l'avaient attachée à son amant. D'abord elle haussa les épaules... Elle n'en savait rien, ou plutôt, mainte-

nant, elle se l'expliquait trop clairement. Alors qu'elle aspirait à l'oubli, il ne l'avait pas quittée, attentif et guettant cette minute où, pour une brise plus tiède, pour un ciel étoilé, pour un parfum, les femmes s'abandonnent. Elle était jeune, ardente: un soir d'été, elle était tombée dans ses bras, parce qu'il était là... et qu'elle était seule... sans céder à l'irrésistible force d'une passion souveraine... La voiture traversa la place de l'Étoile.

Sur le trottoir de l'avenue Victor-Hugo, un homme et une femme allaient vite, vite, l'un contre l'autre : ils ne se souciaient guère de ceux qu'ils frôlaient; ils ne devaient pas être riches; ils ne regardaient personne, aspirant à la solitude du petit appartement où se réfugiait leur bonheur... Madame de Thianges se sentit plus triste. Ce n'est pas avec M. des Fannoises qu'elle pouvait goûter le charme délicieux de ce retour, et jamais, hélas! elle ne revenait, à la nuit, doucement appuyée à son bras. Trois mois s'étaient écoulés depuis le soir où M. des Fannoises, au Cercle Saint-James, profitait, pour la conquérir, d'un trouble rapide : elle aurait, en ce moment, changé ces douze semaines si vides et si turbulentes contre une heure de tendresse. Partie à la fin de juillet pour Cabourg, elle avait séjourné tout septembre en Touraine. Quelle vie ridicule! Pourquoi était-elle donc la maîtresse de M. des Fannoises? Sa réponse secrète lui fit honte... Une femme rougit toujours de se confesser à elle-même qu'une trop violente sensualité l'asservit.

M. de Thianges, par hasard, ne devait sortir, ce soir-là, que vers dix heures. Madame de Thianges dîna seule avec lui. Il louait sa robe d'intérieur, une robe en *liberty* ivoire, garnie de dentelle bise, qui s'échancrait un peu au cou. Les manches surtout, avec leurs « engageantes » excitaient son admiration, parce que le moindre geste dénudait tout le bras. Elle ne put s'empêcher de le jalouser pour la jeunesse qu'il conservait. Il avait quarante-trois ans, elle en avait vingt-trois, et elle était plus vieille que lui, car il n'avait jamais souffert.

Après le dîner, ils passèrent dans le petit salon ; on leur apporta le courrier: il n'y avait pour Suzanne qu'une lettre de M. d'Hercourt, et une autre de mademoiselle Isabelle. M. de Thianges, tout en dépouillant sa correspondance, s'informa

des nouvelles que recevait sa femme. M. d'Hercourt se plaignait beaucoup de sa santé, et mademoiselle Isabelle était inquiète : les médecins diagnostiquaient chez le vieux marquis une sclérose du péricarde. Comme dix heures sonnaient, le domestique annonça M. des Fannoises. Cette visite inattendue causa à madame de Thianges une brusque satisfaction : M. des Fannoises ne pouvait donc terminer loin d'elle cette journée ?

— Pierre Doizat — dit-il — m'a téléphoné qu'il avait une loge pour le Vaudeville : il y a un beau troisième acte ; nous avons le temps... Venez-vous ?

— Mon cher, — répondit M. de Thianges, — je suis obligé de sortir et ma femme comptait ne pas bouger. Tenez-vous beaucoup à entendre ce troisième acte ?... Non, n'est-ce pas ? eh bien, demeurez avec ma femme : elle adore votre compagnie.

Il partit : M. des Fannoises s'assit et tira une cigarette d'un étui en vieil or que fermait un saphir. La lumière s'épandait si blanche des ampoules électriques que nulle ombre n'estompait les objets. Le menton dans la main, madame de Thianges examinait son amant. Jamais comme en cet instant elle n'avait remarqué le raffinement de sa toilette. Sous l'habit, dont un œillet parait la boutonnière, le gilet de velours montrait ses boutons, d'opale comme ceux de la chemise qu'encerclait un peu d'or. Renversé dans un fauteuil, il croisait les jambes, et le pantalon, remonté, découvrait, hors des bottines vernies à l'empeigne très longue, les premières mailles des chaussettes en soie changeante. Il avait au petit doigt de la main gauche un anneau de Lalique, un serpent en or vert dont une émeraude et un rubis figuraient la double tête. La cravate, d'un tissu rayé très fin, était, par une subtile coquetterie, nouée avec une apparente négligence.

— Comme vous êtes élégant ! — dit-elle.

Il n'y avait dans sa voix nulle ironie, mais une légère surprise, comme si cette élégance ne l'avait pas frappée jusqu'alors.

M. des Fannoises ne perçut que cette surprise, il en fut blessé :

— Mais, je ne suis pas plus élégant que les autres jours !

Le domestique disposa la table à thé. M. des Fannoises

emplit une tasse et l'offrit à madame de Thianges ; dans une autre, il pressa un citron, puis versa du thé ; debout contre la cheminée, il écrasait le sucre avec la cuiller.

— On propage le bruit — dit-il — que madame Pierre de Brineuse ne serait plus très engouée de son mari. On l'a vue, dans Auteuil, en voiture, avec Henri Courtier, le député : on affirme qu'ils s'embrassaient.

— Cela ne m'intéresse pas, — fit-elle.

— Et le petit Doizat, il va bien, lui aussi! Il a déjà pour maîtresse madame Lirray. Allons, celle-là, au moins, se sera vite consolée... Il est amusant, ce Doizat! Je déjeune avec lui demain chez des amis.

La tasse de madame de Thianges était vide : M. des Fannoises la replaça sur le plateau.

— On prétend aussi que madame Fotteville, la vieille madame Fotteville, ne renonce pas à l'amour : elle a séduit un gamin de vingt ans. Qu'elle cherche un amant, soit!... mais qu'elle le trouve, voilà qui m'ébahit.

Comme Suzanne ne répondait rien, il continua :

— J'ai reçu une invitation des Lovel, vous savez, ces gens qui vous invitent chez eux avant même qu'on leur soit présenté. Ils tueraient père et mère, ceux-là, pour exhiber un homme à la mode, ou une femme lancée... Vous ont-ils invitée, vous?

— Non, — dit-elle avec lassitude.

M. des Fannoises s'interrompit, fit quelques pas, le pouce dans les entournures du gilet, se courbant vers les médaillons accrochés au paravent, puis ouvrit le clavecin, tapota les touches. Madame de Thianges le suivait des yeux. A peine l'avait-elle écouté : à mesure qu'il parlait, une infinie tristesse la pénétrait. Etait-ce là ce qu'il devait lui dire? Que lui importaient tous ces petits scandales et toutes ces petites infamies! Elle rêvait une intimité délicieuse ; un mot d'amour l'eût enchantée. Pourtant elle ne comprenait pas sa subite désillusion : M. des Fannoises n'était en rien différent de lui-même; pourquoi désirait-elle ce soir qu'il fût ce qu'il n'avait jamais été? Elle se souvint de Georges Fréret : ne songeait-il pas à Armand en traçant le portrait d'un homme du monde? Puis elle revit le couple de l'avenue Victor-Hugo.

— J'ai croisé, — dit-elle, — avant dîner, dans la rue, deux

amoureux... Ils étaient exquis, bras dessus, bras dessous, l'un contre l'autre, uniquement occupés d'eux-mêmes.

M. des Fannoises crut qu'elle aussi avait une histoire à raconter.

— Qui donc? — demanda-t-il.

— Je ne sais pas : c'étaient deux amants qui s'aimaient, simplement.

— Ah! vous ne les connaissez pas! — s'écria-t-il, déçu. — Mais alors, je ne saisis pas...

— Pourquoi, — dit-elle, — ne rentrons-nous pas ainsi, certains soirs?

— Vous n'y pensez pas! — fit-il avec un haut-le-corps. — Ce sont là des manières de petites gens.

Puis il ajouta en riant, comme s'il devinait tout à coup que madame de Thianges plaisantait :

— Vous vous moquez de moi! Nous ne pouvons pas nous aimer à la façon du peuple.

La vision de ces heureux amants, que Suzanne ne pouvait imiter, s'imposa encore à son esprit. Combien elle était près de cette grisette ou de cette petite bourgeoise, qui savourait les banalités les plus chères de l'amour! Combien elle était loin de cet homme élégant qui ne soupçonnait rien d'elle et qu'elle avait pour amant! Cependant, résolue à ne rien trahir, elle pria M. des Fannoises de lui donner un gâteau. Il lui recommanda une petite galette salée, à la condition toutefois de boire une goutte de lait pour en corriger l'âcreté, puis il énonça, en la servant, quelques opinions sur les meilleures pâtisseries. Madame de Thianges répondait par monosyllabes.

— J'ai de très grands projets pour cet hiver, dit-il enfin. Je veux reconstituer sur d'autres bases le Cercle du Polo; j'élaborerai aussi un autre règlement du jeu, plus sévère et plus compliqué. Je voudrais un costume unique : on distinguerait seulement les camps ennemis aux couleurs des casquettes... Il faudrait réformer le Cercle de Puteaux : on y entre trop facilement, nous n'y sommes plus chez nous, il accueille trop d'hommes et trop de femmes qui ne sont pas de notre monde; c'est intolérable.

— Vous avez raison, — approuva-t-elle, — vous avez toujours raison.

— Et la fête des Guides ! Quel triomphe, si je pouvais lui rendre la gloire de jadis ! Que me conseilleriez-vous ?

Elle confessa, par un geste de la main et un mouvement de tête, son incompétence en pareille matière.

— Oui, oui, le *coaching* ne vous enthousiasme pas. Vous avez tort : je suis fier, moi, d'être un des derniers *coachmen*, et l'un des plus consciencieux. Mon père possédait le plus beau *coach* de Paris ; c'est lui qui m'a formé. Il a été l'un des fondateurs des Guides, avec le prince de Sagan : lorsqu'il menait, il portait la jaquette bleu foncé à boutons noirs incrustés de trois G en blanc. Ah ! prodigieux !... Sur sa ligne publique, de Paris à Robinson, il tenait la gageure d'acheter et d'atteler au moins un cheval nouveau par semaine. Les mardis, les jeudis et les samedis, on se réunissait, vers quatre heures et demie, à son hôtel, rue Pierre-Charron. Un goûter était servi : après le goûter, on partait. Le trompette, tout vêtu de rouge, sonnait le refrain le long de la route ; les filles de la campagne accouraient au bord des champs ; souvent, au lieu de goûter à Paris, on goûtait sur l'herbe, en quelque endroit champêtre... Une année, mon père voyageait en *coach* à travers la Bretagne : il s'arrêta, un jour, sur la place d'un bourg, en pleine foire. Les paysans se pressaient autour de l'équipage : « Regarde bien cette voiture, — dit à sa fille une vieille bohémienne. — Il y a longtemps que je vais sur les chemins, et je n'ai jamais flâné ; c'est la seconde que je vois : tu n'en verras peut-être jamais d'autre. »

— Bucoliques modernes ! — soupira tristement madame de Thianges

M. des Fannoises se promenait à grands pas à travers le salon. Madame de Thianges savait, pour l'avoir entendu cent fois, tout ce qu'il allait répéter, et ne lui prêtait plus d'attention. C'était bien M. des Fannoises que représentait le portrait de Georges Fréret : M. des Fannoises ne s'évertuait-il pas à prouver la vérité des moindres détails rassemblés par l'artiste ?

— Aujourd'hui, — continua-t-il, — tout cela est fini. Avec les mœurs nouvelles, avec ce gouvernement de républicains, c'est tout juste si nous ne sommes pas insultés. Les prolétaires ne nous pardonnent pas nos chevaux, nos voi-

tures. Le *coaching*, encore une tradition de la vieille France qui s'en va ! Un pays sans tradition, c'est un pays perdu.

Madame de Thianges ne put s'empêcher de rire, et demanda d'un air ingénu :

— Alors, si jamais vous n'avez plus de *coach*, la France n'existera plus ?

— Vous riez, vous riez : voilà bien les femmes ! On ne peut pas parler sérieusement avec vous autres. Tout s'enchaîne : les jeunes gens ne savent plus s'habiller ni entrer dans un salon, et ceux même qui gardent encore quelque souci d'élégance, on les raille. De quoi sont-ils capables ? Ils ébauchent une cité future, ils prêchent la fraternité universelle, ils déclament contre la guerre. Quelle génération !

— Je ne la juge pas comme vous, — dit-elle, — il y a peut-être des réalités, dans ces chimères, et je vois là de beaux élans du cœur.

Il hocha la tête :

— Oui, oui... M. Fréret a fréquenté chez vous. C'est un artiste : les artistes sont toujours dans une société un ferment de dissolution.

Comme il prononçait ces derniers mots, elle se leva et se mit à regarder vers le Bois, afin de rompre une conversation qui l'affligeait. Elle étendait contre le chambranle de la fenêtre le bras gauche, nu jusqu'au coude. Le mouvement du bras droit, qu'elle ramenait derrière le dos, accusait la ligne ferme de la poitrine, et la robe, dont la traîne s'enroulait à ses pieds, adhérait à son corps au point de sembler se confondre avec lui. Ainsi, alors qu'un sourire douloureux inclinait les angles de sa bouche, toute une volupté, dont elle n'avait pas conscience, émanait d'elle. M. des Fannoises s'approcha :

— Je vous ai fâchée, Suzanne ! — dit-il.

Suzanne se retourna, appuyée au mur, un peu haussée sur la pointe de ses petits souliers, la figure mauvaise. Il la contemplait : une lueur glissa dans ses yeux ; elle essaya de s'échapper, et, de sa main raidie, tâchait à l'écarter. Elle ne voulait pas, elle ne voulait pas : il n'y avait entre elle et lui rien de commun. Elle ne l'aimait pas, elle en était sûre ; on n'accorde pas ses lèvres quand le cœur se révolte !... Lui s'amusait de cette résistance... Tout à coup, violemment,

elle le repoussa : il y avait dans ses yeux tant de haine qu'il demeura stupide. En vain tenta-t-il, après, de l'adoucir, de la calmer, de lui arracher une explication : elle s'obstinait dans un mutisme impénétrable, qui ne cessa qu'au retour de M. de Thianges.

Le lendemain, vers trois heures, la femme de chambre annonça à madame de Thianges que M. des Fannoises était là. Elle en fut irritée. Que lui voulait-il? L'ennui lui conseilla de faire répondre qu'elle était absente, puis, songeant que sans doute il l'attendrait, elle préféra se délivrer de sa présence tout de suite. Elle prolongea néanmoins sa toilette pour retarder le moment de le rejoindre. La porte à peine ouverte, elle le reconnut en colère.

— Qu'y a-t-il donc? — fit-elle.

— Votre mari est là?

— Non, il déjeune dehors. C'est lui que vous vouliez?...

— C'est vous.

— Moi?... C'est gentil... Je vous manque donc beaucoup?

— Ne plaisantez pas : on vous a vue, hier, à sept heures, au bas des Champs-Élysées...

— Oui, en effet, j'y étais.

— Avec Georges Fréret.

— Vous êtes bien renseigné. Qui vous a dit?...

— C'est Pierre Doizat... Oh ! le plus naturellement du monde... J'ai déjeuné avec lui. Nous parlions des toilettes que portent les femmes. J'ai prononcé votre nom...

— Et après?

— Et après! Eh bien, cela m'est intolérable.

— Georges Fréret! mais vous êtes fou! Le pauvre garçon!...

— Lui ou un autre... je ne veux pas qu'on vous rencontre avec un autre homme que moi: voilà! Vous étiez, paraît-il, sous un bec de gaz, en pleine lumière, et vous causiez avec lui comme si vous aviez des tas de secrets à lui confier.

— La belle affaire!

— Comment, « la belle affaire!... » Vous ne comprenez donc pas ce qu'on peut penser, ce qu'on peut raconter!... Ce Doizat est la plus méchante langue de Paris...

— Cela lui enlève toute créance.

— Chacun sait ce que vous êtes pour moi... Mais oui, ces choses-là, personne ne les dit, et chacun les sait... Doizat vous a surprise. Le soir même, il aura colporté la nouvelle. Demain, on ajoutera que Fréret vous courtise, que vous flirtez avec lui, et, dans huit jours, on vous l'attribuera pour amant... Fréret, un barbouilleur!

Stupéfaite, madame de Thianges hésitait encore à croire que M. des Fannoises fût sérieux : une jalousie aussi vile ne pouvait pas être un sentiment sincère. Cependant elle observait sur son visage les signes évidents d'une fureur grandissante : alors, comprenant plus que jamais ce qu'elle était pour lui, et comment il l'aimait, elle éclata de rire nerveusement.

La voix sèche de M. des Fannoises brisa son rire.

— Il n'y a pas là de quoi rire :

Elle se redressa, pâle, frémissante :

— En effet, il n'y a pas de quoi rire. Vous êtes piteux. Et d'abord, je vous défends de traiter ainsi un homme qui est mon ami. Et quant à votre jalousie, vous devriez en rougir. Vous vous occupez uniquement de l'opinion... de l'opinion du petit cercle où vous vivez... Vous redoutez ce qu'on va dire, vous craignez le ridicule ; vous ne souffrez pas. Vous êtes sûr de moi, mais il y a votre amour-propre anxieux, votre vanité blessée. Comment! le bruit pourrait se répandre qu'on vous néglige! qu'on vous trompe, peut-être! Rien de tout cela ne serait vrai, mais on le dirait... On le dirait!

— Et, justement, — interrompit M. des Fannoises, qui s'entêtait, — justement, il ne faut pas...

Madame de Thianges se dirigea vers la porte :

— Au revoir! — dit-elle.

Il s'élançait; elle le contint d'un geste. M. des Fannoises, assez déconfit, était seul dans le salon. Sa fatuité l'obligeait à ne pas admettre que cette solitude pût durer très longtemps. Rageur, tiraillant sa moustache, il allait à travers la pièce. Tout se taisait ; personne ne venait... La glace réfléchit sa figure volontaire, avec les yeux durs, les lèvres fines, le nez droit, tout un air d'homme fort, élégant et dominateur. Il lui sourit, rassuré : madame de Thianges lui reviendrait.

Une crise de larmes abattit tout d'abord la colère de

madame de Thianges; puis une révolte plus profonde s'empara d'elle. Cette scène, aussi insignifiante que mille autres scènes d'amoureux, devait avoir dans sa vie une singulière importance : elle lui montra, non pas seulement ce qu'était M. des Fannoises, mais ce qu'elle était elle-même déjà devenue et ce qu'elle pouvait encore devenir. Méprisable sensualité qui la livrait à un homme tel que celui-là, — vain, fat, superficiel, incapable de lui procurer jamais une de ces joies intenses, fines et parfois puériles dont sont riches les belles passions! — Lâchement, les seuls désirs de la chair l'entraînaient vers lui. De quels reproches, de quelles insultes même accabla-t-elle sa faiblesse! Son dégoût lui prouvait trop que, si un véritable amour ennoblit une femme, la seule recherche du plaisir la dégrade. Elle en était là : avoir tant aimé l'amour, et se contenter maintenant de satisfaire ses sens! Elle ne s'avouait pas que M. de Brineuse, en lui révélant la volupté, la lui avait à jamais rendue nécessaire.

Madame de Thianges résolut d'en finir avec cette liaison : si elle avait pu tomber, elle voulait encore sauver son cœur. Du moins ce fut son rêve! Elle refusa de recevoir M. des Fannoises : il écrivit, elle ne répondit pas. M. de Thianges s'alarma ingénument de ce que son ami désertât la maison : Suzanne faillit, dans un accès d'irritation, tout lui dire.

Un après-midi, comme sa voiture passait place du Trocadéro, elle la renvoya et monta l'escalier de pierre qui conduit rue Vineuse. Son cœur battit soudain à se rompre. Que de jours écoulés depuis le dernier après-midi où, folle de douleur, elle avait attendu Pierre, après une lettre suppliante ! Qu'espérait-elle alors? Oh! rien, poser seulement une dernière fois la tête sur son épaule, et, bien qu'il ne l'aimât plus, sentir l'hypocrite douceur de son bras, entendre le mensonge de sa voix... Les heures s'enfuyaient. Nul bruit dans la rue. — En vain son oreille guettait dans le silence le roulement d'une voiture... Que tout cela était loin, et près aussi!...

L'hiver commençait maintenant, les feuilles jonchaient le gazon du talus; au coin de la rue Franklin, les longues branches de lierre tapissaient les murs d'un petit hôtel à louer. Elle s'arrêta là, n'osant plus avancer.

On avait repeint la maison. Qui habitait aujourd'hui le

petit appartement? Quel bonheur s'y blottissait, ou peut-être quelle détresse? Rien n'avait changé... Plus courageuse, elle traversa la rue. Une nouvelle concierge était dans la loge. Les paroles que M. d'Hercourt lui avait dites à Versailles revinrent à la mémoire de Suzanne. Sans doute, elle ne songeait plus à M. de Brineuse, mais le souvenir de Pierre ressemblait à ces souvenirs d'enfance qui demeurent, comme endormis pour toujours, en nous-mêmes, et qu'un rien suffit à réveiller. Non, madame de Thianges n'aimait plus M. de Brineuse ; cependant elle n'aurait pu supporter de marcher dans cette rue au bras d'un autre homme, d'entendre des mots d'amour, d'en soupirer... Non, il n'était pas vrai que tout fût nouveau. Ces pavés mêmes gardaient l'empreinte de tous les pas de naguère, pas légers d'amoureuse enchantée, pas lourds d'amoureuse trahie... Où allait sa vie maintenant? Elle quitterait donc M. des Fannoises?... et que deviendrait-elle alors, sans l'énergie de réfréner l'ardeur de sa jeunesse et d'être à jamais indifférente aux hommages des hommes?...

Au profond d'elle-même, des forces obscures et invincibles l'épouvantaient : l'impossibilité d'oublier et de se renouveler, et pourtant l'impétueux besoin de volupté... En revoyant cette petite rue silencieuse, elle sentait perdue toute l'enthousiaste naïveté de jadis. Elle avait trop aimé : on n'aime pas deux fois ainsi... Ce serait donc un autre amant, d'autres amants peut-être, l'éternelle monotonie des faux amours, les mêmes phrases, les mêmes mots, les mêmes gestes, l'éternel, l'épuisant et vain effort pour croire, et s'abuser. Avilissement sans cesse plus grand et sans cesse plus conscient! Ah! mieux valait conserver M. des Fannoises. Après lui, que serait l'avenir? Peut-être, ému par sa fidélité, lui dispenserait-il cette tendresse qu'elle implorait... Suzanne se jugeait déjà assez déchue, pour ne pas deviner tout ce qu'une autre liaison pareille, lui apporterait encore de honte secrète... La route argentée par le soleil, où légère, rieuse, elle s'était engagée à l'aurore de l'existence ne l'avait menée qu'au bord d'un abîme.

PAUL ACKER

(La fin au prochain numéro.)

L'ÉGLISE, LES LAÏQUES ET LA PAROISSE

Les canonistes définissent le corps de l'Église : la société des fidèles baptisés, unis entre eux par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par un même culte, sous l'unique autorité du Christ, dans le ciel, et du souverain pontife, son vicaire, sur la terre. L'entrée dans l'Église ne suppose donc d'autre condition formelle que le baptême.

L'Église[1] comprend tous les baptisés, et non pas seulement les chrétiens parfaits, comme le voulaient les pélagiens, ou les chrétiens qui n'ont jamais péché mortellement, comme voulaient les novatiens, ou les prédestinés, selon la doctrine des wicléfistes, hussites et calvinistes. Elle comprend aussi les pécheurs, parce que sur la terre personne ne peut se dire confirmé dans le bien ou dans le mal, et parce que les Écritures montrent l'Église sous l'image d'un champ où croissent ensemble le bon grain et l'ivraie, ou sous l'image d'une maison qui emploie des vases d'honneur et des vases d'ignominie. Mais les monstres ne font pas partie de l'Église, car on n'a pas le droit de les baptiser.

1. Egid Eck, *Die Begründung der Kirchlichen Mitgliedschaft nach Kanonischem und bayerischern Rechte*, Würzburg, 1900; Sägmuller, *Lehrbuch des Katholischen Kirchenrechts*, Frib. Brisg. 1904 (c'est le plus récent manuel du droit catholique. L'auteur de cet article publiera prochainement un manuel français.) — Voir dans Sägmuller les références des paragraphes 113 et 179.

Mais l'Église ne comprend pas que les baptisés ; elle comprend le genre humain. Autrement, les apôtres n'auraient pas pu commencer leur œuvre de conversion. Ils avaient pour mission d'instruire et de baptiser les peuples et pouvaient leur promettre les châtiments divins, s'ils refusaient de recevoir la doctrine du salut. Les successeurs des apôtres ont hérité de cette mission. C'est pourquoi les non-baptisés eux-mêmes appartiennent à l'Église. Saint Thomas enseigne que le pouvoir de l'Église s'étend sur le genre humain tout entier, y compris les infidèles sur la terre et les damnés en enfer. Mais, si tous les hommes font virtuellement partie de l'église, beaucoup en restent ou s'en tiennent effectivement éloignés, savoir :

1° Les apostats, ou déserteurs de la foi, qui renoncent, soit à l'état ecclésiastique, soit à l'état religieux, soit surtout à la religion chrétienne. L'apostasie équivaut au crime de lèse-majesté contre Dieu. L'Église exècre les apostats plus que les infidèles. Ils restent soumis à sa juridiction. Le concile d'Ancyre (314) décide qu'elle peut employer la contrainte pour les ramener et ne doit les traiter doucement que lorsqu'ils ont cédé à la violence. Cette distinction remonte aux IIIe et IVe siècles, quand les hérétiques novatiens prétendaient, d'après un texte de saint Paul, que les apostats ne peuvent jamais s'amender par la pénitence. Saint Ambroise établit formellement contre eux au concile de Carthage (317) que l'Église n'a pas le droit de traiter avec la même sévérité l'homme faible qui apostasie sous l'empire des tortures et l'esprit fort qui apostasie par l'effet de sa raison ;

2° Les hérétiques, gens qui n'admettent qu'une partie des dogmes de l'Église. On distingue l'hérésie matérielle, simple erreur d'ignorance ou de simplicité, et l'hérésie formelle, erreur volontaire accompagnée d'un refus obstiné de revenir à la vérité. Cette opiniâtreté caractérise les vrais hérésiarques. L'Église, qui fait à leur égard profession d'intolérance, notamment dans la bulle *Cœnæ* (1365), a pris contre eux des précautions variées, dont plusieurs restent vaines depuis que les États se sécularisent : excommunication, tradition au bras séculier, invitation aux princes temporels d'extirper les hérésies par les armes, interdiction et brûlement des livres héré-

tiques, obligation d'une abjuration publique pour les hérétiques pénitents ;

3° Les schismatiques, qui, sans professer aucun doute sur les vérités de la foi, s'affranchissent de l'autorité des pasteurs légitimes et notamment du pape. L'Église les traite comme les hérétiques ;

4° Les catéchumènes, ou candidats au baptême. Le concile de Trente décide qu'on ne tombe pas sous la juridiction de l'église avant d'avoir reçu le baptême ;

5° Les infidèles, qui n'ont ni la foi ni le baptême. Benoit XIV, dans sa constitution *Impensa* (1741), enseigne que l'Église doit protéger les païens et les Juifs partout où les chrétiens les oppriment ; mais elle peut aussi sévir contre eux, quand ils prévariquent contre les lois naturelles. Or, elle considère tous les cultes païens comme attentatoires au droit naturel, parce que l'idolâtrie encourage la fourberie, le meurtre et la débauche. Elle a donc le droit de proscrire l'idolâtrie, de détruire les livres théologiques des païens et de renverser leurs temples.

L'Église proclame *l'égalité* de tous les croyants. « Il n'y a parmi vous, dit saint-Paul, ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme ; car vous êtes tous un seul tout en Jésus-Christ[1]. » Tous les chrétiens sont au même titre cohéritiers de Jésus-Christ. Mais le droit canonique réprouve l'ingérence des laïques dans le gouvernement de l'église, comme il réprouve la prépondérance du concile sur le pape.

Seulement tandis qu'à travers l'histoire les pouvoirs du pape se développent régulièrement au détriment des pouvoirs du concile, au contraire la multiplication des conflits entre la puissance ecclésiastique et la puissance civile rend l'Église toujours plus dépendante des fidèles ; le rôle des laïques grandit peut-être, au lieu de diminuer.

Mais il ne grandit que dans le gouvernement temporel. Le sacerdoce des laïques n'a plus de défenseurs catholiques, depuis que des hérétiques opiniâtres, à partir des Vaudois jusqu'aux calvinistes, ont voulu voir un prêtre dans tout croyant.

1. *Épître aux Galates*, III, 28 ; *Épître aux Romains*, VIII, 17.

Déjà les constitutions apostoliques défendaient aux laïques de faire œuvre sacerdotale quelconque, sacrifice, baptême, imposition des mains, bénédiction, et promettaient aux contrevenants le sort de Dathan et Abiron. Le concile de Carthage (398) défendit aux laïques de donner l'enseignement religieux. Le concile de Tarragone (1233) leur interdit de disputer sur la foi, soit en public, soit en particulier. Un autre concile de Tarragone (1317) leur ôta jusqu'au droit de posséder des livres de théologie écrits en langue vulgaire, à l'exception des livres de prières.

Pourtant, en cas de nécessité et faute d'un prêtre, tout laïque peut et doit administrer le baptême, même une femme, même un schismatique, un hérétique, un infidèle, pourvu qu'il ait vraiment l'intention de ce que veut l'Église dans l'acte du baptême. Les laïques peuvent aussi, ou du moins ont pu confesser [1]. Le décret de Gratien admet qu'en l'absence du prêtre les moribonds soient « secourus même par les laïques ». Parmi les théologiens, le pseudo-Augustin pense que « la force de la confession est telle que, si un prêtre manque, on peut se confesser à son prochain ». L'archevêque de Cantorbéry, Lanfranc (XIe siècle), dans son livre *De la confession*, enseigne que, si l'on n'a pas sous la main un membre de la hiérarchie, on doit se confesser à n'importe quel honnête homme, et qu'à défaut de tout honnête homme, on se confesse directement à Dieu. Pierre Lombard confirme cette opinion dans le *Livre des Sentences* (XIIe siècle). Les chroniqueurs du moyen âge, et même des écrivains plus récents comme saint Antonin de Florence (1389-1452) et le dominicain Prierias (1460-1522), rapportent un grand nombre de confessions faites à des laïques, et leurs récits montrent que les confesseurs laïques avaient alors coutume d'exprimer par un signe sensible, prière ou manifestation quelconque, le pardon que Dieu accordait par leur ministère.

En temps de persécution, les laïques exercent un sacerdoce de fait. Ainsi, pendant la Révolution française, d'anciens sacristains officiaient à la place du curé absent. Ces sacristains

1. H.-Ch. Lea, *A history of auricular confession and indulgences in the latin Church*, 1896, 3 vol.; — Lauraix, *De l'intervention des laïques, des diacres et des abbesses, dans l'administration de la pénitence*, 1897.

ou encore des bedeaux, des paroissiens pieux, des maîtres d'école, avaient le titre de « chefs de paroisse ». Ils disaient même des messes sans prêtre, dites messes aveugles. Le règlement rédigé en 1796 pour les missions du diocèse de Saint-Claude contient ce passage :

Les missionnaires tâcheront d'engager les fidèles de chaque lieu à s'assembler les dimanches et fêtes, pour vaquer aux exercices spirituels les plus propres à sanctifier les Saints jours et à remplacer les secours de la religion qu'ils ne peuvent avoir. Il est important qu'un fidèle remarquable par sa piété, son âge, son instruction et son zèle, préside à ces assemblées. Les adjoints et les missionnaires nommeront donc conjointement un *chef de paroisse* pour tous les lieux où il conviendra d'assembler les fidèles.

L'évêque de Luçon écrit le 20 juillet 1801 :

Dans les paroisses où ne réside pas de prêtre, il faudra tâcher de trouver *dans les deux sexes* des personnes parmi les plus instruites, pour faire à jours et heures déterminés des instructions familières.

Les autorités révolutionnaires faisaient prêter à ces officiants laïques le même serment qu'aux ecclésiastiques [1]. Ainsi, en dépit du droit canonique, la nécessité justifie l'exercice provisoire, par les laïques les plus pieux, de certaines fonctions ecclésiastiques. Mais l'intervention des laïques se manifeste surtout dans l'administration disciplinaire et temporelle des églises. Cette intervention eut pour théoriciens au moyen âge, non pas comme aujourd'hui des juristes laïques et imprégnés d'esprit luthérien, mais des théologiens émérites [2].

L'idée de l'unité de l'Église, — qu'ont définie dès 829 les conciles de Worms et Paris, — combinée avec l'idée que tous les hommes descendent d'Adam, et avec cette autre idée que Jésus-Christ a voulu mourir pour les sauver tous, conduit saint Thomas, au XIIIe siècle, à considérer le genre humain comme un corps mystique dont le Christ est la tête. Les

1. SICARD, *Les évêques pendant la Révolution, de l'exil au Concordat*, 1903, pp. 429, 472.

2. Voir pour ces théories du Moyen Age, OTTO GIERKE, *Die Staats-und Korporationslehre des Alterthums und des Mittelalters...*, Berlin, 1881. Le chapitre XI, le plus important, a été réédité sous une forme commode, avec les notes et une introduction, par F. W. MAITLAND, *Political Theories of the Middle-Age*, Cambridge, 1900.

théologiens et canonistes emploient souvent le mot « Église » pour désigner ce corps. Le premier, un abbé d'Admont, Engelbert de Volkersdorf (1250–1311), compare l'Église à une république du genre humain, qui devrait avoir une seule volonté et un seul système de lois. Guillaume Occam écrit aux environs de 1340 que l'ensemble des mortels forme une communauté, une communion. Puis, au XVe siècle, on reconnaît à cette communauté, qui comprend les laïques, un droit collectif dans le gouvernement de l'Église. D'après Pierre d'Ailly, Jean Gerson et Nicolas de Cues, les droits de l'Église appartiennent à tous les chrétiens pris collectivement. Le cardinal Cajetan, partisan néanmoins de l'infaillibilité papale, écrit vers 1450 que la puissance appartient à la multitude prise en corps, mais s'exerce en son nom par des délégués. Bien plus, Occam enseigne que, si le pape sort de sa compétence, tout le monde, prélats, princes ou laïques, peut et même doit lui résister. Cette doctrine s'affirme et se répand pendant le grand schisme.

Mais les théologiens ne se contentent pas d'attribuer des droits aux laïques, en tant que membres de l'Église. Ils leur attribuent des droits propres. Marsilius de Padoue, qui écrit entre 1324 et 1326, représente l'Église comme l'association des fidèles dont les laïques font partie en tant qu'ecclésiastiques. Le clerc ne se distingue du laïque que par la prêtrise; mais la supériorité qu'elle confère ne concerne que les affaires spirituelles, et non les affaires temporelles ou administratives. Donc les pouvoirs donnés par Dieu à l'association des fidèles ne peuvent s'exercer qu'au moyen d'un concile général, composé de ces mêmes fidèles, y compris les laïques ou leurs députés.

De même, Occam proteste contre les canonistes qui veulent rétrécir l'idée de l'Église jusqu'à en exclure les laïques. Puisque l'infaillibilité, dit-il, n'appartient qu'à l'Église universelle, la foi aurait beau périr dans le pape, les cardinaux, l'Église de Rome, le clergé tout entier et même les fidèles mâles ou simplement raisonnables, elle survivrait pourtant dans les autres, ne restât-il que des femmes et des enfants. Les laïques pourraient donc mettre en accusation un pape hérétique et le punir, s'ils en avaient le moyen. De même ils pourraient

convoquer un concile général et y prendre part. Par exemple, on pourrait concevoir que chaque commune élût des délégués, parmi lesquels les synodes diocésains ou les parlements laïques choisiraient les membres du concile. Les laïques ne peuvent exercer dans aucun cas les pouvoirs d'ordre, c'est-à-dire conférés par l'ordination. Mais ils peuvent exercer les autres droits, même spirituels, par exemple participer à l'élection des évêques. Ils peuvent probablement transformer le gouvernement de l'église d'une monarchie en une aristocratie, ou inversement, — et ils peuvent sûrement s'organiser en Églises nationales, autonomes, dans le cas d'un pape hérétique ou d'un trop long interrègne après la mort d'un pape.

D'autres théologiens, comme Gerson (1415) ou Piccolomini (1446), n'accordent aux laïques dans les conciles que voix consultative. Nicolas de Cues (1431) veut que les assemblées paroissiales comprennent tous les paroissiens, et qu'elles élisent les curés et les évêques.

Ces théories correspondaient à des réalités, à des expériences. On avait vu des laïques siéger dans des conciles généraux. Au milieu du IIIe siècle, le pape Cyprien convoque aux synodes, tenus pour la réconciliation des hérétiques, non seulement les évêques, mais les *confessores et laicos stantes*, c'est-à-dire les laïques qui, dans les dernières épreuves, n'avaient encouru aucune peine ecclésiastique. De même la multitude, *maxima pars plebis*, assiste au synode de 256, réuni pour discuter la validité des baptêmes donnés par les hérétiques. Rien ne prouve que ces laïques eussent le *votum decisivum*. Il semble qu'on les consultait seulement, comme les clercs : les seuls évêques votaient. Les laïques assistaient encore aux conciles dans la personne des princes. Les empereurs Constantin le Grand, Théodose II, Marcien, Constantin Pogonat, Constantin Porphyrogénète, Basile le Macédonien, l'impératrice Irène ont figuré dans les conciles œcuméniques. En 1311, Philippe le Bel assiste au quinzième concile œcuménique à Vienne; plus tard l'empereur Sigismond assiste au concile de Constance. En théorie, cette participation des laïques et des princes ne devait se tolérer que dans les conciles généraux. Mais, dans le haut moyen âge, on a vu les laïques *bonæ conversationis* admis dans un synode diocésain. Et plus loin on

verra le rôle capital joué par les laïques dans l'organisation paroissiale, pour ne rien dire de l'élection des pasteurs.

Néanmoins les théories mentionnées plus haut ont passé très vite pour hétérodoxes. Elles ont succombé d'abord à l'abus qu'en ont fait des hérétiques notoires comme Wycliff ou Jean Huss, et aussi à l'effort dirigé par les partisans de l'infaillibilité contre les tentatives particularistes comme le gallicanisme. Dès 1410, André de Randulf, dans son livre sur les moyens d'unifier et réformer l'Église par le concile universel, estime que les assemblées ecclésiastiques suffisent pour représenter les congrégations de fidèles. Un demi-siècle plus tard, Torquemada, théologien de la Cour pontificale et maître du sacré palais, inaugure sa campagne pour la suprématie du pape, par une réfutation des idées de souveraineté populaire dans l'Église.

Les textes ne manquaient pas, dans la jurisprudence canonique, pour écarter toute intervention des laïques. Sans parler des interdictions portées sans relâche contre leur ingérence dans les élections épiscopales ou autres, on pouvait citer une lettre écrite en 428 ou 429 à l'évêque de Calabre et d'Apulie par le pape Célestin Ier : « Il faut enseigner le peuple, non le suivre... »; les statuts de l'archevêque de Tours rédigés en 858 : « Aucun pouvoir de direction dans les affaires ecclésiastiques ne doit être attribué aux laïques, parce qu'ils se damneraient.. »; ou l'article 4 du capitulaire promulgué par Louis II au concile de Pavie en 855 : « Il faut réprouver l'impudence de certains laïques qui, sous le seul prétexte qu'ils sont admis à participer à l'élection [des curés], prétendent dominer leurs curés, et méprisent comme des sujets ceux qu'ils devraient vénérer comme des pères. Il faut les ramener dans les bornes du droit légitime, et, s'ils prétendent exercer sur les églises une domination extraordinaire, qu'ils soient contraints par la justice royale. »

Depuis la fin du moyen âge jusqu'au XIXe siècle, l'intervention des laïques dans l'administration ecclésiastique s'est manifestée surtout par les régimes particuliers qu'imposèrent les princes aux diverses Églises nationales, soit sous la forme concordataire après entente avec le Saint-Siège, soit

sous la forme du gallicanisme et du joséphisme, malgré les protestations du pape. Les laïques n'ont commencé ou recommencé à contrôler et diriger les Églises directement, sans entremise des gouvernements, qu'au XIXe siècle, dans les pays démocratiques ou agités par des révolutions. Et cette ingérence directe a provoqué des condamnations du Saint-Siège, qui permettent de définir exactement la doctrine actuelle de l'Église sur les pouvoirs du « laïcat » et leurs bornes.

*
* *

La première occasion se présenta aux États-Unis[1], où le culte catholique ne subsistait que des fonds réunis par des sociétés de fidèles, lesquelles, parce qu'elles avaient fondé des paroisses, s'en disaient les patrons et prétendaient les diriger. En 1822, à la suite d'un conflit, la société de Philadelphie chassa l'évêque de sa cathédrale et lui refusa les moyens de vivre. L'évêque mit l'église en interdit : mais les fidèles nommèrent un prêtre excommunié, qui célébra le culte. Pie VII intervint par le bref *Non sine magno* du 2 août 1822, qui condamnait le *laïcisme* ou *multitudinisme* moderne, sous sa forme américaine et sous le nom de *trusteeism*, du mot *trustee*, employé pour désigner les administrateurs des sociétés d'affaires en général et notammment des sociétés cultuelles.

Que les trustees et les laïques s'arrogent le droit d'établir en qualité de pasteurs des prêtres dénués des facultés légales, et même souvent atteints par des censures, et aussi de les révoquer à leur gré, et d'attribuer des revenus à qui leur plaît, — est une pratique nouvelle et inouïe dans l'Église... Dans ce cas, l'Église serait gouvernée non par les évêques, mais par les laïques, le pasteur serait soumis au troupeau, et les laïques usurperaient le pouvoir que le Dieu tout-puissant a donné aux évêques... Ceux qui désirent rester dans le sein de l'Église et faire leur salut éternel doivent observer religieusement les lois de l'Église universelle... Une circonstance est une cause continuelle de contention et de discorde, non seulement à Philadelphie, mais dans beaucoup d'autres endroits des États-Unis, savoir, le droit immodéré et illimité que s'arrogent, indépendamment des évêques diocésains, les *trustees* ou administrateurs des propriétés

1. Voir J.-G. Shea, *History of the Catholic Church in the United States*, 1892, 4 vol., mot *Trustee Troubles* à la Table.

temporelles des églises. Cet usage, s'il n'est pas circonscrit par des règles précises, peut être une source éternelle d'abus et de dissensions. Les *trustees* devraient se mettre dans l'esprit que les propriétés consacrées au culte divin pour l'entretien de l'église et de ses ministres, tombent sous le pouvoir de cette église ; et, dès qu'un évêque, en vertu de l'institution divine, gouverne une église, il ne peut par aucun moyen être exclu du soin de la surveillance et de l'administration de ces propriétés. C'est pourquoi le Saint Concile de Trente (sess. 22, cap. IX), après avoir établi que les administrateurs de l'édifice de chaque église et de tout établissement pieux sont tenus chaque année de rendre compte à l'ordinaire de leur administration, ajoute expressément que, bien que d'après les usages particuliers de divers pays, le compte doive être rendu à d'autres personnes désignées à cet effet, néanmoins l'ordinaire doit y être appelé conjointement avec ces personnes...

Malgré ce bref, les catholiques de Philadelphie s'obstinèrent. En 1827, l'évêque, affaibli par l'âge, crut pouvoir transiger avec eux. On convint que désormais il aurait le droit de nommer les prêtres desservants de la cathédrale ; si les *trustees* ne les agréaient pas, on ferait trancher la contestation par un conseil composé de l'évêque, de deux ecclésiastiques nommés par lui, et de trois *trustees* nommés par leurs collègues. Mais la S. Congrégation de la Propagande réprouva cet arrangement, par décision du 30 avril 1827, que le pape approuva le 6 mai. Les laïques de Philadelphie ne firent leur soumission complète qu'en 1831.

La deuxième condamnation importante du laïcisme moderne se trouve dans l'Encyclique *Etsi multa luctuosa* du 21 novembre 1873, publiée à l'occasion des lois qui réglementaient, dans divers cantons suisses, l'administration des paroisses et l'élection des curés. L'Encyclique le condamne en ces termes :

Le gouvernement de Genève « s'est arrogé le droit de réformer, dans ce canton, la constitution de l'Église catholique et de l'amener à la forme démocratique, soumettant l'évêque à l'autorité civile, ... proposant la forme et les conditions d'élection des curés et des vicaires, les cas et les modes de leur révocation ou de leur suspension ; attribuant aux laïques le droit de les nommer ; confiant également aux laïques l'administration temporelle du culte ; en un mot, les préposant d'une façon générale, comme des inspecteurs, à la tête des choses ecclésiastiques... C'est pourquoi nous les réprouvons et condamnons solennellement, déclarant... que tous ceux qui, ayant

été élus selon les dispositions de ces lois ou, d'une manière analogue, par le suffrage du peuple et la confirmation du pouvoir civil, osent remplir les fonctions du ministère ecclésiastique, encourent *ipso facto* l'excommunication majeure ; en conséquence, les fidèles doivent les fuir tous, selon l'avertissement divin, comme des étrangers et des voleurs, qui ne viennent que pour voler, tuer, et perdre.

La troisième condamnation du laïcisme se trouve dans la lettre adressée par Pie IX, le 29 avril 1876, aux évêques du Brésil :

Nous déplorons un abus de pouvoir commis par ceux qui sont à la tête des confréries ; voulant tout soumettre à leur bon plaisir, ils s'arrogent illégitimement un droit sur les personnes et les choses sacrées, dans les matières purement spirituelles, en sorte que les ecclésiastiques et les curés eux-mêmes sont entièrement soumis à leur autorité, même en ce qui concerne les devoirs de leur charge. Un tel état de choses est absolument contraire d'abord à la loi ecclésiastique, et ensuite à la constitution divine que Jésus-Christ a donnée à son Église. Les laïques n'ont pas été chargés par le Christ de l'administration des choses ecclésiastiques ; ils n'ont, au contraire, qu'à obéir aux pasteurs légitimes et à les seconder suivant leur condition, et non à s'immiscer dans les choses réservées aux pasteurs. Il y va de leur intérêt et même de leur salut[1].

L'Église ne veut donc pas que les laïques aient un pouvoir de direction dans les affaires ecclésiastiques. Et pourtant, elle enseigne ou laisse enseigner que l'aristocratie et la démocratie tempèrent sa constitution monarchique. Un théoricien récent de cette constitution, l'abbé Moulart[2] dit que « la démocratie y existe matériellement et politiquement » : matériellement, parce que la rédemption a été faite pour tous les faibles ; politiquement, parce que « le peuple a acquis dans l'Église et par l'Église une existence civile, une liberté et une indépendance qu'il n'avait jamais connues auparavant ». En effet, « la démocratie forme une partie vivante de la constitution de l'Église, et elle a ses droits et ses libertés vis-à-vis du gouvernement ecclésiastique » : droit de participer à tous les bienfaits de la rédemption, au sacrifice et aux sacrements ;

1. Voir aussi, dans Vering (*Archiv für Kath. Kirchenrecht*, t. XXIX, p. 355), la protestation de l'évêque de Munster contre le projet de réglementation des communes catholiques par le gouvernement prussien en 1872.

2. Moulart, *L'Église et l'État ou les deux puissances*, Paris, 1887, pp. 54-59.

droit d'entrer et d'avancer dans la hiérarchie cléricale; droit dans le choix des pasteurs, soit autrefois par l'élection, soit aujourd'hui par la présentation; droit d'administrer et de gérer les biens affectés à l'exercice du culte; droit, conféré par le sacrement de mariage, de « fonder des familles chrétiennes et de perpétuer les membres de la société ecclésiastique ». Mais « on ne doit jamais oublier que le droit accordé aux laïques de prendre part au gouvernement ecclésiastique vient de la hiérarchie divine; celle-ci est la source de tout pouvoir dans l'Église ».

Le jésuite Liberatore, théoricien presque officiel du droit public du catholicisme, explique ainsi que cette participation des laïques ne peut que croître, à mesure que les États se séparent de l'Église[1] :

Dans les gouvernements séparés de l'Église, l'assistance qui est due à celle-ci retombe à la charge des laïques catholiques... Pour remplir une mission aussi importante, il faut que le laïcat catholique apparaisse et soit en réalité puissant. Cette condition sera réalisée par le fait de l'organisation. On a dit que l'union fait la force. C'est parfaitement vrai, mais à une condition : c'est que l'union soit dûment organisée... Mais cet appui doit être fidèle, c'est-à-dire prêté dans la mesure et de la manière prescrite par la foi qu'enseigne l'Église. Les laïques catholiques appuieront donc l'Église, mais sous sa direction; ils seront le bras, non pas la tête... Ils seront la partie agissante et non pas dirigeante...

Reste à concilier ces deux obligations des laïques dans les Etats séparés de l'Église : obligation de s'organiser, de s'unir, c'est-à-dire de se former en associations, pour entretenir le culte, — et obligation de ne pas usurper le pouvoir de direction. L'histoire du catholicisme aux États-Unis fournit le précédent que voici. De 1834 à 1839, les *trustees* ou administrateurs de la société des catholiques de New-York luttèrent contre l'autorité ecclésiastique, parce qu'ils voulaient maintenir à la tête de l'école paroissiale un prêtre révoqué par l'évêque. Ils avaient même fait expulser par la police le nouveau titulaire. En 1839, l'évêque convoqua un meeting de tous les paroissiens attitrés, c'est-à-dire locataires d'une place

1. Liberatore, *Del diritto publico ecclesiastico*, 1887, traduit par Onclair, pp. 405, 409, 411.

dans les bancs de l'église. Au nombre de six ou sept cents, ils délibérèrent sur le conflit, donnèrent raison à l'évêque et votèrent une résolution qui commence ainsi : « Nous tenons pour indigne de notre profession de catholiques romains d'opposer nous-mêmes ou que qui que ce soit oppose en notre nom aucun obstacle ou empêchement, légal ou non, au plein, libre, et entier exercice des droits, pouvoirs et devoirs que notre évêque, en vertu de son office, tient de Dieu et que l'Église l'a autorisé à exercer et à maintenir. » On obligea les *trustees* à inscrire cette résolution sur les registres de la cathédrale et à l'accepter comme règle fondamentale pour eux et leurs successeurs. En 1842, le synode de New-York déclara ces principes applicables à toutes les paroisses du diocèse ; défense fut faite aux *trustees* de priver le curé de son traitement, de pourvoir malgré lui aux emplois de chantre, sacristain, instituteur, de lui soustraire les comptes de la paroisse, de disposer sans son aveu des biens ecclésiastiques ; les églises dont les *trustees* n'accepteraient pas cette règle demeureraient privées de desservant.

En définitive, l'Église n'admet pas en droit et par principe l'intervention des laïques ; mais elle l'admet en fait et par nécessité. Elle ne veut pas l'ériger en règle générale, mais elle se réserve d'y consentir dans les cas particuliers. Elle y consent notamment dans les pays où elle dépend des laïques pour sa subsistance. Mais alors elle veut que les laïques s'arrangent pour ne pas heurter le pouvoir des évêques. Et pour prévenir les conflits, l'expérience des États-Unis semble indiquer comme condition sûrement nécessaire et probablement suffisante l'introduction d'une formule de soumission dans les statuts qui règlent les rapports de la communauté catholique avec la hiérarchie. La tolérance de l'Église pour le laïcisme apparaîtra plus clairement dans l'exposé des organisations paroissiales.

*
* *

A l'origine, la paroisse se confond avec l'église de la ville épiscopale, et les fidèles de la campagne assistent le dimanche à la messe de l'évêque. Au commencement du IVe siècle, des églises apparaissent hors des villes. D'abord leurs titulaires

s'appellent évêques; mais un concile de Sardaigne (347) défend de créer des évêques dans les petits centres où suffirait le ministère d'un simple prêtre; ce simple prêtre, qui ne peut pas s'appeler évêque, deviendra le curé, et dès 494 une décrétale du pape Gélase Ier *concernant les paroisses* atteste la division des diocèses en circonscriptions administrées par des prêtres. Ainsi la paroisse apparaît comme un démembrement du diocèse, le curé apparaît comme le titulaire d'un pouvoir démembré du pouvoir épiscopal. D'où une première série de questions et difficultés sur les droits réciproques des évêques et des curés : droits quant au gouvernement général de l'Église (discussions sur le presbytérianisme et le parochisme), et droits quant au gouvernement de la paroisse (nomination des curés par l'évêque, leur inamovibilité, leurs fonctions).

La division des diocèses en paroisses, achevée dans les campagnes vers le xe siècle, commencée dans les villes vers le xie, eut pour effet d'associer les laïques au gouvernement ecclésiastique, de deux manières. D'abord, la plupart des églises eurent pour origine une fondation approuvée par l'évêque. Le fondateur, moine ou laïque, se réservait, à lui et à ses successeurs, le droit de nommer le prêtre de l'église : d'où l'institution du patronat. Puis les patrons ont dilapidé les biens ecclésiastiques, ou les ont indûment employés à des usages profanes; alors les fidèles ont dû se concerter, se cotiser pour l'entretien du culte et des édifices; le mot « fabrique » a successivement désigné le travail des habitants en commun, puis la caisse pour payer ce travail, puis le personnel pour gérer cette caisse; le curé a réuni des assemblées de paroissiens pour délibérer sur les travaux et intérêts de l'église, et nommer les membres de la fabrique.[1]

En deuxième lieu, la paroisse a servi la plupart du temps de cadre à la commune rurale, ou plus exactement à l'organisation du gouvernement communal. Les besoins de la vie

1. Voir Pour la France, Imbart de la Tour, *Les paroisses rurales du IVe au XIe siècle*, Paris, 1900; — Sée, *Étude sur les classes rurales en Bretagne*, Paris, 1896; Pour l'Angleterre, Madox, *Firma burgi*, London, 1726; — A. Ballard, *The Doomesday boroughs*, Londres, 1904; Pour l'Allemagne, G. von Below, *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde*, Düsseldorf, 1889; — Ulrich Stutz, *Die Eigenkirche als Element des Mittelalterlich-Germanischen Kirchenrechts*, Berlin, 1898; Pour l'Italie, G. Corazzini, *La Parrocchia nel diritto Italiano*, Turin, 1900.

ecclésiastique ont ainsi créé un organe utilisable pour le gouvernement laïque : car pour délibérer sur leurs droits et biens communaux et sur les autres mesures d'intérêt collectif, les habitants ont d'abord fait des assemblées de paroisse. Les assemblées d'habitants ont administré à la fois les intérêts laïques et les intérêts paroissiaux.

Enfin, toutes les fois qu'après des crises de corruption ou de persécution, aux XIIe, XVIe et XIXe siècles, les ordres religieux ont travaillé à la réforme de l'Église, ils ont eu tendance à se substituer aux prêtres séculiers dans les paroisses. Les conflits d'attributions, occasionnés par cette concurrence, ont donné lieu à des questions, à des règles aussi, mais insuffisantes, sur le partage des pouvoirs dans la paroisse entre le clergé paroissial proprement dit et le clergé auxiliaire. Dans une Église séparée de l'État, les réguliers ont d'autant plus de chances d'obtenir beaucoup de paroisses que, soutenus par les ressources propres de leur ordre, ils dépendent moins des paroissiens pour leur subsistance, en sorte que l'influence des laïques peut avoir pour contrepoids l'ingérence des religieux.

La paroisse[1], d'après Reclusius, est une église distincte des autres, avec un peuple certain, renfermé dans des limites fixes, et un curé résident qui, en outre de son pouvoir pénitentiel, a la charge des âmes d'une façon indépendante, et les conduit librement à leur fin, de plein droit, à l'exclusion de tout autre. Il ne suffit pas, pour caractériser la paroisse, que le prêtre ait le pouvoir d'administrer les sacrements aux habitants du lieu ; il faut aussi que chaque habitant ait l'obligation de les recevoir de lui.

Les canonistes subordonnent l'érection d'une paroisse aux conditions suivantes : 1° un motif raisonnable, c'est-à-dire une utilité incontestable, qu'il appartient à l'évêque d'appré-

1. Fr.-Ant. Reclusio Pedemontano, *De re parochiali universa tractacus...* Rome, 1763, 2 vol.; — Bouix, *Tractatus de parocho*, Paris, 1855; — Dieulin, *Le guide des curés [et des ordres religieux]*, Nancy, 1869, 2 vol.; — Affre, *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, dernière édition, Paris, 1889; — Sabathier, *Traité pratique de l'administration temporelle et spirituelle des paroisses*, Paris, 1879, 2 vol.; — Duballet, *Traité des paroisses et des curés*, Paris, 1900-01, 2 vol.; — J.-H. Böhmer, *Tractatus de jure parochiali*, Halle, 1720; — E. Seitz, *Recht des Pfarramts der Katholischen Kirche*, 1840; — J. Helfert, *Von den Rechten und Pflichten der Bischöfe und Pfarrer und deren Gehilfen und Stellvertretern*, 1832.

cier; 2° un acte de l'autorité compétente, c'est-à-dire de l'évêque : la promesse d'une fondation pour l'érection d'une paroisse ne suffit pas à l'ériger, si l'évêque ne donne pas son consentement explicite; 3° un lieu nettement déterminé : généralement on enferme les paroisses dans des limites matérielles et territoriales; mais par exception, notamment aux États-Unis, on a déterminé leur population par familles; quand une maison se trouve sur la limite de deux paroisses, elle appartient à la même paroisse que sa porte principale; 4° l'invocation d'un saint, qui devient le patron de la paroisse; 5° une population suffisante : un décret d'un concile de Tolède exigeait dix familles, mais cette question regarde l'évêque; 6° une dotation suffisante : cette dotation peut avoir la forme d'une fondation, ou, dans les pays concordataires, d'une allocation sur le budget des cultes. On admet généralement que le produit des quêtes, des bancs et chaises, des oblations, puisse servir à évaluer le revenu probable d'une paroisse à ériger.

L'évêque a le droit de démembrer une paroisse pour en créer une autre, mais il ne peut démembrer une paroisse exempte de la juridiction épiscopale que par délégation du Saint-Siège. Quant à savoir s'il peut détacher d'une paroisse un territoire pour le rattacher à une autre paroisse dont l'église est plus proche, une décision de la S. Congrégation du Concile du 12 août 1628 l'interdit, et une autre décision du 23 avril 1864 le permet. La pratique se répand d'obtenir dans ce cas un indult du Saint-Siège, et les canonistes recommandent cette précaution.

Dans tous les cas, le démembrement suppose remplies plusieurs conditions ou formalités : une difficulté évidente de communications entre le territoire à démembrer et la paroisse dont on veut le détacher; une enquête ordonnée par l'évêque; une consultation du curé, des paroissiens et du patron s'il y a lieu; le consentement du chapitre. En outre, la paroisse mutilée prend le titre d'église mère, et jouit de certains privilèges honorifiques sur la paroisse nouvelle qui s'appelle église filiale.

Les mêmes règles s'appliquent aux unions de paroisses.

Quant aux membres de la paroisse, aux personnes qui ont

le droit de paroissialité ou sur lesquelles le curé exerce sa juridiction, on les détermine par les règles suivantes : le curé a juridiction sur tous les fidèles qui ont dans sa paroisse un domicile ou quasi-domicile ; de même sur les vagabonds qui traversent la paroisse ; de même sur les enfants recueillis ou hospitalisés, sur les prisonniers, sur les écoliers, bien qu'ils aient dans la paroisse une simple résidence.

Le curé est l'ecclésiastique (il pourrait ne recevoir la prêtrise que dans l'année de son installation) délégué par l'évêque pour veiller au bien spirituel d'une paroisse en vertu d'un droit propre et exclusif, par l'enseignement de la parole divine et l'administration des sacrements. La paroisse ne peut avoir qu'un seul titulaire.

Le curé exerce la juridiction pénitentielle, autrement dite juridiction du for intérieur, qui a pour objet, non pas le gouvernement et le bien général de l'Église, mais l'utilité particulière des fidèles. Et il l'exerce en vertu d'un pouvoir non pas délégué, mais *ordinaire*, c'est-à-dire attaché à son office : il a la charge ou cure des âmes de la paroisse aussitôt après son installation canonique. On trouve une nomenclature des fonctions, droits et devoirs de cette charge, dans un décret de la S. Congrégation des Rites du 10 décembre 1703. Le curé, comme tel, a des droits honorifiques et des droits effectifs.

Ses droits honorifiques consistent à occuper, dans les réunions du clergé, le rang qui appartient à la dignité et à l'ancienneté de son église, et à prendre place immédiatement après le président dans les assemblées de marguilliers.

Les droits effectifs ou *droits curiaux* proprement dits consistent à administrer les sacrements, administrer les biens de la paroisse, recevoir ce qu'il faut pour son honnête entretien, et percevoir les oblations qui se font à la messe ou à l'occasion d'une fonction sacrée.

Le curé, outre les obligations communes à tous les titulaires de bénéfices ecclésiastiques, notamment la profession de foi et l'obligation de la résidence, outre son obligation fondamentale d'administrer les sacrements, a des obligations accessoires, dont on donne l'énumération suivante : instituer et développer des œuvres chrétiennes, parce que, d'après un

auteur, elles marquent comme un thermomètre le degré de l'esprit religieux et de la moralité de chaque paroisse; assister aux synodes diocésains et aux retraites ecclésiastiques ; prendre soin des pauvres et des infirmes ; faire la visite paroissiale de tous les fidèles ; rédiger le livre *de statu animarum* qui doit fournir sur chaque habitant de la paroisse, son état civil et l'état de ses communions; les auteurs veulent, en outre, qu'on y trouve des renseignements sur la fortune, le caractère, les occupations, les opinions, les goûts, les passions, les fréquentations de chaque habitant, et sur leurs occasions de pécher. Deux des obligations fondamentales des curés demandent une mention spéciale : l'enseignement et la messe.

L'enseignement se fait par le catéchisme et par la prédication. Le concile de Trente oblige les curés à prêcher eux-mêmes, ou du moins à faire prêcher, tous les dimanches et jours de fête. S'ils s'en dispensent pendant trois mois, ils s'exposent aux censures ecclésiastiques. D'autre part, aucun prêtre ne peut prêcher dans une paroisse sans la permission du curé; le vicaire lui-même doit obtenir cette permission. Le cinquième concile de Latran (1514), le concile de Cologne (1536,) et la S. Congrégation des Rites (5 décembre 1858) ont flétri l'introduction des procédés et des arguments profanes dans la prédication.

Le curé doit célébrer la messe paroissiale les dimanches et jours de fête, pour les mariages, pour les enterrements. Mais les canonistes conseillent de la célébrer tous les jours. En outre, le concile de Trente, commenté sur ce point par la constitution *Cum semper oblatas* du 19 août 1744 et par la constitution *Amantissimi Redemptoris* du 3 mai 1855, oblige les curés, tous les dimanches et jours de fête, à célébrer leur messe *pro populo*, c'est-à-dire aux intentions des paroissiens. A l'origine, la messe ne se disait qu'une fois par semaine. Dès le VIe siècle, elle se disait partout quotidiennement. Même, à partir du IVe siècle, l'usage s'introduisit de dire plusieurs messes à certains jours qu'on appelait polyturgiques. Le pape Léon III, par dévotion, disait sept et quelquefois neuf messes par jour. Mais cette pratique dégénéra, devint un procédé fiscal. En 1022, le concile de Sélingstadt défend de dire plus de trois messes par jour. Peu après, un décret d'Alexandre II

(1061-1073) défend de dire plus d'une messe. Le binage [1] ne demeure permis que par exception : quand un prêtre achève une messe commencée par un autre qui n'a pas pu la continuer ; le jour de Noël, où tout prêtre peut dire trois messes ; en cas de nécessité, c'est-à-dire, quand un seul curé dessert deux paroisses, quand une paroisse comprend plusieurs villages très distants, quand l'église paroissiale ne peut pas contenir tous les fidèles à la fois. Encore, dans tous ces cas, le curé ne peut-il biner que les dimanches et jours de fête, et en vertu d'une permission de l'évêque. Dans aucun cas, le prêtre bineur ne peut accepter d'honoraires pour sa deuxième messe. Il peut tout au plus recevoir une indemnité pour son dérangement, et en vertu seulement d'un règlement diocésain. Le Saint-Siège ne déroge à cette règle que pour les missions ou pour des curés très pauvres.

Les curés ont des suppléants nommés desservants, et des auxiliaires appelés vicaires. Il ne faut pas confondre le desservant avec le prêtre qui dessert une succursale. La succursale est une église dépourvue de titre paroissial, mais où se fait le service paroissial pour remédier à la distance ou à l'exiguité de l'église en titre. Le prêtre de la succursale n'a que le titre de vicaire du curé de la paroisse. Il ne faut pas non plus confondre le desservant avec les curés qu'on nomme ainsi en France parce qu'ils sont amovibles. Le desservant, en droit canonique, est le prêtre chargé de remplir les fonctions ecclésiastiques dans les paroisses dépourvues de pasteur par la mort, l'absence ou l'interdiction de leur curé. Les canonistes se demandent s'il exerce une juridiction ordinaire, ou déléguée, ou quasi ordinaire. Mais la S. Congrégation du Concile, sollicitée de résoudre ce doute, a refusé le 12 septembre 1874 de se prononcer en théorie. Elle a seulement décidé qu'en pratique le desservant peut subdéléguer ses pouvoirs, quand l'évêque ne le lui défend pas expressément.

Le mot *vicaire* s'applique à plusieurs catégories d'auxiliaires des curés. Le vicaire-curé est le prêtre qui exerce la cure actuelle des âmes dans une église annexée à un établissement

1. Sur le binage, Voir références dans SÆGMULLER, pp. 380, note 2, et 608, note 9 ; — F.-X. MARETTE, *Traité complet du binage, comprenant son histoire, sa discipline, son usage et ses abus*, Paris, s. d., Périsse.

quelconque (cathédrale, collégiale, monastère, collège) : sa nomination appartient, sous réserve de l'approbation épiscopale, aux représentants de l'établissement auquel l'église est unie. Le vicaire-administrateur remplit provisoirement les fonctions paroissiales quand le curé s'absente ou quand la cure vient à vaquer ; il s'appelle vicaire dans le premier cas, économe dans le second cas ; il a les mêmes pouvoirs que le desservant proprement dit. Le vicaire-coadjuteur, nommé par l'évêque, remplit les fonctions paroissiales à la place d'un curé vieux, infirme, négligent, dément, ou ignorant. Il exerce les pouvoirs d'un curé en totalité ou en partie, suivant le degré d'incapacité qui empêche le titulaire d'exercer lui-même.

Enfin le concile de Trente prescrit d'établir dans les paroisses populeuses, où le ministère d'un seul prêtre ne suffit pas, des auxiliaires appelés vicaires paroissiaux, ou vicaires-coopérateurs, et qu'en Italie on appelle vice-curés[1]. D'après le concile de Trente commenté par de nombreuses décisions de la S. Congrégation du Concile, notamment le 26 février 1763, la nomination du vicaire appartient exclusivement au curé, sauf approbation par l'évêque ; exceptionnellement, la nomination appartient à l'évêque lorsque le curé, mis en demeure de prendre un vicaire dans un délai déterminé, s'obstine à s'en passer. Le curé seul peut révoquer le vicaire, sans même que l'évêque y consente. En France et en Belgique, depuis le Concordat de 1801, les évêques ont pris l'habitude de nommer et révoquer eux-mêmes les vicaires. L'évêque d'Aire, à propos d'un conflit sur ce point avec le curé de Mont-de-Marsan, a consulté la S. Congrégation du Concile, qui a répondu par la décision suivante, reproduite sans date dans un mandement de l'évêque d'Aire du 22 février 1865 : « Vu les circonstances particulières, on observera l'usage qui prévaut dans les autres diocèses français, jusqu'à ce que le Saint-Siège en ait décidé autrement. »

1. Pour les vicaires paroissiaux, Voir références dans Vering, *Droit canon*, trad. de l'allemand par P. Belet, Paris, 1881, II, p. 379 et dans Sægmuller, p. 382. Fédou, *Code pratique des vicaires dans leurs rapports temporels avec leurs curés...*, Paris, 1898 ; — Deneubourg, *Étude canonique sur les vicaires paroissiaux*, Paris, s. d. Castermann ; — Guéret, *Droits des curés pour commettre les vicaires...*, Paris, 1759.

*
* *

Le droit canonique ne prévoit encore pour la participation des laïques au gouvernement de la paroisse qu'une institution, *la confrérie*, ou société de fidèles érigée par l'autorité ecclésiastique pour exercer des œuvres de piété. Ni cette définition, ni la théorie, ni la pratique, ne donnent aux confréries le caractère d'un institution paroissiale, encore moins d'un organe essentiel pour la vie paroissiale. Il convient donc d'expliquer comment la confrérie peut s'adapter à la paroisse.

La confrérie est une association de fidèles, — pourvue d'un lieu de culte, d'un patrimoine, d'un conseil d'administration, et d'un chapelain. La paroisse est essentiellement un troupeau de fidèles, pourvu d'une église, d'un patrimoine, d'un conseil de fabrique et d'un curé. Pour que la confrérie n'ait plus besoin d'un autre lieu de culte que l'église paroissiale, d'un autre patrimoine que le patrimoine paroissial, d'un autre conseil d'administration que le conseil de fabrique et d'un autre chapelain que le curé, il suffira qu'elle se compose de tous les paroissiens, et non pas seulement de quelques-uns. En un mot, le droit canonique permet dès maintenant aux curés d'associer à l'administration de leurs paroisses les paroissiens eux-mêmes, par un procédé ou plutôt par l'extension d'un procédé régulier, éprouvé, que réglementent des textes précis et une jurisprudence séculaire : les curés n'ont qu'à grouper les paroissiens en une confrérie paroissiale, dont ils arrangeront les statuts pour les adapter aux exigences fondamentales des canons quant aux droits prédominants des évêques et des curés.

La transformation de la paroisse en association a maintenant pour théoriciens la plupart des évêques français, depuis la loi qui dénonce le Concordat, et substitue aux anciennes fabriques, pour l'usufruit des biens ecclésiastiques, les associations

1. Thomassin, *Ancienne et Nouvelle discipline de l'Église* 1re partie, liv, 3, c. 42 sq., 63 sq. ; — Muratori, *De piis laicorum confraternitatibus*, diss. LXXV, dans *Antiquitates italicæ*, Milan, 1742, pp. 447 sq. ; — Bouvier, *Les Confréries*, dans *Analecta juris pontifici*, t. XXIV (1885), pp. 1081 sq. ; — Tamassia, *L'affratellamento*, 1886 ; — Tachy, *Traité des confréries et des œuvres pies*, 2e édit., Langres, 1898. *Le Canoniste contemporain*, année 1890, pp. 7, 121, 161, 302, 398, 446, 481 ; — Berringer. *Les Indulgences, leur naturel et leur usage*, Paris, 1890, 2 vol.

dites cultuelles. Mais les évêques ont entrepris d'enfermer strictement ces associations d'origine laïque dans leurs attributions économiques, et, pour empêcher que la vie paroissiale ne s'y concentrât, ils ont imaginé de créer d'autres associations, dites paroissiales, chargées d'organiser toutes les œuvres de la paroisse avec les ressources des associations cultuelles[1]. La théorie de ces associations, qui a paru dans la *Semaine religieuse* de Paris, du 12 août au 2 septembre 1905, a la valeur d'un manifeste adressé par le cardinal-archevêque de Paris aux Eglises de France. Le rédacteur constate d'abord « une poussée de l'opinion » dans le sens de l'association paroissiale ; il annonce qu'il conçoit cette association comme « la paroisse elle-même constituée en association légale » et vante les avantages de cette constitution :

La forme d'association fait reposer l'œuvre sur ceux-là même qui sont intéressés à sa vie et à son fonctionnement ; elle fait pratiquement l'éducation du catholique, suscite son dévouement en faisant appel à sa coopération active et intelligente... Ne se pourrait-il pas... que nous retrouvions par là cette cohésion, que l'organisation trop administrative du Concordat nous avait fait perdre en nous déchargeant de trop de soucis... S'il devait en être ainsi, et qu'on pût arriver, dans chaque paroisse, à grouper en un faisceau unique sous l'autorité du curé les œuvres devenues plus nombreuses ; si l'on pouvait ensuite constituer, sous l'autorité de l'évêque, une union de tous ces organismes bien vivants, qui échapperaient ainsi à l'individualisme et centupleraient par là leur action, ne serait-on pas en droit d'espérer qu'après les tristesses de demain des jours meilleurs pourraient se lever pour l'Église de France...?

Après avoir montré comment les associations paroissiales peuvent s'accorder avec la loi civile, le rédacteur se demande « comment y introduire encore les éléments constitutifs de la paroisse?... Il nous a semblé que.. l'association et la paroisse n'étaient pas deux organisations irréductibles l'une à l'autre; on peut les fondre ensemble, et en former un tout qui mérite vraiment le nom d'association paroissiale ». L'association comprendra d'abord l'élite des catholiques militants, puis peu

1. Voir les mandements et projets dans les journaux de l'année 1905, notamment le *Siècle* (anticlérical), l'*Univers* (ultramontain), et les *Semaines religieuses* des diocèses.

à peu tous les paroissiens. Pourtant, « n'y a-t-il pas là une conception nouvelle de la paroisse? En élevant tous les paroissiens au rang de coopérateurs du clergé, ne va-t-on pas légèrement contre la conception évangélique, qui fait des fidèles un troupeau conduit par un pasteur, et ne porte-t-on pas quelque atteinte aux droits du pasteur lui-même? » Non, à condition de faire au curé, dans l'association paroissiale, la place qui lui revient canoniquement dans la paroisse. On réservera de droit au curé la présidence de l'association paroissiale, qui fera partie obligatoirement d'une association diocésaine, laquelle aura l'évêque pour président de droit; l'association administrera tous les biens de la paroisse, mais sous réserve des autorisations à obtenir de l'évêque ou du curé d'après le droit canon.

Ce projet n'a pas, et ne prétend pas avoir, une valeur canonique. Mais il démontre que les chefs les plus qualifiés de l'Église de France cherchent à organiser les paroisses sous forme d'associations. Ils ont le pouvoir d'imaginer et d'expérimenter des associations qui peut-être s'introduiront à la longue dans le droit coutumier, ou même obtiendront une approbation formelle du Saint-Siège. En attendant cette approbation, le droit commun fournit un type d'association de laïques, la confrérie : la confrérie reste donc, jusqu'à nouvel ordre, la base des combinaisons destinées à faire participer à l'administration paroissiale les laïques organisés.

ANDRÉ MATER

(*A suivre*)

LA FIN

DE

MERLIN DE THIONVILLE

Dans un fragment d'autobiographie, qu'on regrette de voir si court, Antoine-Christophe Merlin nous a fait lui-même le récit de sa jeunesse. Né à Thionville le 13 septembre 1762, il était l'aîné de trois frères qui devinrent généraux et d'une sœur, qui épousa un colonel de cavalerie, lequel fut tué sur le champ de bataille avec son fils. Le père de Merlin, procureur de son état, le mit au séminaire, comptant lui faire obtenir une des riches abbayes du voisinage dont il avait la clientèle. Mais le jeune Merlin, gai, ardent, frondeur, n'avait pas la vocation religieuse. Il s'enfuit vers Paris, s'arrêta quelques mois en route à la chartreuse du Val-Saint-Pierre en Thiérarche, où il avait un parent, et dont il nous a laissé la plus curieuse description. A Paris, il trouva une place de professeur de latinité dans un pensionnat militaire; mais quelques propos hardis contre la cour lui firent craindre la Bastille, et il regagna le foyer paternel. Reçu avocat au parlement de Metz, il travaillait dans l'étude de son père, chassait, montait à cheval, se querellait avec les officiers de la garnison. Il se maria, entre temps, avec une amie d'enfance, bien qu'elle fût devenue aveugle, et il eut toujours pour elle les plus touchantes attentions.

Telle fut la vie de Merlin jusqu'à la Révolution.

Le département de la Moselle, après l'avoir élu à l'Assemblée législative, le renvoya à la Convention et plus tard au Conseil des Cinq-Cents. On connaît la part considérable qu'il prit aux affaires publiques, aux débats de la tribune, aux grandes journées, enfin aux opérations militaires du dehors et du dedans. Sa conduite en plusieurs circonstances a donné lieu à des appréciations contradictoires. Peut-être, en le jugeant, n'a-t-on pas suffisamment tenu compte qu'il y avait en lui deux hommes opposés. Merlin — a-t-on dit — était un Hercule, entre les mains de qui on surprenait quelquefois un fuseau. Je rappellerai seulement ici quelques faits dont la connaissance est nécessaire à la suite de ce récit. Après avoir poussé avec énergie la Convention à juger Louis XVI, il était, lors du procès du Roi, à Mayence, alors assiégée, où il resta de longues semaines sous *la voûte de feu*. De là, le 6 janvier 1793, il écrivit à l'Assemblée cette lettre demeurée célèbre :

Citoyen président,

Quand la Convention nationale nous chargea de la mission importante de porter des secours et des consolations à nos braves frères d'armes, sur les bords glacés du Rhin, je n'ai pas cru que ce devoir que vous m'imposiez me privait du droit de vous faire connaître mon opinion et d'émettre mon vœu. Je ne pense pas que tant de longs et tumultueux débats sur le procès de Louis XVI nous préparent les malheurs qui ont suivi la criminelle revision; que vous vouliez lui faire grâce une seconde fois. Le criminel est devant vous; vous convenez que le tyran détrôné n'est plus qu'un homme ordinaire pour lequel vous invoquez la justice la plus rigoureuse; vous avouez que les forfaits sont prouvés, que Louis est un *nationicide*, et vous n'avez pas encore prononcé! C'est du milieu des valeureux soldats que je vous écris; ils s'étonnent qu'on mette en question si Louis doit périr, quand les lois positives condamnent à mort les simples meurtriers. Quant à moi, je pense que la Convention peut punir le tyran, mais n'a pas le droit de le sauver. Moi, j'ai conservé celui de venger mes frères dont le sang a coulé sous les murs de la Bastille, à Nancy, au Champ-de-Mars, dans les plaines de Châlons, etc., et ceux qui s'immolent tous les jours à la patrie sous mes yeux et tombent en la défendant contre les despotes, dont la cause est liée à celle de Capet. Je crois que la mort du tyran peut seule assurer la liberté et servir d'exemple aux autres rois et aux prétendus

maîtres du monde, quoi qu'en dise M. Burke. Je vote donc pour la mort de Capet et la prompte exécution du jugement. Je demande qu'à l'appel nominal mon vœu soit compté.

MERLIN.

Rentré en France, il se trouva aux prises avec Robespierre, qui l'accusait d'avoir vendu Mayence. Il se vengea en contribuant à la perte du triumvir. Après le 9 thermidor, on le vit à la tête de la *jeunesse dorée*, qui suivait sa lévite bleue comme un drapeau, promener dans Paris son triomphe. Sorti en 1798 du Conseil des Cinq-Cents, et n'ayant pas été réélu, il entra au conseil de direction de l'administration des postes, y resta peu de temps et se trouva bientôt sur le pavé : « Ne sachant que devenir, — écrivait-il à Barras l'année suivante, — n'ayant pas le sou, n'étant pas employé, n'ayant absolument rien, j'ai éprouvé des injustices ; je n'ai plus de ressources qu'en ton amitié ; viens à mon secours en disant au ministre de la guerre de m'employer. Je ne compte plus que sur toi, mon cher Barras, ne me jette pas de côté. » Malgré l'opposition de ses collègues, Barras parvint à faire nommer Merlin ordonnateur des guerres à l'armée d'Italie. Mais un homme, qui avait passé pour accessible à la corruption et qui s'était pavané en compagnie des corrompus du Directoire, ne pouvait inspirer grande confiance. Il eut du moins le mérite de rester fidèle à ses convictions républicaines au moment où Bonaparte s'empara du pouvoir. Le matin du 18 Brumaire, à l'instant même où Barras venait de rédiger sa lettre de démission, il vit entrer chez lui Merlin de Thionville armé jusqu'aux dents, qui lui dit : « Il faut fondre sur ce coquin-là, le tuer comme un usurpateur, faire rouler sa tête aux pieds de la Liberté. » Comme ces choses-là se disent plus facilement qu'elles ne se font. Merlin en fut pour son indignation. Et il disparut pour un temps de la scène.

*
* *

Qu'elle vînt de l'héritage paternel, de la dot de sa femme ou de ses spéculations, Merlin, quoi qu'il en ait dit, n'était pas sans quelque fortune. Lors de la mise en vente des biens du

clergé, il avait acheté pour dix-sept mille francs, le Calvaire du Mont-Valérien, qu'il avait revendu cent vingt mille au desservant de l'Abbaye-au-Bois. En outre sa part dans l'exploitation du privilège des postes lui avait rapporté quinze mille francs. Il avait une ferme à Sarcelle, en Seine-et-Oise, et un bois dans l'Aisne. Liquidant le tout, il acheta dans ce dernier département, à Commenchon, près de Chauny, au prix de cent soixante mille francs, un domaine rural qui appartenait à la veuve du général Schérer.

On pourrait se demander pourquoi il ne retourna pas dans sa ville natale. Si l'on s'en rapporte à Jean Reynaud, le confident de sa vieillesse [1], Merlin aspirait depuis plusieurs années au repos et à l'indépendance que donne la vie des champs. Dès 1795, il écrivait au Comité de Salut public : « J'ai si peu envie de conserver de la puissance, que je vais, je l'espère, devenir paysan. » Si petite que fût la ville de Thionville, étroitement resserrée entre ses murailles de guerre, ce n'était point la campagne. D'ailleurs, — et c'est là peut-être le véritable motif de la détermination de Merlin, — il savait qu'il n'avait plus à compter sur la sympathie de ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, il se mit à cultiver lui-même son bien, se plaisant à conduire la charrue de ses mains ; en même temps, il remplissait les fonctions de suppléant de juge de paix [2]. Avoir été le joyeux compagnon que l'on sait pendant sa jeunesse ; avoir poussé, au 10 août 1792, l'exaltation jusqu'aux limites où la folie commence ; s'être vu décerner par l'ennemi le surnom de *Feuerteufel* dans l'enfer du siège de Mayenne ; avoir conduit ensuite à travers toute la France une des plus terribles bandes de soudards qu'on eût jamais connues, — les Mayençais, — pour la lancer sur les Chouans ; s'être jeté à corps perdu dans la mêlée du 9 thermidor et dans les violentes réactions qui suivirent ; enfin s'appeler Merlin de Thionville, et finir dans les sabots d'un paysan honoré d'une petite fonction de justice ! Était-ce possible ?

1. Ici encore, c'est le lieu de faire remarquer — comme un des contrastes dont est pleine la vie de Merlin — l'affection quasi filiale qui unit l'austère jeunesse de Jean Reynaud à la vieillesse de l'un des chefs des muscadins

2. Le juge de paix du canton de Chauny était Bouchereau, ancien collègue de Merlin à la Convention.

*
* *

C'eût été pourtant le sort de Merlin, si l'Empire avait été durable. Mais les revers de 1813, en ramenant en France les débris de nos armées et l'ennemi à leur poursuite, ranimèrent l'ardeur assoupie du patriote. Aussitôt que les têtes de colonnes des alliés se montrent dans l'Aisne, Merlin — le Merlin de 1792, — reparaît. Avec l'agrément de l'empereur, il se met en campagne pour lever un corps de partisans dont le centre de ralliement doit être Amiens. « On se défendra, sois-en sûr, — écrit-il à son vieil ami, le comte Réal, — ou j'y laisserai ma peau ! » Pour enlever les huit à neuf cents cosaques « qui font tout trembler », deux cents cavaliers lui suffiraient. Le temps presse, les hommes manquent, l'argent aussi Il faut que les préfets de la Somme, de l'Oise et de l'Aisne s'entendent avec lui. Il croit que beaucoup d'hommes, n'appartenant ni à la conscription ni à la garde nationale, et qui sont employés au Trésor public ou ailleurs, le suivraient avec plaisir, pourvu qu'ils eussent la certitude de retrouver leurs emplois aux retour et que leurs traitements fussent payés à leurs femmes ou à leurs parents pendant leur absence. Il compte sur les gardes champêtres, les forestiers, les gardes particuliers, qui sont plus propres à inquiéter l'ennemi qu'à se mesurer en ligne avec lui. Qu'on lui donne des vivres de campagne et bientôt il sera « dans le revers des Vosges et le Sonnenwald ».

Hélas ! Merlin avait beau s'agiter, galoper d'Amiens à La Fère, de Péronne à Saint-Quentin, personne ne le suivait[1]. C'est à peine s'il parvint à grouper quatre-vingts hommes, et quels hommes ! Dix ans avaient suffi pour le faire oublier. C'est au point que Jourdan, le vainqueur de Fleurus, remis à la tête de la 15e division militaire, demandait au commandant de place d'Amiens ce que c'était que Merlin et sa légion. Quant au monde impérial, il regardait d'un mauvais œil l'ancien conventionnel. Les militaires, disciplinés, embrigadés depuis quinze ans, dédaignaient cette troupe hors con-

1. Il avait pour lieutenants son gendre, M. de Golbéry, procureur impérial à Colmar, et un M. de Beaumont qui lui venait du comte Réal.

trôles qu'il s'évertuait à recruter. Pour les fonctionnaires civils, Merlin était plus que suspect. Personne ne montrait plus de défiance que le préfet de la Somme. C'était un homme de l'ancien régime, le marquis de La Tour du Pin, dont le père avait été guillotiné en 1793. Ce bonapartiste rallié faisait en secret des vœux pour Louis XVIII; il ne doutait pas que Merlin, démocrate invétéré, ne conspirât de son côté pour la République. Interprétant en ce sens quelques paroles en l'air qu'il avait surprises, il n'hésita pas à le dénoncer au ministre de la police. Pour le bon gendarme qu'était Rovigo, ce fut une affaire d'État : il dépêcha à Amiens un des plus hauts fonctionnaires de son ministère avec pleins pouvoirs. Voici le singulier rapport que celui-ci rédigea à la suite de son enquête :

Amiens, 2 mars 1814.

Conformément aux ordres que Son Excellence m'a fait l'honneur de me transmettre, j'ai vu hier matin M. Merlin (de Thionville). Cette conférence a eu lieu, d'après les intentions du ministre, en présence de M. le préfet de la Somme. Afin de lui donner au besoin l'authenticité et la légalité convenables, sans rien lui faire perdre de son caractère confidentiel, j'ai désiré seulement y faire intervenir M. le procureur général près la cour impériale d'Amiens.

J'ai fait part à M. Merlin (de Thionville) des rapports parvenus contre lui au gouvernement. Je ne lui ai indiqué ni leur source ni leurs auteurs. Cette situation, vis-à-vis d'une personne à laquelle il ne pouvait point ignorer avoir tenu les discours qu'on lui imputait, l'a mis hors d'état de les nier entièrement, sans m'exposer à le voir s'emporter aux violences auxquelles, d'après le caractère que vous lui connaissez, il se fût sans doute livré, s'il eût été certain d'être en présence d'un de ses accusateurs.

M. Merlin convient avoir dit *que l'Empereur paraissait perdu, que Louis XVIII devait monter sur le trône, que le prince royal de Suède devait être connétable de France*. Mais il prétend n'avoir rapporté ces propos que comme une nouvelle qui circulait dans Paris. Je sais en effet que c'est de cette manière qu'il l'a dit ici avec beaucoup de liberté au tiers et au quart. M. Merlin ne nie pas avoir dit *qu'il fallait qu'il fût armé*. Il était disposé d'abord à soutenir qu'il n'avait, en s'exprimant ainsi, entendu parler que de son corps. Poussé de questions, il en est bientôt venu à convenir *qu'en cas d'événement fâcheux il était bon d'être sur ses gardes*. Je ne puis donc pas douter que cette partie des discours qu'on lui impute ne soit également réelle. M. Merlin nie formellement avoir jamais dit que, *devant les*

autorités et devant tout le monde, il aurait l'air de travailler pour l'Empereur. M. Latour-Dupin, que j'ai revu particulièrement après notre conférence, soutient de la manière la plus formelle qu'il le lui a dit, et ne ferait pas difficulté, au besoin, de l'attester en sa présence. Si M. Latour-Dupin est un préfet fort médiocre, c'est du moins un homme d'honneur, incapable d'inventer un mensonge aussi grossier.

J'ai d'ailleurs des renseignements particuliers qui me prouvent l'extravagance de beaucoup de propos tenus par M. Merlin. Je sais que, dans ses discours, il s'attache à faire bien sentir la différence qu'il met entre *le souverain et la patrie*; je sais qu'il s'est permis de dire qu'*il n'aimait pas l'Empereur.* Il m'en coûterait beaucoup d'avoir à nommer les personnes de qui je tiens ces derniers faits; ce serait les exposer à se repentir de la confiance qu'elles m'ont accordée, je le ferai toutefois, s'il le faut absolument.

Après cette conférence, je me suis rendu chez M. Merlin avec le procureur général. Il nous a fait la remise de ses papiers; je m'attendais bien à n'y rien trouver qui pût le compromettre; ils n'étaient relatifs qu'au travail dont il s'occupe. Mon opinion est que, dans la conduite de M. Merlin, il n'y a rien qui sente la conspiration. Je ne répondrais pas également qu'étourdi par les circonstances et voyant dans M. Latour-Dupin un homme de l'ancien régime, il n'ait pas cherché à s'appuyer de son crédit dans l'ancienne cour, en même temps qu'il lui offrirait lui-même quelques sûretés auprès du prince royal de Suède. Ce projet, quelque fou qu'il puisse être, ne me semble pas plus ridicule que tout ce que dit ou écrit sans cesse M. Merlin. Je ne l'ai pas fait arrêter par égard pour le grade dont il se trouve revêtu et par la considération que méritent ses deux frères, employés comme officiers généraux dans l'armée. Je n'eusse pas hésité à le faire, si j'avais trouvé la preuve de quelque plan concerté, de quelque projet d'exécution. Mais il me semble tout à fait impossible qu'un homme aussi peu maître de lui-même, aussi disposé à profiter d'un changement, puisse demeurer à la tête d'un corps qui deviendra une véritable puissance dans ces départements dégarnis de troupes, d'un corps qui, s'il peut parvenir à s'organiser, ne sera composé que de l'écume de la société.

Je pense donc que M. Merlin doit être employé autrement. Il reste assez d'occasions d'utiliser le zèle et l'ardeur qu'il fait paraître, sans le mettre à même d'agir de lui-même et avec *carte blanche.* Je l'ai engagé à se rendre auprès de Son Excellence pour lui donner lui-même des explications sur les inculpations dont il est l'objet. Il ne me paraît pas disposé à suivre cet avis; je le regrette, parce que cette circonstance aurait offert le moyen de lui donner, de Paris même, toute autre mission. Mais il sera facile de le faire encore aujourd'hui dans l'état actuel des choses. L'organisation du corps de M. Merlin

n'avance aucunement. Il ne compte pas cinquante hommes et ne peut en trouver nulle part que dans les classes de la conscription, ce que S. Exc. le ministre de la Guerre ne paraît être nullement disposé à lui accorder. Ces difficultés suffisent pour motiver une mesure convenable et pour faire envoyer M. Merlin à la suite de quelque état-major: je ne doute pas qu'il ne s'y conduise bien, pour peu que l'on s'occupe de lui, qu'on l'y surveille et qu'on ne le laisse pas s'abandonner à l'intempérance de langue dont il me paraît tourmenté[1].

Le général d'Aigremont, qui commandait à Amiens, envoya Merlin défendre Péronne. Merlin passa la seconde quinzaine de mars à mettre la place en bon état. Lorsqu'il apprit que le Sénat avait proclamé la déchéance de l'empereur, il accourut à Paris et écrivit, le 7 avril, au prince de Bénévent, ce billet qui reflète bien ses récents ennuis et ses émotions présentes :

Monseigneur,

Chargé de lever une légion pour concourir à la défense de mon pays, j'ai dû cesser son organisation quand j'ai su que la paix était le fruit des soins du gouvernement provisoire. J'adhère à tout ce qu'a fait ce gouvernement paternel et je m'empresse de lui offrir mes services.

LE COLONEL MERLIN (DE THIONVILLE).

*
* *

Mais le rétablissement de la monarchie, dont il avait été un si terrible adversaire, n'était pas pour le contenter. Depuis quatre ou cinq ans, il était en procès avec un de ses voisins, émigré rentré, à propos d'un chemin; il n'est pas de vexations qu'il n'eût reçues de lui ou qu'il ne lui attribuât : logements

1. A la suite et le jour même de cette entrevue, Merlin adressa la protestation suivante à Rovigo :

« Monseigneur, je n'ai pas tenu les propos qu'on m'impute, je vous en donne ma parole d'honneur. Vous faudrait-il d'autres preuves? j'ai ma conduite; dans les circonstances, je n'aurais pas affiché mon appel aux braves, abandonné ma famille entière et ma fortune qui n'existe que dans le département de l'Aisne qu'une colonne ou détachement de l'ennemi vient de parcourir, si j'avais eu des idées personnelles absurdes, et si mon zèle et mon espérance n'avaient eu le gouvernement pour objet. Je vous conjure donc, Monseigneur, de ne pas me priver de l'estime que je crois mériter, et de vouloir bien confirmer par votre suffrage la confiance dont j'ai un si grand besoin pour parvenir à être utile. — Le chef de légion, MERLIN (DE THIONVILLE). »

militaires, réquisitions, pillage des Prussiens sous les yeux de sa mère octogénaire et de sa fille prête à accoucher. Maintenant que le roi était revenu, son voisin devenait de plus en plus arrogant. « Au mois de septembre de *l'an de grâce* 1814, — écrit l'ancien conventionnel à un ami, — croyant m'en imposer par sa situation, par son habit au collet fleurdelisé, il vint me braver dans les champs, en présence de vingt cultivateurs qui rentraient leurs moissons. » Aussi, quand, au 20 mars 1815, l'empereur fit sa réapparition, Merlin le salua comme un libérateur, comme un redresseur de torts, l'appelant « celui trois fois grand, qui est venu nous sauver ». Le 18 avril, il offrit ses services à Carnot, ministre de l'intérieur, et demanda une sous-préfecture. On n'eut ni le temps, ni peut-être le désir de donner suite à sa demande.

Le désastre de Waterloo, la seconde invasion et la restauration du gouvernement des émigrés, le jetèrent dans une situation pire qu'auparavant. En 1814, il avait dépensé douze mille francs de sa poche pour organiser sa légion. L'ennemi en avait pris vingt-deux mille à sa femme, sous couleur de contribution de guerre. Sa maison avait été saccagée, son matériel aratoire brisé, sa récolte détruite. Le 11 juillet 1815, à minuit, son voisin l'émigré, à la tête des Prussiens, fit une nouvelle irruption chez lui et acheva sa ruine. D'après son évaluation, il aurait ainsi perdu en deux ans une soixantaine de mille francs. En vain déposa-t-il une plainte en règle contre l'instigateur de toutes ces persécutions. On fit traîner l'affaire, pour attendre que fussent prises les mesures en préparation contre les anciens révolutionnaires, et la police reçut l'ordre de le surveiller. Vint la loi du 12 janvier 1816 qui excluait de l'amnistie les régicides ralliés à Napoléon pendant les Cent Jours. En vue d'échapper au bannissement dont il se croyait menacé, il adressa alors le mémoire suivant au Conseil des ministres, par l'intermédiaire du duc de Choiseul, dont il avait protégé les jours au 10 août 1792 :

Paris, 16 janvier 1816.

A Messeigneurs les ministres de Sa Majesté.

Depuis dix-huit ans, je vis retiré à la campagne, étranger au gouvernement et à tous les partis. Mgr le prince de Bénévent me rendra

la justice de dire pourquoi en 1814 je quittai mes paisibles foyers. L'un des premiers j'ai donné mon adhésion au gouvernement provisoire. Jamais je n'ai reçu ni emplois ni décorations de Buonaparte[1]. Je n'ai pas voté les Actes additionnels aux constitutions. Je n'ai signé qu'une liste des habitants de ma commune pour voter aux élections municipales, et j'ai refusé toutes les places.

Personne ne peut m'accuser de l'avoir vexé ou dans sa personne ou dans ses propriétés durant la Révolution. Je ne parlerai pas du 9 thermidor, plusieurs milliers de braves gens veulent bien se rappeler qu'ils me doivent la vie ou la liberté[2]. A la reddition de Luxembourg, j'ai sauvé, en exposant ma tête, tous les émigrés qui étaient dans la place. Il ne peut entrer dans les vues de Sa Majesté d'étendre les dispositions d'une loi qu'elle désirait elle-même moins sévère. Cette loi ne peut atteindre que les régicides. Or, ceux-là seuls le sont dont les voix comptées ont contribué à la mort. Mais il est constant au procès même que je n'ai fait partie d'aucun des trois appels nominaux, que je n'ai pas été compté, que, par conséquent, je n'ai pas contribué à la mort... Mais l'intention?... La loi ne parle pas d'intention... J'avais vingt-sept ans lorsque j'écrivais de Mayence, j'en a plus de cinquante aujourd'hui. Je m'en rapporte à la clémence de Sa Majesté et à sa justice.

MERLIN (DE THIONVILLE)

Mais le nouveau préfet de l'Aisne, le marquis de Nicolay, soit qu'il eût été circonvenu par les ennemis royalistes de Merlin, soit qu'il tirât de son propre fonds son animosité contre lui, argumenta passionnément pour qu'il fût inscrit sur les listes de proscription. Le 9 janvier, après avoir rappelé la lettre du régicide à la Convention, il écrivait à M. Decazes :

... Certes, cette horrible provocation équivaut au vœu qu'il aurait

1. Il est inexact que Merlin (de Thionville) ait été baron de l'Empire, comme on le lit dans maintes publications.

2. Voici quelques-uns de ces témoignages :

« J'atteste que M. Merlin (de Thionville) m'a fait sortir de prison et m'a sauvé ma fortune. — LE MARQUIS DE LIVRY. »

« Je certifie qu'avant le 9 thermidor, M. Merlin (de Thionville) m'a fait sortir de prison et que je lui dois la vie. — LE CHEVALIER A. DE KERBOUX. »

« Je certifie que M. Merlin (de Thionville) m'a sauvé des mains du tribunal révolutionnaire de Saumur. — LE COMTE D'AUBIGNY. »

« Je crois remplir un devoir en certifiant que M. Merlin (de Thionville) a rendu tous les services qui ont dépendu de lui après le 9 thermidor, et que les proscrits ne l'ont jamais imploré en vain. — C. PRINCESSE DE CHIMAY (l'ex-madame Tallien). »

« J'atteste que M. Merlin (de Thionville) m'a fait sortir de prison et que c'est à ce seul motif que je dois la vie. — DE LA COSTE, filleul de S. M. Louis XVIII... »

émis. Il s'est livré à l'emportement le plus fougueux au retour de l'usurpateur. Il a employé tous les moyens pour pervertir l'esprit public dans son canton, et il n'y a que trop bien réussi. En 1814 et 1815, Merlin a fait tous ses efforts pour organiser des corps de partisans, et j'ai sous les yeux des preuves de l'excès de son zèle. C'est un des êtres que je désirerais le plus vivement voir hors de ce département. Je me garderai de l'accuser d'attachement à Bonaparte dont il n'a jamais reçu aucune faveur. Jacobin pur et primitif, il hait toute espèce de souveraineté, et, s'il s'est rallié à sa cause, c'est uniquement comme ennemi des Bourbons...

La règle admise en faveur des *absents par commission* pouvait difficilement souffrir une exception pour Merlin. Toutefois le ministre donna comme instruction à M. de Nicolay, ainsi qu'au préfet de police, de tâcher de le décider à sortir *volontairement* du royaume. Le préfet de l'Aisne répliqua qu'un pareil détour n'aurait aucun succès : « ... Pénétré jusqu'au fond de l'âme de tous les principes révolutionnaires, il ne tend qu'à les propager, et son naturel ardent et audacieux le rend peu scrupuleux sur les moyens d'atteindre son but. Du fond de sa retraite, il a bravé ouvertement Bonaparte ; il bravera de même tout gouvernement en opposition avec ses principes, et il serait aussi difficile de l'intimider que de le convertir. »

Alors le préfet de police fit venir l'ancien conventionnel, qui se trouvait à Paris, et l'interrogea longuement. Si l'on en croit ce fonctionnaire, Merlin lui aurait répondu « qu'il menait une vie très retirée à la campagne avec un nombre assez considérable de parents qui lui devaient leur existence et que son absence laisserait dans un grand état de gêne ; qu'il n'avait d'ailleurs dans le pays aucune relation et qu'en général il n'employait que trois ouvriers chez lui ; qu'on ne pouvait donc craindre son influence. Il m'a parlé du corps franc qu'il avait levé et m'a assuré l'avoir organisé bien plutôt en haine de Bonaparte que pour le soutenir. Il a insisté sur ce que, pendant quinze ans, il n'avait reçu ni honneurs, ni emplois, ni fortune du gouvernement. Il a protesté ensuite que son premier vœu était pour que la France retrouvât le repos et l'indépendance, et qu'il était convaincu que le seul moyen d'y parvenir était de se rattacher franchement au Roi

et à la Charte constitutionnelle... » Et le préfet de police concluait, lui aussi, qu'il serait difficile de déterminer Merlin à s'expatrier.

Comme on ne pouvait décidément pas contraindre Merlin à prendre le chemin de l'exil, on ne voulut pas, du moins, lui permettre de retourner chez lui en Picardie, et la police eut ordre de lui délivrer un passeport pour Agen où il devait se rendre en surveillance. Mais, sur ces entrefaites, un correspondant agenais du *Journal général de France* ayant protesté dans cette feuille contre l'espèce d' « entrepôt de détention » qu'on paraissait vouloir créer là-bas à l'usage des ennemis du roi, M. Decazes, de guerre lasse, accorda à Merlin un *sursis indéfini* qui l'autorisait tacitement à rentrer dans ses foyers. Là-dessus, nouvel accès d'indignation du préfet de l'Aisne : « Je supplie Votre Excellence — écrit-il le 11 mai 1816 au ministre — de me permettre de lui dire que l'idée de la possibilité du retour de Merlin en ce pays, ne m'était jamais venue à l'esprit... Je répète avec assurance qu'un tel homme ne peut reparaître dans un lieu où il s'est si ouvertement prononcé, sans y chercher ses complices pour tramer avec eux quelques machinations fatales, et sans faire les derniers efforts pour s'y venger de ses ennemis, c'est-à-dire de tous les honnêtes gens. Tous frémiront à l'apparition de Merlin et ils gémiront de cette bonté cruelle qui le replace au milieu d'eux... »

Malgré ces dispositions du préfet à son égard, l'ancien conventionnel ne tarda pas à regagner Commenchon où il resta, bien entendu, sous l'œil de la gendarmerie. Il s'étudia et réussit à ne donner aucune prise sur lui. D'ailleurs le marquis de Nicolay avait été remplacé et, sur une demande de renseignements venue du directeur général de la police, nous voyons son successeur, le baron de Talleyrand, répondre, le 15 décembre 1820, que « M. Merlin (de Thionville) qui, depuis longtemps, est suppléant du juge de paix de Chauny, habite depuis lors la commune de Commenchon dans le même canton. Sa conduite n'a donné lieu à aucune plainte depuis que j'administre ce département où il vit d'une manière tranquille et retirée. »

Vers le commencement de 1824, il vendit son domaine et

vint habiter à Paris, d'abord sur le boulevard Montparnasse et plus tard dans une maison de la rue des Tournelles, n° 60, où il devait mourir[1]. Il était continuellement malade, ne sortait presque plus et ne recevait guère d'autres visites que celles de son frère, le général. Il n'en conservait pas moins sa foi républicaine et n'hésitait pas à l'affirmer, quand l'occasion s'en présentait. Le 6 avril 1830, il écrivait : « Aujourd'hui j'ai vu passer le convoi du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, nommé général de brigade et de division en huit jours, par Hentz, le représentant... Si j'avais pris la route qu'il a suivie, j'aurais le même convoi et les mêmes honneurs ; mais j'aurais servi Bonaparte empereur et les Bourbons. J'aime mieux la fosse commune, au centre de la liberté et de l'égalité. » Sa haine contre Robespierre, haine plus instinctive que raisonnée, le suivit jusqu'au tombeau. C'est Michelet qui rapporte ce trait : « Un jeune homme (aujourd'hui représentant) demandant un jour au vieux Merlin (de Thionville) comment il avait pu condamner Robespierre, le vieillard parut en avoir quelque regret. Puis, se levant tout à coup avec un mouvement violent : « Robespierre, dit-il, Robespierre !... » Ah ! si vous aviez vu *ses yeux verts*, vous l'auriez condamné » comme moi. » Merlin avait commencé, d'une plume encore pleine de verve et de vigueur, à écrire ses mémoires pour se défendre contre les attaques des historiens de la Révolution, quand la mort l'enleva, dès les premières pages, le 14 septembre 1833.

EUGÈNE WELVERT

1. Dans la maison exactement voisine, au numéro 58 de cette même rue des Tournelles, végétait alors un autre survivant des régimes antérieurs, le septuagénaire Locré, l'un des principaux rédacteurs du Code civil. Pauvre à ne pouvoir nourrir sa famille, mais animé du plus pur esprit de Port-Royal, il se consolait de l'ingratitude des hommes, en méditant sur le masque mortuaire de la mère Angélique, relique sacrée que les jansénistes fidèles se transmettaient de génération en génération et dont il était alors l'heureux dépositaire. Un tel homme logeant porte à porte avec Merlin, c'est là une de ces rencontres de la vie parisienne où l'inattendu est la règle, mais dont l'un et l'autre ne furent peut-être pas moins étonnés que nous ne le sommes nous-mêmes aujourd'hui. (A. Gazier, *Le Masque mortuaire de la mère Angélique Arnauld*, 1903, in-8°, 8 p. — Quant à la pauvreté de Locré, elle est attestée par une lettre qu'il écrivit en 1831 au duc de Bassano et dont un extrait était naguère reproduit dans un catalogue du libraire Voisin.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Les élections de 1906 marqueront dans l'histoire politique de l'Angleterre une date aussi importante que celles de 1832, de 1868 et de 1886. Les élections de 1832 avaient mis fin au vieux régime de 1689. Les élections de 1868 avaient abattu la force dominante du conservatisme obstiné et, pour vingt ans, donné le premier rôle aux réformateurs. Les élections de 1886, renversant la balance, avaient ramené au pouvoir, sous le nom d'*unionistes*, les défenseurs de la tradition et du *statu quo*. Les élections de 1906 ont pour indiscutable effet de jeter bas l'unionisme : d'autres résultats, nombreux, importants, révolutionnaires peut-être, apparaîtront bientôt, et nous les étudierons à mesure qu'ils se dégageront plus nettement; dès aujourd'hui, celui-là est acquis; la brouille menaçante entre MM. Balfour, Chamberlain et le duc de Devonshire ne fera que traduire aux yeux du public la dissolution du parti unioniste. Nous pouvons, dès maintenant, en étudier les causes proches et lointaines, en établir, sans risque de grande erreurs, la courbe et l'étendue.

***

La ruine de l'unionisme ne fait que poursuivre l'évolution régulière des partis anglais. En 1832, la pression de l'Angleterre nouvelle avait introduit dans le Parlement les partisans

de la « réforme », en face des défenseurs de la « maintenance ». Jusque-là, respectueux de la devise de 1689 *Je maintiendrai*, le Parlement, aussi bien que le Roi, n'était que le mainteneur fidèle des droits traditionnels, ou, comme on disait, des franchises. Franchises ou prérogatives de la Couronne; franchises ou privilèges de l'Église et des Lords; franchises ou libertés des Communes : il s'agissait de prolonger ces droits traditionnels, mais rivaux. Pour les interpréter et les concilier, deux partis s'étaient formés sous les noms de *whigs* et de *tories*.

Les *whigs*, alléguant les franchises des Communes, avaient la prétention de soumettre Lords et Couronne aux décisions de la Chambre basse et aux intérêts de la classe moyenne, bourgeoisie et petite noblesse, dont les Communes étaient les représentants. Les *tories*, invoquant la sacro-sainte majesté du Roi et la prépotence quasi divine de l'Église et des Lords, voulaient imposer à la communauté leur bon plaisir d'aristocrates et leurs intérêts de grands propriétaires, détenteurs des fiefs et des bénéfices. De 1689 à 1832, durant un siècle et demi, la faveur de la royauté, beaucoup plus que le choix de la nation, avait tour à tour donné le pouvoir à l'un, puis à l'autre de ces partis : de 1689 à 1783, les *whigs* avaient eu presque sans arrêt les profits du ministère; de 1783 à 1832, les *tories* étaient restés cinquante ans au pouvoir.

En 1832, les mainteneurs de l'*Old England*, *whigs* et *tories*, durent admettre sur leurs bancs les élus de l'Angleterre nouvelle, les représentants de l'industrie et du commerce. Ces nouveaux venus prétendaient adapter la bâtisse gouvernementale aux besoins de leurs commettants, la refaire du haut en bas, la réformer radicalement. Mais n'ayant pas la majorité dans le Parlement et voulant employer néanmoins les voies et moyens parlementaires, ces « radicaux » durent chercher des alliés parmi les mainteneurs. De 1832 à 1866, ils en trouvèrent tantôt parmi les *tories*, tantôt parmi les *whigs*, et ce régime d'alliances temporaires fit que la besogne réformatrice fut accomplie tantôt par des ministères *whigs*, tantôt par des ministères *tories*, auxquels l'appoint des radicaux donnait une majorité temporaire dans le Parlement et dans le pays.

Lentement, sûrement, sans révolutions, sans grandes se-

cousses, grâce à leurs adroites voltes, les radicaux imposèrent aux répugnances de la vieille Angleterre la réforme administrative et la réforme commerciale. La réforme commerciale, surtout, avait paru indispensable à ces gens de la houille, du coton et du fer ; pour la nourriture de leurs ouvriers et de leurs machines, ils avaient exigé le libre-échange. En 1846, le ministère *tory* de Robert Peel installa le dogme du *free trade* comme l'assise fondamentale de l'Angleterre nouvelle.

La réforme politique, — l'affranchissement du peuple, la suppression des privilèges électoraux et autres, qui livraient toujours le gouvernement de la communauté aux lords, nobles et bourgeois, — fut plus difficile à obtenir. En 1832, un simple remaniement électoral avait entre-bâillé, plutôt qu'ouvert, l'entrée du Parlement aux députés de la démocratie. De 1832 à 1866, les radicaux ne cessèrent de réclamer la porte toute grande. En 1866, la majorité du parti *whig* adopta leurs réclamations. Alors, entre radicaux et *whigs*, se noua une alliance permanente qui allait durer vingt ans. De 1866 à 1886, sous le nom de « libéraux », ces alliés unirent leurs efforts pour l'établissement d'un régime démocratique, pour l'extension des libertés populaires, pour la restriction ou la suppression des anciens privilèges, que la presque unanimité des *tories* et quelques *whigs* dissidents, coalisés sous le nom de « conservateurs », s'efforçaient toujours de maintenir, de défendre pied à pied.

Vingt années durant (1866-1885), libéraux contre conservateurs, la lutte se poursuivit : elle aboutit à la grande réforme de 1885, qui, sans aller jusqu'au suffrage universel, supprimait le monopole des classes dirigeantes. Après la réforme politique, on allait pouvoir entreprendre la réforme sociale, tout au moins la libération, l'élargissement des personnes, classes et nationalités les plus opprimées, la réforme de l'Irlande surtout, dont le sort misérable était un fléau et une honte pour la communauté britannique. Les libéraux faisaient déjà de cette libération de l'Irlande le premier article de leur nouveau programme... Brusquement, survint un schisme... En 1885-1886, une coterie de radicaux et de *whigs* abandonna la cause libérale. Ils disaient que la libération de l'Irlande mettait en péril l'union des Trois Royaumes, la grandeur et

la sécurité même de l'Angleterre. Pour sauver cette Union, ils faisaient alliance avec les mainteneurs de l'*Old England*. Sous le nom d'*unionistes*, cette coalition de conservateurs, de radicaux et de *whigs* allait, durant vingt ans (1886-1906), obtenir la faveur du pays et disposer, presque sans interruption, du ministère.

Mais par leur seule présence au pouvoir, la libération de l'Irlande était écartée, et l'Union, maintenue. Il fallut donc trouver un autre programme sur lequel, de radicaux à conservateurs, on pût s'entendre. Entre ces deux extrêmes de l'unionisme, il semblait que les *whigs* du centre allaient jouer le rôle de conciliateurs et faire prédominer leurs idées de lentes et prudentes améliorations dans la réforme politique et sociale. Il n'en fut rien. Presque aussitôt, le chef des radicaux unionistes, M. Chamberlain, s'entendit avec le chef des conservateurs, lord Salisbury, et l'on se mit d'accord : les *whigs* unionistes n'eurent qu'à ratifier les décisions de leurs impérieux partenaires.

Que demandaient les conservateurs, sinon de prolonger le plus longtemps, le plus intégralement possible l'état politique et social des Trois Royaumes? De 1886 à 1906, l'unionisme donnera pleine satisfaction à ce désir : au bout de vingt ans, rien n'a changé dans la constitution ni l'administration de l'Angleterre... M. Chamberlain et les radicaux unionistes s'accommodèrent de cette conservation à l'intérieur, pourvu qu'à l'extérieur on leur donnât les mains libres; car c'est à l'extérieur qu'ils avaient maintenant leurs projets de réformes: cessant de reconstruire la vieille Angleterre à la mesure de leurs intérêts, c'est le monde entier qu'ils entendaient organiser pour leur plus grand bénéfice. De la devise primitive *Conserver l'Union*, les conservateurs n'adoptaient que le premier terme; M. Chamberlain se chargeait du second; mais ce n'était plus seulement l'unité de la Grande-Bretagne, la petite union des Trois Royaumes qui lui semblait nécessaire : il lui fallait une gigantesque union de toutes les familles, communautés et puissances anglo-saxonnes, une fédération de tous ceux qui dans l'univers parlent la langue de Shakespeare.

Un simple calcul d'intérêts était à la base de cette politique.

L'Angleterre industrielle, en particulier l'Angleterre du fer et des métaux, les gens de Birmingham, les électeurs de M. Chamberlain, se plaignaient avec aigreur de la crise commerciale où le pays, à les entendre, se débattait depuis dix ou douze ans. Depuis 1873, à n'en juger que par les statistiques officielles, le commerce anglais leur semblait en décadence. Jusqu'en 1873, la vente des produits anglais dans le monde avait sans cesse grandi :

EXPORTATIONS DE PRODUITS ANGLAIS DANS L'UNIVERS
(en millions de livres sterling)

1856	1860	1864	1868	1872
116	136	160	180	256

Et cette progression était plus visible encore si l'on tenait compte de la densité de la population britannique. Par tête d'Anglais, la valeur annuelle des exportations anglaises jusqu'en 1873 avait sans cesse augmenté :

EXPORTATIONS DE PRODUITS ANGLAIS (PAR TÊTE D'HABITANT)
(en livres et shillings)

1856	1860	1864	1868	1872
4,2	4,14	5,8	5,17	8

Mais l'année 1873 avait commencé la baisse, qui jusqu'en 1886 avait continué :

EXPORTATIONS DE PRODUITS ANGLAIS DANS L'UNIVERS
(en millions de livres sterling)

1873	1876	1879	1882	1885
255	200	190	241	213

Baisse énorme, comme on voit : entre la campagne de 1873 et celle de 1879, une différence de soixante-cinq millions de livres sterling, un milliard et demi de francs ! Baisse encore plusénorme, si l'on mettait en regard l'accroissement continu de la population :

EXPORTATIONS DE PRODUITS ANGLAIS (PAR TÊTE D'HABITANT)
(en livres et shillings)

1873	1876	1879	1882	1885
7,18	6	5,11	6,16	5,17

Par tête d'Anglais, la campagne de 1885 rapportait deux livres sterling, — cinquante francs, — de moins que la campagne de 1873... Baisse encore plus alarmante, si l'on mettait en regard l'accroissement continu des importations. A mesure que l'Angleterre vendait moins, elle achetait davantage :

IMPORTATIONS TOTALES DE L'ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

1855	1860	1865	1870	1875	1880
143	210	271	303	373	411

Calculée par tête d'habitant, la progression des importations se montrait encore mieux :

IMPORTATIONS DE L'ANGLETERRE (PAR TÊTE D'HABITANT)
(en livres et shillings)

1855	1860	1865	1870	1875	1880
5	7.7	9.1	9.14	11,7	11,17

En 1885, chaque Anglais achetait dix livres et quatre shillings, alors qu'il ne vendait que cinq livres et dix-sept shillings : l'écart était donc de quatre livres et sept shillings, — presque cent dix francs ! Tels étaient les chiffres bruts. Quand la Couronne avait nommé la commission de 1885-1886 pour étudier cette crise, *Commission on Trade Depression*, deux interprétations de ces chiffres avaient été données.

Les gens de Manchester prétendaient que les statistiques ne disent le plus souvent que ce que l'on tient à leur faire dire. C'était énoncer un sophisme, par exemple, que de conclure à la décadence du commerce anglais en alléguant la baisse des exportations. Car on exporte, non pour le plaisir ou l'honneur de beaucoup exporter, mais pour le bénéfice de gagner quelque chose ; or, rien ne prouvait que, sur cent millions d'exportations, l'Anglais de 1885 ne gagnât pas autant et plus que l'Anglais de 1855 sur cent cinquante ou deux cents millions. Seule ou presque seule à fabriquer dans le monde, l'usine anglaise de 1855 avait grand peine à fournir sa clientèle de produits à moitié finis, — de filés et non de tissus, de fers et non de machines, — que le consommateur

se chargeait de terminer chez soi, mais sur lesquels, le travail anglais étant médiocre, le bénéfice anglais était minime ; en 1885 au contraire, des concurrents vendaient à l'univers les produits grossiers ; l'usine anglaise pouvait achever les siens, ne vendre que des articles soignés, terminés, coûteux, sur lesquels le bénéfice anglais pouvait avoir une grande marge. Mettre en regard les exportations de 1873 et celles de 1885, constater par tête d'Anglais cinquante francs de baisse et conclure à cinquante francs de perte, c'était dire que toute exportation est tout bénéfice, — c'était confondre la vente et le profit, alors que ces deux termes ne sont liés que par des rapports extrêmement lâches, variables et, pour tout dire, presque inconnaissables, ou du moins connaissables des seules personnes, qui sont directement intéressées en chaque affaire.

Et tout pareillement, — disaient les gens de Manchester, — quand on établit une comparaison entre les exportations et les importations d'un pays, quand on fait « la balance » de son commerce, c'est un autre sophisme que de conclure à la ruine d'une nation, en alléguant le surplus de ses achats sur ses ventes. Si la balance du commerce était la mesure de la fortune publique, il est certain que depuis cinquante ans non seulement l'Angleterre, mais la France, l'Allemagne et toutes les nations occidentales devraient être ruinées. L'Angleterre, en particulier, a toujours acheté — si l'on en croit les statistiques — beaucoup plus qu'elle ne vendait... Et de fait, jusqu'à nous, la balance du commerce a toujours été à son désavantage:

BALANCE DU COMMERCE ANGLAIS
(en millions de livres sterling)

	1855	1860	1865	1870	1875
Importations totales. .	143	210	171	303	373
Exportations totales. .	116	164	218	244	281

	1880	1885	1890	1895	1900
Importations totales. .	411	370	420	416	523
Exportations totales. .	286	271	328	285	354

Voyez au contraire la Russie et le Vénézuéla ; ce doit être les nations les plus fortunées de l'univers puisque la balance

du commerce est toujours en leur faveur et que, parfois, leurs explorations dépassent du double leurs importations... La vérité — concluaient les gens de Manchester — est que le calcul humain est impuissant à chiffrer et, plus encore, à expliquer ces phénomènes mondiaux ; que la volonté humaine est impuissante à les diriger suivant le caprice d'un jour ou la formule d'un théoricien ; et que, la liberté, le laisser-faire doit être la règle. L'expérience nous apprend seulement que le profit vient aux nations et aux industries qui servent véritablement l'humanité, à celles qui mettent leur intérêt et leur prospérité dans le progrès et le bonheur du monde.

Pour l'Angleterre en particulier, il ne faudrait pas oublier que les années 1870-1873 ont été des campagnes exceptionnelles : la guerre franco-allemande, d'abord, puis l'organisation ou la réorganisation complète de l'outillage français et allemand jetèrent alors le marché anglais dans une fièvre de commandes et de fournitures à courte échéance, qui fut temporaire, accidentelle, et qui, pour le bonheur de l'Europe, ne doit plus être espérée. Dans les courbes des statistiques, effaçons donc ces années exceptionnelles et l'on verra que la décadence du commerce anglais devient très douteuse : chaque Anglais exportait pour quatre livres sterling en 1855, pour cinq livres et demie en 1865, pour six livres en 1876 ; il exporte pour six livres et demie en 1888, pour sept livres en 1900. La courbe n'est pas régulière ; elle a des bonds et des chutes ; dans l'ensemble, elle reste ascendante.

Telle était l'opinion des gens de Manchester et ils demeuraient fidèles aux maximes radicales, qui leur avaient donné un siècle de bonheur. Paix à l'extérieur, réforme politique et sociale à l'intérieur, sobriété et vertu dans la vie publique et privée : le triple adage d'autrefois, *peace, reform, retrenchment*, demeurait leur règle de morale et de politique. Si vraiment, pensaient-ils, le commerce anglais est ou peut être menacé, c'est par l'inertie, l'*insularité* routinière et la paresse aristocratique de l'Angleterre elle-même. Que l'Angleterre s'adapte chaque jour aux besoins changeants de l'humanité, qu'elle s'attache plus étroitement au service du progrès, à la réforme incessante de ses méthodes et défauts, à l'étude et à la satisfaction de toute sa clientèle, et l'on verra durer à tra-

vers les siècles cette prospérité merveilleuse qui, depuis cent ans, n'a pas arrêté de grandir.

Le langage de Birmingham et de Sheffield était tout autre. Éloignés de la mer, séparés du monde extérieur par les prairies et les parcs de leur plaine embrumée, ces industriels des terres centrales, des *Midlands*, s'étaient endormis un peu dans leurs mœurs et méthodes insulaires. Vivant du fer et des métaux, ils souffraient de la concurrence acharnée que la jeune industrie de l'Allemagne leur faisait depuis dix ans dans l'univers. A leurs yeux, le « péril allemand » menaçait de tout engloutir. Contre ce péril, ils voulaient tourner l'attention et les forces du gouvernement et des peuples anglais. En cette Allemagne envahissante, ils voyaient non seulement l'adversaire, mais un exemple aussi, un modèle. Et leur simpliste conception de l'histoire contemporaine les amenait au calcul que voici.

En 1869, le commerce allemand n'était rien ; en 1874, il débutait ; il 1885, il triomphait partout. De 1869 à 1885, que s'était-il passé ? Quelle cause avait pu déterminer cet effet redoutable ? — La formation de l'empire allemand, répondaient les gens de Sheffield et de Birmingham. C'est à l'empire allemand, à la fédération politique, militaire et économique de tous ou de presque tous les États allemands qu'était dû le merveilleux succès de l'industrie et du commerce germaniques. C'est à l'union douanière surtout, au *Zollverein*, que l'Allemand devait de pouvoir aujourd'hui concurrencer l'Anglais. Derrière la protection de ce *Zollverein*, qui leur assurait chez eux le monopole et le bénéfice du marché national, les Allemands pouvaient écouler au dehors le trop-plein de leur production, quelque prix que le marché mondial vînt leur en offrir. Entre l'Anglais isolé et l'Allemand fédéré, la lutte désormais était trop inégale : il fallait rétablir les conditions équitables du combat ; le libre-échange, *free trade*, est une belle chose ; le bon-échange, *fair trade*, serait mieux encore. Une fédération de tous les États et peuples anglo-saxons, une union défensive et offensive de tous les producteurs et consommateurs britanniques, telle était la seule voie de salut, la seule règle aussi de prudence et de justice : en

face de l'empire germanique, il fallait un empire *briton*, et le commerce anglais retrouverait les beaux jours d'autrefois.

C'est cette union mondiale, — et non pas la seule unité nationale — que rêvait M. Chamberlain en entrant dans le parti des unionistes, et si ses rêves de 1886 étaient grandioses, ils étaient parfaitement logiques et cohérents, fort bien adaptés aux besoins de ses électeurs et même — à cette date? — aux intérêts de toute l'Angleterre. Car M. Chamberlain rêvait alors d'unir en une fédération économique, non seulement tous les sujets de la Couronne anglaise, tous les royaumes, États, colonies, dépendances et possessions de Sa Majesté britannique, mais encore tous les hommes, toutes les nations de langue anglaise : il voulait surtout rétablir l'union entre les deux moitiés du monde anglo-saxon, qui depuis un siècle vivaient séparées, entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. En 1886, cette réunion de tous les *Britishers* en un Zollverein panbritannique semblait possible au député de Birmingham : il est certain qu'elle eût alors grandement servi le commerce anglais.

En face de l'usine anglaise et de ses 36 millions d'habitants, les États-Unis pouvaient alors être une ferme, peuplée de 50 à 60 millions d'hommes. Depuis cinquante ans, cette ferme américaine subvenait aux besoins et consommait les produits de l'usine anglaise. Depuis vingt ans surtout, c'est aux États-Unis que l'Angleterre trouvait son fournisseur le plus utile et son consommateur le plus important :

IMPORTATIONS EN ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

A : Importations du monde entier ; B : Importations des seuls États-Unis.

	1855	1860	1865	1870	1875	1880
A	143	210	271	303	373	411
B	25	44	21	49	69	107

EXPORTATIONS DE L'ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

A : Exportations dans le monde entier ; B : Exportations aux États-Unis.

	1855	1860	1865	1870	1875	1880
A	116	164	218	244	281	286
B	22	23	25	31	25	37

Il semblait, en 1886, que les bénéfices de ces deux correspondants, loin d'être mis en rivalité par le progrès de l'un ou de l'autre ou de tous les deux, ne pouvaient que devenir de jour en jour plus complémentaires, plus indissociables.[1] Car, plus la ferme américaine se développerait, et plus l'usine anglaise y trouverait de clients pour ses manufactures : inversement, plus l'usine anglaise s'agrandirait, et plus la ferme américaine y trouverait de débouchés pour ses matières premières. Donc, plus les États-Unis, en étendant leur domaine agricole, se couvriraient de récoltes et de population, et plus l'Angleterre aurait à leur fournir d'outils et de vêtements ; par contre, plus l'Angleterre, en étendant les faubourgs de ses villes ouvrières, achèverait de se couvrir de fabriques et de comptoirs, et plus les États-Unis auraient à lui fournir de nourriture pour ses travailleurs et pour ses machines.

Les États-Unis ne demandaient alors qu'à exporter leurs matières premières et qu'à prendre en paiement les manufactures anglaises. Les États-Unis n'étaient qu'un champ de pâture, de blé, de tabac ou de coton et, sans peine, l'Angleterre aurait pu leur acheter tout le surplus de leur récolte :

IMPORTATIONS DES ÉTATS-UNIS EN ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

	1855	1860	1865	1870	1875	1880
Totales	25	44	21	49	69	107
Coton.	17	26,3	12	31	27	31
Céréales.	3	7	1,3	8	19	35
Viandes.	1,5	1,3	1,6	2	6,5	20
Beurre et fromage. .	»	0,8	1,7	1,9	3	4,7

Les États-Unis ne travaillaient ni les textiles ni les métaux, mais s'adressaient à Manchester et à Birmingham pour leurs tissus et pour leur outillage :

EXPORTATIONS DE L'ANGLETERRE AUX ÉTATS-UNIS
(en millions de livres sterling)

	1855	1890	1865	1870	1875	1880
Totales	17	21	21	28	21	38
Tissus.	8	10,5	12,5	11	10	19
Métaux	5	4	4	10	4,5	10

Temps heureux! avenir souriant! évidentes faveurs de la Providence bienfaitrice, qui avait disposé les nations anglo-saxonnes de telle sorte que leur union fraternelle fût une source éternelle de profits toujours grandissants! A relire aujourd'hui les statistiques de ces années disparues, — si proches de nous, si lointaines pourtant! — on comprend l'ivresse religieuse qui faisait de M. Chamberlain le prophète, et des manufacturiers de 1886 les adeptes de la religion impérialiste. On comprend que M. Chamberlain ait pu dire aux Américains en 1887, dans une tournée de discours qu'il fit au Canada et aux États-Unis pour « tâter » l'opinion transatlantique et essayer les premières négociations de son Zollverein : « Je refuse de parler des États-Unis comme d'une nation étrangère. Nous sommes tous de la même race et du même sang. Je me refuse à faire quelque distinction que ce soit entre les intérêts des Anglais d'Angleterre, du Canada et des États-Unis. Nous sommes les branches d'une seule et même famille. » (*Discours de Toronto, 30 décembre 1887*)

Mais, juste au moment où M. Chamberlain prononçait ces paroles, les États-Unis se mettaient à transformer leur régime économique. Ayant découvert et ensemencé presque tout leur sol, ils commençaient d'explorer et d'exploiter leur sous-sol, et ils découvraient que leurs champs de blé ou de coton reposaient sur un énorme bassin houiller et sur des gisements métallifères, dont le reste du monde ne pouvait offrir aucun équivalent. L'agriculture cessait d'être leur unique ou même leur principale ressource. Ils pouvaient gagner leur vie à se fournir eux-mêmes, puis à fournir les autres de ces produits manufacturés que, jusque-là, ils achetaient à l'Angleterre et à l'Europe. Impatients de la clientèle européenne, jaloux de montrer la vitalité de leur jeune énergie, tout disposés à se croire les chefs élus ou tout au moins les pionniers de la civilisation nouvelle, ils voulaient que leur ferme « la plus grande du monde » se doublât d'une usine « la plus puissante de l'univers ».

Aussi, quand M. Chamberlain venait leur offrir une combinaison douanière qui leur promettait le monopole des fournitures agricoles en Angleterre, mais qui leur imposait le fournisseur anglais pour leurs achats de manufactures, les

Etats-Unis préféraient au Zollverein panbritannique une bonne ceinture de douanes particulières, à l'abri desquelles leur industrie naissante pourrait grandir : usine anglaise et ferme américaine, disait M. Chamberlain, doivent former l'union fraternelle de tous les Britishers ; usine américaine et ferme américaine, répondaient le États-Unis, arriveront à se compléter et à se suffire dans les limites de l'union yankee ou, plus tard, dans le syndicat de la fédération panaméricaine.

De 1890 à 1900, on sait comment l'industrie américaine se développa. Pour ne prendre que des chiffres globaux et pour les emprunter à une source non suspecte, le gouvernement anglais publie chaque année, sous le nom de *Coal Tables*, une statistique de la production houillère dans le monde ; voici les chiffres de ces *Coal Tables* durant les vingt années 1883-1903 :

PRODUCTION HOUILLÈRE
(en millions de tonnes anglaises)

	1883	1887	1891	1895	1899	1902
Angleterre.	163	162	186	189	210	230
États-Unis.	102	116	150	172	216	280

Cette statistique anglaise, qui reste au-dessous de la vérité, montre bien que, dès 1899, la production houillère des États-Unis dépassait déjà celle de l'Angleterre, et, pour la production du fer, le progrès avait été plus rapide encore. En 1870, la seule Angleterre produisait la moitié environ de la fonte mondiale, et les États-Unis environ le huitième ; aujourd'hui, ce sont les États-Unis qui produisent le tiers ; l'Angleterre ne va plus au quart :

PRODUCTION DE FONTE
(en millions de tonnes de 2 000 livres)

	1870	1880	1890	1895	1900
Monde	13,5	20,4	30,4	32,1	45,2
Angleterre. . . .	6,6	8,6	8,8	8,6	10
États-Unis. . . .	1,8	4,2	10,3	10,5	15,4

Faut-il nous étonner que les relations économiques de l'Angleterre et des États-Unis aient changé du tout au tout ? De 1880 à 1900, les importations américaines en Angleterre ont augmenté ; mais c'est à grand'peine que les exportations

anglaises aux États-Unis se sont maintenues, quand elles n'ont pas baissé :

COMMERCE ANGLO-AMÉRICAIN
(en millions de livres sterling)

A : Importations américaines en Angleterre;
B : Exportations anglaises aux États-Unis.

	1880	1885	1890	1895	1900
A	107	86	97	86	138
B	37,9	31	46	44	37

L'Angleterre reçoit aujourd'hui des États-Unis le quart de ses importations : elle ne place aux États-Unis que le dixième ou le neuvième de ses exportations. Et si l'on examine le détail des unes et des autres, le changement apparaît encore plus grand. En 1880, les États-Unis ne fournissaient l'Angleterre que de matières premières et, surtout, de produits agricoles. En 1900, la valeur de ces importations agricoles n'a pas baissé, mais elle n'a guère augmenté et ce sont des manufactures qui font le surplus :

IMPORTATIONS AMÉRICAINES EN ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

	1880	1885	1890	1895	1900
Totales	107	86	97	86	138
Coton	31	26,5	31,5	23	30
Céréales	35	24,5	20	17,9	32
Viandes	20	17	22	21	31
Beurre et Fromages	4,7	2	2,3	1,2	2
Pétrole	»	2	1,7	2,6	3,6
Métaux	»	»	»	2	4,5
Bois travaillés	»	»	»	2	5

Dès 1896, les manufacturiers anglais se plaignaient de l'invasion américaine; en 1900, ils prophétisaient déjà « l'américanisation » de l'Angleterre et du monde ; de 1900 à 1904, si leurs prophéties ne se sont pas entièrement réalisées, le marché anglais a été inondé pourtant de manufactures transatlantiques. Il suffit d'ouvrir l'*Annual Statement of the Trade of the United Kingdom* pour l'année 1904, à la page des importations américaines (vol. II, p. 319 et suiv.), et de suivre la progression de certains articles :

IMPORTATIONS AMÉRICAINES EN ANGLETERRE
(en millions de livres sterling)

	1900	1901	1902	1903	1904
Cuivre brut ou manufacturé. . .	2,4	1,4	2,5	1,4	3
Chaussures	0,20	0,40	0,45	0,47	0,36
Produits chimiques.	0,15	1,22	0,17	0,32	0,32

L'examen des exportations anglaises aux États-Unis conduirait au même résultat. En 1880, l'Angleterre vendait aux Américains des métaux pour dix millions de livres sterling, des tissus pour dix-neuf millions. Que reste-t-il aujourd'hui de ces ventes?

EXPORTATIONS ANGLAISES AUX ÉTATS-UNIS
(en millions de livres sterling)

	1880	1885	1890	1895	1900
Totales.	37	31	46	44	37
Cotonnades. . .	3,6	2,2	2,6	2,6	3,2
Fers.	10	4,2	6,4	2,7	1,7
Tissus de lin . .	3	2,2	2,9	3,5	2,5
Lainages	2,5	3	5,1	6,6	1,3

Durant cette période 1880-1900, les tissus anglais ont conservé presque intacte leur clientèle transatlantique : avec des hausses et des baisses, les lainiers surtout ont pu se féliciter encore des commandes américaines. Mais les fers, les articles de Birmingham et de Sheffield, les spécialités chères au cœur de M. Chamberlain n'ont pas cessé de perdre leur quasi monopole d'autrefois. Durant les cinq années dernières (1900-1904), la marche se poursuit :

EXPORTATIONS ANGLAISES AUX ÉTATS-UNIS
(en millions de livres sterling)

	1900	1901	1902	1903	1904
Totales.	37,3	37,6	43	41,6	39,2
Cotonnades . . .	3,2	2,8	3,5	3,6	2,9
Fers	1,7	1,9	3,7	2,8	1,7
Tissus de lin . .	2,5	2,6	2,9	2,8	2,8
Lainages	1,3	1	1,3	1,4	1,3

Aujourd'hui, dans les exportations de l'Angleterre aux États-

Unis, les produits vraiment anglais tiennent à peine autant de place — ou ne chiffrent presque pas plus — que les produits étrangers et coloniaux, qui ne font qu'emprunter le commissionnaire anglais :

EXPORTATIONS ANGLAISES AUX ÉTATS-UNIS
(en millions de livres sterling)

	1880	1890	1895	1900	1902	1904
Produits anglais . .	30	32	27,9	19,7	23,7	20
Produits étrangers .	7	14	16	17,5	19,3	19

Nous voici loin des prévisions qui, en 1886, enivraient M. Chamberlain d'un si bel espoir. Si le Zollverein panbri-britannique se fût réalisé, ce n'est pas la ferme américaine qui serait devenue ou en train de devenir une dépendance de l'usine anglaise ; mais cette petite usine d'Europe ne serait bientôt qu'une dépendance de la grande usine transatlantique dans le *trust* de tous les producteurs anglo-saxons. A vrai dire, M. Chamberlain, dès 1890, avait perdu ses illusions. L'établissement, puis l'aggravation de la politique protectionniste aux États-Unis, faisait évanouir son rêve... Mais cet homme ingénieux ne fut pas pris de court : sitôt son premier unionisme renversé, il en eut un autre à la disposition du public. Puisque l'on ne pouvait pas unir tous les *Britishers* du monde, M. Chamberlain se contentait de fédérer tous les Anglais de la Couronne : au projet de Zollverein panbritannique, il substituait le projet de Zollverein impérial.

*
* *

Donc, nouveau plan d'union entre les seules dépendances de la Couronne. On constituera d'abord quatre fédérations locales : l'une est déjà faite entre les États de l'Amérique anglaise, sous le nom de *Dominion* du Canada ; une seconde se fera entre les États de l'Océanie, tout au moins de l'Australie anglaise, sous le nom de *Commonwealth* australien ; une troisième sera proposée et imposée aux États de l'Afrique méridionale, aux colonies anglaises du Cap et du Natal et aux communautés dissidentes, mais convoitées déjà, du Transvaal et de l'Orange ; la quatrième enfin, dont l'unionisme s'est

donné pour premier rôle de sauvegarder l'existence, la quatrième en Europe englobe, sous le nom de Royaume-Uni, les trois ou quatre États de la Grande-Bretagne.

Ces fédérations locales étant fermement établies, il faudra les réunir politiquement, militairement et commercialement au moyen de traités et d'institutions que l'on discutera. Puis, tout autour de cette fraternelle Union, une bonne barrière de douanes défendra les honnêtes produits anglais contre la concurrence des contrefaçons allemandes. A l'intérieur de l'Union, une équitable combinaison de droits préférentiels ou différentiels ménagera les droits et les besoins de tous et de chacun. En résumé, la ferme coloniale — Canada, Afrique du sud, Australie et annexes, — remplacera pour l'usine anglaise cette ferme américaine, qui sans doute eût été préférable, mais qui décidément a voulu s'affranchir.

Si le premier plan de M. Chamberlain, le grand projet panbritannique, était, quand il le forma, fondé sur de justes calculs et présentait un ensemble rationnel, cohérent et complet, on n'en peut pas dire autant du projet réduit aux seules métropole et colonies anglaises : cette substitution de la fédération impériale au Zollverein anglo-américain n'était vraiment qu'un expédient électoral, un tour de passe-passe que deux additions seulement auraient dû faire écarter tout de suite. Car sans discuter même quelles chances de réussite pouvait avoir ce projet nouveau, sans examiner les penchants ou les répulsions de la métropole et des colonies à se lier aussi étroitement, il suffisait d'additionner, d'une part les habitants de celles-ci et de celle-là, d'autre part leurs échanges réciproques et, supposant tous les problèmes de la fédération résolus, d'en évaluer les résultats certains pour les intérêts et les besoins des participants.

A prendre le chiffre des hommes, tout d'abord, quelle différence entre le Zollverein panbritannique et la fédération impériale ! Dans le premier, l'usine anglaise, moins peuplée et dont la population croissait plus lentement, avait en face d'elle une ferme américaine, beaucoup plus peuplée et dont la population croissait beaucoup plus vite. Double condition nécessaire, essentielle, pour que l'union économique fût possible et durable : grâce aux moyens puissants, en effet, dont

dispose l'industrie moderne, il faut beaucoup moins de bras à l'usine qu'à la ferme; dix ouvriers suffisent à consommer ou à mettre en œuvre les matières premières que fournit le travail ou que nécessite la consommation de vingt paysans. Dans le Zollverein panbritannique, même en laissant de côté les coloniaux et en ne prenant que les Anglais et les Américains, la proportion était harmonieuse et ne pouvait que le rester; voyez seulement la courbe de ces deux populations durant les trente années dernières :

POPULATION DE L'ANGLETERRE (A) ET DES ÉTATS-UNIS (E)
(en millions d'habitants)

	1871	1881	1891	1896	1901
A.	31	34,8	37,7	39,5	41,4
E.	39,5	52	63,8	70	77,6

Mais remplacez les États-Unis par l'ensemble des fédérations coloniales : tout aussitôt, le nombre des usiniers métropolitains dépasse du triple ou du quadruple le nombre des paysans coloniaux. En attribuant six millions d'habitants au Canada, cinq ou six millions à l'Afrique du sud, quatre ou cinq millions à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, en tout seize ou dix-sept millions à l'ensemble des fédérations coloniales, on est beaucoup au-dessus de la vérité. Et il ne faut pas alléguer les trois cent dix millions de sujets hindous ou malais, les quinze ou vingt millions de sujets nègres ou jaunes. Ces Barbares n'ont pas leur place dans ce syndicat de civilisés : l'Angleterre qui les possède ne gagnerait rien de plus à les faire entrer pour mémoire dans la fédération impériale. Cette fédération n'aurait pour résultat final que d'assurer la clientèle de seize millions de paysans à quarante et un millions d'usiniers... Et l'avenir ne changerait pas grand chose à cette proportion : ni l'Australie, ni l'Afrique du sud, dont les déserts occupent la moitié ou les trois quarts, ni les neiges du Canada ne pourront jamais nourrir une population très dense. Admettez encore que, par miracle, le nombre des coloniaux arrive à doubler en vingt ans; on n'aura jamais, au bout du compte, qu'une ferme de trente ou trente-cinq millions d'âmes pour une usine qui, de quarante et un millions aujourd'hui, sera dans vingt ans, — en continuant la courbe des trente années

dernières, — de cinquante millions tout au moins. Jamais trente millions de paysans n'arriveront à consommer les produits de cinquante millions d'ouvriers.

Additionnez maintenant quelques chiffres des échanges : ni la métropole ne peut absorber tous les produits des colonies : ni les colonies ne peuvent fournir à tous les besoins de la métropole. Prenez en exemple le commerce de la laine. Les colonies envoyaient autrefois à la métropole deux fois plus de laines qu'elle n'en pouvait consommer ; actuellement encore, l'Angleterre est obligée de revendre au dehors un tiers au moins des laines coloniales qu'elle reçoit :

COMMERCE ANGLAIS DES LAINES
(en millions de livres-poids)

	1870	1880	1890	1900
Consommation métropolitaine .	170	226	292	362
Importation coloniale	186	352	542	454

Et les colonies n'envoient pas toute leur tonte en Angleterre. Il faut donc que les colonies, l'Australie surtout se gardent un autre consommateur : il est impossible à l'Australie de se fermer les autres marchés par des droits préférentiels qu'elle accorderait aux manufactures anglaises et que les concurrents de l'Angleterre lui fairaient payer par des droits prohibitifs sur ses laines...

Inversement les colonies sont incapables de fournir à la nourriture de la métropole. Le Canada aurait beau doubler et tripler la longueur de ses sillons ; il ne pourrait jamais assurer à l'Angleterre le pain quotidien :

COMMERCE ANGLAIS DES BLÉS ET FARINES
(en millions de quintaux anglais)

	1870	1880	1890	1900
Consommation métropolitaine . . .	37	68	82	98
Importation coloniale	3,4	4,5	5,6	12

Voilà pour la nourriture des hommes (le commerce des viandes montrerait de même l'impuissance des colonies à sustenter la métropole). Pour la nourriture des machines, pour l'approvisionnement en coton, c'est pire encore :

COMMERCE ANGLAIS DU COTON
(en millions de quintaux anglais)

	1870	1880	1890	1900
Consommation métropolitaine . . .	11	14	15	15
Importation coloniale	3,6	2	2,5	0,5

Dès 1890, ces chiffres s'imposaient aux réflexions de tout calculateur impartial : il est impossible que M. Chamberlain les ait négligés. Mais l'homme de Birmingham ne cherchait, à sa mode ordinaire, que le service des intérêts de Birmingham, et, si la métropole et les colonies risquaient de ne pas trouver leur bénéfice à la fédération impériale, Birmingham sûrement gagnerait quelque chose à faire exclure des colonies la concurrence de ses rivaux allemands. Pour le service de Birmingham, M. Chamberlain se mit en route et tourna la politique unioniste vers cette union de la métropole et des colonies, vers l'empire fédéré.

***

Trois chemins, disait-on, pouvaient y conduire : union politique, union militaire ou union douanière ; fédérer les parlements, les douanes, ou les forces de terre et de mer ; par où commencer ? L'Allemagne — l'exemple allemand était toujours devant les yeux de M. Chamberlain — l'Allemagne avait débuté par l'union douanière dans la première moitié du XIXe siècle, continué dans la seconde par l'union militaire et abouti en 1871 à l'union politique ; c'est le Zollverein d'abord, puis la campagne de France, qui avaient amené les États et les peuples germaniques à constituer enfin leur Parlement fédéral et leur empire allemand. M. Chamberlain eût volontiers commencé, lui aussi, par l'union douanière, la seule en vérité qui importât à ses gens de Birmingham. Mais, dans la métropole comme dans les colonies, toute velléité de changer le régime économique se heurtait aux plus puissants préjugés de l'opinion.

Les colonies étaient protectionnistes et voulaient rester protectionnistes, garder leurs droits fort élevés, parfois même prohibitifs, contre les manufactures du dehors, aussi bien

anglaises qu'allemandes ou étrangères. C'est qu'à l'imitation des États-Unis, ces jeunes communautés anglo-saxonnes, les États australiens surtout, avaient l'ambition de posséder bientôt leurs usines en même temps que leurs fermes, d'avoir en propre tout ce qui fait aujourd'hui — dit-on — une civilisation autonome, prospère, renommée. Leurs tarifs protecteurs leur semblaient l'abri indispensable, derrière lequel pourraient naître et grandir leur industrie et leur commerce. Loin de consentir à baisser un peu ou à ébrécher, même au profit des seuls produits métropolitains, cette haute muraille, les États australiens ne songeaient qu'à l'élever toujours, à la rendre plus épaisse, à en boucher toutes les fissures. Quand une fédération, le *Commonwealth*, réunira ces États australiens (1er janvier 1901), leur premier vote sera pour un tarif commun : 5 p. 100 sur les fils de laine importés, 5 à 25 p. 100 sur tous les tissus, 10 à 20 p. 100 sur les manufactures de métaux, 15 à 25 p. 100 sur les faïences, objets en bois, articles de mobilier.

La métropole était libre-échangiste depuis un demi-siècle, et le *free trade* était devenu, comme le disait un jour la Chambre de commerce de Manchester, non seulement un article de la constitution, mais un dogme de la morale publique. Les seuls radicaux-unionistes pouvaient, en place de ce *free trade*, accepter la pièce fourrée du *fair trade*, que leur glissait M. Chamberlain : ni les libéraux, ni les conservateurs ne voulaient se laisser prendre à cette trop habile substitution de mots. Aux libéraux, c'était la vie de l'Angleterre qui semblait inséparable du *free trade* : la nourriture des hommes et des machines, le pain et la viande de l'ouvrier, le coton et la laine des métiers, les minerais, bois et métaux de l'usine, comment permettre qu'une barrière protectrice diminuât ou renchérit cet approvisionnement nécessaire à la vie de chaque jour? Aux conservateurs, un autre calcul s'imposait, qu'ils n'avouaient peut-être pas en public, qui ne les dirigeait que plus impérieusement dans le particulier.

Les derniers privilèges des Lords et de l'Église, les dernières assises de la vieille Angleterre ne reposent en somme que sur le monopole foncier de ces aristocrates. Si quelque jour les Lords et l'Église ne possédaient plus la terre ou si cette

possession héréditaire, intangible, ne leur était plus assurée par les lois et traditions de l'État, que deviendraient presque aussitôt leur influence sociale et leurs droits politiques? Les réformes des radicaux et les appétits démocratiques ont jusqu'ici respecté ce monopole foncier : c'est que la terre n'est d'aucune utilité, d'aucune rente pécuniaire ou, du moins, d'aucun salaire immédiat entre les mains des travailleurs. Le *free trade* a eu pour résultat de rendre impossible à la récolte anglaise la lutte sur le marché anglais contre les importations étrangères.

Supprimez le *free trade*; établissez le moindre droit protecteur : demain, le travail anglais retrouvera son salaire à rouvrir les sillons que, depuis cinquante ans, il a négligés; après demain, l'industrie agricole recouvrera son rôle et ses bénéfices auprès de l'industrie usinière, et, la terre devenant pour le travail et pour la spéculation un outil et un placement, les représentants du travail et de la spéculation, les radicaux, réclameront avant dix ans la réforme de la propriété, comme ils ont autrefois demandé la réforme du commerce. Sans recourir dans le présent à des mesures révolutionnaires, confiscation, appropriation ou partage, ils n'auront pour l'avenir, pour le proche avenir, qu'à renverser les réserves et restrictions légales ou traditionnelles qui artificiellement, presque de force, maintiennent ce capital, désormais productif, entre les mains de ses détenteurs héréditaires. Pourquoi une société démocratique imposerait-elle à une classe de citoyens les obligations du majorat et du droit d'aînesse, quand ces obligations peuvent gêner aussi bien les désirs ou caprices du particulier que l'intérêt du public?

Donc, ni dans les colonies, ni dans la métropole, l'union douanière n'était facile à imposer ou à suggérer aux défiances de l'opinion. L'union politique offrait plus de difficultés encore. L'idée d'un Parlement impérial, à peine formulée, parut aussitôt une utopie. L'expérience historique et le bon sens populaire s'accordaient à en montrer les embarras et même les dangers.

Pour la représentation des intérêts coloniaux et métropolitains, quelle commune mesure adopter? La règle brutale du nombre? Les députés coloniaux ne seraient alors qu'une mi-

norité infime en regard des députés métropolitains. La règle diplomatique des entités autonomes ou fédérées? Alors, en regard des quatre entités métropolitaines, on aurait les quarante ou cinquante entités coloniales, ou, en regard de la fédération métropolitaine du Royaume-Uni, on aurait les trois fédérations coloniales du Canada, de l'Afrique du sud et de l'Australie : de toutes façons, les intérêts métropolitains seraient à la merci des coalitions coloniales.

Par le seul fait, d'ailleurs, que ce Parlement impérial siégerait et ne pourrait siéger qu'à Londres, ses ordres lointains ne seraient volontiers admis par les coloniaux que si, dans le moindre détail, la métropole n'était jamais, — et ne semblait jamais et ne pouvait jamais sembler aux yeux les plus prévenus, — favorisée, ni les colonies, sacrifiées, lésées, contrariées seulement. L'histoire fournissait un exemple : les colonies américaines ne s'étaient jadis séparées de l'Angleterre que pour ne pas obéir aux décrets et tarifs d'un Parlement métropolitain. Les liens juridiques de la métropole avec ses colonies, annexes ou dépendances, sont si peu certains qu'à en chercher la trame exacte, à en essayer la résistance ou seulement la réalité, on risquait d'en étaler au grand jour la faiblesse ou même la disparition.

Admettons que ce Parlement fût possible, que toutes difficultés vaincues, il se réunît, siégeât et rencontrât l'adhésion mondiale de tous les sujets anglais : quel serait le premier résultat politique, sinon la ruine, en Angleterre, de l'unionisme et en particulier, des conservateurs? Les fédérations coloniales, qui laissent à chaque État son Parlement, son ministère et son gouvernement propre, pourraient-elles admettre que, dans la fédération métropolitaine; il n'en fût pas de même et que l'Irlande n'eût pas son *home rule* au même titre que le Natal, le Transvaal, le Manitoba, l'Ontario ou le Queensland. Et la fougueuse, révolutionnaire démocratie du monde colonial respecterait-elle la bourgeoise prudence et l'aristocratique maintenance de la métropole?

En supposant même que le Parlement impérial n'eût aucun moyen de réformer la constitution anglaise, quelle contagion de l'exemple ces Chambres démocratiques ou fédérales auraient sur l'opinion des Trois Royaumes! Il faut la discipline du

caractère allemand et la brutale vigueur du Hohenzollern pour maintenir dans la même ville de Berlin un Parlement impérial, à base de suffrage universel, et un Parlement royal, à base de suffrage restreint.

Restait possible, ou du moins, discutable, l'union militaire. En pratique déjà, il existait entre la métropole et les colonies un commencement de coopération navale : certaines colonies entretenaient dans leurs eaux quelques navires de la flotte métropolitaine. Étendre cet usage aux forces de terre, en proclamer le principe et la pérennité et, de nom, créer une armée et une flotte impériales, dont les colonies auraient l'orgueil, dont la métropole aurait presque tous les frais, telle était la première étape, et elle n'exigeait, pour être franchie, ni l'assentiment formel de la nation anglaise, ni les débats minutieux avec les électeurs coloniaux : il suffirait qu'autour d'une table officielle, les ministres des diverses communautés anglaises se réunissent et échangeassent quelques signatures, qui n'engageraient qu'à de belles démonstrations et ne soulèveraient dans le public que des transports de chauvinisme.

Cette union militaire devint, en dernière analyse, le grand projet de M. Chamberlain, — par suite le seul programme positif de l'unionisme, la conservation à l'intérieur n'étant qu'un programme négatif, si l'on peut dire. Les efforts de M. Chamberlain furent couronnés d'un plein succès. Théoriquement, la coopération, sur terre et sur mer, des forces métropolitaines avec les bonnes volontés coloniales fut proclamée et réglée : entre ministres métropolitains et coloniaux, on échangea de solennelles signatures dans ces congrès de « Premiers », auxquels M. Chamberlain convoqua à plusieurs reprises les chefs des gouvernements coloniaux. Pratiquement, cette coopération militaire fut mise à l'épreuve, — à une dure épreuve.

Pour copier fidèlement son modèle, M. Chamberlain avait prévu qu'il faudrait au futur empire britannique une guerre et l'acquisition d'un *reichsland* : ce que l'Alsace-Lorraine avait été pour l'empire allemand, M. Chamberlain avait décidé que l'Afrique, toute l'Afrique orientale, du Cap au Caire, le deviendrait pour sa fédération impériale. Et l'adversaire serait

le même : c'est la France qui ferait les frais de la grandeur anglaise, comme de l'hégémonie prussienne ; n'est-ce pas d'ailleurs le rôle historique de la France que construire une flotte pour que les Anglais en l'anéantissant recueillent une gloire toujours renouvelée d'une victoire toujours éclatante, — et fonder un empire colonial, pour que les Anglais en annexent bientôt les parties les plus florissantes ?

Il s'en fallut de peu que cette spéculation se réalisât ou du moins fût tentée. Ce ne fut pas la faute de M. Chamberlain si l'incident de Fachoda ne tourna pas selon ses désirs. Que serait-il advenu si une grande guerre contre « l'ennemi héréditaire » avait fait communier dans la ferveur du jingoïsme tous les Anglais de l'univers? Quelle prise sur les intérêts et les sentiments coloniaux M. Chamberlain n'aurait-il pas acquise, si une guerre victorieuse avait dépouillé la France de ses colonies et fait de notre Calédonie et des Hébrides un *reichsland* britannique au flanc de l'Australie, — de notre Congo, de notre Abyssinie et de notre Soudan un second *reichsland* britannique au flanc de l'Afrique anglaise, — de Saint-Pierre et Miquelon et du *French Shore* un troisième *reichsland* britannique aux portes du Canada?...

Mais la guerre avec la France fut écartée; il ne resta à M. Chamberlain que la guerre contre les Boers : c'était moins glorieux, et ce fut moins profitable. Car, de cette guerre obtenue par les moyens que l'on sait, il ne sortit pour M. Chamberlain et ses trop crédules complices que déboires, revers, ruines et hontes. Et, de cette guerre terminée par la sagesse d'Édouard VII, il ne sortit pour l'opinion anglaise qu'une expérience et une certitude, qui, ni l'une ni l'autre, n'étaient en faveur des théories de M. Chamberlain.

L'expérience sud-africaine prouvait irréfutablement que, dans cette prétendue fédération militaire de la métropole et des colonies, les coloniaux n'intervenaient que pour réclamer une haute paie, offrir en rechignant un ridicule secours, fournir une aide compromettante, déshonorante parfois, — je fais allusion aux scandaleuses pilleries et violences des volontaires australiens — et semer l'indiscipline et les mauvais exemples. Après comme avant cette fédération, la métropole ne pouvait compter que sur ses propres soldats, — et avant cette fédé-

ration, les exigences ou les défauts de ces soldats n'étaient pas excités, portés au paroxysme par la contagion des théories et pratiques coloniales.

La certitude, c'est qu'aujourd'hui une guerre victorieuse coûte en capital quarante ou cinquante fois ce qu'elle peut donner ensuite de revenus. La guerre des Boers a dépeuplé l'Afrique du sud ; elle a ruiné les porteurs de mines d'or : elle a dévoré six ou sept milliards, sans parler des vies humaines ; qu'a-t-elle rapporté ? Des mines et des terres inexploitables, faute de main-d'œuvre ; des États, d'où le blanc sera peut-être expulsé demain par le grouillement des nègres et des jaunes ; une organisation, en plein empire britannique, d'un travail chinois, qui n'est qu'une restauration déguisée de l'esclavage. Au lendemain de la guerre, un commissaire spécial du *Board of Trade*, M. H. Birchenough, était envoyé dans l'Afrique australe pour étudier l'état présent et l'avenir possible du commerce anglais en cette terre anglaise. Son grand rapport, publié en 1903, — *Livre bleu*, Cd. 1844, — constatait dès les premières pages que longtemps pèserait, sur le développement des mines et de toutes les entreprises, le dépeuplement causé par la guerre, et les statistiques montraient déjà que peut-être la concurrence yankee, beaucoup plus que l'industrie métropolitaine, profiterait de cette annexion... Et pourtant les fidèles amis du peuple anglais, ceux qui mettent en lui l'espoir de leurs convictions radicales et de leurs combinaisons pacifiques, pensent aujourd'hui que, — l'irréparable perte des vies humaines écartée, — l'Angleterre ne doit pas regretter ces sacrifices, si, à ce prix seulement, elle pouvait se libérer du sophisme impérial et de l'équivoque unioniste.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Le combat, longtemps douteux, écrit Dion Cassius[1], se termina de cette manière : Cléopâtre, dont le vaisseau, mouillé derrière les combattants, était battu par les vagues, ne supporta pas l'attente d'un événement qui tardait tant à se décider ; dévorée par une impatience féminine et digne d'une Égyptienne, comme par l'inquiétude qui la tenait si longtemps suspendue et par une anxiété qui se renouvelait sans cesse dans l'un ou l'autre sens, Cléopâtre prit elle-même la fuite et en éleva le signal pour ses sujets. A cet ordre, les Égyptiens ayant incontinent déployé leurs voiles et pris le large, favorisés par une brise qui vint à souffler, Antoine, dans la persuasion que ce n'était pas l'ordre de Cléopâtre, mais la crainte, résultat d'une défaite, qui les poussait à fuir, courut à leur suite. Mais le découragement et le trouble s'emparèrent du reste des soldats...

Plutarque à son tour raconte[2] :

Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général ou le courage ou même le bon sens le plus ordinaire,

1. 50, 33 (traduction Gros-Boissé).

2. *Vie d'Antoine*, chapitre LXXIII (traduction de Ricard).

vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plutôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

Tel est, dans les deux historiens anciens, le récit de la bataille qui a clos les grandes guerres civiles de Rome : récit étrange et romanesque qui charme les poètes et qui embarrasse les historiens. Sans doute, la folie et l'absurdité jouent un grand rôle dans les époques de dissolution sociale; mais sommes-nous autorisés, par cette simple considération, à admettre que, dans l'orageuse histoire de la fin de la République, un général ait pu, pour suivre sa maîtresse, perdre la bataille décisive d'une lutte immense?

L'étrangeté du cas paraît trop grande, même pour une époque de dissolution. Récemment, un amiral français, M. Jurien de la Gravière, et un professeur allemand, M. Kromayer, ont montré, en s'appuyant sur le récit de Plutarque et de Dion, que la fuite était arrangée d'avance entre la reine d'Égypte et le triumvir: Antoine savait déjà, au commencement de la bataille, que Cléopâtre partirait et il s'était engagé à la suivre. La remarque est importante, car elle détruit la légende de l'impatience « féminine et digne d'une Égyptienne », dont Cléopâtre aurait été saisie au milieu du combat. Reste à expliquer pourquoi Antoine et Cléopâtre s'étaient concertés pour la fuite. M. de la Gravière, qui a étudié cette campagne du point de vue militaire, y a vu l'exécution d'un plan stratégique, suggéré à Antoine par la dangereuse situation de son armée et de sa flotte. Cléopâtre aurait persuadé Antoine de reporter la guerre en Asie; la prétendue fuite ne serait qu'un mouvement de retraite, en vue d'entraîner l'ennemi sur un champ de bataille plus favorable.

Mais deux objections se présentent. D'abord, il n'est pas prouvé que les conditions de l'armée et de la flotte d'Antoine fussent aussi désastreuses que le savant amiral le suppose.

En outre, pourquoi Antoine et Cléopâtre se sont-ils sauvés avant la fin de la bataille? L'idée d'Antoine était-elle vraiment, comme le veut M. de la Gravière, « de traverser la ligne ennemie, si la ligne ennemie voulait lui barrer la route »? Antoine aurait dû alors lancer contre la flotte d'Octave toute sa flotte et non pas seulement l'escadre égyptienne de Cléopâtre. Ces petits bateaux légers ne pouvaient pas briser la ligne épaisse de l'ennemi; ils pouvaient seulement se glisser au milieu des trirèmes et se sauver grâce à leur vitesse, ce qui ressemble beaucoup plus à une fuite qu'à une attaque.

Les récits des deux historiens ne contiennent qu'une légende. Ils prétendent simplifier par un roman d'amour une histoire très compliquée, dans laquelle agit une des forces les plus obscures et les plus terribles de la vie sociale. Cette force est la contradiction, qui s'impose, comme une nécessité politique, dans les époques où des forces sociales luttent entre elles, sans qu'aucune réussisse à l'emporter définitivement. Toutes les combinaisons politiques doivent alors reposer sur une conciliation partielle et temporaire de ce qui est par nature inconciliable, et cette conciliation devient une loi de la politique, mais une loi de mort en même temps qu'une loi de vie. Elle est, au commencement, une condition du succès: elle est aussi, à la fin, une cause de ruine inévitable. Créations superbes d'esprits hardis et ingénieux ou vulgaires expédients de politiciens de bas étage, ces combinaisons ressemblent toutes à de grandes tours lézardées, dont la fente originelle est destinée à s'élargir peu à peu, malgré les efforts des hommes, jusqu'au moment où elle fait tout crouler. La bataille d'Actium ne fut que l'écroulement final d'une politique qui avait débuté par une contradiction. Entre les débuts et la catastrophe, se déroule la partie la plus intéressante de la vie d'Antoine, et il faut la résumer brièvement pour en comprendre l'obscur et étrange destin.

*
* *

Courageux, mais peu intelligent, bon soldat mais général médiocre, homme d'État peu sérieux, débauché, adonné à

tous les excès : c'est ainsi que l'histoire a jugé Antoine. Il a eu le grand tort d'échouer; la postérité a été sévère pour lui. Cependant César semble avoir porté sur lui un jugement bien différent. Il le remarque, jeune encore ; il l'encourage, il le pousse dans la politique ; il le fait combattre à ses côtés, dans les dernières campagnes gauloises ; il lui confie les missions les plus difficiles durant la guerre civile. Après Pharsale, installé en Italie comme vice-dictateur ou *magister equitum*, Antoine ne s'est pas distingué par une administration très brillante, car, en 47, il a d'abord laissé éclater à Rome une espèce de révolution sociale et il l'a réprimée ensuite avec une violence exagérée. On peut, toutefois, douter que d'autres, César excepté, auraient mieux réussi à dominer une situation si difficile. César lui-même, qui s'était d'abord fâché, l'a reconnu, en se réconciliant avec Antoine, en le nommant consul, en comblant sa famille de faveurs.

Admis de nouveau parmi les amis les plus intimes de César, Antoine devint, pendant les huit derniers mois de la vie du dictateur, son confident; au courant de tous ses projets, il put, après l'assassinat, dans la nuit du 15 au 16 mars, s'emparer de tous ses papiers, dont il était probablement le seul à connaître l'importance. Dans les luttes politiques et les guerres civiles, qui suivirent la mort de César, Antoine a commis sans doute beaucoup de fautes, mais il est sorti victorieux de toutes ces luttes, où il a fait preuve, à maintes reprises, d'une énergie remarquable. Il n'a point à partager avec Octave le mérite d'avoir gagné les deux batailles de Philippes : c'est lui, et lui seul, qui a défait Cassius dans la première, et Brutus dans la seconde. Même les historiens anciens, si sévères pour lui, admettent que, jusqu'à la bataille de Philippes, il avait été un homme sérieux et qu'il ne commença à mal tourner qu'après avoir connu Cléopâtre à Tarse, dans l'hiver de l'an 41-40; fatale rencontre, dont Plutarque fait le prologue fleuri du fameux roman d'amour :

Elle navigua[1] tranquillement sur le *Cydnus* dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes, qui se mariait à

1. Plutarque, *Vie d'Antoine*, chap. XXVII (trad. Ricard),

celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée, et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or ; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir ; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre, et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience, et le bruit courut que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires...

Le triumvir tombe amoureux de la belle reine d'Égypte; il la suit à Alexandrie; avec elle il y passe joyeusement l'hiver de l'an 40, et, dominé par cet amour insensé, il commence à commettre toute sorte de folies.

Cependant il n'est pas difficile de prouver que le « coup de foudre », à la vue de Cléopâtre, n'a jamais éclaté que dans l'imagination des historiens anciens. Antoine n'était pas homme à refuser aucun des cadeaux que Cléopâtre voulait bien lui faire; mais, en 41, il ne séjourna que peu de mois à Alexandrie. Au commencement de l'an 40, à la première nouvelle qu'une armée parthe marchait sur la Syrie, il quitta la reine et l'Égypte et, pendant les trois années suivantes non seulement il ne revit plus Cléopâtre, mais, bien loin de songer aux amours, il s'occupa avec une admirable énergie d'un grand projet: la conquête de la Perse.

On a mille fois répété, on répète encore qu'Auguste fut l'héritier de César dans l'histoire du monde, qu'il a achevé ou exécuté ce que son père adoptif avait commencé ou projeté.

C'est, à mon avis, une erreur très grave, qui a empêché de bien comprendre les deux rivaux de la dernière guerre civile, Octave et Antoine. Si le véritable héritier d'un politique est celui qui poursuit l'exécution de ses plans, l'esprit de César a continué à agir par Antoine et non par Octave. Dans les deux dernières années de sa vie, César, préoccupé de la grave situation politique et économique que la guerre civile avait créée, avait espéré trouver la solution de toutes les difficultés dans la conquête de la Perse.

Cette grande guerre devait donner à son gouvernement la force morale dont il manquait à cause de ses origines révolutionnaires, lui fournir aussi les trésors nécessaires à la terrible crise économique où l'empire se débattait. Au commencement de l'an 44, quand Brutus le tua, César travaillait donc avec grande énergie, non pas à réorganiser l'empire ou à fonder la monarchie, mais à préparer la guerre contre les Parthes, dont le soir même du 15 mars, Antoine emportait chez lui, parmi les autres papiers de César, les plans dressés par le dictateur. Ainsi d'autres devaient hériter du nom et de la fortune de César; mais Antoine s'emparait de la dernière grande idée du mort. Absorbé durant deux ans par la lutte avec les conjurés, il ne put l'exploiter tout de suite; mais au fur et à mesure que la situation, déjà très difficile du vivant de César, empirait après sa mort, il se persuada qu'il ne pourrait la maîtriser, par le prestige et par l'or, que s'il réussissait à conquérir la Perse.

Les forces de dissolution, que César avait encore pu enrayer, bien qu'à grande peine, s'étaient déchaînées sur tout l'empire. Les lois, les traditions, les institutions avaient perdu presque tout leur ancien prestige; même les dieux vieillissaient dans leurs temples en ruine; il n'y avait plus qu'une force organisée: les grandes armées pillardes, recrutées pour la guerre civile. Il était évident que si un homme, un parti, quelque institution ne regagnaient pas un peu de prestige sur les masses, l'immense désordre irait à la catastrophe. Antoine comptait regagner ce prestige par la campagne contre la Perse: cet espoir est à lui seul un éclatant témoignage de son énergie. Est-il possible de ne voir qu'un débauché, follement épris d'une Égyptienne, en cet homme qui osait se lever pour une

si vaste entreprise? Pouvant usurper, dérober, comme Octave, la plus haute situation par de petites tromperies et des violences mesquines, il préférait la conquérir par un grand exploit, plein de dangers.

Pendant deux ans, Antoine amasse l'argent, concentre les légions en Asie, remanie la carte politique de l'Orient, pour se créer des appuis solides parmi les rois et les roitelets de l'Asie Mineure. Il prend toutes les dispositions nécessaires pour envahir la Perse en suivant le chemin indiqué par César, c'est-à-dire l'Arménie. Il fait une chose encore plus extraordinaire, au moins pour un amoureux de Cléopâtre : il épouse Octavie, la sœur d'Octave, afin de n'être plus embarrassé par les difficultés de politique intérieure durant sa campagne.

De l'an 40, jusqu'à l'an 37, il serait impossible de découvrir la moindre trace d'une influence de Cléopâtre sur Antoine. Sans doute, il ne faut pas croire que tous les rapports entre Antoine et la cour d'Égypte étaient interrompus. Plutarque nous dit, par exemple[1], qu'Antoine avait auprès de lui un devin égyptien, qui cherchait à l'éloigner d'Octave et d'Octavie par des horoscopes plus ou moins ingénieux. Faut-il voir dans ce devin un agent de Cléopâtre? La chose n'est point impossible. Il est aussi probable que cet agent ne fut pas le seul, et que la correspondance entre le triumvir et la reine continua. Mais Cléopâtre ne tient encore la première place ni dans la vie ni dans la politique d'Antoine, qui ne pense alors qu'à exécuter le programme césarien. C'est seulement vers la fin de l'an 37 qu'un coup de théâtre inattendu ramène Cléopâtre en sa vie. Au printemps de 37, Antoine est obligé par les intrigues d'Octave de revenir avec sa flotte sur les côtes de l'Italie méridionale; il perd plusieurs mois à Tarente en d'interminables négociations avec son beau-frère. Ces négociations terminées, vers la fin du mois d'août, il peut revenir en Syrie. Mais de Corfou, il renvoie Octavie en Italie, expédie Fonteius Capiton à Alexandrie, puis se rend à Antioche où Cléopâtre le rejoint bientôt...

Et c'est à Antioche, au commencement de l'an 36, que se

1. Chapitre XXXIV.

passe une chose, dont Shakspeare, qui nous a peint avec des couleurs si riantes ce couple d'amoureux, ne s'est point douté. Ces amants, qui « dépensaient des royaumes en baisers », se marient, comme deux bons bourgeois. M. Letronne a eu le mérite d'éclaircir, à l'aide des monnaies, ce point resté obscur dans les écrivains. Au commencement de l'an 36, Antoine, par ce mariage avec la reine, devient roi d'Égypte.

Pourquoi Antoine et Cléopâtre ont-ils eu l'idée de se marier? Quelle signification a cet acte singulier? Quelles négociations l'ont précédé? Il est impossible que ce mariage ait été décidé du jour au lendemain; l'absence absolue de renseignements sur les préparatifs prouve seulement qu'il a été préparé en secret. D'ailleurs, il y a dans ce mariage beaucoup d'autres choses étranges. Antoine ne répudie pas Octavie, de sorte qu'il se trouve avoir, après l'an 36, deux femmes. Il célèbre ses noces, non pas à Alexandrie, la capitale de son futur royaume, mais à Antioche. Il montre un évident souci de cacher le plus qu'il peut son acte. Il ne prend point le titre de roi d'Égypte; il fait frapper sur les monnaies égyptiennes son portrait, mais il s'y nomme seulement αὐτοκράτωρ — c'est la traduction grecque du mot latin *imperator* — et triumvir. Enfin, à peine le mariage conclu, il quitte sa femme et il part pour la Perse.

Il est évident qu'Antoine a dû avoir des motifs bien sérieux pour faire tant de choses étranges, des motifs que, faute de documents, il faut tâcher de deviner par une hypothèse. Nous savons — c'est Dion qui nous le dit et toute l'histoire de cette époque le confirme — que le gouvernement de Cléopâtre, très peu populaire en Égypte, avait beaucoup à craindre d'une de ces révolutions de palais, si fréquentes dans l'histoire des derniers Ptolémées. Il ne serait pas impossible que Cléopâtre ait voulu, grâce à l'appui d'Antoine et des légions, mettre son pouvoir à l'abri des conspirations de cour, et qu'elle l'ait invité en 40 à Alexandrie, pour lui proposer le mariage qui eut lieu en l'an 36.

Mais Antoine voit alors toute l'étrangeté du projet, et, tout en goûtant les moyens de persuasion employés par la reine, se laisse raisonner, sans se laisser convaincre. D'ail-

leurs, il est bientôt rappelé en Italie par les troubles et entièrement absorbé par son grand projet contre la Perse. Mais Cléopâtre ne désarme point ; elle place des espions et des agents dans l'entourage du triumvir, se tient en correspondance avec lui, guette les occasions de lui présenter de nouveau sa proposition...

Et elle réussit à la fin, grâce à la guerre de Perse.

Antoine, qui travaillait avec ardeur à préparer la campagne, avait à lutter contre une difficulté très grave : la crise économique provoquée par les dernières guerres civiles. Une sorte de banqueroute universelle avait dans tout l'empire fait disparaître les métaux précieux, détruit le crédit public et privé, annulé la valeur de presque toutes les richesses. Antoine manquait d'argent, comme le démontrent les pièces qu'il a frappées durant cette période, et qui presque toutes sont fourrées. L'Égypte, au contraire, était très riche, et la famille royale y possédait le seul grand trésor de métaux précieux que Rome n'eût pas encore mis au pillage dans le monde méditerranéen.

Comme il aurait été très dangereux de s'enfoncer dans la Perse avec seize légions sans avoir d'argent pour leur payer la solde régulière, il n'est point invraisemblable qu'Antoine ait pensé que les trésors des Ptolémées valaient bien un mariage. Il aurait accepté les propositions de Cléopâtre, afin d'emprunter à la riche Égyptienne de quoi subvenir à la majeure partie des dépenses de sa conquête. Mais, quoi qu'en pensent beaucoup d'historiens modernes, les traditions républicaines étaient encore très fortes en Italie. Antoine savait qu'un mariage avec une reine n'était point compté au nombre des expédients politiques dont un représentant de Rome pût se servir ; en Italie, tout le monde l'aurait jugé fou ou criminel, s'il avait montré l'intention de devenir roi d'Égypte. C'est pour cela qu'il voulut cacher la véritable signification de son acte, en ne répudiant pas Octavie, en célébrant son mariage dans une ville de la Syrie, en ne prenant pas sur les monnaies le titre de roi d'Égypte.

Le mariage d'Antioche m'apparaît comme la conclusion d'une alliance entre Antoine et l'Égypte ; et c'est en même temps la contradiction initiale de la politique orientale d'Antoine. Antoine devenait roi d'Égypte sans l'avouer ; de cette

royauté inavouée, il voulait se servir pour faire, avec l'argent égyptien, une guerre dont, magistrat romain, il aurait toute la gloire et tirerait tout le profit.

***

La campagne de Perse commença au printemps de l'an 36 : elle fut en Italie, suivie avec anxiété, par Octave et son parti. Tout l'été, Octave et ses amis offrirent en public de grands sacrifices aux dieux pour le succès de la guerre : ils souhaitèrent en secret que l'armée d'Antoine périt, comme celle de Crassus. Antoine victorieux serait maître de la situation ; Octave ne pourrait plus jouer qu'un rôle de second ordre.

Ces vœux patriotiques ne furent exaucés qu'à moitié. Plus heureux que Crassus, Antoine échappa au désastre que les Parthes lui avaient préparé ; mais il ne réussit point à conquérir la Perse. Après avoir longtemps assiégé la capitale de la Médie, il fut obligé à la retraite, sans avoir pu entamer le véritable territoire parthique. Le seul récit clair que nous possédons sur cette guerre — celui de Plutarque — est très court ; et il ne permet pas de décider si César lui-même s'était trompé sur la puissance des Parthes ou si Antoine exécuta mal son plan.

Les contemporains, comme il arrive toujours, ne virent que l'insuccès, et ils ne s'attardèrent pas à philosopher sur les causes. Si Octave est devenu Auguste, il l'a dû beaucoup plus aux Parthes qu'à son génie. La retraite de la Perse fut pour Antoine ce que la retraite de Russie fut pour Napoléon : le commencement du déclin. Son prestige en Orient fut tellement atteint que, pendant l'hiver de 36 à 35, Sextus Pompée, chassé de la Sicile, réussit à organiser une insurrection en Asie Mineure et à entamer des négociations avec les rois d'Arménie, du Pont et des Parthes. Antoine en vint facilement à bout ; mais il comprit qu'il ne pourrait pas rétablir son prestige, s'il n'effaçait ce premier échec par une revanche éclatante. Malheureusement, la contradiction initiale de sa politique commençait alors à s'élargir et à compromettre la solidité de sa situation.

D'abord Octave ne sembla pas vouloir profiter de cet échec; il se montra au contraire animé des meilleures intentions; il envoya même des soldats pour combler les vides de la guerre... Mais, au lieu d'un général expert, il chargea Octavie, sa sœur, la femme d'Antoine de conduire ces troupes. Par ce moyen, très adroitement choisi, Octave tâchait de forcer Antoine à déclarer ouvertement quelle était sa véritable femme, à avouer sa royauté en se déclarant pour Cléopâtre, ou à briser son alliance avec l'Égypte en accueillant Octavie comme sa femme légitime, dans cet Orient qui le considérait désormais comme l'époux de l'Égyptienne. La question était d'autant plus embarrassante que juste à ce moment Cléopâtre augmentait ses exigences. Plutarque raconte (chap. LVI) :

Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine.... feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'atténuer son corps, en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné, et, quand il en sortait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine ; elle faisait surtout usage de ces ressources, lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes. (Chap. LVII). Les flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, faisaient à Antoine les plus vifs reproches : ils le traitaient de cœur dur et insensible, ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui... Antoine, attendri ou plutôt accablé par ces discours, et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie, retourna tout de suite à Alexandrie, et renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions.

Beaucoup de ces détails sont vraisemblables. Les femmes n'auraient pas joué et ne joueraient pas un si grand rôle dans la politique, si leurs larmes et leurs sourires n'avaient trop souvent la mystérieuse puissance de renforcer — et parfois de remplacer — les arguments de calcul, même auprès des hommes d'État.

D'ailleurs, Antoine passait pour un homme, qui se laissait facilement dominer par les femmes; il n'est point étrange que Cléopâtre, fine, intelligente, adroite, gagnant sans cesse de l'influence sur lui, se soit servie même de pareils moyens.

Mais, au milieu de ces détails romanesques, le récit de Plutarque nous montre aussi que la reine cherche à exploiter à son profit l'échec de la première expédition en Perse. Le départ pour la Médie se rattachait aux projets d'une seconde campagne contre les Parthes, qu'Antoine avait préparée ; en faisant mine de s'opposer à ce départ et à la nouvelle guerre, de même qu'en se montrant jalouse d'Octavie, Cléopâtre poussait Antoine à déclarer officiellement son mariage avec elle et à rompre avec Rome.

Cléopâtre s'était contentée, en 36, d'un mariage presque clandestin, parce qu'elle n'avait pu alors rien obtenir de plus ; mais elle était trop intelligente pour ne pas deviner qu'une fois la Perse conquise, Antoine briserait cette alliance et se réconcilierait avec Octave aux dépens de l'Égypte, s'il n'avait pas accepté auparavant la situation officielle de roi d'Égypte et s'il n'avait pas divorcé avec Octavie.

Le moment était favorable aux desseins de Cléopâtre. Plusieurs enfants étaient nés de leur mariage. Après son premier échec, Antoine ne pouvait plus avoir une confiance absolue dans le succès des plans de César. La fondation d'une nouvelle dynastie en Égypte pouvait bien remplacer, comme grand exploit, la conquête de la Perse. L'esprit d'Antoine commence à flotter entre ces deux projets : tantôt il revient à la grande idée césarienne de conquérir la Perse pour devenir le chef de la République romaine ; tantôt il rêve de fonder, avec une nouvelle dynastie, un nouveau grand empire égyptien. Il n'est pas possible que l'autorité royale dont il disposait en Égypte, les richesses et le luxe des Ptolémées, dont il jouissait à la cour, n'eussent dans son esprit beaucoup déprécié la valeur de la primauté dans Rome, pour laquelle il avait tant lutté. Qu'était cette primauté à côté du royaume des Ptolémées agrandi d'un empire perse ?

Et voilà Antoine toujours plus embarrassé dans le réseau de ses contradictions italo-égyptiennes. D'un côté les exigences de Cléopâtre grandissent ; de l'autre Antoine commence à hésiter lui-même entre deux politiques. Au début, il voulait à la fois être roi d'Égypte et magistrat romain pour conquérir la Perse. A présent, la contradiction s'étend des moyens au but : il veut à la fois fonder un empire égyptien et

conquérir la Perse. Il décide la nouvelle campagne contre les Parthes pour l'an 33; mais il la fait précéder, en l'automne de 34, d'un acte très grave, les « donations d'Alexandrie », qui étaient la plus grande des concessions qu'il pût faire aux exigences de la reine et à la politique égyptienne. Plutarque en parle ainsi (chapitre LXIV) :

Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre, il la déclara reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique et de Coelesyrie, et lui associa Cesarion, qui passait pour fils du premier César. Il conféra ensuite le titre de rois des rois aux enfants qu'il avait eus de cette reine, et donna à Alexandre l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, quand il en aurait fait la conquête : Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple : Alexandre était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris, ornements des rois des Mèdes et des Arméniens ; Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles, et un bonnet entouré d'un diadème, habillement des successeurs d'Alexandre... Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis.

Il y a, dans cette narration, quelques erreurs de détail ; mais le fond est exact. Antoine formait un grand empire égyptien, aux dépens de l'empire romain, et le divisait entre Cléopâtre et ses enfants. Il n'osait pas encore avouer son mariage et prendre ouvertement le titre de roi d'Égypte ; mais cette fois il consentait à envoyer une copie officielle des « donations d'Alexandrie » au Sénat romain, pour que le nouvel État fût reconnu par la République.

Il est possible qu'Antoine considérât d'abord ces concessions comme un arrangement provisoire, fait pour vaincre l'opposition de Cléopâtre à la seconde guerre de Perse ; qu'il espérât pouvoir, après la guerre, réduire les prétentions de la reine et faire approuver pour le moment par le Sénat ses donations comme un acte proconsulaire. Les proconsuls très souvent ajoutaient des territoires aux États clients et protégés, même en réduisant l'étendue des provinces romaines. Mais cette fois Antoine se trompa. Au cours de l'an 33, pendant

qu'Antoine hâtait en Arménie les préparatifs de la seconde campagne, à Rome éclatait une vive agitation contre les « donations d'Alexandrie ». L'Italie ne s'était pas méprise sur leur signification; déjà mis en défiance par les étranges relations d'Antoine avec Cléopâtre, par les bruits qui couraient sur sa folle passion, par sa conduite si peu claire avec Octavie, le public fut indigné de la grandeur des concessions, et le mécontentement populaire éclata avec une telle force, que les sénateurs, chargés de communiquer officiellement au Sénat l'acte d'Antoine, n'osèrent le faire. L'agitation s'accentua encore, quand Octave, en partie pour augmenter sa popularité, en partie pour entraver la nouvelle guerre contre la Perse, commença une vive campagne contre la politique orientale d'Antoine, en ménageant celui-ci, mais en attaquant avec violence Cléopâtre et Césarion.

Bientôt la reine d'Égypte devint à Rome et en Italie l'objet de la haine la plus vive... Indifférent et dédaigneux au commencement, Antoine ne tarda pas à s'apercevoir que cette agitation pourrait lui créer une situation des plus dangereuses. L'acte qu'il avait accompli à Alexandrie avec tant de solennité, devant l'Orient tout entier; l'acte, qui était la base de toute sa politique orientale n'était pas encore désavoué par Rome, seulement parce qu'on avait trop peur de lui. Mais en serait-il de même après un échec dans sa seconde campagne de Perse? Le nouvel empire égyptien devait être son refuge pour le cas où les affaires de Perse tourneraient mal: si Rome refusait dès maintenant de reconnaître cet empire, il était impossible d'espérer qu'elle le reconnaîtrait après une déroute en Perse. Encore une fois, la contradiction initiale de sa politique déjouait ses calculs. Dans la seconde moitié de l'an 33, il se persuada qu'il lui fallait interrompre les préparatifs de la guerre de Perse, en finir d'abord avec les intrigues d'Octave et l'agitation contre sa politique égyptienne, faire reconnaître par Rome ce qu'il avait fait à Alexandrie.

*
* *

Ce n'est, je crois, que par des considérations de cette espèce que l'on peut expliquer pourquoi, dans la seconde

moitié de l'an 33, Antoine suspendit tout à coup les préparatifs de la guerre parthique, ramena précipitamment son armée aux bords de la mer Égée, manda à Éphèse les rois et roitelets de l'Asie Mineure et invita Cléopâtre à le rejoindre. Son idée était de faire une grande démonstration militaire pour impressionner le Sénat, le parti d'Octave, l'Italie, et terminer le débat sur les donations d'Alexandrie.

Mais à ce moment décisif, nouvel effet des contradictions intimes de sa politique, Antoine n'ose pas avouer, dans ses négociations avec le Sénat, qu'il désire surtout la validation des donations d'Alexandrie; il dit qu'il veut délivrer la république de la tyrannie d'Octave et rétablir la constitution républicaine.

Aussi, lorsque la lutte s'accentua et qu'au commencement de l'an 32 on en vint à une rupture, les citoyens éminents se rangèrent tous du côté d'Antoine et se rendirent en masse à Éphèse. Malgré tous ses défauts, Antoine, qui était un noble de vieille famille, un général remarquable, un orateur distingué, un homme âgé de presque cinquante ans, inspirait plus de confiance que le jeune Octave, qui devait tout au nom de César et qui, jusqu'alors, s'était distingué seulement par une ambition sans pitié et sans scrupules. Si l'opinion publique avait blâmé les donations d'Alexandrie, elle en voulait à Cléopâtre beaucoup plus qu'à Antoine et il avait suffi de quelques déclarations républicaines pour ramener à celui-ci les sympathies des classes supérieures. Personne ne croyait qu'Antoine pourrait jamais sacrifier les intérêts de Rome à ceux de l'Égypte. Sans doute, ceux qui accouraient de l'Italie vers Antoine et qui avaient vu le vif mouvement d'opinion publique contre sa politique égyptienne, étaient bien persuadés qu'Antoine avait commis des erreurs, qu'il lui fallait rompre avec cette politique et avec Cléopâtre. La reine d'Égypte était trop haïe en Italie pour qu'il ne fût pas nécessaire de rassurer l'opinion par une rupture retentissante. Mais tout le monde, ayant confiance dans la sagesse du triumvir, pensait qu'il reconnaîtrait la nécessité de cet acte.

Ainsi les « émigrés » durent être un peu étonnés quand ils trouvèrent à Éphèse Cléopâtre, non pas confondue dans la foule des rois et des roitelets asiatiques, mais au premier

rang, toujours à côté d'Antoine, le conseillant, donnant des ordres à tout le monde, même aux sénateurs romains, assez complaisants pour lui obéir. Cléopâtre avait toujours cherché à se faire des amis et des partisans dans l'entourage romain d'Antoine, en employant un moyen tout puissant : l'argent. Nous savons qu'elle avait nommé un obscur sénateur, un certain Caius Ovinius, chef des ateliers royaux ; nous pouvons supposer que ce cas n'est pas resté isolé. Éphèse était pleine de Romains qui reconnaissaient en Cléopâtre leur souveraine maîtresse, et qui s'abaissaient même — honte suprême pour de véritables quirites — à l'appeler leur « reine ».

Les émigrés, toutefois, crurent d'abord qu'Antoine ne tolérait ce scandaleux désordre que parce que la distance de l'Italie lui empêchait d'en évaluer au juste le danger. Il y avait parmi eux un homme très remarquable : L. Domitius Enobarbus. Ayant groupé autour de lui les Romains les plus marquants de l'entourage d'Antoine qui étaient contraires à sa politique égyptienne, Domitius entreprit de lui persuader qu'il fallait renvoyer Cléopâtre en Égypte.

Renvoyer Cléopâtre, c'était enlever aux adversaires la seule arme redoutable, dont ils disposaient, c'était couper court à toutes leurs calomnies, c'était rendre la situation d'Antoine inébranlable, en rassurant l'esprit public. Mais malgré son autorité personnelle, l'évidente sagesse de ses conseils et la chaleur de son zèle, Domitius se heurta à une résistance invincible. Cléopâtre avait prévu qu'Antoine tomberait sous l'influence du parti contraire à la politique égyptienne, si elle se séparait de lui ; que ce parti préparerait avec Octave une réconciliation, dont elle aurait à payer les frais ; qu'on révoquerait les donations d'Alexandrie, pour ne point offrir aux adversaires ce chef d'accusation. Elle ne voulait pas seulement rester en sa place ; elle voulait aussi arracher d'Antoine, pour rendre impossible toute réconciliation, le divorce avec Octavie.

La lutte fut acharnée. Un moment, Domitius parut l'emporter. Antoine avait déjà envoyé à Cléopâtre l'ordre de rentrer dans son royaume... Mais cette fois encore, Cléopâtre eut recours à la puissance magique de l'argent. Elle trouva dans l'entourage du triumvir un officier qui avait toute la confiance

d'Antoine, Canidius; elle le gagna par de grosses sommes : au dernier moment, elle eut le dessus. Elle resta donc appuyée, dans l'entourage romain du triumvir, par un parti, dont le chef était Canidius, et en lutte avec le parti de Rome, qui avait à sa tête Domitius Enobarbus : développement nouveau de la contradiction initiale. Les deux partis en vinrent bientôt à se battre furieusement sur la question qui mettait aux prises leurs conceptions différentes : le divorce d'Octavie.

Le parti de Cléopâtre voulait consolider l'empire égyptien en resserrant les liens entre la reine d'Égypte et le triumvir; il voulait donc le divorce, qui devait provoquer une rupture décisive entre les deux triumvirs. Le parti de Rome voulait une réconciliation entre Octave et Antoine, et s'opposait de toutes ses forces à un acte qui signifiait la guerre, car Octave comprendrait que l'influence de Cléopâtre l'emportait et, redoutant comme conséquence dernière de cette influence une guerre, ne manquerait de saisir cette occasion, la meilleure pour lui.

Antoine hésita longuement. A la fin, au printemps de l'an 32, il convoqua en Grèce tout ses amis et leur soumit la question. La discussion fut très vive. Mais cette fois encore, le parti de Cléopâtre l'emporta. Antoine expédia les lettres de divorce à Rome et, comme s'il craignait que l'impression de cet acte sur les soldatfût trop mauvaise, il fit aussitôt un discours, où il promit de rétablir la constitution républicaine deux mois après la victoire.

Le divorce provoqua la guerre. Le parti d'Octave commença contre Antoine une furieuse campagne de calomnies, l'accusa de vouloir faire Cléopâtre reine de Rome, répandit le bruit qu'il était devenu fou, obligea le Sénat à lui déclarer la guerre et, dans la seconde moitié de l'an 32, mobilisa la flotte et l'armée. De son côté, Antoine transporta en Grèce sa flotte, une armée de dix-neuf légions, les rois et les roitelets de l'Asie avec leurs troupes. Au printemps de l'an 31, les deux armées campaient face à face, sur les bords du golfe d'Actium; les deux flottes mouillaient, l'une en vue de l'autre, celle d'Antoine dans le golfe d'Actium, celle d'Octave dans le golfe peu lointain de Komaros. Mais le choc terrible, redouté par le monde, le choc qui devait anéantir une des deux armées,

se fit attendre longtemps. Les deux adversaires passèrent le printemps et une partie de l'été dans une inertie presque complète, se bornant à des escarmouches si peu importantes, que les écrivains anciens n'ont su les raconter qu'avec une extrême imprécision.

Cette inertie paraît avoir été plus grande du côté où l'on aurait attendu, au contraire, une offensive vigoureuse. Antoine disposait de forces supérieures ; il avait, comme général, un plus grand prestige ; c'était lui qui avait provoqué la guerre. Pourquoi n'imitait-il pas le bel exemple de son maître, César, qui avait toujours cherché à finir le plus vite possible les guerres civiles? A Philippes, Antoine avait su prendre l'offensive avec une énergie digne de César : quelle force mysrieuse paralysait maintenant sa volonté et son audace?

Les mois passaient ; Octave guettait en vain cette immobilité mystérieuse d'Antoine, en redoutant quelque piège. Antoine ne l'attaquait point. Un jour, vers la fin du mois d'août, deux des chefs du parti d'Antoine, Dellius et Domitius Enobarbus, se présentèrent au campement d'Octave, en déclarant qu'ils avaient quitté leur ancien maître. Ils apportaient un renseignement très étrange : Antoine se préparait à se retirer en Égypte avec son armée, sans livrer de véritable bataille ; il ferait semblant de donner une bataille sur mer, pour masquer sa retraite ; mais il était résolu à retourner en Égypte avec Cléopâtre.

C'est Dion qui nous rapporte ce fait extrêmement important. Il nous dit dans un endroit (50, 23) qu'Octave « fut instruit par Dellius et par d'autres des intentions de l'ennemi » et ailleurs (50, 31), « qu'il eut la pensée de laisser sortir librement l'ennemi afin de tomber sur ses derrières tandis qu'il fuirait ; il espérait, grâce à la rapidité de ses vaisseaux, l'atteindre sans peine, et en montrant à tous les yeux qu'Antoine cherchait à fuir, amener ainsi sans combat les soldats de son rival à passer dans ses rangs ». Dion ajoute qu'Octave fut « retenu par Agrippa, qui craignait d'être distancé par des adversaires prêts à faire usage de leurs voiles ».

Cette discussion entre Agrippa et Octave n'aurait eu aucun sens, si Dellius n'avait pas assuré Octave qu'Antoine n'avait nullement l'intention de l'attaquer, qu'il voulait seulement se

retirer, comme du reste l'ont démontré M. Jurien de la Gravière et M. Kromayer.

Mais pourquoi Antoine voulait-il se retirer sans se battre, quand il avait une armée et une flotte plus puissantes que celles de son adversaire ?

Dion, qui n'a rien compris à l'histoire de cette campagne d'Actium et qui, pour cela, a mêlé dans son récit les faits les plus importants avec les détails les plus insignifiants, nous fait savoir que l'idée de cette retraite était de Cléopâtre (50, 15) ; « Après bien des avis divers, ce fut celui de Cléopâtre qui l'emporta, avis suivant lequel on mettrait des garnisons dans les places les plus exposées, tandis que le reste de l'armée se rendrait en Égypte avec elle et avec Antoine. »

Comme Cléopâtre avait, l'an précédent, poussé Antoine à la guerre avec toute son énergie, ce renseignement semble d'abord incroyable ; il nous serait impossible de le considérer comme vrai, si nous n'arrivions pas à expliquer d'une manière satisfaisante ce revirement. La question est donc de savoir pourquoi Cléopâtre, au cours de l'an 31, est devenue contraire à la continuation des hostilités.

*
* *

Cléopâtre avait exigé le divorce d'Octavie pour compromettre tellement Antoine dans la question égyptienne qu'il lui fût impossible de révoquer les donations d'Alexandrie. Mais, ce but atteint, Cléopâtre avait-elle intérêt à la continuation de la guerre ? Il ne faut jamais oublier que sa politique, cette espèce d'impérialisme féminin qu'elle avait pu créer dans la dissolution universelle du monde antique, reposait sur des combinaisons si bizarres et si artificieuses, que Cléopâtre devait redouter même les ombres. Si les empires fondés par les armes croulent si facilement, l'empire égyptien, qu'elle avait fondé par la puissance de ses charmes et qui reposait sur sa liaison personnelle avec Antoine, ne pouvait lui paraître que d'une extrême fragilité. Cette guerre pouvait le détruire, quelle qu'en fût l'issue. Il était évident que l'empire égyptien croulerait avec la puissance d'Antoine, si Antoine était battu.

Mais si Antoine réussissait à battre Octave, il deviendrait alors le maître de l'empire; il n'aurait plus besoin de l'alliance égyptienne; il serait obligé de rentrer en Italie et à Rome. Pourrait-il résister aux pressions de son entourage romain, où Cléopâtre avait si peu d'amis désintéressés, à l'enthousiasme des soldats, aux invocations de l'Italie et du Sénat? La défaite était la ruine d'Antoine; mais la victoire était le triomphe du parti romain : Cléopâtre avait raison de craindre l'une autant que l'autre.

Au contraire, si elle pouvait persuader Antoine de se retirer en Égypte avec l'armée, sans livrer bataille, Octave n'oserait sans doute pas les attaquer en Égypte, où ils pourraient disposer de trente légions; Antoine pourrait prendre officiellement le titre de roi d'Égypte et fonder la nouvelle dynastie, en abandonnant l'Italie et les provinces d'Europe à Octave, au Sénat, à qui les voudrait.

Rien ne pourrait mieux donner une idée de l'extrême dissolution où la conquête romaine avait plongé le monde ancien, que de voir une femme arrivée à ce point de hardiesse, imaginant de diviser, par quelques sourires et quelques caresses, l'empire de Rome, de lui dérober les plus belles provinces et de les grouper autour de l'Égypte sous une nouvelle dynastie. La destinée de l'empire, que Rome avait créé par deux siècles de luttes, semblait être désormais entre les mains d'une femme! Un obstacle, cependant, s'opposait à la réalisation de ce projet. Le parti romain avait absolument besoin qu'Antoine se réconciliât avec Octave ou qu'il l'anéantît. Le programme de Cléopâtre — ni paix ni guerre — était désastreux pour ce parti. Domitius et ses amis avaient en Italie leurs biens et leurs familles; ils voulaient vivre et jouer un rôle dans la république de leurs ancêtres; s'ils consentaient à vivre quelques années dans les provinces, c'était pour rentrer en Italie plus riches et plus influents. Or, si Antoine abandonnait l'Italie à Octave, dans quelle situation se trouveraient-ils, après s'être brouillés pour lui avec Octave? Ils en seraient réduits ou à implorer le pardon d'Octave, pour rentrer, ou à vivre à la cour d'Alexandrie dans la foule des eunuques et des courtisans, comme Ovinius, le chef des ateliers royaux...

Cette difficulté nous explique les points les plus obscurs de la campagne. Elle nous explique avant tout les querelles entre Antoine et Cléopâtre, qui durent être très vives à certains moments, si, comme Pline le dit, Antoine redouta parfois d'être empoisonné par elle. Ce détail s'accorde mal avec l'idylle d'amour qu'ont imaginée les écrivains anciens; mais il s'accorde très bien avec la lutte d'intérêts politiques que nous avons décrite. Se retirer en Égypte, c'était pour Antoine trahir ses amis romains, abandonner à jamais l'Italie, aller jouer en Orient le rôle public de successeur d'Alexandre. Bien que vivant depuis vingt ans au milieu des révolutions, Antoine était encore trop romain pour ne point hésiter devant ce projet, comme devant un crime ou une folie. Les légions se composaient d'Italiens sous les ordres d'officiers italiens; était-il possible, même avec les plus brillantes promesses, de les ramener jusqu'en Égypte, pour en faire l'armée d'une monarchie orientale?

Il serait très intéressant de connaître par quels moyens Cléopâtre tâcha de vaincre les doutes d'Antoine; la lutte fut longue et dure; mais il est probable que la reine d'Égypte n'aurait pas réussi, si Antoine n'avait pas été affaibli par l'âge, les fatigues, les luttes et les débauches. Usé lui aussi par la terrible politique de son époque, épuisé par le travail et les plaisirs, énervé par les difficultés qui étaient nées de la contradiction initiale de sa politique, il finit par perdre le contact de la réalité et se laissa entraîner par les adroits sophismes de Cléopâtre dans un monde chimérique, où les difficultés les plus graves semblaient s'évanouir.

Même quand Antoine fut décidé à se retirer en Égypte, il n'osa pas, comme il aurait été naturel, déclarer son intention aux nobles romains, aux chefs des légions, à son entourage : il redoutait l'orage de protestations et les discussions que ce projet soulèverait. De son côté aussi, Cléopâtre devait redouter le moment où le projet de la retraite serait officiellement connu, car le parti romain ferait des efforts désespérés pour en détourner Antoine et elle aurait à soutenir une dernière lutte, la plus terrible de toutes, probablement.

L'idée du combat naval, masquant la retraite, est née de cette préoccupation. Dion nous dit (50, 15), que « pour ne

point effrayer leurs alliés, Antoine et Cléopâtre résolurent de ne partir ni en cachette ni ouvertement, comme s'ils prenaient la fuite, mais comme des gens disposés à combattre et aussi à forcer le passage, si on mettait obstacle à leur sortie ». Ce texte important est bien clair : pour couper court aux discussions et aux récriminations que le projet de retraite en Égypte soulèverait, Antoine et Cléopâtre décidèrent de tenir leur plan secret, de ne le dévoiler que quand ils seraient déjà partis, pour mettre l'armée et les officiers devant un fait accompli ; ils espéraient vaincre ainsi toutes les hésitations et entraîner à leur suite cette masse d'hommes.

Malgré le secret, l'étrange idée de livrer une bataille navale et certaines dispositions prises par Antoine avant le combat ou les bruits qui couraient, éveillèrent des soupçons chez les esprits les plus clairvoyants. Dellius et Domitius comprirent qu'Antoine allait trahir leur cause et la cause romaine ; ils le quittèrent. Ces désertions étaient un grave avertissement pour Antoine ! Il ne le comprit point. Dominé par Cléopâtre, il semble s'être ouvert seulement à Canidius, l'avoir chargé de révéler son départ à l'armée et de la reconduire en Égypte et, le 2 septembre de l'an 31, il partit, au milieu de la bataille : Cléopâtre emportait le triumvir, dans sa petite flotte aux voiles rouges, vers l'Égypte, pour en faire le roi et le successeur des Ptolémées.

*
* *

Il faut donc rayer Actium du nombre des grandes batailles navales. Ce semblant de bataille, livré pour masquer une des plus curieuses intrigues de la politique, ne décida rien. Plutarque nous dit que, le soir, les vaisseaux d'Antoine rentrèrent dans le golfe en très bon état, et que pendant sept jours Octave tâcha en vain de persuader la flotte et les armées de se rendre, en leur disant qu'Antoine s'était retiré en Égypte. Les soldats ne le croyaient point ; ils disaient qu'Antoine s'était absenté pour quelque raison sérieuse et qu'il reviendrait bientôt ; ils montraient une si naïve confiance dans leur général, ils formaient encore une armée si forte et si dévouée, que Canidius n'osa pas leur révéler la vérité.

Mais cet attachement si profond ne fit que rendre plus violent le revirement qui se fit dans la masse des soldats, quand après sept jours, les plus incrédules durent se rendre à l'évidence. Antoine et Cléopâtre n'avaient pas prévu cette explosion formidable du sentiment national, et cette erreur fut la véritable cause de leur ruine. Aux yeux de ces Italiens grossiers et ignorants, mais attachés aux grandes traditions de leur patrie, la fuite avec la reine transforma le glorieux général en un traître. Un mouvement irrésistible d'indignation et de fureur poussa les légions à se rendre à Octave. Le soulèvement de l'opinion publique fut encore plus violent en Italie. On confondit dans la même haine Antoine et Cléopâtre ; on réclama un châtiment des deux amants, leur mort, la conquête de l'Égypte ; on admira par opposition Octave comme un homme providentiel.

Le prudent Octave, qui inquiet, incertain, étonné, n'osant en croire ses yeux, avait regardé pendant longtemps la puissance d'Antoine se détraquer, tomber en pièces, couvrir de ses ruines l'Orient, devint à partir de ce jour le glorieux sauveur du Capitole. Il mit du temps à s'en apercevoir, car tout de suite après Actium, ni lui, ni Agrippa, ni aucun de ses amis n'avait deviné la véritable importance des événements. Mais cette admirable modestie dura peu. Octave connaissait mieux que personne le procédé — un des plus universellement employés par les partis et les hommes politiques pour tromper les masses, — qui consiste à grossir les difficultés, pour rehausser le mérite du parti ou des hommes qui les ont résolues. Si Octave et ses amis avaient eu tant de peine à comprendre les événements dans lesquels ils avaient joué un rôle, il est naturel que les contemporains, simples spectateurs éloignés, n'y eussent rien compris. Les vainqueurs en profitèrent pour créer, peu à peu, avec l'aide des hommes de lettres qui sont toujours les complices de ces faux historiques, la légende héroïque de la bataille et de ses trois personnages : Cléopâtre qui veut conquérir Rome, noyer l'Italie sous un flot d'Orientaux et abaisser les superbes sénateurs au rôle infâme des eunuques ; Antoine, grisé par ses caresses, rendu fou par ses breuvages magiques, qui met son armée et son prestige au service de ces ambitions criminelles ;

Octave qui se lève, fier, hardi, héroïque, contre la formidable coalition et sauve Rome de l'esclavage oriental.

Mais la vérité était beaucoup plus modeste. Octave n'avait fait qu'assister, témoin inactif, à la première grande catastrophe, provoquée par la lutte entre l'orientalisme et les vieilles traditions italiques. De ce point de vue, l'importance de cette guerre apparaît immense. Mais si grand que fût son génie, Octave ne pouvait pas la comprendre. Au moment où il revenait en Italie, riche des dépouilles de l'Égypte, il ne se doutait certainement pas que cette lutte allait recommencer sous des formes nouvelles dans tout l'empire, et qu'elle remplirait de tragédies et de catastrophes surtout sa maison et sa famille, pendant les longues années qu'il avait à vivre, au sommet de la grandeur humaine, comme *princeps*, président, premier citoyen de la grande République pacifiée.

GUGLIELMO FERRERO

LA CHANCE DU MARI[1]

PERSONNAGES

BOBBY HANSON	SUZANNE D'ESTEUIL
PAUL D'ARZAC	JACQUES D'ESTEUIL

UN DOMESTIQUE

Un salon élégant, dans une villa, au bord de la mer. — A droite et à gauche de la scène, deux petits téléphones privés sont accrochés au mur.
Au lever du rideau, d'Esteuil est en train de parler dans l'appareil de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

D'ESTEUIL, SUZANNE.

D'ESTEUIL, *dans le téléphone.* — Allo! allo!... oui, je vais le lui dire... *(A Suzanne.)* C'est notre voisin, Bobby Hanson, qui offre de nous emmener demain faire un tour en mer sur son *yacht*.

SUZANNE, *sèchement.* — Je ne peux pas: notre autre voisin, M. d'Arzac, m'a invitée à faire une promenade sur son *coach*.

D'ESTEUIL, *dans le téléphone.* — Impossible, mon cher Bobby... Mille regrets et à bientôt! *(Il se rassied et reprend son journal. Suzanne écrit avec fébrilité. — Un temps très long.)* J'aurais dû téléphoner à Paul d'Arzac pour lui demander de remettre, puisqu'un propriétaire ingénieux a réuni nos trois villas par un téléphone... Qu'est-ce que vous en dites? *(Suzanne ne répond pas.)* Vous ne voulez pas, soit!... *(Un temps.)* Vous avez fini d'écrire à Nicole?...

1. *The play* la Chance du Mari *is entered, according to act of Congress, in the year 1906, by* Mrs *G. A. de Caillavet & Robert de Flers in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.*

Tous droits de représentation et de reproduction réservés.

(Suzanne ne répond pas.) Merci... Vous allez jouer au tennis, cet après-midi?... *(Elle ne répond pas.)* Merci!... *(D'Esteuil prend le journal et se met à lire.)* Tiens, une nouvelle! Hier, à Houlgate, votre amie, madame Louvel, a accouché, en jouant au *bridge*. Elle était tellement au jeu qu'elle ne s'en est pas aperçue. Qu'est-ce que vous dites de ça ?... Suzanne! Suzanne! *(Elle reste muette avec obstination.)* Eh bien, non, je ne suis pas de votre avis. La thèse que vous soutenez est évidemment ingénieuse, mais je persiste dans mon sentiment.

SUZANNE. — Est-ce que vous trouvez ça drôle?

D'ESTEUIL. — Ce n'est pas très très drôle, mais enfin, c'est assez drôle!... Enfin, c'est une plaisanterie de bains de mer.

SUZANNE. — Le genre badin n'est pas votre affaire, mon cher.

D'ESTEUIL, *se levant et allant à elle.* — Alors ça va continuer, cette histoire!... Depuis hier, vous me faites une tête... Quelle tête!

SUZANNE. — Je vous en prie, restons-en là! Vous m'avez froissée, peinée... Vous avez été avec moi d'une grossièreté !...

D'ESTEUIL. — Moi?

SUZANNE. — Parfaitement!... Vous m'avez dit que j'avais eu tort d'acheter une ombrelle en dentelle de Chantilly parce qu'elle n'abritait pas du soleil!... Eh bien, mon cher, je n'admets pas qu'on me parle avec cette brutalité.

D'ESTEUIL. — Enfin, ma chère, avouez que cette mode des ombrelles à jour est l'une des plus saugrenues que l'on puisse imaginer.

SUZANNE. — Saugrenue!... Voilà comment vous me traitez!

D'ESTEUIL. — Mais non, pas vous... la mode !...

SUZANNE. — Ah !... La mode! la mode !... Je vous défends de dire du mal de la mode.

D'ESTEUIL. — Écoutez-moi... Ça n'est pas pour la dépense, mais, vraiment, c'est insensé de mettre vingt louis à une ombrelle qui n'est pas une ombrelle, puisque, je le répète, elle n'abrite même pas du soleil.

SUZANNE. — Le soleil! le soleil!... Qu'est-ce que le soleil a à faire là dedans?... On porte une ombrelle, ce n'est pas contre le soleil, mais parce que ça complète la robe, parce que ça donne de jolis gestes... Vous ne comprenez donc rien aux femmes? On a un éventail, est-ce que c'est pour s'éventer? On a un mouchoir, est-ce que c'est pour se moucher?... Tenez! vous êtes répugnant!

D'ESTEUIL. — Moi?

SUZANNE. — Tout ce que porte une femme doit être inutile, parce que, si ce n'était pas inutile, tout le monde le porterait, et, si tout le monde le portait, ça ne serait plus chic.

D'ESTEUIL. — Eh bien, oui, là! j'ai eu tort hier au soir.

SUZANNE. — Ah!

D'ESTEUIL. — Oui, j'ai eu tort d'avoir raison.

SUZANNE, *furieuse*. — Oh!

D'ESTEUIL. — Voyons, ma petite Suzanne!... Nous sommes mariés depuis sept ans. Nous avons toujours vécu dans le plus affectueux désaccord. Nous nous sommes toujours disputés le plus gentiment du monde. Vos bouderies n'ont jamais duré plus de deux heures. Celle-ci dure depuis vingt-quatre : c'est excessif!... Voyons, réconcilions-nous.

SUZANNE. — Non!

D'ESTEUIL. — Tenez... Je vous emmènerai dîner, ce soir, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant*... Ce brave Guillaume!... Et, pour que vous ne soyez pas ridicule en vous montrant avec moi, nous irons en automobile, masqués. Je ne vous compromettrai pas.

SUZANNE. — Qu'est-ce que c'est que cette ironie?

D'ESTEUIL. — Allons... Tout est oublié.

SUZANNE. — Non, mon cher. Je vous l'ai dit, je suis une femme décidée. Vous croyez qu'il suffit d'un mot, d'une pirouette pour me faire oublier vos injures d'hier au soir?

D'ESTEUIL. — Mes injures?

SUZANNE. — Vous ne me connaissez pas!

D'ESTEUIL. — Oh! si!

SUZANNE, *excédée*. — Hein?... quoi?... qu'est-ce que vous dites?

D'ESTEUIL. — Ce que je dis... Je dis : « Flûte! flûte! flûte! flûte!... » Je vais aller passer la soirée à Trouville!... Si vous ne vous ravisez pas, je partirai à six heures. Bonsoir.

SCÈNE II

SUZANNE, seule, puis UN DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Ah! il voulait m'enlever tous mes remords... Voyons... relisons ma lettre :

« Ma chère Nicole.

» Tu vas être heureuse. Je me rends enfin à tes bons conseils de sincère et fidèle amie. Ta sagesse a raison de ma futilité. Je vais prendre un amant. Je m'y suis décidée — car, tu le sais, je suis une femme décidée — à la suite d'une scène absurde que mon mari m'a faite... A part ça, rien de nouveau à Villers. Les voisins sont agréables : à droite, à la villa des Aristoloches, le petit Paul d'Arzac, que tu connais bien... à gauche, à la villa des Glycines, un jeune Américain, millionnaire comme tout le monde, M. Bobby Hanson, que mon mari ne quitte pas...

» Au revoir, ma chérie, je suis trop nerveuse pour t'en dire plus long. En même temps qu'à toi, j'écris à celui qui doit me faire la courte échelle pour cueillir le fruit défendu. Sois discrète. Cette lettre est le seul faire part que j'envoie, la cérémonie devant avoir lieu dans la plus stricte intimité.

» Adieu, chérie, je t'embrasse.

» SUZANNE. »

Ma lettre est très bien. A l'autre, maintenant :

« Venez tout de suite, mon ami, mon grand ami, je vous attends.

» Votre

» SUZANNE. »

L'adresse : « Monsieur le vicomte Paul d'Arzac. »

Ah ! du buvard... Ah ! voilà !... *(Elle sèche sa lettre. Elle sonne. Un domestique entre.)* Portez cette lettre au chalet des Aristoloches.., tout de suite, n'est-ce pas ?

LE DOMESTIQUE. — Mais, madame, je crois que monsieur d'Arzac est au tennis.

SUZANNE. — Eh bien, portez-la où il sera.

LE DOMESTIQUE. — Et puis on est là pour toucher l'abonnement du casino. *(D'Esteuil entre.)*

SUZANNE. — Bon ! dites que... non ! j'y vais moi-même. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

LE DOMESTIQUE, D'ESTEUIL.

D'ESTEUIL, *au domestique, au moment où il va sortir.* — Pierre, je ne dînerai pas ici ce soir. Vous me préparerez mon habit.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur le comte.

D'ESTEUIL. — Vous allez à la poste ?

LE DOMESTIQUE. — Non... C'est une lettre que madame m'a donnée pour M. le vicomte d'Arzac. Je vais la porter.

D'ESTEUIL. — Ah ! bien... allez ! *(Le domestique sort.)*

SCÈNE IV

D'ESTEUIL, seul, puis LE DOMESTIQUE.

D'ESTEUIL. — Cette lettre à d'Arzac ne me dit rien qui vaille. *(Il s'assied devant la table.)* Qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir ?... Ce satané d'Arzac lui fait une cour très poussée. Suzanne est une femme décidée. Elle ne sait jamais à quoi, mais c'est une femme décidée... *(Il ouvre le buvard.)* Elle vient d'écrire là *(il ouvre la boîte de papier).*

sur ce papier d'un bleu trop tendre. Elle a séché son billet avec ce buvard neuf *(il ouvre le buvard)*, qui en garde la trace... Buvard, mon ami, tu fais là un joli métier ! Tu as toute honte bue. L'animal !... il sait, lui, à quoi m'en tenir. S'il pouvait me le révéler !... Au fait... *(Il essaie de lire en tournant et retournant le buvard.)* Pas moyen : c'est à l'envers !... Peut-être qu'avec une glace. Ce n'est pas chic ce que je fais là... Bah ! je suis tout seul... *(Il prend sur le secrétaire une glace à main, la met en face du buvard et lit ce qui s'y réfléchit.)* « Venez tout de suite, mon grand ami... » Oh ! bigre ! ça y est : la crise !... C'est l'instant physiologique !... Voilà le moment d'user de ma petite méthode... Il faut agir : agissons. *(Il va au téléphone de gauche.)* Allo !.... la villa des Glycines ?... Qui je suis ? le domestique, le maître d'hôtel... Dites à M. Hanson que madame la comtesse d'Esteuil désire lui parler et qu'il serait bien aimable de venir ici dans... *(A part)* je peux bien laisser vingt minutes à d'Arzac... dans une demi-heure. *(Il raccroche l'appareil.)*

SCÈNE V

D'ESTEUIL, SUZANNE, puis D'ARZAC.

SUZANNE, *entrant*. — Encore là !

D'ESTEUIL. — Je m'en vais. A ce soir, peut-être... J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop sans moi.

SUZANNE. — Rassurez-vous : je saurai trouver de quoi me distraire.

D'ESTEUIL, *ironique*. — Ce n'est pas sûr... Bonsoir ! *(Paul d'Arzac paraît au fond.)*

D'ARZAC. — Chère madame.

D'ESTEUIL. — Tiens, d'Arzac... Désolé, mon cher, je suis obligé de sortir. Au revoir, ma chérie. *(Il l'embrasse. — A part.)* Elle a envie de me mordre ! *(En sortant.)* Au revoir, cher ami.

SCÈNE VI

SUZANNE, D'ARZAC, puis LE DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Ah ! ça n'est pas sûr !...

D'ARZAC. — Chère amie, je viens de recevoir votre mot. Il m'a bouleversé, transporté.

SUZANNE. — Où ça ?

D'ARZAC. — A vos pieds... Écoutez-moi, Suzanne.

SUZANNE. — Soyez sage... Asseyez-vous... Qu'avez-vous fait, depuis hier soir ?

D'ARZAC. — Rien... les planches... Écoutez-moi, Suzanne.

SUZANNE. — Chut !... Pas de nouveaux arrivés, ce matin ?

D'ARZAC. — Non... Ah ! si... madame Oviedo.

SUZANNE. — Jolie ?

D'ARZAC. — Très bien faite.

SUZANNE. — Comment ! elle est si laide que ça !

D'ARZAC. — Mais pas du tout !

SUZANNE. — Au fait, vous avez été un peu son amant, je crois.

D'ARZAC. — Que voulez-vous ? Il faut l'avoir été... comme il faut avoir été en Italie.

SUZANNE. — A cause des souvenirs qu'on y rencontre.

D'ARZAC. — Voilà, voilà... Écoutez-moi, Suzanne !

SUZANNE. — Oh ! que vous êtes ennuyeux !... Enfin, soit... je vous écoute. *(Un temps.)* Eh bien, vous ne parlez plus ?

D'ARZAC. — C'est que j'ai tant de choses à vous dire !

SUZANNE. — Quoi ?

D'ARZAC. — Vous savez bien... Votre billet de tout à l'heure prouve que vous savez bien.

SUZANNE. — Mais quoi ?

D'ARZAC. — Que je ne pense qu'à vous, que je suis fou de vous... Je suis venu à Villers pour vous suivre... Je vous ai sacrifié des choses incroyables... J'ai manqué la journée des *Drags*, j'ai refusé d'engager Adélaïde.

SUZANNE. — Adélaïde ?

D'ARZAC. — Oui, ma tortue. J'ai refusé de l'engager dans le gymkhana organisé par la duchesse de Bellac... J'ai renoncé même à assister au circuit d'Auvergne... Ah ! quand un homme a renoncé pour une femme au circuit d'Auvergne, cette femme n'a plus le droit de douter de l'amour de cet homme.

SUZANNE. — Je ne dis pas que j'en doute.

D'ARZAC. — Que dites-vous, alors ?

SUZANNE. — Eh bien... que je n'en suis pas sûre.

D'ARZAC. — Méchante !

SUZANNE. — Si je suis méchante, c'est peut-être que je suis sur le point d'être trop bonne.

D'ARZAC. — Ah ! voilà un mot que je paierais de ma vie.

SUZANNE. — Seulement...

D'ARZAC, *lui prenant les mains, qu'il baise avec ferveur.* — Ah ! Suzanne, Suzanne !... Pourquoi m'avoir si longtemps découragé ?

SUZANNE. — Pour faire durer le plaisir... pour faire durer le chagrin...

D'ARZAC. — Ainsi vous m'aimez un peu... un tout petit peu... Que je suis heureux ! Décidément, on a raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais seul.

SUZANNE. — Qu'est-ce que ça signifie ?

D'ARZAC. — C'est vrai, vous ne savez pas... En même temps que votre mot, j'ai reçu une dépêche m'annonçant que Jack, mon petit fox-terrier, venait d'avoir le second prix à l'Exposition canine... Que je suis heureux ! que je suis heureux !... Il y a si longtemps que je vous aime... trois semaines... et en été !

SUZANNE. — Ah ! mon ami !... Mais, dites-moi, si je ne vous avais pas donné aujourd'hui le droit... d'espérer... auriez-vous continué à me faire la cour ?

D'ARZAC. — Éternellement !...

SUZANNE. — Comme vous trouvez de jolis mots !...

D'ARZAC. — C'est vous qui me les dictez... Vous m'avez inspiré des choses d'une poésie inouïe... Ainsi, l'autre jour, je me promenais sur l'estacade avec Bobby Hanson... Il est un peu amoureux de vous, Bobby ?...

SUZANNE. — Vraiment ! Vous croyez ?... Oui, je crois aussi.

D'ARZAC. — Qu'importe, à présent !... Eh bien, je me promenais avec lui sur la plage. Vous preniez votre bain... dans l'eau... en costume de bain... Enfin vous preniez votre bain... Un baigneur... le brun, celui qui ne sait pas nager... donnait une leçon de natation à une dame, très grosse, dans l'eau, comme vous... Il y avait le ciel, la mer... et l'eau... Alors, vraiment, devant ce spectacle... ravissant, je me suis senti, ma foi, oui, je me suis senti poète, et, dans une envolée, j'ai dit à Bobby...

SUZANNE. — Quoi ?

D'ARZAC. — Je lui ai dit : « C'est charmant !... »

SUZANNE, *enthousiasmée*. — Ah ! mon ami !...vous devriez écrire.

D'ARZAC. — A qui ?

SUZANNE. — Mais à personne !... écrire des romans,

D'ARZAC. — Peuh !... Les romans, maintenant, c'est des ouvrages de dames...

SUZANNE. — C'est vrai... Et voilà que j'en commence un, moi aussi. Mais j'aime mieux le vivre que de l'écrire.

D'ARZAC, — Ah ! mon amie !

SUZANNE. — Ah ! mon ami !

D'ARZAC, *avec chaleur et stupidité*. — Laissez-moi vous dire un mot que je trouve à l'instant, dans la fièvre de la passion, et qui me semble résumer tout entière la profondeur de cette minute...

SUZANNE. — Dites-le... dites-le...

D'ARZAC. — Eh bien, le voilà : je suis ravi !...

SUZANNE. — Ah ! comme vous connaissez le cœur des femmes !... Oui, vraiment, je commence à croire que vous m'aimez... Mais, à quel point m'aimez-vous ? Je vous en préviens. Paul, je serai exigeante... Tenez, je me souviens d'une belle histoire d'amour... Connaissez-vous le duc de Medina-Celi ?

D'ARZAC. — Connais pas !... Il n'est pas du cercle.

SUZANNE. — Mais ce n'est pas un duc d'aujourd'hui... C'est un duc d'autrefois, du temps de la Renaissance...

D'ARZAC. — Oui, enfin... Louis XIV...

SUZANNE. — C'est ça !... Eh bien, il habitait Madrid...

D'ARZAC. — Comme beaucoup d'Espagnols...

SUZANNE. — Oui... Il était amoureux de l'ambassadrice de France. Il eût tout donné pour la serrer un moment sur son cœur. Alors savez-vous ce qu'il imagina pour ça ? Il offrit un bal à toute la cour et l'y invita ; et, pendant la fête, il mit le feu à son palais, la prit dans ses bras, et l'emporta au dehors... Voilà de l'amour !... Qu'est-ce que vous dites de cette histoire ?

D'ARZAC. — Je dis que c'est sublime.

SUZANNE. — Dites-moi, Paul, en auriez-vous fait autant ?

D'ARZAC, *avec flamme* — Moi ! je n'ai pas de palais, je n'ai pas de cour, je ne connais pas d'ambassadrice... Mais je suis prêt à y flanquer le feu sur un regard de vous.

SUZANNE. — Oh ! vous êtes vraiment un homme du monde.

D'ARZAC. — Oui, je suis un homme du monde... Je suis l'homme du monde dans tout ce que ce mot renferme de grand et d'élevé et de définitif... Oui, Suzanne, je vous rendrai heureuse... Je vous ai tant désirée ! Depuis un an, j'en perdais le sommeil, le boire et le manger, le fumer, le « me promener », le « faire de l'œil aux petites femmes » : j'étais malheureux, si malheureux !...

SUZANNE. — Je suis très touchée, mon ami, très touchée. Mais maintenant, c'est l'avenir qui m'inquiète.

D'ARZAC. — L'avenir ? Il sera délicieux... Notre amour sera à la fois passionné et mondain, profond et chic. Tout le monde en parlera. Ça sera la liaison de l'année.

SUZANNE. — Comment !... mais vous serez discret ?

D'ARZAC. — Bien entendu, mais, soyez tranquille, on en parlera tout de même !... Notre aventure sera une chose parfaitement élégante. Je suis à la mode, vous êtes à la mode, nous sommes à la mode... C'est nous qui donnerons le ton à l'adultère de la saison prochaine et toutes les autres femmes du monde auront beau tromper leurs maris, on n'y fera pas seulement attention.

SUZANNE. — Ce qu'elles rageront!... Oui, oui... Ce sera un rêve! Et comment nous verrons-nous?

D'ARZAC. — Mais partout, dans les bals, dans les théâtres, dans les réceptions... Enfin, ça sera une délicieuse intimité.

SUZANNE. — Mais, mon ami, il faudra pourtant aussi que nous nous voyions seuls, quelquefois.

D'ARZAC. — Oui, quelquefois, aussi. Mais n'arrêtons rien, ne décidons rien... Livrons-nous au caprice, à la fantaisie, à l'imprévu.

SUZANNE. — L'imprévu!... Il y a cependant une chose qu'il faut prévoir. Si jamais... ô mon Dieu!... si jamais mon mari apprenait...

D'ARZAC. — Rassurez-vous, je ne lui enverrais pas mes témoins.

SUZANNE. — Merci... Et... moi?...

D'ARZAC. — Oh! je n'hésiterais pas à briser votre vie. Je vous emmènerais, je vous emporterais loin, bien loin... à l'étranger... à Luchon, par exemple!

SUZANNE. — Vous avez pensé à tout. Vous êtes de ceux à qui une femme peut confier son cœur... Et je vous le confie.

D'ARZAC. — Et quand... quand me confierez-vous le reste?

SUZANNE, *choquée*. — Oh! mon ami...

D'ARZAC. — Voyons, encore des scrupules? ce n'est pas bien... Comment vous dire mon chagrin, mon désespoir? Comment trouver le mot qui vous touche?... Ah! voilà: je suis très embêté.

SUZANNE. — Un peu de patience!

D'ARZAC. — Non, pas de patience... Tenez, j'ai une idée... Je sais que votre mari dîne à Trouville... Eh bien, filons de l'autre côté: allons à Dives, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant*.

SUZANNE. — Ce brave Guillaume!... Qu'est-ce qu'il a donc conquis au juste?

D'ARZAC. — On ne sait pas!... Des femmes... C'est dit, n'est-ce pas, c'est dit?

SUZANNE. — Peut-être!

LE DOMESTIQUE, *entrant*. — M. Hanson demande madame.

SUZANNE. — Dans un instant. *(Le domestique sort.)*

D'ARZAC. — Hanson?...

SUZANNE. — N'ayez pas peur, ingrat!...

D'ARZAC. — C'est vrai... Je me sauve!... C'est oui?...

SUZANNE. — Non... Oui... Rentrez chez vous. Je vous enverrai un mot tout à l'heure. Attendez.

D'ARZAC. — Oh! avec quelle angoisse!... Comment vous exprimer ma reconnaissance éperdue, ma gratitude infinie?... Ah! voilà: merci! *(Il sort.)*

SCÈNE VII

SUZANNE, seule, puis LE DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Il est très gentil. Décidément, il me plaît beaucoup. Allons, ne le faisons pas languir. *(Elle va à la table et écrit.)*

« J'ai réfléchi longuement, j'accepte votre invitation pour ce soir... A tout à l'heure! Nous irons dîner ensemble chez ce brave Guillaume...

» Votre

» SUZANNE. »

(Elle sonne.)

LE DOMESTIQUE. — Madame a sonné?

SUZANNE. — Oui. Faites entrer M. Hanson. Ah! et puis, quand vous sortirez, vous porterez cette lettre à la villa des Aristoloches.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. *(Elle se rassied.)*

SCÈNE VIII

BOBBY, SUZANNE, puis LE DOMESTIQUE.

BOBBY. — Bonjour, madame.

SUZANNE. — Bonjour, mon cher Bobby. *(Elle lui tend sa main à baiser; mais il se contente d'un vigoureux* shake-hand.)

BOBBY, *s'asseyant.* — Voilà, j'écoute...

SUZANNE, *surpris.* — Quoi?

BOBBY. — Votre mari m'a fait dire que vous aviez à me parler.

SUZANNE. — Mon mari?...

BOBBY. — Il a téléphoné tout à l'heure.

SUZANNE. — Je ne comprends pas... Il y a un malentendu... Je suis désolée... Je regrette beaucoup que vous vous soyez dérangé pour rien.

BOBBY. — Moi aussi, je regrette beaucoup.

SUZANNE. — Eh bien, franchement, vous n'êtes guère galant!

BOBBY. — Je ne suis pas galant, je suis Américain... Et puis, pourquoi serais-je galant avec vous, puisque je vous aime?

SUZANNE. — Oh! vous êtes drôle!

BOBBY. — Je ne suis pas drôle, je suis Américain.

SUZANNE. — Vraiment, vous m'aimez?

BOBBY. — Vous le savez bien. Je vous l'ai déjà dit dix-sept fois.

SUZANNE. — Dix-sept fois!

BOBBY, *tirant un carnet de sa poche.* — Parfaitement! Première fois, 7 juillet, au Casino... 9 juillet, 11 juillet, dans l'eau, en faisant la planche... Le 13, en automobile... Le 14, deux fois; fête nationale. *(Il se lève et se rassied.)* Le 17, 20, 23, 27, etc... Aujourd'hui, dix-huitième fois. *(Il note sur son carnet.)* Porté en compte, je dis... *(Il remet son carnet dans sa poche.)* Je pense que vous ne doutez plus.

SUZANNE. — Plus que jamais!

BOBBY. — Pourquoi?

SUZANNE. — Parce que vous avez une façon de parler de ces choses...

BOBBY. — Comment?... Je vous aime, alors je vous dis : « Je vous aime! »

SUZANNE. — Eh bien, précisément!... C'est ça qui est inouï. Quand on aime une femme, c'est la dernière chose qu'on doit lui dire. Et vous, vous commencez par là.

BOBBY. — Pourquoi perdre du temps? En affaires, le temps, c'est de l'argent. En sentiment, le temps, c'est de l'amour.

SUZANNE. — Eh bien, et le *flirt*?

BOBBY. — Le *flirt*, c'est français. Chez nous, on dit : « Je vous aime. » Ça suffit. Le reste, toutes ces phrases, ces choses que vous voulez qu'on vous dise, c'est bête.

SUZANNE. — Vous êtes si malhonnête que ça n'est pas désagréable!

BOBBY. — Je ne suis pas malhonnête, je suis Américain : j'ai la franchise et la sincérité. A Paris, cela s'appelle manquer d'éducation. Je suis un *self made man*, comme vous dites... Cela signifie : « Homme qui s'est fait soi-même ». Aujourd'hui, j'ai cent millions, même cent deux : j'en ai gagné deux ce matin... Et autrefois j'ai été gardien de troupeaux dans le *Far West*.

SUZANNE, *avec compassion.* — Oh! alors, vous n'aviez même pas de *smoking*?

BOBBY. — Je n'avais même pas de culotte, madame... Puis, comme j'aimais la musique, j'ai voulu l'apprendre et je me suis fait chef d'orchestre.

SUZANNE. — Oh! que c'est intéressant!

BOBBY. — Après, je suis devenu professeur de gigue à l'Université. Je faisais de l'argent; mais, un jour, dans un grand bal, j'ai glissé sur un grain de plomb, je suis tombé. Ma situation était cassée. J'ai pris mon courage avec les deux mains, j'ai ramassé le grain de plomb, je lui ai dit : « Tu m'as jeté par terre, il faut que tu me relèves! » J'ai réfléchi trois jours et j'ai inventé un procédé pour faire du caviar avec du plomb de chasse et de la graisse de locomotive...

J'ai refait de l'argent... Mais, un jour, des gens sont morts, beaucoup, après avoir mangé de mon produit... C'étaient des mauvais estomacs. Ils ne digéraient pas même le plomb... Procès avec les familles. Je perds. Ruiné. Je mange du veau enragé beaucoup... Alors, je dis : « Veau, il faut que tu me tires de là... » Je réfléchis trois jours, et j'invente un procédé pour fabriquer du veau avec du thon, et un autre pour fabriquer du thon avec du veau...

SUZANNE. — Comment? Mais, alors, ce n'est vraiment pas la peine !...

BOBBY. — Si, madame ! Parce que, dans les pays où on aime le thon, il n'y a pas de thons, mais il y a beaucoup de veaux, et, dans les pays où on aime le veau, il n'y a pas de veaux, mais il y a beaucoup de thons... Alors, en fabriquant sur place, j'évitais les frais de transport, et j'ai fait une énorme fortune... Voilà... Je vous aime...

SUZANNE. — Oui... Ah ! vous êtes fantastique !

BOBBY. — Je ne suis pas fantastique, je suis Américain.

SUZANNE. — Et ça ne vous gêne pas de raconter ces débuts si... singuliers?

BOBBY. — Ah ! comme vous êtes Française, vraiment !... Dans votre pays, on trouve que c'est beau d'avoir cent millions. Pour nous, ce qui est seulement beau, c'est de les gagner, avec n'importe quoi.

SUZANNE. — Comment, avec n'importe quoi !...

BOBBY. — Oui, madame... Notre grand Edison l'a dit : un homme qui n'est pas capable de faire fortune avec le premier objet venu, c'est un homme qui ne compte pas, ce n'est rien.

SUZANNE. — Oh ! vous exagérez !... Le premier objet venu...

BOBBY. — Si ! je dis... Tenez ! dans cette chambre, il y a vingt choses avec quoi faire fortune... Tenez ! le papier, l'encre, le chiffon, l'éventail, la chaise, vous...

SUZANNE. — Comment, moi !

BOBBY. — Oui, vous, la jolie femme... Mais ça, ce n'est pas américain, c'est européen. Ça viendra plus tard chez nous, quand nous serons tout à fait civilisés.

SUZANNE. — C'est incroyable... Je devrais être horriblement fâchée de votre ton, de ce que vous dites, et pas du tout ! je ne le suis pas. Il y a quelque chose de si savoureux, de si nouveau dans votre caractère, dans vos façons... C'est incroyable !... Dire que moi, la comtesse d'Esteuil, je suis l'amie d'un ancien gardeur de bestiaux... car je suis votre amie, très votre amie.

BOBBY, *lui secouant la main.* — Moi aussi.

SUZANNE. — Il est vrai que vous avez dû tant changer depuis le *Far West* !...

BOBBY. — Pas du tout! J'ai toujours été tel. A six ans, j'étais aussi diablement délibéré que je suis...

SUZANNE. — Jamais je n'ai vu un homme tel que vous.

BOBBY. — C'est que vous n'avez jamais vu un homme véritable.

SUZANNE. — Vous me déconcertez, vous me surprenez, vous m'amusez.

BOBBY. — Vous, vous ne m'amusez pas... je vous aime. Aussi, il faut finir : je ne peux pas rester plus longtemps à croquer le petit enfant.

SUZANNE. — Quoi?

BOBBY. — Oui, enfin, à attendre, à faire la jambe de grue... Décidément, vous ne voulez pas que je vous aime? Bien. C'est dommage. Pour moi. Pour vous aussi.

SUZANNE, *un peu piquée*. — Vraiment?

BOBBY. — Oui... Parce que vous, forcément, un jour, vous aurez une aventure. Vous jetterez votre petite chapeau par-dessus un moulin... Eh bien, avec moi, vous auriez fait une bêtise pas bête... Avec un autre, vous ferez une bêtise bête. Je dis.

SUZANNE. — Enfin, je ferai ce qui me plaira, mon cher... Je ne suis peut-être pas une femme supérieure...

BOBBY. — Non, vous n'êtes pas...

SUZANNE. — Merci... Mais vous me permettrez, en tout cas, de ne pas vous demander de conseils...

BOBBY. — Je vous donne tout de même... C'est une pitié... Une femme comme vous!... penser à un monsieur d'Arzac!...

SUZANNE. — Hein?

BOBBY. — Il vous fait la cour, pas parce qu'il vous aime, mais parce que c'est chic... Les gens comme lui, ils mangent sans faim, ils boivent sans soif, ils aiment sans amour. Je dis : ce sont des gigolettes!...

SUZANNE. — Vous êtes sévère.

BOBBY. — Ils sont amoureux de vos toilettes, de vos relations, des articles qu'il y a sur vous dans les journaux. Vous-même, vous passez par-dessus le marché... Ils vous aiment pour la devanture.

SUZANNE. — « La devanture »?

BOBBY. — Oui, la galerie... Si demain vous étiez une pauvre petite professeur de piano, ils vous regarderaient seulement pas...

SUZANNE. — Mon Dieu, c'est possible!

BOBBY, *s'échauffant peu à peu*. — Moi, madame, je vous aime, pour vous, sans château, sans titre, sans robe. Je vous aurais trouvée seule, toute seule, nue, dans une île déserte, je vous aurais prise tout de suite, vous pour moi, et l'île pour mon gouvernement...

Ah ! je dis, encore une fois, c'est une pitié, refuser cette chose à un homme comme moi, pour la donner un jour à un de ces petits poulets sautés étriqués, qui vous aimeront dans les raouts, dans les *tennis*, les *bridges*, les *garden-parties*, les *five o'clock teas*, toutes ces choses parisiennes..., mais qui s'ennuieront quand ils seront seuls avec vous... Je dis, avec eux, vous serez compromise, vous ne serez pas aimée.

SUZANNE, *un peu songeuse*. — Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort...

BOBBY. — Tenez, ce petit d'Arzac... C'est ce que vous appelez, n'est-ce pas, un homme pour les femmes?... Et c'est à cause de cela qu'il vous plaît.

SUZANNE, *négligemment*. — Mais « il me plaît... Il me plaît... » Je le trouve charmant, voilà tout...

BOBBY. — Plus!

SUZANNE. — Enfin, qu'avez-vous à dire sur d'Arzac? Je tiens à savoir.

BOBBY. — Vous voulez?

SUZANNE. — Oui.

BOBBY. — Eh bien, ce petit garçon est diablement mal élevé. Il n'aime pas à avoir des femmes, il aime seulement à raconter les femmes qu'il a.

SUZANNE, *vivement*. — Oh! je ne puis croire...

BOBBY. — Il faut croire. Moi, je ne mens jamais : je n'ai pas le temps... Il fait collection de femmes, et, quand on a une collection, vous savez, on la montre. Lui, il fait visiter beaucoup. Hier, il m'a dit : « Bientôt j'aurai des choses à vous raconter ! »

SUZANNE. — Mais c'est abominable!

BOBBY. — Non, ce n'est pas abominable; c'est parisien. Ça peut se faire ici, parce qu'en France, vous avez cette chose qu'on appelle l'honneur. Quand on est chic, quand on est *clubman*, on a de l'honneur. Et alors, ça permet de faire beaucoup de petites choses vilaines : ne pas payer ses dettes, prendre les maîtresses de ses amis, manger l'argent de sa femme et la quitter après... Nous sommes des commerçants. Alors, nous sommes obligés d'agir proprement, parce que nous n'avons pas d'honneur. *(Suzanne, préoccupée et sans l'écouter, a sonné le domestique, qui entre.)*

SUZANNE. — Dites-moi, Pierre... avez-vous porté ce mot?

LE DOMESTIQUE. — La lettre pour...

SUZANNE, *le coupant vite*. — Oui, le mot que je vous ai donné tout à l'heure?

LE DOMESTIQUE. — Non, madame, pas encore.

SUZANNE, *soulagée*. — Ah ! bien ! bien !

LE DOMESTIQUE. — Je vais y aller tout de suite.

SUZANNE, *soulagée*. — Non, non ! C'est inutile. Ne le portez pas, ne le portez pas.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. Je vais le rendre à madame.

SUZANNE, *à Bobby*. — C'était un mot au sujet d'une excursion que j'avais projetée; mais, décidément, je n'irai pas... C'est trop loin... *(Pendant ce temps, le domestique a pris le plateau où le café était servi, pour l'emporter. Sur le seuil de la porte, il s'arrête.)*

LE DOMESTIQUE. — Ah ! la femme de chambre m'a dit de prévenir madame que son ombrelle en dentelle était arrivée. *(Il sort.)*

SUZANNE. — Ah ! l'ombrelle !... la fameuse ombrelle !... Et moi qui l'oubliais !...

BOBBY. — Quoi ?

SUZANNE. — Une ombrelle à propos de laquelle mon mari m'a fait une scène atroce !

BOBBY. — C'est bête. Je ne fais jamais de scène : je n'ai pas le temps.

SUZANNE. — Eh bien, mon mari, lui, ne s'en prive pas ! Et aujourd'hui il a été... Oh !... Aussi je m'étais bien juré qu'il le paierait...

BOBBY. — Vraiment ?

SUZANNE. — Et voilà que maintenant... Ah ! je suis furieuse !...

BOBBY. — Qu'est-ce que vous dites ?

SUZANNE. — Rien.

BOBBY. — A quoi pensez-vous ?

SUZANNE. — Je pense... *(Prenant un parti.)* Je pense, mon cher ami, que je regrette de ne vous avoir pas mieux compris... que vous ne m'ayez pas dit plus tôt ces choses... C'est justement tout ce qui me choquait en vous qui me plaît à présent... Je vous sens sincère, loyal, pas comme les autres. Je m'habitue même à votre façon menaçante de dire : *(elle l'imite)* « Je vous aime... »

BOBBY. — Alors, vous le croyez, maintenant, vous êtes convaincue ?

SUZANNE. — Non ! Mais je ne dis pas que je ne veuille pas l'être... Parlons-en.

BOBBY. — Pourquoi parler toujours ? Pourquoi chercher le petit animal ?

SUZANNE. — « Animal » ?

BOBBY. — La petite bête, si vous préférez. En amour, parler, c'est ne rien dire. Il ne faut pas parler, il faut agir.

SUZANNE. — Eh bien, moi, j'aime qu'on me parle... Il faut me prendre comme je suis.

BOBBY. — Cela, je veux.

SUZANNE. — Hein?... Oh! Bobby, vous êtes inconvenant.

BOBBY. — Ce n'est pas moi... c'est l'amour.

SUZANNE. — Enfin... admettons que je vous croie : il faudrait encore que je sache comment vous m'aimeriez...

BOBBY. — Comme tout le monde.

SUZANNE, *choquée, mais avec gentillesse.* — Ah! taisez-vous... Je ne suis pas comme tout le monde, moi. Mon Dieu, je l'avoue, je suis romanesque. Tenez, je me souviens, par hasard, d'une très belle histoire d'amour, celle du duc de Medina-Celi... La connaissez-vous?

BOBBY. — Non. Je vais la connaître.

SUZANNE. Eh bien, c'était un grand d'Espagne, épris d'une ambassadrice de France. Et, pour la prendre, une seule minute, dans ses bras, il l'invita à un bal et mit le feu à son palais... Qu'est-ce que vous pensez de ce grand seigneur-là?

BOBBY. — Je pense qu'il était assuré contre l'incendie.

SUZANNE, *avec tristesse.* — Ah! peut-être... Oh! vous m'avez gâté mon histoire!

BOBBY. — Elle est très bête, votre histoire!

SUZANNE. — Oui... au fond, moi aussi, je la trouve moins belle à présent... Mais pourtant... l'amour, c'est la folie, c'est l'ivresse, l'énervement... Voyons, vous-même, si vous m'aimez comme vous dites, vous devez vivre dans la fièvre!...

BOBBY. — Non, je n'ai pas la fièvre. Je vous aime; je ne suis pas malade.

SUZANNE. — Enfin, vous ne devez plus dormir?

BOBBY. — Je dors très bien.

SUZANNE. — Vous ne devez plus manger?

BOBBY. — Je mange beaucoup.

SUZANNE. — Alors j'avoue que je ne comprends plus!

BOBBY, *avec vigueur et autorité.* — C'est que, sur le vieux continent, vous vous figurez, ma chère, que l'amour est une chose tourmentée, compliquée, subtile, détraquée, malsaine. C'est pas ça. L'amour c'est une chose belle, forte, robuste. C'est la santé. C'est la vie. C'est la nature!... Voilà l'amour que j'ai pour vous.

SUZANNE, *émue.* — Comme vous dites cela!

BOBBY, *avec autorité.* — Je dis parce que ça est!

SUZANNE. — Oui... je commence à comprendre la vérité, la force de votre sentiment. Mais c'est votre tranquillité qui m'étonne encore... Enfin, si je refusais jamais de vous écouter, sortiriez-vous de votre calme?... Seriez-vous malheureux?...

BOBBY, *presque grave.* — J'aurais un grand chagrin. Je souffrirais beaucoup... une heure, chaque jour.

SUZANNE. — Hein ?

BOBBY. — Oui, parce que le reste de mon temps est pris par mes affaires. Mais, dans cette heure seule, j'aurais plus de peine profonde et véritable qu'un petit d'Arzac n'en aura dans toute sa pitoyable petite vie... Je dis.

SUZANNE, *touchée.* — Ah! mon ami, vous êtes vraiment un homme rare, un homme à qui une femme peut sans crainte se confier...

BOBBY. — Elle peut. Je ne suis pas l'aventure, je suis la sécurité.

SUZANNE, *conquise.* — C'est vrai. Je le crois. J'en suis sûre...

BOBBY. — Vraiment?... Oh! vous me faites plaisir, grande joie! Maintenant, je serai heureux complètement une heure par jour.

SUZANNE. — Comment?

BOBBY. — Oui, parce que le reste de mon temps est pris par mes affaires... Je suis très content, je vous aime. Et maintenant il faut vous dépêcher de m'aimer. Je veux.

SUZANNE. — Vous voulez?...

BOBBY. — Oui, ne vous occupez pas... Je me charge... Il faut, ce soir, dîner avec moi.

SUZANNE. — Déjà !

BOBBY. — Oui, à Dives, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant.*

SUZANNE. — Ce brave Guillaume!

BOBBY. — Pourquoi dites-vous?...

SUZANNE. — Ah ! parce que c'est déjà un vieil ami.

BOBBY. — C'est dit. *All right!*

SUZANNE. — Oh ! pas encore. Laissez-moi le temps de réfléchir.

BOBBY. — Pourquoi?

SUZANNE. — C'est plus convenable...

BOBBY. — Oh ! comme vous êtes Française !

SUZANNE. — Tenez, je vous enverrai un mot. Rentrez chez vous et attendez.

BOBBY. — Combien de temps?

SUZANNE. — Je ne sais pas... un moment.

BOBBY. — Soit !

SUZANNE. — En attendant, vous penserez à moi.

BOBBY. — Non. Je ferai de la boxe et j'aurai mon *lunch.* Je vous aime. *(Il sort.)*

SUZANNE. — Celui-là, c'est un homme.

SCÈNE IX

SUZANNE seule, puis LE DOMESTIQUE
(Suzanne sonne.)

LE DOMESTIQUE *entre*. — Madame?...

SUZANNE. — Vous ne m'avez pas rapporté la lettre que je vous avais donnée pour M. d'Arzac.

LE DOMESTIQUE. — Je demande pardon à madame. La voilà.

SUZANNE. — Merci... Attendez! je vais vous donner un autre mot à porter tout de suite chez M. Hanson, à la villa des Glycines...

LE DOMESTIQUE. — C'est que monsieur vient de rentrer et je lui prépare ses affaires.

SUZANNE. — Bien. Je vous le donnerai tout à l'heure.

SCÈNE X

SUZANNE, seule.

SUZANNE. — Oh! oui, ce Bobby est un homme. *(Elle prend une feuille de papier, trempe sa plume dans l'encre, puis s'arrête.)* Au fait, pourquoi écrire un autre billet? Je n'ai qu'à changer l'enveloppe. C'est amusant... *(Elle ouvre la lettre destinée à Paul d'Arzac, déchire l'enveloppe et la jette, puis relit le billet à haute voix :)*

« Mon ami. J'ai réfléchi. J'accepte votre invitation pour ce soir. A tout à l'heure. Nous irons dîner ensemble chez ce brave Guillaume.

» Votre

» SUZANNE. »

Ça va très bien! *(Elle reprend une enveloppe et écrit l'adresse :)*

« Monsieur Hanson. »

(Elle met le billet dans l'enveloppe. A ce moment, sonnerie de téléphone, à droite.)

Oh! *(Elle pose l'enveloppe sur le secrétaire et va au téléphone.)*

Allo!... Ah! c'est vous... C'est vous, d'Arzac? *(Du ton le plus détaché.)* Qu'est-ce que vous voulez?... Oui, c'est vrai, je devais vous envoyer un mot... Comment, je manque de parole?... Mais je ne vous ai rien promis... Quoi?... quoi?... Mais non, je ne veux pas vous désespérer... Quoi?... Qu'est-ce que vous vous imaginez?... que c'est la visite de Bobby qui m'a fait changer d'avis? Vous êtes fou, mon cher, archi-fou!... C'est d'ailleurs un homme intéressant que ce Bobby... pas banal... Mais de là à... Vous êtes stupide... Oui, oui... je sais bien... Oui... oui... évidemment... il est un peu excentrique... Ah! il a été refusé au cercle... je ne savais

pas... Comment, il n'est reçu nulle part?... Oh! je ne croyais pas... Du reste, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?... Oui... oui... *(Elle sourit.)* Vous êtes bête... Ça, c'est très gentil... Vous êtes très gentil. *(A part.)* Quel charmant garçon! *(Haut.)* J'ai pour vous beaucoup... beaucoup de sympathie... Je ne vous l'ai pas caché... Mais j'hésite encore. Non, je ne dis pas oui... Non, je ne dis pas non... Attendez... Il faut faire ce que je veux... Attendez!... *(Elle coupe la communication, puis revient au milieu et reprend la lettre qu'elle vient de cacheter.)* Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Je ne peux pourtant pas aller dîner avec un homme qui a été refusé au club... C'est dommage, pourtant! *(Elle déchire l'enveloppe, la jette, et pose le billet sur le secrétaire. Sonnerie de téléphone, à gauche.)* Ah! quoi encore? *(Elle va au téléphone.)* Qu'est-ce que c'est?... C'est vous, Bobby?... Comment, vous vous impatientez!... Vous êtes vraiment trop pressé... Je ne vous ai rien promis... Qu'est-ce que vous allez vous imaginer? Qu'il y a du d'Arzac là-dessous? Mais vous êtes fou, mon cher!... Mais oui, vous m'avez touchée tout à l'heure!... J'ai pour vous beaucoup... beaucoup de sympathie... Oui... oui, c'est vrai... c'est gentil!... *(A part.)* Quel charmant garçon! *(Haut.)* Je ne dis pas oui... je ne dis pas non... nous verrons... Attendez encore un peu... je vous en prie... attendez!... *(Elle coupe la communication.)* Ah! mon Dieu! que faire?... Évidemment, Bobby... mais d'Arzac... Que faire?... que décider?... quel supplice! *(Elle reprend le billet.)* Ah! mon pauvre billet, à qui vas-tu aller?... Il faut pourtant que je l'envoie à quelqu'un... Mettons toujours une enveloppe... *(Elle en prend une.)* Lequel choisir? Est-ce que je sais, moi, pauvre petite femme innocente que je suis!... Oh! si quelqu'un pouvait me donner un conseil!... D'habitude, c'est à mon mari que j'en demande. Mais, cette fois-ci, vraiment, je ne peux pas... non, je ne peux pas... Et c'est bien dommage, parce qu'il est plein de sens, mon mari, plein de raison, de finesse... Il est moins intelligent que Bobby, certainement, mais beaucoup plus que d'Arzac. Il est moins chic que d'Arzac, oui, mais il l'est beaucoup plus que Bobby... Il a bien ses avantages... Que décider? Ah! si je savais ce que je veux, je le ferais tout de suite!...

SCÈNE XI

SUZANNE, puis D'ARZAC, puis BOBBY.

SUZANNE, *à d'Arzac qui entre en coup de vent.* — Comment! c'est vous?

D'ARZAC. — Oui, je n'y tenais plus. Je suis venu demander votre réponse...

SUZANNE. — Mais...

BOBBY, *qui entre aussi en coup de vent.* — Madame, je viens chercher la lettre.

D'ARZAC, *saluant Bobby froidement.* — Monsieur...

BOBBY, *de même.* — Monsieur...

SUZANNE. — Eh bien... *(Suzanne, qui tient toujours l'enveloppe à la main, regarde alternativement l'un et l'autre, puis sonne.)*

LE DOMESTIQUE, *entrant.* — Madame a sonné?

SUZANNE. — Voulez-vous dire à monsieur que M. d'Arzac et M. Hanson l'attendent au salon?...

BOBBY. — Hein?

D'ARZAC. — Hein?

SUZANNE. — Oui... Vous m'excuserez : j'ai tout juste le temps d'aller m'habiller. M. d'Esteuil va se faire un plaisir de vous recevoir et je vous demanderai même d'être assez obligeants pour bien vouloir lui remettre cette enveloppe sur laquelle j'écris son nom... *(Elle écrit le nom sur l'enveloppe.)* Au revoir, et merci à tous deux!...

SCÈNE XII

D'ARZAC, BOBBY, puis D'ESTEUIL.

D'ARZAC. — Monsieur, tout ce qui se passe ici me paraît fort obscur.

BOBBY. — Non. C'est très clair.

D'ARZAC, *se montant.* — Mais enfin, j'ai peine à m'expliquer...

BOBBY, *se montant.* — C'est que vous n'êtes pas très intelligent.

D'ARZAC. — Qu'est-ce que vous dites?

BOBBY. — Vous avez très bien entendu. J'ai dit que vous n'étiez pas très intelligent.

D'ARZAC. — Et moi, je trouve que je le suis plus que vous.

BOBBY. — Voilà justement ce qui prouve que vous ne l'êtes pas du tout.

D'ARZAC. — Vous êtes un malotru.

BOBBY. — Ah! prenez garde!... je vais vous boxer le nez.

D'ARZAC. — Monsieur!...

BOBBY. — Monsieur!... *(Ils se mesurent du regard.)*

D'ESTEUIL, *entré depuis un instant, les désignant tous deux.* — Voilà!... Et dire que si je vous laissais faire, messieurs, vous vous couperiez la gorge!... Mais ma méthode ne va pas jusque-là.

D'ARZAC. — Je disais à ce monsieur ce que j'ai à lui dire.

BOBBY. — Et moi, je répondais à ce petit ce que j'ai à lui répondre.

D'ESTEUIL. — Asseyez-vous, je vous en prie. *(Les deux hommes hésitent.)* Je vous en prie... *(Les deux hommes s'asseyent.)* Messieurs, il y a ici quelqu'un qui doit faire des excuses.

BOBBY. — Hein?

D'ARZAC. — Quoi?

D'ESTEUIL, *souriant.* — C'est moi, et je vous prie tous deux de bien vouloir les accepter.

D'ARZAC. — Je ne comprends pas.

BOBBY. — Moi, si... *(Lui désignant la lettre qui est restée sur la table.)* Il y a une lettre pour vous. *(A d'Arzac.)* Donnez, vous qui ne faites rien... *(D'Arzac obéit, sans bonne grâce.)*

D'ESTEUIL. — Merci. *(Il la décachète et la lit.)* Bigre! C'est mieux encore que je n'espérais.

D'ARZAC. — Enfin nous direz-vous?...

D'ESTEUIL. — Je vais vous dire. Et de la sorte, messieurs, vous aurez gagné quelque chose à cette aventure.

D'ARZAC. — Quoi donc?

BOBBY, *à d'Arzac.* — Laissez parler.

D'ESTEUIL. — Le rôle de mari, voyez-vous, est un rôle très difficile et très ingrat. Presque tout le monde le joue mal. Moi, je ne le joue pas trop mal. Eh bien, j'ai discerné ceci : un mari ne peut rien contre un amoureux, mais un deuxième amoureux peut beaucoup contre le premier. Une femme a-t-elle un *flirt* menaçant, c'est le devoir de son mari de lui en procurer un second. Par ce moyen, les deux rivaux se combattent et se neutralisent. *(A Bobby.)* A vous, qui êtes un scientifique, je dirai que c'est l'éternelle loi de l'équilibre. *(A d'Arzac.)* A vous, qui êtes un mondain, je dirai... je ne dirai rien du tout... Voyez-vous, c'est la seule chance que nous ayons, nous autres, c'est la chance du mari... Et maintenant je vous remercie de tout cœur, vous, d'Arzac, d'avoir détourné le danger Bobby; vous, mon cher Bobby, de m'avoir garanti contre le péril d'Arzac... Et j'aurais beaucoup voulu, pour vous témoigner ma gratitude, vous avoir tous les deux à dîner ce soir. Mais voilà que, précisément, je trouve ce mot inattendu de ma femme. Elle veut que je l'emmène, ce soir, à *Guillaume-le-Conquérant.*

BOBBY, *avec flegme.* — Ce brave Guillaume!

D'ARZAC, *avec amertume.* — Ce brave Guillaume!

D'ESTEUIL, *avec bonhomie.* — Ce brave Guillaume!... Allons, dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir aidé ma chance?

D'ARZAC, *avec sécheresse*. — Certainement, mon cher !... Mais, avant de vous quitter, je tiens à prononcer un mot qui sauvegarde ma dignité et qui prouve que je ne suis ni un imbécile ni une dupe... Ce mot le voici : Je m'en vais ! *(Il sort.)*

SCÈNE XIII

D'ESTEUIL, BOBBY.

BOBBY. — Pauvre petite chose !...

D'ESTEUIL. — Tout va bien... Mais il ne faudrait pas que ma femme se doute... Et je suis...

BOBBY. — Vous êtes dans vos petites bottines.

D'ESTEUIL. — Voilà !... Qu'est-ce que vous feriez maintenant, si vous étiez à ma place ?

BOBBY. — Je ferais ainsi... J'appellerais madame et lui dirais : « Petite femme, vous n'avez pas plus de cœur qu'une petite pierre précieuse, vous n'avez pas plus de cervelle qu'une petite perruche rose. Vous n'êtes rien, vous êtes une petite robe qui passe. Petite robe, demandez-moi pardon. »

D'ESTEUIL. — Eh bien ! moi, je fais ainsi : j'appelle madame... *(Il va à la porte.)* Suzanne ! Suzanne !

SUZANNE, *entrant*. — Mon ami ?...

D'ESTEUIL. — Et je lui dis : « Ma chérie, je vous demande pardon. »

BOBBY. — Oh !

SUZANNE. — Mais...

D'ESTEUIL. — Je vous demande pardon de ce que vous avez été méchante, de ce que vous avez été coquette, de ce que vous avez voulu me faire de la peine. De tout cela, je vous demande pardon.

SUZANNE. — Eh bien ! je suis faible : je vous pardonne.

D'ESTEUIL. — Oh ! ma chérie... *(Il lui baise les mains.)*

BOBBY. — Mabouls ils sont.

SUZANNE. — Ah ! mon ami... *(A Bobby.)* Vous permettez ? *(Elle embrasse son mari.)*

BOBBY. — *Play !*

SUZANNE, *à son mari*. — Vous êtes un homme exquis. Je vous aime de tout mon cœur et je ne vous tromperai jamais... jamais... jamais...

D'ESTEUIL, *à Bobby*. — Me voilà tranquille pour huit jours... Que dites-vous de ma méthode ?

BOBBY. — Je dis... Je dis que si vous, Français, vous appliquiez aux affaires l'intelligence, la finesse, la ruse et surtout le génie du

bluff que vous mettez dans les choses de l'amour, vous seriez la plus grande nation du monde... C'est ainsi. Nous nous valons. Mais nous, dans notre champ, nous plantons des cannes à sucre ; vous, dans le vôtre, vous cultivez seulement des roses.

SUZANNE. — Il y a le parfum en plus.

BOBBY. — Mais le revenu en moins.

D'ESTEUIL. — Et voilà à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons !

BOBBY. — Quelle heure? *(Il regarde sa montre.)* Quatre heures... Au revoir. Au lieu d'aller à *Guillaume-le-Conquérant*, je vais prendre une douche, et puis télégraphier à New-York pour mes affaires.

SUZANNE. — Et nous, au lieu d'aller à *Guillaume-le-Conquérant*, nous allons dîner gentiment tous les deux, et puis...

D'ESTEUIL. — Et puis...

SUZANNE *(baissant les yeux)*. — Et, puis, le conquérant, ça ne sera pas Guillaume...

BOBBY. — Aoh ! je file à l'anglaise. *(Il sort par le fond.)*

D'ESTEUIL. — Et nous... *(Il prend Suzanne par la taille et l'entraîne vers la gauche)* à la française !

G. A. DE CAILLAVET ET ROBERT DE FLERS

SUR LA ROUTE DE FEZ

2 avril 1905. En mer. — La route n'est pas sûre au sud de Tanger, au moins jusqu'à El Qçar, et pour aller à Fez, nous sommes obligés de faire ce détour par El Arach.

Un vieux bateau de cent cinquante tonnes, qui finit ici sa carrière et ne prend plus, depuis qu'il est arabe, la peine de se laver. Une centaine de passagers maures, juifs, rifains, suffit à l'encombrer. Dans leurs pâles bernouss, les brunes étoffes de leurs *djellabas*, ou leurs lévites noires, ils sont prêts au mal de mer, affalés sur le pont, le spardeck, la passerelle, sur les coussins de velours souillé du salon, — les plus vaillants, des Maures, accroupis en cercles et faisant du thé, l'un d'eux, çà et là, grattant sur une guitare monocorde de grêles modulations mineures; ou bien un juif ouvrant et fermant un lamentable accordéon d'Europe. Mais, dès le départ, à neuf et demie du matin, par une mer où se mirent le calme et le bleu du ciel, presque tous, déployant leurs tapis, se sont couchés; ils ont à demi fermé les yeux, et chacun, seul, ignorant les autres, nasille, bouche close, quelque bribe de mélopée arabe, si étrange, avec son éternel et pathétique intervalle d'un ton et demi.

Comme on sent que cette humanité là, ses rythmes, ses rêves, et ce bateau, sont d'essences différentes, — que celui-ci

est le produit d'une civilisation tout à fait étrangère! Ces cheminées, où tournoie la fumée du Cardiff, ces échelles et ces écoutilles de fer, la passerelle où va et vient un marin anglais, le seul, à bord, de son espèce, ses commandements nets à l'homme en *djellaba* qui fait tourner la roue du gouvernail, la pulsation profonde des machines, — bref, tout ce qui rappelle encore sur ce vieux bateau d'Afrique le travail et la vigilance de nos races d'Europe, et d'autre part, ces postures d'atonie, les yeux sans regard de ces Maures, les trop grandes et liquides prunelles de ces juifs, leurs figures sans vigueur et mal rasées, ces voiles lâches, ces jambes nues, ces savates : quelle discordance! D'autant plus absurde que ce steamer appartient vraiment à ce public marocain; on ne le cantonne pas à l'avant, sur le pont, en troupeau. Au milieu de ces choses d'Europe, l'Européen ne se retrouve pas chez lui, comme, en général, en Orient, dès que, tournant le dos à la fourmilière indigène, il a mis le pied sur l'échelle d'un paquebot. Sur ce bateau, qui malgré tout nous semble spécialement nôtre, nous ne sommes pas à un autre titre que ces Rifains enfantins et sauvages qui voyagent avec leurs carabines, leurs cartouchières pleines et de romantiques poignards à la ceinture. Dans la salle à manger, sur les canapés fanés, s'entassent des colis qui rappellent la caravane et le gourbi, des corbeilles sous des voiles mystérieux, ou bien coiffées de hauts cornets d'osier, et qui doivent contenir des provisions de couscoussou; des fusils à pierre, cerclés de cuivre, et dont la crosse est sculptée, des Remington et des Winchester, des malles d'un autre âge : gros clous et velours vert. Plusieurs grands paquets d'étoffe blanche ne se révèlent pas tout de suite vivants; mais, vers le sommet de ces ballots en forme de pyramide, de féminines prunelles noires luisent dans une fente. Plus nombreuses, des familles juives se concentrent sur elles-mêmes, aïeux, parents, enfants qui, sur ce bateau, ne se quittent pas plus que dans la vie. Les jeunes femmes, à la douce figure intelligente, si pâles sous leurs éclatants fichus, allaitent des larves gémissantes.

L'extrême côte nord de l'Afrique finit de se dérouler; nous sortons du grand détroit qui la sépare de l'extrême pointe sud de l'Europe. On sent bien que c'est ici l'un des points

remarquables du globe. Jamais encore je n'avais vu si long couloir marin bordé de si nobles côtes : à trente milles de nous, la haute barre des sierras andalouses, avec, de loin en loin, l'accent d'un ressaut aigu : pure pâleur mauve dans l'azur léger où poudroie toujours je ne sais quelle blanche et lucide vapeur de diamant. A bâbord, tout près, opprimant nos petits mâts, la muraille que termine l'éperon du Spartel, — un promontoire comme il n'y en a pas dans la Méditerranée, vraiment une falaise d'Océan, toute pareille à celle qui marque, bien loin d'ici, au cap Gardafui, à l'autre bout du continent sauvage, un autre grand tournant du monde. Derrière nous, une petite ligne marine d'infini, entre les admirables montagnes de pierre (gris pâle dans la vapeur diamantée) qui forment le pilier africain d'Hercule, et le petit écran lointain de Gibraltar : les vides de la Méditerranée qui, par là-bas commence à s'élargir librement vers la France et l'Italie. En avant, les champs de l'Atlantique qui se déploient de plus en plus, — et partout, vers le large comme dans l'immense corridor liquide, la même placidité de la mer, la splendeur lisse, allégée de brume invisible, des solitudes bleues, toute la paix instable, merveilleuse, d'un morceau de la planète engourdi dans la lumière.

Pas une voile de pêcheur en vue ; notre bateau est seul dans ces espaces, tandis qu'il décrit un demi-cercle et s'oriente vers le sud. En un moment nous avons doublé le cap Spartel, qui dessine l'une des principales figures de notre terre, et que l'on pourrait voir, j'imagine, de la lune, marquer sur la belle sphère bleuâtre le coin d'une tache dense et nuée de vapeurs. Droit au sud, maintenant, fuit une dune ardente, et qui se voile, au vent de mer, de sable fumant : c'est la côte désolée sous le soleil, qui, plus loin, borde le Sahara, puis le Sénégal, le monde noir, et s'allonge, toujours dans plus de lumière, en face d'un Atlantique embrasé. Adieu au petit phare blanc, qu'entretiennent les nations d'Europe, au pied du farouche Spartel — sentinelle avancée, en ces parages, du monde civilisé, — le seul phare du Maroc, et que relie à Tanger, la seule route du Maroc ! Le rythme de l'Océan nous prend, espacé, profond, et nous courons parallèlement à la dune rectiligne et poudroyante. Rien que ces choses mornes,

et qui resplendissent : le jaune des sables, le bleu lourd des houles, dont chacune nous soulève, fuit en silence, et, sauvage, se précipite vers sa fin. Là-bas, par moments, à la limite commune de l'arène et de la mer, des sortes de flammes blanches semblent voler. On les voit passer en tremblant, détachées de la plage et de l'eau, et qui reviennent en convulsif éclair. Il faut quelque temps pour comprendre : sans doute, le mirage des masses d'écume qui déferlent, croulantes, sur la côte, trop loin pour que leur tonnerre nous parvienne. Réfractées dans la couche d'air inférieure et chaude, qui semble une huile ondoyante sur les sables, elles ne sont plus que spectrale incandescence, brusque et frémissant esprit.

Vers deux heures, un petit carré blème se révèle sur la dune voilée de chaleur fauve. C'est une ville, Arzila, muette dans le quadrilatère de sa muraille. Un petit carré couleur de craie, perdu dans la solitude, la claire solitude qui va jusqu'au pied ruiné de son mur. Et nul signe de vie, pas un mouvement, pas une fumée sur ce lieu que nous savons humain, et dont la pâleur, sous le dévorant soleil, devient grise. Oui, cela semble abandonné depuis des siècles, et cela subsiste au bord d'un Atlantique chaud, sur une plage sans fin, où volent de blanches flammes mystérieuses...

***

Deux heures après, El Arach, — non point triste et livide comme Arzila, mais d'un blanc de neige au soleil, et tombant d'une falaise dans son estuaire bleu de rivière. A mesure que nous approchons, une enceinte crénelée se révèle, blanche aussi, qui l'étreint tout entière, et bientôt la cache : l'enveloppe d'un nid humain, posé là, scellé à cette côte déserte. Au dedans, sans doute, un frissonnement ardent et secret, comme dans le sac gris et fermé que des guêpes collent à un rocher. De l'autre côté, dès le pied de cette muraille, la solitude, la mer, la campagne lumineuse et vide à l'infini.

On jette l'ancre à l'entrée du fleuve, près de cette farouche clôture. Le simple et l'immense paysage ! Point d'arbres, nul détail. Seulement le bleu splendide du fleuve, la grande et pure courbe qu'il décrit avec ses plages à travers une plaine.

la longue prairie sans fin qu'une bordure de collines conduit à l'Orient, et par où nous allons après-demain nous enfoncer dans le pays intérieur.

A l'entrée de la rivière, sur un promontoire de sables clairs, des bédouins, des bédouines, un petit groupe pastoral, attendent avec leurs ânons chargés le bac qui va les conduire au pied de la cité close.

*
* *

3 avril. — Derrière les murs, c'est bien la vie serrée que j'imaginais. Le matin, au réveil, dans une petite chambre qui donne sur la ruelle la plus étranglée du souk, j'entends au dehors les sonnailles des baudets, les querelles et les *baalek*! *baalek*! (gare! gare!) : clameur arabe et rumeur de foule comme un furieux frémissement de mouches aux vitres. O la vie énergique et simple qui bouillonne si tôt et si près! de toniques influences s'en dégagent, et cela chasse les incertitudes du réveil, comme, dès la première heure du jour, les rayons du soleil africain allument au ciel la lumière fixe de midi.

Je reçois l'hospitalité du seul Français (né d'ailleurs à Rabat) qui demeure ici. Cette petite chambre où je m'éveille est meublée à l'européenne, mais de subtiles senteurs y traînent qui ne sont pas d'Europe. Cela vient-il du dehors, des échoppes voisines et du souk? Non, car on se rend bien compte que cette trace de parfum demeure ici, comme l'ombre même de la chambre, depuis que la maison existe. C'est l'âme arabe d'une maison arabe, et qui s'exhale de la profondeur des murs, arome des bois spéciaux, du cèdre peut-être qui sert à la charpente. La sentir suffit à m'évoquer l'Orient: je l'ai respirée dans les bazars de Damas et du Caire, mêlée aux fumées du benjoin et de l'aloès, aux effluves des fantastiques chameaux qui passaient sous les voûtes vaporeuses.

J'ouvre mes rideaux et je me penche à la fenêtre. Alors je ne m'étonne plus du passionné jacassement qui tout à l'heure entrait dans mon sommeil. A sept heures du matin, tout le peuple d'El Arach doit être concentré dans cette profonde ruelle. Entre les sacs de grains, les couffes renversées, les tas de luzerne, les bourricots collés au flanc des murs, quel

pêle-mêle de juifs en souquenille noire, de femmes empaquetées, de gamins nus, de bédouins en guenille, de bourgeois maures! — toute cette foule qui querelle et marchande, se poussant, fluant dans la riche pénombre au fond de ce couloir.

Quand je relève les yeux, vite il faut les fermer, et plusieurs fois, avant de pouvoir fixer et reconnaître les aveuglantes blancheurs d'en face : des terrasses neigeuses dans l'illumination solaire, mais bleutées imperceptiblement, comme si par-dessous cette neige affleuraient presque des transparences de glace. Plus loin, derrière une ligne de blancs créneaux, le bleu somptueux et lourd de l'Atlantique désert, et si je me tourne un peu vers le nord, l'estuaire d'un bleu plus lisse, l'or des sables, et, largement déroulé dans la plaine, le premier circuit du grand Loukkoç.

On dit que ces anneaux splendides entre les plus beaux orangers du monde donnèrent aux anciens l'idée du dragon qui par delà les colonnes d'Hercule gardait les jardins enchantés des Hespérides.

Par la rue sordide, populeuse et clamante, nous montons maintenant vers le plateau sauvage qui surplombe la mer au-dessus d'El Arach. Puanteurs et parfums d'Orient. Sur chaque maison, un lait immaculé de chaux; mais au seuil des portes cloutées, des noires demeures où la lumière n'entre pas, sous les vieilles voûtes, la boue stagne avec l'ordure en cloaques dans le cailloutis défoncé. L'ombre est humide et gourde; il doit y avoir de la fièvre ici. Quelle étrange impression! Dans ces villes fermées et concentrées pour la défense, le soleil ne pénètre pas, qui si puissamment épandu sur la campagne, se réverbère au dehors sur les murailles d'enceinte et les terrasses, en blancheur éblouissante.

Une blême, maladive humanité, — surtout les juifs, tout costumés de deuil, leurs fillettes, jambes nues sous de courtes jupes, pieds nus dans la fange, et si pâles, plus blanches encore par le contraste des fichus rouges ou safran sur la tête, des multicolores corsages. Cette jeune chair translucide (avec un peu de rose trop vif aux pommettes) va fondre si vite dans ces ruelles malsaines! Même blancheur, mais plus

mate, des musulmans citadins. Ils musent, affaissés au pas de leurs portes, ou bien tapis dans leurs échoppes. Au contraire, les bédouins qui vendent leurs herbes et leurs oignons dans le creux de la rue, sont virilement beaux. Les genoux au menton, dans un bernouss terreux, aux grandes cassures, d'où ne sort que le visage, ils semblent sculptés dans un morceau d'albâtre, comme certaines jarres égyptiennes dont le couvercle montre une face humaine. Aussi bien les traits sont égyptiens, larges et massifs. Rien du vrai caractère arabe dont l'accent est tout de finesse et d'acuité. J'imagine que voilà le véritable Africain blanc du nord, le primitif, l'autochtone, celui que les Romains connurent.

Nous grimpons toujours en nous garant des bourricots qui dégringolent, hirsutes, un paquet humain posé de côté sur chacun, et d'où sort une tête grave et sauvage : celle-ci nous crie *baalek*! *baalek*! tandis que deux pieds nus nous frôlent au passage, tant la venelle est étranglée.

Tout en haut, quelque chose d'inattendu : la ruelle tourne : un grand espace s'ouvre, bordé d'une colonnade qui étonne dans cette misérable ville. Dans ce décor antique, se presse le peuple des statues poudreuses et drapées : au premier coup d'œil, c'est un coin de la vieille Rome impériale, quelque marché dans un faubourg du Transtevere. Mais les figures sont trop sauvages, les capuchons africains, les femmes demi-masquées. Il y a des vieilles effondrées au pied des colonnes, d'une misère et d'une maigreur augustes, mamelles pendantes, des aïeules amenées sans doute par les familles bédouines qui viennent camper aux portes d'El Arach. Il y a des jeunes gens superbes, à physionomie pleine et calme, le teint exactement du même ton que les grisâtres laines dont ils s'enveloppent. Ils se taisent, restent là, sans bouger, et muets comme des animaux. Il y a des « arabes » de la plaine, des berbères de la montagne, des sorciers soudanais, des mulâtres. Figures de cuir sombre, celles-là, avec l'œil noir qui se dilue dans une jaune cornée, — et luisantes de sueur, plissées, imprégnées de la sécheresse, de la chaleur et de la sauvagerie du Sud.

Mais ce n'est pas en curieux des variétés humaines que je me promène en ce moment dans El Arach. Mon but est mo-

deste et précis. J'ai besoin d'une corde pour entraver mon cheval au campement, d'une vraie corde qui ne soit pas en paille tressée ; et mon serviteur rifain, qui connait bien ces bazars, a beau chercher autour du sokko, nous ne réussissons pas à trouver cet objet rare. A la fin, un marchand que nous intéressons à notre quête nous mène vers une sorte de bahut fermé, une échoppe sous l'arcade. Il en ouvre les battants. La désagréable surprise, et quelle odeur ! Ce réduit sombre est une espèce de charnier ; il semble creusé dans un grand tas d'ordure : de vieux papiers, de vieux pots, des chiffons, montent avec des os, des peaux saignantes, le long des trois cloisons, et du plafond il en pend d'autres, et des boyaux demi-séchés, des loques, cent choses innomables.

Et dans cette ombre, accrue de celle de l'arcade, une bien étrange figure s'ébauche, un juif en longue robe, desséché, très vieux, à mine de rapace. Il est là qui s'arrête, demi-courbé, le bras levé, dans le moment où sa serre crochait au-dessus de sa tête dans quelque proie suspendue. Et, peur ou méfiance, il se replie en nous fixant de ses prunelles aiguës ; imperceptiblement, il recule comme pour rentrer dans son charnier. On dirait un oiseau de proie surpris dans son repaire, une araignée qui commençait à courir dans sa toile vers une mouche morte, mais qui, si l'on approche, soudain s'immobilise.

Tout de même ce vieux juif se rassure et comprend ce que nous lui demandons ; sans répondre, il s'affaire dans une encoignure de son taudis, en tire une corde qui pendait là parmi des lanières. Il n'a pas cherché longtemps : sans doute, il connaît chacune de ses richesses ; un ordre à nous invisible règne dans ce gîte de chiffonnier. D'une voix éteinte, il ne murmure qu'un mot : *ouahed peseta*, vingt sous. C'est plus précieux qu'on ne croirait, à El Arach, un bout de vieille corde effilochée.

*
* *

A l'un des angles de ce sokko, on franchit une poterne, et voici les libres espaces, le grand plateau vert qui domine El Arach et tombe en falaise dans la mer. Là-bas il se déroule,

sauvage à l'infini, mais les abords pelés de l'enceinte sont couverts de campements, tentes primitives de bédouins qui sont venus vendre à la ville leurs herbes et leurs bêtes. Un miséreux désordre sur la terre jaune, le long du très vieux rempart : des femmes en haillons, des marmots ; et des chiens, chèvres, brebis, ânons, parmi des fagots et des chaudières. Là bivouaquent aussi les caravanes qui vont conduire à Fez les caisses de thé, de sucre et de chandelle amenées à El Arach par les bateaux d'Europe. Les mulets sont au piquet ; les troupes de chameaux agenouillés font de grands cercles fauves autour des monceaux de fourrage. Ils déjeunent, le ventre à terre ; on voit de hautes croupes galeuses, des cuisses relevées et repliées comme celles des sauterelles, et par delà, promenées au bout de la courbe élastique du cou, les têtes somnolentes ou grognantes, les lippes où de l'herbe pend.

Cette confusion sordide, ces tentes, ces gens, ces bêtes, les feux, les fumées qui montent, la campagne vide au delà, la mer à côté : on pense à quelque foule errante et souffrante du moyen âge. Une sombre architecture militaire domine celle-ci et lui prête un caractère épique. C'est une citadelle sarrazine qui dut tonner autrefois contre les chrétiens et protéger dans le port d'El Arach, les pirates de Barbarie. Dans son abandon d'aujourd'hui, envahie par les herbes, comme elle nous atteste l'orgueil du grand passé mauresque ! Bien plus haut que le rempart de la ville, elle surgit de ses douves et tourne vers l'océan un éperon droit et tranchant comme une étrave. Seules de grandes cigognes l'habitent, dressées sur la ligne de faite, silhouettes fatidiques dans l'espace. En m'éloignant de la foule, j'entends le bruit étrange et monotone qu'elles font en claquant du bec : *tac*, *tac*, *tac*...

Du côté de la mer, en contre-bas sur la pente qui monte de la grève, un puissant et mélancolique château du XVIIe siècle ne montre que les coupoles écaillées de ses tours...

*
* *

Un peu plus loin, et tout ce monde arabe ou maure est derrière moi. Plus un monument humain, plus un être en

vue. Rien qui localise le paysage : ce pourrait être aussi bien quelque vert plateau de France au bord de l'infini marin.

Seulement, cette lumière est déjà celle des régions chaudes du globe, plus molle et plus riche de la moiteur exhalée de l'Atlantique. Elle étonne au-dessus de ces graminées et de ces fleurs, qui sont bien celles qu'aiment les hommes du nord, au printemps.

Sur une falaise de l'océan, le printemps touche davantage. A côté de l'eau immortelle et amère où chaque saison ne fait que refléter son aile, on adore d'un élan plus vif ce miracle de quelques semaines, tant de fragilité ployante, un si tendre et si rapide éclat. Mais une excessive lumière ajoute à ce pathétique : la beauté ne s'y produit que pour s'y consumer. Sous l'azur fixe et déjà pénétré de rayons d'été, la fraîche et trop précoce énergie va s'exhaler tout de suite. Et puis, il y a moins d'allégresse dans ce bonheur de la terre et plus de volupté qui épuise.

L'air est comme une eau divine : il baigne, il coule, il enveloppe de ses baumes presque chauds. L'esprit des fleurs monte de partout, aspiré par l'ardent soleil, et de tous côtés aussi montent les alouettes chantantes.

Des mauves, des boutons d'or, des grandes marguerites, des millepertuis, mais surtout les hautes touffes, or ou bleu, des lupins. De ceux-là surtout la vie s'épanche à flots, en un tiède et puissant arome. Çà et là, bleuâtre, un grand figuier de Barbarie me rappelle l'essence africaine de cette terre, l'été de six mois qui va tout brûler, sauf ces grasses raquettes qui prolifèrent toujours.

Je me suis arrêté près d'un petit cimetière. Il faut en être tout près pour le découvrir ; alors on reconnaît dans l'herbe profonde, sous les fleurs sauvages, ces quelques tertres où se répète encore un peu la forme qui par dessous s'efface. Point de cippes ; nulle inscription. Des tombes toutes vagues, anonymes, seule trace humaine dans cette splendide solitude.

Là commence la pente qui finit par tomber en muraille sur la grève. Le petit champ de mort y suspend le peuple de ses fleurs. Tout en bas, des flaques de marée basse, les champs bronze et or des goémons dont l'odeur marine se mêle

aux parfums des foins et des pollens. Je distingue quelques Arabes blancs et minuscules, perchés pour la pêche sur un rocher. Un paysage de grèves et d'Atlantique, des figures d'Arabes en bernouss : ces images de l'Orient et de l'Ouest étaient si bien séparées dans mon esprit que de les voir se réunir semble un paradoxe impossible de rêve.

Morne et chaude placidité de cet océan sans voiles et qui, pour la vieille humanité de ce pays, reste l'infranchissable. Jusqu'à l'horizon blanchâtre traînent, serpentent sur l'étendue plane de longues moires inertes, comme dans nos latitudes nous voyons s'en former au milieu de l'été, quand le repos de la mer est absolu depuis plusieurs jours, et qu'elle s'est engourdie dans la lumière.

Lumière en ce moment, excessive lumière méridienne, à l'infini, autour de moi !... Le ciel est pâle de son afflux, et l'espace se dilate comme nos yeux dans ces ardeurs. Les sources de la vie sont ouvertes à flots sur le monde. Dans le bleu des eaux l'énergie sommeille et resplendit ; l'étendue terrestre n'est que parfums, couleurs, jeune volonté de printemps. Et partout ce prodigieux silence...

Au sommet de cette falaise, si près du cimetière dont les sépultures se révèlent à peine sous les fleurs, j'étais avec les morts dans la profondeur des forces éternelles, au cœur de l'élément, et dans cet abîme je ne sentais que paix, ordre, belle activité, — lumière toujours, dont chaque onde est une vie qui s'efface et renaît en même temps.

En ces pays de la lumière et de la mort, comme la mort se dépouille de son effroi !...

*
* *

En rentrant dans El Arach, à midi, je tombe sur notre convoi qui vient d'arriver de Tanger par terre. Dans la ruelle, dix-huit mules, deux chevaux, des muletiers et valets indigènes, — tout cela qui hennit, grogne, crie, se pousse avec le chargement, bloque l'étroit couloir, et jette l'émoi dans la petite ville. Derrière la *malhalla* (la cavalerie du caïd Mac-Lean qui rentrait directement à Fez), ils ont heureusement passé la r'gion dangereuse au sud de Tanger.

Ce soir ils vont camper là-haut, sur le terrain public où les bédouins et les caravanes bivouaquent devant la mer, au pied de la vieille citadelle qu'habitent les cigognes.

Et demain nous les rejoindrons au point du jour pour nous mettre en route à travers la prairie.

*
* *

4 avril. — Nous sommes un long convoi qui circule très lentement par le pays marocain, le vaste pays sans chemins, la simple étendue terrestre qui ne change pas, primitive, toujours, comme la mer, et presque aussi rase. Et de cheminer ainsi, d'un horizon vers un autre horizon, si loin du monde que les civilisés se sont fait, si loin de notre présent, de notre *réalité*, c'est un plaisir de même ordre que de courir cette étendue marine où les seuls repères sont les éternelles étoiles et les lignes idéales des degrés. Ainsi voyageaient les hommes d'autrefois, ceux des vieilles légendes; ainsi voyageaient les rois mages, et plus près des commencements du monde, Jacob ou le père Abram, entre les fleuves de Mésopotamie.

A travers la plaine printanière, dans les fleurs, sous le chant des alouettes fondues dans la lumière, notre convoi s'allonge, s'allonge, et s'égrène sur une demi-lieue...

Par pelotons successifs vont les bêtes de charge, les yeux mi-clos, l'échine opprimée d'énormes couffes à raies noires et rouges, d'où ne sortent que de longues oreilles oscillantes, les têtes résignées et les maigres pattes qui travaillent. A côté de chaque peloton les muletiers marchent, par deux et par trois, en se donnant la main, graves et beaux de la dignité du nomade. Tandis que nos domestiques juchés sur des montures par-dessus les bâches et les paniers échangent des lazzis ou somnolent, ceux-ci marchent d'un pas égal et fort, tête haute et muets, comme des hommes qui passent leur vie avec les bêtes, parcourant sous le soleil ou les étoiles les longs pays silencieux. Ils sont revenus récemment de Marakech. Après quelques jours d'attente à Tanger, les voilà repartis

pour une nouvelle campagne, avec le sérieux du marin qui remonte à son bord, et recommence à surveiller la mer. Ils sont religieux. Eux seuls dans cette caravane s'acquittent scrupuleusement des prosternations musulmanes.

Ils sont Arabes, vêtus non de la sombre djellaba berbère, mais de blanc, blanc devenu gris, comme leurs babouches autrefois jaunes et leurs talons poudreux.

Aussi pauvre qu'eux, domestique aussi de l'homme qui nous loua les mules à Tanger, leur chef a des allures de prince et de prêtre : pâleur aristocratique, moustache frisant au-dessus de la lèvre, le bel ovale de la face cerné d'une tempe à l'autre d'un grave collier de barbe. En marche, il se tient à l'écart, ne parle ni ne rit, — sourit parfois, d'un lent sourire supérieur. Immobile et droit, il écoute les ordres, dans la posture virile et disciplinée que la prière lui a faite familière, ne répondant que d'un *Ié* grave et sonore, ou d'un geste de la main qui se relève au bout du poignet. Il a vraiment mine et tournure d'iman.

Autrefois cet homme était riche en mules; elles sont mortes d'une épidémie, Allah lui reprenant tout. Simplement il s'est fait serviteur d'autrui, et son visage, tandis qu'il mène des bêtes qui ne sont pas les siennes, ne semble pas avoir plus connu le chagrin que la gaieté. Cependant il honore le *felous*, l'argent qui vient de Dieu. Au départ, comme son maître était en voyage, c'est à lui que je devais payer une avance. Il s'est assis devant moi sur les talons, dans la posture de l'adoration. Faisant alors une coupe de ses deux paumes, il les a présentées pour qu'y tombe l'argent des arrhes. Les pièces *hassani* tombaient; quand il y en avait quatre, l'homme entr'ouvrait ses mains; elles glissaient sur son giron, cependant qu'à voix lente, solennelle, de litanie, il annonçait les douros. *Ouahed! Etnin! Tleta! Arba! Khams!* Ce fut une cérémonie. Quand elle fut terminée, il alla s'accroupir près d'une porte et sonna une à une quatre cents piécettes d'argent sur le seuil de pierre.

Non moins que le *felous*, ces muletiers arabes honorent l'eau. Quand nous arrivons au bord d'un *oued*, ils ne manquent pas de descendre dans le profond lit du ruisseau, et là, sur les cailloux d'où fuient les tortues, relevant soigneu-

sement leurs manches, recueillis, ils éparpillent un peu d'eau devant eux, comme pour l'offrir à quelque invisible présence. Alors seulement, avec une religieuse lenteur, ils cueillent l'onde jaunâtre dans le creux de leur main et commencent à boire, sans oublier de claquer fortement la langue.

Par-dessus nos bagages, ils ont posé des marchandises qui sont à eux, et dont ils espèrent tirer bon profit à Fez. Elles n'ajoutent guère à la charge des mules. Ce sont des serins dont la valeur est grande dans les villes de l'intérieur, la coquetterie suprême des élégants, là-bas, étant, paraît-il, de porter du bout du doigt une cage avec son mignon prisonnier, pour s'aller prélasser le soir dans les vergers et les cimetières. Nous en avons quatre avec nous, de ces cages ; chacune couronne le chargement d'une bête de somme. Contre les ardeurs solaires on l'a couverte d'une toile : c'est une tente en miniature. Mais par le bas on aperçoit le petit voyageur qui pique le mil, et gaiement chante à la fraîcheur du matin, confiant dans ce logis qui tangue au pas de la mule.

Il y a Djellali, le guide, personnage supérieur, le vrai chef de la caravane, dont la dignité apparaît à ses bas jaunes, à son immense chapeau de sparterie, à la bague de son annulaire qui se détache et se lève élégamment lorsqu'il commande, à la considérable sacoche de cuir historié où sa main plonge avec importance et fait sonner l'argent. C'est un jeune et magnifique Tlemçami, dédaigneux du sauvage Mahgreb, loquace, la barbe assyrienne, mais la lèvre trop épaisse, et le teint plus que basané. Ses pères, visiblement, ont aimé les négresses, et lui-même nous confie qu'il ne s'en privera pas dans cette Fez où elles sont le luxe principal des hommes de condition, la parure désirée de la vie. Il sourit en y rêvant et se réjouit du voyage.

Il y a notre soldat, que nous louons à l'autorité marocaine, — neuf pesetas par jour. Il représente le Maghzen, et moralement, nous protège. Mais ce n'est pas son uniforme militaire qui fait son prestige. Ses insignes se réduisent à un tarbouche, invisible d'ailleurs sous sa capuche, à une petite épée, moins imposante que les poignards de nos domestiques. Son bernouss de toile noire, qu'il ne quitte jamais, a tour-

nure monacale; mais sous la noire cagoule dont la pointe s'érige en éteignoir, le front serré d'une corde, le glaive au côté, avec sa figure sans âge, mulâtre et grêlée de petite vérole, avec ses petits yeux clignoteurs et sa barbiche, il a plutôt l'air d'un nécroman demi-nègre et demi-juif. Il voyage assis comme une femme, sur sa monture militaire : un bourricot nain et dont le poil hirsute tourne à la fourrure. Alors, sur ses jambes ballantes, du linge, qui depuis longtemps n'est plus douteux, dépasse le bord crasseux de sa soutane, et ses babouches qu'il retient à peine du bout de ses pieds nus traînent presque dans l'herbe. Et point de paroles. A peine un affable grognement au départ en guise de salut : ce métis extraordinaire ne se pique pas de politesse arabe. Aussi bien, sur la route, la rumination de sa chique l'empêche de parler. Il a mine de sorcière à barbe plutôt que de sorcier, le sexe devenant ambigu dans un tel paradoxe de laideur.

Valets et palefreniers se le montrent en s'esclaffant, et la première heure de la route, ils l'égayent d'une gaillardise orientale, félicitant l'un d'eux d'avoir été, la nuit passée, le trop bon ami du personnage. Ah ! les prodigieux rires qui secouent les gars berbères sur leurs mules ! Comme cela sonne avec énergie dans la joie de l'aurore ! Et le tire-lire de l'alouette, monte encore et s'exalte au ciel. Et l'on va dans la rosée, d'une nappe de soucis ou d'anémones, vers une nappe d'anémones ou de soucis. Et ce jeune vin du printemps et du matin qui nous enivre, nos chevaux s'en grisent aussi ; la vue de la prairie libre devant eux les affole. Alors ils nous mènent une telle danse, si longtemps, s'excitant de notre résistance, énervés de plus en plus, qu'il faut leur rendre la main. Oh ! ce départ de flèche décochée ! Brusquement le sol semble monter, se rapprocher ; on n'est plus que vol, vent, vitesse ! On rattrape les pelotons égrenés de la caravane comme s'ils ne bougeaient pas, les rifains, le soldat, le guide, les bagages : tout de suite on est seul, une petite chose lancée vers l'horizon, tout près de l'herbe qui passe en lignes de vitesse, ne sachant plus rien que l'espace, la lumière, et dans le bruit continu de l'air aux oreilles, le seul battement sourd, régulier, rythmique des foulées.

*
* *

Ce premier jour, à sept heures, tournant le dos aux huiles bleues de l'océan, nous nous enfoncions dans un vaste pays d'Afrique. D'abord une région de sables, et pour seule végétation les toujours surprenants figuiers de Barbarie : un morceau de nature tout à fait indépendant de l'homme, et qui n'atteint sa plénitude de vie, tout son caractère que sous les flammes inhumaines de midi. Gagnant alors le bord d'un plateau, nous longions en la dominant une plaine immense d'où montaient les fumées de la terre grasse. Le tranquille Loukkoç la possédait tout entière; de l'horizon jusqu'à l'estuaire bleu d'El Arach se développaient ses grands anneaux de reptile endormi. Des nappes d'or jetées par le printemps traînaient dans la prairie, et l'odeur amère et si pure des soucis montait jusqu'à nous, avec les bouffées molles des lupins.

En face, bien au delà du fleuve, une ligne de montagnes circulait au-dessus de l'horizon, parallèle au plateau dont nous suivions le bord; à l'infini ces longues vagues se chevauchaient, s'étiraient, ondulant les unes derrière les autres, comme des échines de lévriers en chasse. Et souple, élancée dans l'amplitude de l'espace et de la lumière, leur course exaltait encore le bonheur et la vie, aux longs rayons du matin, de la jeune étendue terrestre.

Vers huit heures, nous sommes descendus dans la plaine, et la coupant obliquement, j'ai rejoint seul la berge du Loukkoç. Dans cette rivière marine passe la pulsation des océans, et sa vase sent le goémon. Je m'en étonnais, dans une telle lumière d'Afrique, ces paysages d'estuaires n'étant associés dans mon souvenir qu'aux grises mélancolies de notre Bretagne et de la Cornouaille anglaise, à de nostalgiques paysages arthuriens. Cette vase était chaude, une vapeur en sortait où s'embuaient des luxuriances végétales, rideaux de lianes, frais feuillages d'une émeraude plus surnaturelle encore que celle des jeunes saules.

Je sentais une nature vierge qui déploie sa vie splendide, en silence, pour elle-même; un coin de la terre avant la conquête humaine. Des échassiers blancs, haut montés sur une

patte unique, chacun solitaire dans sa crique ou sur un promontoire, reflétaient dans l'eau leur pâle personnage et ne se troublaient pas de notre venue. Sur la rive herbeuse errait un peuple de bœufs, et des chèvres et des chevreaux, et des agneaux et des brebis. D'un pas que l'herbe rendait silencieux, mon cheval me conduisait tout le long de la berge sinueuse, à travers ces familles de fraternelles créatures.

Une petite folle de chevrette dégringola du bord escarpé sur une plage de boue laissée par le jusant. Elle ne savait pas remonter; elle pleurait sa plainte grêle de petite fille, et sa mère anxieuse allait et venait sur le talus, l'interrogeant, lui parlant d'une voix expressive, presque humaine.

Puis de nouveau le large de la prairie où paissent les animaux du Maghzen, sans gardiens visibles, comme s'ils n'appartenaient à personne. Par troupeaux, par tribus, ils s'espaçaient au loin dans la plaine pastorale. Derrière chaque bête à corne, suivant chacun de ses pas, marchait une sorte d'ibis que les Arabes appellent « oiseau du bœuf », tant il semble, si délicat, fragile, spécialement attaché au lourd ruminant par une sorte d'alliance. Pour nous regarder passer, ces animaux s'approchaient de l'imperceptible sente. Les petits veaux s'arrêtaient de bondir, les ibis tournaient vers nous leurs têtes élégantes, les bœufs nous tendaient leurs mufles, les chèvres chevrotaient, et les poulains, détalant de leur galop gauche et saccadé, s'arrêtaient net au bord de la piste, hennissant à nos bêtes. Le ciel avait aussi ses habitants: des canards sauvages le traversaient, en longs triangles frissonnants.

Lumière matinale et neuve, lustre frais des jeunes herbes, beauté d'un monde qui semble né d'hier! Et, sur le tapis émaillé de fleurs qu'était la campagne à l'infini, toutes ces créatures innocentes qui paissaient et se gardaient elles-mêmes! Je songeais à ces naïves images du paradis terrestre que nous regardions dans notre enfance : les premiers jours de la Création, avant le mal, avant la peur, avant la mort, quand les animaux croissaient et multipliaient en paix sur la terre, et que Dieu, paraissant dans un nuage, ouvrait ses mains pour les bénir.

*
* *

A midi, nous avons trouvé la famille humaine : cinq huttes de roseaux près d'une boucle du fleuve, dont le fossé vaseux revient par là au milieu de la plaine. Des vieillards à barbes de patriarche nous regardaient arriver avec une impassibilité de sages. A peine s'écartaient-ils sur notre passage de la sente qui longe leur douar, et nos bêtes en défilant les touchaient presque, sans qu'ils parussent s'en émouvoir. Leurs grandes draperies avaient été blanches ; à ce signe, on reconnaissait qu'ils n'étaient pas berbères : les habitants de cette plaine descendent, paraît-il, d'une tribu arabe établie là depuis la conquête. Des enfants accouraient, qui n'avaient pas encore appris les lentes allures musulmanes. Ils me rappelaient ceux d'Égypte : nus, jaunâtres, le crâne rasé sauf une longue mèche, le ventre ballonnant, les yeux mangés de mouches, ou les cils déjà collés par l'ophtalmie.

Là, nous avons posé notre bivouac. C'est tranquille et c'est beau, ces vieilles besognes de campement, qui furent de tous temps les mêmes : les pieux que l'on enfonce à coups de maillet, les tentes que l'on dresse, l'humble village de toile, qui se lève sur l'herbe, les bêtes que l'on aligne à la corde. Et puis, les charges enlevées, les chevaux dessellés et nus, maintenant faciles comme les mules, — toute la file patiente qui descend dans le lit du fleuve, à l'abreuvoir.

Lourdement passent les heures sous la tente où la chaleur s'amasse comme dans une cloche, malgré le courant d'air que l'on appelle en relevant par en bas deux pans de la toile.

Vers cinq heures, le ciel s'est rapidement tendu de grisaille ; l'air a fraîchi. Puis le soir est tombé avec une émotion du nord, de limpides clartés jaunes s'attardant jusqu'à la nuit complète dans l'intervalle étroit, entre la grande panne grise et l'horizon de la terre obscure. Une émotion du nord, mais, alentour, l'immensité, la sauvagerie, les solitudes d'un paysage d'Afrique.

Un souffle moite (l'océan est tout proche) passait sur l'herbe épaisse et terne de la plaine, nous apportant ce frisson mysté-

rieux du soir. Le ciel a semblé se baisser, et ses nuées se déroulaient, d'un mouvement égal, incessant, éternel. Tout s'embuait au loin ; autour du campement des bestiaux debout attendaient que la nuit eût fini de les prendre, leurs troupeaux, leurs peuples en liberté dispersés là comme au loin dans l'infini de la grande prairie.

Nous regardions passer des femmes qui remontaient du lit profond de la rivière, portant l'eau nécessaire aux travaux du soir. Elles se suivaient en procession vague dans l'ombre, l'échine ployée sous la cruche ruisselante; et soutenant la charge d'une corde passée autour de la tête, elles tiraient du front comme des bêtes sous le joug.

Parurent des musiciens ambulants, qui venaient d'un autre douar, et s'apprêtaient à coucher là, — si maigres, si pauvres, vêtus de loques cousues bout à bout, mais qui tombent encore de leurs épaules en lignes fières de draperies : ils vivent du lait, de la farine, des liards qu'on leur donne dans les villages en échange d'un peu d'art. Timides, ils nous observaient de loin ; il fallut leur faire signe plusieurs fois, amicalement, pour les décider à venir plus près. Alors, dans la nuit tombante, au sein de l'étendue primitive où les sons se perdaient, une toute petite musique se mit à frémir, grattement de cordes, grêle gémissement d'une musette, et pardessous, la pulsation à contre-temps, le rythme oriental d'un tambourin : la musique naturelle aux hommes de ces prairies, comme celle des sauterelles aux sauterelles.

Ils se turent, firent leurs salaams et s'en allèrent, joyeux d'un petit réal (les paysans du Maroc comptent par réaux, comme ceux de Basse-Bretagne).

L'intérieur des tentes s'éclairait. Chacun finissait d'arranger son abri pour cette première nuit. Entre ces murs de toile, à la lueur intime d'une bougie, on oubliait un peu l'espace nocturne et trop vaste au dehors. On lisait, on écrivait des lettres, dans l'espoir de croiser, le lendemain, quelque courrier en route pour un port. Chez les muletiers, une voix arabe contait quelque belle histoire. Les veilleurs prêtés par le village prenaient leurs postes autour du campement, et puis s'accroupissaient dans l'herbe, taches pâles, demi-fondues dans la nuit, chacune solitaire, et qui ne bougeait plus. A la

porte de mon frêle logis, je regardais dans l'obscurité un grand arbre se gonfler au vent nocturne, — un puissant arbre volumineux, plus admirable de n'avoir point de compagnon, principal point de repère, d'El Arach à El Qçar, dans la monotonie de la plaine. C'était un tremble, que l'on appelle grisard dans le nord de la France. Il se gonflait, il bruissait tristement, à chaque souffle qui passait; on devinait sa pâleur, ses brusques frissons d'argent. Toute la tristesse de la solitude et de la nuit s'exprimait en ses longs soupirs...

Aboiements jusqu'au matin, ceux des jaunes chiens hâves qui, le jour, se taisent et se cachent, mais la nuit, mènent grand train, courent entre les tentes après d'invisibles choses, des fantômes de chiens, j'imagine, que les yeux humains ne perçoivent pas. Ce tapage fait partie des choses régulières ; on l'encourage ; il éloigne ces brigands que l'on ne voit pas non plus pendant le jour. Combien étrange la vie de cette plaine qui, dans la lumière, est l'image du silence et de la paix, et la nuit, s'anime de chiens, d'esprits et de voleurs!...

Vers trois heures, pour varier un peu l'insomnie, je rampe hors de ma tente. Aucune étoile ; la panne de nuages est toujours tendue là-haut : comme il fait noir! Je devine la file de nos bêtes immobiles aux piquets ; les jappements se taisent : sans doute, on sent ma présence; mais, de tous côtés, des prunelles luisent, des échines basses, vagues, passent dans l'ombre, frôlent les triangles de toile. Combien sont-ils? Plus nombreux, certes, que les habitants du village, et tous en mouvement, cette nuit, affairés à quelque sabbat mystérieux de chiens.

Plus loin, hors du campement, soudain, je tombe sur une chose blanchâtre qui, vaguement, émerge des ténèbres... Deux pas de plus, et cela se révèle humain : un Arabe accroupi dans son bernouss, un des veilleurs qui, à cinquante mètres les uns des autres, font un grand cercle autour de nous. On recule, saisi de découvrir cet être tapi dans l'herbe qui vient de passer là toutes ces heures de la nuit, et nous a laissé venir si près, sans parler ni remuer.

*
* *

5 avril. — En route à sept heures. Vingt kilomètres en ligne droite dans l'herbe, par la grande steppe d'un vert gras, presque fade, comme les pâturages de Flandre. Toujours le ciel voilé, la panne de vapeurs tendue très bas sur la terre, couvant la plaine qui là-dessous se tait davantage et se recueille pour développer en silence l'infini de sa vie végétale. Nul essor aujourd'hui d'alouettes chantantes, mais de petites tortues jaunes traversent la sente avec la lenteur de sommeil qui convient à ce matin de grisaille engourdie.

Vers midi, nous avons passé le Loukkoç. Par un raidillon tracé dans la terre de son ravin, on descend dans son lit profond. Puis le gué, très lentement, les bêtes jusqu'au ventre dans l'eau bourbeuse, les coffles que portent les mules y trempant en partie, toute la caravane étrangement enfermée dans ce couloir entre des murs de glaise. Cette riche terre, cette abrupte tranchée où des eaux chargées de limon roulent avec véhémence, le vert extraordinaire sous le soleil qui se dégage enfin, des buissons accrochées au talus, tout cela qui sent le pays sauvage, et déjà les véhémences tropicales, m'évoquait les violentes *gangas* de Ceylan.

Sur l'autre rive commence une contrée nouvelle. On approche d'El Qçar, et la prairie se transforme en beau parc : d'admirables arbres règnent là, le pied dans les hautes fleurs. Il faut regarder deux fois leur légère et riche chevelure qui retombe, ce long feuillage d'argent gris, pour reconnaître des oliviers, tant ils sont volumineux, faits de ramures qui se superposent, des oliviers à deux étages, les plus grands et mélancoliquement élyséens que j'aie jamais vus. Alors commencent les vergers, les beaux vergers qui mettent leur calme et leur parfum autour des vieilles villes musulmanes. Il y en a qui sont tout rougissants d'amandiers en fleurs, essaims de pétales sans une pointe de verdure, et légers comme des vols suspendus de roses papillons. Et des jardins d'orangers, leur feuillage austère et brillant comme celui des lauriers, et leurs fleurs de chair blanche, embaumant la grave campagne de suavité.

Et c'est l'entrée de la vieille, de la croulante El Qçar. L'herbe s'efface ; sur un sol dénivelé, pulvérulent de terrain vague, les restes rongés d'une enceinte se lèvent, les arcades plâtreuses d'un tombeau de saint, des koubbas effritées, puis des maisons qui furent abandonnées, j'imagine, il y a bien longtemps, les grilles de leurs meurtrières chargées de toiles d'araignées ; enfin des dômes, des bulbes, des minarets vétustes. Et tout cela de terre séchée : brique arabe par tranches diagonales qui s'entrecroisent en dessin d'arabesque ; et si vieille, cette brique, si disjointe, d'aspect friable et tendre comme une poterie dont l'émail serait usé ; — tout cela d'une même substance vénérable, recuite et dorée par les siècles, exactement de même couleur que la poudre des talus.

*
* *

5-6 avril. — C'est une mourante ville de province, et de province marocaine, une languissante et fragmentaire survivance du grand passé mauresque. La plupart de ses rues datent du temps où les Maures, établis des deux côtés de la Méditerranée, étaient aussi des Européens. Leurs maisons d'Afrique avaient des pignons comme celles de Tolède et de Grenade. On ne s'attendait pas à trouver, dans une ville musulmane, au lieu des terrasses de chaux, ces toitures triangulaires de tuile, pareilles à celles des plus anciennes villes de notre Provence, d'un Arles, d'une Aigues-Morte, — aussi fanées, confondues dans un même aspect de poussière, du même rose aride et déteint, couvrant la ville entière d'une seule écaille que l'âge a bossuée.

Aujourd'hui cette ville est surtout la capitale des cigognes. Chaque hiver, revenant des pays chrétiens, elles viennent s'y laver aux pluies d'un ciel musulman. Pas un pignon, pas un faîte où les grands oiseaux n'aient planté triomphalement leurs nids. On ne peut lever la tête sans voir un long bec, des échasses, une silhouette d'importance profilée haut dans l'espace, ou bien couchée, sortant à demi d'un vaste panier de branches.

Les cigognes sont ici les vrais vivants. Somnolence, torpeur des humains. Ce pauvre peuple inanimé s'éteint dans la mi-

sère, la pourriture, l'anémie, les plus basses superstitions, toute vie tarie par une administration meurtrière, toute volonté d'effort tuée par les rapines systématiques des tristes gouverneurs qui ne sont là que pour se gorger. Et cette langueur est sensible aux yeux. Les rues, où même le primitif cailloutis arabe fait défaut, sont des chemins vagues où vaguent avec une lenteur impressionnante des formes enveloppées. Çà et là, une femme plus cachée qu'une morte dans un linge, un homme d'allure torpide et sans but et qui bientôt se laisse tomber dans la poussière. Et partout, dans cette poudre, les monuments de la mort, de vieux mausolées de brique et de plâtre qui s'écaillent, chacun un lieu de prières où traînent quelques dévôts.

Car l'Islam, ici, a perdu son âpre et fière simplicité. C'est une religion énervée, toute de pratiques, pèlerinages, confréries, fétiches et miracles. L'objet du culte n'est plus Allah, mais le saint qui s'est absorbé en Dieu, un hystérique, un bon fol, plus souvent un thaumaturge habile qui vend ses miracles, et laisse à ses héritiers une *baraka*[1] surnaturelle, dont ceux-ci trafiquent à leur tour. Ainsi dégénère en sorcellerie africaine d'homme-médecine le soufisme mystique, venu sans doute par Alexandrie et la Perse de l'Inde panthéïste. Derrière les clotures des *zaouias* règnent la maladie nerveuse, l'hypnose, entretenues par les danses, les cris, les aigres musiques, comme par les exaltations narcotiques du kief, par tout ce qui excite, étourdit et jette l'homme hors de lui-même dans l'extase. Dans une ruelle écartée, où je m'étais aventuré, un tapage monotone, derrière un mur, m'intriguait, — un si triste sabbat acharné de musettes et de tambours. Une porte de bois se présenta ; elle était fermée, mais tellement délabrée (comme toutes choses à El Qçar) qu'à travers une de ses fissures je pus épier ce qui se passait là. Je vis une grande cour, pleine d'une foule masculine et qui semblait démente : des vieux, des jeunes, maigres la plupart, dans leurs grises loques rapiécées, et les mains agitées, les yeux brillants de délire. Ils se pressaient en cercles, et toutes les têtes branlaient ensemble, vertigineusement, en poussant un *hou hou* farouche et creux

1. *Baraka* : bénédiction, effluve miraculeux, influence bienfaisante.

de bête, dans le charivaris des musettes, au rythme accéléré des tambours. Au centre, deux forcenés se trémoussaient en une danse convulsionnaire...

De tels sursauts laissent les nerfs épuisés. Les yeux que vient d'enflammer la fièvre s'éteignent davantagne. A ces frénésies intermittentes de danse ou d'extase nègre se réduit la vie de cette ville malade. El Qçar ne me présente que les images du déclin le plus misérable. Dans l'obscurité des souks, imprégnés des odeurs anciennes du cèdre, de l'encens et del'eau de rose, sous les rais bleus de soleil qui filtrent de la voûte déchirée, quels visages, quelles attitudes de fatigues ! — pâleurs exsangues de juifs mélancoliques, apathies et fainéantises de décadence musulmane. A côté des babouches, des drogues des parfumeurs, de la barbare ferraille des armuriers, les plus vils produits des usines d'Europe, comme il s'en promène dans les roulottes de nos campagnes. Et dans ces bazars on vend aussi des sortilèges, des philtres, des talismans. D'obscures terreurs y traînent. Sous leur sol, dans un affreux égout qui passe là, résident des djinns de toutes sortes. Il y en a de mâles et de femelles, il y en a de jaunes et de blancs; on en connaît de nègres et d'autres qui sont juifs. On sait les noms de leur tribus, de leurs sultans-démons : Bou Châma, Bou Yeudi, sultan Senmaraj. Ils ont leur fêtes, leurs fidèles, les *gnaoua* qui chassent les djinns des malades, et forment d'étranges confréries, avec mokkadems, marabouts, saints patrons. Le djinn juif Sebabouin est particulièrement difficile à exorciser. Pour agir sur lui, les frères s'enivrent d'*aguardiente*, s'excitent par des saltations, puis se précipitent sur des immondices qu'ils dévorent à pleines mains.

Ces tristes choses nous étaient contées par le seul Français d'El Qçar, qui vit là depuis quinze ans, tout à fait arabisé, plus superbement arabe que les pauvres Arabes autour de lui, avec ses voiles si purs, sa voix grave, le geste rare et musulman de l'avant-bras qui se lève, nu, hors des mousselines traînantes, — de la main, suivant la prescription coranique, modestement baguée d'un seul anneau d'argent. Il nous disait cette humanité malade et décrépite, sa croupissante misère, la prostitution générale des femmes (dont le khalifat tire un

revenu), les paniques lorsque les Khlot, fusil en main, descendent de leurs montagnes pour cerner un quartier et se conquérir un butin de jeunes filles. Il disait encore sa solitude, le néant des conversations avec les indigènes. Et si triste que paraisse un tel exil, il avouait ne plus pouvoir vivre en Europe. Parfois il essaye de prendre un congé, mais une étrange nostalgie le rappelle vite dans cette petite cité moribonde du Mahgreb.

C'est que de toutes ces choses d'Islam qui s'inclinent tranquillement dans la mort et que le temps recouvre de sa lente poussière, de ces mosquées muettes qui se délitent parmi les cactus et les fleurs, de ce peuple qui s'engourdit dans une somnolence, un charme de paix et de mélancolie se dégage dont peut s'enchanter un Européen. Comme de là tout l'effort tendu de notre civilisation paraît vain! Un songe harassé, un manège inutile et sans trêve d'obsédés. Ainsi quand d'un jardin nocturne, on voit derrière la glace d'une fenêtre, tourner des danseurs au rythme d'une musique dont on ne perçoit rien. Quel rêve suivent-ils, qui les met en mouvement? Hors de ce rêve de somnambules, hors de cette foule et de son tournoiement, dans le silence et la paix du libre espace est la vérité. Telle est la muette, la perfide suggestion de ces calmes et radieux pays où, parmi des hommes qui ne sont presque plus des vivants, on sent se dénouer les liens qui obligent, les servitudes et jusqu'aux devoirs, fondre le désir de pouvoir et de valoir, et tout ce qui aiguillonne à l'effort. Quelle tentation, comme ces hommes, de ne plus mesurer la durée, de se perdre dans l'écoulement égal de ses heures, de s'engourdir avec toutes choses dans du silence et de la lumière! Ces minarets abandonnés, çà et là, dans un champ de fleurs, dans la poudre d'un lieu vague, ces dômes délabrés qui lèvent leur grand âge dans le jeune azur, toutes ces choses nous parlent, nous rappellent leur sagesse qui est de ne point résister, de s'abandonner, de laisser faire le temps qui les a menées à la vieillesse où elles sont belles, qui les mène à la mort où elles seront bien. Et cet azur du ciel, n'est-il pas plus divin, si nous ne remuons pas? Dans la tranquille beauté du monde toujours jeune est la seule joie qui soit absolue; cette joie sera nous-même, si nous

savons nous oublier, nous taire et contempler. La vieille pierre fauve de ces remparts, de ces mausolées, comme elle s'enveloppe et se pénètre du clair matin qui succède à tant de matins!

En Égypte, terre du soleil et de la mort, j'ai senti, dans un long séjour, le temps s'immobiliser dans la lumière. En cette contrée de l'éternel, bien autrement qu'ici, s'efface l'illusion si spéciale et compliquée dont s'hallucine la vie d'un Européen, ce rêve qui vraiment est sans rapport aucun avec l'infini de silence où, tout de suite, nous allons entrer. Mais en tout pays d'Islam, la mort semble facile et fraternelle, qui nous présente, au sein d'une nature enchantée, ses monuments et ses images. La saveur du lotos que l'on cueille là semble son avant-goût magique. Il faut, pour qu'agisse le charme étrange, être seul, attendre beaucoup, ne point changer de place. Dans cette pauvre El Qçar, où je ne fais que passer, je n'ai pas le temps de le subir, et pourtant, derrière les misères d'une petite ville de décadence marocaine et tout ce qui répugne au nouveau venu d'Europe, je reconnais bien ses indices. La solennité souterraine d'une crypte est dans ces profondes ruelles tortueuses... Des femmes passent, rasant un mur, plus lourdement voilées que des nonnes; leurs formes vagues se confondent à la pâleur de la chaux. La voix planante et calmante du Muezzin — invariable à travers les siècles — se suspend sur la ville comme une incantation de paix, et se prolonge. L'homme chante comme en rêve. La voix n'a rien de personnel; on dirait qu'elle est étrangère au chanteur, qu'elle vient de très loin, et ne fait que le traverser. Si lente, sans passion, elle sort du profond passé des ancêtres. Par elle, les morts parlent aux vivants pour les pacifier et déjà les endormir...

Le jour pâlit; par un chemin de poussière et de solitude, on s'aventure vers les vergers : silence, heureuse tranquillité de ces jardins en fleurs, parmi des coupoles décolorées de tombeaux. Un soir d'or, des ruines, les parfums de la terre, la joie mystérieuse du printemps, ses divines suavités, — et partout la fraîcheur de la sève affluente...

La vie ne cesse pas de se produire, toujours la même, dans le présent qui ne passe pas. Comme une onde lumineuse dans

la vibration générale d'une flamme, ce qui s'efface dans la mort se répète dans le même instant. Je m'en retourne par le chemin de poussière et de solitude. O le jet surprenant derrière un talus, dans un champ de solanées sauvages, de trois dattiers fusant par-dessus l'abandon d'un minaret déteint! Quelle miraculeuse énergie de vie ordonne et suspend si haut le rayonnement de leurs palmes frangées?

Ce vieux minaret n'est pas tout à fait délaissé. Une cigogne l'habite. Au sommet de la lanterne, elle s'érige et semble géante dans la limpidité du soir. Et là-bas j'en vois beaucoup d'autres, tout un peuple fantastique. Car la ville, derrière les jardins, se découpe sur le crépuscule vermeil, et chaque tour, chaque dôme, chaque pointe s'achève par la silhouette d'un grand oiseau dressé sur son grand nid. Et ces cigognes, ces nids, ces jardins, ce soir embaumé de printemps, tout cela n'a-t-il pas été déjà? Tout cela est-il *autre*, vraiment, qu'hier et que jadis?

*
* *

Nous campions sur des talus d'herbe fine, dans ce quartier de jardins. Le parfum des orangers ne me laissait pas dormir. Se glissant sous la tente, il s'y concentrait — et nous chassait au dehors. Ainsi je connus et vécus presque tout entière une nuit enchantée de clair de lune et de musique. Ses heures passèrent, chacune plus secrète et transfigurant plus mystérieusement le monde.

Avec délices, on respirait la suavité de l'air, déjà tiède, par un soudain progrès du printemps, et dont erraient les souffles légers. Le bleu des infinis semblait liquide, et dans cet océan de calme et de silence, le croissant dérivait avec lenteur, — un croissant insolite et que ne connaissent pas les peuples du nord, celui des pays musulmans, horizontalement couché dans l'espace, ses deux pointes relevées à la même hauteur, comme celles d'un lumineux esquif. Et cette lune différente faisait la nuit plus étrange. On avait l'illusion de contempler ces choses pour la première fois : le ciel et la terre dans la nuit et le clair de lune. Et leur sens se révélait plus émouvant et divin.

La terre n'était pas inerte. Autour de nous, dans les vergers voisins comme au loin dans la montagne et dans les plaines, elle rêvait dans le bleu de la nuit, murmurait et chantait par toutes ses voix. Un infini d'insectes stridulait, en imperceptibles tinteries d'argent ; on distinguait bien les plus prochaines, si brèves, comme d'un léger grelot qu'on remuerait un peu, puis coupées d'un petit silence, et reprenant toujours. Mais par delà, les millions d'autres se mêlaient, s'étendaient en un seul plan sonore, illimité, comme la surface même, la surface rêveuse et chantante de la terre.

Sur ce fond qu'on finissait par ne plus entendre, se détachaient les thèmes divers des autres vivants. Il y avait l'appel innombrable et sans trêve des grenouilles, et qui parfois s'enflait, comme se rapprochant soudain, s'exaspérait d'un redoublement collectif de désir ; et cette ardeur brusque remuait la nuit jusqu'au cœur. Cela ne venait pas à la fois de partout, comme la musique des insectes ; on reconnaissait deux peuples distincts, dont l'un se taisait tout d'un coup pour écouter l'autre. Quelle émotion dans ce coassement nocturne des rainettes, au printemps déjà chaud du midi ! C'est la voix de l'Amour élémentaire qui s'éveille encore une fois et ne sait que clamer son violent et simple appétit de vie.

Il y avait aussi la note unique du crapaud, si extraordinairement limpide, désincarnée, un tintement d'harmonica : *ut, ut, ut, ut ;* — toujours la même, de deux en deux secondes. Au-dessus des créatures rampantes, les êtres supérieurs sentaient et commentaient la solennité de la nuit. Des rossignols, dans les floraisons vaporeuses des amandiers, se répondaient d'un jardin à l'autre, en dialogues coupés de poses et de recueillements. Déjà le chant décidé, vigoureux, la maîtrise que l'oiseau-génie n'atteint en France qu'au début de mai, après s'être essayé durant plusieurs semaines. Pures palpitations musicales d'abord, trilles graves et véhéments, jaillis du cœur, répétés avec une ferveur grandissante et pathétique, à pleine poitrine de petit oiseau enthousiaste, battements redoublés, d'où surgit comme d'un bouillon de source le jet de cristal, fantaisiste, perçant, lyrique, et qui soudain se pâme. Sur le tard de la nuit, comme on devinait l'aube, l'un après l'autre se turent. Un seul, au lieu de défaillir, se

surexcitait encore, et de celui-là le discours grandissait au loin, et dans sa volonté de parler à toute la nature, s'exaltait jusqu'au délire...

Et la voix de l'homme aussi se mêlait à toutes celles qui montaient de la terre obscure. Quelque rêveur arabe retenu dans les jardins par les magies du printemps et de la lune élançait son âme en modulations extatiques et mineures, notes d'amour, la plus haute tendue d'un suprême et presque douloureux effort, maintenue là, prolongée comme si la passion essayait de s'éterniser en elle. Et soudain, la cadence, triste, convulsive, par les étranges intervalles chromatiques. Et puis, avant de recommencer, et pour tenter de mieux dire l'indicible, d'inventer une variation plus ardente, — un long intervalle de silence, solennel et comme rempli par la prière et la méditation.

Et l'on sentait que l'homme n'était là qu'une créature parmi les autres créatures, qu'il jouait seulement sa partie dans le concert immense et vague de la vie. Voix de l'homme et de l'oiseau, et celle des créatures rampantes, et celle des insectes, à l'infini de l'étendue, — toutes suscitées comme les effluves des vagues jardins par l'universelle aspiration vers du divin pressenti, toutes portées par la même onde montante de désir. Elles n'empêchaient pas, ces voix, d'entendre le céleste silence. Religieuse, pénétrée jusqu'au fond de molle clarté bleue, cette paix de l'éther était l'éternité visible.

Nuit sacrée où se révélait dans son unité cette vie de l'univers que le jour empêche de percevoir. Si parfois je m'assoupissais, je retrouvais en revenant à moi sa présence divine, son bonheur et sa beauté. Elle était là encore... J'avais perdu conscience, et je ne reprenais pas tout de suite la notion du temps. Cependant le croissant s'était étrangement déplacé, l'enchantement durait... Alors, comme si rarement dans son existence, l'homme cessait d'être séparé; pendant quelques instants son être insatisfait trouvait sa plénitude.

ANDRÉ CHEVRILLON

APRÈS LE PARDON

— ROMAN D'AMOUR —

Traduit de l'italien par G. Hérelle [1].

VII

Emilio Guasco avait quarante-cinq ans. Il était grand, maigre, sec ; il paraissait et il était robuste. Visage brun, moustaches noires et luisantes, cheveux noirs et luisants, mais déjà grisonnants sur les tempes, ce qui éclaircissait et adoucissait le bistre de son teint. Ses yeux étaient très noirs, — d'un noir trouble, quand le regard était las ou indifférent ; mais parfois un feu caché les animait et donnait un caractère ardent et sinistre à cette physionomie d'homme. — Le front était large, bien dessiné ; le nez, aquilin ; le menton allongé dénotait une volonté tenace, et tout le profil avait quelque chose de dur, de tranchant, à peine tempéré par une bouche encore fraîche et juvénile, où un œil sagace aurait pu surprendre, de temps à autre, une nuance d'indulgence et de bonté. Mais, en général, l'expression de ce visage était sévère, quelquefois sombre, bien que toutes les lignes en fussent correctes et harmonieuses.

Était-ce le coloris très brun de la carnation ? Était-ce le

1. *Published, March fifteenth, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

sérieux de cette tête d'homme jeune sur laquelle était tombée prématurément la neige des années? Était-ce cette hautaine froideur du regard et cette absence de sourire sur les lèvres? Était-ce la réunion de tout cela? Par le fait, il y avait dans cette physionomie une singularité qui frappait et qui attirait, comme il arrive pour toutes les figures qui dénotent la gravité de l'esprit, l'énergie de la volonté, l'austérité de la conscience. Une partie des hommes avec lesquels il entrait en relations, la plus petite, d'ailleurs, allait à lui avec cette sorte d'instinct sûr qui porte la sympathie vers les âmes où réside un véritable et personnel secret de vie intérieure; une seconde partie, déjà moins restreinte, le considérait avec un respect mêlé de répulsion, appréhendant qu'il ne fût un personnage de drame dans une comédie dont le sujet serait risible d'un bout à l'autre; et une troisième, la plus nombreuse et la plus frivole, le fuyait comme un trouble-fête, un trouble-fête imposant qui empêchait les autres de se divertir et de prendre l'existence comme une farce.

Emilio Guasco appartenait à cette haute bourgeoisie romaine et à cette haute banque qui, depuis cent ans et plus, est alliée avec le patriciat romain et qui, de nos jours, s'est alliée aussi avec toute l'aristocratie italienne, depuis qu'elle est venue se fixer à Rome, autour du Quirinal. Ses aïeuls, ses oncles, son père avaient frayé avec le plus hautes classes et s'étaient trouvés mêlés, par les relations de parenté et d'affaires, à l'élite de la société qui réside dans la capitale; souvent ils avaient été les sauveurs des grandes fortunes en péril, souvent ils avaient prêté une aide discrète à la politique italienne, quand celle-ci avait besoin de longs secours pécuniaires.

Emilio était fils unique; son père était mort; et maintenant la banque paternelle, la banque Guasco et Cie, était constituée en société, dont les membres étaient ses oncles Guasco, ses cousins Guasco et lui-même. Or, quoiqu'il eût passé son enfance, son adolescence et sa jeunesse dans les affaires, et quoique, dans les dix dernières années, après une violente crise économique, les affaires eussent pris à Rome un nouvel essor, Emilio s'intéressait peu à la finance et n'était qu'un médiocre banquier. Il n'avait jamais aimé, il n'aimait pas ce travail intellectuel qui a parfois ses fièvres, qui

a toujours une certaine poésie; il n'apportait à la banque Guasco qu'un labeur mesuré, méthodique, aride, sans aucun trait de génie, sans aucun éclair de passion. Il avait continué l'œuvre paternelle, qui avait été vivante, ardente, efficace, heureuse ; mais il l'avait continuée comme un pénible devoir, et il avait strictement limité son concours à une participation machinale. Maintes fois le bruit avait couru qu'il allait quitter la banque, en y laissant, il est vrai, ses capitaux considérables, mais en renonçant à les administrer et à les faire fructifier lui-même ; maintes fois il avait annoncé vaguement qu'il ne voulait plus entendre parler d'affaires. Mais son cousin Roberto Guasco l'avait contraint à rester, ne fût-ce que pour empêcher le public de croire à un affaiblissement de la maison. Ce cousin, par bonheur, était un banquier très intelligent, très capable, très laborieux ; et sa clairvoyance, son énergie, son activité prodigieuse compensaient largement la froide indolence d'Emilio.

— Que veux-tu faire d'un apathique et d'une ganache comme moi? — lui disait Emilio, avec un pâle sourire. — Laisse-moi m'en aller!

— Non, il faut que tu restes, — répliquait l'autre, sans tenir compte de la protestation.

Émilio resta. Quelquefois il se demandait à lui-même ce qu'il ferait si, un jour, après s'être retiré de la banque, il n'avait plus qu'à manger ses rentes, fort grosses, et comment il emploierait le temps, qui lui paraissait si long et si fastidieux. Dès sa jeunesse, il avait eu le tempérament triste; et il avait cherché à réagir, à secouer cette tristesse en s'adonnant aux sports qui, depuis bien des années, sont en honneur à Rome, et aussi aux nouveaux sports, qui y ont été introduits par les coteries étrangères. Emilio était un solide et hardi cavalier, se tenait en selle comme pas un; et, chaque saison, il suivait fidèlement les chasses au renard. Néanmoins, il préférait à cet exercice brillant et mondain, où l'on va en habit rouge et où l'on offre la queue de la bête à l'amazone la plus élégante et la plus courageuse, il préférait à cette chasse de parade l'autre chasse, la solitaire, la mélancolique, dans les vastes territoires qui s'étendent entre Palidoro, Maccarese et Pontegalera, la chasse où l'on va en costume de

futaine et où l'on n'échange que de rares paroles avec les *butteri*[1] robustes, taciturnes, enveloppés dans leurs manteaux bruns à doublure de serge verte. Parfois, pour ces chasses qui étaient si bien en harmonie avec son caractère morose et pensif, il demeurait absent trois ou quatre jours, et il dormait dans les cabanes des *bufolare*[2], comme dans un gourbi africain. Ses amis lui citaient l'exemple de Prospero Ludovisi, chasseur enragé, qui avait attrapé à Maccarese une fièvre pernicieuse et qui était mort en trente-six heures : car, dans cette région vaste et déshabitée, la *malaria* est souvent mortelle. Mais Emilio ne faisait qu'en sourire.

Pour ce qui était des sports modernes, tous ces jeux où l'on crie, où l'on se bouscule, où l'on se dispute furieusement la victoire, lui plaisaient peu : il leur préférait le *golf*, ce *golf* qui est l'adoration de tous les esprits amoureux de l'air libre, de la solitude et du silence, ce *golf* où l'on voit l'homme seul, dans un pré désert, courbé sur un trou, avec un *club*[3] à la main, suivant la route fantastique d'une balle, l'homme seul !— A son cercle, il ne venait jamais s'asseoir parmi les joueurs, si nombreux, du « bluffeur » et prétentieux *poker* ; mais, taciturne et obstiné, il demeurait des heures et des heures assis aux tables de *bridge*.

Dans sa première jeunesse, Emilio avait eu ses amours, plus ou moins semblables aux amours de tout Italien jeune, riche et d'aspect agréable. Mais il n'avait commis aucune des extravagances habituelles aux viveurs. C'est pourquoi l'opinion publique l'avait classé parmi les hommes d'un tempérament froid, à qui le féminin ne dit pas grand' chose ; et quelques-uns, les plus méchants, l'avaient même accusé d'avarice, parce que l'amour, en général, et surtout dans certaines conditions, implique une grande générosité d'esprit et de bourse. Il n'avait compromis aucune femme mariée, n'avait séduit aucune jeune fille, n'avait eu de caprice frénétique pour aucune femme galante ; ses aventures avaient été discrètes, et probablement médiocres. Le cœur qu'il avait apporté, lors de son mariage, à la toute

1. Cavaliers gardiens de chevaux.

2. Domaines où l'on élève des buffles.

3. Le *club* est, comme on sait, une sorte de maillet, terminé par une spatule de fer, avec lequel on lance la balle.

belle et gracieuse Maria Simonetti était un cœur très sain, sans perversion, sans corruption : un cœur sincère, qui s'était donné, sinon avec un transport fou, du moins avec une parfaite loyauté. Pour n'avoir pas été amoureux à la folie durant les fiançailles, il n'en avait pas moins été amoureux ; et l'on pouvait même dire qu'il l'avait épousée par amour, puisque sa délicieuse fiancée ne lui avait apporté, avec un beau nom, qu'une fortune insignifiante en comparaison de la sienne. Et son amour d'alors n'avait pas été non plus une flamme contenue qui, ultérieurement, après le mariage, aurait éclaté comme un incendie : il avait aimé Maria avec mesure, d'une juste affection qui, par la suite, n'avait subi ni diminution, ni accroissement. Il avait profondément estimé, d'abord sa fiancée, puis sa femme, parce qu'elle avait de la fierté, de l'orgueil, de la franchise ; il en avait même, jusqu'à un certain point, subi le charme, mais non tout le charme. Avec la naturelle mélancolie de son caractère, il n'avait pas éprouvé, lui, surtout pendant la première année du mariage, une joie de vivre semblable à celle qui fait vibrer alors le cœur des jeunes épouses, qui exalte leur âme et contribue à leur faire accepter ensuite une existence moins gaie, moins heureuse, grâce à l'inoubliable beauté des premiers souvenirs.

Emilio ne s'était aperçu que plus tard, beaucoup plus tard, de l'immense désillusion qu'il avait infligée, comme mari, au cœur ardent de sa femme ; il s'en était aperçu trop tard, lorsque le mal était déjà sans remède. Il avait cru longtemps qu'il avait fait pour elle tout ce qu'il devait, en la traitant avec bonté, en la respectant, en l'honorant, sans jamais la trahir, mais c'était tout. Il n'avait pas compris que la vie et le bonheur de Donna Maria se trouvaient entre ses mains, et que lui seul pouvait faire d'elle une chose magnifique ou une chose misérable ; et, n'ayant pas compris cela, il avait laissé sa femme languir dans une détresse du cœur et de l'esprit, en sorte qu'elle avait cherché, puis qu'elle avait trouvé le moyen de magnifier chacune de ses facultés et chacune de ses sensations. Mais il n'avait pas compris tout cela qu'*après* : — après que, rebelle au mensonge, impropre à la tromperie, Maria Guasco Simonetti eut quitté le toit conjugal et pris la fuite avec Marco Fiore.

Alors Emilio avait vu clairement l'horreur de son existence, horreur dont la cause première était son flegme, son apathie, le manque de toute effusion, de tout enthousiasme. Ce fut seulement dans cette maison, tout à coup déserte que, abandonné, déshonoré, il reconnut en lui-même le vice originel, celui de la sécheresse : — ce vice grave qui vous détache de toutes les choses belles, de toutes les personnes chéries, et qui, fatalement, éloigne de vous ceux que vous ne savez pas aimer, qui se croient et qui sont peu aimés, qui se croient et qui sont mal aimés. La catastrophe survenue, la fuite de sa femme avec un amant, avait de plus en plus paralysé l'âme d'Emilio : incapable de fureur agissante, incapable d'emportement durable, capable seulement de douleur, ou peut-être capable seulement d'une persistante et vaine tristesse, il n'avait rien tenté, il ne s'était pas précipité à la poursuite de Maria et de Marco, il était resté chez lui, à souffrir silencieusement de son malheur. Ce malheur, une grande partie de la société où il vivait l'avait jugé immérité : car Emilio était pour tous ces gens-là ce qui s'appelle un mari parfait ; mais les moins nombreux — les plus intelligents, les plus libres de préjugés — avaient proclamé qu'il ne méritait pas mieux : car il n'avait pas su aimer Maria Simonetti comme elle était digne qu'on l'aimât et, à la longue, il l'avait ennuyée, exaspérée.

Lui-même, en secret, dans les longs examens de conscience que tout homme, aux heures de crise morale, accomplit en son for intérieur, il avait donné raison à ceux qui le désignaient comme le principal auteur de la résolution funeste prise par sa femme ; en certaines nuits d'insomnie, avec les yeux de l'âme, il avait vu tout ce qu'il aurait dû être et n'avait pas été ; certaines vérités profondes, qu'il ne soupçonnait pas, lui étaient apparues en pleine lumière. Et, comme il arrive dans les grandes révolutions qui bouleversent et modifient toute la vie intime d'un être, mille faits nouveaux s'étaient produits en lui, pendant les trois années de solitude et d'abandon. Faits singuliers, obscurs, complexes, divers, contradictoires ! En même temps que la fuite de Maria et de Marco lui avait causé une douleur sincère et cuisante, dissimulée mais cuisante, aussi cuisante le dernier jour que le premier, la figure de sa femme lui avait semblé plus fière et plus hardie, après

cet acte de libération ; et, si le mari portait en lui-même tout le déchirement de l'offense et sentait pour ainsi dire la plaie saigner, l'homme avait admiré en Maria ce haut mépris de tous les biens inférieurs qu'elle avait sacrifiés pour obtenir le bien unique, le bien suprême. Maintenant que la personne physique de Maria était éloignée, perdue dans le vaste monde, il croyait la revoir plus palpitante de vie et de beauté : solitaire et silencieux, il se mettait à l'aimer chimériquement, inutilement ; il se surprenait à la désirer plus âprement que jamais ; dans son vain amour, dans son vain désir, il finissait par connaître la jalousie, la jalousie torturante et farouche. Jusque-là, il s'était toujours étonné quand il avait vu les autres en proie à cette torture ; maintenant il était une victime de cette passion impérieuse qui naît des éléments les plus bas de la nature humaine et qui domine l'homme tout entier. A certaines heures, il aurait donné son sang pour arracher cette femme des bras de Marco Fiore ; à d'autres heures, il craignait que l'exaspération ne le poussât au crime. Et alors il avait dû s'éloigner de Rome, se réfugier dans des pays où rien ne lui rappelât le désastre. Puis il était rentré chez lui toujours calme, patient et triste, grâce à l'équilibre de son humeur.

Enfin, pendant la dernière de ces trois années, si longues pour un cœur qui n'avait pas su aimer bien, qui peut-être n'avait pas encore appris à aimer mieux, mais qui était capable de souffrir, Emilio, avec une curiosité secrète, avec une anxiété secrète, s'était rendu compte que la folie amoureuse de Maria et de Marco Fiore commençait à languir, n'était plus qu'une ombre de folie, dégénérait en habitude pâle et routinière ; et cette découverte à laquelle il avait été amené par des rapports sûrs et par une enquête personnelle, conduite en cachette avec une prudence extrême, avait fait germer en lui un sentiment nouveau, un sentiment qui s'était dégagé de tous les sentiments contraires en lutte dans son âme, et qui avait haussé son cœur jusqu'à l'héroïsme : le sentiment de la pitié humaine et chrétienne envers un pauvre être humain, envers une femme malheureuse qui avait donné, qui voulait donner toute sa vie pour son rêve, mais qui, hélas ! vivante et frémissante, voyait ce rêve périr avant elle. La colère longue et contenue,

la douleur longue et occulte, l'offense dont la blessure ne s'était jamais cicatrisée, l'amour devenu plus haut et plus brûlant, la jalousie inquiète et dévorante, tout, chez lui, s'était fondu en une compassion tendre pour Maria, et il sentait au dedans de lui-même la plénitude de la charité, cette vertu évangélique plus forte peut-être que toutes les autres impulsions du cœur; et il était le bon Samaritain qui soigne le mourant sur la route, qui panse la plaie ouverte, qui verse le baume salutaire.

Emilio avait donc offert le pardon à cette femme qui l'avait trahi et abandonné. En lui envoyant le message de paix, il n'avait plus songé ni au passé ni à l'avenir; il avait songé seulement à guérir les blessures de l'infortunée que l'amour avait si cruellement meurtrie et qui agonisait sur la route; il s'était senti une âme nouvelle, plus grande, plus large, plus généreuse, supérieure aux sophismes et aux axiomes sociaux; il lui avait semblé qu'il portait dans sa poitrine quelque chose d'héroïque, et que cela le soulevait, l'exaltait plus qu'il ne lui était arrivé à aucun autre moment de son existence. La tendresse infinie qu'il éprouvait pour elle s'était aussi retournée vers lui-même, et il s'était plaint, s'était admiré comme un personnage de roman dont il aurait lu l'histoire.

A mesure qu'approchait le jour où Maria devait rentrer au palais Guasco, son émotion s'était accrue; et il s'était persuadé que toute la noblesse du pardon, du pardon prescrit par Jésus comme la loi suprême, trouvait en lui une expression parfaite.

Voilà comment, un soir d'avril, en présence d'une femme plus blême et plus tremblante qu'il ne l'avait jamais vue et qu'il ne devait jamais la revoir, il avait prononcé la parole chrétienne, celle qui efface, celle qui absout, celle qui rachète :

— Je te pardonne, Maria.

Mais, tout de suite après, brusquement, il s'était aperçu que ce sentiment unique et sublime de la pitié chrétienne s'atténuait et se détruisait dans son cœur, comme s'il n'avait pas la force de lui accorder plus que cette minute extrême d'héroïsme; et de nouveau il avait entendu s'entrechoquer au fond de son âme tous les anciens sentiments, la colère, la douleur,

l'amour, la jalousie ; et il avait compris qu'il était retombé en leur pouvoir, sans guide, sans volonté, irrémédiablement.

***

Ce matin-là, Maria Guasco procédait avec minutie au parachèvement de sa toilette. Elle portait un costume de laine marron, coupé à l'anglaise, dont le corsage s'entre-bâillait sur les dentelles d'une chemisette aux tons d'ivoire, tandis que la jupe ronde, à gros plis, découvrait ses pieds lestes chaussés de chevreau brun. Un grand chapeau de paille marron, avec une guirlande de roses rouges aux tons légèrement amortis par un voile noir, couronnait la masse de ses cheveux châtains, dont les ondes larges restaient visibles sur le front, sur les tempes et sur la nuque. Derrière le voile presque impalpable, le visage ovale était tout rose, et les yeux, longs et alanguis, parfois mi-clos, avec une sorte d'indifférence ou de lassitude, semblaient s'ouvrir tout grands pour mieux saisir les multiples aspects de la vie. Dans ce costume simple et sombre, sans ornements, aux lignes masculines, elle avait un air si jeune que c'était un enchantement.

Elle dit à Chiara, qui allait et venait autour d'elle pour lui présenter ses gants, son ombrelle, sa bourse d'or :

— Avertissez monsieur que je suis prête et que je l'attends ici.

Et elle enfila ses gants souples, en peau de daim jaune, vérifia le contenu de sa bourse, très calme. Chiara reparut.

— Monsieur prie Votre Excellence de vouloir bien passer dans son cabinet, — dit la femme de chambre à voix basse.

Maria eut un froncement de sourcils, et, pendant quelques instants, le coloris rose de ses joues s'effaça. Puis, comme si sa volonté reprenait soudain le dessus, elle se dirigea, d'un pas tranquille, vers le cabinet de son mari, sans que la moindre trace de la plus fugitive émotion fût visible sur son visage recomposé.

Assis à sa table de travail, une cigarette aux lèvres, Emilio écrivait. Il ne releva pas la tête.

— Eh bien, Emilio, — lui demanda sa femme, debout au milieu de la pièce, — vous ne vous êtes pas habillé pour la chasse ?

— Non, — dit-il en se redressant, d'un air préoccupé, comme si sa pensée était absente. — Non, je ne me suis pas habillé.

— N'est-il pas l'heure? — continua-t-elle gentiment. — Je croyais que le rendez-vous était pour dix heures.

— Oui, pour dix heures.

Et il pencha de nouveau la tête, se remit à écrire. La main gantée de Maria eut une involontaire crispation nerveuse sur la pomme de son ombrelle, un onyx cerclé d'or.

— Eh bien? eh bien?... — demanda-t-elle encore, avec une certaine insistance.

Emilio jeta sa plume sur la table, repoussa la feuille de papier à lettres, s'appuya au dossier de son fauteuil et regarda sa femme. Il la regarda longtemps, avec une sorte d'opiniâtreté, sans mot dire. Et enfin il reprit avec lenteur :

— J'ai décidé que je n'irais pas à cette chasse.

— Ah! — fit seulement Maria.

Et, comme si elle s'ennuyait de rester debout devant cette table de travail, elle chercha des yeux un siège, avisa près de la table un grand fauteuil de cuir rouge et s'assit, tenant toujours son ombrelle et sa petite bourse, dans l'attitude d'une dame qui est en visite. Il y eut un silence. Emilio, comme il lui arrivait souvent depuis le retour de Maria, tenait les yeux fixés sur le visage et sur la personne de sa femme avec une curiosité à demi rêveuse et à demi observatrice, la soumettait à un examen pénétrant qui, parfois, devenait gênant.

— Cependant, — dit-elle, pour rompre ce silence, — vous aimez beaucoup la chasse au renard.

— Oui, je l'aime beaucoup, — répondit-il, pensif.

— Et c'est le dernier rendez-vous de la saison. D'ici à l'année prochaine, il n'y en aura plus.

— C'est vrai.

— Hier soir, n'étiez-vous pas décidé à y aller?

— J'y étais décidé. Mais une nuit a passé sur ma décision.

— Vous ne dormez donc pas, la nuit? Cette assemblée au tombeau de Cecilia Metella vous ôte le sommeil? — demanda-t-elle, essayant de plaisanter.

— Que voulez-vous? On ne dort pas toujours! — répliqua-t-il avec un mouvement d'irritation.

Alors ce fut à son tour de se taire. Puis, relevant la tête, d'un air résolu :

— Je devais vous accompagner en voiture. Mais, puisque vous restez ici, vous permettez que je reprenne ma liberté? — demanda-t-elle, avec un peu d'impatience.

— Vous aviez d'autres projets, sans doute? — murmura-t-il en fixant de nouveau sur elle ses regards.

— Non, je n'avais pas d'autres projets, puisqu'il était convenu que nous irions ensemble à cette chasse.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait habiller. C'est une toilette inutile...

— Peu importe! — repartit-elle en haussant les épaules.

Et, du bout de son ombrelle, elle se mit à suivre les arabesques du tapis rouge. Deux minutes d'un silence pénible s'écoulèrent.

— Emilio? — interrogea-t-elle tout à coup.

— Maria?

— Pourquoi n'allez-vous pas seul à ce rendez-vous de chasse? Mettez votre habit rouge; la victoria est attelée et elle vous conduira à la porte Saint-Sébastien, où Francesco vous attend avec un cheval de selle. Allez-y.

Elle avait parlé d'un ton tranquille et persuasif, et son visage était serein.

— Non! — déclara-t-il avec un geste de colère. — Non, je ne veux pas!

Il y avait du trouble dans sa physionomie, de l'inquiétude dans sa voix. Elle reprit, d'un ton plus persuasif encore, et où transparaissait la douceur :

— Emilio, si vous n'allez pas à ce rendez-vous, je devine bien que j'en suis la cause. Mais, je vous en prie, ne renoncez pas à ce plaisir.

— Je vous remercie, — articula-t-il sèchement; — mais je ne veux pas y aller.

Alors elle se leva, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire.

— Où allez-vous? — s'écria-t-il, se levant à son tour et faisant quelques pas pour la rejoindre.

— Dans ma chambre, — répondit-elle, un peu étonnée. — Ensuite, je sortirai.

— Pour aller où? — questionna-t-il encore, durement.

— Je n'en sais rien... Je ferai une promenade à pied, — dit-elle, de plus en plus surprise.

— Mais où?

La colère avait frémi dans cette demande.

— Oh! Emilio, Emilio! — fit-elle avec un accent de doux reproche.

Il changea de couleur, lui tendit la main :

— Excusez-moi, Maria; excusez-moi...

Et, sans prendre la main qu'elle lui offrait, il s'affala sur un divan. Elle resta debout, à le regarder.

— Voulez-vous que nous sortions ensemble, Emilio? — dit-elle encore avec mansuétude.

— Non!

— Nous irons hors de la ville... dans quelque endroit où nous ne rencontrerons personne...

— Non!

— Voulez-vous que nous allions en voiture à la Villa Pamphili? La matinée est si belle, l'air est si doux!... Venez!

— Non! non! non! — protesta-t-il, sans la regarder.

— Mais alors, que dois-je faire?

— Rien.

— Et vous, que voulez-vous faire?

— Rien.

— Vous plaît-il que je reste? Désirez-vous que je ne sorte pas?

Ces paroles lui étaient inspirées par une sublime patience. Il le comprit, ne se contint plus :

— Me traitez-vous comme un enfant, Maria? ou croyez-vous que je sois malade? J'ai des cheveux blancs et ma santé est robuste.

Elle reconnut en lui tous les signes de la colère et de la douleur : elle le regarda mélancoliquement.

— Quelquefois, Emilio, nous sommes malades sans nous en apercevoir... Il ne faut jamais repousser une main affectueuse.

— Quelle charité! — grommela-t-il, ironique.

— Pourquoi vous en irritez-vous? Est-ce à cause du sentiment ou à cause de celle qui l'exprime? — interrogea-t-elle avec douceur, mais en posant nettement la question.

— A cause de l'un et de l'autre ! — répliqua-t-il avec âpreté.

— Ah ! — dit-elle.

Et sa main, un peu tremblante, se serra sur la pomme de son ombrelle. Puis elle fit un nouveau mouvement pour partir.

— Je vous ai offensée? — cria-t-il derrière elle. — Vous finirez par me prendre en haine !

Et les passions troubles, les instincts troubles qui l'agitaient se révélaient en lui si manifestes que Maria ne put faire autrement que de les comprendre et d'en mesurer la force. Elle s'arrêta.

— Non, vous ne m'avez pas offensée, — répondit-elle, les yeux baissés, avec lenteur. — J'ai dompté mon orgueil au contact de la vie, et je ne m'offense plus. Il m'est impossible de haïr personne.

Il fixa sur elle un regard singulier, avec l'insistance étrange de l'homme qui veut arracher à la physionomie d'autrui quelque secret terrible. Mais elle, les yeux baissés, la tête penchée, ne le voyait pas. La question qui frémissait sur les lèvres d'Emilio s'évanouit; il retomba dans la confusion, dans l'agitation, dans la tristesse, dans le mutisme.

— Vous irez à votre bureau ? — ajouta-t-elle, pour dire quelque chose.

— Oui, un moment, — répondit-il, absorbé.

— Vous reviendrez pour le déjeuner ?

— Oui, à l'heure habituelle.

— Et ensuite, que ferez-vous ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas !

— Moi, je vais rester à la maison : il est tard maintenant ! — continua-t-elle, avec la monotonie des propos vains et oiseux.

— Et cet après-midi ? — insista-t-il.

— J'ai quelqu'un à voir.

— Ah ! — dit-il, en l'observant.

— J'irai chez Flaminia Colonna, pour une œuvre de bienfaisance, — expliqua-t-elle avec froideur.

— Flaminia Colonna est encore votre amie ?

— Oui, elle est encore mon amie, — répondit-elle en se

mordant un peu les lèvres et en pâlissant un peu. — J'ai même quelques amies...

— Et vous sortez ensemble? vous vous promenez ensemble?

— Sans doute! — affirma-t-elle de plus en plus pâle. — Cela vous étonne?

— Non, — dit-il, parlant avec effort, tant son trouble était profond. — Flaminia Colonna est une femme... une amie... Mais moi...

— Mais vous? — s'enquit-elle avec âpreté.

— Moi, je suis un homme, un mari.

Il se fit un silence lourd d'orage.

— C'est pour cela, — reprit-elle, — que vous ne voulez pas aller en ma compagnie à ce rendez-vous?

— Oui, c'est pour cela.

— Que craignez-vous donc? — prononça-t-elle d'une voix sourde.

— Le ridicule. Si l'on me voyait avec vous, on se moquerait de moi.

Elle fit un pas en arrière; ses yeux s'étaient voilés. Mais elle eut la force de ne pas ouvrir la bouche, de gagner la porte; et, sans se retourner, sans saluer, elle quitta cet homme qui avait avoué son secret, le laissa gisant sur le divan, comme un haillon, comme une misérable loque humaine.

*
* *

Le dîner tirait à sa fin, on servait la glace. Tout à coup, au milieu de la frivolité un peu émancipée d'une conversation qui, jusqu'alors, ne s'était pas départie d'une certaine gravité pompeuse, Francesco Serlupi, le jeune gentilhomme célèbre pour ses étourderies mondaines qui, parfois, prenaient un acpect burlesque ou un aspect dramatique, en commit une de sa façon.

— Vous savez, n'est-ce pas, que les Fiore sont rentrés de leur voyage de noces? Le ménage ne va pas trop bien, à ce qu'on prétend!

Silence glacial. Maria, derrière le grand buisson de lilas blancs et de roses rouges qui la cachait presque, n'avait pas eu un battement de paupières; Emilio, plus taciturne que

jamais, avait courbé le front; les invités, Flaminia Colonna, Mario Colonna, Gianni Provana, le sénateur Fabio Guasco, affectaient la distraction.

— Il paraît que le théâtre Costanzi fermera la semaine prochaine, — dit Provana, essayant d'interrompre le malencontreux propos.

Mais Francesco Serlupi tenait à sa bévue et s'obstina :

— Le fait est que Marco Fiore est revenu au club dès le lendemain de son retour; et, hier, il était aux courses sans Vittoria.

Nouveau silence. Maria, par un regard suppliant, mais tout de suite éteint sous ses paupières, sollicita l'aide de Flaminia Colonna. Aussitôt celle-ci, de sa voix suave qui s'accordait si bien avec sa figure brune et fine, avec sa beauté faite de grâce et d'expression, dit :

— Cela ne me surprend pas. Au fond, Marco Fiore a toujours aimé la vie de club; et Donna Arduina, sa mère, s'en est souvent plainte, en causant avec moi. D'ailleurs, Vittoria est d'un caractère si réservé, si timide !

Et, pour donner plus de poids à ce lent et sage discours, elle fixa ses grands yeux gris et doux sur le visage de Francesco Serlupi, voulant lui faire entendre qu'il ne devait pas ajouter un mot de plus à ce sujet. Serlupi, comme d'habitude, comprit trop tard la faute dont il était coupable, ne dit plus rien, n'osa plus regarder ses hôtes, baissa le nez sur son assiette, impatient que le dîner fût achevé pour prendre la fuite, comme il ne manquait jamais de le faire lorsqu'il s'apercevait qu'il avait commis quelque énorme balourdise.

— Ces magnifiques pêches hâtives sont de votre domaine de la Lama? — demanda Mario Colonna, pour changer la conversation.

— Oui, — s'empressa de répondre le maître de maison, heureux de pouvoir parler d'un sujet indifférent. — Mes jardiniers de là-bas font des miracles. Chaque jour, nous recevons des fleurs et des fruits.

— Comme c'est agréable pour toi, Maria ! — fit observer Flaminia, avec son sourire de bonté sur les lèvres.

— Oui, très agréable ! — murmura l'autre.

Francesco Serlupi, tâchant de réparer sa maladresse, dit à Donna Maria :

— Vous devez beaucoup aimer la Lama... Y a-t-il longtemps que vous n'y êtes allée?

Mais la question fut posée à demi-voix, et d'ailleurs le dîner venait de finir. La maîtresse de maison s'était levée brusquement, sans répondre, et, debout, au bras du sénateur Fabio Guasco, elle se dirigeait vers le salon, suivie de ses invités : — Flaminia Colonna au bras d'Emilio ; Gianni Provana, Francesco Serlupi et Mario Colonna, groupés, cheminant de conserve, à quelques pas en arrière.

— Mais qu'est-ce qui te passe par la tête, mon cher? — dit Provana à Serlupi. — Personne ne t'invitera plus à dîner si, au dessert, tu casses les plats sur le nez de l'amphitryon.

— Tu as raison, tu as raison! Je suis stupide! — confessa Serlupi. — Je n'y puis plus tenir, il faut que je m'en aille à l'instant même.

— Ce serait pis encore, — objecta Colonna. — Reste au moins quelques minutes.

— Mais toi, Mario, je crois que tu partiras tout à l'heure avec Donna Flaminia?

— Oui. Nous ne pouvons rester davantage : il faut que nous allions à la dernière réception de madame Takuhira, à la légation du Japon.

— Eh bien, faites-moi une charité : emmenez-moi avec vous! — implora Serlupi.

— Bon, bon, nous te sauverons! — consentit Colonna, en riant. — Jusqu'à la prochaine gaffe!

Maintenant on faisait cercle au grand salon, et tout le monde s'était réuni dans le coin où Maria s'était arrangé une sorte de boudoir avec des paravents, des plantes vertes et des meubles, pour clore l'espace réservé. Mais la conversation languissait : la froideur qui avait régné dès le commencement du repas s'était encore accrue après l'incartade de Francesco Serlupi. C'était le premier dîner qu'Emilio et Maria donnaient depuis le retour de la fugitive sous le toit conjugal ; et ils avaient repris ainsi un vieil usage, celui d'offrir pendant la grande saison de Rome, c'est-à-dire depuis l'hiver jusqu'à la fin de mai, deux dîners chaque semaine, l'un intime et l'autre de cérémonie, selon l'hospitalière coutume des Guasco et de la haute société à laquelle ils appartenaient. C'était Flaminia

Colonna qui avait engagé son amie à renouer toutes les habitudes de jadis au point où elles avaient été rompues ; c'était encore Flaminia qui avait dit à Emilio, gentiment, avec un sourire :

— Mais offrez-nous donc à dîner, comme vous faisiez autrefois !

Emilio, par un sentiment d'appréhension mal dissimulé, n'avait osé inviter que des personnes dont il était sûr : son oncle Fabio Guasco, les Colonna, Gianni Provana, et enfin ce nigaud de Serlupi, qui était un jeune homme accompli, gracieux, incapable de commettre une faute contre l'étiquette, mais parfaitement capable de causer un désastre par une phrase dont il ne comprenait la portée que trop tard, beaucoup trop tard. Et Maria avait essayé de donner une apparence de continuation à cette reprise de la vie mondaine en ornant comme autrefois la salle à manger, en recevant comme autrefois les intimes, après le dîner, dans ce coin clair et fleuri du salon, en parant sa personne avec cette savante élégance qui la distinguait et par où, tout en satisfaisant ses propres goûts esthétiques, elle produisait sur les autres cette impression de charme sympathique à laquelle elle tenait tant. Ce soir-là, elle portait une robe de voile noir, toute brodée de noires paillettes scintillantes, décolletée en carré, de sorte qu'on apercevait son cou et sa gorge, blancs, de lignes exquises. Un gros bouquet de roses rouges garnissait l'ouverture du corsage et reposait sur la blancheur de la peau, qu'il avivait; un collier de petites perles, haut et serré, à dix fils, avec un fermoir de rubis et de brillants sur le devant, lui ceignait le cou ; et le corsage avait des demi-manches de tulle noir, bouffantes, semées aussi de paillettes, qui n'arrivaient pas jusqu'au coude et qui laissaient voir les bras magnifiques, ronds et satinés, avec les poignets menus. Ses doigts étaient ornés de bagues, presque toutes de style ancien ; et, dans ses cheveux, parmi les ondulations larges et les grandes masses soyeuses, il y avait deux petites roses, d'un rouge vif. Au début du repas, une exaltation intérieure avait donné à son visage une teinte rose, avait rendu splendides ses yeux fiers, si souvent mi-clos et un peu troubles ; bref, elle avait eu, ce soir-là, un soudain renouveau d'énergie et de beauté.

Malgré tout, une vague sensation d'embarras, de gêne, avait tout le temps pesé sur les convives ; ni le luxe ingénieux de la table, ni l'exquise qualité des mets, ni la richesse du milieu, ni la sérénité de la maîtresse de maison, ni la courtoisie du maître de maison n'avaient pu effacer cette impression pénible. Mais, après les paroles si malencontreuses de Francesco Serlupi, cette impression était devenue plus fâcheuse encore ; et, comme on était mal à l'aise, chacun songeait à trouver un prétexte honnête et courtois pour s'en aller.

Donna Maria permettait que l'on fumât dans son salon. Mais les hommes s'étaient retirés discrètement dans un coin, « pour ne pas enfumer les dames », comme ils disaient. Maria Guasco et Flaminia Colonna se trouvèrent donc seules pendant quelques instants.

— Quel essai malheureux que ce dîner ! — dit Maria, à fleur de lèvres, avec un soupir.

— Il faudra beaucoup de patience, beaucoup de patience ! répondit Flaminia, en hochant sa tête romaine, expressive et gracieuse.

— Oh ! ce n'est pas pour moi, — reprit l'autre, toujours à voix basse. — Moi, je suis prête à endurer tous les ennuis. C'est pour Emilio que je le regrette.

— Il souffre, n'est-ce pas ? — demanda Flaminia, d'une voix à peine perceptible.

— Il souffre, il souffre trop, hélas ! — avoua Maria tristement.

Et elle se leva bien vite pour offrir le café et les liqueurs, que l'on avait apportés devant elle. Sa haute taille onduleuse avait une séduction extraordinaire, tandis qu'elle traversait le salon, d'un pas léger, une tasse à la main, et qu'elle la présentait à l'un des hommes, avec un sourire. Elle voyait un émerveillement dans les yeux de tous ceux qui acceptaient d'elle la tasse offerte ; et elle crut le voir aussi, mêlé d'une sorte d'émoi, dans les yeux de son mari. Elle s'attarda un peu à le regarder ; et, dans les regards qu'ils échangèrent, tout un monde de pensées et de sentiments passa.

De son pas rythmique, elle était retournée près de Donna Flaminia.

— Mais est-ce vrai, ce que l'on dit? — s'informa-t-elle, en reprenant sa place.

— Quoi?

— Que... Marco et Vittoria forment un couple dont le bonheur est déjà problématique?

— Et que t'importe? — répliqua l'autre, en lui lançant un coup d'œil soupçonneux.

— Cela m'importe beaucoup, — dit-elle, sérieuse, mélancolique. — J'ai voulu leur bonheur.

— Que désires-tu donc? — interrogea Flaminia, toujours défiante.

— Je désire de tout mon cœur qu'ils soient heureux! — déclara Maria.

Et son amie la crut : car elle la connaissait pour une âme incapable de mensonge et d'hypocrisie.

— Je crains, — fit Donna Flaminia, — que ton désir ne soit pas près d'être une réalité.

— Alors, c'est vrai?... tu le sais?

— Oui, je le sais.

— Mon Dieu! — s'écria Maria! en poussant un profond soupir.

— Plus tard, peut-être... avec le temps! — conclut Donna Flaminia, toujours pleine d'un bon sens rassis.

— Ce qu'il faut, c'est de la patience, une patience inlassable! — conclut Maria Guasco, songeuse, perdue dans ses réflexions.

Les convives se retiraient. Flaminia et Mario Colonna s'en allaient à la légation japonaise; Francesco Serlupi, muet, préparant sa fugue, se tenait derrière eux et leur marchait sur les talons, pour sortir avec eux; le sénateur Fabio Guasco prenait congé, parce qu'il était habitué à rentrer de bonne heure, et il baisait la main de sa nièce avec beaucoup de galanterie, s'inclinant devant elle et la priant de ne pas oublier le vieil oncle sur la liste de ses invitations. Alors Emilio qui, depuis la fin du dîner, n'avait plus articulé une parole, annonça qu'il sortirait aussi pour reconduire le sénateur. Donc, il ne restait plus que Gianni Provana, immobile, impassible, le monocle encastré dans l'orbite, s'attendant à passer la soirée en tête à tête avec Maria Guasco. Celle-ci, d'un pas leste,

s'approcha de son mari, lui chuchota tout bas, en le regardant :

— Vous sortez ?

— Oui, je sors.

— Pourquoi sortez-vous ?

— Pour accompagner mon oncle.

— Et vous reviendrez tout de suite ?

— Je n'en sais rien.

— Emmenez Provana, — lui conseilla-t-elle.

— Pourquoi ? — fit-il, avec une légère ironie. — Je ne veux pas que vous demeuriez seule.

— Emmenez-le, emmenez-le ! — insista-t-elle, inquiète, nerveuse.

— Vous avez peur de lui ?

— Non. Je n'ai peur de personne !

Et elle lui tourna le dos, embrassa son amie, tendit la main aux hommes qui la baisèrent, la tendit à son mari, qui la baisa. Fut-ce une erreur ? il lui sembla que les lèvres d'Emilio s'étaient arrêtées un peu longuement sur sa main.

Et Gianni Provana resta, toujours très calme, avec son flegme d'homme tenace, qui s'est tracé un plan et qui ne s'en écarte jamais. Donna Maria, sans le regarder, alla se jeter sur son fauteuil favori, prit un livre non coupé, sur une petite table, chercha un coupe-papier, le trouva ; puis, lentement, avec un petit bruit de papier coupé, elle occupa ses belles mains ornées de bagues. Provana, sans souffler mot, suivait des yeux le mouvement souple et agile des doigts blancs. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

— Je ne vous ennuie pas, Donna Maria ? — demanda-t-il enfin.

— Non, — répondit-elle, sans lever la tête.

— Peut-être auriez-vous préféré que je partisse avec les autres ?

— Oui, peut-être ! — fit-elle, distraitement.

— Vous ne pouvez pas me souffrir, n'est-il pas vrai ? — continua-t-il, avec une nuance d'ironie.

— Vous vous trompez.

— Je vous suis antipathique ?

— Non, vous ne m'êtes pas antipathique.

— Mais je ne vous suis pas non plus sympathique.

— Non plus, — répondit-elle.

— Je vous suis indifférent, alors ?

Et il se mordit la lèvre.

— C'est cela, vous m'êtes indifférent, — approuva-t-elle d'une voix monotone.

Il se leva.

— Vous vous en allez? — fit-elle, comme surprise.

— Dois-je rester ici pour m'entendre dire par vous de pareilles choses? Ce que vous pouviez me dire de plus fâcheux, vous me l'avez dit.

Et le visage du mondain, du jouisseur, exprima une véritable souffrance. Elle lui jeta un coup d'œil oblique.

— Pourquoi vous obstinez-vous — interrogea-t-elle avec une froide politesse — à vous occuper de moi, de ce que je pense, de ce que je fais ?

— Parce que je suis un sot, — grommela-t-il en ôtant de son œil le monocle, dont il examina le verre, par un mouvement familier.

— Non, vous n'êtes pas un sot, — répliqua-t-elle avec un faible sourire. — Vous vous êtes acharné à poursuivre une victoire qui vous semble indispensable, mais qui vous serait inutile ou nuisible, et que, pour votre bonheur, vous n'obtiendrez jamais.

— Tout est dit ! — soupira-t-il, en lui tendant la main. — Bonsoir, Donna Maria.

— Bonsoir, Provana.

Et elle lui tendit aussi la main. Il la prit, la baisa, la retint un moment dans la sienne. Malgré son air compassé de mondain, malgré son masque de correction, il était manifestement troublé.

— Il vous est donc impossible, Donna Maria, de me considérer comme un homme digne de quelque attention, de quelque curiosité ? — insista-t-il avec une sorte d'angoisse.

— Oh ! je vous connais bien ! — répondit-elle en hochant la tête.

— Vous pourriez vous tromper sur mon compte !

— Non, je ne peux pas me tromper. Depuis des années, la conquête de... de mon attention — servons-nous de ce nom-

là — est pour vous une affaire d'amour-propre. Vous avez eu d'autres femmes, plus belles, plus élégantes, plus à la mode que moi ; vous êtes habitué à réussir. Une colère et une tristesse vous sont venues d'avoir échoué ; vous avez fini par souffrir ; vous avez fini par croire que vous m'aimiez véritablement...

— Hélas ! il ne me semble pas possible de douter que je vous aime ! — dit-il avec un mélancolique accent de sincérité.

— Ne parlons pas d'amour, — protesta-t-elle avec un geste large, comme pour écarter ce sujet. — Je ne puis plus écouter de tels propos ; mes oreilles en sont rassasiées, en sont lassées ; maintenant elles y sont devenues sourdes.

— Il y a pourtant ici quelqu'un qui vous aime, Donna Maria !

— Qui donc ?

— Emilio !

— Vous êtes dans l'erreur, — affirma-t-elle gravement. — Emilio ne m'aime plus.

— Que dites-vous là ? — s'écria-t-il, stupéfait.

— Je dis la vérité.

— Il n'est donc pas pour vous un amant passionné, un mari amoureux, un ami tendre ?

— Il n'est rien de tout cela.

— Qu'est-il, alors ?

— Un ennemi, peut-être...

— Mais pourtant il vous a pardonné ?

— Il m'a pardonné ; et c'est tout.

— Je n'aurais pas cru cela, — dit-il, songeur.

— Moi non plus.

— Mais, — ajouta-t-il, en l'interrogeant du regard, — vous l'avez peut-être intimidé, éloigné de vous par votre attitude ?

— J'ai fait tout ce que je pouvais, je fais tout ce que je peux, — murmura-t-elle vaguement, comme si elle se parlait à elle-même.

— Vous ne l'aimez pas, et il l'a sans doute compris.

— Oh ! je me suis humiliée et je m'humilie chaque jour, — proclama-t-elle, d'une voix douloureuse, — et, à chaque instant, je brise devant lui mon orgueil ! Mais je ne peux lui dire que

je l'aime, et d'ailleurs il ne me le demande pas... Il ne me demande rien.

— Et s'il vous le demandait?...

— Il ne me le demande pas, il ne me le demandera pas! — répéta-t-elle. — Quant à moi, je serais incapable de mentir.

— Pauvre Emilio!

— Vous le plaignez? Moi aussi, je le plains. Il a eu pitié de moi, et, à mon tour, j'ai pitié de lui. Mais il ne peut rien faire de plus, je ne peux rien faire de plus.

Tout à coup l'entretien avait pris un ton austère. Le mondain, le jouisseur, semblait préoccupé; la femme, avec ses belles mains croisées sur ses genoux, parlait comme dans un rêve. Gianni Provana la considéra deux ou trois fois, si jeune encore, si fleurie de beauté, parée de toutes les grâces féminines, et il lui dit :

— Se peut-il que, près de vous, Emilio n'ait ni yeux ni cœur ni désir, que, près de vous, il ne subisse pas cette invincible attraction qui, depuis tant d'années, me rend, moi, si ridicule?

— Qui sait? — fit-elle, avec un geste las.

— Mais dans l'intimité, Donna Maria? — se risqua-t-il à interroger encore.

— Nous n'avons pas d'intimité, — répondit-elle en baissant les yeux.

— Ah!

Et, après un moment de silence :

— Mais enfin que pensez-vous de votre vie?

— Je n'en pense rien. Je vis ma vie telle quelle, comme on accomplit un devoir ni joyeux ni triste. J'espérais, j'espère encore que je pourrai consoler ici les injustes douleurs que j'y ai fait naître. Mais quant à présent... je doute que je me rapproche de mon but...

— La raison en est que votre cœur est ailleurs, — avança-t-il avec dureté. — Vous aimez encore Marco Fiore.

— Si je l'aimais encore, je ne serais pas revenue dans cette maison, — répliqua-t-elle aussitôt, d'un ton ferme. — Je pense à lui quelquefois, souvent même; je pense à lui avec tendresse, avec douceur, mais sans amour.

— Vous avez entendu ce que l'on disait? Marco Fiore n'est pas heureux.

— Ce n'est ni ma faute ni la sienne. Nous ne pourrons plus être heureux, jamais, ni l'un ni l'autre... Nous le savions, quand nous nous sommes séparés.

— C'est surtout Vittoria Fiore qui est malheureuse, d'après le bruit qui court.

— Hélas! voilà ce qui est triste!... beaucoup, beaucoup plus triste!...

— Et votre mari aussi est malheureux.

— Oui. Tout cela est immensément triste!

— Vous dites que ce n'est ni votre faute ni celle d'Emilio? fit en ricanant Provana.

— Vous ne pouvez que sourire ou rire de tout cela, vous! repartit-elle, en le dévisageant avec une franche expression de dédain.

— Le mieux n'est-il pas de sourire ou de rire, Donna Maria? Je suis optimiste, quoique cynique. A la longue, tout finira par s'arranger.

— Comment?

— Vittoria et Marco s'accoutumeront l'un à l'autre. Elle aura un enfant, ou deux, ou trois, et elle ne s'inquiétera plus de son mari. Marco aura gagné des années, sera devenu un tranquille habitué des clubs, des courses et autres passe-temps de cette espèce; peut-être prendra-t-il une maîtresse... qu'il n'aimera pas : car celui qui vous a aimée ne peut plus aimer une autre femme.

— Et ici? — interrogea-t-elle avec un rire moqueur,

— Ici, comme là-bas, le temps fera son travail. Le pardon d'Emilio deviendra... comment dirai-je?... effectif. Votre mari recommencera de vous aimer paisiblement et fidèlement, comme jadis; vous serez de nouveau un couple modèle. Les remords auront cessé de tourmenter votre cœur et celui de Marco; il vous semblera que vous êtes deux âmes belles et grandes. Les années auront fui, et vous pourrez même vous revoir, tous les quatre, avec sérénité.

Un grand rire sarcastique termina ce discours, tandis que Provana replaçait élégamment le monocle dans son orbite.

— Et vous, Provana? — dit-elle, riant à son tour d'un air moqueur.

— Oh! moi, — expliqua-t-il avec une fausse bonhomie,

— je suis l'homme qui attend. A force d'attendre, la vieillesse et la mort viendront ; et je passerai à la postérité avec une belle et ridicule légende : je serai l'homme qui a inutilement aimé Donna Maria Guasco !

— C'est déjà un bonheur, de pouvoir aimer ! — remarqua-t-elle, pensive.

— Oui, cela se dit dans les romans et dans les drames. Dans la vie, c'est plutôt ennuyeux. Mais ce qui est ennuyeux par-dessus tout, c'est d'être seul à aimer. Adieu, Donna Maria.

— Adieu, Provana, — répondit-elle sans le retenir.

Et, sous le faix de l'incertitude, de la mélancolie, de l'impuissance, du regret, l'âme de Maria Guasco s'abîma dans un rêve.

*
* *

Une voix la tira de ce rêve profond.

— Bonsoir, Maria.

— Bonsoir, Emilio.

Il était rentré sans que, plongée dans sa méditation, elle eût entendu les pas de son mari. Il s'assit sur la chaise que venait de quitter Provana ; et, en habit, en cravate blanche, il avait l'apparence, non d'un maître de maison, mais d'un homme du monde qui fait une visite. Maria crut s'apercevoir qu'il avait le visage assombri par une pénible pensée. Elle déposa le livre dont elle avait coupé toutes les pages et appuya sur sa main chargée d'anneaux sa tête superbe, comme si le poids en était trop lourd. Ses mouvements harmonieux, sa grâce féminine, sa séduction, à cette heure tardive, dans ce silence, avaient quelque chose d'irrésistible.

— Vous êtes seule ? — demanda-t-il.

— Provana vient de partir.

— Je l'ai rencontré près d'ici ; mais il ne m'a pas aperçu.

Maria et Emilio ne se tutoyaient plus. Le jour où elle était rentrée à la maison, il lui avait dit « vous », et, depuis, il n'avait pas cessé d'employer avec elle cette forme de langage où il y a du respect, mais où il y a aussi beaucoup d'indifférence. Maria, d'abord surprise, avait dissimulé son étonnement, s'était vite accoutumée à cet usage ; néanmoins, par

l'effet de l'habitude ancienne, il lui était arrivé quelquefois, lorsqu'elle causait avec son mari, de laisser échapper un « tu » ; et, chaque fois, elle avait vu Emilio la regarder un instant, avec une stupeur mélangée de curiosité. Alors elle avait rougi pour cette familiarité qu'il refusait presque ; et, plus tard, elle avait si bien surveillé ses paroles que cela ne lui était plus arrivé. Quant à ce « vous » que lui disait Emilio, peut-être eût-il été possible d'y découvrir souvent plus de mélancolique douceur que d'indifférence ; mais ces nuances finissaient par échapper à Donna Maria et elle se sentait plus que jamais loin de l'âme de son mari.

— Que vous a-t-il raconté de beau ? — reprit Emilio, sur un ton aisé.

— Rien de beau, — répondit-elle, en termes ambigus.

— J'imagine pourtant que vous l'avez écouté avec intérêt ?

— Pourquoi imaginez-vous cela ?

— Je le suppose. La conversation n'a pas été courte, et vous ne l'avez pas abrégée.

— Devais-je donc mettre à la porte votre Provana ?

— Mon Provana ? Mais n'est-il pas aussi votre ami ?

— Non ! — répliqua-t-elle avec force, — Provana n'est pas mon ami.

— Cependant il vous fait la cour ?...

Le ton de la phrase voulait paraître et paraissait indifférent ; mais, si Maria eût mieux prêté l'oreille, si elle eût mieux observé la physionomie de son mari, elle se serait rendu compte que c'était une question et que la question était faite avec anxiété. Au contraire, elle se contenta de hausser les épaules et s'abstint de répondre.

— Il vous fait la cour, n'est-ce pas ?

— Peut-être... oui... ce me semble, — murmura-t-elle, sans attacher à cette réponse aucune importance.

— Et il vous l'a toujours faite, sans doute ?

— Oui, je crois qu'il me l'a toujours faite.

— Mais vous ? — interrogea-t-il, d'une voix rude, qui la frappa.

C'était son mari, c'était Emilio, qui maintenant l'interrogeait sur ce ton âpre, comme un juge ! Jusqu'à ce moment, l'entretien avait paru à Maria une des ordinaires, banales et

insignifiantes conversations où celui qui parle pense à autre chose qu'à ce qu'il dit et où les lèvres débitent machinalement des paroles quelconques. Et voilà que, tout à coup, elle s'apercevait que son mari, âprement, durement, voulait connaître la vérité sur ce qu'elle éprouvait dans son cœur.

— Moi ? — fit-elle, devenue soudain grave et hautaine. — Moi ?

— Oui, vous ! — répéta-t-il, sans changer de ton.

— Que voulez-vous savoir ? — demanda-t-elle fièrement.

— S'il vous plaît que Provana vous fasse la cour ; si cela vous a jamais plu ; si cela vous plaira jamais, — déclara-t-il, en se rapprochant d'elle, et en la regardant avec des yeux pleins de colère.

Elle recula un peu, non certes par frayeur, mais pour mieux apprécier ce nouveau sentiment d'Emilio.

— Et que vous importe ? — riposta-t-elle, d'une voix un peu traînante.

— Il m'importe beaucoup ! — proclama-t-il, sans modifier ni l'accent de sa voix ni l'expression de son visage.

— Eh bien, il ne m'a jamais plu que Provana me fît la cour ; cela ne me plaît pas ; cela ne me plaira jamais.

Elle avait prononcé ces paroles avec lenteur, les avait laissées tomber une à une, les yeux fixés sur ceux de son mari. Et elle vit, elle vit manifestement que ce visage changeait, que l'aveugle colère disparaissait ; et elle entendit, elle entendit que cette voix rude prenait un ton bas, altéré par une émotion secrète.

— Pourquoi ? — dit-il.

— Parce que je le méprise !

Et elle se renferma aussitôt dans le silence, comme si elle n'avait rien de plus à dire ou comme si elle ne voulait rien dire de plus.

— Je vous demande pardon, Maria, — chuchota-t-il, d'une voix que l'émotion rendait mal assurée.

Elle jeta sur Emilio un regard oblique.

— Cela n'a pas d'importance, — déclara-t-elle avec hauteur.

— Je suis certain de vous avoir offensée, — insista-t-il, tremblant.

— Oui, un peu; mais cela n'a pas d'importance.

— Je dois vous avoir paru brutal, Maria, — dit-il encore, tremblant toujours.

— Oui, un peu, — répondit-elle, moins altière. — Mais cela n'a pas d'importance.

— Rien n'a donc de l'importance pour vous? — s'écria-t-il, exaspéré, mais de douleur.

Elle se tut; elle baissa les yeux; elle joua avec ses bagues, par un geste qui lui était habituel et dont Emilio devait avoir conservé le souvenir.

— Voulez-vous me donner votre main, en signe de paix? reprit-il, avec un faux accent de désinvolture et de frivolité.

— Oui.

Emilio retint entre ses mains cette main douce et parfumée. Maria se taisait. Il dit encore, avec la même désinvolture feinte :

— Vous ne me gardez pas rancune?

— Non.

— Ainsi soit-il!

Et il baisa cette main, qu'il continuait de tenir entre les siennes. Maria ne le regardait pas au visage, ne faisait pas un mouvement, demeurait immobile et silencieuse. Il ajouta :

— D'ailleurs, je trouve très juste que Provana vous fasse la cour.

La main qu'il tenait voulut lui échapper; mais il la serra plus fort.

— Ne vous fâchez pas de nouveau, — supplia-t-il. — Puisque ce nom vous ennuie, je ne le prononcerai plus... Je disais donc : on a parfaitement raison de vous faire la cour...

Elle l'écoutait, immobile.

— Vous êtes si séduisante!

Était-ce un jeu de la lumière? ou une rougeur fugitive se répandit-elle vraiment sur le visage de Maria?... Pourquoi ne répondait-elle rien à l'homme assis près d'elle, à l'homme dont le visage s'approchait du sien et qui lui parlait tout bas? Quelle pensée l'absorbait? Quel sentiment la dominait? Qu'est-ce qui la faisait gênée, oppressée?... L'homme se penchait, se penchait, comme pour l'obliger à rompre ce silence, comme pour lui arracher une parole qui ne voulait pas sortir de ses lèvres closes.

— Vous n'avez pas encore trente ans, Maria! — dit-il, d'une voix qui ne fut qu'un souffle.

— Pas encore.

— Et moi, je suis vieux! Je suis trop vieux pour vous! La jeunesse est une si belle chose!

— Oui, la jeunesse est une chose admirable! — proclama-t-elle à voix haute, avec une lueur dans les yeux.

Tout d'un coup, le charme s'évanouit. Emilio rejeta violemment cette main, se leva violemment, s'éloigna d'elle, parcourut deux ou trois fois le salon, d'un air sombre; il n'y voyait plus, heurtait les meubles. De sa place, qu'elle n'avait pas quittée, elle regardait avec tristesse le malheureux en proie à ce subit accès de fureur; et, devant ce mystère, son cœur de femme palpitait. D'eux ou trois fois, elle appela :

— Emilio!

D'abord il n'entendit pas. Puis, sans s'arrêter, d'une voix qui ressemblait à un rugissement :

— Maria! — s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous?

— Rien!

Mais ses dents grinçaient. Peu à peu, ses furieuses promenades dans le salon se calmèrent; il s'arrêta près d'une table, à l'autre bout de la pièce; il s'assit, appuya ses coudes sur la table, cacha sa face entre ses mains, s'abîma dans une pensée profonde et peut-être terrible. Un long quart d'heure passa ainsi; Maria, les sourcils froncés, paraissait absorbée dans une réflexion profonde. Finalement, elle se décida, se leva, traversa le salon, de son pas rythmique, s'approcha de son mari, s'inclina sur lui, mais sans le toucher; et elle l'appela encore :

— Emilio?

Il sursauta, mais ne répondit rien.

— Emilio, mon ami, répondez! — lui dit-elle doucement, d'une voix insinuante.

Il répondit, d'un air farouche :

— Que voulez-vous?

— Je veux savoir ce qui vous agite.

— Rien ne m'agite.

— Pourquoi mentir? Vous êtes bouleversé... Dites-moi quelque chose...

— Vous ririez de moi.

— Je n'ai jamais ri de personne, — protesta-t-elle, patiente, mais en se mordant les lèvres.

— Qui sait?

Et il la regardait avec une colère folle, ayant évidemment l'intention de lui faire une mortelle offense. Elle recula d'un pas, toute blanche ; mais son énergie morale était si grande !

— Celui qui rit des souffrances d'autrui est un méchant ou un sot. Vous ne m'avez jamais crue ni perverse ni stupide.

— Mais je ne souffre pas, moi ! — répliqua-t-il en se levant, sinistre.

— Vous vous trompez, mon ami. Vous voulez me tromper et vous tromper vous-même. Vous avez mal dans l'âme. Dites-moi votre mal.

— Je n'ai aucun mal et je ne souffre pas !

Elle secoua la tête avec tristesse.

— Peut-être aurais-je pu vous donner un peu de consolation, Emilio.

— Non !

— Tout cœur humain, lorsqu'il est sensible, peut en consoler un autre.

— Non !

— Ne suis-je pas votre amie? N'avez-vous pas confiance dans mon amitié?

Il ricana :

— Mon amie? mon amie?... Vous, mon amie? vous?... Et vous prétendez que j'aie confiance en vous?

— Comme vous devez souffrir pour me parler ainsi ! — murmura-t-elle, compatissante, en joignant ses mains sur sa poitrine.

A ces paroles, à ces marques de compassion, le cœur de cet homme se brisa. Il retomba sur sa chaise, et un gémissement jaillit de sa bouche, sous les mains dont il se cachait le visage :

— Oh ! que je souffre !

Une immense pitié transfigura cette femme. Elle se courba sur lui, lui effleura l'épaule avec les doigts. Il eut un sursaut, releva le visage, fixa sur elle des yeux si pleins d'une pro-

fonde et violente douleur que Maria crut voir en lui la personnification du désespoir.

— Dites-moi pourquoi vous souffrez, Emilio ? — lui demanda-t-elle avec un émoi si tremblant que sa torture, à lui, parut s'accroître encore.

— Je ne peux pas ! — gémit-il, accablé.

— Dites-le-moi, dites-le-moi, Emilio !

— Je ne peux pas !

— Quelle que soit la cause de votre souffrance, Emilio, vous pouvez me la dire et je puis l'entendre. Parlez, parlez ! Ne craignez pas de m'offenser, de me contrister !... Parlez !

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Elle eut une seconde de découragement, une seule. Mais bientôt l'ardeur de la pitié jeta une nouvelle flamme.

— Mon ami, ne soyez pas si dur avec vous-même, ne soyez pas implacable avec votre cœur meurtri, ne maltraitez pas ainsi votre pauvre âme ulcérée ! Soyez plus humain, plus tendre, plus miséricordieux avec vous-même ; sinon, vos plaies vives ne se cicatriseront jamais et le meilleur de votre cœur se perdra en pleurs de sang.

— C'est vrai, — murmura-t-il, mais sans la regarder.

— Mon ami, triomphez de votre orgueil, triomphez de votre amour-propre. Tous, sans exception, nous avons souffert, nous souffrons, nous souffrirons ; et ce n'est pas une honte de souffrir... Non, ce n'est pas une honte ; et ceux qui cachent orgueilleusement leur torture ne sont pas des hommes, ne sont pas des chrétiens, ne sentent pas que, dans les pleurs, nous sommes tous solidaires...

— C'est vrai, — murmura-t-il encore.

— Mon ami, je connais les paroles qui caressent la souffrance, qui la bercent, qui finissent par l'endormir ; et, plus tard, quand la douleur se réveille, elle est plus faible, plus légère, vague et sourde...

Anxieux et blême, il la regardait enfin, avec des yeux d'enfant affligé.

— Mon ami, pourquoi souffrez-vous ?

Et elle se pencha sur lui davantage, lui saisit une main et la caressa comme on ferait celle d'un bambin malade, d'un bambin qui souffre.

— Non, — reprit-elle, — vous ne devez pas souffrir. Vous avez été un homme juste et droit ; votre vie a été guidée par une conscience ferme et tranquille ; vous n'avez commis aucune faute, que je sache ; vous n'avez fait de mal à personne ; vous n'avez pas de remords. Et une vie sans remords est si belle que la douleur ne devrait pas la tourmenter...

Il la regardait avidement, buvait pour ainsi dire ses paroles.

— Non, non, vous ne devez pas souffrir ! Vous n'êtes plus seul dans la vie. Votre amie est près de vous, près de votre cœur, n'ayant qu'un seul désir, celui de faire que vous ne souffriez pas, que vous ne vous sentiez plus seul, que vous ayez une âme près de vous et pour vous...

Il la regardait passionnément, et chacune des paroles dites semblait l'enivrer. Elle aussi, elle était ivre de compassion, de tendresse, de dévouement.

— Emilio, c'est votre Maria qui est ici !

Alors, comme un fou, il la saisit entre ses bras, la pressa sur sa poitrine dans une étreinte frénétique, la baisa sur la bouche, longuement, frénétiquement, tandis qu'elle, pâle, tremblante, éperdue, fermait les yeux comme devant un mortel péril. Puis, soudain, comme si le contact de ce corps l'avait déchiré, comme si ces lèvres qui ne lui rendaient pas son baiser l'avaient brûlé, il la repoussa brutalement loin de lui et vociféra :

— Tu me fais horreur !

— Emilio !

— Va-t'en, va-t'en ! Tu me fais horreur !

Il lui avait hurlé ces mots sur la face. Elle recula, consternée, épouvantée.

— Mais tu m'as pardonné ! — dit-elle, frémissante.

— C'est vrai ! Mais il est impossible que j'oublie !... Va-t'en, va-t'en !... Il est impossible que j'oublie !

Et elle s'en alla, tête basse, défaite, accablée par le poids écrasant de la vérité.

VIII

Dans un des grands salons du palais Nerola, près d'une corbeille où s'épanouissaient d'énormes touffes d'hortensias

roses, jaunâtres, blancs, bleu pâle, vert d'eau, deux jeunes filles, debout, causaient en échangeant des sourires discrets, en agitant avec mollesse leurs petits éventails blancs, brodés de paillettes d'argent. L'une, Teresa Santacroce, portait une robe de voile bleu pâle avec une ceinture d'argent, et, dans ses cheveux noirs, relevés, une petite couronne de feuilles de lierre en argent ; l'autre, Stefania Farnèse, portait une robe de soie ivoire ; et deux roses rouges, dans ses cheveux châtains, donnaient un air espagnol à sa beauté délicate.

— Nous avions peur d'être en retard, maman et moi.

— Nous, pour être prêtes, nous avons dîné à sept heures.

— C'est pour cela que tu n'es pas venue prendre le thé ?

— Justement ! Ici, c'est comme à la cour : il faut arriver avant les souverains.

— Le plus beau, ce sera l'arrivée de l'empereur.

— Est-il vrai que toutes les femmes sont amoureuses de lui ?

— On le dit. Mais, pour mon compte, je n'aime pas les Allemands.

— Oh ! Stefania, soyons-lui reconnaissantes ! S'il n'était pas venu à Rome en décembre, nous n'aurions pas aujourd'hui le premier bal de la saison.

— Vive le *Kaiser*, alors, puisqu'il nous épargne de languir jusqu'à la fin de janvier !

— Tu attends, sans doute, Giovanni Altieri ?

— Giovanni Altieri ? Je ne veux plus qu'on me parle de lui. C'est le plus léger et le plus frivole des jeunes gens.

— Tu crois ?

— Certes ! Figure-toi que, cet été, il s'est amouraché trois ou quatre fois d'étrangères diverses, d'Américaines, d'Anglaises, de Russes ; et à présent, l'ingrat ! il est sans cesse à parler mal des jeunes filles italiennes.

— Ces étrangères-là, ma chère, nous volent tous nos amoureux.

— Rendons-leur la pareille : allons à l'étranger avec nos mères ; épousons des princes russes, des ducs anglais, des milliardaires américains.

— Tu as raison, tu as raison. Mais nos Italiens sont si sympathiques !... Regarde Marco Fiore, là-bas. Quel aimable jeune homme ! Je l'aurais épousé très volontiers.

— Et tu aurais très mal fait !

— Pourquoi ?

— Tu ne sais donc pas ?... Tu es par trop ingénue !

— Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi !

— Un autre jour... Comme il est déjà tard ! Et on ne peut pas ouvrir le bal avant que l'empereur soit là !

— Le verrons-nous danser le quadrille d'honneur ?

— On dit qu'il danse très bien.

— Est-ce qu'il dansera avec la princesse de Nerola ?

— Naturellement ! Tu sais qu'elle est Allemande. Une princesse médiatisée. C'est pour cela qu'elle a donné ce bal.

— Tu as promis la première valse ?

— Oui, à Goertz, l'attaché de l'ambassade d'Autriche.

— Ah ! tu as déjà commencé à flirter avec les étrangers ?

— Bien sûr !... Et toi ?

— Oh ! moi, je danse avec mon cousin Goffredo...

Deux vieilles dames étaient assises sur un divan de lampas antique, dans un autre salon du palais Nerola. Leur âge ne leur permettait plus de danser. Elles avaient les cheveux blancs, le visage sillonné de rides, le buste courbé par la vieillesse ; et elles ne sortaient plus de leurs patriciennes demeures que dans les grandes occasions. C'était la princesse d'Anticoli et la duchesse de Sutri, l'une et l'autre vêtues d'étoffes lourdes et somptueuses, garnies de précieuses dentelles ; les plus splendides joyaux de famille ornaient leur tête blanche et leur donnaient une certaine majesté ; leurs cous décharnés portaient de scintillantes rivières de diamants, d'émeraudes, avec de larges colliers d'une mode ancienne. L'une d'elles, la duchesse de Sutri, avait encore des yeux superbes, noirs et vifs, qui faisaient un contraste étrange avec la placidité de son visage et de sa personne. Leurs éventails restaient fermés entre leurs mains, désormais lasses de les agiter, après tant d'années de bals et de fêtes. Elles s'entretenaient tout bas, lentement, promenant des regards vagues et distraits sur le va-et-vient de la foule élégante.

— Il fallait cet empereur, ma chère Lavinia, pour me faire sortir de chez moi.

— Moi, ma chère Livia, en d'autres temps, je ne serais

venue à aucun prix. Mais tout est si changé! Mon fils Fabrizio a voulu absolument entrer dans l'armée italienne. J'étais veuve. Je n'ai pas pu le contrarier, tu comprends?

— Tu as bien fait, ma pauvre Lavinia. En somme, nos fils, nos neveux, lorsqu'ils s'accoutument au nouvel état de choses, sont peut-être plus sages que nous, lorsque nous nous obstinons à protester. Moi, je me suis lassée des protestations, et j'ai même regretté d'en avoir fait. C'est inutile. Je regarde; je souris; je ris même, quelquefois.

— Moi, au contraire, je ne puis voir sans chagrin tout ce qui arrive. Mais à qui en parler? J'offenserais les gens, si je signalais certaines misères... certaines désertions...

— Autrefois, te rappelles-tu? quelles magnificences!

— Nous étions tous plus riches, alors...

— Combien des nôtres sont tombés dans la gêne, dans la noire indigence! C'est à fendre l'âme!

— Par exemple, cette Giovanna della Marsiliana...

— La pauvre, la pauvre! Elle vit dans sa propriété de Pérouse : une maisonnette et un jardin...

— Et elle y séjourne l'été et l'hiver?

— Toujours, maintenant.

— Un véritable exil!

— Sa bru, Carolina della Marsiliana, est ici : je l'aperçois là-bas...

— Regarde! Elle porte les perles des Marsiliana!

— Elle les a retirées de chez l'usurier Labanchi pour une forte somme.

— Naturellement!.,. Son père a tant de millions!

— C'est le fabricant de chaussures en gros?

— Oui. On dit qu'il veut racheter tous les biens des Marsiliana.

— Vois: Carolina est en conversation avec Arduina Fiore.

— Pourquoi Arduina ne porte-t-elle ni son diadème ni son collier?

— Elle en a fait cadeau à Beatrice et à Vittoria.

— Ces Casalta sont bien heureuses, !

— Tu trouves? Ce sont elles qui, ce soir, portent les joyaux héréditaires des Fiore. Elles suivent leur belle-mère pas à pas.

— Beatrice est très sympathique.

— L'autre est insignifiante.

— Un peu fade. Avec son caractère morose, elle ne doit pas avoir beaucoup de relations dans le monde, je suppose... Jusqu'à quelle heure resteras-tu, Lavinia?

— Jusqu'au départ de l'empereur.

— J'ai connu beaucoup son grand-père, à Berlin.

— Et moi, son père, à Londres, lorsqu'il est allé y prendre femme.

— Il ne faudrait pas rappeler ce voyage au fils...

— Grand Dieu, non!

Deux élégants avaient été repoussés par la foule jusque dans l'embrasure d'une fenêtre; et là, ils s'étaient arrêtés, avec la patience de gens accoutumés aux longues factions mondaines. Ils accomplissaient l'un et l'autre ce devoir social d'attente paisible, sans donner le moindre signe d'ennui. L'un d'eux, Carlo Savelli, de la noble maison Savelli, grand, fort, bien musclé, ressemblait à un *buttero* de la campagne romaine qui aurait changé son large manteau rond contre le frac de soirée; l'autre, Guglielmo Morici, pâle, blond, délicat, appartenait à la haute bourgeoisie romaine, mais était lié avec la noblesse par les affaires et par les alliances. Tous deux, dans leur conversation morcelée, parlaient avec un fort accent romain, sur le ton de la camaraderie.

— Pour quel jour le rendez-vous est-il fixé? — demanda Carlo.

— Pour samedi soir. Vous viendrez? Vous êtes libre?

— Oui; je pourrai disposer de trois jours, jusqu'à mardi matin.

— A merveille! Prions Dieu qu'il fasse beau temps!

— Je ne déteste pas, quant à moi, un peu de pluie, quand je vais à la chasse... Un peu, pas beaucoup!

— Vous avez raison. D'ailleurs, nous irons par le chemin de fer jusqu'à Velletri; et, de là, en trois heures de voiture, nous gagnerons Campidoglio.

— C'est à minuit que l'on arrive?

— Oui. On se couche tout de suite. Et à six heures du matin, en route! On déjeune dans un endroit qui s'appelle l'Acqua-Morta et on passe la nuit dans un village nommé Fattino.

— Voilà comme j'aime les parties de chasse ! Trois jours à travers champs, à travers bois ; manger où l'on se trouve, dormir où l'on se trouve... C'est comme si l'on était très loin, en Afrique, en Asie...

— Je vous jure, mon cher Guglielmo, que désormais tout le reste m'est indifférent. Je suis fou de la chasse. D'abord c'était un caprice ; à présent c'est une passion.

— Oh ! moi, j'ai eu cette passion dès l'enfance.

— Les gens qui ne la comprennent pas se moquent de nous.

— Laissons-les rire... Et qui aurons-nous pour compagnons ?

— Toujours les mêmes : Mario Colonna, Giovanni Santa croce, Emilio Guasco...

— Bien ! Et tout est réglé avec eux ?

— Ce soir, nous nous verrons ici pour les derniers arrangements.

— Emilio Guasco viendra, ce soir ?

— Oui, avec sa femme.

— Une belle personne !

— Elle m'a toujours plu.

— Elle n'a pas plu à vous seul !

— Que voulez-vous ? Ce sont des accidents.

— Mais les voilà réconciliés.

— Cet Emilio est un si brave homme !

— Moi, je n'aurais pas fait ce qu'il a fait.

— On dit ça... et puis... Il faut avoir été dans certaines situations... Regardez donc un peu si vous l'apercevez.

— Non... Mais Mario Colonna est là-bas.

— Faites-lui signe de nous rejoindre.

— C'est fait ; il répond oui, de la tête... J'aperçois aussi Emilio, maintenant.

— Avec sa femme ?

— Oui, oui. Jamais elle n'a été si belle. Vous savez, quand je la vois, je ne puis m'empêcher, moi aussi, de donner raison au mari qui a pardonné.

— Lui avez-vous fait signe ?

— Oui ; mais je ne pense pas qu'il ait vu.

— Nous le retrouverons après que l'empereur aura passé.

A ce moment-là, tout le monde se précipitera dans la salle de danse.

— On dansera beaucoup?

— Certainement ! Les dames, à l'occasion de cette fête, se sont enthousiasmées pour le *Kaiser*. Ma fille Maria se promet de rester très tard.

— Je crains fort que ma femme n'arrive pas à temps. Elle se coiffait encore, au moment où je suis parti.

— Oh ! les dames, avec leur toilette...

— Je lui laisse toute liberté de faire la sienne aussi longuement qu'il lui plaît ; mais je ne l'attends pas. C'est la meilleure façon d'éviter les querelles...

Un appel de téléphone, venu de l'ambassade d'Allemagne, avertit le prince de Nerola que l'empereur et sa suite venaient de se mettre en route. Il était dix heures et demie. Ce soir de décembre était froid, très froid ; un léger verglas recouvrait les rues.

Or le cérémonial veut que le maître de maison honoré d'une visite souveraine reçoive Sa Majesté dans la cour de son palais, au pied du perron. Le prince de Nerola, qui avait soixante ans, n'était pas sans s'inquiéter un peu, dans le secret de sa conscience, à l'idée qu'il lui faudrait attendre l'hôte impérial dehors, par ce froid coupant. Le patricien descendit avec lenteur le perron majestueux de son palais, bien enveloppé dans sa pelisse, son chapeau sur la tête : ses fils, Don Marcantonio, Don Camillo et Don Clemente, le suivaient à courte distance ; sur chaque marche, à droite et à gauche, se tenaient les valets de pied, en grande livrée ; au bas des degrés, les laquais, portant de hauts candélabres, faisaient demi-cercle derrière le groupe formé par le prince et ses fils, dans cette cour immense dont le milieu était décoré d'une fontaine monumentale et sur les quatre côtés de laquelle se développait un portique. Paolo, quinzième prince de Nerola, était grand, maigre, avec une longue barbe blanche ; ses fils, âgés de trente-cinq, trente et vingt-quatre ans, lui ressemblaient tous, mais avaient l'air moins aristocratique et moins orgueilleux que lui. Tandis que le prince tenait relevé le collet de sa pelisse, ils n'avaient pas même de

pardessus et restaient la tête découverte. Les minutes passaient, et personne ne disait rien.

Tout à coup, le portier du palais, un colosse en livrée étincelante d'or, frappe trois coups sur le pavé avec sa haute canne à pomme d'or, tandis qu'un roulement sourd de voitures arrive de la rue. Soudain, avec une prestesse juvénile, Don Paolo se débarrasse de sa pelisse et demeure en habit, la poitrine constellée de décorations.

La première voiture entre, amenant les aides de camp. Elle fait le tour de la fontaine, s'arrête devant le perron. Le maître des cérémonies met pied à terre, avec trois officiers en uniforme. On échange des salutations, et les nouveaux venus se rangent derrière le prince de Nerola, pour attendre, eux aussi.

La seconde voiture entre et tourne plus lentement autour de la cour. Le prince s'avance à la portière; l'empereur descend et se découvre aussitôt devant le patricien qui s'incline profondément et remercie Sa Majesté Impériale de l'honneur qu'Elle fait à la maison de Nerola. L'empereur, sous ses moustaches fièrement relevées, sourit. Le cortège se forme. En avant marchent avec lenteur les laquais qui tiennent haut les fastueux candélabres d'argent aux bougies de cire odorante; puis, à quelque distance, vient le maître des cérémonies; puis, encore à distance, l'empereur, ayant à sa gauche le prince de Nerola, seul; puis, beaucoup plus loin en arrière, Don Marcantonio, Don Clemente, Don Camillo, avec toute la suite de l'empereur. Le cortège s'allonge, presque silencieux et solennel, sur le perron; le souverain, très calme, s'entretient en allemand avec son hôte et considère la noble beauté du palais où il pénètre. Dans la dernière antichambre, presque au seuil de l'appartement, la princesse de Nerola, née princessse Thecla de Salm-Salm, attend l'empereur; elle est vêtue de brocart blanc, porte sur ses cheveux la couronne fermée des princesses médiatisées; elle a sur le brocart de son corsage une décoration allemande qui se donne aux dames de haute lignée; un très riche collier de perles couvre sa poitrine. Ses cheveux blancs sont si pâles qu'on les voit à peine; elle a sur les joues ce coloris d'un blanc mat et d'un rose vif qui distingue la race teutonique; son corps est un peu massif, avec l'ossature grosse; sa taille a été déformée par la naissance de

ses enfants. Néanmoins, elle a le port d'une grande dame. Dès que l'empereur paraît sur le seuil, elle va au-devant de lui et se prosterne dans une révérence profonde. Lui, de belle humeur, presque jovial, lui prend la main, la baise galamment et lui donne tout de suite son titre :

— Votre Altesse Sérénissime...

Pendant les premiers compliments, l'orchestre de l'antichambre a déjà commencé l'hymne germanique où Haydn a mis tant d'austère grandeur: les notes, solennelles et tristes, s'épanchent en larges ondes par tout le palais Nerola. Au loin, dans la salle de bal, l'autre orchestre attaque à son tour l'hymne majestueux où il semble que se manifeste toute la puissance, recueillie, fervente, pensive et mystérieuse de l'âme allemande.

Le cortège s'est reformé. Grand, droit, dans son uniforme de colonel des hussards blancs, portant la tête en vrai souverain, Guillaume empereur et roi donne le bras à la princesse de Nerola pour traverser les salons éblouissants de lumière, magnifiquement ornés de plantes et de fleurs, qui, montrent toute la beauté ancienne de leurs sculptures et de leurs peintures, toute la richesse de leur mobilier d'art et de leur luxe historique, tranquille et puissant. Derrière l'empereur et la princesse de Nerola viennent le prince, les fils, les parents, la suite impériale; et chacun s'achemine avec lenteur, réglant son pas sur celui du souverain.

Il avance doucement: il connaît le secret de ces apparitions, de ces marches graves dans des salons royaux ou princiers. Il parle en souriant à celle qui l'accompagne, et, de temps à autre, il regarde à droite, à gauche, voit deux profondes haies d'hommes et de femmes qui le contemplent avidement, qui s'inclinent très bas sur son passage et qui baissent les yeux, lorsqu'il les examine de ses yeux limpides et splendides. Au premier rang, les femmes surtout sont nombreuses, en robes claires et chatoyantes, en robes blanches et souples, avec les épaules nues qui émergent des soies, des dentelles, des gazes, avec les bras nus qui sortent des gazes et des tulles, — double barrière de têtes blondes, brunes, châtaines, fauves et même chenues, sur lesquelles voltigent des papillons, tremblent des étoiles de pierreries et des croissants, s'étalent

des fleurs étranges; de têtes qui se courbent sous le poids des épaisses chevelures sombres, de petites têtes presque enfantines sous les auréoles vaporeuses des légers cheveux blonds; de têtes qui s'inclinent dans un hommage de respect, d'admiration, peut-être de secrète sympathie féminine pour cet empereur qu'entoure une légende sans cesse renouvelée de volonté, de poésie. Il regarde, regarde les femmes, les salue avec un sourire un peu fier, continue son chemin, entre les deux musiques lointaines qui versent toujours aux échos du palais Nerola les rythmes imposants de Haydn; et les femmes se plient de toute leur personne, dans leurs robes de toutes les étoffes les plus rares, de toutes les teintes les plus délicates ou les plus violentes; et sous l'auguste regard ondoient tous ces visages de beautés diverses, d'expressions variées; et c'est toute une coruscation d'éclairs qui jaillit des colliers, des rivières, des diadèmes. Pas un murmure, pas un chuchotement, sauf le frou-frou des soies et des velours dans les révérences; parmi les officiers du cortège, quelques cliquetis de sabres; et, dans ce silence, le passage de l'empereur et roi prend une sorte de caractère hiératique.

Tandis que les femmes et les jeunes filles, muettes, indifférentes à leurs voisines, ne pensent qu'à le voir et à se faire voir, à le saluer et à recevoir son salut, deux personnes, dans le salon des fameuses tapisseries de haute lisse, celui qui précède la salle de bal, se sont aperçues, de très loin séparées par le vide qui s'est ouvert pour le passage du souverain; et leurs regards se sont rencontrés, et cet homme et cette femme se sont reconnus, et ils sont demeurés immobiles, se considérant en silence. C'est Maria Guasco Simonetti et Marco Fiore.

Depuis ce lugubre après-midi de l'année précédente, cet après-midi d'octobre où ils avaient pleuré ensemble leurs dernières larmes et n'avaient pu se consoler l'un l'autre et s'étaient quittés pour toujours, ensevelissant leur rêve défunt, jamais ils ne s'étaient revus. Et voilà que soudain, en un soir de décembre, dans un salon fastueux et magnifique, parmi les fleurs, les femmes, les joyaux, les hymnes, les parfums, ces deux amants qui avaient vécu ensemble une vie de passion et qui l'avaient ensuite déposée au sépulcre, se retrouvaient l'un en face de l'autre, éloignés, séparés par la foule; mais

leurs regards avides s'attiraient, se fondaient, semblaient ne pouvoir plus se quitter.

Depuis un long moment, Maria Guasco et Marco Fiore se considéraient l'un l'autre ; et il n'y avait dans leurs yeux qu'une seule expression, belle, simple, courageuse : une tristesse pure de toute ardeur, une tristesse exempte de tout désir, une tristesse sans remords comme sans espoir, une tristesse qui n'invoquait ni n'offrait d'assistance, une tristesse incomparable, infinie, mais que pouvaient supporter les forces généreuses de la nature humaine, une tristesse humble, une tristesse innocente. En se regardant, ils étaient tristes, pas davantage, tristes pour ce qui avait été mais qui n'était plus, pour ce qui ne pouvait plus être, pour ce qui jamais plus ne serait : car, dans une âme, rien de ce qui est mort ne renaît. Ils étaient tristes pour ce qui était mort dans leurs âmes.

Altier, souriant, l'empereur passa ; et la haie des femmes et des jeunes filles se rompit, et la foule se pressa derrière le cortège, et la cohue élégante se massa près de la porte, pour arriver jusqu'à l'empereur, pour entourer l'empereur. Marco Fiore et Maria Guasco, séparés par cette foule, s'étaient perdus de vue, mais ils ne se cherchaient pas : ils n'avaient plus rien à se dire par le langage des yeux ; ils s'étaient tout dit ; ils s'étaient dit leur incomparable tristesse, rien que leur tristesse.

*
* *

Tandis qu'Emilio Guasco aidait sa femme à endosser un luxueux manteau de bal, en velours bleu clair, doublé d'hermine, elle sentit sur son épaule nue quelque chose qui brûlait. C'était la main de son mari qui l'avait touchée. Elle se retourna vivement : jamais elle ne l'avais vu si blême. Ils étaient seuls dans la salle des armures, où l'on avait installé le vestiaire ; personne ne s'en allait, à ce moment-là, qui était le plus animé de la fête : car l'empereur dansait le quadrille d'honneur. Néanmoins Emilio, la rejoignant à l'improviste, lui avait dit, d'une voix tranchante :

— Partons.

Et aussitôt elle avait obéi. Deux valets s'étaient empressés ; mais Emilio leur avait pris des mains le riche manteau, la

grande écharpe de gaze pour les cheveux... Comme elle était brûlante, cette main d'homme sur la blanche et froide épaule de la femme !

Dans le large escalier où se déroulait le moelleux tapis d'un rouge vif, Emilio lui offrit le bras avec une muette inclination, comme s'il craignait de la voir chanceler. Ils ne prononçaient pas une parole, ne se regardaient pas. Ils attendirent ensemble, sur le dernier degré, tandis que le portier colossal frappait les dalles avec sa canne et criait, pour faire avancer la voiture :

— Palais Guasco !

Légère, inclinant sa belle tête enveloppée de gaze, Maria s'élança dans le coupé attelé de deux chevaux alezans; et la portière se referma derrière Emilio avec un bruit sourd. La voiture était étroite ; le manteau et la traîne de la femme débordaient sur les genoux et sur les pieds du mari. Il se taisait dansson coin. Deux fois elle le regarda. dans la pénombre; et elle le vit plus pâle qu'elle ne l'avait jamais vu : les yeux d'Emilio luisaient, fixés,sur elle. Elle baissa la tête. Tout à coup, il chercha sa main gantée dans la grande manche du manteau, parmi le velours et les dentelles, sous le parement d'hermine : et il serra cette main si fort, comme pour la briser, que Maria poussa un cri de douleur :

— Emilio, vous me faites mal !

Il rejeta cette main brutalement et ricana. Le coupé arrivait au palais Guasco. Elle monta rapidement l'escalier, en proie à une oppression singulière, faite de frayeur incompréhensible, d'incompréhensible honte, d'incompréhensible chagrin; et elle ne se retourna pas, mais elle entendit que son mari venait après elle, la suivait à travers les pièces, jusqu'au boudoir qui précédait sa chambre à coucher, chambre dont Emilio n'avait pas franchi le seuil depuis qu'elle était rentrée sous le toit conjugal. C'était dans ce boudoir que, chaque soir, ils se saluaient, avant de se séparer. Là elle s'arrêta, tendit la main à son mari :

— Bonsoir, Emilio, — lui dit-elle, d'une voix faible.

Très agité, il ne répondit pas, la dévisagea, la précéda résolument dans la chambre. Elle, sur le seuil, hésita un instant : une appréhension tout féminine la rendait incertaine. Mais son orgueil et son courage se soulevèrent, et elle entra.

Ils se trouvèrent l'un en face de l'autre, debout, et se regardèrent dans les yeux.

— Bonsoir, Emilio, — répéta-t-elle avec assurance, le défiant presque.

— J'ai à vous parler, — dit-il avec effort, d'une voix qui râlait dans sa gorge.

— Bien, — répondit-elle.

Et les mains expertes et agiles de Chiara, qui allait et venait autour d'elle sans rien dire, la tête basse, comme par un pressentiment de l'heure sinistre qui s'appesantissait sur cet homme et sur cette femme, enlevèrent à Maria son écharpe, son manteau, ses gants, le réticule où elle avait serré son éventail, son petit mouchoir, son flacon d'odeurs, — toutes opérations faites avec calme et rapidité. — Sans hâte, Maria retira elle-même de ses cheveux le grand diadème qu'elle remit à Chiara ; elle retira de sa gorge le collier de perles et la rivière de diamants, de ses bras les bracelets, et remit le tout à Chiara. Puis elle dit tranquillement :

— Va, ma fille.

— Faut-il que j'attende ? — murmura la servante fidèle, avec un coup d'œil timide.

Emilio répondit sur un ton rude :

— Non.

— Non, — répéta Maria, très calme.

De son pas léger, la femme de chambre disparut.

Maria, dans sa blanche robe de bal sans un ornement, s'assit sur la chaise longue et attendit. Emilio était devant elle, en habit, une fleur à la boutonnière ; mais son visage eût été celui d'un cadavre si les yeux n'y avaient pas lui d'une mauvaise flamme.

— Maria, — s'écria-t-il brusquement, — avez-vous décidé me faire commettre un crime ?

Depuis une demi-heure, elle s'était aperçue qu'un souffle de démence bouleversait l'âme et les sens de son mari ; et elle croyait, elle espérait réussir à vaincre cette fureur par le sang-froid, par la patience.

— Je ne vous comprends pas, Emilio. Je vous prie de vous expliquer, — fit-elle, de sa voix harmonieuse.

— Ne mentez pas ! ne mentez pas ! Vous savez bien ce que

je veux dire. Mais vous feignez, vous dissimulez, comme toujours! Et moi, je finirai par tuer quelqu'un, puisque vous l'aurez voulu!...

— Emilio. — répondit-elle avec douceur, — vous m'injuriez, et je ne puis relever votre injure : car je vous vois hors de vous. Reprenez votre calme, je vous en supplie; faites un effort sur vous-même ; triomphez de votre agitation ; apaisez-vous.

Il éclata de rire :

— Finissez-en, Maria, avec ce dégoûtant cataplasme de votre pitié! Votre pitié m'exaspère. Allez l'utiliser dans un hôpital. Moi, je me porte bien, entendez-vous! Et il y a quelqu'un que je tuerai, que je tuerai!

Elle secoua la tête; sa douceur avait disparu avec son sourire ; elle était soucieuse et pensive. Lui, il s'était levé, il allait et venait dans la chambre comme un maniaque, grommelait, comme s'il avait été seul :

— Non, il ne sera pas permis à une misérable femme, à une femme sans honneur et sans cœur, de rendre malheureux et ridicule un galant homme... un honnête homme... Non, cela ne doit pas lui être permis...

— Vous parlez de moi, sans doute? — interrogea-t-elle, se redressant, très fière, droite devant lui, le contraignant à interrompre sa promenade folle.

— Oui, je parle de toi, de toi qui es le déshonneur et le malheur de ma vie! — lui cria-t-il sur la face.

Elle se courba un peu sous cette nouvelle injure; mais elle recueillit une fois encore toute son énergie pour s'empêcher de réagir, pour ne pas se révolter, pour dompter son orgueil et n'écouter que sa bonté, sa tendresse.

— Emilio, Emilio, — lui reprocha-t-elle avec une tristesse infinie, — vous n'avez plus votre raison!

Encore une fois il éclata de rire ; mais ce rire était faux et grinçant.

— C'est cela : je suis fou, je suis fou?... Et toi, Maria, qu'est-ce que tu es? Toi qui, depuis quatre ans, as perdu la tête pour ce beau visage de poupée, pour cette face de langoureux imbécile, pour cette âme perverse et mesquine, pour ce Marco Fiore?... Et tu oses m'appeler fou? toi? toi qui, depuis quatre ans, n'as plus ni pudeur ni respect humain?

Tu es la risée de Rome entière pour ta cynique aberration, et tu oses me dire que je suis fou ?

— Oh ! Emilio, Emilio ! — fit-elle, affligée, haletante, tremblante.

— Nies-tu ? nies-tu, par hasard ? — vociféra-t-il, avec tant de fureur qu'il en balbutiait.

Elle le regarda. Le danger l'avait rendue un peu pâle ; ses lèvres étaient sèches. Elle se taisait.

— Ne l'as-tu pas aimé ? — hurla-t-il encore, s'approchant d'elle, lui empoignant les deux mains, les lui serrant comme dans un étau.

Elle ferma un instant les yeux, comme à l'apparition de la mort. Puis elle les ouvrit tout grands, en face d'Emilio, et répondit avec simplicité :

— Oui.

— Tu vois ! tu vois !... Et ne t'es-tu pas enfuie de cette maison pour lui ?

Elle essaya de délivrer ses mains que broyaient celles d'Emilio ; mais il ne lâchait pas prise. De nouveau, loyalement, elle eut le courage de répondre à ce frénétique :

— Oui.

— Tu vois ! tu vois !... Et ne l'as-tu pas adoré pendant trois années ?

Elle serra les lèvres, se les mordit pour vaincre la douleur de ses mains torturées ; mais elle ne poussa pas une plainte et continua de répondre :

— Oui.

— Et tu l'aimes, tu l'aimes toujours, tu l'aimeras toujours ! proclama-t-il, avec une colère où se mêlait, cette fois, une désolation profonde.

Il lui lâcha les mains. Elle retomba, épuisée, sur la chaise longue ; mais elle répondit, d'une voix claire et ferme :

— Non, je ne l'aime pas.

— C'est faux ! c'est faux ! Vous vous aimez toujours !

— Si nous nous étions aimés encore, nous ne nous serions pas quittés !

— Lorsque tu es revenue pour te moquer de moi, pour bafouer ton malheureux mari, tu aimais Marco Fiore et Marco Fiore t'aimait !

— Je n'aurais jamais remis les pieds chez toi, sache-le bien, Emilio, si j'avais encore aimé Marco Fiore! — affirma-t-elle, froidement, fièrement.

— Je maudis ce soir-là! je maudis cette heure-là! — s'écria-t-il, dans le délire de la jalousie et de la douleur.

— C'est toi qui m'as rappelée, — repartit-elle, glaciale et hautaine.

— Sans cela, tu ne serais pas revenue?... Tu ne serais pas revenue, dis, femme impudente?

— Non, jamais je ne serais revenue!

— Tu es un monstre d'orgueil et de sécheresse! — proféra-t-il, d'une voix où le désespoir l'emportait sur la colère.

— N'oublie pas, Emilio, que, devant toi, j'ai dompté mon orgueil.

— Quand? comment?... toi, t'humilier? toi?...

— Quand j'ai accepté le pardon que tu m'offrais, je pouvais le refuser. Mais j'ai triomphé de mon amour-propre; je me suis inclinée, presque prosternée devant toi. Et tu m'as pardonné, souviens-toi, souviens-toi!

— Je maudis ce pardon, je maudis mes lèvres qui l'ont prononcé!

Elle allongea la main involontairement, comme pour arrêter son mari sur une pente fatale.

— N'étais-tu donc pas sincère, alors? — dit-elle d'une voix sourde.

— Oui, j'étais sincère! — acquiesça-t-il avec un sanglot.

— Et ce pardon venait du fond de ton cœur?

— Oui, du fond de mon cœur.

— Pourquoi donc maudis-tu cette minute, ces paroles, ce sentiment?

— Parce que tu aimes toujours Marco Fiore!

— Non!

— Tu l'aimes, tu l'aimes!... Ah! ce soir...

Et il se tordit les mains, dans une crise de souffrance à laquelle il ne résistait plus.

— Ce soir, j'ai vu tes yeux, Maria, j'ai vu ses yeux, quand vos regards se sont rencontrés. Oui, j'ai tout vu... Et Vittoria Fiore, la malheureuse, a vu aussi : elle était pâle comme une morte. Cette fois... Écoute!... Je ne supporterai

plus un pareil affront! Je te tuerai, je le tuerai!... Supporter de nouveau un pareil affront, jamais, jamais!

Elle fit un suprême effort de courage pour dominer son indignation, pour la contenir dans son âme atrocement offensée. Elle se rappela qu'elle était revenue pour être bonne, pour être douce, pour ramener chez elle la paix et la sérénité, pour rendre à son mari un bonheur auquel il avait droit, pour accomplir, en somme, une œuvre de tendresse, malgré le silence et la mort de son propre cœur.

— Emilio, — demanda-t-elle, d'une voix lente, — dis-moi ce que je dois faire pour que ton esprit se calme et que ton cœur s'apaise. Tu ne me crois pas, aujourd'hui; mais tu me croiras demain... Dis-moi toute ta pensée. Veux-tu que nous quittions Rome ensemble?

— Non! — refusa-t-il, sinistre. — Je croirais que tu fuis Marco Fiore.

— Veux-tu que nous fassions un long voyage, seuls?

— Non. Tu as voyagé avec lui.

— Veux-tu que je m'enferme chez moi, que je ne voie plus personne, que je sois comme si j'étais morte?

— Non! je m'imaginerais que tu te concentres dans le souvenir de Marco.

— Eh bien, veux-tu que nous menions ensemble la vie mondaine et bruyante?

— Non, non! Nous le rencontrerions tous les jours, tous les soirs; et je commettrais un crime!

Il retournait à son idée fixe. Elle eut un instant d'égarement.

— Mais alors que dois-je faire?

— Il n'y a qu'un moyen, — déclara-t-il en s'approchant d'elle, tout près

— Lequel?

— M'aimer comme tu l'as aimé!

Elle battit deux ou trois fois des paupières, sans répondre.

— Je veux que tu m'aimes d'amour! As-tu compris? — lui souffla-t-il sur le visage, avec une violence de passion qui éclatait malgré ses efforts pour la réprimer. — Il faut que tu m'aimes d'amour comme tu as aimé Marco, comme je t'aime, moi! As-tu compris? Je ne veux plus de cette amitié

pâle et fade, de cette amitié douceâtre que je méprise et qui m'exaspère jusqu'à la rage. Ce que je veux, c'est l'amour! As-tu bien compris?

Froide, rigide, elle ne disait rien. Il la saisit entre ses bras, l'étreignit, répéta encore :

— Tu consens à m'aimer, n'est-ce pas? tu consens à m'aimer?... Je suis ton mari, celui qui fut ton fiancé, celui qui te chuchota la première parole d'amour, celui qui te donna le premier baiser, t'en souvient-il, t'en souvient-il?... Et tu consens à m'aimer? Tu m'aimeras comme je t'ai aimée? Tu m'aimeras toujours, toujours? Parle! Réponds, réponds!

Elle ferma les yeux et répondit, d'une voix étouffée, d'une voix désespérée :

— J'essaierai.... j'essaierai...

— Quand?

— Plus tard... plus tard..., — balbutia-t-elle, se sentant perdue, mais incapable de mentir.

— Non! — rugit-il, — non! ce soir même! le soir où tu l'as revu!

Et il l'écrasa contre sa poitrine, ne relâcha plus son étreinte...

Elle était seule maintenant, dans la nuit profonde, abattue sur la chaise longue, avec ses cheveux défaits qui lui couvraient le visage, avec ses mains pendantes dont les doigts restaient ouverts; et ses yeux dilatés semblaient n'avoir plus de regard. Défaillante, éperdue, elle souleva péniblement une main et toucha la sonnette électrique; puis la main retomba, inerte. Un grand silence régnait, un silence effrayant. Personne ne vint; et elle n'avait plus la force de répéter ce geste. Mais enfin, au bout de quelques minutes, un pas léger s'approcha, un visage familier s'inclina sur cette forme gisante.

— Je meurs! — dit-elle.

Et la fidèle servante, devenue tout à coup vigoureuse, la souleva dans ses bras, la redressa, lui ôta sa robe de bal, tandis que la malheureuse était à chaque instant sur le point de choir, tantôt à droite, tantôt à gauche, n'en pouvant plus.

— Je meurs! — dit-elle pour la seconde fois.

Quand elle fut débarrassée de ses vêtements, Chiara lui

passa un peignoir, essaya de la mettre debout, avec une patience minutieuse, avec un empressement muet. Enfin elle se trouva sur pied, droite, blanche, dans la pénombre, pareille à un fantôme.

— Je meurs...

Et elle tendit les mains pour chercher un appui, chancela, trébucha, s'écroula dans l'ombre, dans le silence, comme morte.

*
* *

Dans la vaste antichambre du palais Fiore, tout assombrie par les boiseries sculptées et dont une muraille entière disparaissait sous une large tapisserie rouge portant les armoiries de la famille, Donna Arduina, rentrant au bras de son fils Marco, fit halte. Son appartement de veuve était à droite, derrière une portière de velours rouge : l'appartement d'honneur, celui de Marco et de Vittoria, était à gauche, derrière une autre portière de velours cramoisi, lourde et riche, galonnée d'or. Sous son ample manteau ancien de martre zibeline, Donna Arduina gardait un grand air de noblesse, malgré les années et les épreuves de la vie. Marco s'inclina gentiment devant elle et lui baisa la main, tandis qu'elle le baisait au front, maternellement.

— Bonne nuit, Marco.

— Bonne nuit, mère.

Vittoria Fiore était à deux pas derrière eux, close dans son manteau de drap blanc brodé d'or, dont le grand collet et les grands parements de chinchilla, cette fourrure si légère et de teinte si douce, s'harmonisaient merveilleusement avec la délicatesse de son visage et la sveltesse de sa personne. Elle n'avait pas mis son écharpe sur ses cheveux blonds, dont l'auréole vaporeuse était comme accablée par le diadème de brillants, ce diadème qui lui donnait une apparence de madone et qui jetait des feux vifs dans la pénombre : sa face pâle et tranquille n'avait absolument aucune expression ; le regard de ses yeux était vague, sans vivacité. Elle tenait dans ses mains son écharpe, son réticule de bal, et, patiemment, elle attendait.

— Bonne nuit, Vittoria, — lui dit Donna Arduina en s'approchant d'elle.

— Bonne nuit, mère, — répondit la bru, en se courbant pour lui baiser la main.

Aussitôt après le baise-main, la jeune femme se retira, évitant le baiser sur le front que peut-être sa belle-mère voulait lui donner. Celle-ci eut un instant d'incertitude, comme si elle voulait dire quelque chose ; puis elle tourna le dos et, de son pas un peu traînant, mais qui avait de la dignité, elle disparut dans son appartement. Déjà Marco s'était acheminé vers le sien, et, à trois pas de distance, sa femme le suivait sans proférer un mot.

Ils étaient seuls. Pendant cette longue traversée de pièces, Marco avait deux ou trois fois observé sa femme à la dérobée, comme s'il pouvait servir à quelque chose d'interroger ce visage muet. Elle semblait ne prêter attention à rien, pas même à ce regard scrutateur. Ils arrivèrent ainsi dans leur immense chambre à coucher, celle qu'avaient occupée, avec leurs femmes, tous les aînés de la maison Fiore, depuis plus de trois cents ans, et que le goût moderne, les meubles modernes, les commodités modernes avaient un peu modifiée, mais qui conservait encore la solennité, la sévérité des vieilles demeures patriciennes. Parmi cette majesté environnante, la frêle épouse, avec sa robe blanche, avec son manteau blanc, sous sa couronne étincelante, semblait une ombre perdue dans ces lieux.

Elle s'assit : elle n'avait pas ôté son manteau, elle l'avait simplement ouvert au cou, un peu, comme si elle avait eu trop chaud.

— Tu n'appelles pas ta femme de chambre ? — lui dit Marco en retirant le gardénia de sa boutonnière.

— Non, — répondit-elle. — Tout à l'heure. J'ai à te parler.

Il fronça légèrement les sourcils. Mais, pour changer le ton de l'entretien, il essaya de plaisanter.

— Nous parlerons quand nous serons couchés, si tu veux, ma chère. Le lit est un endroit excellent pour la conversation, et je t'écouterai avec un recueillement parfait... sans m'endormir.

— Non, — répliqua-t-elle, de sa voix si monotone et si sèche. — Il faut que nous parlions tout de suite.

— Dans ce costume ? comme au palais Nerola ?... Bien, ma chère ! Mais l'empereur nous manque. Nous pourrions lui téléphoner, et il assisterait à notre entretien.

Il se mit à rire, d'un rire moqueur. Vittoria demeura impassible.

— Je voulais t'adresser une prière, Marco, — continua-t-elle.

— Quelle prière ?

— J'ai besoin de neuf jours de liberté.

— Toi, Vittoria ? toi ?

— Oui, moi.

— Pour quoi faire ?

— Une neuvaine, — déclara-t-elle rapidement, à voix basse. Noël approche, et je voudrais aller faire une neuvaine.

— Une neuvaine ! — s'écria-t-il, révolté intérieurement, mais sans le laisser voir. — Mais qui t'empêche de la faire ici ?

— Non, ce n'est pas possible. Il ne s'agit pas seulement de réciter des prières ; il faut aussi faire une retraite de neuf jours entiers dans un couvent.

— Dans un couvent ? Tu te fais nonne, comme Ophélie ?... Et dans quel couvent songes-tu à te retirer ?

— Chez les Nonnes blanches de l'Enfant-Jésus, rue Merulana.

— Qui t'a mis en tête cette idée bizarre ?... Et ne te semble-t-il pas qu'elle est même un peu ridicule ?

— Elle n'est ni ridicule ni bizarre, — répliqua-t-elle en hochant la tête. — D'autres femmes y vont pour se recueillir, pour prier...

— Des vieilles femmes, je suppose ; ou, plutôt encore, des vieilles filles !

— Non, — poursuivit-elle. — Il y vient des femmes jeunes et belles ; il y vient des femmes mariées.

— Sans doute parce qu'elles sont en état de péché mortel. Mais toi, Vittoria, tu n'es pas, que je sache, en état de péché mortel ! — badina-t-il d'un air narquois, en la regardant.

— J'espère que non, — murmura-t-elle en baissant la tête, pour cacher une subite rougeur. — Mais il y a tant de gens qui peuvent être en état de péché mortel ! Pour eux, pour nous, il est si nécessaire de prier !

— Pour moi, par conséquent, ma chère petite nonne ! — s'écria-t-il en riant d'un rire mauvais.

— Oui, pour toi aussi, — prononça-t-elle à demi-voix, sans aucune émotion apparente.

— Et quand dois-tu y entrer, dans ce couvent?

— Demain soir, à huit heures. C'est demain le quinze décembre.

— Et quel jour en sortiras-tu?

— Le soir du vingt-quatre décembre.

— As-tu parlé de ce projet à ma mère?

— Non. Tu auras l'obligeance de lui en faire part demain matin.

— Peut-être ne l'approuvera-t-elle pas.

— Elle sait de quoi il s'agit. Toutes les femmes de Rome connaissent l'objet de ces retraites au couvent de l'Enfant-Jésus... Tu te le feras expliquer par elle...

Et elle rougit encore. Il la regardait. Il se mit à lui parler avec plus de douceur.

— On fait donc, dans ce couvent, des prières spéciales? On demande des grâces particulières?

— Une seule, — répondit-elle, en baissant les yeux.

— Ah!

Il n'ajouta rien. Il avait compris. Un silence lourd se fit entre eux.

— Tu désires beaucoup avoir un enfant, Vittoria? — reprit-il avec un accent singulier.

— Oui, je le désire beaucoup! — affirma-t-elle soudain, avec une sorte de violence.

Mais aussitôt elle réprima cette impétuosité.

— *Désormais*, — dit-elle, — je ne désire pas autre chose.

— Moi aussi, je le désire... je le désire pour toi...

— Et pour toi, non? — interrogea-t-elle sur un ton résolu.

Il ne prit pas garde à l'insolite énergie de cette question.

— Oh! pour moi... tu comprends... Puisque mon frère Giulio a trois enfants mâles, la lignée de la maison Fiore ne risque pas de s'éteindre.

— Beatrice a été heureuse! — continua-t-elle avec un soupir.

— Va, tu seras heureuse aussi! — dit-il en riant, — et tu n'auras que trop de moutards... Je dis : « trop », ma chère Vittorietta, parce que tous ces enfants-là te donneront beaucoup de peine... N'aie pas peur, tu n'es pas stérile...

— Qui sait? — balbutia-t-elle, avec un frémissement de douleur.

— Fais donc ta retraite au couvent, ma chère, puisque tu y tiens si fort, — conclut-il en riant. — Et puisse l'enfant Jésus t'exaucer !

Il s'approcha d'elle pour l'embrasser. Mais, d'un geste froid, elle le repoussa, l'écarta.

— Eh bien? — fit-il, un peu interloqué. — Pourquoi cette impolitesse envers Marco Fiore, ton légitime époux?

Et il essaya encore une fois de l'attirer sur sa poitrine, de lui donner un baiser. Mais de nouveau elle le repoussa, de plus en plus froide et hostile.

— Comme tu voudras, somme toute ! — grommela-t-il.

— A partir d'aujourd'hui, — signifia-t-elle sur un ton glacial, — il faut vivre dans la prière, se mortifier...

— C'est-à-dire que...

— Tu reprendras ta chambre de garçon, cette nuit.

— Ah !... Et j'y resterai neuf jours entiers?

— Oui, jusqu'à la fin de la neuvaine.

— Bravo ! Et, si je m'ennuie dans cette chambre, tout seul ?

— Oh ! non, tu ne t'y ennuieras pas ! — insinua-t-elle avec amertume.

Depuis qu'il s'était marié, rien n'avait été changé dans cette chambre de garçon. Il se rappela qu'elle était pleine encore des portraits de Maria Guasco, grands et petits, de tous les souvenirs de cet amour défunt. Et il saisit la profondeur de ce que sa femme venait de penser, il saisit tout ce qu'il y avait de détresse dans la phrase qu'elle avait dite ; et, par pitié, par affection, il voulut la faire parler, la faire pleurer.

— Vittoria, — s'écria-t-il sur un ton de reproche compatissant, — Vittoria, tu dissimules, comme toujours ! Tu caches ce que tu penses ; et cela te fait souffrir, et cela m'indigne ; et pourtant je ne voudrais pas m'indigner et tu ne devrais pas souffrir !

— Tu te trompes, — lui déclara-t-elle froidement. — Moi, je ne souffre pas, et toi, il ne faut pas que tu t'indignes. Mon confesseur m'a dit que le but du mariage est, non l'amour, mais la procréation des enfants, que l'on doit demander ces enfants au ciel, que l'on doit prier beaucoup. Et je vais prier.

— Ah! — reprit-il, devenu subitement de glace. — Ainsi, tu es convaincue que le but du mariage n'est pas l'amour?

— J'en suis parfaitement convaincue, — déclara-t-elle avec dureté!

— Allons, tant mieux! — approuva-t-il, mauvais, railleur. — Et, quand t'es-tu décidée à entrer dans ce couvent, pour ta neuvaine?

La question était directe, brutale. Vittoria hésita d'abord à répondre.

— Oui, quand? Il s'agit de dire la vérité, ne l'oublie pas!

— Ce soir, — avoua-t-elle avec effort.

— Ce soir? au bal?

— Oui, ce soir, au bal.

Mais la pitié, sentiment peu durable, s'était déjà éteinte dans le cœur de Marco Fiore, et elle y avait été remplacée, comme il arrive toujours chez ceux que le soupçon et l'offense atteignent injustement, par une colère sourde et cruelle. Il haussa les épaules, d'une façon outrageante; il jeta sur son bras sa pelisse, prit son chapeau et s'en alla, disant d'un ton sec :

— Bonsoir!

Elle n'eut pas la force de répondre. D'une main tremblante, elle ferma doucement la porte de cette vaste chambre où elle restait seule, désespérément seule. Et elle n'osa pas pleurer, par crainte qu'il ne revînt et ne la trouvât en pleurs, peut-être aussi par crainte que, étant assez près encore pour l'entendre pleurer, il l'entendît et ne revînt pas!

MATHILDE SERAO

(A suivre.)

LETTRES

DES

ANNÉES ROMANTIQUES[1]

LXX[1]

A SA SŒUR ADÈLE

8 octobre 1838.

Chère sœur,

Nos lettres se sont croisées; je ne t'écris que trois lignes pour te dire où j'en suis de ma grande affaire.

A. Dupont, qui remplace ce gredin de Duprez, ne sait pas encore son rôle. Il lui reste les deux tiers du second acte à apprendre. La polémique ne se ralentit pas. On a été sur le point de venir aux coups de pistolet la semaine dernière, à ce que j'ai appris par un feuilleton de la *Revue du XIXe siècle*. En attendant on grave ma musique[2].

[Mon *Requiem*, qui vient de paraître, et dont le prix est assez élevé, se vend bien[3].]

Dès que *Benvenuto* sera remis en scène, je t'écrirai.

D'ici là, probablement, j'aurai vu Prosper. Nous l'attendons le 18 ou le 20, au plus tard. Il viendra débarquer chez moi. Henriette se fait une fête de l'avoir pour chevalier et de lui montrer Paris. Louis demande, tous les jours, s'il est arrivé et

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1905, 1er janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1906.

2. On n'a gravé, à ce moment, que les morceaux séparés de *Benvenuto Cellini*.

3. Les mots mis entre crochets ont été cités dans le *Ménestrel* du 7 février 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

s'il ira à la chasse avec lui. Le pauvre enfant est un peu souffrant d'une espèce de grippe depuis quelques jours.

J'ai vu un des Strauss qui m'a parlé de toi.

Comment va mon père?... et Nanci?... et son excellent mari?... et Henri, le nouveau marié? Tu m'as parlé d'un jeune musicien qui m'est recommandé par Pauline : je ne l'ai pas vu, personne n'est venu.

Mille amitiés à Casimir Faure si tu as occasion de les lui transmettre. Je lui dois une réponse. C'est très mal de ma part...

Et les vendanges? Prosper me racontera tout ça.

Adieu, adieu.

H. BERLIOZ

LXXI

A SON PÈRE

27 novembre 1838.

Cher père,

J'apprends que vous avez été malade d'un rhume long et violent; il est, je pense, tout à fait dissipé aujourd'hui. Voilà, malheureusement, la saison où la plus chère de vos distractions vous est interdite : le froid, l'humidité, sont vos ennemis naturels. Que ne puis-je, ne fût-ce que pour huit jours, aller partager avec Adèle les soins qu'elle vous donne! Car vous êtes tous les deux seuls, je crois? Nanci est partie. Mais le moyen! il n'y a pas plus de liberté pour moi de quitter Paris un instant qu'il n'y en a, à ce qu'il paraît, pour vous de passer les Alpes et d'aller retrouver en Toscane le soleil et la campagne verdoyante que vous aimez tant.

Je suis d'ailleurs au lit depuis trois semaines; un rhume, qui menaçait de devenir autre chose, m'y retient encore, — pour peu de temps, j'espère. — J'avais annoncé un concert que je devais diriger, il a eu lieu sans moi hier; et, à en croire les félicitations des amis qui ont rempli ma chambre hier jusqu'à une heure assez avancée, le succès a été d'une violence extrême. On devait reprendre mon opéra mercredi dernier : il était affiché, quand une indisposition d'un des chanteurs est

venue ajourner encore cette reprise... Elle aura lieu, dit-on, mercredi prochain, après-demain. Je ne sais si je pourrai y assister. Mes sœurs ont écrit à Prosper pour lui demander des détails sur l'affaire ou plutôt l'intrigue multiple qui se rattache à la représentation de mon ouvrage. Le pauvre garçon est fort loin de pouvoir vous les donner; moi-même, par lettre, j'en serais incapable. Mais d'Ortigue publie en ce moment un volume où tout est exposé fort clairement[1]. Quand je dis : « tout », c'est « presque tout » que je devrais dire; il y a encore bien des détails que je l'ai prié de taire, puisque je n'ai pas rompu avec l'administration de l'Opéra. Je vous enverrai ce livre dès qu'il paraîtra. Ce monde-là est un monde d'intrigues aussi compliquées qu'aucunes de celles qui se puissent tramer à la cour.

[A propos de la cour, je suis allé présenter un exemplaire de mon *Requiem* au duc d'Orléans, qui avait depuis longtemps souscrit pour cet ouvrage. Le prince a été fort aimable et accueillant[2].] On m'écrit des Tuileries pour m'engager à demander une audience au duc de Nemours : il paraît qu'on a envie de me voir. Quand je serai tout à fait guéri, je me présenterai.

Prosper travaille beaucoup ; le directeur de son institution m'a dit plusieurs fois qu'il était très content de lui. Vous savez que nous avons toujours été fort bien ensemble, mon frère et moi : je puis vous assurer que j'ai toute sa confiance et que le meilleur moyen de l'obtenir, c'est de montrer qu'on en a en lui. Il se plaint d'être entouré exclusivement de petits garçons; je ne sais si c'est à dessein que vous l'avez placé dans cette institution. Il aurait besoin de couvertures : il meurt de froid dans son lit. Il voudrait aussi pouvoir, comme quelques autres, travailler dans une chambre à part. Je le trouve plus avancé que je ne m'y attendais. Sa tête est assez bien meublée. Il me semble que mes sœurs l'ont jugé bien sévèrement. C'est un esprit lent, mais qui se développera tôt ou tard d'une manière fort remarquable. Il est transporté de joie quand je puis le faire sortir, et, pour moi, j'en ai beaucoup aussi à le voir.

1. Voir la lettre du 20 septembre 1838.

2. Les mots mis entre crochets ont été cités dans le *Ménestrel* du 7 février 1904 (*Berlioziana*, de J. Tiersot).

Adieu, cher et excellent père, faites-moi donner de vos nouvelles le plus tôt possible. J'écrirai, je pense, bientôt, à Adèle pour lui apprendre comment se sera passée ma nouvelle bataille à l'Opéra.

Henriette et Louis ont été malades aussi, mais ils vont mieux, fort heureusement.

H. BERLIOZ

LXXII

AU MÊME

18 décembre 1838.

Cher père,

Mon dernier concert a obtenu avant-hier un tel succès que je ne sais comment vous le décrire. Mais voilà un fait :

Après le concert, Paganini, ce noble et grand artiste, est monté au théâtre et m'a dit que pour cette fois il était tellement ému et étonné qu'il avait envie de s'agenouiller devant moi ; comme je me récriais sur cette expression outrée, il m'a entraîné vers le milieu de la scène, et là, en présence des quelques musiciens de mon orchestre qui n'étaient pas encore sortis, malgré mes efforts, il s'est *mis à genoux* devant moi, déclarant que j'étais allé *plus loin que Beethoven*.

Ce n'est pas tout. A présent, il y a cinq minutes, voilà son fils, le petit Achille, charmant enfant de douze ans, qui vient me trouver et me remet de la part de son père la lettre suivante, avec un présent de *vingt mille francs* :

Mio caro amico.

Beethoven estinto, non c'era che Berlioz che potesse farlo rivivere; ed io, che ho gustato le vostre divine composizioni, degne di un genio qual siete, credo mio dovere di pregarvi a voler accettare in segno del mio omaggio venti mila franchi, i quali vi saranno rimessi dal signor baron de Rothschild.

Credetemi sempre

il vostro affettuoso amico

NICOLO PAGANINI[1].

1. « Mon cher ami,

» Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre ; et moi, qui ai goûté vos divines compositions, dignes d'un génie tel que vous êtes, je crois

Cher père, je ne perds pas un instant pour vous apprendre cette bonne nouvelle.

H. BERLIOZ

LXXIII

A SA SŒUR ADÈLE

20 décembre 1838.

Chère sœur,

J'ai reçu ta lettre avec ce qu'elle contenait. Shakespeare dit que les malheurs ne marchent que par paires; il en est de même des événements heureux. Après ma lettre à mon père, vous avez dû voir des douzaines de journaux parlant de la noble action de Paganini; à présent, voilà qu'on m'apprend que je suis nommé sous-bibliothécaire du Conservatoire[1]. Le bibliothécaire est un de mes meilleurs amis, qui remplit sa place sans appointements; j'aurai, moi, au contraire, deux mille francs par an, sans aucune obligation à remplir ni travail à faire. C'est une sinécure qu'on me donne. Les appointements pourront être élevés jusqu'à trois mille francs, l'année prochaine[2]. Je n'ai pas encore reçu ma nomination officielle, mais on m'assure que c'est positif.

A présent, je reviens à Paganini. On ne parle que de ça dans tout Paris. Il était aussi célèbre, le pauvre homme, pour son avarice que pour son talent phénoménal. Aussi tout le monde de me dire : « C'est prodigieux ! C'est le triomphe le plus inouï que l'art ait jamais obtenu, c'est presque incroyable ! » — Beaucoup de gens ne veulent pas encore le croire. C'est

mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter, en signe de mon hommage, vingt mille francs, qui vous seront remis par monsieur le baron de Rothschild.

» Croyez-moi toujours

» Votre affectueux ami,

» NICOLAS PAGANINI ».

1. Berlioz fut en effet nommé conservateur de la Bibliothèque du Conservatoire, pour prendre date au 1er janvier 1839. *(Archives du Conservatoire)*.

2. Toujours des illusions ! Les appointements que reçut Berlioz ne furent pas de deux mille francs, mais de quinze cents, et il n'obtint jamais d'augmentation, soit comme conservateur adjoint, soit comme bibliothécaire, sinon par la mesure générale qui doubla les appointements — si dérisoires ! — de tout le personnel du Conservatoire, — trois ans avant sa mort.

que beaucoup de gens ne peuvent comprendre un artiste tel que lui. Paganini professe un mépris incommensurable pour les nécessités matérielles et toutes les platitudes de la vie, et il regrette, en conséquence, la moindre dépense qui leur est consacrée ; mais en fait d'art son âme est plus noble et plus grande qu'aucune autre. Il vient bien d'en donner la preuve.

J'avais été obligé de garder encore mon lit depuis mardi dernier : en conséquence, je n'avais pu le voir ; lui, de son côté, n'osait sortir, à cause du temps glacial et du brouillard qui règnent. J'ai quitté ma chambre aujourd'hui seulement, et tu penses que ma première visite a été pour lui. Je l'ai trouvé seul dans une grande salle des Néo-Thermes, où il demeure. Tu sais qu'il a depuis un an complètement perdu la voix et que, sans l'intermédiaire de son fils, on a beaucoup de peine à l'entendre. Quand il m'a aperçu, les larmes lui sont venues aux yeux (je t'avoue que les miennes n'étaient pas loin de mes paupières) ; il a pleuré, ce féroce mangeur d'hommes, cet assassin de femmes, ce forçat libéré, comme on l'a dit tant de fois, il a pleuré à chaudes larmes en m'embrassant : « Ne me parlez plus de tout ça, — m'a-t-il dit, — je n'ai aucun mérite ; c'est la plus profonde joie, la satisfaction la plus complète que j'aie éprouvée de ma vie ; vous m'avez donné des émotions que je ne soupçonnais pas, vous avez fait avancer le grand art de Beethoven. » — Puis, s'essuyant les yeux et frappant sur une table avec un singulier éclat de rire, il s'est mis à parler avec volubilité, mais, comme je ne l'entendais plus, il est allé chercher son fils pour servir d'interprète ; alors, le petit Achille m'aidant, j'ai compris qu'il disait : « Oh ! je suis heureux ! je suis au comble de la joie en songeant que toute cette vermine qui écrivait et parlait contre vous ne sera plus si hardie ! Car on ne pourra pas dire que je ne m'y connais pas, moi, et je suis cité pour n'être pas facile à séduire. » Mais je ne puis te rapporter tous les détails de cette entrevue. Tous mes amis sont dans un enthousiasme inexprimable. Janin m'a écrit, ce matin, une lettre qui paraîtra dimanche dans la *Gazette musicale* avec celle de Paganini. Schlesinger[1] a obtenu de ce dernier la mienne, qu'il fait

1. Éditeur de musique, directeur de la *Gazette musicale*.

autographier avec les deux autres, bien que ce ne fût pas mon avis; enfin, vous verrez ça. Je vous enverrai ce que je pourrai trouver de journaux sur mes deux concerts. Mais c'est un travail que de fouiller dans tout ça; moi qui ne sors pas, il faudra que je cherche dans les numéros de quinze jours au moins. Oh! quel tapage en Allemagne et en Angleterre! Un pareil hommage me venir d'un *Italien*! C'est foudroyant! Il est vrai que cet Italien-là ne fait pas de musique italienne, il en a oublié le style depuis longtemps. Je pense que mon père sera satisfait. Si je pouvais donner un troisième concert, j'aurais un monde fou. Mais il n'y a plus de salle disponible. Nous allons voir ce qu'ils vont faire à l'Opéra pour *Benvenuto*. Dupont est rétabli, il joue ce soir.

A présent, je pourrai faire mon voyage d'Allemagne. Le hasard a amené à Paris, cet hiver, une foule d'artistes allemands qui sont pour ma musique d'un fanatisme fort encourageant.

Mon oncle est ici. Il est trop en dehors du monde artiste pour comprendre tout à fait ce qui se passe en moi et autour de moi. Liszt, qui est à Florence, va bondir de joie; et Rossini, qui promène son ironie à Milan, va se mordre les lèvres jusqu'au sang, Paganini étant à peu près le seul homme dont il prise le suffrage et dont il redoute la critique.

Prosper a été un peu malade, il va un peu mieux[1]; Henriette et Louis ne vont pas mal. La maison ne désemplit pas de visiteurs et les lettres de félicitations pleuvent.

Adieu, chère Adèle, te voilà contente pour quelques jours, j'espère!

H. BERLIOZ

LXXIV

A LECOUR[2]

Mercredi, 20 février [1839].

Mon cher Lecour,

Donnez-moi des nouvelles de Paganini[3]: je lui ai écrit, il y

1. Cette nouvelle favorable ne se confirma pas : le jeune frère de Berlioz mourut, un mois plus tard, le 15 janvier 1839.

2. Avocat à Marseille, un des plus fidèles entre les amis de Berlioz.

3. Paganini avait quitté Paris pour le midi de la France en janvier 1839, un

a un mois, et je n'ai point de réponse. Remerciez aussi de ma part l'auteur de l'article du *Sud* sur cet aimable Mainzer : vous devez le connaître. Morel[1] est toujours un excellent ami ; je le vois souvent et nous parlons toujours beaucoup de vous.

Je fais une grandissime symphonie[2]. On donne *Benvenuto*, ce soir ; l'ouverture en partition et parties séparées paraîtra dans peu.

Mille millions d'amitiés.

Est-ce vous qui avez fait l'article sur les concerts de Marseille qui a paru dans *la Gazette musicale* ?

Vous me direz tout ça dans peu, n'est-ce pas ?

Tout à vous.

HECTOR BERLIOZ

LXXV

A SA SŒUR ADÈLE[3]

9 avril 1839.

Chère bonne sœur,

J'ai reçu et ta lettre et ton charmant cadeau. Tu as précisément deviné ce qui pouvait nous faire le plus de plaisir, car nous n'avions pas de thé complet, et dernièrement, quand Ferrand et son frère sont venus à Paris, nous avons été obligés d'emprunter tasses et cuillers pour donner du thé à notre petite réunion.

Te voilà donc mariée ! Suat, d'après la lettre qu'il m'a écrite, était fou de toi (c'est-à-dire *est* fou de toi) et tu paraissais l'aimer pas mal aussi. Je ne sais rien de la cérémonie, etc. ; personne ne m'a écrit depuis ta lettre. Je pense que tout s'est passé comme tu l'entendais. Ta proposition d'envoyer Louis à mon père a été acceptée dans le premier moment de fierté

mois après le concert qui fut l'occasion de son acte généreux. Berlioz et lui ne devaient jamais se revoir.

1. Auguste Morel, autre ami dévoué de Berlioz, — dirigea le Conservatoire de Marseille.

2. *Roméo et Juliette*, dédiée à Paganini.

3. Cette lettre est la première qui soit adressée à « madame Adèle Suat » et non à « mademoiselle Adèle Berlioz ».

de sa mère, glorieuse d'envoyer à mon pauvre père un si joli garçon; puis les larmes sont venues à l'idée extravagante de s'en séparer; puis enfin, comme c'est encore éloigné et qu'il sera plus grand alors, elle s'y décide à peu près. Mais c'est toi qui viendras le chercher. C'est l'enfant le plus charmant et le plus horriblement mal élevé que je connaisse. Il menace tout le monde avec son sabre et il dit toutes sortes d'injures quand on le contrarie; il jure comme... son père; il a percé mon lit avant-hier d'un coup de baïonnette : il avait pris mon attirail de la garde nationale. Et, avec tout ça, il est charmant. Il est enchanté de l'idée d'aller cueillir des fraises et des pêches avec son grand-père, mais je ne sais trop comment il prendrait l'absence de ses parents, dont il ne peut même se séparer une soirée sans des larmes. Enfin tu verras ça quand tu viendras à Paris.

Je suis malade, je ne puis décidément plus supporter le froid et il gèle depuis trois jours.

Je ne puis pas rester en repos à travailler chez moi : toujours sortir, toujours des premières représentations, des concerts, des répétitions!

Adieu, chère sœur, mille amitiés à ton mari. Je vous embrasse tous les deux.

H. BERLIOZ

LXXVI

A SA SŒUR ADÈLE

17 mai 1839.

A la bonne heure! il n'y a que toi, dans la famille, pour te décider enfin à ce gigantesque voyage!!! Bonne sœur, je te remercie. Henriette est transportée de joie, et Louis court dans toute la maison en criant comme un fou qu'il va voir sa tante Adèle!

J'écrivais, il y a huit jours, à mon père pour lui demander de venir. Peut-être se décidera-t-il plus tard! Il faut venir vous loger dans la rue du Mont-Blanc[1] : il y a là des hôtels

1. Aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin. — Berlioz demeurait alors rue de Londres.

garnis et nous serons voisins. Je ne sais qui t'a pu dire que nous étions à l'autre extrémité de Paris ; mais Paris, c'est la Chaussée-d'Antin, c'est le boulevard des Italiens, et nous sommes près de tout ça. Le beau temps reparaît aujourd'hui, il est venu avec ta lettre. Je sais bien bon gré à Suat de n'avoir pas lanterné comme tout le monde pour t'amener à Paris ; dis-le-lui bien de ma part.

Allons, dépêchez-vous de partir !

Je vous embrasse tous les deux.

H. BERLIOZ.

LXXVII

A SON PÈRE[1]

26 novembre 1839.

Cher père,

Je ne vous écris que six lignes pour vous annoncer un grand succès! *Roméo et Juliette* ont été accueillis avec des acclamations dont mon oncle Auguste pourra vous rendre bon compte, car il était au concert avec mes cousins. J'ai failli succomber à la fatigue des répétitions, mais le succès m'a remonté. Et, n'était un bain que j'ai pris mal à propos ce matin et qui m'a enrhumé, je n'aurais plus ni toux ni autre incommodité. Quel malheur que vous ne puissiez jamais vous trouver à Paris dans des occasions semblables! Ce premier concert, outre son importance immense musicalement parlant (la forme d'art qui en faisait le sujet étant encore inconnue), devait m'éclairer sur l'intérêt réel qu'une nouvelle composition de moi pouvait, à cette heure, exciter chez le vrai public.

L'affluence a été telle qu'on a refusé au bureau pour plus de quinze cents francs de location. Malgré l'énorme quantité de billets que les exigences incroyables de la presse m'ont

1. La première audition de la symphonie intitulée *Roméo et Juliette* avait eu lieu au Conservatoire, le 24 novembre 1839, sous la direction de Berlioz.

arrachée, le résultat de la recette a été de quatre mille cinq cent cinquante-neuf francs.

La salle ne peut contenir avec les prix ordinaires que cinq mille francs. La reine m'avait fait prévenir à midi qu'elle viendrait, on a tout disposé pour la recevoir, et je ne sais ce qui l'a retenue aux Tuileries. Les deux jeunes princes, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier, ont seuls paru dans la loge royale. Je suppose que l'arrivée du duc d'Orléans, qu'on attendait dans la journée, aura été cause de ce contretemps.

J'ai reçu force lettres de compliments aujourd'hui. A part la presse sans-culotte, je crois, à en juger par ce qu'on dit, que les journaux me seront très favorables.

C'est probablement le succès le plus grand que j'aie encore obtenu.

Je vous embrasse avec l'espérance que cette nouvelle vous donnera quelques heures de bonheur.

Balzac me disait ce matin : « C'était *un cerveau* que votre salle de concert. » On y remarquait, en effet, toutes les notabilités intelligentes de Paris. Bien des ennemis venus là avec de sinistres intentions ont été obligés, par contenance, de faire semblant d'être enchantés. Ils se dédommageront dans les petits journaux par des farces anonymes.

La seconde exécution sera plus satisfaisante encore, je l'espère; elle aura lieu dimanche prochain.

Cependant la première est un tour de force que mon système de répétitions partielles pouvait seul produire : les artistes eux-mêmes s'étonnent de ce qu'ils ont fait.

Adieu, cher père, embrassez mes sœurs pour moi; je vous quitte pour m'occuper de quelques petits changements que je veux faire dans ma partition[1].

H. BERLIOZ

1. Au verso de cette lettre, on lit ces lignes, adressées par le docteur Berlioz à sa fille Adèle :

« Je m'empresse de te communiquer la lettre [d']Hector : c'est un nouveau certificat de vie de ma part. Fais-moi le plaisir de me donner son adresse, car il faut bien que je lui témoigne combien ce nouveau succès me rend heureux Adieu, chère fille : tu trouveras cette lettre jointe à un singulier envoi, une pelote de beurre. »

LXXVIII

A SON PÈRE

Dimanche soir, 1er décembre 1839.

Cher père,

Il faut absolument, malgré ma fatigue, ma complète extermination, que je vous dise ces quelques mots : la seconde représentation de *Roméo et Juliette* a eu un succès prodigieux, écrasant ! On m'a abîmé d'applaudissements, de cris, de larmes, de tout.

A la fin du concert, au moment de la réconciliation des Capulets et des Montaigus, tout l'orchestre et les chœurs se sont levés avec des hourras à ébranler la salle, pendant que le public, dans le parterre, dans les loges, applaudissait à tout casser : j'ai eu peur un moment de perdre mon sang-froid, chose que je redoute par-dessus tout, mais j'ai tenu bon !

Adieu pour ce soir,

H. BERLIOZ

LXXIX

A ÉDOUARD MONNAIS, DIRECTEUR DE L'OPÉRA[1]

Lundi, matin [2 décembre 1839].

Monsieur le directeur,

Veuillez être assez bon pour autoriser madame Wideman, MM. Alizard et Dupont, à chanter encore dimanche prochain les solos de ma symphonie. Je sais qu'on doit jouer à l'Opéra, ce jour-là, mais ce que ces trois artistes ont à faire entendre dans mon concert n'est pas de nature à pouvoir les fatiguer ;

1. Édouard Monnais, collaborateur de Berlioz à la *Gazette musicale*, avait été adjoint à Duponchel pour la direction de l'Opéra, le 15 novembre 1839.

ils s'engagent d'ailleurs, tous les trois, à ne compromettre en rien les intérêts de la représentation du soir. Vous m'obligerez en m'accordant cette première faveur.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — J'espère que voilà une lettre administrative! Mais je prie mon ancien confrère, M. E. Monnais, de me recommander chaudement à M. le directeur de l'Opéra.

LXXX

A THÉOPHILE GAUTIER[1]

Mercredi matin [11 décembre 1839].

Vous avez été admirablement bon ; je vous remercie !

H. BERLIOZ

LXXXI

A SA SŒUR ADÈLE

Vendredi soir, 20 décembre 1839

Chère Adèle,

Ta lettre m'a fait bien plaisir, je t'en remercie. Nanci m'écrit aujourd'hui que tu vas toujours bien ; à la bonne heure ! Henriette vient d'être un peu malade ; j'ai eu peur, un instant, d'une pleurésie, comme l'année dernière, mais tout s'est dissipé, heureusement, sans recourir aux remèdes violents.

1. Théophile Gautier avait rendu compte de *Roméo et Juliette* dans son feuilleton de *la Presse* (11 décembre 1839). L'article contenait de magnifiques éloges à l'adresse de Berlioz : « Il a donné une âme à chaque instrument de l'orchestre, une expression à chaque note ; il a voulu que chaque phrase eût un sens précis ; cette idée pressentie par quelques maîtres, essayée par Beethoven, a été bien développée par M. Berlioz, etc. »

Mes trois concerts sont terminés, le succès est allé croissant jusqu'au dernier. L'exécution a été foudroyante. On n'a jamais osé donner trois fois de suite une *seule et même symphonie*; je l'ai fait, et cette expérience a fait sortir de la poche du public la somme de treize mille deux cents francs. Il y a eu, *tout compris*, douze mille cent francs de frais : tu vois ce qui me reste... C'est misérable n'est-ce pas? Mais ce résultat, eu égard à la ladrerie de notre public musical, à l'exiguïté de la salle, et aux exigences des journaux pour les billets, est magnifique.

Henriette est un peu fière, tu le penses, d'avoir prédit tout ça.

Adieu, je n'ai que le temps de t'écrire ces deux ou trois lignes. Mille amitiés à Suat.

H. BERLIOZ

P.-S. — J'enverrai à Nanci, la semaine prochaine, un gros paquet de journaux. Pour les feuilles hostiles, vous les avez toutes lues, sans aucun doute : ce sont les premières qui vous seront tombées sous les yeux, comme de raison.

LXXXII

A SA SŒUR ADÈLE

13 février 1840.

Ah çà! mais il est donc convenu entre vous de ne plus m'écrire? Je ne sais rien de vous tous et je voudrais tant être au courant de vos façons de vivre! Comment vas-tu, toi, petite sœur? Quand me donnes-tu un neveu ou une nièce? Que fait ton mari? Que t'écrit Nanci? Que te dit-on de mon père? Réponds à tout ça.

Pour nous ici, voilà : Louis vient d'avoir la rougeole, et Henriette a été gratifiée d'une inflammation des amygdales qui l'a tourmentée assez longtemps. On est guéri, à cette heure. Moi j'ai, de temps en temps, d'affreux maux de nerfs qui me font trembler comme un fiévreux, puis ces vents ora-

geux du mois dernier m'avaient donné un spleen atroce : j'aurais massacré le Père éternel et son auguste Fils. Maintenant, je suis un peu remonté, grâce à un splendide concert que j'ai dirigé pour le compte du directeur de *la Gazette musicale* et dans lequel ma symphonie d'*Harold* et l'ouverture de *Benvenuto* ont obtenu un succès vigoureux. Fétis y était : il a failli avoir un coup de sang... de rage.

Je suis enchanté, en outre, de voir des conversions s'opérer, de jour en jour plus fréquentes. Enfin tout marche assez bien ; il ne manque que des lettres de Saint-Chamond[1], ou de la Côte, ou de Grenoble. Un des camarades de mon oncle m'a donné de ses nouvelles l'autre jour.

Adieu.

Ton affectionné frère.

H. BERLIOZ

Mille amitiés à Suat.

LXXXIII

A SON BEAU-FRÈRE SUAT

[Paris, vers mars 1840.]

Voilà, mon cher Suat, la signature demandée. J'aurais dû vous l'envoyer un jour plus tôt, mais j'ai été pris au lit, ce matin, par des visiteurs, puis obligé de courir les ministères toute la journée, de sorte que ce soir seulement j'ai pu trouver une minute pour vous répondre.

Vos bonnes nouvelles d'Adèle nous ont fait un bien grand plaisir. Henriette a eu la grippe. Je ne vais pas mal. Louis est très bien.

Nous allons avoir une catastrophe à l'Opéra : ce théâtre, comme tous les autres, est aux trois quarts ruiné par l'imbécillité de la direction ; il compte sur *les Martyrs* de Donizetti[2] comme il comptait sur la voix de mademoiselle Falcon ; on dit cette partition d'une platitude immense, et j'ai peu de

1. Résidence de son beau-frère Suat et de sa sœur Adèle.

2. Cet ouvrage fut représenté, pour la première fois, le 10 avril 1840.

peine à le croire ; le poème, d'ailleurs, est assommant et religieux. Nous allons laisser couler ça à terre tout doucement. Il faut espérer que le règne du crétinisme musical ne sera pas éternel. Après cette chute, l'Opéra ne saura où donner de la tête, Meyerbeer ne voulant pas laisser jouer son nouvel ouvrage[1].

Adieu. Mille amitiés à vous et à Adèle.

H. BERLIOZ

LXXXIV

A VICTOR HUGO

5 mai 1840[2].

Si sentir est vivre, j'ai vécu beaucoup aujourd'hui...

J'ai lu vos vers ce matin ; à midi (c'était hier le 4 mai) j'ai suivi le peuple au pied de la colonne, ce poème immortel de l'autre empereur...

J'ai marché longtemps, comme Ruy Blas, *dans mon rêve étoilé*..., puis j'ai revu le bronze et j'ai relu vos vers... Maintenant je m'incline en pleurant, et j'adore...

H. BERLIOZ

LXXXV

A SA SŒUR ADÈLE[3]

Lundi, 2 novembre [1840]

Chère sœur,

Je ne t'ai pas répondu parce que je préparais une grande bataille que nous avons gagnée hier soir. Vous ne lisez donc

1. *Le Prophète*, — qui ne fut pas représenté avant le 16 avril 1849.

2. La préface du recueil intitulé *les Rayons et les Ombres* porte la date du 4 mai 1840. Le volume se termine par le *Retour de l'Empereur* : c'est de ce poème, sans doute, qu'il est question ici. — Est-il besoin de rappeler que le 5 mai est l'anniversaire de la mort de Napoléon ?

3. Le 1er novembre 1840, Berlioz avait dirigé un festival à l'Opéra, dont les *Mémoires* ont conté les incidents divers : la présente lettre donne un autre récit des mêmes faits.

rien à la Côte? Je viens de monter un festival à l'Opéra : quatre cent cinquante musiciens et choristes ont exécuté sous ma direction des fragments de mon *Requiem*, de mes symphonies, un acte d'*Iphigénie en Tauride*, une partie de l'*Athalie* de Händel et un madrigal du vieux maître italien Palestrina.

Il y a eu, quinze jours à l'avance, cabales pour empêcher les musiciens de l'Opéra de se réunir à moi, injures dans les petits journaux, menaces, etc., etc. La répétition d'avant-hier ayant été horriblement fatigante et confuse, j'étais donc dans une anxiété que tu peux concevoir. Mais quand je suis entré hier soir sur cette immense scène de l'Opéra rendue plus immense encore par un plancher incliné qui descendait jusqu'au public, quand j'ai vu mon armée attentive, la salle pleine inondée de lumière, quand j'ai entendu le frémissement de l'auditoire au premier chœur des prêtresses de Diane (pendant l'orage), les applaudissements qui ont accueilli le chœur des Scythes, [j'ai senti que l'affaire s'engageait bien. Aussi j'ai commencé mon *Dies iræ* avec confiance, malgré les deux ou trois gredins que je savais être au parterre. L'effet de cette masse harmonique a été foudroyant : la salle tremblait sous l'effort des voix et des tonnerres et des trompettes ; cette peinture du jugement dernier les a écrasés, et trois fois au milieu du morceau les applaudissements et les cris du public ont couvert les sons de mon peuple chantant. A la fin de ce morceau, un cher ennemi a eu la stupidité de pousser un coup de sifflet, que j'aurais payé mille francs s'il s'était agi de l'acheter : à l'instant, la salle entière s'est levée avec des cris de fureur, mes exécutants ont joint leurs applaudissements à ceux du parterre et des loges. Les femmes applaudissaient avec leurs cahiers de musique, les violons et les basses avec leurs archets, les timbaliers avec leurs baguettes : c'était, on peut le dire, un succès *furieux*[1].]

La leçon a été bonne : le gredin en question une fois jeté à la porte, le *Lacrymosa*, la *Fête chez Capulet* et la *Symphonie militaire* tout entière ont été accueillis avec un enthousiasme

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 7 février 1904. (*Berlioziana* de J. Tiersot.)

qu'il est bien rare d'obtenir à l'Opéra, surtout d'un public qui a payé plus cher qu'à l'ordinaire. L'*Apothéose* a été interrompue cinq fois par les applaudissements, et au dernier retour du thème triomphal tout le parterre s'est levé debout en gesticulant, criant ; c'était superbe. Je suis exténué, mais moins qu'avant-hier.

Henriette pleure de bonheur.

C'est pour moi un événement dont les suites sont incalculables.

Adieu, embrasse bien mon père.

H. B.

LXXXVI

A SA SŒUR ADÈLE

[Fin décembre 1840, ou commencement de 1841.]

Chère petite sœur,

Appelle-moi ingrat, paresseux, vilain, drôle, gredin, pour ne t'avoir pas encore répondu ! Tu feras bien ! Pourtant j'ai fait tant d'affaires musicales que je ne mérite guère que la moitié de tes éloges. Sois tranquille, tout ça ne fait rien, je t'aime, chère petite sœur, je t'aime autant que tu puisses désirer d'être aimée de ton frère.

Je viens de donner mon dernier concert. Grand, furibond enthousiasme ! Si tu faisais collection d'autographes, je t'enverrais une lettre de Balzac, à ce sujet.

Tu sais qu'on m'a demandé une marche triomphale pour l'empereur, quinze jours avant la cérémonie [1] et que j'ai refusé *sous prétexte* qu'il ne s'agissait pas là d'un couplet de mariage qu'on peut improviser, un soir, en se couchant. Au fond, je voulais me donner le plaisir de voir Auber, Halévy et Adam se casser les reins sur mon apothéose de Juillet ; et j'ai réussi à tel point que j'en ai eu le cœur saignant. Il n'est pas pos-

1. Le retour des cendres (15 décembre 1840).

sible de voir une chute plus absolue et plus honteuse que celle de ces trois pauvres diables devant la salle de l'Opéra remplie jusqu'aux combles de billets donnés le jour de la répétition. Tous les musiciens me faisaient compliment en sortant. Et un musicien à moi inconnu, me prenant la main sur le grand escalier de l'Opéra : « Monsieur Berlioz, voilà une journée qui vous met sur la colonne Vendôme ! »

Le *Requiem* de Mozart a fait un assez triste effet, bien que ce soit un chef-d'œuvre : il n'est pas taillé dans les proportions qu'exigeait une pareille cérémonie.

Oh ! notre sublime empereur, quelle pitoyable réception on lui a faite ! Mes larmes se gelaient sur mes paupières plus encore de honte que de froid. Je n'ai eu quelques heures de demi-contentement que celles que j'ai passées avec les canonniers des Invalides, qui ne tiraient guère pourtant que comme pour le baptême du comte de Paris ou de tout autre embryon princier. Oh ! j'aurais voulu, au lieu de ces cinq petites pièces enrhumées, avoir cinq cents dogues hurlant et jetant la flamme autour du monument, au moment de l'entrée du cortège. Mais rien ! tout raté ! tout manqué ! tout avorté ! même les effets d'artillerie !

Je suis, à cette heure, occupé d'adjoindre Scribe à Soulié pour terminer mon opéra[1]. J'ai lu le plan de la pièce à Henriette, qui est enthousiasmée.

Adieu, petite sœur ; embrasse ta jolie petite pour nous et fais de ma part mille amitiés à ton mari. Quand reviendrez-vous à Paris ?

On m'a proposé, la semaine dernière, un engagement de deux mois pour aller donner des concerts à Londres ; mais j'ai refusé de signer et fait d'autres conditions, qu'on n'acceptera probablement pas.

H. BERLIOZ

Louis embrasse sa tante Adèle et son oncle Suat ; il commence à lire, il « chante du matin au soir » comme le savetier de La Fontaine, et c'est aussi « merveille de le voir ».

1. *La Nonne sanglante*, que Berlioz. n'acheva point. — Le poème, notablement remanié, fut mis en musique, plus tard, par Gounod : l'ouvrage fut représenté à l'Opéra le 18 octobre 1854.

LXXXVII

A SA SŒUR ADÈLE

6 octobre [1841].

Chère bonne petite sœur,

J'apprends par Nanci que tu vas voir notre père, et je t'écris, en conséquence, à la Côte. Vous allez donc y être à peu près tous réunis, bien que le voyage de mon oncle Marmion me paraisse tant soit peu problématique. Ta fille grandit, tu en es plus folle que jamais, c'est dans l'ordre! Et ton mari, comment l'aime-t-il, à ton gré, cette enfant? Raisonnablement? trop? ou pas assez? Tu me répondras là-dessus. Nous avons ici, et nous voyons quelquefois un des amis de ton mari et de ton frère, Dufeuillant, qui nous parle beaucoup de toi: je ne sais laquelle des deux il admire le plus, ou de toi, ou d'Henriette. Il nous disait avant-hier que Suat lui avait fait entrevoir la possibilité d'un établissement définitif à Paris, pour lui et toi, dans quelques années. Ce serait charmant de nous trouver ainsi réunis, chère sœur; mais je n'y crois pas. Mon père a de temps en temps des velléités de voyage, qui me font espérer de le revoir: autant de rêves... Je ne sais si une autre raison que celle de sa présence pourrait me déterminer à donner, cet hiver, des concerts; je suis et serai encore longtemps absorbé par la composition de mon grand diable d'opéra. Scribe vient de m'arriver, exténué de travail et maigre comme un phtisique. Il me fait attendre le second acte: il m'a demandé quinze jours de repos après le rude labeur qu'il vient d'accomplir pour le Théâtre-Français: je lui en ai accordé huit seulement, qu'il est allé passer à Chartres, après quoi il va reprendre la plume et ne la plus quitter jusqu'à l'achèvement de mon opéra.

Malheureusement, l'exécution vocale à notre grand théâtre lyrique ne s'améliore point, au contraire; et je ne sais trop quel parti je prendrai quand j'aurai fini.

Le Freischütz se joue, de temps en temps[1], tant bien que mal, et me rapporte deux cent trente francs par représentation.

Louis travaille le piano : sa mère trouve qu'il fait des progrès.

Je ne suis pas dans mes jours tristes aujourd'hui ; et, si j'avais le temps, je t'écrirais une lettre d'autant plus longue que j'ai une plume neuve et de l'encre claire, ce qui ne m'arrive pas souvent. Mais il faut que je décampe, ma montre me le dit.

Henriette te conserve sa vive affection et me charge de mille tendresses pour toi et les tiens.

J'écrirai, ces jours-ci, probablement, à notre père. En attendant, embrasse-le pour moi.

Mille amitiés à ton mari.

Adieu.

H. BERLIOZ

LXXXVIII

A SON BEAU-FRÈRE SUAT

Paris, 10 août 1842.

Mon cher Suat,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez d'Adèle ; j'espère qu'elle est déjà, à cette heure, à peu près rétablie. Mais ne cherchez donc pas des prétextes pour vous consoler d'avoir deux filles... Les jolies filles ne sont parbleu pas si communes, et toutes celles qui se présentent sont les bienvenues !!! Louis est déjà de cet avis.

Vous me demandez ce que je fais, mon cher Suat : en vérité, je travaille beaucoup. Je mets en ordre et je parachève en ce moment un grand traité d'instrumentation, qui, je l'espère, me sera passablement payé ; c'est un ouvrage qui manque dans l'enseignement et qu'on m'a engagé de toutes parts à entreprendre. Mes articles dans *la Gazette musicale* sur ce

1 *Le Freischütz*, avec les récitatifs de Berlioz, avait été représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 7 juin 1841.

sujet n'en étaient que la superficie, la fleur, et maintenant il faut reprendre tout cela en sous-œuvre et s'occuper des moindres détails techniques.

Scribe ne me donne toujours pas les deux derniers actes de mon opéra : voilà cependant son mariage accompli et la lune de miel passée ; je ne sais ce qu'il a en tête.

Je publierai bientôt, successivement, toutes mes symphonies: il faut bien en venir là toujours. La première qui paraîtra est la dernière venue : c'est la grande symphonie funèbre composée pour la translation des victimes de Juillet et celle dont ce pauvre duc d'Orléans venait d'accepter la dédicace, quand il est mort si cruellement [1]. Je ne puis vous dire tout le chagrin que cet affreux événement m'a donné... Au reste, je ne sors pas des enterrements et des catastrophes : il n'y a pas si longtemps que j'ai assisté au convoi de la famille d'Urville [2], si épouvantablement détruite dans l'incendie du chemin de fer de Versailles...

Nous allons tous bien ici ; Henriette vous dit mille choses amicales et embrasse Adèle de toute son âme.

Nous voyons souvent Dufeuillant, qui est bien le plus excellent ami imaginable, pour *ses amis*, et nous en sommes.

Voilà peut-être vos projets de voyage à Paris dans l'eau.

Adieu, mon cher Suat ; croyez à l'amitié sincère de votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

1. 13 juillet 1842.

2. On sait comment Dumont-d'Urville périt avec sa femme et son fils, dans la catastrophe du 8 mai 1842.

LA PETITE MADAME DE THIANGES[1]

X

Georges Fréret, selon sa promesse, retourna avenue Henri-Martin, et, comme naguère, aux heures où il pensait ne rencontrer personne.

Quand il s'était senti tellement épris, il avait gagné la Normandie pour apaiser une désillusion cruelle et oublier son propre amour. Là, poursuivi par une image trop chère, il s'était efforcé de justifier le droit que madame de Thianges avait de vouloir distraire sa douleur. Lui devait-elle compte de ses actions ? Qu'était-il pour elle, sinon un ami de quelques semaines ? Que pouvait-il lui reprocher ? Ne lui accordait-elle pas toute sa sympathie ? Quel amusement enfin procurait-il à une jeune femme ?... A Paris, les bruits du monde ne parvenaient guère à son atelier : ainsi il ignorait tout de la vie que menait Suzanne. Il ne la jugea point changée, quand il causa de nouveau avec elle : heureuse de le revoir, elle était gaie, attendrie, un peu bavarde. Pour lui, il ne s'étonna pas du trouble qui l'envahissait : il aimait toujours, l'éloignement ni

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

Published, March fifteenth, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by Calmann-Lévy

la solitude n'avaient pu le guérir. Il ne découvrait au reste dans la joie de madame de Thianges que la marque d'une amitié qui ne se hausserait jamais jusqu'à l'amour. Il ne se dissimula pas qu'il souffrirait, mais résolut de ne rien livrer de son cœur : il serait l'ami fidèle qui manquait à Suzanne.

Donc il revint. Elle était souvent mélancolique ; il fut parfois surpris de sa figure tourmentée ; elle se plaignait même, sans rien préciser, de l'existence qui lui était faite. Il supposa naïvement que M. de Thianges la rendait malheureuse, et lui témoigna une affection encore plus délicate, plus dévouée, plus pure. Dès qu'il était à son côté, le calme, au bout de quelques minutes, se répandait sur le visage de Suzanne, comme s'il lui dispensait de la tranquillité.

A vrai dire, il entendit raconter deux ou trois fois qu'elle avait pour amant M. des Fannoises. Il ne voulut pas le croire. Et comment croire, en effet, qu'une femme sensible, simple, intelligente, eût choisi un homme aussi vain? C'étaient là des infamies. Il regretta seulement que M. de Thianges obligeât sa femme à subir une compagnie qui peut-être la compromettait. Pouvait-il juger autrement? Suzanne avait besoin de son estime, et, décidée, pour la conserver, à lui cacher sa détresse, elle voulait que lui apparût dans la jeune femme d'aujourd'hui l'âme candide de jadis.

Deux années s'écoulèrent. Madame de Thianges demeurait obstinément fidèle à M. des Fannoises. Au commencement de juin, elle eut d'Aurillac, par dépêche, de très mauvaises nouvelles : l'ossification du péricarde, diagnostiquée naguère chez M. d'Hercourt, avait toujours augmenté ; les forces déclinaient ; le sang ne circulait plus que difficilement ; on prévoyait une fin très prochaine. Madame de Thianges partit, le soir même, pour l'Auvergne.

M. Le Bintel attendait sa fille à la gare. La quiétude de la province lui donnait, en même temps que de l'embonpoint, une certaine gravité. Soit qu'il aimât beaucoup M. d'Hercourt, soit que, par un souci très vif de l'opinion, il se composât une tristesse un peu excessive, il éprouvait un chagrin si violent que madame de Thianges fut épouvantée dès qu'elle l'aperçut. M. Le Bintel la rassura : M. d'Hercourt vivait encore. Le mal

cependant empirait sans cesse : les membres inférieurs enflaient, le pouls battait de plus en plus irrégulier, les crises d'étouffement se multipliaient ; l'intelligence restait encore d'une lucidité parfaite. Il avait reçu la veille les secours de l'Église...

M. d'Hercourt habitait, dans la même rue que mademoiselle de Poméran, une maison vieille de deux grands siècles. Quand elle en franchit le seuil, madame de Thianges se rappela cette année lointaine où, pour la première fois, le marquis la conduisait à travers les trésors hérités de ses ancêtres ou collectionnés par le goût le plus sûr : avec quel respect il retirait de la bibliothèque, qui occupait toute une pièce du rez-de-chaussée, les anciennes reliures armoriées, les luxueuses éditions modernes, les photographies d'art, les estampes ! Avec quelle délicatesse il montrait dans les chambres du premier étage les bibelots précieux qu'abritaient les vitrines ! Avec quelle grâce il lui offrait ce petit couteau d'argent à double lame, dont il n'avait pas jusqu'alors consenti à se séparer ! Quelle bonté dans ses yeux, quelle affection dans sa voix, quelle séduction dans toute sa personne !... Tandis qu'elle gravissait l'escalier, une angoisse l'oppressa : elle s'arrêta, comprenant que tout courage allait lui faire défaut.

— Allons, allons ! — dit pour la raffermir son père, d'une voix bourrue.

Il poussa la porte, et elle entra derrière lui.

Remonté sur les oreillers, les mains à plat sur la couverture, M. d'Hercourt sommeillait, dans un lit à colonnes, exhaussé d'une marche. Mademoiselle Isabelle, assise au chevet, ne bougea pas, mit un doigt devant sa bouche :

— Chut ! — fit-elle très bas, — il vient d'avoir une syncope.

Madame de Thianges s'approcha. Comme il avait changé ! Ce visage jaunâtre, avec les pommettes striées de veines bleues, ces lèvres gonflées, ces doigts aux ongles violacés, ce cou maigre dont les cordes saillaient, c'était déjà la mort ! Les fenêtres s'ouvraient à demi sur le jardin, l'air tiède de la matinée pénétrait avec des cris d'oiseaux et le parfum des lilas, les rayons du soleil glissaient sur les draps... Une sœur de charité, très jeune, baissa un store.

— Je m'en vais chez nous, — dit M. Le Bintel en se

penchant vers sa belle-sœur ; — je serai là quand arriveront les bagages de Suzanne.

Mademoiselle Isabelle l'approuva, et il s'éloigna sur la pointe des pieds.

— Assieds-toi, — dit mademoiselle de Poméran à sa nièce, en lui désignant une petite chaise couverte d'une housse, comme tous les meubles.

Madame de Thianges ôta son chapeau, ses gants, sa jaquette de voyage. La sœur, silencieuse, les rangea sur la table, au bout de la chambre. Du regard, madame de Thianges questionna sa tante.

— Il n'y a pas d'espoir, — répondit-elle ; — c'est l'affaire de trois ou quatre jours.

M. d'Hercourt se réveilla, avec peine ; ses yeux éteints contemplèrent, quelques secondes, comme s'ils ne la reconnaissaient pas, madame de Thianges. Elle n'osait risquer un geste ni rien dire.

— Suzanne ! — s'écria-t-il enfin, — Suzanne !

Il voulut lui tendre les bras ; ses bras étaient trop faibles. Alors elle se précipita, et, agenouillée, toute gémissante, elle baisait ses pauvres mains tuméfiées.

Madame de Thianges ne quitta pas un instant M. d'Hercourt ; son père lui apporta simplement un nécessaire de toilette et un peignoir, Elle aurait voulu suffire toute seule à tous les soins. M. d'Hercourt ne se nourrissait que de lait : Suzanne tenait la tasse, tandis qu'il buvait lentement, puis lui essuyait les lèvres. Pour la remercier, il baissait les paupières en essayant de sourire... Plus forte que sa tante ou la sœur, c'était elle qui aidait M. Le Bintel à le soulever, durant une crise d'étouffement, ou à le transporter dans un fauteuil près de la fenêtre, afin qu'il respirât avec plus de facilité. Si la fièvre lui brûlait le front, elle y posait, longuement, pour le rafraîchir, sa main, auparavant appliquée contre un morceau de glace.

Cette présence si chère diminua-t-elle les souffrances du malade ? Il se plaignit moins. Il ne parlait pas, mais ses yeux se ranimaient : ils s'attachaient à madame de Thianges, ils la suivaient partout, avec une tendresse infinie sans doute, mais aussi une interrogation obstinée qui bouleversait Suzanne.

A plusieurs reprises, elle devina son nom sur la bouche de M. d'Hercourt : elle crut qu'il l'appelait ; il ne dit rien, et continua de la regarder.

Le soir, vers neuf heures, comme le médecin affirmait qu'on ne devait pas craindre un dénouement subit, M. d'Hercourt s'assoupit. Suzanne n'accepta pas encore de se reposer : elle désirait passer au moins une partie de la nuit près du marquis. Mademoiselle de Poméran et M. Le Bintel, brisés par la fatigue, renoncèrent, après de vains conseils, à l'en dissuader et couchèrent au rez-de-chaussée. Madame de Thianges était au pied du lit. Une lampe, dont l'abat-jour descendait jusqu'au bas du verre, éclairait à peine la chambre. Les vieux portraits de famille, pendus aux murs, s'effaçaient dans l'ombre. On voyait par une des fenêtres, encore entr'ouverte, les étoiles qui semblaient semées entre les branches des arbres. Un grand silence pesait, que troublait seulement à intervalles réguliers la respiration haletante de M. d'Hercourt.

Madame de Thianges se courbait vers lui, obsédée par la même pensée : pourquoi l'avait-il ainsi observée tout l'après-midi ? Avec cette acuité propre à ceux qui vont s'en aller pour toujours saisissait-il la misère de Suzanne ?... La douleur dont le joug d'un faux amour meurtrissait madame de Thianges s'avouait donc au point de ne même pas se confondre avec la douleur plus impérieuse que lui causait une mort prochaine ?... La mémoire de la jeune femme recherchait l'éclat fragile des yeux creusés, leur âpre curiosité, et aussi leur pitié. Qu'apercevaient-ils, ces yeux, ou que tâchaient-ils d'apercevoir ? Ah ! puisque déjà la mort s'emparait de lui, qu'un pareil tourment ne désespérât pas les dernières heures qu'il vivait... Que savait-il pourtant ? Malgré le désenchantement de certaines lettres, elle ne lui avait rien confié depuis longtemps : il ignorait la liaison avec M. des Fannoises sans doute, il ignorait tout, et pourtant il savait... Elle en était sûre... Pourquoi l'aurait-il ainsi regardée ?... Il l'aimait trop pour se tromper.

Les pleurs inondaient le visage de Suzanne... Elle pleurait non parce qu'elle perdait un ami irremplaçable, mais parce qu'elle était certaine que cet ami la connaissait, telle qu'elle

était devenue, et qu'il s'en torturait. Ce regard qui s'était fixé sur elle ne voulait retrouver ni la petite fille aux mollets nus, ni la jeune fille que M. de Thianges épousait, ni même la femme trahie; il sondait toute l'infortune de son âme. Quand il s'était attaché sur elle, pour la première fois, Suzanne avait tremblé. Maintenant elle s'affolait. M. d'Hercourt lui parlerait demain, cette nuit peut-être, il l'interrogerait... Aurait-elle la force de résister à sa voix, de l'abuser, afin qu'il s'endormît à jamais dans une paix sereine? Il fallait se taire, ou mentir. Le pourrait-elle? Et si sa volonté ne parvenait pas à réprimer un cœur trop avide de s'épancher, si ses lèvres se refusaient au mensonge, si, malgré elle, tout son désespoir débordait?...

La lune nageait dans un halo laiteux, nul souffle ne remuait les feuilles, une divine douceur s'épandait du ciel; M. d'Hercourt murmura :

— Suzanne... Suzanne...

Que voulait-il? Madame de Thianges lui toucha les épaules. Il ne se réveillait pas; il rêvait; il avait déjà le recueillement de la mort.

Suzanne recouvra un peu de calme. Accoudée à la colonne du lit, elle le contemplait. Hélas! comme la destinée démentait tous les désirs qu'il avait caressés! Il voulait qu'elle fût sensible, et il l'avait seulement préparée à souffrir plus profondément; il la voulait riche, et il l'avait exhortée à s'unir à un homme bien plus âgé, qu'elle n'aimait pas; il voulait que, pour aimer la vie, elle aimât l'amour, et l'amour l'accablait de honte. Ainsi rien de ce qu'il souhaitait ne s'était réalisé. Et pourtant avec lui s'en iraient toute la beauté de sa jeunesse, toutes les années fortunées, toutes les joies charmantes du passé où la faiblesse de Suzanne puisait, pour le présent, du courage; tout ce qu'elle chérissait, tout ce qui la consolait. Que lui resterait-il?... A cette heure, Suzanne, comme naguère, alors que l'amour l'entraînait vers M. de Brineuse, évoquait seulement la délicieuse affection de M. d'Hercourt, les journées radieuses vécues auprès de lui, les leçons à la table de travail, les promenades dans la campagne, leur mutuelle confiance, leurs enthousiasmes, leurs illusions. Tout cela mourrait avec lui. L'image de mademoiselle Mélanie flotta devant elle. Quel

merveilleux amour que celui de M. d'Hercourt, amour qui lui serait toujours étranger! Ah! pourquoi le sort l'avait-il chassée de cette petite ville paisible où les passions duraient jusqu'à la tombe, vers cette grande ville tumultueuse où l'on se plaît, où l'on se prend, où l'on se quitte, sans s'aimer!

Le lendemain, les spasmes et les suffocations augmentaient, l'œdème des membres inférieurs s'étendait jusqu'au-dessus des genoux.

Dans l'après-midi, comme on avait amené M. d'Hercourt près de la fenêtre, il pria qu'on le laissât quelques instants seul avec Suzanne. Suzanne frissonna : le doute n'était plus permis, il savait, il voulait la questionner... Mademoiselle Isabelle et M. Le Bintel s'éloignèrent avec la sœur.

La tête droite, M. d'Hercourt haletait; sa poitrine se soulevait, puis retombait, les mots coupés par les efforts de sa respiration. Une teinte cireuse gagnait toute la figure marbrée, la pupille pâlissait, les lèvres bleuissaient.

— Venez près de moi, Suzanne! — fit-il.

Suzanne roula un pouf à côté du fauteuil. M. d'Hercourt, très difficilement, baissa les yeux vers elle. Assise contre lui, le visage incliné et frôlant le fauteuil, le menton dans la main, ses cheveux un peu défaits, elle pouvait ainsi réveiller dans sa mémoire le souvenir de la fillette tendre qu'il avait élevée. Cependant cette attitude, qui prolongeait ironiquement dans le présent le charme d'une enfance innocente, ne le frappa nullement : il ne scrutait que le regard de Suzanne.

— Suzanne! — dit-il.

Elle redressa la tête.

— Que voulez-vous?

— Répondez-moi, Suzanne. M'aimez-vous toujours?

— Pouvez-vous en douter? — balbutia-t-elle.

— M'aimez-vous comme jadis?

— Pourquoi me demandez-vous cela?... Je vous aime autant que jadis, et mieux aussi... Je vous aimais ainsi qu'une enfant naguère, une enfant qui ne savait rien... Je sais maintenant tout ce que vous avez été pour moi... Mais, je vous en supplie, ne parlez plus! vous vous fatiguez...

— Je redoutais, — reprit-il, — oui, je redoutais... que vous

ne m'aimiez moins. Vous avez souffert... Vous souffrez... par ma faute... Si... si... On n'abuse pas ceux qui meurent... Je me souviens de quelques lettres... Et puis, après, votre silence... Ah! votre silence surtout m'a inquiété... Je voulais que vous fussiez heureuse... Hélas!... vous avez dû me détester... Je vous ai mal aimée... Et vous souffrez... Vous ne souffrez pas d'amour... C'est... vous souffrez à cause de vous-même... Ah! je le vois bien maintenant... de vous-même... de vous-même... Il faut me dire...

— Mais non, mais non! — dit-elle fiévreusement. — J'ai du chagrin, parce que vous êtes malade; mais, quand vous serez rétabli, je serai gaie de nouveau... Je ne souffre pas, je ne souffre pas...

Il ne la croyait pas. Elle passa le bras autour de son cou, appuya la tête contre la sienne, tâcha de le convaincre; il l'interrompit :

— Suzanne, écoutez-moi... Je veux...

Il ne put continuer : la tête renversée, la bouche ouverte, tout le corps tremblant, il étouffait; les pupilles soudain dilatées donnaient à son visage une expression étrange de terreur. Il allait mourir, sans doute; cette crise, la plus violente de toutes, serait la dernière... Ses mains se raidissaient, les doigts étaient écartés, les muscles du cou tendus, les paupières dégageaient toute la cornée, la pupille s'élargissait encore. Madame de Thianges appela, cria. M. Le Bintel accourut, puis la sœur, puis mademoiselle Isabelle.

— C'est la fin, — dirent-ils.

Le médecin arriva, comme l'étouffement cessait... Il défendit qu'on replaçât le malade dans son lit. Des spasmes secouaient M. d'Hercourt, nulle lueur ne brillait dans ses yeux; il ne prononça plus une parole. Vers le soir, il expira.

XI

Il y avait trois ans que M. des Fannoises avait pour maîtresse madame de Thianges, quand il commença à se lasser de cette liaison. La mort de M. d'Hercourt laissait à Suzanne

une douleur cruelle qu'avivait encore le souvenir des derniers moments du marquis : comment douter qu'il n'eût pénétré la vérité? M. des Fannoises n'accordait aucune importance au trépas d'un homme parvenu à un âge avancé. Georges Fréret, au contraire, comprenait tout ce que Suzanne perdait : il la plaignait, il la consolait, jamais il ne fut un ami plus précieux.

Cette tristesse presque continuelle déplut à M. des Fannoises : il voulait une maîtresse gaie, frivole, toujours prête aux amusements futiles de l'existence mondaine; il ne ménagea pas les railleries. Madame de Thianges ne réussit pas à se dominer. M. de Thianges lui-même reprochait à sa femme de rendre sa maison moins agréable. Fréret seul, en effet, procurait à Suzanne de l'apaisement; tous les autres l'ennuyaient, la blessaient. M. des Fannoises, froissé d'une telle intimité, irrité qu'on négligeât ses récriminations, s'éloigna de sa maîtresse. A vrai dire, il estimait ridicule qu'une femme l'eût enchaîné si longtemps et saisissait avec empressement le premier prétexte pour relâcher des liens trop anciens...

Suzanne revécut des journées pareilles à celles de naguère, alors que commençait l'inconstance de Pierre de Brineuse. Attentes vaines, rendez-vous oubliés, promesses bafouées, serments violés, lettres sans réponse, tout se répéta. Mais, tandis qu'autrefois elle souffrait d'amour, elle souffrit alors d'épouvante. Ainsi sa fidélité, sa résignation, tant de patience, tant d'énergie, tant de honte, tout était inutile : M. des Fannoises l'abandonnait. Madame de Thianges, pour le ramener, ne recula devant aucune lâcheté : elle s'obligea à paraître enchantée, et, pour mieux retenir M. des Fannoises, se plongea, avec une fièvre maladive, dans une vie de plaisirs, que favorisait un admirable été. Il le remarqua seulement pour s'en agacer. Alors elle l'implora, le menaça comme la plus sincère et la plus ardente des amantes. Atroce comédie! Suzanne ne se méprisa jamais autant qu'en ces semaines lamentables où elle suppliait un homme qu'elle n'aimait pas. M. des Fannoises employa un grand moyen : il se décida à partir.

Ce fut M. de Thianges qui annonça, un après-midi, à sa femme que M. des Fannoises partait pour l'Allemagne avec Pierre Doizat. Hostile à cette résolution, il l'avait blâmé de

déserter Paris à l'époque de l'année la plus animée et d'imiter ainsi Georges Fréret, un paysan; mais M. des Fannoises prétendait qu'il obéissait à d'impérieuses raisons et le chargeait de porter cette nouvelle à madame de Thianges; il s'excusait, par la rapidité des derniers préparatifs, de ne pouvoir prendre lui-même congé d'elle.

Suzanne fut bouleversée : elle écouta cependant son mari, sans trahir la moindre émotion; mais, quand il l'eut quittée, tout son courage s'évanouit... Tout était fini... M. des Fannoises fuyait... Soudain une lueur d'espoir fascina son esprit. A la hâte, elle s'habilla, courut à Passy, monta, haletante, l'escalier de l'hôtel. M. des Fannoises, dans son cabinet, mettait en ordre des papiers. Il se retourna :

— Vous ! — cria-t-il, stupéfait.

Oppressée, la voix hésitante, elle balbutia :

— Oui, c'est moi... M. de Thianges m'a dit... Vous partez pour longtemps... Vous allez très loin... avec Pierre Doizat.

M. des Fannoises ne bougeait pas et la regardait; elle ne put endurer ce regard glacial, et elle dit seulement, comme une prière :

— Il ne faut pas que vous partiez.

— Pourquoi?

— Je ne veux pas, je ne veux pas... vous ne pouvez pas partir.

Elle fit quelques pas et, touchant doucement le bras de M. des Fannoises :

— N'est-ce pas, vous ne partirez pas?... Vous n'avez voulu que me faire du mal.

— Mais non, mais non! — dit-il sèchement; — je pars demain... cela est nécessaire.

— Écoutez-moi, — dit-elle, — je vous en conjure. Je suis à bout... Depuis trois mois, vous ne m'avez rien épargné. Je vous ai vu chaque jour plus fatigué de moi; vous ne veniez plus, vous riiez de mes larmes, vous ne répondiez pas à mes lettres, et vous les lisiez à vos amis; sous mes yeux, en soirée, vous courtisiez d'autres femmes; vous me railliez, vous étiez même souvent grossier. Mais vous n'avez jamais avoué que vous ne m'aimiez plus; je vous le demandais, je réclamais de vous toute la vérité, je vous importunais. Ah!

je sais maintenant ce que vous poursuiviez : vous pensiez que je serais fatiguée à mon tour, et que je vous rendrais votre liberté. La responsabilité d'une rupture vous contrariait. Mais j'ai tout accepté. Alors vous partez, et, comme vous craignez un éclat de ma passion, vous n'osez pas m'informer vous-même. Eh bien ! vous ne partirez pas.

Un sourire glissa sur la bouche de M. des Fannoises :

— Vous croyez ? — dit-il.

Madame de Thianges n'entendit pas cete réplique dédaigneuse. Les mots l'enivraient, sa voix n'était plus hésitante, mais ironique, pleine de mépris. Une joie étrange soulevait aussi son cœur, la lutte la grisait de l'espérance chimérique d'une victoire.

— Ah ! vous prenez une femme, — continua-t-elle, — et, quand elle a cessé de vous plaire, il faut qu'elle disparaisse de votre vie. Qu'elle aime, qu'elle souffre, peu importe, et peu importe ce qu'elle deviendra ! Et vous vous indignez qu'elle ne s'en aille pas d'elle-même, esclave docile aux désirs de son maître, avant qu'ils soient exprimés. Eh bien ! je ne suis pas de ces maîtresses commodes. Vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit...

Elle était tout près de M. des Fannoises : elle ne ressemblait plus à la femme apeurée, qui, tout à l'heure, s'arrêtait au seuil de la porte, elle frémissait de colère. Il étendit la main pour l'écarter, et ce simple geste détruisit l'espèce de folie qui la possédait depuis quelques instants : il lui révéla dans quels vains efforts elle s'épuiserait contre un pareil sang-froid.

— Ma conduite — dit-il — ne vous prouve-t-elle donc pas assez l'inutilité de toute discussion ? Il est habituel qu'une liaison se rompe de lassitude... Les amours les plus grands ont leur fin... le nôtre est mort...

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Vous ne m'aimez plus ? — interrogea madame de Thianges.

Il répliqua d'un ton léger :

— Mais non, je ne vous aime plus.

Il y eut un nouveau silence, plus long. Que se passait-il dans l'âme de madame de Thianges ? Et quelle lutte mystérieuse livrait-elle contre elle-même ? M. des Fannoises, les

mains dans les poches, avec la subite familiarité d'un homme qui ne croit plus devoir des égards à une maîtresse, marchait, impatient, à travers la pièce. A deux ou trois reprises, elle parut vouloir l'appeler, mais se tut... Une pâleur extrême se répandait sur son visage,

— Je t'aime, moi ! — dit-elle enfin.

M. des Fannoises contempla Suzanne avec étonnement ; il allait lui répondre, mais déjà elle s'accrochait à lui, le tenant aux épaules de ses doigts crispés, les yeux fermés et la tête couchée sur sa poitrine, violente, tendre, désespérée.

— Je t'aime, moi, je t'aime... Ne t'en va pas. Que deviendrais-je ? Je t'adore, tu sais bien que je t'adore... Il y a près de quatre ans que nous nous aimons... ne t'en va pas. Ne t'ai-je pas toujours aimé ? Qui t'aimera comme je t'aime ? Songe aux années que nous avons vécues, songe que nous pouvons si facilement en vivre de semblables, songe à toutes nos caresses...

Furieux d'avoir été surpris ainsi, il essayait de se dégager. Elle pesait sur lui de tout son poids, il se raidissait ; les cheveux de Suzanne lui effleuraient les joues ; elle cherchait à sentir contre elle son corps ; ses paroles étaient rapides, saccadées, entrecoupées de gémissements.

— Rappelle-toi... nous avons été si heureux... ne t'en va pas, ne t'en va pas. Je t'adore... Aie pitié de moi.

Elle redressa la tête, voulut atteindre ses lèvres ; involontairement il lui entoura la taille, il vit sous les paupières de Suzanne un éclair de joie ;

— Aime-moi, aime-moi ! — criait-elle.

Violemment il lui saisit les bras, les ramena devant lui et, lui serrant les poignets avec brutalité, il la maîtrisa, la repoussa.

Elle jeta un cri de douleur ; une ligne rouge rayait ses poignets, elle les regardait, comme égarée.

— A quoi vous sert-il de mentir ? fit M. des Fannoises. Et que me parlez-vous de pitié !... Les femmes m'ont trop aimé pour que je puisse être leur dupe. Je n'ai jamais cru que vous m'aimiez. Je ne vous aimais pas non plus... J'étais votre amant, vous étiez ma maîtresse : cela ne signifie point qu'il y eût de l'amour entre nous... Nous nous plaisions. Nous

nous sommes plu plusieurs années : cette rupture devrait ne vous coûter nulle peine.

Madame de Thianges demeurait toute droite, les bras pendants, et seuls le battement de ses narines et les lueurs fugitives de ses yeux indiquaient le drame qui se jouait en elle. Mais soudain un rire éperdu la secoua tout entière, un rire de délivrance, et, les mains jointes nerveusement devant la poitrine, la figure rayonnante :

— Eh bien ! oui, tu as raison, — cria-t-elle, — je te hais, je te hais... je ne t'ai jamais aimé, jamais, jamais... Je souffrais, je voulais oublier ; tu étais là toujours, à mes côtés : un soir, je t'ai cédé, j'aurais cédé à tout autre... Oh ! je sais le peu que je vaux... Mais tu n'as pas cru que je ne t'aimais pas !... tu mens... Tu es fat, vain, orgueilleux : tu ne pouvais pas croire qu'une femme ne t'aimât pas... Eh bien! je ne t'aimais pas. Qu'importent les caresses et les mots que j'ai pu dire ?... Mon cœur ignorait mes caresses... et les paroles que je prononçais ne montaient pas de mon cœur... Pourtant je ne demandais qu'à t'aimer... Mais je t'ai mieux connu : je n'étais pour toi qu'une aventure flatteuse... J'ai sondé aussi toute la sécheresse de ton âme, toute la frivolité de ton esprit, toute la niaiserie de ta vie. Tu es fier d'une nouvelle maîtresse comme d'un nouveau cheval. J'ai voulu te garder, j'ai redouté de tomber plus bas, je sais ma faiblesse, je suis restée. J'imaginais que tu me donnerais enfin la tendresse dont j'avais besoin. Ah ! me suis-je méprisée !

M. des Fannoises haussa les épaules.

— Tu ne comprends rien, — poursuivit-elle, — tu ne comprends pas qu'une femme s'attache à un homme, comme un noyé à celui qui le sauve. Mais comprends donc... j'avais peur de l'avenir, j'avais peur, si tu m'abandonnais, d'appartenir à un autre, comme je t'avais appartenu... J'avais peur de ma faiblesse, j'avais peur de mes sens, j'avais peur de moi... Je ne voulais pas encore m'avilir, je ne voulais pas avoir un autre amant après toi, d'autres amants peut-être : c'est pourquoi je te mentais... De quelle honte ai-je souffert, moins cruelle pourtant que la honte présente !... Je t'ai imploré, comme si je t'adorais ! La vie ne me réserve pas de honte plus grande. Ne crains rien, tu peux partir, ne pas partir...

Fais ce qu'il te plaira... Je m'en vais... Si tu voulais de moi, c'est moi qui ne voudrais plus de toi, je ne le pourrais pas.

M. des Fannoises, appuyé au mur, attendait, résigné, qu'elle eût fini de parler. Elle était près de la porte ; elle l'ouvrit.

— Adieu ! — dit-elle.

— Adieu ! — répéta-t-il.

M. des Fannoises, sans réfléchir sur un caractère qui lui semblait fort singulier, partit, comme il l'avait dit, le lendemain. La violence imprévue de madame de Thianges l'inquiétait : il se hâtait de mettre entre son ancienne maîtresse et lui-même le temps à la fois et l'espace.

Madame de Thianges se sentit alors irrémédiablement perdue. De tout ce que lui avait conseillé, prédit M. d'Hercourt, rien ne s'était réalisé : élevée dans le culte de l'amour, Suzanne n'atteignait que les apparences les plus misérables de l'amour, et l'amour ne la faisait que déchoir. Pourquoi vivre, si elle devait toujours vivre en se dégradant ? L'idée de la mort se présenta à son esprit comme l'idée de l'unique salut. Mais la douleur physique la frappait de terreur... Elle aurait voulu mourir comme on s'endort. Tout ce qu'on lui avait raconté des morts volontaires l'effrayait trop, les blessures sanglantes, les visages grimaçants, l'atrocité des poisons... Comment pouvait-on se tuer ? Elle souhaitait la mort, mais la mort l'oubliait...

La Martinie lui offrait un refuge ; elle n'y trouva que des souvenirs. La maison avec ses roses, les vieux arbres, le faune mélancolique, les collines teintées par le crépuscule, tout lui rappelait la petite fille de jadis, et surtout la jeune femme avide de volupté. Le fantôme de son amour surgissait à chaque pas. Alors, avec une âpreté farouche, Suzanne s'enfonça dans ces souvenirs. C'était toute sa vie, puisque c'en étaient les seuls jours de félicité. Parfois une lettre de Fréret arrivait de Normandie : elle ne répondait pas. Elle se promenait seule dans la campagne, pour tout revoir : la nature toujours jeune lui rendait plus lourde la vieillesse de son cœur. Suzanne était belle pourtant, d'une beauté grave, avec cet air languide qu'avait eu sa mère, des yeux profonds, une bouche pâle, toute une infinie fatigue de son corps. L'étang immobile, le

petit pont où son pied avait trébuché, le hêtre auquel elle s'adossait, rien n'avait changé. Pierre lui apparaissait : « Je vous donne toute ma vie, je vous adore, je vous adore... « Elle entendait les paroles suppliantes, sa mémoire en poursuivait les accents, ses lèvres les répétaient pour en chercher toutes les inflexions.

Ainsi, minute par minute, tout le passé renaissait, et ce qu'ils s'étaient dit, et leurs moindres gestes, et leurs moindres silences. Un jour, comme elle s'était couchée, rue Vineuse, sur un divan, Pierre, la main posée sur son côté, sentait à travers le peignoir le rythme de sa respiration. « Il me semble, murmurait-il, que je tiens toute ta vie dans ma main. » Penché vers Suzanne, il ne la désirait pas, c'était une de ces rares minutes où l'amour n'est plus qu'une extase de tendresse ; et, parce que les mots sont incapables d'exprimer le sublime bonheur où parfois s'élance une âme, elle n'avait pu que pleurer.

Madame de Thianges pleurait encore, mais parce qu'elle se jugeait. Alors même qu'elle se traînait à travers le passé, la clarté tiède du matin, la splendeur de midi, la calme mollesse de l'ombre, les mille odeurs diffuses avivaient son besoin des caresses. Innombrables étaient ceux qui s'aimaient et jouissent de la beauté des choses. Ses grands élans se brisaient, toujours à la merci des sens. Alors elle maudit Pierre de Brineuse. Qu'avait-il fait d'elle ? Ce fut le dernier, l'inutile, et le plus tragique effort d'une âme à la dérive. Que tenter désormais ? Elle ferma les yeux et alla à son destin.

On avait excusé par l'existence que son mari menait la passion de madame de Thianges pour M. de Brineuse ; l'autorité de M. des Fannoises avait sauvé, pour la plupart, sa seconde faiblesse ; de nouvelles liaisons la déconsidérèrent. Riche, jolie et jeune, on continua à la voir, on ne la fêta même jamais davantage. Son nom cependant faisait sourire, et, si les hommes la défendaient un peu, les femmes, les moins honnêtes surtout, étaient les plus sévères. « La petite madame de Thianges », disait-on. Son intelligence démêla facilement ce qu'on pensait de sa personne et de sa conduite. Elle en souffrit d'abord. Nul ne la flétrissait avec plus d'amertume qu'elle-même : Suzanne savait ce qu'elle eût été si M. de Brineuse

l'avait toujours aimée, ou si elle eût aimé un autre homme avec autant de ferveur. Mais l'on s'habitue vite au plaisir. Le monde ne lui proposait en exemple que des aventures légères ou des curiosités perverses. Madame de Thianges discerna très vite que les vrais amours sont rares, qu'ils alarment, qu'on les raille, et, si elle s'estima en effet avilie, ce fut à ses propres yeux, et non par comparaison avec les autres femmes.

Dans la quinzième année de son mariage, M. de Thianges mourut, écrasé, un après-midi de mai, par une automobile.

Cette mort inopinée, le préjugé des convenances, une manière de chagrin, peut-être aussi une lassitude assez naturelle imposèrent à Suzanne durant plusieurs mois une grande discrétion. Le premier étonnement passé, on commença à se persuader que le repentir d'une vie féconde en trahisons la déterminait peut-être réellement à chérir M. de Thianges, alors qu'il n'était plus que poussière, et l'on faillit la classer parmi les veuves inconsolables. A l'ordinaire, cette réputation ne procure que des soupirants plus nombreux et plus empressés, à la condition toutefois qu'on ait toujours gardé la plus absolue des fidélités. Madame de Thianges s'était consacrée à l'amour avec un zèle si complet qu'il sembla naturel à tous qu'elle ne souhaitât plus en rien connaître, puisque sans nul doute elle en connaissait tout : on se mit à lui rendre une considération dont on l'avait privée.

Un jour, comme elle achevait de lire dans son petit salon une lettre de Georges Fréret, son regard s'attacha involontairement sur la photographie de M. de Thianges, toujours à la même place sur la cheminée. Appelé, quelques semaines auparavant, à Bayeux, au chevet de sa vieille parente éloignée, Georges Fréret informait madame de Thianges qu'elle était morte en lui laissant une fortune considérable. Il devait être à Paris le lendemain et lui ferait visite très prochainement.

« Enfin, — écrivait-il en terminant, — le plus cher de mes rêves sera peut-être exaucé! »

Suzanne jeta la lettre sur le secrétaire. Sous le casque rehaussé d'un plumet, la jugulaire d'acier au menton, la crinière ramenée sur l'épaulette, la poitrine bombée sous la cuirasse, M. de Thianges lui apparut un peu ridicule, d'autant que, les mains jointes sur la poignée de son sabre, il affectait

une tenue martiale assez prétentieuse, comme s'il personnifiait à lui seul toute la défense nationale... L'idée vint à Suzanne que ce portrait expliquait la déférence excessive qu'on lui témoignait : il était là comme une preuve de ses regrets persistants. Un pli d'ennui rida son front. Elle prit le portrait, le soupesa, s'accouda au clavecin ; par hasard, il était ouvert : le portrait y tomba.

— Oh ! — fit-elle, — oh !

Une plainte sourde s'exhala des cordes frôlées, et, comme elle tâchait de retirer le portrait, le domestique annonça :

— Monsieur Pierre Doizat.

Elle ne se redressa pas assez vite.

— Oh ! — dit-il, — quelle bizarre manière de jouer du clavecin !

— Je ne joue pas du clavecin, — répondit-elle, — je cherche M. de Thianges.

— M. de Thianges !

— Mais oui... son portrait a glissé de ma main, il est là, sous les cordes... L'apercevez-vous ?

— A peine... Pauvre M. de Thianges ! Voulez-vous que j'essaie ? Je serai peut-être plus adroit.

Il se courba, feignit deux ou trois efforts inutiles, se releva :

— Impossible ! — dit-il, — mais ce clavecin est du style Empire le plus pur. Jadis on a joué sur ce vieil instrument les romances les plus sentimentales du monde, et les cordes frémiront encore, la nuit, pour des concerts mystérieux que M. de Thianges entendra.

Madame de Thianges contempla quelques instants le meuble qui renfermait l'image de l'officier le moins ambitieux de la cavalerie française. Une ombre flotta sur son visage.

— Ne parlez pas ainsi ! — dit-elle.

Puis lentement, comme si de mornes pensées occupaient son esprit, elle gagna la bergère, lasse, et se soutenant la tête de la main. Le ciel s'assombrissait, un vent frais agitait les arbres. D'un geste, Pierre Doizat montra la fenêtre :

— Un après-midi d'automne, au mois de juin ! — dit-il.

Madame de Thianges hocha la tête :

— Oui... Et moi, j'ai une âme d'automne... Enfin, c'est

gentil à vous d'être venu. Mais depuis quand êtes-vous rentré à Paris? Il y a des années que je ne vous ai vu.

— Un an... Cette fois j'ai voyagé très loin... Des affaires... Je suis rentré tout récemment. Hier, chez des amis communs, on a parlé de vous...

— Et qu'a-t-on dit?

— On a parlé du grand malheur qui vous avait frappée.

Il avança un peu sa chaise, et, d'un ton si incertain qu'on ignorait s'il constatait une atroce réalité ou posait une question :

— C'est affreux, — fit-il.

Elle répéta, indifférente :

— C'est affreux.

Pierre Doizat l'observait curieusement. La robe noire que portait madame de Thianges donnait, malgré la coquetterie des manches aux « engageantes » de crêpe blanc et un léger décolletage en carré, une pâleur plus uniforme à ses traits, et un éclat plus vif à ses yeux battus. Il savait ce qu'on racontait d'elle, et la rangeait sans hésiter parmi ces femmes faciles qui n'ont jamais le courage de contrister les hommes par des refus. Elle l'avait toujours intéressé, d'ailleurs, ou, du moins, elle éveillait chez lui un désir très violent. Arrivé depuis quelques jours, il avait vite appris, sans même s'informer, tout ce qui la concernait : l'épouvante produite par la mort de M. de Thianges et cette réputation imprévue que son deuil méritait à Suzanne. Il admettait l'effroi dont une mort si brutale pouvait, aux premiers moments, ébranler une nature nerveuse, et même qu'un chagrin assez réel s'y ajoutât, mais non ce renoncement à l'amour, jusqu'alors indispensable : il ne se fiait pas à ces brusques revirements de caractère. Madame de Thianges rencontra son regard aigu. Une rougeur subite colora ses joues, et, comme pour cacher son trouble, elle continua avec une hâte mal déguisée la conversation interrompue :

— Et de quel pays lointain revenez-vous? — demanda-t-elle.

— Des Antilles, tout simplement.

— C'est un beau pays?

— Accablant. Je n'ai jamais si fort aimé la France que

dans cette contrée étouffante, où tout se presse, s'écrase, arbres, herbes, fleurs, liés, enlacés, enroulés les uns aux autres dans une vertigineuse confusion. Je pensais à nos grands horizons calmes, à nos forêts, à tous nos paysages modérés, sensibles, émouvants...

— Mais j'ai entendu d'autres voyageurs : ils décrivaient les Antilles avec enthousiasme. Ils vantaient l'existence aisée, libre et paresseuse, le climat voluptueux, la plastique des femmes, la douceur des nuits.

— Oui, sans doute... le charme alangui des créoles vêtues de blanc, la démarche harmonieuse des jeunes négresses aux madras multicolores, la turbulence pittoresque des petits négrillons au gros ventre nu... Les mœurs ne sont nulle part moins sévères. Comme on regrette pourtant la grâce d'une Française !... Les nuits là-bas sont douces, il est vrai, mais moins douces que chez nous, et les ciels n'ont pas de crépuscule.

— Mais que faisiez-vous aux Antilles ?

— Oh ! des choses vagues...

— Quel être mystérieux !

— Mystérieux, moi ! Mais c'est vous qui êtes mystérieuse. Oui, mystérieuse... Il y a quelque chose de changé en vous ; je ne sais quoi, par exemple... Vous êtes plus jolie que l'an dernier : le temps affine votre beauté, et cette robe vous sied à merveille. Mais ce n'est pas cela... Vous étiez ardente, gaie, fiévreuse même... vous êtes maintenant sérieuse, un peu triste.

— Vous avez peut-être raison, — murmura-t-elle.

Elle soupira ensuite, désolée :

— Ah ! je m'ennuie, je m'ennuie.

— Vous vous ennuyez, vous ! Ah ! je n'en crois rien... Pourquoi vous ennuieriez-vous ?

— Ma vie est finie, — dit-elle gravement.

— Votre vie n'est pas finie, parce que M. de Thianges a fini la sienne. Pour les femmes, l'amour...

— Eh bien ? — dit-elle, comme si elle ne saisissait pas.

— Vous êtes jeune, et vous avez encore de belles et de longues années à vivre.

— Ah ! mon pauvre ami, comme vous vous trompez !

Madame de Thianges inclinait la tête avec mélancolie. Tout à l'heure impatiente, elle paraissait maintenant sans goût de vivre, mais, loin de s'inquiéter de cette tristesse, Pierre Doizat en concevait quelque espérance, car il discernait bien que la mort de M. de Thianges y restait étrangère.

— Il y a des femmes dont l'amour ne veut jamais; il en est d'autres auxquelles il s'attache pour toujours : vous êtes de celles-ci. Qui vous voit vous aime.

Elle étendit la main, puis ses yeux s'abaissèrent, comme sous une invisible caresse.

— Vous vous moquez! vous vous moquez! Je n'existe plus.

— Je ne me moque pas, — reprit-il, grisé par ses propres paroles, et la voix tremblante. — Depuis que je vous connais, si loin que le hasard m'ait emporté, c'est à vous sans cesse que j'ai pensé... Là-bas, c'est vous que je me rappelais, votre souvenir ne me quittait pas... Je vous aime.

Elle tressaillit, mais, vite maîtresse d'elle-même, eut un petit rire méprisant :

— Vous, — dit-elle, — vous m'aimez!

— Oh! vous ne me jugez pas capable d'aimer, — s'écria-t-il, et je ne dois réclamer de l'amour que du plaisir... Eh bien! croyez-vous qu'on puisse désirer sans aimer? Le désir, c'est aussi l'amour, car c'est la volupté. On ment quand on jure à une femme un amour respectueux. Mais nous avons besoin de mentir à nous-mêmes, nous rougissons de nos propres sentiments, et nous les ennoblissons avec hypocrisie. Celui qui désire, celui-là seul aime vraiment. Rien n'est plus fort que son désir, et, les femmes d'ailleurs ne lui résistent pas, quand elles sentent ce désir profondément sincère.

Madame de Thianges se renversait dans la bergère, ses cheveux contre le coussin du dossier, les bras nus jusqu'au coude, ses pieds dépassant la jupe. Pierre Doizat était si près qu'il la touchait. Non, il ne l'aimait pas : un tel homme ne souhaitait jamais que de grossières satisfactions. Elle l'écoutait cependant avec une joie secrète, troublée par ce désir qu'il ne masquait même plus. Elle avait peur, une peur délicieuse de cet homme et d'elle-même, et tâchait de la celer, avec l'inconscient souhait qu'il la surprît. Il regardait ses bras, ce regard la

brûlait ; elle voulut descendre la dentelle de ses manches, se pencha, et tout à coup ce furent sur ses doigts, sur le poignet, des baisers avides.

— Non, non ! — balbutia-t-elle, — laissez-moi, laissez-moi !

Elle ajouta, oppressée, en le repoussant :

— Ah ! vous avez une façon de faire des visites !... Vous êtes fou ! vous êtes fou !

Et, soudain, ses lèvres s'abandonnèrent.

Un léger bruit dans l'antichambre les effraya. Pierre Doizat recula. Puis comme il revenait, elle l'écarta assez rudement :

— Asseyez-vous... voilà quelqu'un.

Il était temps : madame Pierre de Brineuse entrait, suivie par un domestique qui apportait le thé. Afin de dissimuler son émoi, madame de Thianges se précipita au-devant d'elle.

— Oh ! je viens en courant, fit madame de Brineuse, vous dire au revoir : nous partons à la fin de la semaine.

— Déjà !

— Paris est odieux... toutes ces réunions, toutes ces fêtes... on ne s'appartient plus... M. de Brineuse déteste tout cela, et moi aussi.

— Où allez-vous ?

— En Hollande... Et vous, vous allez en Auvergne ?

— Oh ! non... J'irai en Bretagne... On m'a beaucoup vanté Port-Blanc ; j'ai loué une villa, je partirai fin juillet.

— Vous allez à Port-Blanc ? interrompit Pierre Doizat. Mais alors je vous verrai souvent !... Je passe un mois tout près, à Tréguier... Me permettrez-vous d'aller vous voir ?

Il s'était levé et la saluait.

— Je vous reverrai avant cette date lointaine ? — demanda-t-elle.

Leurs regards se croisèrent et se comprirent.

— Certainement, madame ! — dit-il.

Le crépuscule était proche quand madame de Thianges se trouva seule. Une brume tombait du ciel bas où, s'estompaient les contours précis des arbres argentés, et planait doucement entre les dernières branches et le sol. Des voitures attardées roulaient sans bruit sur la terre mouillée ; ses lanternes allu-

mées, le tramway trépidant s'arrêta au tournant de l'avenue. Le front contre la vitre, madame de Thianges regardait les marronniers roses, qui barraient l'horizon. Tout était calme, pesant, triste, et la fatigue de la nature semblait sortir, s'élever des massifs, des allées, des pelouses, et s'épandre pour se délasser.

Madame de Thianges s'appuya, songeuse, au clavecin. La clef était sur le couvercle, une petite clef de fer, ciselé en forme de trèfle... Que tout, dans cette journée, avait été imprévu ! Deux sentiments contraires partageaient Suzanne : blessée un peu par la brutalité de Pierre Doizat, qui révélait une impertinente manière de la juger, elle ne se rappelait pas cependant sans frissonner le plaisir physique qu'elle avait éprouvé... La clef balançait à son petit doigt. Brusquement, elle la glissa dans la serrure : le pène grinça. M. de Thianges, qu'un corbillard somptueux conduisait un an auparavant au cimetière fut cette fois vraiment et sans façon enterré.

XII

Quand, trois jours plus tard, Georges Fréret entra dans le petit salon de madame de Thianges, elle écrivait à Pierre Doizat.

— Ah ! — dit-elle, — je suis si contente de vous revoir ! Vous me manquiez.

Il portait, comme à l'ordinaire, un vêtement noir. Cependant il n'était plus le même ; il respirait la confiance.

— Il ne me semble pas — dit-elle — que la mort de votre vieille parente vous cause une douleur sans remède. Vous ne m'avez jamais écrit une lettre aussi joyeuse que celle où vous m'avertissiez de son trépas.

— C'est vrai, — fit-il, — mais je l'avais si peu connue ! Quand je me rappelle mon enfance, je vois une dame âgée, à la figure maussade, qui vient de temps en temps à la maison, me reproche toujours d'être mal élevé, et me donne

des corrections... c'est tout. Elle est morte : elle n'avait pas fait de testament, j'étais le seul héritier.

— Alors, je suis ravie : vous savez, n'est-ce pas ? combien je désire votre bonheur. Vous êtes le meilleur des amis.

— J'ai sans cesse pensé à vous, — reprit-il, — dans ce petit village où j'étais, ces dernières semaines... Il y aura bientôt neuf ans que nous avons causé ici pour la première fois librement, avec tant de franchise... vous souvenez-vous?... Neuf ans ! que c'est loin déjà ! Pourtant je me sens plus jeune qu'alors.

— Mais vous n'êtes pas vieux !

— Oh ! j'ai tout de même trente-cinq ans.

— Vous avez trente-cinq ans et vous n'avez pas gâché votre vie : vous êtes deux fois jeune.

— Vous plaisantez !

Ils s'étaient assis devant la fenêtre ; elle, dans sa bergère, lui, en face d'elle. Pour affaiblir l'ardeur du soleil on avait à moitié poussé les volets et baissé le store. Ils étaient ainsi parfaitement seuls et l'indécise clarté qui les enveloppait rendait encore leur solitude plus intime.

— Alors, — dit-il, — je ne suis pas trop vieux ?

Un rire amusé s'envola des lèvres de Suzanne.

— Et vous croyez qu'on peut m'aimer ?

— Mais oui !... Que vous êtes drôle !... Dites-moi ce que vous comptez faire, maintenant que vous voilà riche.

— Mais... travailler, comme toujours...

— Et ce rêve dont vous me parlez dans votre lettre ?

— C'est pour cela — dit-il, grave soudain — que je suis venu.

Elle demanda simplement :

— Je puis vous être de quelque secours, moi ?

Il entendit bien ce qu'elle disait et comment elle le disait. Une question si naïve lui serra le cœur.

— Ah ! moi qui venais avec tant de hâte, tant de joie !...

— Mais, — s'écria-t-elle, toute impressionnée, — vous souffrez, vous avez de la peine. Expliquez-moi, expliquez-moi...

Georges Fréret leva les yeux : le visage inquiet de Suzanne s'inclinait vers lui, et il vit, plus cruellement qu'il ne l'ima-

ginait, que Suzanne ne soupçonnait toujours rien. Mais il n'eut pas la force de se maîtriser. Elle était si belle! Cette beauté l'attirait tout entier et détruisait sa volonté. Malgré lui, les mots qu'il retenait s'échappèrent :

— Je vous aime, je vous aime!

Elle répéta, stupéfaite :

— Vous m'aimez?

— Depuis des années, — dit-il lentement.

Elle murmura, accablée :

— Mais vous étiez mon ami!...

— Je ne vous aime, — reprit-il, — ni légèrement, ni par galanterie, je vous jure. J'ai commencé à vous connaître à l'atelier, quand vous posiez : vous étiez charmante, si simple, si droite !... vous me racontiez votre enfance et comment M. d'Hercourt vous avait instruite... Dans ce petit salon, nous avons eu aussi bien des conversations. Je n'avais jamais parlé de cette façon avec une femme. Tout ce que j'aimais, vous l'aimiez... Comme nous étions seuls, je n'étais plus sauvage ni stupide... Ah ! j'ai tout de suite été votre ami, un ami passionné... Votre ami!... Hélas!... Je vous livrais avec bonheur tout ce que je dérobe aux autres!... Je me croyais votre ami ; je vous aimais d'amour.

Une indicible tristesse envahissait madame de Thianges. D'abord saisie par la subite révélation d'un sentiment ignoré, Suzanne demeurait confondue par la profondeur qu'elle lui devinait. Depuis tant d'années que se taisait la voix grave de l'amour, elle la reconnaissait cependant. Il l'aimait, lui, il ne mentait pas; elle ne s'en était jamais doutée... Ainsi l'ironique destin avait mis sans cesse près d'elle ce grand amour : ses yeux étaient aveugles; les aventures se succédaient, la dernière plus honteuse que toutes les autres. Un homme l'aimait d'amour, et le désir seul triomphait d'elle. Un homme l'aimait d'amour, et, depuis M. de Brineuse, ceux-là qui ne l'aimaient pas d'amour, seuls, la possédaient. Ah! pourquoi avait-il si longtemps été muet? Peut-être l'eût-elle aimé! Il était trop tard maintenant.

— Vous ne comprenez pas mon audace, — continua-t-il. — Il y a si longtemps que je vous cache mon cœur ! Ah ! j'y réussissais bien aisément. C'est ainsi : il est des êtres qu'on ren-

contre presque tous les jours, on leur parle durant des heures, on affirme qu'on les aime, mais on ne pénètre jamais en eux : ils sont toujours indifférents. Quand j'ai vu que je vous aimais, j'ai disparu. Mon amour était inutile : vous n'auriez jamais pour moi que de l'amitié. Vous avez cherché des raisons à cette absence, vous n'en avez pas découvert : vous ne supposiez pas que je vous aimais... Et puis je suis revenu : j'étais incapable de résister... Mais pourquoi vous aurais-je parlé ? Non seulement vous étiez mariée, mais vous meniez une vie tellement autre que la mienne !... Je me suis résigné. Eh bien, maintenant, je n'en peux plus. Vous êtes libre enfin, je suis libre comme vous, je suis même riche. Je vous donne toute ma vie : voulez-vous me donner...

— Ah ! taisez-vous ! — cria-t-elle, — taisez-vous !

La main étendue, violemment, comme pour repousser cette vie offerte, Suzanne fermait les yeux, presque défaillante. Ah ! cette voix qui la suppliait avec les mêmes mots prononcés jadis : « Je vous donne toute ma vie », combien elle avait rêvé de l'entendre et de la croire !... Elle l'entendait, elle la croyait, mais elle ne pouvait pas lui répondre. Cette voix réveillait seulement le son d'une autre voix, lointaine, mais claire. Madame de Thianges n'écoutait que celle-là : « Je vous donne toute ma vie... » Comme autrefois, un homme l'implorait : elle ne le voyait pas, elle ne voyait que Pierre de Brineuse... Un grand amour venait vers elle, non pas éclos dans l'âme mobile d'un enfant, mais dans l'âme réfléchie d'un homme ; il durait depuis des années, il durerait jusqu'à la mort, — et, pour s'exprimer, il n'employait que les mots dont un amour éphémère avait prouvé le mensonge. Pourtant, c'étaient ces mots que sa mémoire écoutait. Ceux que disait Georges Fréret lui semblaient odieux. Son cœur ne pouvait battre que de souvenirs.

Georges Fréret, l'oreille pleine du cri d'horreur que madame de Thianges avait jeté, contemplait cette figure pâle et contractée. Ce cri, de quel drame confessait-il le secret, de quelle douleur, de quelle révolte ! Fréret n'avait jamais vu Suzanne comme il la voyait aujourd'hui, en ce moment, défaite, lamentable et tragique. Il sentit alors combien il l'aimait. Une femme nouvelle était devant lui : il aimait l'autre.

parce qu'il la connaissait et qu'elle était simple, bonne, tendre; il aimait plus encore peut-être celle-ci, parce qu'il ne la connaissait pas, et qu'elle l'effrayait.

— Pourquoi faut-il me taire? — dit-il enfin. — Je vous ai donné toute ma vie et je vous demandais de me donner la vôtre... Oh! je ne vous demande pas de m'aimer tout de suite... Mais vous avez de l'amitié pour moi, de l'affection même. Gardez-les-moi... Donnez-moi votre confiance... Tout cela fera peut-être de l'amour plus tard.

Suzanne se redressait. Il fit un pas vers elle :

— Voulez-vous être ma femme?

Elle se leva brusquement, s'avança vers lui :

— Moi, votre femme?

— Mais oui, vous! — balbutiait-il; — rien ne nous sépare...

Georges Fréret regardait madame de Thianges avec des yeux tout ensemble limpides et bouleversés. Elle fut épouvantée : pour la première fois, la vie d'un homme lui appartenait comme la sienne avait appartenu à Pierre de Brineuse et, d'une seule parole, elle pouvait la détruire ou l'enchanter. Tout le bonheur de cet homme était en elle : il suffisait de mentir pour le rendre heureux... Le mensonge coûte peu à certaines femmes, mais Suzanne n'avait plus la force de mentir.

— Vous ne savez donc rien ? — interrogea-t-elle.

— Je sais — dit-il — que vous avez aimé, mais j'ai toujours pensé qu'un véritable amour ennoblit une âme.

— Vous ne savez rien, — reprit-elle.

— Je sais aussi que vous avez beaucoup souffert et que vous avez cherché l'oubli dans l'agitation du monde.

— Vous ne savez rien, — répéta-t-elle.

— Que pourrais-je savoir de plus?... Dans les rares soirées où je suis allé, j'ai entendu mal parler de vous. Je n'ai pas cru ce qu'on disait : on dit du mal de toutes les femmes.

— Et que disait-on ?

— Des calomnies.

— Que disait-on ?

— On disait que vous étiez légère et que vous aviez des amants. Mais moi, je vous connaissais comme personne ne

vous connaît. Et, quant aux amants qu'on vous accordait avec une telle générosité, je savais trop quel amour vous aviez eu pour croire une seconde que vous le profaniez par des aventures.

— On disait la vérité !

— Vous mentez !

— Non !

Il recula, glacé de terreur, puis, tout aussitôt, impérieux à la fois et hésitant :

— Alors, ne me dites rien... Je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre. Je n'ai aucun droit sur votre passé. Mon amour méprise toutes les jalousies.

Mais elle continuait avec une dureté farouche :

— Eh bien ! il faut que vous sachiez, car il ne faut pas que vous m'aimiez. Vous, un homme comme vous, et une femme comme moi !... Il y a des femmes qui conservent toute la vie la même jeunesse : elles aiment, elles aiment, et chaque amour leur paraît plus grand, plus sincère, plus beau. Je ne suis point de celles-là. Le destin m'a refusé cette admirable faculté... Je suis la femme d'un premier amour, et d'un amour trahi... J'ai cherché un nouvel amour, je ne l'ai pas trouvé, j'ai subi toutes les défaites morales, toutes les déchéances. Ainsi j'ai avili et dégradé mon cœur, surtout je l'ai usé. Que m'importerait de l'avoir avili et dégradé, s'il pouvait battre encore !

Plainte furieuse qui roulait vers Georges, le frappait, l'écrasait. Il écoutait madame de Thianges, il la regardait : toute sa vie se concentrait dans ses oreilles et dans ses yeux. La voix haletante, les gestes précipités, Suzanne, comme une folle, criait sa misère avec rage, presque avec volupté. Que lui importait cet homme qui l'adorait, qui l'estimait et qu'elle pouvait tuer ! elle parlait pour elle seule. Il l'écoutait, il la regardait. Où donc était l'amie des anciens jours ?... Soudain il l'imagina assise près de la fenêtre, dans la bergère, avec un doux sourire d'accueil, telle qu'elle était, quand il venait le lundi, très tôt dans l'après-midi. Un semblable souvenir lui fut plus cruel encore :

— C'est vous qui avez fait cela ! — murmura-t-il en sanglotant, — vous, vous !

Elle n'avait jamais vu un homme pleurer de douleur. Impuissante à dire un seul de ces mots qui consolent, comme paralysée, elle pensa seulement qu'elle le torturait ainsi qu'un ennemi. Elle pensait cela vaguement, si lasse, si brisée!... Ah! qu'il s'en allât maintenant : c'était son seul désir.

Fréret découvrit enfin son visage; les yeux de Suzanne se fixèrent sur lui, un frisson le parcourut : il lui appartenait plus que jamais.

— Mon amour est plus fort que tout, Suzanne! Je ne veux pas vous perdre. Je sais seulement que vous avez souffert et que je vous adore. Je ne peux pas vivre sans vous.

Elle baissa les paupières, des larmes coulèrent sur ses joues.

— Ah! vous pleurez! vous pleurez! Enfin, enfin... vous avez pitié de moi.

— C'est sur moi que je pleure, — dit-elle. — Votre amour est passionné, oui, il est unique, mais il n'éveille en moi que le souvenir du temps où, moi aussi, j'aimais comme vous m'aimez... Combien ai-je appelé un amour tel que le vôtre! combien l'ai-je espéré! A travers toutes mes hontes, c'est lui que je poursuivais. Vous me l'apportez, et je ne peux pas le prendre : il faudrait n'avoir pas été trahie; il faudrait avoir un cœur tout neuf. Le mien est mort... Je n'ai jamais souffert ce que je souffre : je vois ce que je suis. Ah! pourquoi n'avez-vous pu rester mon ami! vous vouliez me donner du bonheur : vous me donnez une souffrance plus atroce que toutes les autres. Que suis-je devenue, mon Dieu!

— Mais puisque je vous aime, Suzanne! vous ne devez pas pleurer, il ne faut pas pleurer. Dites, vous voulez bien que je vous aime?

Elle secoua la tête.

— Non, je ne le veux pas.

— Ah! vous me détestez, — s'écria-t-il, — voilà toute la vérité. Soyez donc franche jusqu'au bout : vous en aimez un autre.

Elle ne prononça pas une parole, elle ne fit pas un geste.

Alors, brutalement, toute sa tendresse changée en haine, le visage si près du visage de Suzanne qu'elle sentait la chaleur de son souffle, il cria encore :

— Oui, n'est-ce pas, vous en aimez un autre ?

Un sourire infiniment triste flotta sur les lèvres de Suzanne. Georges Fréret vit bien ce sourire, mais il le crut ironique et qu'il révélait toute la fausseté de madame de Thianges et toute sa bassesse. Cette femme maintenant lui faisait horreur. A quoi bon lutter ? Il retombait, épuisé, d'un rêve fou.

La journée s'achevait ; l'indécise clarté qui glissait à travers les volets, pâlissait encore. Il promena autour de lui un regard douloureux.

— Adieu ! — dit-il.

Madame de Thianges demeurait muette. Lentement il s'éloignait. A la porte, il se retourna :

— Suzanne !

Assise dans la bergère, comme autrefois, elle ne répondit rien. Les choses s'effaçaient dans l'ombre et le silence.

PAUL ACKER

L'ÉGLISE, LES LAÏQUES ET LA PAROISSE[1]

On a vu dans le dernier article, que la confrérie est le seul type d'organisation qu'offre le droit commun de l'Église pour faire participer à l'administration paroissiale les communautés de fidèles.

Des confréries ont toujours fonctionné dans l'Église : elles ont eu d'abord la forme de sociétés de secours mutuels, puis, au moyen âge, d'associations professionnelles. On les trouve mentionnées dans le Code de Théodose II, dans les *Novelles*, dans un concile de Nantes (660?), dans les statuts du clergé de Reims, rédigés par Hincmar en 852, dans les conciles de Rouen (1189), Montpellier (1214), Toulouse (1229), dans les décrétales.

Il ne faut pas confondre la confrérie avec la pieuse association, parfois appelée confrérie laïque ou congrégation, et qui se distingue en ce que l'autorité ecclésiastique n'intervient ni dans sa fondation, ni dans sa direction. Les confréries proprement dites ont un statut, un droit commun, qui les régit toutes dès leur érection; les statuts synodaux et les ordonnances épiscopales ne peuvent pas, sous peine de nullité, déroger à ces droits généraux ; la S. Congrégation

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

des Rites, le 30 mars 1878, a déclaré nul un article des statuts synodaux du diocèse de Nice, qui réservait au curé certaines fonctions, qui sont attribuées par le droit commun aux aumôniers des confréries. Au contraire, les congrégations de dévotion n'ont que les droits formulés dans l'acte d'érection.

De même les ordres religieux et congrégations régulières se distinguent des confréries par les vœux exigés de leurs membres. Les tiers-ordres s'en distinguent aussi, parce qu'ils comportent quelques conditions des ordres proprement dits (règle approuvée, noviciat, profession), et que Benoît XIII, puis Léon XIII dans l'audience solennelle du 7 juillet 1883, leur ont appliqué le titre d'ordres.

Les confréries sont des sociétés, des corps constitués, des personnes morales, qui en droit canonique ont qualité pour posséder et administrer des biens, plaider et faire appel au pape. A cet égard, un décret de la S. Congrégation des Indulgences, du 26 novembre 1880, a introduit une division dans les confréries elles-mêmes. Les unes, érigées véritablement en collèges, ont une administration régulière, des formalités pour l'admission des membres, des réunions. Les autres n'ont pas d'autres administrateurs que le chapelain; il reçoit lui-même les membres, desquels la participation se borne à donner leur nom et à pratiquer certaines œuvres pour gagner des indulgences. Les confréries se donnent pour but, soit exclusivement, soit simultanément, l'exercice du culte, la sanctification personnelle, et la pratique des œuvres de miséricorde. Le concile de Bordeaux (1255) a fait l'énumération de toutes et des seules fins que les confréries puissent entreprendre : luminaire de l'église, confection des livres et des ornements, construction et réparation des temples, sépulture et veillée des morts, visite des malades, soin des pauvres, etc.

Une confrérie qui n'est pas érigée par l'autorité ecclésiastique n'a aucune existence canonique : même, d'après une décision de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers de 1737, l'évêque doit interdire les réunions des associations qui, fondées sans sa participation, prétendent vaquer aux œuvres spirituelles. L'érection se fait sur l'initiative de n'importe quelle personne, mais préférablement du curé ; elle ne se fait pas au moyen d'un acte quelconque (examen des sta-

tuts, concession d'indulgences, visite pastorale), mais par une déclaration expresse, qui a la forme d'un décret rendu par l'autorité compétente, c'est-à-dire par le pape, l'évêque, le vicaire capitulaire, le prélat pourvu d'un territoire séparé, — lesquels agissent en vertu d'un pouvoir propre et ordinaire, — ou par les autorités déléguées à cet effet par le pape (religieux), ou par l'évêque (vicaire général).

Les confréries prennent fin, soit par leur réunion, qui exige, avec le consentement des deux corps à réunir, une cause sérieuse et le concours de l'autorité ecclésiastique ; soit par leur extinction, c'est-à-dire par une dissolution accidentelle (mais il faut remarquer que ni la suppression violente par l'autorité civile, ni la pénurie totale, ni la profanation de l'église, ne mettent fin à l'existence canonique de la confrérie) ; soit enfin par suppression, c'est-à-dire par une dissolution que prononce l'autorité compétente. A cet égard, il résulte de deux décisions de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers de septembre 1704 et juillet 1837 que les évêques ont un pouvoir propre de supprimer une confrérie ; le pape peut approuver leurs décisions, mais cette approbation n'est pas indispensable. Les causes suivantes peuvent motiver la suppression d'une confrérie : la violation des statuts (la S. Congrégation du Concile, par décision du 25 janvier 1890, a ratifié la suppression d'une confrérie qui avait nommé de nouveaux administrateurs contrairement à ses statuts et les avait maintenus en place malgré les observations de l'évêque) ; la fomentation de troubles dans la paroisse ; l'état de conflit contre le curé de la paroisse ; l'adhésion des membres à des sociétés condamnées par l'Église ; des additions faites sans autorisation au sommaire des indulgences ; tout scandale grave : par exemple, d'après une décision de la S. Congrégation du Concile du 6 décembre 1732, l'abus des festins confraternels ; l'absence totale ou même le petit nombre des membres.

Quand une confrérie disparaît, l'attribution de ses biens se fait d'après les règles générales du droit canonique sur l'aliénation des biens ecclésiastiques : on les affecte, soit à la paroisse, soit à la fondation d'une nouvelle confrérie, soit à la mense épiscopale. Dans aucun cas, les confrères n'ont droit

à ces biens, et dans tous les cas l'établissement qui en hérite doit acquitter les charges de la confrérie dissoute.

Les confréries ont des règles et des droits spéciaux pour la célébration des offices, la récitation du chapelet, la communion, la confession, l'exposition du Saint Sacrement et des reliques, la bénédiction et la distribution des cierges, cendres et rameaux, les processions et les offices funèbres. Sur tous ces points, la jurisprudence des SS. Congrégations détermine en détail les droits respectifs de la confrérie, de son chapelain et du curé. Les confréries ont comme insignes des uniformes, appelés sacs ou livrées, des scapulaires, des cordons, etc., réglementés très minutieusement.

L'existence canonique d'une confrérie ne suppose pas nécessairement des statuts; mais la S. Congrégation des Evêques et Réguliers conseille toujours aux confréries de s'en donner. Ces statuts, qui doivent indiquer le but et les moyens de la confrérie, les conditions d'admission, les règles d'administration, etc,... n'ont force de loi qu'après l'approbation de l'évêque, lequel peut les modifier et corriger, même après une première approbation.

Toute confrérie doit avoir pour siège un lieu destiné publiquement au culte. On peut en établir dans toutes les églises, cathédrales, collégiales et paroissiales, dans tous les oratoires publics et semi-publics, dans les églises publiques des réguliers; mais la S. Congrégation des Évêques et Réguliers déclare périlleux l'établissement des confréries dans les instituts de religieuses à vœux simples. Les confréries peuvent avoir des oratoires publics ou des oratoires privés, des clochers et des cloches. Elles peuvent faire consacrer leurs oratoires et les pourvoir d'un titulaire. Quand elles s'établissent dans l'église paroissiale, elles s'y font attribuer un autel; elles ont alors le droit de choisir un chapelain autre que le curé, restent indépendantes du curé pour tout ce qui concerne leurs fonctions propres, mais en dépendent pour toutes les fonctions ecclésiastiques.

Une confrérie peut se transporter d'une église dans une autre, moyennant que l'évêque et la majorité des confrères y consentent. Quand l'évêque refuse son consentement, on a recours au pape. Un curé peut aussi renvoyer une confrérie de son église, avec toutefois l'autorisation de l'évêque.

Le droit canonique interdit la coexistence, dans le même lieu, de deux confréries du même genre, identiques par le nom et par le but, ou qui, sans avoir le même nom, tendraient au même but par les mêmes exercices. « Même lieu » signifiait autrefois deux églises situées dans la même commune, et séparées par une distance de moins de trois milles. Mais des décisions récentes de la S. Congrégation des Indulgences, des 31 mars 1893 et 20 mai 1896, permettent implicitement des confréries du même genre dans des églises distantes de moins de trois milles, pourvu qu'elles forment des paroisses distinctes.

Pour se faire inscrire dans une confrérie, il faut en habiter le territoire que détermine l'acte de fondation, avoir l'âge de raison, ne pas être franc-maçon, avoir l'intention d'observer les statuts et de gagner les indulgences. Les confréries n'ont pas le droit d'inscrire parmi leurs membres des étrangers, c'est-à-dire des gens dépourvus de domicile ou seulement de quasi-domicile sur le territoire; elles ne peuvent pas davantage inscrire un confrère à son insu, ni, par suite, un absent. L'admission dans une confrérie suppose d'abord une acceptation du candidat; pour les confréries qui ne forment pas de collège ou de personne morale, le chapelain prend la décision; pour les confréries qui forment collège, l'admission se décide, sinon par un scrutin régulier, du moins sur l'avis de la majorité des membres.

Le candidat admis doit ensuite se faire recevoir. Pour chaque confrérie, les statuts désignent et, à leur défaut, l'évêque nomme, une ou plusieurs personnes chargées des réceptions. On peut ne pas choisir le curé; on peut même choisir des laïques. La réception comporte ordinairement quatre formalités : bénédiction du vêtement, imposition du vêtement, réception proprement dite et inscription. La réception proprement dite consiste dans les signes extérieurs (paroles ou actes), par lesquels celui qui en a le pouvoir manifeste au récipiendaire qu'il l'admet dans la confrérie. L'inscription se fait sur un registre spécial, et beaucoup de confréries ont l'habitude d'en délivrer à chaque membre un extrait sous forme de billet ou diplôme. L'inscription doit se faire gratuitement, parce que les confréries ont théoriquement pour objet

l'acquisition des indulgences, dont le concile de Trente a interdit le trafic. On ne peut, sous peine de nullité, introduire dans les statuts l'obligation de payer une somme déterminée à l'entrée dans la confrérie, et on ne pourrait exiger cette somme sous peine d'excommunication. Mais ni les textes ni les auteurs n'interdisent de recevoir et même de solliciter une aumône, c'est-à-dire une contribution spontanée; il faut seulement que l'évêque y consente.

En principe, l'adhésion à une confrérie est valable pour toujours : on peut néanmoins en sortir, par renonciation et par expulsion.

On renonce à une confrérie soit explicitement, soit implicitement quand on manifeste par ses actes qu'on ne veut plus en faire partie ; cette manifestation résulte du refus de porter les insignes, d'accomplir les obligations, d'assister aux réunions ; les auteurs voient un péché véniel dans la renonciation par négligence, et un péché mortel dans la renonciation par malice ou mépris. Le droit d'expulsion n'appartient pas à l'évêque ; il appartient aux Congrégations romaines en vertu de leur autorité souveraine ; il appartient surtout aux confréries, qui l'exercent par décisions de l'assemblée générale ou de la commission administrative. La commission ne peut exclure que pour les cas strictement prévus dans les statuts ; au contraire, l'assemblée générale peut exclure pour n'importe quel motif raisonnable. La plupart des statuts prévoient d'abord des avertissements, puis une suspension temporaire, puis l'expulsion perpétuelle.

L'expulsion n'a pas le caractère d'un jugement. Le confrère expulsé peut donc l'attaquer, non par voie d'appel au métropolitain, mais par voie de recours à l'évêque ou au Saint-Siège. Ce recours est suspensif : le réclamant jouit de tous ses droits de confrère jusqu'à la décision définitive. La réintégration peut avoir lieu, ou par décision de la confrérie, ou par décision du Saint-Siège, même malgré la confrérie, et même après une expulsion légitime (décision de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers, 29 novembre 1850).

Les confréries n'ont besoin pour se réunir d'aucune permission du curé, ni de l'évêque. Elles n'ont même pas besoin de convocations, sinon pour les assemblées extraordinaires.

Mais alors on doit convoquer tous les membres ; si un seul membre manque à la réunion faute de convocation, il pourra demander l'annulation de la délibération ; s'il manque un tiers des membres, ils pourront invoquer la nullité de droit. On doit également avertir l'évêque pour les réunions extraordinaires, mais il ne peut pas exiger à l'avance communication de l'ordre du jour.

Peuvent assister aux réunions : les confrères, l'évêque ou son délégué, et le curé dans les cas, mais dans les seuls cas, où il fait partie de la confrérie. La présidence appartient à l'évêque ou à son délégué, ou, à leur défaut, au chef de la confrérie, qu'il soit laïque ou ecclésiastique. Les statuts des confréries déterminent le *quorum* de membres présents, requis pour la validité des délibérations. Peuvent seuls voter les membres de la confrérie ; ce qui exclut l'évêque, même quand il préside, le curé et le chapelain, à moins qu'ils ne fassent partie de la confrérie. On ne vote pas par correspondance. Le vote se fait au scrutin secret, à la majorité absolue, sans tenir compte des abstentions.

Les confréries, outre leurs biens spirituels (indulgences et dispenses pour l'accomplissement des œuvres), outre les églises dont elles peuvent être propriétaires, ont quatre sources de revenu : les cotisations payées à l'entrée ; les fondations grevées de charges (messes, prédications, aumônes aux pauvres), qu'elles ne peuvent accepter sans l'autorisation de l'évêque, et les fondations gratuites, qu'elles acceptent sans autorisation ; les quêtes qu'elles ne peuvent faire sans une permission de l'évêque (contre un refus de l'évêque, elles peuvent se pourvoir en cour de Rome ; un usage de quarante ans peut suppléer à cette autorisation) ; les troncs qu'elles peuvent placer dans les églises, sans que le curé puisse en exiger la clef. Les confréries doivent avoir au moins quatre registres : pour l'inscription des confrères, pour les délibérations, pour les recettes et dépenses, pour les messes de fondation.

L'administration temporelle des confréries appartient à des dignitaires, officiers, administrateurs, qu'on appelle camerlingues en Italie, marguilliers dans quelques diocèses de

France ; dans l'ancienne France, cette administration se composait d'un prévôt assisté d'échevins. Chaque confrérie se donne dans ses statuts l'administration qui lui convient. Voici pourtant le règlement édicté par le Saint-Siège, dans un cas où l'évêque lui demandait de réformer une confrérie. La confrérie élit quatorze conseillers, un président et deux assistants. Le président et les assistants, renouvelables chaque année, forment la commission administrative : les conseillers et la commission forment ensemble la congrégation restreinte ou secrète. Les conseillers, élus pour six ans, se renouvellent par moitié tous les trois ans. La congrégation secrète désigne les membres nouveaux, mais l'assemblée générale de la congrégation doit ratifier ces choix à la majorité absolue. Le droit commun ne s'oppose ni à ce que les femmes deviennent officiers d'une confrérie, ni à la réélection des officiers ; l'évêque peut seulement interdire la réélection après trois années consécutives.

La nomination des administrateurs appartient aux confréries seules, non pas aux curés comme tels, ni aux évêques. L'évêque peut assister à l'élection, mais non y prendre part. Il confirme les administrateurs et peut après enquête refuser de les approuver. Ce refus doit avoir une cause grave : incapacité notoire, affiliation à des sociétés condamnées, etc. Dans tous les cas, le membre écarté par l'évêque a recours au Saint-Siège. L'évêque ne nomme directement les administrateurs que dans deux cas : quand, par négligence, la confrérie ne les élit pas, ou quand, après trois scrutins, aucun candidat n'a obtenu la majorité. L'élection se fait en assemblée générale, au scrutin public ou secret, selon la disposition des statuts. La S. Congrégation du Concile, par décision du 9 février 1765, a approuvé la coutume de tirer au sort chaque année les administrateurs d'une confrérie.

La durée des pouvoirs des administrateurs varie suivant les statuts : en règle générale, ils durent un an, mais le Saint-Siège tolère qu'ils durent seulement quatre mois, ou au contraire trois ans. L'évêque ne peut révoquer les administrateurs que dans les cas où il pourrait refuser d'approuver leur élection. Il peut aussi faire des ordonnances pour l'administration des biens des confréries. Les administrateurs se con-

forment à ces ordonnances et aux règles de droit commun sur l'administration des biens ecclésiastiques. Ils doivent administrer gratuitement, fidèlement, et rendre compte tous les ans, d'abord à la confrérie, puis à l'évêque s'il l'exige. L'évêque peut les obliger à donner caution.

Le chapelain est dans la confrérie ce que le curé est dans la paroisse : le prêtre chargé de remplir les fonctions ecclésiastiques. La nomination du chapelain appartient à la confrérie, qui y procède par scrutin à la majorité absolue, dans une assemblée régulièrement convoquée. La confrérie peut choisir tout prêtre qui n'est pas interdit dans le diocèse ; elle doit notifier son choix à l'évêque, mais n'a pas à demander son approbation.

Les fonctions de chapelain et de curé peuvent se confondre dans trois cas :

1° Quand la confrérie élit comme chapelain le curé du lieu ;

2° Quand la nomination du chapelain revient à l'évêque, ce qui a lieu lorsque la confrérie n'use pas de son droit de se donner un chapelain, ou lorsqu'après trois scrutins aucun prêtre n'a obtenu la majorité. Alors l'évêque nomme un chapelain. Mais cette nomination devient caduque dès que la confrérie reprend l'usage de son droit. En droit, les évêques peuvent nommer, depuis un décret du 8 janvier 1861, et, en pratique, ils nomment généralement le curé de la paroisse : dans ce cas, tous les successeurs du curé sont de droit les chapelains ;

3° Quand la confrérie est ou devient propriétaire de l'église paroissiale ; alors elle en a le patronage. Elle exerce donc tous les droits des patrons (nommer le titulaire, le révoquer, fixer l'heure des cérémonies, inviter des prêtres à célébrer dans l'église, etc.) dans tous les cas où ces droits ne font pas obstacle à l'exercice des droits curiaux, déterminés par le droit commun.

En règle générale, la nomination du chapelain se renouvelle tous les ans. La confrérie peut choisir indéfiniment le même chapelain, et l'évêque ne peut le révoquer que dans les cas où il aurait le droit de lui interdire la célébration de la messe.

*
* *

On voit par ce qui précède que la législation canonique des confréries justifie très solidement les évêques français et notamment l'archevêque de Paris, qui, depuis un an, cherchent les moyens de transformer la paroisse en association, sans tenir compte de la loi de séparation, mais aussi sans la violer. On va voir maintenant que cet effort pour trouver une forme canonique d'associations paroissiales se justifie tout aussi bien par la tradition, par le droit coutumier, c'est-à-dire par des pratiques éprouvées dans des pays catholiques comme la France de l'Ancien Régime, dans des pays protestants et libéraux comme les États-Unis, ou dans des pays de *Kulturkampf* comme la Suisse et la Prusse. Il faut du reste bien comprendre que ces précédents et ces exemples ne valent rien pour établir, canoniquement, la légitimité de la participation des laïques au gouvernement des paroisses, mais valent seulement pour montrer comment l'Église peut s'adapter aux conditions de vie très diverses, que lui imposent sa durée et son extension.

Une constitution du pape Grégoire Ier (599) et un canon du deuxième concile de Séville (619) condamnent la participation des laïques à l'administration des biens ecclésiastiques. Néanmoins, dans presque tous les pays, l'usage a prévalu d'associer, à l'administration temporelle de la paroisse, des laïques appelés au moyen âge *provisores*, *procuratores*, *jurati*, *vitrici*, *altirmanni*, *magistri fabricæ* ; en Angleterre, *churchwardens*, *aldermen* ; en Allemagne, *Kirchen-meister*, — *väter*, — *vorsteher*, — *gemeinderat*, — *stiftungsrat*, — *fabrikrat* ; en France, marguilliers, prévôts, fabriciens, procureurs. Presque partout, ces laïques sont élus par les paroissiens.

La création des fabriques et conseils de fabrique s'explique par le mécanisme suivant. Les églises et leurs biens, au moyen âge, sont devenus des objets de propriété, de simples domaines ; on les a vendues, échangées, partagées, comme des immeubles ordinaires, et ainsi beaucoup de paroisses ont passé dans le patrimoine, soit de laïques, soit de religieux, qui les acquéraient comme de simples sources de revenus.

Mais il est arrivé souvent que les laïques ou les couvents propriétaires d'une église, refusaient de la réparer quand elle tombait en ruines. Alors on s'adressait au curé, on le rendait responsable de la réparation ; souvent il n'avait pas les moyens de payer : d'où l'embarras que trahissent un capitulaire de Pépin de 782 et deux capitulaires de Charlemagne de 787 et 790, lesquels ordonnent de faire réparer les églises par ceux qui doivent les réparer, sans les nommer ou désigner clairement[1]. Pour la première fois, un capitulaire de Lothaire, de 825, met la réparation à la charge des « fils de l'église », c'est-à-dire, vraisemblablement, des paroissiens[2].

Sans doute, cet usage ne s'introduit pas sans difficultés, puisque encore en 1200, à la suite d'un conflit entre les moines de Savigny, en Normandie, et les paroissiens de Brécei, une sentence de l'évêque d'Avranches décide que, si l'église vient à brûler, les moines et les paroissiens la restaureront à frais communs. En 1253, l'évêque de Lisieux règle un différend survenu entre les moines et les paroissiens de Saint-Ymer pour l'entretien des cloches et du clocher, et impose la dépense aux paroissiens. En 1321, une autre sentence condamne des paroissiens récalcitrants de l'église Sainte-Croix de Troarno à payer leur part pour la restauration d'une église profanée. En 1326, le concile de la province d'Auch ordonne aux abbés d'obliger les fidèles à réparer l'église[3].

Ainsi les églises tombent à la charge des laïques. Dans la mesure où ils en ont la charge, ils en ont l'administration : pour exercer ce droit d'administration, ils s'organisent en comités ou assemblées. L'Église y résiste d'abord : « Il nous est rapporté, dit Gratien au XIIe siècle, que vous avez confié à certains laïques le soin de votre patrimoine. Veillez à ce que les choses ecclésiastiques soient confiées, non pas à des personnes séculières, mais à des ecclésiastiques éprouvés[4]. » Mais cette interdiction rend d'autant plus significative la série de

1. Boretius, *Capitularia regum francorum*, I, pp 191, 196, 200.

2. *Ibid.*, p. 327.

3. L. Delisle, *Étude sur la condition de la classe agricole... en Normandie pendant le moyen âge*, Paris, 1851, pp. 150, 151 ; et Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, 1725, t. III, p. 860.

4. Gratien, 1re partie, c. 5, *D.* 89.

de textes qui constatent la pratique des assemblées ou comités de paroissiens pour administrer les paroisses.

D'après les statuts du diocèse de Rouen, rédigés au XIIIe siècle, le trésor de la fabrique aura pour gardiens des hommes honnêtes et considérés ; ils dépenseront l'argent pour les nécessités de l'église et sur l'avis du curé ; les trésoriers rendront leurs comptes trois fois par an, soit en pleine assemblée des paroissiens, soit devant leurs délégués[1]. Le synode d'Exeter, en 1287, veut que les curés laissent le soin de la fabrique à cinq ou six paroissiens qu'ils auront fait élire, et qui devront lui rendre compte chaque année, à lui et aux principaux de la paroisse. La même année, le concile de Wurtzbourg, sous la présidence d'un légat, ordonne que « désormais les laïques qui, en quelques endroits, sous prétexte de la fabrique pour réparer l'église, sont députés par les laïques *sans le consentement* des prélats ou des chapitres des églises, pour recevoir les oblations ou autres ressources concédées à la fabrique, soient privés de cet office ; et défend que, dans la suite, des laïques ou clercs soient nommés *sans le consentement* du prélat ou du chapitre. » Le concile admet donc l'élection d'un conseil de fabrique, pourvu que le supérieur hiérarchique y consente.

En 1300, le concile de Cologne exige que les laïques chargés des fabriques rendent compte au curé deux fois par an. En 1311, le concile général de Vienne recommande d'attribuer à des séculiers notables l'intendance des revenus des églises. En 1368, le concile de Lavaur dit que les curés nommeront parmi leurs paroissiens des intendants de la fabrique. En 1420, le concile de Salzbourg dit que les laïques ne peuvent administrer les biens des fabriques sans l'assentiment des prélats : ils le peuvent donc avec cet assentiment. En 1549, le concile de Mayence défend de confier aux laïques seuls les revenus de la fabrique ; le curé leur sera adjoint comme principal administrateur ; ils auront la levée des deniers fabriciens et rendront compte, au moins une fois l'an, au curé et aux notables de la paroisse. Enfin le concile de Trente ordonne que les églises paroissiales soient réparées ou par leurs pro-

1. Delisle, *loc. cit.*, p. 152.

pres revenus, ou par les contributions des patrons, ou par des taxes levées sur les paroissiens : les administrateurs des fabriques, soit ecclésiastiques, *soit laïques*, rendront compte tous les ans à l'évêque (*Sess.* 21, c. 7, et *Sess.* 22, c. 9). Boutillier, dans la *Somme Rural* (fin du XIVe siècle) décrit l'élection des fabriciens[1].

Tous ces textes permettent de dire que la jurisprudence canonique, à partir du XVIe siècle, admet le fonctionnement des conseils de fabrique pour administrer les fabriques, et la reddition des comptes de cette administration devant des assemblées d'habitants ou de notables, pourvu que ces conseils et ces assemblées opèrent avec le consentement de l'autorité diocésaine. Ces règles générales ont donné lieu à un grand nombre de systèmes particuliers et coutumiers, dont voici les plus notables.

*
* *

Le système français avant 1789[2] s'est développé pendant quatorze siècles, par la combinaison des usages locaux, des lois ecclésiastiques et des lois civiles. Aucun des systèmes récents ne l'emporte sur celui-là, soit par la légitimité, soit par la durée de l'expérience.

Les paroissiens se réunissaient en *assemblée générale* pour élire les marguilliers, délibérer sur les procès à soutenir ou engager, faire des règlements nouveaux (salaire des employés, taxe des droits fabriciens), choisir un sacristain ou le révoquer, décider une dépense extraordinaire, un emprunt, une aliénation, une acquisition, une construction, accepter une

1. Boutillier, *Somme Rural*, édit. de Lyon, 1621, liv. I, tit. XVII, pp. 114, 118.

2. Outre Thomassin *loc. cit.* et Hérigourt, *Lois écclésiastiques de la France*, 1756, voir Jousse, *Traité du gouvernement spirituel et temporel des paroisses*, Paris, 1769 ; Raymond, *Droits des curés et des paroisses considérés sous le double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776 ; Sallé, *Nouveau code des curés contenant un traité sommaire de la matière curiale*, Paris, 1780, 4 vol. ; Guyot, *Répertoire de jurisprudence*, Mots *Paroisse, Fabrique, Marguillier, Assemblée de paroisse* ; Imbart de la Tour, *Les paroisses rurales du IVe au XIe siècle*, Paris, 1900. ; Abbé E.-J. Bacalerie, *La paroisse rurale dans l'ancienne France en général et en particulier dans le Toulousain*, Montauban, 1888 ; Froger, *De l'organisation et de l'administration des fabriques avant 1789 au diocèse du Mans* (*Revue des Questions historiques*, avril 1898).

fondation. Dans les campagnes, l'assemblée comprenait tous les paroissiens et on les convoquait au son de la cloche. Dans les villes, elle comprenait les habitants notables, c'est-à-dire qui payaient une contribution minimum, dont le taux variait suivant les provinces ; on les convoquait par billets. Quand une délibération avait pour effet d'imposer aux habitants une taxe ou charge quelconque, et qu'un seul paroissien y faisait opposition, elle n'acquéait force de loi que par la confirmation du tribunal.

Les administrateurs de la paroisse se réunissaient en *bureau ordinaire*, composé du curé, des marguilliers et, dans les villes, de quelques anciens marguilliers. Dans quelques provinces, le curé avait voix, non délibérative, mais seulement consultative. Les délibérations du bureau n'avaient force exécutoire que moyennant un quorum, — généralement trois ou cinq membres. Le bureau se réunissait périodiquement, au moins tous les mois, généralement tous les huit jours, et prenait toutes les décisions de gestion ordinaire.

Les marguilliers, au nombre de deux au moins, étaient élus tous les ans par l'assemblée générale de la paroisse, généralement sur la proposition du curé, du moins sous réserve de son agrément. Ils prêtaient serment entre les mains du curé. Les marguilliers sortants remettaient aux marguilliers élus un tableau des revenus fixes et casuels de la fabrique, ainsi que des charges et dépenses extraordinaires. Cette formalité avait pour but d'indiquer aux nouveaux marguilliers qu'ils ne pourraient engager aucune dépense dont ce tableau ne ferait pas mention, sans obtenir d'abord l'autorisation, soit des anciens marguilliers réunis en bureau ordinaire, soit de l'assemblée générale, suivant l'importance.

Les marguilliers choisissaient parmi eux un trésorier; dans quelques provinces, mais non dans toutes, ils pouvaient donner cette charge au curé. Le trésorier percevait les revenus de la fabrique, des pauvres, des écoles; faisait les dépenses de l'église et de la sacristie; payait tous les trois mois les honoraires du curé, des vicaires, des employés. Les marguilliers nommaient les suisses, bedeaux, chantres, sonneurs, prédicateurs. Ils prenaient place immédiatement après le clergé dans les processions.

Les marguilliers tenaient un compte détaillé des biens meubles et immeubles qu'ils avaient reçus en charge, de leurs recettes et dépenses, et de l'acquit des fondations. Ils rendaient leurs comptes trois mois au plus tard après leur sortie de charge, au banc d'œuvre, devant le curé, les officiers municipaux et de justice, et les principaux habitants. Le compte était arrêté provisoirement par le curé, puis définitivement par l'évêque ou l'archidiacre.

Après 1789[1], tant que fonctionna la constitution civile du clergé (loi du 12 juillet 1790), la paroisse se confondit avec la commune, comme avant 1789 la commune s'était confondue avec la paroisse. La loi municipale du 14 décembre 1789, art. 50, rangeait déjà dans les « fonctions propres au pouvoir municipal » le soin de « régir les biens et revenus communs des... paroisses ». Bien que par ce mot l'Assemblée nationale n'eût sans doute voulu désigner que les communes rurales, un grand nombre de municipalités l'utilisèrent pour s'emparer de l'administration paroissiale. Le décret du 28 octobre 1790, art. 13, constate et sanctionne cette usurpation, et décide ensuite que dans les autres communes les administrateurs des biens des fabriques, c'est-à-dire les marguilliers, « seront tenus de rendre leurs comptes tous les ans en présence du conseil général de la commune, ou de ceux de ses membres qu'il voudra déléguer ». C'est-à-dire que l'assemblée communale prend la place de l'ancienne assemblée de paroisse comme autorité laïque dans la paroisse. Conformément à cette règle, un décret du 29 décembre 1790 autorise le conseil municipal de Paris à réduire le prix des chaises dans chaque paroisse. La loi du 19 août 1792 dit que « les revenus des fabriques seront régis et administrés par les officiers municipaux des lieux... »

Cette confusion prit fin par la loi du 21 février 1795 qui abolissait le budget des cultes et défendait aux communes de faire des dépenses pour l'exercice du culte. Déjà le décret du

1. Sicard, *L'Ancien clergé de France*. III. *Les évêques pendant la Révolution, de l'exil au Concordat*, Paris, 1903 ; J. Grente, *Le Culte catholique à Paris de la Terreur au Concordat*, Paris, 1903 ; V. Pierre, *L'Église Saint-Thomas-d'Aquin pendant la Révolution*, Paris, 1887 ; E. Queruau-Lamerie, *Le Rétablissement du culte après la Terreur*, *Revue d'Anjou*, t. XLII et XLIII ; Perrod, *Moïse, évêque du Jura*, Paris, 1905.

4 septembre 1792 portait que « les citoyens, dans chaque municipalité ou paroisse, aviseront eux-mêmes aux moyens de pourvoir à toutes les dépenses du culte auquel ils sont attachés. » Les habitants formèrent donc des sociétés. Ainsi, à Saint-Thomas-d'Aquin (Paris), le 25 octobre 1796, l'assemblée des paroissiens réunie à la sacristie, élit par acclamation douze administrateurs temporels. A Saint-Eustache (Paris), le 22 juin 1799, « les citoyens assemblés ont décrété : 1° que les ecclésiastiques qui seront attachés à l'église seront au nombre de douze...; 12° qu'il sera ouvert un registre pour recevoir les souscriptions des citoyens qui voudront s'y faire inscrire pour soumission volontaire de donner telle somme par année, ou remise de suite, pour les frais du culte et entretien de l'église; 13° il y aura un trésorier...; 14° il y aura six citoyens nommés pour régir, avoir soin, et régler les dépenses ; le trésorier ne pourra rien payer que par la signature de quatre d'entre eux; 15° ces six citoyens sont autorisés à recevoir les sommes qui leur seront offertes pour les frais du culte, en donneront reçus, et les verseront entre les mains du trésorier... » Plusieurs ecclésiastiques prenaient part régulièrement à toutes les délibérations. La société civile donnait des secours aux anciens prêtres de la paroisse devenus infirmes.

Depuis 1802 jusqu'en 1905[1], la paroisse française a un organe délibérant : le conseil de fabrique, et un organe d'exécution, le bureau des marguilliers.

Le conseil de fabrique comprend toujours le maire et le curé, plus des membres laïques au nombre de cinq ou neuf, selon l'importance de la paroisse. Ces membres, dont une première fois l'évêque a nommé la majorité et le préfet la minorité, se renouvellent ensuite partiellement et par cooptation tous les trois ans. Le gouvernement peut les révoquer, à condition de consulter l'évêque. Le conseil a quatre séances ordinaires par an. Il ne peut délibérer qu'avec la moitié des membres présents. Le président, élu par les conseillers, a voix prépondérante. Le curé ne peut pas être président. Le bureau

1. Sur cette question de pur droit français, voir Dubief et Gottofrey, *Traité de l'Administration et de la Législation des Cultes*, 3 vol., Paris, 1888-1892. Dalloz, *Répertoire de législation* et *Supplément*, mot *Cultes*.

des marguilliers se compose du curé et de trois fabriciens élus par leurs collègues. Il se renouvelle tous les ans par tiers. Il tient une séance par mois, et choisit parmi ses membres un président, un secrétaire, un trésorier. Le curé ne peut pas être trésorier.

Le conseil de fabrique prend des délibérations sur toutes les affaires de la paroisse. Il dresse le budget. Ses décisions ne deviennent valables que par l'approbation de l'évêque. Le bureau des marguilliers prépare et exécute les délibérations des fabriciens, et dirige l'administration courante (procès, contrats, paiements, recouvrements). Il nomme, sur la proposition du curé, les prédicateurs et les serviteurs de l'église. Le curé nomme lui-même le sacristain, le chantre, les enfants de chœur. Le curé a, de plus, l'initiative en matière de dépenses.

Le budget, dressé par la fabrique, est soumis à l'évêque, qui peut le modifier; dans ce cas, la fabrique a recours au métropolitain; mais le dernier mot reste au gouvernement, qui décide par arrêté ministériel sauf recours au Conseil d'État. La fabrique a pour comptable, à son choix, soit son propre trésorier, soit le percepteur de la commune, soit un receveur spécial. Le président des marguilliers a seul le droit d'ordonner les paiements. Le curé, bien qu'il ne puisse pas être trésorier, a la qualité de régisseur des recettes pour le produit des oblations, des quêtes et des chaises ou bancs. Il doit verser toutes ces recettes à la caisse, à la fin de chaque mois. Cette caisse a trois clefs, que détiennent le curé, le trésorier et le président des marguilliers.

Tous les ans les opérations de la fabrique donnent lieu à deux comptes : compte administratif dressé par le président des marguilliers et soumis à l'approbation de l'évêque ; compte de gestion dressé par le comptable et soumis à l'approbation des fabriciens (sans compter ensuite les approbations des autorités civiles.)

*
* *

Aux États-Unis [1], les paroisses se fondent par des associations civiles de catholiques qui se réunissent, souscrivent la somme

1. Voir J. G. Shea, *History of the catholic Church in the U. S.*, New-York, 1892, 4 vol. De Meaux, l'*Église catholique et la liberté aux États-Unis*, Paris, 1894 ;

nécessaire pour construire ou louer une église et un presbytère, et nomment un *board of trustees*, ou conseil d'administrateurs, de sept ou neuf membres, lesquels font, au fonctionnaire chargé des mutations de propriété, une déclaration écrite. Cette déclaration porte que les catholiques de l'endroit ont constitué pour les besoins de leur culte certains bâtiments à destination d'église ou de presbytère, ont donné à la paroisse un patron et un nom, et ont désigné pour administrer cette paroisse les citoyens dont les noms suivent. Cette fondation se fait en application de la loi du 11 avril 1876, laquelle permet aux conventions diocésaines, synodes, comités presbytéraux, assemblées annuelles, et à tous les corps qui gouvernent une église, de choisir des personnes sages, trois au moins et neuf au plus, nommées *trustees*, pour administrer les biens de cette église. Cette loi impose des limites légales à la fortune des paroisses : il en résulte que, lorsque les ressources d'une paroisse excèdent ces limites, l'autorité diocésaine fonde, avec l'excédent, une nouvelle paroisse. Les cotisations, votées par l'assemblée constitutive de la paroisse, obligent tous les catholiques. Ils ne peuvent s'en affranchir sans renoncer à la qualité de paroissien. Les statuts prévoient des cas de dispense, par exemple l'indigence.

Outre ce système, qui prévaut dans presque tous les diocèses, un régime moins favorable à l'influence des laïques s'applique dans les diocèses où le *trusteism* a causé le plus de conflits. L'évêque de New-York a profité d'une loi votée en 1863 contre les propriétés ecclésiastiques, pour substituer, aux conseils de *trustees*, élus par les possesseurs de bancs, un simple conseil de fabrique qui comprend : l'évêque président de droit, un grand vicaire, le curé, et deux laïques choisis par ces trois ecclésiastiques. Le deuxième concile de Baltimore (1866) a encouragé ce système par une règle qui substitue les évêques aux associations de catholiques dans la propriété des églises. D'après cette règle, toutes les églises du diocèse avec leurs ressources appartiennent à l'évêque ; il en

Brifaut, communication publiée dans le *Bulletin de la Société de législation comparée*, avril-mai 1905 ; Hubert-Valleroux, *Situation légale de l'Église catholique aux États-Unis*, dans *Revue catholique des institutions et du droit*, février 1903.

remet la gestion aux curés, qui doivent chaque année faire un inventaire, le communiquer aux paroissiens en séance publique, et le faire approuver par la curie épiscopale. Le troisième concile de Baltimore (1884) a prescrit la création d'un cours de comptabilité dans tous les séminaires. Tous les curés doivent chaque année présenter publiquement leurs comptes aux paroissiens.

En Prusse[1], la loi du 20 juin 1875 confie aux électeurs paroissiaux la nomination d'une assemblée paroissiale et d'un conseil de fabrique. Le corps électoral paroissial comprend tous les paroissiens mâles, majeurs, domiciliés depuis un an, qui ont un ménage séparé ou la direction d'une affaire distincte, et qui contribuent aux charges religieuses dans la proportion fixée par l'assemblée paroissiale. Sont éligibles les électeurs âgés de trente ans. Les ecclésiastiques et les employés de l'Église ne sont ni électeurs ni éligibles. Nul ne peut appartenir à la fois au conseil et à l'assemblée.

Le conseil de fabrique comprend le curé (qui en est même président de droit depuis 1886), et des fabriciens élus, en nombre variable de quatre à dix d'après la population. Il administre le temporel de la paroisse et choisit un caissier parmi ses membres ou au dehors. L'assemblée paroissiale comprend trois fois autant de membres que le conseil. Leur mandat dure six ans. Ils se renouvellent par moitié tous les trois ans, mais les membres sortants sont rééligibles. Elle a pour fonctions d'approuver les décisions du conseil de fabrique en matière d'acquisitions, aliénations, emprunts, concessions, procès, constructions, grosses réparations, taxes, budgets et comptes. Le président du conseil de fabrique, ou un délégué désigné par lui, peuvent assister aux séances avec voix consultative. L'assemblée, après chaque renouvellement, se choisit un président et un vice-président. Le budget et les comptes, quand l'assemblée les a examinés et approuvés, doivent être portés pendant quinze jours à la connaissance de tous les paroissiens.

1. Voir références dans VERING, *Droit Canon*, I, pp. 44-49, et RICHTER, *Lehrbuch des Kirchenrechts*, 1886, I, pp. 22-24. Ajouter C. BRAUN, *Die Kirchenpolitik der deutschen Katholiken seit 1848*, 1899.

Dans le grand-duché de Bade, la loi du 26 juillet 1888 reconnaît la personnalité civile aux paroisses *(Kirchengemeinden)* formées par les unions locales *(Ortliche Verbande)* d'adhérents au catholicisme. La paroisse peut percevoir des contributions sur ses membres, quand les subventions dues par les particuliers et les revenus de la fabrique ne suffisent pas à couvrir les dépenses du culte. Elle a pour organe délibérant l'assemblée paroissiale, qui comprend tous les fidèles pourvus de leurs droits civils et politiques, mâles, et majeurs de vingt-cinq ans. Quand la paroisse a plus de quatre-vingts membres, ces membres nomment un comité paroissial qui tient lieu d'assemblée. Il comprend au moins douze, au plus quatre-vingts membres, et dans tous les cas quatre fois plus de membres que le nombre des fonctionnaires employés à la gestion des finances paroissiales. Les délibérations n'ont force de loi que si tous les membres ont été convoqués, si plus de la moitié d'entre eux ont assisté à la séance, si la majorité absolue des membres présents a adopté.

En Suisse[1], le régime des paroisses catholiques dans les cantons protestants a pour type la loi du 27 octobre 1863, votée par le canton de Zurich. Les paroisses ont le titre de communes catholiques, et leur organisation reproduit simplement l'organisation communale. L'assemblée de la commune catholique, composée de tous les catholiques qui ont le droit de faire partie de la commune politique, règle toutes les affaires ecclésiastiques locales, prend des mesures sur l'ordonnance du culte divin, discute les demandes, vœux et propositions des habitants relatifs aux choses ecclésiastiques, surveille la jeunesse, l'instruction religieuse, l'enseignement primaire.

Parmi les cantons suisses, Lucerne ressemble plus exactement que les autres, par la proportion des éléments protestants et catholiques, aux grands pays catholiques. Dans chaque paroisse, les habitants qui n'ont pas perdu la jouissance de leurs droits politiques, et qui se réclament de la confession catholique (c'est-à-dire qui n'ont pas exprimé personnellement

1. Voir références dans VERING, *Droit Canon*, I, pp. 527-579, et J. WINTLER, *Handbuch des Kirchenrechts*, Lucerne, 1862 (spécial à la Suisse). SALIS, *Die Entwicklung der Kulturfreiheit in der Schweiz*, Bâle, 1894.

la volonté d'en sortir ou n'en ont pas été exclus par une censure ecclésiastique), forment l'assemblée paroissiale. Cette assemblée a pour président de droit le curé, et un vice-président désigné par le conseil de fabrique ; elle ratifie les décisions du conseil de fabrique. Ce conseil, élu par l'assemblée et dont les membres prêtent serment, administre les biens ecclésiastiques, non seulement de la paroissse, mais des fondations, succursales, chapelles et confréries ; entretient les bâtiments et le mobilier ; surveille la gestion des agents d'exécution et administrateurs. Le principal de ces agents, le marguillier *(kirchmeier)* élu par l'assemblée paroissiale, opère les recouvrements et les dépenses, et en rend compte au moins tous les deux ans au conseil de fabrique. Le gouvernement nomme lui-même les receveurs-comptables des fonds du culte et les administrateurs des fondations et couvents, lesquels rendent compte de leur gestion au marguillier, qui en rend compte au conseil de fabrique. Le conseil de fabrique nomme directement les administrateurs des chapelles et confréries, les organistes et les sacristains.

Parmi les cantons forestiers, le demi-canton d'Unterwalden-Nieddenwald a l'organisation suivante. L'assemblée paroissiale comprend tous les électeurs catholiques, et se réunit sous la présidence du marguillier ordinairement une fois par an, et extraordinairement chaque fois que le conseil de fabrique la convoque. Elle a pour attributions : l'élection des ecclésiastiques qu'il lui appartient de nommer en vertu d'une coutume immémoriale, et notamment du curé ; l'élection du marguillier ou président du conseil de fabrique, pour deux ans ; l'élection des membres du conseil de fabrique, qui sont rééligibles pour six ans ; l'élection du secrétaire de la fabrique et du régisseur des biens de la cure et des fondations, pour deux ans ; l'élection des autres employés laïques de l'église, pour deux ans ; — en outre, l'établissement des taxes paroissiales proposées par le conseil de fabrique ; la décision des constructions et grosses réparations ; l'examen et l'approbation des comptes de la paroisse. Le conseil de fabrique *(kirchenrath)*, présidé par le marguillier, composé du curé et de six à dix-huit membres élus par l'assemblée paroissiale, a pour attributions de convoquer cette assemblée dans

les cas extraordinaires, d'exécuter ses décisions, d'administrer les biens, d'effectuer sous sa responsabilité les dépenses courantes, de vérifier les comptes et de dresser le budget.

Dans le canton de Fribourg, en vertu de la loi du 26 mai 1879, chaque paroisse comprend : une assemblée de paroisse, un conseil paroissial, un président de paroisse, organisés comme les organes correspondants de la commune. L'assemblée de paroisse se compose de tous les fidèles, se réunit au moins deux fois par an, reçoit les nouveaux membres, autorise les aliéniations et les procès, arrête les budgets, approuve les comptes. Le conseil paroissial exécute les décisions de l'assemblée ; il a deux à huit membres nommés pour quatre ans par l'assemblée, et rééligibles. Il nomme le président de paroisse.

Parmi les cantons mixtes, Saint-Gall a l'organisation suivante, votée par l'assemblée de tous les catholiques gallois, le 19 septembre 1893. Les paroisses ou communautés paroissiales *(kirchgemeinden)* se composent de tous les habitants catholiques. Ils sont soumis aux mêmes règles d'électorat et d'éligibilité que pour les communes politiques. L'assemblée de la communauté nomme tous les trois ans un conseil d'administration qui comprend un président et deux membres, et une commission des comptes de trois membres au moins. Elle nomme aussi le sacristain, mais peut en laisser le choix au conseil d'administration. Elle détermine l'emploi des ressources et les changements d'affectation des biens, vote les constructions et grosses réparations, décide l'achat ou la vente des immeubles, sous réserve de l'approbation de la hiérarchie catholique. Elle fixe les traitements des employés, délibère sur les procès, exerce le droit de collation, c'est-à-dire élit les ecclésiastiques dont la nomination appartient à la communauté par droit de patronage ou autrement. Elle approuve définitivement les comptes examinés par la commission ; vote l'augmentation des ressources par une élévation des impôts, et peut mettre à la disposition du conseil d'administration une certaine somme pour dépenses imprévues. — Le conseil d'administration gère les biens. Le curé, quand il n'en est pas membre élu, peut du moins assister aux séances avec voix consultative et droit d'initiative. Le conseil arrête les comptes

tous les ans, puis les soumet pendant huit jours au curé avec tous les livres, puis à la commission des comptes, et finalement à l'assemblée. Il nomme les organistes, lecteurs, et tous autres serviteurs de l'église ; assiste le curé et ses auxiliaires « dans leur activité officielle » ; exerce la police de l'église. L'organisation du service divin regarde le curé, sous l'autorité de l'évêque. Les règlements locaux doivent être d'abord concertés entre le conseil d'administration et le curé, puis approuvés par l'évêque et par le conseil catholique cantonal. Le conseil paroissial établit les impôts ecclésiastiques.

L'Irlande [1] ne connaît pas le régime des fabriques et des assemblées de paroisse. Les statuts du synode de Maynooth (1875) ordonnent que les propriétés immobilières de chaque paroisse (églises, presbytères, écoles, hôpitaux) soient inscrites au compte d'une société civile composée de l'évêque, d'un grand vicaire, du curé, et d'un laïque prudent nommés *trustees*. Ces sociétés civiles se fondent par une simple déclaration écrite, ou par un testament.

Les biens paroissiaux ont pour administrateur, non pas un conseil de fabrique, mais simplement le curé, qui n'en doit compte qu'à l'évêque. On a remarqué que les Irlandais exportent ce système discrétionnaire. Par exemple, aux États-Unis, tandis que les catholiques en général imposent au clergé le système des conseils de fabrique, les catholiques irlandais tiennent à laisser leur curé maître absolu de l'administration paroissiale. Mais pourtant, le contrôle des paroissiens s'introduit de deux manières. D'abord, quand un curé veut entreprendre un travail extraordinaire et coûteux, il réunit les principaux paroissiens pour obtenir leur concours. Un *committee* se forme. On y discute le projet, et l'on prend des mesures pour réunir les fonds. Le travail terminé, le comité publie soit à l'église, soit dans la presse, les comptes des recettes et des dépenses.

D'autre part, quelques catholiques irlandais commencent à réclamer contre leur régime paroissial. D'après un observa-

1. Voir Patrick Boyle, *L'Église et l'État en Irlande*, dans *le Correspondant* du 10 novembre 1905 ; Abbé Trésal, *Enquête sur l'Organisation d'une grande Église séparée de l'État*, Paris, Richard, 1905.

teur ecclésiastique et récent, l'abbé J. Trésal, « les catholiques unionistes et les émigrants retour d'Amérique commencent à réclamer une part dans l'administration du budget paroissial. Beaucoup de laïques souhaitent que chaque curé monte en chaire pour dire à ses paroissiens : Vous m'avez donné telles sommes, voici comment elles ont été employées, — et qu'il soit aidé dans l'administration temporelle par un conseil de fabrique qui ose lui résister quelquefois. Ils disent que le clergé a tout intérêt à traiter au grand jour les questions d'argent et à rechercher, pour cette partie de sa charge, la collaboration cordiale et éclairée de catholiques indépendants, collaboration qui sera une force pour le pasteur aux heures de lutte » [1].

***

Cet exposé, même sommaire, montre que l'Église peut trouver dans son arsenal juridique des précédents également commodes soit pour résister aux changements qui la mettent dans la dépendance immédiate des laïques, soit pour s'adapter à ces changements. Elle peut considérer exclusivement les textes généraux et les décisions de principes, qui interdisent la participation des laïques au gouvernement des affaires ecclésiastiques, et justifier par ces textes et ces principes une résistance obstinée aux conséquences de la séparation française ou de toute autre séparation. Mais elle peut tout aussi bien, par la considération des droits particuliers et des anciennes coutumes, s'appliquer simplement à revivifier les conseils et assemblées de paroisse, qui auraient le double avantage de replacer les catholiques dans la tradition pieuse du moyen âge, et de leur donner une organisation conforme aux mœurs démocratiques du temps présent.

ANDRÉ MATER

1. Trésal, *loc. cit.*, p. 34.

UNE LEÇON

DE

LA MARINE ALLEMANDE[1]

Constater les merveilleux progrès de la marine allemande, c'est évoquer le nom de Guillaume II. La grandeur du rôle impérial ne doit pourtant pas éclipser le souvenir des généraux von Stosch et von Caprivi. De leur temps, la flotte allemande n'était, certes, pas puissante par le nombre de ses unités ; mais ils la rendirent forte par la valeur de son organisation. Ces prédécesseurs de Guillaume II avaient créé une marine viable : l'Empereur a pu, sans s'exposer à des mécomptes, faire grandir cet organisme à son gré.

Dès le début de son règne, Guillaume II manifesta la volonté de développer la puissance navale de son pays. Affirmant, un peu partout, que l'avenir de l'Allemagne était sur mer, menaçant le Reichstag de dissolution s'il refusait de renforcer la marine de guerre, l'Empereur réussit, en 1889, à faire adopter un premier programme, qui comportait quatre cuirassés, dix garde-côtes et treize croiseurs. Ce vote, péniblement acquis, n'avait que la valeur d'une indication, et les crédits annuels, pour la construction de nouvelles unités, ne furent pas intégralement adoptés : le programme, qui aurait dû être réalisé en 1895, ne l'était pas encore en 1898. Pour

1. Ces pages sont extraites d'un volume qui paraîtra prochainement : *Marine Française et Marines Étrangères.*

mettre un terme à ces atermoiements, Guillaume II accentua l'activité de sa propagande. Par l'envoi, à tous les membres du Reichstag, de nombreux tableaux concernant les marines étrangères, par un recours incessant à la presse officieuse, par sa participation à la fondation de la Ligue navale, Guillaume II, jouant, au surplus, des moindres incidents survenus au Brésil et en Chine, obtint, en 1898, le vote de la loi du sexennat : le Reichstag accordait, en bloc, la somme nécessaire pour doter l'Allemagne d'une flotte supérieure à celle de toutes les puissances, l'Angleterre et la France exceptées. Ce n'était encore là qu'une entrée en matière.

L'année suivante, Guillaume II reprend sa propagande. Aux moyens employés dans la première campagne, viennent s'adjoindre l'action de la Ligue navale, devenue puissante, et le concours de l'armée de terre : une pléiade de généraux proclame la nécessité d'augmenter les forces navales de l'Allemagne, au moment même où des officiers de l'armée française démontraient, péremptoirement, l'inutilité de notre marine. L'armée navale collabore à l'œuvre commune. On fait remonter des flottilles de torpilleurs le plus haut possible dans les fleuves ; on transforme les officiers de marine en conférenciers tandis que, profitant, encore, de la saisie de bâtiments de commerce dans l'Afrique du Sud, Guillaume II parvient à convaincre l'Allemagne qu'une très grande marine de guerre lui est indispensable. Le sentiment national triomphe des dernières résistances du Reichstag : le 6 juin 1900, un complément du dernier programme naval double, à très peu près et d'un seul coup, les prévisions de la loi de 1898.

En 1902, on commença à parler d'un nouveau programme ; en 1904, la Ligue navale formula ses aspirations et entreprit une active campagne ; en 1906, le Reichstag votera les crédits nécessaires pour adjoindre six croiseurs-cuirassés et huit divisions de torpilleurs à la flotte prévue en 1900. Dans l'espace de huit ans, l'Allemagne se sera, en définitive, décidée à quintupler sa puissance maritime. Voilà qui tient du prodige. Si vigoureuse qu'ait été la propagande de Guillaume II, on ne peut s'empêcher de se demander comment elle a pu produire un tel revirement de l'opinion publique. Il nous importe de le savoir.

*
* *

Par son histoire, l'Allemagne était, de tous les pays, le moins préparé à saisir l'utilité d'un grand établissement maritime. Mais, au lieu de prodiguer ses ressources, sous forme de subventions de tous genres, le gouvernement allemand s'était ingénié à créer des moyens d'existence pour sa marine marchande. Outillant le mieux possible un petit nombre de ports, creusant un remarquable réseau de canaux, établissant sur les voies ferrées des tarifs favorables aux voies fluviales, les pouvoirs publics facilitaient de toutes manières la tâche qui incombe aux initiatives privées. Une batellerie supérieurement organisée ne tardait pas à rendre tangible l'importance du commerce maritime ; elle aidait les populations terriennes à comprendre les intérêts mondiaux du pays.

La prédication personnelle de Guillaume II fit le reste. S'instituant l'éducateur de tout son peuple, il n'a pas un seul instant cessé de s'adresser directement à lui, et l'exemple impérial a été suivi par les officiers et fonctionnaires de la marine. Ce n'est pas dans un public restreint que la Ligue navale allemande cherche à recruter des adhérents, c'est dans tous les milieux qu'elle veut les trouver : avec le concours constant du gouvernement, des articles dans la presse quotidienne et des conférences populaires sont ses moyens d'action; les officiers de l'armée et de la flotte sont ses meilleurs collaborateurs.

Notre progagande maritime est, à la fois, plus élégante et plus savante. La disproportion entre les résultats obtenus par les Ligues navales allemande et française aurait été, peut-être, réduite, si notre ministère de la Marine s'était toujours efforcé d'instruire le pays. Le rôle de notre gouvernement était facile : il suffisait de mettre une documentation abondante à la disposition des journaux. Mais pendant de longues années, notre ministère limita systématiquement les renseignements qu'il voulait bien fournir à la presse ; l'absence d'un service de publicité maritime, solidement constitué, n'a pas permis, depuis, de provoquer les polémiques nécessaires sur nombre de questions, qui intéressent, au plus haut point, et nos finances et l'avenir de notre flotte.

Faute d'une campagne entreprise ou soutenue par le gouvernement, nos quotidiens ne s'occupent guère que de faits-divers maritimes. C'est absolument insuffisant pour contribuer à l'éducation d'un pays qui a déjà trop souffert de son ignorance des choses de la mer. La presse n'en peut mais. Le pays en profite pour se désintéresser de certaines réalités, plutôt troublantes. Cette quiétude traditionnelle n'en est pas plus respectable. Sachant par toute notre histoire maritime les cruels réveils qu'elle ménage, avons-nous le droit d'organiser la conspiration du silence vis-à-vis du public? Peut-on penser que le ministère de la Marine n'a pas l'impérieux devoir de faciliter la mission de la presse quotidienne, qui, de nos jours, est seule capable de vaincre l'indifférence de la nation? Au lieu d'entretenir le public de détails insignifiants, il vaudrait mieux appeler son attention sur des faits tels que ceux-ci : l'année même de l'entente cordiale, l'Angleterre dépensait plus d'un milliard pour sa marine ; en 1905, elle a pris des mesures qui garantissent, avant toute déclaration de guerre, la mobilisation de tous ses bâtiments de combat ; en même temps elle a adopté une répartition de ses forces navales qui, théoriquement, est admissible dans tous les cas, et, pratiquement, vise l'éventualité d'une guerre contre l'Allemagne ou contre la France ou contre les deux réunies ; en 1906 l'Angleterre complétera son œuvre pacifique par des manœuvres mondiales.

A l'encontre de nos usages, nous voyons l'amirauté anglaise publier, fréquemment, d'admirables mémorandums, qui renseignent le pays sur les plus importantes décisions concernant la marine. Le même exemple nous est donné par les États-Unis : le président Roosevelt a chargé son ministère de la Marine de dégager les enseignements de la guerre russo-japonaise et de les communiquer au public. Le bon sens indique qu'il n'est pas d'autre moyen de doter notre pays d'une opinion navale ; seules des conceptions du temps passé s'opposent à l'emploi de ce moyen : admettrons-nous toujours que le respect de la tradition compense les désavantages de l'ignorance publique? Ne parviendrons-nous jamais à nous débarrasser de cette archaïque règle du silence professionnel que l'on continue d'imposer à nos officiers et dont, par une sin-

gulière ironie, notre démocratie se montre plus éprise que Guillaume II? Cette superstition est, à coup sûr, sinon la seule, du moins la principale cause de l'insuccès relatif de notre Ligue navale. Si cette Ligue réclamait pour les officiers le droit de publier, sous leur propre responsabilité, des études documentaires, toujours signées, elle rendrait service au pays.

Il serait non moins utile que nos deux Ligues coloniale et navale et l'Alliance française, combinant leurs efforts, comme leurs similaires allemandes, aient entre elles des rapports de plus en plus fréquents. Cette fédération et l'action de la presse constitueraient des bases solides pour notre politique navale. Il nous faut le concours d'un public conscient de nos besoins maritimes : c'est la condition essentielle de notre sécurité : sans ce concours, nous entretiendrons toujours une administration, qui grossit sans cesse les dépenses improductives au détriment de notre armement; sans lui, nous dépenserons toujours trop ou trop peu pour notre marine; sans lui, nous aurons toujours une politique hésitante et par suite mauvaise.

L'organisation maritime est une réalité militaire de première importance. Mais nos écrivains techniques se soucient peu de traiter une question qui devrait préoccuper tous les Français : la plupart préfèrent examiner les problèmes, qui exigent des connaissances spéciales. Et il ne nous suffit pas de méconnaître l'influence prépondérante de l'organisation maritime sur l'issue des guerres navales : nous ignorons même en quoi consiste ce facteur de succès. Le plus petit dictionnaire en dit pourtant assez pour définir ce mot : l'organisation maritime est la manière dont tous les services de la marine sont agencés, en vue de répondre pour le mieux à l'objet du département ministériel qui les administre. Comme, sans conteste, la guerre navale est la raison d'être d'un ministère de la Marine, il apparaît que les officiers de marine sont particulièrement qualifiés pour étudier les questions d'organisation.

Est-ce à dire que nul, en dehors d'eux, ne doive s'en inquiéter? Non, certainement non. Le sujet est fort complexe et aucun résultat pratique ne sera jamais atteint que par le concours de toutes les bonnes volontés. Mais il faut d'abord que, dominant leur mentalité spéciale, de nombreux officiers

des divers corps de la marine contribuent à l'œuvre de rénovation incessante; il faut, surtout, que le public s'intéresse à la marine : sous un régime démocratique, la collaboration étroite et confiante de la nation et des professionnels militaires peut, seule, empêcher le gaspillage des deniers publics en temps de paix, le désastre en temps de guerre.

*
* *

Ce disant, nous affirmons simplement que la marine n'est pas un être abstrait, indépendant des conditions de temps et de lieu. La conception contraire n'a jamais été énoncée en termes crus; mais elle a beaucoup sévi dans notre marine. Dans tous les pays, cependant, l'état politique et social réagit fortement sur l'organisation maritime. Qu'on en soit désolé ou non, on ne peut constituer une marine viable, en se désintéressant des aspirations et des ressources de la nation qui fournit le personnel et alimente le budget. Autrefois, le pouvoir suprême était un apanage de droit divin, héréditaire et absolu; aujourd'hui, c'est la nation qui le détient et ses mandataires, toujours amovibles, ont des droits limités par la loi : est-il croyable que l'organisation créée par Colbert puisse s'adapter également bien à des régimes politiques diamétralement opposés? Est-il admissible que les communications télégraphiques, l'avènement de la vapeur, la spécialisation de l'outillage, la transformation du matériel naval, la valeur relative des ressources financières, de la population et de la civilisation des divers États, leur développement industriel, commercial et agricole n'aient pas une répercussion sur la puissance comparative des marines de guerre et sur leur organisation?

A ces faits, qu'oppose-t-on? Deux préceptes séculaires. On dit, très haut : entièrement absorbés par leurs études techniques, les officiers ont le droit de tenir pour négligeable l'évolution de leurs rivaux éventuels et le devoir d'ignorer l'évolution de leur propre pays. On ajoute, tout bas : ainsi spécialisés, les officiers acquièrent une compétence de plus en plus indiscutable à mesure qu'ils montent en grade, et les grands conseils de la marine ont, seuls, qualité pour tran-

cher toutes les questions maritimes. Si ces affirmations dogmatiques étaient l'expression de la vérité, de très minimes efforts intellectuels et moraux permettraient aux officiers d'accomplir leur tâche. Mais, dans le métier d'officier, il ne s'agit pas de savoir ce que l'on pourrait faire si l'état politique et social de la France était, de tous points, conforme à l'idéal de chacun : il s'agit de déterminer ce qu'on peut faire de mieux dans des conditions parfaitement définies. La réalité actuelle et la volonté publique dominent les préférences de chacun : toute conception technique qu'on voudrait faire aboutir par des moyens autres que ceux applicables à notre époque, est condamnée d'avance, quelle qu'en soit la valeur propre.

Mettons les choses au mieux : tous nos officiers sont remarquables ; ils connaissent la meilleure composition à donner à notre flotte ; les types de bâtiments qu'ils prévoient sont, individuellement, parfaits ; ils ont imaginé une tactique supérieure à celle de tous leurs rivaux ; nul ne sait mieux qu'eux comment on doit instruire et entraîner le personnel ; en un mot, la marine française a, en toutes choses, des conceptions merveilleuses. En théorie, on ne saurait rien souhaiter de plus ; en pratique, il faut encore quelque chose, et, devant ce quelque chose, tout le reste disparaît : mettre à exécution ce programme admirable. C'est là que la politique, ou, si l'on veut, l'opinion publique entre en scène : directement ou indirectement, les solutions de tous les problèmes maritimes exigent des fonds : aucune d'elles ne peut devenir effective sans l'aide du Parlement, sans l'adhésion de l'opinion publique, sans l'acquiescement de la nation.

*
* *

L'avènement du régime démocratique aurait dû, depuis longtemps, accroître les droits de nos officiers. Notre vie nationale reposant sur le principe de la liberté de la discussion, il serait temps de comprendre que la marine ne saurait s'accommoder d'une autre règle. Pour toutes les questions qui ne constituent pas des secrets d'Etat, on ne peut plus admettre l'utilité, la nécessité même de supprimer ou tout au moins de

limiter les controverses. Cela reviendrait à affirmer qu'aujourd'hui, comme jadis, il faut confier à quelques cerveaux, isolés dans les sphères du haut commandement, le soin de penser et de parler pour tous. Cette règle du silence est toujours impérieuse, si l'on entend par là que, d'une part, tout subordonné doit exécuter, sans discussion, les ordres de ses chefs et, d'autre part, que les marins de tous grades doivent, toujours, se tenir en dehors de la mêlée politique. Mais cette règle n'est plus qu'un anachronisme, si l'on prétend interdire aux officiers d'étudier publiquement, librement, et de discuter, sans cesse et sans distinction de rang hiérarchique, tout ce qui touche à leur métier : réformes de l'organisation ou du matériel, améliorations à introduire dans les corps et coutumes de la marine, etc., et si l'on veut les empêcher d'user du seul moyen connu pour progresser : le recours à la méthode critique et à la discussion, qui demande à la raison les causes plausibles et les conséquences probables des réalités à examiner. Contre toute vraisemblance, néanmoins, dans notre France démocratique cet anachronisme a toujours force de loi, sinon en fait, du moins en principe.

Adoptant sans réflexion un précepte parfaitement approprié aux anciens régimes monarchiques et impériaux, il nous paraît rationnel de refuser aux officiers le droit de s'exprimer librement sur toutes questions de métier, qui sont d'un intérêt général et capital. On leur impose ainsi le choix entre deux conduites : renoncer à tout travail ou diriger leurs investigations vers des détails de matériel, vers des abstractions et des calculs théoriques.

La première est, à la fois, la plus naturelle et la plus logique; elle n'est pourtant pas la plus suivie. Mais, quand nos officiers adoptent la seconde, la tare de l'enseignement — presque uniquement mathématique — qu'ils ont reçu s'accentue : ils se persuadent chaque jour davantage que les mathématiques fournissent la solution de tous les problèmes maritimes. Victimes d'un mirage de certitude, ils ne voient pas qu'en posant leurs équations, ils mettent toujours en œuvre, d'une manière plus ou moins apparente, des données que les calculs eux-mêmes ne peuvent ni fournir, ni vérifier, — d'une part, de pures conceptions de l'esprit humain, appelées

axiomes ou hypothèses, suivant qu'on les tient pour certaines ou probables, et, d'autre part, des coefficients déterminés par l'expérience individuelle, faillible.

Que les officiers travaillent ou non, leur esprit ne s'exerce ni sur les idées, ni sur les faits qui président à l'incessante évolution de la marine : suivant une loi physiologique bien établie, leur jugement risque de s'atrophier, et ce ne peut pas être, à coup sûr, un avantage le jour où le commandement leur échoit. Sans doute, le don du génie peut leur octroyer la force de réagir et les mettre à l'abri de toute défaillance ; mais la nature distribue le génie avec tant de parcimonie qu'il est toujours imprudent de l'escompter. Laissant les natures exceptionnelles, on peut affirmer que l'habitude de déléguer à d'autres le souci de penser pour soi engendre la routine et parfois l'impuissance.

Si l'on admet qu'à tous moments c'est le seul commandement qui détient et transmet la vérité, il devient difficile, presque impossible à ce commandement lui-même d'apporter la moindre modification à l'ordre des choses qu'il trouve établi : quand une question nouvelle se présente, comme personne n'a qualité pour lui en donner la solution et comme, pourtant, il l'ignore, il ne saurait que se taire et abandonner aux événements le soin de résoudre le problème. Faute de connaître les progrès de son temps, il risque de marcher à ces défaites honorables dont on a eu parfois l'aberration de vanter la grandeur. La marine doit souhaiter qu'ainsi entendue, cette règle du silence disparaisse au plus tôt ; la nation, aussi.

Il est, à coup sûr, très amusant de voir un droit, que notre démocratie reconnaît à tous les autres citoyens, dénié à ceux-là seuls qui, par leur métier, ont le devoir d'approfondir les questions militaires. Mais la nation se prive, ainsi, de précieux éléments d'appréciation et, faute d'un incessant échange d'idées avec la nation, l'armée navale risque d'en mal comprendre les meilleures intentions. On ne saurait rien imaginer de plus propre à perpétuer la néfaste légende qu'entre civils et militaires l'antagonisme est inéluctable, comme si, dans notre France actuelle, des lois militaires, depuis longtemps appliquées, n'avaient pas, de ces deux entités, jusqu'alors distinctes, fait un seul bloc désormais.

Cet état nouveau substitue à la conception d'un groupement d'hommes n'ayant d'autre rôle social que de se battre, celle d'une nation pacifique par goût autant que par besoin, mais capable de se dresser tout entière pour défendre son existence et ses droits. Le terme de « nation armée » rappelle aux idéalistes la menace qui pèse sur les peuples oublieux de leur sécurité; il montre à ceux qui croient à l'éternité du règne de la force que, du moins de nos jours, la paix est la règle, et la guerre l'exception. Par cette constatation, il apprend aux officiers qu'entre les devoirs imposés à leurs aînés et ceux qu'ils ont à accomplir, la différence est extrême. Fort simples jadis, ces devoirs sont aujourd'hui si complexes que, pour remplir pleinement leur admirable rôle, il faudrait à ces cadres d'instruction et d'éducation, tout ensemble un vaste savoir et toutes les vertus.

Conseillers militaires de la nation, ils doivent, sans trêve, s'efforcer de lui procurer la plus redoutable, mais aussi la moins coûteuse des puissances défensives; et ils doivent fournir une fertile documentation aux maîtres de la parole et de la plume, qui pourront alors répandre dans le public les idées justes et empêcher l'essor des utopies. Instructeurs, ce n'est plus seulement le métier de la guerre qu'ils doivent enseigner aux recrues, c'est aussi d'autres devoirs que les mathématiques n'apprennent pas, mais qui relèvent de l'expérience et de la réflexion. En dépit des apparences, la valeur sociale de l'officier grandit de jour en jour. Continuateur désigné de l'œuvre scolaire, il doit, désormais, connaître l'acquis et les aspirations des adultes que la nation lui confie; il doit en faire des hommes et des citoyens. Dégageant l'idée maîtresse de tout l'enseignement militaire, — la transformation de la solidarité en habitude instinctive, — il en convaincra ses recrues par des leçons de choses que rien, peut-être, ne saurait suppléer : en leur imposant, sans cesse, la plus impérieuse des exigences militaires, il leur apprendra la pratique d'une vertu sociale.

Mais, par quel miracle les officiers pourraient-ils se pénétrer de ces évidences, si, fidèles à la doctrine mal comprise de la « grande muette », ils fermaient les yeux devant le spectacle de la vie actuelle et restaient sourds à tous les bruits

du dehors? Comment parviendraient-ils, même, à ne pas méconnaître les premiers désirs, les besoins les plus impérieux de la nation? Et comment n'aurions-nous pas bientôt une mortelle opposition entre le peuple et la marine : d'une part, le peuple voulant la paix et ne pouvant, sans folie, consacrer des sommes illimitées à des dépenses militaires; d'autre part, une marine négligeant les conséquences financières de ses desiderata techniques? La nation prendrait, peu à peu, en aversion des hommes assez différents d'elle pour ne pas sentir les besoins certains du temps de paix et pour envisager seulement les besoins éventuels du temps de guerre. Elle ne tarderait pas à devenir injuste et à taxer d'improductifs les budgets de la guerre et de la marine. Elle oublierait, volontiers, que les exemples récents de Cuba et du Transvaal ont, encore de nos jours, montré le sort réservé aux peuples faibles. Confondant dans une pareille défiance l'ancienne et la nouvelle marine, elle en arriverait à mettre en opposition les officiers, qualifiés aristocrates (quoique des examens ouverts à tous, aient, depuis plus d'un siècle, remplacé l'antique droit de naissance) et le personnel subalterne qui, de même origine qu'eux, ne doit qu'à ses goûts ou à ses aptitudes de ne pas figurer dans la même catégorie. Elle ne serait pas frappée d'une analogie, très grande pourtant, entre les fonctions des ingénieurs, chefs d'atelier et ouvriers de l'industrie civile, et les rôles, dévolus en temps de paix, aux officiers gradés et marins de l'industrie militaire; elle ne comprendrait pas qu'ici comme là, en dehors d'une intime association de ces trois facteurs, distincts, mais également indispensables, on aboutît à l'impuissance...

Causes incessantes d'ignorance et d'erreur pour tout le monde, impéritie probable du commandement, graves dangers pour la nation : tel est le bilan que nous offre l'application de la règle du perpétuel silence. Personne ne doute que, pour être vraiment utiles, les discussions doivent laisser de côté, aussi bien les rares détails confidentiels dont le public n'a cure, que les éphémères personnalités dont les mérites, défauts et situations ne modifient, en rien, la valeur propre des idées en cause. Mais il faut bien nous entendre sur ces devoirs imposés par la discipline.

Qu'un ordre reçu, qu'un règlement en vigueur soient exécutoires sans discussion, personne ne saurait le contester; il y a lieu d'ajouter qu'un officier est astreint à s'imprégner de leur esprit pour pouvoir, le cas échéant, suppléer à l'insuffisance de leurs prescriptions littérales. Dans le domaine de l'action, le chef dispose, seul, d'une documentation complète et, surtout, des moyens matériels de concentrer tous les efforts. Dès lors, sa volonté doit être prépondérante quoi qu'il advienne, et toute individualité qui, pour atteindre le but poursuivi, voudrait employer des procédés autres que les siens, ne pourrait — fussent-ils meilleurs en valeur absolue — que contribuer à restreindre l'effet utile de l'ensemble. Obéir et se taire, tel est, en pareil cas, l'indiscutable devoir des officiers de tout rang et aucun *distinguo* n'autorise à enfreindre cette règle. La discipline se trouve résumée dans cette rigoureuse obligation.

Mais après l'action, quand, à l'user, et la réflexion aidant, les auxiliaires du commandement ont constaté les inconvénients de ses méthodes et cru trouver des solutions meilleures, n'est-ce pas leur devoir de le dire bien haut? Pour soutenir qu'en critiquant un règlement en vigueur on porte atteinte à la discipline, il faut être convaincu que les idées font corps avec les personnes qui les émettent; pour prétendre que l'on peut marcher dans la voie du progrès en n'accordant aucune attention aux opinions des subalternes, il faut admettre que la possession de la vérité est le privilège du grade.

Si cette conception avait encore des partisans dans la marine, je les inviterais à méditer les actes et les écrits d'hommes auxquels l'armée a voué un culte de reconnaissance. Lorsque le général Maillard, alors simple colonel, dénonça le néant de l'enseignement dogmatique et releva dans les *Éléments de la guerre* les erreurs contenues dans le service en campagne de l'époque, son œuvre ne fut pas condamnée au nom de la discipline; le commandement préféra se l'approprier et promulguer un nouveau règlement. L'armée n a pas davantage jugé subversif le principe émis par le lieutenant-colonel Bonnal, dans son *Cours de tactique générale* de 1895 : « Une doctrine de guerre ne s'impose pas; elle naît du concours unanime des intelligences, sous l'empire de convictions progressivement acquises. »

Trois ans plus tôt, le même maître avait pu écrire, sans soulever la moindre protestation : « L'exemple de Dumouriez montre que, si bien doué qu'on le suppose, l'homme arrivé à son développement complet n'est plus susceptible de se transformer radicalement... Ceci revient à dire que, pour appliquer des idées nouvelles, il faut des hommes nouveaux. » L'armée ne s'est pas offusquée non plus des dispositions d'esprit que le lieutenant-colonel Foch recommandait à ses auditeurs : « Il s'agit d'abord de comprendre des vérités ; donc liberté d'esprit, pas de préjugé, de prévention, d'idée arrêtée, d'opinion admise sans discussion, par la seule raison qu'on l'a toujours entendu dire ou vu faire. Un seul critérium, la raison. » (*Cours de tactique générale*, 1898-1899.)

L'armée ne croit donc pas compromettre la discipline en proclamant la liberté de la pensée, la nécessité de la critique, l'utilité de la discussion. On peut ajouter que l'emploi de ces forces modernes l'achemine vers cette unité de doctrine qu'en dépit d'un insuccès, de jour en jour plus manifeste, la marine n'a que trop longtemps cherché à réaliser par l'ancienne méthode. Il est équitable, au surplus, de reconnaître que l'armée évite un peu ces jugements, le plus souvent dédaigneux et toujours hâtifs, dont on use si volontiers dans les milieux où les esprits sont déshabitués de la réflexion personnelle. L'esprit critique ne peut avoir d'autre résultat : allant au fond des choses et se rendant compte de leur difficulté, il développe le respect des actes et de la pensée d'autrui, tandis qu'il rend chacun plus sévère pour soi-même.

Examinant les questions d'organisation générale, en toute liberté, sous notre entière et exclusive responsabilité, nous aurons à combattre des intérêts considérables, des habitudes et des manières de penser invétérées. Les obstacles, qui s'opposent à l'emploi de procédés à la fois rationnels et pratiques, paraîtront d'abord insurmontables, mais plus on avancera, plus cette impression s'atténuera. Il suffira de constater que les intérêts en cause proviennent d'abus et sont absolument contraires aux réels intérêts de la nation : sans méconnaître les droits acquis par une minorité, la majorité ne saurait indéfiniment se résigner à solder toutes les expériences improductives de la marine. On se pénétrera de

plus en plus de deux évidences singulièrement méconnues : rien de ce qui touche l'État ne saurait être indifférent à la marine ; inversement, rien de ce qui touche à ce service d'État ne saurait être indifférent à la nation. On se convaincra que la collaboration des non-professionnels et des professionnels est un devoir impérieux et permanent. On acquerra la certitude que, si les nécessités militaires sont invariables, c'est par des procédés variables qu'on doit les satisfaire.

Ces procédés sont à trouver. La discussion publique nous les fournira si nous faisons appel à l'expérience et à la raison. Ce n'est pas en ressassant la nomenclature de nos rouages et de nos usages maritimes que nous réussirons à améliorer notre situation. Nous n'y parviendrons pas davantage si nous avons la prétention d'échafauder de nouveaux systèmes sur de pures considérations théoriques. La volonté de donner à la marine une organisation toujours adéquate aux exigences du moment nous impose l'examen critique des solutions adoptées, à l'heure actuelle, tant en France qu'à l'étranger ; c'est l'unique moyen de doter notre marine d'une organisation économique et efficace.

*
* *

La politique navale de l'Allemagne fourmille d'enseignements précieux pour nous ; son organisation maritime aussi : compréhension industrielle du fonctionnement des arsenaux, instruction progressive du personnel, méthode de commandement assignant à chacun la responsabilité d'une tâche définie et supprimant de nombreux transmetteurs d'ordres, mobilisation rapide et effective de la flotte... Tout, cela peut s'exprimer en une phrase : aucune marine du monde n'a jamais été organisée aussi scientifiquement que la marine allemande. Passant aussitôt à la critique, nous ajouterons nulle part non plus on n'applique une conception plus moyenâgeuse à l'organisation du haut commandement et à l'état d'officier.

La marine française, si gravement compromise par ses erreurs passées, peut acquérir, dans un court délai, l'esprit scientifique de sa voisine : une volonté et un travail tenaces y suffiront. Mais en Allemagne, le terme de nation armée si-

gnifie, uniquement, la plus grande armée possible : ce n'est qu'après une très lente transformation des mœurs de ce pays que ses officiers, ses gradés et ses équipages pourront constituer une seule et même famille, et que cette marine pourra faire corps avec la nation, même en temps de paix.

Contrairement à leurs collègues allemands, les officiers de notre pays ne se croient pas d'essence particulière. Se sentant peuple et ayant l'honneur de commander de braves gens, ils tiennent à leur donner l'exemple du travail, ils veulent leur inspirer confiance, ils voient en eux des auxiliaires plutôt que des inférieurs : telles sont les bases de la discipline dans la marine française. Et c'est pour cela, et pour cela seulement, que cette marine, qui mérite tant d'être critiquée et blâmée, inspire une profonde affection à tous ceux qui la connaissent. C'est pour cela aussi que, royalement, révolutionnairement et impérialement battue depuis deux siècles par la marine anglaise, elle a, pourtant, inscrit dans ses annales nombre d'épisodes glorieux. C'est pour cela encore que cette marine — qui a oublié d'avoir une politique navale, qui s'est organisée administrativement et non militairement, qui ne sait pas introduire l'idée de progression dans l'instruction de son personnel, qui s'attarde toujours dans le culte des réglementations passées, — que cette marine, qui a tant fait pour n'être rien, est, quand même, quelque chose. Et c'est pour cela, enfin, que l'étude comparative des marines de guerre, si décourageante à tant de titres, doit forcément nous rendre optimistes. en nous donnant la certitude que nos sentiments égalitaires constituent un immense réservoir d'énergie nationale. Aucun Français n'en saurait douter, si un mur de préjugés ne séparait encore la nation de ses forces militaires et si, des unes à l'autre il existait un perpétuel échange d'idées. Il suffit pourtant d'examiner tels et tels de ces préjugés, civils ou militaires, pour en mesurer la valeur,

Certains civils croient encore à l'antagonisme entre la plume et l'épée, obligation de cantonner les officiers dans la technique de leur métier ; d'autres conservent l'illusion que les prescriptions littérales du Code de justice, des règlements et des ordres jouent le principal rôle dans le fonctionnement d'un organisme militaire ; d'autres ont la crainte de compromettre

l'œuvre sociale de l'école en imposant à tous un stage dans l'armée. Il est à peine besoin de dire que ces préjugés tiennent pour non avenus ou négligeables quelques réalités : la disparition des privilèges de naissance ; l'impuissance d'un homme qui, chargé d'en commander d'autres, ne connaîtrait rien de leur mentalité ; l'impossibilité presque constante de donner des instructions écrites ou verbales pour toutes les éventualités, d'où la nécessité constante de faire appel à l'intelligence, à l'initiative et au dévouement de chacun; la pensée philosophique planant au-dessus de tous les exercices militaires : un pour tous, tous pour un, etc.

Non moins simplement, on peut mesurer la valeur de quelques aphorismes militaires, dont la vogue décroît, à vrai dire, avec une remarquable rapidité. Voici, d'abord, un grand principe : un officier sert la France, il n'est pas au service de la République. Ceci autorise chacun à croire que la France pense toujours comme lui : ceci garantit à chacun la certitude qu'en agissant à sa guise il accomplira tout son devoir, sans jamais sortir de la légalité : voilà qui est commode. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'entretenir des relations suivies avec la très grande personnalité morale qui se dégage de notre histoire; pour le commun, le gouvernement a, dans tous les temps, parlé et agi au nom de la France.

Est-il plus sérieux de prétendre que le ministère de la Marine n'a rien de politique et que, son titulaire devrait toujours être un officier? D'après notre constitution, les affaires publiques doivent être délibérées en conseil des ministres : cela veut-il dire que certains ministres n'auront pas d'opinions à émettre? Un ministre, quel qu'il soit, doit faire de la politique et de la politique active, c'est-à-dire dans laquelle interviennent des personnes et des groupes, — le seul genre de politique que la constitution ait interdit aux officiers. Peut-on, d'autre part, soutenir, à propos de l'avancement, que les chefs militaires ont seuls qualité pour le concéder? Ceci reviendrait à admettre l'existence d'un État assez original pour employer des détenteurs de la force publique, qui seraient indépendants de lui; et ceci reviendrait à substituer aux pouvoirs légaux ceux d'une oligarchie, — forme de gouvernement jugée depuis longtemps la plus détestable de toutes...

L'habitude de la discussion amènerait la disparition de ces paradoxes et d'autres, très nombreux, dont la marine n'a que trop souffert. Nos mœurs françaises s'inspirent encore d'un atavique mépris des besognes manuelles qui, dans le domaine maritime, donne naissance à l'illusion étrange qu'un bon gradé s'élève en devenant un officier incomplet. C'est, d'une part, donner à entendre qu'il y a des formes de travail plus honorables que d'autres; c'est, d'autre part, méconnaître l'importance du savoir indispensable à un commandant de bâtiment, de division ou d'escadre[1]. Comment expliquer, sans cela, l'idée d'instituer dans notre marine des épreuves réduites, dont on ne trouve nulle trace, ni dans l'enseignement, ni dans la magistrature, ni dans le droit, ni dans la médecine, ni dans aucune carrière? Ne voit-on pas qu'au lieu de s'ingénier à multiplier les galons, il faut réduire le nombre des officiers et améliorer la situation des gradés?...

Ces exemples indiquent la variété des questions qui se rapportent à l'organisation et au personnel de la marine. Ils montrent aussi combien il est urgent d'introduire les études comparatives sur les marines de guerre dans l'enseignement et dans les préoccupations quotidiennes des officiers. Ces comparaisons de notre marine avec ses rivales ont l'avantage d'exiger d'incessantes discussions et d'obliger les spécialistes à sortir de leur technicité étroite et improductive : elles nous fourniront, probablement, la solution immédiate de quelques problèmes maritimes; elles créeront sûrement, à la longue, des habitudes d'esprit d'une importance capitale. Faire ressortir l'existence de rapports permanents et intimes entre l'état politique, social, économique et industriel d'un pays et son organisation maritime; expliquer pourquoi l'ignorance de ces rapports vouerait notre marine à l'impuissance; pénétrer tous les esprits de la conviction que, pour mériter le

1. Les usages ont parfois un sens profond : tel celui qui donne le même titre à tous les officiers supérieurs de la marine et l'étend aux officiers de tous grades exerçant des commandements. Cet usage repose sur un fait : suivant leur grade, les officiers de marine sont chargés de commander des bâtiments plus ou moins gros et un ou plusieurs bâtiments, mais dans tous les cas, leurs devoirs et leurs responsabilités absolues restent essentiellement les mêmes. Et comme les lieutenants de vaisseau sont normalement appelés à commander, la question du recrutement des officiers se pose, de prime abord, tout autrement dans la marine que dans l'armée de terre.

beau titre de nationale, une marine doit être de son temps : tel est le résultat essentiel des études comparatives sur les marines de guerres. Elles font un incessant appel à la réflexion; elles substituent des réalités à des souvenirs, à des formules, à des préjugés; elles obligent à reconnaître que les idées et non les personnalités méritent d'être discutées : proscrivant la décevante attente d'un génie sauveur qui surmonterait toutes les difficultés de l'heure présente, elles demandent à la collaboration de toutes les bonnes volontés de résoudre la question maritime.

Orientées ainsi, les études navales fournissent matière à des raisonnements d'une rigueur scientifique et d'une valeur expérimentale; les possibilités qui s'en dégagent justifient une confiance absolue dans l'avenir de notre marine et de notre pays. En s'adonnant à ces études, plusieurs de nos camarades éprouveront peut-être un regret qui me hante : ils souffriront de se sentir impuissants à créer les termes lumineux qui pourraient, seuls, traduire les évidences dont ils seront récompensés. Mais, sachant que les hommes de bonne foi abondent dans notre pays, sachant aussi que les talents y sont nombreux, ils oseront quand même parler, sûrs que leurs idées rencontreront quelque jour de plus dignes ou de plus heureux interprètes. Une réconfortante pensée les soutiendra toujours : avec une égale passion, sous des vocables différents et par des voies diverses, nombre de Français, qui croient être des adversaires irréductibles, servent un même idéal : paix, prospérité matérielle et grandeur morale de la France. Il suffit de parler, quelquefois, pour s'entendre; il faut toujours parler pour se mettre d'accord.

COMMANDANT L. ABEILLE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

FEZ

I

14 avril. — Nous descendions depuis des heures par une garrigue rocheuse quand la plaine de Fez s'est ouverte devant nous, si claire et, vue de haut, d'une telle ampleur que nous avions envie de crier, comme les Grecs de Xénophon, quand ils retrouvèrent la mer : *Thalassa! Thalassa!*

C'est l'arrivée dans une nouvelle région du Maroc. Immensité plane, espaces de la terre endormie et qui pâlissent sous le feu du soleil méridien. A d'inappréciables distances, une ligne de montagnes émerge de l'horizon; c'est la fumée la plus fluide, et par-dessous, comme devant une côte très lointaine, on distingue la ligne imperceptible et précise que tend la courbure de la planète. Mais au sud-est, cette longue vapeur étirée monte, monte en triangle pâle, et l'on dirait seulement que c'est le pâle azur qui se rassemble et s'épaissit un peu là. Par en bas, cela pose dans du vide, comme l'apparition d'un Fuji-Yama de rêve; et rien n'en révélerait la nature terrestre sans les rayures blanches dans ce bleu de brume, les stries régulières qui ne peuvent être que d'une cime ravinée de neiges : un sommet du Moyen-Atlas, qui

par les jours très purs *apparaît,* vient mystérieusement planer au-dessus de Fez.

Nous suivons le pied d'une interminable montagne de pierre qui tombe dans cette plaine comme un Apennin dans la Méditerranée. Là haut, sa crête obliquement dressée s'amincit et se creuse à la façon d'une longue vague en fuite, en sorte que là aussi tout est simple, dessiné en amples lignes horizontales comme la plupart des paysages d'Afrique. Et là encore tout s'allège, comme au ciel le frémissant azur, comme cet air enivrant, comme sur la terre l'herbe illuminée de la prairie, et les nappes roses de petites fleurs. Immatérielle pureté de cette roche qui rosit, semble radieuse de sa propre substance, et se pénètre de liquides ombres bleues, à mesure que, le soleil baissant, l'étendue se dépouille de ses détails, se fait toute lisse et se glace de lumière.

De la ville sainte, rien n'apparaît encore, mais des sortes d'îles s'allongent à l'horizon, sombres corbeilles de verdure, qui sont, nous dit le guide, les jardins clos du sultan. A la lorgnette, on distingue de hautes cimes feuillues de peupliers, des fourrés qui doivent être pleins d'oranges et des fleurs de la grenade. J'imagine de beaux jardins musulmans où des femmes de harem viennent jouer dans l'ombre verte au bord des eaux courantes...

De plus en plus se multiplient les petites pistes parallèles qui fuient devant nous dans l'herbe et les roses liserons. Cela signifie un va-et-vient actif de voyageurs, des caravanes venues de régions différentes et qui se rejoignent, marchent de front aux abords d'une grande ville arabe. D'heure en heure maintenant, nous rattrapons de longs convois de chameaux. Chaque fois notre troupe de chevaux et de mulets se mêle à la leur, pour insensiblement s'en séparer; et chaque fois nous avons l'illusion de retrouver les fabuleuses créatures que nous avons déjà laissées derrière nous, tant elles sont pareilles toujours, et nous étonnent de la même façon. Toujours le même pas de sommeil sous les charges qui les écrasent, la même stupeur des longues têtes qui oscillent d'un mouvement sans vie, par leur seul poids, semble-t-il, au bout de la courbe élastique du cou, — la même allure de bête

survivante d'une autre faune, et qui passe au-dessus des petites créatures d'aujourd'hui, sans les voir, plongée dans son rêve d'autrefois. Et dans chaque troupe il y a un chameau enfant, toujours le même aussi, libre, sans charge, en laine blonde à côté des monstres pelés et sans âge, le seul qui paraisse *actuel* et vivant, car il a les gaucheries, les sautillements brusques et capricants de tous les jeunes quadrupèdes. Et les mêmes chameliers semblent aussi reparaître, plus grands, plus impassibles que les conducteurs de mules, marchant à pas plus espacés, d'une gravité taciturne qui contraste avec la belle humeur de nos bavards. C'est une caste : des fils comme des pères les pas, les gestes, les mouvements de vie sont rythmés sur ceux des solennelles bêtes.

Et puis nous croisons des voyageurs : beaucoup de pauvres gens, les jambes pendantes, à califourchon sur la croupe de leurs ânes ; mais aussi de vrais cavaliers, d'allure pittoresque et militaire, qui vont par cinq ou six de front. Fiers visages entre la blancheur des turbans et celle des bernouss envolés ; longs fusils qui balancent aux épaules, poignards et poires à poudre aux ceintures, étriers damasquinés et larges comme des plats, où posent, haut relevés, les pieds dans leurs jaunes babouches. Ou bien des personnages pacifiques et non moins importants, sagement assis en des selles-fauteuils de velours rouge, sur des mules prudentes et bien tondues. Ceux-là portent haïk : une draperie de grand style, d'aspect romain, qui s'enroule sur la tête, et dont un flot volumineux se rejette noblement sur l'épaule. Par-dessous on aperçoit le caftan rose ou mauve dont la couleur ne se révèle que par transparence et s'éteint délicieusement sous la mousseline. Ces costumes, ces visages pleins, d'une pâleur et d'un sérieux bienséants, annoncent de vrais bourgeois maures, qui vivent avec une sagesse musulmane, sans inutile mouvement, dans l'ombre des ruelles et des bazars.

La ville sainte ne se révèle toujours pas, mais nous la pressentons. Processions de chameaux, pelotons militaires, marchands sur leurs mules, bédouins sur leurs ânes, longs troupeaux bêlants, — toute cette vie qui se meut dans la même direction sur les sentes parallèles, c'est comme à l'approche d'un grand port, quand la mer encore illimitée au regard se

peuple de vaisseaux et de barques, et que, grandes et petites, toutes ces voiles ensemble tendent vers le même point de l'horizon.

Mais sur la route de Fez, il n'y a pas de plus belle troupe en ce moment que la nôtre, ni de plus joyeuse. Ceux que nous allons retrouver dans la mystérieuse ville sont venus au devant de nous, avec leur escorte de soldats marocains et les spahis d'Algérie au bernouss bleu de ciel qui décorent la légation de France. Nous les attendions un peu, les ayant prévenus hier par un *rakkas* qui passait à Mekkès. Et pourtant, de les voir apparaître là, dans cette plaine que nous avons l'illusion de découvrir et que nous venons d'atteindre après dix jours de route à travers les solitudes, — de les reconnaître tout d'un coup parmi ces cavaliers qui peuplent les pistes, au milieu de cette vie d'un autre monde et d'un autre temps, cela semblait invraisemblable. Petite fièvre de ces minutes où l'œil cherche au loin, dans les papillonnants escadrons de bernouss, deux figures européennes, amies, deux figures qui sont nôtres, l'une d'elles aussi blanche et flottante que les autres, mais assise de côté, comme nulle silhouette arabe n'est jamais posée sur un cheval. Et le moment où, sans avoir rien distingué de précis, averti par un pressentiment certain, on se dit : cette fois, c'est sûr; les voilà ! — où l'on part au galop vers eux, les miraculeusement survenus ! Et tout de suite, la joie de voir que de cette troupe lointaine les mouvements se mettent d'accord avec les nôtres, car les voici qui prennent l'allure ondulante, allongée, de la vitesse, grandissent, tant qu'enfin, les visages attendus d'un seul coup se révèlent, les voix familières nous arrivent, les acclamations de plus en plus claires, envoyées du geste joyeux de la main. Et c'est fait ! Dans le battement sourd et soudain multiplié de leurs foulées les deux pelotons se sont dépassés. Il faut maîtriser les chevaux excités de leur vitesse et de nos voix, les forcer à revenir en arrière. Mais ils dansent, les impatients, ils s'effarent, empêchent de se serrer les mains qui se tendent. Alors nous sautons à terre, nous les laissons aux cavaliers bleu de ciel d'Algérie, sous la protection des soldats maghrébins qui sont restés en selle, droits, muets, leurs longs fusils pointant par-dessus l'épaule, — une si petite ligne sur l'infinie

plaine verte ! — et nous allons nous asseoir, pour causer à l'aise des choses de chez nous, au bord d'un ruisseau de cristal qui coule à fleur d'herbe : l'oued Fez où de petites tortues viennent à la nage nous regarder en tournant un peu la tête, d'un œil très doux, attentivement humain...

***

Fez vient de se montrer.

Au pied de la haute vague de pierre qui s'empourpre de plus en plus dans le soir, une ondulation de la prairie nous la cachait. La piste que nous suivons s'est infléchie; ce pli de terrain passant à gauche comme une toile de décor est venu se confondre à la montagne. Alors une longue barre de créneaux s'est démasquée, fauve, où s'espacent régulièrement des tours, et par derrière encore des courtines, des bastions, et deux minarets verts de faïence. Mais une chose étonne, c'est que tout cela qui resplendit gravement au soleil du soir paraît sans profondeur. Deux ou trois lignes de défense, et point de ville au delà; jusque dans l'intervalle des créneaux, les vides verdissants du ciel (il paraît que Fez affleure tout juste au seuil de la plaine, et de l'autre côté, coule par un ravin vers des creux profonds que nous ne voyons pas).

Nous venons de l'atteindre, le sombre mur de brique et de boue séchée, plus magnifiquement radieux dans le soir que la claire turquoise des minarets. Jusqu'à son pied vénérable va la prairie, — primitive comme à vingt lieues d'ici, désert de verdure comme là-bas, du côté de l'Atlantique où je vois s'allonger sa ligne d'horizon. Les champs de la mer sous le rempart d'un port ne sont pas à ce point sauvages. Voilà le plus étrange : cette ville hermétiquement fermée (on n'aperçoit aucune porte), cette grande chose mystérieuse et couleur du temps, qui semble s'être levée là d'elle-même, et que nous découvrons dans la solitude, poursuivant sa vie silencieuse et millénaire.

A présent nous avons dépassé l'angle nord de la morne barre qui fait front aux infinis de l'ouest. Avec le ruban des bêtes et des gens — une mince file vivante, — nous chemi-

nons sous la face septentrionale de l'enceinte. Qu'y a-t-il par delà? Ni bruits ni rumeurs de ville, nulle fumée visible, et toujours point d'ouverture. Je m'écarte un peu du sombre mur pour voir seulement s'en lever un second par derrière, parallèle, mesuré par des bastions semblables, un rempart dans un rempart, tous deux si monochromes que sans la sensation stéréoscopique de distance, on croirait que l'un se superpose à l'autre. Et plus loin, deux ou trois longues terrasses, un toit vert, trois minces tours rectangulaires. C'est la ville impériale, déserte, dirait-on, dans la plaine déserte, faite surtout d'espaces vides, de farouches enceintes qui s'emboîtent comme dans ces palais de légende arabe que des djinns dressent magiquement loin des hommes pour y tenir captif quelque fils de roi. Au centre de toutes ces clôtures s'enferme le Sultan. Parfois, quand le crépuscule est beau, une petite silhouette humaine, toute seule, toute blanche, apparaît parmi les reflets de majolique, là-bas, sur une terrasse que mes compagnons me désignent, et ceux qui l'aperçoivent savent qu'*il* est là, que c'est *lui* qui rêve devant la gloire lointaine du couchant, après la prière du maghreb, *lui*, le mystérieux, le saint, le maître de la foi, le chérif dispensateur des bénédictions...

*
* *

La vie de Fez commence à paraître. En lignes blêmes à la base du puissant mur, un peuple gris gît écroulé. Chez tous une seule attitude : les genoux au menton, les membres invisibles sous les ternes voiles, les corps ramassés dans le plus petit espace possible. Ils se taisent, prostrés, pétrifiés par quelque enchantement. Et pas une main qui se tende seulement vers l'aumône. Mais parfois, à mesure que nous passons, un visage se renverse pour, d'en bas, regarder d'une prunelle languide les Roumis qui défilent sur leurs chevaux. Les autres ne lèvent pas les yeux, — de parti pris, me dit-on. Impuissants à empêcher notre présence détestée dans la ville sainte, ils veulent au moins l'ignorer et nous opposer l'imperturbable indifférence. Mais entre eux, on dirait qu'ils s'ignorent aussi :

quand je me retourne vers ceux que nous avons déjà passés, je retrouve les mêmes impassibilités, ce mutisme collectif et farouche. Rêvent-ils seulement? J'imagine que simplement *ils sont*, qu'ils existent, et voilà tout, comme des animaux au repos, dont les attitudes sont belles et pareilles, étant celles de l'espèce. Très vaguement aussi, chacun savoure la paix du soir, de la lumière, la paix de la montagne et de la plaine, la paix de se taire, de ne point bouger devant un paysage éternel, au pied de murailles sans âge, parmi des choses qui parlent en silence des infinis monotones de la durée, des générations toujours pareilles, de la mort où tout se défait facilement et monte en poudre lente sous un ciel toujours jeune, à travers les retours des printemps et des fleurs sur la prairie.

Nous passons près d'une tombe sacrée, aux murs affaissés de brique : un vestige de quelque siècle lointain. Près de cette pauvre koubba, un petit olivier n'a pour feuillage que de menus chiffons accrochés là par la piété des fidèles.

Puis c'est la « cuve des morts » : une grande auge collée à la base du rempart et dont les bords sont arrondis par l'usure. Là, depuis des siècles que personne ici ne sait compter, on porte les morts pour les laver avant de les ensevelir. Cadavre par cadavre, les générations successives de Fez ont passé par cette cuve où passeront aussi ceux-là qui, repliés dans leur posture de lassitude, s'y adossent en ce moment et, sans fermer les yeux, somnolent...

Au moment où se révèle enfin l'ogive d'une poterne, cette tombe antique, cette cuve funèbre sont les seuls détails au pied de la sombre courtine. Comme ils s'harmonisent à la tristesse de ce peuple affaissé qui ne semble pas vivre! C'est le thème de la mort qui sonne à la porte de la cité sainte, pour se répéter et se propager alentour. La fraîche prairie expire par ici. Nous avons longé toute la ville du Sultan; au pied de la nouvelle ligne de créneaux qui se déploie devant nous, je ne vois plus que pierre, poudre et stérilité. A travers des affleurements de calcaire, des ravins et des talus, entre des ruines et des cimetières, le mur de la vraie Fez grimpe, descend, se perd, s'en va promener au loin solitairement ses bastions croulants et ses replis.

Le dur paysage ! Plus mélancolique et plus vieux dans la riche lumière vespérale qui ne paraît pas venir du ciel mais s'épancher des choses terrestres, des remparts, des roches, de tant d'espaces montueux et semés de tumulus. La trace des hommes couvre ces pentes, — non de ceux d'aujourd'hui (point d'ordures, nul déchet de la vie actuelle et quotidienne), mais que cette terre est visiblement usée ! Sur ce sol jaune et pulvérulent, de vagues pistes séculaires s'entrecroisent partout, et partout cet aspect brûlé, même au printemps, cette teinte fauve qui est celle de la très vieille enceinte aussi, de tout ce qui dure depuis de longs âges au soleil et ne se rajeunit pas du dedans. La plus calme et rayonnante désolation. Hors de ces murs où s'enferment cent mille créatures humaines, les seules demeures humaines sont celles des morts.

Pas très loin de nous, pourtant, au premier penchant de la grande montagne, un trait éblouissant et droit de chaux neuve coupe la pierraille. C'est la seule chose par ici qui pourrait être d'hier ou d'aujourd'hui. Ce petit mur est un lieu sacré, une *msalla*. A certains jours solennels, le Sultan vient y monter pour recevoir l'hommage de son peuple. Dans le grand paysage de paix et de ruines, au-dessus de la blanche multitude qui jonche la pente, une petite figure s'érige, de candeur scrupuleuse sur le mur rigoureux, une silhouette hiératique et solitaire de pape musulman, — et sa main se lève dans le geste qui bénit.

*
* *

Nous avons fait halte pour nous pénétrer de ces choses dont le sens lumineusement se dégageait dans le crépuscule. Quand nous nous remettons en marche, la campagne est presque vide. Flâneurs, cavaliers, troupeaux, toute la vie qui la peuplait finit de refluer dans la ville pour se blottir derrière les remparts, à l'abri des brigands et de tout ce qui, la nuit, fait peur. Au moment de passer l'ogive de Bâb Segma, quand je me retourne, je ne vois plus au loin, sous des lignes de créneaux, que l'étendue rase et déserte où va descendre la nuit.

Et nous voici dans Fez. Dans Fez, et non pas dans une ville comme les autres. Pas une maison : rien que des façades de forteresse; les alignements de leurs crans noirs, des porches en fer à cheval, leurs voûtes profondes et coudées, et des tours qui se lèvent derrière des tours, les plus lointaines, celles dont la base est cachée, hautes et massives comme des falaises, augustes dans leur vieillesse, et teintées de cet or sombre des lichens que l'on prendrait pour la trace de tous les soleils couchants dont leurs fronts s'illuminèrent; — enfin, des terrains vagues dans le plus fier et mélancolique décor féodal qui soit au monde. Et, de quelque côté que l'on se tourne, tous ces espaces se révèlent murés. Le souffle du soir ne s'y glisse pas encore. Une chaleur inattendue se dégage de ces pans verticaux de pierre; une poudre blonde flotte, que pénètrent les odeurs de la vie arabe, car une populace emplit ou borde ces grandes cours. Dans la première, une sorte de souk fait le tour des murailles : on marchande sous les auvents; sur le sol dénivelé, des bédouines gisent, entre leurs paquets d'herbes, leurs ânons et leurs chameaux. A travers cette mêlée de bêtes, nos soldats, malgré leurs *baalek! baalek!* ont du mal à nous frayer un chemin.

Et dans les autres enceintes, immenses, solennelles, celles-là, des foules sont accroupies, si humbles sous la domination des hauts remparts, et s'y confondant presque, aussi grises et terreuses, en longues lignes que l'on prendrait de loin pour des talus de poussière, tant la forme humaine, avaguie déjà par les ternes draperies, achève, le soir, de s'effacer dans cette confusion du nombre.

*
* *

Dans la plus vaste de ces grandes aires — le Mechouar, qui sert encore aux triomphes imaginaires du Sultan —, sous des murs formidables et des donjons superposés, des musiques sonnaient, scandées de battements sourds et barbaresques de tambourins. Cela cessait et reprenait fantaisistement; ce n'était qu'un jeu sans effort et sans raison où s'amusaient des flâneurs amis du soir et des calmes ruines,

venus là simplement pour s'asseoir et se distraire un peu avec leurs luths et leurs timbales, comme d'autres avec des roses qu'ils respiraient et regardaient, — parce que la musique est plus belle le soir, comme les roses. Des chameaux, débouchant l'un après l'autre d'une large ogive ténébreuse, traversaient la grande cour dans son axe le plus long, processionnellement, avec la majesté sans hâte d'une flotte qui fait son entrée dans un port, et puis l'un après l'autre, ils s'enfonçaient à l'autre bout sous une barre de créneaux, entre des bastions énormes, dans la bouche noire d'une lointaine ogive symétrique. Des hommes d'armes passaient à cheval, en groupes que rapetissaient les fantastiques clôtures de ce grand espace. Ailleurs déjà, à Tanger, El Arach, El Qçar, dans les campagnes voisines de Fez, j'avais vu des cavaliers presque aussi beaux, de plus longs cortèges de chameaux, entendu les mêmes musiques sarrasines. Ces rangs humains tassés contre les murs étaient pareils à ceux que j'avais déjà longuement regardés dans les villages et les villes de province, mais à tout cela, maintenant, la présence des grands monuments du passé national venait prêter un sens et une valeur extraordinaires. Tout cela, où je n'avais encore senti que du pittoresque plus ou moins disparate, m'apparaissait enfin dans son unité profonde, ancienne, historique. Cette foule grisâtre et fainéante se révélait *de même style* que ces vieilles architectures mauresques et militaires, vivantes encore et si pareilles à celles qui subsistent, squelettes d'une faune disparue, à Grenade et à Tolède. C'était la même humanité musulmane qu'au moyen âge, celle dont rêva toute la chrétienté, et qui, de l'Espagne païenne, fit irruption dans notre France et monta jusqu'à Poitiers. A la découvrir, cette foule, dans son centre original, dans le cadre de ses monuments ancestraux, tout près du palais héréditaire et caché de son chef, pour la première fois, depuis que j'étais au Maroc, j'avais la sensation d'être devant un peuple, un vrai peuple, développé par sa civilisation propre, ayant derrière soi les siècles d'un peuple.

Des siècles toujours semblables, sauf l'insensible déclin, le tarissement graduel de la puissance et de la volonté de vie. Dans cette grande aire du Mechouar se déroulent les mêmes

pompes qu'aux temps anciens. Le contemporain des Mérinides, qui verrait le Sultan d'aujourd'hui, à cheval, hiératique et blanc, à la tête de cinq cents bernouss, traverser ces cours pour aller au pied de la montagne recevoir l'hommage des tribus et prononcer les invariables paroles rituelles, celui-là saurait-il qu'un demi-millier d'années s'est écoulé? Rien n'est changé que l'autorité de ces paroles et le nombre des tribus fidèles. Si les victoires contre les rebelles d'aujourd'hui sont fictives, c'est toujours sous le fer à cheval superbe de ces portes de triomphe que passent en rentrant les escadrons chérifiens. Sur les terrasses, les mêmes troupeaux tassés de femmes les acclament de la même clameur frémissante et suraiguë. A leur suite ils ne traînent plus des razzias de bétail humain, des troupes d'enfants et de jeunes filles pour les sérails. Mais souvent, dans des couffes bien bondées et que le peuple sait reconnaître, la moisson les précède encore des têtes coupées qui seront accrochées aux créneaux de Bâb Marouk, et l'on n'a pas cessé de vendre deux fois par semaine des esclaves dans le fondak des blés, au grand Souk. Vraiment ici le moyen âge s'éternise, et quand on lit au-dessus d'un portique visiblement neuf la date *1321*, écrite en chiffres arabes (qui sont devenus nos chiffres modernes), on oublie que ce chronogramme se rapporte à l'hégire; l'illusion s'achève : cette date est celle d'une année de notre ère qui miraculeusement n'a point passé de ces lieux, et dans cette Fez où nous entrons, le sombre XIVe siècle vient seulement de commencer.

*
* *

Pourrai-je apprendre un jour mon chemin à travers le dédale crénelé qui suit ce Mechouar? Comment retrouver, reconnaître ces hautes portes coudées que nous franchissions derrière une escorte? Qu'ils sont beaux, ces cavaliers, quand ils s'enfoncent, sans presque serrer leur rang, dans la nuit d'une grande voûte mauresque! Et quel cadre à de la cavalerie arabe que l'arche musulmane à l'entrée de ces voûtes. Largement son profil se découpe sur l'ombre intérieure, sa

puissante simplicité rehaussée vers la base par des ressauts aigus, volontaires comme des coups de fanfare et qui semblent marquer là, avec une impérieuse précision, des accents et des rythmes. Alentour un beau feston de pierre dentelées met une calme frange de rayons; des faïences turquoise et lapis luisent en semis stellaire, des entrelacs géométriques chantent leur musique d'arabesques. Mais par-dessus tant de beauté sensuelle et savante la rude crête des fortifications féodales menace le ciel de toutes ses pointes érigées : contraste étrange où se traduit l'âme double des ancêtres, des conquérants par le sabre qui furent de voluptueux poètes.

On voyait bien qu'elles étaient faites, ces arches, pour un peuple de soldats cavaliers. Leur mesure ne se proportionnait pas à la taille des piétons, mais ce peloton d'hommes à cheval devant nous, bernouss flottants, les fusils parallèles se balançant aux épaules, s'y encadrait admirablement. Sous le cintre obscur de chaque tunnel, les fers des chevaux glissant sur le caillou sonnaient à grand bruit.

Toujours les hautes files de crans disciplinés d'où se lèvent à intervalles égaux, comme pour commander ces phalanges, de puissantes bastides rectangulaires. Il y en avait de plus récentes à côté des très vieilles, mais exactement de même type. Oui, c'était bien la même créature dont l'antique vie se poursuivait là, imposant même forme, même structure à ce qu'elle empruntait de matière au dehors pour l'assembler à nouveau et l'organiser de ses propres rythmes. Jeunes et précises ou bien branlantes et lézardées, tours et murailles étaient faites du même pisé : des couches de galets entre des rangs de briques obliquement alternés, — exactement comme à Grenade, avec les mêmes rangées de petits trous que personne en Espagne ne sait plus expliquer, et dont j'apprends ici l'origine et l'usage en regardant travailler aujourd'hui comme autrefois des maçons maures, — avec les mêmes pointes étrangement effilées et longues des créneaux qui surgissent de partout, nous évoquant les vieilles armées sarrazines, la forêt régulière des épieux ou des lances par-dessus le mur des escadrons compacts.

*
* *

Il y eut un couloir étroit, sans fin, inexplicable, entre un talus et l'une de ces clôtures militaires derrière quoi je n'imagine pas ce qui se passe. Une muraille énorme barrait ce corridor, tellement vieille que son faîte à moitié détruit dévalait obliquement, comme vers la plaine un morceau de colline. Une porte la perçait, qui semblait petite, où ne subsistait aucun vestige d'ornement. Ce n'était plus qu'un trou grossier dans un pan de falaise.

Alors des espaces si vastes, si désolés, s'ouvrirent, que je crus revoir la région extérieure des cimetières, et sortir de Fez sans avoir découvert parmi ces grands restes d'un autre âge trace de simples et vraies demeures humaines. C'était un sol antique et sans verdure, des terrains vagues semés de tombes, où la hyène doit fouir, — et cela fuyait au loin dans une confusion blême vers des pentes jaunes et non moins ravagées. Sur un côté de ces étendues mortuaires l'énorme morceau d'une courtine démantelée poussait quatre replis anguleux : quatre hautes et noires découpures, l'une derrière l'autre, chacune farouche de cent créneaux sur le ciel occidental.

Séparée de cette solitude par un simple talus, une multitude misérable vaguait sur une sorte d'esplanade et s'y apprêtait pour la nuit. Nous allions à travers les campements, les cercles couchés de chameaux, les gourbis, de véritables douars qui s'adossaient à la haute muraille interminable. Depuis notre entrée dans Fez, nous avions franchi plus d'un kilomètre, et rien encore ne ressemblait à une ville.

*
* *

Encore un beau portique festonné de précieuses faïences, et brusquement, après tant d'opprimantes architectures et de vagues espaces, voici les sombres et populeux boyaux de la vraie Fez, de Fez Bâli, c'est-à-dire l'ancienne, la primitive, celle qu'au temps de nos premiers Carolingiens fonda le saint Mouley Idriss. Derrière nous, cet enchevêtrement de

palais, de passages voûtés et de fortifications entre les grandes aires d'où nous sortons, c'est Fez Djdid, « la neuve », toute moderne, puisqu'elle est du XIVe siècle, contemporaine de notre guerre de Cent Ans. Elle communique avec la vieille ville par l'esplanade et l'interminable couloir qui nous étonnaient tout à l'heure. Nous venons d'en voir la population semi-bédouine campée dans les cours, ou bien logée avec les tribus militaires du *guich* en d'humbles quartiers dont les masures s'accolent comme des nids d'hirondelle aux puissantes murailles. Mais c'est ici la cité des vrais Fahsis, le profond labyrinthe où les vieux sanctuaires redoutables sont enfouis, où le peuple maure, blême du jour de cave qui règne dans ces ruelles, continue sa vie, la même qu'aux temps des Almoravides, seulement plus concentrée sur elle-même, plus lointaine, seule et farouche qu'aux siècles glorieux où le Maghreb et l'Espagne ne formaient qu'un seul empire.

Alors notre troupe s'égrène en longue file, et, l'un derrière l'autre, nous plongeons dans le souk, où de l'ombre fumeuse se concentre avec des odeurs de bazar sous un plafond déchiré de nattes. Là dedans, un pâle fourmillement humain, d'où nous émergeons montés sur nos chevaux, et qui se tasse pour nous laisser passer. A droite, à gauche, sous les capuchons, luisent vers nous cent regards qui ne disent pas la bienveillance.

Dans leurs minuscules échoppes, au-dessus de la foule, les marchands aussi nous dévisagent en silence : ceux qui se penchaient au dehors vers un chaland suspendent leur geste. Et tous ces regards, à mesure que nous avançons, se fixent sur nous d'en bas, par le seul mouvement hostile des prunelles, sans que se relève le visage demi-baissé.

Parfois, interrompant les rangées de bahuts où trônent ces personnages accroupis, un auvent de mosquée déborde, avec ses stalactites, les broderies vermoulues et décolorées de son vieux bois qui s'effrite. Rapidement, entre des battants de bronze vert-de-gris, on aperçoit des colonnades blanches, un religieux quadrilatère, des lanternes qui s'allument autour d'une fontaine, des figures courbées pour les ablutions, et

d'autres qui se prosternent, touchent du front les dalles ou les tapis.

Suis-je bien à l'extrême occident de l'Islam, à cinq ou six cents lieues de Damas et de Constantinople? J'en trouve partout des morceaux, surtout dans les carrefours qui s'éclairent un peu d'une verte clarté de feuillage. C'est le vieux figuier des bazars turcs et syriens, compagnon des hommes qui depuis des siècles se pressent dans cette ombre close : le génie du lieu, familier aux petits enfants qui jouent alentour, comme aux ancêtres de jadis. Pour le vieil arbre ami, le plafond de nattes s'entr'ouvre; par là, de l'air pur, un peu de lumière pénètrent dans ce quasi tunnel, trop chargé, et depuis trop longtemps, de relents arabes : une clarté bien vague à cette heure avancée du soir, mais encore teintée d'émeraude par les grandes feuilles qu'a déployées le nouveau printemps. Au pied noueux de l'arbre, sur le galet qui l'étreint, des fumeurs font cercle autour de leurs tasses : ils sirotent du thé et non pas du café. Et je ne vois guère d'autre différence entre eux et les clients des khaouadjis syriens.

Et c'est encore Damas, ce quartier désert où nous dévalons ensuite, ces pâles et froides ruelles entre des murs d'argile. Derrière leurs parois s'enferment des jardins surélevés dont la terre, plus haute que le couloir où nous cheminons, entretient cette fraîcheur de fossé. Étrangement les voix et les pas s'assourdissent ici. De loin en loin, une femme, un grand ballot tout enveloppé de laine, se serre contre le mur pour nous laisser passer, et se détourne à demi. Un bras caché sous la pesante couverture se lève et masque d'un pli la fente noire où luisaient des yeux; et rien, absolument rien n'apparaît plus de la forme humaine. Il n'y a là, contre la froide chaux, aussi blême que cette chaux, qu'un mystérieux paquet, vaguement mortuaire...

A la crête du mur, dans le vert attendri du soir, de noirs feuillages d'oranger débordent, pleins de fleurs dont le parfum descend à flot, et dans ces jardins suspendus, tandis que tout finit de s'assombrir, le rossignol prélude. L'oiseau des limpides crépuscules printaniers! Il chantait aussi dans les vergers

clos, quand j'entrai pour la première fois à Damas, il y a dix ans.

Et pour achever l'illusion, voici que nous arrive, grandissant, le tumulte puissant et sourd des eaux courantes — universel autour de Damas. Nous grimpons sur un pauvre pont en dos d'âne, et j'aperçois leur bouillonnement glacé ; il se resserre dans un vieux chenal de pierre, et puis s'engouffre sous la maçonnerie d'un primitif moulin arabe.

Et nous sommes arrivés, dans la ruelle des Souris : un cul-de-sac où loge noblement la mission française. Au fond d'une cour qui pourrait être celle d'une auberge d'Espagne, au milieu de mulets, de chevaux qu'on ferre, de palefreniers, nous mettons pied à terre. Paraissent de beaux serviteurs dont les nobles draperies, les airs de princes étonnent en ce lieu sans grandeur. Ils disent leurs salaams, se baisent les mains, et cérémonieusement, avec des lanternes, ils nous précèdent sur un escalier, puis dans un couloir. Un rang de soldats se lève précipitamment — costumes verts, jambes nues en des savates — et nous fait le salut militaire : une troupe de singes répétant un exercice de cirque.

Et voici s'ouvrir les beautés secrètes d'une grande maison mauresque : de belles arcades autour d'un spacieux quadrilatère, et tout au centre, une vasque jaillissante. Derrière les piliers, apparaissent de puissantes portes de cèdre où les vieilles arabesques géométriques croisent leurs triangles. Mais l'une des faces de ce patio n'est pas tout à fait close ; par delà, dans le cadre d'un double portique, des jardins fuient, des jardins murés et ceints de colonnades, de vrais jardins arabes, comme ceux du Généralife et de l'Alhambra. Des chemins surélevés de faïence s'y coupent en damier, entre des épaisseurs d'orangers ; et tout le long de ces allées, des lanternes brillent à des piquets, comme pour une fête, faisant luire les sombres verdures vernissées. Et, plus basses, d'autres lampes à demi masquées par les feuillages, ponctuent le sol comme des vers luisants, éclairant un peu, çà et là, très vaguement, le dessous d'une tente dont la porte est relevée. Cependant de beaux fantômes aux draperies romantiques, des figures de Mille et une Nuits vont et viennent dans le calme décor des arcades, sur les chemins étroits de mosaïque. On entend le bruit d'une eau tor-

rentielle, on devine son pâle éclair qui traverse l'ombre du jardin...

Mais la floraison des orangers, c'est ici la souveraine présence. Il fait sombre maintenant; pas une seule de leurs pures étoiles ne se révèle aux yeux; mais un parfum trop suave stagne dans la nuit, emprisonné lui-même dans ces clôtures. A peine avais-je senti le printemps depuis El Qçar, dans les vallées et les plaines sans arbres que j'ai traversées pendant huit jours. Il ne se décelait qu'aux tapis or et rose, sans arome, de la prairie. Mais au cœur de cette ville plus fermée qu'une forteresse, en ces jardins plus murés que des harems, les voluptueux Arabes ont su cacher et concentrer pour eux-mêmes toutes ses délices.

II

18 avril. — Par hasard j'ai pu me loger dans une chambre qui n'est libre d'ailleurs que depuis deux jours. On me félicite. Il paraît qu'il fallait m'attendre à camper dans un jardin, l'un de ces humides carrés creux d'où montent les orangers entre les bandes rectilignes de faïence, — heureux encore de pouvoir enfoncer là mes piquets de tente. Il n'y a point d'hôtellerie, même arabe, à Fez. Si des amis ne l'accueillent, le voyageur européen n'a d'autre ressource que de bivouaquer sur l'esplanade des caravanes, parmi les bédouins, les jongleurs, les négros, les marabouts, les chameaux et les puces, au bord des sublimes terrains vagues qui fuient sous les noirs écrans crénelés.

Ma chambre n'est pas loin de la mission française, dans la même ruelle caillouteuse des Souris, au premier étage d'une vieille maison, arabe naturellement; il n'y en a pas d'autre à Fez, même celle du consul français dont je reçois l'hospitalité.

Pour y arriver, il faut, comme dans tous les logis mauresques, passer d'abord sous une voûte, séjour, la nuit, de gardiens à barbe grave, qui posent là leurs nattes, — le jour

des « gens du banc », clients, quémandeurs, candidats à la protection française, qui cherchent d'abord la protection des portiers et serviteurs du consulat. Quelques-uns poussent plus loin le zèle : on en voit de fort dignes, aux haïks nobles et très blancs, suivre avec ostentation dans la rue l'épagneul du consul, pour faire croire qu'ils sont familiers de la maison et que la main de la France s'est étendue sur eux. Ce n'est pas qu'ils nous aiment, mais ils rêvent d'échapper au *mokkadem* qui leur extorque, sous menace de prison, les douros hassanis, les grands douros d'argent qui sentent à plein nez le cuivre.

Par là rôdent aussi les hommes de notre caravane. Ils ont des mines de fatigue; le magnifique Djellali semble éteint: ses yeux noirs ne rient plus : tout ce monde passe le jour à somnoler près de la porte, ou bien sous les orangers du jardin. Décidément Fez trop délicieuse ne vaut rien à ces Arabes. Ils ont trop d'argent. Djellali a touché ses gages; les muletiers ont vendu huit et dix douros pièce les petits serins qui firent le voyage avec nous. Mon serviteur El Hadi ne manque pas au passage de m'emprunter des pesetas. Dans une certaine échoppe du souk des orfèvres, où il court dès six heures du matin, il négocie un important achat : trois ceintures tissées d'or pour sa famille de Tanger. Car il a deux épouses, « le jeune et le vieux » (point de cadeau pour le vieux), et deux enfants : « Ya Sidi, un homme et une femme, mais, tu sais, *sghir*, *sghir*, petite, petite »...

Le salaam rendu à tous ces personnages, j'arrive à mon logis par un escalier en colimaçon, noir et plein de mystères. Souvent, quand j'y monte, j'entends au-dessus de ma tête des galopades précipitées, des portes pesantes que l'on ferme à grand bruit, des ferraillements de verrou. Là-haut, paraît-il, sont les appartements privés d'un saïs, et dans notre escalier commun ses femmes manquent à tout moment de nous rencontrer. Le lendemain de mon arrivée, je me trompai de porte et j'entrouvris la leur : quel éclat! Tragique, les bras levés, une vieille grand'mère surgit et se jeta sur le seuil. Une seconde, j'aperçus deux fillettes, une robe de soie jaune qui fuyait, le geste éperdu de deux mains couvrant un visage.

*
* *

Dans ma chambre, très grande, règne une pénombre presque religieuse, car le jour entre là tamisé par des pourpres et des violets de verrière. Deux puissantes colonnes, toutes blanches et dignes d'une mosquée, en soutiennent les poutres. Nul bibelot ni meuble ne compliquent la calmante simplicité du lieu. Un grand tapis de Smyrne, un divan très bas dont les hautes laines multicolores règnent sur trois côtés du logis; par-dessus, et jusqu'au tiers du mur, une longue tenture maghrébine, qui ne fait que répéter, rouge sur jaune, jaune sur rouge, alternativement, le fer à cheval des grandes portes mauresques; — dans une baie profonde, l'ogive du vitrail; tout en haut, sous l'arête du plafond, une rangée de lucarnes d'où ne tombe jamais un rayon de soleil, mais seulement une clarté pâle, atténuée, et qui, fraîche comme de l'eau, semble couler avec lenteur sur la chaux du mur : tout cela fait une retraite de belle paix arabe. L'ombre y est riche et délicieuse; c'est une transparence égale, la même du matin jusqu'au soir, comme la température qui s'élève à peine, à l'heure où le soleil plane sur la ville grise et décolorée par l'excès de sa lumière. Dans cet immobile demi-jour, la blancheur des piliers et des murs est douce, aérienne; c'est de l'ombre claire et presque immatérielle. Sur ces vides lactés, les primaires et somptueuses couleurs des tapis s'exaltent; leur éclat profond est celui des joyaux enfermés. Grave décor d'une richesse toute abstraite : nulle image du monde réel ne vient s'y mêler pour occuper l'esprit. Sous ces prestiges de la pure couleur qui chante sensuellement et s'harmonise dans l'ombre, la pensée reste plus facilement oisive; sans effort, le regard suit les alternances rouges et jaunes de ces ogives répétées qui ne sont que rythme et musique sur les murs. On se laisse pénétrer par ces influences; elles engourdissent comme une vapeur de haschich; c'est dans leur demeure que ces Maures apprennent les délices de se taire devant un samovar et de petites tasses, et de se muer en choses.

Il y a autre chose dans ce logis qui nous le fait plus étrange et nous dissout nos réalités ordinaires : non seulement l'arome

de cèdre et de santal spécial à toutes les maisons mauresques, mais certainement une trace d'encens, très vague, impossible à situer, un souvenir des fumées de l'aloès et du benjoin. C'est comme l'âme du lieu, son âme pour toujours et qui n'aura jamais fini de s'évaporer.

J'ouvre ma verrière et je la trouve tristement grillée au dehors. Alors je m'explique mieux l'imperceptible effluve qui traîne encore ici. Sans doute cette grande chambre fut un appartement de femmes. Cette fenêtre est faite pour qu'une femme, à demi couchée sur le tapis, sans effort, puisse poser son bras sur l'appui de pierre, tourner les yeux vers les feuillages du jardin, savourer à l'aise la fraîcheur perpétuelle et chantante du jet d'eau. Dans ces retraites d'ombre où n'entre pas un autre bruit, elles sont bien, les recluses, à la saison des journées ardentes, pour dormir à demi sur les divans très bas, et ne rien faire que se peindre, se parfumer, jouer avec des peignes et des miroirs. Deux bras pâles qui se lèvent, une attitude paresseuse contre une colonne, des lueurs de bijoux, le feu mouvant des voiles et des robes, que cela doit être grave et beau sur ces fonds d'ombre claire, dans le demi-jour mystérieux qui descend des lucarnes, et se refroidit en glissant sur le lait de chaux, et ne vibre ni ne change! Il en est resté cet immortel et léger parfum, je ne sais quel charme pénétrant de paix musulmane.

A travers les arabesques du grillage, à l'heure de la sieste, je regarde le beau jardin intérieur. Un blanc parvis le précède, d'où montent deux orangers chargés de leurs fruits d'or; leur tronc sort d'un petit cercle vide découpé dans les dalles. Au centre, une large coupe d'albâtre où bruit le jet d'eau secret qui la fait éternellement déborder. Ce parvis, cette vasque, ces arbres précieux et prisonniers dans du marbre, leurs ombres qui s'y découpent avec une immobile précision, voilà bien de la pure beauté arabe : beauté sensuelle de la lumière, de l'eau, de la verdure, astreinte à des rythmes savants, à des ordonnances rigoureuses, et que l'on goûte à la façon arabe, longuement, aux heures brûlantes, comme les couleurs et les parfums d'un bouquet dans un vase, comme une eau délicieuse et glacée, sans bouger, en fermant à demi les yeux.

Au delà de ce promenoir, le rectangle vert et lustré du profond jardin. La fraîche épaisseur en est si compacte que de cette fenêtre où je m'accoude, le regard la fouille sans pouvoir la percer. Là-dessous règne une obscurité verte, une demi-nuit presque froide, toute végétale, un peu gourde, dont je vois tout juste l'entrée sous les premiers orangers au bord de la cour blanche. Des bandes exhaussées de marbre partent du marbre de ce promenoir, séparant les compartiments creux où les arbres enfoncent leur pied dans le terreau. Et bien que ce jardin ne soit visible qu'aux habitants de la maison, plus secrètes encore sont ces allées sous ce plafond de feuillage embaumé. Des femmes peuvent s'y retirer, y fuir le soleil : c'est un harem et c'est un cloître ; elles y trouvent paix, silence, fraîcheur pénétrante. Des rigoles d'eau laiteuse comme celle de la neige fondante ne cessent d'abreuver la terre noire dans les compartiments où poussent les orangers.

La première nuit que je passai dans ce logis, tel était le parfum qui m'arrivait par la fenêtre que je dus la fermer. J'ai cessé de m'étonner quand j'ai vu le jardin : son épais couvercle n'est qu'un tissu dense de feuilles claires et raides et de blanches fleurs étoilées. Feuilles de citronniers et d'orangers, de courbe volontaire comme un fer de lance : dans leur arome, âcre, essentiel, toutes les énergies de cette terre et de ce soleil se concentrent. Mais quelle excessive, quelle trop molle fragrance de ces fleurs qui s'y mêlent, comme la léthargie arabe aux élans de l'ardeur arabe ! De ces douces étoiles, de leur chair inerte et blanche semblent s'exhaler les plus languides influences de ce monde musulman, celles qui énervent, dissolvent. L'Européen, en qui vingt siècles chrétiens ont mis un instinct d'ascétisme, s'en défend, de ces influences, comme je me détourne d'un tel parfum, mais l'âme arabe s'y livre sans remords. En des lieux clos et blancs qui ressemblent à des chapelles, elle s'abandonne à toutes les sensualités religieusement permises. Ainsi des femmes mauresques ne craignent pas de porter au cou, en guirlandes épaisses, ces mêmes fleurs grisantes que nous ne pouvons pas respirer longtemps...

Mais dans ce flot embaumé, la jeune volonté du printemps ne s'alanguit pas. Sur l'immortelle et sérieuse verdure

de roses pétales de pêcher se suspendent en essaims, et tout le jour sifflent de gros merles dont la noirceur est luisante comme le vert métallique du jardin. A coups de becs jaunes, à travers mille fruits d'or, dans les épaisseurs d'un feuillage plus aromatique et lustré que celui des lauriers, les coquins bataillent et se pourchassent résolument.

Plus loin, derrière le mur, par-dessus les terrasses de chaux morte monte un rideau clair de peupliers. Que leur verdure qui vient de naître est légère, aérienne, au-dessus des végétations qui ne changent pas ! Comme on sent que cela vit, devient, que cela ne fait qu'apparaître et va passer tout de suite ! Flamme verte allumée là d'hier, substance toute spirituelle et qui tient du fantôme. On pense à la si tendre et frêle mélodie de Schumann, *Erstes Grün*... Tout l'inquiet mystère de notre rapide printemps du nord est dans ces peupliers que, le soir, un petit vent remue, et qui frissonnent alors, ruissellent de haut en bas comme une eau de montagne sur les cailloux toujours lavés...

A côté de cette vie fugitive se montre un terne morceau de la très vieille Fez : une confusion de terrasses inanimées, comme un semis de dalles serrées dans un cimetière. Une indicible mélancolie s'exhale de toute cette pâleur terreuse. Elle s'en va, la triste ville, jusqu'au bord d'un plateau qui, d'ici, semble rocheux, mais les pierres qui le jonchent sont, je le sais, de véritables et très anciens sépulcres. Je distingue là-bas quelques marabouts délabrés, des koubbas de saints et docteurs qui s'illustrèrent jadis dans les mosquées de Séville et de Cordoue. Tout cela qui date du moyen âge est en ruine, couleur de cendre et de pierre brûlée, comme si quelque feu dévastateur avait passé là.

Et par derrière, les campagnes libres. D'abord une zone de frais vergers, puis, tout le pays s'abaissant soudain, l'étrange dépression, claire, toute minérale, où luit une boucle du Sebou (déjà les régions sauvages et sans maître). Et tout au loin, des montagnes de pierre nue, extraordinairement allégées par les magies du soir, et qui ne semblent presque plus de la matière, toutes lisses et comme transparentes : glaces bleuâtres, dirait-on, comme celles que le Vinci dressait mystérieusement au fond de ses paysages.

La base du ciel à l'occident est d'un rose déjà froid, quand un coup de canon du côté de Fez Djdid annonce l'heure sainte du maghreb, et que le soleil a fini de se coucher. Aussitôt un drapeau blanc monte à l'unique minaret qui confine au cimetière de Bab-Ftouh, celui de la mosquée des Andalous, tout couvert de chaux, lourdement primitif, le plus âgé de la ville, et qui date comme elle du IXe siècle, des premiers Idrissides. Et tout de suite, le même signal se lève aux lanternes de toutes les autres tours, en même temps que sur les plus proches je vois le muezzin sortir de son trou et commencer à faire lentement le tour de son belvédère. Alors de ces minarets, comme de tous ceux qui sont cachés, de longs appels s'élancent dans l'espace, tristes, étrangement mineurs, et se prolongent, et planent au-dessus de Fez, clamés à pleine voix par le chanteur qui, renversant sa tête en arrière dans l'effort, pose au coin de sa bouche le tranchant de sa main pour jeter plus loin le cri modulé, la mélopée mordante et longuement tenue, où se répète encore une fois l'éternelle affirmation de l'Islam : *Allah aekbar!*

Allah aekbar! proclame encore une fois la vieille ville sous le ciel rose et froid de ce soir, comme tous les soirs depuis douze siècles, — la vieille ville fanatique où le passé si lointain dure encore, et qui ne sait rien des changements de l'humanité. *Allah aekbar!* simplement, toujours, dans la solitude et les ruines d'aujourd'hui comme au temps des empires et de l'adolescence heureuse!

Et tous ces cris au timbre étrange, glapissant, se croisent en se prolongeant, se mêlent en chromatiques discordances. Cela fait pendant quelques minutes, sur la cité livide, un concert sauvage et qui donne un peu le frisson, comme celui des invisibles chacals subitement dans les campagnes à la tombée de la nuit. Puis le silence de mort retombe, et l'on voit que le drapeau blanc des Andalous n'est plus là; et tous les autres s'éclipsent à leur tour, — et rien, pas une fumée ne bouge à la surface de Fez.

III

19 avril. — Ces premiers jours j'ai traversé la ville dans tous les sens; j'ai plongé dans les bazars clos et vaporeux où se pousse une multitude blanche, en lignes pointillantes, étroites comme celles des fourmis dans les galeries d'une fourmilière. Je me suis perdu dans des ruelles presque fermées par en haut, si noires, profondes et mortes, qu'on y croyait cheminer sous terre, dans une ville enfouie par les siècles, au dessous des niveaux où se meuvent aujourd'hui les vivants. J'ai fait le tour de Fez, à travers des vergers, des ruisseaux, des rochers et des sépultures. Mais jardins et cimetières, pullulants bazars et tranchées désertes, j'avais déjà connu ces choses; elles m'ont dit leur âme dans toutes les vieilles cités célèbres d'Islam.

Ce qui n'a point d'analogue, ce qui m'appelle, me sollicite, me possède ici tous les jours, au déclin du soleil, c'est le prodigieux décor par où je suis entré dans Fez, cette suite de grandes aires fortifiées, de ruines qui surgissent et menacent, ce dédale de couloirs et de poternes entre des terrains de campement et de parade que le premier jour nous avons traversés si vite. J'y reviens chaque soir pour m'en étonner chaque soir davantage. Je n'apprends pas à m'y reconnaître. Cela me reste vague, immense, indéterminé. Au retour, dans ma chambre, si je ferme les yeux, c'est une hallucination de créneaux : des murs à l'infini, de tous côtés, emprisonnant l'espace, obsédant le regard, leurs lignes sans fin de clous acérés, des peignes gigantesques et farouches hérissant de noirceur l'acier du ciel crépusculaire. Puis, l'image se précisant tout d'un coup, de grandes cours, chacune différente avec son peuple, ses murs, ses bastions distincts. Variations imprévues sur un mode tragique et légendaire. Je revois les portes triomphales, leurs barres de créneaux, entre des donjons cyclopéens et d'un autre âge, leurs fiers rectangles emboîtés, où s'inscrit, sous un tendre lacis de faïence, le fer à cheval superbe et noir, tout noir, car c'est

une voûte qui tourne deux fois dans la profondeur du mur; elle est haute comme celle d'une église, et son issue n'est pas visible. Je revois les puissants battants dont le bois lamé de bronze date des Mérinides, et dans la pénombre intérieure, sous la haute croisée d'ogive, les bancs dénivelés de brique et de pierre, où depuis six cents ans, des soldats sommeillent, des cadis rendent la justice, accroupis en leurs blanches laines au-dessus des plaideurs accroupis.

Mais, surtout, je la revois, cette humanité d'aspect invariable, harmonique à ce décor monumental, et mystérieuse dans ses voiles, où chaque figure perd son caractère individuel et momentané, se généralise, se solennise, comme ces murs sous la main des siècles, et paraît leur contemporaine. Je revois les gueux, les mendiants, qui, dans leurs haillons, sont chez eux, au pied des portiques admirables, un peuple d'autrefois et d'aujourd'hui, humble dans le cailloutis et la poussière de ce sol bosselé, mais aussi beau, naturel, à sa place, entre les architectures épiques, aussi touchant que la poudre et les pierres de ce même sol vénérable qu'ont usé les générations. Ces vieillards qui se lèvent, aveugles, royalement drapés dans une loque, sont augustes de la même dignité que ces remparts dont tout le faîte, autrefois dentelé, a fondu comme la crête d'un rocher dans les orages et les pluies des siècles sans nombre.

Mais la secrète relation que l'on devine entre ces hommes et ces choses est plus profonde encore. En Europe il en est de la structure matérielle d'une cité comme du peuple qui s'y loge; ses édifices sont des individus très dissemblables. Chacun a son âge, son style, sa physionomie, qui font sa personne distincte ; les plus anciens diffèrent des modernes, comme le Français du xve siècle fut autre, par son esprit, sa figure et son costume que le Parisien d'aujourd'hui. On imagine une suite discontinue d'époques, dont chacune eut ses dehors et son âme. Si l'on regarde les rues modernes, chaque maison porte, avec sa date récente, la signature de son architecte ; elle est désignée sur un cadastre ; ses diverses parties servent à des usages spéciaux et que l'on ignorait hier. Elle est modifiable : on vient de l'agrandir ou de la réparer. Derrière la plus simple de ces œuvres humaines, vous

sentez un vouloir distinct, possesseur ou constructeur. Au contraire, une cité d'Islam est tout anonyme et collective, un agglomérat sans âge, une seule et vieille enveloppe, où s'enferme, comme dans une coquille, non pas une pluralité et une succession de vies individuelles, mais une seule vie, qui de siècle en siècle se poursuit en elle, toujours la même, manifestée par le même mouvement, régie par les mêmes tendances, et ne changeant que par la baisse graduelle du principe organisateur qui l'a développée. Passivement elle dure, l'antique enveloppe, sans qu'aucun vouloir actif et impie tente de l'adapter à de nouvelles fonctions. Elle se modifie, mais d'elle-même, à force de durer, par l'insensible action des puissances qui dissolvent : pierres qui se délitent, et que rongent des lichens, profils des murs qui s'émoussent, et leurs ébréchures où l'herbe s'accroche, et leur base qui peu à peu s'enterre, — aspects plus émouvants des œuvres humaines d'où s'efface par degrés la trace du vouloir humain, à mesure que la nature les reprend dans son éternité. C'est alors que cette forme visible de la cité est pour son peuple une présence immémoriale, comme celle des montagnes environnantes, acceptée d'avance, comme ce paysage, par chaque génération qui vient y naître et s'y blottit, reçoit son caractère de cette forme matérielle presque autant que des formes invisibles de la religion, la laisse à la génération suivante, telle qu'elle l'a trouvée, plus vénérable seulement d'avoir tant servi et de servir encore, — d'autant plus belle des couleurs du Temps, et plus touchante, que la vie collective au dedans est plus ancienne, décline, s'affaisse vers la mort, comme aujourd'hui celle de Fez, du Maghreb et de tout l'Islam.

Voilà ce qui se révélait confusément à l'esprit tout à l'heure dans ces grandes aires dévastées de Fez Djdid, qui s'espacent autour du grand Mechouar... Des martinets, ivres de vie et de printemps, tourbillonnaient en criant entre des murs accablants de citadelle. A l'autre bout d'une cour immense, un porche s'enfonçait sous un rang de créneaux dressés dans le ciel clair comme les pointes souveraines d'un diadème. Des tours symétriques flanquaient superbement cette grande ogive outrepassée, et par delà, d'autres tours se levaient, si puissantes

celles-là, si colossales et vétustes, gravement dorées de lichen qu'on les reconnaissait avec certitude pour les témoins du plus illustre et plus ancien passé, de quelque grand empire almoravide ou almohade.

Mais à terre une foule inerte se pelotonnait au pied des murs, des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes : Ceux-ci serrant leurs voiles autour d'eux, comme les vieillards, n'étaient pas moins mornes, taciturnes, moins vieillards. L'apathie de cette foule était bien celle de la vieillesse qui déjà s'immobilise dans le repos définitif après toutes les tâches de la vie, qui n'aspire qu'à ne remuer plus, qu'à ne penser plus, qu'à ne parler plus, qu'à s'adosser à quelque mur, au soleil, et d'une vague prunelle regarder passer les heures. Vieillesse non des individus, mais de la race, non des vies particulières, mais de cette longue vie totale qui depuis tant de siècles *dure* dans ces mêmes enceintes.

***

Je reviens dans Fez Bali — Fez l'ancienne — par le couloir de Bou-Djeloud et l'esplanade qui longe les sublimes terrains vagues ; je m'y arrête chaque soir longuement. Si je ne pouvais emporter d'ici qu'une seule image, c'est bien celle-là que je choisirais. Grandeur désolée, muettes suggestions du passé légendaire, délabrements, tout ce qui intéresse l'âme à Fez s'y présente avec des aspects d'autant plus émouvants qu'ils sont d'ordre général. Rien ici de pittoresque, rien de spécialement sarrazin comme dans les cours superbes de parade. Seulement de la ruine humaine, l'œuvre des âges, comme en Égypte, dans l'Assassif thébain : pierraille, poussière, décombres, étendues muettes, vestiges de la vie où la vie ne peut plus germer.

Et cela fuyait librement sous des zigzags de très anciens murs crénelés, sombres écrans dont les replis enfouis à moitié dans la poudre des siècles poussaient l'un derrière l'autre leurs faces successives en promontoires aigus, en éperons de plus en plus abaissés et qui finissaient très loin par se confondre à la terre. De ce côté-là, nulle autre limite, semblait-il d'abord,

que la lointaine montagne, mais à d'inappréciables distances on finissait par reconnaître, presque au ras du sol jaunâtre une très longue ligne de créneaux jaunâtres, émergeant peut-être de quelque ravin — l'enceinte de la ville qui par delà ces dévastations et malgré tant d'enceintes traversées nous enfermait encore,

Comment se rassasier de ces champs de silence et d'abandon où les seuls détails sont au loin des sépultures et des lignes interrompues de créneaux?... C'est plus ici que de la vieillesse, c'est la mort elle-même, son silence, ses restes desséchés gisant sur de la poussière, y mêlant peu à peu leur propre poussière. Les siècles ont fait leur œuvre ; le dernier vestige s'est effacé de ce qui fut chair et sang autour de ces grands ossements. Il reste la cendre d'une ville dans une carapace immense de murailles presque enterrées. Si quelque vie pourtant finit par s'y déceler, elle ajoute seulement à cette impression de mort. Si faible et clairsemée, on sent qu'elle est adventice, étrangère, qu'elle s'est posée là comme sur un grand cadavre, y remuant avec des lenteurs de larve, ou bien inerte et s'y confondant presque : silhouettes spectrales de bédouins tapis à terre, taches pâles de leurs pauvres tentes dans le soir, chiens faméliques, troupes confuses de chameaux agenouillés, aussi étranges et peu actuels, aussi jaunes que ce sol où s'allongent leurs têtes desséchées, — ces quelques vivants, d'ailleurs, n'occupant que les premiers plans derrière le vague talus qui borne l'esplanade très peuplée où nous sommes arrêtés. Par delà, tout est vide, inanimé : rien qu'un minaret solitaire, quelques koubbas qui s'effritent, un seul palmier, demi-mort; puis, très loin, sous la montagne, un blême pêle-mêle où l'on finit par reconnaître des trouées de carrières, des falaises, un bastion, deux petits restes d'arches sur une hauteur.

Mais partout dans ces espaces s'allongent les vieux parapets tragiques. On en découvre toujours sans pouvoir comprendre l'ordonnance et la raison de tant de lignes qui ne semblent là que pour témoigner du grand moyen âge, et pour ajouter à tant de pathétique. Les plus proches lèvent à contre-jour, au-dessus des humbles bivouacs, trois replis noirs et farouchement hérissés : on dirait trois bataillons d'autrefois

qui s'avancent l'un derrière l'autre, sous les pointes de leurs javelines et qui sont restés là, debout, se souvenant et surveillant ce monde qui se défait en silence. Mais les plus éloignés, à peine reconnaissables, se haussent tout juste au-dessus de cette terre aride : longs râteaux jaunes qui se multiplient à mesure que l'on regarde, et dont s'accroît cette triste confusion.

Quelles suggestions de paix dans la mort! engourdissantes comme une fumée de kief. Combien puissantes, ces influences, à modeler l'être de ceux qui naissent ici et ne cessent pas d'en être enveloppés! Toute l'âme de l'Islam flotte sur cette étendue sépulcrale et si belle. Elle nous dit tout bas la vanité du travail, la dignité de ne point agir ni remuer, la monotonie souveraine du temps où tout se dissout en silence, avec lenteur, en beauté, les délices enfin de ces heures qui passent absolument vides, composant de leur suite et de leur néant tout l'être de ce peuple autour de nous, de ce peuple torpide qui se tapit dans ses voiles pour se taire et les savourer.

Comme elle est très nombreuse, cette foule, dans la grande esplanade de Bou-Djeloud que nous traversons lentement au bord des talus où commence la mélancolique plaine! La plupart, bédouins et pâtres qui tous les soirs reviennent camper à l'abri des remparts, restent pétrifiés dans leur posture égyptienne de rêve et de silence. Entre leurs petites tentes, leurs sauvages gourbis de paille — les mêmes que nous avons vus dans les douars des campagnes, — ils jonchent la terre, ou bien, en lignes grises et basses, regardant les passants, cherchant leurs puces, ils s'adossent au long mur aveugle qui nous domine à droite. Beaucoup vont et viennent vaguement, bavardent et stationnent en des attitudes désœuvrées. Il y a des cercles de badauds autour de jongleurs nus et noirs. D'autres, par centaines, aux pieds d'un conteur, lèvent les yeux vers ses yeux inspirés, vers ses grands gestes qui miment avec ardeur des histoires de djinns, de princes et de chameaux ailés. Il y a des mendiants qui rappellent Job et Lazare, des octogénaires qui se dressent, les prunelles éteintes, en des haillons non moins superbes et troués que les vieux murs. Il y a de grands nègres de la frontière sénégalienne

dont le masque est plus bestial à côté de la finesse arabe et de la claire beauté berbère. Il y a des sorciers du Soudan, presque nus sous leurs tiares et leurs colliers de coquillages, batteurs de tambourins, qui se trémoussent avec d'importantes grimaces, des mimiques de singes. Il y a des « saints », des lunatiques sacrés, qui se pavanent en des bernouss excentriques, des djellaba vert-pomme : on leur baise l'épaule, ou bien la main noire qui tient un chapelet et dispense les bénédictions. On nous parle même d'une sainte, en ce moment retirée sous sa cabane de roseaux, qui par un ascétisme quasi indien (comme tant de traits de la religion extatique du Maghreb), vit nue et se montre nue tous les jours à la foule respectueuse.

Et presque tout ce peuple bivouaque là, en nomades fixés pour quelques semaines, mois ou années, au milieu de Fez Djdid, en groupes de contribules, avec leurs logis de toile, de laine ou de roseaux, qui forment des hameaux, des douars, — si humbles au pied des farouches défenses ! Beaucoup d'enfants et de femmes : on les aperçoit sous le coin relevé des tentes, agenouillés, tâtonnant dans l'ombre intérieure, sur de pauvres tapis de Rabat, entre les chaudrons et les théières où mijote le thé à la menthe.

ANDRÉ CHEVRILLON

(A suivre.)

APRÈS LE PARDON

— ROMAN D'AMOUR —

Traduit de l'italien par G. Hérelle [1].

IX

Maria Guasco écrivit à Marco Fiore :

Marco,

Cette lettre inattendue ne doit pas vous étonner. Vous le savez déjà, ce n'est pas une lettre d'amour. Nos âmes se sont trop intimement comprises et unies, en ce passé qui ne peut avoir de retour, et elles ont senti d'une façon trop pareille, trop égale, trop concordante, l'irrémédiable fin de notre passion, pour qu'un malentendu puisse jamais survenir entre nous.

Si quelque personne étrangère, si même un ami ou une amie se penchait sur mon épaule et lisait le premier mot écrit par moi, tout de suite sa pensée serait : « Voilà ! Il fallait s'y attendre ! Elle écrit à son amant ; elle n'a pas cessé un instant de l'aimer. » Ainsi penserait-on à coup sûr. Depuis longtemps, par un acte libre et volontaire, non sans une angoisse cruelle, mais forts de notre angoisse même, nous nous sommes séparés, parce que la cause de notre union ardente et libre n'existait plus ; — depuis deux ans ou peu s'en faut, car nous sommes en mai. — Il y a un an aujourd'hui que je suis rentrée chez mon mari et qu'il m'a dit, spontanément et sincèrement, la parole de pardon. Il y a un an que vous avez épousé Vittoria Fiore

1. *Published, april first, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

et qu'en mettant sa petite main dans la vôtre elle a dû vous pardonner votre longue infidélité, votre long abandon. Eh bien, mon ami, personne autour de moi ne croit que j'aie cessé de vous aimer, de vous aimer passionnément, de vous aimer d'amour; personne, pas même les quelques amies qui me sont restées fidèles, comme Flaminia Colonna, pour vous citer un nom; personne, pas même ceux qui voudraient faire de moi leur maîtresse, comme Gianni Provana, pour vous citer un autre nom; personne, personne! Et moins que tous les autres mon mari ne croit, ne peut croire, ne veut croire, ne croira jamais que j'ai cessé de vous aimer, de vous aimer passionnément, de vous aimer d'amour. Oui, c'est ainsi!

Telle est la croix que je porte depuis un an. Et d'abord je l'ai portée avec une grande énergie, avec un courage tout chrétien, soutenue que j'étais par un ardent désir d'expiation, par un ardent désir de réparer l'horrible douleur, de guérir le mal profond et atroce que j'avais infligé à autrui, et aussi avec une noble espérance, celle de donner un peu de félicité, toute la félicité possible, à cet homme qui en était et qui en est digne... Ah! comme j'ai embrassé allègrement ma croix, dans les premiers temps! Comme j'ai souffert avec humilité, avec simplicité, pareille à une fillette qui a mérité son châtiment et qui le sait, pareille à une obscure créature qui fait un acte de profonde contrition. Vous connaissez mon orgueil, Marco; vous savez que cet orgueil a toujours été mon arme défensive et offensive, dans la bataille de la vie; vous savez qu'il m'a tenu lieu de maintes autres vertus et que, excessif peut-être, trop impérieux et trop violent, il a été aussi l'origine de toutes mes souffrances. Eh bien, Marco, je vous le jure et je suis certaine que vous me croirez, cet orgueil, je l'ai chaque jour abattu aux pieds de mon mari; mon âme s'est courbée, s'est soumise; mon cœur s'est, pour ainsi dire, prosterné dans une continuelle imploration du pardon; et cela, pour faire ce que j'avais promis à moi-même, à vous, à mon erreur délicieuse et flamboyante, mais qui n'en était pas moins une erreur; cela, pour accomplir mon serment de réparer le mal dont j'avais été cause.

J'ai donc souffert avec allégresse, mais j'ai souffert cruellement; et, à chaque nouvelle piqûre, je m'abstenais de mettre un bandage sur le point qui saignait; et, à chaque nouvelle blessure, je laissais jaillir mon sang, heureuse, heureuse de souffrir, heureuse d'expier, heureuse de pouvoir, grâce à ces tourments parfois secrets, parfois visibles, parfois lents et sourds, parfois furieux et intolérables, heureuse, dis-je, de pouvoir mener à son terme l'expiation tout entière, heureuse de pouvoir atteindre le but que je m'étais proposé, c'est-à-dire d'être une consolation pour Emilio, d'être encore une fois pour lui, comme jadis, la donatrice de bonheur. Ah! oui, Marco, j'étais ivre, ivre de sacrifice; et, maintenant que mon ivresse est dissipée, je

vois, hélas! je vois clairement qu'elle a été inutile. Vain a été mon remords; vains ont été tous mes actes de contrition; vain, l'abaissement de mon orgueil; vaine, ma volonté de faire le bien, de donner le bien, de donner le bonheur. Emilio est beaucoup plus malheureux qu'auparavant; et moi, moi seule, je suis cause de son malheur; et il m'est impossible, je vous le jure, impossible de le rendre heureux, soit que je vive cent ans, soit que je meure demain. Ni ma vie ni ma mort ne peuvent rien pour lui. Rien, rien, rien!

Écoutez, Marco, et jugez si tout n'est pas irréparable. Je ne l'ai pas compris tout de suite, parce que j'étais folle d'espérance, folle de bonne volonté; mais maintenant je sais tout et je comprends que tout est irréparable, absolument irréparable!

Combien de temps croyez-vous qu'a duré le pardon de mon mari? L'instant de cette soirée d'avril où il a prononcé la belle, la sainte parole qui devait absoudre, effacer, racheter. Mais, aussitôt après, il a eu du mépris pour lui-même et pour moi; aussitôt après, ce pardon lui a paru un acte d'humiliation hypocrite et mensongère. Lorsque, par la suite, dans une de nos scènes les plus furibondes, je lui ai rappelé que le pardon chrétien est fait aussi d'oubli, d'estime renaissante, qu'il doit abolir la faute et purifier pour toujours le coupable, que ce coupable doit être aimé comme une âme nouvelle, *candide et innocente, il m'a répondu brutalement :* « Oui; mais Jésus, qui a inventé ce pardon, n'était pas le mari de la femme adultère! » *Que dire à cela, Marco? Cet homme m'aime, me désire, me veut; et en même temps il me hait, me méprise, me foule aux pieds; et jamais, vous m'entendez bien, jamais, pas une seule minute, il ne peut oublier que je l'ai trahi, que je l'ai abandonné, que, pendant trois ans, j'ai été* à vous.

Et il m'épie; il me fait épier; il observe chacun de mes regards; il scrute chacune de mes actions. Si je lui parle, il ne me croit pas; si je me montre bonne pour lui, il refuse ma bonté; si la pitié m'attendrit, il s'aperçoit aussitôt, comme tous les cœurs dont la sensibilité est malade, il s'aperçoit qu'il s'agit de pitié et non d'amour, et il rebute cette pitié, et il m'injurie, et il me traîne dans la boue, et il me demande que je l'aime d'amour, que je l'aime de passion, comme je vous ai aime, vous, Marco. Et moi, je ne peux pas mentir, je ne peux pas, je ne peux pas : je ne suis pas revenue pour cela dans sa maison. Non, je ne peux pas mentir! Je n'ai jamais menti; et, quand même j'y réussirais une heure, une seconde, pour le sauver, pour me sauver, il ne me croirait pas!

Que dire, que faire, Marco? J'ai tout dit, j'ai tout supporté, et je ne veux pas, je ne dois pas, je n'ose pas ajouter d'autres explications : mon âme se refuse à soulever certains voiles de ma pudeur. Laissons, laissons cela. Ma croix s'est si lourdement appesantie sur

mes épaules que je suis par terre et que je râle. Que dire? Que faire? Tout mon repentir n'a-t-il pas été inutile? Toute ma soumission n'a-t-elle pas été inutile? Toute mon abnégation n'a-t-elle pas été inutile? Cet homme que je venais consoler, c'est moi qui le mets dans cet état d'agitation violente; cet homme que je rêvais doucement, ingénument, de ramener au bonheur, quelques souffrances qu'il m'en coûtât, c'est moi, c'est encore et toujours moi qui le rends malheureux. Et, après une année terrible, après une année où j'ai fait toutes les expériences et toutes les tentatives, où j'ai consumé toute ma volonté, où j'ai harassé toute mon énergie, après une année où j'ai vu se perdre misérablement toutes les bonnes dispositions qui s'étaient accumulées dans mon âme généreuse, — oui, généreuse! — où j'ai vu s'évanouir, jour par jour, la sainte espérance de pouvoir faire le bien, après cette longue année, je crie vers vous ma tristesse et mon impuissance, je crie ma lassitude et mon découragement, je me demande et je vous demande, Marco, ce que je dois faire de ma vie, puisque ma vie ne sert plus qu'à produire le mal. Ah! que ferai-je de moi, impuissante au bien, impuissante à donner la joie, impuissante à rendre un homme heureux et — tel est mon destin! — involontairement capable de donner le mal.

Et je suis si seule, si seule, Marco! Lui, quand il est là, il me regarde, soit avec désir, soit avec colère; et ces deux sentiments me tourmentent et me mettent au supplice. Je n'ose ni repousser l'un ni combattre l'autre, et je deviens ce que je n'avais jamais été : une créature sans volonté et sans but, une créature passive, une créature de résignation. Oui, moi, cette Maria que vous vous rappelez, moi, je deviens une créature de résignation! Souvent, il me fuit des journées entières, et je ne sais que faire de mon existence déserte et aride; et je ne fais rien, je ne fais plus jamais rien, de peur que tout n'empire, même quand il me fuit et m'ignore.

Mais m'ignore-t-il? Souvent il quitte Rome, s'en va pour deux ou trois jours, pour une semaine. Je ne sais où il va : il ne le dit point, par défiance; je ne sais quand il doit revenir : il ne veut pas que je le sache. Et il rentre à l'improviste, il cherche, il me cherche, comme s'il s'attendait toujours à me trouver en faute; et je suis continuellement paralysée, comme si le moindre de mes gestes pouvait lui paraître une offense. Seule, seule dans ce palais Guasco, dans cette Rome, dans ce monde, plus seule que jamais femme ne fut seule, je crie vers vous, Marco, non comme vers un amant, non pas même comme vers un ami, mais comme vers une âme qui jadis fut mienne et à qui mon âme aussi appartint; je crie mon impuissance, mon aridité, ma solitude mortelle!

Oui, Marco, j'ai peur de moi. Je me connais. Si la main d'une ennemie même se tend vers moi, dans un élan de sympathie irréfléchie,

mon âme aussitôt tremble d'émotion, ouvre ses portes et s'abandonne avec tendresse, avec enthousiasme. Mais si celui qui m'aime me maltraite et m'offense, il ne m'est pas possible de ne pas me révolter : tout mon orgueil, étrangement, miraculeusement, me revêt d'une cuirasse d'airain; je sens que je n'aime plus, qu'en ce moment-là je n'aime plus; je dédaigne l'amour de cet autre qui ne sait pas m'aimer, *et je suis capable de briser un cœur, deux cœurs, le mien et le sien, avec une violence que rien ne saurait contenir. Vous me connaissez ; vous m'avez prise par votre grâce juvénile, par votre douceur juvénile, par cette passion ingénue qui conquiert les âmes les plus libres, les plus hautaines, les plus rétives; et jamais, pas une seule fois, vous ne m'avez offensée, non,* pas une seule fois, *ô vous, ami parfait, amant parfait, suave et doux dans le rêve, suave et doux dans le souvenir ! En ces trois années que nous avons passées ensemble, j'ai trouvé tous les enchantements du cœur ; et notre vie commune, si courte, fut belle, belle d'une indicible harmonie ; et nous avons pu nous séparer avec douleur, mais sans colère, avec douleur, mais sans nous adresser l'un à l'autre un reproche.*

Ce malheureux pour qui je suis revenue ici depuis un an et que je voulais guérir de tout le poison dont il s'est abreuvé à cause de moi, eh bien, il est plus empoisonné qu'auparavant, et c'est contre moi qu'il décharge toute sa haine, dans un amour fait de mésestime, de soupçon, de dégoût, de sensualité et de jalousie. Cet homme qui m'avait semblé un héros et qui le fut, mais seulement un instant, — l'instant où il a prononcé la parole de pardon, — ce héros que j'avais hautement poétisé dans mon esprit et qui d'ailleurs méritait d'être placé si haut, mais qui ne l'a mérité qu'un instant, n'est plus, disons le mot, un amant trahi à qui il faut faire oublier par d'affectueuses caresses la trahison d'amour, n'est plus un mari offensé à qui l'on a demandé pardon, qui a accordé ce pardon et avec qui s'est rétablie une loyale et durable sérénité de rapports tendres. Non : c'est désormais un ennemi, un ennemi qui tour à tour vous aime et vous hait, qui tantôt vous convoite et tantôt vous repousse, qui vous adore le matin et vous déteste le soir, qui voudrait vous tenir éternellement serrée sur son cœur et qui vous fuit, qui vous croit capable de l'action la plus noire, qui vous laisse entendre ses soupçons, qui vous les déclare. Emilio est pour moi un ennemi, un ennemi dont je porte le nom, un ennemi dont je partage la fortune et le sort, un ennemi avec qui je vis sous le même toit, un ennemi qui désormais me tient parce que je suis revenue, *un ennemi qui ne veut pas me voir morte, car peut-être se tuerait-il sur ma tombe, mais qui désire que je vive avec lui, pour lui, liée à lui, afin de me torturer, de me torturer !*

O Marco, Marco, combien je redoute que tout, tout le dévouement dont mon âme était pleine ne soit sur le point de finir, ne soit

déjà fini! Combien je redoute, redoute affreusement que ma bonté, qui n'est pas surhumaine, puisque je suis une femme et non un ange, ne se dissipe comme un nuage, et que je ne reste semblable à une roche, à une roche dépouillée, sauvage, horrible d'aspect! Si cet homme ne s'apaise pas, s'il ne s'arrête pas, s'il ne devient pas plus indulgent, meilleur, s'il est, non l'homme du pardon, *mais* l'homme d'après le pardon, *c'est-à-dire morose et dépité d'avoir pardonné, comment ferai-je pour lui verser le baume qui devrait le guérir? Ah! Marco, s'il ne me rend pas son estime, sa confiance, son amitié, s'il n'est pas avec moi tendre, affable, généreux, simple et magnanime, comment ferai-je, moi, pour tenter d'embellir et d'exalter la vie de cet homme? Que ferai-je, moi, s'il continue à être* un ennemi qui m'aime? *Ah! je tremble, je tremble jusqu'aux racines de mon être, je tremble jusqu'à la substance la plus mystérieuse de mon esprit, je tremble que ma mission de paix, de beauté, de sérénité, d'affection ne puisse plus, ne puisse jamais plus s'accomplir, et que tout mon cœur rebelle ne se révolte contre l'ennemi qui l'aime, et que ce cœur ne trouve plus ni pitié ni charité ni attachement humain pour adoucir la souffrance de cet ennemi.*

Qu'adviendra-t-il de moi, Marco, demain, dans huit jours, dans une année?

MARIA

***

A la même heure, Marco Fiore écrivait à Maria Guasco :

Chère Maria,

Savez-vous que, pas un seul jour, depuis ce jour fatal et tragique où nous nous quittâmes, je n'ai cessé de penser à vous, lointaine ou voisine, irrémédiablement séparée de moi par la mort de notre amour, séparée à jamais depuis que nous avons voulu *cette séparation, mais toujours présente à mon esprit qui ne saurait vous oublier? C'est comme à une sœur chérie, comme à une amie chérie, comme à la plus chérie des femmes, ô Maria, que j'ai pensé à vous, partout où j'étais, en n'importe quelle compagnie, quelles que fussent les vagues paroles qui sortaient de ma bouche, quels que fussent les gestes négligeables que je faisais, quels que fussent mon silence et mon immobilité.*

Donc, j'ai pensé à vous, sans ardeur et sans désir, puisque cette flamme dévorante s'était d'elle-même éteinte en moi comme en vous; mais j'y ai pensé avec une très douce et très mélancolique sympathie morale; j'ai pensé à vous sans jalousie, sans amertume, sans fiel, sans toutes ces choses que l'amour laisse comme une lie dans le cœur;

mais j'y ai pensé avec un morne et calme recueillement, comme on se souvient d'une personne qui restera éternellement chère. Jamais je ne vous ai cherchée, jamais je n'ai songé à vous chercher ; jamais je ne vous ai évitée, jamais je n'ai voulu vous fuir ; jamais je ne vous ai écrit ; mais au dedans de moi, Maria, votre place est haute, forte, inexpugnable. Vous êtes là comme une sœur, comme une amie, comme une maîtresse défunte, inspiratrice de pensées et de sentiments ; et du grand bûcher éteint m'arrive encore une faible tiédeur de vie, pour empêcher que mon cœur ne se glace, m'arrive encore une faible lueur, semblable à celle qui, dit-on, persiste longtemps encore après qu'une étoile est morte au firmament, pour me guider dans mon obscur et indiscernable chemin.

Mais enfin, après un si long silence, en ce jour anniversaire de mon mariage, ô Maria, puisque vous êtes toujours pour moi une source de chaleur et de lumière, puisque vous pouvez encore m'éclairer, me dire ce qui doit être fait, *je vous écris, j'abolis l'intervalle, en apparence infranchissable, qui séparait nos personnes dans le temps et dans l'espace, et je viens vous demander aide, comme autrefois, comme hier, — n'était-ce pas hier ? — comme demain, comme toujours.*

Je viens vous demander une aide morale, parce que vous avez toujours été ma conscience, même lorsque nous avons brisé, d'un commun accord, les nœuds sociaux et légaux ; parce que vous m'avez enseigné noblement la voie de la liberté et de la vérité, même dans ce que le monde appelle erreur, dans ce que la foi déclare crime, — une erreur ou un crime que nous appelons, nous, et que nous appellerons d'un seul nom : amour, *quel qu'il soit, d'où qu'il nous vienne et à quoi que ce soit qu'il nous entraîne. — Vous, ô Maria, vous qui, à l'heure de la rupture suprême, lorsque j'ai sur vos mains pleuré les larmes les plus brûlantes de ma vie, m'avez indiqué* un emploi de mon existence, *vous qui m'avez remémoré un devoir si beau à remplir, vous qui m'avez parlé, non plus de mon propre bonheur, désormais impossible, puisque notre amour était fini, mais du bonheur que je pouvais encore donner à un être humain, vous qui avez exalté ce devoir jusqu'à me le faire paraître embelli de tous les charmes, aujourd'hui encore, c'est vous qui me direz* ce qui doit être fait : *car, moi, je ne le sais plus.*

Le voile de mariée que portait cette jeune femme, il y a un an, à l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, quand elle s'est agenouillée près de moi et que le prêtre a prononcé sur nos têtes rapprochées les paroles qui lient jusqu'à la mort, ce voile fin, je croyais qu'il se soulèverait après les noces et qu'il me montrerait, découvert et loyal, le visage de ma femme, visage où se refléterait toute son âme qui peut-être possède des trésors cachés, de précieux trésors de pensées et

de sentiments. Quelque léger que fût ce voile, ni ma main ni mon baiser n'ont réussi à en écarter la trame aérienne : Vittoria ne veut pas en délivrer son visage, ne le voudra jamais. Je l'ai senti entre elle et moi, ce voile où maintenant elle enveloppe, non plus la pudeur de la fiancée, mais le secret même de sa vie, je l'ai senti aux jours les plus limpides, aux tout premiers jours de notre mariage ; ensuite, à mesure que le temps passait, — et quelquefois son cours me semblait si lent ! — ce voile est devenu plus serré, plus épais, jusqu'à me dissimuler ma femme tout entière ; et maintenant, à mesure que le temps passe, — et son cours me semble maintenant d'une lenteur désespérante ! — ce voile devient un tissu sans couture, opaque, où elle est close à jamais.

O Maria, toutes nos solennelles paroles de la dernière entrevue, par lesquelles vous me prescriviez de donner ce noble but à ma vie nouvelle, — rendre incomparablement heureuse une femme qui avait souffert à cause de moi, — je ne les ai pas oubliées un seul instant, auprès d'elle ; et, malgré l'inexprimable lassitude de mon âme, malgré cette mortelle aridité qui succède aux grandes passions, malgré ma secrète défiance de moi-même, de moi seulement, malgré la crainte que j'avais de ne pas réussir, j'ai tout essayé pour que ma femme fût heureuse. Chère, chère Maria, si vous saviez combien de fois j'ai invoqué votre lumière, votre chaleur d'âme ; combien de fois j'ai souhaité que vous fussiez mon guide, afin de ne pas faillir, de ne pas m'égarer, de ne pas achopper sur ma route, combien de fois je vous ai appelée, vous qui êtes ma conscience, *pour avoir de vous la force de poursuivre l'accomplissement de ce devoir !... Eh bien, Maria, nous nous sommes trompés tous les deux ; ou peut-être est-ce vous seule qui vous êtes trompée, vous, âme belle, haute, admirable, quand vous avez cru que* c'était cela qui devait être fait ; *ou, plutôt encore, c'est Vittoria qui nous a trompés tous, vous, moi, les autres.*

Cette créature ne peut être rendue heureuse par moi ; et je doute même qu'elle puisse être rendue heureuse par n'importe qui. C'est une âme incapable de bonheur. Il y en a, de ces âmes-là ; Dieu les a envoyées sur la terre pour leur faire vivre une existence étrange, froide, muette, sans tristesses et sans joies, sans espérances et sans désirs : âmes impuissantes à atteindre, ne fût-ce qu'un instant, cette félicité suprême que l'on appelle le bonheur, cette félicité que les mieux partagés aussi ne possèdent probablement qu'une minute, mais enfin qu'ils atteignent, qu'ils possèdent et par laquelle ils se sentent enfants de Dieu, voisins de Dieu, proches de son trône de splendeur et de gloire. Cet instant, moi, je l'ai possédé. Vous aussi. Mais nous étions nés pour le posséder ; Vittoria, elle, ne peut toucher ce sommet. Ses mains sont blanches comme son visage et comme sa robe ; ses mains sont froides comme son front et comme son cœur ; sa vie est blanche,

glacée et immobile. O vous, ma sûre et forte conscience, sachez que j'ai voulu arracher à Vittoria son secret; sachez aussi qu'elle me l'a révélé; sachez que son secret, c'était la terreur de vous, la terreur de ce que vous aviez été dans ma vie; — cela, on le lui avait dépeint, à elle, fille pudique et innocente, d'une façon étrange, comme quelque chose d'horrible et de terrible! — Sachez que son secret de fiancée, d'épouse, c'était la farouche terreur que je ne vous appartinsse encore; que vous ne fussiez toujours la maîtresse de mon âme par toutes les mystérieuses raisons de la passion, par toutes les raisons des sens; que, d'un jour à l'autre, je ne pusse retomber physiquement en votre puissance, par les impétueuses et irrésistibles raisons du désir. Oui, j'ai réussi, en serrant ses mains blanches et froides pour leur communiquer une flamme de vie, j'ai réussi, en fixant mes yeux dans les siens, à mettre au fond de ces prunelles transparentes un éclair; et alors *j'ai connu son secret.*

Donc, son âme était malade de cette terreur; et pour vous, Maria, qui êtes ma conscience haute et pure, pour moi, qui m'étais imposé d'exécuter toute votre volonté, puisque cela devait être fait, *j'ai, par toutes mes paroles, par tous mes actes, tâché de détruire en elle cette terreur qu'elle avait de vous; et — croyez-moi, croyez-moi! — n'importe quelle autre femme se serait convaincue que sa terreur était vaine, m'aurait livré son cœur, son âme, tout son être par reconnaissance, par tendresse, par amour. Mais, plus je lui démontrais que les liens de la passion étaient dénoués, qu'ils avaient été dénoués par votre volonté et par la mienne, plus le voile où elle se cache s'épaississait. Que voulait-elle donc? Que demandait-elle à son existence de femme et d'épouse? Cette existence pouvait-elle lui donner plus que la compagnie affectueuse d'un homme comme moi, consacré tout entier à elle, ne souhaitant rien sinon de la voir sourire dans sa gaieté juvénile et d'être cause de ce sourire et de cette joie? Ma femme a souri cinq ou six fois en un an de mariage, et jamais elle n'a ri. Ah! j'ai bien essayé de déchirer ce tissu dense, impénétrable dont elle s'est revêtue, et je lui ai demandé ce qu'elle pouvait vouloir encore de moi, outre la certitude que* je n'étais plus à vous *et que je me dévouais sincèrement, loyalement à son bonheur. Elle a baissé les paupières; elle a pincé sa petite bouche, comme toujours; son visage s'est fait de marbre — oh! le voir de chair une seule fois, ce blanc, ce marmoréen visage! — et elle a répondu : « Je ne prétends à rien, je ne veux rien. »*

La vérité claire est que, près de moi, Vittoria ne peut, ou ne veut, ou ne sait — quant à moi, je dis : ne peut *— être heureuse, par inaptitude naturelle, et que toute cette aventure n'a été, de notre part, qu'une généreuse erreur. Moi, près d'elle, je suis triste, las, ennuyé... Ah! comme je m'ennuie, comme je m'ennuie! Certains jours, il me*

vient une colère folle contre cet ennui mortel. Pourquoi ai-je épousé cette jeune fille? Pourquoi me suis-je imposé ce devoir d'époux, de compagnon, que j'ai tenté, que je tente d'accomplir, et où je n'obtiens que de si fâcheux résultats, fâcheux pour moi et fâcheux pour elle? Pourquoi ai-je juré à Dieu de rendre cette femme heureuse, puisqu'il m'est impossible de tenir mon serment, malgré ma volonté d'y être fidèle? Peut-être aurait-elle été heureuse avec un autre. Pourquoi lui ai-je apporté mon cœur dévasté? Pourquoi lui ai-je offert une vie où la moisson d'amour était faite et où la terre, pour avoir trop abondamment produit, était devenue inféconde? Pourquoi lui ai-je fait don d'une âme finie pour l'amour?

Ah! Maria, Maria, nous nous sommes trompés! Nos âmes n'ont pas reconnu la vérité; nous n'avons regardé qu'en nous, et non hors de nous; nous n'avons rien vu, rien compris, excepté nous-mêmes. Vittoria Fiore demandait, non un époux, mais un amant, un amant comme celui qu'avait eu Maria Guasco; Vittoria Fiore demandait, non le bonheur, mais l'amour. Et vous saviez, Maria, que ce qu'elle demandait n'était pas possible; et je le savais aussi! Et maintenant je tremble, je tremble pour avoir déchiré le voile qui enserrait l'âme et le corps de Vittoria: je tremble de connaître tout d'elle, et de ne rien pouvoir faire, jamais plus, jamais plus!

MARCO

*
* *

Maria Guasco, en réponse à la lettre qu'elle avait écrite, reçut de Marco Fiore celle-ci :

Maria, vous si bonne et si forte, faites appel à toute votre bonté et à toute votre force, Vous n'en connaissez pas la mesure; mais moi, je la connais. Par votre bonté et par votre force, tâchez de vaincre l'ennemi qui vous aime; *faites de lui un ami.*

Cela serait beau. Faites-le!

MARCO

Marco Fiore, en réponse à la lettre qu'il avait écrite, reçut de Maria Guasco celle-ci :

Marco, tâchez d'aimer Vittoria. Tout est là. Tâchez de l'aimer!

MARIA

Puis, pendant longtemps, ils ne surent plus rien l'un de l'autre.

X

Cette *fraisée*[1] était la dernière fête mondaine de la saison, à Rome ; et, tant pour l'originalité et la grâce de cette réunion que pour le charme de cette fin d'avril, beaucoup de dames étrangères avaient reculé leur départ jusqu'après la semaine sainte, quoique Pâques tombât très tard, cette année-là.

Depuis le milieu de mars, parmi les premières et fugitives tiédeurs d'un printemps chargé de parfums délicats, il y avait déjà eu des fêtes de jour, dans les jardins et dans les grands parcs ombreux qui entourent encore les palais et les villas romaines ; et la poésie de ces réunions, — aux heures fines et limpides de l'après-midi, dans les larges allées où les pas légers ont un frôlement si doux, sur les vastes pelouses vert émeraude qui dévalent vers des fonds boisés et où les femmes, avec leurs robes claires, ressemblent de loin à des nymphes, à des ombres de nymphes, à des rêves de nymphes, sous les grands platanes dont l'aspect est tout à la fois puissant et amical, — cette poésie pénétrante attire toutes les âmes, même les plus dédaigneuses de la sentimentalité et les plus indifférentes au spectacle de la beauté.

A diverses reprises, la grande société romaine, par des bals costumés, par des représentations théâtrales, par des kermesses, avait fait appel à la charité publique, italienne et étrangère, pour venir en aide à des œuvres de bienfaisance qui, faute de secours, n'auraient pu faire face à tant de misères et à tant de tristesses, à toutes ces infortunes que l'on voit, que l'on sent, que l'on s'afflige de voir et de sentir, et dont on s'efforce, par les moyens les plus délicats, les plus élégants et les plus ingénieux, d'adoucir la rigueur. Finalement, pour les enfants abandonnés, on avait imaginé de clore la saison par une *fraisée* à la Villa Borghèse, dans un coin fleuri et tranquille de cette Piazza-di-Siena où il y a une terrasse boisée et où des avenues, des allées, des sentiers s'entrecroisent en un coquet labyrinthe de verdure.

1. *Fragolata*, — fête de charité où, comme on le verra plus loin, les dames vendent de petits paniers de fraises.

Tout de suite la nouvelle s'en était répandue, de la Cour aux ambassades, des *tea-rooms* aux salons des grands hôtels, des petits cercles patriciens, très fermés, au Club de la Chasse; et les gens, las de tous les bals donnés dans des salles déjà trop chaudes, à la splendeur trop vive des lumières, las aussi de se claquemurer dans un théâtre, les gens qui aiment qu'on les prenne par la fantaisie et par le caprice, apprirent, d'abord avec un sourire, puis avec curiosité, enfin avec impatience, que la *fraisée* se préparait à la Villa Borghèse et que les femmes les plus séduisantes et les jeunes filles les plus jolies y vendraient. Plus tard, on sut qu'outre les petits paniers de fraises elles vendraient aussi des roses, parce qu'avril tirait à sa fin et que ceux qui n'aiment pas les fraises aiment au moins les roses.

Et, dans les salons, aux dernières soirées et aux derniers thés, on tenait d'interminables conversations sur la question de savoir qui vendrait les fraises et qui vendrait les roses. Les jeunes gens, les hommes haussaient les épaules, faisant semblant d'être ennuyés par cette fête de charité : tel déclarait qu'il ne pouvait souffrir les fraises ; tel autre prétendait qu'il ne pouvait supporter la vue des roses ; un troisième affirmait qu'il serait obligé de quitter Rome avant la *fraisée* ; un quatrième annonçait qu'il se ferait adresser un faux télégramme pour expliquer son départ. Mais les dames souriaient, hochaient la tête : car elles savaient bien que tous leurs amis, ou leurs amants, ou leurs amoureux seraient là, sous les arbres séculaires, pour recevoir des blanches mains d'une jeune femme un petit panier de fraises, ou des blanches mains d'une jeune fille un bouquet de roses embaumées. Ce qu'elles craignaient, les dames protectrices des enfants abandonnés, ce n'était pas la dureté ou l'indifférence du cœur humain en face de tant de choses attrayantes et charmantes, — les fraises, les roses, les femmes, à une heure délicieuse, dans un beau paysage : — c'était seulement le mauvais temps.

Mais le sourire du soleil ne manqua pas, ce jour-là. Selon le mot de Flaminia Colonna, la toute bonne, c'étaient les enfants abandonnés qui avaient prié de toute leur petite âme, pour que ce soleil brillât sur la fête des fraises, des roses et de l'enfance. Un soleil qui n'était pas trop vif; une lumière

qui n'était pas trop forte; un ciel d'un bleu qui n'était pas trop intense, d'un bleu clair que traversait parfois et que pâlissait encore un nuage léger et cotonneux, voguant et se perdant vers cet inconnu où vont se perdre tous les nuages qui passent.

Ce jour-là, la Villa Borghèse n'était pas accessible au public; et, dans ses larges allées montantes et descendantes, autour de ses bosquets touffus, autour de ses immenses pelouses, autour de ses fontaines jaillissantes et chantantes, autour de ses temples et de ses *palazzine* aux fenêtres closes, comme si personne, depuis des années, ne les habitait plus, on n'entendait pas ce roulement sourd et fastidieux des cent voitures de louage qui, cinq fois la semaine, promènent tant de visages étrangers dans cet admirable sanctuaire de grâce et de poésie. Seulement, de temps à autre, la grille s'ouvrait devant un équipage de maître amenant des dames et des hommes; et, à un certain endroit, tous descendaient de voiture et s'acheminaient pédestrement vers le grand bocage de Piazza-di-Siena, en longues files, tandis que l'équipage disparaissait, là-bas, là-bas, dans une avenue dont l'extrémité s'enfonçait sous les arbres.

Vers quatre heures, les équipages devinrent de plus en plus nombreux. La théorie des femmes vêtues de blanc, avec des étoffes qui avaient déjà la légèreté printanière, la théorie des jeunes filles vêtues déjà des fines mousselines de l'été, coiffées de chapeaux de paille couverts de fleurs, se fit plus dense: et la *fraisée* présenta un aspect ravissant.

Sur la terrasse boisée de Piazza-di-Siena, au milieu des bouquets d'arbres très hauts, à la verdure luisante et pour ainsi dire métallique, bien qu'elle eût la transparence de la végétation encore jeune et frêle, un grand comptoir fleuri, que drapait une nappe blanche semée de feuilles de roses, portait les mignons paniers de fraises, — de très gracieux paniers rustiques, coquettement ornés de rubans aux couleurs douces; — et les petites fraises, les fraises moyennes, les énormes fraises étaient posées sur de larges feuilles vertes. Derrière ce grand comptoir, il y avait cinq ou six dames : Donna Flaminia Colonna, Donna Margherita Savella, la princesse de la Marsiliana, la comtesse Maria Santacroce, Donna Maria Guasco,

qui s'occupaient à vendre les paniers aux personnes qui s'approchaient pour en acheter. D'autres dames, et surtout des jeunes filles, partant du comptoir, allaient de tous côtés, à la ronde, offrir des paniers aux groupes de plus en plus nombreux. Ces vendeuses ambulantes étaient presque toutes belles: c'était Donna Bianca Santacroce, la plus charmante et la plus séduisante jeune fille de la haute société romaine; c'était miss Jenkins, une Anglaise qui semblait échappée d'un tableau de Lawrence ; c'était mademoiselle de Klapka, une Hongroise irrésistible; c'était Stefanella Farnèse, qui, avec sa carnation blanche, ses cheveux châtains, ses yeux souriants et sa bouche souriante, en robe blanche, ressemblait à une Erigone.

Entre les bosquets, un peu partout, étaient éparses de petites tables garnies de nappes blanches, semées de feuilles de roses ; et, autour, il y avait des sièges où l'on pouvait s'asseoir pour déguster les fraises, tandis que d'autres dames offraient du lait, de la crème, du sucre, dans des vases de cristal, dans des vases d'argent, pour assaisonner les fruits ; et tout ce va-et-vient, sans que personne se pressât trop, sans que personne courût, avait une animation gentille, était comme une promenade, presque comme une danse; et les groupes, autour du comptoir de la *fraisée*, autour des jolies vendeuses ambulantes, autour des petites tables où, peu à peu, s'étaient assises et rassemblées beaucoup de personnes, les groupes se faisaient, se défaisaient, d'une façon singulière et gracieuse, avec une fantasmagorie de couleurs et de lignes qui se renouvelait à chaque instant, qui, d'un instant à l'autre, prenait les aspects les plus imprévus et les plus délicieux. Devant la spacieuse terrasse, d'un vert si riche, où se mouvaient si gracieusement toutes ces figures féminines et où les hommes passaient continuellement de l'une à l'autre, devant cette terrasse où se déroulait toute la scène, l'immense pelouse de la Piazza-di-Siena s'étalait en pente ; et déjà, lentement, quelques groupes avaient quitté la terrasse et descendaient, se promenant; quelques couples s'éloignaient, causant, oubliant, se faisant oublier ; et aussi, tandis que, par la grande avenue de droite, arrivaient encore des femmes et des hommes, tandis que volaient des saluts courtois et résonnaient

des rires cristallins, d'autres femmes et d'autres hommes, doucement, s'en allaient par l'avenue de gauche, là-bas, là-bas, où le bois était plus sombre et plus profond.

Maintenant, toutes les petites tables étaient prises, et le fruit exquis, baigné dans le lait, saupoudré de sucre, mouillait les belles lèvres des femmes; et les hommes mêmes cédaient à l'attrait idyllique de cette savoureuse et printanière friandise; et partout les petits paniers étaient présentés, reçus, levés en l'air, portés à la ronde, vidés dans les assiettes, dans les soucoupes. Et partout, avec les fraises, les jeunes filles offraient des roses; et il y avait des roses en buissons sur toutes les tables, il y en avait dans les mains de toutes les femmes, il y en avait à toutes les ceintures, il y en avait à la boutonnière de tous les hommes; quelques étrangères, amoureuses des fleurs, en tenaient sur leurs bras, par bottes; une Française en avait rempli son ombrelle de soie blanche; une Anglaise de dix-huit ans en avait mis un bouquet, — des roses blanches — sous l'aile de son chapeau de paille, et elle était l'image de la jeunesse allègre. Donna Maria Guasco elle-même, à son poste de patronnesse, derrière le comptoir de la *fraisée*, penchait sa tête à la magnifique chevelure, au grand chapeau blanc garni de plumes blanches, penchait son visage méditatif, d'une profonde beauté rêveuse et taciturne, sur une grosse botte de roses rouges, d'un parfum violent et enivrant, que Donna Stefanella Farnèse, la joyeuse Erigone, lui avait offertes tout à l'heure. Ce visage où il y avait, entre les deux sourcils, une pensée obscure et mystérieuse, se cachait parmi ces roses rouges dont le parfum, qu'elle avait toujours aimé, ce parfum riche de tant de souvenirs, lui causait une émotion muette qui, un instant, remplit ses yeux de larmes. Et dans cet étroit espace, parmi les arbres luxuriants de leur vieille et puissante vie végétale, sous le ciel clair qui, de temps à autre, se voilait légèrement, devant l'ampleur de la Piazza-di-Siena presque déserte, le long des sentiers qui, de toutes parts, allaient se perdre dans les lointains de l'immense Villa, tout n'était qu'un double rythme enchanteur où alternaient les fraises et les roses, les roses et les fraises, un rythme auquel la grâce et le charme féminins prêtaient on ne savait quoi de plus fort, de plus intime, de plus exaltant.

*
* *

— Qu'est-ce que tu as? — dit Flaminia à Maria Guasco, derrière le comptoir de la *fraisée* où elles étaient depuis plus de deux heures à peiner charitablement pour l'enfance malheureuse.

— Rien, — murmura celle-ci, en mordillant une feuille de rose rouge.

— Tu es lasse, peut-être?

— Oui, un peu.

— Tu te reposeras demain.

— Et que ferai-je, quand je me serai reposée? — demanda Maria Guasco, avec une sorte d'angoisse.

L'autre demeura interdite, ne répondit pas; et une expression de chagrin se répandit sur son visage qu'embellissait tant de bonté. Mais de nouveau la foule se pressa au comptoir, acheta des fraises; et Donna Margherita Savella, toute blonde sous son chapeau de tulle blanc, recueillait de l'argent, de l'argent, de l'argent, dans une bourse d'étoffe ancienne, très grande, mais déjà comble, et dont elle ne pouvait plus serrer les cordons d'or.

— Vois donc, vois donc tout cet argent, Flaminia! — criait-elle avec allégresse.

Depuis quelques minutes, Gianni Provana, après avoir rôdé longtemps parmi la foule élégante et s'être approché de toutes les petites tables, mais sans vouloir, toujours un peu dédaigneux, prendre place à aucune, était venu s'accouder au comptoir de la *fraisée*, et il échangeait quelques rares paroles avec l'une ou l'autre des dames patronnesses, froid comme à son habitude, guindé, le monocle fixé sous l'arcade sourcilière, un sourire un peu moqueur sur les lèvres. Il n'avait pas de rose à la boutonnière, et, de temps à autre, ses yeux s'arrêtaient distraitement sur celles que Maria Guasco respirait en silence.

— Eh bien, Provana, — lui dit Donna Flaminia, — avez-vous goûté les fraises?

— Pas une seule, je vous assure. Je ne me soucie pas de ruiner ma santé...

— Oh! le vilain homme que vous êtes! Vous n'aimez pas les fraises?

— Elles me font mal à l'estomac. Je ne suis plus jeune, et j'ai les digestions laborieuses.

— Vous êtes apparemment de mauvaise humeur? — dit Maria Guasco, avec indifférence.

— De très mauvaise humeur, Donna Maria... Et vous aussi, ce me semble.

— Oh! moi... — répondit-elle avec un geste nonchalant.

— De sorte que, — reprit Donna Flaminia, qui voulait changer la conversation, — vous n'avez pas donné un sou pour l'enfance abandonnée, homme sans cœur!

— Pas un sou. J'exècre les enfants.

— Quelle abomination! Dieu vous punira. Vous mourrez tyrannisé par votre servante.

— Sans aucun doute!... Mais, — ajouta-t-il, en jetant à Donna Maria un regard énigmatique, — avant de mourir, il me reste quelque chose à faire.

— Quoi? — interrogea Flaminia.

— Ne pas acheter vos fraises, qui d'ailleurs feront venir à tout le monde une maladie de peau, mais en payer un panier, pour vous être agréable.

Et, tirant de son portefeuille un billet de cent lires, il le remit à la belle trésorière, Donna Margherita Savella, qui poussa un cri de joie.

— Oh! Flaminia, comme il est gentil, ce faux scélérat de Provana!

— Très gentil, — dit Flaminia, qui lui tendit la main.

Et, galamment, il effleura cette main d'un baiser. D'autres personnes affluèrent au comptoir, et Provana se mit à causer tout bas avec Maria Guasco. Elle lui répondait sans le regarder, comme si elle était absorbée dans cette idée mystérieuse, dominante, essentielle, qui restait fixée entre ses sourcils.

— Vous vous intéressez donc, vous aussi, à l'enfance abandonnée, Donna Maria? — lui demanda-t-il.

— Oui, beaucoup, — fit-elle vaguement.

— Eh bien, voulez-vous me donner une de ces roses, une seule?

La requête avait été, en apparence, faite avec désinvolture; mais il était visible que Provana attendait la réponse avec

attention. Donna Maria continuait à respirer les roses et se taisait ; son visage était tout blanc sous ses cheveux bruns aux masses ondulées, sous son grand chapeau blanc orné de plumes blanches.

— Je vous la paierai le prix qu'il vous plaira... pour l'enfance abandonnée, — murmura-t-il, d'un ton persuasif.

— Pourquoi y tenez-vous si fort ?

— Parce qu'elle est à vous, parce qu'elle a été dans vos mains, parce que vous l'avez approchée de votre visage, parce que vous y avez posé vos lèvres...

La voix était devenue basse, l'expression ardente. Jamais Donna Maria ne l'avait entendu parler ainsi. Elle le regarda avec une curiosité mélancolique, mais sans colère.

— Me la donnez-vous, cette rose, Donna Maria ? — insista-t-il.

Et il fit un geste pour la prendre doucement dans la botte. Donna Maria se recula et défendit ses fleurs, mais sans colère.

— Pour qui voulez-vous donc les conserver ? — interrogea-t-il, d'un ton où il y avait de l'amertume et de l'ironie.

— Je ne sais pas... je ne sais pas..., — répondit-elle, inquiète.

— Si vous ne m'en donnez pas une, Donna Maria, à qui en donnerez-vous ?

Elle laissa tomber les roses qui s'éparpillèrent sur la table et tout son visage se décomposa, blêmit soudain, comme si elle avait été cruellement blessée au point le plus sensible de son être. Gianni Provana, sans s'émouvoir, prit une rose qu'elle ne lui avait pas donnée, mais dont il s'était emparé malgré elle ; et, au lieu de la passer à sa boutonnière, il la serra avec précaution dans la poche intérieure de sa redingote.

— Sur mon cœur ! — chuchota-t-il, plutôt qu'il ne le dit.

Maria ne répondit que par un petit rire bref et strident.

— Comme vous riez mal ! — s'écria-t-il, un peu agacé.

— Je ris comme vous, — répliqua-t-elle avec calme.

— Sortez donc de derrière ce comptoir et faisons ensemble un bout de promenade, — demanda-t-il, en la regardant au fond des yeux.

Le ton avait été simple et aisé ; mais pourtant on y sentait une agitation sourde, réprimée avec effort. Elle refusa sèchement :

— Non.

— Pourquoi?... Vous ne vous ennuyez pas derrière ce comptoir?... Vous voyez bien que tout le monde se promène.

— Oui, les amoureuses avec leurs amoureux, les jeunes filles avec leurs *flirts*, les coquettes avec leurs adorateurs... Nous n'appartenons à aucune de ces catégories.

— Hélas ! — gémit-il.

Et, d'un geste familier, il ôta le monocle de son orbite.

— Ainsi, vous ne voulez pas venir?... Les allées sont si belles ! L'après-midi est si belle !

Elle se mit à rire, à rire, d'un rire moqueur et méchant. Il la regarda encore, tout pâle.

— Je reviendrai plus tard, — fit-il à voix basse.

Et il s'éloigna. Lorsqu'il fut parti, elle appuya sa tête au dossier de son fauteuil rustique et ferma les yeux, comme si elle était mortellement lasse ; sous la grande aile blanche de son chapeau, sous la sombre ondulation de son épaisse chevelure, son visage était défait.

— Qu'est-ce que tu as? — lui demanda de nouveau Flaminia Colonna.

Elle ne répondit pas.

— Tu te sens indisposée?

— Non ! je suis triste et je m'ennuie.

— Tu t'ennuies beaucoup?

— Immensément !... Je m'ennuie et je suis triste comme nulle autre personne au monde n'a jamais été triste et ne s'est jamais ennuyée.

— Que faudrait-il pour te distraire, pour te rendre gaie?

— Rien, ma chère, rien ! Aime-moi un peu. C'est tout ce que je désire.

— Pourtant, cela n'est pas une chose qui puisse beaucoup t'amuser, — dit l'autre ingénument.

— Mais cela m'aide à vivre ! — répondit-elle avec tristesse.

— As-tu donc tant besoin qu'on t'y aide, ma chère?

— Oh ! oui... j'en ai un immense besoin ! — s'écria la malheureuse avec désespoir.

Cette conversation désolée fut interrompue par le va-et-vient des acheteurs. Déjà la lumière avait des teintes légèrement crépusculaires; les blancheurs et les splendeurs des robes féminines devenaient vaporeuses, comme transparentes; la beauté des visages prenait un aspect indécis, plus mystérieux; une langueur tombait du ciel pâlissant; les voix se faisaient plus traînantes et plus lasses.

— Eh bien, venez-vous faire un tour de promenade? — demanda de nouveau Gianni Provana, revenu près du comptoir où il attendait avec une patience infinie.

— Mais vas-y donc! — suggéra Flaminia Colonna. — Vas-y!... Et vous, Provana, dites-lui des choses gaies, spirituelles. Car elle s'ennuie mortellement.

— Je m'efforcerai d'être plein d'esprit, — répondit-il en inclinant la tête.

Donna Maria fit un geste de lassitude et d'indifférence. Et néanmoins elle se leva lentement de sa place, arrangea sur ses épaules son élégant et original manteau de jardin, en mousseline de soie blanche, très léger, et qui faisait une molle enveloppe à son costume de grosse soie blanche et mate, chargée de dentelles magnifiques; elle prit son ombrelle blanche, où elle avait attaché deux ou trois roses rouges, et, sans même regarder si Gianni Provana la suivait, elle se mit en chemin, après avoir fait un petit salut tendre à Flaminia Colonna et lui avoir recommandé de ne point partir, car elle reviendrait bientôt. Gianni Provana la rejoignit et marcha près d'elle. Ils s'engagèrent à gauche dans une large allée, qui, du haut bosquet de Piazza-di-Siena, conduisait vers le fond de la Villa Borghèse. Quantité d'autres personnes s'y promenaient, voisines, lointaines, par couples, par groupes, les unes parlant à demi-voix, d'autres riant et plaisantant, s'arrêtant tous les deux pas pour bavarder, plaisanter et rire plus à leur aise, d'autres se taisant. Les ombres crépusculaires rendaient cette allée de plus en plus mélancolique, malgré le va-et-vient des gens, malgré les voix gaies et les éclats de rire. Maria Guasco et Gianni Provana restaient muets. Elle cheminait à pas lents, comme si elle eût été très lasse; le froufrou de sa robe s'entendait derrière elle; le manteau ondulait sur son vêtement, les légères plumes

blanches ondulaient sur son chapeau; à mesure que la pénombre descendait, sa chevelure, relevée et bouffante sur le front, devenait plus noire. Après quelques minutes de silence, Provana dit :

— Il m'est impossible d'avoir de l'esprit auprès de vous, Donna Maria.

— Ne faites aucun effort pour en avoir : votre esprit serait inutile.

— Mais est-il vrai que vous vous ennuyez mortellement?

— Vous le savez, ce me semble, — répondit-elle d'un air détaché, comme si sa pensée était ailleurs.

— Autrefois... autrefois vous me disiez que vous trouveriez en vous la force de vivre, et que vous sauriez vivre seule avec vous-même. Ce sont vos propres paroles, si j'ai bonne mémoire. Je ne les ai pas très bien comprises, mais je me les rappelle.

— Oui, je les ai dites autrefois, — murmura-t-elle, songeuse. — Et c'était vrai, alors. Maintenant... ce n'est plus vrai.

— Pourquoi?

— Je n'ai plus rien en moi-même.

— Tâchez de vous intéresser à quelque chose, hors de vous, — reprit-il, de ce ton insinuant, mais calme, sous lequel il cachait l'agitation de son cœur.

— J'ai maintes fois essayé; mais je n'ai pu m'attacher à rien ni à personne.

— De sorte que...

— De sorte que je ne sais quoi faire de ma vie; voilà! — déclara-t-elle froidement, d'un air sombre, en regardant le tronc robuste, noueux et rugueux, d'un vieil arbre.

Il se tut, plein de trouble. Puis il reprit :

— Mais, il y a deux ans, lorsque vous êtes rentrée chez vous...

— Elle est finie, mon cher Provana, elle est finie, cette farce tragique et bouffonne où mon mari était travesti en héros et moi en pénitente! — s'écria-t-elle avec un ricanement sarcastique.

— Oh! Donna Maria! — fit-il, épouvanté.

— Vous savez bien qu'Emilio me déteste et me méprise! continua-t-elle avec une ironie de plus en plus mordante. Il

doit vous l'avoir dit : entre hommes, vous vous faites ces confidences.

Il ne répondit pas ; mais il eut la mine de donner son assentiment à ce qu'elle venait de dire.

— Tout cela, mon cher Provana, pour avoir voulu me pardonner!... Mais le pardon ne dépendait ni de lui ni de moi.

— Pourquoi?

— Parce que le pardon est une chose grande à condition que soit grande et demeure grande l'âme qui l'accorde, qui l'accorde complet, absolu. Mais... dans l'autre cas, quelle chose misérable, humiliante et insultante, que le pardon ou ce qu'on appelle ainsi!

— Dans l'autre cas?...

— Oh! Emilio est un pauvre homme! — fit-elle avec un accent de profond dédain, en haussant les épaules, sans rien ajouter, comme si elle avait tout dit.

— Et vous, et vous, Donna Maria?

— Moi? Je dois à une de mes exaltations habituelles de m'être infligé pendant deux ans une des humiliations les plus intolérables que puisse subir l'orgueil féminin.

Elle était si bouleversée qu'elle dut faire halte, pâle, horriblement pâle, avec les yeux pleins de brûlantes larmes d'indignation.

— Son pardon, entendez-vous? son pardon, je l'ai demandé humblement ; j'ai prié humblement pour qu'il le prononçât avec loyauté, pour qu'il me l'accordât sans réserve, moi Maria Guasco Simonetti! Et j'ai pleuré, oui, j'ai pleuré devant lui ; et j'ai supporté son pardon, qui est un reproche, un réquisitoire, une condamnation de chaque jour!

Par bonheur, ils étaient loin des autres, et les teintes violacées du couchant devenaient plus obscures sous les arbres. Elle parut faire un effort suprême pour étouffer ses sanglots, pour ravaler ses larmes, pour recomposer son visage.

— Veuillez oublier tout ce que je vous ai dit, — reprit-elle impérieusement, en posant une main sur le bras de son compagnon.

— Mais pourquoi,— s'écria-t-il, subitement irrité, — pourquoi me traitez-vous toujours comme un homme sans cœur, sans honneur? Qui vous a donné le droit de me traiter avec

cette dureté? D'où vient que vous vous obstiniez à me considérer comme un ennemi? Ne croyez-vous pas que j'ai une âme sensible, comme tous les êtres humains? Ne croyez-vous pas que je puisse vous comprendre, suivre vos pensées, entrer dans vos sentiments, vous dire une parole de consolation? Suis-je indigne de pleurer avec vous? Suis-je indigne d'être votre ami?

Elle fut stupéfaite de ce cri de douleur, nouveau et inattendu.

— Oh! laissez-moi, Maria, laissez-moi être votre ami! Faites que nos deux âmes se guérissent ensemble, la mienne de son cynisme et de son aridité, la vôtre de son découragement et de sa désespérance. Permettez-moi d'être votre ami, rien de plus... Depuis bien des années, je souffre d'un mal moral qui me ronge, et j'ai soif du bien... Vous aussi, vous êtes malade, Maria. Cherchons ensemble quelque adoucissement à nos maux.

Elle reconnut qu'il était sincère comme il ne l'avait jamais été, comme il ne le serait jamais plus. Mais elle savait désormais qu'il n'y a point de douceurs qui ne soient accompagnées de poisons corrosifs ; elle savait que, d'homme à femme, il n'y a point d'aide et de réconfort, sans un mortel péril, sans une fatale et mortelle méprise. La vérité, brutale et impétueuse, jaillit de sa bouche :

— Vous me demandez d'être votre maîtresse, n'est-ce pas?

Il devint aussitôt de glace et répondit :

— Oui.

— Eh bien, je ne veux pas, — protesta-t-elle en lui tournant le dos.

Et elle releva son manteau sur ses épaules, prit le chemin du retour. Gianni Provana n'eut pas un battement des cils, ne changea pas de visage. Et tandis qu'elle allait, allait, dans sa blanche robe de soie qui frôlait le sable, tandis qu'elle allait, dans son grand manteau blanc et léger, il la suivait et lui déclarait avec un calme impassible :

— Pourtant, cela sera.

— Et pourquoi ? — s'écria-t-elle, sur un ton méprisant.

— Parce qu'il ne vous reste plus autre chose à faire, désormais, — affirma-t-il, toujours aussi calme.

— Ah ! — fit-elle.

Et elle aurait voulu en dire davantage ; mais elle se tut, absorbée et soucieuse.

— Vous savez que votre mari ne changera plus d'attitude vis-à-vis de vous ; votre désunion ne peut que devenir plus entière et plus profonde, avec le temps.

Maria, de plus en plus morne, approuva de la tête.

— Vous savez aussi, car on doit vous l'avoir rapporté, que Marco Fiore s'est amouraché follement d'une mime, une mime aux cheveux roux, Gemma Dombrowska, et qu'il s'enfuira peut-être avec elle... comme il s'est enfui avec vous... avec vous...

L'amertume, le sarcasme, la colère vibraient dans chaque parole de Gianni Provana. Elle, tête basse, faisait signe que oui : elle savait.

— Vous voyez bien — conclut-il d'une voix sifflante — qu'il ne vous reste rien à faire, sinon de devenir ma maîtresse !

Il sembla qu'une fatalité s'appesantissait sur cette femme, l'accablait, la terrassait. Le soir était descendu ; dans les allées, il faisait presque nuit. Toutes les dames qui étaient encore sur l'esplanade se couvraient de leurs manteaux et pressaient le pas, escortées de leurs cavaliers ; des saluts s'échangeaient, avec de petits rires, de petits cris, tandis que les domestiques débarrassaient rapidement les dernières tables. Le grand comptoir de la *fraisée* était parsemé de fraises écrasées, de pétales flétris. Chacun se hâtait vers la porte ; c'était une espèce de débandade, où les fuyards laissaient en arrière le bois plein de nuit, effrayant de solitude, peuplé de fantômes inconnus.

Près de la grande porte, Flaminia Colonna, Maria Guasco, Gianni Provana se trouvèrent face à face avec Donna Vittoria Fiore, en compagnie de sa belle-sœur Donna Beatrice Fiore. La femme de Marco avait passé l'après-midi à la *fraisée* : mais, comme toujours, elle s'était tenue à l'écart, dans l'ombre de sa belle-sœur, ne s'était pas approchée du comptoir des patronnesses, ne s'était assise à aucune des petites tables. Et maintenant elle était là, au seuil de la Villa Borghèse, derrière Beatrice qui s'était avancée pour commander la voiture du

palais Fiore ; elle était là, avec son petit visage clos et mort, avec ses paupières baissées sur ses yeux trop clairs et trop limpides, le menton caché dans les plumes de son boa blanc. Mais, tout à coup, ses yeux, en se relevant, rencontrèrent des yeux noirs et troubles, remplis toutefois de fierté et de tristesse : ceux de Maria Guasco ; et le regard de Vittoria eut un éclair de haine indicible. Maria Guasco sourit, rit, se pencha vers Gianni Provana et dit très haut, pour se faire entendre :

— Ah ! tant mieux, tant mieux ! Voilà au moins une femme qui ne m'a point pardonné !

*
* *

— Votre Excellence est servie, — dit le domestique sur le seuil du salon, en s'inclinant vers Donna Arduina Fiore.

La noble dame quitta un ouvrage de tricot, en laine foncée, — un jupon destiné à quelque pauvre femme pour la protéger du froid de l'hiver ; — et, de son fauteuil, elle demanda :

— Don Marco est-il rentré ?

— Non, Excellence : mais Francesco, son valet de chambre, est venu apporter une lettre pour Votre Excellence.

Et le domestique présenta la lettre sur un plateau d'argent. Dans la pénombre que faisait en ce petit salon écarté un large abat-jour de soie voilant une lampe de style ancien, Donna Arduina Fiore leva les yeux au ciel avec résignation, en prenant le billet de son fils. Combien elle en avait reçu, de ces billets, autrefois, dans des temps déjà lointains et dont elle espérait bien que ne reviendraient jamais certaines pratiques !... Et voilà que, depuis quelque semaines, à la chute du jour, Marco recommençait à lui écrire, comme jadis. Elle lut :

Mère chérie, excuse, pardonne. Des amis me retiennent, veulent que je dîne au club. Si je puis rentrer de bonne heure, j'irai te baiser la main. Sinon, à demain matin. Bénis-moi.

MARCO.

La tendre mère soupira, bénissant toujours, dans son

cœur, ce fils chéri, même absent, même distrait et retenu loin d'elle par d'autres. Et, dans son intime égoïsme de mère, elle était contente de voir que rien ni personne n'avait la puissance de faire que ce fils oubliât tout à fait sa maman, alors que... Elle soupira et dit au domestique :

— Avertissez Donna Vittoria que le dîner est servi et que je l'attends dans la salle à manger.

Donna Arduina Fiore faisait maintenant table commune avec Marco et Vittoria. Dans les premiers mois du mariage, elle avait annoncé qu'elle ne voulait pas changer ses habitudes, qui s'accordaient mal avec celles des jeunes époux; mais, en réalité, ce n'était qu'un affectueux prétexte pour qu'ils fussent libres. Puis, peu à peu, elle s'était aperçue que les jeunes époux, non seulement désiraient sa présence à la table de famille, mais en éprouvaient même un secret besoin, comme si cela les mettait plus à leur aise : car la froideur et le mutisme régnaient continuellement entre eux. Une fois, tandis qu'il faisait à sa mère une de ces puériles caresses qui la séduisaient, qui l'avaient toujours séduite, dès l'époque où il n'était qu'un bambin, Marco lui avait dit :

— Ne nous abandonne pas, petite mère, à l'heure de notre dîner, non plus qu'à celle de notre mort...

— Mais pourquoi? pourquoi?

— Tu sais que, d'ordinaire, à cette heure-là, Vittoria cherche la solution de quelque problème philosophique où nombre de philosophes se sont fatigué la cervelle. Moi, je n'ose pas la déranger. Mais toi, mère chérie, tu as au moins la bonne habitude d'ouvrir la bouche, de prononcer des paroles...

Ainsi avait été fait le nouvel arrangement, sans que Vittoria en demandât la raison. Quant à la question des places, les deux dames avaient été mises l'une en face de l'autre, séparées par toute la largeur de la table ; et Marco s'asseyait à droite de sa mère, tout près d'elle, par conséquent fort loin de sa femme. Donna Vittoria semblait donc isolée, à cette place d'honneur, sur son siège à haut dossier, surmonté d'une couronne qui dominait sa petite tête entourée d'une auréole de cheveux très blonds; mais, là-bas, elle avait l'air tranquille et serein. Aussi arrivait-il souvent que la mère et le fils oubliaient sa présence, et, pendant le repas, il s'établissait

entre eux deux une causerie où ni l'un ni l'autre n'adressait la parole à la jeune femme; et, comme celle-ci n'interrogeait jamais, ils n'avaient pas non plus l'occasion de lui répondre. Quelquefois, en causant, ils la regardaient comme pour l'inviter à prendre part à la conversation; mais elle, sans ouvrir la bouche, se contentait d'approuver d'un geste, automatiquement.

Or, depuis deux ou trois mois, en alléguant une excuse plausible, un prétexte à peu près vraisemblable, Marco, de plus en plus souvent, manquait au dîner de famille. Quelquefois, il prévenait la veille; quelquefois, il avertissait au déjeuner; puis, maintenant que la fin de la saison approchait, il n'était pas rare qu'il envoyât un billet à sa mère pour l'aviser qu'il ne reviendrait pas dîner. Toujours à sa mère, jamais à Vittoria.

— Mais pourquoi ne lui écris-tu pas, à elle? — demandait Donna Arduina, un peu fâchée, mais pas trop, cependant.

— Parce que Votre Excellence est la maîtresse de maison, mère chérie! — déclarait-il en riant et en l'embrassant avec des cajoleries enfantines.

— Mais... elle pourrait en être contrariée, — objectait la bonne dame.

— Vittoria? Jamais!

Lorsque les absences étaient devenues plus fréquentes, Donna Arduina avait fait à son fils quelques observations, doucement, mais avec fermeté.

— Pourquoi nous abandonnes-tu, Marco?

— Eh! que veux-tu, mère?... — disait-il avec un sourire incertain.

— Vittoria pourrait s'en chagriner.

— Toi, mère, oui; mais Vittoria, non!

— En es-tu bien sûr?

— Demande-le-lui à elle-même. Essaie de le lui demander. Tu seras bien attrapée, mère chérie: car elle te répondra tout de suite que cela lui est parfaitement égal.

— Elle dissimulera.

— Elle dissimulera? Qui sait?... D'ailleurs, je ne puis souffrir les personnes qui dissimulent.

— Même celles qui dissimulent leur douleur?

— Même celles-là. Pour moi, une douleur cachée n'existe point ou donne tort à celui qui la cache.

— Tu es cruel !

— Allons donc, petite maman douce comme le miel ! Peux-tu croire que je sois cruel ?

Et la mère, un peu soucieuse, se taisait, non convaincue.

Ce soir-là, l'absence de son fils l'avait préoccupée plus que d'habitude. Au moment où elle arriva dans la vaste, solennelle et un peu triste salle à manger, Vittoria y arrivait par l'autre porte ; et la jeune femme dut lire sur ce visage débonnaire une peine secrète.

— Marco ne dîne pas avec nous, mère ? — demanda-t-elle avec indifférence, en s'asseyant à sa place.

— Non, ma chère, non. Il est retenu au club par des amis.

— Ah !... Et il rentrera tard ?

Cette seconde question avait été posée sur un ton de plus en plus indifférent.

— Peut-être oui, peut-être non ; je n'en sais rien, — répondit Donna Arduina, en observant attentivement sa bru.

On aurait pu croire que celle-ci n'avait pas même pris garde à la réponse de sa belle-mère.

Le repas fut silencieux, lent et paisible, servi par des domestiques qui ne faisaient pas de bruit, dans cette salle sévère où le grand lustre à bougies concentrait la clarté sur la table, laissant tout le reste obscur. Donna Arduina avait eu toujours une sainte terreur de mettre la lumière électrique dans ce vieux palais plein de boiseries sculptées, de tableaux précieux, d'objets d'art ; et les anciens procédés d'éclairage, aristocratiques mais médiocrement lumineux, les lampes carcel et les bougies de cire y demeuraient en vigueur,.

— Et où vas-tu, ce soir, Vittoria ? — demanda Donna Arduina, pour rompre ce pénible silence.

— Nulle part, mère.

— Je croyais que tu devais aller avec Beatrice à la dernière représentation de la *Valkyrie* ?

— Beatrice y va ; moi, j'ai dit que je n'irais pas.

— Cela t'ennuyait ?

— Oui, cela m'ennuyait.

— Tu n'aimes pas le théâtre ?

— Pas beaucoup, vous le savez.

— En effet. Tu préfères, sans doute, la musique?

— Oui, je la préfère ; mais elle ne m'enthousiasme point.

— Il me semble... il me semble, Vittoria, que tu t'enthousiasmes pour un petit nombre de choses, en ce monde!

Et Donna Arduina, voulant adoucir l'observation, la tempéra d'un sourire affectueux.

— Rien ne m'enthousiasme, mère ; non, rien! — répliqua la jeune femme avec une certaine vivacité.

— Pourquoi, ma fille? Dans l'enthousiasme il y a du bon.

— C'est mon tempérament ; je suis ainsi faite... Et je suis très mal faite! — déclara-t-elle avec une expression d'amertume.

— Tu n'as pas essayé de changer? de t'intéresser à quelque chose? d'aimer ardemment quelque chose?... As-tu essayé?

— Oui, j'ai essayé. Cela ne m'a pas réussi.

— Tu dois cependant avoir pensé, avoir senti qu'il y a des choses en ce monde, qui mériteraient tout notre cœur?

— Oui, mère, je l'ai pensé, je l'ai senti, — répondit-elle avec résolution.

— Quoi, ma fille?

— L'amour!

— L'amour? — répéta la noble dame, surprise.

— Oui, mère... Illusion de pensionnat ; illusion de jeunesse. Vieilles histoires!

Et, d'un geste large et vague, elle sembla dire adieu à ces choses si vieilles, si lointaines, disparues, mortes. La belle-mère se tut, saisie par les idées et les sentiments que suscitaient dans son esprit les paroles de sa bru. Le repas fini, Donna Arduina se leva pour souhaiter le bonsoir à Vittoria.

— Permettez-vous que je vous tienne un peu compagnie, mère? — dit la jeune femme.

— Certainement, ma fille. Viens, viens...

Depuis quelques instants elles étaient assises dans le salon de Donna Arduina, sous la grande lampe à huile voilée par un abat-jour. Et, tandis que la belle-mère tricotait son jupon de laine, la bru travaillait à une camisole destinée aussi à quelque malheureuse. Elles furent un peu de temps sans même lever les yeux de la bande de laine brune qui s'allon-

geait, s'allongeait sous leurs mains, dans un léger cliquetis des luisantes aiguilles d'acier.

— Vittoria ? — fit tout à coup Donna Arduina.

— Mère ?

— Es-tu fâchée que Marco ne soit pas revenu ce soir pour dîner ?

— Non.

— Vraiment, cela ne te fâche pas ?

— Vraiment.

— En somme, il t'est parfaitement égal que Marco ne dîne pas à la maison ?

— Pourquoi me le demandez-vous ainsi ?

— On ne s'est donc pas trompé ?

— Mais qui vous a parlé de cela ?

— C'est mon fils, c'est ton mari. A ce qu'il prétend, il t'est parfaitement égal qu'il aille, vienne, rentre ou ne rentre pas.

Après une pause, Vittoria répondit :

— Il a raison.

— Et tu le lui as dit, ma fille ?

— Oui, je le lui ai dit.

— Pourquoi ? Tu as commis une imprudence. Nous ne devons jamais montrer aux hommes que nous ne tenons pas à eux.

— Tenir à eux ou n'y pas tenir, le leur montrer ou ne pas le leur montrer, qu'importe, mère ? — s'écria la jeune femme en quittant son ouvrage, avec un accent de lassitude et d'ennui. — D'ailleurs, cela ne changerait rien à ma destinée, ni à la sienne.

— Les chrétiens ne croient pas à la destinée, ma fille, — murmura Donna Arduina.

— Peut-être suis-je une mauvaise chrétienne, — répliqua l'autre avec un faible sourire. — Mais, à présent, je connais ma destinée et celle de Marco comme si j'étais sorcière...

— Vittoria !

— Ne faites pas attention. Je plaisantais, — conclut la jeune femme en rabaissant les yeux sur son ouvrage, la face impénétrable, les lèvres closes, les sourcils contractés par une pensée occulte.

Mais Donna Arduina ne voulut pas se taire : il lui sem-

blait que cette heure ne devait pas s'écouler sans une explication plus complète.

— Alors, Vittoria, tu sais tout? — lui demanda-t-elle lentement.

— Comment ne le saurais-je pas? On a beau vivre en créature abandonnée, dans un coin de palais, on a beau vivre en créature insignifiante, dans un coin de salon, il se trouve toujours quelqu'un pour vous dire tout, mère! — répondit-elle avec amertume, mais avec froideur.

— Ainsi quelqu'un... t'a dit...

— Quelqu'un? Cent personnes,... surtout des femmes... Mes amies se sont hâtées de m'apprendre que Marco avait un violent caprice pour une mime. Je connais tous les détails, mère. Cette mime est une Milanaise; elle a de splendides cheveux roux; elle est grande; elle s'appelle Gemma Dombrowska : un nom russe qui n'est pas le sien... Elle est d'une grande famille de là-bas...

Et l'amertume la plus glacée était dans ses paroles, dans le ton de sa voix; mais, machinalement, elle continuait à tricoter la camisole brune.

— Et toi, Vittoria, que dis-tu? que fais-tu?

— Moi? Je ne fais rien, je ne dis rien, mère!

— Tu n'essaies pas de lutter, de te défendre?

— Je ne puis lutter, et rien ne peut me défendre, — dit-elle en détournant la tête, peut-être pour que la mère de son mari n'y pût lire aucune émotion.

— Mais pourtant tu aimes ton mari!

— Oui, je l'aime! — proclama la jeune femme avec une ardeur imprévue. — Oui, moi, je l'aime. C'est lui qui ne m'aime pas. Voilà pourquoi tout est inutile.

— Tu dis qu'il ne t'aime pas. Qu'est-ce que tu en sais? Où as-tu pris cette conviction?

— Mère, mère, vous en êtes convaincue comme moi! Vous en avez toujours été convaincue! — répliqua-t-elle avec une douleur pleine de dignité.

Donna Arduina se souleva de son fauteuil et tendit une main pour toucher celle de Vittoria, pour consoler sa bru par cette triste caresse.

— Pauvre Vittoria! — murmura-t-elle, du bout des lèvres.

Et elle s'attendait à ce que la jeune femme tombât dans ses bras, éclatât en pleurs, en sanglots. Mais non. La blonde épouse eut une contraction de sa bouche mignonne, semblable à une fleur qui se ferme en se décolorant; et elle ne bougea pas, ne pleura pas.

— Vous avez pitié de moi, mère? — dit-elle d'une voix étrange.

— Oh! oui, ma chère fille! Oui!

— Vous aussi, mère, vous aussi vous avez pitié?

— Une pitié immense, ma chère fille!

— Comme votre fils, alors... C'est une habitude de famille! fit-elle, ironique.

— Oh! Vittoria!...

— Pardon, mère. C'est à cette horrible chose, être prise en pitié par les autres, que me condamne mon horrible destin.

— Que dis-tu? que dis-tu?

— Rien, mère. Je ne dis plus rien. Je ne veux plus rien dire. Pardonnez-moi. Je n'aurais pas dû parler. Je ne dois point parler. Vous m'avez interrogée : si j'ai répondu, c'est par obéissance. Maintenant, laissez-moi me taire.

— Oh! ma fille, ma fille, comme ton caractère est difficile! — fit la vieille dame, soupirante et frémissante.

— Difficile? Dites : exécrable! Un caractère maudit! Je mourrai de chagrin, et mon caractère sera cause que personne ne s'en apercevra.

— Mais il faut que tu vives! Il faut que tu recommences ta vie! Il faut que tu ramènes mon fils à toi! Son devoir est de t'aimer!

— Il ne peut pas.

— Il ne peut pas?

— Non. Il ne peut pas m'aimer.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a aimé *cette autre*...

— Ne peut-on aimer deux femmes successivement?

— Non, à ce qu'il paraît.

— Mais il a toujours eu de l'amitié pour toi...

— De l'amitié, oui; non de l'amour.

— Il t'a épousée...

— Par tendresse, par pitié, non par amour...

— Il a continué à te donner mille preuves d'affection...

— D'affection, oui; mais non d'amour.

— Que prétendais-tu? que prétends-tu?

— Une chose impossible, mère! Être aimée avec passion, comme *l'autre!*

— Oh! ma fille, c'est impossible!

— Je vous l'ai dit : c'est impossible.

— Et tu as épousé Marco avec ce sentiment-là?

— Oui, avec ce sentiment-là. Sans quoi, je ne l'aurais pas épousé, je ne lui aurais point pardonné.

— Alors, tu ne lui as pardonné que sous condition? avec une arrière-pensée d'égoïsme? avec un désir égoïste? non en chrétienne?

— Non en chrétienne, mère. Je lui ai pardonné en femme; en femme amoureuse, c'est-à-dire imparfaitement, c'est-à-dire mal.

— C'est donc toi la coupable, Vittoria?

— Oui, c'est moi la coupable. Si j'écoute mon cœur, mère, il me semble que j'ai raison; mais si j'interroge ma conscience, j'ai tort, je reconnais ma faute. Et voyez, je suis stérile : Dieu m'a punie. Je ne serai pas mère, jamais.

— Et que feras-tu, Vittoria? Que veux-tu faire?

— Rien. Je n'ai rien à faire ici-bas, ni pour moi ni pour les autres. J'y vis, parce que la mort volontaire est un grand péché. J'y vivrai, oubliée dans un coin, comme toujours; j'y vivrai comme vivent tous ceux qui n'ont pas su avoir raison dans la vie. J'ai tort, mère, j'ai tort. Aussi je ne me plains pas, je ne dois pas me plaindre. Pourquoi m'avez-vous fait parler? Ne pensez plus à tout ce que je vous ai dit. Ne le répétez à personne. Ne m'exposez à la pitié de *personne*... Votre pitié à vous, oui, mère; mais celle *d'un autre*, non!

Et elle la regardait avec une telle expression de douleur noblement supportée, avec un tel désir d'avoir autour de cette douleur un respectueux silence, que Donna Arduina en fut touchée profondément.

— Mère, laissez-moi me faire oublier dans un coin. Promettez-moi que vous ne direz rien à personne.

— Je te le promets, ma fille; je te le promets, d'autant

plus que je partage ta peine, — dit solennellement Donna Arduina, en poussant un soupir.

Donna Vittoria se leva, inclina sa tête blonde pour baiser la main de Donna Arduina ; et elle s'éloigna sans bruit, disparut comme une ombre frêle qui va se faire oublier dans un coin du monde, dans un coin du logis, comme une ombre débile qui a peut-être raison, mais à qui la vie donne tort.

*
* *

— Puis-je entrer, Marco ? — dit une voix connue et chère, à la porte.

— Toujours, mère chérie, toujours ! — cria-t-il de son lit, vivement.

Donna Arduina entra, de son pas lent et noble, s'approcha du lit où Marco fumait une cigarette après avoir bu son café au lait. Il jeta aussitôt la cigarette, pour embrasser sa mère. Machinalement, d'un geste maternel, Donna Arduina redressa l'oreiller, remonta un peu le couvre-pied de brocart. Son fils lui sourit, la laissant faire. Elle le regarda, l'observa, lui trouva l'air fatigué, courbatu. Il s'abandonnait sur l'oreiller comme s'il eût été content de se reposer encore. Elle s'assit près du lit, tranquille en apparence.

— Tu es rentré tard, hier ? — lui demanda-t-elle.

— Oui, un peu tard... c'est vrai.

— Je t'ai attendu jusqu'à minuit... comme autrefois... mon cher Marco.

— Il y a quinze ans !... Ah ! je vieillis, mère !

— Et, comme autrefois, je voulais te faire un sermon... tu te souviens ?... un sermon sur ta conduite un peu désordonnée... trop joyeuse...

— Oh ! maman chérie ! — protesta-t-il avec un accent de tristesse voilée.

— Et je vais te le faire ce matin, mon sermon, — ajouta-t-elle, toujours tendre.

— Mais je ne le mérite pas, je ne ne le mérite pas !

— De nouveau tu mènes une vie un peu désordonnée, trop joyeuse.

— Tu te trompes. Il y a peu d'hommes au monde qui s'ennuient autant que moi.

— Où donc passes-tu toute la soirée, Marco, lorsque tu ne reviens pas dîner avec nous ?

— Dans un lieu quelconque où je puisse m'ennuyer moins qu'au palais Fiore, chère maman... Ce n'est pas pour toi que je dis cela, tu sais ! Je t'adore, toi.

— Tu veux fuir cette pauvre Vittoria ?

— Tu dis : « Cette pauvre Vittoria », mère ? Tu frémis de pitié pour elle ?... Et pourquoi ne frémis-tu pas de pitié pour ton fils, pour celui que tu as mis au monde ? Pourquoi ne dis-tu pas : « Ce pauvre Marco » ?... Ne vois-tu pas que je suis malheureux ? Quelle maman es-tu donc, alors ?

Et ses exclamations étaient à la fois désolées, ironiques et gaies ; son visage était soucieux, troublé.

— Hélas ! mon enfant, quel tourment pour moi, de voir tout cela et de ne pouvoir y remédier !... La vérité est que vous avez tort tous les deux et que vous avez raison tous les deux. Que faire, mon Dieu, que faire ?

— Avoir pitié de ton fils, l'aimer plus encore que tu ne l'aimes, le caresser comme au temps où il avait trois ans, tâcher de lui faire oublier sa misère domestique.

— Mais pourquoi es-tu malheureux ? Pourquoi Vittoria est-elle malheureuse ?... C'est un malentendu, ce sont vingt malentendus, n'est-ce pas ?

Le fils hocha la tête mélancoliquement et, sans répondre, alluma une autre cigarette.

— Pourquoi as-tu repris ta chambre de garçon, Marco ? Pourquoi couches-tu ici ?

Et elle jeta un regard sur cette chambre où il y avait de tous côtés des portraits de Maria, grands et petits, des fleurs fraîches dans des vases, devant les portraits.

— C'est Vittoria qui l'a voulu, — dit-il avec un rire sarcastique.

— Vittoria ?

— Oui. Tantôt pour une raison, tantôt pour une autre : une fois parce qu'elle fait une neuvaine ; une autre fois parce qu'elle se sent indisposée ; une autre fois, parce que je vais à la chasse ou que je rentre de la chasse... Bref, c'est elle,

mère, qui m'a rendu ma liberté; je l'ai prise, et naturellement, j'en suis bien aise, aujourd'hui.

— Mais je suis certaine qu'elle en a souffert et qu'elle en souffre.

— Peut-être oui, peut-être non. Comme elle dissimule à la perfection, ou, autrement dit, comme elle ment, je n'ai pas à regarder plus loin que les apparences.

— Comme tout cela est triste, Marco!

— Je suis habitué à des femmes qui ont le respect de la vérité : toi, mère, et... une autre... Vittoria n'est pas dans ce cas : elle feint, donc elle ment.

— Tu es injuste et cruel envers ta femme.

— Je ne dis pas non. J'en conviens. Mais elle a tout fait pour me rendre tel. Si tu savais, mère, ce que j'ai été pour Vittoria, au début! Si tu savais!... Endolori, brisé, épuisé par une incomparable passion, j'ai tâché de me vaincre; j'ai cherché de la force, de la gaieté, de la tendresse. On m'avait dit : « Fais que cette femme soit heureuse, accomplis cette œuvre de repentir et de beauté. » J'ai tâché d'obéir. Mais tout a été inutile : Vittoria ne m'a pas compris.

— C'est toi, peut-être, qui ne l'as pas comprise. Elle t'a aimé ardemment, dès le premier jour de vos fiançailles; elle t'aime encore de la même façon.

— Non, mère, non. Ou elle ne m'aime pas, ou elle ne sait pas m'aimer.

— Si jeune, inexpérimentée, ignorante!...

— Mère, mère, Vittoria connaissait tout mon passé! Ma trahison ouverte, brutale, lui avait dit que mon seul, mon unique roman d'amour avait été Maria... Oui, mère, le seul!... Eh bien, elle a rêvé d'en faire un autre dans le mariage, un autre roman de passion et de folie, comme si le mariage n'était pas une sage, tendre et douce union, qui exclut la passion et la frénésie.

— Elle s'est abusée; elle a espéré trop. Ne l'en punis pas.

— C'est elle qui m'a puni de l'avoir voulue heureuse. Toute mon affection lui a semblé peu de chose; toute ma tendresse lui a semblé mesquine; tous mes empressements lui ont semblé froids. Mais sais-tu, mère, sais-tu que c'est elle,

elle seule qui m'a repoussé? Sais-tu que c'est elle qui a refusé toutes mes démonstrations d'amitié?

— Oh! mon Dieu!

— C'est ainsi! Du moment que je ne pouvais lui offrir la passion, elle n'a plus rien voulu de moi. Un drame silencieux, comprends-tu? un drame conjugal s'est passé entre nous, et j'ai eu constamment devant moi un visage pâle et glacé comme le marbre; j'ai eu entre les bras un corps inerte auquel, trop souvent, je n'ai inspiré que de la répulsion, une âme close, indifférente, dédaigneuse; un esprit inattentif et ennuyé; une froideur qui, parfois, allait jusqu'au mépris...

— Oh! Marco!... Et pourtant elle t'adorait, elle t'adore!

— C'est possible; mais elle m'adore mal. Et puis, crois-moi, son adoration est faite d'égoïsme et de jalousie...

— Aussi de jalousie?

— Surtout! J'en suis sûr; oui, j'en suis sûr. Vittoria a vécu, vit avec le cauchemar de Maria Guasco dans l'âme et dans le cœur. Tout son amour n'est que l'orgueil offensé de la femme qui voudrait triompher de sa prétendue rivale; tout son amour n'est qu'une exaltation d'amour-propre; tout son amour n'est qu'un égoïsme monstrueux.

— Oh! Marco!

— Mère, je souffre. Laisse-moi dire, laisse-moi me soulager. A qui dirais-je ces choses, si ce n'était à toi?... Pourquoi a-t-on mis devant moi cette poupée de cire, ce corps d'animal à sang froid, cette âme double, toute en replis, en cachettes, ce cœur plein d'un sentiment démesuré de soi-même, cette créature sans abandon, sans loyauté, sans charme?

— Oh! mon fils!

— Puisque tu es venue ici ce matin, mère, il faut que tu m'écoutes... En somme, j'ai lié ma vie à cette femme; j'ai donné mon nom à cette femme et je lui aurais donné toute mon existence *parce qu'on m'avait dit* de la lui donner. Nous n'avons pas d'enfants : notre mariage est une de ces unions immorales, indécentes, entre deux personnes de tempérament opposé, de caractère opposé, par conséquent hostiles l'une à l'autre, faites pour ne pas se comprendre, pour ne pas se fondre, mais au contraire pour se heurter, pour se

haïr. Quant à moi, je tiens déjà pour probable que Vittoria me déteste...

— Que tu es injuste pour elle, mon fils!

— Si elle ne me déteste pas aujourd'hui, elle me détestera demain. Pour elle, je représente une immense désillusion de son amour-propre, une défaite de son égoïsme. Tu verras, tu verras comme elle va me haïr!

— Mais enfin, qu'aurait-elle dû faire cette malheureuse, pour te plaire, pour s'unir moralement à toi, pour te rendre le bonheur que tu lui aurais donné?

— M'aimer, mère.

— Est-ce qu'elle ne t'aime pas? Est-ce qu'elle ne t'aime pas?

— M'aimer pour moi, mère, et non pour elle; être heureuse qu'un homme, échappé à la fatalité d'une passion illégitime, trouvât en elle la paix d'une affection tranquille; être le port de salut; être la sérénité même; être enfin la femme chrétienne, la compagne chrétienne, la compagne idéale, qui est tout ce que nous désirons à notre foyer...

— Oh! quel abîme entre vous, mon enfant! quel abîme!

— Oui, un abîme sans fond. Impossible de le franchir, impossible de le combler.

— Que faire, mon Dieu? que faire?

— Rien, mère chérie. Toi, tu n'as rien à faire. Laisse Vittoria me détester, me considérer comme la cause de tous ses malheurs, ne voir en moi qu'un objet de dégoût. Cela vaut mieux.

— Et tu as déjà une maîtresse, Marco, après deux ans de mariage!

— Moi, une maîtresse? Tu ne parles pas sérieusement!

— Mais cette femme... cette mime...

— Qui? Gemma? Oh! mère, que tu es innocente! On n'appelle pas ces femmes-là des maîtresses. Ce sont des distractions quelconques. On va là pour y trouver une femme *autre que la sienne*, qui vous accueille avec une bonne humeur invariable, qui vous permette de tempêter, de bâiller ou de dormir à votre fantaisie, qui n'exige de vous que de l'argent, qui ne comprenne rien, mais qui ne demande pas à être comprise...

— La vilaine chose!

— O sainte Arduina ! ma sainte mère !...

— Ta femme connaît cette liaison... On l'en a instruite... comme d'une chose scandaleuse...

— Oh ! oh !... Et toi aussi, tu as été scandalisée ?

— Moi ? Beaucoup.

— Si tu veux, mère chérie, je quitterai Gemma.

— Tu ne l'aimes donc pas, réellement ?

— Si tu n'étais pas un ange, tu saurais que l'amour n'a rien de commun avec ces affaires-là... Pour peu que cette liaison te déplaise, je quitterai cette femme.

— Oui, quitte-la, quitte-la, mon enfant.

— Mais j'en prendrai une autre ; et après, une troisième ; et après, une quatrième...

— Je ne t'ai jamais vu ainsi. Tu ne m'as jamais tenu un pareil langage.

Et il y avait tant de douleur dans ces paroles que Marco en reçut une secousse et se souleva sur son lit, s'écriant :

— C'est vrai, c'est vrai ! il ne me reste plus rien à faire qu'à devenir un débauché !

— Quelle horreur !

Et elle cacha son visage dans ses mains.

— Oui, quelle horreur ! Et ce qui te fait horreur, c'est moi, sainte mère, angélique mère ! Voilà à quoi m'a conduit la vie ! L'amour grand, puissant et beau n'a eu pour moi qu'une courte durée ; désormais, mon cœur est mort pour toute nouvelle ardeur. Jamais personne, ô mère, ne prendra dans mon existence la place de Maria Guasco : elle a été *tout* pour moi, et maintenant *tout* est descendu dans la tombe... Ensuite, ensuite, j'ai tâché de me raccrocher à une idée, à un sentiment, à un devoir affectueux ; mais la créature même pour laquelle j'ai voulu vivre, dont j'ai voulu embellir la vie, m'a repoussé et s'est détournée de moi. Que me reste-t-il à faire, désormais ? Je n'ai pas d'amour, je n'ai pas d'enfant, je n'ai pas de famille à moi. Il ne me reste qu'à devenir un vicieux et un pervers, à laisser se déchaîner en moi et hors de moi tous mes mauvais instincts, à me jeter dans la débauche et dans le jeu, à perdre ma fortune, à salir mon nom, à devenir un vulgaire jouisseur, et à te faire horreur, horreur, ô mère chérie !

Désespérée, sa mère le prit dans ses bras, le serra sur son cœur, comme pour le défendre contre la vie même.

— Tu es bon, tu es noble : tu ne feras pas cela !

— J'étais ce que tu dis ! — s'écria-t-il. — Et j'ai mérité ainsi l'amour de Maria Guasco ; et j'aurais mérité que Vittoria sût m'aimer et fût heureuse par moi, par ma soumission. Mais tout a été inutile : je me suis brisé contre cette pâle, muette et froide ombre de femme. Si je veux vivre, il faut que je devienne un pervers et un vicieux !

— Non, non, mon enfant !

— Il ne me reste pas autre chose, mère, pas autre chose ! conclut-il, désolé.

MATHILDE SERAO

(La fin au prochain numéro.)

LE DERNIER CAPRICE D'ALFRED DE MUSSET

MADAME ALLAN-DESPRÉAUX

— D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS —

I

Madame Allan-Despréaux était une enfant de la balle. Son père, qui s'appelait Ross, dirigeait le théâtre de Mons, en Belgique, lorsqu'elle y naquit le 20 février 1810. On la baptisa Louise-Rosalie.

— Passe pour tes prénoms! — s'écriait, quelque dix ans après, Talma à qui elle avait été présentée à Anvers pour jouer le rôle de Joas dans *Athalie*, — mais, ma chère enfant, je ne peux pas décemment t'afficher sous le nom de Ross!

Et comme la petite rougissait, disant :

— Que voulez-vous, monsieur, c'est mon nom!

Talma, touché de son air ingénu, se hâtait de répliquer :

— Sans doute, mais tu dois bien en avoir un autre!... Comment s'appelle ta mère?

— Despréaux.

— A la bonne heure! Louise Despréaux, voilà au moins un nom de théâtre. A partir d'aujourd'hui, tu t'appelleras donc Louise Despréaux; et si tes parents y consentent, surtout si tu joues bien ton rôle de Joas, je t'emmènerai avec moi à Paris.

Vous pensez si elle s'efforça de contenter l'illustre tragédien et si ses parents furent heureux de lui donner un tel protecteur! A quelque temps de là, le 14 décembre 1820,

elle parut à la Comédie-Française, à côté de Talma, dans *Athalie*, et, un an plus tard, après avoir joué au Théâtre Feydeau le rôle de l'enfant dans *Camille ou le Souterrain*, elle fut admise au Conservatoire dans la classe de Michelot, où elle tint toutes ses promesses. C'est ainsi qu'à seize ans, le 14 août 1826, elle en sortit avec le premier prix de comédie; le 3 septembre suivant, elle débuta au Théâtre-Français, dans les rôles de Sophie de *la Mère rivale*, et de Jenny de *l'Hôtel garni*, — deux pièces qui ont fait long feu comme tant d'autres.

Mais son vrai premier rôle, celui dont elle se souvint toujours avec délices, fut celui du petit page Arthur, dans le drame de Dumas, *Henri III et sa cour*, qui fut représenté le 11 février 1829. Non que ce rôle fût très important, — elle ne faisait guère que traverser la scène, — mais c'était son début dans le drame romantique, et pour l'obtenir elle avait eu à vaincre la résistance de mademoiselle Mars qui, ayant passé la cinquantaine, la trouvait trop jeune pour jouer auprès d'elle, et lui préférait mademoiselle Menjaud.

L'année suivante, elle remplit encore le rôle du page Iaquez dans *Hernani*. Peu de chose également, une dizaine de vers tout au plus, dont ceux-ci :

> Monseigneur, à la porte
> Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
> Est là qui vous demande asile.

C'était assez pour lui donner le droit de dire un jour, comme Firmin, Michelot, Joanny, mademoiselle Mars, et tous les interprètes de cette pièce mémorable : « J'étais là, telle chose advint! » Or on sait que ce fut une belle et chaude bataille!

Il semble, après cela, que Louise Despréaux eût dû rester à la Comédie-Française. Oui, mais comme la plupart des jeunes pensionnaires de la maison, elle avait la tête près du bonnet, et brûlait de montrer tout ce qu'elle pouvait faire. Ayant été frappée un jour d'une amende de deux cents francs, pour s'être absentée sans permission, elle prit la mouche et la poudre d'escampette, et s'en alla porter ses grâces au Théâtre du Gymnase.

Elle y eut un tel succès, de 1831 à 1836, que, douze ans après, Jules Janin, saluant sa rentrée dans *le Caprice*, s'écriait :

Vous vous rappelez, oh ! c'est un peu loin, nous étions jeunes, et la personne aussi était jeune, une jolie jeune personne qui avait nom mademoiselle Despréaux ; elle vous avait un pied, une main, une taille et des yeux [1] !

Du pied et de la main, je ne puis rien dire, mais son portrait par Grevedon, que j'ai là devant moi, et qui justement est de cette époque, dit effectivement qu'elle avait de beaux yeux et une taille superbe. La taille, à parler franc, était même un peu trop plantureuse, mais les yeux, quoique à fleur de tête, étaient bien fendus et pleins de malice et, comme pour en corriger l'expression, la bouche épanouie respirait la bonté. Ah ! la délicieuse créature ! Mais il ne faudrait pas croire que ses charmes personnels fussent tout son talent. Ce n'était pas, certes, la Belle et la Bête, et Scribe, qui se connaissait en ingénues, ne s'était pas trompé en s'emparant de cette jeune Despréaux : elle était vraiment digne de porter le tablier à dents de loup. Un jour, même, elle lui fit entendre, de spirituelle façon, qu'il y avait en elle autre chose que l'étoffe d'une soubrette. — L'anecdote vaut la peine d'être contée ; je l'emprunte aux *Souvenirs* de M. Legouvé.

Scribe venait de lire aux acteurs du Gymnase *les Malheurs d'un amant heureux*. Après cette lecture, il s'approcha de madame Allan, et, d'un air fort embarrassé :

— Ma chère amie, — lui dit-il, — vous voyez un homme très ennuyé et un peu honteux. Vous allez m'accuser d'ingratitude et de manque de parole. Mais j'ai été forcé de céder.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Je vous destinais dans ma pièce le meilleur des deux rôles de femme, je devrais dire le seul bon, mais notre directeur, Poirson, l'a réclamé impérieusement pour Léontine Fay. Je n'ose vous demander d'accepter le second, il n'est pas digne d'un talent comme le vôtre.

1. *Journal des Débats* du 29 novembre 1847.

— Je conviens, — répondit madame Allan, — qu'il ne me tente pas. Mais si vous désirez que je le joue, je le jouerai.

Voilà Scribe qui lui prend les mains, qui l'embrasse, qui la remercie avec effusion, ajoutant :

— C'est égal, je vous regretterai toujours dans l'autre. Je l'avais écrit avec amour, pour vous: et votre délicatesse, votre finesse, votre grâce auraient fait un chef-d'œuvre de ma jeune veuve.

— Quelle jeune veuve? — reprend madame Allan.

— Madame de Nangis!

— Madame de Nangis? voilà le rôle que vous me destiniez!

— Sans doute !

— Et celui que vous ne m'offriez qu'en tremblant?

— C'est celui de la jeune mariée.

— Mais, mon cher ami, — s'écria madame Allan, — c'est celui-là qui est le bon! Votre jeune veuve est un personnage comme vous en avez créé vingt, charmant sans doute, gracieux, j'en conviens, mais l'autre, l'autre, *c'est un caractère.* Ah! vous verrez ce que j'en ferai.

Elle tint si bien parole, que, le jour de la première représentation, elle éteignit absolument la jeune veuve. Tous les grands effets allèrent à elle. Son entrée, au second acte, souleva dans la salle de véritables acclamations. Enfin, elle fit tellement de ce rôle sa création, que personne, depuis elle, n'a pu y réussir. Mademoiselle Rose Chéri l'a essayé, mademoiselle Delaporte l'a essayé, toutes deux y ont échoué, le rôle a disparu avec la première interprète[1].

Une telle perle ne pouvait manquer d'amateurs. Mais Louise Despréaux, qui était foncièrement honnête, s'était juré, en entrant au théâtre, de ne se donner que devant M. le maire au galant de ses préférences. Celui-là se trouva être Allan, son camarade du Gymnase : talent très ordinaire, mais bon garçon, d'humeur joviale, et qui avait une histoire bien faite pour toucher un cœur tendre. Allan avait été vendu dans son enfance, avec une sœur cadette, à des bohémiens qui leur avaient fait faire le tour de France en jouant la comédie dans les foires. Un jour qu'ils arrivaient aux portes de Nancy, la petite, effrayée des propositions malséantes du directeur de la

1. Ernest Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. II, pp, 387 et suiv.

troupe, courut au commissariat de police où elle raconta son odyssée, et le maire de la ville, mis au courant, s'empara des deux petits bohémiens qu'il adopta et fit élever aux frais de la commune. Et voilà comment la petite épousa Ponchard, le musicien, vers le temps où son frère épousait Louise Despréaux, — c'est-à-dire en 1832.

Quatre ans après, le ménage Allan quittait le Théâtre du Gymnase pour le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg.

II

Le Théâtre Michel a toujours été une école de bon ton, aussi est-il rare qu'un acteur bien doué, homme ou femme, au lieu d'y perdre ses qualités, n'y laisse pas tout ou partie de ses défauts. Cela tient, sans doute, aux égards particuliers que la société pétersbourgeoise témoigne à nos comédiens. A Paris, en dépit du progrès des idées, il y a encore, il y aura longtemps, sinon une muraille de la Chine, à tout le moins un écran du Japon, entre le monde « qui se respecte » et les gens de théâtre, même les plus considérés. Là-bas, il suffit que les acteurs aient de la tenue pour être admis dans les salons.

Madame Allan avait tout ce qu'il fallait pour y être fêtée. Outre que ses mœurs étaient irréprochables, elle avait les qualités de cœur et d'esprit qui forcent l'estime et la sympathie. Au théâtre, elle était bonne camarade, sans morgue et sans jalousie aucune. Dans le monde, elle se comportait comme une grande dame, et plus d'une princesse l'honora de son amitié. Tous les témoignages en font foi, et personne n'en sera surpris après avoir lu ce qui va suivre. J'ai l'heureuse fortune, en effet, de posséder sa correspondance. Elle m'a été confiée par la meilleure et la plus fidèle de ses amies, la fille même de Samson, — qu'elle regarda toujours comme son maître, bien qu'elle n'ait pas été son élève. — Bien avant son départ pour Saint-Pétersbourg, madame Allan était en relations suivies et tout à fait intimes avec madame Samson-Toussaint. Pendant son séjour en Russie, qui ne dura pas moins de dix ans, celle-ci fut sa confidente. Que madame

Samson-Toussaint reçoive donc ici l'hommage de ma gratitude : en me permettant d'écrire pour la première fois l'histoire exacte des rapports de madame Allan avec Alfred de Musset, elle a rendu à l'histoire littéraire un service signalé dont tout le monde lui sera reconnaissant.

J'ai dit que madame Allan-Despréaux était bien en cour et bonne camarade. On en jugera par la lettre suivante, sorte de journal qu'elle adressait à Samson, le 25 décembre 1840 :

Saint-Pétersbourg.

Mes chers Samsons et Samsonnes ainsi que Jollivet[1] ; je profite, comme dit c't'autre, de l'occasion de la poste et aussi d'un moment de répit pour vous écrire. Si cela ne m'arrive pas plus souvent, c'est que je voudrais toujours vous envoyer des volumes et qu'en réalité je n'en ai pas le temps. Quand je me mets à mon bureau, j'ai trente-six mille choses à vous dire ; je commence une lettre, on vient me déranger, l'occasion échappe, je ne la retrouve que quinze jours après, je déchire ce qui n'est plus à l'ordre du jour et je recommence sur nouveaux frais. Voilà la troisième lettre que j'entame ; pour celle-ci, je jure que je ne me coucherai pas qu'elle ne soit cachetée et partie.

Ce qui m'enchante, c'est que dans un mois commencera le grand carême ! Sept semaines de farniente ! C'est là que vous allez être tous assassinés de ma prose ; puis, l'été, on est bien moins occupé que dans ce moment où, l'on monte trois pièces nouvelles tous les douze jours.

Pour commencer ma chronique, je vous dirai qu'Allan vient d'avoir son bénéfice, qui a été superbe. C'est sa plus belle recette depuis que nous sommes ici : il a reçu un beau cadeau. On donnait *la Grand'Mère* : pièce et actrice ont eu grand succès. Quand j'ai été déshabillée, l'Impératrice m'a fait demander dans sa loge, faveur dont elle est très avare et qu'elle n'accorde qu'à madame Taglioni et moi. Vous pensez bien que puisqu'elle me faisait venir, c'était pour me dire des choses obligeantes. Enfin, Elle et l'Empereur[2] m'ont on ne peut plus choyée.

Nous avons joué, il y a un mois, *l'École des Journalistes*, de madame de Girardin ; depuis que je suis à Pétersbourg, je n'ai

1. Ce Jollivet était un ami de Samson, architecte de son état, et grand amateur de théâtre, qui passait presque toutes ses soirées au foyer des artistes de la Comédie-Française et dessina plus d'un costume pour Rachel.

2. L'empereur, c'était Nicolas Ier ; l'impératrice, Louise-Charlotte de Prusse, fille de la belle et malheureuse reine Louise.

jamais vu de chute aussi éclatante, ce qui m'a enchantée, car c'était bien à contre-cœur que je jouais dedans. Vous ne pouvez vous figurer combien il est humiliant, quand on est à l'étranger, d'avoir à représenter son pays sous des couleurs aussi odieuses[1]. Notre ambassadeur était fort mécontent et s'est beaucoup plaint. Cela a amené, à propos du *Verre d'eau*, une suite de démarches qui donnent encore plus d'éclat à la pièce et la font désirer comme du fruit défendu; moi, cela m'arrange à merveille, car je dois la donner pour mon bénéfice, et les émotions qu'elle soulève d'avance me promettent une recette mirifique. Lorsque la brochure est arrivée, le directeur n'a pas osé, n'a pas voulu prendre sur lui, etc.; il a donné la brochure au ministre, qui, après avoir lu, n'a pas voulu prendre sur lui, n'a pas osé, etc. Son Excellence a remis la pièce aux mains de l'Impératrice; c'était précisément le soir où Sa Majesté me faisait venir dans sa loge. En voyant le couple impérial si aimable et si bien disposé, j'ai osé, et j'ai pris sur moi de leur demander la pièce, tout simplement. Ils m'ont bien promis d'y mettre toute la bonne volonté possible. Enfin l'Empereur lit ce fameux *Verre d'eau* et ne voit aucun inconvénient à le faire représenter; mais, comme il se souvient que M. de Barante a été fort choqué de *l'École des Journalistes*, Sa Majesté envoie la brochure au marquis de Clanricarde, ambassadeur d'Angleterre, en le priant d'en faire la lecture et de bien voir si rien ne blesse la susceptibilité britannique. Mylord prend connaissance *des actes* et répond : « C'est charmant, délicieux! c'est *tout Scribe*! c'est-à-dire amusant, spirituel, etc., mais!... Il me paraît convenable que le ministre des affaires étrangères donne son adhésion. » Voilà donc la pauvre brochure qui reprend sa route et qui arrive chez le comte Nesselrode, grand diplomate, dit-on, et grand gourmand; il a inventé un pudding qui porte son nom, cela fait honneur à la diplomatie.

Revenons au *Verre d'eau*. Son Excellence approuve la représentation, sauf un passage qu'on devra supprimer et qui, je crois, traite de la force brutale. Vous croyez peut-être que c'est fini? Du tout, il faut à présent que la censure sanctionne ces trois permissions suprêmes, et voilà où j'en suis. Je n'ai jamais rien vu de si cahoté! Enfin j'espère! Du reste, ce sera fort mal joué, vu qu'il faut monter cela en huit jours... Ensuite nous sommes dans un dénuement complet de duchesse de Marlborough, puis bien d'autres choses encore. J'en suis désolée, mais il n'y rien à y faire. Passons à d'autres tableaux...

1. Madame Allan ne laissait pas que d'être « cocardière ». Quand furent ramenées les cendres de Napoléon, elle écrivait à madame Samson-Toussaint :

J'ai reçu une lettre de madame Firmin qui me parle de la cérémonie Napoléonienne, en ajoutant que ç'a été un des beaux jours de sa vie. Pour moi, j'enrageais d'être enfermée ici comme un ours dans sa cage. Être contemporaine de cela et ne pas l'avoir vu!!! c'est aussi par trop bisquant...

C'est le moment d'ouvrir une parenthèse et d'éclairer un peu la première partie de cette lettre. Je ne m'étonne pas que *l'École du Journalisme* ait scandalisé madame Allan, notre ambassadeur et le public ami de la France ; mais je suis surpris que le directeur du Théâtre Michel ait eu l'idée de monter cette pièce. Évidemment, il ne l'avait pas lue ; en tout cas, il ignorait le bruit qu'elle avait fait avant même d'être mise à la scène. Sainte-Beuve, qui ne laissait rien échapper, écrivait là-dessus à Juste Olivier, le 25 novembre 1839 :

Madame Delphine (Gay) Girardin a lu avant-hier chez elle une comédie en vers, déjà lue aux Français, dirigée contre M. Thiers et son mariage. C'est une revanche. Elle s'est dit : « On m'attaque, où sont les purs ? » Et, en Romaine, elle a porté la guerre à Carthage ; tout y est : la belle-mère, les frères, les sœurs ; à la fin, M. Thiers, il est vrai, sort blanc comme neige ; et cela s'intitule : *l'École du Journalisme*, c'est-à-dire de la calomnie. Le piquant est qu'elle avait deux cents personnes et tous les journalistes, qui faisaient la grimace, mais n'avaient pas résisté à l'hameçon. D'ailleurs, des gens graves aussi : M. Ballanche y était[1].

Madame Allan continuait ainsi :

1er janvier 1841.

Malgré la date de ma lettre et le serment qu'elle renferme, vous voyez que je n'ai pu la continuer comme je le voulais ; je n'ai été interrompue qu'une vingtaine de fois, ce qui est peu, mais je n'en démordrai pas, et, dussé-je ne vous envoyer ceci que dans un mois, cela partira.

J'allais oublier de vous dire que j'ai joué cet hiver *les Fausses Confidences* avec un beau succès (pour ici), car à Paris je n'aurais jamais osé. Depuis que je joue la comédie, je n'ai jamais eu aussi peur. La figure de mademoiselle Mars dansait devant moi et le son de sa voix me bourdonnait dans les oreilles. J'étais en plein cauchemar, et je puis dire que je ne sais ce que j'ai fait. Je ne voulais pas tomber dans l'imitation, et, d'un autre côté, on ne peut rien inventer de mieux que ce que j'ai admiré si souvent et qui, malgré moi, était resté dans mes oreilles. Il paraît néanmoins que je m'en suis tirée, car j'ai été rappelée après la sortie du second acte (ce qui est toujours une marque de grand succès), puis à la fin,

1. Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec monsieur et madame Juste Olivier.

cela va sans dire. Le lendemain, M. de Barante m'a envoyé ses compliments, et notre nouveau secrétaire d'ambassade, Casimir-Perier[1], est venu lui-même me les apporter. Nous avons joué la pièce une seconde fois, et j'étais plus à mon aise, la peur était passée et j'ai pu me rendre compte de ce que je faisais. J'ai été contente de moi (pour Pétersbourg). Leurs Majestés rentraient en ville ce jour-là et sont venues le soir ; mais notre directeur, qui a horreur de l'ancien répertoire, nous a fait un tour charmant : il nous a fait commencer le spectacle, et cela *avant l'heure*. L'Impératrice vient toujours tard, et la haute société aussi ; pendant toute la première moitié de la pièce on entrait et on n'entendait pas. Vous savez que *les Fausses Confidences* demandent à être écoutées avec calme ; à plus forte raison, quand on joue devant un public étranger, qui comprend plutôt l'action que l'analyse des sentiments. Il est résulté de cela qu'on a perdu beaucoup de choses et que l'ensemble de la pièce a fait moins d'effet.

Depuis, le directeur a toujours évité de la redonner et j'ignore si nous la rejouerons. Elle a cependant beaucoup plu, à l'Impératrice surtout, qui aime l'ancien répertoire, et la preuve, c'est qu'hier elle m'a fait demander de lui jouer *la Gageure imprévue*. Je suis bien certaine qu'il sera de cette pièce comme de l'autre, et que S. E. le directeur y mettra tous les obstacles possibles. Il ne faut pas omettre que *les Fausses Confidences* ont été assez mal jouées. Dubois avait l'air d'un bon vieillard très paterne qui a fait sauter Araminthe sur ses genoux, quand elle était petite ; le comte avait des poses de polichinelle ; madame Argante était, comme à l'Académie, détestée et détestable. Marton était représenté par Alexandrine, qui a l'air d'avoir quinze ans : figure, manières, organe, intelligence, tout chez elle est enfantin. M. Remy ne savait pas un mot de son rôle... Eh bien, tout était assez passable. Pour Dorante, je n'ai pas à m'en plaindre : c'était Allan, à qui j'avais commandé la manœuvre. Il n'est pas convenable pour le rôle, mais au moins son intelligence et sa confiance en moi ont compensé ce qui lui manque de beauté pour représenter un pareil Adonis.

Si mademoiselle Mars avait pu lire cette lettre, nul doute qu'elle n'eût été ravie de la sainte frayeur qu'elle inspirait à son ancien petit page. Mais les temps étaient proches où quelqu'un d'autorisé dirait de madame Allan, après l'avoir vue dans *le Caprice* :

Elle emporta le succès par des qualités inconnues à mademoiselle

1. Le fils aîné de l'ancien président du Conseil mort en 1832, et le père du futur président de la République.

Mars elle-même et à l'école de mademoiselle Mars ; je veux dire un côté de fantaisie, un imprévu de gaieté, une audace de vérité dans l'intonation et le geste qui ont préparé l'école moderne[1].

*
* *

Nous savons ce que madame Allan pensait de mademoiselle Mars, nous allons voir maintenant ce qu'elle pensait de Rachel :

Il est bien temps que je vous parle d'autre chose que de moi. La grande nouvelle, depuis huit jours, est que nous pourrions bien avoir Rachel en représentations. Cela émeut tout le monde, et moi principalement, qui serais si heureuse de la voir dans tous ses rôles. Je crains bien que cela ne puisse pas s'arranger, car cela dépendra beaucoup de l'Empereur, et il déteste la tragédie. A mon retour, lorsque j'ai vu pour la première fois Sa Majesté, Elle me fit beaucoup de questions sur mon voyage et sur ce que j'avais vu à Paris. Je lui parlai tout de suite de Rachel. L'Empereur me demanda si, en effet, elle était aussi étonnante qu'on le disait. Vous savez ce que je pense d'elle : aussi vous devinez ma réponse. Mais, en apprenant qu'elle jouait la tragédie, l'intérêt de Sa Majesté cessa tout à coup. Depuis longtemps déjà, je savais qu'il n'aimait point le genre sérieux. Il m'a dit plusieurs fois que dans *son état* il avait trop souvent à s'occuper de choses tristes ou graves pour venir chercher des émotions de ce genre au théâtre ; qu'alors le spectacle est pour lui une fatigue et non un délassement. Il n'aime ni la musique ni la poésie. Voilà ce qui me fait penser qu'il ne sera pas empressé de faire venir une tragédienne : la comtesse Vorontzoff et quelques autres grandes dames, qui ont vu Rachel cet été, tâchent de persuader Sa Majesté qu'Elle aimera beaucoup notre Melpomène quand elle l'aura vue. Je ne sais si ces dames réussiront ; pour ma part, je le souhaite vivement pour trois raisons : la première est celle de la voir jouer, la seconde est de pouvoir faire plus ample connaissance, et cette seconde raison me mène tout naturellement à la troisième, qui est de pouvoir parler de vous tous, et cela avec une personne que vous aimez et qui vous aime aussi beaucoup. Il n'est pas possible que je ne me lie pas avec cette personne quand nous nous trouverons ensemble ; nous sympathisons trop toutes deux dans le choix de nos amis pour qu'il n'y ait pas rapprochement entre nous.

Mademoiselle Bourbier m'a dit, il y a une quinzaine de jours, qu'elle venait de recevoir une lettre d'une amie de votre théâtre (je

1. Légouvé, *Souvenirs*.

pense que c'est d'Anaïs), et qu'on lui apprenait là dedans que vous étiez, vous, Joseph-Isidore Samson, brouillé de nouveau avec Rachel. J'attends que vous me confirmiez cette nouvelle pour y croire. Je ne vois pas trop quel serait le sujet d'une rupture entre vous... Eh mais! peut-être n'était-ce qu'un peu de froid et êtes-vous déjà raccommodés : il me tarde de savoir à quoi m'en tenir là-dessus. Je serais vraiment fâchée que Rachel se fût mal conduite avec Samson et cela m'étonnerait, car elle m'a parlé de lui avec tant d'amitié et de reconnaissance, et cela m'a paru de sa part si sincère, venant si bien du cœur, que j'espère bien qu'elle réparera ses torts si elle en a.

D'un autre côté, mon cher Samson a quelquefois l'épiderme bien sensible (pour le coup, il va me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas)! mais, comme il est très bon, quand il a un peu affligé ses amis par sa bouderie, il leur rouvre bien vite son cœur; et c'est là-dessus que je compte pour la jeune brebis égarée. En attendant que vous me répondiez là-dessus, voici une commission pour elle, ou plutôt pour Jollivet, au sujet de l'étoffe turque. J'ai cherché et n'ai jusqu'à présent point trouvé la *disposition* demandée. Il n'y a que des fonds de couleur cramoisie ou bleu de roi, en soie très épaisse et brochée ou semée de palmes or et couleur mêlées. Les palmes, comme la moitié de ma main. C'est à la foire de Nijni-Novgorod qu'on achète de ces choses-là, et c'est à huit cents verstes d'ici. Cependant quelquefois les marchands turcs d'ici en ont. Je ne me découragerai pas, et comme je suppose que Roxane n'est pas pressée, nous attendrons une meilleure occasion[1].

N'est-ce pas que tout cela est amusant et donne bien l'idée du caractère enjoué de madame Allan et de la qualité de son esprit? Auguste Villemot disait qu'elle avait « un esprit redouté parce qu'elle avait peu d'indulgence pour les bêtes[2]! » Était-elle vraiment si redoutable? Madame Samson-Toussaint, en qui je me plais à la retrouver, me dit que, tout en étant railleuse de sa nature, elle savait retenir sa langue. Mais il est bien difficile d'avoir de l'esprit sans y joindre un grain de malice.

Quoi qu'il en soit, voici, brossé par elle, un petit portrait de madame Pasta qui se recommande par sa touche légère :

1. C'est le 23 novembre 1838 que Rachel parut dans le rôle de Roxane à la Comédie-Française. Il faut croire qu'elle n'avait pas été satisfaite de son costume, puisqu'elle avait chargé madame Allan de lui acheter en Russie de quoi le renouveler.

2. Chronique parisienne du *Figaro*, 28 février 1856.

Nous venons d'avoir cet hiver madame Pasta qui a toujours un talent admirable. Je me la rappelais à peine. Elle m'a fait un plaisir excessif : elle a donné trois concerts et a chanté à la Cour, tout cela avec beaucoup de succès, mais malheureusement elle est vieille et laide, et ici cela fait beaucoup. Le Russe se laisse beaucoup impressionner par les avantages ou désavantages extérieurs. La pauvre Pasta s'attife d'une façon à elle, et si ridicule, qu'il faut tout le respect qu'on doit à son grand nom pour ne pas lui pouffer au nez. Il faut absolument, Jollivet, que je vous raconte sa toilette de début : vous en ferez part à Rachel, elle y puisera des inspirations pour son costume de Roxane. Depuis trente ans, madame Pasta se sert de ce costume quand elle débute quelque part : c'est affaire de superstition chez elle. Comme elle a grandi et grossi depuis ce temps-là, il est trop court et trop étroit, mais elle y remédie avec tant d'art !

Voici cet habillement consacré : robe de cachemire blanc douteux avec semis de palmes ; corsage qui voudrait être à la grecque et qui s'arrête précisément sous les aisselles ; absence de manches. La jupe de cachemire est ouverte devant et derrière ; heureusement qu'il y a une jupe de satin blanc dessous. L'ampleur et la longueur manquent tout à fait à ce dolman. Il y a pour cent mille francs de diamants sur tout cela, mais comme c'est adroitement posé sur le cachemire embrouillé, cela ne se voit pas. Madame Pasta a des gants blancs, longs et larges, sur lesquels sont posés de chaque côté des bracelets monstres et en diamants. Elle est fort décolletée et montre de vilaines choses. Elle est couronnée d'un turban ! ! ! ! Il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en inventer un semblable.

Cette chose sans nom est surplombée d'un immense *oiseau de paradis*, lequel serait désolé de s'incliner à droite ou à gauche. L'orgueilleux ! il est fier d'ombrager un tel turban. On a surnommé ici madame Pasta : Mehemet-Ali. Pour moi, elle m'a rappelé les Turcs que vous aviez dessinés pour la marche d'Haydn. Tout cela n'empêche pas qu'elle soit admirable, quand elle chante. Elle aurait voulu jouer, mais notre directeur lui a refusé le théâtre. La société, alors, a formé une souscription qui montait déjà à soixante-dix mille francs, sans compter le casuel, et cela pour huit représentations. C'était à deux cents francs la place. Le directeur s'est obstiné et a mis toute la mauvaise volonté possible, et, comme cela dépendait de lui, il n'y a pas eu moyen. Toute la haute société crie et madame Pasta est partie furieuse. Je regrette son départ, car ça aurait été une fière distraction...

Et madame Allan terminait ce badinage inoffensif par ces

mots aimables à l'adresse de ses chers « Samsons et Samsonnes »

En voilà une bavette! j'aurais pu mieux choisir et ne pas vous dire tant de choses inutiles, mais il eût fallu alors vous parler de mes contrariétés, car on m'en fait subir beaucoup depuis quelques jours, et j'aimais autant m'en distraire. Ce que j'en ai fait n'est que du pur égoïsme. Au reste, ne vous tourmentez pas trop sur ce que je vous dis de mes ennuis. Je suis là-dessus passablement philosophe, et d'ailleurs tout dans ce monde ne marche pas continuellement au gré de nos vœux. J'ai été si heureuse cet été de revoir les gens que j'aime, ces moments-là ont été si beaux qu'il est juste et raisonnable de les payer maintenant par quelques déboires.

Adieu, mes bons et chers amis, nous sommes tous deux bien heureux de penser que vous ne nous oubliez pas. Voilà ce que c'est! J'ai causé pendant si longtemps avec vous que j'étais presque parvenue à me faire illusion et à me figurer que je vous voyais tous devant moi. L'idée de vous quitter de nouveau me fait repleurer de plus belle. Je me dépêche de finir pour aller pleurer dans un coin; d'ailleurs, je n'y vois plus.

Adieu, répondez-moi vite.

A vous,

LOUISE ALLAN

Suivait ce *post-scriptum* :

5 janvier 1841.

Je viens de me lever et je rouvre ma lettre; j'avais oublié de vous dire que j'ai reçu un magnifique bracelet de la princesse Seherbatoff. C'est une de mes abonnées, fort grande dame et ma grande protectrice. Elle a beaucoup, beaucoup d'amitié pour moi. J'ai encore le chagrin, dans ce moment, de la savoir très dangereusement malade. Elle avait fait faire ce bracelet pour moi pendant mon absence et, à mon retour, elle me l'a donné. Il est composé de huit pierres formant le mot *souvenir* et fermé par un énorme diamant. Ce sera sans doute le seul de mes bijoux que je conserverai...

Non! Elle devait en conserver un autre de moindre valeur, qui, soit à cause de sa monture, soit pour toute autre raison que j'ignore, avait à ses yeux la vertu d'un talisman. Il était en or ajouré et garni verticalement de plusieurs brochettes serties de turquoises, — pierres qui ont en Russie la réputation

de porter bonheur. C'est probablement pour cela qu'elle l'avait toujours à son bras, Quand elle mourut, elle le légua à madame Samson-Toussaint, qui ne le quitte jamais, elle non plus, et y tient comme à une relique.

III

Il me semble que nous connaissons bien à présent la charmante femme qui eut l'insigne honneur d'ouvrir, en 1847, les portes de la Comédie-Française au répertoire d'Alfred de Musset.

On a répandu toute sorte de légendes autour de la représentation du *Caprice*[1]. Après avoir répété pendant soixante ans le mot de Théophile Gautier, que c'était madame Allan qui l'avait rapporté de Russie dans son manchon, la chronique s'avise maintenant de lui contester ce mérite et de l'attribuer à M. Buloz, qui dirigeait alors la maison de Molière. Il se peut que M. Buloz, ayant publié le *Caprice*, en 1837, dans la *Revue des Deux Mondes*, ait eu le premier l'idée de le mettre à la scène : on sait qu'il avait un goût très prononcé pour les vers et la prose de Musset; il les payait même à un tarif spécial. Mais cette idée n'eut aucune suite avant 1847 : or nous tenons de bonne source qu'en 1845 elle tenta Bocage, directeur de l'Odéon, qui l'abandonna, j'ignore pour quel motif, après un commencement d'exécution.

Musset écrivait, à son ami Tattet, le 17 octobre 1845 :

Mon cher Alfred, parmi les raisons qui m'ont empêché d'aller vous rejoindre se trouve celle-ci : que M. Bocage, directeur de l'Odéon, est venu me demander l'autorisation de faire siffler, à son théâtre, un petit proverbe de ma façon, intitulé : *Un Caprice*, ce à quoi j'ai accédé, après avoir pris l'avis des plus grands connaisseurs en matière de *fiasco*. Je ne l'aurais pas donné aux Français, c'eût été trop grave; mais à l'Odéon, cela m'amusera, sans danger pour ma *gloire*, puisque cette petite pièce a été imprimée, il y a six ou

1. Le première représentation eut lieu le 27 novembre 1847.

sept ans, et non destinée au théâtre. Il faut donc que je sois à Paris, quoique je ne m'en mêle pas du tout. J'espère que vous y viendrez. C'est votre devoir d'y être ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami. Ce sera, je crois, pour le mois de novembre. Les répétitions sont commencées, mais je n'en ai rien vu. Ma jeune première, mademoiselle Naptal, est venue me faire une visite avec son papa. Elle est jolie; c'est toujours bon signe.

Madame Allan eut-elle vent de ces répétitions chez Bocage? Vit-elle jouer, comme on l'a dit, ce petit acte en langue russe dans un théâtre populaire de Saint-Pétersbourg, et quelque temps après, dans le texte original, chez la comtesse Rostopchine? Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle le joua à la Cour avec un très grand succès et que, ayant été engagée sur ces entrefaites à la Comédie-Française, elle demanda à y débuter dans le rôle de madame de Léry. C'est donc bien elle qui fut la vraie marraine du *Caprice*. Alors même qu'il serait établi qu'elle eut M. Buloz pour compère, cela ne diminuerait en rien sa gloire, car, de l'avis de toute la critique du temps, c'est elle seule qui fit la fortune de ce joli proverbe et des trois ou quatre autres qui, dans l'espace de dix-huit mois, passèrent du *Spectacle dans un fauteuil* sur la scène de la rue Richelieu.

Du reste, la reconnaissance que Musset lui en garda toute sa vie témoigne assez haut du service qu'elle lui rendit dans cette circonstance mémorable.

Ce service était double : non seulement, en effet, madame Allan était arrivée à point nommé pour lui faire aux yeux du monde lettré la figure d'auteur dramatique qu'il a gardée depuis lors, mais aussi pour lui créer de nouvelles ressources, à la veille du jour où la République de 48 allait lui ôter le pain de la main. — On sait que le duc d'Orléans, qui avait été son camarade de collège, lui avait fait obtenir, en 1838, la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur[1]. Jolie petite sinécure de trois mille francs par an, mais mauvaise note au regard des purs qui devaient prendre, le lendemain de la révolution de Février, la direction des affaires publiques. A peine installé au ministère de l'intérieur, Ledru-Rollin destitua bru-

1. Il fut nommé par un arrêté de M. de Montalivet, en date du 19 octobre 1838.

talement son bibliothécaire *in partibus,* au risque de compromettre par cette mesure inique — bien qu'il n'y fût pour rien — le bon renom du grand poète qui présidait alors aux destinées du Gouvernement provisoire[1].

Vainement l'Académie française, mue par un noble sentiment, essaya de réparer cette injustice : elle ne réussit qu'à blesser l'amour-propre légitime de Musset en lui attribuant un prix qui avait été fondé spécialement « pour venir en aide à un jeune écrivain dont le talent déjà remarquable paraîtrait mériter les encouragements de l'Académie ». Mais comme, depuis le 7 avril 1848, les proverbes *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *Il ne faut jurer de rien* alternaient avec *le Caprice* sur l'affiche du Théâtre Français, Musset put, sans faire trop de tort à sa bourse, abandonner aux victimes des journées de Juin les treize cents francs du prix Maillé-Latour-Landry que lui avait décerné l'Académie française. Et c'est encore lui qui eut le beau rôle[2] !...

Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs d'aller coucher vers le même temps à l'Hôtel des Haricots pour cause de patrouille manquée. Car il était garde national — comme tout le monde alors l'était, plus ou moins, — et il n'avait pas attendu la révolution de 1848 pour faire connaissance avec la cellule n° 14, dont on peut voir aujourd'hui la porte illustrée de façon si pittoresque au Musée Carnavalet. La pièce intitulée *Mie Prigioni* est de 1843, si je ne me trompe. Mais, à cette époque, la garde nationale vous faisait encore des loisirs ; maintenant, c'est tout au plus si elle vous laissait le temps de vous reconnaître ! Le 1er juillet 1848, Musset écrivait à Tattet :

... A l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme, que je n'ai guère ôté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées : c'est trop hideux. Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van Buck est resté dans l'eau[3]. Il avait pourtant réussi, et je puis dire *complètement* sans exagération. C'était justement la veille de l'insurrection ;

1. L'arrêté de destitution est du 5 mai 1848.

2. Lire sur cet incident la brochure de M. Maurice Clouard, *Alfred de Musset bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur et lauréat de l'Académie.*

3. Personnage, on le sait, du proverbe *Il ne faut jurer de rien,* qui fut représenté pour la première fois le 22 juin 1848.

j'avais encore trouvé une salle toute pleine et bien garnie de jolies femmes, de gens d'esprit ; un parterre excellent pour moi, de très bons acteurs, enfin tout pour le mieux. J'ai eu ma soirée. Je l'ai prise pour ainsi dire *au vol*. Après la pièce, on a redemandé tous les acteurs et même l'auteur qui, vous le pensez bien, n'a pas paru. Le lendemain, bonjour! acteurs, directeurs, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. La garde mobile a été si belle, si admirablement intrépide, que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cœur...

Allez donc faire la cour à une femme honnête par ce temps de guerre civile! Il fallait s'appeler Sainte-Beuve pour avoir le courage de lire à son amie, madame d'Arbouville, les *Préludes* de Lamartine, pendant que le grand poète était aux prises avec l'émeute[1]. Quant à Musset, c'est à peine s'il faisait attention à madame Allan, malgré tout le talent qu'elle dépensait à son service et les lauriers que depuis six mois elle accumulait sur sa tête. Et pourtant Dieu sait le charme qui s'exhalait de toute sa personne : on ne pouvait la voir sans l'admirer et l'aimer. Peut-être était-elle, comme je l'ai dit, trop forte de taille, mais la tête était si jeune et si expressive, les yeux si francs, la bouche si riante, qu'on lui pardonnait cet embonpoint. C'était surtout la distinction de ses manières et son élégance innée qui avaient frappé Alfred de Musset dès le premier jour. Aussi n'en parlait-il jamais que comme d'une grande dame. Grande dame elle l'était, en effet, non seulement par ses manières d'être et d'agir, mais encore par la tournure de son esprit qu'elle avait très cultivé. Je ne serais même pas étonné que cela eût contribué à tenir notre poète à distance : il était si réservé, voire si timide et si gauche auprès des femmes qui lui imposaient! Son frère nous en a cité maint exemple, mais aucun ne me semble plus caractéristique que celui-ci. Quand il allait chez madame Allan, qui recevait une fois par semaine en son coquet appartement de la rue Mogador[2], c'était pour

1. Cf. La lettre de Sainte-Beuve à Jules de Saint-Amour dans les *Lettres à Lamartine*, p. 281.

2. Son adresse nous est donnée par la lettre suivante, qu'elle écrivait à M. Dormeuil vers la fin de l'année 1847 :

Mon cher Dormeuil,

Je voudrais bien voir votre *Banc d'Huîtres*, mais il paraît que vous faites tant d'argent qu'il faudrait absolument payer, encore n'est-on pas sûr d'entrer.

jouir de sa conversation très nourrie de faits et pleine de charme ou pour l'entendre dire des vers et chanter, — car elle était excellente musicienne et possédait une fort jolie voix. — Et il rougissait comme une jeune fille, lorsqu'elle l'invitait à s'asseoir auprès d'elle pour tourner les pages au piano. Est-ce à ce jeu délicat et discret qu'il finit par se prendre d'un sentiment très pur pour elle? Peut-être. Toujours est-il qu'aux approches de la représentation du proverbe : *On ne saurait penser à tout*, qu'il avait fait un peu à son intention[1], il multiplia ses visites. Madame Samson-Toussaint, qui s'était aperçue de ses assiduités, se permit de dire, un jour, à madame Allan :

— Prenez garde, Louise, il me semble que vous recevez beaucoup M. de Musset!

Mais son amie de lui répondre :

— Ne craignez rien, je suis assurément très flattée des hommages que me rend M. de Musset, mais quant à lui céder jamais, c'est autre chose. Je connais trop le personnage et me doute bien que ce ne serait qu'une passade.

Passade! non, il avait trop de respect pour elle. Méditez le sonnet suivant qu'il lui adressait vers cette époque :

Se voir le plus possible et s'aimer seulement,
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,
Sans qu'un désir vous trompe ou qu'un remords vous ronge,
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment!

Moi qui suis une vieille de la vieille, il me paraît fabuleux de louer une loge ou des stalles, et, à moins que vous ne me le disiez tout net, je n'y croirai pas.

Je viens donc vous demander de me faire voir cela, un jour où je ne jouerai pas, et je m'y prends d'avance.

Pourrons-nous, Georges et moi, nous présenter un soir?

Vous me trouvez sans doute bien indiscrète, mais dame! je fais valoir mes dix ans d'exil.

Mille excuses, avec deux mille compliments et amitiés.

L^se ALLAN
(15, rue Mogador.)

23 décembre 1847.

« Georges » était son fils, qu'elle avait mis au collège.

1. Ce proverbe fut joué pour la première fois, le 3 mai 1849, dans les salons de Pleyel, au profit des pauvres. Il était distribué ainsi : la comtesse de Vernon — madame Allan; Germain — Got; le baron — Volnys; le marquis de Valberg — Maillard. Quelques jours après, Alfred Tattet écrivait à Félix Arvers :

Musset a été ravi de sa soirée chez Pleyel et prétend que les feuilletonistes n'écraseront pas une feuille du délicieux petit bouquet qui lui a passé sous le nez ce jour-là. (*Lettre inédite. — Papiers d'Arvers.*)

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,
Et dans cette clarté respirer librement :
Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous, dont chaque pas touche à la grâce suprême,
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphême
Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime[1] !

*
* *

Cependant madame Samson-Toussaint, qui avait quitté son amie, le 21 mai 1849, pour aller au Brésil, n'était pas sans appréhensions.

Trois mois après elle recevait de madame Allan la lettre suivante :

Paris, 17 juillet [1849].

Chère bonne Adèle, d'abord avant tout, je suis allée voir vos enfants. Votre père y était venu déjà et y avait déposé deux couronnes blanches. J'ai fait ôter les pâquerettes usées et les ai fait remplacer par des pervenches blanches et roses. J'ai placé un bouquet d'œillets blancs et un bouquet de boutons de roses en haut de la croix. Je me suis occupée du petit dessin, mais ce n'est pas facile, parce que Jollivet m'a dit qu'il fallait un paysagiste pour que ce fût bien; — enfin j'espère que je pourrai vous envoyer cela pour vos étrennes.

Chère enfant, pendant que votre existence change, la mienne est changée, vous le pressentiez peut-être dans les derniers temps, bien qu'il n'y eût rien de sérieux. En revenant du Havre[2], je vous ai écrit, je ne sais si vous avez reçu ma lettre. Quand les choses ne sont pas sérieuses, elles peuvent traîner indéfiniment, mais lorsque cela devient grave, c'est aussi avec une rapidité effrayante qu'elles s'achèvent. Voilà ce qui m'est arrivé, ma pauvre amie; je n'ai guère

1 Ce sonnet autographe a été trouvé dans les papiers de madame Allan.

2. Madame Allan avait tant d'affection pour madame Samson-Toussaint, qu'elle avait fait le voyage de Paris au Havre uniquement pour l'embrasser avant son départ pour le Brésil.

besoin, je pense, de vous faire de préambule, et vous savez de qui je veux parler. Je commence par vous dire que je suis à la grâce de Dieu et que je ne fais nul projet d'avenir. Faut-il que je vous raconte les détails après vous avoir dit sans préparation ce qui en est? J'ai passé, en vous quittant, quelques jours dans un trouble profond. Ah! que vous me manquiez, cher cœur ami! Vous êtes partie bien mal à propos pour moi! Un jour, il faut pourtant que vous sachiez les choses, le 13 mai, jour à noter, je suis allée dîner chez Scribe (vous étiez encore à Paris); j'ai reçu, avant, la visite d'un homme mécontent, tourmenté, maussade, comme tout amoureux a le droit de l'être. — Sa façon d'être m'ayant semblé assez dure, je l'ai laissé se calmer tout seul et n'ai rien témoigné. Cela a duré huit jours pendant lesquels je ne l'ai pas vu, — et je me disais : « Tant mieux, je m'en occupais trop et ma conscience en était troublée. » — Vous êtes partie et je n'ai plus pensé qu'à vous — c'est-à-dire... pensant encore beaucoup à lui et faisant dans ma tête des romans impossibles ou que je croyais tels.

A mon retour du Havre, j'ai trouvé une lettre repentante où l'on m'apprenait une maladie très grave faite pendant ces huit jours d'absence. On me priait, dans cet état de souffrance, d'écrire un mot, même fâché. Par suite de cette correspondance qui a duré deux ou trois jours, un beau soir, on m'a ramenée jusqu'à ma porte, et tout simplement, très sincèrement et très vivement, on m'a dit m'aimer de cœur, ne penser qu'à moi, et on m'a avoué que cette maladie était la suite de folies dans lesquelles on s'était replongé pour échapper à la peine que je causais. Depuis cinq mois qu'on était sage, ce coup avait été plus violent que jadis, et on avait manqué en mourir. Comme j'avais de cela quelques preuves, et que d'ailleurs, à travers tous ses défauts, il a l'extrême qualité de ne jamais mentir, je l'ai cru. Il m'a montré de l'attachement et aussi du respect. Ceci m'a touchée. Cependant je me débattais et je ne le voulais pas. Les choses en étaient venues à tel point qu'il fallait dire oui ou non. J'ai pris tout un jour pour me donner le courage de dire *non*, car c'était à regret, je ne vous le cache pas, mais j'avais tant de raisons pour ne pas le vouloir! — Enfin, ne me sentant pas la force de dire *non* chez moi, je lui écris de venir le soir à ma loge pendant le deuxième acte d'*Adrienne*[1]. Il s'est mépris sur ces quelques lignes et a cru à un consentement. Aussi, lorsque nous nous sommes trouvés seuls, il a eu un tel élan de joie, si vrai et si senti, que j'en ai été frappée au cœur comme d'une flèche. J'ai pourtant poursuivi mon dessein de refuser, mais, à dire vrai, bien gauchement et non plus avec cette raison que je m'étais promis d'avoir. S'il ne m'eût pas aimée, il s'en

1. *Adrienne Lecouvreur*, représentée pour la première fois le 14 avril 1849.

serait bien aperçu, mais, loin de là, il s'est mépris et m'a crue une froide coquette qui voulait se jouer de lui. Je ne l'étais guère, dans ce moment-là, je vous le jure.

Après avoir pris mon refus doucement et tristement ; après m'avoir dit que je m'abusais sur son sentiment pour moi, que ce n'était ni un caprice ni une aventure passagère, mais une affection sérieuse et durable, une amitié tendre fondée sur de grands rapports d'esprit, de goûts, de talent et aussi parce que ma personne lui plaisait, qu'il m'aimait sérieusement et qu'il allait avoir beaucoup de peine ; après m'avoir dit tout cela avec douceur et bonté, d'un ton très naturel et convaincu, tout à coup cette tête folle est partie, et dans sa déraison il était impossible de ne pas voir clairement de l'amour. Et il m'a quittée passablement furieux. Pour moi, cette entrevue avait achevé de me tourner la tête, et depuis ce moment je ne puis pas dire que je l'aie très saine. Je ferme les yeux et les oreilles pour ne pas voir ma folie. Enfin, achevons. Je lui ai écrit avant la fin du spectacle et suis allée moi-même, à minuit, porter ce billet à sa porte. J'ai passé une nuit des plus agitées et enfiévrées et, lorsque le jour est venu, j'en étais à m'avouer qu'il n'y avait plus moyen d'y durer. J'ai envisagé ma situation et, à l'aide de sophismes, me suis persuadée que j'étais libre. J'étais malade, abattue et exaltée en même temps. Il m'avait écrit pour me demander pardon de sa sortie de la veille ; puis il est venu et enfin je me suis donnée librement et par un penchant vraiment irrésistible, mais aussi avec une profonde tristesse, arrangez cela. Voilà la première partie de mon histoire, je reprends le récit de la seconde.

Après les premiers jours passés à se chercher et à se connaître, il est survenu un orage effroyable entre nous, dans lequel perçait beaucoup d'amour mêlé à des choses que je ne pouvais supporter. Rentré chez lui, il a été pris d'un accès de délire, il y est sujet lorsque sa tête s'exalte, ce qui tient à ses anciennes et funestes habitudes. Dans ce cas, il a des hallucinations et parle avec des fantômes [1].

1. Ce fait est confirmé par Adèle Colin, aujourd'hui madame veuve Martellet, son ancienne gouvernante. On lit dans ses *Souvenirs* :

Un jour, vers les six heures du soir, j'entendis des cris, des pleurs ; c'était la dame d'en face, qui me dit que son mari était mort. M. de Musset n'était pas encore rentré et ne vint que tard pour dîner. J'écrivis à M. Desherbiers, son oncle ; je lui racontai l'événement. Je le priai de venir passer la journée du lendemain à la maison. « Vous trouverez, ajoutai-je, un prétexte pour rester avec M. Alfred... »

Quand Monsieur rentra le soir comme d'habitude, je ne dis pas un mot de la mort du voisin. M. de Musset n'aurait pas aimé à savoir la mort si près de lui. Il se coucha après avoir soupé. Vers les deux heures du matin, je fus réveillée par un grand coup de sonnette ; je courus à la chambre de Monsieur ; je le trouvai méconnaissable, en proie à une terreur affreuse. Il me dit en désignant les pieds de son lit : « Mettez-vous là, à la place qu'occupe un croque-mort ; il me dit qu'il m'attend, il a un drap noir sur le bras ; aussitôt que vous cessez de parler, il reparaît. »

J'allumai toutes les bougies, j'ouvris les fenêtres, et enfin le jour dissipa cet affreux cauchemar.

Quand M. de Musset fut plus calme, il me demanda des nouvelles du voisin. Je lui dis qu'il était parti à la campagne il y avait une quinzaine de jours et qu'il allait bien... Il me dit : « Quand j'ai vu cette vision, j'ai pensé qu'il était mort ! »

Là, dans son délire, il m'a vue irritée, triste, et refusant de lui pardonner. Ses larmes, ses supplications, son désespoir ont tout appris à sa mère, et lorsqu'il est revenu à lui, il lui a tout avoué. Elle a été enchantée en apprenant tout cela, car il avait, depuis longtemps, donné de moi à sa famille une opinion dont vous seriez contente. Bref, j'avais pardonné, quand quelques jours après, un de ses accès de jalousie est venu tout gâter. Sa tête, qui est très faible, est partie de nouveau, et cette fois il a disparu pendant quatre jours, sans que personne sût ce qu'il était devenu. Comme j'étais horriblement inquiète après avoir écrit trois fois dans la journée (la première), j'étais venue à sept heures du soir, annonçant que je reviendrais à dix. En effet, comme j'approchais avec ma voiture, qui trouvé-je devant la porte qui m'attendait? Sa mère, âgée de soixante-douze ans, morte d'inquiétude, me serrait les mains, me parlait avec une tendresse et une bonté touchantes, me demandant pardon avec le tact d'une femme du grand monde, puis me disant combien elle se sentait heureuse que je voulusse bien aimer son fils qu'elle adore. — Là, dans cette conversation qui a duré deux heures dans ma voiture, les mains entrelacées, les larmes aux yeux, elle m'a raconté et confirmé tout ce qu'il m'avait dit. Elle m'a conté encore bien d'autres choses qu'il m'avait tues et j'ai acquis la preuve qu'il ne m'avait pas trompée et qu'il m'aimait sérieusement. Sa mère m'a dit : « Sauvez-le, vous le pouvez, il vous aime assez pour cela. Il était guéri de ses écarts, il s'y est replongé à cause de vous (il me l'avait dit lui-même). Sauvez-le, je vous le confie et aidez-moi. » Puis elle me dit : « Dès qu'il rentrera, je vous ferai prévenir, fût-ce au milieu de la nuit. »

On était au fort du choléra. Elle tremblait qu'on ne le lui ramenât sur une civière, et moi qui me disais que j'en étais en partie cause, jugez!!

Enfin sa mère est partie chez sa fille[1], sans avoir pu savoir ce qu'il était devenu.

A son retour (à lui) quelques jours après, désolé et honteux de sa conduite, car il avait dû accompagner sa mère qui était partie seule, il m'a priée de lui écrire, n'osant pas le faire lui-même. Je l'ai fait et elle m'a répondu une lettre charmante. En outre, plus tard, il lui a écrit sur sa situation actuelle et il m'a montré la réponse de sa mère. J'y ai vu la joie qu'elle sentait de le savoir aussi heureux qu'il lui disait l'être, et pour moi des actions de grâce et d'amitié partant du cœur et qui m'ont encore prouvé que j'étais vraiment aimée[2].

1. Madame Lardin de Musset qui habitait Angers depuis son mariage.

2. En même temps, la mère de Musset écrivait à sa gouvernante :

Je vous remercie, mademoiselle, de me donner des nouvelles de mon fils ; vos lettres m'ont fait

J'achève en vous disant ma vie actuelle. J'ai loué, ou pour mieux dire nous avons loué une maison de campagne à Ville-d'Avray, et c'est de là que je vous écris. Mon congé est commencé depuis quatre jours. Je n'ai dit à personne où j'allais et je compte m'ensevelir ici pour six semaines. Sait-on la vérité? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain c'est que je ne rends pas la chose publique. Elle se saura, je n'en doute pas, mais du moins il y aura du décorum.

La maison où je suis est toute petite, mais très gentille. C'est un pavillon à l'italienne. Le jardin est grand et charmant, plein de fleurs, une petite pièce d'eau avec un bateau. Je suis là délicieusement. J'ai un piano, car je me suis remise avec fureur à la musique, vu qu'il en est passionné et qu'il est impossible d'avoir des idées et des sensations plus calquées les unes sur les autres en musique, littérature et en tout ce qui tient aux arts. Pour les caractères, différence notable sur beaucoup de points, pourtant ils se touchent par quelques-uns, mais il faut bien dire que c'est là le côté délicat. Il y a dans cet être deux hommes, — l'un que j'adorerais s'il était toujours le même, l'autre que je n'aime guère, je l'ai avoué franchement. Je remarque déjà quelques modifications, bien légères il est vrai, mais assez réelles pourtant.

Il doit travailler. Il a encore bien des idées en tête et de bonnes et de jolies, mais l'habitude de l'oisiveté et la fatigue de sa vie passée lui ôtent l'énergie nécessaire. Puis c'est une nature fantasque, mobile, indépendante et qui ne se soucie de travailler que lorsque l'inspiration lui vient et qui ne va jamais au devant. Il a pourtant fait l'autre jour des vers en m'attendant sur ma terrasse[1]. Aujourd'hui nous avons lu, critiqué, admiré, car il a encore l'enthousiasme et l'émotion. Les larmes lui viennent de beaux vers ou de belles mélodies, et lorsque son imagination est hantée par le beau, il est l'homme du beau de ses livres.

du bien. J'en avais grand besoin, car vous savez dans quel état je suis partie; la santé d'Alfred est loin d'être bonne, nous savons que presque toujours la grande crise est précédée par plusieurs jours de souffrance ; je vous prie en conséquence, ma chère mademoiselle Colin, de vous assurer de l'état dans lequel il est, même s'il reste chez madame Allan ; vous pouvez, sous prétexte de lui porter une lettre, s'il en vient pour lui, aller le voir, et, s'il tombe sérieusement malade, vous pouvez offrir vos services à madame Allan, qui sera bien heureuse de vous trouver : car personne ne sait le soigner comme vous quand il a ses crises nerveuses... »

(*Dix ans chez Alfred de Musset*, par madame veuve Martellet, née Adèle Colin, p. 120.)

1. Voici quelques-uns de ces vers que madame Martellet a recueillis dans ses *Souvenirs :*

Puis je viens retrouver la place bien-aimée,
Des fleurs d'or et d'argent la pelouse embaumée :
Et cette vérité qu'on a tant blasphémée
Me vient alors au cœur, que ce monde si beau
Ne peut manquer d'un père, et n'être qu'un tombeau !

Nous avons chanté, il a dessiné et fait mon portrait. Puis, rentrés du salon à minuit, je vous écris pendant qu'il dort dans sa chambre auprès de la mienne.

Voilà ma vie. Durera-t-elle? Je n'ose pas y penser et je laisse couler les jours, acceptant le chagrin et la joie, car ils alternent. Je tâche de me résigner à l'un et de ne pas trop en souffrir, et je jouis de l'autre autant que je peux... Bonsoir, il est trop tard pour continuer, et voilà mon inquiet personnage qui se lève pour la seconde fois pour me regarder écrire cette longue lettre (dont il ne sait pas le contenu). Ne voilà-t-il pas qu'il se met à faire des vers, en charge il est vrai : je deviens poète aussi, car je l'aide. Bonsoir, à demain matin.

LOUISE ALLAN

Après avoir lu cette confession où le cœur de l'amante est mis à nu et comme au vif, le seul mot qui vienne à l'esprit est celui-ci : « Pauvre femme ! »

*
* *

J'ai voulu voir la petite maison de campagne où madame Allan était allée « s'ensevelir », dans l'espoir sans doute que la solitude et le voisinage des grands bois retiendraient, son charme aidant, l'amant fantasque auquel elle avait associé sa vie. Elle est située tout en haut de Ville-d'Avray, au bord de la route de Versailles, à deux pas de la vieille église qu'elle regarde par deux fenêtres jumelles, ouvertes à la hauteur du premier étage dans un mur plein tapissé de lierre. A-t-elle changé de physionomie depuis 1849? Extérieurement, non. On y entre par une grille en fer qui est bien du temps, ou encore par une petite porte ornementée dans le goût de l'Empire, au milieu de laquelle se détachent, sur une sorte de cartouche ajouré, les initiales « J. P. » du sculpteur Pradier, à qui cette villa appartenait. Seulement, elle ne devait pas avoir de vis-à-vis sur la route, et du côté du jardin, ombragé d'arbres magnifiques, on l'a défigurée en la flanquant, pour l'agrandir, d'un autre bâtiment coiffé comme elle d'un toit à l'italienne. Quant à la pièce d'eau, elle n'existe plus : on l'a remplacée par une terrasse d'où la vue s'étend, au midi, sur

une colline boisée. — En somme, comme le disait madame Allan, c'était une gentille maison et dans un cadre de verdure bien fait pour reposer l'esprit.

Cependant je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse en la regardant. Ceux qui l'habitent aujourd'hui ne se doutent pas des scènes de joie et de larmes dont elle retentit tout un été. Savent-ils seulement qu'Alfred de Musset y vécut son dernier caprice? Les gens de Ville-d'Avray que j'interroge connaissent tous la maison de Balzac, — surtout depuis que Gambetta y rendit l'âme, — mais celle, de Pradier ne leur dit rien, et je la chercherais peut-être encore si un naturel du pays n'avait fini par me l'indiquer...

Tout à coup, au moment où je me retournais afin de la contempler une dernière fois, une fenêtre s'entr'ouvre, au-dessus du mur tapissé de lierre. Je m'arrête et, dans la clarté mourante du premier crépuscule, j'aperçois une figure de femme qui se penche en avant comme pour voir venir quelqu'un sur la route. C'en est assez pour évoquer à mes yeux la mélancolique image de madame Allan. Que de fois, elle aussi, elle regarda le soir par la fenêtre de sa chambre, épiant Musset qui était parti le matin, irrité ou malade, et qui tardait à revenir! Il lui arrivait souvent, en effet, de rester trois ou quatre jours à Paris sans donner de ses nouvelles. C'étaient pour elle autant de jours de supplice. Elle se rendait au quai Voltaire, où sa gouvernante lui disait généralement qu'elle ne l'avait pas vu. Elle allait et venait dans Paris comme une âme en peine, cherchant partout le fugitif et ne le trouvant pas. De guerre lasse, elle revenait à Ville-d'Avray, et quelquefois c'était lui qui lui ouvrait la porte. Comme elle était heureuse alors! et que ses larmes étaient vite essuyées! Pour fêter le retour de l'enfant prodigue, on faisait de la musique jusqu'à onze heures ou minuit; elle chantait, il disait des vers, la nuit achevait le raccommodement, et, après quelques jours de calme et de tendresse, la même comédie recommençait. C'était toujours la jalousie qui était cause de leurs brouilles. Jalousie de qui? Jalousie de quoi? De tout et de rien, d'une chimère ou d'une ombre. Il était jaloux d'elle, de son frère Paul, de sa mère, de sa sœur, qu'il aimait au fond de tout son cœur ulcéré et endolori, mais

qu'il accusait à tort et à travers, dans ses moments de folie, de n'avoir jamais su faire son bonheur, quand tous y travaillaient à qui mieux mieux.

Un jour, — c'est madame Samson-Toussaint qui me lisait ce détail dans une lettre de son amie, — un jour, madame Allan lui ayant demandé gentiment de lui présenter son frère, il lui répondit sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Ah! ça, non, par exemple, car je sens que vous l'aimeriez mieux que moi!

Une autre fois, beaucoup plus tard, — je tiens ce fait de madame Martellet elle-même, — madame Allan ayant eu besoin pour ses intérêts d'aller dans un établissement de crédit quelconque, il fut pris de je ne sais quel soupçon et ne fut rassuré que lorsqu'il l'eut décidée à emmener sa gouvernante avec elle.

Une pareille vie était un véritable purgatoire, pour ne pas dire un enfer, et j'admire que madame Allan ait pu la supporter si longtemps. Encore n'ai-je pas tout dit. J'ouvre le volume de *Souvenirs* de madame Martellet, et je lis entre les lignes que madame Allan avait à se défendre aussi contre les excès de zèle de cette gouvernante qui, sous prétexte que la mère de Musset lui avait recommandé de ne jamais le quitter, même à Ville-d'Avray, ne pouvait souffrir, quand il était malade, que sa maîtresse s'installât au pied de son lit. Un jour qu'il était rentré chez lui avec la fièvre, sa gouvernante, avertie par un billet que madame Allan viendrait le voir vers deux heures, profita de ce qu'il dormait pour avancer sa montre, de manière à lui laisser croire, s'il se réveillait, que l'amie avait oublié l'heure du rendez-vous. Puis elle ferma toutes les issues afin qu'il n'entendît pas les coups de sonnette. Madame Allan arrive, se pend au cordon de la porte, sonne, frappe, et dans son impatience fait claquer ses doigts (encore un détail qui m'est donné par madame Martellet). Personne ne répond. Furieuse, elle redescend sur le quai, regarde les fenêtres de l'appartement de Musset et, n'y découvrant aucun signe de vie, s'éloigne en maugréant. Le soir, elle envoie prendre des nouvelles du malade : la gouvernante répond que monsieur garde le lit et lui a défendu de lui donner aucune lettre et de recevoir qui que ce soit. Enfin, deux ou trois jours après,

quand madame Allan est admise auprès de lui, c'est pour s'entendre reprocher de n'être pas venue à l'heure indiquée par elle — : « Je vous ai attendue deux heures, — lui dit-il, — vous m'avez empêché de dormir ! »

Pendant ce temps-là, la gouvernante riait tout bas derrière la porte.

IV

Mais madame Allan n'était pas si dupe qu'on pourrait le croire. Cette lettre, adressée par elle à madame Samson-Toussaint en octobre 1849, témoigne, au contraire, que, si l'amour lui avait tourné un moment la tête, il ne lui avait pas pris toute sa raison :

Je suis aimée et même adorée, plus encore maintenant qu'au commencement; mais il y a des points par lesquels nous nous touchons si rudement qu'il y a douleur pour tous deux, et douleur si insupportable que, dans ces moments-là, ni l'un ni l'autre ne peuvent plier. S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y aurait rien de si doux ni de si beau. Mais malheureusement il y a l'*autre lui* auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. Déjà deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui par instants n'est plus possible. Ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résister, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau, des hallucinations et des délires. Ma présence, ma main dans les siennes, un mot d'affection font disparaître tout cela comme par enchantement. Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et qui me font de nouveau rentrer dans la voie que j'ai voulu quitter. Quelle tête à l'envers, ma chère amie ! L'amour le grise aussi bien qu'autre chose. Par moments, l'ivresse en est sublime, mais que d'autres instants où elle n'est presque pas tenable ! C'est un labeur que de se laisser aimer par lui. C'est par l'orgueil immense de son caractère, et la fierté incontestable du mien que nous nous froissons. Cet orgueil n'est pas justement celui devant lequel je plierais avec bonheur, celui du poète, celui du talent et de la renommée; point du tout. Ici, il n'y en a pas. Votre père serait bien étonné d'entendre apprécier ainsi par l'auteur lui-même ces œuvres qu'il n'aime pas. Il est vrai que ces jugements, si modestes et si sincères, je vous le jure, ne sont portés

que devant moi. C'est dans l'épanchement de l'intimité qu'ils se font jour; devant le public, il n'est pas si humble.

Que vous dirai-je encore? Son passé désordonné laisse des traces indélébiles. Avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à entendre et qui, à tout prendre, sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les supporte pas, et alors querelles, pardons et réconciliations. Voilà. Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un, bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétentions, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout, et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché ce cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie, qui a le privilège de le rendre à la raison, et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois...

La plume qui a signé cette page était, certes, d'une femme qui n'était pas médiocre. En la transcrivant je pensais, malgré moi, à George Sand. Ah! si elle avait pu la lire, quelle joie elle en eût ressentie! « Le voilà, se serait-elle écriée, l'amant de Venise qu'on m'a tant accusé d'avoir lâché, sinon trahi! N'est-il pas vrai que pour lui demeurer fidèle il aurait fallu avoir l'âme d'une sainte? » — « Sainte » est peut-être exagéré, mais il est sûr que, pour aimer un homme de ce caractère, il fallait une vocation particulière, un tempérament spécial, une patience à toute épreuve. Du reste, Alfred de Musset se rendait lui-même pleine justice en préférant le commerce des filles à celui des femmes qui pouvaient le comprendre.

Deux mois plus tard, madame Allan achevait de se peindre au naturel dans la lettre que voici, adressée, comme les précédentes, à madame Samson-Toussaint :

Paris, 28 décembre 1849

Lorsque le mois dernier j'ai reçu votre lettre, ma chère Adèle, dans quel moment m'est-elle arrivée! Qu'elle m'a fait de mal! Nous étions brouillés (pour la vingtième fois peut-être), et cette fois si sérieusement que depuis un mois je ne l'avais vu et ne savais s'il était mort ou vivant. Les brouilles vinrent de lui, les ruptures de moi; et malgré toutes mes résolutions, après un temps plus ou moins long, il me revient si tendre et si amoureux, que je ne puis lui résister; il ne peut renoncer à moi, et de mon côté, je lui pardonne tout...

Je le fuis, lorsqu'il me rend malheureuse, mais je ne puis m'empêcher de lui revenir quand je le vois triste et malheureux. J'étais restée plus d'un grand mois sans le revoir et je me disais à chaque instant que c'était bien fini. J'étais triste, humiliée à mes yeux, accablée du passé, me jugeant avec cette amertume froide que je vous souhaite, mon amie, de ne jamais connaître. Enfin, un matin, une lettre m'arriva. Elle m'annonçait une maladie terrible où il avait fallu employer le chloroforme; il y avait dans cette lettre un reproche doux qui me perçait le cœur.

Comme il était à peu près guéri, nous nous sommes revus, et, bien que je n'aie accepté qu'une situation d'amitié qui ne lui manquera jamais, — de ceci j'en puis jurer; — mais, ma chère, vous savez comme on se trompe quand on se rabat sur l'amitié!... De fait, pourtant, je ne sentais plus d'amour pour lui, ou je le croyais, — mais le voilà qui se remet à être comme aux premiers jours où je vous en parlais. Le voilà timide, résigné, contenant son amour que le passé et le souvenir de bien des torts allumait. Je le vois s'efforçant de ne pas me déplaire, voulant n'être qu'un ami, et si malheureux que mon cœur n'y a pu tenir...

Me voilà reprise de plus belle. Je crois que cela ne finira jamais, et pourtant au moment où je vous écris, nous sommes encore brouillés, mais cette fois les torts sont à moi. Je l'ai blessé et il a raison de m'en vouloir. Cependant il ne faut rien exagérer. C'est en raison de son caractère ombrageux, sensible et jaloux que je me donne tort, car, en réalité, je n'ai pas commis un bien grand crime. J'ai voulu être équitable et loyale envers Legouvé dont je vais répéter une pièce où j'ai le plus beau rôle du monde.

Mais que vais-je vous raconter là? C'est une affaire de théâtre. Laissons cela de côté. J'ai vu madame de Musset hier, et, bien qu'elle m'ait blâmée sur ce point, elle n'a pas envisagé la chose d'une façon aussi tragique que son fils. Il est arrivé pendant que j'étais là, et il est parti quelques instants après, furieux de ce que

sa mère n'était pas en colère contre moi. J'attends que ce grand accès soit apaisé et nous verrons...

Adieu, chère... Ah! que je suis triste en écrivant ces mots-là!

LOUISE ALLAN[1]

Il s'agissait probablement de la comédie de M. Legouvé *Bataille de Dames*, où madame Allan devait obtenir un si gros succès dans le rôle de la comtesse d'Autreval. Mais je ne vois pas en quoi elle pouvait avoir manqué d'égards à Musset. Il était alors question de monter *le Chandelier* à la Comédie-Française. L'administrateur avait-il songé à donner un tour de faveur à la pièce de M. Legouvé, et Musset, avec son injustice coutumière, s'en prenait-il à madame Allan? Je manque d'informations sur ce point, mais il devait y avoir sous roche quelque anguille decette espèce, car Musset était fort jaloux de ses intérêts, et je vois dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye que, lorsqu'il n'avait pas été joué seulement d'une semaine, il ne se gênait pas pour rappeler cet administrateur à l'ordre. Quoi qu'il en soit, il est certain que les relations du poète avec la comédienne se refroidirent à la suite de cet incident. *Le Chandelier* fut représenté le 29 juin 1850. Six semaines avant, par conséquent en pleines répétitions, madame Allan écrivait à madame Samson-Toussaint :

Paris, 16 mai 1850.

Dans cinq jours il y aura un an que je vous ai dit adieu au Havre...

Pour moi je n'ai rien de bien agréable à vous dire ni rien de trop fâcheux : je suis dans une solitude complète (d'un côté). Voilà environ un mois que je n'ai vu Alfred et n'ai eu de ses nouvelles : ce qu'il fait, Dieu le sait. Est-ce fini? Je n'en sais rien, car nous ne sommes point brouillés. L'absence durera-t-elle? Je l'ignore. Je ne fais absolument rien pour la faire cesser, et comme je ne m'en trouve pas mal du côté du calme, cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Si ce cœur volage revient comme il est revenu bien des fois déjà, ne pouvant pas me voir sans m'aimer, nous verrons quelle sera l'inspiration qui me guidera. Vous savez que c'est ainsi que je suis maintenant. Si c'est à jamais fini entre nous deux (qui peut en jurer? ce n'est pas lui, certes, ni moi), si c'est fini, cela aura duré

1. Lettre publiée par M. Georges Montorgueil dans l'*Éclair* du 9 janvier 1906.

un peu moins de onze mois : belle durée comme vous voyez; il y a de quoi rabattre un peu mon orgueil, si je pouvais en avoir pour des choses de ce genre; mais loin de là, je suis humble dans ma conscience, comme il convient à un cœur qui a de la fierté et point de vanité. Je tâche de me guérir peu à peu des sentiments et des passions en voyant ce qu'ils deviennent. Nous ne sommes tous, hommes et femmes que des dupes, et nous avons grand tort de nous jeter à la tête ceci et cela. Le cœur humain suit sa marche en se moquant de notre raison ou plutôt de nos raisons...

*
* *

Mais elle n'était pas encore guérie de son attachement pour Musset, malgré toute sa résignation apparente. Elle avait même laissé passer une belle occasion de rompre définitivement avec lui, quelque temps avant la première représentation du *Chandelier*. Musset qui ne pouvait souffrir madame Allan dans le rôle de Jacqueline, pour lequel il la trouvait beaucoup trop mûre, s'efforçait de l'en dégoûter, crainte d'un échec, et jetait continuellement des pierres dans son jardin.

Un jour qu'il était un peu plus gai que de coutume, il arriva sur le théâtre au moment où Delaunay déclamait les stances fameuses :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez,
Que je l'adore...

Musset ne le laissa pas finir et dit tout haut dans la coulisse :

... et qu'elle est ronde
Comme un tonneau !

Madame Allan avait parfaitement entendu, mais, en femme d'esprit qu'elle était, elle n'en parut même pas troublée. Elle avait une autre manière de punir le poète, c'était de sauver

sa pièce en sauvant le rôle scabreux de Jacqueline à force de talent et de grâce légère. La première représentation, malgré la réserve du public, fut un nouveau succès pour elle, mais au regard de l'amour ce fut son chant du cygne.

Elle écrivait à madame Samson-Toussaint, le 19 août 1850 :

... Je ne sais s'il ne vaut pas mieux vivre dans l'apathie que de ne jamais sentir la vie que dans la douleur. Si vous saviez, chère Adèle, ce que j'ai réfléchi et médité depuis quelques mois. Si vous saviez le profond dédain que je ressens pour tous *sans exception* ; à quel point le hideux égoïsme de chacun vient me hanter. Si vous saviez quelle transformation je sens s'opérer en moi ; comme je hausse les épaules sur moi-même, quel mépris de tout, de tous, et de mon pauvre cœur ! j'envie votre mère qui devient de plus en plus apathique... Je viens d'avoir un superbe succès dans *le Chandelier* et vous seriez contente de moi, j'en suis bien sûre ; malgré des chaleurs de trente-cinq degrés, nous faisons de l'argent avec cette pièce, qui charme les uns, qui scandalise les autres, pour laquelle personne n'est indifférent et qui est jouée (dit-on) avec une perfection rare par votre père, le jeune Delaunay et votre humble correspondante... J'ai fait des progrès depuis que vous ne m'avez vue et j'espère en faire encore...

Cependant, à partir de la représentation du *Chandelier*, elle prit la résolution de ne plus jouer que des rôles de mères ; et quant à Musset, comme elle avait le droit de penser, après sa sortie, qu'elle avait cessé de lui plaire, en dépit de ses protestations d'amitié, elle profita d'un voyage d'affaires en Algérie pour rompre avec lui sans secousse, sans explications, mais d'une façon définitive.

Ce voyage se fit au commencement de l'année 1851. La date de son retour nous est donnée par la lettre suivante, qu'elle adressait à Philippe Busoni, — rédacteur à *l'Illustration* — et l'un des fidèles d'Alfred de Vigny :

N'oubliez pas, cher monsieur, que vous m'avez promis de dire quelques mots de mon retour ; j'ai rejoué hier *Bataille de Dames*, et quoique pris à l'improviste (car Houssaye ne me gâte pas), le public a bien voulu se déranger pour me venir voir et me bien accueillir ; nous avions une belle salle argent comptant, ce qui prouve que je ne suis pas encore... aussi retirée dans les Vosges qu'on veut bien le dire.

En attendant la visite que vous me promettez, je vous envoie mes compliments d'amitié auxquels je joins mes félicitations pour la beauté de votre fille qui était vraiment charmante l'autre soir.

Bien à vous sincèrement,

LOUISE ALLAN[1]

29 octobre 1851.

Trois jours après, elle écrivait à Musset au sujet de la représentation de *Bettine* au Gymnase :

Votre pièce est charmante; tout y est vrai, bien senti, bien exprimé, plein de grâce et de charme. Bettine est une figure achevée. *On dit* que le premier jour a été froid et que vous êtes parti découragé. Je ne vous dirai pas que vous avez tort; mais je puis bien vous dire ce que je crois fermement: c'est qu'on en reviendra, et que le succès ne peut manquer à une chose si délicate et si touchante. Hier on a pleuré; pourquoi ne pleurerait-on pas encore? Lorsqu'on a joué *Quitte pour la peur*, de M. Alfred de Vigny, le premier jour a été beaucoup plus froid que le vôtre; le succès a grandi peu à peu, et si bien que le ministère a défendu la pièce. Le succès de *Bettine* grandira, c'est moi qui vous le dis. Les raisons de la première froideur sont connues, mais je ne puis les dire en ce moment.

Outre que je vous félicite de cette œuvre charmante, je vous félicite du talent rare avec lequel elle a été rendue par Rose Chéri. Elle est parfaite et à la hauteur de ce qu'elle dit — ce qui certes est beaucoup; mais je la regarde comme bien heureuse que vou ayez écrit cette belle cantate pour elle. Le public si désagréable des premières représentations a été injuste pour tous deux; le public de tous les jours sera meilleur, je vous le promets; je ne suis pas seule de mon avis. Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que j'ai trouvé de bon dans cette nouvelle œuvre; mais, comme il faut finir, je m'arrête pour vous serrer la main de bonne amitié, et aussi pour le franc et vif plaisir que j'ai éprouvé en vous voyant toujours le même talent.

LOUISE ALLAN

1er novembre 1851.

Cette lettre affectueuse et réconfortante, la dernière, à ma connaissance, que la comédienne ait écrite au poète, prouve deux choses: d'abord, que tout était fini entre eux, — autrement elle lui aurait dit tout cela de vive voix; — ensuite que

1. Lettre inédite.

l'amitié, survivant chez elle à l'amour, n'était pas encore exempte de regrets. Son petit mot à l'adresse de Rose Chéri et celui de la fin, avec sa pointe légèrement adoucie, laissaient même percer un peu trop, à mon avis, le ressentiment. Il est si difficile à une femme d'oublier celui qu'elle a beaucoup aimé !

Quant à lui, qui, durant cette liaison de deux ans, était retourné vingt fois à son vomissement avec la brune et la blonde, — et qui répondait un jour à Marie Nodier lui reprochant d'avoir désappris le chemin de l'Arsenal :

> Meure mon triste cœur quand ma pauvre cervelle
> Ne saura plus sentir les charmes du passé !

— je ne sais s'il trouvait encore quelque charme au souvenir des heures qu'il avait passées aux pieds et dans les bras de madame Allan ; mais ce que je sais bien, parce que son frère et madame Martellet nous l'ont dit et répété à tour de rôle, c'est qu'il lui en voulut toujours de lui avoir pris... « son *Lamartine* ». Ce *Lamartine* a une petite histoire qu'il faut que je raconte. Un jour, dans ses promenades à travers les vieilles rues de Paris, Musset aperçut à la vitrine d'un brocanteur une copie au pastel de la *Poésie* de Carlo Dolci à laquelle il trouva une certaine ressemblance avec le poète des *Méditations*[1]. Comme il avait une grande admiration pour Lamartine, il l'acheta et lui fit une place d'honneur parmi les estampes qui décoraient son cabinet de travail. Mais voilà que, longtemps après, au cours d'une visite, madame Allan remarqua ce pastel et témoigna le désir de le posséder. Comme il n'avait rien à lui refuser alors, Musset le décrocha et lui en fit cadeau, mais il ne s'en était pas dessaisi qu'il s'en montra fort contrarié, et, depuis, il ne cessait de répéter autour de lui : « Quel besoin madame Allan avait-elle de m'enlever mon *Lamartine* ? »

1. M. A. d'Ancona, le distingué professeur de l'Université de Pise, m'a procuré une belle épreuve photographique de ce tableau célèbre qui appartient à la galerie Corsini, de Florence. Une légende veut que ce soit la fille de Carlo Dolci qui ait « posé » cette *Poésie* raphaélesque au front ceint de laurier. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en déformant tant soit peu l'original — et c'est probablement ce qu'avait fait l'auteur du pastel acheté par Musset — on obtiendrait un assez bon portrait de Lamartine.

Le grand poète, qui n'avait pas toujours été juste envers Musset, aurait sans doute été touché de ce trait.

V

— Et l'autre, dira-t-on, le plus heureux ou le plus malheureux des trois, qu'était-il devenu, que faisait-il pendant ce temps ?

Ce qu'il faisait? — Il chassait les ours et les loups en Russie.

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups!

A l'époque où madame Allan était avec lui à Saint-Pétersbourg, la chasse était déjà son passe-temps favori[1]. Il laissait sa femme, des semaines entières, pour aller courir la campagne, la carabine au poing. Et elle s'en désolait dans toutes ses lettres, disant : « N'épousez jamais un chasseur! » Elle ne savait pas si bien dire. Les absents, d'ailleurs, ont toujours tort, au théâtre surtout, lorsque leur absence dure des années.

Quand Allan rentra en France, vers 1853, ce fut pour apprendre de la bouche même de sa femme le malheur qui lui était arrivé. Elle aurait pu le lui cacher, certes, car sa liaison avec Musset n'avait causé aucun scandale. Pour ne pas éveiller les soupçons, elle évitait de le recevoir les jours où elle attendait son frère, et où son fils, le collégien, était de sortie[2]. Mais elle était trop honnête pour reprendre avec son

1. C'est au point que Servais, le violoncelliste, écrivait un jour à madame Allan :

Combien j'étais charmé, madame, de ne pas m'être vu effacé de votre souvenir en recevant votre charmant billet qui me met à même de comprendre les raisons pour lesquelles Allan m'a tout à fait oublié; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Ainsi donc je m'estimerai heureux de passer chez vous dimanche et par là de réitérer pour ainsi dire connaissance avec mes anciens amis et de passer quelques heures avec vous.

Je ne parle pas d'Allan, vu que la chasse lui aura peut-être ôté le goût de la musique et que les cris des ours qu'il attaque lui auront gâté l'oreille.

Dites-lui, je vous prie, madame, qu'il me prépare quelques bécasses, mais qu'il n'aille pas les chasser au marché du gibier, car, quoique je n'aie pas couvert mes trophées de peaux d'ours, je pourrais peut-être discerner le gibier frais du vieux... — (*Inédit.— Communiqué par la famille de madame Allan.*)

2. Elle écrivait à madame Samson-Toussaint le 18 juillet 1849 :

J'ai eu bien des soucis et des travers depuis votre départ; ils m'ont accablée : pertes d'argent sous toutes les formes, vols chez moi par (je crois) votre ouvrière que je tâche de faire poursuivre :

mari la vie commune, ayant un tel poids sur la conscience. Elle lui avoua donc sa faute, et, comme il avait beaucoup à se faire pardonner lui aussi, il pardonna. Il avait acheté, à son retour, aux portes de Nancy, une belle propriété pour y prendre sa retraite. C'est sa femme qui présida à son installation, mais elle n'y passa jamais que le temps des vacances : elle ne pouvait se résigner à quitter le théâtre, où sa renommée grandissait de jour en jour[1]. Après sa rupture avec Musset, elle avait transporté son domicile au n° 47 de la rue Laffitte. C'est là qu'en plein triomphe et sans que rien fît présager une fin si brusque, la mort la prit en quelques heures, au mois de février 1856. Huit jours auparavant, ayant appris le décès de Henri Heine, elle avait dit à M. Legouvé : « Cela va bien frapper M. de Musset! » — Sa mort, à elle, devait le frapper bien davantage.

Depuis quelque temps, elle souffrait d'une maladie pour laquelle elle recevait les soins du docteur Jobert de Lamballe. Mais elle ne s'affectait pas trop, étant optimiste de sa nature, et, le 1er février, elle assistait encore à la première représentation de *Guillery*, dans une loge de balcon, à côté de sa gracieuse camarade mademoiselle Fix. Le mal s'étant subitement aggravé, son médecin jugea qu'une opération chirurgicale était devenue nécessaire. : il convoqua ses confrères Andral et Velpeau. Malheureusement, M. Andral n'était pas libre. L'opération fut remise au samedi. Ceci se passait le jeudi matin. La nuit du jeudi fut assez bonne, la journée du vendredi aussi. Tout à coup, à la chute du jour, madame Allan se plaignit d'un grand froid aux extrémités inférieures et, graduellement, aux autres parties du corps. Mandé en toute hâte, le médecin ordonna de frictionner énergiquement la malade et de l'envelopper de laine afin de rappeler la chaleur vitale et de provoquer la transpiration. On s'empressa

— elle m'a volé un mantelet de huit cents francs, de l'argenterie, que sais-je? Puis voilà mon fils qui m'inquiète; il est dans l'âge de la puberté et je suis vraiment tourmentée. Je ne sais ensuite ce qu'a mon frère contre moi. Il ne sait pourtant rien, mais on dirait qu'il s'en doute, et alors ce sera une rupture. J'ai reçu la réponse à ma lettre, une lettre qui me fait saigner le cœur quand j'y pense. Ah! pauvre amie, que la vie est difficile, quel prix nous coûte l'espoir seul du bonheur!...

1. Un de ses plus grands succès fut le rôle de « lady Tartufe », dans la pièce de madame de Girardin, qui fut représentée à la Comédie-Française le 10 février 1853.

d'exécuter cette prescription, mais, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, madame Allan ne tarda pas à entrer en agonie, et, le 22 février, à neuf heures un quart du soir, elle expirait dans les bras de son mari, qui éclata en sanglots.

Prévenu aussitôt de l'événement, M. Empis, administrateur de la Comédie-Française, se rendit auprès d'Allan pour lui offrir, en son nom personnel [1] et au nom de la Comédie, ses regrets d'une telle perte. Quand la funèbre nouvelle se répandit au théâtre, tout le monde en fut profondément ému, car madame Allan n'y comptait que des amis, mais c'est encore madame Arnould-Plessy qui en ressentit le plus de chagrin. Elles s'étaient connues à Saint-Pétersbourg à la fin du séjour de madame Allan [2], et tout de suite elles s'étaient prises l'une pour l'autre d'une amitié qui ne fit que grandir et ne fut jamais obscurcie d'aucun nuage. En 1853, lors du bénéfice de Samson, madame Arnould-Plessy étant venue exprès de Saint-Pétersbourg pour y prendre part, madame Allan lui abandonna spontanément son rôle dans *les Fausses Confidences*, afin que tous les applaudissements fussent pour elle, et c'est madame Allan qui, avec son goût exquis, régla tous les détails de sa toilette. Le lendemain de cette mort, madame Arnould-Plessy devait jouer dans *le Misanthrope* et dans *la Gageure imprévue*. Elle déclara qu'elle n'en aurait pas le courage, et le spectacle dut être changé. Deux ans après, elle pleurait encore son amie, et elle écrivait à madame Samson-Toussaint, revenue trop tard du Brésil pour pouvoir assister à ses obsèques : « Quand irons-nous prier sur la tombe de madame Allan ? »

Les journaux avaient été unanimes à vanter les mérites de la défunte [3]. La Comédie, dont elle n'était que pensionnaire,

1. M. Empis ne pouvait oublier que madame Allan avait concouru à l'un des beaux succès de sa carrière dramatique. C'est elle, en effet, qui avait joué à côté de mademoiselle Mars le rôle de « la Dame » dans la comédie intitulée *la Dame et la Demoiselle*.

2. Madame Arnould-Plessy avait quitté la Comédie-Française en 1845, la veille de son mariage, pour contracter un engagement avec le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Elle n'y rentra définitivement que le 17 septembre 1855.

3. Et non seulement les journaux, mais ses camarades. Bouffé, apprenant sa mort, dit : « Quand on a ce talent, on ne devrait pas mourir ! » (Cf. ses *Souvenirs*.)

chargea Samson de prononcer son éloge, Quand le cortège fut arrivé au cimetière, l'illustre comédien s'avança au bord de la tombe et, d'une voix entrecoupée par les larmes, il dit tout ce que l'art et ses amis perdaient en la personne de celle qui leur avait été enlevée si prématurément. Alfred de Musset, qui avait tenu à l'accompagner jusqu'au Père-Lachaise, avait peine à maîtriser son émotion.

La semaine suivante, Tattet mandait à Guttinguer :

Alfred est beaucoup plus affecté que je n'aurais cru de la mort de madame Allan. Il est vrai qu'il lui avait tant d'obligations ! Ç'a été sa meilleure amie[1] !

La mort de Tattet lui porta le dernier coup. Paul de Musset raconte qu'un soir Alfred dit à sa gouvernante, qui le grondait de certaine imprudence : « Ne vous fâchez pas, ce sera peut-être la dernière ; mon ami Tattet m'appelle, et je crois que j'irai bientôt le rejoindre[2]. »

Il le rejoignit, en effet, le 1er mai 1857.

Depuis lors, l'auteur du *Caprice* et sa glorieuse interprète reposent assez près l'un de l'autre, au bas de la morne colline, pour que l'ombre de madame Allan puisse entendre la plainte du vent dans le saule éploré de la tombe de Musset.

Paix à leur mémoire !

LÉON SÉCHÉ

Parlant d'elle à ce propos, Delaunay, qui avait joué le *Chandelier* à ses côtés, s'exprime ainsi sur son compte :

Chaque fois que j'en ai trouvé l'occasion, j'ai dit combien j'aimais et admirais cette artiste consciencieuse, émouvante, « comme il faut » et toujours « dans son rôle ». Pas jolie, certes, avec ses gros yeux et sa démarche alourdie par un embompoint peu ordinaire ; mais quel feu, quelle émotion communicative et quel art d'émouvoir ! On apprit la mort de la pauvre femme pendant une représentation de *Bertrand et Raton*. Ce fut une consternation générale. Elle allait jouer le *Village*, de Feuillet, et on l'y disait merveilleuse. (*Souvenirs*, p. 123).

1. Lettre inédite communiquée par la famille Guttinguer.

2. *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 331.

PREMIERS VERS

Et j'ai l'étonnement du matin dans mon cœur...

I

LA PERLE

Sous le rythme onduleux de la mer aux longs plis,
Dans la rugueuse écaille où sa vie est enclose,
La perle, radieuse, au sein des flots repose,
Entre les goémons par le flux assouplis.

L'étoile lui jeta quelques feux d'or pâlis,
La lune un peu de rêve et l'aube un peu de rose,
Chaque heure lui donnant, pour sa métamorphose,
Tous les reflets du ciel dans l'onde ensevelis...

Et des frissons d'azur, d'opale et de lumière,
Caressant mollement la gemme prisonnière,
Viennent mourir auprès de son écrin béant.

Et là, loin du soleil, s'irise et s'élabore,
Sous le baiser fluide et vert de l'océan,
Cette larme nacrée et vierge, où luit l'aurore.

II

ROBES D'ÉTÉ

L'été revient... Voici finir le mois de mai :
C'est la saison des fleurs, des nids et des ombrelles,
Et vous allez sortir du coffre parfumé
Vos robes de linon, de toile et de dentelles...
Frais souvenirs, légers tissus, robes d'été !
Le jet d'eau, les chapeaux fleuris, les mousselines ;
Les propos lents, l'air lourd, puis le vent velouté
Qui faisait à vos bras les manches plus câlines...
Juillet, c'est la terrasse avec les marronniers,
Et sur votre bras nu de longs glaïeuls en gerbe,
Et les cerises qui débordent des paniers,
Et votre robe blanche avec des taches d'herbe !...
L'été, c'est la paresse à l'ombre, le retour
Des étoffes où vos épaules sont plus fraîches :
L'été, c'est la torpeur éclatante du jour,
Les espaliers brûlants et le parfum des pêches...
L'été revient, limpide, ardent et sensuel :
C'est la saison des fruits, des femmes et du ciel ;
Tout est plus clair, je sens votre âme plus voisine :
On est plus près de vous quand la robe est plus fine !

III

APRÈS-MIDI

Elle sera bientôt rentrée, et je l'attends...
Après avoir tenu ma main entre les siennes,
Elle est partie, avec ses jolis yeux contents.
Le jour brutal s'écrase aux fentes des persiennes :
Dehors, l'été sommeille et brûle sans un bruit.
Je suis là, dans la chambre obscure et bien fermée,
Chambre d'été qui sent la campagne et le fruit :
Tant de belles saisons, déjà, l'ont parfumée !...

Voici le plancher blanc, et la table au milieu,
La tenture où l'on voit, innombrable et naïve,
Une bergère bleue avec son mouton bleu,
Et les livres qui font ma jeunesse pensive...
Je ne suis pas sorti : j'avais comme un dédain
De l'été, du soleil, des fleurs et de l'espace.
Mais bientôt j'entendrai sa voix dans le jardin,
Et je devinerai sa démarche un peu lasse.
Elle ouvrira la porte... Alors je goûterai,
Sans que rien d'étranger le trouble ou le dérobe,
Le bonheur de ce jour ineffable et doré
Qu'elle va m'apporter dans les plis de sa robe.
Sur elle, des senteurs d'été me griseront,
Car je retrouverai dans ses yeux, sur son front,
Le calme du verger et le vol des abeilles ;
Tout ce qui fait l'été lumineux et le miel,
Parfums d'œillets et de roses dans les corbeilles,
Fraîcheur de l'eau dans la fontaine, ardeur du ciel,
Langueur des blés, chaleur du vent, frissons des branches,
L'ivresse de la vie et l'odeur du beau temps,
Je respirerai tout cela dans ses mains blanches...

Elle sera bientôt rentrée, et je l'attends.

IV

SUR LES VAGUES

Sur l'océan désert, le ciel pesant et sombre.
Un navire, tout seul dans le vent. C'est le soir.
Tout à coup, un point rouge : une alerte ! un espoir...
Et l'autre, avec ses feux, le croise et fuit dans l'ombre...

Plus rien !... C'est une joie entrevue et qui sombre.
Des signaux échangés, un adieu sans se voir,
Et le sillage meurt comblé par le flot noir :
Puis, de nouveau, l'oubli sur la houle sans nombre...

Oh ! deviner un cœur, le connaître à demi,
Songer qu'un inconnu pourrait être un ami,
Enigme qui vous frôle et passe, les yeux vagues !

Et celle qu'on ignore, hélas ! et qu'on rêva,
La femme qu'on aurait aimée, et qui s'en va :
— Navires que l'on croise, une nuit, sur les vagues.

V

LE SPHINX

Sur ma table parfois, accoudé, je contemple
Un petit sphinx d'Égypte énigmatique et froid,
Qui peut-être jadis orna l'autel d'un temple,
La chambre d'une femme ou le tombeau d'un roi.

Accroupi sur un socle empreint d'hiéroglyphes,
Il porte fièrement son front de bronze vert,
Et, superbe, allongeant ses ailes et ses griffes,
Tient éternellement son œil morne entr'ouvert...

Et ce regard, où son âme se réfugie,
Semble chercher au loin, dans les siècles défunts,
Le pays bleu dont il garde la nostalgie,
— Visions de soleil, souvenirs de parfums,

Lotus grêles dressant de rigides pétales,
Flamants roses rêveurs, près du Nil endormi,
Étoiles se posant sur l'eau du fleuve ami,
Resplendissant azur des nuits orientales...

Mais je vois une vague ironie en ses yeux,
Car il sait quel destin capricieux nous mène,
Et je devine qu'il compare, dédaigneux,
Son bronze impérissable à la poussière humaine...

VI

L'EAU

Blanche ou verte, limpide ou terne, insaisissable,
Fascinante comme un regard toujours nouveau,
Dans les bassins, sur les rochers ou sur le sable,
J'aime partout la forme inconstante de l'eau :
La mer tumultueuse et la lente marée,
La vague déroulée et souple sous le vent,
La paresse du fleuve éternel et mouvant,
Et l'eau des lacs, l'eau douce et pâle, l'eau nacrée
Que baigne le soleil, l'eau calme, où l'on peut voir
Scintiller comme un fil d'argent l'ablette grise,
Le flot sans force, éblouissant comme un miroir,
Puis, sur l'eau sans couleur, la couleur de la brise...
J'aime le jour changeant dans les changeantes eaux,
Les nuages, les monts et la courbe des rives,
La houle bleue où se bercent de blancs oiseaux,
Les longs reflets tordus sous les barques pensives,
Le poème du vent, des ondes et du ciel,
Et la molle senteur des ports et des rivières,
L'odeur de l'océan restée entre les pierres,
Parfum d'immensité, de varech et de sel...

J'aime la mer, les lacs, les plages et les îles,
Les canaux, les étangs et les tristes marais,
Les bassins d'autrefois réguliers et tranquilles,
L'eau de la cruche ronde où l'on boit à longs traits,
La mare et le torrent, l'eau gelée et l'eau vive,
La luisante fontaine et le puits ténébreux,
L'eau claire des jets d'eau jaillissante et captive,
L'eau brune qui s'endort dans un tronc d'arbre creux,
L'eau froide où nous plongeons, l'été, nos mains brûlantes,
Et la pluie au jardin, sonore, sur les plantes...

VII

LE FEU

Voici le premier froid, le feu, la braise rose...
C'est la saison des jours tendres et familiers :
Une flamme voltige, incertaine, et se pose.
Regarde, un peu de cendre est tombée à tes pieds.
Le vent souffle et se hâte autour de la demeure,
Des bandes de corbeaux passent au ciel transi,
Et la nuit descendra sur nous deux tout à l'heure.
Comme je suis content de te sentir ici,
A moi, dans notre chambre amoureuse et petite !
Voici le premier feu qui s'allume et crépite.
Le feu !... Te souviens-tu qu'une fois, l'an passé,
En traversant les prés jaunis d'arrière-automne,
Nous avons découvert un feu, près d'un fossé ?
Il faisait gris... un peu de brouillard... et personne !...
Et nous sentions flotter autour du brasier clair
Une odeur de bois chaud, de terre et de fumée,
Tout l'étrange parfum qu'ont les feux en plein air !
Nous n'avions plus, alors, notre âme accoutumée :
Nous nous sommes assis, muets, près des tisons ;
Comme nous étions loin des gens et des maisons !
Nous rêvions d'une vie ancienne, très pure,
Dans les herbes, sous les branches, dans la nature...

L'hiver !... L'âtre bien chaud !... Je t'aime : viens tout près...
Ce soir, il doit geler, là-bas, sur les marais !
Voici le feu qui rend les minutes heureuses,
Qui fait les mains du pauvre un peu moins douloureuses,
Qui fait les cœurs d'amants plus proches et plus doux...
Te souviens-tu de nos distraites causeries,
Quand ton livre restait fermé sur tes genoux ?
Tu m'écoutais, et j'attendais que tu souries.
Oh ! cette voix un peu grave que tu prenais !

La caresse de l'ombre autour de ton visage,
Le coin du feu, le cuivre ébloui des chenets,
Et notre amour pensif, plus intime et plus sage !...

Le feu meurt, le foyer s'assombrit peu à peu ;
La chambre lentement revêt des teintes vagues.
Ne pensons plus. Je t'aime. Il se fait tard. Le feu
Achève de mourir aux pierres de tes bagues.

VIII

LA MORT CHOISIE

L'autre jour, tu m'as dit : « Écoute, si je meurs... »
Et tu n'as pas fini la phrase commencée.
Tel un vol d'oiseaux noirs aux funèbres clameurs,
Ces mots sombres, depuis, tournent dans ma pensée,
Et tu ne peux savoir comme ils me font souffrir !
Sur mon amour ils ont jeté la terreur blême
De la minute où tu ne seras plus... Mourir !
Mais c'est abandonner à jamais ce qu'on aime,
La maison dans les fleurs, le jardin tout rempli
De rêves, le soleil et l'ombre sur la route,
Pour entrer dans la tombe humide et dans l'oubli !...
Songe combien ma vie amoureuse redoute
La terre lourde sur tes membres, sur tes yeux,
La terre qui mettrait sur tes lèvres de cire
La souillure de son baiser silencieux...
La mort !... Et tu m'en as parlé dans un sourire !...
Or, depuis la frivole et brève allusion,
Meurtri par cette crainte et cette vision,
J'ai, dans mon âme que l'affreux présage hante,
Un morbide souhait né de mon épouvante :

J'ai rêvé de choisir et de parer ta mort...
Nous serions en un lieu de paix et d'harmonie,
Tout seuls, toi languissante et moi songeur, au bord

D'un lac, avec des fleurs vagues sur l'onde unie...
Et voici que le jour s'atténue... Un cyprès
Sur le couchant de feu pointe sa flèche noire...
— Ne crains rien, je suis là, près de ton cœur, tout près ! —
Vois-tu comme déjà le ciel rose se moire
De reflets bleus, tandis que s'y répand la nuit ?
On dirait qu'une main délicate circule,
Estompant les couleurs, les sons, tout ce qui nuit
A la sérénité grave du crépuscule...
Et puis tu sentirais ta vie, à ce moment,
Diminuer avec le jour... Tu serais lasse,
Tu croirais t'en aller très loin, très lentement...
Tu t'abandonnerais à l'amour qui t'enlace,
Et ton regard viendrait chercher le mien... Alors,
Tandis qu'un brusque hiver envahirait ton corps,
Dans le silence pur des heures étoilées,
Tes yeux se faneraient comme des fleurs gelées...
Je t'étendrais, cheveux dénoués, sur le sol,
Ton bras suivant la courbe intime de ta hanche ;
Ton âme dans le soir tiède prendrait son vol,
Et tu resterais là, svelte, sereine et blanche...

Tu serais morte... Oh non ! j'ai peur... Si tu mourais,
Mais ce serait la fin de ma jeunesse !... Oublie
Ce triste rêve où j'ai voulu ta mort jolie.
Le bonheur te sourit et t'ouvre ses bras frais !
Il ne faut plus, comprends-tu bien, que cette idée
Qui s'est déjà dans mon esprit trop attardée,
Vienne rôder comme une intruse, autour de nous !
Non ! Mon amour se veut blottir à tes genoux.
Et là, fermant les yeux sous tes lèvres amies,
Rassuré de sentir ta vie auprès de moi,
Je laisserai descendre en mon cœur sans émoi
La calme volupté des craintes endormies.

JACQUES CHENEVIÈRE

PASCAL ET L'EXPÉRIENCE

DU PUY-DE-DOME

I

Dans ses écrits destinés au grand public, Pascal ne cite jamais personne comme l'ayant devancé dans ses recherches sur la pression atmosphérique ; deux fois, cependant, il reconnaît que Torricelli fit avant lui l'expérience du baromètre et proposa d'expliquer la suspension du mercure par la pesanteur de l'air, ou, comme on disait alors, par la colonne d'air ; mais Pascal ne fait cet aveu que dans des lettres particulières qui n'eurent qu'une publicité restreinte.

Il est incontestable que, bien avant Pascal, le 11 juin 1644, Torricelli, écrivant à son ancien disciple, Michel-Ange Ricci, lui décrivait cette expérience qui se faisait depuis quelque temps déjà : on remplissait de mercure un tube long de deux brasses, puis on le retournait dans une cuvette à demi pleine de mercure ; le tube ne se vidait pas complètement ; il y restait plus d'une brasse de mercure. Torricelli expliquait le phénomène par la pression de l'air :

Nous vivons submergés dans un océan d'air, et nous savons par des expériences indubitables, que l'air est pesant... La force vient du dehors : sur la surface du liquide qui est dans le bassin, pèse une colonne d'air qui a cinquante milles de hauteur.

« Mais, — se hâte d'ajouter Pascal, lorsqu'il consent à nommer Torricelli, — comme ce n'était qu'une simple conjecture, et dont on n'avait aucune preuve, pour en reconnaître ou la

vérité ou la fausseté, je méditai dès lors une expérience que vous savez avoir été faite en 1648, par M. Périer, au haut et au bas du Puy-de-Dôme... »

Ici intervient Descartes, pour prétendre que c'est lui qui a donné l'idée de cette expérience sur le Puy-de-Dôme et que Pascal y était d'abord hostile. Après de fréquentes et longues discussions, cette prétention vient d'être définitivement repoussée. M. Adam a décidé que Descartes fut, pour Pascal, « à peine un auxiliaire, et encore, plus dangereux qu'utile ». M. Boutroux a prononcé que « Pascal était, en réalité, plus porté que Descartes lui-même, à considérer l'explication par la colonne d'air comme la seule possible ». Quelle que soit l'autorité de ces deux noms, je voudrais examiner les considérants de la sentence et entendre encore une fois les deux adversaires.

Pascal en 1646 avait renouvelé l'expérience de Torricelli. Il s'occupait de la question du vide depuis une année environ, lorsque Descartes, de passage à Paris, alla le voir deux fois, le 23 et le 24 septembre 1647. Une lettre de Jacqueline Pascal à sa sœur Gilberte, du 25 septembre, nous donne quelques renseignements sur ces visites. Chacune dura environ deux heures. Roberval assistait à la première. Quelques jours auparavant, Adrien Auzout avait écrit pour demander quelles raisons Descartes donnait contre la colonne d'air; sur des renseignements fournis par Mersenne, Jacqueline chargeait sa sœur Gilberte de répondre à Auzout que c'était Roberval qui combattait cette hypothèse et que Descartes au contraire en était grand partisan, « mais, ajoutait-elle, pour des raisons que mon frère n'approuve pas». Trois semaines après, en octobre 1647, Pascal publia ses *Expériences nouvelles touchant le vide*, qu'il appelle généralement son *Abrégé*.

Par l'intermédiaire de Huygens, Descartes reçut l'exemplaire que Pascal lui avait destiné; il y apprit que l'expérience de Torricelli était connue à Paris depuis 1644. Le 13 décembre 1647, il écrivit à Mersenne pour lui reprocher de ne lui en avoir parlé qu'en septembre 1647; il demandait en même temps si Pascal avait fait l'autre expérience qu'il lui avait conseillée, pour voir « si le vif-argent montait aussi

haut lorsqu'on est au-dessus d'une montagne que lorsqu'on est tout au bas ». Trois fois dans le courant de l'année suivante, Descartes renouvela cette question.

L'expérience du Puy-de-Dôme fut faite le 19 septembre 1648; Pascal n'en avisa pas Descartes et ne lui envoya pas le *Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs*, qu'il fit imprimer à la fin de l'année 1648 et dans lequel il affirmait que c'était lui qui avait imaginé cette vérification. Le 11 juin 1649, apprenant par Huygens que l'expérience avait été faite, Descartes écrivit à Carcavi pour le prier de lui en faire connaître le résultat; il se plaignit un peu de Pascal : « J'aurais droit, disait-il, d'attendre cela de lui plutôt que de vous, parce que c'est moi qui l'ai avisé, il y a deux ans, de faire cette expérience. » Carcavi, intime ami de Pascal, au lieu d'envoyer à Descartes le *Récit*, se contenta de lui donner le résultat de l'expérience. En le remerciant, Descartes renouvela et précisa sa plainte contre Pascal : « C'est moi, répéta-t-il, qui l'avais prié, il y a deux ans, de la vouloir faire.., sans quoi il n'eût eu garde d'y songer, à cause qu'il était d'opinion contraire. »

Ne connaissant pas le *Récit*, Descartes ne soupçonnait pas Pascal d'avoir voulu s'attribuer cette idée; il se plaignait seulement d'un manque d'égards qu'il croyait dû aux suggestions de Roberval. Carcavi lui répondit, le 24 septembre 1649 : « J'ai écrit à M. Pascal, qui n'est pas encore de retour dans cette ville, ce que vous avez désiré que je lui fisse savoir touchant l'expérience du vif-argent. » Pascal ne répondit pas. Mais deux ans après, le 12 juillet 1651 (Descartes étant mort depuis dix-huit mois), dans une lettre qu'il fit imprimer à Clermont bien qu'il fût à Paris, Pascal écrivit : « Il est véritable, et je le dis hardiment, que cette expérience est de mon invention ; et partant, je puis dire que la nouvelle connaissance qu'elle nous a découverte est entièrement de moi. »

Les lettres de Descartes à Carcavi furent publiées par Clerselier en 1667, dans le troisième volume des *Lettres de Monsieur Descartes*. En 1659, dans le deuxieme volume, avait déjà paru une lettre à Mersenne où Descartes se refusait à admirer la première publication de Pascal, son *Essai pour les Coniques* ; Descartes disait y avoir reconnu la méthode et les

idées de Désargues; les amis de Pascal avaient protesté, et Clerselier leur avait sèchement répondu que tous ceux qui avaient connu Descartes savaient bien « qu'il n'était pas homme à controuver des mensonges ». A propos du troisième volume et des lettres à Carcavi, les amis de Pascal ne soufflèrent mot; pendant bien longtemps, la prétention de Descartes ne fut pas contestée; à la fin du siècle, Baillet écrivait : « L'expérience du Puy-de-Dôme fut faite sur les avis de M. Descartes, quoique M. Pascal l'ait dissimulé », et personne ne protestait.

Depuis lors, on a trouvé beaucoup de raisons pour donner gain de cause à Pascal. On explique en sa faveur toutes les apparences qui semblent être contre lui. — Si Pascal n'a pas avisé Descartes du résultat de son expérience, s'il ne lui a pas envoyé son *Récit*, c'est qu'il ne savait où le prendre; depuis la mort de Mersenne, il était impossible de communiquer avec Descartes. — Si Pascal ne répondit pas à la réclamation de Descartes, c'est qu'il ne la connut pas. — Cette réclamation n'est pas recevable, puisqu'elle n'est accompagnée d'aucune preuve. — Descartes d'ailleurs reconnut son erreur, puisqu'il envoya plus tard à Pascal le résultat de ses observations sur le baromètre et que s'établit entre eux un commerce d'estime affectueuse. — Pascal était incapable d'une indélicatesse; dans sa lettre de 1651, il annonce « noblement » que le grand *Traité* qu'il va publier fera à chacun sa juste part, qu'on y verra ce qui revient à Galilée et à Torricelli. — Pascal n'avait besoin d'aucun conseil : l'idée d'expérimenter à des altitudes différentes lui était comme héréditaire, affirme M. Boutroux; elle se trouve déjà dans une lettre que son père écrivit avec Roberval à Fermat, en 1636. — Quand il reçut la visite de Descartes, au mois de septembre 1647, Pascal possédait depuis longtemps une théorie exacte et complète de la pression atmosphérique; il avait déjà fait l'expérience du ballon dégonflé qui se gonfle à mesure qu'on s'élève en gravissant une montagne, et celle du vide dans le vide. — La lettre d'Auzout et la réponse de Jacqueline prouvent qu'il connaissait, et, par conséquent, acceptait l'hypothèse de la colonne d'air. — Enfin il ne faut pas oublier que si l'expérience du Puy-de-Dôme ne fut faite qu'en septembre 1648,

c'est le 15 novembre 1647 que Pascal avait écrit à son beau-frère Périer pour le prier de la faire.

Descartes, condamné, obtient pourtant des circonstances atténuantes. Il n'a pas menti. il s'est trompé; au cours de ses visites, il n'a pas compris ce que lui disait Pascal. Entêté de son hypothèse métaphysique du Plein, qu'il fourrait dans toutes les questions pour les embrouiller, il s'imaginait que, sans elle, il était impossible de concevoir la pression atmosphérique. « Comme Roberval, qui assistait à l'une des conversations, écrit M. Adam, tenait pour le Vide, et comme Pascal, son ami, paraissait du même sentiment, Descartes s'imagina, bien à tort, que si lui-même, partisan du Plein, approuvait une telle expérience, les partisans du Vide ne pouvaient que la rejeter. » Il y eut donc entre Pascal et Descartes un simple malentendu qui ne prit les apparences d'une querelle que par les machinations des jésuites. En 1691, dans son *Voyage du monde de Descartes*, le jésuite Daniel montre le philosophe s'étonnant d'entendre appeler expérience de Pascal une expérience que Pascal n'avait ni conçue, ni exécutée : « Le P. Daniel, s'écrie Sainte-Beuve, s'empare de ces discords entre grands hommes, et fait son métier. » Il n'y a donc au fond de cette affaire qu'une erreur de Descartes, et une revanche des *Provinciales*.

Cette solution n'est pas satisfaisante. Il est impossible de se représenter Descartes n'arrivant pas en quatre heures de conversation à saisir l'opinion de son interlocuteur sur une question aussi simple et aussi concrète que celle-ci : est-il utile de faire l'expérience du vide à des altitudes différentes ? C'est d'ailleurs tout à fait gratuitement qu'entre l'hypothèse du Plein et celle de la pesanteur de l'air, on suppose dans l'esprit de Descartes une solidarité allant jusqu'à la confusion. Descartes savait que Torricelli, qui admettait la colonne d'air, était « vacuiste », comme tous les disciples de Galilée, et que Hobbes, qui ne l'admettait pas, était aussi « pléniste » qu'il l'était lui-même. Si donc il n'est pas vrai qu'en septembre 1647 Pascal « n'eût eu garde de songer » à l'expérience, mais fût « d'opinion contraire », il ne faut pas dire que Descartes, en écrivant ces deux phrases, s'est trompé, il faut dire

qu'il a menti. Et c'est bien à cette conclusion que M. Adam est amené en fin de compte : travaillant à l'édition nationale de Descartes qu'il vient de nous donner, il a vu défiler encore une fois les lettres où se trouvent les origines de cette querelle; on dirait qu'il s'est irrité de voir Descartes maintenir des prétentions qu'il croyait avoir définitivement repoussées depuis vingt ans et, cette fois, il l'a moins ménagé. Rappelant que Descartes et Chanut se sont rencontrés à Amsterdam, — en octobre 1646, — et que cette année-là, dans le courant de l'été, Chanut s'était occupé de l'expérience de Torricelli, il ne peut se décider à croire qu'il n'en ait pas été question dans leurs conversations d'Amsterdam : d'où nous sommes invités à conclure que Descartes, qui prétend ne l'avoir connue qu'en septembre 1647, ayant menti cette fois, peut bien avoir menti dans l'autre cas.

Cela est possible, après tout; mais, pour le croire, il nous faut de meilleures raisons. Pas une de celles qu'on nous offre n'est convaincante.

Ce n'est pas en 1646 qu'eut lieu la rencontre d'Amsterdam, c'est en 1645, comme on peut s'en assurer à la page 318 du quatrième volume de l'édition de M. Adam lui-même; à cette date, personne en France n'ayant pu réussir l'expérience de Torricelli, ceux qui en étaient informés se demandaient si ce n'était pas une mystification des Italiens; Chanut, qui n'habitait pas Paris et n'avait pas vu Mersenne depuis longtemps, était très probablement de ceux qui n'en avaient pas entendu parler. Il est donc très naturel qu'il n'en ait rien dit à Descartes.

Même après la mort de Mersenne, Pascal pouvait très bien, s'il l'eût voulu, envoyer son *Récit* à Descartes, par Clerselier, par l'abbé Picot ou par Huygens; c'est par ce dernier, Mersenne vivant encore, qu'il avait fait parvenir à Descartes ses *Expériences nouvelles*, un an auparavant.

Descartes, qui n'avait pas lu le *Récit*, ne savait pas — il ne sut jamais — que Pascal s'était dit l'inventeur de l'expérience du Puy-de-Dôme; il trouva inconvenant qu'un jeune homme, pour qui il s'était dérangé deux fois, ne daignât pas lui communiquer un résultat qu'il attendait impatiemment : ce n'est pas contre un larcin, c'est contre un manque de poli-

tesse qu'il protesta; il n'avait donc pas de preuves à donner; il devait lui suffire de savoir que sa réclamation était allée à son adresse.

La réponse de Carcavi prouve que Pascal connut cette réclamation. C'est Pascal qui eût dû se défendre, donner des preuves, invoquer le témoignage de Roberval, qui avait assisté à l'entretien du 23 septembre 1647. Héritier des papiers de Mersenne, Roberval pouvait y lire les injustes et grossières invectives dont Descartes l'avait poursuivi; c'est avec joie qu'il lui eût infligé un démenti, si cela eût été possible sans mensonge.

Les bons rapports qu'on suppose dans la suite entre Pascal et Descartes sont imaginaires. Périer connaissait Chanut qui, avant d'être ambassadeur en Suède, avait été trésorier du roi en Auvergne; en 1650, il lui envoya ses observations sur le baromètre; Chanut lui communiqua les siennes et lui parla avec respect et tendresse de Descartes qui venait de mourir. Ces deux lettres de Chanut, publiées par Périer, ne disent rien de plus; rien n'indique que Descartes ait approuvé ce commerce, ni même qu'il l'ait connu; on dirait plutôt qu'il y eut là, de la part de Pascal, ou au moins de sa famille, une tentative de rapprochement qui demeura vaine.

Il est fort possible que Pascal fût d'une grande délicatesse, et il est bien vrai que, dans sa lettre imprimée à Clermont en 1651, il annonce « noblement » que son *Traité* montrera ce qui revient à chacun; mais, dans la suite, son *Traité* a paru : Torricelli n'y est pas plus nommé que Descartes; Galilée n'y est nommé que pour être bafoué.

Il est bien vrai qu'en 1636, le père de Pascal et Roberval parlèrent à Fermat d'une expérience à faire au sommet et au pied d'une montagne. Mais il s'agissait alors de l'essence de la pesanteur et non de la pression de l'atmosphère, et l'idée n'était pas nouvelle. Pour savoir si le siège de la force est dans la terre ou dans le corps qui tombe, Bacon, en son *Novum organum*, conseillait de peser à des altitudes différentes le même objet, avec une balance à ressort; depuis 1620, tous les traités de physique reproduisaient cette idée. Comment, d'ailleurs, une lettre de 1636 prouverait-elle qu'en 1647 le fils d'un de ses auteurs était prêt à admettre l'hypothèse de la

colonne d'air, puisqu'à la même époque, son autre auteur, Roberval — nous le savons déjà par la lettre de Jacqueline — ne l'admettait pas ?

Roberval connaissait pourtant cette hypothèse, puisqu'il la combattait. L'échange de lettres avec Auzout, qui montre que Pascal la connaissait, ne prouve donc pas qu'il l'acceptât.

Enfin il est bien vrai que dans ses *Traités de la pesanteur de l'air et de l'équilibre des liqueurs*, on trouve une théorie presque exacte de la pression atmosphérique ; mais ces traités n'ont été publiés qu'en 1663, et nous ne savons encore ni à quelle époque ils furent écrits ni à quel moment Pascal fut en possession de sa théorie. M. Adam n'a pas dit sur quelles preuves il croit que l'expérience du vide dans le vide soit de l'été de 1647 ; quant à celle du ballon, nous savons, par une lettre de Gassendi, qu'elle fut faite par Pascal lui-même sur le Puy-de-Dôme ; or, Pascal, qui avait quitté l'Auvergne en 1631, n'y retourna qu'en mai 1649.

Sur la lettre de Pascal à Périer, datée du 15 novembre 1647, il faut observer d'abord que nous n'en avons pas l'original, qu'elle ne fut imprimée qu'à la fin de 1648, et que, si nous la croyons de l'année précédente, c'est seulement sur la foi de Pascal ; et qu'enfin, fût-elle bien datée, il y a, du 23 septembre au 15 novembre 1647, — entre la visite de Descartes à Pascal et la lettre de Pascal à Périer, — un intervalle de sept semaines pendant lesquelles Pascal a fort bien pu utiliser les conseils de Descartes pour modifier ses vues. Dans cette lettre à Périer, il est vrai, Pascal affirme que, depuis longtemps, il est disposé à croire à l'explication par la pression atmosphérique, mais c'est une affirmation sans preuve, exactement comme la réclamation de Descartes.

Au terme de cette revision, nous n'avons donc plus devant nous que les assertions contradictoires des deux adversaires. En dehors d'elles, trois faits seulement subsistent : Pascal, qui avait envoyé à Descartes en octobre 1647, ses *Expériences nouvelles*, ne lui envoya pas, en 1648, le *Récit de la grande expérience* ; — Pascal connut la réclamation de Descartes et n'y répondit qu'après la mort de celui-ci, par une lettre qu'il fit imprimer à Clermont, bien qu'il habitât Paris ; — entre

ces deux hommes qui se connaissaient et qui poursuivaient les mêmes études, il n'y eut plus aucun rapport. Ce sont autant de présomptions contre Pascal; mais ce ne sont que des présomptions.

La question n'est pourtant pas insoluble, comme l'ont cru Joseph Bertrand et le jésuite Maynard; elle n'est même pas « extraordinairement difficile à résoudre », comme l'a écrit M. Hellmann dans la préface de la réimpression en fac-similé du *Récit de la grande expérience* qu'il a donnée à Berlin en 1893. Dans la correspondance des savants, dans les inédits de Roberval et de Mersenne, dans les œuvres de Pascal, de Gassendi, de Mersenne et de Pecquet, se trouvent tous les éléments d'une histoire assez précise de ces débuts de la physique moderne, et de cette histoire nous pouvons peut-être dégager une solution satisfaisante.

***

Les documents qui nous viennent de Mersenne semblent, à première vue, inutilisables : ses manuscrits sont presque illisibles, ses livres sont des tas incohérents de phrases écrites en mauvais latin, remplies d'absurdités et de contradictions. Quelques indications venues d'ailleurs amènent à supposer que ce sont les comptes rendus des séances d'une académie; cette hypothèse admise, ces écrits deviennent presque intelligibles. Une fois par semaine, une demi-douzaine de savants se réunissent chez Mersenne, dans une cellule du couvent des Minimes, protégés contre le soupçon d'impiété par l'endroit où ils sont, par le froc de leur hôte et par la précaution qu'il a prise d'invectiver contre les athées, les libertins et les déistes et d'applaudir à la condamnation de Vanini. On lit des lettres venues d'un peu partout, on commente un passage d'Apollonius ou de Héron, on propose des problèmes et des solutions, on discute une théorie ou une expérience : le lendemain, Mersenne écrit, au hasard de sa mauvaise mémoire et de son intelligence confuse.

Son désordre et son affreuse écriture compliquent les choses; il embrouille ses feuillets en les rassemblant, en fait des paquets auxquels il donne des titres approximatifs, les

envoie à l'imprimeur et part en voyage. Comme il s'est trouvé, chose presque invraisemblable, des ouvriers capables de le déchiffrer, on lui remet à son retour des feuilles imprimées ; il dresse un long erratum qu'il insère n'importe où, le tirage étant achevé. Quand il juge qu'il y en a assez, le livre paraît. Les contradictions dont il est plein s'expliquent sans qu'il soit besoin de supposer l'auteur encore moins intelligent qu'il ne fut : c'est une série de discussions qu'on nous présente sans les dater et sans indiquer les changements d'interlocuteurs. Heureusement, nous connaissons leurs noms et leurs doctrines, et, s'il le fallait, le dialogue pourrait être rétabli.

Mais, si utile qu'elle puisse être pour l'histoire de la science, et si vraisemblable qu'elle puisse devenir, une telle reconstitution sera toujours hypothétique, et ce serait vouloir se leurrer que de la faire intervenir dans la recherche d'une solution qui doit être rigoureuse. Nous ne demanderons donc à Mersenne que ce qui ne peut prêter à aucune contestation de bonne foi : l'inventaire matériel de ce que contient un de ses livres, et quelques indications de faits ou de dates très précises, — les seules peut-être qu'on pourrait trouver chez lui, — qui sont très exactement confirmées par d'autres documents de première valeur.

Mersenne venait de publier ses *Cogitata*, qui forment le deuxième volume de ses *Observationes*, et commençait ses *Reflectiones*, lorsque Ricci lui fit parvenir une copie des deux lettres qu'il avait reçues de Torricelli au sujet de la nouvelle expérience. Ce livre des *Reflectiones*, commencé en juillet 1644, fut terminé en octobre 1647 et mis en vente dans les premiers jours de novembre. Mersenne a parfaitement compris, et il a expressément dit que cette question était critique, qu'elle assurerait le triomphe de la philosophie qui la résoudrait ; vers la fin, comme s'il eût pressenti que des contestations pourraient s'élever, il a, pour la première et la dernière fois de sa vie, donné des dates. Pour le reste, nous avons, dans une lettre de Roberval, une esquisse historique très précise. Nous y apprenons que Mersenne reçut les lettres de Torricelli vers le milieu de 1644, qu'il tenta, mais sans

succès, de faire l'expérience, partit pour l'Italie au mois de novembre 1644, vit à Florence Torricelli qui la fit en sa présence, échoua encore à son retour à Paris au printemps de 1645, passa l'hiver de 1645 à 1646 dans le midi et parut n'y plus penser, mais qu'enfin l'expérience fut réussie à Rouen vers la fin de 1646. Dans ce cadre très net, les indications approximatives des *Reflectiones* s'ajustent très exactement et acquièrent par là une précision suffisante.

En 1644, la lettre de Torricelli ne sembla d'abord qu'un démenti à l'enseignement de l'école : Mersenne écrivit dans son premier chapitre des *Reflectiones* qu'aux sept constatations du Vide qu'on trouvait dans Héron, il fallait en ajouter une huitième qu'on venait d'obtenir à Florence au moyen d'un tube de verre et de mercure. Puis on fit attention à l'explication par la colonne d'air; on remarqua qu'elle amène à supposer, ainsi que l'avait fait Torricelli, que l'air des hautes régions n'a pas la même densité que celui des couches inférieures. Il faut croire que cette objection ne suffit pas à la faire repousser, puisque Mersenne écrivit dans son deuxième chapitre des *Reflectiones* que l'expérience contribue à établir que la nature n'est pas partout identique à elle-même.

Il y eut ensuite une discussion où apparurent des théories sur l'essence de la pesanteur: dans le résumé que nous en donnent les *Reflectiones*, tout est mêlé et mis sur le même plan : l'attraction et l'impulsion, le Plein et le Vide, la matière subtile et la force centrifuge. Mersenne pense qu'il n'est pas possible de se prononcer tant qu'on ne sait pas si le haut du tube est réellement vide ; il faudrait donc, avant tout, voir si le son et la lumière s'y propagent et si la vie s'y maintient ; on devrait y mettre des animaux avec des provisions pour être bien sûr que ce ne serait pas de faim qu'ils mourraient ; le mieux serait d'avoir un très gros tube dans lequel on mettrait un homme ; comme il ne serait pas très longtemps submergé dans le mercure, il n'en souffrirait pas trop: on lui donnerait d'ailleurs un marteau pour qu'il pût casser sa prison, si décidément il s'y trouvait trop mal. En tout cas, ajoute Mersenne, c'est une question de très grande importance ; le philosophe qui en donnera la solution l'empor-

tera sur ses rivaux. Quatre philosophies se disputaient alors l'adhésion des savants, celles de Descartes, de Hobbes, de Gassendi et de Roberval. Mais l'expérience n'était toujours pas faite.

C'est à ce moment-là, très probablement, que Mersenne partit pour l'Italie (novembre 1644). Lui et ses amis ne négligent aucune occasion de nous dire que ce n'est pas pour voir Torricelli qu'il fit ce voyage ; leur insistance donne à penser que tant de zèle pour la science l'eût compromis, ou que, peut-être, il ne voulait pas avouer qu'il employait à cet objet les ressources de son couvent. A Rome, on se moqua du latin qu'il parlait, « digne de Merlin Coccaie » ; il irrita Ricci par la naïve jactance avec laquelle il célébrait les travaux des savants français. Le hambourgeois Lucas Holstenius, bibliothécaire du Vatican, lui parla d'un capucin milanais, Valeriano Magni, comme d'un philosophe savant et original. Mersenne alla le voir, le trouva malade, et lui conseilla de lire les *Principia* de Descartes, dont il lui donna un exemplaire : il fut très impressionné par la conversation de Magni. « C'est un vaste et vaillant esprit », écrivit-il trois ans plus tard à Hevelius. Le 24 décembre, il prit congé de Holstenius et lui annonça qu'il partait pour Lorette; mais quelques jours après il était à Florence, où il vit Torricelli qui lui montra ses tubes et fit l'expérience devant lui.

De retour à Paris (printemps de 1645), Mersenne essaya et échoua encore. Mais la conversation de Torricelli l'avait convaincu. Il intitule son sixième chapitre des *Reflectiones*. « *de aere ponderando* » ; on voit qu'il n'a pas bien compris les explications du Florentin ; ce dernier avait écrit à Ricci : « Cette expérience peut servir à constater l'état de l'air, tantôt plus lourd et tantôt plus léger ». C'est très vraisemblablement ce qu'il a répété à Mersenne ; celui-ci a compris que c'est un moyen de découvrir la densité de l'air, — d'où le titre de son chapitre — ; puis il s'embrouille, ne sait plus quelle est la donnée acquise, si c'est la densité ou la hauteur de l'air, et finit par conclure qu'il est bien possible que l'atmosphère ne soit haute que de deux lieues. Ceci dut être écrit dans l'été de 1645. Mersenne essaie l'expérience et échoue encore une fois. Pendant l'hiver, il fait un nouveau voyage dans le

midi de la France, et s'entretient probablement de la nouvelle question avec Deschamps à Bergerac et Bonnet à Montpellier, deux de ses correspondants assidus, hommes intelligents et passionnés de science, qui dès lors lui écrivent fréquemment à ce sujet, mais sans lui apporter aucune idée utile. A son retour, il paraît n'y plus penser; il écrit dix-sept chapitres de ses *Reflectiones* sans en dire un mot.

Vers le milieu de 1646, il se remet à y penser, essaie encore une fois l'expérience, avec Chanut, ambassadeur en Suède, et échoue encore. Cette fois, nous dit Roberval, il s'en prit de ses insuccès aux verriers parisiens et se persuada que la verrerie de Rouen pouvait seule lui fournir de bons tubes. Il en écrivit donc aux amis qu'il avait dans cette ville; ceux-ci, au lieu de lui envoyer ses tubes, firent l'expérience en octobre 1646. Ces amis, c'étaient Étienne et Blaise Pascal; l'ingénieur Pierre Petit, intendant des fortifications, à qui Chanut en avait parlé, se trouvait avec eux.

Le 10 novembre 1646, Petit écrivit à Chanut qui était alors à Stockholm pour lui annoncer le succès et lui raconter comment les choses s'étaient passées : lui et Étienne Pascal avaient reconnu, non sans émotion, qu'ils voyaient enfin le vide; Blaise Pascal, qui était auprès d'eux, avait objecté qu'un peu d'air extérieur avait dû pénétrer dans le tube. Mais bientôt il se ravisa et fit des conférences publiques où il se prononça pour le Vide. Il y présenta quelques expériences nouvelles que nous connaissons par une dissertation du médecin Guiffart, un de ses auditeurs, et par la publication qu'il en fit lui-même : il n'y a pas une de ces expériences qui ait quelque valeur.

Blaise Pascal ne connaît même pas l'état exact de la question : pour prouver que le Vide est possible, il bouche du doigt l'orifice d'une seringue, la plonge dans l'eau, et montre qu'on peut tirer le piston, « ce que les philosophes, affirme-t-il, ont cru ne pouvoir se faire avec aucune force finie »; l'opinion que Pascal prête aux philosophes n'était plus que celle du vulgaire le plus ignorant et des poètes épris de merveilleux, comme du Bartas. Puis il montre que, dans les mêmes conditions, il n'est pas impossible d'ouvrir un soufflet.

Pour prouver que rien n'a pu pénétrer dans le tube de Torricelli, il y introduit une corde ou des cylindres de bois attachés les uns aux autres par un fil de laiton et en retire le tout après que l'orifice a été plongé dans le mercure : il en conclut que le haut du tube est réellement vide. Au moyen d'un siphon de quarante-cinq pieds, qui n'attire pas l'eau, il montre que la force qui maintient l'union des corps n'est pas infinie ; mais cela, Galilée l'avait dit très clairement depuis vingt ans.

Vainement cherche-t-on dans ces inventions de Pascal une idée neuve et utile. La seule expérience qui paraisse originale est absurde ; ou bien il ne l'a pas faite, ou bien il l'a mal faite et mal interprétée. A l'en croire, il aurait pesé, à diverses reprises, une seringue en expérience dans le mercure, après avoir fait varier la hauteur de l'espace vide, en tirant le piston, et il aurait toujours trouvé le même poids. Pascal ne croyait donc pas encore à la pesanteur de l'air.

Jacques Pierius, curé de Villedé, docteur en médecine et en théologie, professeur de philosophie au collège que l'archevêque de Rouen venait de fonder pour faire concurrence à celui des jésuites, se hâta de rassurer ceux que la pensée du vide épouvantait. En vingt-quatre heures, il écrivit une dissertation *An detur vacuum in naturâ* où il établissait que le vide est absolument impossible : les Anges eux-mêmes ne pourraient le produire. Dieu seul le peut ; mais il ne le voudra que lorsqu'il aura résolu de détruire le monde. Ce que le nouveau phénomène présente de singulier est dû à une particularité du mercure : c'est un corps bâtard, inachevé, qui, n'ayant pas encore reçu sa « forme », ne sait quel est son mouvement naturel, s'il doit descendre, monter ou tourner et qui a cette particularité de se raréfier naturellement, sans qu'il soit besoin de le chauffer, comme en témoigne la colique des peintres, *colica pictorum*, qui se servent du blanc de céruse. Ces hésitations du mercure mettent l'Univers en danger ; ce que voyant, la Nature intervient : dans le fond du tube, elle développe une « force suctive » qui arrache au mercure des vapeurs par lesquelles le danger du vide est conjuré ; quand le mercure ne peut plus en fournir, il s'arrête et demeure suspendu à ses propres vapeurs.

Pascal répondit : c'est ici que quelques-uns de ses biographes placent ce qu'ils appellent l'expérience du mont Sainte-Catherine. Sur cette colline, voisine de Rouen, il fit dresser, disent-ils, un grand mât auxquel étaient fixés deux tubes de verre longs de quarante-six pieds et remplis, l'un de vin, l'autre d'eau. Le mât était fixé par son milieu à un pivot autour duquel il pouvait tourner. Les orifices des tubes étant dirigés vers le ciel, on remplit l'un des tubes de vin et l'autre d'eau, puis on les boucha. Avant de faire tourner le mât de façon à amener les orifices vers le sol et de les déboucher dans deux cuves à demi pleines, Pascal somma ses adversaires de prédire ce qui allait se produire Ils répondirent que le vin pouvant fournir plus de vapeurs que l'eau, devait descendre davantage. Pascal annonça qu'au contraire, l'eau s'arrêterait à trente et un pieds et deux tiers, le vin à trente et un pieds et deux tiers. Le résultat lui donna raison.

Cette expérience eût été intéressante en ce qu'elle eût montré que la hauteur du liquide n'est pas en raison inverse de sa volatilité. Malheureusement, il est certain qu'elle n'a pas été faite, du moins telle qu'on la rapporte. L'endroit indiqué met déjà en défiance. Pourquoi traîner hors de la ville ces tubes et ce mât? Pourquoi les hisser sur une hauteur de cent mètres? Si le sommet de la colline offre un plateau assez large pour que tous les spectateurs puissent y trouver place, l'expérience s'y fait dans les mêmes conditions qu'en rase campagne, et la peine qu'on s'est donnée est inutile: si l'arête est étroite, les difficultés de constater la différence de niveau des deux liquides, assez grandes déjà pour ceux qui sont de plain-pied avec le mât, seraient inutilement augmentées pour ceux qui sont en contre-bas. Les tubes d'ailleurs n'ont pu être remplis que pendant que les orifices regardaient le ciel : il a donc fallu élever, auprès du mât, un échafaudage d'au moins cinquante pieds pour y faire monter l'homme qui fut chargé de cette besogne, — complication parfaitement inutile et facile à éviter en faisant l'expérience auprès d'une haute maison.

Y eut-il vraiment deux tubes? Pascal dit seulement : « un tuyau de verre de quarante-six pieds, rempli d'eau... ou plutôt de vin bien rouge pour être plus visible »; nous verrons qu'il

n'était pas homme à ne parler que d'un grand tuyau, s'il y en avait eu deux. Son beau-frère Périer, le médecin Guiffart et Jacques Pierius, qui assistèrent à ses expériences, Mersenne, qui les connut par lui, Gassendi, qui les apprit par une lettre d'Auzout, tous s'accordent à ne parler que d'un seul grand tube, et aucun d'eux ne parle du mont Sainte-Catherine. Roberval est indirectement la seule source du récit que nous contestons.

Apprenant par Desnoyers, secrétaire de la reine de Pologne, que le capucin Magni avait fait publiquement à Varsovie l'expérience du vide, Roberval lui répondit, le 20 septembre 1647, que la chose n'était pas nouvelle, qu'on la connaissait en Italie depuis trois ans et que, à Paris, on n'en était déjà plus là. Roberval se laissa entraîner à exagérer ce qui avait été fait en France et raconta l'expérience du grand tuyau, non comme l'avait faite Pascal, mais comme l'eût fait un bon expérimentateur tel que lui, Roberval. Il n'oublia pas de dire qu'elle avait eu lieu « dans la cour de la verrerie ». Sa lettre fut imprimée; le jésuite Gaspard Schott en reproduisit des fragments dans ses *Technica curiosa* où les découvrit au XVIIIe siècle, un professeur de Rouen qui les utilisa pour son cours. Schott n'avait pas jugé utile de parler de la verrerie; le professeur, dominé par le souvenir du Puy-de-Dôme, se dit qu'une expérience de Pascal ne pouvait avoir eu lieu que sur une montagne; comme il n'avait pas le choix, il prit le mont Sainte-Catherine. Au XIXe siècle, un autre professeur de Rouen, M. Bouquet, mit la main sur le cours de son devancier; persuadé qu'un manuscrit de 1756 avait, pour un événement de 1647, l'autorité d'un témoignage contemporain, M. Bouquet révéla au monde cette découverte qui augmentait la gloire de Rouen et de Pascal. Il y eut des articles de journaux, des communications à des Académies, et la légende fut constituée... L'histoire est plus simple : il n'y eut pas d'expédition sur le mont Sainte-Catherine ; Pascal fit, dans la cour de la verrerie, avec un grand tube rempli de vin, une expérience qui n'ajoutait rien à ce qu'avait dit Galilée.

Brusquement, au début de février 1647, Pascal se désintéresse d'une question qui le passionnait et semble n'avoir plus

de pensée que pour un capucin qu'il a entrepris de faire brûler. Jacques Forton, en religion frère Saint-Ange, n'était pas un homme sans mérite; à Paris, il avait été le premier à faire un cours de philosophie en français, et son enseignement avait été assez remarqué pour que Sorel, dans sa *Science universelle* lui fasse une place très honorable. Pascal le dénonça. Camus, évêque démissionnaire de Belley et coadjuteur de l'archevêque de Rouen, s'efforça d'arrêter les poursuites. Pascal s'acharna et son père lui prêta main forte. Les historiens de Pascal trouvent qu'il n'y eut rien d'excessif dans ce zèle inquisitorial : derrière le semi-rationalisme de Saint-Ange, ils voient poindre le déisme du XVIIIe siècle. Les prêtres qui jugèrent la cause furent moins perspicaces ou moins orthodoxes : Saint-Ange fut acquitté et nommé curé.

*
* *

A Paris, on avait enfin réussi à faire l'expérience en novembre 1646 et Roberval travaillait à ruiner les explications des scolastiques : si, comme ils prétendaient, le mercure est soutenu par des vapeurs ou par de l'air raréfié, sa hauteur doit être proportionnelle à la quantité de ces vapeurs ou de cet air, par conséquent à la surface de volatilisation du liquide ou à la surface d'absorption du tube ; enfin, il doit y avoir un rapport constant entre les dimensions de l'espace inoccupé et le poids de la colonne suspendue. Avec des tubes de formes, de longueurs et de diamètres différents, Roberval fit varier toutes ces données et montra qu'elles sont sans influence sur la hauteur du mercure, qui reste toujours la même. Ces expériences vraiment scientifiques, Roberval les a racontées lui-même, dans sa lettre à Desnoyers, du 20 septembre 1647, en homme qui comprenait très bien, mieux peut-être qu'aucun de ses contemporains, la méthode expérimentale.

On discute à présent l'hypothèse de la pression atmosphérique : ici nous retrouvons Mersenne. Les vingt-deux premiers chapitres des *Reflectiones* sont imprimés ; il en dresse un long erratum, puis se met à son vingt-troisième chapitre et dès le sommaire nous annonce : « Nombreuses objections contre la colonne d'air. » De ces objections, les unes nous

sont inintelligibles, par notre faute, peut-être ; les autres avaient été déjà présentées par Ricci et réfutées par Torricelli. Celle que voici nous paraîtrait absurde si nous ne savions que Wallis, le grand mathématicien d'Oxford, y persista longtemps : si la colonne de mercure était vraiment tenue en équilibre par l'air, elle devrait ne pas charger le plateau d'une balance; le poids de l'appareil complet devrait se trouver diminué du poids du liquide suspendu, et pourtant on ne trouve rien de pareil. L'objection décisive fut celle que Torricelli s'était faite à lui-même : étant données la hauteur et la densité de l'atmosphère la colonne de mercure devrait être bien plus haute. Torricelli s'en était tiré en supposant que l'air des régions supérieures est moins lourd que celui que nous respirons : mais Roberval n'admettait pas qu'on écartât par une hypothèse nouvelle une objection à une première hypothèse.

Les observations sur la durée du crépuscule et sur la réfraction lui paraissaient trop probantes pour qu'il consentît à abaisser au-dessous de cinquante milles la hauteur de l'atmosphère; cela étant, il faudrait admettre à la périphérie une dilatation presque inconcevable, et Roberval avait cru pouvoir conclure de ses expériences de 1643 que l'air ne pouvait être dilaté que jusqu'à occuper soixante-dix fois son volume. Il croyait de plus que cette dilatation ne pouvait être produite que par une force extérieure ou par la chaleur. Mais de quelle force peut-on supposer l'action dans les hautes régions de l'atmosphère? et ne sait-on pas que la chaleur diminue à mesure qu'on s'éloigne du sol? Roberval était dominé d'ailleurs par les idées cosmologiques qu'il avait exposées dans son *Aristarque* de 1643, qu'il laisse réimprimer en 1647 et insérer dans les *Reflectiones* : l'air agit non seulement par son propre poids, mais comme véhicule de l'*attraction*, force mystérieuse et formidable qui tient agglomérées toutes les parties de chaque système planétaire. Pour produire un grand vide, il faudrait soulever tout le système terrestre; théoriquement, cela est possible; mais les hommes ne disposent d'aucune force qui leur permette de faire un vide d'un pied cube. On ne peut donc admettre que vingt-sept pouces de mercure fassent contre-poids à cette force.

Puisque ce n'est pas une pression, ce ne peut être qu'une

attraction. Mais comment la concevoir? Est-ce cette force mystérieuse qui aurait son siège dans le vide, dont Héron a parlé assez confusément, et à laquelle Galilée a paru croire quand il a essayé d'expliquer la cohésion des atomes par une force agissant dans les petits vides qui les séparent? Torricelli a déjà réfuté cette explication : la force du vide devrait être proportionnelle à sa dimension et l'expérience a montré le contraire.

A la fin du mois d'août 1647, Mersenne tombe malade, et son état est aggravé par la maladresse d'un chirurgien qui, en le saignant, lui coupe une artère. Jugeant alors que son livre est assez gros, il griffonne, en hâte, ses dernières réflexions, qu'il entrecoupe de gémissements et de prières. Pour la première fois, il se met à nous donner des dates, et ces dates nous sont précieuses. C'est le 28 août — *B. Augustini die* — qu'il écrit son avant-dernier chapitre. Le 8 septembre — *Natali die B. Virginis* — il met le point final et écrit sa dédicace à Louis de Valois, comte d'Alais. L'impression du livre est achevée le 1er octobre : *Peracta est hæc impressio die I octobris 1647*. En dernier mot, les *Reflectiones* disent que la question est désespérée; c'est un de ces problèmes dont Dieu s'est réservé la solution et qu'il n'a posés aux hommes que pour leur rappeler leur misère et l'infirmité de leur esprit.

Mais, entre le 8 septembre et le 1er octobre, Mersenne écrit une longue préface où il revient à la colonne d'air pour déclarer que c'est une explication très intelligible et presque satisfaisante : ce n'est là cependant qu'une hypothèse; pour la vérifier, il faudrait faire l'expérience à des altitudes différentes. Il lui reste bien quelques inquiétudes : peut-être la masse de l'air n'est-elle pas une sphère régulière et présente-t-elle à sa surface des inégalités qui répondent à celles du sol, de telle sorte que la hauteur de la colonne d'air serait partout la même; peut-être encore les différences qu'on observera dans la hauteur du mercure ne seront-elles pas plus grandes que celles qui se produisent, on ne sait pour quelles raisons, à la même altitude. N'importe, il faut vérifier cette hypothèse, il faut faire l'expérience à des altitudes différentes, le même

jour, à Paris, à Rouen, à Nantes, à Dijon, à Langres, partout où l'on trouvera des hommes de bonne volonté.

Les préfaces de Mersenne sont toujours des post-scriptums; les signatures que porte celle des *Reflectiones* prouvent qu'elle fut imprimée après la dernière feuille du livre qui, nous l'avons vu, fut écrite le 28 août; il y est d'ailleurs longuement parlé du livre de Magni qui arriva à Paris vers le milieu de septembre, comme nous l'apprend la lettre de Roberval; la date de cette préface est donc certaine : elle est du milieu ou de la fin de septembre 1647.

Ainsi, dans le courant de septembre 1647, — après le 8 — Mersenne revient à l'hypothèse de la colonne d'air qu'il avait définitivement repoussée, et il a l'idée d'une expérience nouvelle, l'expérience à des altitudes différentes. Que cette idée soit de lui, il faudrait ne guère le connaître pour le croire : par l'étude de ses papiers, nous sommes certains qu'elle ne lui a été fournie par aucun de ses correspondants; elle ne peut venir que de Pascal ou de Descartes.

A la fin de mai 1647, Pascal a quitté Rouen et s'est installé à Paris, avec sa sœur Jacqueline. Il lit Augustin et Saint-Cyran, suit les sermons de Singlin et, de temps à autre, va voir Mersenne. Au mois d'août, il reçoit un *Traité du Vide*, écrit par un médecin de Rouen nommé Guiffart, qui avait assisté à ses expériences. C'est une longue dissertation qui tend à démontrer à la fois la possibilité du vide — « lequel eut l'honneur d'assister à la naissance du monde » — et l'horreur limitée qu'il inspire à la Nature. Guiffart malmène fort Pierius et tous ses confrères en Aristote; ce qui lui déplaît surtout dans leur doctrine, c'est qu'elle suppose la pesanteur de l'air; dire que les éléments s'effondreraient si un vide se produisait, c'est dire que le Feu tomberait sur l'Air, et l'Air sur l'Eau, dire par conséquent que l'Air est pesant; or, il est établi que l'Air n'est ni pesant ni léger : comme tous les corps célestes, il ne peut ni monter ni descendre, mais seulement tourner. Quant au mercure, les propriétés que Pierius lui attribue sont chimériques; pas plus que les autres corps, il ne peut se raréfier ni émettre des vapeurs à froid. La colique des peintres, *colica pictorum*, n'existe pas; c'est un

préjugé qui est né de la corruption d'un mot ; on doit dire *colica Pictonum,* la colique des Poitevins. La colique est, comme on sait, une maladie endémique du Poitou, et le mercure n'y est pour rien.

Un peu après, on apprit par une lettre de Desnoyers, secrétaire de la reine de Pologne, qu'un capucin italien, le Père Valeriano Magni, chef des missions apostoliques du Nord, celui-là même que Mersenne avait rencontré à Rome, venait de faire à Varsovie, dans les premiers jours de juillet 1647, en présence du roi et de tous les théologiens du royaume, réunis par ordre supérieur, une conférence où il avait montré un espace absolument vide, obtenu au moyen d'un tube de verre et de vif-argent. Vers le milieu de septembre, Mersenne reçut une dissertation de Magni au sujet de son expérience.

Le 20 septembre, Roberval répondit à Desnoyers que la chose n'était pas nouvelle, qu'il avait entre les mains une lettre de Torricelli à Ricci, qui prouvait que l'expérience se faisait en Italie dès 1643. En France, on était allé plus loin ; le jeune « de Pascal » en 1646 l'avait refaite à Rouen avec divers liquides et de très longs tuyaux ; lui-même avait, par de nombreuses observations, ruiné la misérable théorie des scolastiques ; mais la véritable explication du phénomène était encore à trouver ; il lui semblait bien que le haut du tube était vide, — mais il n'osait pas encore l'affirmer, — et que la suspension du mercure était due à une attraction, — mais cette attraction, il ne savait encore à quoi l'attribuer, ni de quel autre phénomène connu la rapprocher. Ce qui inquiétait surtout Roberval et l'empêchait de se prononcer pour l'attraction, c'était la violence avec laquelle l'eau s'élance dans le tube quand on en met dans la cuve, le bouillonnement qui se produit, la rupture du tube, qui n'est pas un accident rare, et enfin les oscillations du mercure qui monte et descend une douzaine de fois avant de prendre son niveau.

Deux jours après cette lettre de Roberval, un dimanche soir, le 22 septembre 1647, Pascal étant à l'église, Descartes lui fit annoncer sa visite. Il arriva le lendemain lundi, 23 septembre, à dix heures du matin, escorté de six ou sept personnes, M. Habert, M. de Montigny, son fils, et quelques jeunes gens que Jacqueline ne connaissait pas. Pascal était

l'enfant prodige que Mersenne et ses amis célébraient, l'homme extraordinaire qu'on tenait à voir de près. De son côté, il avait fait prévenir Roberval qui ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Naturellement, on parla de l'expérience. Descartes se prononçant contre le vide, Pascal lui demanda « ce qu'il croyait qui fût entré dans la seringue »: il répondit avec un grand sérieux... « que c'était de sa matière subtile; sur quoi, ajoute Jacqueline, mon frère répondit ce qu'il put ». L'entretien dura jusqu'à midi. Descartes revint le lendemain: nous ne savons rien sur cette seconde visite à laquelle Jacqueline n'assistait pas.

Excité peut-être par tous ces incidents, Pascal écrit alors, en octobre 1647, ses *Expériences nouvelles* ou, comme il dit, l'*Abrégé* d'un grand *Traité* qui est écrit déjà, mais que « quelques considérations » l'empêchent de publier. — Je donne cet *Abrégé* par avance, dit-il, « parce que, ayant fait ces expériences avec beaucoup de frais, de peine et de temps, j'ai craint qu'un autre, qui n'y aurait employé le temps, l'argent, ni la peine, me prévenant, ne donnât au public des choses qu'il n'aurait pas vues..., n'y ayant personne qui ait eu des tuyaux et des siphons de la longueur des miens ». De l'expérience faite en Italie, — il ne dit pas par Torricelli, — il ne parlera pas, dit-il, n'ayant dessein « de donner que celles qui me sont particulières et de mon propre génie ».

« Au lieu de regarder surtout le vide qui paraît au-dessus du vif-argent, écrit M. Adam, Pascal abandonne aux philosophes la question de savoir si c'est un vide apparent ou réel, et considère seulement quelle pourrait être, en dehors de son tube, la cause de la suspension du vif-argent. Son regard sûr a bientôt démêlé ce qui est susceptible de vérification au moyen de l'expérience, et ce qui ne l'est pas et ne le sera jamais ». M. Adam a lu les *Expériences nouvelles* avec des yeux bien prévenus. Pascal ne songe pas un instant à une force agissant en dehors du tube; il ne pense même pas à chercher la cause du phénomène : l'horreur de la nature pour le vide n'est pas absolue; il n'en veut pas savoir davantage. Il ne pense qu'à l'espace qu'il voit au-dessus du mercure et ne tend qu'à prouver que c'est bien un vide réel et absolu. Lui-même, dans un préambule, résume ainsi les deux parties

de son *Traité* : « La première comprend au long le récit de toutes mes expériences, ... et la seconde, les conséquences que j'en ai tirées, divisées en plusieurs propositions où j'ai montré que l'espace, vide en apparence, qui a paru dans les expériences, est vide en effet de toutes les matières qui tombent sous les sens, et qui sont connues dans la nature. Dans la conclusion, je donne mon sentiment sur le sujet du vide et je réponds aux objections qu'on peut y faire. Ainsi, je me contente de montrer un grand espace vide, et je laisse à des personnes savantes et curieuses à éprouver ce qui se fait dans un tel espace ».

Il est bien vrai que sa démonstration n'est ni philosophique ni métaphysique. Il n'a qu'un argument : je ne vois rien, je n'ai rien vu entrer dans le tube ; tant que vous ne m'aurez pas démontré qu'il y a quelque chose, je dirai qu'il n'y a rien. Nous reconnaissons la question qu'il avait posée à Descartes, le 23 septembre : que croyez-vous qui soit entré dans la seringue ?

Son dernier mot, son explication, c'est que « tous les corps ont de la répugnance à se séparer l'un de l'autre et à admettre le vide dans leur intervalle ;... mais que la force de cette horreur est limitée et pareille à celle avec laquelle de l'eau, d'une certaine hauteur, qui est à peu près de trente et un pieds, tend à couler en bas. »

Il est si éloigné de penser à la pression atmosphérique, qu'il ne croit même pas encore à la pesanteur de l'air. Il dit, dans son sixième paragraphe, qu'il a pesé, à diverses reprises, une seringue en expérience dans le mercure, après avoir fait varier la hauteur de l'espace vide en tirant le piston, et qu'il a toujours trouvé le même poids : « Elle pèse toujours autant que le corps de la seringue avec le vif-argent qu'elle contient..., lorsque le piston n'a pas encore quitté le vif-argent, mais qu'il est prêt à s'en désunir, si on le tire tant soit peu. De sorte que... quelque différence de grandeur qu'il y ait entre ces espaces, il n'y en a aucune entre les poids. » Dans des cas analogues, Roberval et Mersenne, qui croyaient à la pesanteur de l'air, affirmaient qu'il devait y avoir une différence de poids, même quand leurs instruments ne parvenaient pas à la constater. Pascal s'inspire-t-il du livre de Guiffart ?

ou bien Guiffart s'est-il inspiré des conférences de Rouen ? Toujours est-il que sur tous les points leurs idées sont identiques, comme elles sont identiques à celles des disciples, assez nombreux déjà, de Démocrite, Nicolas Hill, Sennert, Magnen, et aux théories de Galilée, mais du Galilée de 1615, qui affirmait encore, contre Vincenzo di Grazia, que l'air normal, non condensé, n'était ni pesant, ni léger. On voit bien que tous deux ont lu la première journée des *Dialogues des sciences nouvelles*, où ils ont appris que l'horreur du vide est limitée et égale au poids d'une colonne d'eau de trente-deux pieds ; mais on dirait qu'ils ne sont pas allés plus loin.

Donc, ce n'est pas Pascal, c'est Descartes qui a retourné l'esprit de Mersenne et lui a suggéré l'idée de faire l'expérience à des altitudes diverses. Les dates conviennent merveilleusement à cette déduction. Descartes est arrivé à Paris au commencement de septembre 1647, nous dit Baillet, revenant de Bretagne, où il a passé l'été avec l'abbé Picot, et c'est précisément après le 8 septembre que Mersenne se met à avoir des idées nouvelles. Pour la première fois, Descartes a entendu parler de l'expérience de Torricelli, que son singulier ami lui laissait ignorer depuis quatre ans. Qu'il se soit prononcé pour la colonne d'air, nous le savions déjà : « Il la croit fort », dit Jacqueline. Qu'il ait conseillé de faire l'expérience sur une montagne, cela est rendu presque certain par l'attitude de Mersenne et par cette lettre du 13 décembre 1647 où Descartes demandait si Pascal avait fait sur une montagne l'expérience qu'il lui avait conseillée, prenant ainsi, encore une fois, la responsabilité de cette idée, à une époque où elle était repoussée de tout le monde. Que Pascal fût « d'opinion contraire », trois semaines encore après la conversation du 23 septembre, cela est établi par les *Expériences nouvelles*.

Descartes, d'ailleurs, n'a convaincu personne : dans la discussion du 23 septembre, ce n'est pas lui qui a triomphé. Mersenne est bientôt retombé sous l'influence de Roberval : dans les derniers jours de septembre, il écrit une deuxième préface à ses *Reflectiones* pour affirmer que, décidément, la colonne d'air est une absurdité, que ce serait perdre son temps et sa peine que d'essayer de la vérifier et que la seule expli-

cation raisonnable est l'*attraction :* il espère bien que le jeune Pascal l'établira solidement dans le *Traité* auquel il travaille.

Sur tout cela, Mersenne promettait de revenir bientôt dans une troisième préface. Malheureusement, au mois d'octobre, il fut très malade, et son libraire se décida à mettre en vente les *Reflectiones,* dans les premiers jours de novembre 1647, — nous le savons par une lettre postérieure à Huygens, — sans cette troisième préface, qui ne fut imprimée que huit ou neuf mois plus tard, jointe à un autre ouvrage, et sous un autre titre.

*
* *

La question semble résolue au profit de Descartes ; mais la conviction du lecteur n'est peut-être pas encore faite. Comment Pascal, hostile à l'hypothèse de la colonne d'air, est-il arrivé à faire faire l'expérience du Puy-de-Dôme ? Et comment a-t-il pu dire qu'il l'a imaginée, qu'elle est de son invention ? Pascal représente pour nous la haine du mensonge, le culte fervent et héroïque de la vérité. Lui-même s'en rend à toute occasion un énergique témoignage : « Je puis dire devant Dieu, s'écrie-t-il dans la onzième *Provinciale,* qu'il n'y a rien que je déteste autant que de blesser tant soit peu la vérité. » D'autre part, dans la préface des *Pensées,* Port-Royal nous apprend que Pascal avait « une mémoire excellente, on peut même dire, prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait une fois bien imprimé dans son esprit. » Pour répondre à ces deux questions, nous sommes obligés de suivre pas à pas le développement de cette histoire.

FÉLIX MATHIEU

(A suivre.)

MESDAMES TIRAILLEURS

Vers la fin de la journée, le gouverneur du Soudan français, dont le chaland à vapeur descendait le Niger, aborderait à Kabara pour gagner de là Tombouctou.

La distance était faible — quelques kilomètres, pas plus — entre ce point d'atterrissage et l'entrée de la ville sainte. Et, sur ce court espace, c'était dès l'aube un va-et-vient d'indigènes de toutes races, d'officiers, de fonctionnaires, de commerçants européens, qui passaient hâtivement à pied, à cheval, à âne ou même à chameau.

Le soleil montrait à peine au-dessus de l'horizon son disque énorme, encore tout baigné des vapeurs de la nuit, que déjà, sur les bords du fleuve, les tirailleurs installaient un rustique débarcadère, plantaient de hauts mâts de bambou pris dans les réserves du service télégraphique, y clouaient des drapeaux et des écussons, grossièrement coloriés.

Bientôt, l'astre monte, se dégage radieux et empourpre tout l'horizon. Il fait surgir de l'ombre, en des plans successifs, les cônes de paille du village des tirailleurs tout proche, les terrasses des cases de Kabara, les lourds minarets des mosquées de Tombouctou.

Sa splendeur, éclatante dans la limpidité du matin, illumine jusqu'à l'infini le déroulement imposant du Niger, les

larges nappes verdoyantes de ses rives plates et, plus loin vers le nord, le moutonnement des dunes de sable qui grandissent, se multiplient, se dressent là-bas comme les vagues figées d'une mer de sang. Tout se découvre, se précise. La terre d'Afrique a jeté ses voiles et étale la beauté puissante de son ardente nudité.

Les mâts, qui tout à l'heure s'élevaient majestueux dans le bref demi-jour des premiers matins tropicaux, semblent se rapetisser à la taille des roseaux émergeant des eaux du fleuve.

Les drapeaux qui flottent çà et là dans ces immensités apparaissent minuscules, noyés dans le flamboiement du colossal décor. Au-dessus de Tombouctou, à demi cachée dans les dunes, ils raient de taches sombres le bleu étincelant du ciel. Plus près, sur les murs en pisé et les terrasses de Kabara, qui sortent des sables en contours indécis, comme d'antiques ruines à moitié dégagées d'une éruption de cendres dorées, leurs trois couleurs se fondent dans une irradiation de reflets d'or, d'argent et de pourpre. Plus près encore, au sommet des cases rondes du village des tirailleurs, au haut des mâts dressés sur la rive, leurs trois bandes restent distinctes, mais combien pâles sous les feux qui les incendient!

Des groupes d'indigènes se pressent autour des mâts, admirent à grands gestes l'enluminure des écussons, regardent, pleins de respect, le sergent Dara Koubi, qui dirige l'équipe de tirailleurs chargée des travaux.

Il se prête, sans gêne, le beau sergent, à cette naïve admiration : elle flatte son orgueil enfantin et lui semble aussi douce que les louanges des griots chanteurs.

Sa stature est haute, sa mine jeune et crâne. Sous sa vareuse entr'ouverte, sa poitrine se gonfle, robuste. La chéchia posée de côté découvre une partie de ses cheveux frisés, soigneusement graissés et tout brillants sous le soleil. Dans sa figure d'un noir foncé, le nez s'étale un peu fort, les lèvres épaisses encadrent des dents éclatantes, qu'il frotte machinalement d'un morceau de bois tendre. Le visage est placide, confiant; les yeux petits et vifs de la race malinké l'animent de ruse et de finasserie. De l'ensemble se dégage un air de force contenue.

Les regards des indigènes vont émerveillés des galons d'or presque neufs de ses manches aux deux décorations — Nicham et Étoile du Benin — qui scintillent sur sa poitrine.

— Sambo Badié ! — crie Dara Koubi, en se dirigeant vers le débarcadère.

Le tirailleur ainsi interpellé se détache du groupe d'hommes qui terminaient l'aménagement des rampes du fleuve et, sans se hâter, il rejoint le sergent.

— Eh bien, tout fini ?

— Oui, sergent, tout fini ; tout prêt pour débarquer monsieur le gouverneur.

— Dis au caporal Bokar Samba de ramener les tirailleurs au village, et toi, viens avec moi chercher les femmes.

L'ordre fut communiqué, et tous deux s'acheminèrent vers une anse du Niger, un peu en amont du débarcadère.

Sambo Badié marchait derrière son chef, suivant l'habitude que donne la pratique des pistes étroites. Vu ainsi, il en était comme la caricature : grand comme lui, Malinké comme lui, mais sec, efflanqué, usé par l'âge et les dures campagnes. Si les yeux avaient encore conservé la vivacité de la race, les frisures des cheveux grisonnaient, la démarche était lasse. Sur la manche gauche de la vareuse s'étageaient trois chevrons de laine.

Sambo Badié était un vieux brave : il avait couru tout le Soudan, y récoltant bien des coups, rendus du reste avec une pleine générosité. D'un dévouement et d'une fidélité admirables, d'une confiance aveugle, presque superstitieuse, dans les chefs blancs, il était le vrai type du tirailleur noir, exécutant coûte que coûte les ordres reçus, froidement tenace ou habile en ruses de guerre, audacieux jusqu'à la témérité, s'emportant jusqu'à l'excès une fois jeté au combat.

Soldat depuis si longtemps qu'il ne soupçonnait plus quelque autre façon de vivre, il ne désirait que le retour des temps heureux où, chaque jour, on « faisait colonne ».

Ses services lui auraient valu d'être tiré du rang, de devenir un beau sergent comme Dara Koubi ; mais son intelligence était si fermée, d'un voisinage si proche avec la bête, en ayant toutes les soudaines impulsions, tous les déchaînements irraisonnés ! Simple et naïf, brusquement bon ou subi-

tement brutal, il s'abandonnait vite aux pires instincts des primitifs, quand la surexcitation de la lutte, le bruit, la vue du sang les faisaient surgir en lui dans une sorte de griserie. Il était de ceux qui devaient être commandés.

Pourtant il aimait la justice, se soumettant, sans mot dire, à toute punition, lorsqu'il se savait fautif, mais cherchant la vengeance, s'il n'avait rien à se reprocher.

Lorsqu'il était captif et encore très jeune, les iniquités de son maître, violent et cruel, avaient décidé de sa vie. Il s'était échappé pour s'engager dans les rangs des tirailleurs. Toute une fierté lui était venue d'avoir aidé les chefs blancs à abattre les tyrans, grands et petits, qui oppressaient, massacraient, vendaient les faibles et les malheureux comme lui. Il se sentait devenir à son tour un Maître, mais restait de conscience trop confuse pour qu'il sût résister aux entraînements de tout ce que ce titre donne de puissance et d'orgueil.

Lorsqu'un jour, un indigène de cette race ouolof, dont l'arrogante domination avait été sans pitié, voulut le railler en lui disant : « Tirailleur, c'est captif de Blancs », il lui répondit tranquillement, en lui montrant l'épée-baïonnette suspendue à son ceinturon : « Oui, tirailleur, captif de Blancs... mais toi, captif de tirailleurs ! »

*
* *

Le sergent et Sambo Badié suivent les bords du fleuve, se glissant parfois, pour couper au court, parmi les cultures, les touffes de hautes herbes, les roseaux ou les flaques d'eaux des inondations, guidés par un bruit de voix qui leur arrivent tantôt confuses, tantôt criardes et élevées. A un détour, ils aperçoivent l'anse du Niger où descend, en une plage de sable lisse et fin, une large avenue naturelle débouchant de leur village.

Les femmes des tirailleurs sont là en grand travail de nettoyage. Vieilles et jeunes ont rejeté *boubous* et pagnes[1] ; seules quelques mères conservent enroulées sur la poitrine et les

1. *Boubous*, sortes de blouses longues et flottantes, aux manches largement ouvertes ; pagnes, morceaux de toile de coton dont les indigènes se couvrent de la ceinture aux genoux.

hanches les bandes d'étoffe qui maintiennent leur petit à califourchon sur leurs reins.

Toutes s'empressent également, barbotant dans l'eau, se savonnant, elles et leurs enfants, frottant avec du sable fin calebasses, pilons et mortiers à mil, lavant la « guinée »[1] blanche ou bleue de leurs sommaires vêtements, que sécheront vite quelques minutes d'ardent soleil.

Ce sont, hors du fleuve, sur la plage douce et tiède, des courses de statues de vieux bronze qui miroitent sous le ruissellement de l'eau et la caresse de la blonde lumière. Ce sont des allongements sur le dos ou sur le ventre, des bains de soleil, des étirements de corps librement développés, frêles et souples comme ceux de jeunes déesses, ou massifs, empâtés, déformés par la maternité, l'âge ou le travail : toute une exposition de seins menus et fermes, lourds et sensuels, vides et tombants, de ventres ronds et lisses, ballonnés et plissés, de croupes délicates ou pesantes, de membres d'une divine harmonie ou d'une grossière rudesse. Nulle ne cache rien : la pudeur est une « manière de Blancs » et aucun Blanc n'est là.

Ce sont aussi des bonds de négrillons, courant dodus et nus, la bedaine bombée par le mil : vrais petits amours aux faces joufflues, aux cheveux frisottants, aux corps du même bronze que leurs mères, ou petits clowns, drôles, à la tête rasée, avec, sur le sommet, une houppe soigneusement respectée : — car il faut qu'à leur mort les envoyés d'Allah puissent les saisir et les emporter au ciel de Mahomet !

Et des rires, des cris, souvent même des exclamations en un français barbare, — la seule langue qui réunisse toutes ces races, — éclatent, se croisent comme des appels de perruches dans une immense volière. On se serre, on se bouscule presque autour de deux *moussos*[2], Aitcha et Aminata, que l'on interpelle, que l'on félicite :

— Tu es heureuse, Aitcha, de complimenter monsieur gouverneur !

— *Hia ! hia*[3] *!* Aitcha !

1. Toile de coton, dite de Guinée, en usage au Soudan.

2. Terme générique signifiant femme ou fille, de n'importe quel âge.

3. Cris de guerre ou de joie des Maures, Touareg et indigènes du nord du Soudan.

— *Hia ! hia !* Aminata !

— Le lieutenant est bon pour toi, Aitcha !

— Et pour toi, Aminata !

Aitcha minaude, contente, sa figure de Bambara coupée d'un large rire qui ouvre jusqu'aux oreilles sa bouche déjà grande. Elle redresse fièrement sa tête qui garde un air mutin et rusé malgré la mâchoire lourde, le front bas, les cheveux crépus. Ses yeux courent mobiles sur la foule des *moussos* ; ils se fixent un instant sur le grossier gris-gris[1] carré de cuir usé, qui danse entre ses seins nus, comme si elle devait à ce talisman le grand honneur d'avoir été choisie, avec Aminata, pour saluer le gouverneur de compliments de bienvenue, au nom des femmes des tirailleurs.

De petite taille, de formes fines au milieu des matrones qui l'entourent, elle semble, dans sa nudité, quelque gentil animal futé et d'aspect fort disparate : la nature s'est plu à camper cette tête de mignarde laideur sur un corps d'harmonieuse perfection.

Une inquiétude prend Aitcha ; elle interpelle Aminata, qui se trouve à ses côtés :

— Tu sais le compliment, toi ?

Aminata cligne des yeux, fait une moue de sa lèvre épaisse, hausse ses fortes épaules. Que lui veut Aitcha, avec ses perpétuelles jacasseries ?

Certes elles sont toutes deux de race bambara, ont été captives ensemble, ont toujours vécu côte à côte. Mais enfin cette petite a pour mari un simple tirailleur, Sambo Badié, le plus vieux de tous ; elle est toujours la gamine d'autrefois, sans hanches, sans croupe, sans seins développés ; elle est frappée de stérilité.

Elle, Aminata, est une personne d'importance, femme du beau sergent Dara Koubi et mère de deux négrillons. Elle est de stature élevée, a pris du corps. Ses mamelles énormes s'étalent, écrasées par les bandes d'étoffes qui tiennent son dernier-né à cheval sur le renflement de sa somptueuse croupe. Son visage impose le respect ; il est lourd, entièrement celui de sa race, fait des bourrelets et des épaisseurs du

1. Sorte d'amulette ou de talisman.

nez, des lèvres et des paupières. Elle a à son service un boy qui porte ses calebasses. Ses gris-gris sont plus nombreux, plus riches, en argent, en cuivre, en cuir ouvragé ; plus puissants aussi : ils renferment des talismans, des écrits venus de saints marabouts. Et, toute nue qu'elle est sur les bords du fleuve, elle reste « madame sergent » et ne parle que lorsqu'elle le veut.

Pourquoi répondrait-elle ? Certes elle le sait, et, sûrement, mieux que cette folle d'Aitcha, le compliment au gouverneur.

D'un coup de reins, elle remet son petit en bonne assiette. De la main, elle écarte son autre bambin, Keita, un négrillon de trois ans peut-être, qui cherche vainement sur la cuisse de sa mère à quel bout d'étoffe il pourrait s'accrocher. Et, digne, elle appelle son boy Ahmadi, lui demandant ses pagnes et *boubous* étendus sur le sable chaud.

Mais les femmes ont repris leurs cris, leurs « *bissimilaï*[1] ! » d'admiration, leurs « *hia ! hia !* »

— Bon pour vous, le lieutenant, bon pour vous deux !

— Aminata est la femme du beau sergent !

— Aitcha celle du vieux tirailleur !

— Le lieutenant a choisi Aitcha pour le compliment ! Il a choisi « madame vieux tirailleur » !

Et elles rient à grands éclats, féroces, stupides, satisfaites du chagrin qui tout à coup crispe le visage rieur de la petite *mousso*.

Aitcha a bien été choisie par l'officier parce qu'elle est la femme du plus ancien tirailleur : ce choix marque une pensée de touchante attention à l'égard du vieux serviteur de la cause française. Mais, dans son cerveau obscur, elle ne démêle pas les causes ; elle ne saisit que les effets, ne s'arrête qu'à ceux du moment. Elle est triste et songeuse : les femmes viennent de la railler, de se moquer de son vieux mari, qui n'a pu lui donner un petit et ne lui en donnera pas.

N'aura-t-elle donc jamais le bonheur ?

Enfant, elle était captive avec Aminata, dans les pays du Sud, chez un riche Dioula, trafiquant de la gomme, des plumes d'autruche, des kolas, de l'ivoire et de la poudre d'or.

1. Exclamation d'admiration et d'étonnement.

Le maître les avait emmenées à Sikasso ; là elles vivaient heureuses, très jeunes encore, bien traitées. Elles ne connaissaient ni leurs mères, ni le village où elles étaient nées ; elles s'aimaient comme deux sœurs, étant tout l'une pour l'autre.

Un soir, le tonnerre gronda autour de la ville. Trois jours entiers, il se fit entendre, comme si les rafales d'une violente tornade avaient balayé la brousse d'alentour. Les guerriers avaient couru aux remparts, suivis des captifs portant les vases pleins du poison où trempaient les flèches tueuses d'ennemis. Elles, craintivement, étaient restées enfermées dans une case. Le fracas de la tornade avait redoublé. Des boules de fer et de feu s'étaient abattues sur Sikasso, renversant les murs de pisé, éventrant les toits, allant chercher et frapper leurs compagnes dans les réduits les plus cachés. Une rafale encore plus formidable avait comme soulevé le sol, couvrant la ville d'une pluie de pierrailles : le *Dionfoutou*[1] du roi Bademba venait de sauter. Était-ce là quelque épouvantable punition d'Allah ?

A moitié enfouies dans les décombres, à moitié mortes de peur, de faim et de soif, elles avaient vu passer parmi les flammes et les ruines des hommes pâles, suivis d'autres hommes, noirs comme elles et vêtus de bleu. Elles avaient entendu des hurlements de mort, des gémissements d'agonie, tout un fracas de formidable *tam-tam*[2].

Avec la nuit, le silence s'était fait peu à peu. Elles se tenaient immobiles, tremblantes dans la case éventrée, quand deux des noirs vêtus de bleu entrèrent précipitamment, se jetèrent brutalement sur elles, puis les emportèrent, au milieu des débris fumants, dans un camp où se trouvaient quelques chefs blancs, des centaines de guerriers noirs et des femmes, des femmes, des femmes de tout âge et de toute race.

Depuis lors elles étaient restées les épouses des deux noirs qui les avaient prises, — Aminata du beau sergent, et elle du vieux tirailleur.

Et, Aminata avait été heureuse, honorée, obéie par tous,

1. Maison fortifiée, formant en quelque sorte le palais du roi.

2. Concert indigène, avec instruments à sons très retentissants. — On désigne souvent aussi par ce mot tel ou tel de ces instruments, et, plus particulièrement, des sortes de tambours et de cymbales.

bénie d'Allah qui lui avait permis deux fils. Elle, au contraire, était pauvre, raillée pour sa stérilité, rudoyée et souvent maltraitée par son vieux mari. Pourtant elle tenait la case propre, préparait avec soin le couscous, discutait, aux distributions de vivres, pour avoir les meilleures parts de mil, de mouton et de sel, faisait tout pour que le maître fût content.

Peine perdue : son gris-gris ne la servait pas. Il lui avait donné le vieux et brutal mari ; il ne lui apportait pas les enfants attendus. Cependant — et sa figure s'éclairait — il avait su obtenir du lieutenant qu'elle saluât le gouverneur.

Cette joie fut de courte durée.

Sur la berge apparut le sergent, suivi de Sambo Badié, et Aitcha vit celui-ci si cassé, si misérable, derrière Dara Koubi robuste, puissant, la poitrine plastronnante, que toutes ses peines lui montèrent aux yeux et faillirent en faire jaillir des larmes.

— Allons ! au village ! — lui dit d'une voix rude son mari, sans même s'apercevoir qu'elle était entièrement nue.

Elle enroule son pagne autour de ses reins, remplit sa calebasse des linges qu'elle a lavés et, la chargeant sur sa tête, se dirige lentement vers le camp[1], à la suite de Sambo Badié.

Aminata la précède, marchant auprès du sergent, causant joyeusement, s'abritant du soleil sous un vaste parasol de couleur écarlate. A ses côtés, gambade tout nu le plus âgé de ses bambins. A quelques pas en avant, le boy Ahmadi porte les calebasses pleines de *boubous* frais et propres.

Aminata semble se prélasser, être fière de sa corpulence, se sentir digne du beau Koubi, comme si elle formait avec lui un couple de majestueuse beauté. Son allure, ses manières, sa réserve même deviennent celles d'une femme libre, de haute caste. La captivité est chose bien lointaine pour cette heureuse !

Le cœur de la petite Aitcha se gonfle toujours à cette vue. Certes elle aime son ancienne sœur de misère. Mais, pourquoi elle-même n'a-t-elle fait que changer de maître ?

1. Au Soudan français, les tirailleurs habitent des villages particuliers que l'on appelle indistinctement « camps » ou « villages des tirailleurs ».

***

Au village des tirailleurs, dont les larges avenues s'ouvrent bordées de cases semblables à des ruches d'abeilles géantes, tous se hâtent pour être prêts à faire honneur au puissant visiteur.

Les femmes préparent sur les nattes les uniformes de leurs maris, font briller les cuivres des équipements, polissent soigneusement l'acier des baïonnettes et des fusils. Les calebasses, poteries et marmites sont rangées dans l'intérieur des cases : pas une loque ne sèche au soleil. Dans les allées, le sable resplendit net et pur de toute souillure, tacheté seulement, par endroits, de l'ombre de quelque palmier colossal.

Puis les femmes se sont parées elles-mêmes. Au seuil du désert, les costumes sont simples et la mode bonne enfant. Mais, d'instinct, le bout d'étoffe y est aussi savant que la plus civilisée des robes : il cache ou découvre comme s'il était conscient et savait discerner.

La vraie toilette d'Aitcha eût été sa nudité. Mais le gouverneur, toute une foule d'Européens seraient là : la pudeur se commandait.

Aitcha tire d'une peau de bouc, suspendue au mur de sa case, les plus précieuses de ses richesses : un carré de soie jaune, des rangées de cauris[1], quelques petites pièces d'argent percées de trous, des boules de verre de couleur, des babouches de cuir rouge.

Elle appelle Kani, autre jeune Bambara, qui, depuis son récent mariage avec un tirailleur voisin de case, lui témoigne son affection par mille gentillesses. Elle se débarrasse du pagne qui lui ceint les reins, s'accroupit sur les nattes, tend à son amie le foulard de soie et lui laisse le soin de l'en coiffer.

Les cheveux des Soudanaises sont tout aussi instruits que les étoffes de leurs toges. Longs et souples, — ce qui est rare, — ils se disposent en nattes ornées de pendeloques d'ivoire et de métal, ou s'échafaudent en casques, en lourdes chenilles noires, imprégnées de beurre de karité. Plus courts et crépus, ils

1. Petites coquilles, qui ont longtemps servi de monnaie au Sénégal et au Soudan.

s'enferment dans des foulards de teintes éclatantes, bizarrement noués et relevés, avec des coins, des pans, des bouts et des pointes de toutes formes et de toutes dimensions.

Kani est une habile coiffeuse. Elle campe hardiment sur le haut de la tête d'Aitcha, en une sorte de bonnet bouffant, le carré de soie d'or. Tout autour courent les frisures des cheveux courts, tout luisants de pommade. Elle y fixe quelques pièces d'argent, y sème des boules de verre étincelantes, consolide le tout d'un lacis compliqué de fils, de longues épingles de bois durci, attache autour du cou, des poignets et des chevilles, des rangées de cauris : c'est si charmant sur les peaux fines et noires, ces alignements de coquillages nacrés s'irisant au soleil !

Satisfaite de son œuvre, elle fait lever Aitcha, regarde longuement son amie, dont la nudité semble celle de quelque vierge d'Afrique parée pour un barbare sacrifice, prend dans la calebasse la « guinée » d'une blancheur immaculée, la jette sur les épaules, la dispose en longs plis, qui couvrent les bras, se ferment sur le cou et vont tomber à terre en une large toge flottante.

Aitcha avait laissé faire. Elle rit de se voir une chose toute blanche, informe et vague. Lestement elle enlève l'étoffe.

Vraiment, ses épaules rondes et lisses, ses seins fermes ont bien quelques droits aux caresses du soleil, et elle drape elle-même la « guinée » sur son corps, la croisant sur l'épaule gauche, laissant libre la droite, cachant bien à regret l'un de ses seins, découvrant à demi l'autre, dont, à chacun de ses mouvements, la pointe apparaît et disparaît. Ses bras sortent nus des plis harmonieux.

Elle se dandine, contente de sa trouvaille, lorsque entre Aminata, suivie des femmes qui se sont empressées autour d'elle pour l'aider, l'habiller et la parer.

Sous l'immense *boubou* qui la couvre comme d'une vaste cloche et emprisonne dans ses plis le négrillon toujours attaché sur ses reins, « madame sergent » est énorme, toute gonflée de dignité. Des bijoux d'or et d'argent brillent à ses oreilles, dans ses cheveux, autour de ses poignets ; des pendentifs d'ambre et de corail se mêlent à ses précieux gris-gris. Elle tient à la main le luxueux parasol de couleur éclatante.

Aminata s'arrête, comme suffoquée par ce qu'elle voit. Son regard s'allume de colère : brusquement elle ordonne :

— Cette tenue pour recevoir monsieur le gouverneur?... Il faut changer ça !

Aitcha se résigne et change. Le petit sein indiscret, le bout d'épaule lustrée, les bras ronds s'enferment sous l'étoffe.

***

Maintenant le Niger s'anime pour la solennelle réception du gouverneur.

Entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, les Somonos, qui exercent de père en fils les fonctions de pêcheurs comme un sacerdoce, s'essaient aux saluts dont tout à l'heure ils accueilleront le grand chef blanc. Leurs torses nus, émergeant du fleuve, marquent d'un alignement de statues le chenal que suivra le chaland. Ils semblent, dans le lointain, la personnification des robustes divinités du puissant Niger, venu à travers les sables pour en couper la désolation d'une bienfaisante ligne de vie.

Sur les bords, s'agite une foule bigarrée, faite de toutes les races qu'attire Tombouctou, ce carrefour de l'Afrique occidentale.

Les grands seigneurs du pillage, Maures et Touareg, — ces derniers le visage à demi caché par le voile légendaire des nomades du désert, — promènent, superbes d'arrogante gueuserie, leurs têtes de bandits ou de Christs, leurs chevelures broussailleuses, leurs loques sombres, au milieu des visages prétentieusement graves, des crânes rasés, crépus ou frisés, des cafetans et burnous emphatiquement colorés des chefs indigènes.

Ceux-ci, suivis de leurs cortèges de notables ou de captifs, n'ont besoin d'aucun protocole pour faire respecter l'importance de leur caste ou de leur origine.

L'Ouolof noir comme du jais, le Toucouleur de ton mat, qui s'enorgueillissent tous deux d'être de race supérieure et de sang guerrier, imposent leur solennelle fatuité. Ils se drapent dans des étoffes de couleur blanche ou bleue, en des

gestes amples qui déploient leurs *boubous* comme des ailes de chauves-souris géantes.

Le Peuhl pasteur va lentement de groupe en groupe, une longue gaule de berger à la main, le visage de teinte claire indifférent, figé comme un masque de sphinx égyptien.

Puis, c'est l'amas de toutes les races et castes de rang inférieur, de tous les innombrables croisements, des faces plus épaisses, des silhouettes plus grossières, des cheveux laineux, des peaux couleur de charbon, de suie, d'acajou et de cuivre.

C'est le Malinké, le Sarracolais, de tempérament commerçant et industrieux, dont l'œil rusé cherche la bonne place où se glisser ; le Songoy, ce dominateur d'autrefois, dont le regard vide accuse la légendaire lasciveté des femmes de son sang ; le Bambara, la figure bestiale, balafrée des trois entailles de la servitude, qui s'efface aux derniers rangs dans des attitudes d'humilité.

Derrière enfin, se pressent des groupes de femmes, de celles qu'une condition élevée ne tient pas enfermées dans leurs cases. Leurs têtes seules se voient à distance, en un fouillis de petites boules noirâtres que bariolent les teintes éclatantes des serre-têtes et le disque de blanc vif des yeux. On dirait des bandes d'oiseaux à crêtes et à huppes venus des forêts tropicales et dont le caquetage rapide et aigu crépite au-dessus de la foule.

Sur ce fond d'extravagantes couleurs flamboyant au soleil, dans ce grouillement de faces de bronze où pétillent les éclairs des yeux si mobiles, dans toute cette exubérance de vie, les Européens, avec leurs visages pâles et amaigris, leurs vêtements blancs et étriqués, leur taille peu élevée, leurs gestes rares et lents, semblent les tristes représentants d'une très vieille race prête à disparaître, — sortes de spectres jetés brusquement à la lumière et aveuglés par son éclat.

Soudain une sonnerie de clairons fait respectueusement s'écarter les indigènes et, le long de la berge, vient s'aligner un peloton de tirailleurs noirs, à la haute stature, aux mouvements souples, vêtus de vestes et de courtes culottes couleur de ciel que coupe de reflets d'or le jaune des cuivres et des passementeries.

Le beau sergent Koubi est à leur droite, rayonnant de ses

galons, de ses croix, de son uniforme d'azur, de sa chéchia de feu. A ses côtés, le vieux Sambo Badié redresse sa taille cassée ; ses yeux s'éveillent, brillent de fierté.

Les faces des tirailleurs sont graves, impassibles. On les sent crânes et disciplinés, mais d'une violence prête à se déchaîner. De temps à autre ils caressent leurs armes luisantes, — les « lebels » qui tuent loin et sûrement, les baïonnettes qui éventrent, — du même regard qu'ont les indigènes pour les gris-gris puissants, qui donnent ou écartent la mort.

Dans la foule maintenant attentive et presque silencieuse, l'éclat des tons violents s'éteint devant le flamboiement des chéchias. Celles-ci sont les reines. Aussi, lorsque le grand chef blanc pose le pied sur la rive, dans le grondement des canons du fort Bonnier, c'est vers elles qu'il se dirige tout d'abord pour saluer dans leur rayonnement le symbole même de la domination française.

*
* *

A l'entrée du village, sur l'allée principale, les femmes des tirailleurs s'étaient groupées.

Devant elles se tiennent, droites sous les guérites de leurs toges, comme des soldats sous les armes, Aminata et Aitcha, celle-ci toujours insouciante et espiègle, avec des mines de petit singe enchaîné, très empêtré de gênants vêtements : celle-là avec un air soucieux, encore plus grave que d'ordinaire, son front étroit creusé de profonds plis, comme sous l'effort de quelque travail intense du cerveau.

« Madame sergent » marmotte des paroles qu'elle semble craindre d'oublier. Par instants, elle replace, de son mouvement familier de croupe, son négrillon fort mal à l'aise sous la toge. Le fracas des canons, le bruit des acclamations qui retentissent sur la rive, la font tressaillir, elle dont les nerfs sont faits à de bien autres vacarmes. Ses yeux ne quittent pas la direction du fleuve et, lorsque le gouverneur paraît, suivi d'un imposant cortège, elle les roule effarés, se raidissant soudain dans une immobilité de pierre.

Arrêté devant le groupe des femmes, le grand chef blanc attend aimablement.

Rien ne sort de la gorge contractée d'Aminata. Elle aspire de larges bouffées d'air, ouvre ses lèvres épaisses, tourne de tous côtés ses yeux blancs, se balance en de lourds mouvements qui ballottent sur ses reins la tête de son négrillon, tout heureux qu'enfin l'on se remue un peu...

Le grand chef attend toujours, quand une voix nasillarde crie aux côtés d'Aminata :

— Mesdames tirailleurs, salut à monsieur gouvernement !

Et la petite Aitcha, qui vient de jeter ce bout de phrase, s'incline, comique de sérieux... Sans laisser à « monsieur gouvernement » le temps de répondre, sans s'occuper d'Aminata restée bouche bée sur place, elle disparaît au milieu des « *hia ! hia !* » enthousiastes de ses compagnes.

Les femmes se dispersent, courent à leurs cases, en une envolée d'oiseaux piailleurs, en rapportent les instruments de *tam-tam*.

On saisit les tambours, troncs d'arbres évidés ou mortiers à mil grossièrement garnis d'une dépouille d'animal, et l'on frappe dessus à tour de bras. On embouche les pipeaux taillés dans les roseaux des bords du Niger. On fait grincer les cordes des primitives guitares, demi-calebasses tendues de quelque peau. On se jette sur les balafons, dont les tubes de bois creux semblent sonner tous à la fois.

Aitcha accourt, sa longue toge retroussée à plein bras. Grisée par son audace de tout à l'heure et par les acclamations, elle se promène très fière, brandissant un vieil accordéon dont elle tire les sons les plus discordants. Des femmes rangées en demi-cercle poussent des cris stridents, battent furieusement de leurs mains osseuses, qui claquent comme des castagnettes.

C'est un charivari de sabbat, une assourdissante cacophonie de bruits sourds et graves, de grincements et de sifflements aigus, d'appels criards, de roucoulements prolongés.

« Mesdames tirailleurs » sont tout à leur affaire ! Elles s'excitent et excitent leurs négrillons à frapper, crier, souffler. L'entraînement devient tel que les tout petits eux-mêmes — ceux qu'on porte attachés sur les reins — « font *tam-tam* » sur le dos de leurs mères.

Alors les danses commencent. « Monsieur gouvernement » a droit à mieux qu'aux évolutions ordinaires, qu'aux figures

langoureuses du foulard ou du poignard que rythment de lentes et plaintives mélopées.

On lui doit des danses violentes, et les têtes sont ivres de bruit, de soleil, d'imbécile fanfaronnade ! Le *tam-tam* redouble, les femmes hurlent, comme subitement frappées de folie hystérique.

Aitcha, dont la toge n'est plus qu'une draperie enroulée autour de la taille, se jette devant ses compagnes, la tête en arrière, son corps de petit démon secoué de brusques soubresauts. Aminata, dont le négrillon se cramponne plaqué contre son dos, Kani, Zaacha, puis d'autres et d'autres encore l'y rejoignent. Les pagnes se détachent, les *boubous* s'entr'ouvrent. « Mesdames tirailleurs » oublient que les Blancs sont là. Elles redeviennent les primitives négresses.

Leurs figures se bestialisent. Dans leurs yeux flambent les lueurs de la femelle en rut. Leurs mâchoires se contractent, presque hideuses. Leurs dents grincent. Elles lancent des appels obscènes, se précipitent en avant comme à la rencontre de quelque mâle ardemment désiré, étendent les bras, les referment en une brutale étreinte. Les vêtements sont à moitié tombés. Les hanches roulent, les croupes se tendent, les têtes se renversent.

Le *tam-tam*, dont le charivari scandait d'éclats croissants les mouvements de cette effrénée bacchanale, espace maintenant ses coups, assourdit son fracas et tout à coup se tait. Les femmes s'arrêtent épuisées, l'écume aux lèvres, les yeux à demi tournés. Le silence les rend à elles-mêmes : elles se reprennent, recroisent leurs étoffes, et, redevenues conscientes, s'enfuient honteuses en dehors du cercle des spectateurs.

Un nuage de sable soulevé par ces rondes d'enfer a couvert leur fuite. « Monsieur gouvernement », les yeux brûlants de poussière, les oreilles bourdonnant de l'épouvantable tapage, est sorti du village, suivi de son cortège toujours aussi solennel de grands chefs du pays.

*
* *

Le lendemain, sur la plage des bords du fleuve, c'est la même affluence de femmes, le même bruit de discussions, de

cris et de rires... Aitcha est l'héroïne du moment. Les plus âgées, les matrones corpulentes enragent de son succès de la veille, n'appellent plus la petite *mousso* que « madame vieux tirailleur ».

Mais elle est trop heureuse « madame vieux tirailleur » pour s'occuper de ces railleries.

Elle est venue au Niger, légère et gaie, deux grandes calebasses se balançant doucement aux extrémités de la gaule qu'elle portait sur l'épaule. Elle les a emplies de l'eau transparente, les a posées sur le sable qui les maintient inclinées et, penchée en avant, elle est tout à la tâche de s'y regarder comme en un double miroir.

L'eau lui renvoie l'image de sa tête de diablotin, de ses épaules frêles et rondes, de ses seins menus, et fait scintiller dans leur sillon l'or d'une étoile à sept branches qu'attache à son cou une longue tresse de cuir fauve. D'un doigt elle remue l'étoile pour la faire miroiter dans l'eau immobile, la retourne, la fait danser, écarte le vieux gris-gris si fané et si terne pour qu'elle soit en bonne place, bien au centre, sans être gênée par les rondeurs de ces deux globes d'ébène.

C'est qu'elle brille d'un éclat si vif, l'étoile d'or que vient de lui envoyer « monsieur gouvernement »! Elle est semblable à celles dont les feux étincellent dans la splendeur des nuits soudanaises.

La petite Aitcha réfléchit. Les Blancs sont si forts! Rien ne peut leur résister. Ils ont « des manières de tout faire » que l'on ne comprend pas. Dara Koubi, qui est savant, raconte sur eux des histoires étranges, des choses qui les montrent aussi puissants qu'Allah. Ils ont des fils de métal qui courent dans la brousse et dans l'eau, qui vont dans leurs villages très loin, très loin, vers le nord, et par ces fils ils causent tous les jours avec leurs femmes, aux corps de lait, aux cheveux de soie dorée. « Madame sergent » disait même que, chaque soir, « ils couchaient par ces fils avec leurs épouses ». Mais ceci, Dara Koubi ne le savait pas. Oui, ils peuvent tout, les Blancs. Ils peuvent faire tonner, pleuvoir. Ils peuvent bien prendre aussi, s'ils le veulent, les étoiles du ciel et les donner!

Et puis cette étoile, que l'on porte suspendue au cou, c'est

peut-être aussi le grand gris-gris des Blancs, celui qui les rend forts, riches, maîtres de tout... Et « monsieur gouvernement » lui a fait présent d'un de ces merveilleux fétiches.

Maintenant elle est tranquille : le bonheur, qui la fuyait sans cesse, lui viendra comme il est venu à Aminata. Et, elle rit, danse devant le miroir de ses calebasses, indifférente aux lazzi des femmes, quand, levant la tête, elle voit, campée face à elle, la sévère « madame sergent ».

Sur le *boubou* d'Aminata brille, parmi les autres gris-gris, le bijou aux sept branches d'or. Le gouverneur a fait aux deux *moussos* le même cadeau de remerciement. Aitcha n'en est nullement jalouse : voilà les deux sœurs de jadis réunies par le même talisman, l'amitié d'autrefois peut-être retrouvée ; toutes deux en seront doublement heureuses. Le fétiche du chef blanc commence à faire des miracles.

« Madame sergent » regarde immobile, le visage inerte. Elle lance à terre, avec un sifflement de dédain, un jet serré de salive qui creuse le sable comme d'une pointe d'épée. Lentement, elle descend vers le fleuve, où son boy Ahmadi nettoie les calebasses.

— Aminata ! Aminata ! — crie la petite *mousso*.

Et elle court à elle.

— Aminata ! Dis ! Qu'a fait Aitcha ?

Qu'a fait Aitcha ? Elle a pris hier la place de « madame sergent ». La femme du vieux tirailleur a dit le compliment au gouverneur. Aminata le savait, le compliment ! Elle allait parler. Aitcha n'avait pas le droit de causer pour elle ! Aitcha est une envieuse, une méchante, une ambitieuse !

Et les femmes approuvent, discutent, se bousculent, se tirant, renversant, dans leur agitation, les calebasses alignées sur le sable. Les groupes s'éloignent de celle qui a mérité la colère de « madame sergent ».

Seule, Kani, la Bambara, reste près de la petite *mousso*, qui pleure et serre sur sa poitrine, comme en un geste de supplication, l'étoile aux sept branches d'or.

*
* *

Six mois se sont écoulés... Une troupe chemine lentement,

si petite qu'elle semble une bande de fourmis perdue dans l'immensité.

Aucun sentier, aucune piste ne sont tracés. La petite troupe va, chaque jour, de point d'eau en point d'eau, de puits en puits, de mare en mare, dans un continuel vallonnement de dunes successives, tantôt en plein sable, tantôt au milieu d'arbrisseaux rabougris, sans rien qui lui permette de s'orienter.

Un lieutenant marche en tête, sa boussole à la main, contrôlant, autant qu'il le peut, les affirmations des guides qui sont auprès de lui. Car ils sont le mystère, les ouvriers de vie ou de mort, ces guides-sorciers qui partent de jour ou de nuit dans la direction voulue, trouvent des repères là où il n'en existe pas et arrivent à l'eau si ardemment attendue, à l'eau sans prix, souvent bourbeuse, pleine de crapauds et de bêtes immondes, mais bonne tout de même, parce qu'elle est le salut.

Et, derrière le chef blanc, suivent, aveugles et confiants, entraînés tous ensemble dans son sillon, les tirailleurs, leurs femmes, les boys, les chameaux chargés de caisses de munitions, de vivres, de pacotille d'échange ou de peaux de bouc, grossières et solides, pleines de l'eau formant la suprême réserve.

Depuis plus de quatre mois, on a quitté Tombouctou, descendu le Niger, pour de là s'enfoncer vers l'orient, dans l'aridité des sables inconnus, à la découverte de nouveaux mondes. Et la même ténacité anime toujours le chef, la même ardeur de foi et de dévouement les soldats.

On a traversé les steppes du nord de Sokoto[1], marchant groupés, les femmes et les bagages au centre pour les protéger contre les attaques des Touareg, dont les cris et les *tam-tam* de guerre vibraient dans le lointain ; bivouaquant la nuit, en carré, les feux allumés, une partie des hommes debout derrière un rideau de buissons épineux ; doublant, sous un soleil brûlant, les étapes dangereuses ; ne vivant souvent que d'une poignée de mil et d'une eau rare qu'il fallait demander aux entrailles de la terre.

Le succès a répondu aux efforts. Le chef blanc sait con-

1. Steppes s'étendant au nord de Sokoto, dans les espaces compris entre le Niger et le lac Tchad.

duire la colonne. Elle va atteindre le territoire de Zinder et bientôt elle sera sur les bords de cette mer de féerie, de ce Tchad magique, dans les champs miraculeux de coton, de mil, de maïs qui couvrent ses rives.

La pensée du chef, jeté en enfant perdu sur ces terres nouvelles, meut cette poignée de primitifs. Ils croient en lui : ils vont déguenillés ; les beaux uniformes couleur de ciel sont ternis et râpés, les cuivres des équipements sans éclat, le noir des visages et des membres devenu d'un brun sale, les pieds calleux durcis de corne, les poitrines dégouttantes de sueur, — les « lebels » seuls en bon état, tenus prêts, tout chargés.

Les tirailleurs ne sont qu'une vingtaine, mais tous de vieux routiers du Soudan, choisis pour leurs services et leurs campagnes.

Le beau sergent Dara Koubi et les caporaux Bokar et Koubahi les commandent. Sambo Badié est à leurs côtés. Il a tant prié, l'ancien, tant demandé à être de la petite colonne que le sergent a imploré pour lui. On l'a emmené, malgré son âge, par égard pour son glorieux passé, et il marche, redressant sa taille, sans défaillance, solide comme un jeune.

Les femmes sont là au complet : Aminata, Aitcha, Kani, Zaacha et les autres. Elles accompagnent leurs maris à la guerre, puisent l'eau, préparent la maigre cuisine, soignent les blessés ou les malades.

Mais où sont les frais *boubous*, les coiffures savantes, les peaux lustrées ? Les perruches ont perdu leurs crêtes et leurs huppes éclatantes. Les pieds, que protègent de simples semelles de cuir fixées aux orteils par d'étroites lanières, ont usé leur couleur et leur forme à marcher, marcher toujours sur ce sol brûlant. Les visages; les corps, les étoffes, les cheveux sont comme incrustés de sable : — c'est le sable qui sert aux ablutions journalières, aux nettoyages, à tout ce que l'on demandait au bienfaisant Niger.

Seule, « madame sergent » peut encore faire quelque toilette. Son boy la suit, portant dans une calebasse des étoffes de rechange, des onguents et des huiles ; elle-même se prélasse à califourchon sur un bourriquot ou hissée tout au haut d'un chameau.

Les autres n'ont pas droit à ce luxe. La petite Aitcha

chemine aux côtés de Kani. Elle porte précieusement suspendu au cou le gris-gris du gouverneur, l'étoile aux sept branches d'or, mais combien terne, salie, bosselée déjà! Car, elle ne veut pas se séparer du talisman magique. Elle ne le quitte pas, comme Aminata, qui l'a placé sur un lit de coton sauvage, au milieu des *boubous* de sa calebasse. Et, le diablotin, que la poussière costume en une nonnette vêtue de bure, reste toujours gai, toujours alerte, toujours dispos pour le service du vieux tirailleur.

Le cœur simple d'Aitcha s'émeut aux spectacles de la route. Des esclaves, hommes et femmes, se sont échappés des campements de nomades dont les tentes piquent l'horizon de points sombres. Ils sont accourus vers la colonne, vers la liberté que la protection des Blancs donne aux captifs maltraités, et on n'a pu les accueillir. La troupe de tirailleurs est trop faible, trop isolée; la région trop dangereuse, inconnue, parcourue par de fortes bandes de Touareg ennemis; il faut passer vite, en évitant tout prétexte de combat, si l'on veut arriver au but... Et les misérables ont dû s'en retourner, abandonnés aux cruels châtiments qui attendent les fugitifs, à la bastonnade, aux fers, aux supplices d'épouvante et d'horreur qu'Aitcha a vu infliger autrefois.

*
* *

Une joie anime maintenant la petite colonne.

Demain on arrivera à Tessaoua[1]. On pourra s'y refaire, s'y approvisionner, retrouver l'odeur du mouton grillé aux grands feux de bois. Ce soir, on campe en vue d'un village dont les cases pointues frangent le bleu déjà rosé du ciel.

Les tirailleurs, les femmes ont salué d'acclamations l'apparition lointaine des paillotes, oasis d'Allah, après tant et tant de morne solitude. Le bivouac est installé à l'abri d'une dune.

En avant et à courte distance du village, au pied d'un petit monticule hérissé de cotonniers, d'aloès et de mimosas, une étroite nappe de hautes cultures marque l'emplacement des mares qu'ont signalées les guides. Dans la verdure, appa-

1. A l'ouest de Zinder.

raissent et disparaissent des indigènes, pucerons noirs sautant par bonds de place en place.

Le lieutenant a envoyé au chef un courrier, porteur de cadeaux, pour l'assurer de ses intentions pacifiques et demander le libre passage. Sur la réponse favorable qu'il en reçoit, il décide, comme d'habitude, d'aller lui-même le saluer; l'interprète et deux boys sans armes l'accompagneront...

Dara Koubi a pris le commandement du camp. La nuit s'est passée calme; mais, au point du jour, ni le lieutenant ni son interprète ne sont rentrés. Le sergent s'apprête à envoyer un courrier au village, lorsque accourt haletant l'un des boys partis la veille avec l'officier. « Le lieutenant et l'interprète ont été massacrés, les deux boys mis à la barre. Lui a pu s'échapper par ruse, promettant qu'il reviendrait avec sa femme et ses armes et donnerait son fusil à celui qui lui aurait enlevé ses fers. »

Et il ajoute des détails avec une volubilité que rien n'arrête plus, regardant par instants en arrière, épouvanté à la pensée qu'on aurait pu le poursuivre.

Les tirailleurs se sont groupés autour de lui: ils écoutent, le visage inquiet. Les femmes se pressent, effarées. Le chef blanc n'est plus là : tout est perdu: elles seront réduites en captivité. On est si loin de tout secours et entouré de tant d'ennemis! Rien qu'au village, dont maintenant les cases semblent innombrables, il y a certainement des milliers et des milliers de ces ennemis!... Et on parle, on se querelle presque. Les cerveaux s'échauffent. Les imaginations surexcitées ne se contentent pas des plus incroyables exagérations.

Dans ce brouhaha de panique, le sergent reste calme. Son parti est vite pris : le lieutenant est mort: son devoir, à lui, est de le venger et de se faire rendre son corps.

D'un mot, il impose silence autour de lui, fait prendre les armes, rassembler les femmes et les animaux de bât, puis donne l'ordre de se porter aux mares voisines de l'enceinte du village.

Le monticule qui les domine est rapidement occupé par les tirailleurs: les femmes et les bagages sont groupés en arrière sous la garde de boys armés. Dara Koubi et ses hommes fusilleront les indigènes qui viendront à l'eau; ils assoifferont

le village ou obtiendront satisfaction. Les tirailleurs se sont vite repris et le sergent sait qu'il peut compter sur eux.

Un courrier va sommer le chef indigène : « Le corps du lieutenant, la punition des coupables, ou le village mourra de soif ! » Il ne rapporte que ces mots : « Les guerriers répondront. »

Et bientôt se jettent vers le monticule des groupes de cavaliers qui s'élancent à plein galop, couverts d'un immense bouclier en peau de bœuf tannée. Des bandes à pied d'autres indigènes les suivent à courte distance. On voit briller au soleil les canons de quelques fusils, les fers barbelés des javelines, les cuivres des arcs énormes et des carquois, où sont fichées les flèches empoisonnées. On entend les cris de guerre, les *tam-tam* d'alarme, qui résonnent lugubrement.

Les « lebels » des tirailleurs découpent des tranches sanglantes dans ces paquets de corps humains, qui roulent serrés, se disjoignent, s'enfuient jusqu'à l'enceinte du village, en ressortent bientôt, gagnant cette fois les flancs.

Des cavaliers débouchent sur les derrières, sont reçus par les fusils des boys, glissent à toute allure le long du monticule, jettent au passage leurs coups de feu, leurs javelines ou leurs lances. Des hommes à pied rampent dans le sable, se faufilent de dune en dune, décochent à bonne portée leurs flèches empoisonnées. Les « lebels » sauvent encore une fois la petite troupe.

Le caporal Bokar, le vieux Sambo Badié, trois autres encore gisent déjà à terre.

Aitcha était allongée à plat ventre au sommet du monticule, les coudes enfoncés dans le sable. Elle jouissait du combat, qui plaisait à ses instincts comme une vision de fête. Prise par une sorte de respect de la force, elle admirait Badié ; elle oubliait l'âge de son mari, à le voir si calme, si puissant avec son « lebel », s'exposant plein de mépris pour ces sauvages et leurs armes d'enfants, quand subitement elle l'aperçut qui tournait sur lui-même, s'abattait d'un coup, cherchait à se relever.

Une flèche, lancée de près, venait de traverser le bras droit de Badié : la violence du choc l'avait renversé.

D'un bond, la petite *mousso* est à côté de lui. Elle l'étend

sur la pente de sable, soulève le bras inerte, cherche à en arracher le fer, qui va porter dans le sang le poison meurtrier du strophantus. Le vieux tirailleur, se raidissant contre la douleur, s'assoit, fait effort sur la flèche qui résiste; les barbes qui en hérissent la pointe la maintiennent encastrée dans les chairs. D'une pesée, avec Aitcha, il en brise le haut, fait de bois durci. Il ouvre la blessure, dégage les griffes de l'arme, parvient enfin à l'extraire, frangée de lambeaux sanguinolents.

Exténué, Sambo Badié s'est laissé retomber.

Accroupie près de lui, Aitcha entoure le bras, au-dessus de la plaie béante, de longues bandes de « guinée » vigoureusement serrées. Elle dispose les pansements que lui apporte un boy.

Peut-elle faire plus, la petite *mousso*? Elle cherche... et tout à coup regarde l'étoile d'or aux sept branches qui pend à son cou. Elle la détache vivement et la place délicatement sur la poitrine de son mari qui semble dormir. Le gris-gris du Blanc guérira le tirailleur; il leur apportera le bonheur à tous deux...

***

La nuit est venue; les indigènes se sont enfermés dans le village.

Aitcha veille Badié; le gris-gris est puissant : le poison de la flèche n'a pas tué le maître; elle le croit sauvé. Au lever du jour, le vieux brave veut aller reprendre son rang au milieu de ses camarades.

Mais il peut à peine se soulever : tout le côté droit de son corps, le côté blessé, est comme engourdi, inerte, refuse d'obéir à sa volonté; puis, peu à peu, les jambes, le tronc, le bras encore valide se prennent. Badié reste étendu sur le sol, comme crucifié, les yeux brillants de toute la vie qui s'y est réfugiée.

Près de lui, Aitcha garde la même pose accroupie. Elle reste immobile, frappée par le mystère de cette mort lente. Son regard se fixe sur l'étoile d'or dont elle attend tout, et Badié ne remue toujours pas!

Le soleil est haut dans le ciel. Les assauts contre le mon-

ticule ont repris et cessé. Ni l'éclat de la lumière, ni le fracas des attaques, ni le poids du silence ne la tirent de son attitude d'hypnose. Et le poison, que la flèche ne portait pas assez frais pour tuer d'un coup, s'attaque maintenant au cerveau, voile les yeux, contracte les mâchoires, crispe les membres, raidit pour toujours le vieux tirailleur...

Vers la fin du jour, les indigènes, saisis d'effroi devant le nombre de leurs morts, déposent à mi-chemin entre le village et les mares les corps sanglants du lieutenant et de l'interprète. Quatre tirailleurs les transportent au monticule, où s'alignent déjà côte à côte les cadavres de six d'entre eux.

Koubi fait placer les morts sur des chameaux, charge ses blessés sur des lits de branchages, que porteront les boys, et, à la nuit, la petite troupe reprend la direction du couchant.

Elle s'arrête, quelques heures après, dans un site désert où le sable est coupé de roches abruptes; elle y creuse une longue tranchée où les huit corps sont descendus. Le lieutenant repose au milieu de sa garde de héros.

Écrasées sur les bords de la fosse, les femmes poussent de lugubres ululements, auxquels répondent dans le lointain de la steppe des appels d'hyènes affamées. Aitcha seule se tait, comme anéantie. Elle ne quitte pas des yeux le corps de Sambo Badié, couché à la droite du chef blanc.

Déjà le sable et les rocailles que jettent les tirailleurs ensevelissent à demi son mari, quand elle se dresse et montre sur la vareuse toute maculée de sang l'étoile d'or qu'elle y a laissée et qui s'allume sous les rayons lunaires.

Le vieux tirailleur est mort; le paradis d'Allah est ouvert aux braves. Le gris-gris aux sept branches est son unique bien, son unique protecteur, à elle, la veuve, plus seule maintenant que lorsqu'elle était captive. Son Sambo le sait : il ne voudrait pas garder l'étoile d'espérance... On la rend à la petite *mousso*, et, vite, — car il faut se hâter, s'éloigner au plus tôt, — on comble la tranchée, on entasse sur les corps les blocs de rochers qui les défendront contre toute profanation, et l'on se remet en marche vers le Niger.

*
* *

Oh! la dure et longue route que celle de ce retour, avec la crainte perpétuelle des attaques, l'encombrement des blessés, l'obsession des camarades et du chef laissés dans le sable, si loin derrière soi, en pays perdu!

Les premiers jours, Aitcha suit, sans parler, ce groupe d'hommes et de femmes qui est, pour elle, toute la terre. Où ira-t-elle quand, une fois rentrés au Soudan, ils se seront dispersés? Son Sambo n'est plus là pour la rudoyer et la protéger. Elle n'est plus « madame tirailleur », ni « madame jeune », ni « madame vieux »; elle n'est plus rien, rien. Elle n'aura plus de case dans le camp, près de Tombouctou, la case aussi aimée que le village où elle est née.

Oh! cette étoile d'or! ce gris-gris du gouverneur! il a donc menti, menti! Il devait lui donner le bonheur! C'est encore quelque « manière de Blanc », qui ne peut servir aux pauvres Noirs!

Des envies la prennent de le briser, de l'enfouir dans le sable. Mais une terreur l'arrête, une résolution lui vient... Elle va vers Aminata, et, lui présentant l'étoile :

— Madame sergent, — dit-elle respectueusement, — prends-la; dépose-la avec la tienne sur le lit de coton sauvage, dans les étoffes de la calebasse.

Aminata consent.

— Merci, merci bien, madame sergent.

Et la petite Aitcha s'adresse des reproches: elle traitait mal, sans déférence, le précieux talisman, le salissait, le bosselait à l'avoir toujours sur elle, comme un simple gris-gris de Noirs. Il fallait faire ce que faisait la sage Aminata.

Peu à peu, elle sort comme d'un long sommeil.

Le sergent Dara Koubi est bon. Il veille sur elle, a soin qu'elle mange son couscous, lui offre, la voyant lasse, exténuée de désespoir et de fatigue, de monter sur un chameau, lui parle de Sambo Badié, son vieux camarade qu'il aimait. Et il lui répète :

— Tu étais la femme d'un brave, Aitcha!

Et Aminata lui répond maintenant sans dureté, sans colère dans les yeux.

La petite *mousso* recommence à exister. Elle est reprise par le besoin de servir quelqu'un ; elle aide le boy Ahmadi, s'empresse, soumise aux désirs d'Aminata, marche derrière elle comme une suivante, vit à l'abri des galons d'or de Dara Koubi.

***

Deux mois après, l'héroïque petite troupe atteint Say, sur le Niger, et de là gagne Tombouctou.

Sur la vareuse du beau sergent, à côté des deux décorations dont il s'enorgueillissait déjà, brille la médaille militaire que vient de lui remettre le commandant du territoire.

Dara Koubi, joyeux et ému, appelle Aminata et la petite Aitcha.

— Aitcha, — dit-il, — le vieux Sambo Badié dort sous le sable. Il méritait la médaille. Veux-tu être ma femme, comme Aminata? Moi et Badié, nous serons contents.

« Madame vieux tirailleur » devint ainsi très simplement la seconde « madame sergent »... Dix mois après, elle porte sur les reins un petit négrillon bedonnant et dodu comme celui d'Aminata.

Elle est heureuse... Parfois, une pensée la rend songeuse pour un instant : l'étoile aux sept branches d'or du gouverneur lui a apporté le bonheur depuis qu'elle a eu soin de la conserver douillettement sur le blanc duvet de coton sauvage ; elle aurait pu sauver Sambo Badié, si le gouverneur lui avait appris « la manière de faire »... « Monsieur gouvernement » avait sans doute averti Aminata, mais il ne lui avait rien dit, à elle : — peut-être ne voulait-il pas que la petite Aitcha pût garder un vieux mari...

Et, rieuse, gaie, insouciante, elle court vers Dara Koubi, admire sa prestance, les ors de ses manches et de sa poitrine, se coule câline contre lui, espérant bien qu'il lui donnera bientôt un second négrillon, tout comme à Aminata.

PIERRE DORNIN

LES FOUILLES D'ALESIA

Il n'est pas douteux, aujourd'hui, qu'Alesia ait été un centre important de la Gaule ancienne. On connaît surtout le rôle qu'elle a joué comme place forte dans le duel qui mit aux prises Vercingétorix et César. Mais tout donne à penser qu'elle fut aussi un centre religieux de premier ordre, ainsi qu'une ville industrielle et commerciale. L'initiative que vient de prendre la *Société des Sciences historiques et naturelles* de Semur va sans doute élucider ce problème. Cette Société, qui est l'un des groupements les plus actifs de la province, a projeté, par une série méthodique de fouilles, l'exploration complète de l'antique Alesia. Qu'espère-t-on trouver à Alesia? Quel est le but de ces fouilles? Quels en sont les voies et moyens?

*
* *

Et d'abord, où est exactement la ville illustrée par Vercingétorix et César? Les historiens sont aujourd'hui unanimes à reconnaître, dans le plateau du Mont-Auxois, près du petit village d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), le site de l'ancienne Alesia.

En faveur d'Alise-Sainte-Reine, une longue tradition écrite remonte jusqu'au IXe siècle, jusqu'au moine Héric, auteur d'un

poème sur les miracles de saint Germain. Pendant longtemps, cette tradition ne fut pas discutée. Cependant, dès le début du XVIIIe siècle, un érudit languedocien avait émis une hypothèse en faveur de la ville d'Alais (Gard). Plus tard, on proposa successivement Alaise dans le Doubs, Novalaise en Savoie, Izernore dans l'Ain, la colline des Avenières dans l'Isère, et même des localités de Normandie et d'Auvergne. Mais la discussion ne fut vraiment sérieuse qu'à propos d'Alaise (Doubs), lorsqu'en 1855-56, l'architecte franc-comtois A. Delacroix et plusieurs érudits, Castan, Toubin, Quicherat, Ernest Desjardins, etc., crurent reconnaître dans le plateau d'Alaise l'emplacement d'Alesia. La lutte fut âpre entre ces partisans de l'Alaise franc-comtoise et les défenseurs de l'Alise bourguignonne, Rossignol, Lenormant, R. de Coynart et surtout le duc d'Aumale (1858), qui s'appuyait sur des raisons topographiques et stratégiques. Faute de matériaux absolument probants, la querelle se serait sans doute éternisée, si Napoléon III, historien de César et partisan de l'Alise bourguignonne, n'avait décidé d'entreprendre des fouilles.

Ces fouilles de Napoléon III furent faites, de 1862 à 1865, sous la direction du capitaine (depuis colonel) Stoffel, non sur le plateau même d'Alise-Sainte-Reine, mais dans la plaine et sur les collines environnantes, pour retrouver les traces des travaux effectués par César lors du siège. Dans ses *Commentaires,* César donne des détails précis sur les ouvrages qu'il établit pour enfermer Vercingétorix dans Alise, puis pour se garder lui-même contre l'attaque d'une armée gauloise de secours.

Par les fouilles de Napoléon III, les fossés de circonvallation et de contrevallation, l'emplacement des camps de cavalerie près des rivières, des camps retranchés sur les hauteurs, et même certains éléments de défense accessoires, tels que trous-de-loup, furent retrouvés en place, heureusement conservés grâce à la nature du sous-sol ou protégés par les alluvions modernes. Les lignes ainsi reconstituées concordaient, par la forme et les dimensions, avec les indications fournies par les *Commentaires :* là, sans le moindre doute, avait existé une double enceinte identique à celle de César.

Les objets trouvés dans les tranchées fournirent la preuve

qu'on était bien en présence de l'Alesia de César, et non de toute autre ville où de semblables ouvrages de fortification passagère auraient pu être établis. On trouva, en effet, surtout au pied du mont Réa, où le combat avait été particulièrement meurtrier, plus de six cents monnaies romaines ou gauloises qui témoignèrent d'une façon péremptoire qu'on s'était battu là en l'an 52 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire l'année même du siège d'Alesia. Toutes les monnaies romaines trouvées dans les fossés sont, en effet, antérieures à l'an 52, et quelques-unes antérieures de quelques années seulement. Quant aux monnaies gauloises, plus de cent sont arvernes; l'une d'elles porte le nom même de Vercingétorix; enfin toutes celles — et elles sont au nombre de soixante et une — qui portent le nom de l'arverne Epasnactus sont du type gaulois pur et, par suite, antérieures à la domination romaine; aucune n'est du type romanisé, comme le furent toutes les médailles frappées au nom de ce même chef, après qu'il eut fait sa soumission aux conquérants.

Cet ensemble de preuves irréfutables a entraîné la conviction des historiens : aujourd'hui, les plus hautes autorités s'accordent à reconnaître dans l'oppidum du Mont Auxois la place où vint mourir l'indépendance gauloise.

Mais, si l'on est d'accord pour identifier Alise-Sainte-Reine avec l'Alesia des *Commentaires*, on ne l'est plus quand il s'agit de dire quelle fut l'importance de cette ville aux temps anciens, soit avant la conquête de César, soit après l'établissement des Romains. De l'importance militaire et stratégique, nul ne doute. Si Vercingétorix, chef habile et prévoyant, a choisi ce point pour y rallier ses troupes en cas de défaite, et s'il est venu s'y réfugier après l'échec de sa cavalerie, il fallait que la place offrît des ressources de toute nature pour la résistance. Effectivement, le Mont Auxois est une forteresse naturelle presque inexpugnable. Imaginez une montagne isolée, dominant de cent soixante mètres les vallées qui l'entourent, couronnée par un plateau de cent hectares de superficie; bordez ce plateau d'une ceinture ininterrompue de rochers à pic, de dix à trente mètres de hauteur, qui interdisent l'accès, sauf en deux points; placez une source importante sur ce plateau, deux autres à flanc de coteau, sous les

escarpements rocheux, et deux rivières formant fossé au pied de la montagne : vous aurez les éléments qui faisaient de cette place un réduit imprenable d'assaut et merveilleusement adapté à une résistance prolongée.

Mais cet emplacement, si favorable au stratège, ne fut-il qu'une forteresse ? Après tout, il a pu être le dernier boulevard de la résistance des Gaules, mais n'avoir qu'un rôle accidentel et éphémère. Y eut-il là au contraire, une ville, avec sa vie propre, son industrie, ses relations de commerce, un centre enfin, pareil à ces métropoles gauloises, Sens, Langres ou Besançon, qui, elles, ont gardé jusqu'à nos jours quelque chose de leur prééminence originelle ? Cette ville subsista-t-elle après la conquête par César? et sur l'emplacement de l'oppidum gaulois vit-on s'élever à la mode romaine, des temples, un théâtre, des thermes, un forum, des rues, des villas ?

A vrai dire, il semble au premier abord assez peu vraisemblable qu'une ville importante ait existé là. Il n'en reste apparemment pas trace. Le village d'Alise-Sainte-Reine, situé au penchant de la colline, n'a pas une seule maison sur le plateau, qui est absolument nu et ne porte que des champs de blé et de pommes de terre. En outre, Alesia fut au moyen âge un simple chef-lieu de *pagus*, de « pays », le pays d'Auxois, *pagus Alesiensis* ou *Alsensis*. Or, une grande ville romaine n'eût-elle pas laissé une trace plus importante dans la géographie administrative de la France mérovingienne ? Langres, Autun, Besançon, voire même Mâcon et Chalon-sur-Saône étaient au VIe siècle des *civitates*, des chefs-lieux de cités. Puisqu'Alise n'était point à cette époque chef-lieu de cité, c'est, dit-on volontiers, qu'elle n'avait point eu d'importance à l'époque romaine.

Mais pourquoi placer dans une aussi modeste bourgade le chef-lieu d'un *pagus*, au détriment de localités anciennes et importantes comme Semur et Flavigny, sinon parce que cette bourgade avait un lointain passé ? Seul le prestige du nom et d'une glorieuse histoire pouvait justifier cette prééminence.

Un petit nombre d'écrivains de l'antiquité nous ont parlé d'Alesia. César n'en dit à peu près rien. Le grec Diodore de Sicile, qui vivait au temps de César et d'Auguste, en parle

plus longuement. Il se fait l'écho d'une légende curieuse, d'après laquelle Alise aurait été fondée par Hercule. Au retour de son expédition en Espagne contre Géryon, Hercule aurait pénétré en Gaule, remonté vers le nord et fondé une ville qu'il nomma Alesia. Au dire de Diodore, Alesia était, à l'époque où il écrivait, une ville considérable et comme la métropole de toute la Gaule. De son origine divine, elle avait gardé, aux yeux des populations celtiques, un grand prestige : ses habitants se vantaient de n'avoir été soumis que par Hercule, et l'historien grec, voulant flatter César, ajoute que seul le divin Jules avait pu s'en emparer.

Que faut-il retenir de cette légende? Diodore de Sicile passe pour avoir peu de critique; c'est un compilateur qui a rassemblé dans son ouvrage et mêlé les faits historiques avec des légendes recueillies çà et là. Mais on s'accorde aujourd'hui à admettre que les récits mythologiques que nous a légués la Grèce ont été brodés souvent sur un fond d'événements authentiques : le mythe d'Hercule se rapporterait aux migrations d'un peuple très ancien. Selon les uns, ce peuple pourrait être les Phéniciens, les plus anciens navigateurs qui aient, au dire des historiens, abordé en Gaule. Venus d'Espagne en longeant les côtes ibériques ou descendus directement en Provence pour remonter le Rhône et la Saône, ils seraient venus fonder, huit ou dix siècles avant l'ère chrétienne, un comptoir qui aurait été l'origine d'Alesia.

Pour M. d'Arbois de Jubainville, *Alise* serait un mot ligure et la fondation de la ville pourrait remonter à ces lointaines populations qui occupaient la Gaule avant l'invasion celtique, antérieurement au VIe siècle avant Jésus-Christ. Le savant linguiste voit dans ce nom un thème originel *alisa*, au masculin *alisos*, qui aurait été le nom ligure de l'arbre que nous nommons « aune », du latin *alnus*. M. Longnon, tout en remontant au même principe étymologique, croit que le thème *aliso*, en tant que nom de l'aune, doit être attribué, non pas aux Ligures, mais aux Ibères, c'est-à-dire à un peuple ayant plus anciennement encore occupé le territoire de la Gaule.

Ibère ou ligure, le nom serait passé de l'arbre à la ville. L'aune étant un arbre qui croît en sol marécageux, au voisinage des sources et des rivières, on peut concevoir que le

nom de l'arbre serait allé d'abord à la source que les aunes couvraient de leur ombrage, à la source sacrée qu'on trouve à l'origine de tout noyau d'habitations humaines. Puis la source aurait tout naturellement donné son nom à la ville bâtie à côté d'elle. Quoi qu'il en soit, le nom d'Alise n'est ni latin ni celtique: il est donc anté-gaulois, et la ville qui le porte remonte, cela n'est pas douteux, à la première aube de notre histoire.

Aux temps des Gaulois, il est certain qu'une idée religieuse s'attachait à ce nom d'Alesia. Qu'il y eût là un temple spécialement consacré à l'Hercule celtique, c'est vraisemblable, et cela, dit M. Salomon Reinach, expliquerait «pourquoi les voyageurs et les marchands grecs, venus de Marseille et de la vallée du Rhône, accréditèrent la légende qu'Alesia était une ville grecque fondée par Hercule ». « Un centre religieux auquel s'attachaient de très lointains souvenirs », voilà donc ce qu'était Alise à l'époque gauloise. Or, coïncidence singulière, Alise était encore cela au moyen âge, et, quoique à un moindre degré, Alise est encore cela aujourd'hui.

Le culte de sainte Reine, en effet, semble avoir perpétué jusqu'à nous cette antique tradition. Depuis des siècles, chaque année, au mois de septembre, de longues files de pèlerins viennent vénérer le lieu où la légende rapporte que sainte Reine fut mise à mort par l'ordre du proconsul romain Olibrius. Les Bollandistes ont montré la fragilité de cette légende: mais l'importance du pèlerinage au moyen âge est un fait indéniable : au XVIe siècle encore, on comptait à Alise de vingt à soixante mille pèlerins, venus chaque année de France ou de l'étranger ; un petit manuel enseignait au pèlerin de Paris, de Nevers, de Rouen, d'Angers, de Turin, de Venise, c'est-à-dire des Gaules transalpine et cisalpine, « les droicts chemins pour venir à Saincte-Reine en Bourgogne ». « Je ne sache pas, dit l'abbé Duplus, qu'il y ait eu en France pèlerinage plus fréquenté. » De nos jours encore, un millier de personnes viennent chaque année assister au pèlerinage et à une représentation populaire du martyre de sainte Reine.

Mais la situation d'Alise a fait d'elle une station de commerce encore plus importante. Jetez les yeux sur la carte de l'état-major. Au pied même du Mont-Auxois, dans la plaine

des Laumes, vous verrez passer les principales artères de la circulation moderne, les grandes voies de communication et d'échange entre le nord et le midi : la principale ligne du P.-L.-M., le canal de Bourgogne, qui réunit l'Yonne à la Saône, c'est-à-dire Le Havre à Marseille, enfin la route nationale de Paris à Genève. Cette région est donc essentiellement une région de passage.

Les collines de l'Auxois, que commande stratégiquement la position d'Alise, sont en effet la voie naturelle la plus facile pour passer du bassin du Rhône dans le bassin de la Seine, ou réciproquement. Ainsi que l'a fait remarquer M. Vidal de la Blache dans son admirable *Tableau de la Géographie de la France*, la vallée du Rhône et celle de la Saône forment du sud au nord, entre les Alpes et le Jura d'une part, les Cévennes, le Massif Central et le Morvan d'autre part, une longue dépression, un sillon, une sorte de couloir qui fut de tout temps une voie de passage pour les migrations des peuples et une route de commerce. Vers le nord-ouest, ce couloir débouche, entre Vosges et Morvan, en face d'un seuil de faible altitude, fait de collines et de plateaux calcaires. « Ce seuil, dit M. Vidal de la Blache, est la célèbre région de passage qui fait communiquer la Méditerranée avec la Manche et la mer du Nord, et qui a cimenté les deux parties principales de la France. »

Entre les forêts du Morvan et les forêts de Langres, les collines dénudées de l'Auxois offrent la route la plus directe et la plus commode pour aller de la Saône à la Seine : cette route passe par Alesia. M. Pierre Perrenet, qui a cherché à reconstituer le tracé le plus probable de la route suivie par nos lointains ancêtres, conduit cette route à partir de Chalon-sur-Saône par le camp préhistorique de Chassey, le calvaire de Santenay et la vieille forteresse de La Roche-Pot, lui fait franchir l'Ouche à Bligny et, remontant le plateau calcaire pour ne plus le quitter, l'amène par Sombernon jusqu'à Alise. En quelques journées de marche, quittant la voie fluviale à Chalon-sur-Saône, négociants et marchandises pouvaient être rendus dans la vallée de la Brenne ou de l'Armançon, d'où ils gagnaient facilement la Seine, puis la mer. Ainsi une des grandes voies commerciales de la Gaule

pré-romaine passait là. Par là, Phéniciens, Grecs ou Latins, venus de la Méditerranée par le Rhône et la Saône, faisaient le commerce avec le nord de la Gaule, avec les rivages de la Manche et de la mer du Nord, avec la Grande-Bretagne.

C'était surtout la « voie de l'étain ». Les gisements du précieux métal nécessaire à la fabrication du bronze n'étaient guère alors exploités qu'en Grande-Bretagne (Devonshire, Cornouailles, îles Cassitérides ou Sorlingues). Dès les temps les plus reculés, dix ou onze siècles avant l'ère chrétienne, les Phéniciens, puis, après eux, les Grecs étaient venus par l'Océan faire aux îles Cassitérides le commerce de l'étain. Mais plus tard, la voie purement maritime fut abandonnée pour la voie terrestre et fluviale à travers la Gaule : au temps de Diodore de Sicile, l'étain britannique cheminait régulièrement des rivages de la Manche aux bords de la Saône; il descendait le cours de cette rivière, puis celui du Rhône, et s'embarquait à Marseille pour l'Orient. Marseille, fondée par des trafiquants grecs six cents ans avant Jésus-Christ, tire sans doute sa première raison d'être de cet antique commerce de l'étain.

Alise était aussi sur le « chemin de l'ambre ». L'ambre, matière étrange et précieuse, que les anciens croyaient née de l'écume des flots comme Vénus, matière éminemment propre à faire des amulettes et des bijoux, était jadis l'objet d'un important trafic. L'ambre est aujourd'hui recueilli principalement sur les côtes de la Baltique, entre Kœnigsberg et Memel : mais, selon M. Camille Jullian, avant l'époque romaine, il venait surtout de l'embouchure du Rhin, des îles de la Frise, de l'îlot d'Héligoland. Une des voies naturelles qu'il pouvait suivre pour gagner l'Orient est précisément la route dont Alise était une étape.

Enfin, si l'on en croit Pline l'Ancien, qui avait voyagé et séjourné en Gaule, Alesia était, de son temps, le siège d'une industrie célèbre, l'étamure et l'argenture : on y fabriquait en particulier des armes et des objets d'équipement en métal argenté. C'est là une industrie de luxe, qui témoigne d'un haut degré de civilisation. M. Salomon Reinach y voit la continuation d'une vieille industrie celtique, comme celle de l'émaillerie qui existait à Bibracte et que les fouilles de Bulliot au mont Beuvray nous ont fait connaître.

En résumé, Alise, avant la conquête romaine, se montre à nous comme une ville d'une antiquité fabuleuse, et comme un centre religieux, pour ainsi dire unique en Gaule ; la nature non seulement avait fait d'elle une forteresse inexpugnable, mais l'avait placée sur l'une des routes les plus fréquentées de l'humanité ; enfin par la main et le travail des hommes, Alise était devenue une importante cité industrielle et commerciale.

*
* *

De tout cela, qu'est-il resté après la conquête ?

Un historien romain, Florus, écrivant 200 ans plus tard environ, nous raconte qu'Alesia fut détruite de fond en comble par César aussitôt après la reddition de Vercingétorix. Mais César, lui-même n'en parle pas et le fait reste douteux. Le vieil oppidum gaulois devint-il une ville gallo-romaine, et quelle fut l'importance de cette ville ?

Si Alesia fut effectivement détruite par César, elle s'est promptement relevée de ses ruines, car l'industrie de l'argenture dont nous parle Pline florissait à Alise un siècle à peine après la conquête des Gaules. Tout porte à croire, en effet, qu'il y eut une Alesia gallo-romaine importante.

Alesia était le nœud d'un important réseau de voies romaines. Les voies pavées, que les Romains établirent en si grand nombre dans la Gaule conquise, ont joué dans la vie de notre pays un rôle comparable à celui de nos voies ferrées. De nos jours, on peut mesurer l'importance d'une ville par le nombre de voies ferrées qui y convergent : de même on peut mesurer l'importance d'une localité romaine en étudiant les voies pavées qui s'y rendaient. Or en cette matière, Alise semble avoir été privilégiée.

Il est vrai qu'elle fut délaissée par les grandes voies militaires qu'Agrippa fit établir, partant de Lyon et se rendant aux quatre coins de la Gaule ; deux de ces voies d'Agrippa traversent la Bourgogne, celle de Lyon à Trèves par Chalon-sur-Saône et Langres, et celle de Lyon à Boulogne-sur-Mer par Autun, Auxerre et Troyes : l'une et l'autre laissent Alise à l'écart. L'établissement de ces grandes routes dut détour-

ner d'Alise une grande part du trafic transcontinental qui avait fait sa fortune antérieure. Néanmoins dix voies romaines au moins, dont j'ai pu constater moi-même les traces encore existantes, convergeaient vers Alise, et reliaient cette ville à Troyes, Châtillon-sur-Seine, Langres, Til-Châtel, Besançon, Sombernon, Autun, Saulieu, Semur et Sens. Or peu de villes gallo-romaines, même parmi les métropoles, offrent un ensemble aussi complet. De Sens partent seulement sept voies romaines ; Langres en a neuf ; Besançon, huit ; Autun, huit. Nœud de tout un réseau de routes, Alesia doit donc avoir occupé un rang honorable dans la hiérarchie des cités impériales.

Mais ce qui ne laisse aucun doute sur l'importance d'Alise à cette époque, ce sont les innombrables vestiges romains qu'on a trouvés et qu'on trouve encore sur toute l'étendue du plateau.

Les monnaies d'or, d'argent, de cuivre y ont été ramassées en quantité considérable. Le consciencieux historien de l'ancienne Bourgogne, Courtépée, rapporte qu'en 1760 un habitant d'Alise lui assurait en avoir vendu depuis trente ans « plus de deux boisseaux ». En 1804, un paysan mit à découvert un amas de pièces d'or qui fut aussitôt pillé par les habitants du village ; malheureusement ces monnaies allèrent se perdre dans le creuset des orfèvres dijonnais ; si l'on en croit la tradition, il faudrait estimer, au poids de l'or seulement, à plus de 36 000 francs la valeur de ce trésor. Depuis, il ne se passe pas une année où l'on ne ramène au jour de nombreuses monnaies romaines et gauloises : le plateau d'Alise semble en être une mine. Les bijoux, les armes, les bronzes, trouvés à Alise, sont passés pour la plupart chez les marchands d'antiquités ; cependant des collections importantes existent encore au musée de Saint-Germain, au musée d'Alise et chez divers particuliers : elles témoignent ainsi de la richesse du dépôt.

Plusieurs inscriptions importantes ont été découvertes. L'une, dite inscription *Martialis*, mise au jour en 1839 et conservée au musée d'Alise, est très belle ; on la croit rédigée en langue celtique ; aucune traduction complète et certaine n'en a encore été donnée. Elle est gravée en majuscules

latines de la belle époque et porte en toutes lettres le nom même d'Alise. Une autre inscription, trouvée dès 1652, atteste l'existence d'un portique dédié à un dieu local *Moristagus*; elle est purement latine et date vraisemblablement du milieu du Ier siècle. Une troisième, connue depuis 1823, est une dédicace à Mars et Bellone. Beaucoup d'autres, une douzaine au moins, sont incomplètes ou détériorées.

De très nombreux débris de monuments romains existent encore çà et là sur le plateau, dans le vieux cimetière, les rues, les cours, les maisons du village. Six chapiteaux corinthiens furent recueillis en 1790 et en 1822. Au dire d'un observateur compétent, M. B. Chaussemiche, un autre chapiteau, corinthien aussi, qui figure encore dans la cour du musée, présente le plus grand intérêt : « Il semble appartenir à une époque pré-romaine, ou du moins, s'il a été fait par des Romains, il est certainement inspiré par un esprit étranger à l'art romain. Du premier coup d'œil, on y distingue quelque chose de grec et qui n'est pas sans rappeler des chapiteaux vus à Pompéi, Syracuse ou Cori. » A la pointe est du Mont-Auxois, au lieu dit Croix-Saint-Charles, on mit au jour, en 1830, les restes d'un temple tétrastyle. En 1839, ce furent les restes d'un autre édifice avec l'inscription gauloise *Martialis*. Il suffit d'ailleurs de parcourir le village pour y retrouver, à chaque angle de mur et à chaque porte de grange, des pierres qui sont d'indéniables vestiges d'une belle architecture gallo-romaine.

Des poteries, des briques romaines, des tuiles à rebords couvrent littéralement le plateau; on en ramasserait facilement de quoi faire le chargement de plusieurs wagons. Un spécialiste, M. Kœnen, directeur du musée de Bonn, a reconnu l'âge de ces poteries : elles appartiennent exclusivement aux quatre premiers siècles. Cette indication concorde avec celle des médailles, lesquelles vont des premiers empereurs jusqu'à Gratien; on peut donc fixer avec précision la destruction d'Alise à la fin du IVe siècle après Jésus-Christ.

Les morceaux de sculpture ne sont pas moins intéressants. Naguère, fut trouvée à Alise une statue, qu'on voit aujourd'hui au musée de Saint-Germain et qui représente Vénus nue, dénouant ou rattachant sa sandale. « La présence d'une

statue de Vénus sur l'acropole d'Alesia, dit M. Salomon Reinach, atteste avec certitude qu'il existait en cet endroit un temple romain, consacré probablement à la race divine des Jules, à la famille impériale de Rome. Un pareil temple était bien placé à Alesia, théâtre de la plus grande victoire de César. Quel beau jour pour la science, celui où l'on en retrouvera les débris, superposés peut-être à ceux d'un temple de l'Hercule celtique, élevé par les Gaulois quelque peu hellénisés d'Alesia! »

*
* *

Il semble que le beau jour souhaité par M. Salomon Reinach soit arrivé et que l'antique Alesia soit sur le point de nous dévoiler les mystères qu'elle recèle. La *Société des Sciences historiques et naturelles* de Semur a entrepris de fouiller méthodiquement et scientifiquement le Mont-Auxois. Les fouilles de Napoléon III furent poursuivies en réalité aux environs d'Alise; elles n'ont pas touché au plateau. Les fouilles plus anciennes, entreprises vers 1820 et vers 1840, ainsi que les recherches effectuées à toute époque par quelques propriétaires du sol, ne furent que de simples tranchées creusées çà et là; elles n'ont qu'effleuré la surface du Mont-Auxois. Malgré toutes les richesses que le plateau historique a déjà mises au jour, cette terre est encore à peu près vierge de fouilles archéologiques.

De cela, il faut nous féliciter grandement. Faites il y a cinquante ans, il y a seulement vingt-cinq ans, des fouilles complètes n'eussent pas donné ce qu'elles donneront maintenant. C'est de nos jours que les archéologues ont appris à conduire les fouilles d'une façon précise et sûre, et à en bien interpréter les résultats. « Il y a trente ans, disait tout récemment M. Salomon Reinach, on ne s'était pas encore habitué à l'idée qu'une fouille doit être conduite avec minutie, presque avec piété, que le plus mince fragment de poterie doit être ramassé, étiqueté, enregistré, qu'aucun objet ne doit être arraché à la terre qui le recouvre sans qu'on ait noté exactement la position qu'il occupe et la nature des objets avoisinants. » C'est dans cet esprit que la *Société des Sciences* de Semur a entrepris sa tâche. Avec son modeste budget et l'aide

des dévoués archéologues qu'elle compte dans son sein, elle eût pu faire, quoique lentement, d'excellente besogne. Mais elle a compris que sa mission devait être plus haute. Elle a senti que le plateau d'Alesia, par toute sa glorieuse histoire, appartient à la France entière, qu'il y a là « comme un devoir national à accomplir ».

En conséquence, sur l'initiative et par les soins de son dévoué et actif président, le docteur Adrien Simon, le bureau de la Société s'assura l'appui d'un comité d'initiative où figuraient les plus grands noms de l'archéologie française. Un appel fut lancé au public en vue d'une réunion préparatoire. Le 18 septembre 1905, on vit rassemblés à Alise près de quatre cents archéologues, historiens, écrivains, délégués de Sociétés savantes, simples amateurs, venus de toute la France et même de l'étranger. L'auteur de *Grandeur et Décadence de Rome*, le professeur italien Guglielmo Ferrero, avait passé les Alpes pour assister à cette mémorable visite. L'impression fut profonde chez tous. L'aspect de ces lieux historiques, la grandeur de ce nom, le pensif visage de bronze du héros gaulois méditant sur sa défaite, la richesse archéologique de ce sol, la parole savante de M. Salomon Reinach, le verbe enflammé de M. Ferrero, tout, depuis le clair soleil de la matinée jusqu'à l'orage violent de l'après-midi, contribua à laisser dans l'esprit des congressistes un souvenir qui ne s'effacera plus.

Un spectacle bien curieux leur avait été ménagé. Par les soins de M. Pernet, ancien maire d'Alise, ancien assistant des fouilles de Napoléon III, cinq tranchées de huit à dix mètres de longueur avaient été faites, *absolument au hasard*, en divers points du plateau. Toutes avaient amené quelque trouvaille. Ici, on voyait des substructions; là, un puits, un escalier; plus loin une voie pavée, des débris de colonnes, etc... Aucun coup de pioche, pour ainsi dire, n'avait été stérile. On peut juger par là de ce que donneront des fouilles méthodiquement conduites. Mais le succès de la promenade fut pour une découverte de M. Héron de Villefosse. Ici je laisse la parole à M. Ferrero, qui, dans le *Journal des Débats*, a raconté l'incident d'une façon charmante :

Il a suffi à M. Héron de Villefosse de se promener une heure sur le plateau, en regardant avec attention, pour découvrir le théâtre d'Ale-

sia. En parcourant le plateau, notre groupe, guidé par M. Salomon Reinach, s'arrête à un champ. On nous dit que, dans ce champ, un propriétaire d'Alise-Sainte-Reine, qui prend part à l'excursion, a trouvé, il y a longtemps, plusieurs bases de colonnes. On le cherche, on l'appelle, on le trouve. Il nous indique, en effet, avec précision l'endroit où, en 1853, [son père] a trouvé onze bases de colonnes dont il s'est servi pour faire une porte cochère. Nous discutons un peu sur ces colonnes et sur l'édifice dont elles faisaient partie. Nous continuons la marche ; nous visitons d'autres coupures en écoutant les ingénieuses explications que donne M. Reinach. A un certain moment, M. Reinach veut montrer quelque chose à M. Héron de Villefosse. Il le cherche ; mais M. de Villefosse n'est pas avec nous. On l'appelle ; il ne répond pas. « Nous l'avons devancé », dit quelqu'un. On continue à se promener, à regarder, à discuter. Tout à coup M. de Villefosse paraît, et il nous demande si nous avons vu le théâtre.

Surprise générale. Quel théâtre ? Y a-t-il un théâtre ? « Venez, venez, nous dit M. de Villefosse. C'est la chose la plus intéressante. » Nous le suivons ; et il nous conduit à une élévation de terrain ayant la forme d'un théâtre et des restes visibles de construction aux deux extrémités. L'hypothèse de M. de Villefosse semble à tout le monde très vraisemblable. Mais tout à coup quelqu'un reconnaît, dans le champ placé devant le théâtre, le champ où furent trouvées, en 1853, les bases de colonnes. On appelle de nouveau le propriétaire ; on le prie de répéter ses explications ; on compare les distances. La conclusion de tout le monde est que très probablement les mystérieuses bases de colonnes appartenaient au portique du théâtre. L'hypothèse de M. de Villefosse reçoit une éclatante confirmation, et nous nous en allons, très contents d'avoir vu le théâtre romain d'Alesia, dont tout le monde ignorait l'existence une heure avant.

Le 18 septembre 1905, une Commission des fouilles fut nommée. Elle comprend M. le docteur Adrien Simon, président de la *Société des Sciences* de Semur, MM. Testart et Epery, vice-présidents, auxquels on a adjoint M. Pernet qu'une longue collaboration avec Stoffel et une parfaite connaissance du Mont-Auxois rendent particulièrement utile dans la circonstance. Cette Commission, sans commencer les fouilles proprement dites, a jugé bon utile de faire exécuter dès l'automne quelques travaux préliminaires, dans le but de repérer ce qu'on trouve à fleur de sol. Sur presque toute la largeur du Mont-Auxois une tranchée de plusieurs centaines de mètres fut creusée sur une profondeur de 50 centimètres à 1 mètre.

De plus, on mit le sous-sol complètement à découvert sur une étendue de quelques ares.

Des substructions diverses, des murs, des trottoirs, du macadam, deux puits dont un très profond et voûté, un columbarium furent ainsi mis au jour. Tout fut laissé intact, puis recouvert de terre pour en assurer la conservation jusqu'au moment où il sera fait des fouilles en profondeur. Mais dans l'intervalle, et sous la direction de M. Testart, ingénieur des Ponts et Chaussées, un travail extrêmement précis de lever de plans fut fait par MM. Fornerot père et fils, conducteurs des Ponts et Chaussées. Ce travail, fournissant tous les points de repère, permettra de reprendre les fouilles exactement à l'endroit que l'on voudra explorer.

Au cours de ces travaux préliminaires, furent trouvés un grand nombre de menus objets : poteries, médailles, débris d'une statue de marbre. A lui seul, ce dernier objet suffirait à prouver qu'on est bien sur l'emplacement d'une ville gallo-romaine. Ces diverses trouvailles ont fait, en février 1906, le sujet d'une intéressante communication de M. le commandant Espérandieu à l'Institut.

*
* *

La question des fouilles d'Alesia est mûre. Tous les écrivains et archéologues qui depuis quelques mois en ont parlé, MM. Ferrero, Salomon Reinach, Camille Jullian, Espérandieu, l'abbé Lejay, Cunisset-Carnot, Chabeuf, Schulten, d'autres encore, s'accordent à dire qu'il y a là un bel effort à faire et qui doit être fait sans plus tarder. La France, qui a su organiser à ses frais en pays lointains, à Delphes, à Délos, à Suse, dans l'Afrique du nord, des explorations longues et coûteuses, voudra fouiller jusqu'au roc ce plateau d'Alesia qui est un morceau de sa propre histoire,

L'illustre italien Ferrero a montré que l'intérêt des fouilles d'Alise dépasse le domaine archéologique. « Non seulement les archéologues, dit-il, mais tous ceux qui s'intéressent au progrès des études psychologiques, sociologiques et historiques devraient encourager la belle initiative prise par la *Société des Sciences historiques et naturelles* de Semur et par son prési-

dent, le docteur Adrien Simon. » Et M. Ferrero développe cette idée que la conquête romaine a eu pour effet de propager en Gaule l'influence des grands pays manufacturiers et industriels de l'Orient : « L'Alise gallo-romaine était une ville industrielle... » — M. Ferrero rappelle ici le passage de Pline — « et c'est ce caractère industriel de la ville qui donne un intérêt tout spécial aux fouilles ; car si Alesia n'était pas une ville de tout premier ordre, elle représentait, comme ville industrielle, la véritable Gaule de l'Empire, la Gaule dont la vieille âme celtique avait été transformée et préparée à devenir chrétienne par les influences orientales. »

Un intérêt primordial s'attache donc aux fouilles d'Alesia. Mais, pour conduire ces fouilles méthodiquement, minutieusement et longuement, de l'argent, beaucoup d'argent sera nécessaire. Il faut que le public français réponde à l'appel qui lui sera adressé sous diverses formes par la *Société des Sciences* de Semur. Des souscriptions sont organisées. L'État, les Académies, les Sociétés savantes, les Assemblées départementales, fourniront des subventions, cela n'est pas douteux. Mais ce qu'il faut, ce qui est indispensable pour assurer la vie régulière des fouilles et le succès final, c'est un mouvement d'opinion en faveur de cette entreprise, et c'est la participation effective du public aux frais qu'elle doit nécessiter.

*
* *

Pour contribuer au succès des fouilles d'Alise et y intéresser le grand public, j'ai un projet que je veux soumettre aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Il s'agit de reconstituer, dans la plaine des Laumes, au pied même du Mont-Auxois, une portion de l'enceinte établie par César lors du siège d'Alesia. On connaît par César lui-même le détail des travaux qu'il fit pour emprisonner l'armée gauloise dans la place où elle s'était réfugiée : une restitution à faible échelle a pu être faite il y a quarante ans par Napoléon III et figure actuellement au musée de Saint-Germain. Je voudrais rétablir, *sur place et en grandeur naturelle*, cette portion d'enceinte.

On sait que César fit établir deux lignes concentriques : une

ligne intérieure, dite de contrevallation, longue de seize kilomètres et tournée contre la ville, et une ligne extérieure, dite de circonvallation, longue de vingt kilomètres, tournée vers le dehors et destinée à le protéger contre les armées gauloises de secours. C'est entre ces deux lignes, distantes l'une de l'autre de deux cents mètres environ, que César s'enferma résolument avec son armée.

La contrevallation comprenait, dans la plaine des Laumes, une enceinte de tours de bois hautes de dix mètres, échelonnées à distance de trente mètres environ l'une de l'autre et reliées par une forte palissade à créneaux. Le tout surmontait un talus de trois mètres de hauteur. En avant, était un double fossé plein d'eau, et, sur la pente du fossé proche de la palissade, une ligne de *cervi*, sorte de troncs d'arbres ramifiés, à branches aiguisées, destinés à arrêter l'assaut. Enfin, au delà des fossés, sur une étendue d'environ cinquante mètres en profondeur, étaient une série de défenses accessoires : d'abord cinq rangées de *cippi*, analogues aux *cervi*; puis cinq rangées de trous-de-loup, sorte de fosses circulaires dissimulées sous des branchages et présentant chacune en son centre une pointe acérée; enfin, tout à l'extérieur, cinq rangées de *stimuli*, hameçons de fer fixés solidement au sol et destinés à arrêter le premier élan de l'assaillant. La circonvallation de la plaine était faite de même, mais avec un fossé seulement.

Je voudrais relever, dans la plaine des Laumes, sur l'emplacement même des travaux de César, en utilisant les fossés creusés il y a 2 000 ans par l'armée romaine et qui se sont conservés sous terre à peu près intacts, je voudrais relever, sur une longueur d'une centaine de mètres comportant trois tours principales, soit la circonvallation, soit la contrevallation. Il m'a paru que cette restitution pourrait être à la fois un élément d'attraction et un objet d'enseignement pour les innombrables touristes qui sillonnent aujourd'hui notre pays et en particulier pour ceux qui, suivant toujours l'antique voie de l'étain, émigrent chaque année des brouillards du nord aux rivages lumineux du midi : un arrêt de quelques heures à la station des Laumes, sur la ligne Paris-Lyon-Méditerranée, leur permettrait de visiter la Circonvallation de César, située à quelques centaines de mètres et visible du wagon même. Celle-ci

à son tour leur enseignerait le chemin des fouilles d'Alise, distantes de 1 500 mètres à peine.

Une fois le projet réalisé et la restitution achevée, la Circonvallation de César, transformée en une sorte de petit musée historique, serait enclose d'une palissade dont un tourniquet ouvrirait l'entrée, puis donnée, en bonne et due forme, à la *Société des Sciences* de Semur qui en tirerait tribut au profit des fouilles du Mont-Auxois. Là serait peut-être la source d'une rente de quelques milliers de francs, qui alimenterait chaque année le budget des fouilles. Là, en tout cas, serait sûrement un moyen de piquer la curiosité du public et de fixer son attention sur la grande œuvre qu'on vient d'entreprendre à Alise.

Tel est, dans ses grandes lignes, le projet pour l'exécution duquel un architecte, doublé d'un artiste et d'un archéologue, M. B. Chaussemiche, ancien élève de l'École française de Rome, a bien voulu m'assurer de sa collaboration, et pour lequel il a déja fait tout un travail préliminaire. Il ne manque plus, à ce projet, qu'une dernière collaboration, celle de Mécène.

LOUIS MATRUCHOT

LES ÉTUDES MÉDICALES

LE P. C. N.

P. C. N. est le nom, aujourd'hui consacré, de l'enseignement qui fut créé il y a une dizaine d'années pour initier les futurs médecins, entre le baccalauréat et les études médicales proprement dites, aux sciences physiques, chimiques et naturelles[1]. Une période de dix ans est bien courte pour prouver la valeur exacte d'une institution aussi considérable ; il ne faut pas oublier les tâtonnements inévitables des premières années ; ce n'est que petit à petit que l'on a pu assurer une certaine homogénéité à un groupe d'études qui enferme dans le programme d'une année toutes les sciences expérimentales. Pourtant quelques-uns des plus écoutés parmi les cliniciens de nos hôpitaux reconnaissent déjà chez leurs internes des qualités intellectuelles, que n'avaient pas leurs devanciers, et une méthode scientifique qui leur manquait à eux-mêmes. D'autres, il est vrai, — et quelques-uns d'entre eux ont une juste renommée — d'autres ont été, dès le début, hostiles au P. C. N. et conservent ce parti-pris contre une institution qui dérange leurs habitudes. Dans le monde médical comme dans tous les mondes, il y a des esprits con-

1. Les lettres P. C. N., dans lequelles quelques plaisants ont voulu voir les initiales des mots « Pour caser les normaliens », rappellent les trois ordres de scinces « physiques, chimiques et naturelles ». Les élèves les interprètent autrement et s'intitulent les « petits cochons noirs »

servateurs et des hommes de progrès ; il faut d'ailleurs une certaine grandeur de caractère, une générosité d'esprit assez rare, pour donner à ses élèves des armes dont soi-même on n'a pas été pourvu, et pour s'avouer sans tristesse qu'on enseigne une médecine démodée à des jeunes qui vont en faire une nouvelle.

On apprend aux élèves du P. C. N. de la physique, de la chimie et des sciences naturelles ; l'enseignement est à la fois théorique et expérimental. C'est en effet une des constatations les plus importantes de la fin du siècle dernier que l'insuffisance d'une instruction purement verbale ; il faut que les jeunes gens voient se passer sous leurs yeux les phénomènes dont on leur parle ; il faut qu'ils sachent quelles conditions sont essentielles à la réussite d'une expérience, et ils ne le savent bien qu'après avoir constaté eux-mêmes que l'absence de certaines précautions fait « tout rater ». Nos futurs médecins sont donc astreints à de longues séances de « travaux pratiques ». Pour beaucoup d'entre eux, ces séances de quatre heures sont une véritable récréation, qui leur donne, outre l'acquisition de connaissances vraiment solides, l'habitude du soin dans les préparations et une habileté de main qui leur est ensuite très précieuse. Aussi les meilleurs élèves du P. C. N. semblent très satisfaits de la discipline théorique et pratique à laquelle ils sont soumis. Seuls, les moins bons se plaignent de cette année d'études qui, par la rigueur de son emploi du temps, rappelle fâcheusement le lycée ; ils regrettent de n'être pas tout de suite de vrais « étudiants », libres de travailler à leur fantaisie et surtout de jouir d'une indépendance qu'ils n'ont pas encore connue. C'est par ce côté surtout que l'organisation sévère du P. C. N. déplaît à beaucoup ; mais on ne pouvait pas faire tant de choses dans une seule année sans astreindre les élèves à une assiduité rigoureuse. L'important d'ailleurs est, non pas que les étudiants soient contents de faire leur P. C. N., mais qu'ils tirent profit de l'avoir fait.

Bons ou moins bons, la plupart des élèves du P.C.N. ne se rendent pas assez nettement compte de l'utilité pour eux d'une année d'études générales. On constate chez eux une recherche du bénéfice immédiat ; ils s'intéressent surtout

aux leçons ou travaux pratiques qui ont trait directement à la médecine courante : la chimie de l'arsenic ou de l'oxyde de carbone les passionne, parce qu'ils savent qu'ils auront à en user dans l'exercice de leur profession ; en zoologie et en botanique, ils s'attachent plus spécialement aux questions de parasitologie. C'est là une manière étroite de comprendre l'intérêt du P. C. N. ; à longue échéance, la culture générale porte des fruits bien plus précieux, mais les hommes apprécient plus facilement les résultats directs : Pasteur est plus connu pour avoir guéri la rage que pour avoir créé la méthode générale de vaccination par les virus atténués ; l'admirable découverte de Behring n'a été célèbre dans le monde médical que quand Roux en a tiré un moyen efficace de sauver les enfants du croup.

Le P. C. N. doit initier les jeunes gens à la méthode des sciences expérimentales et à la méthode des sciences d'observation. C'est là son effet le plus précieux. Non pas qu'il faille négliger la connaissance précise des faits qui sera souvent d'une utilité pratique ; mais, puisqu'on ne peut tout apprendre, il est plus avantageux de s'attacher surtout à l'éveil du jugement scientifique. Les fondateurs du P. C. N. ont donc laissé aux professeurs toute latitude pour la conduite de leur enseignement, et, par ce côté, le P. C. N., qui termine les études secondaires, peut être considéré comme appartenant à l'enseignement supérieur. En fait, la plupart des professeurs ont compris de la même manière leur devoir d'éducateurs généraux, et les divergences sont minimes. En ce point, autant que nous pouvons en juger à la Sorbonne, les résultats sont excellents : parmi les candidats aux études supérieures proprement dites, nous distinguons très vite ceux qui ont fait le P. C. N. Plusieurs professeurs de sciences voudraient même exiger le certificat du P. C. N. de tous les candidats à certains diplômes. Il est donc établi dès maintenant que le P. C. N. est une bonne préparation à la vie scientifique. Reste la préparation à la vie médicale.

*
* *

Est-il possible de faire d'un bachelier un médecin, sans le P. C. N. ? Les programmes des lycées comprennent

aujourd'hui de la physique, de la chimie et des sciences naturelles, mais pas assez pour que le P. C. N. soit superflu, et les élèves qui se préparent à la carrière médicale n'ont pas ordinairement passé dans les classes dites « de sciences » où l'on apprend beaucoup de physique et de chimie, où l'on peut pousser surtout l'étude de la physique, grâce à une instruction mathématique qui manque aux élèves de lettres.

Le futur médecin pourrait apprendre au lycée assez d'histoire naturelle pour que cet enseignement au P. C. N. fût réduit à une récapitulation ; en zoologie et en botanique, c'est surtout l'enseignement pratique du P. C. N. qui est important. Au contraire, si des manipulations de physique montrent aux élèves le degré de précision des sciences exactes et leur font toucher du doigt les difficultés qui séparent le calcul de l'expérience, je crois cependant que, pour les sciences physiques, l'enseignement de la théorie surtout est nécessaire au P. C. N. Car cet enseignement théorique de la physique est, à notre époque, indispensable à la constitution d'un homme instruit ; or cet enseignement de la théorie sera toujours incomplet dans les lycées. Au P. C. N., il doit occuper la première place ; c'est lui qui rend surtout le P. C. N. indispensable : une telle appréciation ne paraîtra pas suspecte, étant avancée par un biologiste de profession.

La physique, pour les anciens, était l'étude de toute la nature ; aujourd'hui nous avons conservé au mot cette vaste acception, avec la seule restriction que la physique actuelle s'occupe, non pas de tout ce qui se passe, mais de tout ce qui est général dans la nature. La physique est, au premier chef, l'étude des lois générales ; c'est dans la physique qu'est condensé le meilleur et le plus sûr de l'expérience des hommes. Qu'un corps soit vivant ou brut, que ce soit de l'or ou du soufre, il est soumis aux lois de la pesanteur, du mouvement, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité. La physique s'occupe de ces diverses formes de l'énergie, de leur transformation l'une dans l'autre, de leur équivalence. Les lois de la physique se vérifient dans tous les phénomènes tant biologiques que chimiques ; il y a de la physique partout.

On étudie aujourd'hui, sous le nom de chimie générale, les lois des réactions chimiques ; mais cette partie de la chimie

est en vérité une partie de la physique ; on a créé d'ailleurs la dénomination de « chimie-physique » pour réunir un ensemble de phénomènes qui sont pour ainsi dire à cheval sur les deux sciences.

La chimie spéciale comprend au contraire le catalogue de tous les corps définis et l'étude particulière des réactions de chacun d'eux en présence des autres. Évidemment, il est indispensable que les futurs médecins sachent de la chimie spéciale ; il faut qu'ils connaissent l'oxygène, le soufre, le chlore, le charbon, le mercure, le fer, etc., les propriétés des alcools et celles des éthers. Mais on peut craindre que les spécialistes de la chimie n'aient une tendance à encombrer la mémoire des jeunes gens d'une trop grande quantité de détails. Dans la chimie organique en particulier, le nombre des corps connus est immense et croît sans cesse ; il semble qu'il serait profitable de limiter l'enseignement de la chimie spéciale à l'étude de certaines substances particulièrement importantes, et de se servir de ces exemples bien choisis pour établir les règles de la chimie générale. On remarque souvent chez les élèves du P.C.N. un certain dégoût des études chimiques ; quelques-uns ont pris en haine cette science si utile et si intéressante, parce qu'on a voulu leur en imposer beaucoup trop.

Munis de notions générales de physique et de chimie, avertis surtout des questions de chimie-physique, les élèves sont outillés pour s'initier aux phénomènes de la vie, dans lesquels tout est physique ou chimique. L'étude de la biologie, c'est-à-dire de toutce qui est commun aux animaux et aux végétaux, est indispensable aux médecins ; tout ce qui se passe dans l'homme vivant est, par définition, soumis aux lois de la biologie. Ces lois, malheureusement, ne sont pas encore bien établies ; c'est pourquoi il n'est pas aussi facile de créer un enseignement théorique de la biologie qu'un enseignement de la physique ; il y a au P. C. N. un professeur de zoologie et un professeur de botanique ; il est à craindre, comme pour la chimie, que ces spécialistes n'aient une tendance à insister sur les détails.

Sans doute il est très utile que les futurs médecins connaissent la variété des formes vivantes; il est excellent qu'ils

aient disséqué une sangsue ou un escargot et se soient convaincus que la vie n'est pas l'apanage exclusif d'êtres construits sur le modèle de l'homme et des mammifères. C'est là ce qu'ils apprendront aux travaux pratiques de zoologie. Mais il serait abusif d'exiger d'eux la connaissance approfondie des différences qui séparent le homard de la langouste ou le moineau du bouvreuil. L'étude des phénomènes cellulaires, des manifestations sexuelles, du développement embryonnaire, de l'hérédité et de l'influence du milieu, du transformisme et de la formation des espèces, devrait constituer la partie importante de cet enseignement de la zoologie et de la botanique; cette étude théorique devrait être étayée par la connaisance d'un nombre suffisant de types marquants d'animaux et de végétaux ; mais là encore, il faudrait savoir limiter le nombre des types en choisissant ceux qui donnent des idées nouvelles ; il faudrait renoncer au plaisir que trouve un spécialiste à s'étendre sur les questions qu'il connaît le mieux, et ne pas oublier que le P. C. N. est une année d'études générales. Mais il semble bien qu'aujourd'hui tous les professeurs du P. C. N. ont ainsi compris le but de cette institution ; il en est peu qui chargent encore leur cours de détails inutiles.

La géologie a été oubliée dans le programme et beaucoup s'en sont plaints. Il n'est pas indifférent, sans doute, que des médecins chargés d'assurer le service de l'hygiène publique aient étudié la structure du sol et les lois de la filtration des eaux qui produisent les sources. Mais ces connaissances utiles ne sont pas fondamentales ; il n'est pas indispensable qu'on les acquière *au début* des études scientifiques. L'année de P. C. N. est déjà très chargée, et l'on pourrait remettre à plus tard, au cours des études médicales proprement dites, un enseignement succinct de la géologie appliquée à l'hygiène. Au contraire, les études de physique et de biologie doivent se faire tout à fait au commencement, parce qu'elles contribuent à former l'esprit, et aussi parce qu'elles doivent faire partie du bagage familier auquel on a sans cesse recours dans tous les problèmes médicaux. Pasteur a souffert de n'être pas biologiste ; Metchnikoff regrette de n'être pas physicien ; aucun chercheur n'a eu à se plaindre, dans l'ordre des sciences biologiques et médicales, d'avoir ignoré la géologie.

La plus utile innovation, dans le P. C. N., a été l'organisation de travaux pratiques vraiment sérieux; tous les jours, pendant trois heures, les étudiants sont astreints à des manipulations de physique, de chimie, de botanique ou de zoologie ; ils sont forcés d'être présents et de travailler par eux-mêmes ; chacun d'eux doit remettre à la fin de la séance une feuille où sont consignés les résultats de sa recherche personnelle; les mauvais élèves trouvent humiliante cette discipline qui leur rappelle le lycée, mais ils en tirent tout de même quelque chose, et les bons en profitent réellement. On dit parfois que des hommes, peu empressés à faire pendant trois heures une pesée rigoureuse ou une construction d'appareil à chlore, pourront être néanmoins de bons cliniciens, très attentifs à l'hôpital. En fait, l'expérience a montré que cette opinion n'est guère fondée : j'ai reconnu, sur les listes de l'internat, la plupart des élèves qui m'étaient restés dans le souvenir comme les meilleurs du P. C. N., ceux qui trouvaient trop courte la séance de manipulation, et qui abandonnaient à regret leur préparation quand la discipline, un peu sévère à cet égard, exigeait l'évacuation des laboratoires.

Il est vrai que j'ai eu à diriger des travaux pratiques de zoologie; à mon avis, ce sont les plus attrayants pour de futurs médecins; les manipulations de physique sont moins importantes. A mesure que la physique a fait des progrès et que ses conquêtes se sont cataloguées dans des formules générales, à mesure que les mathématiques ont conquis cette partie des connaissances humaines, le travail de laboratoire est devenu plus difficile ; il exige une maîtrise que seuls les spécialistes acquièrent par une longue pratique. Si l'on veut y faire quelque chose de « propre », trois heures de manipulation ne suffisent même pas à *préparer* une observation intéressante ; les étudiants bâclent leur besogne; ils arrivent à croire que les lois enseignées dans le cours théorique ne se vérifient pas dans la nature. Je ne m'étonne donc pas que beaucoup d'élèves du P. C. N. voient venir avec ennui la manipulation de physique, même lorsqu'ils suivent avec un intérêt passionné l'enseignement oral du professeur.

Au contraire, en zoologie, on apprend vraiment quelque chose en trois heures de travaux pratiques, autant ou plus

qu'en trois heures de cours, et l'on comprend mieux, on retient plus longtemps. C'est que la zoologie est une science descriptive qui n'est pas encore arrivée, et qui n'arrivera probablement jamais, à des formules synthétiques résumant un grand nombre de faits épars. Le professeur enseigne des faits ; la dissection enseigne aussi des faits : on apprend mieux les formes des organes par les yeux que par les oreilles. En ouvrant une grenouille avec soin, en regardant les rapports des parties, en dessinant les viscères essentiels, on apprend plus de choses qu'en entendant une leçon sur les vertébrés ; on remarque aussi les différences qui séparent la grenouille des poissons ou des rats que l'on a disséqués un autre jour ; on apprend des faits et on en tire des conséquences philosophiques. L'enseignement oral de zoologie doit être consacré plutôt à des généralisations qu'à des descriptions : dans la plupart des facultés, le professeur enseigne aux étudiants du P. C. N. surtout la biologie générale et réduit au strict nécessaire la zoologie systématique dont le principal s'acquiert au laboratoire.

On ne néglige rien pour offrir aux élèves une excursion pittoresque à travers toute la zoologie. Il est assez facile de se procurer des types nombreux : on fait venir de la mer des oursins, des sèches, des chiens de mer, des mollusques bivalves, des crabes, etc. ; on trouve chez les bouchers, dans les abattoirs, des vers intestinaux, des douves du foie, etc., et les marchands fournissent les escargots, les souris, les pigeons, les sangsues, tous les types terrestres et d'eau douce, communs dans la région où se font les études. A Paris, le recueil des feuilles de manipulations du P. C. N. est un véritable traité de zoologie descriptive, avec des figures et des indications pratiques pour la dissection. Ces feuilles imprimées sont distribuées au commencement de chaque séance ou même à la séance précédente pour que les élèves aient le temps de les étudier avant de venir ; ce recueil (et aussi les explications orales du préparateur) leur permet de voir en trois heures le plus de choses possible, — autant ou plus qu'ils n'en auraient appris dans un livre pendant une journée.

L'élève devient au bout de l'année un vrai savant, qui sait beaucoup de choses et les sait bien, et qui est outillé pour en

apprendre d'autres, tout seul, en regardant autour de lui. Ajoutez à cela l'intérêt palpitant de certaines observations que, il y a vingt ans, de rares privilégiés auraient seuls pu faire : la fécondation artificielle des œufs d'oursin, par exemple. On a fait venir des oursins vivants, mâles et femelles, et des bonbonnes d'eau de mer. Chaque élève mélange les produits des deux sexes dans quelques gouttes d'eau salée, et il voit la fécondation sous son microscope. Au bout de quelques quarts d'heure, les effets se font sentir; l'œuf se divise en deux, puis en quatre, puis en huit, sous les yeux émerveillés de l'observateur; je n'ai jamais trouvé un étudiant, si paresseux qu'il fût, qui ne prît intérêt à ce spectacle de la vie élémentaire. Les préparateurs ayant eu soin de faire le matin, la veille, l'avant-veille, des fécondations de même ordre, les élèves peuvent observer, pendant leurs trois heures de présence, tous les stades des trois premiers jours du développement de l'oursin : ils voient l'œuf immobile se transformer par des bipartitions successives en une larve qui promène sous le microscope sa forme bizarre de petite tour Eiffel.

De même, en botanique, on prend la vie sur le fait; on consacre quelques séances à l'anatomie des grandes plantes à fleurs; on apprend aux élèves à regarder autour d'eux, à devenir des observateurs de campagne, des *field naturalists*. Mais on les initie également aux phénomènes essentiels de l'activité des microbes, des moisissures, des petites algues et des petits champignons; cette étude est non seulement utile, mais indispensable aux futurs médecins qui doivent s'habituer de bonne heure aux méthodes et aux procédés de la microbiologie.

Les manipulations de chimie n'enseignent pas autant de choses : il reste au professeur de chimie une partie de description considérable qui, il faut bien l'avouer, n'est pas toujours du goût des élèves, car elle exige d'eux un effort de mémoire assez grand. La plupart oublieront bientôt une grande partie des détails appris à contre-cœur; il vaudrait mieux peut-être faire plus de chimie générale, et restreindre les développements de chimie organique qui ne sont utiles qu'aux spécialistes; je crois qu'un certain progrès dans cette voie a déjà été accompli.

En résumé, pour la zoologie et la botanique, l'enseignement pratique est le plus important ; pour la chimie, il semble qu'on doive le mettre sur le même pied que l'enseignement oral. Pour la physique seule, l'enseignement oral me paraît avoir beaucoup plus de valeur; les résultats des travaux pratiques sont bien maigres et bien déconcertants en raison du temps qu'on leur consacre; on ne pourrait pas néanmoins les supprimer complètement; ils resteront comme la partie ingrate d'un programme assez séduisant pour se faire pardonner une imperfection.

*
* *

En sortant du P. C. N., l'étudiant sérieux est capable de se tenir au courant de toutes les découvertes dans l'ordre des sciences expérimentales et d'observation; il est préparé à comprendre les travaux des autres et même à en faire par lui-même; il va pouvoir appliquer, dans le champ des recherches médicales, non seulement la méthode d'expérimentation et d'observation, mais encore un grand nombre de faits dont la connaissance est indispensable à des médecins. Le P. C. N., avec son enseignement théorique et pratique, apprend aux jeunes gens *à travailler*.

— C'est justement en cela, disent ses adversaires, que le P. C. N. est superflu; les professionnels de la médecine, les simples médecins de campagne ou de quartier, n'auront pas besoin de faire des découvertes ; ils n'auront qu'à appliquer avec soin ce que leur enseignent les maîtres des hôpitaux ; ceux-ci *font* la science ; les modestes praticiens, qui l'appliquent simplement gagneraient, plus à passer un an à la clinique qu'à apprendre des méthodes générales dont ils ne tireront eux-mêmes aucun fruit.

D'après cette manière de voir, le médecin professionnel serait aux maîtres des hôpitaux ce qu'est le conducteur d'automobile à l'ingénieur : les voyageurs n'exigent de leur *wattman* qu'une certaine habitude de sa machine et ne se soucient guère qu'il soit licencié ès sciences physiques ; un bon mécanicien n'a besoin d'avoir étudié que son moteur, pour reconnaître en un instant la cause d'une panne, et, s'il est outillé convenablement, apporter le remède ; il suffit qu'il sache son

métier ; il peut même ne connaître qu'une seule « marque » d'automobile, pourvu qu'il la connaisse bien.

Mais les hommes ne sont pas aussi semblables les uns aux autres que les machines ; un homme n'est même jamais identique à lui-même au cours de son existence, et le nombre des « pannes », auxquelles est sujette la machine humaine, est trop considérable pour qu'on puisse les prévoir toutes ; on ne saurait les cataloguer comme on fait pour les automobiles. « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades », a dit un célèbre médecin ; le plus modeste praticien est obligé de prendre chaque jour l'initiative d'un traitement dans un cas qu'il n'a jamais vu. Nous ne pouvons donc nous résigner à comparer la pratique médicale à celle du mécanicien qui a appris, une fois pour toutes, à réparer son « pneu ».

Dans la conduite des machines humaines, pour être ingénieur comme pour être simple mécanicien il faut avoir fait des études générales ; tout se tient tellement dans la nature que le chercheur cantonné dans la médecine ne saurait négliger entièrement les autres parties de la science ; le médecin ne peut se contenter d'être un bon ouvrier.

Ceux-là mêmes qui trouvent le P. C. N. inutile sont presque tous de fervents partisans du maintien intégral des anciens programmes littéraires ; ils veulent que les médecins sachent beaucoup de grec et de latin, ce qui est une manière de souhaiter qu'ils restent des hommes « cultivés » : pour notre génération, en effet, les études littéraires sont encore l'ornement indispensable des gens comme il faut, et les novateurs savent bien que si, décriant le baccalauréat comme ils décrient le P. C. N., ils proposaient d'envoyer, dès l'âge de douze ans, à l'hôpital ou à l'amphithéâtre, les candidats au doctorat en médecine, ils déconsidéreraient la profession. Et cependant, de douze à dix-huit ans, que de choses pratiques apprendrait le jeune homme, à l'âge où l'on est si capable d'apprendre ! Quelle connaissance du corps humain et de ses misères remplacerait chez le praticien la grammaire, la géographie, les *Commentaires* de César et l'*Iliade* ! Évidemment, si le médecin ne devait être qu'un bon ouvrier sans initiative, cela vaudrait beaucoup mieux. Pourquoi donc n'y a-t-on pas songé ? ou pourquoi, après avoir si gaiement sacrifié six

ans à des études littéraires qui n'ont pas de rapport direct avec la médecine, trouve-t-on exagérée une pauvre année d'enseignement scientifique ?

La signification du mot « culture » a changé, ou du moins est en train de changer ; le XIXe siècle a renouvelé le monde, et c'est par un respect immodéré de la tradition que nous considérons encore la connaissance de la guerre de Troie comme plus honorable pour l'homme de bonne société qu'un ensemble de notions précises sur ce qui s'est passé dans le cerveau humain depuis Lavoisier jusqu'à Curie. Avant peu, il sera impossible d'être cultivé, si on ignore les sciences expérimentales ; déjà, les philosophes croient devoir aujourd'hui faire de bonnes études scientifiques ; ils ne considèrent plus comme suffisante la connaissance d'Aristote ou de Thomas d'Aquin. Le médecin a, dans les campagnes, la situation privilégiée d'homme de science : sans le P. C. N., il serait bientôt distancé par le conducteur des Ponts et Chaussées et par tous ceux qui, sans être astreints à des études littéraires, ont reçu, dans un but professionnel, un bon enseignement de physique et de chimie.

Ce n'est là que le petit côté de la question ; il est néanmoins assez important pour qu'on ait cru devoir supprimer récemment les officiers de santé, dont les connaissances professionnelles étaient à peu près équivalentes à celles des docteurs en médecine, mais qui avaient négligé les études générales. La création du P. C. N. était indispensable pour conserver son lustre au titre de docteur en médecine. Sans le P. C. N., le développement actuel des études scientifiques dans tous les milieux eût bientôt fait que le médecin, l' « homme de science » aurait été bientôt le seul à ne rien savoir.

On aurait pu, à la rigueur, se consoler de cet accident : la profession médicale eût seulement baissé dans la hiérarchie sociale, comme tend à baisser la profession des pharmaciens depuis que la plupart oublient d'être des chercheurs et se contentent d'être des marchands. Mais voici un fait plus grave. La médecine de demain ne sera plus celle de Bichat et de Laënnec. La médecine scientifique succède aujourd'hui à la médecine empirique ; dans dix ans, les médecins, qui n'auront pas fait le P. C. N. ou des études équivalentes, ne com-

prendront plus rien à la médecine ; ils seront réduits à appliquer comme des manœuvres ignorants les découvertes des hommes de science. Pasteur n'était pas médecin ; il était chimiste et physicien, et c'est pour cela qu'il a pu être Pasteur ; on lui a d'ailleurs vivement reproché de n'avoir pas le diplôme professionnel ; on lui en a voulu d'avoir démontré qu'il y avait mieux à faire, pour augmenter la science médicale, que ce que faisait alors la faculté de médecine ; mais le coup est porté, et la vieille école doit se transformer si elle ne veut pas mourir.

Depuis Pasteur, il s'est créé un courant nouveau de recherches expérimentales dont les résultats sont déjà merveilleux. Les chercheurs ont les origines les plus diverses ; à l'Institut Pasteur, à côté de Duclaux qui était chimiste, il y avait Roux qui était médecin, Chamberland, physicien, Metchnikoff, zoologiste. La plupart des jeunes médecins utilisent des connaissances tout autres que celles de l'ancienne médecine ; tous ont besoin de la physique et de la chimie, non seulement parce qu'ils appliquent la méthode de ces sciences expérimentales, mais aussi parce qu'ils se servent des découvertes les plus récentes des physiciens et des chimistes. Les résultats obtenus tiennent du prodige ; ils promettent encore mieux dans un avenir prochain, parce que, aujourd'hui, *on sait ce qu'on cherche* ; l'empirisme est mort ou au moins bien malade : la médecine va devenir une science ; elle l'est déjà par certains côtés ; passons en revue quelques types de maladies.

La malaria a été un fléau mystérieux et terrible ; le hasard a fait découvrir l'action spécifique de la quinine ; voilà de l'empirisme. Laveran, reconnaissant dans le sang des malariques un microbe caractéristique, a permis d'établir le diagnostic par l'étude microscopique d'une goutte de sang ; puis on a su que certains moustiques inoculent à l'homme le parasite de la malaria, et l'on a pu mettre l'homme à l'abri de l'infection. La question en est là. Elle est bien plus avancée dans d'autres cas ; mais c'est déjà quelque chose que de savoir quel est l'agent d'une maladie et comment s'en garantir.

Le charbon des moutons est dû à un microbe, qu'il est difficile d'éviter ; mais Pasteur a trouvé un moyen d'atténuer ce microbe et de donner au mouton une maladie bénigne

qui le préserve d'une atteinte mortelle. Pasteur a ainsi substitué à la découverte empirique de Jenner une méthode générale, celle de l'atténuation des virus en vue de la vaccination. Cependant, dans la découverte même de Pasteur, il reste encore de l'empirisme : c'est par hasard qu'il a constaté l'atténuation du virus charbonneux à quarante-deux degrés et demi en présence de l'oxygène et l'on ne saurait tirer de cette remarque fortuite une règle générale pour atténuer d'autres virus. La sérothérapie, due à Behring et Kitasato, nous a fait faire un pas de plus ; en injectant, à un animal qui n'en meurt pas, de la toxine diphtérique, on détermine, dans cet animal, une réaction telle que son sérum peut ensuite immuniser un animal sensible et le mettre à l'abri de la mortelle toxine.

Voilà cette fois une méthode générale, qui est applicable à toutes les maladies aiguës. Mais les phénomènes qui se passent dans l'être pour produire le sérum sont extrêmement complexes ; il faut essayer de les comprendre si l'on veut appliquer congrument la méthode à des cas nouveaux ; si l'on veut les comprendre, il faut faire appel aux notions les plus délicates de la physique et de la chimie, ou mieux de la chimie-physique : la plus grande découverte médicale des temps modernes, celle d'une méthode générale de guérison pour les maladies aiguës, est du ressort de la chimie-physique. Il y a cinquante ans, un médecin pouvait-il jamais se vanter à coup sûr d'avoir guéri un malade ? Aujourd'hui si le rôle du médecin n'est plus celui d'un témoin impuissant, il le doit à la méthode des sciences proprement dites.

Même pour le diagnostic — et, il faut bien l'avouer, avant Pasteur et Behring, la plus grande qualité d'un médecin était de poser un bon diagnostic qui, d'ailleurs, ne servait pas à grand'chose, puisqu'on ne connaissait pas de méthode thérapeutique rationnelle — même pour le diagnostic, des procédés ressemblant à ceux de la chimie permettent d'éviter une longue et fastidieuse étude clinique ; les conditions de stabilité d'un colloïde, d'une poussière en suspension dans un liquide, comme sont les microbes dans un sérum, ont quelque chose de spécifique par rapport à ces microbes ; le sang d'un malade atteint de fièvre typhoïde agglutine une culture de

bacilles d'Eberth, et cela permet de faire de très bonne heure le diagnostic si difficile de la fièvre typhoïde, que l'on ne confondra plus ainsi avec d'autres maladies très différentes.

Les médecins, même ceux qui sont le plus attachés à l'ancienne école, doivent se rendre compte de la supériorité des méthodes nouvelles sur le vieil empirisme, et cependant ces méthodes nouvelles n'ont encore donné que peu de résultats, en comparaison de ce qu'elles nous promettent! On a vu, au dernier congrès de la tuberculose, combien le corps médical considère comme caducs les résultats obtenus sans l'appui de la méthode scientifique. A ce congrès, des milliers de praticiens consciencieux étaient venus apporter les résultats de leur expérience personnelle; on se proposait d'organiser le mieux possible la lutte contre un fléau social; chacun disait ce qu'il avait remarqué, ce à quoi il avait pensé. Et ce concours de toutes les bonnes volontés médicales prouvait surabondamment que, quoi qu'en pensent certains maîtres officiels, le médecin le plus modeste ne se considère pas comme un ouvrier chargé d'appliquer les découvertes des autres ; chacun croit pouvoir et devoir apporter sa pierre à l'édifice commun. Or, au cours du congrès on apprit, par un article de journal quotidien, qu'un de ceux qui ont déjà le plus fait dans la voie de la médecine scientifique, l'inventeur de la sérothérapie, Behring, avait obtenu, relativement à la tuberculose, un résultat définitif.

Ce fut un désarroi général : si une telle découverte avait été réalisée, le congrès n'avait plus de raison d'être; tout était remis en question, et il allait être nécessaire de recommencer sur un plan nouveau toute la campagne antituberculeuse. Ainsi, même parmi les médecins de l'ancien régime, la conviction s'est faite aujourd'hui qu'une découverte dans la voie scientifique vaut mieux que toutes les remarques empiriques. Lorsque, quelques jours plus tard, Behring se décida à communiquer au congrès le principe de sa découverte, sa communication parut obscure à la plupart des médecins présents, et l'on put remarquer que cet inventeur de génie eût lui-même été plus à son aise s'il avait été plus familier avec les sciences physico-chimiques.

*
* *

C'est au début de leurs études et non plus tard que les candidats médecins doivent s'initier à la physique et à la chimie, non seulement parce que, à l'âge où l'on sort du lycée, on est plus apte à s'assimiler aisément les notions nouvelles, non seulement parce que, au long des études médicales, ces notions doivent être si familières à l'esprit qu'elles se présentent à lui naturellement et sans effort chaque fois qu'il en est besoin, mais encore et surtout parce que l'on puise dans l'étude de ces sciences une discipline, une rigueur de méthode qui dominent ensuite toute la vie intellectuelle.

On a souvent méconnu cette importance de l'âge pour faire certaines études ; on a dit que, une fois terminées les études professionnelles, les médecins qui voudraient devenir des savants et des maîtres pourraient se livrer, à des études de physique et de chimie. Il serait trop tard alors; l'esprit de la plupart d'entre eux serait déjà imbu de la méthode empirique, et, ils n'auraient plus la même facilité pour apprendre ce qui doit être à la base de toutes les connaissances humaines.

Combien de fois n'ai-je pas constaté la désolation de médecins éminents qui, ayant reconnu la nécessité de s'initier tardivement aux découvertes de la physique moderne, ont été arrêtés par l'insuffisance de leur culture mathématique! A quarante ans, il est trop tard pour apprendre le calcul différentiel, du moins si on tient à l'appliquer couramment et sans effort, comme on parle. Un normalien, Barau, agrégé de philosophie depuis plusieurs années, eut le courage de rentrer au lycée comme élève de mathématiques spéciales : il n'en tira qu'un mince profit; il était trop tard! Si, parmi les étudiants en médecine, la séparation pouvait se réaliser dès le début entre ceux qui veulent être de simples praticiens et ceux qui comptent devenir professeurs dans les facultés de médecine, il faudrait que ces derniers fussent astreints à faire, avant l'année de P. C. N. imposée à tous, une année de « mathématiques générales ». Cet enseignement a été créé à la Sorbonne il y a deux ans, et, quoiqu'il ne fût imposé à personne, quoique le diplôme qui en est le couronnement ne fût exigé

pour aucune carrière, les amphithéâtres ordinaires ont été insuffisants pour contenir le public désireux de suivre les cours, tant commence à se généraliser la certitude que les mathématiques sont indispensables à tout homme de science.

— Mais, dira-t-on, on regrettait déjà que le P. C. N. augmentât d'une année la scolarité des étudiants en médecine ; il faudrait donc perdre deux ans avant de commencer les études médicales ! — On ne peut plus aujourd'hui prétendre devenir un maître avec le bagage qui suffisait aux médecins de Molière. S'il faut savoir à la fois tout ce qu'on apprenait avant le XIXe siècle et tout ce qu'a découvert ce siècle unique dans l'histoire du monde, il faut travailler plus longtemps ; deux années attribuées à l'étude des sciences contemporaines sont bien peu de chose en comparaison des six ans que l'on consacre presque exclusivement aux littératures du passé.

Peut-être des études médicales ainsi conduites permettront-elles de modifier avantageusement les concours d'éloquence qui, dans les facultés de médecine, donnent accès aux chaires magistrales et auxquels un Claude Bernard a échoué. Et je ne parle pas seulement des épreuves qui donnent le titre d'agrégé : le concours de l'internat est déjà un tournoi de mémoire dans lequel le candidat débite plus ou moins intelligemment des « questions d'examen » apprises par cœur. De même, les examens de doctorat. Je me rappelle l'étonnement que m'ont causé il y a quinze ans, quand j'étais moi-même étudiant en médecine, ces examens de doctorat. Habitué aux usages de la Faculté des sciences, je fus bien souvent effrayé d'entendre proclamer docteurs en médecine des candidats dont l'ignorance n'était que trop évidente. S'il avait été question, simplement, d'accorder un grade et le droit d'enseigner, je n'aurais pas songé peut-être à souhaiter que les examinateurs fussent plus sévères : un pays ne meurt pas fatalement d'avoir de mauvais professeurs. Mais il s'agissait d'un titre professionnel qui donne, comme disait Molière, le droit *tuandi per totam terram*. Dans ces conditions, je me demandais si les examinateurs avaient la conscience bien tranquille au sortir de la séance. Sûrement, parmi les médecins de mon âge, il y en a beaucoup — et je parierais volontiers que ceux-là veulent la suppression du P.C.N. — qui cachent derrière

une gravité d'emprunt la plus déplorable nullité; il est étrange que le public, qui tient tant à sa santé, accorde si facilement sa confiance à un titre dont les maîtres d'il y a vingt ans étaient si prodigues.

J'entends dire de tous côtés que cela a changé ; mais les malades ne peuvent pas contrôler les examens et je prétends que, à défaut d'autre contrôle, le P.C.N. donne des garanties que le public n'avait pas jusqu'à présent. Les élèves y acquièrent, outre la méthode des sciences expérimentales, l'habitude des études sérieuses et disciplinées ; le vieil étudiant de brasserie aura bientôt vécu ; le P. C. N. l'aura tué ; si ce résultat est obtenu au moyen d'une scolarité plus longue, il ne faudra pas regretter cette année supplémentaire.

Cette longueur de la scolarité ne doit d'ailleurs être considérée que comme un inconvénient provisoire. De ce que la médecine scientifique est commencée, il ne s'ensuit pas qu'elle soit finie[1] et, pendant des années encore, les candidats devront apprendre intégralement l'ancienne médecine, en même temps qu'ils se prépareront à suivre les progrès de la nouvelle ; ils ont donc aujourd'hui deux sortes d'études à mener de front, et cela nécessite naturellement plus de temps. On ne peut pas se passer des longues observations cliniques. Ce qui reste en effet de plus difficile, c'est toujours le diagnostic des maladies ; les grands médecins sont encore ceux qui le posent avec le plus de certitude, et c'est pour arriver à faire des diagnostics précis que les étudiants ont besoin de si longs séjours dans les hôpitaux. Une fois le diagnostic posé, la science du médecin est bien précaire ; il ne sait guère ce qu'il faut ordonner ; il agit au hasard et, bien souvent, laisse faire la nature en se contentant des prescriptions d'hygiène générale.

Mais voilà que les recherches nouvelles de pathologie nous promettent des méthodes effectives pour la guérison et des procédés simples pour le diagnostic; dans un très grand

1. Dans le premier enthousiasme qui suivit les découvertes pastoriennes, de jeunes médecins crurent pouvoir immédiatement négliger la clinique pour se livrer uniquement à la microbiologie; c'était là une prétention prématurée et qui n'a pas peu contribué à déterminer chez les anciens praticiens un mouvement hostile contre les méthodes nouvelles.

nombre de cas, on peut prévoir qu'une goutte de sang ou d'urine du malade, traitée par des procédés spéciaux, fournira, à la fois, le nom de la maladie cherchée et la méthode curative. Pour ces maladies au moins, les médecins seront alors vraiment comparables à des mécaniciens qui appliquent une technique rigoureusement définie à l'avance; ils pourront recourir à des réactions synthétisées en un tableau analogue à celui qui guide aujourd'hui les recherches des chimistes industriels. La médecine aura grandi, mais le médecin sera diminué: le propre des découvertes scientifiques est que leur application n'exige plus aucune initiative de la part de ceux qui en sont chargés: un élève diplômé de l'école de physique et chimie en sait beaucoup plus long que Lavoisier, et n'est pourtant qu'un modeste praticien.

Si le médecin doit être diminué par le progrès de la science qu'il doit appliquer, il aura aussi beaucoup moins de peine à apprendre son métier; ses études seront moins longues parce qu'elles seront conduites avec plus de méthode, et, néanmoins, les malades s'en trouveront mieux. Dans combien de temps verrons-nous poindre cette ère nouvelle? Longtemps encore, toute une partie de la médecine restera empirique; le médecin sera en même temps « l'homme de l'art » et « l'homme de science », et la préparation empirique ou artistique de sa profession lui coûtera sûrement plus de peine que la préparation purement scientifique. Pendant toute cette période de transition, les études en partie double seront évidemment plus longues, mais il serait criminel de compromettre l'avenir en négligeant aujourd'hui, sous prétexte de raccourcir la scolarité, des études qui, dans quelques années, seront sûrement indispensables à la compréhension même de la médecine scientifique.

FÉLIX LE DANTEC

QUESTIONS EXTÉRIEURES

DE MOGADOR A CASABLANCA

En 1902, quand l'ambassadeur de France à Berlin parla de nos projets sur le Maroc, le gouvernement de Guillaume II lui fit entendre que, si jamais la liquidation marocaine venait à s'ouvrir, l'Allemagne réclamerait peut-être quelque port ou quelque territoire de la côte atlantique. En mars 1904, quand les accords franco-anglais se discutaient, les coloniaux et pangermanistes émettaient au Congrès d'Esslingen le vœu que le gouvernement impérial développât les intérêts économiques de l'Allemagne au Maroc et s'établît dans la région occidentale. En juin 1904, après la conclusion des accords franco-anglais, la *Société coloniale allemande* et l'*Union pangermanique* exigeaient, au nom des intérêts politiques et économiques de l'Allemagne, une acquisition à la côte océane. Durant toute l'année 1905, surtout après le discours de l'Empereur à Tanger, les mêmes exigences reparurent, plus vives.

Mais s'étant proclamé à la face du monde le protecteur du Chérif et le défenseur de l'intégrité marocaine, l'Empereur ne pouvait pas rompre l'une et dépouiller l'autre. A défaut d'une annexion, il semble que certains diplomates — le parti Tattenbach-Holstein — projetaient du moins une occupation allemande ou autrichienne ou italienne ou neutre, sous le couvert d'une police internationale. En décembre 1905, le

chef des pangermanistes au Reichstag, le comte Reventlow, affirmait à un envoyé de l'*Écho de Paris* que l'intérieur du Maroc reviendrait sans doute à la France et la côte méditerranéenne à l'Espagne, mais la côte atlantique à l'Allemagne, et le chef des « politiques », le prince d'Arenberg, pour être plus modéré, n'en déclarait pas moins que le règlement marocain comportait un dépôt de charbon et un point d'appui pour la flotte impériale. En janvier 1906, les délégués allemands arrivaient à la Conférence d'Algésiras avec le mandat de ne laisser à la France que la police des frontières, de donner à l'Espagne la police des côtes méditerranéennes, et d'assurer à l'Allemagne ou à ses alliés ou à quelque État neutre la police de l'Océan.

Cette question de la police a dominé tout le débat. L'Allemagne espérait-elle d'abord qu'un secteur international, confié à ses troupes, mettrait en ses mains l'un des ports du Maroc? Elle dut renoncer très vite à cet espoir, que l'Angleterre, l'Espagne et d'autres puissances, sans parler de la France, étaient bien décidées à ne jamais admettre. Essaya-t-elle ensuite de substituer l'Autriche ou l'Italie en sa place, et pensa-t-elle qu'un membre de la Triplice, surveillant d'Agadir, de Safi, de Mogador ou de Casablanca, lui donnerait toute garantie pour les bénéfices et les commodités que ses coloniaux avaient escomptés d'une occupation? Elle dut encore renoncer bien vite à ce détour, où ni l'Italie ni même l'Autriche n'était prête à s'engager. Les délégués allemands firent alors présenter, par leurs amis de Vienne, une troisième solution : un État neutre, que l'Allemagne pourrait influencer, — Suisse ou Hollande, — aurait l'inspection générale de toute la police marocaine et l'organisation locale, le commandement effectif d'un port atlantique.

De l'occupation allemande d'Agadir ou Mogador à la police suisse de Casablanca, la diplomatie allemande a longtemps tenu bon, se repliant, par échelons, de ses réclamations les plus avancées et les moins fortes sur des exigences moins étendues, mais plus difficiles à écarter ou à tourner. De Mogador à Casablanca, quel calcul politique dirigeait cette tenace retraite?

*
* *

Voici trois siècles bientôt que les avantages, — le rôle mondial, comme nous disons aujourd'hui, — de Mogador étaient signalés au cardinal Richelieu par un marin qui rêvait de *Weltpolitik,* car il voulait tourner la France vers les entreprises maritimes et mettre notre avenir sur les océans. La faveur n'était pas à la marine et aux entreprises coloniales. Tout occupée de ses querelles et guerres religieuses, la France depuis un demi-siècle ne songeait plus à l'expansion :

Plusieurs personnes de quallité, mesmes du Conseil, m'ont dict et soutenu que la navigation n'estoyt point nécessaire en France, d'aultant que les habitants d'ycelle avoyent toutes choses pour vyvre et s'habiller, sans rien emprunter des voysins..., que l'exemple est que l'on a toujours mesprisé au passé les affayres de la mer, comme estant du tout inutilles et, oultre, que les Françoys ne sont pas capables d'entreprandre des voyages de long cours ny planter colonyes.

Notre marin, au contraire, pensait « que quiconque est maistre de la mer a ung grand pouvoyr sur la terre », que « les Françoys sont capables de naviguer, planter colonyes et se battre hardyement », et qu'il fallait « aller naviguer dans toutes les mers, planter des colonyes, réduyre les infidèles au giron de l'Eglise et fayre que tous les habitants du globe terrestre rendent hommage à ces trois fleurs de lys ».

Ainsi débutait le *Mémoire* que le chevalier Isaac de Razilly capitaine de l'amirauté de France, écrivait au cardinal de Richelieu le 26 novembre 1626[1]. C'était le temps où la décadence des marines espagnole et portugaise livrait la thalassocratie des deux mondes aux ambitions de leurs disciples et émules : Hollandais et Anglais faisaient de leur mieux pour s'en emparer. Razilly disait que la France devait au plus tôt se mettre sur les rangs et que le Maroc devait être son premier point d'appui vers les exploitations commerciales ou les annexions coloniales en Afrique, en Asie, en Amérique du sud, dans l'univers entier. Le Maroc se débattait dans l'anarchie des derniers Chérifs *saadiens*. Il ne devait retrouver la paix

1. Cf. la belle étude de Deschamps, *Revue de Géographie,* t. XIX, pp. 273 et suiv.

et la police que sous la rude tyrannie des Chérifs *filalis*, après 1670. Les corsaires de Salé, sujets nominaux du Chérif, se gouvernaient en république quasi indépendante, rançonnaient le commerce et faisaient des esclaves dans toute l'Europe de l'occident, atlantique et méditerranéenne. Le premier point, disait Razilly, serait d'imposer la paix à ces gêneurs et à leur maître :

Les navyres de Sallé, subjects de l'Empereur du Marocque, prennent très grand nombre de navyres de ce royaulme et gastent notre trafficq. Fauldroyct les prevenyr et aller mouiller l'ancre à la rade dudit Sallé avec six navyres, dont l'un empeschera qu'ils ne pussent entrer ny sortir sans estre pris. Et du mesme voyage l'on pourra traicter la paix avec ledit empereur de Marocque et retirer les pauvres Françoys détenus esclaves...

Le second point serait d'occuper l'île de Mogador. La ville actuelle de Mogador n'existait pas : elle ne fut construite qu'après 1765. Mais au devant de la plage déserte, se dressait et se dresse encore, toute proche, une petite île rocheuse, — la seule que l'on rencontre sur tout le développement de ces plages marocaines, — l'une de ces îles côtières, qu'ont toujours choisies les marins étrangers pour établir un comptoir sur le flanc d'un pays barbare. Ulysse reprochait déjà aux Cyclopes de n'avoir pas su faire de leur Nisida, si proche de leur Campanie fertile, une ville de commerce ; les Phéniciens à Tyr et à Sidon, les Grecs à Syracuse et à Marseille, les Espagnols et les Portugais à Fernando-Po, Ormuz, Diu et Macao, les Arabes à Zanzibar, les Anglais à Aden, Bombay, Hong-Kong, Gibraltar et Héligoland, tous les thalassocrates, depuis Ulysse jusqu'à nous, ont occupé ces îles côtières ou ces presqu'îles, qu'il est aisé de défendre contre les attaques du continent, mais qui, aisément aussi, permettent le trafic avec les indigènes. Razilly voulait planter à Mogador la pierre d'angle de la thalassocratie française :

Et du mesme voyage que l'on aura retyré les esclaves, l'on pourra laisser cent hommes dans l'Isle de Montgaddor, située à portée de canon de la terre ferme, à 32° de latitude, isle très aysée à fortiffier. Il y fauldroyt mettre six piêces de canon et laisser du biscuyt aux cent hommes et avoyr nombre de planches de sap, pour y fayre des

maisons, car d'aultres forteresses il n'en est pas besoing, d'autant que l'isle naturellement est toutte fortiffyée.

Le premier résultat de cette occupation serait un fructueux commerce. En ce comptoir, les Français viendraient vendre leurs tissus, manufactures et camelote et fourniraient non seulement les villes du Maroc, mais encore les marchés de toute l'Afrique occidentale, désertique et soudanaise, jusqu'au Niger et jusqu'aux montagnes de la Lune, puisque les caravanes du Tafilelt et du Touat faisaient de Marrakech le principal commissionnaire de Tombouctou vers l'Europe. Aussi le paiement des marchandises françaises serait-il facile aux indigènes, en produits locaux, cuirs, blés, chevaux, etc., ou en ces denrées et épices lointaines, poudre d'or, dattes, plumes d'autruche, etc., qui font la renommée du Pays des Nègres :

Fauldroyt establir en ycelle (l'Isle de Montgaddor) ung commerce de thoille, fer, drap et aultres menues marchandises jusqu'à la somme de cent mil escus par an. L'on aura de la pouldre d'or en payement, dattes et plumes d'autruche. Et l'on pourroyt thirer quelques chevaux barbes des plus forts et meilleurs de l'Affricque. Le proffict de la vente des marchandises pourroyt monter à 30 p. 100 de gain, d'aultant que le voyage est fort court, car des côtes de France, ayant bon vent, l'on y peut estre en huit jours. C'est avoyr ung pied dans l'Affricque pour aller s'estendre plus loing.

Au long de cette Afrique, sur le pourtour de laquelle règnaient les Portugais, il était de bons marchés que les Français ne pouvaient atteindre qu'après la relâche de Mogador, et qu'ils ne pouvaient pas exploiter sans le sanatorium de Mogador :

Le trafficq du Sénégal, Cap Ver, Ruffisque et Gollée est très bon. L'on y porte du fer, du crystal et de l'eau de vie et en eschange l'on rapporte des cuyrs, de la cire, gomme, yvoyre et musc environ pour cent mil escus par an. Le proffict est aussy de 30 p. 100... Il y a quelques Françoys qui ont trafficqué dans la rivyère de Gambye. Mays dans tous ces quartiers de Guinée, l'ayr y est très mauvais et, pour les habitations, il n'y a lieu en Affricque propre aux Françoys que l'isle de Montgaddor et Tagrin.., Le reste de l'Affricque est très malsain.

Les *Instructions nautiques* nous disent encore aujourd'hui :

Le climat de Mogador est très doux ; le thermomètre y varie de

17° à 30°. De mars à décembre, les vents les plus fréquents sont ceux du N.-E.; ils sont accompagnés de beau temps. De décembre à mars, les vents sont variables et le temps est mauvais. Les vents du Sud sont généralement maniables et amènent de la brume. Les vents de l'Est et du S.-E. sont rares; on les appelle *simoun*; ils sont chauds et secs et soulèvent des masses énormes de sables.

Rafraîchi durant toute la saison chaude — de mars à décembre, — par les vents du nord-est qui soufflent du large; épargné par le *simoun* du désert, Mogador est un dernier morceau de climat tempéré, à l'entrée de la fournaise équatoriale... « J'ay mis les desseings sur l'Affricque les premiers, accause qu'ils pressent le plus », ajoutait Razilly, qui ne s'arrêtait pas en si beau chemin : le périple de l'Afrique n'était à ses yeux que la route des Indes et de l'Extrême-Asie. Il voulait tourner le cap de Bonne-Espérance, « puys entrer dans le goulfe persicque », pour « avoyr soie, tappys, rhubarbe et autres marchandises. » Il savait bien qu'en ces mers asiatiques, la présence de grands empires indigènes et des marines espagnole et hollandaise interdisait aux Français l'espoir de « colonyes » proprement dites. En Asie donc, il ne rêvait pas de conquête, mais il pensait qu'une entente avec le roi de Perse et les empereurs de l'Inde ou de l'Extrême-Orient pourrait assurer à notre commerce soit quelque marché privilégié — Berlin dit aujourd'hui : sphère d'influence — soit le monopole ou le régime de la libre concurrence — nous disons : la porte ouverte — pour ce commerce des épices (Hambourg, aujourd'hui, est devenu et veut rester le port « épicier » de l'Europe septentrionale et centrale), sur lequel les Espagnols et les Hollandais, maîtres de la mer, et le Turc, maître de l'Égypte et des échelles levantines, levaient une commission exagérée. Ces précieuses épices nous arriveraient alors directement, par le cap de Bonne-Espérance, sans payer tribut à d'autres qu'à nos marins :

En ce qu'y est de l'Asie et Indes orientales, il ne faut pas imaginer y planter des colonyes. Les voyages sont trop longs, puys les Espagnols et les Hollandoys y sont forts, quy ne le permettroyent. Tout ce que l'on peult fayre seroyt d'avoyr une puissante compagnye... et aller doubler le cap de Bonne-Espérance, puys entrer dans le goulfe persicque... Le roy de Perse donne la liberté du

trafficq à toutes les nations qui y veulent aller. Il y a aultres royaulmes des Indes, où l'on peut aussy trafficquer, et, par ce moyen, les Espagnols et les Hollandoys, qui nous fournissent les espyces et aultres denrées cy-dessus, recepvront de grandes pertes, d'aultant que leur plus grand débit est de les vandre en France.

Mogador serait l'escale française vers ces Indes orientales. Et pareillement, vers les Indes occidentales, vers les Amériques. Grâce aux gens de Saint-Malo, le Canada et l'Amérique du nord étaient déjà entamés par nos colonies. Mais Razilly, sans méconnaître la valeur de ces établissements, savait bien que l'on ne peut pas comparer ces terres du nord, marécageuses, forestières et glacées, avec le merveilleux continent du sud, le paradis de « l'Eldoradde ». Une « colonye dans la terre d'Eldoradde [seroit] la plus glorieuse et utile à la France que chose qui se soyt jamais entreprise ». Car tout concourt, — la terre, les eaux, le climat, les mines, les bêtes et les plantes, — à faire de cette Amérique du sud l'Éden des siècles prochains :

Car il est très certain que toutes les richesses et fertillités de la terre qui sont aux Indes occidentalles se rencontrent dans ce même pays quy en fayct une partie. Et s'y trouvera des mynes d'or et d'argent, esmerauldes, canes de sucre, baulme, taintures, senteurs, roucou, poyvre rouge, tabac et pittes qui y viennent parfaictement bien ; les arbres y sont toujours verts, remplis de mille fruicts divers ; les ananas et les melons s'y cueyllent en toute sayson ; le froment de Turquye et toutes sortes de légumes y viennent habondamment ; le pays est meslé de forests et prayryes quy sont esmaillées de mille sortes de fleurs ; il se peult fayre nombre de bons vins d'acajoux, de palmes ananas, oultre le miel qui est excellent pour faire de l'hidromel,

En cette Amérique du sud, quelques colonies et garnisons françaises réaliseraient sans peine la transformation des terres et la soumission complète des peuplades, que l'indolence espagnole ou la faiblesse portugaise n'avaient pas su plier au joug de la chrétienté et du labour. Sur la route de cette Eldoradde, de quelle utilité serait encore l'escale de Mogador, le dernier reposoir tranquille avant les côtes hérissées du Sahara, la dernière aiguade et la dernière oasis maritime avant les sables du désert, la dernière halte avant la traversée de l'Atlantique !

Aux mains des Français, cette île côtière deviendrait la rivale ou l'équivalent plus avantageux des îles du large, Açores, Madère, Canaries, îles du Cap Vert, que possédaient les Portugais et les Espagnols.

*
* *

Les coloniaux et les pangermanistes de Berlin n'ont fait que reprendre les desseins de Razilly, quand ils ont réclamé l'occupation allemande de Mogador ou d'un port méridional. Ils pensaient à l'exploitation et à la colonisation du Maroc. L'annexion d'un port dans le sud, — à défaut de Mogador, Oualidya ou Agadir, — leur semblait indispensable à la sauvegarde des intérêts allemands en ce pays. Mogador est encore aujourd'hui le mouillage le plus aisé à outiller et à défendre suivant les besoins de nos marines; mais il en est d'autres. Ouvrons les *Instructions nautiques*, le livre de pilotage et de renseignements que notre *Service hydrographique* publie pour la direction des navigateurs sur cette côte occidentale de l'Afrique (n° 777) :

La côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'à la rivière Noun, appartient à l'empire du Maroc. Elle est presque droite et si saine qu'on peut en approcher partout à un mille et demi ou deux milles, en ayant égard aux vents et aux courants. Sur son étendue, elle est généralement aride : on voit çà et là quelques falaises, mais le plus souvent des dunes basses de sables avec des rochers. A l'intérieur, il y a plusieurs montagnes dont les sommets servent de points de reconnaissance; mais toute la côte du Maroc offre peu d'abris; elle est partout exposée et battue par les vents du large.

Plages blanches, dunes blanches, pointes basses de roches émergées ou sous-marines, hautes falaises surplombantes, collines et montagnes superposées, estuaires vaseux, rivières barrées, lagunes coupées du large par des flèches de sables : les *Instructions nautiques* décrivent par le menu ces huit cents kilomètres de côtes également inhospitalières, qui viennent buter au sud contre le pied du grand Atlas et contre le rebord du Sahara. Sur ces huit cents kilomètres, il n'est pas un port aujourd'hui qui puisse accueillir ou couvrir nos grands va-

peurs. Mais à l'embouchure de chaque rivière, dans chaque coupure de roches, une pauvre échelle à la mode levantine offre sa plage ouverte ou son cul-de-sac, que domine quelque vieille forteresse de la Renaissance ou du XVIIIe siècle : dans le nord, El-Araïch d'où l'on monte à Fez, et Salé-Rabat d'où l'on monte à Mékinez; dans le sud, Safi et Mogador d'où l'on monte à Marrakech, et Agadir d'où l'on monte à Taroudant; dans le centre, Casablanca (traduction portugaise du nom arabe *Dahr-el-Beida, la Maison Blanche*), Azemmour et Mazagan, qui peuvent, de loin, conduire à toutes les capitales et à tous les marchés de l'empire.

Suivant les marines étrangères qui fréquentèrent cette côte, suivant aussi les caprices des Chérifs qui donnèrent tour à tour la préférence à telle ou telle de leurs résidences et firent de Marrakech, de Mékinez ou de Fez le centre de la politique et des affaires, ces échelles varièrent d'importance : tour à tour, celles du sud pour le service de Marrakech, ou celles du nord pour le service de Fez et de Mékinez eurent le premier rang, tandis que celles du centre pour le service du pays gardaient toujours leur rôle intermédiaire. Aujourd'hui, quand le Chérif est à Fez et quand la route entre Fez et Tanger est coupée par le brigandage, c'est à El-Araïch — nos marins disent Larache — qu'affluent les importations :

COMMERCE DU MAROC[1] (en millions de francs).

	Importations		Exportations		Total	
	1903	1904	1903	1904	1903	1904
Tanger. . . .	9,3	9,6	6,8	6,8	16,1	16,5
Larache. . . .	19,2	9,4	1,3	2,2	20,5	11,7
Rabat	4,3	5	0,6	0,4	4,9	5,5
Casablanca. .	9,6	8,5	9,2	7	18,9	15,6
Mazagan . . .	8,4	8,7	7,9	8,3	16,4	17,1
Safi	3,5	4,1	3,4	4,4	6,9	8,6
Mogador . . .	6,5	7,2	6,9	6,8	13,5	14
Empire. . . .	62,4	54,4	36,5	36,4	99	90,9

Au siècle dernier, le Chérif était le plus souvent à Marrakech, et c'est à Mogador que, depuis 1765, il avait presque de

1. *Rapports commerciaux*, n° 498.

force installé les relations de son peuple avec les « Francs ». Avant cette création de Mogador, on ne parlait en Europe que des commerçants et des terribles corsaires de Salé, ou des comptoirs et consuls que l'Europe avait alors en cette échelle, dont Rabat aujourd'hui, sur l'autre bord de l'oued Bou-Regrag, tient l'héritage : c'est qu'alors Mékinez avait « les plus grands magasins de grains, cuirs, cires, qui sont les principales marchandises du crû du Maroc [1] ».

El-Araïch aujourd'hui, Mogador il y a un siècle, Salé il y a deux cents ans, ne sont ou n'étaient en rien des ports véritables. Les *Instructions nautiques* nous les décrivent ainsi :

La ville d'El-Araïch, ou Larache, est bâtie sur la rive sud de l'oued El-Khos ou Loukkos, qui a quarante lieues de cours. Le port d'El-Araïch est à l'embouchure de la rivière ; c'est le port militaire de la côte ouest du Maroc ; mais il ne peut recevoir que de petits navires, à cause de la barre sur laquelle il ne reste à basse mer que 1 m. 5 ou 1 m. 8 de profondeur. En dedans de cette barre, on trouve sept mètres... Le débarquement à El-Araïch est difficile et dangereux, même pendant la belle saison.

La ville de Salé ou Sla s'élève sur la rive nord et près de l'embouchure de l'oued Bou-Regrag, assez large rivière... Elle est en face de Rabat ou Rbat, bâtie sur la rive gauche... La rivière forme le port. Un banc de sable qui assèche à marée basse rend l'entrée très difficile, car il ne reste aux basses eaux que 6 m. 6 dans le chenal, lequel d'ailleurs change souvent de place.

La ville de Mogador est bâtie sur une pente de sable qui avance vers la mer et qui n'est élevée que de quelques décimètres au-dessus des hautes eaux, de telle sorte que la ville est entourée d'eau à marée haute. Une chaine de rochers, qui s'étend en dehors de la plage, la défend contre la mer du large et la rend inaccessible, sauf du côté du sud, où est le port... De décembre à mars, avec les vents du S.-O., le mouillage de Mogador devient dangereux et les navires y sont en perdition, s'ils n'ont pas de bonnes chaînes pour résister à ces vents qui soulèvent une houle énorme. En outre la qualité du fond est mauvaise, et les ancres cassent souvent. Il est rare qu'il ne se perde pas tous les ans quelque navire.

A El-Araïch comme à Salé-Rabat, les boues et les caprices des rivières rendront toujours difficile l'établissement d'un

1. Voir dans Paul Masson, *Histoire des Établissements français dans l'Afrique barbaresque*, p. 233, les textes et *Relations* du temps.

port. A Mogador, ce sont moins les conditions naturelles que l'insouciance ou l'inhabileté des hommes qui maintiennent les dangers du mouillage. Car cette rade de Mogador, à peu de frais, pourrait être transformée. La petite île côtière, que des fonds de quatre mètres séparent du continent vers le sud, pourrait facilement être reliée à ce continent par une digue : elle formerait un admirable abri contre les vents du sud-ouest, dont les *Instructions* nous contaient les méfaits. Mogador deviendrait un port de tout repos, un grand bassin circulaire de deux kilomètres de diamètre, avec des fonds de neuf à dix mètres partout, avec une ceinture contre toutes les brises et toutes les houles, avec une large et profonde entrée sur le libre océan.

Mais Agadir, l'ancienne Santa-Cruz des Portugais, fut jadis, avant Mogador, le débarcadère et entrepôt de tout le Maroc méridional, en particulier de ce pays du Sous, dont la vallée fertile, bien irriguée, s'enfonce entre les deux bras de l'Atlas et trace une route directe, pourvue de ressources et de bons puits vers, l'hinterland profond, vers le Tafilelt, vers notre Sud-Oranais. Sur sa petite montagne isolée, Agadir serait facile à fortifier : sous sa côte élevée, qui dresse un mur contre les vents du nord et que, facilement, une jetée défendrait contre les houles et vents du sud-ouest, Agadir deviendrait un mouillage commode.

Ce fut un caprice, une pression violente du chérif Sidi Mohamed qui, voici plus de cent quarante ans, chassa le commerce européen d'Agadir et le transporta dans cette ville nouvelle de Mogador qu'un ingénieur français venait de construire et d'armer de toutes pièces, à la mode de France (1765-1770) : « Agadir, disent les *Instructions nautiques*, est le dernier port de la partie Sud du Maroc, qui offre un abri contre les vents du N.-E. et de l'Est ; on y trouve un bon mouillage par douze à seize mètres, vase ; mais la baie est exposée aux vents de l'Ouest et très dangereuse, lorsqu'ils soufflent frais de cette partie ; les vivres sont à bon marché ; on a facilement de l'eau. »

Mogador ou Agadir leur donnant le commerce et les routes du sud, les pangermanistes voulaient, en outre, un port du centre. Près du cap Cantin, — juste à égale distance entre

le cap Spartel, entrée de la Méditerranée, et le cap Noun, extrémité du Maroc vers le Sahara, — « on peut apercevoir sur le bord de la mer, disent les *Instructions,* les restes d'El Oualidiya, et à 2 milles 1/2 dans le Sud de cette ville, on trouve d'autres ruines moins considérables ; dans l'intérieur, à peu de distance de la côte, se trouve la lagune d'Oualidiya, ancien port d'El Ghaït, dont l'entrée n'a pu être retrouvée par les embarcations du *Raven.* » Il est probable qu'en leurs explorations scientifiques et systématiques du Maroc, les Allemands ont retrouvé l'entrée, sondé la profondeur et reconnu les avantages de cette lagune. M. Bihourd écrivait le 25 mars 1904[1] :

Je crois devoir noter la résolution suivante votée, le 20 de ce mois, par les pangermanistes wurtembergeois, réunis à Esslingen : « Plaise au Gouvernement Impérial de mettre à profit la situation actuelle pour développer les intérêts économiques de l'Allemagne au Maroc, notamment par l'envoi d'expéditions en vue de recherches et d'études économiques. Comme la plupart de nos colonies sont peu susceptibles d'extension, comme, au contraire, le Maroc peut devenir une colonie de peuplement et d'agriculture, en même temps qu'il serait un point d'appui des plus précieux pour notre flotte sur une route de navigation des plus importantes, il est désirable que le Gouvernement Impérial fasse le nécessaire, au cas où le *statu quo* ne pourrait être maintenu au Maroc, pour s'établir dans la région ouest de ce pays, où déjà le négoce allemand occupe une situation considérable, souvent même prépondérante, et pour que notamment Oualidia et Agadir soient occupés, comme précédemment Tsingtau en Chine, afin de démontrer et d'affirmer nettement la sphère d'intérêts allemands dans ce pays.

Pour la pénétration en Afrique, — « pour avoir ung pied dans l'Affrique et aller s'estendre plus loing », comme disait Razilly, — les Allemands avaient aussi reconnu, depuis longtemps, l'importance des routes terrestres qui, du sud marocain, rayonnent jusqu'au Sénégal, au Niger, au Tchad et même au Nil, à travers le Sahara et le Soudan. Au long de ces routes marocaines et sahariennes, jusqu'à Tombouctou, leur explorateur O. Lenz avait passé de longues années, avant et après 1880, à des expéditions, des recherches et des études

1. *Livre jaune* sur les affaires du Maroc, p. 121.

économiques. Depuis 1880, le rôle commercial de ces routes a presque disparu : Français, Anglais et Allemands eux-mêmes, remontant les fleuves ou les pentes de la Sénégambie et de la Guinée, ont atteint les marchés soudanais par leurs bateaux, rails et routes du Sénégal, du Niger, de la Bénoué et du Chari. C'est par ces voies maritimes et fluviales, désormais, que les relations de l'Europe avec le Soudan sont établies : les pistes et caravanes du Sahara perdent chaque jour de leur clientèle.

Mais, le commerce ruiné, restent toujours sur ces routes africaines les files de pèlerins qui, d'oasis en oasis ou de village en village, s'en vont des profondeurs occidentales de l'Afrique musulmane vers les mosquées et Villes saintes du Levant, vers Berber et Khartoum, ponts du Nil, vers Souakim, port de la mer Rouge, vers Djedda et la Mecque. A travers toute l'Afrique désertique ou soudanaise, depuis le Sahara et le Soudan atlantiques jusqu'aux Bischarin et Soudan égyptiens, ces files ténues mais continues maintiennent le courant d'une foi menaçante, où partout grésillent les étincelles de la guerre sainte, où le moindre court-circuit a tôt fait d'allumer un incendie que rien ne peut arrêter. Sur les derrières de l'Algérie française et de l'Égypte anglaise, ce courant d'islam peut causer soudain de terribles surprises : Mogador ou Agadir, sous le doigt de l'Allemagne, serait devenu comme le bouton électrique qui eût fait sonner la révolte musulmane dans notre Sud-Oranais et notre Touat, ou dans ces provinces du Haut-Nil que les Anglais viennent à peine de reprendre au mahdisme.

En leurs discours publics et leurs actes officiels, les pan-germanistes n'ont jamais témoigné de l'ambition qu'ils avaient de cette influence religieuse. A Tanger, néanmoins, l'Empereur s'est posé en champion de l'islam contre la pression sacrilège de l'Europe ; à Constantinople, il a promis que sa droite, toute puissante, écarterait du monde islamique la profanation et la violence. Le successeur de Mahomet, le khalife, qui se dit chef de tous les musulmans, même des hérétiques persans et des schismatiques marocains, a remercié l'ambassadeur de Guillaume II après le discours de Tanger. De ces encouragements impériaux aux peuples du Coran, les effets

n'ont pas tardé à nous apparaître. Dès le mois de juin 1905, nos officiers d'Aïn-Sefra signalaient les espoirs un peu fous que suscitait dans les mosquées du Sud-Oranais l'annonce d'un secours allemand. En janvier-février 1906, ils interceptaient des correspondances où l'intervention prochaine de l'Allemagne était formellement promise par les officiers du Chérif. En même temps, notre Imprimerie nationale découvrait qu'un fonctionnaire allemand au Caire, le comte M. von Oppenheim, tentait de faire éditer à Paris, sous le couvert d'un Algérien[1], des pamphlets panislamiques, dont il n'avait pas osé risquer la publication dans l'Égypte anglaise, et dont à Berlin on n'avait pas, semble-t-il, voulu assumer la responsabilité officielle ni indirecte... Quelque jour, je reviendrai à ces prédications panislamiques de l'Allemagne...

M. Bihourd écrivait encore le 30 mai 1904 :

L'*Assemblée coloniale allemande* réunie à Stettin, le 27 de ce mois, a voté à l'unanimité l'adresse suivante au Chancelier :

1° Tant que durera au Maroc l'état de choses présent, la liberté commerciale sera garantie dans toute sa plénitude, et les droits politiques et économiques des sujets allemands y résidant devront être sauvegardés de façon expresse ; 2° au cas où le *statu quo* serait modifié en faveur de la France, l'Empire allemand devrait recevoir des compensations au moins égales à l'accroissement de la puissance française, compensations correspondant à la fois à l'importance de ses intérêts économiques dans le pays, aux besoins qu'a sa flotte de points d'appui maritimes et aux besoins d'expansion de sa population.

Le comte Pfeil, qui s'était chargé de faire le rapport sur la question, a dit que l'Empire avait encore la possibilité de mettre la main sur une terre où l'Allemand pouvait prospérer, qu'il fallait diriger vers le Maroc les trente-deux mille émigrants qui vont chercher fortune aux États-Unis tous les ans, que ces émigrants trouveraient là un climat et des conditions de production appropriés à leur activité, qu'enfin, au point de vue politique, le Maroc était à l'heure présente le seul point d'appui dont pourrait se servir la marine allemande pour maintenir, au cas de complications internationales, le libre passage entre l'Atlantique et le Canal de Suez.

Les journaux annoncent qu'une manifestation analogue, organisée par les pangermanistes, aura lieu prochainement à Lübeck.

1. Voir le *Journal des Débats* du 9 février 1906.

Un point d'appui au Maroc était, non seulement utile à la marine allemande pour « maintenir, au cas de complications internationales, le libre passage entre l'Atlantique et le canal de Suez », mais indispensable si Berlin entendait pousser jusqu'au bout cette *Weltpolitik*, qui engage le drapeau et les intérêts de l'Allemagne sur le pourtour de l'Afrique, en Océanie, en Chine, et qui, tôt ou tard, doit aboutir à la rupture, à la guerre avec l'Angleterre.

Les Anglais fermant le canal de Suez, comment établir les communications entre Kiel et Kiaotchéou, sinon par cette route du Cap que tout récemment la flotte russe a dû réapprendre pour tenter de secourir Port-Arthur et Vladivostock? Mais au long de cette route, l'expérience toute fraîche des Russes montre bien qu'il faut des relâches et des magasins : sans Dakar et les escales françaises, que serait devenue la flotte de Rodjetvenski? L'Allemagne qui possède trois ou quatre pans de littoral africain n'y a pas, ne peut pas y avoir de bon reposoir pour ses escadres. Depuis le temps de Razilly, les maîtres de l'Afrique ont changé; mais les Allemands aujourd'hui, comme les Français alors, n'ont que « des quartiers où l'ayr est très mauvais; il n'y a lieu en Affricque propre aux [Allemands] que l'isle de Montgaddor » et les baies du Cameroun...

Faut-il ajouter que l'Eldoradde de Razilly miroite toujours devant les yeux des coloniaux et pangermanistes? Vénézuela ou Brésil, c'est dans l'Amérique du sud peut-être que Berlin risquerait le plus volontiers quelque coup de force pour donner officiellement au *Deutschtum* la prééminence qu'officieusement il a déjà conquise en certains États de la République brésilienne, en certains ports de la péninsule sud-américaine. Juste en même temps que les débats d'Algésiras, les journaux nous racontaient les singuliers débarquements de la *Panther* allemande sur le littoral brésilien, ses remontées dans les fleuves jusqu'au Paraguay, — la *Gazette de Cologne*, fièrement, annonçait la semaine dernière que, pour la première fois, un bateau de guerre européen, la *Panther*, avait paru devant Assomption, — et les établissements plus singuliers encore des charbonniers allemands aux Canaries.

Depuis quelques années, le commerce allemand se plaint de la diminution de ses affaires dans les ports sud-américains.

Au Brésil surtout, il se sent menacé. Récemment les Allemands pensaient du Brésil ce que Razilly écrivait de toute l'Eldoradde : c'est que les maîtres actuels sont incapables de mettre en valeur ce pays merveilleux et qu'il faudrait la science et la discipline germaniques pour suppléer ou remédier à la routine et à l'indolence créoles. En fait, ce gigantesque paradis brésilien est encore désert : quatorze ou quinze millions d'habitants sur huit millions de kilomètres carrés, à peine deux habitants par centaine d'hectares ! Quel parti une exploitation méthodique saurait tirer de cette terre à café, à sucre, à cacao, à coton, à caoutchouc ! Pour le port épicier de Hambourg, quel fournisseur et, pour l'Allemagne usinière, quelle ferme ! Dans le journal *Export* de ces dernières semaines, le docteur Jannasch — le même qui fut l'un des théoriciens et l'un des ouvriers de la pénétration allemande au Maroc — s'efforçait, en de longs articles, d'attirer les capitaux et entreprises allemandes vers ce pays de « mynes, esmerauldes, canes de sucre, baulmes, taintures, poyvre rouge et tabac ».

En certains États de la République brésilienne, des colonies allemandes se sont établies et prospèrent ; les statistiques y dénombrent trois ou quatre cent mille Allemands, et les pangermanistes considèrent Rio Grande do Sul comme une province de leur futur empire. Dans tout le Brésil, le commerce allemand a pris pied et, pour le cabotage, les compagnies de Hambourg ont installé des services locaux ou lié partie avec les petites compagnies indigènes. L'Allemagne est devenue, d'année en année, un meilleur client du Brésil ; mais elle n'a pas trouvé le réciproque :

COMMERCE DE L'ALLEMAGNE AU BRÉSIL[1]
(en millions de marcs).

	1894	1896	1898	1900	1902
Achats. . .	91	100	104	115	118
Ventes. . .	57	60	45	45	43

Le professeur Th. Schiemann, — ce chroniqueur de la

1. Cf. *Statistiches Jahrbuch für das deutsche Reich.*

Gazette de la Croix qui accompagnait l'Empereur dans sa visite à Tanger, — écrivait le 5 novembre 1902[1] :

The American monthly Review of Reviews nous donne les objectifs de la diplomatie américaine : réciprocité commerciale avec Cuba, Terre-Neuve et le Canada ; acquisition de Panama et des Antilles danoises ; maintien du *statu quo* au Brésil... Ce souci des États-Unis pour le maintien du Brésil en son état présent rappelle l'intérêt qu'au XVIIIe siècle, les voisins de la Pologne prenaient au maintien de l'intégrité et de la constitution polonaises. Quand un État, de la taille du Brésil, n'est pas capable de se gouverner selon son intérêt, la main protectrice du voisin est toujours sujette à caution... Mais le moyen d'écarter du Brésil l'immigration allemande, italienne ou française ? Il n'y en a pas. L'évolution de ce pays suit sa route naturelle et il me semble que cette immigration, qui ne porte dommage à personne, est pour le Brésil d'un avantage considérable.

Les Brésiliens, sans écouter ces bonnes paroles, se sont jetés « sous la main protectrice du voisin ». Le consul anglais de Hambourg écrit en juin 1905 :

Bien que les résultats du commerce avec le Brésil n'aient pas été considérés en 1904 comme satisfaisants, ils présentent tout de même quelque amélioration sur ceux de 1903... Mais la concurrence des États-Unis est rendue d'autant plus menaçante pour les fournisseurs européens que le Brésil accorde des avantages aux importations américaines, sous forme d'exemptions ou de réductions de douanes, en échange de la libre admission des cafés brésiliens aux États-Unis.

Ces droits préférentiels de 20 p. 100 en faveur des produits américains ne s'appliquent encore qu'aux farines, articles de caoutchouc, horloges, montres et vernis. Ce sont les farines argentines qui auront le plus à souffrir ; mais déjà, pour les articles de caoutchouc, les montres et horloges, ce sont les Allemands qui perdent le marché. Demain, si les manufactures, quincaillerie, verrerie et verroterie américaines sont pareillement avantagées, que deviendra la camelote allemande ?...

Il serait grand temps peut-être d'intervenir pour montrer à ces Brésiliens que derrière les cargo-boats et les transatlantiques de Hambourg, il y a les cuirassés de Kiel. Postée à Mogador ou Agadir, la force allemande serait beaucoup plus proche

1. Th. Schiemann, *Deutschland und die grosse Politik*, anno 1902, p. 371.

de la terre brésilienne que la force yankee. Agadir est sous la même latitude que la Nouvelle-Orléans. Entre le cap San Roque, pointe orientale du Brésil, et le cap Vert, pointe occidentale de l'Afrique, la traversée est inférieure à huit cents lieues; du cap San Roque à New-York, on doit compter sept ou huit mille kilomètres. Au sud du cap San Roque, les capitales et grands marchés de l'Amérique latine, Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Ayres, etc., seraient en réalité sous l'influence ou la menace allemandes, si le pangermanisme réussissait à faire d'Agadir ou de Mogador un Gibraltar ou un Aden germaniques.

*
* *

Il ne faut donc pas nous étonner que les projets allemands aient alarmé non seulement la France, mais l'Angleterre et les États-Unis et le monde entier, sauf le sultan de Constantinople et le dernier soutien de la Triplice, l'empereur de Vienne, qui, pour d'autres raisons néanmoins, ne promit et ne donna qu'un appui sans enthousiasme. Les pangermanistes durent renoncer à toute annexion. Ils se bercèrent quelque temps de l'illusion qu'une police internationale les conduirait par des voies détournées au même résultat. Le vote des puissances leur prouva bientôt que, malgré cette feinte, le danger d'un port allemand inquiétait encore les deux mondes et que, seule, la solution franco-espagnole tranquillisait tous les intérêts.

Lâchant alors leur revendication allemande ou internationale sur les ports du sud, les diplomates allemands revinrent à leur projet sur l'un des ports du centre. Comme Oualidiya est une ruine où il ne saurait être question de mettre une police, c'est à Casablanca qu'ils voulurent s'assurer le bénéfice d'un port neutre où, lentement, on tâcherait de faire un reposoir allemand, avec ou malgré la surveillance de la Suisse ou de la Hollande... Voici la description que les *Instructions nautiques* donnent de Casablanca :

Dahr-el-Beida, l'ancienne Anafi (Casablanca des Portugais) fut jadis une ville florissante; elle est aujourd'hui petite et pauvre, et

sa population ne compte pas plus de dix mille âmes, dont à peine deux cents Européens... La ville est le centre d'un grand commerce de laine, cuirs et grains... Le port est desservi par six compagnies de navigation... On trouve devant la ville d'immenses bancs de maquereaux, que les pêcheurs portugais viennent capturer et saler... Le mouillage est dangereux, surtout en hiver, parce qu'il est entièrement exposé aux vents du large, qui rendent la mer excessivement grosse, et parce que le courant, qui porte obliquement sur la côte, rend l'appareillage très malaisé avec les forts vents d'ouest... Le débarcadère est dans une petite crique avec une plage de sable d'une trentaine de mètres. Par les vents frais de l'ouest au nord, toute communication avec la terre cesse d'être possible.

Malgré les risques de son mouillage, Casablanca et son voisin Mazagan sont aujourd'hui les ports les plus actifs du Maroc pour les exportations. Quelques travaux en rade, qui donneraient un peu de sécurité aux navires, tripleraient aussitôt les échanges. Ces travaux seraient à Casablanca plus longs et plus coûteux qu'à Mogador. Au-devant de la crique actuelle, il faudrait pousser en mer les deux bras d'une double jetée pour enclore le bassin d'abri. Mais cette mise de fonds trouverait bien vite un beau revenu dans les redevances du commerce : si, les autres ports étant sous la police franco-espagnole, les Allemands avaient pu installer en celui-ci leurs amis de Zurich ou de Berne, — ces intermédiaires suisses qui tombent de plus en plus sous la main de la finance berlinoise, — il n'est pas douteux qu'avec quelques sacrifices et leurs scientifiques méthodes les Allemands, en leur nom propre et au nom des Suisses, n'eussent bientôt créé de toutes pièces le reposoir, arsenal et magasin pour le service de leur *Weltpolitik*, mais aussi pour le danger de notre Afrique musulmane, de la paix méditerranéenne et de la sécurité transatlantique.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

FILLE DU SOLEIL

L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier; et tout le reste est folie.
(Ainsi parla Zarathoustra.)

I

Sur l'aimable indication des petites filles s'en revenant de l'école, le capitaine Namurgues, du 1er régiment de l'artillerie de la marine, errant dans ce prolongement nord du Mourillon qu'on appelle à Toulon le quartier des Amoureux, découvrit la maison de Consolata. Elle montrait sa façade de chaux rose entre l'orgueilleux dépôt de cordages Farigoul, « fournisseur de l'Arsenal et du Port », et l'indéfinissable retraite du vieux Caguemonte, « tatoueur d'ancres et de cœurs et de tous autres emblèmes pour la marine ou pour l'amour ». Vingt ans auparavant, des gamins du faubourg avaient, en jouant, planté des palmiers dans cette rue lointaine. Tous étaient morts, brûlés par la bise ou déracinés par les chiens, à l'exception d'un seul, qui dédiait aujourd'hui sa touffe glorieuse aux fenêtres de ce logis.

S'étant réjoui de ce présage, le capitaine monta l'escalier et, du côté opposé à la rue, frappa à la porte de la jeune femme qu'il avait admirée, avec une insistance tendrement voluptueuse, sur le boulevard du Littoral, lorsqu'elle passait en reniflant l'odeur de la mer, et que la lumière de midi frottait d'un fard bleu le rose enfantin de ses joues.

Elle l'accueillit avec une dignité simple. Elle était drôlement coiffée, toute sa chevelure tordue et lustrée prenant sur sa

tête l'aspect d'un gros coquillage d'émail noir, et drôlement chaussée, ses pieds de princesse chinoise perdus dans des sandales de paille multicolore. Mais elle avait revêtu sa robe d'apparat, une robe au col de dentelle et d'un tissu riche, dont les plis tombaient solennellement. Et quand elle bougeait, on y voyait courir des frissons argentés, pareils à ceux que la brise dessine dans les oliviers du Faron.

Namurgues, doucement ému par cette apparition brillante, s'enhardit pourtant jusqu'à la saisir et à la fixer sur ses genoux.

Une lumière claire de soir de printemps méridional illuminait la pièce, où des odeurs timides de fleurs sauvages se diluaient dans le vaste arome de la mer voisine.

L'apparition chantonnait, les yeux mi-clos, et plongeait avec délices ses doigts fins dans les flots de la barbe rouge de son visiteur, lequel comprit qu'il fallait parler raison à cette enfant.

Éloignant donc ses lèvres de quelques centimètres, il commença avec fermeté :

— Consolata, vous avez plus d'amants qu'il ne navigue de pêcheurs de rascasses entre Carqueiranne et le cap Sicié ; et vous les rendez tous heureux. Car votre petite âme est transparente et souple comme l'eau, et s'adapte d'elle-même à toutes leurs âmes qui sont des cruches... Ils ne me gênent pas.

— Je vous aime, — dit Consolata.

— Je le mérite, — déclara avec simplicité le capitaine. — Moi aussi, je vous aime, parce que vous avez une bouche fraîche, par où coule votre âme d'eau. Je la baiserai longuement, sans y chercher l'odeur de la pipe des autres. Mais je souhaite de ne pas les rencontrer dans l'escalier.

— J'avertirai la propriétaire, mon ami. C'est une vieille femme qui a les bras fatigués et qui fait mal la chambre ; mais c'est la veuve d'un cuisinier d'amiral. Elle est douce et compatissante ; et, quand vous ne pourrez pas monter, elle vous donnera une fleur, pour vous avertir et pour vous consoler.

Namurgues enveloppa cet appartement mal fait d'un regard de sympathie. Il vit des meubles bleus et usés, et qui avaient les bras raides, comme la propriétaire ; aux murs, des images de

beaux navires aux vergues pavoisées, des éventails des îles et des écorces de pins de mer, sculptées comme des laques; sur la cheminée, une pendule de bronze, ornée d'un canon, d'une ancre et de lauriers dorés; sur le marbre gris de la commode, de ces blanches fleurs de cyste, au cœur de soufre, qu'on va couper dans les bois de la côte.

— Votre chambre me plaît, — prononça-t-il délibérément.

Consolata leva sur lui ses yeux chargés de tendresse.

— Ma chambre n'est pas belle, — dit-elle avec un soupir, — mais je l'aime. Le matin, le soleil entre par la fenêtre et vient me caresser les jambes; et, de mon lit, avant d'aller faire ma toilette, je le regarde éclabousser les roses peintes sur le papier des murs. Elles brillent, toutes rouges, capitaine, comme les joues des jeunes filles quand s'approchent les aspirants.

— Seulement, Consolata, — répliqua le capitaine en hochant la tête, — le soir, elles sont un peu plus pâles, parce que le soleil a mangé la couleur. Imprudentes fleurs! Imprudentes jeunes filles! Il serait plus sage, peut-être, de tenir les volets clos et les voilettes baissées...

Il resta un moment silencieux et rêveur, roulant une cigarette.

— N'importe! — reprit-il, — moi aussi, j'aime votre chambre, Consolata. Ah! que ne suis-je le soleil! Je la dorerais tout entière, ses murs, son plafond et ses portes, comme un cadre riche, au milieu duquel me sourirait votre beauté.

Il se leva, sa cigarette allumée, et lentement fit le tour de la pièce.

— Oui, que ne suis-je le soleil! — répéta-t-il, — j'entrerais ici familièrement, le matin, avec les bruits de la rue et les mouches. Je caresserais vos jambes alanguies, vos yeux encore barbouillés de rêves, et, dussé-je en voir au soir pâlir la couleur, les roses brillant sur vos joues.

— Quand vous serez mon amant, vous entrerez chez moi comme le soleil. Je vous ouvrirai la porte et la fenêtre, dès que vous y taperez.

Elle l'avait accompagné câlinement, traînant sur les carreaux nus les singuliers étuis de paille que des croisillons de velours orange suspendaient à ses pieds. Tandis qu'il passait

une inspection minutieuse de la chambre aimée, qu'il mettait son doigt dans la gueule du canon de la pendule, qu'il dérobait une fleur de cyste pour l'épingler près de son cœur, qu'il faisait jaillir des tiroirs de la commode une odeur bigarrée de violette et de linge blanc, qu'il décrochait un éventail des îles, un de ces éventails qui cachent dans leurs plumes un minuscule miroir, à l'usage des coquettes créoles, appuyée sur lui, elle lui donnait de bonne grâce, en même temps que des explications sur son mobilier, la promesse merveilleuse, à travers les chatoiements du tissu d'apparat, de sa gorge lisse et de ses hautes hanches délicates.

— Il me manque une panoplie, — lui confia-t-elle en finissant, — une panoplie avec des sabres ayant coupé de vraies têtes. Mais aucun de mes amis n'est encore allé à la guerre...

— Moi, j'irai, — affirma énergiquement le capitaine, — et je vous rapporterai mon sabre de victoire, avec mille rubis incrustés dans sa poignée. Vous enlèverez les rubis pour vous en faire un collier ; puis vous attacherez le sabre nu au mur, à côté des éventails, flanqué de quatre palmes cueillies à votre porte.

— C'est promis pour de vrai ? — demanda-t-elle, les yeux brillants.

— Pour de vrai ! — jura Namurgues.

Et il scella de ses lèvres le serment.

— Je connais, — reprit-elle en lissant du bout des doigts la dentelle de son col, — un autre capitaine qui est déjà allé aux colonies. Mais il n'a pas tué d'hommes, il n'a tué qu'un éléphant, un tout petit éléphant annamite. C'est à moi qu'il a donné les défenses, pour fabriquer tout mon nécessaire de toilette en ivoire, tandis qu'il a donné les pieds à des femmes du Nord, pour en faire des porte-parapluies. Si vous voulez venir voir le cabinet de toilette, je vous montrerai le nécessaire ; il est doux à toucher comme les mains d'une jolie petite.

Mais Namurgues déclina pour le moment l'invitation :

— Je veux voir d'abord le jardin, — dit-il.

— C'est celui de la propriétaire. Mais j'ai le droit d'y aller avec mes amis, et d'y cueillir les fleurs, et les fruits quand

ils sont mûrs, excepté les jujubes, parce que la propriétaire va les vendre au marché.

Namurgues ouvrit toutes grandes les vitres de la fenêtre, et se pencha sur la barre d'appui.

— Votre jardin me plaît aussi, — déclara-t-il. — Les gourdes et les belles-de-nuit, les soleils et les boules-de-neige, les soucis et les pommes d'amour y font bon ménage.

— Cet été, si vous m'aimez encore, nous dînerons sous la tonnelle. Nous mangerons des caroubes, des arbouses et des pastèques. Mon jardin est plein de surprises, capitaine. On y sent tout le jour la brise de mer; et, en grimpant sur les jujubiers, on peut apercevoir le bout des mâts de l'escadre. Je pourrais faire des signaux avec l'amiral, si je voulais.

— O Consolata, petit jardin surprenant, ne troublez pas les timoniers de l'amiral! Mais permettez que je respire l'œillet double de vos lèvres et que j'admire de plus près les beaux iris de vos prunelles.

Elle se glissa dans ses bras.

— Je veux bien que vous m'admiriez, — chuchota-t-elle, — parce que je vous aime et que vous êtes doux. Et moi aussi, je suis douce; et nous ferons bon ménage, comme les plantes de la propriétaire.

Namurgues ferma la fenêtre.

En bas, les belles-de-nuit plus parfumées regardaient curieusement les gourdes s'endormir; et au loin, très haut, par delà les platanes et les eucalyptus du littoral, des mouettes se laissaient tomber, toutes noires, de la nue safranée sur les jardins invisibles de la mer.

II

— Maintenant que vous êtes tout à fait mon amant, — dit Consolata, qui tournait soigneusement la cuiller de son café au lait, — il faut aller voir papa. C'est l'usage.

— Soit, — acquiesça Namurgues, — il faut respecter les usages et les papas.

— Papa est très gentil, — reprit Consolata. — Ce n'est pas un berger, comme le père de mon amie Rose Grenade. Tout

le monde sait qu'elle a gardé les chèvres sur les collines de Solliès, tandis que moi, quand j'étais toute petite, je gardais les canons au bord de la mer. Papa est le jardinier des batteries de la marine.

Il y avait dans sa voix, tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, une nuance de vanité fort légitime.

— Vous avez eu bien de la chance et bien de l'honneur quand vous étiez petite ! — répliqua le capitaine. — Mais dites-moi, Consolata, qui est Rose Grenade ?

— Si vous étiez ici depuis longtemps, vous ne feriez pas une semblable question. Comment ne connaissez-vous pas Rose Grenade ? Tous les poètes du pays se réunissent une fois par mois dans la salle des Lyres, au Musée, pour réciter des vers en son honneur. Elle est si belle que les pigeons roucoulent d'amour quand elle bouge la tête, et qu'il n'y a pas un homme à Toulon, depuis le vice-amiral préfet maritime jusqu'au dernier des fouilleurs de vase de Balaguier, qui ne grelotte de désir, quand elle le regarde fixement. Et vous-même, lorsque vous l'aurez vue, vous voudrez vous en aller vers elle comme les autres. Mais je mettrai tant de baisers sur vos yeux, et j'appliquerai si fort ma poitrine contre votre cœur, que vous me resterez.

Et, ce disant, Consolata joignait le geste à la parole et enveloppait savamment le cou de son ami...

Mais il nous faut raconter maintenant l'histoire de la Batterie-des-Fleurs, qui éclaire les origines héroïques et parfumées de cette jeune gardienne des canons.

HISTOIRE DE LA BATTERIE DES FLEURS

Un jour, — c'était au temps presque aussi lointain que celui des fées, où dans la Vieille Darse venaient s'abattre, leurs grand'voiles repliées, des frégates qui s'appelaient l'*Aréthuse*, la *Naïade*, la *Callirhoé*, — le grand amiral Hector marquis de Messugues, ayant fait comparaître Siffrein, jardinier de la préfecture maritime, lui avait tenu ce langage :

— Siffrein, mon garçon, tu m'as toujours semblé intelligent. Il y a deux ans, j'ai obtenu du maire qu'il te fasse

dessiner, au centre du Jardin de la Ville, avec des verveines et du gazon tondu, une ancre et ses deux bossoirs; l'hiver dernier, tu taillas fort galamment en mâtures d'artimon les platanes de la place d'Armes. Aujourd'hui j'attends de toi plus beau encore. Tu connais, comme moi, la Batterie Saint-Flavien, à qui reviendra l'honneur de tirer les premiers coups sur l'escadre ennemie. Tu sais comme il importe qu'elle soit invisible du large. Mais ce que tu ne sais pas, c'est ce que Paris veut nous faire mettre dessus pour la cacher? De l'herbe, tu m'entends Siffrein... de l'herbe, les pauvres! dans un pays couleur d'argent, de violette et de grenade!

Il s'interrompit un instant pour ramener soigneusement sur ses mains aristocratiques, où toutes les côtes du monde avaient laissé un peu de leur roussi, les fines dentelles qui y dissimulaient de fâcheux ornements bleuâtres. Geste aussi machinal qu'inutile d'ailleurs, car Siffrein connaissait, non moins que toutes les dames de la ville, ces vestiges ineffaçables et gaillards des années bienheureuses où le grand amiral avait, comme un fier pilotin qu'il était alors, dormi chez les filles du Pavé d'Amour et confié son épiderme à l'aiguille ingénieuse d'un précurseur du vieux Caguemonte!

— Souffrirons-nous cela? — reprit-il avec énergie, lorsque ses bouts de manches furent parés. — Souffrirons-nous qu'une batterie de la marine fasse tache dans la plus illustre rade du monde?

Et Siffrein répondit simplement, avec une flamme de mépris pour Paris dans les yeux :

— Bien sûr, amiral, que nous ne le souffrirons pas!

— Voici ce que tu vas faire, Siffrein. Tu vas m'y mettre des fleurs, sur la Batterie Saint-Flavien, des anémones, des lis, des tulipes, des renoncules, des Sainte-Vierge Marie de la Sainte-Baume, ce que tu voudras, pourvu que ça brille et que ça parfume. Et leur herbe, nous la leur enverrons à manger. Et quand les boulets tomberont sur notre batterie et qu'il y aura des jambes et des bras coupés, il y aura aussi de bons petits bougres d'aspirants, qui se diront que peut-être leur sang fera les roses plus rouges. Et ça, Siffrein, c'est une sacrée consolation, quand on n'a pas la chance de mourir sous les yeux des femmes!

Ainsi était sortie, dans sa gloire embaumée, du cerveau du grand amiral la Batterie des Fleurs.

Il consacra à son embellissement les dernières années de son illustre carrière. Par son ordre, les parapets et les terre-pleins de cet ouvrage admirable se couvrirent d'un manteau somptueux et diapré. On garnit de fleurs appropriées les abords de chaque pièce : de grands soleils pour celles qui se manœuvraient à découvert, des violettes, pour celles qui faisaient du tir caché. Des iris gardèrent de leurs feuilles en lames de sabre la poudrière et les niches à boulets; des belles-de-nuit entourèrent les abris des sentinelles. Dans l'eau des fossés s'épanouirent des lotus stupéfiants, envoyés par les colonies que le grand amiral avait gouvernées. Lui-même se rendait quotidiennement à sa batterie. Sa baleinière accostait au bas de la falaise, et il grimpait allègrement, par le sentier du Pas du Roy, apportant dans sa poche quelque oignon rare ou quelque graine nouvelle. Il se plaisait à rectifier l'alignement des grenadiers du réduit central, à modifier la coupe des buis du chemin de ronde, à fixer, suivant la saison, la composition des bouquets que les mortiers du Redan-des-Pivoines devaient avoir à la bouche les jours de grand pavois.

Et c'est là qu'après tant de croisières il obtint de venir jeter l'ancre pour l'escale suprême. Il avait demandé qu'on l'enterrât debout, dans une guérite de pierre, comme il l'avait vu faire pour les bonzes de la Chine, afin que, mort, il pût surveiller encore l'entrée de la rade. On exauça son désir, et on l'installa de manière qu'entre les feuilles des rosiers-thé il aperçût les voiles ardentes des tartanes qui apportaient d'Espagne des oranges et du vin, ou de Corse des langoustes, des cédrats confits et des pâtés de merles.

Et pendant longtemps les bateaux des ports du Nord, dont la courbe de fumée salissait le noble azur de cette côte, par une sorte de pudeur, hissèrent un bout de voile, en passant devant le point où l'âme fantasque et glorieuse du grand amiral marquis de Messugues faisait son quart éternel.

Mais, hélas ! les années s'écoulèrent, et le dur âge de fer arriva pour les marines. Ce fut pour la Batterie des Fleurs le commencement de la désolation. Il n'y avait plus de grand amiral, il n'y avait même plus d'amiral du tout pour s'oc-

cuper d'elle. D'abord l'eau tarit dans les fossés, et les lotus moururent. Ensuite ce fut le tour des soleils et des violettes. Le Dieu des armées de terre et de mer mit quelque temps à leur place des coquelicots et des boutons d'or ; puis Lui-même parut négliger la Batterie des Fleurs, décidément trop vieille. Les jeunes officiers la regardaient d'un air méprisant. La mode avait changé pour les bouches à feu. On leur faisait maintenant des âmes rayées et des jaquettes longues, et les filles du grand amiral, honteuses de leurs volées courtes et de leurs affûts à grosses semelles, se cachaient tant qu'elles pouvaient, quand arrivaient des visiteurs, dans cette herbe jadis méprisée.

Le souvenir même du marquis Hector s'effrita peu à peu dans la mémoire ingrate de la ville. Lorsque le conseil municipal décida d'abattre ce grand cadavre debout et de le coucher dans une tombe du cimetière de Sainte-Anne, en une attitude égalitaire, pas un citoyen ne prit les armes. Pauvre Batterie des Fleurs sans fleurs ! Jusqu'aux bâtisses mocotes[1], qui se piquaient de ne plus garder les distances fixées par une étiquette séculaire, et qui venaient l'offusquer de leurs façades criardes, l'humilier de leurs toitures vernissées ! Les grenadiers furent les derniers fidèles. Mais, l'hiver qu'il tomba de la neige sur le Faron, leurs branches furent brûlées par le vent du nord ; et au printemps elles ne refleurirent pas.

Et cette fois il ne resta plus rien du rêve du grand amiral, rien qu'un jardinier des batteries de la marine. Car de marier la rose éphémère à la mer éternelle avait porté bonheur à l'institution ; et sans doute que, du haut de quelque passerelle céleste, l'âme du grand amiral veillait sur elle.

Et c'est pourquoi, en l'an fleuri mil huit cent quatre-vingt-deux, Consolata fut de Siffrein, jardinier des batteries de la marine, qui fut de Siffrein, jardinier des batteries de la marine, qui fut de Siffrein... qui fut de Six-Fours[2] à l'origine de la navigation.

Fin de l'histoire de la Batterie des Fleurs.

1. « Moco », « mocote », nom local pour « Toulonnais », « Toulonnaise ». S'emploie abusivement pour toute espèce d'indigène de la Provence Maritime.

2. Village des environs de Toulon et centre géographique de la Mocotie.

... A demi renversée sur les coussins de sa chaise longue, Consolata souriait victorieusement, et, dans sa figure d'un rose plus vif, ses yeux clairs étincelaient.

— N'empêche — dit-elle avec orgueil — qu'à l'âge où Rose Grenade, qui fait tant la fière, courait les pieds nus, après les cabris, moi, j'allais jouer au Jardin de la Ville avec des fils de capitaines de frégate. Et c'étaient eux qui m'apportaient les premiers les magnolias tombés et qui secouaient les arbres en cachette pour augmenter la récolte. Et, à l'époque où l'on taille les palmiers, ils se battaient avec les gamins des faubourgs pour conquérir les plus belles palmes, que je leur achetais pour un baiser.

III

Consolata poussa la petite barrière de fer rouillé, et entra, suivie du capitaine, dans la batterie délaissée.

Une bergeronnette s'envola du fond d'une douve, et un grillon, qui crissait dans l'herbe, s'interrompit brusquement.

— Donnez-moi votre bras, — dit-elle à son ami, — et serrez-moi contre vous. J'ai peur de revoir seule les endroits où j'ai pleuré sans savoir pourquoi, quand j'étais petite... N'êtes-vous pas comme moi, Nam? Quand je ferme les yeux et que je me rappelle la lumière des jours passés, elle me paraît si douce et si terrible à la fois que je frissonne de la tête aux pieds.

— La lumière des jours d'amour est douce et terrible aussi, Consolata. Je la regarde en frissonnant blanchir le bleu du ciel et dorer vos cheveux sombres.

— Et moi, — répliqua-t-elle d'une voix soudain joyeuse, — je la regarde, comme il y a dix ans, danser sur le bronze de mes vieux canons.

Lâchant le bras tout à l'heure imploré, elle grimpa leste-

ment sur une des plates-formes où somnolait, comme un gros chien à l'attache, un des mortiers du grand amiral.

— Celui-ci — reprit-elle — était mon favori. Il s'appelle Balthazar, et tout son corps est semé de lis et d'étoiles.

De sa main dégantée, elle caressait la tranche brûlante de sa bouche.

— Nous avons passé des heures et des heures ensemble à regarder la mer! Je me rappelle qu'il poussait sur la plate-forme de ces petits liserons blancs à filets rouges, qui ont l'air de tasses de poupée en porcelaine. Et quand je me disais que Balthazar n'avait plus que cela pour lui adoucir l'âpreté de l'air marin, lui à qui s'étaient frottées tant de pivoines superbes, je l'aimais parce qu'il était malheureux.

Elle posa tendrement ses lèvres sur le bronze vénérable.

— Et vous, capitaine, — interrogea-t-elle, — regardiez-vous aussi la mer quand vous étiez petit?

Namurgues s'était assis sur le parapet herbu et fumait lentement une cigarette, tout en contemplant la Grand'Rade, l'illustre plan bleu où s'étaient perdus, voilà des années, les regards d'enfant de Consolata.

— Il n'y a pas de mer dans le pays où je suis né, — répondit-il en se retournant vers la jeune femme, — ni de Batterie des Fleurs...

Elle eut un geste de compassion.

— Que regardiez-vous donc, pauvre capitaine?

— Je regardais les petites filles, Consolata, et elles ne me regardaient pas. Alors j'étais très malheureux; mais il n'y avait pas de Consolata pour m'aimer à cause de mon malheur.

Ayant ainsi parlé, Namurgues, comme s'il voulait dédommager ses yeux de leur longue famine, les reporta sur le miraculeux domaine offert enfin à leur avidité, l'antique champ d'azur, fleuri des voiles des tartanes, qui a pour bornes fameuses et diverses en leur beauté l'osseux et farouche Cap Brun et le vert Sicié aux molles pinèdes.

— Si les petites filles vous faisaient des misères, — répliqua Consolata après un silence et du ton d'une personne pleine d'expérience, — il fallait les pincer jusqu'au sang, ou tirer leurs beaux cheveux jusqu'à ce qu'elles crient.

Elle resta pensive, un instant.

— C'est vrai que moi aussi, quand j'étais petite, j'ai fait des misères aux fils des capitaines de frégate, et que j'aimais mieux regarder danser les vagues que les admirer courir ou se battre. Mais aujourd'hui j'ai changé... Et il faut — ajouta-t-elle avec décision — m'embrasser pour me récompenser de ce changement.

Nam donna la récompense. C'est cependant une chose difficile et comme sacrilège, sous ce climat béni, que de faire lever un homme qui est assis et qui contemple la mer, eût-il, par ailleurs, de pressantes occupations.

Mais Namurgues (la suite de ce récit le montrera surabondamment) n'était qu'un « gens du Nord »; et il fit cela comme une chose naturelle.

— Et maintenant, — reprit la jeune femme de plus en plus autoritaire, — descendons vers la mer, puisque papa n'est pas ici. Je connais le sentier et, en bas, un bout de grève, d'où vous pourrez faire des ricochets. pendant que je chercherai des algues et des coquilles, les jambes nues comme il y a dix ans.

Rassemblant ses jupes en une volte-face, elle dégringola de la plate-forme et sortit de la Batterie.

Et Namurgues encore la suivit docilement.

Elle s'engagea sur une piste qui zigzaguait en pente raide aux flancs de la falaise. C'était l'ancien Pas du Roy, par lequel grimpait jadis le grand amiral quand il venait visiter sa folie, l'ancien Pas du Roy qui était devenu le Pas du Douanier. Des touffes de fleurs inattendues, vestiges des apothéoses évanouies, jaillissaient par miracle du cœur aride des schistes. Mais seule peut-être Rose Grenade, la fille du meneur de chèvres des collines de Solliès, aurait pu les cueillir. Et trois douaniers, expliqua Consolata, tout en descendant sans trembler, s'étaient tués dans la même année, en voulant en faire un bouquet pour la préfète maritime.

Arrivée sur le rivage, la jeune femme se mit à l'ombre d'un rocher, chevelu de varechs, et commença d'enlever ses bottines, pour se conformer à son programme. Mais quand ses préparatifs furent terminés, au lieu d'aller chercher ses coquilles, elle resta là, nonchalamment assise, à faire rouler voluptueusement du sable fin sur ses pieds nus,

— J'ai les pieds blancs, — énonça-t-elle d'un air satisfait.

— Et les ongles roses, — opina Namurgues, en s'installant confortablement à côté d'elle. — Il n'y a pas, sur mon âme, dans tout le sable du littoral, de plus jolies coquilles.

Elle était contente qu'on l'admirât en détail. Elle baissa modestement les yeux et reprit :

— Papa prétend qu'avec mes pieds on pourrait pêcher des poulpes. Ils aiment tout ce qui brille blanc sous l'eau, capitaine, et, pour les attirer, on leur jette des bouquets de feuillage d'olivier. Ensuite on les mange avec des olives...

Elle releva les paupières et regarda la grève déserte, où, parmi le sable, les galets et les varechs rampaient, comme endormies de chaleur, de maigres plantes déchiquetées.

Puis ses regards s'attardèrent sur la Grand'Rade, l'horizon sans tache, l'inlassable gonflement des petites lames qui venaient se briser devant elle, comme des cloches de cristal.

— Moi, — poursuivit-elle d'une voix contenue, — je préfère peut-être les bêtes et les fleurs de mer à celles de terre. Elles sont moins jolies, mais elles font plus rêver. Avez-vous vu flotter les langoustes à la porte de leurs grottes, Nam? Avez-vous fait fermer les anémones, qui ressemblent à des yeux de plumes de paon, rien qu'en leur touchant les cils avec une algue longue? C'est un coquillage du Musée qui m'a donné l'idée de ma coiffure ; et, une fois, j'ai rencontré un mousse qui portait par les nageoires, comme un lapin par les oreilles, un poisson si bizarre, que j'avais envie de pleurer... Est-ce que je n'étais pas un peu folle, capitaine?

— Il est quelquefois fou de rire, Consolata, jamais de pleurer — affirma sentencieusement Namurgues, en allumant une nouvelle cigarette. — Mais si vous avez envie de rêver et de pleurer, vous n'aurez qu'à me suivre dans mes voyages. Je vous montrerai des bêtes de mer plus rouges que les rougets du Lavandou et plus dorées que les dorades de Bandol. Vous verrez des poissons volants voler, comme des moineaux, sur des plaines plus bleues que celle de la Valette, et des troupeaux de bonites cabrioler sur des vagues plus hautes que les collines de Solliès. Vous mangerez le poisson-capitaine, plus gros que votre amant, le poisson-perroquet, plus bavard que

votre propriétaire, et le poisson-mandarin, dont la chair donne le goût de la sagesse.

— Tant que vous m'aimerez, — dit-elle en lui serrant le bras avec force, — je vous suivrai partout.

Mais il se dégagea doucement, et, avec un petit rire, lança des poignées de sable sur les beaux pieds blancs.

Alors elle referma les yeux et, s'allongeant à demi, murmura langoureusement :

— J'ai la peau aussi douce à toucher que le sable.

— Garde-t-elle aussi mal que lui les empreintes? — répliqua Nam.

Il avait jeté sa cigarette dont la fumée mourante montait, comme d'une fine cassolette, vers le ciel marin. Il y eut un silence.

— Écoutez, — reprit-elle tout à coup (sa voix était changée, et comme une ombre rouge lui était montée aux joues) ; voulez-vous qu'on revienne se baigner ici, cet été ? L'eau est chaude comme un lit, et c'est très amusant...

— Je serai jaloux des poulpes, — dit Nam, dont les yeux souriaient mystérieusement aux flots pailletés, — jaloux des poulpes qui viendront enlacer vos pieds tentateurs... Mais croyez-moi, Consolata, — continua-t-il en se retournant vers elle, — nulle peau de femme ne doit se montrer dans l'eau de mer. Même la vôtre n'y brillerait pas si blanc que le beau ventre d'écailles des poissons. Les poètes du Musée le savent bien, eux qui chantent les Sirènes !

— Les Sirènes !... (Ses yeux se rouvrirent et reflétèrent des choses merveilleuses.) Un lieutenant de vaisseau m'a dit que les marins d'Afrique en pêchaient encore dans le golfe d'Obock !

— Les poètes et les marins sont des fous, ma mie : et les beaux corps pâles qu'ils voient passer dans l'ombre verte des eaux, ce ne sont pas des Sirènes, ce sont des noyées !

Il y eut un nouveau silence. L'haleine du large diminuait. Les lames maintenant frottaient le sable avec un bruit de jupes ; et toute la mer s'étirait, paresseuse et luisante, comme de la peau de bête heureuse.

— Moi aussi, — gémit une voix vacillante, — je voudrais être une petite noyée, une petite noyée d'amour.

Namurgues leva la tête. On eût dit un dieu marin. Il avait du sable dans les oreilles, et des varechs verdâtres se mêlaient à sa barbe rousse

— Flouc ! flouc ! — souffla-t-il. — Allez-vous noyer, Consolata : de vos yeux et de vos longs cils je verrai naître deux anémones irisées, et de vos gencives humides deux branches de corail rouge ; et je vous entendrai soupirer, comme une Sirène, une plainte délicieuse et mortelle...

Quand Namurgues se retourna, il vit qu'un homme était à côté d'eux et souriait. Par quel prodige avait-il surgi ? Lui aussi était pareil à un héros marin.

Il portait une casquette plate à galon d'or, à la proue de laquelle se détachait une ancre. Son corps, long comme un aviron, était plongé dans un vêtement de toile bleu-des-flots, et sa figure abrupte, brûlée et bordée d'écumeux favoris blancs, était comparable à ce cap Brun, dont Nam tout à l'heure avait contemplé, du haut de son parapet, le célèbre profil. Avec un peu d'attention, on pouvait distinguer que de fins liserons, d'or aussi, s'enlaçaient au signe nautique qui brillait au-dessus de son front. A ce détail, et en voyant Consolata lui sauter filialement au cou, le capitaine ne douta point que ce ne fût papa lui-même, et, s'étant levé, s'inclina respectueusement. Or, sa fille lui ayant murmuré quelques mots à l'oreille, papa s'avança avec dignité.

— Je suis enchanté de vous connaître, — dit-il en étreignant la main du jeune homme. — Remettez-vous.

Le « gens du Nord » ignorait tout du pays hospitalier où la Providence l'avait conduit, même la salutation première de ses habitants. Il se contenta d'indiquer par gestes qu'il s'était « remis » en effet, remis de l'énergique accueil de cet amiral des volubilis qui avait, pour donner l'accolade, le même coup de main que pour tirer l'ancre ou déraciner un pied mort.

L'amiral le regardait avec un bon sourire.

— Sans compliment, — poursuivit-il, — vous n'êtes pas le premier qui la promenez sur le sable, la petite, mais, à vous deux, vous faites un joli couple !

— Mais, papa, — interrompit la petite, tandis que son amant

ébauchait un sourire modeste, — où étiez-vous donc? Nous vous avons cherché là-haut.

— Tu oublies, fille, que je présidais la partie au Pré des Pêcheurs... la partie de boules, mon capitaine, un joli jeu !

Le capitaine savait l'importance sacrée de ce jeu pour les indigènes. Il avait suivi, au Champ de Mars, la partie des forts amateurs, dont le geste rappelle celui qui lança les mondes dans l'espace. Il avait prêté sa canne pour mesurer le point, lors de la lutte épique entre Darboussède et Valbourdin. Il répéta avec conviction :

— Un joli jeu !

— Qu'est-ce que voulez, il faut bien qu'il nous reste quelque chose, à nous, les vieux, quand l'amour s'en est allé. Et une belle partie de boules au soleil, entre quatre et cinq, pas loin de la mer, bien sûr que ça ne vaut pas une bonne partie de babettes[1] avec sa petite; mais ça permet tout de même de ne pas se faire trop de mauvais sang pour attendre la mort.

Et le vieux jardinier des batteries de la marine jeta autour de lui un long regard plein de sérénité.

— Et moi aussi, — reprit-il avec le geste auguste du jeteur de boules, — j'en ai mené, des filles, au bord de la mer, les jours où le mistral leur soufflait dans les jupes et dans la tête!... Et de la Grosse Tour, à Carqueiranne, tous les coins l'où on peut s'arrêter, sur le sable ou sur le varech, à l'ombre ou au soleil, vous dites si je les connais !

Nam n'osait plus interrompre ce père admirateur de beauté.

— Car, voyez-vous, mon capitaine, (sa voix s'adoucit mystérieusement), l'amour, c'en est un qui est plus puissant que vous, que moi et que le préfet maritime. Et à moi, il ne m'a fait que du bien dans ma vie ; et, maintenant que je suis vieux et qu'il s'occupe des jeunes, si j'allais dire du mal de lui, comme tant d'autres, ce serait une infamie. Mais, allez, je n'ai pas été ingrat envers lui, et j'ai fait une chose pour laquelle il y en a qui me blâment ; mais qu'est-ce que cela me fait, puisque tous les jours je m'en félicite? L'amour m'avait donné ma fille : je la lui ai rendue !

Le capitaine avait envie de se prosterner devant ce vieillard

1. « Babette », synonyme local et familier de baiser.

au cœur magnifique. Mais, dans un élan spontané, il se contenta de baiser galamment la main de sa fille.

Papa regardait le groupe enlacé devant lui, et un long sourire flottait entre ses blancs favoris ; et ses paroles tombaient comme une bénédiction.

— De vous voir comme ça, tous les deux, ça me réjouit le cœur : ça me semble le liseron et l'ancre de ma casquette... Une enfant pareille, jolie et douce et savante, vous ne vouliez pas que j'aille lui faire traîner de la marmaille avec un ouvrier de l'arsenal! Et puis qu'elle n'avait pas quinze ans, que je voyais bien que l'amour était sur elle, qu'elle avait la vocation, et que je n'y étais pour rien. Car, après tout, cette petite, ce n'est pas moi qui l'ai élevée : ce sont les aspirants.

— Flouc! flouc! — grogna Namurgues, à cette évocation de la jeune marine.

Mais, d'une caresse sur le nez, Consolata l'apaisa.

— Moi, — continuait papa, — mon métier ce n'est pas d'élever des filles, c'est d'élever des fleurs. Et je peux dire que de celles-là, il m'en est sorti des mains, que vous pouvez demander à ces messieurs de l'Horticulture d'Hyères ou de Cannes de vous montrer les pareilles !

Il hocha mélancoliquement la tête.

— Mais alors, c'était le bon temps. Si vous aviez vu cette escadre, mon capitaine, que le balcon arrière de l'amiral semblait un jardin suspendu, et que les jours de la Saint-Éloi et de la Sainte-Barbe, on n'avait pas besoin d'aller chez les fleuristes du Cours pour faire des bouquets !... Et quand il y avait un bal à la préfecture maritime, tous les mulets de l'artillerie ne suffisaient pas à charrier les cycas et les roses que j'envoyais. Mais maintenant, c'est pire que chez les sauvages !

Sa longue silhouette, projetée par le soleil bas, envahissait toute la grève.

— Ils ont de l'argent pour acheter des baleinières électriques; mais ils n'en ont pas pour se payer des fleurs!... Mais le jour où ils l'auront, la guerre, je vous le demande (son poing décrivit dans l'espace une courbe terrible et se tendit solennellement vers l'horizon qui commençait à s'empourprer), qu'est-ce qu'ils mettront sur la tombe des morts ?

— Papa, — dit doucement Consolata, — il se fait tard, et

il est temps pour nous de rentrer. Passez devant et allez nous chercher à boire, voulez-vous? car le soleil et l'air de la mer m'ont séché les lèvres.

Ils remontèrent sans hâte, comme attachés par quelque sortilège à ce rivage enchanté.

Les fleurs du Pas des Douaniers inclinaient, semblait-il, avec quelque mélancolie, leurs corolles vainement tentatrices, et, sur la Grand'Rade, les voiles se rapprochaient en troupe de la Passe.

Là-haut ils retrouvèrent Balthazar, qui poussait maintenant son aboiement silencieux vers le ciel couleur d'or et de vin, et la petite bergeronnette, qui s'était installée dans les branches d'un micocoulier et qui, avant de s'endormir, chantait sa prière menue au soleil s'en allant.

Tandis que papa se rendait d'un pas ferme à sa demeure, tout au fond de la batterie, les deux amants respirèrent en silence le formidable parfum de la mer et du soir.

Et quand le vieillard revint, tête nue, portant avec précaution une bouteille et deux verres, c'est à peine s'ils parurent l'apercevoir.

— Il faut boire ça lentement, mon capitaine. C'est mon vieux vin de l'Arsenal, de l'année du choléra. Je le tiens au frais dans la poudrière. D'autres en ont bu avant vous, et d'autres viendront boire les dernières bouteilles quand vous serez parti pour les colonies. Il ne faut en être ni triste, ni gai, parce que c'est la vie. Il faut faire claquer sa langue, et, quand on est jeune et qu'on n'a qu'un verre pour deux, il faut tâcher de boire ensemble!

Une grande clarté d'un rose très tendre flottait sur les eaux, qui avaient pris la couleur de l'aile des mouettes.

L'orange solaire avait disparu du côté de Sanary.

Papa déboucha avec précaution sa bouteille et emplit les deux verres. Il en tendit un aux jeunes gens pour que, suivant son conseil, ils bussent ensemble, et leva l'autre d'un geste ample :

— A la vôtre! (sa voix enflée effaroucha la petite bergeronnette qui se tut) à la vôtre et à l'amour!

Et tandis que sa fille laissait, en guise de libation, tomber quelques gouttes rouges sur le nez de bronze de Balthazar, le

jardinier des batteries de la marine marqua un temps, immobile, son bras haussé dédiant mystérieusement au ciel rose et aux premières étoiles le sang lumineux des vignes de l'Arsenal !

IV

Après que le capitaine Namurgues eut rendu visite à Balthazar et à Papa et eut trempé ses mains dans l'écume de la grève du Grand Amiral, les rites étant accomplis, la fête des épousailles se déroula nuit et jour.

Consolata possédait quatre robes nuptiales. La première était celle dont le tissu somptueux imitait le feuillage des oliviers. La seconde, de simple toile verte, rappelait par sa couleur les fruits de ces arbres. La troisième, qui était de soie, resplendissait de ce beau rouge doré que revêtent aux mois chauds les pommes d'amour. La quatrième était violette et lisse comme la peau des aubergines.

Suivant la nuance des jours, la fille du jardinier enfermait son corps dans l'une ou l'autre ; et il y avait un langage mystérieux de ces voiles.

Quand les grandes moires argentées lui couraient sur les seins et sur les jambes, elle riait, légère, à son amant. Ils échangeaient des phrases sonores et frémissantes comme les conversations de la brise et des bois sacrés du Faron ; après quoi, elle s'élançait gaiement, comme une nymphe rose, du brillant feuillage abattu. Mais, les jours où elle n'avait sur la peau que la toile rugueuse et couleur de l'humble fruit natal, elle s'approchait de Nam avec soumission. Elle guettait la fantaisie du maître. Elle rêvait d'être entre ses mains une petite chose douce, utile et maltraitée, comme cette olive qu'on met au pressoir pour en extraire l'huile embaumée.

Si la gaine était pareille à celle des pommes d'amour, c'était l'indice éclatant que les heures chaleureuses allaient sonner. C'était la fanfare des gloires estivales, le grand pavois des frénésies, l'évocation du brasier des passions ardentes.

Et si enfin Consolata portait la robe aubergine, c'était

signe de deuil d'amour, mais, par compensation, de régal culinaire.

Ces jours-là, le capitaine déjeunait à la maison, et l'épousée appliquait toute sa tendresse aux précieux travaux du ménage. C'était l'époque où les maraîchers de la Valette apportent aux carreaux du Cours des charrettes de fraises, et où les enfants de Sainte-Anne et de Claret s'en vont cueillir au bord des précipices du Faron les premiers brins parfumés de la farigoulette. Avec cela, avec les rougets du Lavandou et les pigeons des Darboussèdes, avec les langoustes de Corse, avec les coquillages de Balaguier, avec des pâtes mystérieuses et salées dont son époux lui avait transmis le secret, la propriétaire composait des repas inestimables, des repas dont le grand amiral lui-même se fût léché les favoris.

On ne mangeait pas encore sous la tonnelle, car les temps n'étaient point venus où les mûriers et les gourdes dressent de toutes parts, sur le sol toulonnais, leurs tentes de feuillages, aux vertes fraîcheurs de retraites sous-marines. Mais dans la chambre au papier de roses, sur une vieille table en bois des Iles, le couvert était mis ; et, par la fenêtre ouverte, entrait indéfiniment la double odeur savoureuse de la Grand' Rade et du petit jardin.

Or, un de ces jours violets, Consolata sentait vaguement qu'en dépit de son art et de celui de la propriétaire, la nuance s'assombrissait de plus en plus dans l'âme de son époux. En vain la compatissante veuve les avait-elle servis dans des assiettes d'amiral, dont le fond portait une ancre étoilée; en vain la fille du jardinier avait-elle débouché elle-même une des ultimes bouteilles de l'année du choléra : on en était au dessert, et le capitaine restait impassible, les regards échappés par la fenêtre, perdus au loin sur la cime en plumes de coq des eucalyptus du littoral.

Consolata, inquiète dans sa tendresse, se leva de sa chaise et, s'approchant avec précaution, lui toucha la barbe du bout des doigts.

— Écoutez-moi bien, homme du Nord, homme de glace à la barbe de feu, — attaqua-t-elle d'une voix persuasive. — Vous allez vous mettre dans votre grand fauteuil de velours saphir, les pieds en l'air. Vous aurez votre café chaud dans une tasse

très fine et un petit verre de ma liqueur de myrte. Vous fumerez une bonne pipe, et vous serez très heureux.

Mais l'homme du Nord hocha la tête, avec un pâle sourire, à la promesse de ces voluptés.

— Peut-être, fille du Soleil, fille du Soleil aux cheveux d'ombre, — répliqua-t-il avec un geste incertain. — Qui peut héberger le bonheur? C'est un vieux vagabond. Il tape à votre porte avec son vieux bâton ; mais, si vite qu'on aille lui ouvrir, il est déjà parti, car le bruit de nos pantoufles et de nos clefs lui fait peur.

Consolata, voyant que tout de même il ne regardait plus les eucalyptus, se glissa adroitement sur ses genoux.

— Enfin, capitaine, — interrogea-t-elle avec anxiété, — que vous manque-t-il pour être heureux? Ne pouvez-vous plus dire avec orgueil à vos amis : « Voyez, j'ai une femme qui m'aime et qui me soigne bien. Sa bouche est fraîche et elle me prépare du café très chaud. Elle parfume mon âme avec les fleurs de sa conversation et mon armoire à linge avec la meilleure lavande du Broussan. Elle sait s'habiller et se tenir convenablement dans la rue, et j'ai chez elle un grand fauteuil de velours saphir, où je puis m'étendre, les pieds en l'air... »

— Il me manque, — déclara Nam mélancoliquement, — de connaître Rose Grenade, maintenant que je connais Papa.

Consolata sauta sur ses pieds, en poussant une exclamation de triomphe.

— Et moi qui allais oublier!... — expliqua-t-elle en fouillant fiévreusement dans le tiroir de la table.

Ce tiroir recélait une riche collection de pierres de couleur, d'algues sèches, de morceaux de corail, de rubans de navires, et, flottant sur le tout, un rectangle cacheté de cire rose et découpé dans le haut.

C'est ce dernier objet que la jeune femme tendit à son ami.

— Lisez, — dit-elle. — C'est une lettre que Than, le boy annamite de Rose Grenade, a apportée hier.

Le capitaine ouvrit avec respect la missive et lut à haute voix ce qui suit :

Petit fifi-fenouillet.

Je me languis de toi, et aussi de connaître ton nouvel amant, l'homme du Nord. Viens passer la soirée avec lui, chez moi, quand tu voudras, la semaine prochaine. Baptistin lui fera les honneurs de sa nouvelle confiture...

— La « confiture », c'est l'opium, — interrompit Consolata, — et Baptistin, c'est un lieutenant de vaisseau dont je ne sais pas le vrai nom. Rose a pour ami un très riche marchand d'arachides de Marseille ; mais, naturellement, il ne peut pas l'empêcher de recevoir des officiers de marine, et Baptistin est son amant préféré... Elle a une villa dans le jardin de laquelle il pousse, à ce qu'elle prétend, juste autant de rosiers que de cheveux sur sa propre tête, et une belle fumerie, que Than seul a le droit de balayer, les pieds nus.

A ce dernier détail, le capitaine eut un geste d'approbation admirative. Puis il poursuivit sa lecture :

Mais nous, pendant que les hommes s'empliront les bronches de leur fumée et discuteront sur la couleur du Fleuve Rouge, les talents de leurs congaïs et le goût des mangues, nous mangerons « d'olives », n'est-ce pas ? Et nous causerons du bon temps où l'on jouait au rondeau nouveau, sans les garçons, sur les bords du Gapeau ou de la Rivière des Amoureux.

Nam replia le papier satiné.

— Je n'ai pas tout compris, — dit Consolata. — Qu'est-ce que c'est que les congaïs ?

— Ce sont les femmes du pays de Than, petite fille. C'est dans ce pays-là que j'ai connu Baptistin et que nous avons tiré sur les digues des rizières plus de bécassines que Rose Grenade ne lui a donné de baisers dans sa vie.

— Alors, — déclara la petite fille, — je peux répondre que nous irons, n'est-ce pas ?

— J'ai peur, Consolata, j'ai peur de grelotter de désir, moi aussi, comme les fouilleurs de vase de Balaguier.

— Je vous chaufferai si fort le cœur avant de partir qu'ensuite je vous laisserai sans crainte auprès de Rose.

Et Consolata alla s'asseoir devant le beau coquillage qui lui servait d'encrier.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le tic tac de la pendule-canon et le frottement léger de la plume sur le papier. Puis la jeune femme se leva, sa lettre prête à la main. Elle s'en fut la déposer soigneusement contre la glace de la cheminée; après quoi, elle revint près de son ami.

— Voilà qui est fait, — dit-elle. — Nous la mettrons à la poste en allant nous promener. Car nous irons nous promener ensemble, vous voulez bien, capitaine? Cet après-midi, nous irons dans les bois couper des fleurs de cyste pour notre chambre, et nous reviendrons par la route de la mer, à l'heure où nous sommes à peu près sûrs d'y rencontrer Rose Grenade. Vous verrez comme elle est belle, et comme sa voiture est bien astiquée. C'est Than qui en est chargé, et il passe dessus une laque dont la composition est un secret de sa famille.

— Que Than est un serviteur admirable, Consolata!

— C'est lui aussi, capitaine, qui doit jacasser deux heures par jour avec les poneys annamites pour les empêcher de se battre ou de mourir de nostalgie... Mais, c'est égal, je ne suis pas jalouse de Rose : elle n'est pas toujours très heureuse, parce qu'elle a peur de veillir.

Et Consolata, qui ne connaissait pas encore cette crainte importune, se réinstalla avec satisfaction sur les genoux de Namurgues, au risque de froisser la pure robe violette.

— Et vous vous demandez, — poursuivit-elle en le voyant relire distraitement la missive de la maîtresse de Than, — pourquoi elle m'appelle « fifi-fenouillet... » C'est un petit oiseau, un « futifu », capitaine, qui vit dans le fenouil, et qui a de longues jambes minces et le bec parfumé, comme moi. Elle, je l'appelle « la pétugue »[1], parce qu'elle est fière comme une huppe et qu'elle porte toujours des chapeaux à grandes plumes jaunes. Je crois d'ailleurs qu'elle est un peu folle. Elle a une gorge superbe, et elle est très froide, pour une fille de Solliès. Elle soutient qu'en ce monde il ne faut ni rire ni pleurer, parce que rien n'en vaut la peine, et que ça donne des rides; et elle est méchante, comme une pie-grièche, pour tous ses amants.

1. Nom provençal de la huppe.

Tandis qu'elle parlait, Nam lissait d'une main caressante les beaux plis soyeux de l'étoffe aubergine.

— Mon petit fifi-fenouillet, mon petit bec parfumé ! — bredouilla-t-il tendrement lorsqu'elle eut fini ; — ne soyez pas méchant pour moi. Sans doute, un jour viendra, où vous vous envolerez vers d'autres cages. Restez, en attendant, dans celle de mes bras. Ne cherchez pas d'autre perchoir, je vous en prie, pour balancer vos longues pattes minces, et ne portez qu'à mes lèvres le brin de fenouil qui embaume la vie.

Elle s'était blottie contre lui, les yeux mi-clos, de telle sorte que la barbe ardente touchait la bouche aiguë et les cils pareils à de fines plumes noires. Elle frémit tout entière quand elle sentit qu'il posait sa main sur la place tiède où battait le cœur léger.

— Est-ce aussi un fifi-fenouillet qui saute dans cette cage, votre cage thoracique, Consolata ? Est-ce un petit oiseau rouge des Iles ? Est-ce un futifu de paradis ? Moi je pardonne à tous ceux qui viendront plus tard coller leur nez sur le grillage blanc de la cage, et resteront rêveurs en écoutant chanter la bestiole merveilleuse.

« *Tui..., tui..., tuii...* », chantaient, sur les platanes et les jujubiers, tous les futifus gris du Mourillon.

« *Crrou..., crrou...* », roucoulaient au bord des toits les vaniteux pigeons de nacre et d'ardoise, échappés des colombiers de l'Arsenal.

« *Cote..., cote..., cote...* », coquetaient, à l'ombre des soleils, les poulettes luisantes de la propriétaire.

— Ah ! — soupira mélodieusement dans l'oreille de Namurgues, une voix menue, — comme il fait bon aujourd'hui !

Ah ! oui, comme il fait bon ! Le ciel est nu et bleu comme un songe d'amour, et ce vent voluptueux et léger qui souffle sur le petit jardin, c'est le même vent qui passa sur les roses d'Ollioules, et les oliviers du Faron, et les mille champs dorés où les fifis-fenouillets se parfument éternellement le bec. Et c'est le vent qui sera demain le grand mistral, qui soufflera dans la tête et dans les jupes des filles, et qui les couchera comme des herbes soumises, dans la plaine et sur les collines, sur le sable ou sur le varech, partout où l'amour les aura menées.

— Comme il fait bon ! — répéta la voix mélodieuse. — Oh ! capitaine, portez-moi dans vos bras, si vous êtes fort, et allons mettre la robe verte...

***

Ce sont des labyrinthes traîtreusement lumineux que ces bois du « bord de mer » où Consolata conduisait avec confiance son amant couper des fleurs de cystes. Ils émettent vers l'azur chaud des fumées torrentielles d'aromates, dont la force est à la fois irrésistible et mystérieusement dosée ; en sorte que l'étranger — « l'étranger du dehors », comme disait la propriétaire — qui s'y aventure seul, se sent d'abord tout étourdi, puis alangui à l'extrême, puis accablé d'une lassitude inexplicable, et tout à coup se vautre à terre, comme changé en lézard, sous le soleil qui perce les feuillages.

Mais la fille du jardinier des batteries de la marine possédait merveilleusement le fil de leur dédale, et c'est d'une main assurée qu'elle écartait devant Namurgues les rameaux dangereux.

— Voici le chemin d'amour, — annonça-t-elle enfin triomphalement, comme elle laissait derrière elle les derniers lentisques épineux, et que le sentier sous ses pieds se recouvrait d'une poussière douce et colorée. — Des futifus, capitaine, nous escortent de buisson en buisson. Autour de nous la terre est, comme mes joues, rose de chaleur. Embrassez-moi et ne tournez pas la tête à tous les nids de chenilles qui tombent.

— Le vrai chemin d'amour, Consolata, doit être semé de cailloux pointus, bordé d'aloès en poignards ou de figuiers de Barbarie, et si étroit, si étroit qu'on ne peut y passer à deux sans s'envoyer l'un l'autre dans les épines.

— Si vous êtes triste, capitaine, et si vous dites du mal de l'amour, je vous laisse tout seul attraper la cagne et je m'en vais dîner ce soir chez Rose Grenade.

La « cagne » est ce mal sacré qui transforme les hommes en lézards. Il y a dans le pays beaucoup de « cagnards » de naissance. Ils sont environnés de la sympathie et presque du respect populaires. On leur donne un petit emploi à la mairie ou à l'arsenal, et ils y jouissent toute leur vie des privilèges

des retraités. Ils ont des coins réservés sur le littoral pour se chauffer le dos et le ventre au soleil; et, s'il leur plaît de s'étendre en travers de la route, le carrosse de la préfète lui-même fait un détour plutôt que de les forcer à bouger une jambe. Mais l'étranger qui attrape la cagne devient un objet de dégoût; et, sous cette menace, Namurgues se tut, se contentant, par prudence, d'assurer la prise de son bras autour de la taille de sa compagne.

Mais la pensée de celle-ci sautait déjà, comme un futifu, sur les buissons de souvenirs qui bordaient pour elle le chemin d'amour.

— Je l'appelle ainsi, — expliqua-t-elle tout en marchant, — parce que j'y suis venue avec presque tous mes amants. J'en ai eu beaucoup, capitaine : cela ne vous fait pas de peine de le savoir ?

— Ce sont des cruches, Consolata, je vous l'ai déjà dit. Mais ils n'ont pas épuisé l'eau claire de votre âme ; et tant qu'elle coulera par votre bouche fraîche, il en viendra d'autres à la fontaine.

Elle sourit, flattée.

— Le premier — reprit-elle — était un aspirant aussi joli qu'une fille, et dont les cheveux étaient aussi doux à caresser que de la plume de mouette. Mais il était fier, et n'a jamais voulu faire de visite à papa.

— Le vilain mal élevé ! — dit Nam.

— Le maître des poètes lui-même m'a écrit plusieurs fois pour que j'aille chez lui ; mais je l'ai trouvé trop vieux pour un qui n'était pas amiral. Il m'a dédié quand même des vers, et nous sommes restés bons amis. Quand nous nous rencontrons, je lui tire sa longue barbe blanche, et il me demande la permission d'embrasser le museau de sa Muse rebelle... D'ailleurs, tout le monde à Toulon est bon ami avec moi. Je ne suis pas aussi célèbre que la Grenade, mais n'empêche que dans le quartier on vous a indiqué tout de suite ma maison.

— On ne savait pas que j'étais un homme du Nord, Consolata.

— Oh ! si, capitaine... à cause de votre barbe et de votre accent... Mais les petites étaient contentes tout de même

de parler avec vous, parce que vous étiez grand et bien habillé.

Elle s'arrêta et se dégagea doucement de l'étreinte de son ami. Son regard se promena rêveur autour d'elle sur les buissons résineux, où s'étaient tapis les futifus qui lui faisaient escorte.

— Moi, — continua-t-elle avec une légère mine de dépit, — à cause de mon nom, on croit quelquefois que je suis une étrangère du dehors. Mais cela n'est pas vrai, capitaine. Je suis née tout près de la Batterie des Fleurs.

Sa voix de nouveau vibrait d'orgueil.

— Maman était une femme qui vendait des oursins aux matelots des canots majors ; et on prétendait qu'elle était Vénitienne, parce qu'elle savait apprivoiser les pigeons et pousser une embarcation à la gaffe mieux qu'un quartier-maître. Elle avait la peau blanche et les yeux clairs comme moi. Papa l'avait prise parce qu'elle était très belle ; et elle s'était mise avec lui, parce qu'elle avait la passion des fleurs, et qu'il pouvait lui en donner tant qu'elle voulait. Elle est morte quand je suis née, et papa m'a appelée Consolata. Et il a eu tant de chagrin qu'il est resté plusieurs mois sans couper un seul des tournesols qui lui plaisaient tant.

Elle leva les yeux vers le ciel bleu doré.

— Vous voyez, Nam, — acheva-t-elle en revenant se serrer câlinement contre lui, — que je suis vraiment la fille du Soleil de Toulon. Quand il fait longtemps des nuages, je suis malade, et, si j'allais dans le Nord, je mourrais.

— Mieux vaut laisser le Nord venir à vous, Consolata, laisser venir ses lèvres pâles à vos joues roses de chaleur.

Miséricordieusement, elle laissa le Nord l'embrasser tant qu'il voulut. Puis, désignant un bel eucalyptus dont le tronc était rose comme ses joues, rose comme la terre :

— Si vous voulez être bien, — dit-elle, — allons nous asseoir là-bas.

Adossée contre l'arbre, elle ramena pudiquement le bord de sa robe sur ses chevilles, et jeta de nouveau un long regard de complaisance sur cette éclaircie où débouchait le « chemin d'amour ».

— C'est un très bon endroit — déclara-t-elle — pour se

sécher, en ramassant des pignons, après le bain. Ce n'est pas encore la saison; mais dans un mois, si vous reveniez ici le dimanche, vous verriez dans tous les coins de grandes belles filles, presque nues, un panier de pommes de pin au bras. Il ne faut pas les toucher, par exemple : car elles deviennent méchantes et vous lancent des pierres.

Nam examina, à son tour, avec sympathie le bon endroit.

Quatre essences d'arbres, pins, chênes-lièges, eucalyptus et acacias, s'y entendaient à merveille pour verser de leurs feuillages dissemblables la même qualité d'ombre, celle qu'on aime dans le pays, celle qui nuance à peine la peau des grandes belles filles et n'expose pas leur poitrine à de mauvais refroidissements.

C'est une petite ombre bleuâtre et fine, et comparable au duvet qui estompe leurs lèvres.

— Ce sont de très beaux arbres, n'est-ce pas? — dit avec fierté la jeune femme, qui avait suivi le regard intrigué de son ami vers ces cimes habiles.

— Ce sont de très beaux arbres, Consolata, — répondit Nam galamment, — puisqu'ils ont couvert vos amours.

— Avant d'avoir eu des amants, — reprit-elle, saisie de nouveau par ses souvenirs, — je venais ici avec les fils des capitaines de frégates. On jouait à faire suce-miel.

— Était-ce aussi amusant que le « rondeau nouveau », Consolata? — interrogea le capitaine avec intérêt.

— Ce n'est pas la même chose, Nam. Les suce-miels sont ces bâtons qui collent dans la bouche, et que les vieilles femmes vendent à la porte du Jardin et sur le tour des remparts, dans des papiers de couleur. Pour faire suce-miel, on les mange à deux, chacun par un bout, et, quand on arrive au milieu, on reste les lèvres prises, comme des futifus sur des bâtons de glu.

— Vous étiez une petite dévergondée dans ce temps-là, Consolata!

— J'étais jolie comme un hortensia rose, capitaine. J'avais un corsage de taffetas vert et une jupe de linon brodé, qui laissait voir toutes mes jambes. Quand, au lieu de me promener au bord de la mer, j'allais au Jardin de la Ville, tous les petits garçons criaient :

Consolata ! Consolata !
La rouste[1] à qui l'embrassera !

» Et les vieux retraités demandaient mon âge à ma nounou. Car j'avais une nounou, comme une fille d'amiral pour m'accompagner... Mais ensuite, quand je suis venue au chemin d'amour avec des hommes, capitaine, ce n'était plus pour faire suce-miel.

— Je le crains ! — dit le capitaine.

Elle glissa vers lui un regard oblique et narquois.

— C'était pour chercher de belles écorces de pin de mer à sculpter, — proféra-t-elle d'un air innocent.

Nam se rappela les singuliers objets d'art qui garnissaient la muraille de la chambre de son amie, et ne put s'empêcher de sourire.

— Et qui sculptait ensuite ces écorces? — demanda-t-il.

— Moi, — répondit-elle modestement, — avec mon couteau.

Et, comme le capitaine la regardait avec une surprise flatteuse, elle sortit de sa poche son instrument de travail et le fit admirer.

— C'est celui avec lequel maman ouvrait les oursins, — continua-t-elle d'une voix attendrie. — Le manche est en corne de chèvre sauvage.

Elle tendit le bras dans la direction opposée à la mer.

— De celles qui vont brouter les câpriers de l'autre côté du Faron... C'est le vieux Caguemonte qui m'a appris d'abord à faire les dessins, comme ceux qu'il tatoue sur la peau des marins ou des femmes du Pavé d'Amour. Mais maintenant j'en invente moi-même ; et quand je serai trop vieille pour avoir des amants, je vendrai mes écorces aux étrangers... Prenez garde, capitaine, — s'interrompit-elle brusquement, — vous allez attraper la cagne !

Tout en l'écoutant, en effet, Nam peu à peu s'était laissé aller voluptueusement sur le dos. Les yeux noyés, il contemplait les remous immobiles, les remous profonds, verts noirs et verts dorés, que faisaient les feuillages dans la grand'rade du ciel ; et un mince nuage blanc lui paraissait naviguer plaisamment au milieu d'eux, comme une voile...

1. Rossée, dans le dialecte des petits Toulonnais.

C'étaient bien les premières atteintes du mal magique, et la jeune femme ne se méprit pas à cette attitude.

— Dépêchez-vous de vous mettre à couper des fleurs de cyste, — reprit-elle. — pendant que je vais chercher une belle écorce rouge pour sculpter demain le portrait de votre barbe. Ensuite nous partirons.

Nam eut la sagesse d'obéir. Il eut vite fait d'abattre une énorme brassée de ces rameaux aux feuilles aromatiques et collantes, où s'acharnent en été les abeilles, et qu'étoilent au printemps de blanches fleurs fragiles.

Elle, pendant ce temps, examinait les troncs vénérables des pins parasols, et sans pitié les dénudait, aux points propices, de magnifiques lambeaux gris et pourpres.

— Cela ne leur fait pas de mal, — dit-elle pour s'excuser.

Puis elle proposa, avant de se remettre en route, l'échange des récoltes :

— Car les hommes — affirma-t-elle — ne savent porter ni les fleurs, ni les enfants.

Et comme Nam regardait assez froidement ces demi-bûches, malgré l'énumération de leurs inestimables qualités :

— Seriez-vous déjà devenu cagnard, capitaine ? — interrogea-t-elle avec inquiétude. — Ne savez-vous pas que le préfet maritime va chercher lui-même ses melons et ses pommes d'amour au marché, et que l'amiral de l'escadre traverse tout le Champ-de-bataille avec des paniers de champignons du Broussan au bras ?

Devant ces glorieux exemples, le capitaine rougit de son hésitation, et répartissant tant bien que mal dans ses poches la précieuse charge, la suivit sur un nouveau chemin d'amour.

Ils atteignirent un peu las, un peu étourdis sans doute par le voisinage des puissantes fumées, cette route de la mer, où la jeune femme avait promis qu'ils rencontreraient Rose Grenade. Le jour lui-même, repu de lumière et d'aromates, pâlissait, et derrière eux les feuillages du bois magique se gonflaient sournoisement de nuit.

Maintenant, à droite et à gauche du ruban rectiligne de la chaussée, des villas d'un modèle riche s'offraient aux regards. Leurs pierres froides et bleutées émergeaient des gazons ras.

Des perrons aux balustres de faïence y fermaient de leurs boucles brillantes les ceintures correctes des allées. Elles portaient des toits d'ardoises à pente raide et des flèches effilées sur des tourelles d'angle. Namurgues admirait avec surprise ces monuments d'une architecture insolite, d'une architecture pointue comme, sans doute, le parler des dames qui se promenaient devant leurs façades, en repoussant dédaigneusement du pied les fruits tombés des marronniers d'Inde.

Mais Consolata tourna à peine la tête dans leur direction.

— Ce sont des maisons d'étrangers, dit-elle sèchement; des gens de Lyon ou d'Angleterre qui viennent respirer chez nous le bon air. Ils emportent tout le gravier du bord de mer, pour le mettre dans leurs allées.

Une vague colère fermentait dans sa voix.

— Quand j'étais petite, j'admirais leurs grilles à fleurs dorées et leurs gazons aussi bien balayés que des ponts de navire... Mais jamais on ne les entend à l'intérieur s'aimer ou se battre; et ils défendent à leurs enfants d'aller avec les petits mocos faire des colliers de fleurs de jasmin au Jardin de la Ville, ou ramasser des marrons de mer dans la vase au Mourillon.

Et la petite mocote passa fièrement, la tête haute et droite, devant les riches demeures des étrangers.

A l'approche seulement de Saint-Jean-du-Var, le grand faubourg populaire, ses lèvres reprirent leur sourire humide et ses yeux leurs claires lueurs caressantes. Le soleil horizontal dorait magnifiquement le blanc de chaux des logis et empourprait, jusqu'aux feuilles des platanes, la poussière volante de la route. C'était l'heure où l'on ouvre toutes grandes les fenêtres, pour laisser entrer l'air plus embaumé du soir, et où les femmes se tiennent sur le devant des portes, la nuque et les bras nus, une fleur dans leurs cheveux bruns, souriant aux hommes de l'Arsenal et des tanneries qui regagnent sans hâte leurs demeures.

Namurgues observait Consolata marchant à ses côtés, contente et muette, le nez dans son buisson parfumé. Il songeait au vieux jardinier mystérieusement attendri devant sa fille, « parce que l'amour était sur elle »; et lui, le pauvre « gens du Nord », pressentait enfin pour la première fois qu'une telle

fortune merveilleuse était échue à toute cette race. Et le ciel lui paraissait miraculeusement rose et léger sur ces petites filles et ces petits garçons qui s'embrassaient derrière les mûriers de la cour de l'école, sur ces antiques « roulets[1] » d'où jaillissaient des rires jeunes, à chaque cahot brusquant les gestes, sur ces bancs ou les blancs retraités, ceux qui n'ont plus la force d'aller jusqu'au Jeu de boules, souriaient aux dernières passantes qui leur « faisaient caprice », sur tous ces toits, dont les tuiles, roussies de lumière, abritaient jour et nuit tant d'aimables adultères. Et la rumeur du faubourg, à l'approche du crépuscule, ce bruit triste et confus des cités lasses, s'enflait ici dans son oreille comme un immense roucoulement.

— Rose Grenade! — s'écria Consolata. — Elle a ses poneys, Nyoqh et Man, que lui a donnés Baptistin.

Une voiture minuscule arrivait, au trot rageur de deux petites bêtes rondes, tachetées et luisantes comme les marrons d'Inde des villes riches.

C'était bien Rose Grenade!

Nam la regardait venir dans la poudre vermeille, admirant la surnaturelle correspondance du nom qu'elle s'était choisi.

N'était-elle pas la sœur de ces grandes roses d'Ollioules dont il est défendu, sous peine d'exil, de vendre un pied franc aux étrangers, roses jaunes aux nonchalances superbes, que transfigure l'ardeur d'une sève secrète de roses rouges?

N'était-elle pas le beau fruit à peau d'or des vergers de Solliès, glorieux des coulures de la pourpre intérieure et comme mûr de l'éclatement des lèvres, où s'attachent les longs désirs, ainsi que des abeilles épuisées par l'été?

« Rose succulente! Grenade embaumée! Faste des vergers! Grâce des jardins! Délices des narines! Régal des yeux indigents! Dessert du préfet maritime... »

Ainsi chantaient indéfiniment les poètes sous les lauriers du Musée. Et tous les journaux de la ville, depuis le folâtre *Moco Galant* jusqu'au grave *Écho des Gorges d'Ollioules*, reproduisaient à l'envi leurs chants inspirés.

De Six-Fours à Belgentier, du phare de Sanary à celui

1. Appellation populaire des anciens omnibus suburbains.

d'Escampobariou, tout le pays était également fier et soucieux de la beauté de son enfant.

Les gamins du Mourillon jetaient des boules de cyprès sur les étrangers qui n'achetaient pas sa photographie; et les mères menaient leurs toutes petites, quand elles avaient été sages, se promener sur le chemin de sa villa.

Elle passa devant les deux amants sans ralentir l'allure des deux poneys qu'elle conduisait elle-même, mais en jetant un sourire et un geste de la main. Les derniers rayons s'accrochaient aux rais de ses roues, et les moyeux de cuivre, astiqués par Than, étincelaient comme deux soleils.

Et tous les visages des hommes, sur la route ou sur le pas des portes, se tournaient, comme des tournesols brûlés, vers ces astres jumeaux, qui emportaient la fille du berger vers l'orient chargé des violettes du soir.

V

L'installation de la chambre d'opium, de ce sanctuaire que Than balaye les pieds nus et que le marchand d'arachides de Marseille ne souille jamais de son obèse présence, atteste, par son luxe sobre et discret, le bon goût de Rose Grenade et les nombreuses campagnes de ses amants aux pays soumis à l'écriture chinoise.

Sur le large lit bas, enrichi des sentences morales taillées dans l'ivoire ou la nacre, quatre personnes peuvent s'étendre à l'aise. Elles y reposent sur une double épaisseur de ces matelas cambodgiens aussi frais que des nattes, dont l'élasticité est si admirable qu'on peut fumer dessus, du soir à l'aube, pendant des années, sans que l'empreinte du corps les déforme. Pas d'autres meubles dans la pièce qu'une demi-douzaine de fauteuils carrés, une sorte de bahut-étagère et la table. Mais le tout est de ce bois beau du Sud où les ébénistes de Canton aiment à sculpter un motif plaisant de poissons et de fruits d'eau. Au dossier des fauteuils, dont le siège de marbre jaune luit à nu, s'accrochent des coussins plats, où se cabrent des dragons d'or à cinq griffes.

La table porte la théière dans son panier et, rangées autour d'elle, de fines tasses Kien-Loung, posées sur leurs soucoupes de bronze comme des nénuphars sur leurs feuilles.

Enfin, sur les tablettes du bahut, s'étale la riche collection des ustensiles de la fumerie.

D'abord les pipes : rotins aux noires vertèbres, bambous rougeoyants et lisses comme de la porcelaine vivante, tuyaux d'ivoire et d'écaille, où la fumée coule aussi douce que le son dans une flûte. — Les fourneaux : énigmatiques champignons bruns, timbrés d'antiques caractères, plantés sur leur support aux miroitantes incrustations. — Les lampes : légères pièces ciselées, chefs-d'œuvre des orfèvres de Hong-Hong, où le verre se pose comme un nid tiède dans les bambous d'argent, fragiles fleurs cantonaises aux translucides émaux incarnadins, lourds blocs tonkinois où, dans des cuivres de nuances choisies, se tordent ou volètent des bêtes obscures. — Enfin la délicate variété des menus outils, des frêles et jolies choses, si précieuses qu'à les toucher avec amour, les mains gardent on ne sait quelle douceur élégante : anneaux de jade pour rouler les pilules, scarabées bleus et minuscules chauves-souris pour préserver les yeux de la flamme, longues aiguilles souples, étuis de cornes de buffle ou de rhinocéros à tenir la pâte, boîtes à *dross*[1], coupes à éponges, racloirs aux manches polis comme des laques.

Si l'on ajoute à cela que la pâte elle-même, cette bonne confiture que le Dieu de Tout-Repos donna comme récompense aux vieux peuples sages après dix mille ans de culture de riz, est toujours chez Rose de première marque et de provenance sûre, on comprendra sans peine l'empressement des amateurs à venir prendre part à sa distribution.

Au soir donc fixé par leur lettre, Nam et Consolata pénétrèrent dans le fouillis parfumé, d'où émergeait, pâle comme un petit temple sous la lune, la célèbre villa.

Than, semblable lui-même à quelque reflet lunaire dans ses vêtements flottants, les guida dans le vestibule, et, sans qu'un mot sortît de sa bouche, sans même qu'on entendît le

1. Résidus d'opium utilisés par les fumeurs pauvres ou de goût peu délicat.

frôlement de ses pieds nus sur les carreaux, les introduisit dans la fumerie.

Rose Grenade se souleva à demi sur le lit pour les accueillir. Il faisait très chaud dans la pièce, bien que les stores fussent levés et que seuls des cadres de gaze défendissent l'intérieur contre les souffles de la nuit et la volée turbulente des insectes vers la lampe.

La poitrine de la belle fumeuse luisait, tel un pur fragment de cariatide, entre les deux pans bizarrement brodés d'une longue tunique de femme chinoise.

Deux hommes étaient étendus auprès d'elle sur les matelas.

Le premier — était-ce un homme, à l'heure présente, cette incertaine loque blanche collée à la muraille et dont, seuls, des pieds nus dans des babouches attestaient encore l'origine? — fut reconnu toutefois par Nam, au premier coup d'œil, pour Baptistin, le tueur de bécassines.

L'autre, couché sur le flanc, à gauche des ustensiles, était une sorte de géant à figure glabre et à cheveux gris, qui d'une main soutenait le bambou au-dessus de la flamme et de l'autre, avec une dextérité merveilleuse, roulait de la pâte sur le fourneau.

— La pipe est à votre disposition, monsieur, — dit Rose, en fixant sur son invité ce mystérieux regard qui faisait grelotter tous les mâles de la ville. — Si vous êtes gros fumeur, on pourra installer deux lampes et deux plateaux. Mais le capitaine Volder travaille si vite et si bien que cela n'est pas très utile.

Elle désignait le géant, que cet éloge ne parut guère troubler dans sa besogne.

— Et puis, — grogna la loque, en s'évitant d'ailleurs la fatigue de se retourner, — si vous n'avez pas de place, mettez Rose dehors, avant qu'elle devienne insupportable... Tata, mon amour, ma consolation, venez près de moi.

Mais Consolata n'eut pas l'air de percevoir cette invitation inarticulée.

— Une femme n'est jamais insupportable, Baptistin, — dit-elle sévèrement, quand on sait ce dont elle a envie.

Et, en guise de bonsoir, elle mit un tendre baiser sur la joue de la fumeuse.

— Merci, petit fenouillet! Le pot d'olives est sur la table à thé; mais prends garde de ne pas cracher les noyaux sur le plateau! Sinon, le vieux Volder te fera griller sur le fourneau de sa pipe.

Cette fois, le vieux Volder leva la tête.

— Vous n'avez pas des jujubes aussi à offrir à vos invités? demanda-t-il, d'un air mi-ironique, mi-furieux.

— Hélas! bon géant, ce n'est pas encore la saison des chichourles [1].

— Je m'en réjouis!... Namurgues, voulez-vous prendre cette pipe et ma place! (Il tendait le bambou sur lequel une pilule était apprêtée.) Moi, je vais renifler un peu Consolata: j'ai le nez plein de cette odieuse odeur de roses, qui pourrit la bonne fumée.

Il contempla d'un air navré la fenêtre ouverte sur les exhalaisons nocturnes,

— Ah! — soupira-t-il, — qu'il est dur de vivre chez les barbares!... Combien de fois me suis-je donné la fatigue d'expliquer à la maîtresse de ces lieux que nous n'étions pas en Perse, ni à Ollioules, et qu'elle n'était pas une sultane, malgré ses grands airs, tandis que, moi, j'étais un mandarin; que seule une odeur aimable et légère d'arbres fruitiers en fleurs convenait à ce jardin, et, par communication, à cette fumerie, qu'il était indécent de semer des noyaux d'olives ou de chichourles, des peaux d'oranges ou d'azeroles sur des incrustations du King-Luong! Mais Baptistin a raison : cette femme est aussi belle qu'insupportable.

Cette femme se contenta de hausser les épaules et de répondre tranquillement :

— Allons, vieux mandarin, il vous manque encore quelques pipes, pour dire des choses raisonnables. En revanche, mon époux a passé le compte,

Ce titre de « mandarin » que revendiquait Volder (on disait couramment « le vieux Volder » à cause de ses cheveux gris, bien qu'il n'eût même pas atteint la quarantaine), présentait cette originalité d'être parfaitement authentique. Il avait rapporté cela d'au delà de la frontière du Haut Tonkin en attes-

1. Nom provençal des jujubes.

tation d'une carrière typique, dont la perspective éblouissait les jeunes lieutenants qui, sur leur premier départ, enfouissaient dans leur cantine le dictionnaire des deux cent quatorze clefs de K'anghi. Cela, c'était l'honneur rare, autant que légitime, d'arborer dans les grandes occasions la barrette à bouton de cristal et la robe, brodée d'une cigogne, de ses collègues de la septième classe, — classe civile, bien entendu : car, comme il se complaisait lui-même à le faire observer, sa bête volante, la dernière de sa hiérarchie, dominait tout de même de haut toutes les bêtes rampantes des bruyants mandarins militaires. — Par exemple, il n'eût pas fait bon insinuer que l'annuelle entrée du bon roi Carnaval dans sa ville était la plus indiquée de ces grandes occasions.

Cette irrévérence, et les petites saletés sur le plateau du King-Luong, étaient les seules choses capables de faire sortir « le vieux Volder » de son caractère, lequel était, à l'ordinaire, comme il seyait à sa dignité céleste, celui d'un homme jovial, poétique et ingénieux en voluptés.

Ayant cédé sa place sur les matelas à Namurgues, il se leva, apaisé, et vint rejoindre Consolata, qui s'était sagement assise dans un fauteuil, la main pleine des fruits de sa patrie. De là, tout en faisant disparaître les noyaux dans sa poche, elle observait son amant dans sa nouvelle besogne.

Le géant la souleva comme une poupée, s'assit sans vergogne à sa place et l'installa en échange sur ses propres genoux.

— J'ai un plaisir immense à vous admirer, petite fille, — déclara-t-il. — Vous êtes polie comme un vase de jade ; et cela me rappelle le bon temps, le temps où, chez mon ami Chu, je pouvais tripoter toute la soirée des choses merveilleuses... Rose est belle et dure aussi, mais ce n'est pas le même grain, c'est du marbre, et la préfète maritime, elle, c'est du porphyre.

— Admirez-moi, — fit Consolata avec simplicité, — mais dites-moi ce que vous avez fait de votre lieutenant.

— Le petit Sid !... Voilà ce que c'est que d'avoir de beaux yeux : on est inquiet de vous. Eh bien ! il est allé se promener sur la mer, au clair de lune, comme un poète.

— Pour quoi faire, vieux mandarin ?

— Qui le sait, Consolata? Peut-être pour chercher un endroit pour noyer sa maîtresse, peut-être pour pêcher le gobie à trois queues qui porte bonheur, peut être pour composer un poème scientifique sur la surface du reflet de la lune...

— J'aime beaucoup le petit Sid!

— Lui aussi vous aime, Consolata. Il viendra ce soir pour vous, et aussi pour baiser les pieds de Rose. Mais laissez-moi aller au secours de votre époux... S'il apporte à tous ses labeurs la même désinvolture qu'à la confection des pilules, je vous plains, jeune amoureuse, et je vous autorise à débaucher mon lieutenant.

— Inutile de vous déranger, Volder! — intervint Rose, toujours couchée près du plateau.

Et à Namurgues, avec une nuance de supériorité bienveillante dans la voix :

— Passez-moi ce malheureux bambou.

Nam, en effet, ayant achevé de griller le petit cône laissé par le géant sur le fourneau, essayait d'en obtenir un semblable. Mais de préparer une pipe, c'est, comme le disait volontiers ce dernier, beaucoup plus difficile encore que d'embrasser la préfète maritime.

Prendre au bout d'une aiguille de vingt centimètres la quantité de pâte convenable, la cuire sans la brûler; la malaxer, la rouler, lui donner forme, la percer sans l'écraser parce que trop chaude, ni la casser parce que trop froide, la coller sur un trou presque invisible, — c'est une besogne que les plus habiles n'apprennent pas en quelques séances, et dont ceux-là seuls peuvent apprécier la passionnante complexité qui, pendant de longs mois, ont cherché chaque soir auprès de la petite lampe ce calme infini, dont le Dieu de Tout-Repos reconnut, sur le tard, la nécessité pour ses enfants.

Mais la fille du berger avait eu en cela de bons maîtres ou, à plus exactement parler, un bon maître, car c'était le mandarin lui-même qui l'avait initiée à cet art somptueux.

Même on pouvait admirer là un témoignage exemplaire du pouvoir magique de la « confiture ». Cette idole superbe, qui avait oublié depuis longtemps le nom de l'homme qui avait eu son premier baiser, gardait dans tout son marbre une

docilité reconnaissante à celui qui avait suscité la fumée de ses premières pipées. Volder était le seul être au monde dont elle agréât les conseils, voir les reproches. Du préféré de ses amants elle n'acceptait que des coups de cravache, et, du Roi des Arachides, que de l'or, des diamants et des tissus précieux.

Tandis qu'elle faisait gonfler la goutte sombre au-dessus de la flamme, Namurgues l'admirait sincèrement, tout en se disant, à part lui, que les vrais attraits d'une fumerie sont le thé, la fraîcheur des nattes ou des matelas et la proximité d'une aussi belle congaï.

Les reflets de la lampe éclairaient bizarrement l'orgueilleux visage, rebelle aux pleurs et aux rires, et laquaient de lueurs cuivrées la massive chevelure noire, à demi écroulée sur les coussins aux broderies ardentes. Nul mouvement ne dérangeait la ligne onduleuse du corps allongé, les jambes repliées; et seul le voltigement de la main qui tenait l'aiguille, et sur laquelle des bagues aux feux verts et bleus avaient l'air de grosses mouches venimeuses, finissaient par éblouir les yeux de son hôte.

La loque blanche s'agita tout à coup et prit une forme à demi humaine, la forme fantômale d'un Baptistin assis au bord du lit et promenant sur l'assistance un regard trouble.

Une voix non moins fantômale en sortit :

— Où est l'ingénieur ? Pourquoi l'ingénieur n'est-il pas ici ?

Rose avait raison : son époux avait passé visiblement le nombre de pipes permis à un être raisonnable...

Mais le bonheur n'est-il pas au delà des choses permises à un être raisonnable ?...

— Baptistin, mon ami, — répliqua Volder en le contemplant avec un affectueux mélange de mépris et d'admiration, — quand on a dans le corps un si beau nuage de fumée, on plane, on vogue comme un petit ballon bienheureux dans les sphères éternelles, et on ne se mêle pas des choses du temps. Il n'est que dix heures vingt-cinq. homme tombé du Grand Rêve !

L'homme tombé du Grand Rêve fit de louables efforts pour prendre pied.

— Dix heures vingt-cinq ! — murmura-t-il. — Alors j'ai

moins dormi que je ne croyais. Je vous demande pardon, petite Consolata, de vous présenter un hôte si remarquablement abruti : c'est la faute à cette sacrée drogue nouvelle, dont Volder a débouché le pot sans crier gare.

— Oui, — expliqua le géant avec satisfaction, — c'est de la sacrée drogue, et mon ami Chenn-Lou, qui me l'envoie de Tchong-King, est un sacré compagnon. Il l'expédie par le fleuve dans de beaux cercueils, qu'il fait accompagner par des musiques.

— Mauvais truc, — objecta Baptistin. — Le premier douanier intelligent...

— Il y eut une fois, — poursuivit sans émotion « le mandarin », — un douanier chinois aussi intelligent que Baptistin le moco. Il fit arrêter le bateau et ouvrir la caisse. On la trouva pleine de vieux os; et mon pauvre camarade jura en pleurant que c'étaient ceux de son père. Et, comme il omit, par pudeur, d'ajouter que son père était un homme remarquable, qui avait de la drogue au lieu de moelle dans les tibias et les fémurs, le douanier eut sa tête intelligente coupée... La même histoire recommença pour une sœur cadette à Chenn-Lou. Alors maintenant, chaque semaine, mon ami, qui possède, grâce à Bouddha, une famille innombrable, fait descendre le fleuve à un des membres les plus précieux de cette famille. Et il n'y a plus de douanier assez intelligent pour faire ouvrir la belle caisse rouge. Et Chenn-Lou ne paie pas de *liking*[1] pour sa drogue... une sacrée drogue, il n'y a pas à dire, et qui a un joli goût de fleur... En voulez-vous une pipe, petit jade?

— Je vous défends, Volder, — s'interposa Rose, — d'offrir de l'opium à cette enfant. — Quand elle aura de ça à faire fondre (la fille du berger appliquait ses paumes sur sa gorge marmoréenne), il sera temps de s'y mettre.

— Je n'ai pas besoin de fumer l'opium, — dit Consolata avec tranquillité, — puisque je n'ai jamais eu de chagrin d'amour.

Pour Consolata, les chagrins d'amour jouaient dans l'existence un rôle décisif. Elle leur attribuait tout ce qu'elle

1. Droits intérieurs, de province à province.

voyait faire aux hommes d'héroïque ou de biscornu. En revanche, elle estimait que la plupart des femmes sont incapables d'en avoir, et, par suite, de réaliser, comme les hommes, de ces beaux exploits.

Rose l'écoutait avec un sourire indéchiffrable. Ses yeux mi-clos laissaient filtrer des joailleries vagues, tandis qu'elle expirait avec lenteur et nonchalance la fumée qui fait oublier les chagrins d'amour. Dans le jardin, on discerna faiblement sur le gravier un bruit de pas.

— Voici l'ingénieur, — annonça-t-elle, amusée elle-même de la finesse de son ouïe aiguisée par la drogue.

Un personnage rectiligne de formes entra, quelques instants après, dans la fumerie. Il marchait avec le glissement majestueux et aveugle d'un bateau qu'on vient de lancer, et évolua difficilement pour serrer les mains à la ronde. Puis il alla s'ancrer sur un des fauteuils, près du bahut.

L'ingénieur était myope et laid, mais il possédait une science infinie. Depuis l'ancêtre qui creusa le tronc de micocoulier pour la première traversée de la rade, avec ce silex étincelant que recèlent seuls encore les flancs du mont Artigues, nul homme n'avait incarné plus hautement le génie des constructions maritimes, nul n'avait joui à Toulon d'une plus flatteuse notoriété. Les propriétaires des riches « pointus[1] » de plaisance se disputaient à prix d'or ses expertises en vue des grandes régates, et, dans le bas peuple, les récits les plus merveilleux couraient sur son sous-marin *la Rascasse*, plus rapide sous les eaux que le lièvre sur les pentes du Faron. Seule, par un caprice inexplicable des destins, la belle fille de Solliès restait insensible à ce prestige, et se dérobait à ce souhait obscur de toute la ville de voir ses deux plus indiscutables gloires se fondre en un amoureux et unique rayonnement. Elle accueillait nonobstant le grand homme avec déférence lorsque, chaque soir, après la partie d'échecs qu'il gagnait à son collègue des Ponts, il passait par chez elle. Il donnait les nouvelles du jour, car sa mémoire était aussi vaste que son intelligence, et, sur le tramway, c'était un honneur pour les habitants que de les lui communiquer; et quel-

1. Embarcations civiles du port.

quefois, quand il se sentait le besoin de rêver à quelque bouleversante apparition nautique, il touchait à la confiture. Mais il ne restait jamais longtemps : car ses minutes étaient précieuses et sa vie solidement construite, d'après ses propres formules.

— Connaissez-vous la nouvelle? — demanda-t-il avec quelque importance, après s'être assis.

Naturellement, personne ne connaissait la nouvelle. N'était-il pas, après le préfet maritime, l'homme le mieux renseigné de la ville?

Alors il annonça que le conseil municipal allait apporter la lumière au peuple, sous la forme d'une prodigieuse fête aux lanternes sur la Vieille Darse embrasée, que la marine avait promis son concours ; que déjà les imaginations s'allumaient, que tous les pêcheurs d'oursins et de rascasses ne rêvaient plus que de « pointus » phosphorescents, de mâts-girandoles, de gouvernails-soleils.

A vrai dire, seule Rose Grenade paraissait prêter à ces propos sensationnels l'attention qu'ils méritaient. Sous la barre noire de ses sourcils rapprochés, ses yeux avaient pris une expression fixe de réflexion obstinée, et elle posa quelques questions supplémentaires. Le reste des assistants n'en écouta les réponses que d'une oreille distraite.

Dans la fumerie, où l'odeur des roses était vaincue par le bon nuage, chacun se repliait peu à peu sur sa propre volupté.

Consolata, adroite et silencieuse, se faisait du thé dans le panier de Canton. Baptistin était reparti vers le Grand Rêve. Nam s'était serré contre le mur pour permettre à Volder de reprendre sa fabrication. Mais celui-ci se fâchait après le bambou de Rose, soufflait vainement pour le déboucher à sa satisfaction, et finissait par réclamer, avec des imprécations solennelles en pure langue mandarine, sa propre pipe qu'on lui gardait à part dans le bas du bahut. L'ingénieur s'interrompit obligeamment au milieu des calculs de prix de revient de bougies-heures, dans lesquels il s'était follement lancé, à propos des futures illuminations, et lui fit passer l'outil demandé.

C'était un tuyau de canne à sucre, assez déplorable d'aspect, mais pour lequel le géant manifestait une affection immodérée,

jurant que nul mandarin de première classe ne possédait le pareil .Il la caressa, cette pipe, d'un regard paternel, et tout en s'occupant de l'orner d'un coquet petit bouton marron, bien lissé.

— Elle vient d'un pays, — dit-il, — où l'on a le goût des jolies choses, et où les *gnôs*[1] du dernier des coupeurs de bambou s'amusent avec des poissons lumineux, comme le plus fastueux de vos mocos n'en pêchera pas pour la fête de l'ingénieur. Et si Bully, qui fut avant moi le maître de ce joujou, n'était pas mort depuis dix ans, il pourrait vous raconter ce que nous avons vu à Hanoï, sur le Petit Lac, le soir de la Fête des Lanternes.

— *Pécairé!* — répliqua Rose avec dédain, — parce que vous avez vu vos guenons de congaïs s'illuminer le nez avec des lucioles!... A la fête des lanternes de Toulon, sur la Vieille Darse (elle appuyait tout en parlant sur l'ingénieur un regard d'une fixité si impressionnante que le pauvre grand homme se mettait à grelotter comme le dernier des fouilleurs de vase), vous verrez comment s'y prennent les femmes de ma race pour éblouir les foules!

Rose parlait de sa race avec la fierté native d'une enfant de Solliès-Ville!

« Guenons de congaïs!... » L'illustre mandarin, d'indignation, faillit avaler sa fumée de travers; mais, comme elle passa tout de même, elle lui imprégna l'âme de bonne philosophie, et c'est avec un sourire de pitié qu'il laissa tomber :

— Nos guenons de congaïs ont de plus grands chapeaux que vous; et elles savent rouler une pipe et s'occuper d'un homme à l'âge où vos mocotes ne sont bonnes qu'à regarder sécher les figues sur des canisses.

— A vrai dire, — opina mélancoliquement l'ingénieur, — tonkinoise, turque ou toulonnaise, la femme n'est pas directement utilisable dans la construction maritime, bien qu'on ait pu, dans les cas pressants, faire des cordages de sa chevelure... Mais celle qui habite au bord de la mer (il essuyait soigneusement ses verres pour mieux rendre à Rose la monnaie de son regard doré), celle dont les yeux peuvent,

1. *Gnô*, petit enfant annamite.

comme les flots, bercer les rêves du constructeur (on devine qu'il fréquentait quelquefois les harmonieux poètes du Musée), celle-là, Volder, a quelque chose de mieux à faire que de rouler des pipes !

— Elle peut rouler des hommes, — grommela le mandarin.

Mais l'ingénieur ne voulut pas entendre cette réflexion du disciple de Koung-Tseu. Il se contentait de dodeliner de la tête, comme bercé lui-même par quelque tendre roulis.

Une minute ou deux, il resta ainsi, les yeux gonflés d'espoir, marquant le rythme d'une houle invisible à petits coups secs de son binocle sur le bout des doigts. Puis il se leva avec un soupir et évolua en marche arrière, pour faire ses adieux : car il était l'heure, donnée par la formule, de regagner sa cale.

Mais, au moment qu'il atteignait la porte, la fille du berger s'accouda sur son matelas de pourpre, et, le regardant avec un imperceptible haussement d'épaules :

— *Si sias pas un fada*, — dit-elle dans le mystérieux dialecte de Solliès, — *toucas, veni douman à cinq ouros. Ti feraï gousta deis chichourlos frescos*[1] !...

Et l'ingénieur en s'en allant sous la lune, dans le parfum irritant des roses mûres, ne se souvenait pas d'avoir ressenti dans sa vie une émotion comparable, non jamais, même le jour où, à peine sorti de l'École, il lançait de la cale d'honneur la baleinière à bordages en bois de santal de la préfète maritime.

VI

Quand l'ingénieur eut disparu de la fumerie, le silence régna quelques instants. Puis la voix du vieux Volder s'éleva :

— Je ne vous ai jamais raconté, Rose, l'histoire de Bully et de sa pipe, qui est aujourd'hui la mienne, et de sa guenon de congaï, qui fit une chose admirable ?

Il y avait une certaine dose de drogue qui rendait Volder extrêmement bavard ; et c'est dans ces moments-là qu'il livrait à la postérité, par chapitres épars, l'historique de son manda-

1. « Si tu n'es pas un idiot, viens demain à cinq heures. Je te ferai goûter des jujubes fraîches !... »

rinat. Ensuite, avec une dose plus forte, il ne parlait plus qu'à lui-même ; et ensuite encore, il entrait en conversation avec les dieux.

— Bully? — dit Nam, — j'ai entendu ce nom-là quelque part au Tonkin.

— Oui, il y a encore là-bas quelques pirates du bon vieux temps, qui doivent s'en souvenir encore. Mais vous êtes trop jeune pour l'avoir connu, Namurgues. De quel bout de la France il était sorti, je n'ai jamais pensé à le lui demander ; mais c'était un type, vous savez, un « doux cœur ». Au Soudan, le vieux Borgo l'avait dans le nez : ce n'était pas son genre...

» Quand Bully s'en allait en colonne, il emportait des caisses pleines de corsets de soie, qu'il distribuait aux belles Foulbés en leur baisant la main ; et dès qu'il avait une « Lefèvre » vide, il la transformait en jardin roulant. Ce n'étaient pas des salades, bien entendu, qu'il y faisait pousser, mais de quoi offrir des bouquets aux Foulbés en question... Tout de même, le Borgo, qui était honnête, l'avait fait décorer ; et c'était justice. Car, le jour qu'il avait sauté le premier dans un marigot d'où partaient des coups de fusil, sur la route de Kong, s'il était sorti du bain, c'est bien parce qu'il était tout petit, et que les bouniouls[1], qui étaient dans l'eau jusqu'au cou, visaient, naturellement, trop haut...

» Mais la balle avait laissé une bonne trace sur le crâne... et même dans le cerveau, a-t-on dit aussi plus tard. Pure menterie ! Ce qu'il avait de dérangé là dedans, c'était de naissance, ou c'était venu d'un autre accident dont il ne parlait jamais.

Le vieux mandarin s'interrompit, quelques instants, pour humer sa fumée avec un air de parfaite béatitude, puis il reprit :

— Quand nous nous trouvâmes ensemble pour la première fois, il commandait une batterie à Sontay. Il habitait une jolie *cagna*[2] dans le village annamite, et toute son occupation, en dehors de ses hommes et de ses mulets, c'était de tracer autour un jardin à la française, un jardin en miniature, naturellement, puisqu'il piochait tout lui-même, mais un jar-

1. Terme colonial pour « nègres ».

2. Maison.

din suivant les règles, suivant la discipline du grand siècle, comme il disait. J'allais souvent faire la sieste chez lui, car j'étouffais dans la citadelle, où l'on m'avait logé, et il m'expliquait tout ça : l'ordonnance des allées, le truc des perpectives, et les figures qui devaient démontrer quelque chose avec des lignes vertes et des plans d'eau.

» Et il s'en allait tout seul grimper sur le Bavi (en ce temps-là c'était encore la montagne sacrée pour les *nyaqhoués*[1], et plus haut que le col de Chobo il n'y avait pas un sentier), il s'en allait chercher lui-même, morceau par morceau, la pierre grise qu'il lui fallait pour la bordure de ses bassins. Un autre jour, il démolit un coin du mur de la citadelle pour en faire de la rocaille, et cela déclencha une jolie histoire avec la Résidence. Mais Bully ne s'en douta même pas...

» Il avait une autre douce passion, cet homme candide : c'était d'élever des pigeons. Il en avait de toutes les couleurs, même des verts qu'il attrapait à la glu dans les banyans, et qu'il apprivoisait plus vite que n'importe quel indigène. Ils encombraient la maison, et étaient plus familiers que des mouches. Bully se faisait becqueter par eux du *paddi*[2] sur les lèvres, et il apprenait aux femelles à se lisser les plumes devant une glace. Cette glace, je la vois encore : il l'avait mise dans un beau cadre en bois de lim, où il avait fait sculpter des nids pleins d'œufs pour amuser ses bestioles, et c'était la pièce la plus importante de son mobilier.

A ce moment du récit du géant, la porte s'entr'ouvrit doucement, et quelqu'un se coula sans bruit dans la fumerie.

— Bonsoir, petit Sid ! — cria joyeusement Consolata. — Venez vite près de moi, et ne faites pas de tapage. Votre capitaine nous raconte une histoire.

— Bonsoir, petit Sid ! — répéta aimablement Rose.

— Bonsoir, petit Sid ! — bredouilla Baptistin, en faisant de nouveau un effort méritoire pour soulever les paupières et tendre la main. — Si vous n'avez pas de place, mettez Rose dehors.

C'était décidément une idée chère à ce singulier amant.

1. Paysans annamites.

2. Riz non décortiqué.

— Bonsoir, petit Sid! — dit enfin Namurgues. — Approchez votre bouche, si vous voulez du poison.

— Bonsoir, tous! — répondit sans s'émouvoir le nouvel arrivant à cette quadruple salutation. — Puis-je m'installer aux pieds de Consolata, et poser ma tête sur ses genoux? Après, on ne m'entendra plus.

— Vous pouvez, Sid, — déclara Volder à son tour ; — et quand vous voudrez le poison, vous crierez, ou vous ferez crier Consolata en lui mordant la rotule.

Le petit Sid — Sideville était son vrai nom, qu'on ramenait aux proportions de sa menue stature — exécuta avec beaucoup de tranquillité son programme. Il s'assit par terre, les jambes croisées, mit sa joue dans la robe de Consolata et ferma à demi les yeux, — ces beaux yeux dont la jeune femme était inquiète. Après quoi, il ne bougea pas plus que le Bouddha laqué qui méditait au sommet du bahut.

Dans le calme rétabli, le mandarin reprit sa narration.

— Quand Bully vint me rejoindre, l'année suivante, dans la Haute Région, je reconnus à peine mon homme. Il n'avait plus de glace ni de pigeons avec lui, et il avait perdu ses joues, qui étaient avant cela aussi roses que celles de Sid. Pour tout dire, il s'était mis à la drogue, et c'est un des cas les plus curieux que j'aie vus. Il me faisait penser à un doux frère jardinier de couvent, qui serait devenu tout à coup possédé du diable. Le plus fort, c'est que c'était l'effet qu'il se produisait à lui-même. Il fumait diaboliquement, avec l'idée que c'était péché ; et chez lui, au lieu de dessiner comme autrefois des jardins irréprochables, il étudiait les caractères chinois, comme il aurait fait de la magie. En plus, il était devenu coureur de jeunesses, et, le soir, se vautrait dans des taudis avec la pire racaille du pays. Il gardait tout de même sa congaï avec lui, moitié par bonté d'âme, moitié par pudeur. C'était une jolie fille d'ailleurs, qu'il avait prise à Sontay, après mon départ, et qui marchait comme une déesse ; mais c'est vrai qu'elle avait des dents de chien !

— Des dents de chien ? — interrompit Consolata ; — qu'est-ce que cela veut dire, vieux Volder ?

— Cela veut dire d'horribles quenottes toutes blanches,

comme les vôtres, petite sauvagesse[1]!... Vous pensez comme c'était agréable pour une âme douce comme mon Bully de voir couler là-dessus, et jusqu'aux babines, du jus rouge de bétel? Et la petite malheureuse avait sacrifié héroïquement son dentifrice national, sa magnifique laque noire, pour mieux s'accommoder au goût de son seigneur!... Je continue.

» C'était le beau-père qui avait fourni à Bully sa pipe, le morceau de canne à sucre que voici. (Volder montrait le tuyau noirci sur lequel, tout en parlant, il continuait automatiquement à préparer des pilules.) C'était une pipe inestimable, que le grand-père du beau-père avait fumée, et à laquelle le vieux était aussi attaché qu'à sa fille. C'est pourquoi il les avait données ensemble et pour le même prix... Mais elles lui tenaient toujours au cœur, l'une et l'autre; et, quand il avait perdu ses piastres au *baqhouan*[2], il montait de Sontay, dans de beaux habits de soie violette, s'enquérir si son gendre en était toujours satisfait. Ces explications de famille ne valaient rien du tout pour la santé de Bully. Le beau-père, jadis, pour une peccadille de jeunesse, avait vagabondé un certain nombre de mois du côté de Canton. C'était là qu'il avait appris son métier, qui était de tourner dans l'ivoire des sphères concentriques, emboîtées l'une dans l'autre comme des œufs d'escamoteur, chacun de ces bijoux absorbant un trio d'années de sa vénérable existence. Mais c'était là aussi qu'il s'était perfectionné dans l'art de faire passer par le tuyau de canne à sucre la plus belle dose de fumée qu'un père de famille puisse produire. En conséquence, il se chargeait, toute la nuit que durait l'explication, de rouler, sans arrêter, les boulettes, tout en donnant à son gendre une bonne leçon de caractères. Car c'était un homme remarquablement cultivé et qui, sans la peccadille de jeunesse, eût pu s'offrir le luxe de passer les examens.

» Sa seule inélégance était dans sa façon de fumer, à la mode des rustres du Nord qui embouchent goulument la pipe. Cela l'obligeait d'ailleurs à changer de côté deux ou trois fois dans le cours de la nuit, pour ne pas se déformer

1. Les femmes annamites honnêtes ont les dents soigneusement laquées de noir.

2. Jeu favori des Annamites.

vilainement le coin des lèvres. Et Bully m'avouait que, dans ces moments de remue-ménage autour du plateau, il avait une furieuse envie de le flanquer à la porte. Mais vous pensez bien qu'il n'en faisait rien. Et le lendemain le vieux s'en allait, frais et bénisseur comme un pape dans ses belles soies, laissant sur les nattes, près de la lampe éteinte, mon brave camarade avec une figure aussi fleurie que si l'autre la lui avait sculptée dans une de ses boules.

» Tout cela encore n'eût été rien, si ce sacré mauvais moine ne s'était tout d'un coup mis à boire. Tout le monde sait que l'alcool et l'opium, c'est frères ennemis ; et, pour qu'ils arrivent à se tenir ensemble dans le corps d'un pauvre homme, il faut que le diable soit en tiers. Et le breuvage qu'il fit choisir au frère jardinier le montra bien : un infernal *peppermint* de fabrication chinoise, vert noir comme la feuille d'hibiscus, que le malheureux s'ingurgitait, mélangé à de la glace pilée, à la ration d'un litre par jour ou, à mieux dire, par nuit! Bien entendu, on le voyait dégringoler à vue d'œil. J'essayais de lui faire de la morale, quoique je ne sois guère taillé pour ça: car j'avais presque des remords de lui avoir parlé confiture autrefois. Mais il me répondit textuellement qu'il avait été bien content d'avoir eu la croix d'honneur, et que maintenant il n'y avait plus que la croix de bois qui fût digne de ses mérites. Le jour où il me dit ça, il était par hasard à peu près en équilibre ; et c'est alors que je sus d'une façon sûre que l'accident qui avait dérangé son cerveau, c'était plus vieux que la balle du Soudan... Mais il ne me dit pas le nom de la femme.

Le vieux Volder resta songeur une minute, le temps de savourer une pipe cuite à point.

— Là-dessus, — poursuivit-il avec plus de lenteur, — on chargea mon homme d'un morceau de route, rapport sans doute à son talent passé sur la pioche. Cela tombait bien : dans une cuve de la montagne, chauffée comme un compartment de chaudière et pourrie de moustiques !...

» Il se jeta sur cette besogne de poison, comme un pauvre chien sur la pâtée, et, trois jours après l'inauguration, il claquait. C'était tellement sûr qu'on s'était épargné un transport à l'hôpital et qu'on l'avait laissé finir tranquille, dans sa

cagna, près de sa pipe et de son pinceau à caractères, que, la dernière semaine, il n'avait même plus la force de soulever.

» Et c'est alors que la petite guenon fit quelque chose de très bien. Elle l'aimait à sa façon, cette petite mâcheuse de bétel, et il faut dire que Bully, malgré toutes ses bêtises, avait observé jusqu'au bout, vis-à-vis d'elle, les règles du grand siècle. Et, le soir où on l'enterra, elle mit elle-même dans le cercueil une bouteille de *peppermint* et la pipe, la pipe de cent piastres ! Et le vieux n'osa rien dire. Seulement, une semaine après, en vêtements blancs, — il portait le deuil de son gendre, vous comprenez, — il est venu me la proposer.

Le mandarin regarda avec complaisance le tuyau culotté, les bouts d'ivoire effroyablement brunis, le fourneau hexagonal, la plaque où s'accrochaient des chauves-souris verdâtres.

— Je l'ai achetée en souvenir de Bully : car le vieux l'aurait vendue à quelque sergent, qui y aurait fumé du *dross*. Il faut rendre cette justice à mon camarade : il avait eu, pour un débutant, un grand respect de son outil, et n'y avait consommé que de la drogue digne du grand-père.

» Par exemple, je n'ai pas pu m'en servir tout de suite après lui, à cause de la pauvre congaï qui venait tout le temps rôder chez moi. Mais lorsqu'elle partit se mettre avec un douanier du côté de la Rivière Claire, cette nuit-là, j'ai fumé, j'ai fumé !...

» Il entrait par ma fenêtre une odeur de frangipaniers presque aussi forte que celle des rosiers ce soir. Je pensais au mauvais moine, au jardin à la française, à la discipline du grand siècle, et, moi aussi, j'ai fumé comme un damné.

Il se tut. Un silence de plus en plus lourd planait sur la chambre embuée.

— Il avait eu des chagrins d'amour, votre camarade, vieux Volder ! — dit rêveusement Consolata.

— Des chagrins d'amour, petite tendresse ? (Le mandarin raclait délicatement l'intérieur obstrué de son fourneau.) Oui, on dit ça dans le cas des types comme Bully, mais ce n'est pas toujours très sûr... Une pipe, petit Sid ?

Le petit Sid fit signe que non. Lui aussi, c'était à sa manière un type, un « doux cœur ». Parlant très peu, modeste et serviable, il avait toujours l'air de regarder des choses que

les autres ne voyaient pas. Il n'y avait pas de doute pour Consolata qu'il ne fût, lui aussi, le héros d'un chagrin d'amour. Mais, comme le faisait observer avec sagesse le vieux Volder, ce n'était pas une chose absolument sûre.

Pour l'instant, il somnolait aux genoux de la jeune femme, qui, elle-même, bien qu'elle n'eût pas touché à la pipe, se ressentait d'avoir respiré l'atmosphère chargée de la puissante fumée.

Rose Grenade avait écouté, un sourire fleuri de vague dédain aux lèvres, la longue confidence de son vieux maître. Maintenant, renversée sur les coussins, les cils baissés sur ses yeux précieux d'idole orientale, elle épiait en elle-même l'envahissement voluptueux de la drogue.

Son amant, redevenu la loque de la muraille, dormait profondément.

Quant à Namurgues, étendu sur le dos, il revoyait, par la magie de l'opium, tout ce cher pays de Than évoqué par Volder : Sontay et la marche admirable des filles aux jambes couleur de limon sur les digues des rizières, et les *gnôs* porteurs de belles lanternes, et la lanterne ronde de la lune attachée aux bambous du village des congaïs.

Et, dans le nuage bienheureux où flottait la chambre, il n'y avait plus d'autre lumière que celle de la petite lampe, d'autre mouvement que celui des doigts énormes du géant, brandissant l'aiguille comme un foudre minuscule, au moment d'entrer en conversation avec les dieux.

HENRY DAGUERCHES

(A suivre.)

LETTRES DE DIRECTION

(1869-1886)

Il y a près de quinze ans que mourut celui qui écrivit ces lettres. C'était un Jésuite plein de foi, pieux, travailleur et bon. Il ne voyait rien au-dessus de sa Compagnie et lui obéissait sans une hésitation, sans un doute de conscience. Son âme ne s'était pas ouverte à une autre lumière; il était entièrement convaincu.

La femme à qui elles furent adressées — de dix-huit à quarante ans — vivait parmi des hommes intelligents, ouverts aux idées libérales et nouvelles. Sa position sociale était celle qu'aiment les Jésuites, parce qu'ils y trouvent un centre d'informations et une sécurité loyale qui leur manque souvent dans un monde plus dévot. Le Père X... avait vingt ans de plus que sa pénitente ; il l'avait prise à l'aube de sa jeunesse, et l'homme eut en lui des troubles que le directeur, si austère qu'il fût, ne parvenait pas toujours à calmer. La jeune fille garda une sorte de rancune indéfinissable contre l'homme qui souffrait par elle sans qu'elle le voulût et dont la peine résignée troublait les légitimes rêves de ses vingt ans.

Et cette longue, fidèle et touchante affection, restée sans l'ombre d'une tache, se dénoua avant la mort, dans la froide banalité des sentiments qui s'éteignent. Floraison printanière, exquise pendant quelques jours, mais qui jonche le sol de sa neige aux premières ardeurs de l'été.

Mardi, 28 septembre 1869.

Ma chère Anne-Marie,

J'ai voulu laisser partir votre frère Louis et ne pas attrister, par une mauvaise nouvelle, les derniers moments que vous

passiez ensemble... Aujourd'hui je puis parler : ma mère est morte samedi dernier 25. Elle s'est éteinte doucement ; on l'a enterrée hier lundi ; impossible pour moi d'y aller. Cette retraite de trois cents religieuses, ces confessions commencées m'enchaînaient ici... J'ai offert mon travail, et puis je suis prêtre ; j'ai l'autel du Seigneur.

La patience de ma mère, pendant six mois de maladie, sa piété lui auront fait trouver grâce ; j'ai confiance. Vous ne lui refuserez cependant pas l'aumône d'une prière.

J'ai reçu votre lettre, vos cahiers, votre livre... Je voudrais croire à votre vocation : j'ai peur qu'elle ne soit qu'une vocation de découragement... Je demande à Notre-Seigneur qu'Il vous fasse mieux connaître Sa volonté et vous donne la force de la suivre. La Congrégation des Filles de la Charité a toute mon estime ; mais c'est la dernière à laquelle je puisse penser pour vous. Je ne vois pas pourquoi il serait avantageux de mettre la lumière sous le boisseau. Au Sacré-Cœur, à la Retraite, votre humilité aurait de quoi se contenter. Mais encore une fois, je ne suis pas convaincu.

Je me réserve de revenir avec vous sur votre lettre et sur vos cahiers. Maintenant je ne puis pas : ma retraite vient de finir ; mais je m'appartiens peu. Demain je partirai pour X... Excusez mon laconisme : plus tard je vous reviendrai... La mort de ma mère et l'idée de votre prochain départ sont deux coups à la fois ; mais je ne veux pas vous disputer à Dieu, Anne ; persuadez-moi bien que c'est votre vocation et je serai le premier à vous dire : partez, nous nous reverrons au ciel !

Soyez pleine de sollicitude pour les nerfs malades de votre mère. Sœur de charité, soyez-le avant tout pour votre mère.

Adieu, je vous bénis avec la petite croix.

Yours for ever.

4 octobre 1869.

Ma chère enfant,

Je n'ai pu répondre chemin faisant au billet que j'ai reçu à N... Il était bien bon ; mais, je vous le garantis encore une fois, tous les sentiments qu'il exprime, je les partage sans restriction. Ce n'est pas le désir qui m'a manqué d'aller à vous ; j'ai tenté toutes les combinaisons sans pouvoir en trouver

aucune, obligé que j'étais de revenir à T., pour un sermon de paroisse. Daigne N.-D. du Rosaire, qui m'a imposé ce sacrifice, le changer en lumière et en forces pour nous deux!

A mon arrivée ici, j'ai trouvé votre autre lettre. Votre cœur est resté le même ; mais déjà votre âme a changé. Elle m'apparaît pleine de doutes, fruits, hélas! souvent constatés de vos rêveries et de vos lectures également indiscrètes. Et le doute n'est pas la porte de la vie religieuse. Espérez-vous l'étouffer par l'obéissance? D'autres y trouveraient un frein salutaire aux divagations de leurs pensées ; mais vous, mon enfant, vous raisonnerez contre le frein, vous jugerez cette autorité, vous la déclarerez faillible, et comment ne le serait-elle pas pour cet orgueil toujours prêt à juger l'Église, à décider entre ce qu'il appelle le christianisme primitif et les inventions romaines? Vous, docile à l'autorité d'une Supérieure! Mais vous oubliez que vos griefs contre la Compagnie ont pour principal objet l'étendue exagérée, selon vous, du principe d'autorité et son penchant pour Rome. Vous porterez vos doutes en religion, vous les y garderez, à moins que, devenant tardivement chrétienne, soumise à l'Église et à son Chef, vous vous absteniez, dès maintenant, d'étudier la religion dans les livres de ses ennemis ou dans les articles de journalistes qui ne savent pas leur catéchisme.

Vos appréciations sur le couvent du Sacré-Cœur sont complètement exagérées. Vous me feriez bien plaisir de me définir *pourquoi* vous trouvez l'éducation de ces Dames détestable? Mais je veux des faits et non pas des déclamations.

Vous dites que la philosophie et la littérature n'entrent pas à Saint-Vincent-de-Paul et que, là, personne ne s'occupe de savoir si le Père Hyacinthe a tort ou raison! Non, sans doute, mais sans avoir une philosophie qui dessèche ou une littérature qui disssipe, elles ont le catéchisme, elles ont la soumission à l'Église et il n'est pas une vraie fille de Saint-Vincent qui n'ait gémi sur la chute de ce pauvre Père! Anne, vous seriez déplacée chez les filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Et vous appelez leur soumission de l'insouciance, et vous avouez que la lettre du Père Hyacinthe vous a fait pousser un cri de joie. Oh! que ce mot me fait de mal, me blesse et m'humilie! Cette lettre est le triomphe de vos idées, l'expres-

sion de vos vœux ! J'espère qu'en ce moment vous rougissez de cette joie et que vous déplorez ce triomphe.

Priez pour le Père Hyacinthe, mais afin qu'il se convertisse, afin que sa première apostasie dans l'abandon qu'il a fait de l'habit de son ordre ne soit pas aggravée d'une apostasie dans la foi : il est sur la route pleine d'écueils où les hérésiarques sont entrés ; j'ai peur qu'il ne s'y brise comme eux. Mais la justice se fait déjà pour lui ; il n'a plus que de faux amis, des amis dont le suffrage lui eût paru une insulte en des temps meilleurs. Bientôt il sera oublié.

Lisez dans *l'Univers* du 4 octobre ou dans *le Monde* du 3, les deux lettres du général des Carmes au Père Hyacinthe. Lisez aussi (*Univers*, 4 octobre) l'homélie de monseigneur de Poitiers (sur le livre de monseigneur Maret et sur le Père Hyacinthe) et peut-être la lumière se fera-t-elle pour vous. Mais si M. l'abbé Loyson est votre oracle, si vous lui concédez cette infaillibilité que vous déniez à l'Église, je vous invite à méditer cette phrase qu'il aurait écrite à sa sœur, religieuse assomptionniste à Nîmes (du moins on me l'a garantie exacte) : « Ma sœur, hâtez-vous de laisser là vos liens et de reprendre la liberté de l'Évangile[1] ».

Mon enfant, voici ma conclusion. Jusqu'aujourd'hui, rien ne prouve que vous soyez appelée à la vie religieuse. Des déceptions, un peu d'ennui, des aspirations vagues, qui n'ont pas su faire tomber de vos mains un livre dangereux, voilà tout. — Mais Dieu peut parler à la dernière heure. — Oui, mais prouvez-moi qu'il a parlé, et si vous en êtes convaincue, plus d'inconséquences ; préparez-vous sérieusement à cette vie de dépendance si antipathique à votre nature, renoncez à ces fêtes mondaines, à ces plaisir d'hiver que vos parents, en somme, ne vous imposent pas. Devenez chrétienne par l'intelligence, comme vous l'êtes par le cœur. Alors je croirai que vous êtes appelée.

1. M. Hyacinthe Loyson, bien des années plus tard, écrivait à la correspondante du Père : « Dans la lettre que vous m'avez communiquée, le Père Jésuite parle très inexactement de ma sœur Marie-Colombe, longtemps religieuse de l'Assomption. Elle a quitté cette communauté où elle souffrait beaucoup, sécularisée selon toutes les règles ecclésiastiques et si je m'y suis employé, — j'avais toute sa confiance et j'étais encore Carme, — ce fut comme délégué de monseigneur Darboy, archevêque de Paris. Ma sœur a vécu depuis retirée dans sa famille, et elle est morte dans les sentiments de la piété chrétienne. »

Mon enfant, ce n'est pas l'amour-propre ni l'intérêt de mon jugement antérieur, qui me font incrédule à votre vocation ; mais je ne puis pas si vite voir les choses autrement que je les ai vues longtemps.

Au reste, je m'unis à vous pour demander que cette grâce vous soit donnée. Oui, je demande dans toute la sincérité de mon cœur que le jour vienne bientôt où vous serez toute à Jésus, où vous répudierez toute affection humaine et n'ambitionnerez d'autre nom que celui d'épouse de J.-C. Oh ! quand donc la virginité vous aura-t-elle éprise de ses charmes ? Moi, je crois que le sort des Vierges est le plus beau. Ce jour-là, vous serez ma sœur bien-aimée, et les ennuis d'un silence nécessaire s'adouciront dans la pensée qu'au ciel les Vierges se retrouveront dans la communion d'un même amour.

Les lettres que je reçois confirment ce que j'espérais de la mort édifiante de ma mère ; son agonie a été douce ; elle est morte en souriant. Elle ne sera pas près de ma chaire en décembre prochain ; mais elle priera pour moi.

Je n'ai aucun ministère, avant janvier, qui me rappelle de votre côté, et vous ne pouvez vous rapprocher de moi ! Je vous confie à Jésus et à sa douce Mère. Vous me préoccupez beaucoup. Je tiens à vous d'autant plus étroitement que certaines idées nous séparent davantage. Je suis fils soumis de l'Église et vous êtes ma bien chère protestante. Croyez bien que je veux des lettres, de longues lettres, dussent-elles « hyacinthiser » encore et mêler bien de l'amertume à vos effusions pour moi.

Je n'ai consulté aujourd'hui pour vous répondre que votre dernière lettre. A plus tard les cahiers. Adieu, il est temps que je m'arrête. Voyez au bout de ces lignes tout ce que je ne puis vous dire et qui me fait vôtre en N. S.

18 novembre 1869

Depuis deux jours surtout, chère petite, mon silence me pèse. Je vous sens si impatiente, ce que j'aime bien, et si injuste, ce que je n'aime pas ! Ayez donc un peu de foi. Au retour de Bordeaux, je voulais vous écrire ; l'encombrement du wagon ne l'a pas permis. A M..., j'aurais pu le faire,

mais j'attendais vos huit pages pour le 16 et je me flattais de trouver du temps à Saint-Omer; illusion! j'ai été pris. Quand à la fin du jour, à dix heures du soir, je me trouve seul, je ne suis plus bon à rien, et pourtant mon rosaire, quelquefois mon bréviaire réclament. Le matin à cinq heures, dès que je suis debout, c'est Dieu et la règle. Hier, je vous ai ajournée. Aujourd'hui, Dieu me pardonne, c'est mon oraison que j'ajourne pour vous tracer ces lignes.

Je vais bien; je suis fidèle à votre souvenir; je me plains de la sécheresse de vos vœux de fête : c'était bien maigre; un souffle de bouderie avait passé sur vos fleurs. Le cœur y était pourtant, je le connais et vous supplie de l'écouter davantage. Je vous aime, moi, plus que vous ne m'aimez; je n'ai pas peur, moi, qu'on me détache de vous.

Environnez-moi toujours de votre prière; faites que je me sanctifie et que mon travail rende gloire à Dieu. Moi, je veux Anne-Marie pieuse, pure, soumise enfant de l'Église : tout est là! Croyez et soumettez-vous avec mon cœur et mon âme qui restent vôtres en N. S.

Souvenirs affectueux aux vôtres. Si vous êtes à Paris du 25 au 28 décembre, que je le sache.

5 décembre 1869.

Non, chère enfant, je n'attendrai pas davantage pour vous envoyer signe de vie. Il m'en coûterait trop. Me voici à Gand. Je ne suis pas encore monté dans la chaire de saint Bavon; c'est pour demain. Mais j'ai prêché dans l'église de la Résidence le panégyrique de saint François-Xavier, et, ce matin, l'instruction française, qui suit la messe à laquelle assiste la société qui parle français. Ici, le flamand est la langue du peuple; mais on se pique de connaître notre langue; les bonnes familles, la jeunesse universitaire la parlent facilement. L'octave pour laquelle je viens est très solennelle. Priez pour moi.

Oui, priez pour moi, Anne, mon enfant, si vous priez encore. Chère méchante petite, ma trop aimée protestante, vous n'êtes plus catholique, dites-vous; je n'en crois rien.

C'est un mot que le dépit a mis sous votre plume. Vous n'en êtes pas encore là, quoique vous ayez fait tout ce qu'il fallait pour cela.

Anne, Anne, que vos lectures vous ont fait de mal, et vos frères aussi peut-être! Que puis-je, si loin, pour combattre cette séduction que tant de complices encouragent?

Vous m'échappez; déjà votre âme n'est plus tout à fait mienne. Elle repousse tout ce que j'aime. Vous prétendez que ma foi n'est plus votre foi. Si vous me prenez votre âme, que me restera-t-il? Votre cœur? Non, vous me le prendrez aussi. Déjà vous l'avez craint. Je ne tarderai point à devenir importun. Vous parlez d'abîme entre nos deux âmes : l'âme n'est pas loin du cœur; moi, c'est par l'âme que je vous ai donné mon cœur, par votre âme que j'ai pris possession du vôtre: non, je ne veux pas de ce divorce; je veux tout mon bien, tout, entendez-vous.

Je relis votre lettre : vous me demandez si je vous permets de triompher en lisant la controverse de monseigneur Dupanloup? Je dis *à vous* que monseigneur Dupanloup, qui ne fut jamais bien grand pour moi, s'est encore singulièrement amoindri à mes yeux. C'est un avocat, peut-être habile, mais assurément bien passionné.

Quelle histoire de la Compagnie lisez-vous?

La troisième édition du format in-douze est annotée par un Père de la Compagnie; je la préfère; mais seriez-vous assez bonne pour reprendre votre lecture? vous m'indiquerez votre édition et vous m'enverrez page par page ces faits qui vous suffoquent; votre frère jésuite s'engage à vous dire sa pensée sur chacun d'eux. Je vous en prie, Anne, faites cela.

Vous mettez en parallèle sainte Thérèse et George Sand et j'en ai rougi pour vous, mon enfant; je prie la sainte Vierge de vous sauver toujours. Votre pureté de cœur est pour moi un prodige. La garderez-vous longtemps? Tous ces mauvais livres que vous dévorez, ce charme qui vous séduit, ces maximes contre lesquelles vous ne vous défendez pas, ne vous conduisent-ils pas à absoudre ce que votre cœur repousse encore? Vous aimez Jésus comme votre idéal: comment après cela goûtez-vous George Sand? Hélas! ce Jésus, vous le désapprenez tous les jours, vous le réduisez à rien. Anne, il

n'y a pour vous qu'un moyen de ne pas renier Jésus et Marie, c'est de rester catholique.

Vous l'avez bien dit : votre lettre m'attriste dans la mesure que je vous aime ; mais vous savez bien que je vous aimerai toujours, même quand vous m'aurez repoussé. Hélas ! ne faudra-t-il pas que je souffre et que je pleure pour mon enfant prodigue ? ne faudra-t-il pas que je la ressuscite ? n'ai-je pas fait de son salut mon œuvre ?

Écrire un roman, je n'y tiens guère ; mais si vous l'écrivez, j'exige absolument que vous m'envoyiez avant tout le manuscrit. Ce qui est de vous m'appartient.

J'ai lu *Séraphine* : il y a des scènes que je ne voudrais pas relire. Quant au caractère de la dévote, je vous l'abandonne ; mais je crois que l'auteur a mal fait d'écrire son ouvrage, comme Molière son *Tartuffe*. Ni Sardou ni Molière n'ont guéri un seul malade ; mais ils ont fait rire de la vraie piété beaucoup de gens qui en ont peur.

Adieu, respects affectueux pour madame votre mère.

Yours for ever.

1er janvier 1870

Ma chère enfant,

Je tiens à commencer aujourd'hui cette lettre, afin que vous sachiez bien que ma plume n'est pas plus paresseuse que mon cœur à vous envoyer mes vœux. Ils sont tels que vous les aimez ; mais il m'est plus facile de les dire à N. S. que de les confier à cette feuille. Lui sait bien ce que je Lui demande pour ma chère petite sœur. Il sait que mes vœux pour elle seront comblés si son cœur reste pur, si son âme reste croyante.

Je reviens à votre lettre du 13 décembre.

Oui, *les Provinciales* sont d'une lecture aride et peu de lecteurs sont assez intrépides pour aller jusqu'au bout. J'ai peine à croire que vous l'ayez *bien* lu, ce livre où le génie de Pascal a su rendre la calomnie aimable. Pourtant madame de Sévigné et sa fille s'en fatiguaient et trouvaient que c'était toujours la même chose.

Je ne vous demanderai pas de lire la réfutation du P. Daniel ; mais je vous prie de relire *les Provinciales* — un

livre si attrayant mérite bien d'être lu deux fois. — Vous le lirez avec les introductions de l'abbé Maynard, et vous trouverez qu'il n'est pas difficile aux Jésuites de se relever aux yeux des consciences droites; mais ce qu'il sera difficile de relever, c'est la bonne foi de Pascal, c'est l'honorabilité de ce terrible génie.

Vous me feriez un vrai plaisir si vous pouviez me montrer en quoi l'esprit de la Compagnie et ses principes blessent « *la vérité*, L'INDÉPENDANCE *et la loyauté* ». Je souligne doublement ce mot « indépendance », grand mot, fertile en équivoques et dont je vous prie de me donner une définition. A ce propos, je vous demande de lire un opuscule de monseigneur de Ségur : *La liberté*, Paris 1869, chez Tolra et Haton. Vous n'y trouverez pas de belles pages, ni de haute littérature, mais des notions exactes, des principes, chose fort désirable et fort rare en ces temps pauvres d'esprit.

Chacune de vos assertions sur la Compagnie demanderait de longues réfutations ; mais je vous arrêterais tout court en vous demandant d'expliquer et de prouver vos affirmations. Anne, vous êtes bien téméraire ; vous jugez sans bien voir la portée de vos jugements. Ainsi vous risquez cette phrase ineffable : « Les Jésuites ont un mépris profond pour la liberté individuelle. » Essayez donc, de grâce, de vous demander compte de ce que cette phrase veut dire. Et vous ne paraissez pas vous douter que cette merveilleuse assertion est démentie par toute notre histoire, par toutes nos tendances. Vous prétendez dire votre pensée ; vous vous flattez en cela. Vous dites vos impressions, nullement vos pensées ; ici vous n'êtes qu'un écho fidèle et pas assez intelligent des pensées d'autrui. Mais j'ai beau dire : je suis Jésuite, avocat dans ma propre cause, donc, j'ai tort. Je m'incline et je rends les armes devant cet excès de logique.

Vos « vrais catholiques », les Montalembert, les Maret, etc., ont pu rendre des services à la bonne cause. Aussi ne méconnaissons-nous pas leur valeur. Mais ce n'est pas en se séparant de nous qu'ils sont catholiques ou la gloire et l'honneur de l'Église, et rien ne montre plus la décadence du talent, quand il ne sert plus la vérité, que certains écrits admirés par vous.

Vous aviez espéré que *j'étais le moins Jésuite possible* et vous ajoutez que vous vous êtes aperçue que « c'est précisément le contraire. » Vous ne sauriez croire quel plaisir me cause cet aveu.

— Votre foi meurt, dites-vous, et ce n'est pas votre faute. Et moi je vous dis : c'est votre très grande faute.

Vos lectures indiscrètes, sans frein ni gouvernail, ont amené ce naufrage. Mon enfant, on ne lit pas impunément tout ce que vous avez lu. Je vous ai solennellement avertie, et si un jour votre mère, qui a cru me confier sa fille, me demande compte de votre foi et de votre innocence, je lui demanderai si je pouvais veiller sur vos lectures, si c'est moi qui vous ai ouvert la bibliothèque de votre frère François. Pauvre mère, elle vous croit à sainte Thérèse et vous en êtes à George Sand ; elle vous croit à l'Imitation et vous en êtes à la *Revue des Deux Mondes* ! Si vous vous perdez, votre perte sera votre ouvrage. Moi, j'ai fait ce que je pouvais ; je me suis donné à vous cœur et âme pour vous sauver ; au jour du jugement, vous n'aurez pas à m'accuser. Mais non ! je ne puis me résigner à vous voir périr. J'ai promis à Dieu de tout faire toujours pour vous sauver.

Anne, laissez là vos chimères, vos idées fausses ; cessez de nous prêter sur le ciel, sur l'amour chrétien, une interprétation qui vous révolte. Oh ! si vous saviez avec quelle tristesse je vous vois descendre ces pentes fatales où vous pousse votre manie de tout scruter, de tout juger ! Vous aimiez N. S. ; vous ne l'aimez plus. Vous aimiez d'un culte fervent la pureté du cœur et l'innocence, et maintenant vous prévoyez froidement l'heure où pourrait succomber votre vertu. Anne, il en est de l'innocence comme d'une réputation : dès qu'on la met en question, elle n'est déjà plus. Et vous voulez que j'assiste, impassible, à cette destruction de tout ce que Dieu a mis en vous, et vous croyez que je me contenterai de quelques protestations d'une affection qui ne *parvient pas* à m'oublier et qui doute d'elle-même ? Ah ! vous ne réussirez que trop à secouer cette tutelle, le jour où vous aurez pris le joug de ce que vous appelez l'amour.

2 janvier. — Il faut que je finisse cette trop longue lettre ; elle n'aboutira à rien, comme les autres. Serais-je plus heu-

reux si je vous voyais? J'en doute. Vous me diriez encore que vos livres et vos frères, et vos bals ne vous font aucun mal. Je ne conteste pas les qualités intellectuelles de vos frères ; je dis que le catholicisme libéral de Louis a commencé une œuvre que l'indifférence peu sévère de François a continuée. Je crois qu'ils vous aiment, que leur cœur, pour vous, vaut mieux que leur tête, que, si un de leurs amis vous trompait en usant sur vous des droits de cette adoration dont votre jeunesse ardente est si jalouse, vos frères lui brûleraient la cervelle, et pourtant, comme il n'y a pas de morale sans Dieu et que la morale indépendante est une moquerie, je ne sais pas pourquoi ces deux êtres, qui s'adorent, ne mettraient pas l'adoration où bon leur semble.

Je vous remercie du souvenir que vous me transmettez de la part de madame votre mère. Elle me veut du bien à cause de vous. Moi, je l'accuse de ne pas veiller sur vous. Elle ne vous laisserait pas faire un voyage sans elle, et elle vous a laissé courir toutes les bohèmes de l'erreur et du vice, à travers les mauvais livres.

Adieu, je vais dire la sainte messe ; soyez-y avec moi. Soyez bonne, soyez heureuse, et vous comblerez le vœu le plus ardent de votre tout respectueusement dévoué en N. S.

T..., 19 février 1870.

Ma chère enfant,

Êtes-vous à S... aujourd'hui? Je le suppose. Vous m'avez assigné jeudi 17 comme date de votre retour de X..., et j'ai mieux aimé vous trouver ici... Là-bas tout était pris, occupé, envahi, tête, cœur et temps : qu'auriez-vous fait de mes pauvres lignes? Mes recommandations, si tant est que j'eusse osé vous les adresser seraient demeurées bien inutiles : vous étiez décidée à marcher, à courir dans cette voie nouvelle qui s'ouvrait enfin à vos impatiences. Joies ou déceptions, n'importe, vous vouliez *savoir*, goûter à ce fruit. Douce ou douloureuse, vous vouliez sentir la blessure..., sauf à vous arrêter à temps et à souffrir.

Je me suis tu. Mais vous? Vous êtes-vous donnée et si sans danger, est-ce sans espoir? Etrange enfant, cœur roma-

nesque! Vous vous condamnez vous-même en appelant « folie d'un jour » cette équipée sentimentale.

Allons, je suis trop sévère.., pourquoi vouloir éteindre « *ce rayon de soleil si délicieux* »?... Aussi je m'abstiens comme je me suis abstenu... J'attends. Mes craintes vous peineraient, vous humilieraient; mieux vaut continuer ce que j'ai fait. Vous étiez au bal, moi j'étais en retraite... Vous dansiez, moi je priais. Je demandais à N. S. le recueillement du cœur, et vous dispersiez ce cœur à travers vos sauteries; vous en faisiez trafic pour en sourire.., et moi je demandais au Christ de vous garder pour que je vous aime toujours.

Je pars vendredi matin; j'attendrai avec inquiétude un mot de vous à Nantes.

Sérieusement, Anne, je ne verrais pas avec peine que ces amours écloses en serre chaude aboutissent au mariage. Le *statu quo* n'est guère désirable, et il n'est pas méritoire. Mieux vaut le mariage avec ses devoirs positifs et ses tribulations, dont saint Paul annonce à la femme qui se marie la riche moisson, que cet ennui, cette contrainte qui vous livraient naguère à toutes les hardiesses de la pensée, à toutes les témérités d'un orgueil révolté contre la foi.

Heureuse dans le mariage, vous n'auriez plus guère souci de ces controverses; malheureuse, vous ne songeriez guère à vous passionner pour ou contre les opinions en litige, vous retrouveriez votre foi, dans le malheur. Après tout, je vous aimerais mieux résignée que transfuge. Pardonnez-moi cette dernière parole; c'est de l'égoïsme; j'ai voulu dire que je vous aime mieux malheureuse que coupable. Anne incrédule échappe à mes sollicitudes et me planterait là, tandis que N. S. voudrait bien se servir de moi pour lui ramener et consoler Son enfant.

A bientôt : d'ici à vendredi soir, un mot de vous peut m'arriver. Il viendra.

Votre tout dévoué père et ami.

Gare du Mans, 26 février 1870.

Ma chère enfant,

Vous aimez, m'avez-vous dit jadis, les petits mots écrits en chemin de fer; ils vous prouvent qu'à défaut de loisirs

pour écrire longuement, je fais de vous mémoire fidèle. Oui, c'est vrai, vous êtes partout avec moi... Vieille habitude que je n'essaierai pas de changer.

Je serais bien tenté de rire un peu. Quoi! vous êtes vraiment si dangereuse! Trois passions en une soirée. Ce pauvre Ludovic, je l'avais moins émoustillé à mes cours! N'êtes-vous pas un peu cruelle d'enflammer ainsi les gens? Belle et cruelle, vieilles rimes toujours vraies. Allons, Anne, pas de coquetterie; vous l'aviez en horreur jusqu'à présent. Ne vous jouez pas de ces braves garçons...

(Nous partons, je quitte la plume pour prendre le crayon et je continue.)

Si dans leur naïveté, ils s'oublient et regardent au delà d'un soir, vous, enfant, ne les encouragez pas. Veillez sur vos sourires, plus encore sur vos yeux. Ne vous ai-je pas déjà dit que vos yeux ressemblent par leur puissance à certaines lentilles, qui concentrent la chaleur au point de déterminer un incendie?

Vous m'accusez d'avoir *attendu* pour vous écrire ; même dans le premier trouble du cœur vous m'auriez *entendu*; oui, mais m'auriez-vous *écouté*? Vous seriez-vous abstenue de répondre aux assiduités du baron de X..., de l'encourager, de le prendre, et de vous faire prendre? M'auriez-vous écouté si je vous avait dit : « L'amour est chose brûlante, enfant, n'y touchez pas! »

Vrai, Anne, je vous trouve en ceci ou bien coquette ou bien légère. Vous savez, ou vous devinez que M. de X... a mené joyeuse vie, que sa carrière s'en ressentira gravement, qu'il ne lui en coûte pas d'engager encore ce qu'il a engagé et donné souvent, et vous, vous lui offririez votre premier amour, à lui qui a vieilli en amour! C'est donc un titre près de vous que d'avoir abusé de la vie? Ce serait donc conforme aux principes que vous m'avez développés à propos du mariage de votre amie Mathilde ou des impertinences de Maurice? Est-ce *Jacques* ou *Lelia* qui vous auraient appris cela?

« C'est l'esprit, c'est la distinction de M. de X... » qui vous ont prise; faut-il ajouter aussi ses parchemins?... Mais je deviens méchant, et c'est inutile, puisque vous m'assurez

que vous redevenez sage et sérieuse, quoiqu'un peu tard, et que vous allez aux informations.

Après tout, puisque le désir de vous marier se développe en vous, mariez-vous; mieux vaut en finir que d'ourdir la toile de Pénélope.

Mais voilà que vous vous récriez : « Non ! non ! je ne veux pas me marier, j'en ai seulement l'idée comme j'ai périodiquement celle d'être religieuse, par ennui; mais, avant tout, je veux mon indépendance, je veux garder ma liberté. » Votre liberté ? Vous l'aimez par esprit d'opposition ; vous êtes libre penseuse par opposition, gallicane par opposition.., et ainsi du reste. Vous avez aimé M. de X... tant que vous n'étiez pas sûre d'en être aimée. Il vous aime ; vous l'autorisez à vous faire la cour, et cependant, s'il vous demande en mariage, vous déclarez que vous le prendrez en grippe !...

Sérieusement, ma petite fille, je prie pour vous. Comment serais-je indifférent à votre avenir ?... Soyez heureuse ! Si je savais où est le bonheur terrestre pour vous !... Au moins, il y a l'amour de Dieu, le ciel ; sur ce point je sais que demander.

Je n'ai rien à gagner à votre mariage ; mariée selon votre cœur, je ne vous serais pas nécessaire ; vos déceptions seules vous rendraient à moi..; mais n'ayez pas de déceptions, Anne, soyez heureuse, moi je vous aimerai toujours.

Adieu.

N..., 17 avril 1870.

Ma chère enfant,

Enfin... je respire. J'ai quelques moments ; ils sont bien courts ; vous les aurez tels quels. Il donne beaucoup qui donne tout ce qu'il a.

Ma station vient d'être close par le sermon des vêpres ; ce soir, j'ai une autre clôture pour une retraite d'ouvriers, don douze à quatorze cents suivaient les exercices, et dont huit à neuf cents ont communié ce matin.

Ferez-vous vos pâques cette année, Anne ?

Cette question m'attirera encore vos reproches ; vous m'accuserez d'être sévère. J'ai le tort, en effet, de vous prendre au sérieux, de croire votre plume fidèle interprète de vos

pensées. Je ne vous verrai donc plus à travers votre correspondance, reflet sincère de vos impressions, peut-être, mais nullement de votre cœur. Donc, vous ferez vos pâques, parce que vous valez bien mieux que vos pages si pleines de doute, de révolte contre Dieu. Probablement même, vous les avez déjà faites.

Je ne reviens plus sur les questions religieuses ; nous n'avons pas le même point de départ. Je suis catholique. Vous ne l'êtes plus guère et, en bonne logique, ce n'est que par une heureuse inconséquence que vous gardez quelques épaves de vos croyances premières. J'en veux toujours à vos livres. Vous m'avez dit un jour que madame votre mère savait quels étaient vos auteurs préférés, que vous ne lui faisiez pas mystère de vos lectures ; je le crois sur votre parole ; mais j'en suis bien fâché pour madame votre mère ; je la croyais plus sage et plus chrétienne... Mais voici que je redeviens « sévère ». Pardonnez-moi ! c'est plus fort que moi : je ne puis pas me résigner, sans une grande tristesse, à voir en vous tous ces changements.

A quand votre mariage ?... Ce n'est pas que je sois désireux qu'il se fasse : vous ne serez pas heureuse. C'est la conviction de madame de T., comme la mienne. Elle m'écrivait dernièrement : « Et Anne ? Quel souci elle me donne ! Jamais je n'ai rencontré autant d'idées fausses chez une personne aussi réellement supérieure. Elle tient à M. de X... Il y a là bien faible chance de bonheur. Elle préfère la vie avec toutes les douleurs actives, au marasme de S... Je crois qu'elle porterait énergiquement le lourd fardeau d'une existence malheureuse.., que la volonté de Dieu soit faite ! Il est difficile de lui prédire autre chose que des larmes, et *surtout de lui faire changer d'avis* : c'est à Dieu de la garder. Elle est curieuse dans ses opinions libérales. »

Moi, je ne sais pas me résigner comme madame de T... C'est que vous ne lui serez jamais ce que vous avez été, ce que vous êtes pour moi. Je n'ai personnellement ni antipathie ni sympathie pour M. de X... : je l'ai jugé par vos lettres et non avec vos yeux. Je suis convaincu qu'il me prendrait mon enfant ; le malheur seul me le rendrait. Comment voulez-vous que je l'aime ?

Et pourtant, je ne m'oppose à rien. Eussé-je le droit de le faire, je le ferais sans succès. Je me contente de vous dire : soyez prudente, ne vous jetez pas tête baissée dans cet amour. J'ai cru remplir un devoir, en faisant obstacle à vos affections naissantes; mais quand vous me direz: « Je passe le Rubicon », je serai avec ma chère voyageuse.

Où êtes-vous? Je *risque* ma lettre à S... Sachez y trouver, avec la petite croix tant aimée, tout ce que vos plus fidèles souvenirs vous diront de meilleur; je ne désavoue rien.

Non, mon enfant, je ne suis pas, comme vous le dites, antipathique à vos sympathies. Quand vous le voudrez absolument, vous me ferez passer de la défiance au dévouement pour celui que vous aimerez. Vous m'avez souvent découragé : je ne sais plus que désirer, que redouter pour vous... Je ne m'attache plus qu'à votre âme.

Adieu, Anne, soyez chrétienne et soyez heureuse.

Votre tout dévoué en N.-S.

N..., 12 mai 1870.

Chère sœur et amie,

Si vous saviez comme je suis touché, ému par votre lettre qui m'arrive! Mon sermon est là qui me presse, mais, si je remets à demain, n'arriverai-je pas trop tard? Dieu me rendra en grâces de lumière ces courts moments que je Lui dérobe pour vous, pour votre âme. La cause de votre âme n'est-elle pas encore Sa cause?

Anne, je ne veux pas de cette entrevue. Par tous les droits que vous m'avez donnés sur vous, je vous en supplie, vous n'écrirez pas, vous ne le verrez pas. Mon enfant, avant d'être à lui, vous êtes à un autre à qui vous vous êtes donnée pour qu'il vous garde et vous donne à Dieu. Je ne vous ai pas rendu votre liberté et je vous supplie, avec larmes, de ne pas me ravir mon bien. Si vous saviez, mon enfant, que de peine vous me causez depuis cet hiver! que d'inquiétudes! Je demande pardon à Dieu de ne pas vous avoir mieux dirigée. J'en viens à regretter de ne pas vous avoir poussée au couvent, et cependant j'ai cherché ce que j'ai cru votre véritable bien, nullement le mien. Je crois encore qu'il convient que vous vous mariiez. Je n'accepte pas cet *impossible* que vous

m'opposez. Vous fussiez-vous engagée avec M. de X... à ne jamais en épouser un autre, cet engagement, contracté dans un moment de passion, ne lierait pas votre conscience et n'enchaînerait que votre amour-propre.

Si je pouvais vous voir! j'ai la présomption de croire que je vous ferais du bien ; mais pas un ministère de votre côté! écrivez-moi souvent, Anne, surtout à N... où j'ai franchise pour ma correspondance (à T... vos lettres seraient lues par mon jeune supérieur). Dites-moi tout, tout; vos confidences ne sortiront pas du cœur où vous les aurez déposées.

Madame de T... vient de m'écrire : elle me parle d'un projet de mariage pour vous; tout serait convenable; mais la fière libre penseuse ne voudra jamais d'un ancien zouave pontifical. Et pourtant s'il est tel que le pense madame de T..., il serait *mon premier candidat sérieux*. Je n'ai pas été sympathique à tel ou tel; j'ai présenté, sans le patronner, M. Y... (marié aujourd'hui); mais ce zouave! Anne, je vous prie de ne pas dire non, uniquement parce que madame de T... et moi, les deux âmes qui vous soient peut-être le plus dévouées en ce monde, désirent un oui. Adieu! — Ma messe pour vous samedi.

Je vous bénis avec la petite croix sur le front et sur le cœur.

Votre

T..., 6 juin 1870.

Je reçois à l'instant votre lettre datée de vendredi soir 3 juin, mais timbrée à D... du 5 et à T... du 6. Elle me fait avancer d'un jour ou deux la réponse que j'allais vous envoyer.

A ce « *je veux* » si pressant et si fraternel de la lettre où vous me racontiez la visite de M. de X... à S..., il m'a été rigoureusement impossible d'obéir; celle qui l'a suivie et m'a trouvé encore à N..., m'accordait un peu de marge; j'ai dû profiter de cette condescendance. Ma dernière semaine de N... fut écrasante. J'étais tourmenté pendant trois ou quatre jours d'un rhumatisme au bras qui m'enlevait une partie de mes nuits et me condamnait pendant le jour à lutter contre une pénible somnolence, et cependant, avec cette demi-lueur de mes idées, j'avais à préparer, outre le sermon journalier du

mois de Marie, deux autres sermons d'apparat; mais la même Providence, qui m'a visiblement aidé pendant la première période de mon séjour à N..., me fut secourable jusqu'au bout. J'ai bien fini. Après un sermon de charité qui a produit une grosse somme, eu égard aux autres quêtes, je n'ai pris que le temps de changer de linge et suis monté en chemin de fer. Une dépêche me rappelait à T... *quam primum*, et c'est pour mieux obéir que je ne me suis pas arrêté à Paris. Je ne savais pas que madame votre mère m'y eût ménagé une rencontre. Anne, tenez pour certain que si j'avais pu causer un moment avec elle, j'aurais parlé. J'aurais su enfin si elle comprend quelque chose à sa fille. Je lui aurais dit que si Anne n'a pas cessé de me donner sa confiance, elle ne m'accorde aucune docilité : sa transparence me montre les tempêtes de son âme, mais sans aucun moyen de les calmer. Je lui aurais dit le nom du mal qui vous consume.

Ma chère enfant, il faut que je fasse pour vous ce que vous feriez pour une sœur tendrement aimée : il faut que je vous sauve malgré vous. Écrivez-moi avant huit jours que vous êtes décidée à guérir de cette folie ou bien j'ouvrirai les yeux à votre aveugle mère. Il y a pour moi une loi plus impérieuse que celle du secret; c'est la nécessité de vous sauver. Peu vous importe la vie, peu vous importe l'honneur, « vous ne tenez à rien »...; moi j'y tiens pour vous. Vous êtes bien oublieuse ou bien faible, Anne; vous ne voulez pas vous souvenir : avant d'être à ce monsieur qui s'amuse avec les filles de joie du Grand ou du Petit Mourmelon, vous êtes à Dieu et à moi.

Si vous en doutez, je vous remettrai sous les yeux des pages que je garde et qui vous condamnent. J'ai contracté avec vous une de ces alliances d'âme que vous n'avez pas le droit de briser. Anne, ne me volez pas mon bien et consentez à guérir.

Que ne puis-je vous voir un moment! Hélas! pas une œuvre de votre côté! Tout le mois de juin je reste ici et vers le 6 ou le 7 juillet je m'en irai vers Saint-Omer. Encore si votre médecin vous envoyait aux bains de mer, à Boulogne, par exemple. Voulez-vous que j'écrive à madame de T... de tenter l'impossible pour vous avoir? Je sens que S... ne vous

vaut rien, vous laisse trop à vous-même. Oh! si vous pouviez venir ici! Voulez-vous que je prie madame votre mère de vous accompagner? Vous souriez...; rien de tout cela n'est praticable. Vous y verrez du moins à quel point je veux guérir mon enfant malade.

Méchante! vous calomniez la sainte Vierge. Elle ne vous a pas exaucée, dites-vous; mais que lui aviez-vous demandé? de laisser M. de X... à quatre lieues de vous... Ah! elle a fait bien mieux en laissant signer son ordre de départ. Allons, mon enfant, un peu de courage. Quand je vous détournais de jouer avec le feu vous m'avez répondu : « Je saurai souffrir », et déjà vous rendez les armes. Oh! je suis humilié de vous voir si petite, si loin de cet idéal que j'ai cultivé, caressé depuis des années déjà. Mon enfant, je ne puis vous croire telle que vous le dites; vous vous calomniez. Rien de ce que j'ai admiré en vous n'a péri, tout saura refleurir. Laissez passer ce mauvais rêve, car ce n'a été que cela..., réveillez-vous..., soyez *libre*... Écrivez-moi que mes pauvres prières vous ont rendue à vous-même; que ce n'est pas en vain que je fais couler pour vous le sang de N. S. J'attends un mot avec impatience et si ce mot m'annonçait une rencontre prochaine, je serais bien heureux. Anne, c'est toujours moi qui suis allé à vous, à S..., à Paris; quand donc viendrez-vous à moi?

Ne m'accusez plus de prendre en grippe ceux que vous aimez; celui-là vous a fait trop de mal pour que jamais il me soit sympathique.

Adieu...: c'est le mois du Sacré-Cœur, c'est à Lui que je vous confie, Il me gardera mon enfant.

Veuillez exprimer à madame votre mère le regret que j'ai de n'avoir pas deviné sa visite à la rue de Sèvres. N'oubliez pas que votre silence m'obligerait à lui écrire pour lui exprimer, moi-même, autre chose encore que mes regrets.

(A suivre.)

FEZ[1]

IV

Longues promenades par la ville, à mule ou à cheval, derrière le cavalier dont la présence nous protège. L'impression n'est pas heureuse. Le dedans peuplé de cette ville est morne autant que son dehors inanimé. Cela est froid, strict, monotone : elle sent le couvent, cette cité sainte dont les habitants sont enveloppés de blanc rigoureux, les femmes plus lugubrement voilées que des carmélites, les hommes encapuchonnés, chargés de la même laine pâle dont les plis invariables semblent prescrits par une discipline, et d'où ne sortent que des visages analogues, des barbes pareillement austères, coupées suivant la règle. Un silence qui étonne, qui gêne, impose. Des voix basses, des gestes rares et surveillés, des yeux tournés à terre, et toujours la même pâleur opprimante de reclus confinés en des cryptes et des caves.

C'est bien l'Orient le plus sombre que j'aie connu. Le sombre Maghreb, a dit Loti de ce monde où les foules sont toutes blanches, — mais que cette blancheur est terne, triste! Elle émeut comme celle d'un suaire. La forme vivante y disparaît presque. Un tel enveloppement, surtout celui des

1 Voir la *Revue* du 1er avril

femmes est une contrainte imposée à la vie ; ses élans s'y éteignent, ses caprices de verve et d'essor s'y amortissent. Un parti pris de lenteur, de retenue, de secret s'affirme dans ce vêtement comme dans ces maisons de chaux qui tournent le dos à la rue, dans ces vieux logis aveugles où la vie se retranche, méfiante, pour se taire et se dissimuler. A voir ce que devient ici le blanc, on comprend qu'en certains pays il signifie le deuil. C'est partout une couleur religieuse, grave, mystique par excellence, celle du lin pur autour des autels, des costumes sacerdotaux, celle qui solennise les cérémonies d'initiation.

A Jérusalem, entre des ruines de forteresse et des clôtures de monastères, devant un paysage de pierres, au sein de populations divisées en groupes fanatiques et dévorées de haine, j'avais cru voir la plus âpre et mélancolique cité des pays d'Islam. Mais de libres bédouines y marchaient en troupes, à visage découvert, en des attitudes rythmiques de grâce et de vigueur ; de jeunes corps aigus se devinaient sous la toile bleue, blanchissante d'usure, dont les plis tombaient avec nombre comme ceux d'une draperie mouillée. Il y avait aussi le peuple de marchands et drogmans syriens, complimenteurs, empressés, amis de l'étranger. Ici, sauf au Mellah (le ghetto, une ville à part), tout s'enferme, se réprime, se tait. Nul bras nu qui surgisse, cerclé d'anneaux, par-dessus la foule d'un bazar pour tenir un cuivre lumineux sur une tête. Nul torse de belle fille ondoyant musicalement sous le faix d'une jarre pleine, au rythme de la démarche. Les fontaines et le peuple des femmes alentour, c'est toujours, en Orient, une scène d'heureux bavardages et de beaux gestes, évoquant la Grèce, les jeux de Nausicaa, les marbres pentéliques. A Fez, pour cette vieille besogne féminine, chacune reste opprimée du pesant drap pâle aux cassures sans vie, où les mouvements sont difficiles. Jeune fille ou vieille matrone, on ne sait. Et la cruche ne posant ni sur la tête ni sur l'épaule, on ne voit pas le genou fléchir, le corps se redresser d'un coup de reins, les bras emporter haut la charge et puis, pour marcher, l'attitude absolument droite, ou bien hanchante, toujours sculpturale et fière. C'est à l'échine que se porte le ruisselant fardeau, soutenu par une corde qui s'appuie au front, comme un harnais de bœuf. Et

près des vieilles fontaines de faïence aux coins des ruelles, sous l'indescriptible fouillis oriental des auvents qui s'entrecroisent, les formes pâles vont et viennent, pliées en deux, humiliées en des postures de bétail qui tire et qui peine.

Mais au moins celles-là qui travaillent, nous les comprenons. Elles ne sont pas une énigme inquiétante. Que dire de toutes les autres que l'on rencontre dans le demi-jour verdâtre des voûtes, appuyées à quelque porte cloutée, vagues paquets oblongs, funèbrement enveloppés, où de vivant rien ne se révèle, sauf deux yeux dans une fente noire comme l'eau mystérieuse dans un puits ? Mais que dire de ces cent mille créatures, de ce peuple en uniforme blanc qui végète en des attitudes repliées au fond de ses souterrains, et le soir, pour son plaisir, ne sait qu'aller s'asseoir sur des tombes et contempler des ruines en silence ?

Au cœur ténébreux de la ville, dans les souks du vieux commerce maure, fourmillants tunnels, dont le réseau se resserre obscurément et s'accroche comme une toile d'araignée aux grands sanctuaires centraux, — dans cette ombre dense et populeuse, de si mornes allures impressionnent davantage. Par milliers s'alignent les marchands maures, plus haut que la foule, chacun retiré dans l'ombre de son minuscule bahut : on passe devant ces rangées ; on regarde chaque individu de cette prodigieuse collection, et l'on s'étonne des nombres où se répète le type, la double empreinte de la race et du milieu. Visages tout citadins, d'épiderme transparent, extraordinairement clairs, physionomies très graves, souvent nobles dans leur fixité. Et la tenue la plus spéciale et la plus soigneuse : la barbe attentivement taillée, cernant d'un collier la face exsangue ; la moustache coupée au ras des lèvres dont se dessine tout l'arc rouge et sensuel ; les pieds nus, un peu roses, sortant d'un flot de gaze ; et l'orgueilleuse pureté de ces voiles, la soie ou la fine laine transparente du haïk enveloppant la tête et le cou, enroulée autour du corps, par-dessus la djellaba, et puis rejetée magnifiquement sur une épaule, en plis graves et méticuleux de toge. Et la finesse pâle des mains, la réserve délicate du geste quand elles se redressent hors des mousselines, sans que remue sous le voile le bras ou le poignet, l'index un peu détaché pour qu'apparaisse discrètement le seul anneau

d'argent permis par la religion, — l'or étant défendu. Ces belles et muettes immobilités! Elles m'évoquent les brahmes de Bénarès, leurs rangs accroupis sur la dernière ligne du *ghat*, au bord du Gange. Mais ce n'est pas la méditation qui replie sur soi l'homme de Fez. Ici nul rêve où s'absorbe le regard; nulle expression concentrée disant la pensée qu'envahit l'idée fixe. De rêve et de pensée, on en sent tellement peu dans ces physionomies fermées et pareilles que je n'y ai lu d'abord que le vide de l'esprit, l'impassibilité du repos qui confine au sommeil : tel le sloughi qui s'allonge à terre, la tête haute, les pattes étendues, et n'est jamais si beau que dans cette posture de sphinx, énigmatique parce que rien ne se passe dans son crâne étroit. Mais l'air secret de ces marchands dont chacun siège à part dans sa niche obscure, leur dignité jamais détendue dans un sourire, jamais rompue d'un geste vif, voilà qui me parle sûrement d'autre chose. Je sens l'action d'une force, un mode social, produit de l'éducation, la prise sur un peuple de certaines idées très simples et déterminantes, celles qui font l'essence et le style d'une civilisation, idées d'origine religieuse, qui décident ce qui convient et ce qui ne convient pas. C'est à la mosquée que ce peuple a pris son type. Dans ces corridors obscurs et parfumés, flotte l'atmosphère ecclésiastique; le chuchotant silence de leur foule est celui des lieux où l'on prie.

Justement au plus profond de ce labyrinthe, s'enferment les deux grands sanctuaires de Fez; ils font corps avec lui; ils y sont comme scellés; autour d'eux, leur sainteté s'irradie dans ce réseau qui s'enchevêtre et les enveloppe comme une ramification qu'ils auraient exsudée. Voilà le centre spirituel et mystérieux de cette cité d'Islam, tout chargé de vie religieuse et qui se transmue à peine en s'épanchant alentour pour devenir la vie laïque. Quelques-uns de ces bazars sont tout à faits sacrés, *horm*, interdits aux bêtes comme aux chrétiens, les plus saints barrés d'une poutre transversale. Au passage, du coin de l'œil, j'aperçois ces tunnels où je ne puis entrer, aussi peuplés et commerçants que le reste des souks, et tout au fond, dans leur vaporeuse pénombre, s'inscrivent de vaporeuses splendeurs : des cours, des fontaines, des pavillons, leurs coupoles bleues, leurs auvents qui

ruissellent de stalactites, leurs péristyles, des gerbes de grêles colonnettes, des architectures d'Alhambra glorifiant la tombe de Mouley Idriss. Mouley Idriss, le fondateur, le vénéré, le saint, le clairvoyant, le chérif aux vertus immortelles, car sa *baraka*, plus miraculeuse que toutes les autres, s'épanche éternellement de son tombeau, — le souverain invisible de Fez, dont le nom plus évoqué, plus adoré que celui d'Allah, obsède les cerveaux fahsis, comme celui de Shiv les cerveaux hindous à Bénarès. Mouley Idriss! combien de millions et de millions de fois le tout-puissant vocable a-t-il été murmuré au cours des siècles dans le mystérieux espace qui s'ouvre au fond de ces galeries? Ses syllabes y battent perpétuellement; elles y habitent, de là se propageant à travers le pullulement des bazars, à travers des quartiers déserts, croirait-on, mais où de méfiants et populeux logis tournent le dos au passant, à travers les grandes cours extérieures de campement, de parade et de marchés, où je la reconnais au passage, la sempiternelle invocation, qui surgit du silence ou du ramage arabe! Mouley Idriss! psalmodie le mendiant par terre, dont se lèvent les mains pitoyables; Mouley Idriss! supplie le malade couché parmi les passants sur la poudre de la route: Mouley Idriss! appellent les enfants qui jouent à se poursuivre; Mouley Idriss! s'écrie le voyageur, quand, par-dessus la muraille crénelée qui vient de se tendre sur la plaine, il voit monter le vert triangle qui signale au dehors, entre cinquante minarets, le lieu du mausolée. Autour de ce tombeau, dans la grande Qarouyine (la mosquée voisine et presque aussi redoutable), se concentre l'invisible puissance qui commande et rythme la vie d'un peuple, qui le cléricalise tout entier, le fige en des postures et des mines cénobitiques, abaissant les paupières, scellant les lèvres ou ne les entr'ouvrant que pour de discrets murmures où passent toujours, avec onction, les noms sacrés d'Allah, du Prophète, du Fondateur, des grands chérifs, et les bénédictions, et les pieux proverbes, et les salutations rituelles, toutes les formules de la phraséologie islamique, stéréotypées comme les oraisons, les *dikhrs* que l'on dévide avec les grains du chapelet : les *In ch'Allah!* les *Allah aekbar!* les *Amin!* les *Mektoub!* les *Besmala!* les Dieu soit loué! Dieu est le plus grand! — et la

solennelle parole qui termine tant de conversations, et par quoi dans leurs conférences diplomatiques avec les Européens, les vizirs, blancs capucins, tentent souvent de clore les discussions : « Il n'est de puissance et de grandeur qu'en Dieu ! » Oui, décidément, c'est un couvent, cette ville, la plus sainte et la plus inviolée de l'Islam africain, un couvent, — avec négresses et marché d'esclaves, pour les joies de la chair que l'on goûte religieusement en des chambres blanches qui ressemblent à des sacristies. Le voyageur, bédouin ou commerçant, se recueille pour y faire son entrée; je vois bien qu'à la troupe de nos serviteurs les silences, la piété confite de ses habitants en imposent. Ils s'essayent à ces hypocrites et sages attitudes; ils se prosternent dans le jardin pour la prière. Leurs criailleries se sont tues; ils ne parlent plus qu'à voix basse, et les plaisirs musulmans, dont ils savent en tout mystère et gravité se rassasier le soir et que Fez offre à profusion, leur procurent une pâleur convenable, une tristesse décente, alentissant leurs gestes, éteignant leurs yeux et les cernant de nacre bleuâtre. Quelques années de cette vie sédentaire, où les voluptés alternent avec les dévotions, de ces torpeurs de kief au fond de jardins murés et de ruelles sans soleil, et, s'ils s'enferment en de pesantes draperies de laine blanche, ils commenceront à présenter les traits essentiels du type fahsi.

C'est l'apparence que les rigoristes exigent du Sultan. Plus sphinx encore que ses sujets et plus reclus, voilé toujours de candeur liliale et symbolique de sa foi plus pure, qu'il ne profère que les paroles sacramentelles, qu'il ne sorte des triples enceintes où deux mille femmes sont cloîtrées avec lui que pour bénir, dispenser d'un geste unique et mesuré sa *baraka* de Chérif, et présider, face à la Mecque, impassible et blanc, les ecclésiastiques assemblées de son peuple! Ce n'est pas seulement pour s'être trop entouré d'Européens que le Sultan a déplu; c'est surtout parce qu'il a tenté de se soustraire à ces disciplines, et par là, de s'écarter du type obligatoire dont il doit être la parfaite incarnation. Tous ces jeux de plein air, qu'il avait appris des Anglais et qui le forçaient, derrière les murs de ses grandes cours privées, à déposer bernouss et djellaba, choquaient comme des inconvenances. Ainsi, dans

une Trappe, si le supérieur, faisant mine d'indépendance et de fantaisie, jetait bas froc et cagoule pour se promener en bicyclette. Les succès du Rogui obligèrent le Sultan à compter avec le blâme de son peuple. A mesure que grossissait la troupe du prétendant, Abd el Aziz remettait ses babouches, son caftan, sa rezza, s'enfermait dans son bernouss, en ajustait disciplinairement les plis; il redevenait le Chérif, l'héritier de Mahomet, le prêtre de son peuple, le Pur, l'Impénétrable, l'Imperturbable, qui reçoit d'un œil fixe les adorations, l'Ascète qui ne cherche plus de joies que dans son harem.

Aujourd'hui la morose monotonie des anciens jours est revenue. Tout se fige et se tait dans une bienséance funèbre. La ville des vivants s'harmonise comme il convient à la ville des ruines et des cimetières. Nul disparate sauf nous-mêmes, les Européens, qui choquons par nos libres allures. Là-dessus nous ne pouvons nourrir d'illusions, car le Maghzen nous fait avertir : on nous a vus trotter ou galoper dans les espaces vides des esplanades ; nous avons parlé tout haut dans les souks. Prenons garde aussi de nous promener moins : tant d'allées et venues sans raison étonnent, dérangent. Autant d'infractions aux consignes cléricales qui façonnèrent ce peuple et qui, trop vieilles, ne prescrivant plus que des gestes, n'en sont que plus rigidement autoritaires. D'instinct, d'ailleurs, nous le sentons bien : entre nous et ces figures compassées et cagotes, les simples relations humaines ne sont pas possibles. Le parti pris d'une civilisation impérieuse et stricte en a fait quelque chose de trop spécial. D'humain vraiment, je ne vois ici que les enfants. Avec eux on peut sourire, bavarder, s'entendre d'un geste. Ils ne sont encore ni des Musulmans, ni des Maures, ni des Fahsis ; ils sont des enfants dont les jeux, le regard vif et direct, les élans sont ceux de tous les « petits d'hommes ». Il y en a deux ou trois déjà qui nous connaissent, gavroches aux jambes lestes, à l'œil expressif, qui n'ont pas encore appris à s'accroupir en silence au pied des murs. Du plus loin qu'ils nous voient, ils accourent, veulent nous baiser l'étrier : sourires, flux de paroles, ardente pantomime, pour dire la joie de la rencontre et l'espoir d'une piécette. L'un, musicien et qui ne se promène qu'avec sa flûte, nous suit dans les ruelles dé-

sertes, pour nous fêter là, loin des malveillants, d'un air de son roseau. Un autre, sans père ni mère, est tellement souple, comédien, enjôleur avec ses yeux de jeune démon, son bavardage clair et modulé, l'aristocratique acuité de ses traits, les illuminations brusques de son sourire, tout son air perpétuel de danse, qu'on ne le croirait pas de même race que ce peuple de sacristains musulmans. D'ailleurs, à l'en croire, il est de source illustre, ce petit mendiant. Il se dit chérif, descendant du prophète, cousin pauvre du grand chérif d'Ouazzan. *Ya Sidi!* chante-t-il de sa voix caressante, *ana cherif, cherif moskin ouazzani*!

Ces enfants! par eux nous apprenons que l'humanité de Fez n'est pas si différente, essentiellement, des autres, et que les caractères extrêmes qui nous surprennent en elle sont des faits non de nature, mais de culture, comme au fond presque tous ceux qui distinguent les diverses sociétés blanches. Culture déjà très ancienne au point de vue de l'histoire, si bien que ses effets, devenus héréditaires, intégrés dans la nature, à force d'avoir été répétés, ont fini par apparaître spontanément chez l'individu, — mais culture bien récente, si l'on considère tous les siècles de l'animal humain. Voilà pourquoi l'homme de Fez, comme l'homme de toute civilisation originale, ne prend son type que tard, bien après l'enfance, à la fin de son développement, quand il a déjà passé par tous les modes plus antiques et généraux de l'espèce.

*
* *

Pour atteindre les souks où la vie maure se serre autour des sanctuaires mystérieux, nous quittons notre clair quartier de jardins à la périphérie de la ville, et nous plongeons vers le centre obscur par d'étranges ruelles, les plus mortes que j'aie connues dans une ville arabe. Qu'y a-t-il donc qui attire tellement dans tout ce qui porte ici cette trace de la mort? Les grandes cours fauves, les créneaux ébréchés autour des cimetières, ces ruelles sans lumière et sans vie : pourquoi ces lieux tristes nous touchent-ils plus que les frais feuillages, les grenadiers en fleur, et tout le merveilleux printemps qui se reflète en vert dans les eaux courantes de Bab Djdid?

Que cela est solennel! A dévaler par ces tranchées pleines de silence et d'ombre ancienne, on se sent descendre dans la profondeur du passé, dans la paix d'un passé qui s'est endormi là. Oui, voilà sans doute ce qui nous prend si fort : au fond de ces ténébreux couloirs, le temps ne semble plus couler. Une paix indicible y demeure, l'avant-goût de l'éternel, comme dans une crypte où le jour ne pénètre qu'en rais de lente poussière bleue.

Et que cela enferme, emprisonne! Les parois de plâtre écaillé se rejoignent presque au-dessus de nos têtes : c'est comme un piège dont l'ouverture est plus étroite que le fond, et souvent se clôt tout à fait, quand l'étage surplombant d'une maison, d'une suite de maisons, couvre la ruelle de ses poutres et l'emplit de ténèbres. Des murs aveugles, sauf de loin en loin, à des niveaux variables, un trou sombre, carré, défendu par des barreaux de fer, d'où pendent comme d'un soupirail des paquets gris de toiles d'araignée. Quelquefois, passant sur ma mule à la hauteur d'une de ces rares lucarnes, j'essaye de la sonder du regard. Mais je n'aperçois jamais rien, rien que du noir, le dedans d'un cachot. On n'imagine pas que ces murs puissent contenir autre chose que de la nuit, une vieille humidité, le néant d'un sépulcre dont le mort a fini depuis longtemps de tomber en poussière.

Mais en bas il y a des portes bardées de fer ou de clous énormes, et que l'on devine massives, comme il convient en des allées de cave où le bois pourrit facilement. Quelques-unes sont entr'ouvertes : on distingue une voûte de chaux pâlissante, une demi-nuit qui flotte et plus loin s'épaissit tout de suite; et là dedans, parfois, une masse blême, vaguement bougeante, quelque fantôme aux gestes lents.

Rembrandt seul a tout dit de ces mystères. Quelles eaux fortes il eût rapporté de ce royaume de l'ombre! Elle habite là, à tous les états et degrés possibles de l'ombre, dense généralement, car ces maisons sont très hautes pour des logis arabes, et, dans la masse compacte de maçonnerie qu'est la ville, ces passages où nous cheminons sont de profondes fissures. On ne les soupçonne pas quand d'une terrasse on voit la pâle Fez s'étendre comme un champ continu d'argile. Dans les plus clairs de ces défilés, le soleil vient tout juste frôler la crête du

mur : il faut lever la tête pour voir la bande zigzagante et mince de sa vive lumière. Au-dessous, dans la fente où son rayon ne descend pas, flotte un demi-jour de reflets qui se mêlent et jouent l'un dans l'autre, une sorte de brume chaude qui se colore étrangement, blonde et parfois presque dorée, suivant la teinte plus ou moins ancienne des parois.

Mais plus souvent, l'ombre est gourde et sans vibration, comme la profondeur humide et moussue d'une oubliette. Certaines voûtes sont si basses, quand le dessous noir des maisons enjambe la venelle, qu'il faut, pour ne pas s'y cogner la tête, s'aplatir sur le cou de sa mule. Longs tunnels abouchés l'un à l'autre, en enfilades ; des cheminées les interrompent, par où tombe la clarté verdâtre qui plonge et se perd dans les puits. Et tout cela désert, sauf, quelquefois, une apparition de femmes. On ne voit point d'hommes. Seulement ces tristes formes, qui se détournent contre un mur à notre approche et s'enferment tout à fait dans la couverture pâle qui les rend si vagues. De rares spectres dans un jour de limbes, et craintifs, silencieux, cherchant à se dissimuler comme l'araignée, leur seule compagne, qui partout dans cette ombre ourdit sa toile.

Quel inextricable et vieux réseau de terriers humains ! Je n'oserais m'y aventurer seul. On y pourrait tourner longtemps avant de revenir au vivant soleil. Nul point de repère : chacune de ces sapes n'aboutit qu'à une sape toute pareille. L'éclairage seulement varie, plus ou moins blême, nocturne ou vaporeux suivant que le jour descend ou se faufile de côté, suivant la hauteur des tranchées ou la longueur des souterrains.

Une fois cependant, par hasard, nous découvrîmes un quartier différent des autres, le plus beau et que je ne réussis pas à retrouver : il n'a pas de nom et je ne saurais le définir au soldat qui me guide. C'étaient des galeries particulièrement hautes, entre des parois de pierre, et non plus de plâtre effrité. Des arceaux en ogive étayaient ces murailles, et les portes sur les côtés semblaient plus puissantes qu'ailleurs, des portails plutôt que des portes. La même odeur religieuse flottait là que je retrouve si souvent à Fez dans les souks, près des grands sanctuaires, dans les chambres saturées de benjoin, où des cierges brûlent à terre entre des piliers blancs.

Impressions d'église. Tout faisait penser à d'étroites absides ;

on se sentait gêné de pénétrer brutalement là sur une mule, au tapage des fers retentissants sous les voûtes. D'abord ces perspectives où de l'ombre flotte et rayonne dans l'ombre, tantôt s'éclaircit au loin sous la triste percée d'un soupirail, tantôt s'épaissit et dort comme une vapeur noire au creux des cintres. Incessants passages d'une lueur emprisonnée à de la nuit emprisonnée : souvent un jour chaud, comme sous un vitrail encrassé; et puis de la poussière bleuissante de cave. Et ces pénombres différentes, le regard en traverse au loin dans chaque ruelle toute la succession. Couloirs voûtés et couloirs ouverts, on les voit qui s'inscrivent l'un dans l'autre, en arcs emboîtés de noirceur et de brouillard coloré où les choses baignent diversement, sans contour ni support visibles, comme en train de naître ou de se défaire, achèvent plus loin de s'engloutir tout à fait.

Et ce décor d'église aussi; ces portes énormes et d'un autre âge où du fer forgé s'applique et se recourbe en puissantes arabesques, ces pesants vantaux qui bâillent sur les premières marches d'un escalier nocturne et vague comme celui qui monte dans les ténèbres d'un clocher! Quelquefois pour parfaire l'illusion, de mystérieuses musiques d'église. Y a-t-il derrière ces portes et ces murs des lieux saints, des *zaouïas*, des tombeaux sacrés? Est-ce tout simplement l'heure de la prière dans quelque pieux logis? On entend au passage un bourdonnement dévot, de rituelles mélopées de plain-chant.

Et ces figures d'église enfin, ces femmes pâles qui s'ébauchent à l'entrée des voûtes, plus chargées de voiles que des religieuses! Sur la laine qui les enveloppe, le jour imperceptiblement épars entre les murs se rassemble en s'amortissant encore. Pas un reflet, pas un de ces très incertains luisants comme il en traîne vaguement sur le salpêtre ou l'humidité de la pierre environnante. Cela est émouvant comme du rêve en train de se former et qui lentement émerge de la nuit. C'est de la réalité à demi fondue, évanouie : tel un objet blanc qui, dans la profondeur de l'eau, n'est plus que pâleur insensiblement dégradée dans la sombre transparence, et ne paraît plus peser, appartenir à la matière solide. C'est un monde à part d'où ne s'épanchent que de solennisantes influences. Suggestions de mystère que l'âme reçoit avec crainte, en silence, qui se font

plus directement précises, quand on remarque soudain que les formes incolores qui hantent ce dédale de catacombes sont essentiellement mortuaires. Rigidement empaquetées, ne révélant rien des membres, des articulations qui élancent, infléchissent la créature, elles se rétrécissent lugubrement par en haut, comme le cercueil, comme le mort enroulé dans son suaire. Il faut un effort de l'imagination pour se souvenir qu'au fond de ces retraites où les bruits de la vie n'entrent pas, ce linceul peut recouvrir une robe de soie vive, des bijoux, des pieds habiles à la danse, un corps souple de jeune femme dressée à tous les jeux de l'amour musulman. Voilà bien l'éternel contraste du monde et de l'âme arabes : les ombres, les délabrements de la mort, et les chaudes voluptés de la chair où s'absorbent ici toutes les énergies de la vie.

Mais, sans doute cette mort, ses ruines, son odeur, c'est encore de la volupté pour ces Maures. Ils y savourent l'absolu de la paix, la paix pour les siècles et que rien ne troublera. Un charme engourdissant traîne dans ces ruelles que le soleil ne connaît pas. Nous-mêmes en avons appris le singulier attrait, nous y retournons souvent, comme dans ces admirables vieux cimetières où les Fahsis aiment à venir s'asseoir au crépuscule avec des roses...

V

D'ailleurs il est naturel que ce peuple aime la mort, qu'il aspire à s'y endormir. Il y tend comme certains vieillards : déjà elle le possède et lui glace le cœur; le principe de vie qui suscite et maintient une société s'est retiré de lui. Ayant vu les pays turcs, je savais ce qu'est un peuple malade : ici, vraiment, la mort a commencé. A la force qui assemble et construit ont succédé les puissances qui dissolvent, et les purulences apparaissent partout. Je ne parle même pas de l'état politique du pays, de l'anarchie des tribus, de ce Maghzen dont la fonction se réduit à tâcher par des razzias périodiques, de plus en plus timides, de moins en moins lointaines, à lever l'impôt pour s'en partager le produit entre vizirs et

sultan[1], de son autorité qui trouve sa limite aux murs lézardés de ses villes. Je parle de ce que peuvent constater tout de suite les yeux de la chair, de ce que l'on voit et de ce que l'on touche aussitôt qu'on a mis le pied dans ce pays. Il est clair qu'on n'y connaît plus l'élément vital d'une société : l'effort. A cette immobilité des corps qui se pelotonnent dans les bernouss et s'accroupissent par milliers, du matin au soir, sous les sombres murailles militaires du passé, correspond la léthargie des âmes. Nulle tentative de la volonté humaine pour s'imposer aux choses et les ordonner, pour défendre ses œuvres anciennes contre l'usure du temps, pour empêcher les détritus de la mort, la poudre montante des siècles de tout envahir.

Ceci est à la lettre. De Tanger à Fez, la pauvre piste que nous avons suivie s'est tracée d'elle-même, sous le cheminement des bêtes de somme; toutes celles qui sont mortes sur la route ont pourri à la place où elles sont tombées : cela fait une mince ligne de carcasses, de plus en plus continue à mesure que l'on approche de Fez. Le dernier jour, on croit suivre la trace d'une armée en déroute et poursuivie par le feu de l'ennemi.

Mêmes spectacles dans la ville sainte : le faubourg juif a pour rempart des talus de bêtes mortes amoncelées par milliers. Même à l'intérieur des murs, de tels voisinages ne gênent pas. En deçà de Bab Djdid, dans une ruelle qui s'ouvre sur d'incomparables jardins, près des eaux courantes et des grenadiers en fleur, j'ai pu suivre sur un cadavre de cheval, depuis les premiers ballonnements jusqu'à la nudité du squelette, toutes les phases de la dissolution. Quand nous voulions gagner cette Bab Djdid, les exhalaisons qui s'échappaient de là nous guidaient à travers le difficile lacis des venelles; nous marchions à la puanteur comme les bergers à l'étoile : aux carrefours, je prenais le couloir d'où semblaient arriver les plus fades bouffées. Puis la ruelle s'ouvrait un peu, son pauvre galet cessait, de grands peupliers surgissaient derrière un petit mur : je savais alors que la chose était proche, et, retenant ma

1. Il n'y a point de budget d'État, sauf celui de la guerre, lequel n'a pour fin que la levée de l'impôt et la résistance aux plus menaçantes rébellions. Il passe, d'ailleurs, presque tout entier aux « mangeries » des chefs, et les soldats non payés désertent.

respiration avant d'avoir pu sentir le plus écœurant effluve, je poussais mon cheval et passais vite, entrevoyant seulement la noircissante ordure, d'où saillaient peu à peu des blancheurs d'ossements. Au bout de quinze jours, sous l'action du soleil et du grand air, il ne resta plus là qu'un squelette très propre, et de senteurs que celles des verdures neuves et de la terre humide, et de la menthe, et de l'oranger en fleurs, et la seule beauté du plus frais printemps.

Sauf un ou deux bouquets sauvages, ces jolis bois et ces vergers de Fez sont les premiers que nous ayons vus depuis El Qçar (à cent vingts kilomètres au nord). En ce pays humide et si vert sous les souffles de l'Atlantique, il suffirait pourtant de semer pour remplacer les arbres que les ancêtres ont coupés partout, en musulmans insoucieux de la génératiou suivante. Mais l'incurie est trop grande : une seule fois, de loin, mon guide m'a fait remarquer un vrai lucus d'oliviers autour d'un village sur la montagne. Après huit jours de steppe, nous avions envie de faire un détour pour y aller passer : ce petit bois cultivé, c'était un signe d'industrie humaine comme en Espagne, quand on vient du Sud, les usines fumantes de Barcelone. Tous les autres villages pourraient en posséder de semblables; mais planter, tailler des oliviers, cueillir les olives, pourquoi tant de peine, quand c'est assez de jeter un peu de grain au hasard du vent pour récolter de quoi faire le couscoussou avec le lait des bestiaux qui paissent l'herbage naturel?

Au moins, dans les campagnes, il y a les sursauts imprévus de la vie primitive, les excitations de la guerre entre villages : un douar en *mange* un autre; on tire sur les caïds qui viennent lever l'impôt. Mais à Fez, dans la vieille ville de civilisation maure, rien ne coupe les longues torpeurs accoutumées. A part les formules et les automatismes de la religion, certaines attitudes qu'elle impose mécaniquement aux âmes comme aux corps, l'état habituel des âmes comme des corps, c'est l'abandon aux forces d'inertie, c'est la détente. Dans cette société qui se défait, non seulement l'homme ne sait plus se commander l'effort physique ou mental, mais il semble incapable des formes élémentaires et spontanées de l'attention. Dans sa prunelle si vague, les choses se

reflètent ou ne se reflètent pas : nul intérêt, nulle volonté d'apprendre et de se rappeler ne vient diriger et fixer son regard. De sa propre ville (la seule au monde qu'il connaisse, avec, peut-être, Mekinez), le Fahsi découvre à peine au cours de sa vie les principaux repères. La nuit tombée, si nous dînons chez un ami qui loge au faubourg des Andalous, nos mokhaznis ne savent plus trouver le chemin du retour. Ils s'arrêtent, discutent ; à chaque porte des quartiers que nous traversons, il faut demander un garde qui nous mène à la porte suivante. A la plupart des questions que l'on pose aux gens du pays sur le pays, la réponse est, avec le geste d'impuissance de la main, la mine de sage et musulmane résignation à l'ignorance humaine (« Dieu étant le plus savant ») : *Mn'aref* je ne sais pas ! Entre tous les minarets que l'on voit surgir du champ terne de Fez, quand on la regarde du cimetière de Bab F'touh, notre guide qui vient ici cinq ou six fois par an, nos muletiers fahsis, ne reconnaissent que ceux de la Qarouyin et de Mouley Idriss. Ils s'enquièrent auprès des flâneurs qui hantent au crépuscule les tombes et les pierres de ce plateau : on ne sait pas leur répondre. Deux jours après mon arrivée à Fez, c'est moi qui leur désigne la coupole de chaux des Andalous, qui leur enseigne le nom des portes de l'est, de Bab Djdid à Bab Ghisa. De même, sur la route, ni les hommes ni le guide, qui ont fait vingt fois le voyage, ne pouvaient dire à deux heures près la longueur des étapes. Voilà de menus indices que l'on note soi-même et directement, — non moins significatifs au fond que les faits plus frappants qui se révèlent peu à peu. Par exemple, sur la géographie du Maroc, c'est auprès de la mission française que les vizirs se renseignent. C'est encore les Roumis que l'on vient consulter sur la population possible d'une tribu rebelle qui n'est pas à vingt kilomètres de Fez. On ignore bien ce qu'est la population de Fez, — cent mille ? trois cent mille ? on m'a dit les deux chiffres. Nul recensement ni registre d'état civil. « *Mn'aref* ! » répond le Maghzen à ces questions qui lui sont essentielles. Dans les ruelles de la vieille cité les hommes naissent et meurent sans que l'autorité s'en occupe, sans que la société, par un acte officiel, constate l'entrée ou la sortie de l'un de ses individus. Pareil-

lement nul cadastre, nulle base d'évaluation de l'impôt. L'impôt est levé par des fermiers qui de chaque quartier tirent ce qu'ils peuvent, tantôt plus et tantôt moins. La voirie se fait d'elle-même, par l'effet de l'extrême nécessité vitale, avec l'aide des chiens et d'un système d'égouts qui remonte à la fondation de la ville, et sans qu'on sache comment, fonctionne à peu près. Ainsi de toute l'administration, plus vétuste et croupissante que ces égouts, non moins infectée de corruptions. Je ne me trompais pas lorsque, voyant pour la première fois se lever sur la prairie la fauve muraille de Fez, je sentais là une antique chose naturelle, poussée dans la plaine sauvage, une sorte de croûte rongée par le temps, produit spontané de la vie, qui peu à peu, sous l'action des forces élémentaires, a pris les aspects de la décrépitude, sans que nulle volonté actuelle et vigilante tâche du dedans à retarder son retour à la nature. Au sein de cette vieille enveloppe, la vie continue encore, de plus en plus lente et vague, à se produire, mais rien de réfléchi n'ordonne ses formes ni ses mouvements, et de ses naissances et de ses morts elle ne sait plus tenir le compte.

A quel point elle s'est appauvrie, vidée de force active, il suffit de regarder ces visages et ces corps qu'elle anime à peine pour en avoir le sentiment. Je comprends encore ces foules affaissées dans leurs haillons au pied des ruines guerrières : silences, immobilités stupides et qui étonnent. Mais c'est une occupation, après tout, de se réunir pour s'asseoir et se tenir coi : on rêve, on somnole avec ses frères. Vaguement, quelque fluide humain circule de l'un à l'autre, qui enveloppe, réchauffe, contente. En ces attitudes si passives, quelque chose agit encore de l'instinct qui groupe les hommes en société. Je comprends aussi les vieux, les écloppés que nous retrouvons chaque jour au même coin de rue : ils tendent la main ; automatiquement, sans arrêt, leurs lèvres marmonnent d'elles-mêmes le nom de Mouley Idriss. Ils sont à demi morts; il ne leur faut que de la paix, un peu d'ombre ou de soleil. Mais que penser de ces jeunes bourgeois maures qui viennent s'accroupir dans les pâles et muettes allées de notre quartier? Vers quatre heures du soir, de loin en loin, j'en rencontre un qui chemine en longeant le mur à pas mesurés;

il est bien mis : de sont haïk crème les plis son méthodiquement disposés ; le jaune serin de ses babouches luit d'un éclat frais ; il a barbe et physionomie de juge. Il ne va pas loin ; au premier lieu favorable ou plaisant, dans un coin d'ombre, devant un oranger en fleurs qui dépasse la crête du mur, il s'arrête, pose à terre le coussin de cuir rouge qu'il n'a pas oublié d'emporter sous son bras, croise les jambes sous ses voiles, et quand nous rentrons vers six heures, nous le retrouvons, là seul toujours dans la ruelle inanimée, ou bien n'ayant bougé que pour suivre le lent déplacement de l'ombre. Qu'est-ce qui peut bien immobiliser comme pour une pénitence, dans ce triste corridor, un jeune Fahsi de bonne mine et de bonne société ?

Un musulman de Tlemçen qui vit ici depuis quatorze ans me répond : ce quartier est celui de la haute bourgeoisie maghzen, dont les pères firent jadis de grands profits dans l'administration. Mieux encore que le populaire, ces riches bourgeois savent goûter le miel de l'oisiveté[1]. Le matin chacun s'est levé tard. Pendant une heure, assis sur ses talons dans un coin du patio, il a siroté le thé à la menthe ou à la citronnelle qu'il fait mijoter lui-même, avec d'infinies patiences, près d'un samovar. Peut-être est-il allé faire un tour au souk où l'on apprend les nouvelles : le dernier miracle du prétendant, un marchand assassiné par les bédouins. Plus souvent il est resté chez lui, écoutant sur un divan la fraîche symphonie des jets d'eau, ou bien quelque négresse gratter dans le jardin sa guitare à deux cordes. Sur le tard de l'après-midi, l'envie lui vient-elle de faire quelque chose ? Alors, prenant son carré de cuir, d'un pas mesuré, il s'en va choisir un coin frais dans la ruelle prochaine, et s'occupe à regarder les passants, les Roumis à cheval qui rentrent, escortés de leurs mokhaznis, à la légation de France. Le soir, il dîne assis par terre sur des tapis de Rabat. Du bois d'aloès brûle dans les réchauds, en flamme bleuissante. De jeunes serviteurs vont et viennent. Les flambeaux, sur le tapis, éclairent chaudement leurs jambes nues qui passent et frôlent de leur chair les figures des dîneurs, éveillant l'idée des amours prochaines, des

1. *El kessel kif el aassel.* Le rien faire est semblable au miel.

amours fahsis analogues à celles qui terminaient les banquets d'Alcibiade. Au-dessus d'un bassin de cuivre on tend les doigts aux belles aiguières qu'ils inclinent, et puis on les plonge dans les sauces. On parle à peine : que dirait-on ? Bientôt reparaissent les négresses, les guitares. La soirée se poursuit, taciturne dans le grattement des cordes; se prolonge, s'il y a des invités, jusqu'à l'heure matinale où les seize portes intérieures des quartiers s'ouvrant, ils peuvent rentrer chez eux, — plus souvent, quand on ne reçoit pas, finit dans les ordinaires voluptés où ces Maures s'épuisent, achèvent de pâlir, et dont ils tâchent à combler le vide stupéfiant de leur vie.

J'ai vu quelque chose de ces intérieurs et de ces existences. Ces tentures, ces divans, ces attitudes demi-couchées, ces pieds nus qui se croisent sur des tapis de haute laine, dans un flot de mousseline, et ne furent jamais chaussés que de savates, ces fumées déroulées avec lenteur, comme des sortilèges, cette grêle, obsédante musique, qui frôle les nerfs toujours à la même place : quelles suggestions d'engourdissement, de vague hypnose, quel bain où se débilite la volonté ! Ils ne s'ennuient pas, voilà le pire. Un Européen sentirait vite la satiété de ces fades béatitudes. Un instinct ascétique, héroïque, vivant, malgré tout, chez le plus misérable d'entre nous, lui reprocherait de céder à ces mollesses torpides. Un jour il s'inventerait une besogne, frivole peut-être, mais il y trouverait le bienfait tonique de l'effort. Il a le respect de ce qu'il sent de plus vivant et de personnel en lui : son énergie volontaire, sa prise sur les êtres et les choses. Là est la petite différence fondamentale entre notre humanité et celle-ci. Vers la fin du jour, à l'heure où les Fahsis s'en vont promener leurs chardonnerets au bord des eaux courantes, les Européens montent à cheval, galopent dans la plaine, et rien ne paraît plus incompréhensible au peuple de Fez que ces agitations sans but. S'il en est parmi les nôtres qui répugnent au mouvement et ne veulent plus aller, comme les Maures, qu'au pas des somnolentes mules, ce sont les très anciens résidents, ceux qui portent bernouss et djellaba, et qui, profondément, ont subi les influences indigènes.

Encore ceux-là gardent-ils le besoin de l'effort mental ; ils lisent, écrivent ; par les journaux et revues leur pensée reste

en relation avec l'Europe. Celle d'un Fahsi se limite aux murs de Fez à la vieille cité qui ne communique avec le monde que par de vagues pistes de mulets. Même l'ancienne culture arabe, celle dont Fez fut la seule gardienne après la chute de Grenade, a fini de mourir de langueur. Des musulmans me parlent de la Qarouyinn, de son université, de ses ulémas, fquihs et tolbâ; mais s'il est une seule des vraies sciences de jadis qui vive encore là, ils ne peuvent pas me la nommer. Tout semble se borner au Korân, aux gloses, à de la rhétorique, à du droit, c'est-à-dire encore à du Korân, aux sentences des ulémas célèbres, à l'étude des versets qu'on peut se jeter à la tête dans les litiges. Une fonction grave des ulémas, c'est à la requête d'une famille dévote, de se réunir pour décider si les médecines des Européens sont des sortilèges permis; c'est, sur l'ordre du sultan, de prouver faux les miracles du Rogui, de conjurer ses démons protecteurs, de composer contre lui des poèmes, de chercher dans le Korân et de publier les sourates qui le maudissent. Quant aux tolbâ, je vois comment ils s'amusent; c'est assez pour imaginer comment ils travaillent. Un de leurs plaisirs, c'est d'errer vaguement dans les souks, par petites troupes derrière une musiquette, en mendiant des sous dans une sébile. Leur fête annuelle vient de commencer. Ils campent hors des murs, autour de leur sultan de carnaval. Je suis allé les voir : rien de plus mélancolique. Au bord de l'Oued Fahs, assis par menus groupes, les uns font frire des beignets, cuisent de petites saucisses, sans rien dire; les autres repliés sur eux-mêmes, regardent la prairie.

L'universelle paresse fait l'universelle improbité. Il en est de cette société comme de certains malades qui se démoralisent en même temps qu'ils se débilitent. C'est aux dépens de son devoir que l'homme profondément épuisé fait sa première épargne d'énergie. Trop pauvre, il ne se donne plus, et dans cette diminution de lui-même l'instinct égoïste, plus ancien que l'instinct social et plus essentiel à la vie, subsiste seul. En même temps, les synthèses morales se défaisant avec la volonté qui coordonne et résiste, il tombe au caprice, et commence par incarner le principe d'anarchie qu'il va porter à son groupe. Il faut venir ici pour méditer à fond sur l'idéal

prêché par Carlyle et Ruskin aux sociétés anglo-saxonnes. A la vue de son contraire réalisé, on comprend que le seul bien pour un peuple, c'est sa quantité de vie, de vie spontanément ordonnée, appliquée aux fins générales, chaque individu joyeux de l'afflux de son énergie, recevant de la famille, de l'école, du métier, de la religion, les disciplines toutes faites, harmoniques à son groupe qui commandent l'emploi de cette énergie et la tendent vers l'accomplissement complet et cordial du devoir. L'élan spontané de l'homme à la tâche accoutumée, qu'il aime et respecte pour elle-même, à la quotidienne tâche qui le marque d'un caractère, et fait sa beauté comme sa dignité, voilà l'élément vital d'un peuple ; et si Ruskin ajoute à la prédication de Carlyle le conseil du repos et du jeu, c'est pour que s'accumulent à nouveau, abondantes et joyeuses, les puissances de travail et d'attention. Dans les sociétés les plus languissantes, presque toujours quelque chose subsiste qui correspond à ces définitions du bien social : des gouverneurs ont le souci de l'intérêt public, des soldats se dévouent, des fonctionnaires s'acquittent de leur fonction. Mais, au Maghreb, la société a fini de languir. Qu'on se penche sur ce monde, dont les rigidités farouches semblent si belles quand on songe aux fiévreux labeurs sans âme, aux trépidants ébats de nos foules, et l'on reconnaîtra l'odeur qu'il exhale. Il a la majesté du cadavre, et l'artiste ne voit rien d'abord que cette majesté. Avant de savoir, on désire passionnément que jamais industriels et locomotives d'Europe ne viennent violer de tels silences, tant d'immobilité millénaire, que Fez ne soit jamais ce qu'est la Tanger d'aujourd'hui, avec son pêle-mêle espagnol, juif et marseillais, ses affiches criardes et tout le charivari rastaquouère dont les vrais musulmans s'écartent, réfugiés dans le souvenir des âges antérieurs et la blanche paix hautaine de leur kasbah. J'ai souhaité que, dans l'universel enlaidissement de la planète par la civilisation de type industriel que nous appelons la civilisation, ce pays-ci demeurât intact, et que là se perpétuât par miracle le moyen âge musulman, avec sa foi, ses formes originales, le rêve spécial de ses foules, un libre rêve que nulle domination étrangère ne viendrait limiter. J'ai fini par comprendre que tout vaut mieux que la présente stagnation putride. Au contact de la

vie étrangère, cette société se reprendrait peut-être à tressaillir : en tout cas, elle n'a rien à perdre : la mort, voilà l'état qui ne saurait empirer. Ce qu'est à présent le Mahgreb, il ne suffit pas pour le savoir, de regarder en passant : sa forme est encore à peu près celle de la créature vivante. C'est le dedans qu'il faut connaître. Sur les rapines des vizirs, gouverneurs, khalifas, amels, mohtasibs, sur les impôts qu'ils inventent ou bien décuplent à leur gré, font payer une première fois en espèces, et puis en nature, sur leurs extorsions par le bâton et la prison, sur la misère des foules, sur sa conséquence, la prostitution quasi universelle et que les autorités encouragent parce qu'elles en tirent profit, sur les vices masculins dont les signes sont visibles dans la rue, sur la profonde dégénérescence de ces corps qui ne semblent beaux que parce qu'ils sont drapés, sur l'état de panique où vivent périodiquement les habitants des villes derrière leurs murailles ruinées, sur l'impuissance de la troupe et sa chronique désorganisation, les officiers volant la nourriture de leurs hommes, les hommes vendant aux rebelles leurs cartouches et leurs fusils, et désertant quand il leur plaît, — sur toute cette grangrène, il faut consulter, comme je l'ai fait, non seulement les quelques Européens nés ou depuis longtemps établis dans le pays, commerçants, agents officiels, officiers instructeurs, médecins, mais des musulmans algériens qui vivent à Tanger, El Qçar ou Fez, et ne parlent de ce qu'ils voient qu'avec le sourire du mépris.

Si je me borne à ce qui me tombe sous les yeux en quelques semaines, je note les faits suivants. Le soir de notre arrivée, la poste annonça que le courrier de Tanger venait d'être pillé dans la Montagne Rouge. En ce moment, il l'est une fois sur quatre. Quelques jours après, le Maghzen fit dire aux Européens qu'il y avait péril, même avec escorte, à sortir des murs après six heures et demie. Deux jours plus tard, sur la sente qui longe le torrent, près de Bab-Sidi-Bou-Jida, quatre personnes furent tuées au crépuscule — le crépuscule admirable, l'heure demi-nocturne et dorée du Mahgreb. L'heure de la crainte aussi : alors, la campagne étant presque vide, les pillards, qui rôdent à distance, s'approchent par petits groupes, comme des chacals que le jour tenait écartés, pour surprendre, bêtes ou gens, tout ce qui n'est pas encore réfugié derrière

les remparts. Dès six heures, ils s'enhardissent à traverser l'Oued Fahs; ils avancent en se rasant derrière les rochers, les jardins, le talus de la rivière, aux aguets, épiant sans être vus les mouvements de leur gibier. On nous apprend à les reconnaître, on nous décrit les allures, les gestes qui trahissent des intentions d'attaque, on nous enseigne les précautions à prendre à la vue d'un groupe suspect de cavaliers : ne pas se laisser « couper » de la ville, éviter de passer à leur gauche, c'est à dire du côté où, sans bouger de leurs selles, ils n'auront, pour faire feu, qu'à soudain baisser le canon de leurs fusils. Munis de ces principes de tactique, on peut se promener. Nous risquons beaucoup moins d'ailleurs que les Fahsis. Ces pillards berbères ne sont pas des fanatiques : ils ne haïssent pas le Roumi; et que lui prendraient-ils? que feraient-ils de sa selle sans dossier et de ses étriers européens? Leur vraie proie, c'est Fez, Fez mourante, qu'ils guettent, qu'ils entourent presque, qu'ils empêchent de communiquer avec le Sud, avec cette Mekinez toute proche, et qu'il nous faut renoncer à visiter. Plusieurs fois déjà, ils ont osé franchir les grandes ogives, passer sous le fer à cheval et les voûtes de Bab Marouk où les têtes, accrochées depuis trop longtemps aux créneaux, ne les effrayaient plus. Vite, on fermait les portes intérieures, celles qui séparent les seize quartiers de la ville. Mais les premiers souks étaient à leur merci.

Il y a deux ans, ils crurent leur jour venu. Des troubles avaient remué Fez, à propos d'un Juif qui s'était permis de se promener à cheval, monture interdite à ses coreligionnaires. Dans la grande cour de Bou Djeloud, pleine comme toujours de campements et de flâneurs, la bête s'était cabrée, bousculant un de ces chérifs mendiants dont la foule baise dévotement les mains. Le Juif avait été tiré bas de sa bête, échiné de coups de triques, puis traîné dans un enclos plein de paille, arrosé de pétrole et brûlé vif. Là-dessus, chasse aux Israélites, qui se barricadèrent dans leur mellah. Moins de deux heures après, de grandes bandes berbères arrivaient au pied des remparts. Ils avaient entendu dire qu'on allait piller le mellah. Comme le ciel, au soir d'une bataille, s'emplit d'un tournoiement d'oiseaux de proie venus on ne sait d'où, ces rapaces, mystérieusement avertis, se pressaient à tire d'aile au saccage.

C'est ici le point extrême, avant la poussière et la cendre, d'une dissolution sociale. Mais tout pays d'Islam présente des spectacles analogues : immobilités grandioses, que rompent les seules activités de la mort. On dirait qu'ayant organisé et suscité des sociétés d'un certain type, la foi musulmane fut un ferment dont l'énergie s'est épuisée. La forme atteinte, le changement n'est plus que vers le déclin, et rien ne subsiste que par la force d'inertie, incessamment entamé, rongé par les actions du dehors, miné par la tendance intérieure à la désagrégation. Dans les campagnes et dans les villes, tout porte le signe visible et matériel de la mort : dévastation, usure, terrains mangés, murailles qui se délitent, maisons millénaires qui s'affaissent, ruines qui se confondent aux rochers, et les cimetières, si beaux, vastes, abandonnés, autour de ce qui languit encore de vivant. Nulle force plastique ne vient édifier, ordonner de la matière nouvelle à la place de la matière morte. C'est que dans la société, comme dans chaque âme, tout étant pris, cristallisé suivant une certaine loi, toute possibilité d'une autre forme se trouve niée, tout mouvement vers elle inconcevable. Non seulement l'idée d'une forme nouvelle ne se présente pas, mais la vue de la forme étrangère ne suggère qu'une réaction hostile. Sur de tels cerveaux l'exemple européen n'a point de prise. Ils ne tâcheront pas à se hausser à la supériorité reconnue, maladroitement, comme les Bengalis, avec succès, comme les Japonais. Il en est de ce monde comme des espèces animales en qui les tâtonnements, les inventions successives pour s'adapter au milieu, ont fini par aboutir à tel système d'instincts fixés. Ces créatures ne connaissent plus l'hésitation de la volonté qui doit choisir ; mais comme elles s'adaptent difficilement, ou plutôt, comme le champ s'est restreint de leurs adaptations et variations possibles ! Si de tels êtres pouvaient se formuler une morale, leurs impératifs catégoriques traduiraient leurs automatismes.

C'est à la lettre le cas du monde musulman. Une seule chose lui est haïssable : changer. De là, et de là seulement, le refus systématique d'accepter les instruments de notre civilisation. C'est moins, comme on pourrait le croire, les conséquences du chemin de fer que l'on redoute, que le chemin de

fer lui-même dont on ne veut pas. Le Korân ne l'a pas prévu. Il ne fait pas partie de l'univers musulman. Cet univers, Dieu l'a créé une fois pour toutes ; il dure en sa forme, et s'il présente çà et là des signes d'usure, il n'est pas question de le renouveler par des inventions. Le musulman n'imagine pas que l'on puisse inventer. J'ai connu sur un bateau de Syrie un cheikh de grande tribu bédouine qui, pour la première fois, répondait aux invitations répétées du Sultan de Stamboul, et se décidait, non sans méfiance, à s'en aller lui prêter hommage. Il n'était jamais sorti de son désert qui s'étend à l'orient de Damas. Les grandes villes où nous relâchions, Beyrout, Smyrne, le jetèrent dans un rêve religieux. On entendait sa voix grave qui murmurait : « Que de puits ! *Allah Aekbar !* » On crut l'étonner davantage en lui montrant les machines du paquebot : rien ne donne une plus haute idée de puissance disciplinée que l'impassible et régulière rotation de ces immenses pièces d'acier. Il s'émut, mais non pas autrement que devant la mer ou qu'à la pensée des puits innombrables de Beyrout. Il demanda si cette grande chose était une création de Dieu, ou bien si les ancêtres en avaient trouvé la description dans le Livre. Voilà le point de vue de l'Islam, excluant l'idée d'une addition par l'homme d'hier ou d'aujourd'hui à l'univers connu. Évidemment rien ne se formule avec précision : on ne se dit pas que les instruments de la vie humaine sont œuvre ou révélation de Dieu. Rouet à filer, babouche ou mur à créneaux, tout cela est d'origine lointaine, inaccessible à la connaissance, en somme divine, comme la fleur ou l'oiseau d'aujourd'hui qui procèdent pourtant de l'œuvre des sept jours. Tout cela compose un ordre établi où chaque génération de vivants vient passer à son tour, — et que cet ordre insensiblement se défasse, cela regarde Dieu qui le permet; et que peuvent les vivants, sinon se résigner en adorant toujours? Si invétérée est cette conception de l'esprit islamique que je la retrouve tout d'un coup chez le plus européanisé des musulmans, un fonctionnaire algérien en mission à Fez, l'un des nôtres vraiment, à ce point français de geste et d'expression, qu'il ne semble plus intéressant. Mais quelquefois le tréfonds se révèle. Nous avons entendu de très belle et très vieille musique mauresque, et je lui demande si les musiciens maures

composent encore. « Assurément, répond-il, souvent on compose un poème nouveau, sur une victoire, un grand événement. — Mais la musique même, les mélodies, les parties? » — Il s'étonna. « Inventer de la musique? Mais pour quoi faire? La musique mauresque existe. Je l'ai tout entière dans un livre. Elle comprend cinquante-cinq motifs; chacun dure deux heures avec sa variation. Quelquefois, dans certaines fêtes de plusieurs jours, on la joue tout entière; mais cela est très long. *La musique mauresque dure cent dix heures..* »

Le premier commandement de la morale étant de ne point changer, c'est au nom de la morale que cette société défend ses vices et ses tares. Le colonel italien qui dirige ici la fabrique d'armes me cite le trait suivant : il vient de refuser une fourniture de cuivre où le déchet d'impuretés montait à trente pour cent. Le vizir de la guerre lui demande des explications. « C'est un vol, dit l'Européen ; en Italie, la tolérance n'est que de six pour cent. — Eh bien, lui répond l'homme du Maghzen, c'est une règle européenne ; ce n'est pas la nôtre : au Maroc *il est juste* de suivre les méthodes du Maroc. » Tel est le parti pris d'inertie. L'activité d'autrefois, le *djihad*, la guerre sainte, eurent pour objet de fonder la société musulmane. Celle-ci fondée, une seule chose importe, c'est qu'elle reste musulmane. Morale strictement cléricale, toute de rite et de formulaire, analogue à ce que fût devenue celle de l'Espagne catholique si l'Inquisition y avait eu vraiment le dernier mot, substituant aux éternels commandements de Dieu, les seuls commandements de l'Église. Dans l'Espagne arabe, l'Inquisition musulmane eut le dernier mot. Averroès condamné, mort en exil, toute pensée indépendante persécutée, détruites les bibliothèques où se conservait le legs de la science et de la philosophie grecques, les textes d'Alexandrie avec les traductions et commentaires, dont quelques pages copiées et méditées par les juifs allaient remuer la chrétienté et y donner pour toujours le branle à la pensée, — cinq cent mille manuscrits brûlés par les ulémas en place publique, devant la mosquée de Cordoue, la mosquée triompha : rien ne lui disputa plus les âmes. Despotiquement elle façonnait chaque génération de ses immuables disciplines, imposant à ce monde sa figure qui ne changea plus. Le bien se réduisit à la sempiternelle répé-

tition de la sèche et rigide profession de foi, à l'accomplissement, machinal comme une gymnastique de soldats, des beaux gestes, face à la Mecque, qui signalent un musulman. Cette éthique est la seule que l'on connaisse à Fez. Un homme est surpris en flagrant délit d'amours infâmes. On sourit. Ses amis le taquinent et le complimentent : on le lapiderait, s'il fumait dans la rue, en temps de Rhamadan. Je comprends maintenant ces allures funèbres, ces pâleurs d'anémie, ces regards vagues et noyés, mais qui d'un éclair peuvent devenir farouches. Farouches, si l'on blesse dans ces âmes la seule fibre où toute la vie s'est réfugiée. A la différence du bédouin demi-croyant et demi-païen, qui n'attaquerait le Roumi que pour lui extorquer rançon, c'est par son fanatisme que le Fahsi peut tout d'un coup se révéler dangereux à l'Européen. Ne vous attendez pas à des injures proférées, à des gestes de violence, mais ne vous fiez pas aux muettes impassibilités de ce peuple. Que trop souvent le chrétien revienne rôder autour du tombeau de Mouley Idriss, que dans un cimetière il passe trop près de ces pâles groupes qui se serrent pour entendre une lecture dévote autour d'un uléma, et sans qu'il ait vu se lever les yeux, sans que le silence ait été rompu, un poignard peut jaillir pour lui hors d'une gaine.

Entre tant de raisons plus ou moins secrètes qui si vite arrêtèrent le développement de vie de ce monde, il en est une dont l'action apparaît évidente ici, principe d'avortement, tout au moins de forme inférieure et courte, et que toute société musulmane porte en elle dès le germe. Je parle de l'éthique sexuelle de l'Islam, qui ne voit rien dans l'amour que la fonction et le plaisir physiques, et loin de retenir, contrôler, diriger, pousse l'homme aux satisfactions immédiates et simples. De là plusieurs conséquences. Ainsi reconnu, encouragé, le primitif instinct se limite à lui-même. Nulle consigne d'honneur et de pudeur qui l'oblige, en lui faisant obstacle, à se transmuer en rêve, pensée, vouloir. Dès qu'il se manifeste, il s'assouvit. Spirituellement, il est stérile; il ne produit qu'une dépense physique et qui, par un entraînement spécial, commencé dès la puberté si précoce, se répète d'autant plus que toutes les forces se concentrent là pour s'y

dissiper. De ce ressort central de la vie, qui, dans les sociétés de civilisation chrétienne, par un engrenage si nombreux et délicat, commande des actions telles que l'on n'y reconnaît plus rien de sa fin primitive, de ce tout-puissant ressort, rien ici ne procède que de physiologique. Les adultères sont bien moins rares encore à Fez que dans un roman parisien; mais point d'énigmes cruelles, nul « enfer des sentiments doubles », nul « labyrinthe des complications du cœur ». Je me suis fait expliquer par un musulman la marche de ces intrigues dont on n'imagine pas le début dans un pays où les femmes vivent à part et ne sortent que religieusement voilées. Rien de plus facile que ces aventures. Une femme manque d'argent ou simplement s'ennuie, rêve du plaisir ; elle s'ouvre à sa parfumeuse, à sa marchande de bijoux, à quelque personne d'expérience : la plupart des vieilles femmes à Fez s'entremettent en ce genre d'affaires. Une nuit, à l'heure convenue, un galant, qui s'est glissé de terrasse en terrasse, enjambe la ruelle, plus étroite encore par en haut que par en bas, et mystérieusement débarque sur le toit, à la façon des matous dont les amours ne sont guère plus élémentaires ni plus chaudes que celles-ci. Pour les pères de famille, les hommes de poids et d'argent, aux haïks volumineux et bien enroulés, qui répugnent à l'air nocturne comme aux coups de bâton, tout est plus simple encore. Respectablement, leur sac de douros à la main, ils vont au fondak des esclaves faire leur choix parmi les pesantes négresses que les Fahsis apprécient tant : en conscience ils palpent les chairs sombres, marchandent, mettant leurs doigts dans les bouches pour examiner l'état des dentures. Plus ou moins souvent, suivant leur fortune, ils renouvellent ainsi leur famille de femmes, très humains, très paternels d'ailleurs, car celles dont ils ont assez goûté, ils ne les ramènent pas au marché ; elles restent sous leur toit, servantes de l'épouse en titre, qu'elles aident au ménage.

Ceux-là donnent l'exemple des vertus bourgeoises et de la religion. Ils sont riches, c'est qu'ils sont pieux : sur eux les faveurs d'Allah ! Cueillir abondamment les grasses délices, c'est la récompense de ceux qui prient et adorent, des diseurs de chapelet, des cœurs purs, des chérifs, de ceux dont Dieu bénit

la tête. Qui sort des bras de l'esclave peut, en s'enveloppant du bernouss immaculé, chanter son cantique d'actions de grâces, redire son *Allah aekbar !* comme au spectacle des fleurs, des jardins printaniers, des froides eaux bouillonnantes. Il n'est de joies que les sensuelles. Entre toutes celles qu'inventa Dieu pour le bien et la beauté de la vie humaine, celles-ci sont les plus profondes. Ce qu'est dans le fait une telle morale religieuse, quelle distance la sépare de nos conceptions d'Europe, on en peut juger par l'histoire que voici et qui fut écrite pour édifier, car je la trouve dans une vie des saints marabouts d'El Qçar. Sidi Feddoul était serviteur, il y a une trentaine d'années, de Sid Al Hadj al Arbi, chérif d'Ouazzan. Le chérif se trouvant un jour à Tetouan, où il avait mené une vie un peu dispendieuse, et n'ayant plus d'argent, vit vendre sur le marché une négresse dont il eut envie. Il fit part de son embarras à son disciple Feddoul, qui répondit : « Vends-moi ! » Après quelques timides protestations, le saint chérif y consentit, et Feddoul fut vendu moyennant une somme importante qui permit à Al Arbi de se procurer la négresse. Tant de piété envers un saint homme, un si charitable souci du tourment de sa chair, c'étaient là des mérites qui égalaient le disciple à son maître. On le proclama *m'raboth*, le peuple sollicitait sa bénédiction dans les rues. Signe irréfragable de communion en Dieu, de pouvoirs surnaturels et des jardins célestes assurés, il devint fou, et ses reliques accomplissent encore des miracles dans la koubba que les dévots d'El Qçar ne manquent pas d'entretenir et de vénérer.

Ce fioretto musulman ouvre à la pensée des perspectives. Tâchant d'en pénétrer tout le sens et la psychologie, j'en parle à un habitant de Fez qui me répond : « Que voyez-vous là d'étrange ? Le maître était un saint, mais c'était un homme. Sans doute, réduit depuis trop longtemps à l'abstinence, obsédé par le désir, il ne pouvait plus se recueillir vraiment pour la prière. Il connut cette négresse : aussitôt la paix se fit en lui, la gravité sereine, propice aux exercices religieux, à la récitation scrupuleuse des litanies, à ses coutumières oraisons, d'autant plus ferventes ce jour-là qu'il pouvait y ajouter la louange de Celui qui n'abandonne pas le croyant et fait jaillir l'eau dans le désert pour l'altéré,»

Que répondre à de si rationnelles conceptions des nécessités physiologiques? Il n'y a qu'à se taire et se réjouir de voir en la clarté d'un tel exemple se manifester une cause, — l'une de celles qui limitèrent de si bonne heure, et si rigoureusement, un développement social. Nous sommes là devant une religion dépourvue de ces vieux éléments ascétiques qui forment encore à notre insu le fond de notre idéal et dirigent nos vies, malgré tout, vers autre chose que le plaisir, — devant une morale qui, loin d'inciter l'homme à se dépasser soi-même, l'abandonne comme une chose à l'action des forces d'inertie, et n'accoutume sa volonté qu'à se mouvoir suivant la ligne de moindre résistance.

Ajoutez enfin les effets plus immédiats et plus évidents encore : la dérivation des énergies vitales au profit d'une seule fonction. Il est probable que l'activité, les forces d'espérance et de joie, le succès durable d'un peuple sont en raison directe de sa chasteté. Voilà sans doute la plus certaine « supériorité des Anglo-Saxons ». Chez ces descendants des Germains de Tacite, *tarda Venus,* et de plus, des jeux au grand air, un code moral rigoureux,une opinion publique très stricte, obligeant ceux qui dérogent à se cacher, à ne pas faire exemple, à toutes les gênes et contraintes de l'hypocrisie. Mais dans la morne Fez, dans cette ville de l'ombre moisie, de la dévotion confite et de l'immobilité recluse, les parents fêtent la douzième année de leur fils en lui achetant une Soudanaise : la négresse est sa première possession, comme en France la montre d'argent que l'on donne à l'enfant qui vient de faire sa première communion. Ainsi compris, l'éternel principe de vie devient un principe de mort qui s'ajoute à tous les autres pour faire de ce peuple la solennelle momie que nous voyons.

ANDRÉ CHEVRILLON

(A suivre.)

PASCAL ET L'EXPÉRIENCE

DU PUY-DE-DOME[1]

II

Expériences nouvelles touchant le Vide, faites avec des tuyaux, seringues, soufflets et siphons de plusieurs longueurs et figures ; avec diverses liqueurs, comme vif-argent, eau, vin, huile, air, etc... Avec un Discours sur le même sujet. Où est démontré qu'un vaisseau, si grand qu'on le pourra faire, peut être rendu vide de toutes les matières connues en la Nature et qui tombent sous les sens, et quelle force est nécessaire pour faire admettre ce vide, dedié à Monsieur Pascal, Conseiller du Roi, en ses Conseils d'État et Privé, par le sieur B. P. son fils. Le tout réduit en Abrégé, et donné par avance d'un plus grand Traité sur le même sujet.

C'est sous ce titre, un peu long, que parut, en octobre 1647, l'*Abrégé* des premières recherches de Pascal.

Entre cette publication de l'*Abrégé* et l'expérience du Puy-de-Dôme, qui n'eut lieu qu'en septembre 1648, se placent une longue série de discussions et d'inventions, tout un chapitre de l'histoire des sciences, qu'il faut reconstituer et dater, si l'on veut mesurer la part exacte que Pascal y peut avoir prise.

Avant d'ouvrir l'*Abrégé*, on trouvait dans le titre tout ce

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

qu'il fallait pour irriter ceux qui étaient aveuglément attachés à l'enseignement de l'École, c'est-à-dire presque tout le monde, et pour inquiéter ceux qui, dans l'intérêt de la science naissante, auraient voulu qu'on n'irritât personne. Au nombre de ces derniers, était le jésuite Noel, recteur du collège de Clermont, — à Paris, et non en Auvergne, comme l'a cru Nisard.

C'était alors un homme d'environ soixante-dix ans. A la Flèche, il avait été le professeur de Descartes et n'avait pas cessé de s'intéresser aux travaux de son ancien élève. Comme beaucoup d'autres jésuites, il s'efforçait, depuis la publication des *Principia philosophiæ* de Descartes, d'en faire passer les idées essentielles dans son enseignement. Son *Sol flamma* et ses *Aphorismi physici* avaient fait plaisir à Descartes. Mais le P. Noel connaissait bien son temps ; il savait que les savants de l'École, justement parce qu'ils commençaient à craindre que leur science ne fût que sottises, n'aimaient pas à se l'entendre dire, et que les professeurs craignaient d'avoir à refaire leurs cours. Il avait donc recommandé à Descartes d'être très prudent, et tous deux s'étaient mis d'accord sur cette tactique : ne rien nier, ne rien réfuter, n'attaquer personne, juxtaposer aux explications verbales de l'ancienne philosophie les théories mécanistes de la nouvelle science, et laisser faire le temps. C'était déjà la pédagogie d'opportunisme progressiste que les jésuites pratiquèrent pendant deux siècles et dont Gaspard Schott donnera, un peu après, de curieux exemples : il expliquera, par exemple, l'ascension de l'eau dans les pompes par l'horreur du Vide... et la pesanteur de l'air.

Affirmer le Vide aussi violemment que le faisait Pascal, c'était dangereux et inutile. Le P. Noel voulut le rappeler à la prudence, et, peut-être, lui suggérer l'explication nouvelle à laquelle Pascal n'avait pas même paru penser. Il lui écrivit une lettre très courtoise, où il résuma toutes les raisons d'Aristote et de Descartes contre le Vide, dans une jolie langue, très neuve, simple, sobre, souple et claire, sans tension oratoire ni recherche d'esprit, qui dit tout ce qu'elle veut dire, sans effort et sans équivoque, et qui annonce déjà la prose transparente de Fontenelle. Le P. Noel expliquait encore la suspension du mercure par la « continuité des éléments », le haut du tube étant occupé par une matière très

ténue, arrachée à l'air extérieur et entraînée à travers les pores du verre.

Le 29 octobre 1647, Pascal répond avec une politesse hautaine et raide. A la méthode de tâtonnements et d'approximations de Noel, il oppose les impératifs rigoureux de la méthode géométrique ; comme principes de discussion, il n'admet que les axiomes et les définitions ; il interdit de formuler un jugement qui ne soit un axiome ou une proposition déduite d'un axiome « par des conséquences infaillibles et nécessaires » ; il ne permet pas d'invoquer contre l'existence du Vide les conditions de transmission de la lumière et du mouvement, tant qu'on n'est pas « demeuré d'accord de la définition de l'espace vide, de la lumière et du mouvement ». Après quoi, appliquant les règles de l'hypothèse à l'explication proposée par Noel, il affirme que cette explication est contredite par les expériences de Roberval. Mais ces expériences, il ne les expose pas, et Roberval, il ne le nomme pas.

Le P. Noel se hâta de répondre, tout heureux de discuter avec « un homme qui procédait à la recherche de la vérité, si généreusement et si méthodiquement, un de ces hommes qui veulent voir et non pas croire ce qui se peut savoir ».

Il maintint la distinction de la physique et des mathématiques, les droits de l'investigation conjecturale et la nécessité des définitions approximatives et provisoires : « Si, disait-il, à moins d'une démonstration mathématique, c'est-à-dire évidente et convaincante, qu'une matière entre dans le tube à la descente du vif-argent, je dis qu'il n'y a qu'un espace vide, je pourrai, par même raison, nier que, depuis notre terre jusqu'au firmament, il y ait aucune matière », et pourtant, « les naturalistes croient avoir assez de preuves et de raisons physiques pour assurer que ces grands espaces sont remplis d'un corps impénétrable et mobile, quoiqu'ils n'aient pour cela aucune démonstration mathématique ». Son explication de la suspension du vif-argent, il l'abandonne séance tenante, convaincu, dit-il, par les objections de son correspondant, et, tout de suite, il en propose une autre : l'action de l'air, qui, « sur la surface de la cuvette, pèse et la charge ».

Cette brusque conversion est bien surprenante, Pascal n'ayant fait aux expériences de Roberval qu'une rapide allu-

sion, tout à fait inintelligible pour ceux qui ne les avaient pas vues. Il faut donc supposer que le P. Noel les connaissait et qu'il n'admettait déjà plus la première explication qu'il avait proposée, mais que, ne sachant pas encore à qui il avait affaire, il avait dissimulé sa véritable pensée et qu'il ne la révéla que lorsqu'il eut cru voir en Pascal, d'après sa lettre, un homme « qui aimait la vérité et la recherchait sans préoccupation ». Peut-être aussi y eut-il là une petite ruse pédagogique, l'innocent artifice du professeur qui fournit à son disciple l'occasion d'une victoire pour le flatter, l'encourager et l'amener doucement à ses propres doctrines. Le P. Noel désirait continuer la discussion, appelait encore « les profondes spéculations » de Pascal, se disait prêt à abandonner toutes ses idées « fort différentes de celles qui s'enseignent aux écoles, dès qu'on lui en aurait fait connaître le défaut ». Mais, sentant probablement qu'il était dans une voie dangereuse, — il ne faut pas oublier que l'Université, bien plus conservatrice que les jésuites, guettait leurs imprudences et ne leur en pardonnait aucune, — il eût mieux aimé ne laisser aucune preuve écrite de ses hardiesses. Aux lettres, il eût préféré des entretiens ; il l'insinua délicatement : s'il n'eût été souffrant, disait-il, il se fût donné l'honneur d'aller voir Pascal. Pascal n'alla pas le voir et ne répondit pas.

Vers le milieu de novembre 1647, on publia à Paris un livre intitulé : *Observation touchant le Vide, faite pour la première fois en France..., contenue en une lettre à M. Chanut..., par M. Petit, intendant des fortifications, le 10 novembre 1646, avec le Discours qui a été imprimé en Pologne sur le même sujet, en juillet 1647*. Ce discours imprimé en Pologne, c'était la *Demonstratio ocularis loci sine locato* où Magni avait raconté et commenté son expérience.

L'objet de cette double publication était de prouver qu'on n'avait fait en Pologne que ce qui avait été « écrit et fait en France neuf mois auparavant, pendant lesquels on en pourrait avoir porté la nouvelle à la Chine ». Dans sa dédicace à Séguier, l'éditeur, qui signait Dominicy, se disait indigné qu'on publiât ailleurs les observations de Petit, « sans lui en rendre la gloire » ; dans sa *Préface*, il accusait Magni de s'être

vanté d'avoir été le premier à faire l'expérience du vide, alors qu'il ne l'avait faite que sur les indications d'un gentilhomme français, qui était parti pour la Pologne après avoir assisté aux expériences de Rouen.

Qui est ce Dominicy qui s'enflammait si généreusement pour la gloire de Petit ? Son nom ne se retrouve nulle part ailleurs. Lui-même reconnaît qu'il n'agit pas à l'instigation de Petit et que ce dernier s'est toujours opposé à la publication de sa lettre. Nous le croyons sans peine : Petit était un homme de bon sens qui ne s'est jamais fait d'illusion sur l'importance de son rôle ; il savait bien qu'il ne lui avait pas fallu beaucoup de génie pour reproduire une expérience dont il avait lu des descriptions et vu des figures ; il a vécu encore plus de vingt ans, et jamais nous ne voyons, dans ses lettres ni dans ses livres, qu'il en ait réclamé la moindre gloire. Dominicy déclare qu'il publie cette lettre d'après une copie que Pascal en avait conservée ; c'est donc un ami, sinon un pseudonyme de Pascal, et c'est au su et avec l'assentiment, si ce n'est pas à l'instigation de Pascal, qu'il fait cette publication. En tout cas, Dominicy nous apprend que Pascal avait beaucoup enchéri par-dessus ces premières « observations », et qu'il « traiterait tout cela dignement, à plain fonds ».

Cette publication et ces accusations nous surprennent un peu. Pourquoi Dominicy ne donne-t-il pas le nom de ce gentilhomme français qui a porté l'expérience en Pologne ? S'il a la preuve que ce gentilhomme a rencontré Magni, pourquoi ne la donne-t-il pas ? En l'absence de cette preuve, nous trouvons tout naturel que Magni ait ignoré à Varsovie ces expériences de Rouen, qui n'avaient fait l'objet d'aucune publication. On comprendrait encore que Dominicy eût voulu, comme Roberval, rappeler au capucin de Varsovie qu'il eût été convenable de nommer Torricelli, mais il refuse formellement à ce dernier « la gloire de l'invention » pour la donner à Galilée qui, dans son *Discours des mécaniques et mouvements*, a enseigné qu'on peut faire du vide avec une seringue et qu'on ne peut faire monter l'eau plus haut que trente-deux pieds. Si bien que, pour Dominicy, Torricelli étant supprimé et Petit s'étant volontairement effacé, il n'y a plus d'intermédiaire entre Galilée et Pascal, et ce dernier

devient l'unique propriétaire de l'expérience du vif-argent. On douterait du bon sens de Dominicy ou de sa bonne foi, si l'on n'était obligé de constater un lien très étroit entre lui et Pascal.

Roberval, pas plus que Pascal (nous l'avons déjà deviné par la deuxième préface de Mersenne), n'avait été convaincu par les discussions avec Descartes, le 23 septembre 1647. On trouve dans ses papiers une note non datée, que l'histoire de ses idées permet de placer ici et qui semble être le résumé de sa thèse du 23 septembre, ou l'esquisse d'une conférence dirigée contre les théories cartésiennes. Dans une partie méthodologique, il proclame les droits et la supériorité de la Physique, en même temps que son indépendance absolue de la Logique, qui est faillible et captieuse, de la Morale, qui est changeante, et de la Métaphysique, qui n'est que chimères. En dehors et au-dessus des spéculations et des rêveries, la Physique a sa réalité dans les phénomènes naturels, par lesquels elle se révèle aux hommes. Elle se confond avec la Mécanique, « sans laquelle on ne peut entendre la véritable raison de l'eau qui monte ». Dans un paragraphe intitulé : « Contre la colonne d'air », Roberval donne enfin son explication : « La raison qui fait l'adhérence dans le tuyau est la même que celle qui la fait au dehors et qui cause les gouttes d'eau, sinon que cette raison est plus forte dans le tuyau, à cause que l'eau touche plus de superficie. » On voit qu'il ne se prononce toujours pas sur la question du Vide et qu'il n'accepte pas l'attraction mystérieuse que supposaient dans le haut du tube quelques disciples de Galilée. Résolu à ne chercher l'explication des faits nouveaux que dans leur analogie avec des faits connus, il tente d'assimiler la suspension du liquide aux phénomènes de capillarité qu'il avait déjà étudiés avant 1644, comme on peut le voir par les *Cogitata* de Mersenne.

Croyant avoir résolu la question de la suspension du mercure, il continue à chercher si le haut du tube est vide, et pour cela il étudie les modifications qu'y subissent tous les phénomènes connus : la vie, le son, la lumière, la pesanteur. Au moyen d'un appareil, que la description de Mersenne a rendu inintelligible, il pèse successivement à l'air libre et dans

le tube des objets de faible poids et de grand volume, de la moelle de sureau et des vessies de poissons.

Une observation, probablement fortuite, que fit Roberval au cours de ces pesées, lui suggéra une nouvelle expérience. Il jeta dans le fond du tube une vessie de carpe après l'avoir vidée, séchée, comprimée et soigneusement refermée ; aussitôt le tube renversé et le mercure descendu, il la vit se gonfler. A la grande joie de Pierius, il enseigna dès lors que le haut du tube n'était pas vide.

Mersenne pensait par blocs : Descartes, la matière subtile, le Plein métaphysique, le Plein du tube, la colonne d'air, tout cela ne faisait qu'un dans son esprit. De l'expérience de la vessie, il conclut que Descartes avait raison et revint à la colonne d'air. Une lettre qu'il reçut à ce moment l'y encouragea. Il avait signalé l'expérience et l'hypothèse de Torricelli à Baliano, le physicien génois qui était alors à Savone et qui, chose curieuse, ignorait encore, à la fin de 1647, ce qui avait été fait à Florence en 1643. Baliano répondit le 25 novembre ; il se prononçait sans réserve pour la colonne d'air ; toutes les objections lui paraissaient sans valeur. Sa lettre où la question est exposée avec une grande netteté, se trouve à deux exemplaires dans les papiers de Mersenne ; à l'autographe, est jointe une copie imprimée ; il est donc vraisemblable que Mersenne en fit une circulaire et qu'il en prit occasion pour une consultation générale des savants. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est qu'on en trouve des fragments dans les *Technica curiosa* que le jésuite G. Schott, professeur au collège de Wurzbourg, publia en 1664, date où les papiers de Mersenne, y compris l'autographe de Baliano, étaient encore entre les mains de Roberval, qui ne les communiquait pas volontiers, aux jésuites encore moins qu'à d'autres.

Un peu après, Mersenne reçut la lettre — écrite le 13 décembre 1647 — où Descartes demandait si Pascal avait fait l'expérience qu'en septembre il lui avait conseillée pour voir « si le vif-argent montait aussi haut que lorsqu'on est tout au bas ».

Dès lors, Mersenne ne rêve plus que montagnes et ascensions. Le 4 janvier 1648, il demande à Huygens quelle est la plus haute montagne ; à son avis, ce doit être la plus

éloignée de la mer, « comme Langres est le plus haut lieu de la France, à cause que les rivières en descendent jusqu'à l'Océan ». Il voudrait aussi qu'on mesurât le pic Ténériffe. « Si nous avions ici une telle montagne, ajoute-t-il, j'y monterais avec des tuyaux et du vif-argent, pour voir si le Vide s'y ferait plus grand ou plus petit qu'ici. Ce qui nous ferait décider nécessairement pour savoir la raison de ce Vide. » Le 8 janvier 1648, Mersenne écrivit à Le Tenneur, qu'il croyait à Clermont, pour le prier de faire l'expérience sur le Puy-de-Dôme. Le Tenneur, qui était alors à Tours, se hâta de l'aviser de ne pas compter sur lui. Il avouait n'avoir absolument rien compris aux *Reflectiones* et ne se faire aucune idée de cette colonne d'air dont on lui parlait. « D'ailleurs, ajoutait-il, je vous dirai que je pense, avec Roberval, que cela serait entièrement inutile, et que la même chose se trouverait en haut qu'en bas. »

Roberval avait l'esprit aussi net que Mersenne l'avait confus. Encore une fois, ses critiques vinrent refroidir l'enthousiasme de son ami. Il lui fit comprendre que son expérience de la vessie ne donnait pas cause gagnée à Descartes : dans le système de celui-ci, qui n'admettait ni dilatation ni condensation, le gonflement de la vessie ne pouvait être attribué qu'à l'intervention de la matière subtile, venue du dehors; si elle a pu y pénétrer, elle peut en sortir tout aussi aisément. Et Mersenne écrivit à Huygens : « Elle passe partout aussi facilement que l'eau par un filet de pêcheur, et, partant, elle passerait à travers la vessie, sans l'enfler. »

Contre la pression atmosphérique, Roberval trouva un nouvel argument. Deux tubes identiques étant en expérience dans la même cuve de mercure, il fit pénétrer dans le premier neuf pouces d'air, dans l'autre neuf pouces d'eau; l'air fit baisser le mercure de dix pouces, l'eau d'un pouce seulement. Ne pouvant concevoir la pression que comme proportionnelle au poids spécifique, il en conclut que la cause du phénomène devait être tout autre chose qu'une pression. « Quel est ce prodige? écrivit Mersenne à Hevelius, l'air qui est si léger produit une pression dix fois plus forte que l'eau! » Encore une fois, Mersenne fut désespéré; le 2 mai 1648, il écrivit à Huygens : « Vous voyez donc l'affaire insoluble, si la clarté de

votre esprit n'y remédie. » En attendant le secours de Huygens, il notait de son mieux toutes les circonstances du phénomène : il croyait entendre un sifflement lorsque la vessie se déployait, et se demandait quelle force mystérieuse se manifestait là.

Ce n'est pourtant pas Huygens, c'est Adrien Auzout, qui mit fin à ses perplexités par l'expérience que l'on appela l'expérience du vide dans le vide.

*
* *

Auzout prit un long tube, terminé par un ballon largement ouvert et muni d'un goulot latéral ; l'orifice du tube étant dirigé vers le sol et bouché, le goulot latéral étant fermé par une membrane imperméable, il introduisit dans le ballon une cuvette à fond rectangulaire, disposée de façon à ne pas obstruer le tube, puis il ferma l'orifice du ballon au moyen d'une membrane qui soutenait un petit tube ouvert par les deux bouts, de façon que son extrémité inférieure plongeât dans la cuvette sans en toucher le fond. L'appareil étant complètement rempli de mercure, il ferma l'orifice supérieur du petit tube, puis déboucha l'orifice inférieur du grand tube dans une cuve pleine de mercure. Dans le grand tube, le mercure s'arrêta comme d'habitude à vingt-sept pouces ; mais le petit tube se vida complètement ; le mercure de la petite cuvette, entouré de vide de tous les côtés, se montra aussi insensible à l'horreur qu'à l'attraction du vide.

La seconde partie de l'expérience fournit la contre-épreuve et montra enfin la cause cherchée. D'un coup d'épingle on creva la membrane qui fermait le goulot latéral ; l'air pénétra dans le ballon ; aussitôt le mercure du grand tube tomba, et celui de la petite cuvette monta dans le petit tube.

Le problème était résolu. Mersenne put enfin écrire dans la troisième préface des *Reflectiones*, qui n'était pas terminée bien que le volume eût paru depuis longtemps : « L'expérience du Vide faite dans le Vide prouve d'une façon définitive que la suspension du mercure est due à la pression de la colonne d'air ; si on enferme un petit tube dans le vide

d'un gros tube, le mercure y tombe complètement, mais il monte aussitôt que l'air pénètre dans le gros tube ». Son libraire avait encore des exemplaires de ses *Harmonica*, imprimés en 1636 ; Mersenne eut l'idée bizarre d'y faire insérer cette troisième préface, sous le titre *Liber novus prælusorius*, et c'est là, dans cette fausse seconde édition d'un in-folio sur la musique, vieux déjà de douze ans, qu'il faut aller chercher le dernier mot des discussions et des recherches qui ont rempli les quatre dernières années de sa vie.

Que cette belle expérience soit bien d'Adrien Auzout, il n'est pas possible d'en douter. Le physiologiste Jean Pecquet, qui la décrit dans sa *Dissertatio anatomica de circulatione sanguinis et chyli motu*, l'affirme à deux reprises. Pascal connut trois éditions de ce livre et ne protesta pas, et personne ne protesta jamais. Malheureusement, Pecquet, aussi bien que Mersenne, a négligé de nous dire à quelle date l'expérience d'Auzout fut faite.

C'est certainement avant le 27 juillet 1648, puisqu'à cette date, Mersenne annonçait à Hevelius qu'il lui envoyait son *Liber novus*, par un marchand turc qui partait pour Dantzig ; après quoi, il se mit au lit pour ne plus se relever. Et c'est après le 5 mai, puisque ce jour-là Jean Pecquet, qui était à Paris, écrivait à un de ses amis pour lui faire connaître l'état de la question et ne lui parlait pas de l'expérience d'Auzout : « M. de Roberval fait ici des merveilles et réussit très bien l'opération de la vessie de carpe ; il a grand nombre d'auditeurs » ; on n'en était toujours qu'à cette expérience de la vessie. C'est même après le 22 mai, puisqu'il n'en est pas encore question dans la lettre que Mersenne écrivit ce jour-là à Huygens. Il lui avait écrit sept fois depuis le 1er janvier, trois fois depuis le 1er mai, et toujours il avait parlé de la question du vide. Huygens était à cette époque son correspondant préféré ; Mersenne lui communiquait ses curiosités, ses théories, ses découragements et n'avait rien de plus pressé que de lui signaler tout ce qui se produisait d'intéressant. Malheureusement, sa lettre du 22 mai fut la dernière ; Huygens avait annoncé qu'il viendrait bientôt à Paris ; Mersenne craignait déjà que cette lettre ne le trouvât plus à La Haye ; l'attendant de jour en jour, il cessa de lui écrire, et quand il fut informé,

vers la fin de juillet, que le voyage, d'abord différé, était ajourné pour longtemps, il ne pouvait plus écrire. Ce concours d'événements accidentels nous prive du renseignement décisif que devrait nous fournir la correspondance de Huygens.

Une lettre que nous trouvons dans les papiers de Mersenne y supplée et nous apporte un peu plus de précision. Le 3 juillet, un des fondateurs de la *Société Royale*, le wurtembergeois Théodore Haak, lui écrivait de Londres : « Aussi ne sais-je pas bien encore la façon de faire pour votre dernier expériment d'un tuyau dans l'autre, qui doit vider tout, l'essai ne nous ayant pas encore réussi ». C'est évidemment de l'expérience d'Auzout qu'il est ici question, et le début de la lettre de Haak nous donne la date de celle où Mersenne lui communiquait cette expérience : « La vôtre très agréable, de juin, le 12e, me fut bien rendue ». Mersenne, d'autre part, avait encore écrit à Hevelius, le 31 mai, qu'il n'avait plus aucun espoir et que c'était sans doute au siècle prochain qu'était réservée la solution. Il est donc à peu près certain que c'est du 1er au 12 juin 1648 que l'expérience du vide dans le vide, l'expérience d'Auzout, lui apporta cette solution dont il désespérait.

Dans une séance publique, Roberval fit adhésion à la théorie de la colonne d'air. Pour montrer que la pression exercée par les fluides est proportionnelle à leur hauteur, il présenta un tonneau rempli d'eau et percé de deux orifices, l'un près du sommet, l'autre près de la base, et fit constater que l'orifice inférieur donnait un jet plus puissant. Il conclut que la force qui maintenait le mercure suspendu était équivalente au poids d'une colonne d'air haute de six milles.

Pierius qui s'était fixé à Paris, — le collège de l'archevêque de Rouen n'ayant pu vivre, — assistait à cette séance. Il se hâta de publier une *Responsio ex peripatetica philosophia desumpta*. C'était une réimpression de son premier traité auquel il avait ajouté dix pages. Il avouait que la philosophie serait déshonorée, si on ne pouvait rendre raison du phénomène autrement que par des principes « mécaniques et étrangers », et déplorait que Roberval, après avoir consolidé la philosophie en se prononçant contre le Vide, vînt l'ébranler en soutenant une autre explication que l'horreur du Vide et

l'attraction produite par la raréfaction. Pierius affirmait avoir entendu un savant mathématicien déclarer qu'il y avait contre la colonne d'air d'invincibles objections d'ordre mathématique; lui, qui avait mis son doigt à l'orifice du grand tube de M. Pascal et l'avait senti avalé par ce tube, ne pouvait se décider à croire que ce fût le résultat d'une pression. « Depuis huit mois, que l'illustre professeur manie tant de tubes, s'écriait-il, — *jam ab octo mensibus creberrime tubos tractat*, — comment n'a-t-il pas compris que la cause du phénomène est une attraction ? »

Par là Pierius nous donne la date de sa réimpression et de la conférence de Roberval qui avait eu lieu quelques jours avant, « *his diebus* ». On se souvient que c'est en novembre 1647 que Roberval avait réussi l'expérience de Torricelli pour la première fois. C'est donc en juin 1648 qu'il fit publiquement adhésion à l'hypothèse de la pression atmosphérique.

Or, c'est dans le courant de ce mois de juin, précisément, que Pascal éprouva le besoin d'écrire à Le Pailleur, un ami de son père et de presque tout le monde, un jovial bavard à qui l'on confiait les secrets qu'on voulait mettre en circulation. Pascal tenait à lui faire savoir pour quelles raisons, en novembre 1647, il n'avait pas répondu à la seconde lettre du P. Noel.

Ces raisons, c'était, d'abord, que la lettre du jésuite était tournée de façon à ne pas appeler une réponse ; c'était ensuite que Pascal avait reconnu que le P. Noel ne le comprenait pas ; le P. Noel voyait une affirmation du Vide là où il n'y avait qu'une définition du Vide, « oubliant qu'il n'y a point de liaison nécessaire entre la définition d'une chose et l'assurance de son être. » Lui, Pascal, avait défini le vide, mais n'avait jamais affirmé que le haut du tube fût vide. Voyant que le P. Noel lui faisait dire ce qu'il n'avait pas dit, il avait préféré mettre fin à la discussion. De plus, le P. Noel l'avait fait prier de ne montrer sa lettre à personne ; c'est pourquoi il ne l'avait pas publiée avec sa réponse ; et maintenant les jésuites allaient répétant que s'il n'avait pas publié cette lettre, c'était pour en dissimuler les beautés et que c'était par impuissance qu'il n'y avait pas répondu. Non, certes, par atta-

chement à ses opinions, ni par amour-propre, — car on sait bien qu'il n'a aucune « inquiétude pour ces fantasques points d'honneur », — mais seulement parce qu'il a plaisir à s'entretenir avec Le Pailleur, Pascal lui expose les fortes raisons qu'il aurait pu opposer au P. Noel.

Incidemment, Pascal ajoute qu'il croit à la pression atmosphérique et attribue la suspension du mercure au poids de l'air extérieur. « Nous en attendons l'assurance, ajoute-t-il, de l'expérience qui doit s'en faire sur une de nos plus hautes montagnes; mais je n'espère la recevoir que dans quelque temps, parce que sur les lettres que j'ai écrites il y a plus de six mois, on m'a toujours mandé que les neiges rendent leurs sommets inaccessibles. »

Cette lettre nous est parvenue sans date, mais, d'après son contenu, il est certain qu'elle est du mois de juin 1648, comme l'a reconnu un grand admirateur de Pascal, M. Thurot, dans un article publié par le *Journal de Physique*, en 1872. Ainsi datée, elle est assez inquiétante. Comment se fait-il que Pascal n'apprenne qu'à ce moment. en juin 1648, les commentaires des jésuites sur une discussion qui a pris fin le 29 octobre 1647? Pourquoi est-ce à Le Pailleur, qui n'en peut mais, qu'il adresse sa protestation? Les jésuites ont-ils vraiment tenu les propos désobligeants contre lesquels il se défend? Nous ne trouvons rien qui rende cela vraisemblable; Pascal lui-même, trois ans plus tard, se plaignant des jésuites de Montferrand, opposera à leur conduite les bons procédés qu'ont eus pour lui leurs confrères de Paris.

Enfin, comment Pascal, au moment où il écrit à Le Pailleur, peut-il savoir qu'il ne recevra que « dans quelque temps » le résultat de l'expérience qu'il a commandée « il y a plus de six mois »? On lui a toujours écrit, dit-il, qu'il y avait de la neige sur le Puy-de-Dôme; mais, depuis la dernière lettre qu'il a reçue de Clermont, la neige a pu, elle a dû fondre, puisque nous sommes au mois de juin; tout au moins, Pascal doit le croire, il doit l'espérer, il doit attendre d'un jour à l'autre la réponse de son beau-frère; il devrait écrire à Le Pailleur : « Nous n'avons plus bien longtemps à attendre : l'expérience a dû être faite ces jours passés ou doit se faire en ce moment. » Comment prévoit-il déjà, au mois

de juin, la série de fâcheux contre-temps qui vont la retarder encore plus de trois mois ?

Tout cela est au moins singulier et il est difficile de se défendre de l'idée qu'il y a là-dessous quelque mystère. Les commérages attribués aux jésuites sont trop peu graves et trop mal établis pour justifier la reprise d'une vieille discussion qui n'avait plus d'intérêt ; l'annonce de cette expérience, commandée depuis six mois, coïncide trop exactement avec la découverte d'Auzout et le changement d'attitude de Roberval et de Mersenne. Enfin, on éprouve un réel malaise à entendre Pascal affirmer qu'il ne s'est jamais prononcé pour le Vide. Il nous faut à présent une bonne preuve de ces lettres écrites depuis « plus de six mois ».

Comme il écrivait cette lettre, Pascal reçut, dit-il, un nouveau livre de Noel, *le Plein du Vide*, où la suspension du mercure était attribuée à la « légère mouvante de l'éther » et, presque aussitôt après, une simple feuille où Noel, ne parlant plus de cette explication nouvelle, revenait à la pesanteur de l'air qu'il avait déjà proposée dans sa seconde lettre à Pascal, en novembre 1647. Pascal continue sa lettre ; calme et poli jusque-là, il semble s'irriter et devient injurieux : « Il est difficile de réfuter les pensées de ce Père, puisqu'il est plus prompt à les changer qu'on ne peut être à lui répondre... Tous ceux qui combattent la vérité sont sujets à cette inconstance de pensées. »

Cet impitoyable commentaire n'est probablement pas juste. Peut-être Noel a-t-il deux doctrines, l'une pour le grand public, l'autre pour les savants. Dans *le Plein du Vide*, qui est mis en vente, il présente un compromis entre l'ancienne et la nouvelle physique. La « légèreté mouvante » n'est pas encore une notion mécanique, mais ce n'est déjà plus la formule verbale et mystérieuse des scolastiques ; elle appelle l'esprit sur quelque chose de concret, d'imaginable qui se produit en dehors du tube et qui pourra être éclairci. Le feuillet supplémentaire est peut-être une communication confidentielle, destinée seulement aux esprits émancipés, aux savants, à ceux à qui l'on peut parler à cœur ouvert. Dans cette hypothèse, Noel ne trompe pas le public : il lui présente la dose de vérité

et de nouveauté qu'il le croit capable d'accepter ; il ne combat pas la vérité, comme le prétend Pascal ; il la sert, maladroitement peut-être, mais sincèrement ; pour faire avancer la science sans inquiéter l'esprit conservateur et sans provoquer de réaction, il lui donne des expressions graduelles qu'il essaie d'adapter à l'état des divers esprits qu'il veut atteindre. Ce jésuitisme-là, il faut reconnaître que les savants ont dû le pratiquer dans tous les siècles d'intolérance.

Cette interprétation, peut-être trop favorable à Noel, mais conforme à ce que nous savons de lui et des habitudes de son temps, nous est imposée par la façon dont Pascal présente les choses. S'il a reçu, coup sur coup, comme il dit, le *Plein du Vide* et le feuillet supplémentaire, si rien n'a pu se produire dans l'intervalle, les opinions diverses de Noel étant simultanées, on ne peut expliquer ses variations que par un calcul de prudence. N'ayant pu déterminer la date exacte du livre de Noel, nous sommes obligés d'accepter cette version ; mais peut-être Pascal a-t-il un peu arrangé l'histoire. « Quand l'impression de ce livret commença, dit Noel, je me trouvai pris d'une fièvre qui m'ôta la liberté de voir les épreuves ; l'impression faite et la maladie passée, j'ai reconnu certaines omissions que j'ai cru devoir suppléer ici... » Le *Plein du Vide* serait donc peut-être ce livre de Noel dont Mersenne annonçait l'envoi à Huygens le 2 mai 1648, sans lui en donner le titre et Noel aurait eu, tout simplement, des opinions successives. En octobre 1647, probablement après une visite de Descartes, il croit à la colonne d'air ; il la repousse en avril, sous l'influence des critiques de Roberval et y revient en juin après l'expérience d'Auzout. Il ne combat pas la vérité, il la cherche humblement. Son tort, s'il faut lui en trouver un, c'est de donner de ses variations une explication qui n'est peut-être pas la vraie.

Le Plein du Vide était précédé d'une dédicace au prince de Conti, qui n'est ni plus plate ni plus bête qu'une dédicace du XVIIe siècle, mais qui l'est tout autant. Supposant la Nature accusée de Vide, l'auteur entreprenait de la justifier : « Si elle était connue de chacun comme elle est de Votre Altesse, elle n'aurait été accusée de personne, et on se serait bien

gardé de lui faire un procès sur de fausses dépositions et sur des expériences mal reconnues et encore plus mal avérées. Elle espère, monseigneur, que vous lui ferez justice de toutes ces calomnies. Le prince de Conti n'aurait pour cela qu'à montrer son esprit qui rend le Vide impossible dans la Nature puisqu'il « en remplit toutes les parties ».

Le jésuite, qui apporta le livre à Pascal, lui affirma, de la part de Noel, que « les paroles qui paraissaient aigres », s'adressaient, non pas à lui, mais à Valeriano Magni. Il est bien vraisemblable, en effet, que Noel n'eut pas l'intention de blesser Pascal, puisque, à ce moment, il lui donnait une grande marque d'estime et de confiance en lui faisant remettre son feuillet confidentiel. En mars ou avril 1648, il lui avait envoyé déjà sa *Gravitas comparata* où Pascal avait pu lire des phrases bien élogieuses pour lui. Noel avait, au contraire, beaucoup de raisons pour ne pas ménager Magni, d'abord parce que celui-ci était capucin, et aussi parce qu'il prétendait faire servir sa constatation du vide à la restauration d'une philosophie que les jésuites n'aimaient pas. Enfin Magni était, entre tous les capucins, celui qu'un jésuite devait avoir le plus de plaisir à égratigner un peu. La Société de Jésus n'a jamais eu d'ennemi plus acharné; Magni disait à qui voulait l'entendre que le but de sa vie était de la faire excommunier, en même temps qu'Aristote; sous sa direction, les missions du Nord travaillaient autant contre les jésuites que contre les protestants, auxquels il lui arrivait de faire, sur l'origine de l'autorité pontificale, par exemple, des concessions qui exaspéraient les jésuites.

Pascal parut d'abord accepter cette distinction. Dans sa lettre à Le Pailleur, il se plaignait seulement que Noel n'eût pas dit publiquement et clairement qu'il ne le considérait pas, lui, Blaise Pascal, comme n'ayant pas affirmé le Vide. Mais bientôt on vit une *Lettre de M. Pascal le Père au P. Noel* où l'on apprit une histoire assez compliquée.

Étienne Pascal disait avoir su par un ami que, dans *le Plein de Vide*, il était question d'une seconde lettre de Noel à son fils; il avait donc écrit à ce dernier pour lui demander pourquoi il ne lui avait pas communiqué cette seconde lettre et pourquoi il l'avait laissée sans réponse; Blaise avait répondu

que le P. Noel l'avait expressément fait prier de ne plus lui écrire et de ne montrer sa lettre à personne ; il s'était plaint, en outre, d'avoir trouvé dans *le Plein du Vide*, des propos très injurieux auxquels il n'avait pu répondre, ni sur le même ton, cette manière étant « tout à fait contraire à son inclination », ni en pratiquant « le précepte de l'Évangile de faire notre plainte et correction fraternelle à ceux-là mêmes qui nous en donnent sujet », ce qui, en raison de la disparité des âges, l'eût fait soupçonner de présomption ; il avait donc prié son père de « pratiquer lui-même le précepte de l'Évangile » et de faire entendre sa plainte à Noel ; il tenait surtout à ce qu'on sût que ce serait avoir « peu d'estime » pour lui que de le croire assez crédule pour ajouter foi à la déclaration que les injures s'adressaient, non à lui, mais à Magni.

C'était donc sur la demande de Blaise que son père écrivait :

Le véritable sujet de la plainte que mon fils fait de votre procédé, disait-il... consiste, mon Père, en ce que, par le titre de votre livret, par la lettre dédicatoire à Son Altesse, vous avez usé d'une façon d'écrire tellement injurieuse, qu'il n'y a que vos seuls ennemis capables de l'approuver, pour vous accoutumer peu à peu à l'usage d'un style impropre à toutes choses, sinon à causer des déplaisirs sans nombre. Et certainement, mon Père, quoique je ne sois pas assez heureux pour avoir le bien de votre connaissance, je ne puis vous dissimuler que vous l'avez été beaucoup d'avoir entrepris, à si bon marché, de vous commettre en style d'injures contre un jeune homme, qui, se voyant provoqué sans sujet, je dis sans aucun sujet, pouvait, par l'amertume de l'injure et la témérité de l'âge, se porter à repousser vos invectives, de soi très mal établies, en termes capables de vous causer un éternel repentir. Vous me direz peut-être que vous n'eussiez pas demeuré sans repartie. Mais estimez-vous qu'il fût de sa part demeuré dans le silence? Et ainsi, où eût été le bout de ce beau combat? Vous n'avez donc pas été malheureux d'avoir eu affaire à un jeune homme, lequel, par une modération de nature qui ne s'accorde pas toujours avec cet âge, au lieu d'en venir à ces extrémités désavantageuses à l'un et à l'autre, mais beaucoup plus à vous, a pris une autre voie pour vous faire entendre sa plainte. C'est par la juste condescendance que j'ai rendue à sa prière que je vous la porte...

Ce qui avait si cruellement blessé Pascal dans le livre du P. Noel, c'était le titre : *Le Plein du Vide*, où il avait vu « un

abrégé de dérision », et cette phrase : « La nature est aujourd'hui accusée de vide », où le P. Noel avait laissé paraître son « intention de mordre en riant... et de vouloir faire passer pour ridicules » ses expériences. Etienne Pascal démontrait longuement que ces propos étaient très injurieux et de mauvais goût et donnait à cette occasion une excellente théorie de l'antithèse et de la métaphore. Blaise était encore irrité de la précaution que Noel avait prise de lui faire dire que ses pointes n'étaient pas pour lui. « Trouviez-vous en lui sujet de croire, disait son père, qu'il fût si peu intelligent, que de ne pas connaître l'artifice de votre civilité à contre-temps ? » Il continuait :

Non, mon Père, ne vous abusez point ; on voit votre intention à découvert ; vous avez pensé que ce ne vous serait pas peu de gloire, de tâcher seulement (sans y parvenir) à détruire des expériences qui avaient été, par tant d'honnêtes gens, jugées dignes d'être considérées, et vous n'avez pas estimé de vous être acquitté dignement de votre tâche, si vous ne traitiez du haut en bas, et, qui plus est, injurieusement, et les expériences, et celui qui les a faites, et tous ceux qui les ont considérées, en les présentant à Son Altesse comme ridicules, fausses et mal entendues : vous vous êtes imaginé que Son Altesse jugerait par la hardiesse de votre procédure et du ton que vous avez pris, que vous étiez l'oracle à qui l'on doit avoir recours en ces matières...

Étienne Pascal se plaignait de la peine que cette affaire lui donnait ; il avait dû lire d'abord toutes les pièces du procès, *le Plein du Vide*, et les lettres échangées entre son fils et Noel : « Pour les voir exactement comme j'ai fait, disait-il, et pour prendre le loisir d'écrire la présente, j'ai été obligé de dérober, à mon repos de quelques nuits, le temps que je n'aurais pu dérober à mon travail de quelques jours, sans faire tort à mon devoir. »

Étienne Pascal, en effet, n'était pas alors sans besogne : l'intendance de Normandie venait d'être supprimée ; il avait à liquider son administration. On est surpris d'abord qu'un vieillard aussi occupé se soit donné la peine, pour une raison aussi futile, d'écrire une lettre qui, dans l'édition in-octavo de Bossut, remplit vingt pages de petits caractères. Ne nous apitoyons cependant pas trop sur ses nuits sans sommeil. De cette longue lettre, Étienne Pascal n'écrivit pas un mot. C'est

parmi les contemporains d'Olivier de Serres qu'il avait appris le français, et les dix lignes que nous avons de lui nous montrent qu'à la fin de sa vie il écrivait encore la langue de sa jeunesse[1].

Cette lettre, un seul homme au monde a pu l'écrire. Nul autre que Blaise Pascal n'avait cette connaissance approfondie de la syntaxe et du vocabulaire, cet infaillible instinct du rythme et de l'harmonie, cette rhétorique consciente et savante, cet équilibre des périodes, cette variété de tours, ces habiles transitions, cette continuité de souffle, cette éloquence véhémente qui ne détonne jamais, cette verve torrentielle que surveille et contient un goût qui ne s'oublie pas un instant, disons aussi cette virulente âpreté, cette ingénieuse perfidie, cette virtuosité de pamphlétaire, et, comme dira Voltaire, cet art terrible de donner un air criminel aux choses les plus innocentes. Admirable pour le rhéteur, cette lettre est douloureuse pour l'homme qui, sachant ce que fut la politesse doucereuse de cette époque, se souvient que c'est contre un homme vivant que fut dardée cette rhétorique enragée, et que cet homme était un vieillard inoffensif et bienveillant, qui faisait de son mieux pour améliorer l'enseignement de la philosophie.

D'un bout à l'autre de cette lettre, on sent la cruauté d'un enfant vaniteux qui ne pense pas au mal qu'il fait, parce que, ne se doutant pas que les autres hommes sont pareils à lui, il ne sait pas que ce qui le fait souffrir peut aussi les faire souffrir. Son imagination diabolique rend monstrueux tout ce qu'elle atteint ; de la chose la plus simple, elle sait faire

1. Ces lignes d'Étienne Pascal, dont l'autographe nous a été conservé, sont un post-scriptum à une lettre qu'écrivait Blaise à Gilberte, le 31 janvier 1643.

« Ma bonne fille m'excusera si je ne lui écris comme je le désirerais, n'y ayant aucun loisir. Car je n'ai jamais été dans l'embarras à la dixième partie de ce que j'y suis à présent. Je ne saurais l'être davantage à moins d'en avoir trop; il y a quatre mois que je ne me suis pas couché six fois devant deux heures après minuit.

» Je vous avais commencé dernièrement une lettre de raillerie sur le sujet de la vôtre dernière, touchant le mariage de M. Desjeux; mais je n'ai jamais eu le loisir de l'achever. Pour nouvelles, la fille de M. de Paris, maître des comptes, mariée à M. de Neufville, aussi maître des comptes, est décédée, comme aussi la fille de Belair, mariée au petit Lambert. Votre petit a couché céans cette nuit. Il se porte Dieu grâce, très bien. Je suis toujours

» Votre bon et excellent ami,

» PASCAL. »

une laideur ou un crime ; les inoffensives niaiseries du titre et de la dédicace deviennent un monde de cuistrerie, de prétention et de bêtise venimeuse.

Noel apparaît comme un plaisantin hargneux qui s'acharne à dénigrer les travaux des savants : parce qu'il a, dans son livre dédié au prince de Conti, reproduit un passage de sa lettre à Pascal, le voilà coupable d'avoir manqué de respect au prince, en lui présentant un ouvrage qui n'était pas entièrement inédit ; de ce seul fait qu'il a imaginé une substance qui tient à la fois de l'éther et du « Feu élémentaire ». Pascal sait tirer deux accusations : la première, d'avoir voulu voler à Descartes sa matière subtile ; la seconde, qui pouvait être dangereuse, d'avoir enseigné « une chose nouvellement inventée ». Et quand il a bafoué, déchiré, dénoncé le vieux jésuite, il prend un ton dévot pour l'inviter à mettre fin à ce qu'il appelle un commerce d'invectives : « Autrement, s'écrie-t-il, je proteste devant Dieu de supporter et oublier toutes les injures dont une mauvaise inclination ou un mauvais conseil pourraient vous rendre capable, en vous montrant, à la face de toute la France, l'exemple de la modestie que vous devriez nous avoir enseignée... Laissez, s'il vous plaît, ces façons d'écrire et de parler à ceux à qui Dieu a donné moins de lumière ; ou plutôt, par raison et correction fraternelles, s'il y échet, et surtout, par notre propre exemple, s'il nous est possible, bannissons-les du monde. »

Noel ne répondit pas, que nous sachions, à cette « correction fraternelle », conforme « au précepte de l'Évangile » ; dans la seconde édition de son livre, il supprima la malencontreuse dédicace qui avait déchaîné cet ouragan.

Est-ce bien elle qui l'avait déchaîné ? Plus on la relit, moins on y trouve la justification d'une pareille fureur. Noel n'a pas insulté Pascal ; il a dit seulement que les expériences sont mal interprétées par ceux qui essaient d'en tirer des conclusions philosophiques. Pascal ne doit pas se sentir atteint, puisqu'il essaie lui-même, en ce moment, de démontrer que jamais il ne s'est prononcé pour le Vide. Faut-il croire qu'il y eut là-dessous quelque sujet de colère qu'il ne nous a pas dit ?

*
* *

Descartes triomphe : la cause du phénomène n'est pas une attraction, c'est une impulsion. Alors apparaît une nouvelle question qui le met aux prises avec Gassendi : pourquoi cette impulsion est-elle égale au poids d'une colonne de mercure de vingt-sept pouces ? Est-elle toujours égale à elle-même ?

A Aix, où il se reposait de son enseignement du Collège Royal tout en écrivant ses *Animadversiones in decimum librum librum Diogenis Laertii*, Gassendi avait appris, en 1646, les expériences de Rouen, par une lettre d'Auzout. Il avait interrompu son travail pour écrire une dissertation *De nupero experimento circa vacuum*, où il interprétait les observations nouvelles au profit de sa philosophie. Rentré à Paris, il avait suivi assidument les discussions de l'Académie Mersenne ; plus tard, dans ses lettres à Bernier et à Barancy, il exposera complètement ses théories.

Comme les physiciens d'Alexandrie, comme Héron, comme Galilée, Gassendi demande l'explication des phénomènes naturels à des propriétés de la matière que l'esprit humain ne peut ni pénétrer ni analyser, et devant lesquelles il doit s'arrêter en avouant son impuissance. Gassendi attribue donc le gonflement de la vessie dans le vide aux habitudes de la matière organique qui reprend sa forme et ses positions accoutumées aussitôt qu'est supprimée la force qui s'y opposait : comme un parchemin se déroule quand on le dénoue, comme une claie d'osier se redresse quand on cesse de la ployer, les fibres de la vessie se courbent en voûte dès qu'elles se trouvent dans un milieu plus rare et moins résistant, parce que c'est la forme qui, par l'accoutumance, leur est devenue normale et naturelle. De même, les molécules de l'air ont des positions habituelles, un écartement normal qu'elles tendent à rétablir quand on le modifie ; elles cèdent jusqu'à un certain point, et résistent à partir de ce point. Cette élasticité, cette propriété naturelle est un inconnaissable, une qualité première sur laquelle nous ne savons, nous ne saurons jamais rien de plus : l'air fait contrepoids à vingt-sept pouces de mercure, parce qu'il a la propriété de faire contrepoids à vingt-sept pouces de mercure, ni plus ni moins :

Telle est la condition de notre connaissance : nous ne pouvons pénétrer dans l'intimité des causes, nous ne pouvons que constater des phénomènes; nous devons être satisfaits si ces phénomènes nous suggèrent quelques hypothèses que nous puissions appliquer ensuite à l'étude d'autres phénomènes... Si nos yeux étaient assez perçants pour pénétrer la structure de l'air et du vif-argent, si nous pouvions voir les atomes, leurs forces d'attraction et d'expansion, leurs formes, les vides qui les séparent, le plus ou moins de facilité de leurs arrangements, nous n'aurions pas besoin de raisonner, nous pourrions dire : voilà la cause. Mais puisque ce n'est pas le cas, que pouvons-nous faire, sinon penser et dire que la nature de ces corps est telle qu'il en résulte tel effet et non tel autre, que l'air fait équilibre à vingt-sept pouces de mercure, et pas davantage?

L'expérience que Descartes avait conseillée à Pascal suppose, au contraire, une théorie dans laquelle la hauteur du mercure est fonction d'une autre quantité également mesurable : la hauteur de l'atmosphère. C'est plus que l'opposition de deux théories physiques, c'est le conflit de deux philosophies : au phénoménisme agnostique de la science grecque, se heurte encore une fois l'audacieux dogmatisme rationaliste d'Aristote, mais rajeuni, restauré, débarrassé de la confusion de la connaissance et de l'être qui l'avait rendu stérile, fortifié de notions nouvelles et plus que jamais résolu à rendre raison de tout.

Pour prononcer sur la question nouvelle, il ne suffisait plus, comme avait fait Auzout, de supprimer et de reproduire la cause, il fallait la faire varier. L'expérience du Puy-de-Dôme conservait donc sa raison d'être et son utilité.

C'est ainsi du moins qu'elle s'insère logiquement dans la série des recherches de cette époque, et il est bien probable que la question fut posée de la sorte dans les discussions qu'eurent ensemble Gassendi et Roberval, devenu cartésien, au moins sur ce point. Mais il faut reconnaître qu'on n'en trouve pas la preuve; rien n'indique que, historiquement, les choses se soient passées comme nous le supposons et que ce soit bien la raison pour laquelle Pascal pensa qu'il y avait lieu de compléter la découverte d'Auzout. Il en donnera même une toute autre raison, bien inattendue et bien peu convaincante. « Parce que, écrira-t-il à Périer, tous les effets de cette dernière expérience des deux tuyaux, qui s'expliquent si natu-

rellement par la seule pression et pesanteur de l'air, peuvent encore être expliquées assez probablement par l'horreur du vide, je me tiens dans cette ancienne maxime. »

Dès le mois de juin 1648, Mersenne s'est déclaré satisfait et convaincu. Roberval, que nous savons si prudent, si fidèle aux règles de Bacon et aux théories de Galilée, si prévenu contre l'impulsion parce qu'elle semble contredire sa théorie de l'attraction et qu'elle est l'idée fondamentale du cartésianisme, Roberval n'a pas hésité : dès le mois de juin 1648, il s'est rallié à l'explication par la pression atmosphérique. Pourquoi donc Pascal, qui a tant de considération pour Roberval, qui est bien moins circonspect que lui, puisqu'il s'est prononcé pour le vide absolu dans un temps où Roberval réservait encore sa réponse, pourquoi Pascal s'en tient-il à la vieille explication que tous ses amis jugent absurde? Pourquoi a-t-il besoin de l'expérience sur une montagne pour suivre Roberval et croire à la colonne d'air? Et pourquoi nous donne-t-il de son attitude une raison qui nous ferait douter de son intelligence et de sa bonne foi, si nous n'étions aussi assurés que nous sommes de l'une et de l'autre?

FÉLIX MATHIEU

(La fin prochainement.)

MICHEL-ANGE

C'était un bourgeois florentin, — de cette Florence aux palais sombres, aux tours jaillissantes comme des lances, aux collines souples et sèches, finement ciselées sur le ciel de violettes, avec les fuseaux noirs de leurs petits cyprès et l'écharpe d'argent des oliviers frissonnant comme des flots, — de cette Florence à l'élégance aiguë, où la blême figure ironique de Laurent de Médicis et Machiavel à la grande bouche madrée rencontraient la *Primavera* et les Vénus chlorotiques de Botticelli, aux cheveux d'or pâle, — de cette Florence fiévreuse, orgueilleuse, névrosée, en proie à tous les fanatismes, secouée par toutes les hystéries religieuses ou sociales, où chacun était libre et où chacun était tyran, où il faisait si bon vivre et où la vie était un enfer, — de cette ville aux citoyens intelligents, intolérants, enthousiastes, haineux, à la langue acérée, à l'esprit soupçonneux, s'épiant, se jalousant, se dévorant les uns les autres, — de cette ville où il n'y avait pas de place pour le libre esprit d'un Léonard, — où Botticelli finissait dans le mysticisme halluciné d'un puritain d'Écosse, — où Savonarole au profil de bouc, aux yeux ardents, faisait danser des rondes à ses moines autour du bûcher qui brûlait les œuvres d'art, — et où, trois ans plus tard, le bûcher se relevait pour brûler le prophète.

De cette ville et de ce temps, il fut, avec tous leurs préjugés, leurs passions et leur fièvre.

***

Il était de grandeur moyenne, large d'épaules, fortement charpenté et musclé. Le corps déformé par le travail, il marchait la tête levée, le dos creusé et le ventre en avant. Ainsi nous le montre un portrait de François de Hollande : debout, de profil, vêtu de noir ; un manteau romain sur les épaules ; sur la tête, une chappe d'étoffe, et, sur cette chappe, un grand chapeau de feutre noir, très enfoncé. Il avait le crâne rond, le front carré, renflé au-dessus des yeux, sillonné de rides, surtout profondes entre les sourcils très arqués. Les cheveux étaient noirs, peu fournis, ébouriffés et frisottant un peu. Les yeux petits, tristes et forts, étaient couleur de corne, changeants et mouchetés de taches jaunâtres et bleuâtres. Le nez, large et droit, avec une petite bosse au milieu, avait été écrasé par le coup de poing du sculpteur Torrigiani. La bouche était fine ; la lèvre inférieure avançait un peu. De maigres favoris, une barbe de faune, fourchue, peu épaisse, et longue de quatre à cinq pouces, encadraient les joues creusées aux pommettes saillantes [1].

Dans l'ensemble de la physionomie, la tristesse, l'incertitude domine. C'est bien une figure du temps de Tasse, — inquiète, anxieuse, rongée de doutes. Ses yeux poignants inspirent, appellent la compassion.

***

Qui ne croit pas au génie, qui ne sait ce qu'il est, qu'il regarde Michel-Ange. Jamais homme n'en fut ainsi la proie. Ce génie ne semblait pas de la même nature que lui : c'était un conquérant qui s'était rué en lui, et le tenait asservi. Sa volonté n'y était pour rien ; et l'on pourrait presque

1. Cette description s'inspire des divers portraits de Michel-Ange : surtout de celui de Marcello Venusti, qui est au Capitole, — de la gravure de François de Hollande, qui date de 1538-9, — de celle de Giulio Bonasoni, qui est de 1546, — et de la description de Condivi, faite en 1553.

dire : pour rien, son esprit et son cœur. C'était une exaltation frénétique, une vie formidable dans un corps et une âme trop faibles pour la contenir.

Il vivait dans une fureur continue. La souffrance de cet excès de force, dont il était comme gonflé, l'obligeait à agir, agir sans cesse, sans une heure de repos. Il écrivait :

Je m'épuise de travail, comme jamais homme n'a fait, je ne pense à rien autre qu'à travailler nuit et jour.

Ce besoin d'activité maladif ne lui faisait pas seulement accumuler les tâches et accepter plus de commandes qu'il n'en pouvait exécuter : cela dégénérait en manie. Il voulait sculpter des montagnes[1]. S'il avait un monument à bâtir, il perdait des années dans les carrières, à faire choix de ses blocs, à construire des routes pour leur transport ; il voulait être tout : ingénieur, manœuvre, tailleur de pierres. Il voulait tout faire lui-même, élever des palais, des églises, à lui tout seul. C'était se condamner à une vie de forçat. Il ne s'accordait même pas le temps de manger et de dormir. A chaque instant, dans ses lettres, revient ce lamentable refrain :

J'ai à peine le temps de manger... Je n'ai pas le temps de manger... Depuis douze ans, je ruine mon corps par les fatigues, je manque du nécessaire... Je n'ai pas un sou, je suis nu, je souffre de mille peines... Je vis dans la misère et dans les peines... je lutte avec la misère[2]...

Cette misère, — si nous nous en tenons au sens de misère matérielle, — cette misère était imaginaire. Michel-Ange était riche ; il se fit riche, très riche. Il laissa à sa mort des sommes considérables ; il possédait six ou sept maisons, presque autant de terres[3]. Mais il ne faisait rien de toute cette richesse.

1. « Un jour qu'il parcourait à cheval le pays de Carrare, il vit un mont qui dominait la côte : le désir le saisit de le sculpter tout entier, de le transformer en un colosse, visible de loin aux navigateurs. Il l'eût fait, s'il avait eu le temps et si on le lui avait permis. » (Condivi).

2. Lettres de 1507, 1509, 1512, 1513, 1525, 1547.

3. On trouva, après sa mort, dans sa maison de Rome, 7 à 8 000 ducats d'or, évalués à 4 ou 500 000 francs d'aujourd'hui. De plus, Vasari dit qu'il avait déjà donné, en deux fois, à son neveu, 7 000 écus, et 2 000 à son serviteur Urbino. Il avait de grosses sommes placées à Florence. La *Denunzia de' beni* de 1534 montr

Il vivait comme un pauvre, attaché à sa tâche, comme un cheval à sa meule. Il eût voulu se dégager, il ne le pouvait pas. Il était l'esclave de cette force, de ce génie (qu'on l'appelle comme on voudra), de cette fureur de travail, qui n'admettait point qu'il se reposât jamais. Personne ne pouvait comprendre qu'il se torturât ainsi. Personne ne pouvait comprendre qu'il n'était pas le maître de ne pas se torturer, que c'était là une nécessité pour lui. Son père même, qui avait beaucoup de traits de ressemblance avec lui, lui faisait des reproches :

Ton frère m'a dit que tu vis avec une grande économie, et même d'une façon misérable. L'économie est bonne. Mais la misère est mauvaise : c'est un vice qui déplaît à Dieu et aux hommes ; elle nuira à ton âme et à ton corps. Tant que tu seras jeune, cela ira encore ; mais quand tu ne le seras plus, les maladies et les infirmités qui auront pris naissance dans cette vie mauvaise et misérable sortiront toutes au jour. Évite la misère, vis avec modération, fais attention à ne pas manquer du nécessaire, garde-toi de l'excès de travail.

Et il ajoute quelques conseils d'hygiène, qui montrent la barbarie du temps :

Avant tout, soigne ta tête, tiens-toi modérément chaud, et ne te lave jamais : fais-toi nettoyer, et ne te lave jamais[1].

Ces derniers conseils, je ne sais pas si Michel-Ange les a suivis : j'ai bien peur que oui ; mais les premiers, ceux qui l'engageaient à plus de modération dans le travail et à se donner plus d'aisance, ceux-là ne firent jamais rien. Jamais il ne consentit à se traiter d'une façon plus humaine. Il se nourrissait d'un peu de pain et de vin. Il dormait quelques heures à peine. Quand il était à Bologne, occupé à la statue de bronze de Jules II, il n'avait qu'un lit pour lui et ses trois aides[2]. Il se couchait tout habillé et tout botté. Une fois, les

qu'il possédait alors six maisons et sept terres à Florence, Settignano, Rovezzano, Stradello, S. Stefano de Pozzolatico, etc. Il avait la passion de la terre. Il en achète constamment : en 1505, 1506, 1512, 1515, 1517, 1518, 1519, 1520, etc. C'était là chez lui une sorte d'instinct, une hérédité de paysan. D'ailleurs, s'il amassait, ce n'était pas pour lui : il dépensait pour les autres, et se privait de tout.

1. 19 décembre 1500.

2 *Lettres*. 1506.

jambes enflèrent ; il fallut fendre les bottes, en les enlevant, la peau des jambes vint avec.

Cette hygiène effroyable fit que, comme son père l'en avait averti, il fut constamment malade. J'ai relevé dans ses lettres les traces de quatorze ou quinze maladies graves. Il avait des fièvres qui le mirent plus d'une fois près de la mort. Il souffrait des yeux, des dents, de la tête, du cœur. Il était rongé de névralgies, surtout quand il dormait; le sommeil lui était une souffrance. Il fut vieux de bonne heure. A quarante-deux ans, il avait le sentiment de sa décrépitude[1] A quarante-huit ans, il écrit que, s'il travaille un jour, il doit se reposer quatre[2]. Il refusait obstinément de se laisser soigner par aucun médecin.

Son esprit, encore plus que son corps, subit les conséquences de cette vie de travail forcené. Le pessimisme le minait. C'était chez lui un mal héréditaire. Quand il était jeune, il s'épuisait à rassurer son père, qui semble avoir eu, par moments, des accès de délire de la persécution. Michel-Ange était lui-même plus atteint que celui qu'il soignait. Cette activité sans relâche, cette fatigue écrasante, dont il n'arrivait jamais à se reposer, le livraient sans défense à toutes les aberrations de son esprit, qui tremblait de soupçons. Il se défiait de tous et de tout. Tout l'inquiétait; les siens eux-mêmes se moquaient de cette inquiétude éternelle. Plusieurs fois dans sa vie, il fut pris brusquement de terreurs paniques; quand il en était la proie, il s'enfuyait comme un fou, jusqu'au bout de l'Italie. Il y en a deux exemples bien caractéristiques. Le premier, quand il avait dix-neuf ans, au temps des prophéties de Savonarole, peu avant l'expulsion des Médicis par les Florentins : un songe que lui conta un ami le terrifia tellement qu'il s'enfuit jusqu'à Venise. L'autre est bien plus grave encore : c'était à Florence, pendant le siège de 1529; Michel-Ange avait cinquante-quatre ans, il était chargé de défendre les fortifications de la ville, et il s'en acquittait avec une ardeur extrême. Soudain, — on ne sait ce qui lui passa par la tête : un mot qu'on lui dit, une

1. *Lettres*. Juillet 1517.

2. *Ibid.* Juillet 1523.

hallucination, — il fuit de nouveau, à toutes brides, jusqu'à Venise ; il fut sur le point de s'enfuir en France. — Ce n'était point lâcheté. Une fois l'accès passé (et c'était l'affaire de quelques jours), Michel-Ange ressentait une honte mortelle ; et il revenait, il revenait s'exposer, comme il fit, après sa fuite de Florence assiégée, où il rentra délibérément, pour rester à son poste périlleux jusqu'à la prise de la ville. C'était donc là un phénomène maladif, qui s'explique par les alternatives de surexcitation et de prostration où le jetait sa fièvre.

Ces crises de panique étaient rares sans doute ; mais, dans la vie ordinaire, il était toujours, comme il disait lui-même, « dans un état de mélancolie, ou plutôt de folie ». A force de souffrir, il avait fini par prendre une sorte de goût de la souffrance, il y trouvait une joie amère :

Plus me plaît ce qui plus me nuit...
E piu mi giova dove piu mi nuoce[1]...

Ma joie, c'est la mélancolie...
La mia allegrez' è la maninconia[2]...

Nul être ne fut moins fait pour la joie et mieux fait pour la douleur. C'est elle seule qu'il voyait, elle seule qu'il sentait dans l'immense univers. Tout le pessimisme du monde se résume dans ce cri de désespoir, d'une injustice sublime :

Mille joies ne valent pas un seul tourment !...
Mille piacer non vaglion un tormento[3]*!...*

Il y a une grande différence entre la tristesse d'un Beethoven, pourtant si malheureux, et celle de Michel-Ange. Beethoven fut triste par la faute des circonstances ; mais il était gai de nature, il aspirait à la joie. Michel-Ange avait la tristesse en lui. Aussi cette tristesse, non moins que son travail perpétuel, l'isola du reste des hommes. La tristesse fait peur aux hommes, d'instinct ils la fuient. Michel-Ange faisait le vide autour de lui.

1. *Poésies*, Édition Carl Frey. XLII.
2. *Ibid.* LXXXI.
3. *Ibid.* LXXIV

*
* *

Et pourtant cet homme aimait. Il avait un cœur très tendre et passionné. Combien il devait souffrir de cette opposition entre son besoin d'aimer et son génie sombre et violent « qui le séparait presque complètement, comme dit Condivi, de toute société humaine », — on le voit, quand on étudie sa vie intime, ses rapports avec sa famille, avec ses amis, avec son fils adoptif, avec ceux qu'il aima.

Sa mère mourut quand il n'avait que six ans. En revanche, il garda longtemps son père, qui vécut fort âgé[1]. Il avait quatre frères.

Le père, qui remplit diverses fonctions administratives, n'était pas un mauvais homme; mais il était soupçonneux. irritable, pessimiste, d'une religion triste et inquiète; et ses défauts ne devaient pas s'atténuer avec l'âge : — loin de là.

Des quatre frères, l'un, qui était l'aîné de Michel-Ange, se fit moine, et il disparut de la vie de la famille; il n'y joua aucun rôle[2]. Les trois autres : Buonarroto, Giovan-Simone, et Gismondo, étaient les cadets de Michel-Ange, qui prit très au sérieux son devoir de frère aîné et de chef de famille. Ils étaient des plus médiocres : l'un fut paysan, et cultiva ses champs; les autres firent le commerce de draps, quand du moins ils se décidèrent à faire quelque chose; — et ils ne s'y décidèrent pas vite.

Tous, le père comme les trois frères, qui ne vivaient pas en parfaite intelligence, qui se disputaient même parfois entre eux comme des chiens, s'entendaient à merveille sur un point : à savoir que, puisque Michel-Ange avait plus de talent qu'eux, et puisqu'il travaillait davantage, il devait les soutenir tous. Ils vivaient à ses crochets, abusaient de lui, l'obsédaient de récriminations et de demandes d'argent. Michel-Ange mettait son orgueil à ne jamais refuser. Comme il disait, il se serait

1. Quand son père mourut, Michel-Ange avait cinquante-neuf ans. — Il est remarquable qu'il ne fut « émancipé » par son père qu'à trente-trois ans, en 1508. (Acte officiel, enregistré le 28 mars 1508, à Florence.)

2. Lionardo, frère aîné de Michel-Ange, était plus âgé que lui de deux ans. — Il se fit moine, et fut Savonaroliste.

« plutôt vendu comme esclave [1] ». Son père ne cessait de geindre. Michel-Ange devait passer son temps à lui rendre courage, quand lui-même souvent aurait eu bien besoin qu'on lui en donnât.

Ne vous agitez pas, ce ne sont pas là des choses où la vie soit en jeu... Je ne vous laisserai jamais manquer de rien, aussi longtemps que j'aurai moi-même quelque chose... Quand bien même tout ce que vous avez au monde vous serait pris, vous ne manquerez de rien, tant que j'existerai... J'aime mieux être pauvre et vous savoir en vie qu'avoir tout l'or du monde et que vous soyez mort... Depuis quinze ans, je n'ai pas eu une bonne heure; j'ai tout fait pour vous soutenir, et vous ne l'avez jamais reconnu, ni cru. Dieu vous pardonne à tous! Je suis prêt, dans l'avenir, aussi longtemps que je vivrai, à toujours agir de la même façon, pourvu seulement que je le puisse [2].

Les trois frères attendaient de lui de l'argent, une position; ils puisaient sans scrupules dans le petit capital qu'il avait amassé à Florence; ils venaient se faire héberger chez lui à Rome; ils se faisaient acheter, les uns un fonds de commerce, l'autre des terres. Et ils ne lui en savaient aucun gré : il semblait que cela leur fût dû. Michel-Ange savait qu'ils l'exploitaient; mais il les laissait faire. — Les drôles ne s'en tenaient point là. Ils se conduisaient mal, et maltraitaient le père, en l'absence de Michel-Ange. Quand celui-ci venait à l'apprendre, lui qui avait de l'autorité paternelle une idée religieuse, il éclatait de fureur. Il menait ses frères comme des gamins vicieux, à coups de fouet. Il les eût tués, au besoin.

Voici la lettre qu'il écrit à son frère Giovan-Simone, après qu'il vient d'apprendre que Giovan-Simone a brutalisé son père [3] :

Giovan-Simone,

On dit que qui fait du bien au bon le rend meilleur, mais que les bienfaits rendent le méchant plus méchant. Voici bien des années que je cherche, avec de bonnes paroles et de bonnes façons d'agir, à te ramener à une vie honnête et en paix avec ton père et avec nous

1. *Lettres*. 19 août 1497.

2. Lettres de 1509 à 1512.

3. Remarquez que Giovan-Simone était alors un homme de trente ans, et que Michel-Ange n'avait que quatre ans de plus que lui.

autres, et tu es toujours pire... Je pourrais te parler longuement; mais ce seraient des mots... Pour en finir, sache avec certitude que tu ne possèdes rien au monde, car c'est moi qui te donne l'entretien pour vivre, par amour pour Dieu, parce que je croyais que tu étais mon frère comme les autres. Mais maintenant je suis certain que tu n'es pas mon frère : car, si tu l'étais, tu n'aurais pas menacé mon père. Tu es bien plutôt une bête, et je te traiterai comme une bête. Sache que qui voit son père menacé ou maltraité a le devoir d'exposer sa vie pour lui... Assez là-dessus... Je te dis que tu ne possèdes rien au monde; et si j'entends seulement la moindre chose de toi, je viendrai t'apprendre à dilapider ton bien et à mettre le feu à la maison et aux domaines que tu n'as pas gagnés; tu n'es pas où tu crois. Si je viens de ton côté, je te montrerai des choses qui te feront pleurer des larmes brûlantes et connaître sur quoi tu fondes ton arrogance... Si tu veux t'appliquer à bien agir, à honorer et à révérer ton père, je t'aiderai comme les autres, et, sous peu, je te procurerai une bonne boutique. Mais si tu ne fais pas ainsi, je viendrai, et j'arrangerai tes affaires d'une telle façon que tu connaîtras qui tu es, et que tu sauras exactement ce que tu as au monde... Rien de plus! Où les paroles me manquent, je supplée par les faits.

MICHELAGNIOLO à Rome.

Deux lignes encore. Depuis douze ans, je mène une vie misérable par toute l'Italie, je supporte toute honte, je souffre toute peine, je déchire mon corps par toutes les fatigues, j'expose ma vie à mille dangers, uniquement pour aider ma maison; — et maintenant que j'ai commencé à la relever un peu, tu t'amuses à détruire en une heure ce que j'ai édifié en tant d'années et avec tant de peines... Corps du Christ! Cela ne sera point! Car je suis homme à mettre en pièces dix mille de tes semblables, si cela est nécessaire. — C'est pourquoi sois sage, et ne pousse pas à bout quelqu'un qui a bien autrement de passions que toi[1].

Son père, qu'il défendait avec une telle violence, ne reconnaissait guère son amour. Il devenait de plus en plus injuste avec l'âge. Un jour, il s'avisa de s'enfuir de Florence, en ac-

1. *Lettres.* Daté par Henry Thode : printemps 1509 (dans l'édition Milanesi : juillet 1508). D'autres lettres, à peu près analogues, sont adressées aux deux autres frères : à Gismondo, en octobre 1509 ; à Buonarroto, en juillet 1513. Ils le harcelaient sans pitié. Michel-Ange écrivait à Buonarroto :

Quand un cheval court autant qu'il peut, il n'est pas bon de lui donner de l'éperon, pour qu'il coure plus qu'il ne peut. Mais vous ne m'avez jamais connu, et vous ne me connaissez pas. Que Dieu vous pardonne! C'est lui qui m'a accordé la grâce de suffire à tout ce que j'ai fait pour vous aider. Mais vous ne le reconnaîtrez que quand vous ne m'aurez plus.

cusant son fils de l'avoir chassé. Michel Ange lui écrivit cette lettre admirable :

Très cher père, j'ai été bien surpris hier de ne pas vous trouver à la maison ; et maintenant que j'apprends que vous vous plaignez de moi, et que vous dites que je vous ai chassé, je m'étonne encore plus. Depuis le jour où je suis né jusqu'à aujourd'hui, je suis certain de n'avoir jamais eu l'intention de faire chose, grande ou petite, qui vous déplût ; toutes les peines que j'ai supportées, je les ai toujours supportées par amour de vous. J'ai toujours pris votre parti. Il y a peu de jours encore, je vous disais et je vous promettais de vous consacrer toutes mes forces, aussi longtemps que je vivrais ; et je vous le promets de nouveau. Je suis stupéfait que vous ayez si vite oublié tout cela. Depuis trente ans, vous m'avez éprouvé, vous et vos fils, vous savez que j'ai toujours été bon pour vous, autant que je le pouvais, en pensée et en action. Comment pouvez-vous aller répéter partout que je vous ai chassé ? Ne voyez-vous pas quelle réputation vous me faites ? Il ne me manque plus rien à présent, avec mes autres soucis ; et tous ces soucis, je les ai par amour pour vous ! Vous m'en récompensez bien !... Mais qu'il en soit ce qui voudra : je veux me persuader à moi-même que je n'ai jamais cessé de vous causer honte et dommage, et je vous en demande pardon, comme si je l'avais fait. Pardonnez-moi, comme à un fils qui a toujours mal vécu, et qui vous a fait tout le mal qu'on peut faire en ce monde. Encore une fois, je vous en prie, pardonnez-moi, comme à un misérable que je suis ; mais ne me donnez pas cette réputation que je vous aurais chassé : car ma réputation m'importe plus que vous ne croyez ; malgré tout, je suis pourtant votre fils[1] *!*

Tant d'amour et d'humilité ne désarmait qu'un instant l'esprit aigri du vieillard. Quelque temps après, il accusait son fils de le voler. Michel-Ange, poussé à bout, lui écrivit :

Je ne sais plus ce que vous voulez de moi. S'il vous est à charge que je vive, vous avez trouvé le bon moyen pour vous débarrasser de moi, et vous rentrerez bientôt en possession des clefs du trésor que vous prétendez que je garde. Et vous ferez bien : car chacun sait à Florence que vous étiez un homme immensément riche, que je vous ai toujours volé, et que je mérite d'être châtié : vous serez hautement loué !... Dites et criez de moi tout ce que vous voulez, mais ne m'écrivez plus : car vous ne me laissez plus travailler. Vous me forcez à vous rappeler tout ce que vous avez reçu de moi, depuis vingt-cinq ans. Je ne voudrais pas le dire ; mais je suis bien forcé de le

1. *Lettres.* — Daté par Henry Thode : 1521. (Milanesi : 1516.)

dire, à la fin!... Prenez garde... On ne meurt qu'une fois, et on ne revient plus après, pour réparer les injustices qu'on a commises. Vous avez attendu jusqu'à la veille de la mort pour les faire. Dieu vous aide![1]

*
* *

Tel était le secours et l'affection que Michel Ange trouvait chez les siens.

Nul amour ne le consolait.

Il n'était pas beau. Lui-même plaisantait de ses infirmités; et voici le portrait qu'il traçait de lui-même au temps où il peignait la voûte de la Sixtine:

La peine m'a fait un goître, comme l'eau en fait aux chats de Lombardie. Mon ventre pointe vers mon menton, ma barbe se rebrousse vers le ciel, mon crâne s'appuie sur mon dos, ma poitrine est comme celle d'une harpie; le pinceau, en s'égouttant sur mon visage, y a fait un carrelage bariolé. Les lombes me sont rentrés dans le corps, et mon derrière fait contrepoids. Je marche au hasard, sans que je puisse voir mes pieds. Ma peau s'allonge par devant, et se ratatine par derrière: je suis tendu, comme un arc syrien. Mon intelligence est aussi baroque que mon corps: car on joue mal d'un roseau recourbé[2].

Il ne faut pas être dupe de cette bonne humeur. Michel-Ange souffrait d'être laid. Pour un homme, tel que lui, épris plus que personne de la beauté physique, la laideur était une honte[3]. On trouve souvent la trace de son humiliation dans ses madrigaux. Son chagrin était d'autant plus cuisant qu'il fut, toute sa vie, dévoré d'amour; et il ne semble pas qu'il ait jamais été payé de retour. Alors il se repliait en lui, et confiait à la poésie sa tendresse et sa peine.

Depuis l'enfance, il composait des vers: ce lui était un besoin impérieux. Il couvrait ses dessins, ses lettres, ses feuilles volantes, de pensées qu'il reprenait ensuite et retravaillait sans cesse. Malheureusement, il fit brûler le plus grand nombre de ses poésies de jeunesse. Le peu qui nous en reste suffit pourtant à évoquer ses passions.

1. *Lettres*. Juin 1523.

2. *Poésies*. Édition Frey. IX. (Juin-juillet 1510.)

3. Henry Thode a mis très justement ce trait en lumière dans son remarquable ouvrage sur *Michelangelo und das Ende der Renaissance*. (1902. Berlin.)

Parmi les plus anciennes poésies, ce fragment, qui semble avoir été écrit à Florence, vers 1505 :

Comment est-il possible que je ne sois plus à moi?... O Dieu! O Dieu! O Dieu!... Qui m'a arraché à moi-même? Qui peut plus en moi que moi-même?... O Dieu! O Dieu! O Dieu[1]!...

De Bologne, sur le dos d'une lettre de 1507, ce sonnet juvénile, que Henry Thode rapproche justement d'une vision de Botticelli :

Claire et de fleurs bien sertie, qu'elle est heureuse, la couronne sur sa chevelure d'or! Comme les fleurs se pressent à l'envi sur son front, à qui sera la première à le baiser! La robe qui enserre sa poitrine et s'épand au-dessous est heureuse tout le jour. Le tissu d'or n'est jamais las de frôler ses joues et son cou. Plus précieuse est encore la fortune du ruban liséré d'or, qui touche doucement d'une pression légère le sein qu'il enveloppe. La ceinture semble dire: « Je veux toujours l'étreindre... » Ah!... Et que feraient donc mes bras[2]!

Dans une longue poésie d'un caractère intime, — une sorte de confession[3] qu'on ne peut guère citer exactement ici, — Michel-Ange décrit, avec une crudité singulière d'expressions, ses angoisses d'amour :

Quand je reste un jour sans te voir, je ne puis trouver de paix nulle part. Quand je te vois, tu es pour moi comme la nourriture pour celui qui est affamé... Quand tu me souris, ou quand tu me salues dans la rue, je prends feu comme la poudre. Quand tu me parles, je rougis, je perds la voix, et soudain mon grand désir s'éteint[4]...

Puis ce sont des gémissements de douleur :

Ah! souffrance infinie, qui déchire mon cœur, quand je pense que celle que j'aime tant ne m'aime point! Comment vivre[5]?...

Ces lignes encore, écrites auprès d'études pour la madone de la chapelle des Médicis :

Seul, je reste brûlant dans l'ombre, quand le soleil dépouille le

1. *Poésies*. Édition Frey. VI.

2. *Ibid*. VII.

3. L'expression est de Carl Frey, qui date la poésie, sans raison suffisante à mon sens, de 1531-32. Elle me semble beaucoup plus jeune.

4. *Poésies*. Édition Frey. XXXVI.

5. *Ibid*. XIII.

monde de ses rayons. Chacun se réjouit; et moi, étendu sur la terre, dans la douleur, je gémis et je pleure[1].

Ce cri enfin, le plus poignant de tous :

J'aime : pourquoi suis-je né ?...
Amando, a che son nato[2] *?...*

L'amour est absent des sculptures et des peintures de Michel-Ange. L'artiste n'y a fait entendre que ses pensées les plus héroïques. Il semble qu'il ait eu honte d'y mêler les faiblesses de son cœur. A la poésie seule il s'est livré. C'est là qu'il faut chercher le secret de ce cœur craintif et tendre, sous une enveloppe rude.

*
* *

Ce besoin passionné d'aimer se transformait parfois en des amitiés exaltées, dont l'ardeur d'expression a surpris ceux qui ne connaissent pas bien la pureté brûlante de Michel-Ange[3]. Ceux mêmes qui étaient l'objet de cette amitié ne la comprenaient pas toujours. L'exagération et la violence d'un tel amour les effrayait.

Michel-Ange écrivait, au meilleur et au plus noble de ces amis, au jeune gentilhomme romain, Tommaso dei Cavalieri[4] :

Mon cher seigneur, ne t'irrite pas de mon amour, qui s'adresse seulement à ce qu'il y a de meilleur en toi, car l'esprit de l'un doit

1. *Poésies.* XXII.

2. *Ibid.* CIX-35.

3. Déjà, le petit-neveu de Michel-Ange, dans sa première édition des *Rime*, en 1623, n'osa pas publier exactement les poésies à Tommaso dei Cavalieri : il laissait croire qu'elles étaient adressées à une femme. Jusqu'aux récents travaux de Scheffler et Symmonds, Cavalieri passait pour un nom supposé, qui cachait Vittoria Colonna.

4. « Par-dessus tous les autres, sans comparaison, il aima — dit Vasari — Tommaso dei Cavalieri, gentilhomme romain, jeune et passionné pour l'art. Il fit sur un carton son portrait grandeur nature, — le seul portrait qu'il ait dessiné : car il avait horreur de copier une personne vivante, à moins qu'elle ne fût d'une incomparable beauté. »

Cavalieri resta fidèle à Michel-Ange jusqu'à sa dernière heure, à laquelle il assista. Il garda sa confiance; il était le seul qui passât pour avoir de l'influence sur lui; et il eut le rare mérite d'user toujours de cette influence pour le bien et la grandeur de son ami. Ce fut lui qui décida Michel-Ange à terminer le modèle

s'éprendre de l'esprit de l'autre. Ce que j'aime, ce que j'apprends dans ton beau visage, ne peut être compris des hommes ordinaires. Qui veut le comprendre, doit d'abord mourir[1].

C'était une passion mystique, un oubli total de soi, un don de tout son être qui se fond dans l'être aimé. Le vieillard oubliait son âge, sa laideur, et sa peine, pour revivre dans l'heureuse jeunesse et la beauté de l'ami.

Avec vos beaux yeux je vois une douce lumière, que je ne peux plus voir avec mes yeux aveugles. Vos pieds m'aident à porter un fardeau que mes pieds perclus ne peuvent plus soutenir... Par votre esprit, au ciel je me sens élevé... En votre volonté est toute ma volonté. Mes pensées se forment dans votre cœur, et mes paroles dans votre souffle. Abandonné à moi-même, je suis comme la lune, que l'on ne peut voir au ciel, qu'autant que le soleil l'éclaire[2].

Pour ce grand créateur de formes admirables, qui était en même temps un grand croyant, un beau corps était divin, — un beau corps était Dieu même apparaissant sous le voile de la chair. Comme Moïse devant le buisson ardent, il n'en approchait qu'en tremblant. L'objet de son adoration était vraiment pour lui une *Idole*, comme il disait. Il se prosternait à ses pieds[3], et cette humiliation volontaire du grand homme, qui était pénible au noble Cavalieri lui-même, était d'autant plus étrange que souvent l'idole au beau visage avait une âme vulgaire et méprisable, comme Febo di Poggio[4]. Mais

de bois de la coupole de Saint-Pierre. Ce fut lui qui nous a conservé les plans de Michel-Ange pour la construction du Capitole, et qui travailla à les réaliser. Ce fut lui enfin, qui, après la mort de Michel-Ange, veilla à l'exécution de ses volontés.

1. *Poésies*. Édition Frey. XLV.

2. *Ibid.* CIX. 19.

3. La réponse que fit Michel-Ange à la première lettre de Cavalieri, le jour même où il la reçut (1er janvier 1533), est délirante. Nous en avons trois brouillons fiévreux. Michel-Ange appelle Cavalieri « un puissant génie... un miracle... la lumière de notre siècle... »; il le supplie « de ne pas le mépriser, parce qu'il ne peut se comparer à Cavalieri, à qui personne n'est égal... »

4. L'amitié pour Cavalieri ne fut pas exclusive et unique. Michel-Ange s'attacha d'abord à Gherardo Perini, vers 1522, puis à Febo di Poggio, en 1533, peu de temps après qu'il avait fait la connaissance de Cavalieri. Enfin la mort prématurée de Cecchino dei Bracci, à Rome, en 1544, lui inspira quarante-huit épigrammes funéraires, d'un idéalisme idolâtre, si l'on peut dire, et dont quelques-unes sont d'une sublime beauté.

Michel-Ange n'en voyait rien... N'en voyait-il rien vraiment? Il n'en voulait rien voir; il achevait en son cœur la statue que la nature n'avait fait qu'ébaucher.

Mais cet amour enivré de la beauté ne peut être analysé en passant, d'une façon superficielle. Il y a là un problème de psychologie complexe, que je préfère étudier à loisir, quelque autre fois. J'aime mieux le laisser de côté ici, pour m'attacher à des sentiments plus simples et plus humains.

*
* *

Le sphinx de cet amour ardent et trouble, et chaste malgré tout[1], avait quelque chose d'inquiétant et d'halluciné. A ces amitiés morbides, qui étaient un effort désespéré pour nier le néant de sa vie et pour créer l'amour dont il était affamé, succéda par bonheur l'affection sereine d'une femme, qui sut comprendre ce vieil enfant, seul, perdu dans le monde, et fit rentrer dans son âme meurtrie un peu de paix, de confiance, de raison, et l'acceptation mélancolique de la vie et de la mort.

C'était en 1533 et 1534 que l'amitié de Michel-Ange pour Cavalieri avait atteint son paroxysme. En 1535, il commença à connaître Vittoria Colonna[2].

Elle était de très haute race. Son père était le prince Fabrizio Colonna. Sa mère, Agnès de Montefeltro, était fille du grand Federigo prince d'Urbin. A dix-sept ans, elle avait épousé le marquis de Pescara, Ferrante Francesco d'Avalos, grand général, — le vainqueur de Pavie. — Elle l'aima; il ne l'aima point. Elle n'était pas belle[3]. Les médailles qu'on connaît d'elle montrent une figure virile, volontaire, et un peu dure : haut front, nez long et droit, lèvre supérieure courte et morose, lèvre inférieure légèrement avançante, bouche serrée, menton accusé. Elle était passionnément intel-

1. *Il foco onesto, che m'arde...* (*Poésies*. L.)
La casta voglia, che'l cor dentro infiamma. (*Ibid.* XLIII.)

2. Voir sur Vittoria Colonna l'ouvrage d'Alfred de Reumont (*V. C.* Fribourg 1881) et le second volume du *Michelangelo* de Henry Thode

3. Les beaux portraits où l'on a prétendu la reconnaître n'ont aucune authenticité.

lectuelle. Dans un sonnet, elle dit elle-même que « les sens grossiers, impuissants à former l'harmonie qui produit la beauté et le pur amour des nobles âmes, n'éveillèrent jamais en elle plaisir ni souffrance... Claire flamme — ajoute-t-elle — éleva mon cœur si haut, que de basses pensées l'offensent. » En rien, elle n'était faite pour être aimée du brillant et sensuel Pescara ; mais, comme le veut la déraison de l'amour, elle était faite pour l'aimer et pour en souffrir. Elle souffrit cruellement, en effet, des infidélités de son mari, qui la trompait dans sa propre maison, au su et au vu de tout Naples. Cependant, quand il mourut, en 1525, elle ne s'en consola point. Elle se réfugia dans la religion et dans la poésie. Retirée à Ischia, elle écrivit ses sonnets, où elle chantait son amour transfiguré, dans la solitude de la belle île.

Depuis 1530, ses poésies se répandirent dans toute l'Italie, et lui conquirent une gloire unique, entre les femmes de son temps. Elle était en relations avec tous les grands écrivains d'Italie, avec l'Arioste, avec Bembo, avec Castiglione, avec Bernardo Tasso. De plus en plus, la religion la prit. L'esprit de réforme catholique, le libre esprit religieux qui tendait alors à régénérer l'Église, en évitant le schisme, s'empara d'elle. Elle fut une des âmes les plus exaltées du petit groupe idéaliste qui rêva l'entente et l'union des catholiques et des protestants. Mais lorsque commença le mouvement de contre-réforme, dirigé par Paul IV, elle tomba dans un doute mortel. Elle était, comme Michel-Ange, une âme passionnée, mais faible : elle avait besoin de croire, elle était incapable de résister à l'autorité de l'Église. « Elle se faisait souffrir avec des jeûnes, des haires, tant qu'elle n'avait plus que la peau sur les os[1]. » Son ami le cardinal Reginald Pole lui rendit la paix, en l'obligeant à se soumettre, à humilier l'orgueil de son intelligence, à s'oublier en Dieu. Elle le fit avec une ivresse du sacrifice, appelant la mort comme une délivrance.

Cette femme triste et tourmentée, qui avait toujours besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer, n'avait pas moins besoin d'un être plus faible et plus malheureux qu'elle, pour dépenser

1. Déposition de Pietro Carnesecchi devant l'Inquisition, en 1566. — Plusieurs des amis de Vittoria passèrent ouvertement au protestantisme : ainsi Bernardino Ochino,. Un autre, Carnesecchi, fut brûlé par l'Inquisition, en 1567.

sur lui tout l'amour maternel dont son cœur était plein. Elle s'appliqua à cacher son trouble à Michel-Ange. Sereine en apparence, réservée, un peu froide, elle lui transmit la paix qu'elle demandait à d'autres. Elle avait quarante-six ans, quand elle le connut; il en avait soixante-trois. Elle habitait à Rome, au cloître de S. Silvestro in Capite, au-dessous de Monte Pincio. Michel-Ange habitait près de Monte Cavallo. Ils se réunissaient, le dimanche, dans l'église San Silvestro, au Monte Cavallo. Le frère Ambrogio Caterino Politi leur lisait les épîtres de saint Paul, qu'ils discutaient ensemble. Le peintre portugais François de Hollande nous a conservé le souvenir de ces entretiens dans ses quatre *Dialogues sur la peinture*[1]. Ils sont le vivant tableau de cette amitié grave et tendre.

La première fois que François de Hollande alla à l'église San Silvestro, il y trouva la marquise de Pescara, avec quelques amis, écoutant la lecture pieuse. Michel-Ange n'était point là. Quand l'épître fut finie, l'aimable femme dit, en souriant, à l'étranger :

— François de Hollande aurait entendu plus volontiers, sans doute, un discours de Michel-Ange que cette prédication.

A quoi François, sottement blessé, répondit :

— Quoi! madame, semble-t-il donc à Votre Excellence que je n'aie de sens pour rien autre, et que je ne sois bon qu'à peindre?

— Ne soyez pas si susceptible, messer Francesco, — dit un des assistants, Lattanzio Tolomei, — la marquise est convaincue qu'un peintre est bon à tout, tant nous estimons la peinture, nous autres Italiens! Mais peut-être a-t-elle dit cela pour ajouter au plaisir que vous avez eu celui d'entendre Michel-Ange.

François se confond alors en excuses, et la marquise dit à un de ses serviteurs :

— Va chez Michel-Ange et dis-lui que moi et messer Lattanzio nous sommes restés, après la fin du service religieux, dans cette chapelle où il fait une agréable fraîcheur; s'il veut bien perdre un

1. François de Hollande, *Quatre Entretiens sur la Peinture, tenus à Rome en 1538-1539,* composés en 1548 et publiés par Joachim de Vasconcellos. Traduction française dans *les Arts en Portugal,* par le comte A. Raczynski (Paris, Renouard, 1846).

peu de son temps, ce sera grand profit pour nous. Mais, — ajouta-t-elle, connaissant la sauvagerie de Michel-Ange, — ne lui dis pas que François de Hollande est ici.

En attendant le retour de l'envoyé, ils restent à causer, cherchant par quel moyen ils amèneront Michel-Ange à parler de peinture, sans qu'il s'aperçoive de leur intention : car, s'il la remarquait, il se refuserait aussitôt à poursuivre l'entretien.

Il y eut un petit instant de silence. On heurta à la porte. Nous exprimâmes tous la crainte que le maître ne vînt pas, puisque la réponse était si prompte. Mais mon étoile voulut que Michel-Ange, qui habitait tout près, fût justement en chemin, dans la direction de San Silvestro; il allait par la via Esquilina, en philosophant avec son disciple Urbino. Et comme notre envoyé l'avait rencontré et ramené, c'était lui-même qui se tenait en personne sur le seuil. La marquise se leva et resta longtemps en conversation avec lui, debout, à part des autres, avant qu'elle l'invitât à prendre place entre Lattanzio et elle.

François de Hollande s'assit à côté de lui, mais Michel-Ange ne fit aucune attention à son voisin, ce qui le piqua vivement. François en fit la remarque d'un air vexé :

— Vraiment, le plus sûr moyen de n'être pas vu de quelqu'un consiste à se mettre droit en face de ses yeux.

Michel-Ange, étonné, le regarda et s'excusa aussitôt, avec une grande courtoisie :

— Pardonnez, messer Francesco; en vérité, je ne vous avais pas remarqué, parce que je n'avais d'yeux que pour la marquise.

Cependant Vittoria, après une petite pause, commença, avec un art qu'on ne pouvait assez vanter, à parler de mille choses, d'une façon adroite et discrète, sans toucher à la peinture. On eût dit quelqu'un qui assiège une ville forte avec peine et avec art ; et Michel-Ange avait l'air d'un assiégé vigilant et défiant, qui met ici des postes, qui lève là les ponts, qui place ailleurs des mines, et qui tient la garnison en éveil aux portes et sur les murs. Mais enfin la marquise l'emporta. Et vraiment, personne n'aurait pu se défendre d'elle.

— Allons, — dit-elle, — il faut bien reconnaître qu'on est toujours vaincu, quand on attaque Michel-Ange avec ses propres armes, c'est-à-dire avec la ruse. Il faudra, messer Lattanzio, que nous

parlions avec lui de procès, de brefs du pape[1], ou bien... de peinture, si nous voulons le réduire au silence et avoir le dernier mot.

Ce détour ingénieux amène la conversation sur le terrain de l'art. Vittoria entretient Michel-Ange d'une construction pieuse, qu'elle a le projet d'élever ; et aussitôt Michel-Ange s'offre à examiner l'emplacement, pour ébaucher un plan :

— Je n'aurais pas osé vous demander un si grand service, — répond la marquise, — bien que je sache que vous suivez en tout l'enseignement du Sauveur, qui abaissait les superbes et élevait les humbles... Aussi ceux qui vous connaissent estiment la personne de Michel-Ange plus encore que ses œuvres, au lieu que ceux qui ne vous connaissent pas personnellement célèbrent la plus faible partie de vous-même, c'est-à-dire les œuvres de vos mains. Mais je ne loue pas moins que vous vous retiriez si souvent à l'écart, fuyant nos conversations inutiles, et qu'au lieu de peindre tous les princes qui viennent vous en prier, vous ayez consacré presque toute votre vie à une seule grande œuvre[2].

Michel-Ange décline ces compliments, et exprime son aversion pour les bavards et les oisifs, — grands seigneurs ou papes, — qui se croient permis d'imposer leur société à un artiste, quand il n'a pas assez de sa vie pour accomplir sa tâche :

— Quand un homme est ainsi fait qu'il haïsse les cérémonies et méprise l'hypocrisie, il n'y a pas de bon sens à ne pas le laisser vivre comme il lui convient. S'il ne vous demande rien et ne cherche pas votre société, pourquoi cherchez-vous la sienne ? Pourquoi voulez-vous l'abaisser à ces niaiseries qui répugnent à son éloignement du monde ? Celui-là n'est pas un homme supérieur, qui pense à plaire aux imbéciles plutôt qu'à son génie.

Puis l'entretien passe aux plus hauts sujets de l'art, que la marquise traite avec une gravité religieuse. Une œuvre d'art, pour elle, comme pour Michel-Ange, est un acte de foi :

— La bonne peinture — dit Michel-Ange — s'approche de Dieu et s'unit à lui... Elle n'est qu'une copie de ses perfections,

1. Allusion aux continuels procès de Michel-Ange (au sujet du monument de Jules II) et à l'intervention des papes dans ces procès.

2. Sans doute les peintures de la Sixtine, dont Michel-Ange était encore occupé, à cette époque.

une ombre de son pinceau, sa musique, sa mélodie. Aussi ne suffit-il point que le peintre soit un grand et habile maître. Je pense bien plutôt que sa vie doit être pure et sainte, autant que possible, afin que le Saint-Esprit gouverne ses pensées.

Ainsi le jour s'écoule, en ces conversations vraiment sacrées, d'une sérénité majestueuse, dans le cadre de l'église San Silvestro, — à moins que les amis ne préfèrent continuer l'entretien dans le jardin que nous décrit François de Hollande, « près de la fontaine, à l'ombre des buissons de lauriers, assis sur un banc de pierre adossé à un mur tout tapissé de lierre », d'où ils dominaient Rome, se déroulant à leurs pieds.

Ces beaux entretiens ne durèrent malheureusement point. La crise religieuse par laquelle passait la marquise de Pescara les rompit brusquement. En 1541, elle quitta Rome pour s'enfermer dans un cloître, à Orvieto, puis à Viterbe. Mais souvent elle revenait à Rome, pour voir Michel-Ange. « Il était épris de son divin esprit, et elle le lui rendait bien, — dit Condivi. — Il reçut d'elle et garda beaucoup de lettres, pleines d'un chaste et très doux amour, comme cette âme noble pouvait les écrire. » — Ces lettres ont malheureusement disparu presque toutes ; très probablement, Michel-Ange les a brûlées peu avant de mourir. Nous avons du moins quelques-uns des sonnets qu'ils échangeaient.

En 1544, Vittoria revint habiter à Rome, dans un cloître, et elle y resta jusqu'à sa mort. Michel-Ange allait souvent la voir. Elle pensait affectueusement à lui, elle cherchait à mettre un peu d'agrément et de confort dans sa vie, à lui faire en secret quelques petits cadeaux. Mais l'ombrageux vieillard, qui ne voulait accepter de présents de personne, même de ceux qu'il aimait le mieux, refusait de lui faire ce plaisir.

Elle mourut[1]. Il la vit mourir ; et il dit ce mot touchant[2], qui montre quel avait toujours été le caractère chaste et réservé de leur grand amour :

— Rien ne me désole tant que de penser que je l'ai vue morte, et que je ne lui ai pas baisé le front et le visage, comme j'ai baisé sa main.

1. Le 25 février 1547.

2. Dans un entretien avec Condivi.

« Cette mort — dit Condivi — le rendit pour longtemps tout à fait stupide ; il semblait avoir perdu le sens. »

***

Dès lors, comme Beethoven, il concentra son besoin d'affection sur ses neveux orphelins, sur les enfants de Buonarroto, son frère, mort de la peste, dans ses bras, pendant le siège de Florence. Ils étaient deux : une fille, Cecca (Francesca), et un garçon, Lionardo. Michel-Ange plaça Cecca dans un couvent; il lui constitua un trousseau, il payait sa pension, il allait la voir ; et, quand elle se maria, il lui donna en dot un de ses biens. — Il se chargea personnellement de l'éducation de Lionardo, qui avait neuf ans à la mort de son père. Une longue correspondance, qui rappelle souvent celle de Beethoven avec son neveu, témoigne du sérieux avec lequel ilremplit sa mission paternelle. Ce ne fut pas sans de fréquentes colères. Lionardo mettait souvent à l'épreuve la patience de son oncle ; et cette patience n'était pas grande. La mauvaise écriture du jeune garçon suffisait à jeter Michel-Ange hors des gonds. Il y voyait un manque d'égards envers lui.

Jamais je ne reçois une lettre de toi, que la fièvre ne me vienne avant que je puisse la lire. Je ne sais pas où tu as appris à écrire. Peu d'amour !... Je crois que, quand tu aurais à écrire au plus grand âne du monde, tu y mettrais plus de soin... J'ai jeté ta dernière lettre au feu, parce que je ne pouvais pas la lire : je ne peux donc pas y répondre. Je t'ai déjà dit et répété à satiété que, chaque fois que je reçois une lettre de toi, la fièvre me vient avant que je réussisse à la lire. Une fois pour toutes, ne m'écris plus à l'avenir. Si tu as quelque chose à me faire savoir, trouve quelqu'un qui sache écrire, car j'ai besoin de ma tête pour autre chose que pour m'épuiser à déchiffrer tes grimoires [1].

Défiant de nature, et rendu plus soupçonneux encore par ses déboires avec ses frères, Michel-Ange se faisait peu d'illusion sur l'affection humble et flagorneuse de son neveu : cette affection lui semblait surtout s'adresser à son coffre-fort, dont le petit savait qu'il hériterait. Michel-Ange ne se gênait

1. *Lettres*. 1546-1548.

pas pour le lui dire. — Une fois, étant malade et en danger de mort[1], il apprend que Lionardo est accouru à Rome et y a fait quelques démarches indiscrètes ; il lui écrit, furieux :

Lionardo ! j'ai été malade, et tu as couru chez ser Giovan Francesco pour voir si je ne laissais rien. N'as-tu pas assez de mon argent à Florence ? Tu ne peux pas mentir à ta race, et manquer de ressembler à ton père, qui m'a chassé, à Florence, de ma propre maison. Sache que j'ai fait un testament de telle sorte que tu n'as plus rien à attendre de moi. Donc va avec Dieu et ne te présente plus devant mes yeux, et ne m'écris plus jamais[2] *!*

Ces colères n'émouvaient guère Lionardo, car elles étaient généralement suivies de lettres affectueuses et de cadeaux. Un an plus tard, il se précipitait de nouveau à Rome, alléché par la promesse d'un présent de trois mille écus. Michel-Ange, blessé de son empressement intéressé, lui écrit :

Tu es venu à Rome avec une hâte furieuse. Je ne sais pas si tu serais venu aussi vite si je m'étais trouvé dans la misère, et si le pain m'avait manqué !... Tu dis que c'était ton devoir de venir, par amour pour moi. — Oui ! l'amour d'un perce-bois[3] *! Si tu avais de l'amour pour moi, tu m'aurais écrit : « Michel-Ange, gardez les trois mille écus, et dépensez-les pour vous : car vous nous avez tant donné que cela nous suffit. Votre vie nous est plus chère que la fortune... » Mais, depuis quarante ans, vous avez vécu de moi ; et jamais je n'ai reçu de vous seulement une bonne parole*[4].

Une grave question fut celle du mariage de Lionardo. Elle occupa l'oncle et le neveu pendant six ans. Lionardo, docile, ménageait l'oncle à héritage ; il acceptait toutes ses observations, le laissait choisir, discuter, rejeter les partis qui s'offraient ; il semblait indifférent. Michel-Ange se passionnait, au contraire, comme si c'était lui qui devait se marier. Il regardait le mariage comme une affaire sérieuse, dont l'amour était la moindre condition ; la fortune n'entrait pas beaucoup plus en ligne de compte : ce qui importait, c'était la santé et l'honorabilité. Il donnait de rudes conseils, dénués de poésie, robustes et positifs :

1. En 1544.
2. *Lettres*, 11 juillet 1544.
3. « *L'amore del tarlo !...* »
4. *Lettres*, 6 février 1546.

C'est une grosse décision ; souviens-toi qu'entre l'homme et la femme il doit toujours y avoir une différence d'âge de dix ans ; et fais attention à ce que celle que tu choisiras ne soit pas seulement bonne, mais saine... On m'a parlé de plusieurs personnes : l'une m'a plu, l'autre non. Si tu y penses, écris-moi donc, au cas que tu aies plus de plaisir à l'une qu'à l'autre. Je t'en dirai mon avis... Tu es libre de prendre l'une ou l'autre, pourvu qu'elle soit bien élevée, et plutôt sans dot, qu'avec une grosse dot — afin de vivre en paix... Un Florentin m'a dit qu'on t'a parlé d'une fille de la maison Ginori, et qu'elle te plaît. Il ne me plaît pas à moi, que tu prennes pour femme une fille que le père ne te donnerait pas s'il avait assez pour lui constituer une dot convenable. Je désire que celui qui veut te donner une femme la donne à toi, et non à ta fortune... Tu as uniquement à considérer la santé de l'âme et du corps, la qualité du sang et des mœurs, et, de plus, qui elle a pour parents : car cela est de grande importance... Donne-toi la peine de trouver une femme qui n'ait pas honte de laver les plats, en cas de nécessité, et de s'occuper des choses du ménage... Quant à la beauté, comme tu n'es pas précisément le plus beau jeune homme de Florence, ne t'en inquiète pas, pourvu seulement qu'elle ne soit pas estropiée, ou repoussante...[1]

Après bien des recherches, il semble qu'on ait mis la main sur l'oiseau rare. Mais, au dernier moment, voici qu'on lui découvre un vice rédhibitoire :

J'apprends qu'elle a la vue basse, ce qui ne me paraît pas un petit défaut. Aussi je n'ai rien promis encore. Puisque tu n'as rien promis non plus, mon avis est que tu te dégages, si tu es certain de la chose[2].

Lionardo se décourage. Il s'étonne de l'insistance que son oncle met à vouloir le marier. Michel-Ange répond :

Cela est vrai, je le désire : cela est bon, pour que notre race ne finisse pas avec nous. Je sais bien que le monde n'en serait pas ébranlé ; mais enfin chaque animal s'efforce de conserver son espèce. C'est pourquoi je désire que tu te maries[3].

Enfin Michel-Ange lui-même se lasse ; il commence à trouver ridicule que ce soit lui qui s'occupe toujours du mariage de

1. *Lettres*, 1547-1552.

2. *Ibid.* 19 décembre 1551.

3. Il ajoute pourtant : « Mais si tu devais ne pas te sentir assez sain, alors il est mieux de te résigner à vivre, sans mettre au monde d'autres malheureux. » (*Lettres*, 24 juin 1552.)

Lionardo, et que celui-ci ait l'air de s'en désintéresser. Il déclare qu'il ne s'en mêlera plus :

Depuis soixante ans, je me suis occupé de vos affaires; maintenant, je suis vieux, et je dois penser aux miennes.

Juste à ce moment, il apprend que son neveu vient de se fiancer avec Cassandra Ridolfi. Il se réjouit, il le félicite, et lui assure une belle dot. Lionardo se marie[1]. Michel-Ange envoie ses souhaits aux jeunes époux, et promet un collier de perles à Cassandra. La joie ne l'empêche pas toutefois d'avertir son neveu que, « quoiqu'il ne se connaisse pas très bien à ces choses, il lui semble que Lionardo aurait dû régler très exactement toutes les questions d'argent avant de conduire la femme dans sa maison : car il y a toujours dans ces questions un germe de désunion. » Il termine par cette recommandation goguenarde :

Allons!... Et maintenant, tâche de vivre; et penses-y bien : car le nombre des veuves est toujours plus grand que celui des veufs.

Deux mois après, au lieu du collier promis, il envoie deux bagues à Cassandra, — l'une ornée d'un diamant, l'autre d'un rubis. Cassandra, en remerciement, lui envoie huit chemises. Michel-Ange écrit :

Elles sont belles, surtout la toile, et elles me plaisent fort. Mais je suis fâché que vous ayez fait cette dépense, car il ne me manquait rien. Remercie bien Cassandra pour moi, et dis-lui que je suis à sa disposition pour lui envoyer tout ce que je pourrai trouver ici, en fait d'articles romains ou autres. Cette fois, j'ai envoyé seulement une petite chose; une autre fois, nous ferons mieux, avec quelque objet qui lui fasse plaisir. Avertis-moi seulement.

Viennent bientôt les enfants : le premier, appelé Buonarroto, sur le désir de Michel-Ange ; le second, nommé Michel-Ange, et qui meurt peu après sa naissance. Et le vieil oncle, qui invite le jeune couple à venir parfois chez lui, à Rome, ne cesse de prendre part affectueusement aux joies comme aux douleurs de la famille, mais sans jamais permettre aux siens de s'occuper de ses affaires, ni même de sa santé.

1. En mai 1553.

*
* *

Quand il eut ainsi casé son neveu et sa nièce, déchargé de tout devoir domestique, il tourna son besoin d'aimer vers les pauvres et les misérables.

Cet homme, que ses ennemis[1] accusaient d'avarice, ne cessa, toute sa vie, de combler de ses libéralités les malheureux, connus et inconnus. Non seulement il témoigna toujours la plus touchante affection pour ses vieux serviteurs et pour ceux de son père : — pour une certaine Mona Margherita, qu'il recueillit après la mort de son père, et dont la mort lui causa, dit-il, « plus de peine que si c'était une sœur » ; — pour un humble menuisier, qui avait travaillé à l'échafaudage de la chapelle Sixtine, et dont il dota la fille[2] ; mais il donnait constamment aux pauvres, surtout aux pauvres honteux. Il aimait à associer à ces aumônes son neveu et sa nièce, à leur en inspirer le goût, à les faire accomplir par eux, sans le nommer lui-même : car il voulait que sa charité demeurât secrète. — Par un trait d'exquise délicatesse, il pensait surtout aux jeunes filles pauvres ; il cherchait à leur faire remettre en cachette de petites dots, pour leur permettre de se marier, ou d'entrer au couvent. Il écrit à son neveu :

Tâche donc de connaître un bourgeois dans le besoin, qui ait une fille à marier, ou à mettre au couvent. (Je parle de ceux qui, dans le besoin, ont honte d'aller mendier.) Donne-lui l'argent que je t'envoie, mais en secret ; et fais en sorte de ne pas te laisser tromper...

Et ailleurs :

Informe-moi si tu connais encore quelque autre noble bourgeois, dans un très grand besoin, surtout s'il a des filles à la maison : il me serait agréable de lui faire quelque bien, pour le salut de mon âme[3].

1. L'Arétin, Bandinelli. — Vasari proteste avec indignation contre ces calomnies, et fait une liste des largesses de Michel-Ange envers ses amis.

2. Et je ne parle pas ici de son fidèle Urbino, celui de ses aides qu'il aima le mieux, et dont la mort, en 1555, lui inspira ces admirables lettres à Lionardo et à Vasari, qui sont dans toutes les mémoires.

3. Lettres de 1547 et 1550.

*
* *

Il habitait au Macel de Corvi, sur le forum de Trajan. Il avait là une maison, avec un petit jardin. Il l'occupait avec un valet, une servante et ses animaux familiers, ses poules et ses chats. Il n'avait pas la main heureuse avec ses domestiques. « Ils étaient tous négligents et malpropres », dit Vasari. Il en changeait souvent et s'en plaignait amèrement. Ses *Ricordi*, comme les *Cahiers de conversation* de Beethoven, gardent encore la trace de ces querelles de ménage : — « Oh ! qu'elle n'ait jamais été ici !... » écrit-il, en 1560, après avoir renvoyé une servante, Girolama.

Sa chambre était sombre comme un tombeau[1]. « Les araignées y créaient mille travaux et dévidaient leurs petits fuseaux[2] ». — Au milieu de l'escalier, il avait peint la Mort, portant sur l'épaule un cercueil[3].

A mesure qu'il devenait plus vieux, il s'enveloppait de plus de solitude ; ce lui était un besoin, quand tout dormait dans Rome, de se réfugier dans le travail nocturne. Le silence lui était un bienfait, et la nuit une amie[4]. Vasari fit, une fois, visite au vieil homme, seul, dans sa maison déserte, en tête à tête avec sa tragique *Pietà* et ses méditations :

Quand Vasari frappa, Michel-Ange se leva et vint à la porte, un chandelier à la main. Vasari voulut contempler la sculpture ; mais Michel-Ange laissa la lumière tomber et s'éteindre, afin qu'il ne pût rien voir. Et pendant qu'on allait en chercher une autre, le maître se tourna vers Vasari, et dit : « Je suis si vieux que souvent la mort me tire par mes chausses, pour que je vienne avec elle. Un jour, mon corps tombera, comme ce flambeau, et, comme lui, s'éteindra la lumière de ma vie. »

C'était une inquiétude perpétuelle pour ses amis de le savoir seul, avec des domestiques négligents et peu scrupu-

1. *La mia scura tomba* (*Poésies*, éd. Frey. LXXXI).

2. *... Dov'è Aragn'e mill'opre et lavoranti*
Et fan di lor filando fusaiuolo. (Ibid.)

3. *Ibid.* CXXXVII.

4. Voir l'admirable poésie sur la nuit. (*Ibid.* LXXVIII.)

puleux. Il avait eu déjà une attaque[1], et il pouvait, d'un moment à l'autre, être de nouveau frappé. Mais il n'y avait pas moyen d'intervenir. Le vieillard n'admettait point, sous quelque prétexte que ce fût, qu'on s'occupât de lui.

Lionardo avait reçu jadis de si rudes rebuffades, quand il avait voulu venir à Rome, pour la santé de son oncle, qu'il n'osait plus s'y risquer. En juillet 1563, — six mois avant la mort de Michel-Ange, — il lui fit demander s'il lui serait agréable de le voir; et, pour prévenir les soupçons que sa venue intéressée aurait pu inspirer à l'esprit défiant de Michel-Ange, il fit ajouter que ses affaires allaient bien, qu'il était riche, et qu'il n'avait plus besoin de rien. Le malin vieux ne fut pas dupe ; il fit répondre que, puisqu'il en était ainsi, il en était enchanté, et qu'il donnerait le peu qu'il possédait aux pauvres.

Un mois plus tard, Lionardo, très peu satisfait de la réponse, revint à la charge, et lui fit exprimer les inquiétudes qu'il éprouvait au sujet de sa santé et de son entourage. Cette fois, Michel-Ange lui expédia une lettre furibonde, qui montre l'étonnante vitalité de cet homme, à quatre-vingt-huit ans, — quelques mois avant sa mort :

Je vois, d'après ta lettre, que tu ajoutes foi à certains envieux coquins, qui, parce qu'ils ne peuvent pas me voler, ni faire de moi ce qu'ils veulent, t'écrivent un tas de mensonges. C'est un ramassis de gredins ; et tu es si bête que tu as foi en eux au sujet de mes affaires, comme si j'étais un enfant. Envoie-les promener : ce sont des gens qui n'apportent avec eux que des ennuis, qui ne font qu'envier, et qui mènent une vie de gueux. Tu m'écris que je souffre sous le rapport du service; et moi, je te dis que je ne pourrais pas être plus fidèlement servi, ni mieux traité à tous égards. Et quant aux craintes de vol auxquelles tu fais allusion, je te dis que les gens qui sont dans ma maison sont de telle sorte que je puis être en paix là-dessus et avoir confiance en eux. Donc, pense à toi-même, et ne pense pas à mes affaires, car je sais me défendre en cas de besoin, et je ne suis pas un enfant. Porte-toi bien[2] *!*

Ainsi il resta, seul, indomptable jusqu'à la fin. Il travaillait toujours. Jusqu'à la dernière semaine de sa vie, il continua

1. En août 1561.

2. 21 août 1563.

de sculpter, par besoin, par plaisir, par hygiène, comme il disait[1].

Il se relevait la nuit, pour travailler avec le ciseaux. Il s'était fabriqué un casque de carton, et il portait au milieu. sur sa tête, une chandelle allumée, qui, de cette façon, sans lui gêner les mains éclairait son travail[2].

Le 12 février 1564, il passa tout le jour, debout, à sa *Pietà*[3]. Le 14, il fut pris de fièvre. Son ami Tiberio Calcagni, prévenu, accourut, et ne le trouva pas chez lui. Malgré la pluie, il était allé se promener à pied dans la campagne.

Quand il revint, Calcagni lui dit que ce n'était pas raisonnable, qu'il n'eût pas dû sortir par un temps pareil.

— Que voulez-vous ! — répondit Michel-Ange — je suis malade, et je ne puis nulle part trouver de repos[4].

Le 15 février, pour secouer la torpeur qui l'accablait, il voulut encore sortir à cheval, « comme il avait l'habitude de le faire, chaque soir, quand le temps était beau. » Les forces lui manquèrent ; il dut rebrousser chemin. Alors il s'assit dans un fauteuil, près de sa cheminée, refusant de se coucher. Ce ne fut que la veille de sa mort qu'il consentit à se mettre au lit, il garda sa pleine conscience jusqu'à la fin, et, le vendredi 18 février 1564, à quatre heures trois quarts de l'après-midi, il mourut, ayant auprès de lui son fidèle ami Tommaso dei Cavalieri.

Il reposait, enfin. Il avait atteint le but de ses désirs : il était sorti du temps :

Beata l'alma, ove non corre tempo[5] *!*

ROMAIN ROLLAND

1. « Il faisait cela par amusement, et, comme il disait, parce que l'exercice physique que lui procurait le travail du ciseau le maintenait en bonne santé. » (Vasari.)

2. Vasari.

3. La *Pietà* inachevée du palais Rondanini.

4. Lettre de Tiberio Calcagni à Lionardo. (14 février 1564.)

5. « Heureuse l'âme, où ne court plus le temps ! » (*Poésies*, LIX.)

LE MÉTROPOLITAIN

Il est peu d'œuvres dont la mise au point ait été plus laborieuse que celle du chemin de fer métropolitain de Paris : c'est en 1855 que l'idée prit corps pour la première fois, et ce n'est qu'en 1898 que le réseau reçut sa charte définitive. Cette longue période d'attente s'explique si l'on songe à la complexité du problème, à la variété et aussi à la divergence des intérêts, aux multiples difficultés d'ordre technique. Les auteurs du projet de 1855, MM. Brame et Flachat, voulaient simplement relier le centre de Paris à la périphérie et assurer l'approvisionnement des Halles par voie ferrée. Ce n'était là qu'une solution fragmentaire du problème des transports en commun. Seize ans devaient s'écouler avant qu'une conception rationnelle se précisât : en 1872, une Commission technique, nommée par le préfet de la Seine (en exécution d'une délibération du Conseil général du 10 novembre 1871), formula les données essentielles d'un véritable réseau à l'intérieur de Paris. Cette Commission s'était visiblement inspirée de l'exemple de Londres ; à l'imitation des Anglais, le nom de « Métropolitain » fut attribué au réseau parisien.

Les travaux de la Commission de 1871 restèrent sans suite : les circonstances étaient défavorables ; mais cet échec ne rebuta pas le Conseil général, qui décidait trois ans plus tard, le 22 novembre 1875, de continuer les études des chemins

de fer d'intérêt local de la Seine, dans lesquels se trouvait englobé le réseau urbain, et, de 1875 à 1877, les ingénieurs de la Ville travaillèrent à déterminer les données fondamentales de ce réseau. Les conclusions auxquelles ils aboutirent furent assez précises pour qu'on les ait toujours prises comme base dans la suite. Comme le projet de 1872, celui de 1877 demeura sans sanction. La loi du 11 juin 1880, qui réserve aux communes la faculté d'établir un chemin de fer d'intérêt local sur leur territoire, laissa croire un instant que la situation allait changer; le Métropolitain passait du Conseil général de la Seine au Conseil municipal de Paris, qui arrêtait le 4 juin 1883 le projet d'un chemin de fer urbain d'intérêt local et demandait le vote d'une loi déclarant l'utilité publique de ce chemin de fer et en autorisant la construction. Mais le Conseil d'État affirma le caractère d'intérêt général du Métropolitain et déclara que ce réseau ne pouvait pas être concédé à la Ville; le gouvernement ne crut pas devoir donner suite au projet.

Au cours des années qui suivirent, une série d'études émanant de l'initiative privée, et dont quelques-unes acquirent une certaine notoriété, furent portées à la connaissance du public par la presse ou par les conférences des auteurs. De son côté, le gouvernement se préoccupait d'un chemin de fer d'intérêt général, et un projet portant concession à M. Christophle, gouverneur du Crédit Foncier, arriva, mais échoua à la tribune du Parlement (21 juillet 1887). Pendant dix-huit ans (1877-1895), les efforts de l'action officielle ou de l'initiative privée demeurèrent stériles : une contradiction absolue divisait le gouvernement et la Ville sur le caractère légal à attribuer à ce réseau.

Pour le gouvernement, le Métropolitain devait, en même temps qu'il desservait la circulation urbaine, être rattaché aux lignes des grandes Compagnies; on condamnait d'avance toute « entreprise exclusivement locale, qui n'aurait pour objet que de relier deux points dans l'intérieur de Paris sans la traversée des fortifications et sans raccordement direct avec une grande ligne » (Lettre ministérielle du 16 juillet 1878). La Ville, sans méconnaître l'intérêt de raccorder les grandes lignes à l'intérieur de la capitale, soutenait que ces raccordements devaient rester isolés du Métropolitain, et que le seul but de

celui-ci était de satisfaire aux besoins de la circulation parisienne, en gardant le caractère purement municipal. « La question du Métropolitain, — écrivait le 5 juillet 1889, M. Sauton, rapporteur de la Commission du Conseil municipal, — se traînera d'échec en échec, d'avortement en avortement, tant qu'on persistera à vouloir grouper dans un même ensemble l'intérêt urbain, celui de l'État et ceux du syndicat des grandes Compagnies... Le prolongement dans Paris d'une ligne d'intérêt général est lui-même d'intérêt général... Les lignes dans Paris, qui ne sont pas des prolongements de lignes d'intérêt général et ne relient pas celles-ci rail à rail, sont d'intérêt local. »

Cette querelle de mots peut sembler quelque peu byzantine. Pourtant savoir si le Métropolitain devait être d'intérêt général ou d'intérêt local méritait la discussion, car les conséquences étaient toutes différentes suivant le caractère attribué au nouveau chemin de fer.

Le Métropolitain étant reconnu d'intérêt général, le soin d'en arrêter le tracé et d'en assurer la construction rentrait dans les attributions du gouvernement, et la Ville n'avait plus que voix consultative ; presque fatalement, le Métropolitain tombait aux mains des grandes Compagnies, comme le Chemin de fer de Ceinture, et devenait un appendice des grands réseaux. Reconnu d'intérêt local, le Métropolitain conservait son autonomie, et la municipalité parisienne avait tout pouvoir pour en régler le mode d'exécution.

L'approche de l'Exposition universelle de 1900, la nécessité de faire face aux besoins d'une circulation intense, et le souvenir de l'insuffisance des moyens de transport lors de la précédente Exposition mirent fin au conflit. Une dépêche du ministre des Travaux publics, en date du 22 novembre 1895, proclama le retour au droit commun de la loi du 11 juin 1880 : la Ville aurait le droit d'assurer l'exécution, à titre d'intérêt local, des lignes qui sont spécialement destinées à desservir les intérêts urbains. Dès le début de 1896, la Commission du Conseil municipal traçait le programme du réseau métropolitain municipal, en lui assignant le double but de suppléer à l'insuffisance des transports en commun dans le Paris actuel et de permettre

la mise en valeur des quartiers éloignés et moins peuplés. Le 20 avril 1896, le Conseil municipal votait, sur le rapport de M. Berthelot, la mise à l'enquête de l'avant-projet ; le 30 décembre suivant, il décidait la préparation d'un projet de construction par les soins des ingénieurs de la Ville. Enfin, après une instruction de deux ans, la loi du 30 mars 1898 déclarait d'utilité publique l'établissement d'un Métropolitain à traction électrique, destiné au transport des voyageurs seulement et comprenant les six lignes suivantes :

1° Ligne de la Porte de Vincennes à la Porte Dauphine ;
2° Ligne Circulaire par les anciens boulevards extérieurs ;
3° Ligne de la Porte Maillot à Ménilmontant ;
4° Ligne de la Porte de Clignancourt à la Porte d'Orléans ;
5° Ligne du Boulevard de Strasbourg au Pont d'Austerlitz ;
6° Ligne du Cours de Vincennes à la Place d'Italie.

En outre, la convention annexée à la loi prévoyait la concession éventuelle de deux autres lignes :

7° Du Palais-Royal à la Place du Danube ;
8° d'Auteuil à l'Opéra, par Grenelle.

Cette concession éventuelle a été rendue définitive par deux lois postérieures, en dates des 22 avril 1902 et 6 avril 1903.

*
* *

L'avant-projet du Métropolitain comportait une voie étroite (un mètre de largeur entre les bords intérieurs des rails). On avait voulu non seulement réduire la section des ouvrages, mais encore couper court à toute velléité de raccordement avec les grandes lignes : on retrouve ici les préoccupations, d'ailleurs légitimes, de la municipalité parisienne, qui voulait assurer à tout prix l'autonomie et l'indépendance du nouveau réseau. Sur la demande du futur concessionnaire, le Conseil municipal accepta que la largeur de la voie fût portée à 1 m. 30 et celle des voitures à 2 m. 10 ; avec ces données, le raccordement rail à rail avec les grands réseaux était encore impossible. Mais le Parlement n'adopta pas cette solution encore trop radicale : la loi du 30 mars 1898 pres-

crivit, pour la voie, la largeur normale (1 m. 44 entre les bords intérieurs des rails) et, pour le gabarit du matériel roulant la largeur de 2 m. 40; les dimensions des ouvrages d'art étaient calculées en conséquence et de façon qu'il restât entre les parois intérieures et les parties les plus saillantes des voitures un intervalle d'au moins 70 centimètres. Cet écartement des rails permet au matériel du Métropolitain de circuler sur les voies des grandes Compagnies; mais les dimensions des ouvrages ne permettent pas pratiquement la réciprocité, de telle sorte que la loi sauvegarde entièrement l'autonomie du réseau urbain. Le Parlement a, d'ailleurs, réservé aux grandes Compagnies la possibilité de se raccorder directement à l'intérieur de la capitale par des voies indépendantes du Métropolitain : la construction du Métropolitain devra laisser réalisables, au point de vue technique, cette pénétration des grandes lignes et leurs raccordements dans Paris.

Le Métropolitain est donc établi pour deux voies de largeur normale (1 m. 44 entre les bords intérieurs des rails) et pour des voitures dont la largeur maxima, toutes saillies comprises, atteint 2 m. 40; un intervalle de 0 m. 50 est normalement réservé entre deux voitures qui se croisent; entre les pieds-droits ou parapets des ouvrages et les parties les plus saillantes du matériel roulant, l'espace libre est de 0 m. 70, au moins, sur 2 mètres de hauteur au-dessus du niveau du rail.

La concession a été accordée pour une durée de trente-cinq années à la Compagnie générale de Traction, qui s'est substitué (conformément aux clauses de la convention passée entre elle et la Ville) une Société anonyme ayant pour objet exclusif l'exploitation du Métropolitain : sous le nom de *Compagnie du Chemin de fer Métropolitain de Paris*, cette Société a été constituée en vertu d'un décret du 19 avril 1899. La convention de concession stipule que la Ville exécutera elle-même les travaux de l'infrastructure, c'est-à-dire les travaux souterrains, tranchées, viaducs, nécessaires à l'établissement de la plate-forme ou au rétablissement des voies publiques empruntées et, en outre, à titre exceptionnel, les quais de voyageurs dans les stations, à l'exclusion des ouvrages y donnant accès.

Toutes les autres dépenses sont à la charge du concessionnaire, notamment l'installation des voies et des transmissions électriques, l'aménagement des accès aux stations, la construction des ateliers et usines, la fourniture du matériel, etc. En un mot, la Ville construit à ses frais les ouvrages souterrains ou aériens qui doivent contenir ou supporter les voies ; la Compagnie du Métropolitain pose ces voies, les équipe, assure l'accès aux stations, fournit le matériel et les usines électriques, et exploite.

Cette combinaison paraît compliquée à première vue. Deux combinaisons plus simples permettaient à la Ville soit de construire entièrement et d'exploiter le Métropolitain par ses propres moyens, soit de confier entièrement ce double soin à la Compagnie concessionnaire.

Il est permis de penser que la première solution, qui équivaut à cette « régie municipale » dont il a été tant question dans ces derniers temps au sujet du gaz, aurait eu, en 1898, moins de chances encore que de nos jours d'être accueillie avec faveur. La seconde solution n'aurait pas soulevé les mêmes objections : elle a été adoptée récemment pour la ligne Montmartre (Place des Abbesses) — Montparnasse, qui fut concédée par la Ville à MM. Berlier et Janicot et rétrocédée par eux à la *Société du Chemin de fer électrique Nord-Sud de Paris*. Mais, acceptable à la rigueur pour une ligne isolée, cette solution ne saurait convenir à la réalisation d'une vaste entreprise, comme celle du réseau métropolitain.

En fait, la combinaison adoptée présente des avantages indéniables qui sont les suivants : possibilité de réduire dans une proportion notable la durée de la concession ; allègement sensible des charges de l'entreprise par suite de la faculté que possède la Ville de se procurer des capitaux à un taux inférieur à celui qu'aurait à payer toute Société privée ; plus grande facilité pour la Ville de se procurer l'énorme capital nécessaire à la réalisation de l'œuvre, sans passer par une garantie d'intérêt et sans risquer sa responsabilité financière. L'expérience qui va être tentée pour l'exécution de la ligne nouvelle Montmartre — Montparnasse permettra d'ailleurs d'utiles comparaisons entre les deux modes de concession.

Les tarifs sur le Métropolitain sont de 0 fr. 25 c. en première classe et de 0 fr. 15 c. en deuxième classe pour un parcours quelconque, et les voyageurs admis jusqu'à neuf heures du matin ont droit, au prix de 0 fr. 20 c., à un billet d'aller et retour qui leur permet de reprendre gratuitement un des trains de la journée. Sur le produit de ces tarifs, une part revient à la Ville, et cette part est calculée à raison de 0 fr. 05 c. par billet de seconde classe ou d'aller et retour, et de 0 fr. 10 c. par billet de première classe. Ces prélèvements s'accroîtront lorsque le nombre annuel des voyageurs dépassera 140 millions : l'accroissement sera de 0 fr. 001 par voyageur pour chaque dizaine de millions de voyageurs entre 140 et 190 millions ; à partir de 190 millions, le prélèvement supplémentaire demeurera fixe et égal à 0 fr. 005 pour tous les voyageurs excédants. L'éventualité de ces prélèvements supplémentaires vient de se réaliser pour la première fois dans le dernier trimestre de 1905.

La convention de concession règle les conditions du travail des ouvriers et employés de la Compagnie. Deux de ces conditions ont été officiellement supprimées par la loi du 30 mars 1898 ; mais la Compagnie a pris, vis-à-vis du Conseil municipal, l'engagement de les respecter : l'une prescrit la paie à la quinzaine et fixe le minimum des salaires ; l'autre règle la durée maximum de la journée de travail et impose l'obligation d'un jour de repos hebdomadaire. Les autres conditions du travail maintenues par la loi sont les suivantes : garantie au personnel, sans retenue de salaire, d'un congé annuel de dix jours ; salaire intégral pendant les périodes d'instruction militaire ; salaire intégral durant les maladies, pendant au moins une année ; salaire entier jusqu'à complète guérison en cas d'accident survenu pendant le travail ; assurance contre les accidents, aux frais exclusifs de la Compagnie ; mesures de sécurité et d'hygiène reconnues nécessaires par l'Administration ; commission à tout employé ou ouvrier majeur, des deux sexes, ayant accompli vingt-quatre mois de services.

La convention impose en outre à la Compagnie l'obligation de fournir à tout son personnel ouvrier des livrets à la Caisse nationale des retraites. Les versements sont constitués au moyen de 2 p. 100 retenus sur le salaire des ouvriers et de

6 p. 100 versés à leur nom par la Compagnie, tant que le nombre des voyageurs reste inférieur à 220 millions; au delà de ce chiffre, le taux des retenues sur les salaires est ramené à 1 p. 100 et celui des versements de la Compagnie est porté à 7 p. 100. Enfin la Compagnie est tenue de constituer un service médical et pharmaceutique gratuit. Les salaires payés en cas de maladie ou d'accident, les indemnités en cas d'infirmité définitive, totale ou partielle, les assurances contre les accidents, les dépenses du service médical et pharmaceutique sont payés par une caisse spéciale, que gèrent eux-mêmes les employés et ouvriers.

Ces dispositions humanitaires paraissent toutes naturelles aujourd'hui; on ne les accueillit cependant, en 1898, qu'avec certaine réserve, et leur adoption ne fut pas sans provoquer quelque émotion.

***

L'ensemble des huit lignes métropolitaines, déclarées d'utilité publique, présente, abstraction faite du raccordement de ces lignes entre elles, un développement de 77 kilomètres environ, qui se décompose en trois réseaux : le premier, de 42 kilomètres, formé des trois premières lignes; le second, de 20 kil. 7, composé des deux lignes suivantes; le troisième, de 14 kil. 5, constitué par les deux dernières lignes. La construction du premier réseau devait être terminée dans un délai maximum de huit ans, expirant le 30 mars 1906 : elle a été achevée à la fin de décembre 1905. La construction des deux autres réseaux comporte un délai de dix ans, compté de la remise de la dernière fraction du premier réseau. Cette remise ayant été accomplie le 28 décembre 1905, c'est le 28 décembre 1915 au plus tard que l'ensemble des huit lignes doit être achevé. Il est aujourd'hui certain que cette durée sera sensiblement abrégée.

Pour faire face aux dépenses d'infrastructure, la Ville a été autorisée par deux lois, l'une du 4 avril 1898, l'autre du 26 juin 1903, à contracter des emprunts spéciaux dont le total s'élève à 335 millions de francs. Les prélèvements à opérer sur les produits bruts du trafic fourniront au service

de ces deux emprunts. Le premier, de 165 millions de francs, a été ouvert en deux fois : une première émission de 115 millions a eu lieu le 18 novembre 1899; une seconde de 50 millions, le 1er décembre 1902. Les obligations, remboursables à 500 francs, ont été offertes à 410 francs; elles rapportent 2 p. 100 d'intérêt; un certain nombre de lots sont affectés à chaque tirage. Le taux de cet emprunt, compris intérêt, amortissement, lots, primes de remboursement, ressort à 3,5 p. 100. Le second emprunt, de 170 millions, a été ouvert le 16 avril 1904. Les obligations, également à lots et remboursables à 500 francs, ont été offertes à 440 francs; elles rapportent 2,50 p. 100 d'intérêt. Le taux de revient toatl de cet emprunt ressort à 3,7 p. 100.

Sur la somme totale de 335 millions ainsi empruntée, 285 millions seulement s'appliquent aux dépenses d'infrastructure proprement dites; le reste va aux frais d'emprunt (7 millions), aux dépenses de voirie nécessitées par l'exécution de certaines lignes (28 millions), enfin à une réserve (environ 15 millions) qui pourra être utilisée ultérieurement pour la construction d'embranchements ou de raccordements. La longueur totale des huit lignes atteint 77 kilomètres. Si l'on ajoute les voies d'évitement, de raccordement, etc., on arrive à un total de 84 kil. 7 de voie double. En tablant sur ce dernier chiffre, on voit que l'infrastructure du Métropolitain ressort à un prix moyen kilométrique de 3 400 000 francs environ. On peut estimer, d'autre part, à 1 500 000 francs au minimum le prix kilométrique des dépenses à la charge de la Compagnie concessionnaire, de sorte que l'ensemble des dépenses par kilomètre de voie double ressort, en chiffres ronds, à 4 900 000 francs.

Aux termes de la convention annexée à la loi du 30 mars 1898, la Ville n'était tenue qu'à la construction du premier réseau, c'est-à-dire des trois lignes Porte de Vincennes-Porte Dauphine, Circulaire par les anciens boulevards extérieurs, et Porte Maillot-Ménilmontant. Mais le succès de la première de ces lignes décida de poursuivre l'exécution intégrale des trois réseaux. L'étude des relations à ménager entre les lignes et des meilleures conditions d'exploitation à appliquer dans l'intérêt du service public conduisit seulement à modifier légère-

ment les parcours prévus, tout en respectant l'ensemble du tracé.

La ligne n° 1, qui devait aboutir à la Porte Dauphine, se rend directement de la Porte de Vincennes à la Porte Maillot. La ligne n° 2, Circulaire par les anciens boulevards extérieurs, a été fractionnée en deux parties. A la partie nord, qui correspondait aux boulevards de la rive droite, a été rattaché le tronçon Porte Dauphine-Place de l'Étoile, de telle sorte que la Circulaire Nord forme une ligne continue de la Porte Dauphine jusqu'à la place de la Nation par les boulevards du nord. La partie sud a été sectionnée à la place d'Italie : le tronçon venant de la place de l'Étoile a été soudé à la ligne n° 6 de façon à former une ligne continue de la place de l'Étoile jusqu'à la place de la Nation par les boulevards du sud ; en même temps, le nouveau tronçon prenant son point de départ à la place d'Italie a été rattaché à la ligne n° 5 et celle-ci a été prolongée jusqu'à la gare du Nord, réalisant ainsi une ligne ininterrompue depuis la Gare du Nord jusqu'à la Place d'Italie. La ligne n° 3 a eu son origine reportée au carrefour du boulevard de Courcelles et de l'avenue de Villiers, au point de séparation avec la ligne Circulaire-Nord.

Enfin, le tracé de la ligne n° 4 a été dévié dans sa partie centrale de façon à desservir la Cité, et dans sa partie sud de façon à desservir la gare Montparnasse. On trouvera ci-joint un plan de Paris sur lequel a été rapporté le tracé des huit lignes métropolitaines. Pour guider le lecteur dans ce dédale de voies qui se croisent en tous sens, nous croyons bien faire en donnant succinctement, malgré la sécheresse d'une telle énumération, l'itinéraire des différentes lignes.

Ligne n° 1 de la Porte de Vincennes à la Porte Maillot. — Cours de Vincennes ; place de la Nation ; boulevard Diderot) gare de Lyon P. L. M.) ; rue de Lyon ; place de la Bastille (gare de Vincennes) ; rues Saint-Antoine et de Rivoli ; place de la Concorde ; Champs-Élysées ; place de l'Étoile ; avenue de la Grande-Armée.

Ligne n° 2 Circulaire Nord. — Porte Dauphine ; avenue Bugeaud ; place Victor-Hugo ; avenue Victor-Hugo ; place de l'Étoile ; avenue Wagram ; place des Ternes ; boulevards de Courcelles, des Bati-

gnolles, de Clichy, Rochechouart, de la Chapelle, de la Villette, de Belleville, de Ménilmontant, de Charonne ; place de la Nation.

Ligne n° 2 Circulaire Sud (partie) et ligne n° 6 de la place de l'Étoile à la place de la Nation. Ligne n° 2 Sud. — Place de l'Étoile ; avenue Kléber ; place du Trocadéro ; rue Franklin ; rue Alboni ; boulevards de Grenelle, Garibaldi, Pasteur, de Vaugirard, Edgar-Quinet, Raspail ; place Denfert-Rochereau (gare de Sceaux) ; boulevards Saint-Jacques, Auguste-Blanqui ; place d'Italie. *Ligne n° 6.* — Place d'Italie ; boulevard de la Gare ; pont de Bercy ; boulevards de Bercy, de Reuilly, de Picpus ; avenue du Bel-Air ; place de la Nation.

Ligne n° 3 du Boulevard de Courcelles à Ménilmontant. — Carrefour de l'avenue de Villiers et du boulevard de Courcelles ; rue de Constantinople ; rue de Rome (gare Saint-Lazare) ; boulevard Haussmann ; rue Auber ; place de l'Opéra ; rue du Quatre-Septembre ; la Bourse ; rue Réaumur ; rue de Turbigo ; rue du Temple ; place de la République ; avenue de la République ; avenue et place Gambetta.

Ligne n° 4 de la Porte de Clignancourt à la Porte d'Orléans. — Porte de Clignancourt ; boulevards Ornano, Barbès, Magenta ; rue de Dunkerque ; place de Roubaix (gare du Nord) ; rue d'Alsace (gare de l'Est) ; boulevards de Strasbourg et de Sébastopol ; rue de Turbigo ; rues Baltard, des Halles, Saint-Denis ; place du Châtelet ; la Cité ; place Saint-Michel ; rue Danton ; boulevard Saint-Germain ; rue de Rennes ; place de Rennes (gare Montparnasse) ; boulevards du Montparnasse et Raspail ; place Denfert-Rochereau (gare de Sceaux) ; avenue et porte d'Orléans.

Ligne n° 5 et ligne n° 2 Sud (partie) de la Gare du Nord à la Place d'Italie. Ligne n° 5. — Place de Roubaix (gare du Nord) ; boucle par le boulevard de Denain, le boulevard de Magenta et la rue de Saint Quentin ; boulevard de Magenta ; rue de Strasbourg (gare de l'Est) ; rue du Faubourg-Saint-Martin ; boulevard de Magenta ; place de la République ; boulevard Voltaire ; boulevard Richard-Lenoir ; place de la Bastille ; boulevard Bourdon ; place Mazas. *Ligne n° 2 Sud.* — Place Mazas ; gare d'Austerlitz ; boulevard de l'Hôpital ; place d'Italie.

Ligne n° 7 du Palais-Royal à la place du Danube. — Place du Palais-Royal ; place du Théâtre-Français ; avenue de l'Opéra ; place de l'Opéra ; rue Halévy ; rue La Fayette ; rue de Chabrol ; rue de

Strasbourg (gare de l'Est); rue du faubourg Saint-Martin; rue La Fayette; rue Secrétan; parc des Buttes-Chaumont; rue Botzaris; rue du Général-Brunet; place du Danube[1].

Ligne n° 8, d'Auteuil à l'Opéra, par Grenelle. — Porte d'Auteuil (gare d'Auteuil); porte Molitor; rues Molitor et Mirabeau; pont Mirabeau; rues Frémicourt et du Commerce; avenue de la Motte-Picquet; boulevard de la Tour-Maubourg; les Invalides; rue de Constantine (gare de l'Ouest); quai de la Conférence; place de la Concorde; rue Royale; boulevards de la Madeleine et des Capucines; place de l'Opéra.

L'ordre d'exécution de ces lignes est fixé par la convention de concession; toutefois, il est loisible à la Ville d'entreprendre simultanément plusieurs lignes, à condition de ne pas troubler l'ordre adopté. Il a été fait usage de cette faculté; aujourd'hui, à l'exception de la ligne n° 8, toutes les lignes sont ou construites ou en cours de construction. La situation est actuellement la suivante :

La ligne n° 1 (Porte de Vincennes-Porte Maillot), la ligne Circulaire n° 2 Nord (Porte Dauphine-Place de la Nation, par les boulevards de la rive droite), la partie de la ligne Circulaire n° 2 Sud, comprise entre la place de l'Étoile et la Seine, et enfin la ligne n° 3 (Boulevard de Courcelles-Ménilmontant) sont en exploitation. La partie de la ligne Circulaire n° 2 Sud, comprise entre la Seine et la place d'Italie, est sur le point d'être ouverte au trafic. La ligne n° 5 (Gare du Nord-Pont d'Austerlitz), à l'exception du terminus de la Gare du Nord, et la partie de la ligne Circulaire n° 2 Sud qui lui fait suite jusqu'à la place d'Italie, sont terminées comme infrastructure; dans quelques mois, elles pourront être mises en service entre la place de la République et la place d'Italie. L'infrastructure de la ligne n° 6 (Place d'Italie-Place de la Nation) s'achève. Enfin les chantiers de la ligne n° 4

1. L'itinéraire de la ligne n° 7, tel qu'il est indiqué ici, n'est pas définitif. Par deux délibérations récentes, le Conseil municipal a décidé, d'une part, que l'origine de la ligne serait reportée à la place de l'Hôtel-de-Ville par la rue des Pyramides, la rue des Tuileries et les quais de rive droite, d'autre part que le terminus de la place du Danube serait supprimé et remplacé par une boucle passant par la rue David-d'Angers, le boulevard Sérurier, la porte du Pré-Saint-Gervais, la rue des Bois, la rue du Pré-Saint-Gervais, la place des Fêtes et la rue de Crimée.

(Porte de Clignancourt-Porte d'Orléans) et n° 7 (Palais-Royal-Place du Danube) sont en pleine activité. Quant à la ligne n° 8, le projet est en préparation ; il sera soumis au Conseil municipal dans le cours de la présente année.

***

Un tel succès accueillit l'ouverture des premières lignes métropolitaines que la Ville crut devoir rechercher les moyens de parachever l'œuvre entreprise par la construction de lignes nouvelles. Dans le courant de 1903, elle a concédé à MM. Berlier et Janicot une ligne partant de Montmartre (place des Abbesses) pour aboutir à la gare Montparnasse en passant par la Trinité, la gare Saint-Lazare, la place de la Concorde, le boulevard Saint-Germain, le boulevard Raspail et la rue de Rennes, avec extensions au nord sur la porte de Saint-Ouen par la rue d'Amsterdam, l'avenue de Clichy et l'avenue de Saint-Ouen, au sud sur la porte de Versailles par le boulevard du Montparnasse et la rue de Vaugirard. Cette ligne a été déclarée d'utilité publique par deux lois des 3 avril et 19 juillet 1905 ; l'exécution en est entreprise. La concession diffère de celle du réseau municipal en ce que la Société rétrocessionnaire, qui a pris le nom de *Société du Chemin de fer électrique souterrain Nord-Sud de Paris*, est chargée de la totalité des travaux.

Depuis cette époque, le Conseil municipal a décidé de poursuivre la déclaration d'utilité publique des lignes suivantes :

Prolongement de la ligne n° 3 sur la Porte de Champerret par le boulevard Malesherbes et l'avenue de Villiers ;

Embranchement de la ligne n° 7 sur la Porte de la Villette par la rue du Faubourg-Saint-Martin et la rue de Flandre ;

Prolongement de la ligne n° 7 jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville par la rue des Tuileries et les quais de rive droite ;

Ligne de l'Opéra à la Porte de Saint-Cloud, par le boulevard Haussmann, Saint-Augustin, les rues La Boëtie et Pierre-Charron, l'avenue et la place du Trocadéro, l'avenue Henri-Martin, les rues de la Pompe, Mozart, La Fontaine et Michel-Ange ;

Ligne de l'Opéra à la Porte des Ternes, s'embranchant sur la précédente à Saint-Augustin et empruntant le boulevard Haussmann, la rue du Faubourg-Saint-Honoré, la place et l'avenue des Ternes ;

Ligne de Ceinture intérieure, des Invalides aux Invalides par les grands boulevards de la rive droite et le boulevard Saint-Germain;

Ligne de la Porte d'Italie à la Porte de Montreuil, par l'avenue et la place d'Italie, l'avenue des Gobelins, la rue Monge, la place Maubert, la rue Lagrange, la Cité, la place de l'Hôtel-de-Ville, la future rue Beaubourg, les rues Réaumur et du Temple, la place de la République, le boulevard Voltaire, la rue de Montreuil et la rue d'Avron;

Embranchement de la ligne précédente, de la Place de la République à la Porte de Romainville par les rues du Faubourg-du-Temple et de Belleville;

Ligne de la Place Denfert-Rochereau à la Place Saint-Michel par l'avenue de Montsouris, la place et la rue Denfert-Rochereau et le boulevard Saint-Michel, englobant la partie de la ligne d'intérêt général de Paris à Sceaux et à Limours, comprise entre la place Denfert-Rochereau et la Sorbonne, laquelle serait rétrocédée à la Ville de Paris par la Compagnie d'Orléans;

Ligne des Invalides à la Porte de Châtillon, par les boulevards des Invalides et du Montparnasse, l'avenue du Maine et l'avenue de Châtillon.

En outre, le Conseil municipal a réclamé l'étude et la mise à l'enquête des lignes suivantes :

Prolongement de la ligne n° 3 jusqu'à la Porte de Romainville par l'avenue Gambetta;

Prolongement de la ligne n° 4 jusqu'au Parc de Montsouris par le boulevard Jourdan;

Embranchement de la ligne n° 4 sur la Porte de Clichy par les rues Ordener, Championnet, la Jonquière et le boulevard Bessières;

Embranchement de la ligne n° 8 sur la Porte de Sèvres avec prolongement éventuel sur le Pont Mirabeau, par la rue du Commerce, l'avenue Félix-Faure, la porte de Sèvres et la rue Balard;

Ligne de la Place de la Bastille à la Porte Dorée par le boulevard et la place de la Bastille, la rue du Faubourg-Saint-Antoine, la rue de Reuilly et l'avenue Daumesnil;

Ligne de la Porte de Saint-Cloud à la Place de la Bastille par les quais de rive droite et le boulevard Henri IV;

Ligne de la Porte Maillot à la Porte Dorée par l'avenue Malakoff, le Trocadéro, les quais de rive droite, le pont Mirabeau, les rues de la Convention, de Vouillé, d'Alésia, de Tolbiac, le pont de Tolbiac, les rues de Dijon, Proudhon et Taine, la place et l'avenue Daumesnil.

*
* *

Nous avons dit que la première idée du Métropolitain avait été inspirée par l'exemple de Londres. La capitale anglaise possédait un chemin de fer, analogue à notre Chemin de fer de Ceinture, avec cette différence qu'il dessert des zones beaucoup plus peuplées. Plus tard, elle aborda la construction d'une série de lignes électriques souterraines, dites « tube railways » dont la plus ancienne est le *City and South London Railway*, les plus récentes le *Central London*, dit *two penny tube*, le *Great Northern and City Railway* et le *Baker Street and Waterloo Railway;* deux autres tubes sont en cours de construction. Parmi les innombrables projets antérieurs à la constitution de notre réseau métropolitain, celui de M. J.-B. Berlier, l'ingénieur bien connu, était conçu sur le modèle des tubes de Londres.

Ces tubes sont établis dans des souterrains circulaires, qui reçoivent un revêtement métallique, formé de segments en fonte boulonnés les uns aux autres ; chaque voie a son souterrain séparé, dont le profil épouse aussi étroitement que possible le gabarit du matériel roulant, et les souterrains sont construits à grande profondeur ; une section plus large est adoptée pour les stations auxquelles on accède de la voie publique par des ascenseurs, qui fonctionnent dans des puits verticaux à revêtement métallique. Ce mode de construction est excellent lorsqu'il s'agit d'établir la voie ferrée dans des terrains mouillés, à la traversée d'un fleuve, par exemple ; c'est dans ces conditions qu'il a reçu sa première application à Londres. En pareils terrains, en effet, on ne peut percer les galeries qu'au moyen d'un engin spécial appelé bouclier, au sujet duquel des explications seront données plus loin ; or, la forme circulaire est de beaucoup la plus pratique pour l'emploi de cet engin. Il est logique de séparer les deux voies et de les placer dans des souterrains jumeaux, parce que, bien qu'on ait pu, comme à Blackwall (un des faubourgs de Londres), traverser le lit de la Tamise avec un bouclier de grandes dimensions[1], il est plus facile, plus sûr

1. Le tunnel de Blackwall, qui livre passage à une voie charretière avec trot-

et plus économique de recourir à la petite section. Enfin, le revêtement en fonte se justifie par la nécessité d'obtenir, sous un petit volume, une paroi très résistante, susceptible d'être réalisée rapidement, sans installations encombrantes.

Mais si le terrain à traverser n'est pas mouillé et présente une cohésion suffisante, — comme c'est le cas général à Londres où les tubes sont construits dans l'argile compacte que l'on rencontre uniformément dans le sous-sol de la capitale anglaise, — cette solution ne se justifie guère. Le revêtement en fonte est alors parfaitement inutile ; son emploi entraîne un surcroît de dépenses qui grève inutilement le capital de premier établissement. Les souterrains jumeaux, dans lesquels les voies et les stations sont isolées, sont une gêne constante pour l'exploitation. L'établissement des souterrains à grande profondeur donne lieu à des difficultés d'accès qui se traduisent par une perte de temps pour le public et une dépense élevée pour les ascenseurs[1] ; il peut entraîner des désordres graves dans les immeubles voisins, soit en cas d'accident pendant la construction, soit aussi pendant la période d'exploitation, en raison de la propagation, par le terrain ambiant, des chocs et des vibrations dus au passage des trains.

Tous ces inconvénients, révélés par l'exemple de Londres, se seraient évidemment présentés à Paris si l'on avait adopté le même système, avec cette circonstance aggravante qu'en nombre de points le sous-sol parisien étant mouillé par des nappes souterraines, le travail à grande profondeur eût été rendu plus difficile, plus dangereux et plus onéreux. Aussi, les ingénieurs de la Ville ont-ils pris une solution tout à fait différente, qui peut se définir par les caractéristiques suivantes : proscription absolue des tubes à revêtements métal-

toirs latéraux, est à section circulaire de 8 m. 23 de diamètre hors œuvre ; on exécute en ce moment sous la Tamise à Londres, mais plus à l'aval, un tunnel semblable, celui de Rotherhithe, dont la section circulaire a un diamètre de 9 m. 14 hors œuvre.

1. D'une étude récente que nous avons faite en vue de déterminer les charges financières résultant de l'installation d'ascenseurs dans les stations profondes du Métropolitain de Paris, il ressort que les frais de premier établissement d'un ascenseur à 60 places peuvent être évaluées à 136.000 francs en moyenne, et les frais annuels d'exploitation et d'entretien à 21 000 francs environ.

liques, sauf à la traversée du lit de la Seine ; adoption d'un souterrain maçonné à double voie ; maintien du tracé aussi près que possible de la surface du sol.

Les avantages de cette conception sont la contre-partie des inconvénients relevés ci-dessus : l'abandon des revêtements métalliques, surtout en France où le prix de la fonte est notablement supérieur à ce qu'il est en Angleterre, procure une économie importante ; l'adoption d'un souterrain unique, contenant les deux voies, facilite les conditions d'exploitation ; le tracé à la surface rend plus commode l'accès des stations, supprime les inconvénients et la dépense des ascenseurs, atténue pour les édifices riverains tout danger pendant la période de construction, toute incommodité pendant l'exploitation.

On peut objecter au tracé de surface l'inconvénient de remanier les canalisations souterraines, — égouts, conduites d'eau et de gaz, câbles électriques, etc., — qui se trouvent nombreuses dans le sous-sol des voies publiques. L'inconvénient n'est pas niable ; mais dans la pratique, il a toujours été possible de rétablir ces canalisations sans difficulté sérieuse, et la dépense, bien que fort importante, n'est pas comparable au surcroît de frais que le tube cause en pure perte ; et cette dépense ne peut être mise en balance avec les avantages procurés.

Les ingénieurs spéciaux s'accordent presque unanimement à reconnaître aujourd'hui que la solution qui consiste à placer les chemins de fer urbains le plus près possible de la surface des voies publiques et à faire appel aux capitaux et au crédit des municipalités est de beaucoup préférable au système des tunnels à grande profondeur, construits entièrement aux frais et sous la direction d'entreprises privées. Cette opinion s'est dégagée nettement au Congrès international des ingénieurs, tenu à Saint-Louis, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1904. Les *Underground*[1] de New-York, de Boston et de Philadelphie sont construits à faible profondeur, comme le Métropolitain de Paris. Un argument typique en faveur du tracé à

1. Les ingénieurs américains désignent sous le nom d'*Underground railways* les voies ferrées placées sous la surface du sol des villes et destinées à desservir la circulation locale, par opposition à la dénomination de *Tunneling railways* qui est appliquée aux voies ferrées des grandes lignes traversant les villes.

fleur de sol peut être également tiré des dispositions finalement adoptées pour la construction de la ligne de Montmartre (place des Abbesses) à Montparnasse, concédée comme il a été dit à MM. Berlier et Janicot en 1903. L'avant-projet comportait un tracé à grande profondeur avec stations desservies par des ascenseurs : le premier soin de la société chargée de la construction et de l'exploitation a été de remonter le tracé au voisinage immédiat du sol, dans les mêmes conditions que le réseau municipal. Le Métropolitain de Paris est donc établi sur les données générales qui, à l'heure actuelle, sont considérées comme étant à la fois les plus pratiques et les plus rationnelles.

***

Sur 10 p. 100 environ de la longueur totale, le chemin de fer sera aérien; sur le reste du parcours, il sera construit en souterrain. Le réseau urbain est établi sur ou sous la voie publique; ce n'est que dans des cas très rares, et toujours pour des parcours extrêmement limités, qu'il pénètre dans le tréfonds des immeubles riverains. En raison des sujétions de toute nature qui résultent de cette disposition, le tracé des lignes a dû se soumettre à une flexibilité beaucoup plus grande que celle des grands réseaux : sur ceux-ci, les déclivités restent en général au-dessous de 20 millimètres par mètre, et la courbure de la voie ne descend guère au-dessous du rayon de 300 mètres; sur le Métropolitain les pentes et rampes peuvent atteindre 40 millimètres par mètre, et le rayon des courbes s'abaisser jusqu'à 75 mètres, voire même, exceptionnellement, il est vrai, jusqu'à 50 mètres.

Le profil normal du souterrain à deux voies est constitué par une voûte elliptique de 7 m. 10 d'ouverture et de 2 m. 07 de montée qui repose sur deux piédroits latéraux limités intérieurement par un arc de cercle, avec 2 m. 91 de hauteur; la section est complétée par l'arc concave du radier présentant une flèche de 0 m. 22. La hauteur totale intérieure de l'ouvrage est ainsi de 5 m. 20; le niveau du rail se trouve à 4 m. 50 de l'intrados (paroi intérieure du souterrain) à la clef

(point culminant de la paroi) et à 0 m. 70 du fond du radier; la hauteur libre sur le rail extérieur est de 4 m. 05. La largeur au niveau du rail est de 6 m. 60. Les parties essentielles du revêtement sont constituées par la voûte et les piédroits; la voûte a 0 m. 55 d'épaisseur à la clef, les piédroits ont 0 m. 75. Quant au radier, dont le rôle, dans le cas général, est de moindre importance, il a surtout pour but de séparer nettement la voie du terrain ambiant, et, en complétant la section maçonnée, de faciliter l'isolement électrique de la ligne; on lui donne ordinairement 0 m. 50 d'épaisseur au point bas, avec une surface d'appui horizontale. L'application des dispositions précédentes suppose que la distance entre le rail et la surface du sol descend à 6 mètres, environ. Quand cette condition ne peut être réalisée, on a recours à l'emploi d'un tablier métallique, porté sur piédroits en maçonnerie, véritable plancher composé de poutres en acier que réunissent des voûtelettes en briques, et combiné de façon à réserver au moins 3 m. 50 de hauteur libre au-dessus du rail.

Pour les raccordements de service entre les diverses lignes, le souterrain n'a qu'une voie. La voûte en plein cintre a 4 m. 30 d'ouverture et repose sur des piédroits de 2 m. 62 de hauteur; la surface du radier présente une légère convexité, avec flèche de 0 m. 075. La hauteur totale intérieure, sur l'axe, est ainsi de 4 m. 695, le rail se trouvant à 4 mètres de l'intrados à la clef et à 0 m. 695 au-dessus du radier. La voûte a 0 m. 50 d'épaisseur à la clef, le piédroit 0 m. 60 et le radier 0 m. 55 d'épaisseur au point bas.

Telles sont les dimensions des souterrains construits en ligne droite. Lorsque la voie est en courbe de faible rayon (au-dessous de 100 mètres pour double voie et de 50 mètres pour voie unique) ces dimensions ne suffiraient pas au passage du matériel roulant avec les intervalles libres exigés par la loi : un élargissement est nécessaire. Pour la traversée sous la Seine des lignes n°s 4 et 8, on aura recours aux tubes à revêtement métallique.

Les stations sont voûtées lorsque la hauteur libre le permet, c'est-à-dire lorsqu'il y a au moins 7 mètres entre le rail et la surface du sol; elles sont couvertes d'un tablier métallique lorsque cette hauteur n'est pas disponible. Pour la sta-

tion voûtée, la section est formée de deux demi-ellipses ayant un grand axe commun de 14 m. 14 établi à 1 m. 50 au-dessus du rail : l'une de ces ellipses forme la voûte, l'autre le radier; le petit axe est de 3 m. 70 pour la première et de 2 m. 20 pour la seconde, ce qui porte la hauteur totale libre à 5 m. 90. La voûte a 0 m. 70 d'épaisseur à la clef, le radier 0 m. 50, les culées 2 mètres. Les stations à tablier métallique ont 13 m. 50 de largeur en œuvre. Le tablier repose sur des piédroits en maçonnerie dont la largeur à la base est de 1 m. 50, se réduisant à 1 m. 15 sous les poutres; ces piédroits sont réunis par un radier concave de 0 m. 50 d'épaisseur. Le rail est à 4 m. 70 sous poutre et à 0 m. 70 au-dessus du point bas du radier. Les poutres du tablier, à âme pleine, et jumelées, ont 1 m. 02 de hauteur et vont d'un piédroit à l'autre sans appui intermédiaire; elles sont réunies par des longerons, parallèles à l'axe du tracé, qui forment retombées pour de petites voûtes en briques. Tout cet ensemble porte directement le béton de fondation du pavage en bois.

Une station ordinaire, qu'elle soit voûtée ou couverte d'un tablier métallique, comprend deux quais latéraux de 75 m. de longueur et 4 m. 10 de largeur ; le niveau des quais est à 0 m. 25 au-dessous du plancher des voitures, celles-ci étant supposées neuves et vides, et à 0 m. 85 au-dessus du rail. On accède aux stations par un escalier débouchant sur la voie publique. Cet escalier, d'une seule volée droite, a de 3 m. à 3 m. 50 de largeur dans les cas ordinaires. Il conduit à une salle souterraine où l'on distribue les billets : de cette salle, on atteint le quai le plus proche par un autre escalier large de 2 m. 75, et l'on arrive à l'autre quai par un escalier semblable à celui-ci, après avoir franchi la voûte du chemin de fer au moyen d'une passerelle de 3 mètres de largeur. Les escaliers inférieurs débouchent sur le quai, en général par une baie ouverte dans le mur pignon de la station, plus rarement à travers la culée.

***

Dans les parties aériennes du tracé, les voies sont supportées par un viaduc métallique, formé d'une suite de travées

indépendantes, qui sont de portée variable et composées de deux poutres de rive supportant le tablier à leur partie inférieure. Ces travées prennent appui sur des colonnes en fonte, partout où cette disposition a paru compatible avec la stabilité des ouvrages ; sur les points où il a fallu adopter des piliers en maçonnerie, les dimensions de ces piliers ont été réduites au minimum, afin d'entraver le moins possible la circulation à la surface du sol. L'implantation du viaduc respecte les voies de communication existantes. L'ouverture des travées est commandée en certains points par les conditions locales ; là ou cette sujétion n'existe pas, c'est une ouverture voisine de 22 mètres qui satisfait le plus commodément aux données de la construction. Des portées plus grandes ont dû être adoptées à la traversée de voies importantes ou de chemins de fer d'intérêt général : c'est ainsi que le passage de la ligne Circulaire Nord sur les chemins de fer du Nord et de l'Est, a nécessité la construction de trois travées de 75 m. 25 d'ouverture.

Les poutres des viaducs sont à treillis, dont les barres alternativement verticales et inclinées, donnent l'impression d'une série de lettres N juxtaposées, d'où son nom de treillis en N. Les semelles inférieures sont rectilignes, les semelles supérieures sont paraboliques. La hauteur moyenne des poutres est environ le dixième de la portée ; elles sont simples ou composées de deux poutres jumelées selon que la distance entre appuis est plus ou moins considérable. Le tablier est constitué par des entretoises transversales. Dans le cas le plus général, la voie est ballastée, et le ballast est soutenu par des voûtelettes en briques qui réunissent les entretoises les unes aux autres. Cette disposition a été adoptée en vue de diminuer les vibrations au passage des trains, et d'atténuer, dans la mesure du possible, le bruit et les trépidations qui en résultent. Toutefois, dans les viaducs de grande portée, la pose des voies sur ballast aurait entraîné une trop forte augmentation de poids et une dépense exagérée : la voie est alors placée directement sur le tablier, constitué par des entretoises réunies par des longerons que recouvre un platelage métallique. Dans les parties aériennes, le rail a été placé à 6 m. 36, au moins, au-dessus des voies charretières ; cette distance correspond à une hauteur libre de 5 m. 20 sous les poutres, et cette hau-

teur est suffisante pour le passage des plus hauts chargements qui circulent dans Paris.

Les stations aériennes sont conçues sur le mêmes type que les viaducs. Chaque station, de 75 mètres de longueur totale, est formée de 5 travées indépendantes comprenant 4 files de poutres. Les deux files centrales, à âme pleine, supportent à la fois le tablier des voies et les quais latéraux qui ont une largeur de 4 m. 10 ; les files extérieures, à treillis, forment le second appui des quais. Une toiture en fer et vitrage recouvre chaque quai. Sur la ligne Circulaire-Nord, l'accès aux stations aériennes se fait par un escalier, qui, partant de la voie publique, mène à un palier intermédiaire où se trouvent établis les guichets de distribution des billets ; de ce palier, deux escaliers latéraux conduisent aux quais. Sur la ligne Circulaire-Sud, la salle des billets se trouve de plain-pied avec la voie publique, entre les appuis de la travée qui précède ou qui suit immédiatement la station ; les escaliers conduisant aux quais font face à la salle des billets.

*
* *

D'une façon générale, les diverses lignes du Métropolitain ont leur existence propre ; elles ne s'embranchent pas les unes sur les autres ; au point de contact des lignes, les voyageurs changent de voiture. Ce système donne plus de régularité à l'exploitation et permet de desservir chaque ligne d'une façon plus intense ; il supprime d'ailleurs une cause d'accidents : la prise en écharpe aux aiguillages, qui est d'autant plus à redouter que le nombre des trains est plus grand. On lui reproche, il est vrai, d'accroître la fatigue des voyageurs et de causer une perte de temps appréciable ; mais la sécurité et la régularité de l'exploitation doivent l'emporter sur cette légère incommodité du public. Il faut reconnaître cependant, que dans certaines station d'échange les commucation de quai à quai pourraient être notablement améliorées ; la question est à l'étude.

Malheureusement, l'autonomie des lignes métropolitaines ne pourra pas être maintenue en règle absolue : pour certaines parties du réseau complémentaire, on sera obligé de recourir

à des bifurcations en pleine voie. On s'efforcera toutefois, de placer la bifurcation immédiatement à la sortie d'une station, pour les trains se dirigeant vers le tronc commun, de façon à limiter les risques d'une collision.

Les trains circulant à des intervalles très rapprochés, il importe d'éviter toute perte de temps aux terminus, ce qui conduit à rechercher le moyen de supprimer, en ces points, toute manœuvre d'aiguillage, de refoulement, etc. On y est parvenu en établissant aux extrémités de chaque ligne, une boucle d'évitement, qui permet aux trains de passer directement de l'arrivée au départ. Les conditions d'installation de cette boucle varient suivant la disposition des lieux. Aux extrémités de la ligne n° 1, par exemple, qui se trouvent placées dans de larges avenues, on a établi au terminus deux stations distinctes, l'une pour l'arrivée, l'autre pour le départ, et ces stations ont été réunies par un souterrain en courbe de faible rayon ; au terminus de la ligne Circulaire-Nord, à la place de la Nation, on a fait décrire à la voie ferrée un cercle aussi grand que possible, et sur le parcours de ce cercle on a placé la station finale. Cette seconde solution permet d'ailleurs, en construisant la boucle à deux voies, de munir le terminus de garages sur lesquels on peut remiser des trains de réserve et une partie des trains du service courant aux heures où l'exploitation est moins chargée.

*
* *

Les maçonneries du Métropolitain sont, d'une façon presque exclusive, exécutées au mortier de ciment ; on obtient ainsi, en même temps qu'une prise plus rapide, une résistance plus grande pour une même épaisseur. La prise rapide des maçonneries est nécessaire pour des ouvrages exécutés en souterrain, et un surcroît de résistance conduit finalement à une économie. La chaux n'a été employée que pour les maçonneries à l'air libre, comme les piles supportant les viaducs. En souterrain, on utilise deux sortes de maçonnerie : la maçonnerie de meulière et le béton ; la meulière est employée pour la confection des voûtes ; le béton sert à exécuter les piédroits et les radiers.

La meulière est une pierre siliceuse, légère, poreuse, prenant bien le mortier, que l'on rencontre aux environs de Paris. Les cailloux qui entrent dans la confection du béton se trouvent en abondance dans les alluvions de la Seine. Le ciment est du ciment de Portland ou du ciment de laitier. Les mortiers de ciment de Portland sont dosés à raison de 300 kilogrammes de ciment pour un mètre cube de sable, lorsqu'ils sont employés dans les maçonneries, et à raison de 400 kilogrammes pour le même volume de sable, lorsqu'ils sont destinés à la fabrication des bétons. Dans les mortiers de ciment de laitier, les proportions de ciment indiquées ci-dessus sont augmentées de 50 kilogrammes. Le béton est composé de 800 litres de cailloux pour 550 litres de mortier.

Pour les ouvrages en élévation : grands ponts sur la Seine, appuis des viaducs, ouvrages en maçonnerie aux points de passage des viaducs au souterrain, etc., on a eu recours à la pierre de taille, qui provient principalement des carrières de Souppes, d'Euville, de Comblanchien et de Coutarnoux. A l'intérieur des stations, tous les parements visibles sont uniformément revêtus de carreaux blancs, en grès émaillé, ou en opaline, ou, mais exceptionnellement, de brique émaillée. Dans tous les autres ouvrages, les parements ont reçu un simple enduit de ciment : ciment de Vassy à prise rapide pour la voûte, ciment de Portland pour les piédroits et le radier.

Les viaducs et, d'une façon générale, tous les ouvrages métalliques sont en acier doux laminé, donnant, sous une charge de rupture de 45 kilogrammes par millimètre carré de section, un allongement de 23 p. 100. Les matières proviennent des aciéries de Mont-Saint-Martin, Micheville, Anzin et Denain, Montataire, etc.

LOUIS BIETTE

(A suivre.)

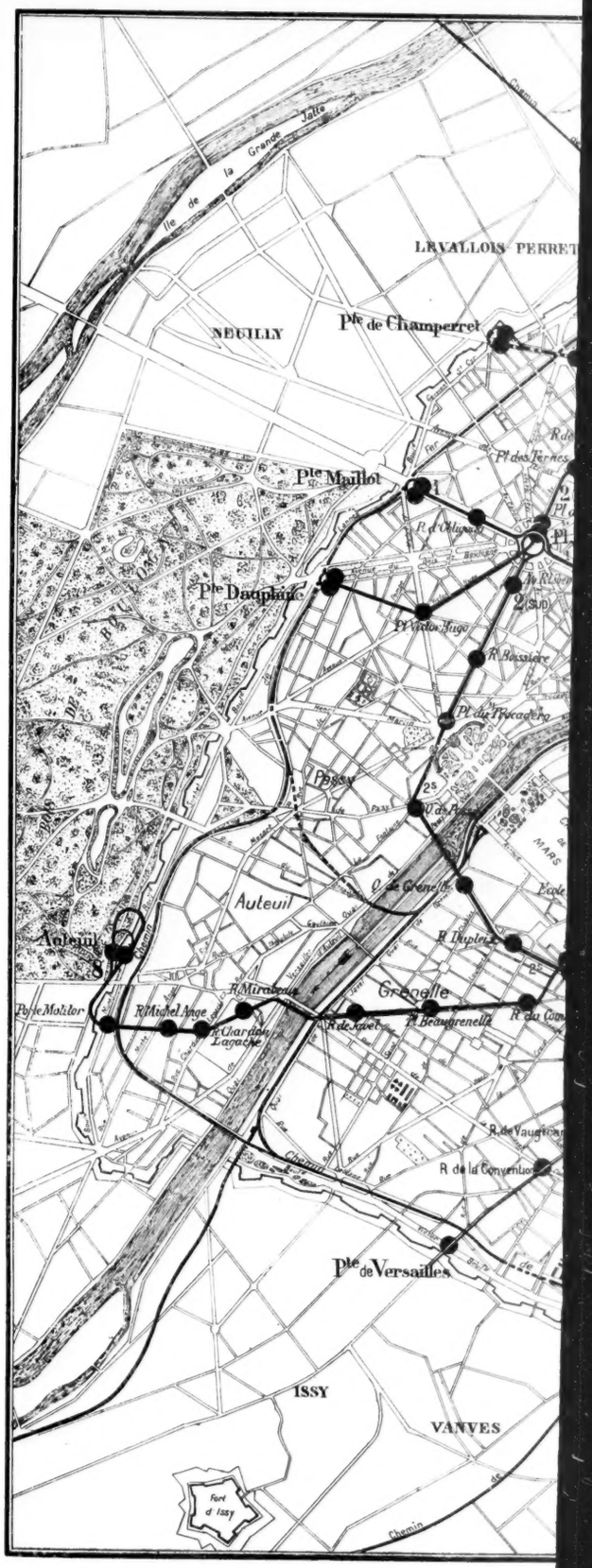
Légende

Réseau métropolitain municipal

- Lignes déclarées d'utilité publique
- Modifications projetées
- Lignes concédées non déclarées d'utilité publique

Chemin de fer électrique souterrain Nord-Sud de Paris

Stations



CLICHY
Pte de St Ouen
R. Marcadet
Av de Clichy
LEVALLOIS-PERRET
NEUILLY
Pte de Champerret
Les Batignolles
Pl. de Clichy
Pl. de Rome
R. de Londres
Pte Maillot
Pl. de l'Etoile
Av. de la Grande Armée
Pte Dauphine
R. Bassano
Pl. du Trocadéro
Passy
Opéra
Les Invalides
Champs Elysées
Pl. de la Concorde
Tuileries
Pl. du Palais Royal
R. du Bac
R. de Sèvres
Ecole Militaire
Auteuil
Pte de Molitor
R. Michel Ange
R. Chardon Lagache
R. Murat
R. de Ranelagh
R. Beaujon
R. du Commerce
Grenelle
R. Falguière
R. de Vaugirard
Gare Montparnasse
R. Vavin
R. de la Convention
Vaugirard
Pte de Versailles
ISSY
VANVES
MALAKOFF
MONTROUGE
Pte d'Orléans
Fort d'Issy
Ile de la Grande Jatte
Chemin de fer

Pte de Clignancourt
Pte de la Villette
Pte de St Ouen
Pont de Flandre
La Chapelle
La Villette
PANTIN
Montmartre
Pl. des Abbesses
Gare du Nord
Belleville
Pl. Danube
LE PRÉ St GERVAIS
Pte du Pré St Gervais
Pl. des Fêtes
Pl. Gambetta
Charonne
Pl. de la Nation
Pte de Vincennes
Pl. d'Italie
Bercy
SEINE
St MANDE
BOIS DE VINCENNES
IVRY
CHARENTON
GENTILLY

APRÈS LE PARDON

— ROMAN D'AMOUR —

Traduit de l'italien par G. Hérelle [1].

XI

— Habille-moi vite, — dit Maria, distraitement, à sa femme de chambre.

Celle-ci jeta un regard vers la haute fenêtre, voilée de guipure, et ne dit mot. Sur le lit était préparé le vêtement que Maria devait mettre pour aller à Tor-di-Quinto, où se faisait le Concours hippique : une robe de crêpe lilas clair, tout ajourée de dentelles aux tons d'argent ; une ceinture de drap d'argent, ornée de grosses turquoises d'un bleu vif ; un grand chapeau noir garni de plumes noires, fixées par une large boucle de vieil argent, avec un voile noir, très léger, qui l'enveloppait le chapeau comme une ombre vague. La gaie et minutieuse besogne d'habiller la chère maîtresse fut accomplie par Chiara lestement, sans paroles. Maria semblait penser à autre chose ; mais cela ne l'empêchait pas d'exécuter machinalement les actes successifs qu'exige la toilette d'une femme.

— Donne-moi mon collier de turquoises, — dit-elle, toujours distraite.

Chiara se dirigea vers le coffret où étaient serrés les bijoux,

1. *Published, april fifteenth, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* des 15 février, 1er, 15 mars et 1er avril.

y prit un écrin et apporta à sa maîtresse une artistique chaîne en or, d'un travail singulier, enrichie de grosses turquoises. Machinalement, Donna Maria l'ajusta sur sa poitrine. Puis ses yeux, errant au hasard, avec indifférence, rencontrèrent la fenêtre, et elle témoigna de la surprise comme à un spectacle inattendu, prêta l'oreille.

— Mais il pleut à verse ! — fit-elle, étonnée, attristée.

— Hélas ! — murmura la femme de chambre, avec un soupir.

Les mains occupées à fixer le chapeau sur la chevelure noire, dont les grandes masses onduleuses, retenues par des peignes d'écaille blonde, se relevaient en forme de casque, retombèrent comme si elles étaient lasses.

— Pourquoi donc me suis-je habillée ? — se demanda-t-elle à elle-même.

— Peut-être que, tout à l'heure, la pluie cessera — fit observer timidement la fidèle servante.

— Allons donc ! — s'écria la maîtresse, découragée. — Tu verras qu'il pleuvra jusqu'à ce soir.

Et, comme si une fatigue subite l'accablait, elle se laissa choir sur une chaise, dans son vêtement souple, aux teintes fines, où le lilas, l'argent et le bleu composaient une douce harmonie. Sous son chapeau noir, son visage avait la puérile tristesse d'une désillusion ; et à travers cette tristesse perçait une expression d'ennui, de plus en plus visible à mesure que la pluie clapotait plus fort sur le pavé de la rue, sur le marbre des balcons, sur les glaces claires de la fenêtre. Chiara était sortie doucement, à un appel venu du dehors. Au bout de quelques minutes elle reparut.

— La princesse de la Marsiliana est au téléphone et demande Votre Excellence.

Comme par un effort surhumain, Maria Guasco se leva, traversa la chambre, le petit salon, le grand salon, entra dans le cabinet de son mari, désert et lugubre, avec ses meubles de bois sculpté, presque noirs, avec ce cuir marron foncé, vert foncé, rouge foncé des fauteuils et des divans. Le téléphone était là, dans un coin.

— Eh bien, Carolina, eh bien ? — demanda Maria Guasco, d'une voix lasse, au téléphone.

— On ne va plus au Concours hippique ! — répondit la voix grêle et toujours un peu nerveuse de la princesse. — Le Concours est remis. Quel malheur !

— Et alors, que fais-tu ?

— Puisqu'il pleut, je me débarrasserai, cet après-midi, d'une corvée ennuyeuse : j'irai au Sacré-Cœur voir la fille de Giulia Sozii, qui est malade. Veux-tu y venir avec moi ?

— Non, merci.

— Que feras-tu donc ?

— Rien. Comme d'habitude, je m'ennuierai. Au revoir, Carolina.

— Au revoir... Mais quel malheur ! J'avais un si joli costume !

— Moi aussi. Mais n'importe. Au revoir !

Après une courte sonnerie, le téléphone se tut. Maria Guasco resta debout au milieu du cabinet, regardant autour d'elle ; et son regard était si vague, si flottant qu'il semblait presque chercher de l'aide. Ses yeux s'arrêtèrent sur le fauteuil vide qui était celui d'Emilio Guasco, derrière la table de travail, et ils semblaient presque chercher quelqu'un. Mais ensuite elle retraversa lentement les pièces qu'elle avait parcourues tout à l'heure et elle rentra dans sa chambre, où Chiara replaçait divers objets dans l'armoire et dans les tiroirs.

— Votre Excellence veut-elle se déshabiller ? — demanda la femme de chambre.

— Non ; cela m'ennuie de me déshabiller, — répondit Maria d'une voix éteinte.

Et elle ôta seulement son chapeau, retirant les deux longues épingles ornées de perles, remettant le tout entre les mains de Chiara, avec un geste désolé. La pluie tombait toujours, drue, bruyante, incessante. Une fois encore, Donna Maria eut un geste d'indécision ; elle regarda sa petite horloge ancienne, où les heures étaient marquées en bleu, et elle secoua la tête, comme épouvantée : il n'était que deux heures et demie. Ce dimanche, avec cette pluie qui tombait depuis une heure, on n'entendait aucun bruit dans la rue ; ni un pas ni une ombre ne venait rompre le silence, peupler le désert qu'était le palais Guasco.

— Madame n'a plus besoin de moi? — demanda la femme de chambre à sa maîtresse.

Celle-ci eut une minute d'hésitation : elle était tentée de dire à cet être humain, à cette créature vivante, quoique celle-ci ne fût que sa domestique, de rester avec elle et de lui tenir compagnie ; mais elle eut honte de sa propre misère morale, et un mouvement d'orgueil lui conseilla de se replonger dans la solitude.

— Non, — dit-elle, — tu peux t'en aller.

Seule maintenant, elle se retira dans son boudoir. Très clair, tapissé et meublé d'une étoffe presque blanche où étaient semés de petits bouquets d'un rose tendre, d'un jaune tendre, des feuillages d'un vert très tendre, — avec des corniches d'un or pâli, avec un tapis blond pâle, avec des coussins de soie aux teintes passées, avec une quantité d'objets d'art dont le goût délicat s'harmonisait au milieu, — dans cet après-midi sans soleil où le ciel était couvert de nuées ternes, par cette pluie qui n'en finissait pas, ce petit salon paraissait être celui d'une personne morte depuis longtemps : un salon inhabité où, depuis très longtemps, manquerait une douce et mélancolique présence. Maria Guasco alla s'asseoir dans son fauteuil habituel, posa ses pieds sur un long coussin d'étoffe ancienne, appuya sa tête à un coussin garni de dentelle ancienne, en forme de cœur, mit ses mains inertes sur les bras du fauteuil, sur leur vieille dorure ferma les yeux à demi et laissa tout son mortel ennui se montrer sur sa face, laissa toute la détresse de son âme bouleverser les traits de son beau et noble visage.

Le temps s'écoulait. Par instants, la pluie diminuait, n'était plus qu'un murmure ; puis elle augmentait, crépitante, comme si une nouvelle bourrasque envahissait le ciel, s'abattait dans les rues et sur les maisons. Trois fois, Maria Guasco, dans sa solitude absolue, fit un mouvement, leva la tête, allongea une main vers une petite table-étagère.

La première fois, ce fut pour y prendre un livre enveloppé dans une couverture de souple peau de chamois sur laquelle étaient imprimés d'étranges dessins ; et, avec des yeux troubles et indifférents, elle en parcourut quelques pages : le faible bruit des feuillets tournés, dans le morne silence du palais Guasco, la fit tressaillir. Le poète dont elle lisait lente-

ment les vers était le plus douloureux de tous, Leopardi ; et, parmi cette tristesse obscure du ciel, de la terre, du palais, de son âme, elle sentait résonner au plus profond de son esprit les paroles ardentes et puissantes par lesquelles Sapho[1] prend congé de la vie. Sa tête s'abandonna sur sa poitrine; le livre demeura ouvert sur ses genoux, et elle songea avec amertume à la grande amante de Mitylène pour qui, depuis la naissance jusqu'à la mort, tout avait été funeste, sauf ce haut génie qui pourtant ne lui avait donné ni l'amour ni le bonheur; elle songea au poète le plus douloureux de tous, dont l'amertume venait s'ajouter maintenant à sa propre amertume, elle songea à Giacomo Leopardi qui, malgré la hauteur du génie, n'avait obtenu ni l'amour ni la félicité: et une cruelle angoisse lui serra le cœur, dans cette solitude absolue dans ce silence morne, dans cette heure mortellement longue d'ennui et de tristesse.

Puis, par un autre mouvement presque involontaire, sa main toucha la sonnette cachée derrière le fauteuil. Un instant après, un domestique parut. Les yeux de Maria l'aperçurent; elle le regarda comme si elle ne le voyait pas, resta silencieuse comme si elle n'avait rien à lui dire; et, revenant enfin à elle, elle lui demanda :

— Le courrier est-il arrivé?

— Oui. Il n'y a pas de lettres pour Votre Excellence.

— Bien. Allez.

Elle n'attendait aucune lettre, de personne. Mais, de temps à autre, dans ses crises noires de détresse morale, d'impuissance à vivre et à agir, elle se mettait à désirer une lettre inattendue, écrite par une main ignorée, elle se mettait à désirer un télégramme venu à l'improviste et où serait contenu, par un caprice du destin, le secret qui l'aiderait à faire quelque chose de son inutile vie, de ses jours inutiles. Et, tandis que le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante, tandis que la pluie, fine mais persistante, continuait à tomber sur Rome et à l'envelopper dans un voile gris d'eau et de brouillards, elle se dit que, par malheur, il n'existe pas de lettres mystérieuses, écrites par des personnages inconnus et

1. Dans le poème de Leopardi intitulé : *Ultimo canto di Saffo*.

lointains, qui vous apportent un secours efficace; qu'il n'y a pas de télégrammes inopinés où une parole vous indique subitement la voie; qu'il n'y a plus de telles paroles pour ceux qui ont consumé toutes leurs forces de passion et toutes leurs forces de bonté.

Par un troisième geste habituel, Maria prit dans un panier doublé de satin blanc et tout garni de petits nœuds de ruban, un grand sac à ouvrage fait d'une étoffe pesante, aux arabesques bizarres; et elle en tira une broderie de genre ancien, aux couleurs un peu archaïques, aux dessins d'un caractère fantaisiste et presque enfantin. Machinalement, ses belles mains cherchèrent parmi les écheveaux de soie noués les fils qui convenaient à la suite de ce travail lent et délicat; machinalement, ses mains commencèrent à poser les points sur l'étoffe de soie, par un mouvement égal et calme. Combien de temps dura cette occupation méthodique, en cet après-midi sombre et humide où l'on n'entendait pas une voix, où l'on n'apercevait pas un visage humain? Deux ou trois fois ses bras, comme vaincus par la lassitude, se détendirent sur la broderie, et le morceau de soie tomba sur ses genoux; deux ou trois fois, un soupir d'ennui, d'impatience, sortit de ses lèvres, et sa tête se renversa sur le petit coussin en forme de cœur, avec une secousse d'exaspération muette; deux ou trois fois, seule, silencieuse, elle promena autour d'elle un regard de colère sauvage, de haine, oui, de haine; mais, machinalement, ses mains reprirent la broderie aux teintes passées, aux dessins d'un autre âge, et ses doigts blancs recommencèrent à tirer le long fil souple de la soie, régulièrement, d'un geste égal et calme.

Le jour commençait à décliner ; les coins du petit salon se noyaient d'ombre. Maria dut se pencher plus bas sur son ouvrage, pour continuer la broderie. De nouveau un pas s'approcha : c'était le valet de chambre, avec le plateau du thé et la bouilloire d'argent. Sans rien dire, il apporta près du fauteuil où sa maîtresse était assise une table, y déposa le tout, alluma l'esprit-de-vin sous la bouilloire. Puis, comme l'ombre s'épaississait, il étendit la main vers une grande lampe qui surmontait une colonne, fit mine d'allumer la lumière électrique.

— Non, — dit-elle.

Et, après un si morne silence, le son de sa propre voix l'étonna. Le domestique disparut. La petite flamme semblait vivre et palpiter, bleuâtre, léchant le fond de la bouilloire ; Maria, les mains abandonnées le long de sa personne, tenait les yeux fixés sur cette pauvre apparence de vie, sur cette petite lueur passagère qui se dispersait, sur cette petite chaleur passagère qui s'évaporait. Les opérations successives qui servent à préparer le thé furent accomplies par elle dans une demi-obscurité, tandis que, penchée sur une table, elle entendait encore le bruit plus faible de la pluie, qui continuait de tomber avec le soir. Lorsque la boisson chaude fuma dans la petite tasse de porcelaine, elle eut un sourire silencieux, d'une navrante amertume : le domestique avait mis deux tasses sur le plateau. Elle se rejeta sur son fauteuil, croisa les mains derrière sa nuque, étendit les pieds, ferma les yeux, souhaita passionnément de dormir, au moins de dormir, pour oublier sa vie inutile, ses jours inutiles, ses heures de vaine solitude, ses heures de sauvage impatience, ses heures de farouche impatience, tandis qu'elle attendait une personne qu'elle ne connaissait pas, mais qui viendrait, tandis qu'elle attendait un événement qu'elle ignorait, mais qui ne serait jamais arrivé encore, tandis qu'elle attendait quelque chose d'étrange, de lointain, d'insolite, mais qui vivrait et qui la ferait vivre... Dormir, au moins, puisque tout cela n'est plus possible, quand on a trop aimé et trop vécu, dormir, puisque personne ne vient plus, puisque aucun fait ne se produit plus, quand on a touché les sommets du bien et du mal, quand on est redescendu dans la sombre vallée de l'indifférence et de la sécheresse...

Une clarté soudaine, une voix rude la tirèrent tout à coup de sa torpeur. Quelqu'un avait tourné le bouton de la lumière électrique, se trouvait devant elle et lui parlait durement : son mari.

— Vous êtes ici, Maria ?

— Je suis ici, comme vous voyez, — répondit-elle, du ton de quelqu'un qui se réveille.

Il était rentré à l'improviste, selon son habitude ; et il avait traversé tout l'appartement pour arriver jusqu'à elle, comme

s'il voulait surprendre une visite, un entretien secret, la furtive rédaction d'une lettre. Il était encore en costume de chasse, avec ses vêtements de velours fripés et déteints : — une grande jaquette aux poches bâillantes, aux gros boutons de cuivre, et de larges culottes prises dans des brodequins boueux. — Ses cheveux avaient blanchi complètement sur ses tempes, ce qui faisait ressortir davantage la couleur olivâtre de son teint; plus que jamais sa face était morose et défiante.

— Que faites-vous ici, Maria ?

— Rien, — répondit-elle, comme engourdie.

— Vous dormiez?

— Je sommeillais...

— Vous n'avez pas été au Concours hippique avec Carolina della Marsiliana ?

— Non. Il pleuvait. Le Concours hippique a été remis.

— Je sais. On me l'a dit quand je suis revenu à Rome.

— Alors, pourquoi me le demandez-vous ?

— C'est comme ça ! — répliqua-t-il à voix basse. — Je voulais l'entendre de votre bouche.

— Ah ! — se contenta-t-elle de répondre.

Et la main blanche, fine, chargée de bagues, se crispa nerveusement sur le bras doré du fauteuil; mais les lèvres closes ne laissèrent échapper aucune protestation.

— Vous avez pris le thé ? — recommença-t-il à interroger, du même ton froid et soupçonneux.

— Oui. En voulez-vous une tasse? Je puis faire chauffer de l'eau.

— Merci. Vous savez bien que je déteste le thé... Vous l'avez pris seule ?

— Oh ! seule ! — fit-elle, avec un fugitif sourire où il y avait de l'amertume.

— Vous n'avez reçu la visite d'aucun de ceux qui vous font ordinairement la cour ?

— Jamais on ne m'a beaucoup fait la cour; mais à présent tout le monde m'abandonne, — murmura-t-elle avec un accent de lassitude.

— Cependant, vous attendiez quelqu'un ?

— Moi ? — dit-elle, — moi ?... Non. Je n'attendais personne.

Et il y avait dans ses paroles quelque chose de mortellement triste; mais cet homme, sourd, aveugle et insensible à tout ce qui n'était pas sa propre impression, fut incapable de s'en apercevoir. Il reprit :

— Pourtant, je vois deux tasses sur ce plateau.

Et il les montra du doigt, fronçant les sourcils.

— Mais il y en a une qui n'a pas servi ! — s'écria-t-elle avec un rire bref, qui semblait joyeux et qui était pénible.

— C'est vrai. Mais n'empêche que le domestique en a préparé deux. Il doit savoir quelque chose, lui..., puisque, quand je suis à chasser, il apporte deux tasses... Il doit savoir quelque chose...

— Interrogez-le donc, interrogez-le donc ! — répliqua-t-elle, sur un ton allègre, avec un rire devenu méchant.

— Je le ferai, n'en doutez pas ! — affirma-t-il d'une voix sourde et dure. — Mais, par malheur, tous les domestiques, payés par moi, vous adorent, dans cette maison. Ils mentent à qui mieux mieux, et moi, je ne connaîtrai jamais la vérité.

— Pauvre Emilio ! — s'écria-t-elle, avec compassion, mais sans aucune tendresse.

Les yeux d'Emilio flamboyèrent de colère, un instant; son visage s'assombrit encore, devint presque livide. Il s'avança sur le tapis aux teintes délicates, avec ses lourds brodequins, salis de fange ; et, d'une voix vibrante quoique contenue, parfaitement maître de lui-même, mais laissant percer dans chacune de ses paroles, qui pour ainsi dire grinçaient, toute la tempête à laquelle son esprit était en proie :

— Dites ! pourquoi avez-vous pitié de moi ? Pourquoi me plaignez-vous ? Je vous parais donc très ridicule ? Dans le fond de votre âme vous vous moquez de moi, sans doute, et, en paroles, vous feignez de me plaindre ?

Maria, muette, avec une expression de glacial détachement, ne daigna pas même lui répondre. Il s'assit près d'elle sur une chaise et avança la tête pour se faire bien entendre, quoiqu'il parlât très bas :

— C'est vous qui me rendez malade ou dément, et vous le savez bien. Vous n'avez pas le droit de rire de moi. Je ne suis pas tenu d'accepter votre compassion. Vous êtes mon ennemie. Si je suis malade, c'est de vous, c'est de votre pré-

sence, c'est de votre contact. Vous avez été mon fléau. J'avais tout pour vivre paisible et satisfait, sinon heureux. Mais vous êtes apparue dans mon existence, et ma tranquillité a été détruite et ma satisfaction a été anéantie.

Elle avait appuyé sa tête au dossier de son fauteuil, sur le petit coussin en forme de cœur ; et elle tenait les lèvres serrées, un peu contractées, les yeux mi-clos, les mains crispées sur les bras du fauteuil, dans l'attitude d'une personne qui ferait un grand effort intérieur pour se contenir, pour ne pas réagir, pour ne pas se révolter, pour entendre jusqu'au bout les injures qu'on lui jette à la face.

— Oui, c'est comme cela, — continua-t-il, à voix basse, mais passionnément. — Nulle maladie, nul désastre, nul cataclysme ne pouvait dévaster mon existence plus cruellement que vous. Mieux aurait valu que je fusse mort, le jour où je vous ai connue !

Et il s'abandonna lourdement sur la chaise qui grinça sous le poids. Elle ouvrit les yeux, regarda, mais sans aucune émotion, cette face bouleversée et brunâtre, ce grand corps affalé, et elle lui demanda doucement :

— Je suis donc, Emilio, comme vous le dites, une ennemie pour vous?

— Oui, une ennemie !

— Ma présence vous exaspère?

— Elle m'exaspère : c'est le mot !

— Mon contact vous fait horreur?

— Vous ne l'ignorez pas ! — grommela-t-il en lui lançant un coup d'œil étrange.

Ce à quoi Emilio faisait allusion fut compris soudain par Maria. Elle pâlit, rougit, d'une pâleur et d'une rougeur violente ; un instant, ses yeux se remplirent des larmes qu'y mettait l'orgueil offensé ; mais la flamme de l'orgueil les sécha tout de suite. Et la parole injurieuse, la féroce parole d'outrage qui allait jaillir de ses lèvres, la parole exprimant l'horreur mortelle qu'elle avait eue de son mari, en cette nuit de douleur et de honte où il avait voulu la posséder, seulement par cruel instinct de possession, seulement par furieux instinct de jalousie, et où, après la possession, il l'avait fuie comme un fou, tandis qu'elle-même avait failli en mourir de honte

et de désespoir, — cette parole, elle eut l'extrême miséricorde de ne pas la prononcer. Toutefois il s'aperçut, à voir ce visage où les sentiments se peignaient avec une extraordinaire vivacité, à voir ces yeux qui s'étaient emplis des rares et brûlantes larmes arrachées à l'orgueil blessé, à entendre cette respiration haletante où semblait frémir encore le cri de révolte qu'elle avait refoulé au fond de sa gorge, il s'aperçut qu'en évoquant ce souvenir il avait rendu plus profonde et plus insurmontable la division qui ouvrait entre eux un abîme.

— Je vous ai aimée, je vous aime peut-être encore, — murmura-t-il, comme s'il parlait pour lui-même. — Je le crois... oui, je le crois. Mais votre contact me fait horreur.

Et, chaque fois qu'il répétait cette phrase d'une vérité fatale, insultante dans sa brutalité, il avait un mouvement physique de répulsion; chaque fois aussi, cette phrase faisait pâlir le visage de la jeune femme, transportée de colère. Néanmoins, se dominant, avec le courage surhumain d'une âme forte, elle lui répondit, calme et fière :

— Ne vous faites pas l'illusion que vous m'aimez, mon cher Emilio. L'amour est tout autre chose. Je le sais, moi. Vous me faites l'honneur, comme il peut arriver au premier homme venu, même aujourd'hui, de me désirer : voilà tout. Ce serait très flatteur pour moi si votre désir, facile à comprendre, somme toute, et assez commun, et passablement vulgaire, n'était pas combattu par cette horreur que vous inspire ma personne désirée et répugnante. Auriez-vous l'obligeance de m'en dire la raison, s'il vous plaît? Je vous demande cela par simple curiosité, mon ami. Pourquoi vous fais-je horreur?

A mesure qu'elle parlait, le ton de ses paroles avait pris une sorte de désinvolture et de frivolité, comme dans une conversation mondaine sur un sujet médiocrement intéressant. Dès les premiers mots qui lui mettaient davantage encore l'âme à la torture, Emilio Guasco avait froncé les sourcils. Il n'ignorait pas combien Maria était plus intelligente, plus fine et plus forte que lui ; il savait qu'il l'avait en quelque sorte souffletée par le souvenir de cette nuit de violence et de douleur où ils s'étaient quittés comme deux ennemis. Et maintenant il comprenait qu'il était en la puis-

sance de cette femme supérieure à l'offense, capable de se vaincre elle-même et de le vaincre, maîtresse de sa propre vie et de la vie d'autrui. Et, sans chercher à lutter contre elle autrement que par la vérité même, énoncée dans toute sa dureté et dans toute sa vulgarité, il répondit à voix basse, en détournant les yeux :

— Vous me faites horreur parce que je ne peux pas oublier.

— Qu'est-ce que vous ne pouvez pas oublier, de grâce ? — fit-elle, en jouant gracieusement avec ses bagues.

— Votre trahison, votre fuite avec Marco Fiore, vos trois années de vie commune avec cet amant. Oublier tout cela, c'est impossible. Ce souvenir me brûle... me brûle comme un fer rouge.

— Pourtant, — reprit-elle avec la même désinvolture, avec la même frivolité qu'il lui plaisait de conserver à cet entretien, — pourtant c'est vous qui avez souhaité mon retour sous votre toit.

— Je le confesse. J'ai souhaité ce retour ardemment.

— Vous l'avez voulu, ce retour, — ajouta-t-elle, en appuyant un peu sur les mots.

— Je l'ai voulu, c'est vrai.

— Vous avez alors daigné pardonner à l'épouse infidèle, — poursuivit-elle avec un sourire gracieux et frivole qui aurait parfaitement terminé un bavardage mondain.

— C'est vrai, je vous ai pardonné, — répliqua-t-il, de plus en plus sombre. — Mais je m'en suis repenti aussitôt après, et je m'en repens chaque jour.

— Il vous semble que vous avez commis une erreur ?

— Beaucoup plus qu'une erreur, beaucoup plus qu'une erreur ! — s'écria-t-il en élevant tout à coup la voix.

Elle lui fit de la main un signe courtois, comme si elle l'avait prié de parler moins haut, dans un salon où l'on aurait fait de la musique.

— En vous pardonnant, j'ai commis une lâcheté. J'ai été sot et lâche. Tout le monde a ri de moi, tout le monde. Vous-même, vous avez ri de moi. Il est impossible d'être plus sot et plus lâche que je ne le fus, ce soir maudit !

De nouveau elle rougit et pâlit, comme si le sang, à grands

flots, se précipitait de son cœur à sa tête, de sa tête à son cœur.

— Vous le maudissez, ce soir-là? — demanda-t-elle lentement.

— A chaque instant, je le maudis ; et je me méprise moi-même pour ma bévue, pour ma sottise, pour ma lâcheté. Tout le monde rit de moi qui, après avoir été déshonoré, ai bu mon déshonneur, et qui ai repris, comme si de rien n'était, la femme par qui m'a été infligée la honte la plus ineffaçable...

— Beaucoup d'autres hommes, certainement, ont pardonné de la même façon que vous, — dit-elle, toujours avec lenteur, et comme absorbée.

— D'autres hommes! d'autres hommes! — s'écria-t-il, touché à la blessure la plus sanglante de son cœur. — Ces hommes ne me ressemblaient pas, absolument pas. C'étaient peut-être des cyniques parfaits ; moi, je ne suis pas assez cynique : je souffre de mon déshonneur comme s'il était d'hier, comme s'il était d'aujourd'hui... Ou c'étaient peut-être des ingénus ; moi, malheureusement, je ne suis pas assez ingénu : je comprends, moi ; je sais, je mesure, je me rappelle tout... Ou peut-être avaient-ils des enfants, ces hommes, et il leur était nécessaire de reconstituer à tout prix la famille ; mais nous, nous n'avons pas d'enfants. Ou peut-être y avait-il en jeu de graves questions d'intérêt : l'argent, vous savez, l'argent!... Mais l'argent n'a rien à voir dans le lâche et stupide pardon que je vous ai accordé, ce soir-là... Ah! oui, oui, c'est vrai : beaucoup d'hommes ont pardonné à leurs femmes infidèles, pardonnent et pardonneront encore, pour mille raisons ; mais je voudrais les interroger un à un, d'homme à homme, en tête à tête, à cœur ouvert ; et tous feraient la même réponse...

— Laquelle?

— Que c'est une lâcheté de pardonner cette offense-là : qu'on ne devrait pas même pardonner la trahison à une simple maîtresse ; qu'à une femme légitime il est impossible de pardonner *jamais*!

— C'est votre idée, cela?

— C'est mon idée.

— Quand vous m'avez pardonné, vous pensiez différem-

ment. Vous semble-t-il qu'à présent vous puissiez revenir à votre idée première?

En posant cette question, elle tâcha vainement de dissimuler un peu d'inquiétude. Il répondit, accablé :

— Non, c'est inutile. Je me connais ; je suis un homme simple. Je ne peux plus modifier l'idée qui, depuis deux ans, me fait souffrir comme je n'avais jamais souffert. Je suis si simple! C'est pour cela, je crois, que je vous fais pitié... Non, il m'est impossible de changer. Quand on est un homme comme moi, on ne peut pardonner à sa femme le déshonneur subi et l'absoudre de la trahison.

Elle avait baissé les yeux et ne parlait plus, très calme, et même indifférente, en apparence.

— Eh bien? — dit-il, l'interrogeant avec angoisse.

— Eh bien? — demanda-t-elle, à son tour.

— Vous n'avez rien à me dire?

— Moi? Non, — répondit-elle franchement.

— Quelle est donc... votre idée, à vous?

— Je n'en ai aucune, — déclara-t-elle avec la même franchise.

— Aucune? Vous n'avez rien à me dire? Tout cela vous est indifférent? — gronda-t-il soudain, bouleversé.

— Cela ne me serait pas du tout indifférent, si je pouvais y porter remède. Vos souffrances m'ont beaucoup émue, autrefois, vous le savez ; et j'ai cru que je pourrais les guérir. Je n'y ai pas réussi... Vous n'avez pas voulu entendre parler de moi comme d'une consolatrice. Ma mission ici est complètement manquée. Au lieu de vous faire du bien, je vous fais du mal. En échange, toutes les fois que l'occasion s'en présente, vous me comblez de l'expression de votre dégoût et de votre mépris... Que faire? Il n'y a pas de remède.

— Si vous aviez voulu, il y aurait eu un remède, — dit-il à voix basse.

— Ah! oui, oui... J'aurais dû éprouver pour vous une grande passion : cela était nécessaire à votre jalousie et à votre amour-propre... Une grande passion!

Et elle sourit ironiquement.

— Vous n'y avez pas réussi? — s'écria-t-il, frémissant de colère.

— Je n'ai pas même essayé, — répliqua-t-elle, sérieusement et noblement. — Je n'étais pas revenue pour cela ; je n'avais pas promis cela ; je ne pouvais pas donner cela.

— Mieux aurait valu ne pas revenir, alors !

Et sa colère croissait.

— Oui, cela aurait mieux valu, — approuva-t-elle gravement.

— Et mieux vaudrait que vous vous en alliez, alors ! — hurla-t-il, ivre de fureur.

— Oui, cela vaudrait mieux, — dit-elle, avec un accent noble, grave, définitif.

Et elle se leva de son fauteuil, traversa le salon, disparut.

XII

Sous le ciel gris, d'un gris argenté mais opaque, entre les brumes grises et argentées qui s'élevaient du lac immobile et gris, qui ondulaient, transparentes, sur les collines les plus proches, qui s'épaississaient, devenaient massives sur les montagnes, et, çà et là, de temps à autre, montraient par leurs déchirures les cimes blanches de neige, les pics les plus lointains couverts de glaces éternelles, — dans une atmosphère humide et froide, le sifflet long et strident du *Vierwaldstädtersee*, du grand vapeur tout blanc qui fait le service du lac des Quatre-Cantons, avait déjà résonné deux fois comme un vain appel. La machine commençait à cracher dans l'air ses flots de fumée noirâtre ; le petit embarcadère de Flüelen restait désert... Depuis les premiers jours de juillet jusqu'à la mi-septembre, chaque jour, une foule variée, — arrivant d'Italie par les trains qui parcourent l'admirable route du Gothard, affluant de la Suisse même, revenant de l'inévitable excursion à la Tellsplatte, à Altdorf, — une foule bigarrée était descendue au petit embarcadère pour prendre place sur le bateau, pour visiter la rive sinueuse et fleurie du lac, pour s'en aller vers les grandes et les petites stations estivales, gros bourgs, petites bourgades, villages, hameaux, tout blancs entre les arbres, avec leurs toits rouges. Mais maintenant il n'y avait

plus personne : la fin d'octobre était venue ; les derniers voyageurs, un à un, étaient retournés chez eux ; et Flülen était désert, et le bateau blanc, désert depuis plusieurs jours, n'accomplissait plus que l'unique voyage obligatoire sur le lac désert, le long des rives désertes.

Pourtant, lorsque le troisième appel résonna, plus long, plus strident, plus mélancolique, un voyageur sortit de l'Hôtel de la Poste, situé en face de l'embarcadère, et se dirigea, d'un pas indolent, vers la petite passerelle. C'était un homme encore jeune, de haute stature, de taille élancée, vêtu non seulement avec soin, mais avec recherche ; son grand pardessus de voyage était de couleur gris foncé, sur un costume d'un bleu très foncé ; dans l'ombre de son chapeau noir baissé sur ses yeux, son visage avait une beauté délicate, avec un teint un peu trop blanc, avec des cheveux et des moustaches très noirs, avec des lèvres encore fraîches et vives, avec des yeux extrêmement doux, d'une douceur séduisante, — ce qui n'empêchait pas que, dans l'ensemble des lignes, il y eût de la fermeté et peut-être de l'obstination. Mais, sur cette physionomie irrésistiblement sympathique, apparaissait tour à tour une expression d'indifférence ou une expression d'ennui. A quelques pas en arrière venait un garçon d'hôtel portant deux valises très grandes et un sac de voyage, le tout d'une élégance aristocratique, avec des chiffres d'argent et une couronne. Cet unique voyageur traversa la passerelle et gagna l'avant du bateau où pendait, ramolli par l'humidité, le drapeau de la Confédération Helvétique, s'assit seul sur une des banquettes latérales ; et il alluma nonchalamment une cigarette, tandis que le garçon plaçait auprès de lui les valises et le sac.

— Combien de temps jusqu'à Lucerne ? — demanda le voyageur en donnant à l'homme un pourboire.

— Deux heures et demie, — répondit l'homme.

Et, après avoir remercié il s'en alla, franchit la passerelle, retourna à Flüelen, disparut sous le porche de l'hôtel. Le voyageur, d'un air ennuyé, le suivit machinalement des yeux. Déjà le vapeur se détachait de la rive. Le pilote était au gouvernail, les regards fixés devant lui, cherchant à pénétrer les brumes qui tantôt s'écartaient, tantôt se resserraient

devant le *Vierwaldstädtersee*. C'était un homme petit, trapu, planté solidement sur ses jambes courtes, enfermé dans un caban noir et grossier qui semblait trempé de pluie, tant il était imprégné d'humidité, avec une face large et plate sous une casquette noire à visière noire. Pendant quelque temps, cet homme fut le seul compagnon du voyageur, qui toujours là, sur son banc, allumait avec patience des cigarettes, l'une après l'autre, et regardait autour de lui le paysage, tantôt voilé de brumes fines, tantôt apparaissant dans les éclaircies du brouillard, avec ses roches sombres et abruptes, avec ses nappes de neige entre les plis des montagnes, avec les lointaines blancheurs de ses glaciers. Et le regard que le voyageur promenait parfois autour de lui n'exprimait aucun intérêt, aucune curiosité ; ce que l'on y pouvait découvrir, c'était une vague lassitude, un ennui persistant, surtout une indifférence résignée et calme.

Cependant le *Vierwaldstädtersee* filait sur les eaux grises, l'écume blanche bouillonnait autour de l'hélice, et le sillage se prolongeait en arrière, parmi les brumes qui semblaient suivre le bateau blanc. Pas une voix humaine ne résonnait sur le pont ni sous les larges tentes, à l'avant et à l'arrière.

Une première station se présenta, avec ses maisonnettes sur la rive, entre les grands arbres déjà dépouillés, au milieu des petits jardins où toutes les fleurs étaient mortes et où les bancs étaient mouillés par le brouillard. Les maisonnettes avaient leurs portes closes, leurs fenêtres closes ; et, derrière les petites vitres, on apercevait quelques pots de fleurs qu'une main prévoyante avait rentrés au logis, pour leur épargner de mourir, comme les fleurs du jardin ; mais pas une personne, pas une voix ne venait de ces maisons, de ces jardins, de la petite place devant l'embarcadère. L'Hôtel Krone était clos hermétiquement. D'un mouvement précis et méthodique, un homme du bord jeta une chaîne à terre ; un autre homme, apparut tout à coup sur la rive, l'amarra à une grosse poutre de bois, près de l'échelle, et, pendant quelques minutes, le vapeur ne bougea plus, tandis qu'un long coup de sifflet, strident et inutile, déchirait les oreilles. Les deux hommes, celui du vapeur et celui de la rive, échangèrent des sacs presque vides, mais scellés : c'étaient les sacs de la poste. Et le *Vierwaldstädtersee*,

après avoir inutilement sifflé, repartit à travers les brumes grises, sur l'eau grise, sous le ciel gris, dans l'atmosphère humide et froide, tout imprégné lui-même d'humidité, avec ses métaux, ses toiles, ses cordages d'où l'eau dégouttait. Tous les quarts d'heure, toutes les vingt minutes, les arrêts se répétaient devant de gros villages déserts, aux maisons fermées, avec leurs hôtels *Sonne, Posta, Helvetia, Schweizerhof*, clos, privés de vie, avec leurs places où ne se montrait pas une âme, avec leurs débarcadères humides et sans voyageurs ; les coups de sifflet, le lancement de la chaîne noire et mouillée, l'échange des sacs se répétaient avec monotonie, sans que jamais un voyageur montât sur le *Vierwaldstädtersee*. Peu à peu, l'unique passager s'était pelotonné sur sa banquette, avait cessé de fumer, avait enfoncé dans les poches de son grand pardessus ses mains gantées, avait baissé la tête sur sa poitrine ; et, comme le ciel, comme le paysage, comme le lac, comme le bateau, comme le pilote, il semblait, lui aussi, s'abîmer dans cette brume grise, tantôt d'un argent mat, tantôt d'un argent luisant, s'imbiber d'humidité, se fondre dans le brouillard, s'assimiler à cet air délavé, à ce froid, aux remous de cette brume, aux ondes de ce lac, à toutes les vapeurs du ciel, de la terre et des eaux.

Le voyage était plus qu'à moitié fait lorsque le vapeur siffla deux fois, très longuement, à l'approche d'une station ; et, aussitôt après, montèrent de dessous le pont un autre homme en uniforme et en casquette, comme le pilote, et un garçon en habit, tous les deux imprégnés d'humidité. Le voyageur était sans doute engourdi, car il ne tourna pas même la tête lorsque ces deux figures humaines vinrent peupler le pont ; peut-être dormait-il. — C'était la station de Vitznau, ce village si fréquenté en été, si brillant, si agréable, ce village que tous les voyageurs connaissent, que tous les touristes se rappellent, qui a place dans tous les itinéraires, qui est recommandé par tous les *Guides* : le village d'où l'on monte au Righi. Mais Vitznau aussi, avec ses bouquets d'arbres sur ses quais sombres avec ses squelettes d'arbres dans les parterres de ses petits jardins, avec ses deux hôtels clos, avec la gare de son funiculaire déserte, Vitznau présentait le même aspect que les autres stations déjà touchées. Seulement, tandis que

l'homme jetait du pont la chaîne, pour amarrer le vapeur, et que l'homme de la rive nouait machinalement cette chaîne, une femme s'avança jusqu'à l'embarcadère, sortie de la petite gare ; et, grande, mince, malgré le long manteau de voyage qui la couvrait et l'enveloppait toute, elle traversa d'un pas tranquille la passerelle, monta le court escalier, tendit un billet à l'homme en uniforme et alla s'asseoir sur une banquette, en face du voyageur. Tandis que le vapeur quittait Vitznau et reprenait sa route vers Lucerne, l'homme en uniforme s'approcha de cette femme et lui demanda quelque chose ; elle répondit « non », par un signe de tête. Un moment après, le garçon en habit vint à son tour près d'elle et lui adressa aussi quelques paroles : de nouveau elle refusa, par un signe de tête. L'homme en uniforme et le garçon en habit s'éloignèrent, redescendirent sous le pont, disparurent.

La voyageuse était toute emmitouflée dans un manteau de drap violet, très sombre, large, mais hermétiquement fermé, avec de grandes manches qui allaient se rétrécissant aux poignets, sous des parements de fourrure brune ; le large collet, qui couvrait les épaules, était aussi de fourrure brune. Son chapeau noir était orné de deux petites ailes blanches, sur un côté ; mais un voile deg aze blanche le recouvrait entièrement, se tendait devant le visage, passait derrière la nuque, descendait autour du cou, et se nouait sur le devant, par un gros nœud qui cachait le menton,. Des manches sortaient deux mains longues et fines, gantées de blanc, qui tenaient un parapluie foncé, à pomme d'or, et un petit sac de voyage ; sous le manteau apparaissaient, posés sur le bois humide du pont, deux pieds longs et fins, chaussés de bottines en chevreau noir. Il n'était pas très difficile, mais il n'était pas non plus très facile de distinguer la physionomie de cette femme, à travers le voile.

Pendant quelque temps, elle tourna la tête vers l'eau du lac, y tint les yeux fixés ; puis elle se retourna vers le bateau, promena les yeux autour d'elle, et son regard s'arrêta sur le voyageur assis vis-à-vis, s'y arrêta d'une façon si persistante que celui-ci parut sortir d'un rêve, secoua sa torpeur et, à son tour, examina la voyageuse attentivement, longuement. Ils étaient seuls sous les nuages dont le rideau

épais et immobile cachait le ciel, au milieu des brumes ondoyantes qui montaient du lac, flottaient sur le paysage, se divisaient, s'agglomeraient, s'épaississaient, s'éclaircissaient, laissaient voir la solitude profonde, la hauteur, la tristesse, l'immense tristesse des collines nues, des roches nues, des montagnes chargées de neiges, des glaciers d'une blancheur livide ; ils étaient absolument seuls sur ce bateau qui allait, allait comme un fantastique navire, comme un fantôme de neige, sur un triste lac de rêve, parmi les voiles incomparablement tristes des brumes.

L'homme se leva, traversa le pont résolument, s'approcha de la femme, lui fit un profond salut, resta découvert devant elle, debout, et, se courbant un peu, lui dit :

— Vous êtes seule, Maria ?

— Oui, Marco, je suis seule. Et vous, seul aussi ?

— Seul aussi.

Leurs voix étaient calmes, mais si lasses, si lasses !

— Vous permettez que je m'asseye à côté de vous ? — lui demanda-t-il à demi-voix, avec un imperceptible accent de prière.

— Oui, asseyez-vous, — murmura-t-elle, consentant d'un signe de tête.

Il s'assit près d'elle. Avec un geste gracieux et aimable, il prit sa main gantée, la serra entre les siennes, y posa un moment ses lèvres, la quitta. Elle avait penché le visage, un moment. Le vapeur allait ; le pilote plongeait dans la brume ses regards de plus en plus attentifs, parce que le soir tombait et que le gris du ciel, du lac, des brouillards se faisait plus obscur, presque menaçant.

— Je ne savais pas que vous voyagiez dans ce pays, — lui dit-il, cherchant à distinguer le visage de la voyageuse, à travers le voile.

— Je ne savais pas non plus que vous voyagiez dans ce pays, — répondit-elle.

Et tous deux, au même instant, se regardèrent, comme s'ils s'adressaient la même question, une question non proférée, mais qui aurait traduit la même pensée, venue simultanément à leur esprit, — la même question, la même parole qu'ils n'énoncèrent pas : ils l'avaient dite par ce regard de tristesse, d'étonnement, et ils se turent.

— Vous voyagez depuis longtemps, n'est-ce pas, Maria? — lui demanda-t-il après quelques minutes de silence.

— Depuis plus de trois mois, Marco, — fit-elle, de sa voix extrêmement lasse.

— Toujours seule?

— Toujours.

— Et où avez-vous été ainsi, seule?... Dites-moi tout, je vous en prie.

Il l'interrogeait de sa douce voix insinuante, où il y avait aussi de la lassitude : une lassitude qui faisait peine, tant elle était imprégnée de douceur.

— Je suis allée partout, — reprit-elle. — Partout!... On peut aller partout, en trois mois...

Il crut sentir que cette voix tremblait.

— C'est vrai, — approuva-t-il, en courbant le front. — Moi, je suis parti de Rome avant vous : deux mois plus tôt.

— Je le sais. On me l'a dit. Et vous avez to ujours été seul en voyage?

— Seul, comme vous, toujours.

— Et vous ne regrettez pas ceux que vous avez laissés là-bas? — interrogea-t-elle, avec un accent de plus en plus triste.

— J'ai un regret, — avoua-t-il.

— Ah!

— Le regret d'une seule personne.

— *Une seule*?

— Toujours la même, celle *d'autrefois*, celle *de toujours* : ma mère.

Et il y avait dans ses paroles un frémissement de tendresse et de douleur. D'un geste bref, sans prononcer un mot, elle lui avait posé sa main sur le bras, comme pour calmer ce transport.

— Et cependant je suis parti : et cependant je suis bien loin; et cependant je ne veux pas revenir! — s'écria-t-il, impétueux, indomptable.

— Vous ne voulez pas revenir? Vous ne voulez pas?

Tout à coup, la voix de cette femme avait tremblé de douleur.

— Non, je ne veux pas! — répéta-t-il, sinistre et résolu.

Elle hocha la tête, d'un air affligé; elle regarda devant elle,

parmi les brumes flottantes qui s'élevaient des eaux immobiles, parmi les brumes qui montaient, grises, humides, pour estomper aux alentours toutes les lignes, toutes les couleurs, tout l'espace ; à travers son voile blanc, elle plongea dans ces brumes un long regard, comme si elle voulait demander le secret d'une énigme à ces grandes ondes vaporeuses qui masquaient l'horizon.

La proue du *Vierwaldstädtersee* inclina vers la dernière station : — un village de la rive, où verdoyaient quelques arbres et où, parmi les bosquets et les parterres, les blanches maisons aux toits rouges et aux petites fenêtres fleuries paraisesaient moins désrtes, moins mortes qu'ailleurs. Deux enfants, dans les lourds vêtements de laine qui les protégeaient contre le froid de l'automne suisse, étaient devant le porche du petit hôtel, sur le quai, entre les arbres.

— C'est Weggis, Maria, — lui dit son compagnon, à l'oreille.

— Oui, Weggis ! — répondit-elle à voix basse.

Elle releva lentement son voile de gaze blanche sur le bord de son chapeau noir, et son visage plein de grâce et de mélancolie apparut dans ses lignes charmantes, avec ses yeux rêveurs, fiers et doux, avec sa bouche expressive, triste et douloureuse ; il apparut, ce visage que l'amour avait exalté jusqu'à une frémissante et triomphante beauté, mais qu'ensuite l'amour avait abandonné en y laissant toute la sereine tristesse de ce qui est mort, mort depuis longtemps, l'indestructible mélancolie de ceux qui ont aimé profondément, passionnément et brièvement. Marco regarda ce visage qui ne cachait plus le voile ; Maria regarda son compagnon avec une expres- sion de tristesse apaisée, trouva en lui, avec surprise, cette même expression : la mort dans la vie, l'amour défunt.

— Weggis !... — chuchota-t-il mélancoliquement, tandis que le bateau s'éloignait vers Lucerne.

— Weggis !... — chuchota-t-elle, avec une mélancolie plus grande encore.

Le fantôme du village fleuri qui, pendant un été brûlant, avait caché dans une solitude passionnée, sous un toit modeste, leur brûlant amour, ce fantôme s'éloigna, pâle et terne, parmi le brouillard de ce jour d'automne, en cet après-midi

finissant, plein d'exhalaisons caligineuses; il s'éloigna, disparut en arrière, dans le passé des choses, dans le passé du temps et de l'espace, comme l'amour lui-même avait disparu.

Déjà le crépuscule descendait pour rendre encore plus sombres et plus denses les rideaux des nuages, des brumes, des vapeurs; déjà un souffle plus froid, plus pénétrant, frappait les deux voyageurs et leur donnait un long frisson. Une file de lumières, allumées à l'approche du soir, s'allongea dans le fond du paysage, indiquant la berge de Lucerne; et l'on vit blanchir dans la pénombre, sur la rive et à mi-côte, entre les jardins dépouillés, les édifices massifs ou pittoresques des hôtels et des villas. Muets, assis l'un à côté de l'autre, les deux voyageurs considéraient ces lumières. Machinalement ils se levèrent de leur place, avec des gestes automatiques, descendirent du *Vierwaldstädtersee* qui venait d'accoster, se trouvèrent sur le terre-plein, au débarcadère. Un conducteur d'omnibus de l'Hôtel National prit les bagages de Marco Fiore, échangea avec lui quelques paroles, à voix basse; et, aussitôt après avoir chargé les valises dans l'omnibus, il s'éloigna.

Sur le quai absolument désert, mouillé comme s'il avait plu, dans l'ombre du soir, les deux voyageurs demeurèrent seuls, taciturnes, suffoqués par tout ce qu'il y avait dans leurs âmes; et il n'y avait dans leurs âmes que de la mélancolie pour tout ce qui était mort dans le passé, de la mélancolie pour tout ce désert et pour tout ce silence dans le présent, et aussi de l'effroi pour cette mélancolie trop solitaire et trop inconsolée. Ils se tenaient immobiles, indécis, presque confus. Enfin Maria dit, se disposant à s'éloigner:

— Bonsoir, Marco...

— Où allez-vous? où allez-vous, — lui demanda-t-il, triste, inquiet.

— Là-haut! — répondit-elle, en indiquant du doigt une colline.

— Mais où?

— A l'Hôtel du Sonnenberg, — expliqua-t-elle. — J'y suis logée depuis quinze jours.

— Ne voulez-vous pas rester encore un peu avec moi? — supplia-t-il, anxieux.

— Oh! Marco, ne me priez pas ainsi! — s'écria-t-elle en détournant la tête.

— Restez, Maria, restez un peu! — dit-il, de sa voix tendre, où ondulait quelque chose d'enfantin, de suave et d'insinuant. — Qu'est-ce que cela vous fait, de rester un peu? Qu'est-ce que cela vous fait?

Elle reconnut cette voix de jadis, la voix des jours de désolation, la voix qui, autrefois aussi, lui avait demandé aide, parce que l'heure était tragique et que l'âme de cet homme avait besoin de réconfort. Elle la reconnut, et c'était une voix, non d'amour, mais de douleur; et Maria frémit, non d'amour, mais de douleur.

— Je suis très malheureux, Maria! dit-il gravement; Vous ne devez pas m'abandonner, ce soir.

Elle consentit d'un signe de tête. Ensemble, dans l'ombre de la nuit, à travers l'humidité froide qui s'élevait des eaux, par des rues où ne se montrait aucun passant, sur le grand pont, tout mouillé, où dormaient, à l'abri des arches, les pigeons et les oies grises, sur le quai que les arbres nombreux ne recouvraient plus de leur opulent feuillage, à la lueur des lanternes entourées d'un halo de brouillard qui en amortissait l'éclat, les deux voyageurs gagnèrent le grand hôtel imposant, mais qui, lui aussi, paraissait être un édifice depuis longtemps abandonné, avec ses cent fenêtres closes, avec ses jardinets sans fleurs, avec ses bancs et ses chaises de fer où l'on aurait cru que depuis des années il ne s'était assis personne, avec son riche et gracieux *hall* éclairé par une seule lampe électrique, mais où les fauteuils étaient vides autour des petites tables, derrière les hautes glaces des larges baies en saillie, qui s'ouvraient sur les quais déserts, sur les squares nus, sur le lac noir.

Tandis que Marco, tranquille enfin, parlait au secrétaire de l'hôtel, Maria, debout derrière ces glaces, regardait vaguement, sans rien voir. Elle songeait au temps lointain où Marco et elle faisaient leur pèlerinage d'amour, durant des mois et des mois, dans les pays les plus divers; et elle s'étonna que Marco et elle, depuis la minute où ils s'étaient rencontrés sur le pont du vapeur, eussent pu accomplir de nouveau les mêmes actes; elle s'étonna que, depuis cette minute, tous ces

actes eussent été si semblables à ceux d'autrefois, maintenant que leurs âmes étaient si profondément changées, maintenant que leurs cœurs étaient si complètement transformés ; et elle admira cette singulière mémoire des actes, des paroles, qui subsistait encore vivace, alors même que celui qui agissait ou parlait était un autre homme.

— Venez, Maria, — lui dit Marco, en s'approchant d'elle.

Que de fois, jadis, elle avait entendu cette invitation ! Elle eut un étrange sourire, tandis qu'elle montait dans l'ascenseur avec lui, tandis qu'elle entrait avec lui dans un salon qui s'éclaira subitement. Le valet de chambre, sans prononcer un mot, ouvrit une porte, à gauche de ce salon. Ils n'eurent pas l'air de s'en apercevoir.

— Vous prendrez bien du thé, n'est-ce pas, Maria ? — lui dit-il, de cette voix douce et insinuante dont elle reconnaissait toutes les modulations. — Il fait si froid ! Prenons du thé.

Elle consentit, d'un sourire. Avec son pas rythmique, avec ses mouvements harmonieux, elle alla chercher un fauteuil l'attira près de la table, s'y installa, dénoua le grand voile qui enveloppait son cou, son visage, toute sa tête, retira les épingles de son chapeau, l'enleva, dégrafa les crochets d'argent qui fermaient son ample manteau de voyage ; et elle apparut dans une robe courte, de drap violet pâle, avec un rang de perles serré autour du cou, le rang bien connu, qu'elle ne quittait jamais. Debout en face d'elle, Marco la suivait des yeux ; et il se revoyait lui-même tel qu'il s'était vu tant d'autres fois, à leur arrivée dans une ville, dans un hôtel ; et il revoyait en Maria la femme qu'il avait vue, tant d'autres fois faire ces gestes harmonieux et calmes ; et il sentait, à son tour, que les attitudes seules, que les paroles seules étaient les mêmes, non les idées et les sentiments, — mais il n'en éprouvait aucune surprise.

— Donnez-moi une tasse de thé, ma chère Maria, — lui dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

Elle dépouilla de leurs gants ses blanches mains et, comme autrefois, elle versa le thé, offrit à Marco la tasse, avec un léger sourire.

— Où est-il, cet Hôtel du Sonnenberg ? — lui demanda-t-il doucement.

— Là-haut, sur la colline.

— Et comment y va-t-on ?

— Par le funiculaire, en quelques minutes.

— Ce doit être un lieu fort triste.

— Oui, un peu triste, — murmura-t-elle, en arrangeant ses cheveux avec la pointe de ses doigts.

— Il y a beaucoup de monde ?

— Oh, non ! Quatre ou cinq personnes seulement.

— Vous devez vous ennuyer, là-haut.

— Un peu, comme partout.

— Vous y resterez ?

— Oui, je crois... je crois que j'y resterai.

— Combien de temps ?

— Je l'ignore ; je ne sais rien, Marco ! — dit-elle avec une vague expression de tristesse.

— Et quand... quand rentrerez-vous à Rome ? — interrogea-t-il encore, avec plus d'anxiété qu'il ne voulait en laisser paraître.

— Je l'ignore, je ne sais rien...

— Pourtant... pourtant vous avez quelqu'un, là-bas...

— Ce *quelqu'un*, — répéta-t-elle en insistant sur le mot, — préfère mon absence à ma présence.

— Est-ce possible ! — s'écria-t-il.

— Oui, — fit-elle, avec un geste large des mains.

— Et vous l'avez quitté ?

— Je l'ai quitté ; et lui, tout en commentant amèrement et brutalement mon départ, m'a laissé partir, libre, seule, sans me demander où j'allais, sans me demander si je reviendrais..., tourmenté, il est vrai, par ma fuite, mais sûr que je partais *seule* ; torturé, je le suppose, par l'idée de ne plus me revoir, de ne plus pouvoir m'injurier, de ne plus pouvoir me jeter mon passé à la face, mais content, somme toute, que je fusse partie, éloignée, disparue...

— Et vous, Maria, vous ?

— Moi ? — s'écria-t-elle avec dureté. — Moi ? Il est probable que jamais plus je ne retournerai à Rome. Pourquoi y revenir ? Je n'ai rien à y faire pour le bien de personne ; je n'ai à y faire que du mal, aux autres et à moi-même... Cela est certain, Marco, je n'y retournerai jamais plus !

— Mais Emilio vous rappellera, vous réclamera ! — dit-il, inquiet, agité.

— Non, — déclara-t-elle brusquement. — Il m'a chassée.

— Chassée ? vous, Maria ?

— Et non pas une fois, mais vingt fois ; dans des moments de violence et dans des moments de froideur... Il m'a dit qu'il aurait mieux valu, oui, que je ne fusse pas revenue... Et c'est vingt fois qu'il me l'a dit... Non, certainement, je ne retournerai jamais là-bas. J'irai vivre dans quelque coin reculé de la terre, seule, seule ; et j'y mourrai seule.

Elle avait parlé avec force, avec rudesse, mais toujours à demi-voix ; il l'avait interrogée avec chagrin, avec angoisse, mais toujours à demi-voix. Leurs visages étaient voisins, mais pâles, bouleversés ; leurs yeux étaient perdus. Un profond silence régnait dans la ville, désertée par la vie bruyante de l'été ; un profond silence régnait dans le vaste hôtel, qui ne logeait presque personne. Le feu brûlait dans la cheminée, le bois crépitait.

— Vous êtes très malheureuse, Maria ! — dit-il en lui prenant la main avec tendresse.

— Oui, très malheureuse, très malheureuse ! Je n'ose pas me tuer... Pourquoi me tuerais-je ? Ce serait ridicule ; ce serait burlesque... J'ai honte de me tuer... Et je n'ai rien à faire de ma vie, rien, absolument rien.

— O Maria, vous étiez un magnifique instrument d'amour ! — dit-il avec un regret infini.

— J'étais une âme d'amour comme vous, Marco ; un cœur d'amour ! — dit-elle avec un regret infini.

— Nous aurions dû mourir quand notre amour est mort.

— C'est vrai, nous aurions dû mourir, Nous avons manqué une belle fin !

— Il est trop tard, maintenant !

— Il est trop tard, il est trop tard !

Ils se turent, accablés par le fardeau de la vie froide, aride, inutile, qui opprimait leurs âmes, par l'énorme fardeau d'un amour mort qui pesait sur leurs consciences, mort après leur avoir donné tout le bien qui s'était évanoui avec lui, mort après leur avoir fait tout ce mal qui, au contraire, lui survivait. Sur leurs têtes courbées, sur leurs personnes inertes, les minutes passèrent.

— Vous vous arrêterez à Lucerne ? — demanda Maria, d'une voix rêveuse.

— Un jour ou deux, pas davantage, — répondit-il, comme s'il sortait d'un rêve.

— Et où irez-vous, ensuite?

— Vers des pays lointains : en Hollande ou en Danemark, plus loin encore...

— Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré à Rome?

— Pour ne pas m'avilir sous vos yeux, Maria! — répondit-il avec gravité. — Il ne me restait que le vice; mais j'ai eu honte de traîner dans la fange ce que vous avez aimé.

— Votre femme... Vittoria... qu'est-elle devenue?

— Elle est avec ma mère.

— Elle souffre certainement de votre absence?

— Peut-être; mais, à coup sûr, moins qu'elle ne souffrait de ma présence.

— Pourquoi souffrait-elle?

— Je crois qu'elle souffrait : mais elle ne me l'a jamais dit, ne me l'a jamais montré : je n'ai pas vu ses larmes. Cette douleur, que je suppose, a toujours repoussé mes consolations.

— Pauvre Vittoria!

— Elle est digne de pitié, sans doute, — répondit Marco, froidement. — Mais la pitié, elle n'en veut pas.

— Elle était digne aussi de bonheur.

— Sans doute; mais elle n'a pas voulu du bonheur..., Peut-être est-elle incapable d'être heureuse.

— Pourquoi l'avez-vous fuie?

— Pour ne point la haïr, pour ne point maudire le jour de mon mariage.

— Êtes-vous certain d'avoir accompli envers elle tout votre devoir d'homme, de compagnon, d'ami?

— J'en suis certain. J'ai même fait plus que mon devoir d'homme, de compagnon et d'ami. Mais ce n'était pas ce qu'elle voulait : elle exigeait que je fusse son amant.

— Et cela vous a été impossible?

— Oui, impossible! — dit-il. — Vous savez bien, vous devez bien savoir que je ne le pouvais pas.

— Et quand retournerez-vous au palais Fiore?

— Le jour où Vittoria retournera dans la maison de sa mère, à elle.

— Mais si elle n'y retourne jamais ?

— Eh bien, je ne retournerai jamais à Rome.

— C'est donc un exil ?

— C'est un exil... un exil pour un temps illimité.

— Et votre mère ?

— Je la verrai à Spello, où Vittoria ne viendra pas ; je la verrai à Florence, où Vittoria ne viendra pas. C'est triste, mais c'est ainsi.

— Et vous ? et vous ?

— Pour faire quelque chose de moi, de mes facultés, de ma vie, je me mettrais à travailler, si j'étais pauvre. Malheureusement, je ne suis pas même pauvre... Quant à la débauche, elle me fait horreur, Maria, depuis que je vous ai aimée.

— Mais alors ?

— Alors ?... Rien, mon amie ! — soupira-t-il avec une profonde amertume.

— En vérité, Marco, tous sommes deux êtres misérables ! — conclut-elle désespérément. — Et, loin d'ici, à Rome, il y en a deux autres, plus misérables peut-être que nous... Ni vous ni moi ne pouvons rien pour eux...

— Ni vous ni moi ne pouvons rien pour eux ! — répéta-t-il comme un écho désespéré.

— Personne ne peut rien pour personne ! — dit Maria, lugubrement.

— Il n'y a que l'amour...

— Il n'y a que l'amour...

Tout entière, ardue, gigantesque, indestructible, la fatalité de l'existence, avec ses lois mystérieuses, quoique certaines, les écrasait sous son fardeau. Et, dans toute leur jeunesse, dans toute leur force et dans toute leur beauté, ils se sentaient perdus, impuissants à mourir, impuissants à vivre, aveugles, chancelants dans les ténèbres, la poitrine gonflée de gémissements muets, les oreilles closes pour ne pas entendre les gémissements des deux autres, de ces deux autres qui souffraient, seuls, abandonnés, là-bas ; — également incapables de recevoir et de donner du réconfort, les yeux brûlés de larmes vaines et inconsolables, comme étaient vaines et inconsolables les larmes de ceux qui pleuraient là-bas, seuls, abandonnés.

Elle se leva, blême et rigide ; elle ferma son ample manteau, fixa son chapeau sur ses cheveux sombres.

— Je m'en vais, — dit-elle.

— Permettez-vous que je vous accompagne, Maria ? — supplia-t-il, désolé.

— Non. Restez ici. Laissez-moi partir.

— Vous verrai-je demain ?

— Pourquoi voulez-vous me voir ? — demanda-t-elle, d'une voix émue.

— Pour voir le visage d'une amie, pour entendre la voix d'une amie, pour ne pas me sentir si seul et si perdu !... Et, demain, je le serai plus que jamais.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas nous revoir ? — dit-elle, plus tremblante encore.

— Non, Maria, non ! Vous aussi, vous avez besoin de me revoir ; vous aussi, vous êtes seule et perdue ! J'irai vous chercher demain. Dites-moi que vous ne me fuirez pas !

Elle eut un frisson qui la secoua toute, qui la fit presque vaciller.

— Promettez-moi que vous ne me fuirez pas ! C'est à cette condition seulement que je vous laisse partir !

— Eh bien, je vous le promets, — dit-elle d'une voix faible.

***

Le lendemain, un vent aigre et piquant avait balayé sur le lac tous les bateaux, tous les brouillards ; et il avait délivré aussi les collines, les montagnes proches, les montagnes lointaines, de toutes les brumes qui en cachaient les couleurs, les lignes, les profils. Mais le ciel était encore voilé d'une épaisse et uniforme couche de nuages : un ciel blanc, d'une blancheur égale depuis le zénith jusqu'à l'horizon qui se courbait derrière les hautes cimes, une blancheur immobile, une blancheur sans vie. Et, sous cette immense blancheur que rien ne semblait pouvoir altérer ni animer, les glaciers des cimes extrêmes paraissaient beaucoup plus blancs, les escarpements rocheux paraissaient beaucoup plus noirs et rudes, les collines voisines paraissaient beaucoup plus désertes et dévastées par l'automne, les eaux du lac où se reflétait leur

image paraissaient d'une couleur de plomb beaucoup plus sinistre. De temps à autre, une grande rafale balayait les rues paisibles de Lucerne, son pont de bois couvert, très ancien, son majestueux pont de pierre, neuf, et glissait sur les eaux sombres et immobiles du lac, y éveillant de longs frissons, tandis qu'un vol de pigeons volait autour du pont de pierre, tandis que, sous les arches, les canards gris canquetaient, et que, là-bas, à l'embarcadère, sifflait paresseusement le petit vapeur en partance pour Flüelen.

C'était au matin. Une voiture conduisit Marco Fiore à Krienz, dans l'extrême faubourg de Lucerne, au funiculaire du Sonnenberg. Il avait l'aspect d'un homme qui aurait mal dormi, dont l'insomnie aurait bouleversé les traits, mais qui enfin, à l'aube, aurait retrouvé l'apaisement, dans une résolution prise par sa volonté : car, si son visage était blême, ce visage était tranquille. Dans le wagon du funiculaire qui devait le porter là-haut, sur la colline dominée par le Pilate, une seule personne était montée avec lui, un Allemand, sans doute, qui s'installa dans un coin, fumant une courte pipe de bois. — En vain le conducteur agita la sonnette, fit retentir deux fois son petit sifflet : il n'y avait de voyageurs pour le Sonnenberg que Marco Fiore et l'homme à la pipe.

Le grand et mélancolique Hôtel du Sonnenberg est à quelques pas de la station supérieure du funiculaire. Devant l'hôtel, il y a un jardin, avec des plates-bandes et des bosquets en pente ; derrière, un grand parc s'élève sur la colline. Marco Fiore s'adressa au portier, qui était nonchalamment assis dans le vestibule vide, — vide comme le jardin qu'il venait de traverser, vide comme l'était sans doute aussi le grand parc. — Il apprit que madame Guasco était déjà sortie, comme elle faisait tous les matins, et qu'elle s'en était allée vers le Gutsch. Le portier, venu sur le seuil, indiqua de la main la direction et la route à suivre ; puis, dans un français très tudesque, il ajouta que c'était une promenade assez longue. Marco n'en écouta pas davantage et s'éloigna par une large allée sous bois. Les yeux baissés, absorbé tout entier dans ses réflexions, dans un profond et actif travail de la pensée, il chemina, chemina longtemps, toujours droit devant lui, sans rencontrer personne, sans regarder le paysage, presque sans

voir où il allait. Parfois le vent, de plus en plus impétueux, faisait crier les arbres avec des accents presque humains, flagellait le visage de Marco, l'enveloppait, passait outre, avec un vaste bruissement qui s'affaiblissait, se perdait, sans avoir distrait de ses pensées ce promeneur absorbé et comme emprisonné dans sa méditation. Il ne savait plus depuis combien de temps il marchait, et il n'avait pas rencontré encore Maria Guasco.

Le chemin s'allongeait, s'allongeait sous bois, et le grand ciel blanc, d'un blanc uniforme, s'étendait par-dessus. Enfin, à un carrefour, sur une plaque bleue fixée à un poteau, Marco lut : *Gutsch*, avec une flèche blanche qui indiquait la direction. Il prit de ce côté, avança encore : puis il s'arrêta, muet et saisi d'étonnement.

Il se trouvait dans une forêt étrange. Cette forêt était formée d'arbres très grands, énormes, dont l'œil pouvait à peine mesurer la taille gigantesque ; et les troncs de ces arbres étaient ronds, forts et minces, sans branches jusqu'à une prodigieuse hauteur, semblables à des tiges de candélabres en bronze pur et clair ; les branches feuillues commençaient tout en haut, tout en haut, et s'y enchevêtraient, si épaisses qu'elles cachaient presque entièrement le ciel, arrêtaient la vive lumière et noyaient le sous-bois dans une ombre impénétrable. Ces arbres colossaux, tout droits, avaient poussé si près l'un de l'autre qu'ils paraissaient innombrables ; et ils s'élevaient, s'élevaient, comme deux murailles, à droite et à gauche d'un sentier rectiligne qui se perdait dans le lointain, dans la pénombre calme et triste, dans la pénombre éternelle que nul rayon de soleil ne pouvait dissiper. Jamais forêt n'avait paru plus étrange et plus lugubre aux yeux stupéfaits de Marco Fiore ; jamais, dans aucune forêt, il n'avait respiré un air à ce point immobile et sépulcral : jamais, dans aucune forêt, il n'avait remarqué un silence si profond et si funèbre... Sur les deux bords du chemin relevés en talus, des couches de feuilles sèches recouvraient la terre de toutes les couleurs, depuis le jaune vif jusqu'au rouge foncé ; mais, dans cette ombre funèbre, toutes les teintes se fondaient en une seule.

Un sentiment d'horreur, d'horreur tragique, s'empara du cœur de Marco Fiore, tandis qu'il s'avançait sous les arbres anciens, pareils à des candélabres funéraires, en cette

forêt sans gazouillements d'oiseaux, sans parfums de fleurs, sans rayons de soleil, où le vent même était tombé, vaincu, où régnait l'air tiède et moite des tombeaux. Et cette horreur devint fatidique, et il lui sembla qu'il cheminait vers son unique destin, lorsqu'il s'avança vers ce banc de bois où, sous un arbre au fût de bronze, les pieds dans les feuilles mortes, Maria Guasco était assise. Elle le regardait venir, avec des yeux pensifs et doux.

— Cette forêt est horrible ! — lui dit-il, un peu oppressé, en s'asseyant à côté d'elle.

— Oui, elle est horrible, — répondit Maria en regardant autour d'elle. — Mais je me laisse prendre par cette horreur muette et puissante, et j'y viens tous les jours. Je crois, Marco, que des gens ont dû mourir ici, et que personne n'en a rien su.

— Mourir d'amour, ou de douleur, ou d'indifférence ! — ajouta-t-il en regardant autour de lui, troublé par une sorte d'épouvante.

— Ou encore parce qu'ils avaient assez de la vie, — dit-elle, comme pour elle-même.

— Il n'est rien qui ne puisse être arrivé en ce lieu, — continua-t-il, perdu dans un rêve ; — duel sanguinaire, assassinat ignoré, suicide qu'on n'a jamais su... Cela ne vous fait-il pas horreur, Maria ?

— La vie est plus difficile que la mort, — affirma-t-elle en hochant la tête.

Il saisit une de ses mains gantées de blanc : d'un geste lent et familier, il ôta le gant, baisa les doigts et la paume, à deux ou trois reprises.

— Maria, — dit-il, — j'ai beaucoup réfléchi, cette nuit. D'abord j'ai été tourmenté d'une inquiétude mortelle ; j'ai voulu me lever, sortir, aller vous trouver dans la nuit ; puis, peu à peu, je suis entré dans une grande paix : car j'ai vu quelle devait être notre voie.

— *Notre* voie ? — demanda-t-elle, agitée.

— Oui, notre voie. Il n'y a en a qu'une, et il ne nous reste qu'à la parcourir *ensemble*.

— Que dites-vous, Marco ? — balbutia-t-elle en se levant.

D'un geste gracieux et tendre, il la fit rasseoir.

— Nous devons vivre *ensemble*, jusqu'à la mort, — déclara-t-il, avec une profonde douceur et une profonde mélancolie.

— Sans amour? sans amour? — s'écria-t-elle.

Et il y avait dans ce cri un regret suprême et vain, une sorte d'horreur.

— Oui, sans amour, — poursuivit-il courageusement. — Le grand feu de notre passion est éteint; mais nous en gardons de pâles reflets, qui peuvent encore éclairer faiblement nos ténèbres ; mais les restes d'une ardeur dont le foyer n'existe plus peuvent encore dissiper ce froid qui nous transit.

— Pourtant vous ne m'aimez pas, Marco ! — insista-t-elle, bouleversée.

— Non, Maria, je ne vous aime pas d'amour. Je ne dois pas vous tromper : jamais l'un de nous ne voudra mentir à l'autre. Mais vous avez été la femme choisie entre toutes par mon cœur, celle avec qui j'ai vécu le seul rêve intense et violent de ma vie ; mais vous avez été ma maîtresse, la maîtresse parfaite, l'unique ; mais, si le tabernacle est vide, si l'idole a disparu, mon âme conserve le souvenir d'une adoration unique.

— Et moi non plus, Marco, je ne vous aime pas ! — gémit-elle, bouleversée.

— Non, vous ne m'aimez pas d'amour, je le sais. Mais je sais aussi que j'ai dans votre âme une belle et inoubliable place, que votre tendresse n'oublie pas ; que votre sympathie n'oublie pas. J'ai été votre seul amant, le seul homme que vous avez aimé. L'amant, l'amoureux n'est plus ; mais l'homme qui a joué ce rôle devant vous doit vous être cher autant que vous m'êtes chère.

En parlant, il avait une tristesse immense et désespérée sur la face, dans les yeux, dans toute la physionomie, dans tous les gestes. Et elle l'écoutait avec une tristesse immense et désespérée, avec la sensation que tout était mort, qu'eux-mêmes étaient morts, morts à tout frémissement et à toute palpitation.

— Est-il vrai que je vous suis cher, Maria? — demanda-t-il encore.

— Oui, c'est vrai ; vous m'êtes cher de la façon que vous dites, — répondit-elle, éplorée.

— Comme vous m'êtes chère vous-même, ô Maria ! — fit-il, à voix basse.

Et il l'attira vers lui, d'un geste chaste et triste, la baisa sur les lèvres. Elle lui rendit son baiser. Et ce baiser parut à tous deux avoir une froideur de mort.

— Vivons ensemble jusqu'à la mort, Maria ! — reprit-il, avec une tristesse insinuante et pénétrante.

— Ensemble, Marco ? ensemble ? Vivre ensemble, quand nous n'avons plus l'amour pour excuse de notre trahison ?... Quand nous n'avons plus la passion pour excuse du mal que nous faisons à d'autres ?... Mais pourquoi, pourquoi ?

— Parce qu'il ne nous reste pas autre chose ! — dit-il, accablé.

— Mais est-il vrai qu'il ne nous reste pas autre chose ? — s'écria-t-elle en se tordant les mains.

— Oui, c'est vrai ; pas autre chose !

— Et cet infortuné de Rome ? ce pauvre Emilio ? Qu'a-t-il fait pour être si malheureux ? Et pourquoi faut-il que j'aie été la cause de son malheur ? Oh ! le malheureux, le malheureux !

Elle sanglotait sans larmes, le visage caché entre ses paumes.

— Ayez pitié de lui, — prononça Marco, gravement et tristement. — Ayez pitié de lui : sa misère est grande.

— Il me maudira, me maudira !

— Il aura raison de vous maudire, mais il aura tort aussi. Tout le monde a raison et tout le monde a tort, devant l'amour... Il n'y a que l'amour, le seul amour, qui ait toujours raison et qui n'ait jamais tort.

— Et Vittoria, Vittoria ? la pauvre Vittoria ? Qu'adviendra-t-il d'elle ? que dira-t-elle de vous ? que dira-t-elle de moi ?... Oh ! Marco, pensez-y, pensez-y : c'est épouvantable !

— Elle nous maudira, et justement, — reprit-il, avec une tristesse infinie. — Comme Emilio, elle aura raison de nous maudire ; mais, devant l'amour, elle aura tort.

— Qui consolera Vittoria ?

— J'ai tâché de la consoler : elle a eu horreur de mes consolations... Comme tous ceux qui sont trop exigeants, qui demandent trop à la vie, elle n'a recueilli que désillusion et amertume.

— Vous lui aviez tout promis !

— Je lui ai tout offert, et elle a tout repoussé. Ce qu'elle demandait n'était pas en mon pouvoir, ne sera jamais en mon pouvoir ; et je ne la verrai plus.

— Qui consolera Emilio ? qui lui donnera du courage ?

— Vous n'avez, vous, ni la force ni le pouvoir de le consoler. Mais c'est un homme : il vous oubliera.

— Et Vittoria ? et Vittoria ?

— La religion pourra beaucoup pour elle.

— Ce n'était point cela qu'Emilio et Vittoria attendaient de nous et de l'existence !

— La faute n'en est ni à vous ni à moi. Si nous avons été coupables, nous l'avons été par une raison suprême, absolue, invincible, qui est celle de l'amour.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Elle sanglotait, sans larmes.

— Nous n'avons plus autre chose à faire que de vivre ensemble jusqu'à la mort ! — dit-il de nouveau, avec une tristesse immense.

— Pas autre chose ?... pas autre chose ?... Mais si nous essayions encore ? si nous essayions de retourner là-bas ?...

La proposition était désespérée, comme la voix qui l'énonçait.

— Que voulez-vous essayer encore, vous, Maria ? — demanda-t-il avec une immense désolation. — Voulez-vous retourner chez votre mari, qui vous aime et qui vous hait ? Voulez-vous lui appartenir, tout en ayant horreur de ce que vous faites ?... Oui, vous en auriez horreur ; je le sais, parce que je vous connais !... Voulez-vous, au contraire, demeurer dans sa maison comme une étrangère, comme une ennemie ?... Si vous vous donnez à lui, voulez-vous vivre comme une courtisane qu'il paierait et qu'il mépriserait ?... Si vous vous refusez à lui, voulez-vous vivre dans un enfer ?... Demain il vous haïra ; et vous serez contrainte ou à fuir de nouveau, ridiculement, ou à devenir la maîtresse de Gianni Provana,

puis d'un second Gianni Provana, et encore, et toujours, descendant de plus en plus bas dans l'abjection, afin de faire quelque chose de votre vie !

— Non ! non ! — s'écria-t-elle, dans un soulèvement de dégoût.

— Et moi, que puis-je tenter pour Vittoria ? Faut-il que je retourne là-bas et que je tombe aux pieds de ma femme, en simulant une passion que je n'éprouve point ? Faut-il que je joue une comédie, moi qui répugne au mensonge ? Me sera-t-il jamais possible de prendre ma femme entre mes bras comme je vous prenais, vous ?... Ah ! elle est trop certaine que non, elle le comprend ou elle le devine ; sûrement, elle s'apercevrait tout de suite que je mens, que je la trompe... Savez-vous que je lui inspire de la répulsion ? Savez-vous qu'elle ne me veut ni comme mari, ni comme ami, ni comme compagnon ? Elle ne me veut que comme amant. Or, m'est-il possible d'être l'amant de Vittoria ?... Non, non, je ne peux pas, je ne peux pas ! Si je retournais à Rome, si je rentrais au palais Fiore, je ne ferais que rendre Vittoria plus malheureuse ; et, de désespoir, j'irais me jeter dans la débauche... Ni vous, Maria, vous ne pouvez vouloir la mort de votre dignité et de votre orgueil, ni moi, je ne puis vouloir la mort de mon honneur et l'infamie de mon nom.

— C'est vrai ! c'est vrai ! — fit-elle, se renversant en arrière sur le banc, comme si elle allait s'évanouir.

— Du courage, Maria, du courage ! — ajouta-t-il avec douceur.

Un grand silence, une grande ombre, une solitude absolue les enveloppait, en cette forêt funèbre.

— Mais ne pourrions-nous aller dans la vie chacun de notre côté, comme nous l'avons fait depuis notre séparation ? — demanda-t-elle d'une voix faible.

— Où, Maria ? — demanda-t-il à son tour, avec un mélancolique sourire.

— Je ne sais pas... n'importe où... partout... — répondit-elle, vaguement et inutilement. — Chacun suivrait sa voie, comme depuis notre séparation...

— Hier, — dit-il avec douceur, — nous nous sommes rencontrés.

— Mais aujourd'hui nous nous quitterions. Nous reprendrions chacun notre voie...

— Nous nous rencontrerions demain et toujours.

Il prononça ces paroles avec une douceur et une tristesse infinies.

— Cela est fatal, Maria, — reprit-il. — Notre rencontre d'hier était fatale, et fatale serait notre rencontre de demain, et fatale serait notre rencontre toujours. Une volonté que nous ignorons, qui réside hors de nous, qui agit sur nous, bien qu'elle nous soit étrangère, nous a réunis hier et nous réunirait demain. Soumettons-nous à elle, Maria.

— Mais qu'est-ce que cela signifie, Marco? Quelle est cette volonté?— interrogea-t-elle, frappée d'un mystérieux effroi.

— Vous savez, — continua-t-il, d'un ton solennel, — vous savez par expérience que la passion est hors des limites habituelles de la vie. Vous savez, vous avez éprouvé qu'elle emporte les âmes et les corps par delà toutes les lois, par delà tous les devoirs, par delà toutes les obligations ; vous savez, vous avez éprouvé qu'elle multiplie et exalte la vie. Eh bien, Maria, ma conviction est que, lorsqu'on a franchi une fois les limites ordinaires de la vie, il est extrêmement difficile de revenir en arrière; ma conviction est que, lorsqu'on a oublié les devoirs, brisé les obligations, violé les lois, il est extrêmement difficile aux âmes et aux corps de rentrer dans le système social, d'y reprendre chacun sa place, d'y réadapter sa propre conscience ; ma conviction est que, lorsqu'on a touché les sommets de la passion, il est impossible de redescendre dans les bas-fonds muets et glacés.

Ses paroles avaient mis douloureusement en pleine évidence la vérité irréparable.

— Alors, — s'écria-t-elle, — alors, quand on a commis une erreur, on en est donc puni par la nécessité d'errer toujours!

— Oui, Maria ; je crois que telle est la punition.

Un grand silence pesa sur eux. Elle avait baissé la tête sur sa poitrine et croisé les mains sur ses genoux. Il n'y avait pas un souffle de brise dans cette atmosphère de cimetière, pas un bourdonnement d'insecte, pas un bruit humain ; tout semblait mort depuis des années, depuis des siècles, dans la forêt obscure.

— Là-bas, chez moi, — reprit-elle comme en rêve, — on dira : « Elle l'a aimé toujours, et, quand elle disait qu'elle ne l'aimait pas, elle a toujours menti... »

— Oui, on dira cela, — murmura-t-il tristement.

— Et votre femme aussi, — ajouta-t-elle d'une voix monotone, en balançant la tête comme si elle s'assoupissait, — votre femme dira : « Marco ne l'avait pas oubliée ; il a toujours menti. »

— Oui, elle dira cela.

— Et tout cela sera faux : car, si nous sommes de nouveau ensemble, ce sera sans passion, sans amour, sans transport...

— Comme vous le dites, Maria.

— Jouerons-nous donc la comédie? — demanda-t-elle douloureusement, — la comédie de l'amour? Ne pourrons-nous vivre comme deux amis, comme deux camarades, en restant chastes?... Dites : ne nous sera-t-il pas possible de vivre ainsi, mais du moins sans mentir?

— Non, — répondit-il avec un faible sourire, un sourire mélancolique. — Non, ce ne sera pas possible. Vous êtes une femme et je suis un homme ; tous deux nous sommes jeunes encore, et nous vivrons ensemble continuellement... Ce que vous dites sera impossible.

— Ah ! Marco ! sans amour ! — murmura-t-elle en détournant la face, comme si elle avait honte.

Il se tut, parce qu'il sentit qu'elle avait raison. Mais il ne voulait pas la tromper.

— Cela aussi, peut-être, est une punition, — dit-il. — Répéter froidement, glacialement, ce que l'on a fait avec une ardente ivresse, ce qui a donné à l'âme et aux sens d'incomparables extases, oui, c'est triste, horriblement triste.

— Ah ! Marco ! — gémit-elle en appuyant la tête sur l'épaule du jeune homme et en cachant le visage dans sa poitrine.

Il l'étreignit contre son cœur, doucement, baisa les yeux rougis, mais sans larmes, les joues blêmes, les lèvres pâles.

— Et puis, — dit-il avec un profond soupir, — nous trouverons aussi dans cette expiation quelque douceur. Mes bras vous connaissent, Maria ; et ma poitrine est pour vous un sûr refuge. Moi, je connais vos bras et je sais que je pourrai dormir tranquille, sinon heureux, sur votre cœur.

— Les jours seront lents et tristes, — murmura-t-elle en se levant.

Et elle passa son bras sous celui de Marco, et repartit avec lui par la grande allée droite.

— Oui.

— Nos âmes ne feront que regretter en secret ce qui n'est plus.

— Oui, Maria.

— Jamais plus, jamais plus nous ne serons heureux.

— Jamais plus !

— Et nous nous acheminerons ainsi vers la mort, — conclut-elle avec un accent d'une tristesse infinie.

— Oui, ensemble...

— Vers la mort...

— Ensemble, pas à pas...

Ils étaient à l'endroit le plus épais de la forêt lugubre, pareille à une immense tombe, entre les mille candélabres de bronze allumés pour quelque chose de grand, qui était mort.

***

Il entra dans le salon où Maria l'attendait en lisant paisiblement un livre. Elle leva les yeux et lui sourit à peine, avec une imperceptible tristesse.

— *On m'aime* ? — lui demanda-t-il en français, d'une façon presque enfantine, d'une voix sans timbre, sans couleur.

— *On t'aime,* — répondit-elle, d'une voix basse et incolore.

Il l'embrassa légèrement, et elle lui rendit son baiser.

— *Toujours* ? — demanda-t-elle.

— *Toujours* ! — répondit-il.

Les paroles et les gestes étaient ceux d'autrefois, renaissaient dans la mémoire de leurs âmes et dans celle de leurs sens, tels qu'autrefois ; mais ce qui emplissait ces âmes, c'était un chagrin inconsolable ; ce qui emplissait ces cœurs, c'était un regret inconsolable ; et ainsi, pas à pas, ils s'acheminaient ensemble vers la mort.

MATHILDE SERAO

BERLIN ET PÉTERSBOURG

La Russie, délivrée du fardeau d'une guerre ruineuse, se retrouve, quoique affaiblie, destinée à jouer un rôle important dans la communauté des nations. Son alliance redevient précieuse et recherchée par plusieurs puissances ; sa coopération est indispensable à l'équilibre général. Facteur nécessaire au groupement européen, la Russie peut puiser des forces nouvelles dans la conscience même de son utilité. Quelle sera, dès lors, la voie qu'elle va se tracer, forte du sentiment qu'on ne saurait se passer d'elle et mûrie par ses expériences antérieures ? Autrement dit, et puisqu'il est avéré qu'un changement d'orientation est désirable, à qui la Russie doit-elle tendre la main afin de s'assurer une paix durable et la sauvegarde de ses intérêts en Europe et en Asie ? Pour résoudre ce problème, il suffit de s'adresser à l'histoire des quarante dernières années.

Notre politique extérieure fut, en cette période, constamment déterminée par l'influence prépondérante de la Prusse. Cette influence fatale est visible dans nos annales modernes. Une voix insinuante et douce comme celle de Loreley n'a cessé ne nous murmurer des conseils que nous suivions, quittes à nous briser contre les écueils du large... Seule, l'histoire peut nous offrir une juste vue des agissements de notre

puissante voisine, qui ne s'est jamais lassée de nous faire des protestations d'amitié et, en retour, de se ménager des libertés d'action qui en ont fait l'arbitre de l'Europe. Elle nous payait notre coopération ou notre bienveillance en promesses et illusions. Les résultats acquis parlent avec éloquence.

Nul n'a mieux compris que le prince de Bismarck que la « gratitude » de la Russie était indispensable aux projets de l'État militaire naissant. Il est probable que les destinées de la Prusse étaient déjà entrevues par le futur chancelier, lorsque, en 1862, l'amitié de la Russie fut achetée à bas prix par la convention Alvensleben, aux termes de laquelle la Prusse s'engageait à prêter son concours à la Russie pour étouffer l'insurrection de Pologne. Il est douteux que la Russie ait eu besoin de cette assistance inopportune; elle ne s'en est d'ailleurs jamais prévalue, et les événements actuels, qui font pressentir la possibilité d'une pareille intervention, en confirment les dangers. Par contre, la Prusse, déliée du côté de l'est, profitait de sa liberté d'action pour résoudre la question des duchés et s'emparer du port de Kiel. En 1866, la victoire de Sadowa mettait l'Autriche à sa merci et lui donnait l'hégémonie sur les principautés allemandes : pour endormir les susceptibilités de son impérial neveu, le roi de Prusse écrivait à l'empereur Alexandre II que de nouvelles annexions lui étaient imposées par l'opinion publique et que, s'il les eût refusées, il était à craindre qu'une révolution ne vînt ébranler son royaume « au détriment des idées monarchiques ».

L'hydre révolutionnaire était ainsi dressée pour calmer les soupçons du puissant voisin. L'empereur de Russie se contenta de cet argument « péremptoire ». Mais la Russie n'avait pas encore suffisamment payé la dette de gratitude contractée par la convention Alvensleben. Le tour de la France était venu ; il fallait achever l'œuvre prussienne. Les détails de l'entrevue d'Ems entre les deux souverains ne sont connus qu'imparfaitement. Mais deux jours après la déclaration de la guerre franco-allemande, la Russie annonçait sa neutralité et la ferme intention d'employer tous ses efforts pour rétrécir le champ des hostilités, l'Autriche et l'Italie étant soupçonnées de vouloir prêter main-forte à la France.

L'autocratie russe contribuait ainsi à la formation d'un des

plus formidables États militaires qui aient jamais existé et l'empereur Guillaume Ier déclarait lui-même « que c'était à la Russie que la Prusse devait son étonnante et subite élévation ».

Le mal était fait et les conséquences en devenaient irréparables. Le centre de gravité de l'Europe se déplaçait petit à petit vers Berlin. L'Allemagne unifiée s'éveillait à la conscience de sa force. Mais bientôt la France se rétablissait de ses récents désastres et paraissait vouloir remettre le pied à l'étrier. En 1875, Bismarck se décidait à lui donner le coup de grâce. Persuadé de la nécessité d'obtenir l'abstention de la Russie dans ses nouveaux projets de conquête, il dépêcha M. de Radowitz à Saint-Pétersbourg avec la mission de convaincre le Tsar que la France se préparait à une revanche et que l'intérêt commun des monarchies exigeait une action prompte et décisive. L'hydre révolutionnaire était de nouveau évoquée sous son plus effrayant aspect : il fallait définitivement l'étrangler.

Cette fois, l'amitié russe fut moins aveugle. Notre politique a eu de courts moments de lucidité. Rompant avec toutes ses traditions et à l'encontre de ses sympathies personnelles, Alexandre II refusa son consentement à l'écrasement de la France. Le sens politique avait prévalu. Mais cette victoire ne fut que de courte durée. Déçue par cette attitude nouvelle de la Russie et craignant l'influence russe qui se faisait sentir de plus en plus en Europe, la Prusse chercha où détourner cette force devenue gênante; ce fut vers les Balkans. De 1875 à 1877, les efforts du cabinet de Berlin tendirent à persuader le gouvernement impérial que son champ d'activité était la péninsule balkanique, où des frères slaves gémissaient sous l'oppresseur. N'ayant encore aucun intérêt dans ces régions et ne pouvant prévoir qu'elle en aurait un jour, la Prusse n'avait rien à craindre du conflit qu'elle préparait ; elle avait tout à gagner à détourner l'attention de sa « récalcitrante » voisine. Les résultats le prouvèrent.

Fidèles aux injonctions « désintéressées » de Bismarck, qui encourageait la croisade libératrice, les armées russes passaient le Danube, puis, après une série d'épuisantes victoires, rentraient décimées dans leurs foyers. Le congrès de Berlin fixa le bilan de cette guerre. La Russie, dont les sacrifices

énormes profitaient à d'autres, en sortait appauvrie, affaiblie, mécontente d'elle-même, blessée de l'ingratitude bulgare. Et désormais, grâce à la Triple Alliance, une coalition redoutable de trois puissances armées menaçait ses frontières de l'ouest. La Prusse triomphait, et le dicton français se confirmait dans toute sa force : il faut que le Slave souffre pour que le Prussien prospère.

En 1887, l'horizon européen s'assombrit de nouveau. Le chancelier de fer ne cachait plus son intention d'envahir la France et de la réduire. Il invoquait de nombreux prétextes et violait le traité de Francfort en faisant expulser les citoyens français des provinces annexées. L'affaire Schnæbelé, au mois d'avril, allait mettre le feu aux poudres. Cette fois, ce fut l'empereur Alexandre III qui intervint ; il était désormais impossible de se tromper sur les belliqueuses visées de Berlin.

Alexandre III rompit absolument avec la politique germanophile de ses prédécesseurs. Il avait trop bien saisi, durant les dernières années du règne de son père, l'ingérence néfaste de Berlin dans les affaires de son pays. Profondément patriote et imbu du sentiment de ses devoirs de Russe et d'Autocrate ami de la paix, il ne souffrit point que la Russie vécût, travaillât et mourût « pour le roi de Prusse ». Dorénavant la politique russe ne devait plus être subordonnée à aucun agent extérieur : elle devait être nationale et pacifique, adaptée aux besoins de la Russie et non dictée par Berlin. Persuadé que la Triple Alliance menaçait l'équilibre européen, Alexandre III ne craignit pas de sacrifier ses préjugés de naissance, en s'unissant avec la France républicaine pour établir le contrepoids nécessaire.

Tous les efforts de l'empereur Guillaume II dans le sens contraire n'aboutirent à rien. Alexandre III ne dévia pas un instant du programme qu'il s'était tracé dès le début de son règne ; toutes les craintes absurdes de révolution et tous les mirages de conquêtes lointaines, sans cesse entretenus par Berlin, s'évanouissaient sous le regard clair du monarque. Aussi son règne ne fut-il troublé par aucun choc d'armes, et la Russie, rétablie en sa place, reprit une influence décisive sur la politique mondiale. Quand Alexandre III mourut,

il laissait à son successeur l'héritage d'un nom vénéré et d'un prestige incomparable au dehors.

L'empereur Nicolas II monta sur le trône avec la ferme intention de suivre la voie tracée par son père. Certaines paroles sur la nécessité d'une politique intérieure de coercition, prononcées par lui dès son avènement, effarouchèrent les libéraux. Néanmoins, son désir, clairement exprimé, de continuer l'œuvre d'Alexandre III offrait la garantie suffisante d'une paix durable, et tout patriote russe ne pouvait que s'en réjouir. La Conférence de La Haye confirma un instant les espoirs que l'on avait mis dans le jeune souverain ; mais bientôt l'influence de Guillaume II reprenait lentement l'œuvre de destruction, en s'insinuant « amicalement » dans l'esprit de Nicolas II. Cette fois la Prusse, devenue protectrice de l'Islam et déjà fortement intéressée dans les affaires de l'empire ottoman, trouva un autre débouché, et plus lointain, à l'activité de sa voisine. Ce fut en Extrême-Orient que Berlin envoya la Russie en lui faisant entrevoir les mirages d'issues maritimes et de contrées fertiles. L'occupation allemande de Kiao-tchéou était suivie à brève échéance par l'occupation russe de Port-Arthur. La politique d'aventures se dessina ; l'ère des désastres commençait.

On ne saurait trop insister sur le fait indéniable de l'encouragement donné par Guillaume II à notre entreprise hasardeuse en Extrême-Orient. Si la Russie se débat actuellement dans une révolution précoce, c'est, en grande partie, aux conseils de Berlin qu'elle le doit. Les relations de cause à effet entre le bail de Port-Arthur et les désordres qui convulsionnent aujourd'hui l'empire sont évidentes. Est-il besoin de dire que l'occupation de Port-Arthur entraînait la réunion de ce port, par voie ferrée, à la métropole, et que cette réunion impliquait la nécessité de garnir de troupes le réseau transmandchourien ?

Cette occupation d'une province chinoise, jointe aux tentatives de pénétration en Corée, ne devait-elle pas susciter les forts ressentiments du Japon, déjà injustement privé des fruits de sa victoire sur la Chine ? Ces animosités japonaises ne devaient-elles pas amener un conflit ? Et cette guerre malheureuse n'a-t-elle pas engendré des maux incalculables à l'inté-

rieur? Il est vrai que cette chaîne de causes aurait pu, à plusieurs reprises, être interrompue, surtout par un accord avec le Japon, sur une base de concessions mutuelles. Mais ces occasions furent toujours écartées, et toujours au point de vue prussien, les résultats obtenus dépassèrent les espérances de Guillaume II et de son chancelier...

La Russie, entraînée dans des aventures lointaines, rentre aujourd'hui de la lutte vaincue, affaiblie, démoralisée. Durant la guerre, l'Allemagne a fait preuve d'une neutralité très bienveillante; elle a donné au gouvernement russe maintes assurances, pour lui permettre de dégarnir ses frontières de l'ouest. Est-ce une raison, comme l'assurent nos germanophiles, de contracter envers elle une nouvelle dette de « gratitude »? Berlin y compte. Il est clair pourtant qu'en faisant de nous ses débiteurs, Guillaume n'avait rien à perdre et tout à gagner. Il ne pouvait que profiter de la continuation d'une lutte sans espoir et de notre affaiblissement définitif; puis le jour viendrait, s'il n'est pas venu encore, où il présenterait son billet à l'échéance et où nous tiendrions encore à faire honneur à notre signature...

Au lendemain de Moukden, à Berlin on leva le masque. Guillaume II et M. de Bülow, fidèles aux traditions et aux méthodes de Bismarck, n'ayant plus rien à craindre du côté de l'est, jetèrent un nouveau défi à la France. Subitement, ils découvraient que l'entente marocaine lésait les intérêts allemands. Ils faisaient savoir au gouvernement de la République, par l'entremise de son représentant à Rome, que ses agissements au Maroc constituaient à leurs yeux un *casus belli*. La France fut non pas étonnée, — car il est notoire que les Hohenzollern vivent de rapines, — mais consternée par ce coup de théâtre. Une nouvelle guerre franco-allemande apparaissait à l'horizon. Le Maroc était un prétexte ridicule; il s'agissait de rien de moins que de dissoudre l'entente anglo-française. La France ne pouvant plus compter sur son allié de Pétersbourg, ce fut au tour de l'Angleterre d'intervenir. Bien qu'aucune des conversations entre lord Lansdowne et M. Cambon ne soit connue, il n'est pas douteux que la France a reçu de l'Angleterre des assurances semblables à celles que la Russie lui donna en 1875 et en 1887. M. de Bülow, devenu

prince à la suite de son action magistrale et dûment informé de l'attitude de l'Angleterre, changea rapidement de front et déclara que la politique de son souverain était uniquement inspirée par l'amour de la paix et un « respect exagéré des droits d'autrui ».

Telle a été, dans ces quarante dernières années, la politique « amicale » de Berlin à notre égard. La ligne de conduite tenue par nous autres Russes a réellement été celle du sage, selon Epictète : « Un tel m'a fait du mal, je lui rends grâce de ce qu'il ne m'a pas battu. Il m'a battu, je lui rends grâce de ce qu'il ne m'a pas blessé. Il m'a blessé, je lui rends grâce de ce qu'il ne m'a pas tué. » Il faut rendre grâce à la Prusse de ce qu'elle ne nous a pas entièrement achevés !

Et voilà, qu'aujourd'hui cette grande pêcheuse en eau trouble recherche de nouveau notre alliance. Sous prétexte que de proches liens d'amitié l'unissent à nous, elle s'efforce de nous attirer dans une nouvelle combinaison internationale, dirigée contre sa rivale, l'Angleterre. Consciente du prochain retour de la Russie dans le concert des nations, elle fait appel à sa « gratitude » et invoque des sentiments « traditionnels » qui n'ont jamais existé chez elle, et qui, chez nous, ne se sont traduits que par une obéissance presque inconsciente à ses injonctions. Le comte Witte reçoit un accueil princier auprès du monarque allemand; toutes les influences sont mises en jen et l'entrevue de Björkö a peut-être déjà posé le premier jalon pour une entente. On prétend que les deux souverains sont en correspondance quotidienne. Il est peu douteux que le nouvel ambassadeur allemand à Saint-Pétersbourg, M. de Schœen, n'ait reçu, à cet effet, des instructions précises en vue du nouvel enjôlement : il est probable que les soi-disant menées anti-russes de l'Angleterre sont dépeintes sous les couleurs les plus sombres. Quelle est, dès lors, la nouvelle combinaison soigneusement élaborée par Berlin pour le plus grand bien de la Russie et la prussification de l'Europe centrale? Nous mener en Perse? dans l'Afghanistan?

Ne serait-il pas de notre part infiniment plus sensé de nous entendre loyalement avec la puissance dont les intérêts, comme les nôtres, sont multiples en Asie? Et cet accord n'aurait-il pas le double avantage de consolider notre influence

et nos possessions en Orient? de poser une base solide à la conservation de la paix? Pourquoi ne pas tenter une expérience nouvelle, ne fût-ce que pour changer les causes qui nous ont toujours valu d'aussi déplorables effets? Le cabinet de Londres nous a fait maintes ouvertures dans ce sens; elles ont toujours été rejetées avec méfiance, à l'instigation occulte de Berlin. La méfiance ne peut engendrer que la méfiance, et ces « intrigues sourdes » de l'Angleterre, dont nous nous montons la tête, ne sont que l'écho de notre sentiment préconçu. Un rapprochement de la Russie avec l'Angleterre, commencé sur la base d'un arrangement en Asie, se resserrerait davantage avec la conscience croissante de la sécurité générale et d'une œuvre civilisatrice à accomplir. Il rétablirait l'équilibre menacé de l'Europe et offrirait au monde un gage puissant de paix. En étouffant le tocsin guerrier de Berlin, il mettrait un terme aux intimidations fallacieuses, aux frottements nuisibles, aux gaspillages inutiles de forces et de sang.

Que la Russie se réveille de sa persistante léthargie. L'heure est solennelle, la page blanche. L'ère nouvelle de politique intérieure doit inaugurer une ère nouvelle de politique extérieure. Devant le groupement des puissances qui se prépare, la Russie n'a nul besoin de se hâter. Il faut espérer que les futurs hommes d'État russes, assagis par les leçons de l'histoire, puiseront quelque prudence dans les expériences récentes et, n'ayant désormais en vue que les intérêts nationaux, sauront remettre la Russie sur le chemin du bien-être et du progrès.

UN RUSSE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
LOUIS BARTHOU	Les Syndicats d'Instituteurs	1
MATHILDE SERAO	Après le Pardon (2e *partie*)	31
HECTOR BERLIOZ	Lettres des Années Romantiques. — V	86
LOUIS AUBERT	L'Inkyo	105
PAUL ACKER	Le Petite Madame de Thianges (3e *partie*)	128
ANDRÉ MATER	L'Église, les Laïques et la Paroisse. — I	163
E. WELVERT	La Fin de Merlin de Thionville	186
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Les Élections anglaises	199

LIVRAISON DU 15 MARS

GUGLIELMO FERRERO	Antoine et Cléopâtre	225
G. A. DE CAILLAVET ROBERT DE FLERS	La Chance du Mari	249
ANDRÉ CHEVRILLON	Sur la Route de Fez	272
MATHILDE SERAO	Après le Pardon (3e *partie*)	301
HECTOR BERLIOZ	Lettres des Années romantiques. — VI	357
PAUL ACKER	La Petite Madame de Thianges (*fin*)	378
ANDRÉ MATER	L'Église, les Laïques et la Paroisse. — II	407
COMMANDANT L. ABEILLE	Une Leçon de la Marine allemande	431

LIVRAISON DU 1er AVRIL

Pages.

ANDRÉ CHEVRILLON . . . . . Fez. — I 449
MATHILDE SERAO . . . . . Après le Pardon (*1e partie*) 479
LÉON SÉCHÉ . . . . . Le Dernier Caprice d'Alfred de Musset 519
JACQUES CHENEVIÈRE . . . Premiers Vers 557
FÉLIX MATHIEU . . . . . Pascal et l'Expérience du Puy-de-Dôme. — I 565
PIERRE DORNIN . . . . . Mesdames Tirailleurs 590
LOUIS MATRUCHOT . . . . . Les Fouilles d'Alesia 617
FÉLIX LE DANTEC . . . . . Les Études Médicales : Le P. C. N 633
VICTOR BÉRARD . . . . . Questions extérieures. — De Mogador à Casablanca . . . 654

LIVRAISON DU 15 AVRIL

HENRY DAGUERCHES . . . . Fille du Soleil (*1re partie*) 673
LE PÈRE X . . . . . Lettres de Direction (1869-1886). — I 724
ANDRÉ CHEVRILLON . . . . Fez. — II 743
FÉLIX MATHIEU . . . . . Pascal et l'Expérience du Puy-de-Dôme. — II 772
ROMAIN ROLLAND . . . . . Michel-Ange 795
LOUIS BIETTE . . . . . Le Métropolitain. — I 823
MATHILDE SERAO . . . . . Après le Pardon (*fin*) 847
UN RUSSE . . . . . Berlin et Pétersbourg 887

ind.

13e Année. N° 8. 15 Avril 1906.

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
MAY 2 1906

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Henry Daguerches . .	*Fille du Soleil* (1re partie)	673
Le Père X.	*Lettres de Direction (1869-1886)*. — I	724
André Chevrillon . . .	*Fez*. — II	743
Félix Mathieu.	*Pascal et l'Expérience du Puy-de-Dôme*. — II . .	772
Romain Rolland	*Michel-Ange*.	795
Louis Biette.	*Le Métropolitain*. — I.	823
Mathilde Serao	*Après le Pardon*[1] (fin)	847
Un Russe	*Berlin et Pétersbourg*	887

1. *Published, April fifteenth, nineteen hundred and six. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved, March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1906

LIVRES NOUVEAUX

LA PETITE MADAME DE THIANGES,
par **Paul Acker.**

Est-il rien de plus charmant qu'une « petite madame » ? Celle que M. Paul Acker a fait vivre en ce joli roman est séduisante entre toutes : sa très simple histoire, qui est celle de toutes les autres « petites madames », nous est racontée avec une grâce et une aisance qui raviront le public. *La petite madame de Thianges* a fait les délices des lecteurs de la *Revue de Paris*. Dès les premières pages, ils ont été conquis : l'art de M. Paul Acker est si sûr, si précis, si alerte ! On sent que l'auteur est si intelligent, si pénétrant ! Son style délicat sait analyser les sentiments les plus subtils, les sensations les plus fuyantes et les plus obscures, avec les mots de la langue familière. Puis il a le don d'intéresser et d'émouvoir. C'est l'un des mieux doués parmi les romanciers de la jeune génération, un de ceux à qui l'on peut prédire qu'il ira vite et loin.

POLITIQUE INTÉRIEURE ET ÉTRANGÈRE,
par **Paul Deschanel.**

La Séparation ; les Retraites ; la Délation ; l'Antipatriotisme ; l'Entente franco-anglaise ; les Affaires du Maroc : « Voilà, dit l'auteur, un certain nombre de discours que j'ai prononcés de 1903 à 1905 ; les sujets sont toujours actuels et le seront longtemps encore. » A chaque législature, M. Paul Deschanel prononce quelques-uns de ces discours longuement médités, qu'il réunit ensuite en un nouveau volume de son *Conciones* français. Après *Quatre Ans de Présidence*, cette *Politique Intérieure et Étrangère* mérite d'arrêter ou de rappeler l'attention du public.

LES CINQ CENTS IMMORTELS,
par **M. Émile Gassier.**

Cette histoire de l'Académie française, qu'une préface de M. J. Lemaître présente au public, va de 1634 à 1906. Ce ne sont pas seulement les annales de la Compagnie ni les biographies résumées de chacun des Académiciens. C'est encore une série de tableaux synoptiques, de listes, de notices et de pièces justificatives, qui permettront bien des rapprochements et bien des articles à ceux qu'amuse toujours le petit jeu des quarante fauteuils.

LA RUSSIE ET L'ALLIANCE ANGLAISE,
par **N. Notovitch.**

Dédié à Nicolas II et à Édouard VII, ce livre tend à prouver par l'étude minutieuse de quatre siècles que la concorde, l'alliance anglo-russe est non seulement possible, mais facile et nécessaire, si Russie et Angleterre ont le sentiment et la compréhension de leurs véritables intérêts. Le public français est trop intéressé à cette réconciliation pour ne pas donner à ce volume toute l'attention qu'il mérite.

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE, t. II, par **H. de Balzac.**

Ce deuxième tome des lettres à madame Hanska n'est pas moins abondant ni moins admirable que le premier : on y sent battre le cœur de Balzac avec la même fougue ; on y surprend, de page en page, l'histoire secrète de sa vie de labeur et de soucis quotidiens. Et comme il sait trouver les mots de tendresse et d'adoration ! Et comme aussitôt il redevient joyeux et riche d'espoir : « L'année prochaine, je gagnerai cent mille francs avec ma plume, et nous verrons. » On trouvera dans ces deux volumes — et dans ceux qui viendront les compléter — le plus beau roman, peut-être, qu'ait écrit Balzac, celui qu'il a écrit avec son cœur, et, de tous les puissants personnages qu'il a inventés, il n'en est pas de plus saisissant que lui-même.

MARINE FRANÇAISE ET MARINES ÉTRANGÈRES,
par **Léonce Abeille.**

Capitaine de frégate et sous-directeur de l'École Supérieure de Marine, l'auteur compte parmi ce groupe de jeunes officiers qui se sont proposé de réformer l'antique administration et organisation de nos forces navales. Il nous présente aujourd'hui le résumé clair et complet de ses études de marines comparées. Un pareil livre n'est pas seulement utile à tous ceux que préoccupe l'avenir militaire de ce pays : il devrait être le bréviaire des écrivains et des orateurs qui ont entrepris de nous donner une « jeune marine ».

LECONTE DE LISLE, d'après des documents nouveaux,
par **Marius-Ary Leblond.**

Les auteurs ont entrepris, en écrivant cette étude, « de faire apprécier un Leconte de Lisle exact et vivant, passionné et altruiste » ; à deux ou trois exceptions près, ils ont « interrogé tous ceux qui ont approché le poète, lu les moindres lignes écrites sur lui, étudié avec minutie la correspondance et les poésies inédites, les nouvelles inconnues de sa jeunesse, capitales pour déterminer le caractère, délimiter l'inspiration de l'île natale et l'éducation de la France ». Le livre de MM. Marius-Ary Leblond restera comme une des monographies les plus complètes et comme un des chapitres les plus pénétrants de notre histoire littéraire.

TROIS MOIS AU KOUANG-SI,
par **le lieutenant François.**

Le Kouang-Si ne nous est pas très familier. Par cet allègre récit d'un voyage de trois mois, nous faisons connaissance avec des missionnaires, avec le maréchal chinois Sou, avec une pêche au cormoran, et avec le projet de continuer le chemin de fer de Hanoï à Lang-Son jusqu'à Long-Tchéou. N'oublions pas que le Kouang-Si, province frontière de notre Tonkin, doit particulièrement nous intéresser : ce carnet de choses vues par un observateur sincère est un document à retenir.

BRISE EMBAUMÉE
VIOLETTE
ED. PINAUD, PARIS

PARFUMERIE
FOSCARINA
ED. PINAUD, PARIS

PARFUM
GENET D'OR
ULTRA PERSISTANT
ED. PINAUD
18, PLACE VENDÔME
PARIS

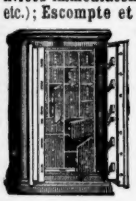
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 250 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale : *134, rue Réaumur (place de la Bourse),* } à Paris.
— *6, rue de Sèvres,*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre) ; — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais ; Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; **Escompte et Encaissement de coupons français et étrangers ; — Mise en règle de titres ; — Avances sur titres ; Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Virements et Chèques sur la France et l'Etranger ; Lettres de crédit et Billets de crédit circulaires ; — Change de monnaies étrangères ; — Assurances (Vie, Incendie, Accidents), etc.**



LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis **5** francs par mois ; (tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

76 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 446 agences en Province, 2 agences à l'Étranger (Londres et Saint-Sébastien), correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Le flacon, 2 fr. ; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

Pour avoir une **BELLE POITRINE**

prenez les **PILULES ORIENTALES** qui, en deux mois, effacent les saillies osseuses des épaules, développent, raffermissent, reconstituent les Seins en donnant au Buste un gracieux embonpoint.

Approuvées par les célébrités médicales, *bienfaisantes pour la Santé*, elles conviennent aux tempéraments les plus délicats. — Traitement facile, Résultat durable. — Renommée universelle.

Le Flacon avec Notice, 6f35 ;
Envoi discret et franco (contre remboursement 0f15 en plus). — Ecrire à **M. J. RATIÉ**, Pharmacien, 5, B-M, Passage Verdeau, PARIS, 9e.

Dépôts : *Bruxelles*, Phie St-Michel ; *Genève*, Drogrie Cartier & Jorin

EXTRA-VIOLETTE
Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'Assemblée générale des Actionnaires s'est tenue le mardi 3 avril, sous la présidence de M. Mercet, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil d'administration, de la Commission de contrôle et des Commissaires des comptes, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1905, qui se soldent par un bénéfice de 8.908.842 fr. 17, et décidé la répartition de 27 fr. 50 par action et de 1 fr. 2203 par part de fondateur.

Le rapport du Conseil d'administration fait ressortir que l'année 1905 a été marquée par des affaires financières animées; elle a été aussi favorable aux transactions quotidiennes de banque. L'exercice 1905, dans son ensemble, accuse un nouveau développement des opérations du Comptoir.

Le montant global de la situation au 31 décembre 1905, se chiffre par 1 milliard 211 millions au lieu de 1 milliard 136 millions au 31 décembre 1904. Le montant des effets de commerce entrés dans le portefeuille a été de 13 milliards 123 millions; le mouvement général des caisses a dépassé 51 milliards 1/2 à l'entrée et à la sortie. Le total des comptes de dépôt et comptes courants a atteint 904 millions au lieu de 839 millions en 1904 et de 678 millions en 1903.

Le réseau des agences s'est accru en 1905 de cinq nouveaux bureaux à Paris et dans la banlieue, de quatorze agences, sous-agences et bureaux en province, et de trois agences ou bureaux à l'étranger.

Le Comptoir a participé, au cours de l'exercice, à toutes les grandes opérations financières traitées en France; il a, en particulier, coopéré à l'émission des obligations de la Ville de Paris, des obligations du Gouvernement de l'Afrique occidentale, de l'emprunt japonais, du complément de l'emprunt algérien 1902, de l'emprunt 3 1/2 o/o de l'Indo-Chine, etc. Il a, de concert avec le groupe international constitué pour les affaires roumaines, traité avec le Gouvernement de ce pays pour la conversion de ses rentes 5 o/o. Il a donné son concours, avec d'autres Sociétés de Crédit, à l'augmentation du capital de la Compagnie française de Tramways, aux émissions d'actions de préférence des Sucrerie et Raffinerie Say et des Magasins du Printemps, auxquels son intervention, à un moment difficile, a permis de poursuivre une honorable carrière et de retrouver la prospérité. Enfin, il a contribué au placement de diverses valeurs de premier ordre énumérées au rapport.

Du résumé des communications faites par le Conseil d'administration à l'Assemblée générale, il résulte que la direction s'est préoccupée avec succès de réaliser dans tous les services une plus grande somme d'activité et de travail utile.

Conservant ses traditions de sagesse, de prudence auxquelles sa nombreuse clientèle demeure attachée, le Comptoir National d'Escompte, animé du vif souci de sauvegarder entièrement les intérêts considérables dont il a la charge, a, en même temps, poursuivi avec énergie l'accroissement de ses forces financières et morales.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés

AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

LIVRET-CHAIX
DES
ENVIRONS DE PARIS

(Paraissant tous les mois.)

Avec sept cartes.

Prix 0 50

REVUE JURIDIQUE

M. HENRI FONTAINE
Avocat, Docteur en droit, ancien Magistrat
RÉDACTEUR EN CHEF

Publication bi-mensuelle paraissant les 1er et 16 de chaque mois

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 6 AVRIL 1906

THÉORIE ET ÉTUDES CRITIQUES sur les Opérations de Bourse et les Sociétés.
I. — Du rôle et de la responsabilité des banquiers dans la négociation des valeurs mobilières au comptant et à terme *(Suite)*.
II. — La Bourse de Londres et ses usages. *(Suite et fin.)*
III. — Des sociétés anonymes anglaises rapprochées des sociétés anonymes françaises.
IV. — Des avances sur titres.
JURISPRUDENCE.
Force probante du bordereau d'agent de change. — Il s'en dégage des présomptions dont les juges doivent faire état dans leurs appréciations. *(Tribunal de Commerce de la Seine, 25 mars 1905.)*
Bourse du Commerce. — Le contrat direct, en ce qui concerne spécialement les opérations sur marchandises, doit être établi d'une façon nette et précise. Les formules de contrat imprimées d'avance sont insuffisantes pour établir le contrat direct. *(Tribunal de Commerce de la Seine, 14 septembre 1905.)*
CHRONIQUE. — Marché financier de la quinzaine.
La Revue publie des articles sur :
I. — Les Bourses allemandes. — Leur organisation ; leurs règlements et leurs usages.
II. — La Bourse de Commerce et ses réformes.
III. — Les Sociétés anonymes anglaises et les Sociétés anonymes françaises en droit comparé.
IV. — Les Comptes d'opérations de Bourse. — Leur caractère et les règlements.
V. — Les Bourses américaines. — Leurs règlements et leurs usages.

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies . . . . . **20** francs. Étranger. . . . . **22** francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 26, rue Le Peletier — PARIS

Collection d'un Amateur

OBJETS D'ART
et d'Ameublement

FAIENCES ET PORCELAINES
Objets de Vitrine et Orfèvrerie
Montres du XVIIIe siècle
GROUPE EN MARBRE DU XVIIIe SIÈCLE
PENDULES ET BRONZES
Sièges en Tapisserie Louis XV et Louis XVI
Meubles, Étoffes
Anciennes Tapisseries
Tableaux Anciens et Modernes
PAR
Calame, Paul Dubois, Gérome, Hackaert, Jean de Mabuse, Marilhat, Mierevelt, Troyon, etc., etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1
Les Mercredi 25, et jeudi 26 Avril 1906, à deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me Paul CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière
EXPERTS :
Pour les Objets d'Art : **MM. MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges
Pour les Tableaux : **M. Jules FÉRAL**, 7, rue Saint-Georges.
EXPOSITIONS :
PARTICULIÈRE : le Lundi 23 Avril 1906
PUBLIQUE : le Mardi 24 Avril 1906
de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

Collection de M. Ch. VIGUIER

Tableaux Modernes
PAR
ALB. BESNARD, BONVIN, BOUDIN
CARRIÈRE, CHAPLIN, COROT, DAUBIGNY, DAUMIER, DECAMPS
DELACROIX, FANTIN-LATOUR, FROMENTIN
HARPIGNIES, HENNER, HERVIER, CH. JACQUE, JONGKIND
LÉPINE, MEISSONIER, MESLÉ,
CL. MONET, DE NEUVILLE, PISSARO, RAFFAELLI, RENOIR
RIBOT, ROYBET, SYSLEY
ALF. STEVENS, TASSAERT, VOLLON, ZIEM

Aquarelles, Pastels, Dessins
PAR
ÉD. DETAILLE, GAVARNI, HARPIGNIES, JONGKIND
LHERMITTE, GUSTAVE MOREAU, RIBOT

VENTE A PARIS, GALERIE GEORGES PETIT
8, rue de Sèze
Le Vendredi 4 Mai 1906, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me Paul CHEVALLIER, 10, rue de la Grange-Batelière
M. GEORGES PETIT, EXPERTS, 8, rue de Sèze, 8
MM. BERNHEIM Jeune, *Experts près la Cour d'Appel*, 1, rue Scribe, 36, avenue de l'Opéra
EXPOSITIONS
PARTICULIÈRE : le Mercredi 2 Mai 1906
PUBLIQUE : le Jeudi 3 Mai 1906
De 1 heure 1/2 à 6 heures

Collection de feu M. F. STUMPF

TABLEAUX MODERNES
PAR
J. Bail, Boudin, Boulard, J.-L. Brown, Chaigneau, Chintreuil, G. Colin, Corot, Courbet, Daubigny, Delpy, Diaz Dufeu, Dupré, Fantin-Latour
Fichel, Guillaumin, Harpignies Henner, Hirschfeld Isabey, Ch. Jacque, Jongkind, Lebourg
Lépine, Monticelli, Palizzi, Pissarro, Raffaelli, Sisley, Thaulow Veyrassat, Vignon, Vogler, Vollon, Ziem, etc.

VENTE A PARIS, GALERIE GEORGES PETIT
8, rue de Sèze
Le Lundi 7 Mai 1906, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me Paul CHEVALLIER, 10, rue de la Grange-Batelière
EXPERTS :
M. GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze 8,
M. MAURICE MALLET, 13, rue du Helder, 13
EXPOSITIONS
PARTICULIÈRE : le Samedi 5 Mai 1906
PUBLIQUE : le Dimanche 6 Mai 1906
De 1 heure à 6 heures

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

VOYAGES CIRCULAIRES
à itinéraires fixes

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des *billets de voyages circulaires à itinéraires fixes*, extrêmement variés, permettant de visiter à des *prix très réduits*, en 1re, en 2e ou en 3e classe, les parties les plus intéressantes de la **France**, (notamment l'**Auvergne**, la **Savoie**, le **Dauphiné**, la **Tarentaise**, la **Maurienne**, la **Provence**, les **Pyrénées**), ainsi que l'**Italie**, la **Suisse**, l'**Autriche** et la **Bavière**.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire.

La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le *Livret-Guide P.-L.-M.*, vendu au prix de 0 fr. 50 c. dans les gares du réseau.

Collection S. BING

OBJETS D'ART
et Peintures
DU JAPON ET DE LA CHINE

Sculptures - Laques - Porcelaines - Grès - Bronzes
Objets en fer - Netsuké - Étoffes

VENTE DANS LES GALERIES DE MM. DURAND RUEL

à Paris Rue Lepeletier 11 et Rue Laffite 16

du Lundi 7 au Samedi 12 Mai 1906 inclus

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me F. LAIR DUBREUIL
6, rue de Hanovre

EXPERTS
MM. MANNHEIM
7, rue St-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE { Chez M. Bing, 10, rue Saint-Georges, du 25 au 29 avril inclus. Chez MM. Durand Ruel, du 3 au 5 mai inclus. } De 2 heures à 6 heures.
PUBLIQUE, chez MM. Durand Ruel, le 6 mai.

Collection de M. A. F...

DESSINS ANCIENS
Aquarelles, Gouaches, Pastels
PRINCIPALEMENT
de l'École française du XVIIIe siècle
ŒUVRES DE
Bailly, Boucher, Breughel, Caresma, Carmontelle, Charlier, Cochin le fils, Demarteau, Fragonard, Van Goyen, Greuze, Hoin, Huet, Marillier, Moreau le jeune, Portail, Hubert, Robert, Les Saint-Aubin, Watteau, etc.

3 TABLEAUX ANCIENS
par Van Goyen et Sebastien del Piombo
APPARTENANT A DIVERS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 6
Le vendredi 4 mai 1906, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me **LAIR DUBREUIL**, 6, rue de Hanovre.

EXPERTS
MM. P. ROBLIN 65, rue Saint-Lazare | **M. PAULME** 10, rue Chauchat | **B. LASQUIN** 12, rue Laffitte

EXPOSITIONS :
PARTICULIÈRE le mercredi 2 mai
PUBLIQUE le jeudi 3 mai } De 1 h. 1/2 à 5 1/2.

ESTAMPES ANCIENNES
du XVIIIe siècle
des Écoles Françaises et Anglaises
imprimées en noir et en couleurs
PAR OU D'APRÈS
Baudouin, Bertaux, Boucher, Debucourt, Eisen, Fragonard, Freudenberg, Hamilton, Huet, Janinet, Lavreince, Th. Lawrence, Morland, Reynolds, Saint-Aubin, Schall, Smith, Taunay, Watteau, Wheatley, etc.
COIFFURES, MODES, ORNEMENTS
Portraits et Pièces historiques

2e VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 7
Le mercredi 25 avril 1906, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me **LAIR DUBREUIL**, 6, rue de Hanovre.

EYPERTS
MM. P. ROBLIN 65, rue Saint-Lazare | **M. PAULME** 10, rue Chauchat | **B. LASQUIN** 12, rue Laffitte

EXPOSITION PUBLIQUE
Le mardi 24 avril 1906 de 1 h. 1/2 à 6 h.

Vins de Bordeaux

Exquis, très fins et de très long avenir.

VINS ROUGES			
Palus, ordinaire	1904	**100**	Fr.
Palus supérieur, bon ordinre.	1903	**110**	»
Côtes, grand ordinaire	1903	**125**	»
Côtes supérieures, grand ordinaire supérieur.	1902	**140**	»
Camblanes	1904	**150**	»
Château-Gironville Macau (Médoc).	1904	**175**	»
Château-Lavalade (Fronsac)	1904	**225**	»

VINS BLANCS			
Entre-deux-Mers, ordinaire	1904	**105**	Fr.
Côtes, bon ordinaire	1903	**115**	»
Côtes supérres, grand ordinaire	1903	**130**	»
Graves, grand ordinaire supérr.	1903	**145**	»
Château-du-Beysserat Monsegur	1900	**160**	»
Preignac	1903	**190**	»
Château-Biac. Langoiran (liquoreux).	1900	**230**	»

La barrique bordelaise de 225 litres, fût compris, **Franco Port et Régie**, gare destinataire pr la Province ; domicile pr Paris gare frontière française pour l'Étranger. Expédition par 1/2 barrique, moyennant 5 francs de délogement par 1/2 barrique.

Envoi **franco de 2, 3 ou 4 échantillons** qu'on est prié de bien vouloir désigner.

Paiement : contre remboursement, 3 o/o d'escompte ; 30 jours, 2 o/o ; 60 jours, pas d'escompte.

S'adresser au ***Marquis de BINOS de GURAN****, Cours de Toulouse, BORDEAUX*

Se recommander de La REVUE DE PARIS.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE **150.000.000** DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

SITUATION au 31 Janvier 1906.

ACTIF		PASSIF	
Caisse et Banque	70.621.322 52	Capital	150.000.000 »
Portefeuille	567.601.637 68	Réserves	18.844.747 20
Reports	60.413.768 46	Comptes de Chèques et Comptes d Escompte	499.729.499 74
Correspondants « Effets à l'Encaissement ».	61.764.056 16	Comptes Courants créditeurs	346.873.522 71
Comptes Courants débiteurs	424.461.665 49	Bons à Echéance fixe	63.375.470 95
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	14.249.837 79	Acceptations	114.635.494 26
Participations financières	7.769.351 25	Comptes d'Ordre et Divers	17.223.389 93
Avances garanties	133.970.528 29		
Comptes débiteurs par Acceptations	118.460.814 73		
Agences hors d'Europe	9.264.489 27		
Comptes d'Ordre et Divers	25.266.683 21		
Immeubles	13.087.669 94		
Acompte Exercice 1905	3.750.000 »		
Fr.	1.210.681.824 70	Fr.	1.210.681.824 70

DOMAINE DE MONTHORIN

Beurre fin garanti pur de tout mélange.

4 FRANCS LE KILO

S'ADRESSER A M. HURLIN

Régisseur du DOMAINE DE MONTHORIN, par Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine).

JOINDRE A LA DEMANDE D'ENVOI LE PRIX DE LA COMMANDE ET LES FRAIS D'EXPÉDITION PAR COLIS POSTAL

Soit pour 2 kilos 500 et au-dessous **0 85**
Pour 4 kilos 500 et au-dessous **1 05**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues aux Bureaux de la REVUE DE PARIS

G^de PROP^té QUAI JEMMAPES 50-52, r. Alibert, 10 et 10 bis r. Bichat, 23. C^ce 10.836 m.; R. b. 87.575 fr. M. à p. 1.200.000 fr.

2e PROP^té AVENUE **RÉPUBLIQUE** 7 et q. Valmy, 9; C^ce 737 m. 18, R. b. 18.950 fr. M. à p. 175.000 fr.

3e PROP^té AVENUE **VERSAILLES** 122, libre "Villa de la Réunion, 17) C^ce 9767 m. M. à p. 300.000 fr.

4e **CHATEAU** et dépendances, à CÉLY (Seine-et-Marne) C^ce 68 hect. 99 a. 14; libre, av. Mobilier. M. à p. 140.000 fr. A adj. Ch. not. Paris, 24 Avril 1906. S'adress. Me BREUILLAUD, not. 333, r. St-Martin

1e **RUE DE BONDY, 34** Conten. 519 m. 80. M. à pr. 80.000 fr.
2e Propriété à **BILLANCOURT** 34, quai Point-du-Jour. C^ce 12.024^m. M. à p. 120.000 fr. A adj. Ch. not. Paris, 24 avril 1906. S'adresser Me Breuillaud, not., 333, rue Saint-Martin.

A adj^er sur ench. Ch. des Not. de Paris, le 8 mai 1906.
NEUILLY-S.-S. HOTEL moderne avec jardin, r. Borghèse, 77. M. à p. 60.000 f. S'ad. Me Decloux, not. à Paris, 10 *bis*, bd Bonne-Nouvelle.

BELLE PROPRIETE à Asnelles (Calvados), sur la mer. C^ce 6.013 m. M. à p. 38.000 f. A adj^er s. 1 enc. ch. not. Paris, 1er mai 1906. S'adresser Me FAROUX, not. Paris, 5, rue du Louvre.

HOTEL à PARIS, RUE NITOT, 21 (16e arr.) Cont^ce 588 m. M. à p. 300.000 f. Adj. s. baisse de m. à pr. Ch. Not. Paris, 1er mai 1906. S'ad. not. Mes Bourdel et Ragot, 11, rue Louis-le-Grand, dép. c. charges.

VENTE au Palais, le 2 mai 1906, 2 heures.
IMMEUBLE A CHAMPIGNOL
(Seine). 5, allée Boileau. Contenance 640^m,19 environ. Mise à prix : 18.000 francs. S'adresser à Me AUDOUIN, avoué, 2, rue de Choiseul, Me Maciet, notaire, et sur les lieux.

Vente au Palais, à Paris, le 3 mai 1906.
MAISON, RUE LEMERCIER, 80
Revenu brut : 7.836 francs. Mise à prix : 91.000 francs. S'adresser à Mes Bonnin, avoué à Paris, 20, r. d'Anjou et Chaffotte, avoué à Paris.

Vente au Palais, le 28 avril 1906, à 2 heures.
1° IMMEUBLE A PARIS
3, RUE VICTOR-MASSE
Revenu brut : 28.500 fr. envir. Mise à prix : 280.000 fr.
2° **PROPRIETE A ENGHIEN**
(Seine-et-Oise), avenue de Ceinture. 27-29. Contenance 2.150 mètres environ. Mise à prix : 50.000 fr. S'adresser à Mes AUDOUIN et Béguin, avoués, Me Maciet, notaire.

VENTE au Palais, le 3 mai 1906, 2 heures.
MAISON A PARIS **67, RUE SAINTE-ANNE**
Revenu net : 9.200 francs, environ. Mise à prix : 60.000 francs. S'adresser à Me PINEAU, avoué à Paris.

VERSAILLES A adj. en l'étude de Me HAIZET, not. à Versailles, place Hoche, 5, le 5 mai 1906, à 2 h. MAISON DE RAPPORT, avenue de Paris, 56 *bis*. — PROPRIETE r. Emard, 11 et MAISON avec JARDIN, rue Victor-Bart, 15. Revenus : 7.569 fr., 1342 fr. 85 et 1.600 francs. Mise à prix : 80.000 francs, 20.000 fr. et 22.000 fr.

VENTE au Palais, le 2 mai 1906, à 2 heures :
VILLA DITE VILLA THERESE
sise Grande Plage du POULIGUEN commune d'Escoublac (Loire-Inférieure). Contenance : 21.714 m. 64, environ. Mise à prix : 150.000 francs. S'adresser à Mes AUDOUIN et Dénizot, avoués, Me Lemarquis, administrat^r judiciaire, Me Granier, notaire au Croisic, Me Benoist, notaire à Guérande, et sur les lieux.

VENTE au Palais, le jeudi 3 mai 1906, à 2 heures :
MAISON d'ANGLE à **VINCENNES** rue de l'Hôtel-de-Ville, 19, et rue Saulpic, 1. Contenance : 865^m,33. Revenu brut environ 12.970 francs. Mise à prix : 116.725 francs. S'adresser à DUCARUGE, Mignon, Mouillefarine, avoués; Robillard, notaire à Montreuil-sous-Bois.

A VENDRE. Palais justice de Rouen, 24 avril, 2 h. :
GRANDE PROPRIETE A ROUEN
boulevard Jeanne-d'Arc, n° 5, comprenant : MAISON, dépendances, cour et jardin, d'une contenance d'environ 720 mètres. Revenu 4.500 francs, outre les impôts jusqu'au 29 septembre 1908, 1913 et 1918. Mise à prix : 60.000 francs. S'adresser à Me BOULLIE, avoué à Rouen, rue Socrate, 11, et à M. Henri LECOUTURIER, administrateur judiciaire à Paris, rue du Mont-Thabor, 28.

VENTE au Palais, le 9 mai 1906, à 2 heures :
1° MAISON à PARIS **RUE BROCHANT, N° 13** Conten. 300 m. environ. Rev. brut 22.670 fr. M. à prix 230.000 francs. 2° MAISON à PARIS **RUE ST-SAUVEUR, 78** Cont. 74 m. env. Rev. brut 4.150 fr. M. à p. 40.000 fr. 3° PROPRIETE à PARIS **RUE THIBAUD, 3** Cont. 733 m. envir. Rev. brut 3.600 fr. M. à pr. 35.000 fr. 4° MAISON A **CLICHY**-LA-GARENNE, route d'Asnières, 16. Conten. 135 m. env. Rev. brut 1.590 f. M. à p. 10.000 francs. 5° MAISON à CLICHY-LA-GARENNE, rue du Bac-d'Asnières, 15. Contenance 135 m. environ. Revenu brut : 1.160 francs. Mise à prix : 8.000 francs. Faculté de réunion pour les 4e et 5e lots. S'adresser à Mes DUBOURG, Péronne, avoués et Me Grignon, notaire.

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT des TERRAINS du CHAMP-DE-MARS
A adj. sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 8 mai 1906, **TERRAIN** en facade sur le parc projeté (3e lot et part. du 2e lot de l'îlot n° 7) S^ce 720^m. M. à p. 180 fr. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais, r. d. Pyramides, 14, et Delorme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & CIE**
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDEL, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

A ANVERS. — M. AUG. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

A BERLIN. — M. C. A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

28, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

65 ANNÉES DE SUCCÈS

HORS CONCOURS, PARIS 1900

Alcool de Menthe de

RICQLÈS

SEUL VÉRITABLE ALCOOL de MENTHE

Dissipe les **MAUX** de **CŒUR**, de **TÊTE**, d'**ESTOMAC** les **INDIGESTIONS**

Souverain contre la Grippe et les Refroidissements, se prend dans un grog sucré chaud, dans une tasse de tisane ou de lait chaud.

EXCELLENT pour les **DENTS** et la **TOILETTE**

EXIGER du RICQLÈS

CONCOURS DU BANDAGE 1905

LA ROUE D'OR

Offerte par MM KELLNER & AUSCHER

PNEU-CUIR

VULCAN

arrivé SEUL

dans le CONCOURS DE BANDAGE 1905

4.000 kilomètres sans crevaison

P. BUCHILLET & Cie, 20, rue Brunel, Paris

Téléphone 582-95

Récompense nationale de **16.600** Fr. — **7 MÉDAILLES D'OR**

QUINA-LAROCHE

TONIQUE

RECONSTITUANT, FÉBRIFUGE

Universellement reconnu comme le **Remède Souverain** pour combattre:

DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT

MANQUE D'APPÉTIT

FAIBLESSE d'ESTOMAC, FIÈVRES, etc.

EXIGER le **Véritable Quina-Laroche**

PARIS — 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques — PARIS ET DANS TOUTES LES PHARMACIES. 993

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 7 AVRIL 1906

PARTIE ÉCONOMIQUE. — La Conférence d'Algésiras et notre politique africaine. — La loi sur les retraites ouvrières. — Le chemin de fer métropolitain de Paris. — Le chlorure de sodium et la soude. — — Lettre d'Angleterre : la cote des Consolidés 2 1/2 0/0 ; la cote de l'argent en lingots; la clôturation de l'exercice budgetaire 1905-1906 et les devis de l'exercice 1906-1907 ; un *blue book* de remaniement des statistiques du commerce extérieur du Royaume-Uni ; un document officiel relatif à la frappe des roupies aux Indes. — Les naturalisations en France et dans les colonies. — Revue économique : Caisse des Dépôts et Consignations : opérations des Caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des Dépôts et Consignations du 21 au 31 mars 1906; le produit de l'octroi de Paris pour le mois de mars 1906; le commerce extérieur de la Russie en 1905: Chambre de compensation des banquiers de Paris: mouvement général des opérations du mois de mars 1906; le produit des droits de succession et de donation en Allemagne. — Nouvelles d'outre-mer : Ceylan. — bulletin bibliographique,

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières: Bordeaux, Lyon, le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Conseils généraux pour le placement d'une fortune : valeurs nominatives et valeurs an porteur; titres perdus ou volés. — Marché anglais, chemins de fer anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Obligations des chemins de fer de Santa-Fé. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Compagnie des Voitures; Métropolitain. — Mines d'or et Valeurs des pays aurifères : la période d'observation; Mines d'or du Transvaal; Mines de l'Ouest de l'Australie et de l'Ouest-Africain; Assurances; Cours des Changes. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus, du Canal de Suez, des Chemins de fer de Porto-Rico. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

Rapport : Comptoir National d'Escompte de Paris ; Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France; Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest.

BUREAUX : RUE BERGÈRE, 35, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 heures du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin.

Wagon-salon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 4 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & LA HOLLANDE

TRAJET EN 10 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 heures du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 7 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 6 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 46 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE & LA RUSSIE

CINQ EXPRESS SUR COLOGNE, TRAJET EN 9 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40, 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR BERLIN, TRAJET EN 19 HEURES
(Par le Nord-Express, en 17 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 5, 10 h. et 11 h. 55 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN, TRAJET EN 13 HEURES
Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. du matin.

DEUX EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG, TRAJET EN 56 HEURES
(Par le Nord-Express, en 46 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. 30 du soir.

DEUX EXPRESS SUR MOSCOU, TRAJET EN 62 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 du soir.
Départs de Moscou à 5 h. 15 et 10 h. 30 du soir.

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :		Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :	
1re CLASSE.	48f 25	1re CLASSE.	82f 75
2e CLASSE.	35 »	2e CLASSE.	58 75
3e CLASSE.	23 25	3e CLASSE.	41 50

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. 20 m.	9 h. 30 soir	Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. 10 soir
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h. 30 mat.		Victoria.	10 h. matin	
	Victoria.	7 h. soir	7 h. 30 mat.	Arrivées à Paris-St-Lazare.	6 h. 40 soir	7 h. 05 mat.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et *vice-versa* comportent des voiture de première et de deuxième classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de première classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, un Bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER DU SUD DE LA FRANCE

Ligne de Nice à Puget-Théniers

EXCURSIONS DANS LA VALLÉE DE LA TINÉE

La Vallée de la Tinée est desservie par la station de la Tinée (ligne de Nice à Puget-Théniers). Cette station est le point de départ de nombreuses et ravissantes excursions.

Un service privé de voitures (10 places) assure le transport des voyageurs au départ et à l'arrivée de tous les trains pour :

	Temps de parcours	Prix de La Tinée
La Carbaissa.	30 minutes	» 50
La Tour.	1 heure	» 75
Roussillon.	1 h. 15 m.	1 »
Pont-de-Clans	1 h. 30 m.	1 25
Marie.	2 h. 15 m.	1 50
Saint-Sauveur	4 h. 30 m.	2 »
De St-Sauveur à La Tinée		3 »

Pour tous renseignements détaillés, consulter les Affiches et Guides de la Compagnie et s'adresser au Siège social de la Compagnie, à Paris, 66, rue de la Chaussée-d'Antin, et à Nice, Gare du Sud.

Société Anonyme des Anciens Établissements

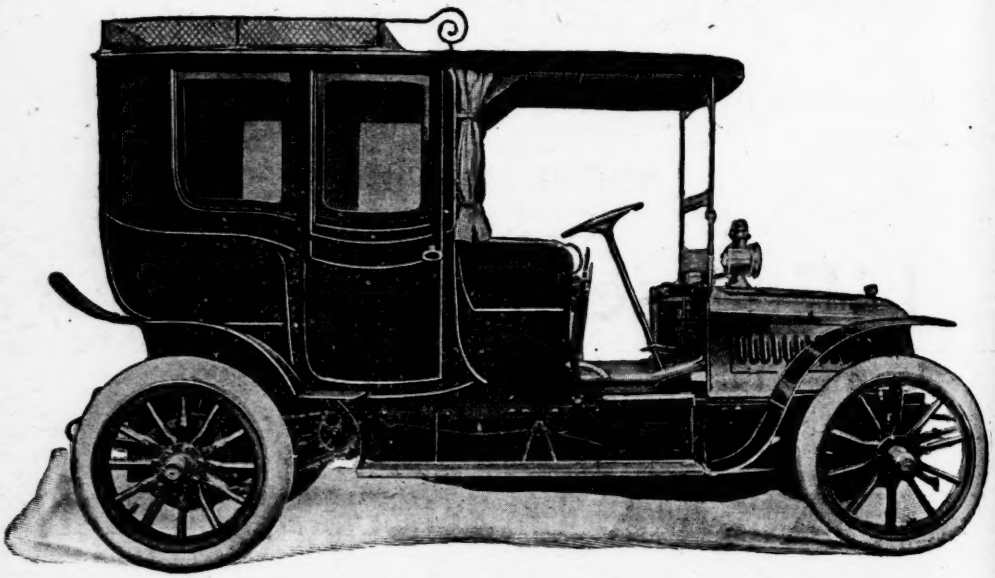
PANHARD & LEVASSOR

AU CAPITAL DE 5.000.000

19, Avenue d'Ivry - PARIS

Exposition Universelle de Bruxelles 1897 : GRAND PRIX

Expositions Universelles de Paris 1889-1900 :
HORS CONCOURS - MEMBRE DU JURY



VOITURE DE VILLE COUPÉ LIMOUSINE

Voitures Automobiles

MUES PAR MOTEURS A PÉTROLE

de 10, 15, 18, 24, 35 et 50 chevaux

Voitures de Course
Voitures de Ville
Voitures d'Excursions
et de Grand Tourisme.

VOITURES DE LIVRAISONS EN TOUS GENRES

Envoi Franco du Catalogue illustré.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Pour paraître le 18 avril :

LOUIS AUBERT

Paix Japonaise

LE JAPON ET LA PAIX DE L'EXTRÊME-ORIENT
LE JAPON ET LA CHINE — JAPONAIS ET AMÉRICAINS
LA LUTTE POUR LE PACIFIQUE
LE PAYSAGE JAPONAIS — ROUTES JAPONAISES
L'INKYO

Un volume in-18 jésus de 370 pages, broché . . . . . 3 fr. 50

ANDRÉ MATER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

L'Eglise catholique

Sa constitution
Son administration

Le droit commun de l'Église. — Le droit coutumier dans l'Église. — L'Église, sa nature, ses droits, sa constitution. — Membres laïques de l'Église. — Membres ecclésiastiques. — Ministres du culte. — Le droit d'association dans l'Église. — Organisation centrale. — Organisation nationale. — Organisation provinciale et diocésaine. — Organisation paroissiale; la participation des laïques. — Propriété ecclésiastique. — Revenus ecclésiastiques. — Moyens d'existence des ecclésiastiques. — Le contentieux, etc.

Un volume in-18 jésus de 470 pages, broché . . . . . 5 fr.

Vient de paraître :

HUDRY-MENOS

Ames cévenoles

ROMAN

Un volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile. . . . . 4 fr. 50

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

G. LARROUMET

ÉTUDES DE CRITIQUE DRAMATIQUE

FEUILLETONS DU « TEMPS »
(1898-1902)

TOME I
THÉATRE ANTIQUE — THÉATRE CLASSIQUE
SHAKESPEARE ET LE THÉATRE FRANÇAIS — THÉATRE ROMANTIQUE ET MODERNE
TOME II
LA COMÉDIE ET LE DRAME AVANT 1870
UNE ENQUÊTE SUR LE THÉATRE CONTEMPORAIN — LES AUTEURS ET LES ŒUVRES
THÉATRE ÉTRANGER — CRITIQUES DRAMATIQUES

Deux volumes in-16, brochés . . . . . **7** fr. »

DU MÊME AUTEUR :

Marivaux, sa vie et ses œuvres. 3e édition. 1 vol.
La Comédie de Molière. 6e édition . . . . . 1 vol.
L'Art et l'État en France. . . . . . 1 vol.
Études d'Histoire et de Critique dramatiques . . . . . 1 vol.
Nouvelles Études d'Histoire et de Critique dramatiques. . . . . 1 vol.
Études de Littérature et d'Art.. 3e et 4e séries 2 vol.
Petits portraits et notes d'art . . . . . 2 vol.
Derniers Portraits. . . . . 1 vol.

Chaque volume in-16, broché, 3 fr. 50

Vers Athènes et Jérusalem. Un volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50
Racine. Un volume in-16, broché *(Collection des Grands Écrivains français)* . . . . . 2 fr. »

CH.-V. LANGLOIS

QUESTIONS D'HISTOIRE ET D'ENSEIGNEMENT

NOUVELLE SÉRIE

CONFÉRENCES D'AMÉRIQUE
LA TRADITION DE LA FRANCE — MICHELET
NOTES SUR L'ÉDUCATION AUX ÉTATS-UNIS
L'ÉDUCATION AUX ÉTATS-UNIS — NOTES DE VOYAGE
QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT
LES IDÉES DE H.-G. WELLS SUR L'ÉDUCATION — LA PRÉPARATION A L'ENSEIGNEMEMT — LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

Questions d'histoire et d'enseignement. 1re série. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)
Introduction aux études historiques (en collaboration avec Ch. Seignobos). 3e édition. Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50
La Société française au XIIIe siècle d'après dix romans d'aventure. 2e édition. Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50
Manuel de Bibliographie historique. Un fort volume in-16, broché. . . . . 10 fr. »
Saint-Louis et Philippe le Bel. T. III, 2 de l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de E. Lavisse. Un volume grand in-8°, broché . . . . . 6 fr. »

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS, LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU, SAGNAC, VIDAL DE LA BLACHE

MISE EN VENTE DU TOME VII (Première Partie)

et du 44e FASCICULE terminant cette partie

Louis XIV. La Fronde. Le Roi. Colbert

(1643-1685)

PAR M. E. LAVISSE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Prix du volume, grand in-8° broché. . . . . 6 fr. »

Prix du fascicule, grand in-8° broché . . . . . 1 fr. 50

Ce volume est le premier des deux qui seront consacrés à l'histoire de **Louis XIV, de 1643 à 1685.** Il comprend : Livre I, *la Période Mazarine :* Avant la Fronde, La Fronde, Après la Fronde; Livre II, *l'Installation du Roi :* Le Roi, le Premier Ministère, L'Etat en 1661, L'Offre de Colbert; Livre III, *le Gouvernement économique :* Finances, Travail, Grand Commerce et Colonies; Livre IV, *le Gouvernement politique :* Réduction à l'Obéissance, Lois, Justice et Police Livre V, *le Gouvernement de la société :* Artisans et Paysans, l'Ordre des Officiers, Noblesse, Clergé.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'*Histoire de France* comprendra 18 volumes de 400 pages, grand in-8° brochés, à . . . . . 6 fr. »

Reliure demi-maroquin poli, filet doré sur les plats, tête dorée (genre Bradel). — Chaque volume. . . . . 10 fr. »

L'*Histoire de France* sera complète en 72 fascicules de 96 pages à 1 fr. 50 le fascicule.

Les Treize premiers Volumes (52 fascicules) sont en Vente.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

FERDINAND BRUNETIÈRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Honoré de Balzac
(1799-1850)
Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PAUL DESCHANEL

Politique intérieure et étrangère
Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Bertrade
PIÈCE EN 4 ACTES
Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PAUL ACKER

La Petite Madame de Thianges
ROMAN
Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

H. DE BALZAC

Lettres à l'Etrangère
TOME DEUXIÈME (1842-1844)
Un volume in-8°. — Prix . . . . . 7 fr. 50

LIVRES NOUVEAUX

LE RÉVEIL, L'ÉNIGME, par **Paul Hervieu.**

M. Paul Hervieu a réuni en un seul volume les deux drames les plus violents peut-être de tout son théâtre, ceux où la situation brutalement posée apparaît la plus poignante, ceux où l'intrigue se noue et se dénoue avec le plus de force, et où l'action va le plus vite, droit et sans détour, de coup de théâtre en coup en théâtre. Nos lecteurs ont eu naguère la primeur de *l'Énigme*. Ils ont applaudi *le Réveil* il y a quelques semaines au Théâtre-Français : ils seront heureux de lire l'une de ces pièces et de relire l'autre ; ils verront de plus près à la lecture ce qu'il y a de choses dans chaque réplique de ce dialogue vigoureux et nu, comme l'était celui des antiques tragédies.

LES PAS SUR LE SABLE, SOUVENIRS D'ENFANCE,
par **Paul Margueritte.**

C'est toute l'histoire de sa première enfance que M. Paul Margueritte nous raconte : histoire très simple et que l'auteur s'est bien gardé de compliquer, histoire des siens plutôt que la sienne propre, au moins pendant la première partie du livre qui est intitulée *A l'Ombre des miens*. Dans la seconde partie, *la Petite Enfance*, M. Paul Margueritte nous parle un peu plus de lui-même, de ses premiers rêves, de ses premiers étonnements, de ses premiers désirs. Il nous apparaît « pâle petit garçon aux yeux cernés, toujours pensifs et l'air absent, qui, dans cet enchantement des arbres, des fruits, des eaux, sentait, avec une angoisse ravie, le rêve l'enlacer de ces lianes invisibles et lui dévorer lentement, divinement le cœur. »

JOSEPH DE MAISTRE ET LA PAPAUTÉ,
par **C. Latreille.**

Expliquer la genèse du *Pape* ; déterminer et mesurer la part qu'un ami de J. de Maistre, Guy-Marie de Place, eut à la correction et à la composition définitive du livre ; dégager les idées essentielles et les rapports des différents problèmes théologiques, historiques ou politiques, dont ce livre apportait une solution audacieuse ; reconstituer enfin toute l'histoire du *Pape* et montrer quelle influence il eut sur les destinées de l'Église, — tel est le but que s'est proposé l'auteur : il semble l'avoir pleinement atteint.

LE CANADA, par **André Siegfried.**

Ce livre est consacré aux luttes des races et des religions qui se disputent le Canada sous l'apparente tranquillité de la paix anglaise : « Entre Anglais et Français, protestants et catholiques, s'y poursuit une lutte séculaire, tandis qu'à leur côté grandit une influence qui peut-être, un jour, couvrira tout : celle des États-Unis. L'avenir même du Canada tient au résultat de cette partie compliquée : son étude sera le sujet de ce livre. »

LA SANDALE AILÉE, par **Henri de Régnier.**

Voici, peut-être, le recueil de M. Henri de Régnier, sinon le plus beau, du moins le plus émouvant. Car ce ne sont pas seulement de beaux vers pleins et harmonieux qui chantent aux pages de ce livre : une âme y soupire, un cœur y bat. Une mélancolie vraiment humaine étend sa grande ombre sur ces poèmes, et cette émotion qui brusquement éclate parfois dans les livres des plus impassibles est partout répandue sur le recueil. Leconte de Lisle lui-même n'a-t-il pas exhalé la délicieuse et forte plainte de *l'Illusion suprême* ? M. Henri de Régnier nous devait, lui aussi, un livre d'amour et de vie : il nous l'a donné poignant et magnifique.

ÉTUDES DE CRITIQUE DRAMATIQUE,
par **G. Larroumet.**

Ce sont les feuilletons dramatiques publiés dans *le Temps* que l'on trouvera réunis en ces volumes. De 1898 à 1902, le critique a suivi de près notre production théâtrale : il a vu et jugé toutes les pièces pendant ces quatre années avec une intelligence subtile et une indulgence malicieuse. Dans ces deux volumes, ne figurent naturellement pas les feuilletons complets : les parents et les amis qui les ont publiés ont fait disparaître de ces études les détails de simple actualité ; ils ont eu soin de grouper et d'ordonner les articles. On s'apercevra mieux encore, en lisant ces pages, de ce que la critique française a perdu en perdant Gustave Larroumet.

FIGURES BYZANTINES,
par **Charles Diehl.**

Si nos lecteurs ne connaissaient de longue date la manière de l'auteur et même certains chapitres de ce livre nouveau, peut-être suffirait-il de leur copier les titres de ces divers chapitres pour leur donner l'envie de feuilleter ce volume curieux : *La Vie d'une Impératrice à Byzance, Les romanesques Aventures de Basile le Macédonien, Les quatre mariages de l'Empereur Léon le Sage*, etc., etc. Cette humanité byzantine, qui fut si longtemps méconnue ou calomniée, reprend enfin sa place dans les études des historiens et l'estime du public.

L'ARGENTINE AU XXe SIÈCLE,
par **A.-B. Martinez et Maurice Lewandowski.**

Les républiques les plus sages de l'Amérique latine croient le moment venu de soumettre leur bilan à l'examen de la France. Après le Mexique, voici l'Argentine qui dresse l'inventaire de ses richesses agricoles, de sa population bariolée, de son commerce, de ses industries, de ses finances. L'opinion française, qui, depuis quelques années, s'est reprise d'intérêt pour les choses argentines, apprendra beaucoup de ce répertoire.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6864-4-06. — (Encre Lorilleux).